Antiquités mexicaines, relation des trois expéditions du capitaine Dupaix, ordonnées en 1805, 1806 et 1807, pour la [...]

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

RELATION
DES TROIS EXPÉDITIONS
ORDONNÉES PAR LE ROI D'ESPAGNE
EN 1805, 1806, ET 1807,

POUR LA RECHERCHE DES ANTIQUITÉS ANTÉRIEURES A LA DÉCOUVERTE DU MEXIQUE,

NOTAMMENT
CELLES DE MITLA ET DE PALENQUE;

ACCOMPAGNÉE DE 235 DESSINS PRIS SUR LES LIEUX ET D'UNE CARTE DU PAYS EXPLORÉ;

SUIVIE
D'UN PARALLÈLE DE CES MONUMENTS AVEC CEUX DE L'ÉGYPTE ET DE L'INDOSTAN,

ET

D'UNE DISSERTATION SUR L'ORIGINE DE LA POPULATION PRIMITIVE DES DEUX AMÉRIQUES, AINSI QUE SUR LES DIVERSES ANTIQUITÉS DE CE CONTINENT.

Malgré les préjugés scientifiques qui régnent depuis plus de trois siécles, au sujet de la prétendue jeunesse du continent américain, le *Nouveau-Monde* est aussi *vieux* que l'ancien. Telle est l'importante assertion développée dans un ouvrage qui, à l'aide de documents authentiques, va prouver que l'Amérique est contemporaine des autres continents, et qu'elle recèle dans son sein les restes d'anciennes cités, maintenant désertes, dont les monuments encore debout diffèrent de tout ce qui est connu sur le reste du globe, et ont pu braver les efforts destructifs de trente ou quarante siècles.

Quelques données existaient déja sur ces étonnantes découvertes. Vers le milieu du siècle dernier, des voyageurs isolés, s'enfonçant dans les déserts du Mexique, s'étaient trouvés tout-à-coup au milieu des ruines d'une ville abandonnée, dont les débris couvraient six ou huit lieues d'étendue! Leurs récits, parvenus au siège du gouverne-

ment, avaient déterminé le roi d'Espagne à ordonner, en 1786, une expédition dans le but de reconnaître ces antiques vestiges d'une civilisation passée. L'expédition eut lieu; l'existence et l'immense étendue de la ville déserte furent constatées; une description des édifices principaux fut envoyée à Mexico; mais ce travail intéressant resta enseveli dans les archives, et, durant longues années, le monde savant n'en entendit point parler.

Plus tard, Charles IV ordonna une nouvelle expédition qui s'exécuta de 1805 à 1807, pour rechercher les antiquités mexicaines antérieures à la découverte de l'Amérique, principalement celles de *Mitla* et de *Palenque*. Cette expédition, faite avec plus d'appareil que la première, et sur-tout avec plus de temps et de soins, fut dirigée par le capitaine Dupaix, officier instruit, secondé par Castañeda, dessinateur du musée de Mexico. La description détaillée d'une foule de monuments trouvés dans le cours de trois excursions successives, et 235 dessins faits avec une exactitude scrupuleuse, furent le résultat de cette triple expédition.

Ces documents précieux, par suite de diverses causes au nombre desquelles il faut compter les événements politiques, restèrent encore dans les cartons du musée de Mexico jusqu'en 1828, époque où M. l'abbé Baradère, conduit par son zéle pour les découvertes de cette nature, après avoir visité la plupart des lieux explorés par le capitaine Dupaix, devint possesseur, par un traité authentique avec le gouvernement mexicain, et en échange d'autres objets précieux, 1° de tous les dessins originaux de Castañeda, relatifs aux expéditions de 1805, 1806, et 1807; 2° d'une copie légalisée du manuscrit original de Dupaix, contenant ses itinéraires et la description des monuments découverts pendant le cours des trois voyages.

En nous applaudissant de voir, par la concession faite à M. Baradère, la France appelée à produire aux yeux du monde savant les merveilles de l'antique civilisation de l'Amérique, nous nous sommes efforcés d'ajouter encore au mérite de cette publication, et d'en faire un ouvrage aussi complet que le permettent les connaissances actuelles sur un sujet qui intéresse la science à un si haut degré.

D'antiques idoles de granit ou de porphyre, des pyramides, des sépultures souterraines, des assises de pierre de six pieds d'épaisseur, des bas-reliefs colossaux sculptés sur le granit ou modelés en stuc, des zodiaques, enfin des hiéroglyphes différents de ceux de l'Égypte, malgré leur similitude originaire : voilà sans doute des monuments dignes d'admiration. Mais d'où viennent ces monuments? quelles mains les ont créés? à quels siécles appartiennent-ils?

S'il est impossible de répondre à ces questions d'une manière positive, du moins les lumières de quelques hommes dont les profondes

études ont été long-temps dirigées sur des matières analogues, peuvent guider leurs contemporains ou leurs successeurs dans de nouvelles recherches, et les mettre sur la voie de la vérité.

C'est dans cette vue que M. Alexandre Lenoir, créateur de l'ancien musée des monuments français, membre de la Société royale des antiquaires de France, etc., a consenti à se livrer à l'examen de tous les monuments représentés dans les dessins de Castañeda, à comparer ces vestiges de la puissance humaine avec ceux que les plus anciens peuples ont laissés sur divers points du globe, et à signaler particulièrement leurs ressemblances ou leurs dissemblances avec les monuments de l'Égypte et de l'Inde. Des découvertes, ou plutôt des rapprochements faits récemment dans le cabinet de ce savant antiquaire, ont jeté un grand jour sur ce point important.

C'est aussi dans cette vue que M. Warden, ancien consul-général des États-Unis, correspondant de l'Institut de France, membre de la Société royale des antiquaires, etc., a bien voulu se charger des recherches relatives à la population primitive de l'Amérique, sur laquelle il avait déja recueilli des faits dignes d'attention, dont l'intérêt vient de s'accroître par l'arrivée à Paris de quelques individus de la peuplade américaine des Charruas, qui a fourni au docteur Virey la matière d'une curieuse dissertation sur leur première origine. M. Warden jettera en même temps un vaste coup d'œil sur les antiquités de diverse nature répandues sur la surface des deux Amériques. On ne pourra sans un vif intérêt voir réunis, sur le sol américain, des idoles de forme *indienne*, les sépultures de *Mitla* et leurs ornements *grecs*, les monuments de *Palenque* et leur structure *égyptienne*, les momies du Kentucky, les anciennes fortifications en pierre, et les immenses circonvallations en terre dont abondent les États de l'Union, sur-tout la vallée de l'Ohio, les murailles parallèles renfermant un espace qui servit peut-être à la célébration de jeux publics, le rocher sculpté des bords du Missisipi, portant la figure de pieds humains, l'inscription supposée phénicienne gravée sur un roc dans le Massachusets, et d'autres témoignages éloquents de l'existence et de la disparition de grandes nations autrefois florissantes et aujourd'hui totalement oubliées.

Enfin, pour compléter autant que possible cet intéressant ouvrage, des notes et éclaircissements fournis par MM. Baradère, de Saint-Priest, et par plusieurs savants voyageurs, viendront ajouter une nouvelle valeur à cette réunion de matériaux si précieux par eux-mêmes, et qui prouvent d'une manière irrécusable que l'Amérique, cette terre que les conquérants européens crurent trouver au berceau, cachait sous les fleurs d'une apparente jeunesse les nobles caractères d'une vieillesse qui commande le respect parmi les nations, comme elle l'obtient aussi parmi les hommes.

MODE DE PUBLICATION.

L'ouvrage annoncé sera publié en douze livraisons, qui paraîtront de six semaines en six semaines, à dater du 15 septembre 1833.

Chaque livraison sera composée : 1° de douze planches au moins, grand in-folio, d'après les dessins originaux de Castañeda, reproduits avec toute la perfection que permettent d'atteindre les progrès de la lithographie; 2° du texte espagnol, également in-folio, avec traduction française, de la relation de Dupaix se rattachant aux objets successivement représentés dans les planches; et, en outre, des notes et éclaircissements jugés nécessaires.

Avec la première livraison sera publié un discours préliminaire par M. *Charles Farcy*, de la Société royale des antiquaires de France et de la Société libre des beaux-arts, chargé de la traduction des manuscrits de Dupaix et de la mise en ordre de tous les matériaux. Ce discours contiendra la partie historique des découvertes dont il s'agit et l'indication des développements que présentera cet ouvrage.

Le travail de M. *Alexandre Lenoir*, ayant pour but principal de comparer les anciens monuments du Mexique avec ceux du reste du monde, et le travail de M. *Warden*, sur toutes les antiquités des deux Amériques et sur l'origine de leur population primitive, paraîtront dans le courant de la publication.

L'ouvrage entier formera deux volumes d'ensemble 600 pages, et 150 planches qui pourront être réunies en atlas.

Le tout sera imprimé sur beau papier jésus.

CONDITIONS.

Chaque livraison composée, ainsi qu'il a été dit, de douze planches et du texte y relatif, imprimés avec le plus grand luxe sur papier vélin, par M. *Jules Didot l'aîné*, pour le texte, et par M. *Engelmann*, pour les planches, sera du prix de quarante francs. — Colorié. soixante francs —

Le prix sera payé en retirant chaque livraison.

Toutes les planches, ainsi que les feuilles de titre des principales divisions de l'ouvrage, seront marquées d'un timbre sec aux armes du Mexique.

Les noms des souscripteurs français et étrangers devant être imprimés à la fin de l'ouvrage, les personnes qui souscriront sont invitées à donner exactement leurs noms et qualités.

ON SOUSCRIT

A PARIS, AU BUREAU DES ANTIQUITÉS MEXICAINES,

QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 55;

PANCKOUCKE, RUE DES POITEVINS;
TREUTTEL ET WURTZ, RUE DE LILLE;
AILLAUD, QUAI VOLTAIRE;
HECTOR BOSSANGE ET Ce, MÊME QUAI.

MEXICO	GALVAN.	AMSTERDAM	DELACHAU.
RIO-JANEIRO	SOUZA, E. LAEMMERT.	S.-PÉTERSBOURG.	BELLIZARD ET Ce.
NOUV.-ORLÉANS.	BOIMARE.	MOSCOU	Ve GAUTHIER ET FILS.
CHARLESTOWN	W. H. BERRET.	BERLIN	ASHER.
PHILADELPHIE	JOHN LAVAL.	STOCKHOLM	OSTERBLAD.
NEW-YORCK	BÉRARD ET MONDON.	COPENHAGUE	GYLDENDAL.
BOSTON	F. SALES.	VIENNE	ROHRMANN.
MONTRÉAL	FABRE ET Ce.	LEIPSICK	MICHELSEN.
LONDRES	TREUTTEL ET WURTZ, DULAU ET Ce.	DRESDE	ARNOLD, WALKER.
ÉDIMBOURG	ADAM BLACK.	MUNICH	LINDAUER.
DUBLIN	GRANT.	MANHEIM	ARTARIA ET FONTAINE.
MADRID	DENNÉ, REY.	FLORENCE	PIATTI.
LISBONNE	ORCEL.	TURIN	BOCCA, PIC.
BRUXELLES	LIBRAIRIE PARISIENNE.	ROME	ROMANIS FRÈRES.
		NAPLES	HORTOLAN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE JULES DIDOT L'AÎNÉ, RUE DU PONT-DE-LODI, N° 6.

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

RELATION

DES TROIS EXPÉDITIONS ORDONNÉES PAR LE ROI D'ESPAGNE

EN 1805, 1806, ET 1807,

POUR LA RECHERCHE DES ANTIQUITÉS ANTÉRIEURES A LA DÉCOUVERTE DU MEXIQUE,

NOTAMMENT

CELLES DE MITLA ET DE PALENQUE;

ACCOMPAGNÉE DES DESSINS PRIS SUR LES LIEUX

ET D'UNE CARTE DU PAYS EXPLORÉ;

SUIVIE

D'UN PARALLÈLE DE CES MONUMENTS

AVEC CEUX DE L'ÉGYPTE ET DE L'INDOSTAN,

ET

D'UNE DISSERTATION SUR L'ORIGINE DE LA POPULATION PRIMITIVE DES DEUX AMÉRIQUES,

AINSI QUE SUR LES DIVERSES ANTIQUITÉS DE CE CONTINENT.

Malgré les préjugés scientifiques qui règnent depuis plus de trois siècles, au sujet de la prétendue jeunesse du continent américain, le *Nouveau-Monde* est aussi *vieux* que l'ancien. Telle est l'importante assertion développée dans un ouvrage qui, à l'aide de documents authentiques, va prouver que l'Amérique est contemporaine des autres continents, et qu'elle recèle dans son sein les restes d'anciennes cités, maintenant désertes, dont les monuments encore debout diffèrent de tout ce qui est connu sur le reste du globe, et ont pu braver les efforts destructifs de trente ou quarante siècles.

Quelques données existaient déja sur ces étonnantes découvertes. Vers le milieu du siècle dernier, des voyageurs isolés, s'enfonçant dans les déserts du Mexique, s'étaient trouvés tout-à-coup au milieu des ruines d'une ville abandonnée, dont les débris couvraient six ou huit lieues d'étendue! Leurs récits, parvenus au siége du gouvernement, avaient déterminé le roi d'Espagne à ordonner, en 1786, une expédition dans le but de reconnaître ces antiques vestiges d'une civilisation passée. L'expédition eut lieu; l'existence et l'immense étendue de la ville déserte furent constatées; une description des édifices principaux fut

envoyée à Mexico; mais ce travail intéressant resta enseveli dans les archives, et, durant longues années, le monde savant n'en entendit point parler.

Plus tard, Charles IV ordonna une nouvelle expédition qui s'exécuta de 1805 à 1807, pour rechercher les antiquités mexicaines antérieures à la découverte de l'Amérique, principalement celles de *Mitla* et de *Palenque*. Cette expédition, faite avec plus d'appareil que la première, et sur-tout avec plus de temps et de soins, fut dirigée par le capitaine Dupaix, officier instruit, secondé par Castañeda, dessinateur du musée de Mexico. La description détaillée d'une foule de monuments trouvés dans le cours de trois excursions successives, et 235 dessins faits avec une exactitude scrupuleuse, furent le résultat de cette triple expédition.

Ces documents précieux, par suite de diverses causes au nombre desquelles il faut compter les évènements politiques, restèrent encore dans les cartons du musée de Mexico jusqu'en 1828, époque où M. l'abbé Baradère, conduit par son zèle pour les découvertes de cette nature, après avoir visité la plupart des lieux explorés par le capitaine Dupaix, devint possesseur, par un traité authentique avec le gouvernement mexicain, et en échange d'autres objets précieux, 1° de tous les dessins originaux de Castañeda, relatifs aux expéditions de 1805, 1806, et 1807; 2° d'une copie légalisée du manuscrit original de Dupaix, contenant ses itinéraires et la description des monuments découverts pendant le cours des trois voyages.

En nous applaudissant de voir, par la concession faite à M. Baradère, la France appelée à produire aux yeux du monde savant les merveilles de l'antique civilisation de l'Amérique, nous nous sommes efforcés d'ajouter encore au mérite de cette publication, et d'en faire un ouvrage aussi complet que le permettent les connaissances actuelles sur un sujet qui intéresse la science à un si haut degré.

D'antiques idoles de granit ou de porphyre, des pyramides, des sépultures souterraines, des assises de pierre de six pieds d'épaisseur, des bas-reliefs colossaux sculptés sur le granit ou modelés en stuc, des zodiaques, enfin des hiéroglyphes différents de ceux de l'Égypte, malgré leur similitude originaire: voilà sans doute des monuments dignes d'admiration. Mais d'où viennent ces monuments? quelles mains les ont créés? à quels siècles appartiennent-ils?

S'il est impossible de répondre à ces questions d'une manière positive, du moins les lumières de quelques hommes dont les profondes études ont été long-temps dirigées sur des matières analogues, peuvent guider leurs contemporains ou leurs successeurs dans de nouvelles recherches, et les mettre sur la voie de la vérité.

C'est dans cette vue que M. Alexandre Lenoir, créateur de l'ancien musée des monuments français, membre de la Société royale des antiquaires de France, etc., a consenti à se livrer à l'examen de tous les monuments représentés dans les dessins de Castañeda, à comparer ces vestiges de la puissance humaine avec ceux que les plus anciens peuples ont laissés sur divers points du globe, et à signaler particulièrement leurs ressemblances ou leurs dissemblances avec les monuments de l'Égypte et de l'Inde. Des découvertes, ou plutôt des rapprochements faits récemment dans le cabinet de ce savant antiquaire, ont jeté un grand jour sur ce point important.

C'est aussi dans cette vue que M. Warden, ancien consul-général des États-Unis, correspondant de l'Institut de France, membre de la Société royale des antiquaires, etc., a bien voulu se charger des recherches relatives à la population primitive de l'Amérique, sur laquelle il avait déja recueilli des faits dignes d'attention, dont l'intérêt vient de s'accroître par l'arrivée à Paris de quelques individus de la peuplade américaine des Charruas, qui a fourni au docteur Virey la matière d'une curieuse dissertation sur leur première origine. M. Warden jettera en même temps un vaste coup d'œil sur les antiquités de diverse nature répandues sur la surface des deux Amériques. On ne pourra, sans un vif intérêt, voir réunis, sur le sol américain, des idoles de forme *indienne*, les sépultures de *Mitla* et leurs ornements *grecs*, les monuments de *Palenque* et leur structure *égyptienne*, les momies du Kentucky, les anciennes fortifications en pierre, et les immenses circonvallations en terre dont abondent les États de l'Union, sur-tout la vallée de l'Ohio, les murailles parallèles renfermant un espace qui servit peut-être à la célébration de jeux publics, le rocher sculpté des bords du Missisipi, portant la figure de pieds humains, l'inscription supposée phénicienne gravée sur un roc dans le Massachusets, et d'autres témoignages éloquents de l'existence et de la disparition de grandes nations autrefois florissantes et aujourd'hui totalement oubliées.

Enfin, pour compléter autant que possible cet intéressant ouvrage, des notes et éclaircissements fournis par MM. Baradère, de Saint-Priest, et par plusieurs savants voyageurs, viendront ajouter une nouvelle valeur à cette réunion de matériaux si précieux par eux-mêmes, et qui prouvent d'une manière irrécusable que l'Amérique, cette terre que les conquérants européens crurent trouver au berceau, cachait sous les fleurs d'une apparente jeunesse les nobles caractères d'une vieillesse qui commande le respect parmi les nations, comme elle l'obtient aussi parmi les hommes.

MODE DE PUBLICATION.

L'ouvrage annoncé sera publié en douze livraisons qui paraîtront de six semaines en six semaines, à dater du 15 septembre 1833.

Chaque livraison sera composée : 1° de douze planches au moins, grand in-folio, d'après les dessins originaux de Castañeda, reproduits avec toute la perfection que permettent d'atteindre les progrès de la lithographie; 2° du texte espagnol, également in-folio, avec traduction française, de la relation de Dupaix se rattachant aux objets successivement représentés dans les planches; et, en outre, des notes et éclaircissements jugés nécessaires.

Avec la première livraison sera publié un discours préliminaire par M. *Charles Farcy*, de la Société royale des antiquaires de France et de la Société libre des beaux-arts, chargé de la traduction des manuscrits de Dupaix et de la mise en ordre de tous les matériaux. Ce discours contiendra la partie historique des découvertes dont il s'agit et l'indication des développements que présentera cet ouvrage.

Le travail de M. *Alexandre Lenoir*, ayant pour but principal de comparer les anciens monuments du Mexique avec ceux du reste du monde, et le travail de M. *Warden*, sur toutes les antiquités des deux Amériques et sur l'origine de leur population primitive, paraîtront dans le courant de la publication.

L'ouvrage entier formera deux volumes d'ensemble 600 pages, et 150 planches qui pourront être réunies en atlas.

Le tout sera imprimé sur papier jésus, format double de celui du présent prospectus.

CONDITIONS.

Chaque livraison composée, ainsi qu'il a été dit, de douze planches et du texte y relatif, imprimés avec le plus grand luxe sur papier vélin, par M. *Jules Didot l'aîné*, pour le texte, et par M. *Engelmann*, pour les planches, sera du prix de quarante francs.

Le prix sera payé en retirant chaque livraison.

Toutes les planches, ainsi que les feuilles de titre des principales divisions de l'ouvrage, seront marquées d'un timbre sec aux armes du Mexique.

Les noms des souscripteurs français et étrangers devant être imprimés à la fin de l'ouvrage, les personnes qui souscriront sont invitées à donner exactement leurs noms et qualités.

ON SOUSCRIT

A PARIS, AU BUREAU DES ANTIQUITÉS MEXICAINES, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 55;

PANCKOUCKE, rue des Poitevins;
TREUTTEL ET WURTZ, rue de Lille;
AILLAUD, quai Voltaire;
HECTOR BOSSANGE ET Cie, quai Voltaire.

MEXICO .... Galvan, Seguin.
RIO-JANEIRO..... Souza, E. Laemmert.
NOUV.-ORLÉANS. Boimare.
CHARLESTOWN .. W. H. Berret.
PHILADELPHIE... John Laval.
NEW-YORCK..... Bérard et Mondon.
BOSTON.......... F. Sales.
MONTRÉAL ...... Fabre et Cie.
LONDRES .... Treuttel et Wurtz, Dulau et Cie.
ÉDIMBOURG ..... Adam Black.
DUBLIN.......... Grant.
MADRID .... Denné, Rey.
LISBONNE........ Orcel.
BRUXELLES...... Librairie Parisienne.
AMSTERDAM..... Delachau.
S.-PÉTERSBOURG. Bellizard et Cie.
MOSCOU......... Ve Gauthier et Fils.
BERLIN.......... Asher.
STOCKHOLM..... Osterblad.
COPENHAGUE.... Gyldendal.
VIENNE.......... Rohrmann.
LEIPSICK .... Michelsen.
DRESDE.......... Arnold, Walker.
MUNICH .... Lindauer.
MANHEIM........ Artaria et Fontaine.
FLORENCE....... Piatti.
TURIN........... Bocca, Pic.
ROME .... Romanis frères.
NAPLES.......... Hortolan.

Paris. — Imprimerie de Jules Didot l'aîné, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

RELATION

DES TROIS EXPÉDITIONS DU CAPITAINE DUPAIX,

ORDONNÉES EN 1805, 1806, ET 1807,

POUR LA RECHERCHE DES ANTIQUITÉS DU PAYS,

NOTAMMENT

CELLES DE MITLA ET DE PALENQUE;

ACCOMPAGNÉE DES DESSINS DE CASTANEDA,

MEMBRE DES TROIS EXPÉDITIONS ET DESSINATEUR DU MUSÉE DE MEXICO,

ET D'UNE CARTE DU PAYS EXPLORÉ;

SUIVIE

D'UN PARALLÈLE DE CES MONUMENTS AVEC CEUX DE L'ÉGYPTE, DE L'INDOSTAN,

ET DU RESTE DE L'ANCIEN MONDE,

PAR

M. ALEXANDRE LENOIR,

CRÉATEUR DE L'ANCIEN MUSÉE DES MONUMENTS FRANÇAIS,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, DE CELLE DE LONDRES, ETC.;

D'UNE DISSERTATION SUR L'ORIGINE DE L'ANCIENNE POPULATION DES DEUX AMÉRIQUES

ET SUR LES DIVERSES ANTIQUITÉS DE CE CONTINENT,

PAR

M. WARDEN,

ANCIEN CONSUL-GÉNÉRAL DES ÉTATS-UNIS, CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, ET DE PLUSIEURS AUTRES SOCIÉTÉS SAVANTES;

AVEC UN DISCOURS PRÉLIMINAIRE

PAR

M. CHARLES FARCY,

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, ET DE LA SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS DE PARIS;

ET DES NOTES EXPLICATIVES, ET AUTRES DOCUMENTS,

PAR

M. BARADÈRE,

ET PLUSIEURS AUTRES VOYAGEURS QUI ONT PARCOURU L'AMÉRIQUE.

PARIS,

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT L'AINÉ, N° 6, RUE DU PONT-DE-LODI.

1831.

AU CONGRÈS GÉNÉRAL

DE LA

FÉDÉRATION MEXICAINE.

MESSIEURS,

Lorsque le Gouvernement mexicain me rendit possesseur des dessins originaux et des manuscrits qui forment le résultat des trois expéditions de *Palenque* et *Mitla,* il attendait de moi la publication de ces précieux documents. L'exemplaire que j'ai l'honneur d'offrir au Congrès prouve que ce n'est pas en vain que les Mexicains amis des sciences et des arts ont compté sur mon zèle.

Pénétré des difficultés d'une telle entreprise, j'ai réclamé la coopération des antiquaires les plus distingués, et la partie scientifique de l'ouvrage est traitée par des hommes dont les travaux sont appréciés dans les deux hémisphères. Mais une tâche que je n'ai dû confier à personne, c'est la dédicace de cet ouvrage que j'offre au Congrès de la fédération mexicaine, comme un hommage de reconnaissance pour l'accueil bienveillant et les faveurs dont j'ai été l'objet pendant mon séjour au Mexique.

Le développement des principes généreux qui animent le Congrès facilitera de nouvelles découvertes, impatiemment attendues par les savants de tous les pays. Les ruines monumentales qui couvrent la terre d'Anahuac renferment des trésors historiques qui ne seront plus condamnés aux flammes par un stupide fanatisme.

Puisse votre régénération politique amener bientôt cette prospérité nationale à laquelle le Mexique est destiné par les richesses de son sol, la beauté de son climat et le génie de ses enfants! Alors sortiront de ces nouvelles *Pyramides*, de ces autres *Herculanum*, des œuvres qui démontreront que l'Amérique n'a rien à envier au reste de la terre. A l'exemple des nations qui revendiquent une longue suite de siècles, et aiment à placer leur origine dans la nuit des temps, elle prouvera par ses zodiaques, par l'architecture

de ses palais, par le fini de ses bas-reliefs et par ses hiéroglyphes, que les arts avaient aussi une ancienne patrie dans ce nouveau monde que les conquérants crurent trouver au berceau. Les merveilles de *Palenque* et de *Mitla* rivaliseront désormais avec les plus célèbres monuments de l'Égypte et de l'Inde, et hâteront les rapports qui doivent exister entre tous les membres de la famille humaine, de laquelle le Mexique fut trop long-temps séparé.

BARADÈRE,

Membre de la Société libre des Beaux-Arts de Paris.

ATTESTATION DU GOUVERNEMENT MEXICAIN.

Je soussigné, conservateur du Musée national de Mexico, certifie que les cent quarante-cinq dessins livrés par moi à M. Baradère, le sept septembre mil huit cent vingt-huit, en vertu de l'échange approuvé par le gouvernement suprême de la République, sont les dessins originaux exécutés par don Luciano Castañeda, dessinateur dudit Musée, pendant les trois expéditions dont il fit partie, sous la direction du capitaine Dupaix, par ordre du Gouvernement, à l'effet de dessiner les ruines de *Palenque* et de *Mitla*.

En foi de quoi je signe. A Mexico, le deux janvier mil huit cent trente. Signé ISID. IGN. ICAZA.

Légalisé par le second officier major au ministère des relations intérieures et extérieures. A Mexico, le neuf janvier mil huit cent trente. Signé J. M. ORTIZ MONASTERIA.

Vu pour légalisation de la signature ci-dessus, par le gérant du Consulat-général de France. A Mexico, le neuf janvier mil huit cent trente. Signé COCHELET.

Suivent les sceaux du Gouvernement mexicain et du Consulat-général de France.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

HISTORIQUE DES DÉCOUVERTES, ET CONSIDÉRATIONS SUR LEUR IMPORTANCE.

Vers l'an 1750, quelques Espagnols isolés, voyageant dans l'intérieur du Mexique, pénètrent dans les terres au nord du district de Carmen, province de Chiapa, royaume de Guatemala; ils sont tout-à-coup surpris de trouver, au milieu de vastes solitudes, les ruines considérables d'anciennes constructions en pierre, et un examen plus attentif leur fait reconnaître les vestiges d'une ville, dont la circonférence embrasse encore six à huit lieues d'étendue!

De retour chez eux, ces voyageurs racontent ce qu'ils ont vu, et décrivent de leur mieux les magnifiques monuments dont ils ont admiré les restes, connus, disent-ils, par les peuplades indiennes qui occupent les terres circonvoisines, sous le nom de *Casas de Piedras*, maisons de pierre. Ces récits passent de bouche en bouche, sont répétés dans quelques villes de la province, et arrivent jusqu'au siége du Gouvernement; mais les uns les regardent comme fabuleux, les autres n'y attachent point d'importance, et les membres du Gouvernement, soit ignorance, soit apathie, soit impossibilité actuelle de s'occuper d'autre chose que des affaires publiques, ne conçoivent pas même le projet de faire explorer des monuments qui sont de nature à changer toutes les notions historiques sur leur pays, qui doivent donner naissance, chez tous les peuples civilisés, à des questions de l'ordre le plus important et le plus élevé, et qui tendent enfin à prouver que le nouveau monde est aussi vieux que l'ancien.

C'est en 1786 seulement que le roi d'Espagne, par suite des rapports qui lui parviennent, ordonne une exploration régulière de ces ruines importantes. Le capitaine Antonio del Rio, chargé par le gouverneur du royaume de Guatemala, don Jose Estacheria, d'exécuter les ordres du Roi, arrive le 3 mai 1787 au village de *Palenque*, près duquel elles sont situées. Aidé d'un certain nombre d'Indiens amenés par le commandant du district de Carmen, don Alonzo de Calderon, il est obligé d'abattre ou de brûler les arbres centenaires qui les masquent et les recouvrent, et fait ensuite un rapport superficiel sur les monuments encore debout. Ce rapport, qui mérite l'épithète que nous lui donnons ici, est daté du 24 juin 1787, ce qui prouve qu'on n'avait mis que six semaines, au plus, à déblayer quatorze ou quinze édifices considérables, à les décrire intérieurement et extérieurement, et à reconnaître aussi les ruines environnantes.

Toutefois, il fut alors constaté que les restes de la ville antique, à laquelle on ne songea pas encore à donner un nom, occupaient un espace d'environ huit lieues, au pied d'une

chaîne de montagnes qui sépare le royaume de Guatemala du Yucatan, et s'étendaient en pointe vers la petite rivière Micol, où ils avaient encore une demi-lieue en largeur.

Le rapport d'Antonio del Rio était accompagné de quelques dessins, parmi lesquels figuraient des idoles plus ou moins singulières. De telles découvertes pouvant blesser les idées d'un clergé ombrageux et puissant, cet intéressant travail, enseveli dans les archives de Mexico, fut dérobé à la connaissance du monde savant.

Cependant, frappé de l'importance de ces découvertes, sur lesquelles il était temps enfin de se former une opinion positive, le roi d'Espagne, Charles IV, avait ordonné des expéditions qui eurent lieu successivement, et avec l'appareil nécessaire, de 1805 à 1808, pour explorer les antiquités de *Palenque* et des contrées circonvoisines. Le capitaine Dupaix, officier instruit, fut mis à la tête de ces expéditions, protégées par un détachement de cavalerie mexicaine; et, parvenu au but de l'entreprise, après des fatigues et des difficultés sans nombre, il dressa trois relations détaillées, accompagnées de dessins nombreux propres à fixer enfin les idées sur l'existence et sur la nature de monuments, remarquables par un caractère d'architecture différent de tout ce qui est connu sur le reste du globe, et dont la construction solide autant que majestueuse a pu braver les efforts destructifs de trente ou quarante siècles!

Les manuscrits du capitaine Dupaix et les curieux dessins de Castañeda, qui l'avait accompagné pendant ces diverses expéditions, allaient être envoyés à Madrid, déja occupé par les armées françaises, lorsqu'éclata la révolution qui devait affranchir l'Amérique. Ces documents précieux devenaient alors d'une importance secondaire pour un peuple uniquement occupé de la conquête de son indépendance; aussi restèrent-ils, pendant nombre d'années, oubliés à la douane de la Vera-Cruz. Plus tard, lorsque les affaires eurent pris une position plus stable, M. Esteva, ministre des finances, les fit revenir à Mexico. Là, ils furent oubliés de nouveau dans les cartons du Cabinet d'Histoire naturelle, où ils furent retrouvés il y a trois ans seulement.

Ainsi, par une sorte de fatalité qui souvent semble s'attacher aux plus importantes découvertes, une cité jadis florissante, aujourd'hui déserte et changée comme en un vaste tombeau, fut sur le point de voir le secret de son ancienne existence échapper pour jamais, peut-être, à la connaissance des hommes.

En 1828, M. Baradère, bien que le gouvernement mexicain vînt de rendre une loi expresse pour interdire aux étrangers la faculté d'exécuter des fouilles et de rec eillir les antiquités du pays, obtint cependant l'autorisation formelle de faire à ce sujet, dans l'intérieur de la république, toutes les recherches qu'il jugerait u iles. Il fut convenu qu'après l'envoi fait par lui, à Mexico, de tout ce qu'il trouverait digne de figurer dans un musée, la moitié de la collection réunie par ses soins lui serait délivrée, avec la permission de transporter ces objets en Europe. Enfin M. Baradère obtint, par échange, les cent quarante-cinq dessins originaux de Castañeda, et une copie authentique de l'itinéraire et des descriptions du capitaine Dupaix, copie qu'on s'engagea à lui remettre dans les trois mois qui suivraient. Le traité fait à cet égard, entre ce savant voyageur et le conservateur du musée de la fédération mexicaine, est daté du sept novembre mil huit cent vingt-huit, et est le résultat d'une autorisation du Gouvernement, délivrée par dépêche du quatre septembre précédent.

Par suite de diverses circonstances, cette copie ne parvint à M. Baradère que longtemps après son retour en France; il ne la reçut qu'au mois de mai mil huit cent trente.

Dès son arrivée à Paris, les dessins de Castañeda, qu'il avait apportés, avaient excité un haut intérêt. L'Institut et plusieurs autres sociétés savantes en avaient eu connaissance, et l'on attendait avec impatience les manuscrits qui s'y rattachaient. M. Warden, rapporteur d'une commission spéciale dont M. Depping était président, en avait entretenu la Société royale des antiquaires de France, de manière à éveiller vivement l'attention; et le président de la commission centrale de la Société de géographie, M. Jomard, avait constaté dans un rapport également spécial, l'importance des dessins de Castañeda et des divers objets composant la collection d'antiquités de M. Baradère; il lui avait témoigné même, en son propre nom, et par écrit, tout le cas qu'il en faisait. Enfin, ces matériaux étaient regardés comme si précieux que le prix proposé en 1825 par la Société de géographie, pour le voyageur qui rapporterait des documents authentiques sur l'existence de *Palenque*, fut différé à cause du retard des manuscrits, qui arrivèrent, cependant, peu de jours après la décision qui avait renvoyé jusqu'en 1832 la délivrance du prix qui paraît ne pouvoir échapper à M. Baradère.

En effet, quels autres documents pourraient avoir autant d'importance et d'authenticité? L'expédition du capitaine Dupaix est la plus récente, bien qu'elle date déja de vingt-trois ans; elle est aussi la plus complète qui ait été envoyée à la recherche des antiquités de *Palenque* et de *Mitla;* et, lorsque le gouvernement mexicain, mû par un sentiment de patriotisme, et par le desir de répandre de plus grandes lumières sur les merveilleuses antiquités du pays, ordonnera de nouvelles explorations (ce dont il est question en ce moment même), on trouvera, il faut le dire, les choses bien changées. Vingt ans seulement se sont écoulés entre l'expédition d'Antonio del Rio, et celle du capitaine Dupaix; et, sur quatorze édifices publics que le premier avait trouvés debout, autour du grand temple de *Palenque,* trois étaient déja tombés en ruine, au point de ne pouvoir plus être distingués du reste des décombres, lorsque Dupaix y arriva.

Il faut considérer qu'un gouvernement seul peut exécuter avec succès de semblables entreprises. Un voyageur livré à ses ressources personnelles, ne peut espérer, quelle que soit son intrépidité, de pénétrer, et sur-tout de séjourner dans ces dangereuses solitudes; et, en supposant qu'il y réussît, il est au-dessus des forces de l'homme le plus habile et le plus instruit, d'explorer seul les débris d'une vaste cité, dont il faut non seulement mesurer et dessiner les édifices encore existants, mais dont il faudrait aussi déterminer l'enceinte, examiner les décombres, fouiller le sol, et explorer les constructions souterraines. M. Baradère, arrivé à cinquante lieues de *Palenque,* brûlait du desir de s'y rendre; un compagnon de voyage lui eût suffi pour le tenter; mais que pouvait un seul homme, avec des domestiques ou d'autres auxiliaires sans force morale et sans intelligence, contre des peuplades encore à demi sauvages, contre les serpents ou les autres animaux nuisibles qui, au dire de Dupaix, infestent ces ruines, et aussi contre la force végétative d'une nature féconde et puissante qui, en peu d'années, recouvre tous les monuments et obstrue toutes les issues?

La publication des manuscrits de Dupaix et des dessins de Castañeda, publication que rien ne saurait remplacer, ne peut donc manquer d'exciter l'attention générale. L'expédition d'Antonio del Rio n'avait fait que constater l'existence de vastes débris qui devaient un jour augmenter nos doutes sur l'âge de cette partie du monde. Le capitaine Dupaix, en redressant, vingt ans plus tard, les nombreuses erreurs de son devancier, en suppléant à ses omissions plus nombreuses encore, a soigneusement déterminé l'état

de ces précieux restes au commencement de notre siècle, et offert à la méditation du monde savant leur aspect aussi imposant que fidèle.

Ce qui a pu paraître jusqu'à présent sur les antiquités de *Palenque*, n'a fait qu'éveiller le desir de les connaître. Postérieurement à l'époque où le Mexique secoua le joug d'une injuste métropole, les anciens manuscrits d'Antonio del Rio, enfouis aussi profondément que ceux de Dupaix dans les cartons du musée, ou dans ceux des archives de Mexico, en sortirent par des voies moins légitimes que ces derniers. En 1822, on vit paraître à Londres, un ouvrage contenant une traduction du rapport d'Antonio del Rio, et des recherches sur l'histoire, ou plutôt sur l'origine des Mexicains, par le docteur Cabrera. Le gouvernement mexicain fit réclamer alors, par son ambassadeur, des documents importants qui n'eussent jamais dû sortir de ses archives, et qui lui furent rendus[1]. L'ouvrage fit quelque sensation à Londres. Pourtant, on doit faire remarquer, premièrement, que la description des monuments de *Palenque*, par del Rio, est fort incomplète, outre qu'elle fourmille d'erreurs, comme nous le ferons voir plus tard par un rapprochement naturel avec celle de Dupaix; secondement, que les dessins qu'il avait annexés à son rapport, en 1787, tout inexacts qu'ils pussent être, ne se trouvent pas joints au texte imprimé dans le volume dont il s'agit, ce qui lui ôte presque tout l'intérêt qu'il pourrait avoir. Quant à la dissertation sur l'origine de la population américaine, ajoutée à cette publication par le docteur Cabrera, c'est un composé d'assertions problématiques, que l'auteur considère comme très décisives, et qui ne prouvent rien, si ce n'est beaucoup d'érudition mal employée. Nous montrerons également que ce n'est pas sans motifs que nous portons ce jugement sévère.

M. de Humboldt, lors de son voyage au Mexique, recueillit des renseignements sur les ruines de *Palenque*, mais ne put les visiter. A cette époque, les manuscrits de Dupaix et les dessins de Castañeda étaient en route pour Madrid, où ils n'arrivèrent pas, comme on l'a vu plus haut. Cet illustre voyageur a fait graver, sous le titre de «*Triomphe d'un Guerrier*» un bas-relief dont il s'était procuré le dessin. Il acquit aussi un autre dessin très remarquable, figurant l'adoration d'une Croix, et provenant du grand temple de *Palenque*. Il a fait également graver le plan du palais de *Mitla;* dont il a donné une description.

M. Bullock, dans son ouvrage intitulé *Six months of residence and travels in Mexico*, parle avec éloge de la collection des dessins provenant de l'expédition de Dupaix; mais il n'en fait connaître aucun.

M. Latour-Allard, possesseur d'un certain nombre de dessins copiés sur ceux de Castañeda, après les avoir communiqués à M. de Humboldt qui n'en put faire usage, les céda à un antiquaire anglais qui les a fait graver à Londres en 1823, sans explication des figures; et postérieurement, M. Warden, dans un mémoire adressé à la Société de géographie, a reproduit, sous un petit format, plusieurs de ces planches.

Après une comparaison scrupuleuse nous pouvons affirmer que ces diverses copies, outre qu'elles ne sont accompagnées d'aucun texte qui en facilite l'intelligence, sont très défectueuses. Castañeda avait conservé pour lui-même quelques copies, dont sa demeure était ornée, et dont il aura laissé prendre des doubles, exécutés à la hâte et sans

[1] Parmi ces documents se trouvaient le plan de Mexico, au moment de la conquête; la marche des Indiens depuis les Californies jusqu'à Mexico, où ils s'établirent définitivement, etc.

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

Frontispice.



C. Farcy del.^t — Lith. de Engelmann & Cie

. . . De savantes recherches dissiperont les nuages qui enveloppent les monumens mexicains, et révèleront à l'avenir l'histoire du passé. (Disc. prélim.)

PARIS.

MDCCCXXXIV.

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

RELATION

DES TROIS EXPÉDITIONS DU CAPITAINE DUPAIX,

ORDONNÉES EN 1805, 1806, ET 1807,

POUR LA RECHERCHE DES ANTIQUITÉS DU PAYS,

NOTAMMENT

CELLES DE MITLA ET DE PALENQUE;

ACCOMPAGNÉE DES DESSINS DE CASTAÑEDA,

MEMBRE DES TROIS EXPÉDITIONS ET DESSINATEUR DU MUSÉE DE MEXICO,

ET D'UNE CARTE DU PAYS EXPLORÉ;

SUIVIE

D'UN PARALLÈLE DE CES MONUMENTS AVEC CEUX DE L'ÉGYPTE, DE L'INDOSTAN, ET DU RESTE DE L'ANCIEN MONDE,

PAR

M. ALEXANDRE LENOIR,

CRÉATEUR DU MUSÉE DES MONUMENTS FRANÇAIS,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, DE CELLE DE LONDRES, ETC.;

D'UNE DISSERTATION SUR L'ORIGINE DE L'ANCIENNE POPULATION DES DEUX AMÉRIQUES ET SUR LES DIVERSES ANTIQUITÉS DE CE CONTINENT,

PAR

M. WARDEN,

ANCIEN CONSUL-GÉNÉRAL DES ÉTATS-UNIS, CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, ET DE PLUSIEURS AUTRES SOCIÉTÉS SAVANTES;

AVEC UN DISCOURS PRÉLIMINAIRE

PAR

M. CHARLES FARCY,

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, ET DE LA SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS DE PARIS;

ET DES NOTES EXPLICATIVES, ET AUTRES DOCUMENTS,

PAR

MM. BARADÈRE, DE S^T PRIEST,

ET PLUSIEURS VOYAGEURS QUI ONT PARCOURU L'AMÉRIQUE.

TOME I.

A PARIS,

AU BUREAU DES ANTIQUITÉS MEXICAINES,

N° 55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT L'AINÉ, N° 4, BOULEVART D'ENFER.

1834.

AU CONGRÈS GÉNÉRAL

DE LA

FÉDÉRATION MEXICAINE.

MESSIEURS,

Lorsque le Gouvernement mexicain me rendit possesseur des dessins originaux et des manuscrits qui forment le résultat des trois expéditions de *Palenque* et *Mitla,* il attendait de moi la publication de ces précieux documents. L'exemplaire que j'ai l'honneur d'offrir au Congrès prouve que ce n'est pas en vain que les Mexicains amis des sciences et des arts ont compté sur mon zèle.

Pénétré des difficultés d'une telle entreprise, qui eût été terminée depuis long-temps sans les évènements politiques qui ont agité l'Europe, j'ai réclamé la coopération des antiquaires les plus distingués, et la partie scientifique de l'ouvrage est traitée par des hommes dont les travaux sont appréciés dans les deux hémisphères. Mais une tâche que je n'ai dû confier à personne, c'est la dédicace de cet ouvrage que j'offre au Congrès de la fédération mexicaine, comme un hommage de reconnaissance pour l'accueil bienveillant et les faveurs dont j'ai été l'objet pendant mon séjour au Mexique.

Le développement des principes généreux qui animent le Congrès facilitera de nouvelles découvertes, impatiemment attendues par les savants de tous les pays. Les ruines monumentales qui couvrent la terre d'Anahuac renferment des trésors historiques qui, sous un gouvernement national, ne peuvent manquer de féconder le domaine des sciences et des arts.

Puisse votre régénération politique amener bientôt cette prospérité nationale à laquelle le Mexique est destiné par les richesses de son sol, la beauté de son climat et le génie de ses enfants! Alors sortiront de ces nouvelles *Pyramides*, de ces autres *Herculanum,* des œuvres qui démontreront que l'Amérique n'a rien à envier au reste de la terre. A l'exemple

des nations qui revendiquent une longue suite de siècles, et aiment à placer leur origine dans la nuit des temps, elle prouvera par ses zodiaques, par l'architecture de ses palais, par le fini de ses bas-reliefs et par ses hiéroglyphes, que les arts avaient aussi une ancienne patrie dans ce nouveau monde que les conquérants crurent trouver au berceau. Les merveilles de *Palenque* et de *Mitla* rivaliseront désormais avec les plus célèbres monuments de l'Égypte et de l'Inde, et hâteront les rapports qui doivent exister entre tous les membres de la famille humaine, de laquelle le Mexique fut trop long-temps séparé.

H. BARADÈRE.

ATESTIGUACION DEL SUPREMO GOBIERNO MEJICANO.

Yo el infrascripto, conservador del Museo nacional Mejicano, certifico que los ciento cuarenta y cinco dibujos entregados por mí al señor Baradère, el 7 de setiembre de 1828, en virtud del cambio que aprobó el supremo gobierno de la República, son originales ejecutados por don Luciano Castañeda, dibujante de dicho Museo, en las tres expediciones verificadas por él mismo, bajo la direccion del capitan Dupaix, por órden del Gobierno, para dibujar las ruinas del *Palenque* y de *Mitla*.

Y para que conste lo firmo en Méjico, hoy 2 de Enero de 1830.

Firmado ISID. IGN. ICAZA.

Yo el ciudadano José Maria Ortiz Monasterio, oficial mayor segundo, con ejercicio de decretos de la primera secretairía de Estado y del despacho de relaciones interiores y esteriores;

Certifico que la firma con que el conservador del Museo autoriza el instrumento que antecede, es la misma que acostumbra en la correspondencia oficial. Y en cumplimiento de la circular de 30 de Junio de 1824, doy la presente en Méjico á 9 de Enero de 1830.

Firmado JOSÉ MARIA ORTIZ MONASTERIO.

ATTESTATION DU GOUVERNEMENT MEXICAIN.

Je soussigné, conservateur du Musée national de Mexico, certifie que les cent quarante-cinq dessins livrés par moi à M. Baradère, le sept septembre mil huit cent vingt-huit, en vertu de l'échange approuvé par le gouvernement suprême de la République, sont les dessins originaux exécutés par don Luciano Castañeda, dessinateur dudit Musée, pendant les trois expéditions dont il fit partie, sous la direction du capitaine Dupaix, par ordre du Gouvernement, à l'effet de dessiner les ruines de *Palenque* et de *Mitla*.

En foi de quoi je signe. A Mexico, le deux janvier mil huit cent trente.

Signé ISID. IGN. ICAZA.

Je soussigné, José Maria Ortiz Monasterio, second officier-major chargé des décrets de la première secrétairerie d'État, et du département des relations intérieures et extérieures;

Certifie que la signature apposée par le conservateur du Musée au bas de la pièce précédente est la même que celle apposée au bas de sa correspondance officielle. Et, en exécution de la circulaire du 30 juin 1824, je donne le présent certificat. A Mexico, le 9 janvier 1830.

Signé JOSÉ MARIA ORTIZ MONASTERIO.

Vu par nous, gérant du Consulat-général de France à Mexico, pour légalisation de la signature de M. Monasterio, second officier-major du ministère des relations extérieures. — Enregistré folio 19, n° 39. — Mexico, le 9 janvier 1830.

Signé COCHELET.

Suivent les sceaux du Gouvernement mexicain et du Consulat-général de France.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

HISTORIQUE DES DÉCOUVERTES, ET CONSIDÉRATIONS SUR LEUR IMPORTANCE.

Vers l'an 1750, quelques Espagnols isolés, voyageant dans l'intérieur du Mexique, pénètrent dans les terres au nord du district de Carmen, province de Chiapa, royaume de Guatemala ; ils sont tout-à-coup surpris de trouver, au milieu de vastes solitudes, les ruines considérables d'anciennes constructions en pierre, et un examen plus attentif leur fait reconnaître les vestiges d'une ville dont les débris embrassent encore six à huit lieues d'étendue.

De retour chez eux, ces voyageurs racontent ce qu'ils ont vu, et décrivent de leur mieux les magnifiques monuments dont ils ont admiré les restes, connus, disent-ils, par les peuplades indiennes qui occupent les terres circonvoisines, sous le nom de *Casas de Piedra,* maisons de pierre. Ces récits passent de bouche en bouche, sont répétés dans quelques villes de la province, et arrivent jusqu'au siége du Gouvernement ; mais les uns les regardent comme fabuleux, les autres n'y attachent point d'importance, et les membres du Gouvernement, soit ignorance, soit apathie, soit impossibilité actuelle de s'occuper d'autre chose que des affaires publiques, ne conçoivent pas même le projet de faire explorer des monuments qui sont de nature à changer toutes les notions historiques sur leur pays, qui doivent donner naissance, chez tous les peuples civilisés, à des questions de l'ordre le plus important et le plus élevé, et qui tendent enfin à prouver que le nouveau monde est aussi vieux que l'ancien.

C'est en 1786 seulement que le roi d'Espagne, par suite des rapports qui lui parviennent, ordonne une exploration régulière de ces ruines importantes. Le capitaine Antonio del Rio, chargé par le gouverneur du royaume de Guatemala, don Jose Estacheria, d'exécuter les ordres du Roi, arrive le 3 mai 1787 au village de *Palenque*, près duquel elles sont situées. Aidé d'un certain nombre d'Indiens amenés par le commandant du district de Carmen, don Alonzo de Calderon, il commence, le 2 juin, à abattre ou brûler les arbres centenaires qui les masquent et les recouvrent, et fait ensuite un rapport superficiel sur les monuments encore debout. Ce rapport, qui mérite l'épithète que nous lui donnons ici, est daté du 24 juin 1787, ce qui prouve qu'on n'avait mis que trois semaines, au plus, à déblayer quatorze ou quinze édifices considérables, à les décrire intérieurement et extérieurement, et à reconnaître aussi les ruines environnantes.

Toutefois, il fut alors constaté que les restes de la ville antique, à laquelle on ne songea pas encore à donner un nom, occupaient un espace d'environ huit lieues, au pied d'une

chaîne de montagnes qui sépare le royaume de Guatemala du Yucatan, et s'étendaient en pointe vers la petite rivière Micol, où ils avaient encore une demi-lieue en largeur. Le rapport d'Antonio del Rio ne s'explique pas d'une manière plus positive sur cette étendue, et laisse dans le doute si elle doit s'appliquer à la circonférence ou à une autre dimension.

Ce rapport était accompagné de quelques dessins, parmi lesquels figuraient des idoles plus ou moins singulières. De telles découvertes pouvant blesser les idées d'un clergé ombrageux et puissant, cet intéressant travail, enseveli dans les archives de Mexico, fut dérobé à la connaissance du monde savant.

Cependant, frappé de l'importance de ces découvertes, sur lesquelles il était temps enfin de se former une opinion positive, le roi d'Espagne, Charles IV, avait ordonné des expéditions qui eurent lieu successivement, et avec l'appareil nécessaire, de 1805 à 1808, pour explorer les antiquités de *Palenque* et des contrées circonvoisines. Le capitaine Dupaix, officier instruit, fut mis à la tête de ces expéditions, protégées par un détachement de cavalerie mexicaine; et, parvenu au but de l'entreprise, après des fatigues et des difficultés sans nombre, il dressa trois relations détaillées, accompagnées de dessins nombreux propres à fixer, enfin, les idées sur l'existence et sur la nature de monuments remarquables par un caractère d'architecture différent de tout ce qui est connu sur le reste du globe, et dont la construction solide, autant que majestueuse, a pu braver les efforts destructifs de trente ou quarante siècles!

Les manuscrits du capitaine Dupaix et les curieux dessins de Castañeda, qui l'avait accompagné pendant ces diverses expéditions, allaient être envoyés à Madrid, déja occupé par les armées françaises, lorsqu'éclata la révolution qui devait affranchir le Mexique. Ces documents précieux devenaient alors d'une importance secondaire pour un peuple uniquement occupé de la conquête de sa liberté; aussi restèrent-ils, pendant les guerres de l'indépendance, au pouvoir de Castañeda, qui les déposa ensuite au Cabinet d'Histoire Naturelle. Ce n'est qu'en 1828 que M. Baradère, invité à rechercher tout ce qu'il pouvait contenir de précieux pour les sciences et les arts, exhuma des cartons de ce musée les dessins et manuscrits dont il est question.

Ainsi, par une sorte de fatalité qui souvent semble s'attacher aux plus importantes découvertes, une cité jadis florissante, aujourd'hui déserte et changée comme en un vaste tombeau, fut sur le point de voir le secret de son ancienne existence échapper pour jamais, peut-être, à la connaissance des hommes.

Pour empêcher la dilapidation des objets d'antiquité, dont quelques étrangers s'étaient rendus coupables, le Congrès général avait rendu une loi qui interdisait à tout voyageur, non formellement autorisé par le Gouvernement, de faire des fouilles et d'exporter des objets d'arts. Malgré cette interdiction, M. Baradère obtint en 1828 l'autorisation de faire à ce sujet, dans l'intérieur de la république, toutes les recherches qu'il jugerait utiles. Il fut convenu qu'après l'envoi fait par lui, à Mexico, de tout ce qu'il trouverait digne de figurer dans un musée, la moitié de la collection réunie par ses soins lui serait délivrée, avec la permission de transporter ces objets en Europe. Enfin, M. Baradère obtint, par échange, les cent quarante-cinq dessins originaux de Castañeda[1], et une copie authentique de l'itinéraire et des descriptions du capitaine Dupaix, copie qu'on s'engagea à lui remettre dans les trois mois qui suivraient. Le traité fait à cet égard, entre ce savant voyageur et le conservateur du musée de la fédération mexicaine, est daté du sept novembre mil huit

[1] Ces cent quarante-cinq dessins offrent la représentation d'environ deux cent quarante objets, tels que monuments, statues, bas-reliefs, ustensiles, etc.

cent vingt-huit, et est le résultat d'une autorisation du Gouvernement, délivrée par dépêche du quatre septembre précédent.

Par suite de diverses circonstances, cette copie ne parvint à M. Baradère que long-temps après son retour en France.

Dès son arrivée à Paris, les dessins de Castañeda, qu'il avait apportés, avaient excité un haut intérêt. L'Institut et plusieurs autres sociétés savantes en avaient eu connaissance, et l'on attendait avec impatience les manuscrits qui s'y rattachaient. M. Warden, rapporteur d'une commission spéciale dont M. Depping était président, en avait entretenu la Société royale des antiquaires de France, de manière à éveiller vivement l'attention; et le président de la commission centrale de la Société de géographie, M. Jomard, avait constaté, dans un rapport également spécial, l'importance des dessins de Castañeda et des divers objets composant la collection d'antiquités de M. Baradère; il lui avait témoigné même, en son propre nom, et par écrit, tout le cas qu'il en faisait. Enfin, ces matériaux étaient regardés comme si précieux, que le prix proposé en 1825 par la Société de géographie, pour le voyageur qui rapporterait des documents authentiques sur l'existence de *Palenque*, fut différé à cause du retard des manuscrits, qui arrivèrent, cependant, peu de jours après la décision qui avait renvoyé d'abord jusqu'en 1832, ensuite jusqu'en 1834, la délivrance du prix qui paraît ne pouvoir échapper à M. Baradère.

En effet, quels autres documents pourraient avoir autant d'importance et d'authenticité? L'expédition du capitaine Dupaix est la plus récente, bien qu'elle date déja de vingt-trois ans; elle est aussi la plus complète qui ait été envoyée à la recherche des antiquités de *Palenque* et de *Mitla;* et, lorsque le gouvernement mexicain, mû par un sentiment de patriotisme, et par le desir de répandre de plus grandes lumières sur les merveilleuses antiquités du pays, ordonnera de nouvelles explorations (ce dont il est question en ce moment même), on trouvera, il faut le dire, les choses bien changées. Vingt ans seulement se sont écoulés entre l'expédition d'Antonio del Rio et celle du capitaine Dupaix; et, sur quatorze édifices publics que le premier avait trouvés debout, autour du grand temple de *Palenque,* trois étaient déja tombés en ruine, au point de ne pouvoir plus être distingués du reste des décombres, lorsque Dupaix y arriva.

Il faut considérer qu'un gouvernement seul peut exécuter avec succès de semblables entreprises. Un voyageur, livré à ses ressources personnelles, ne peut espérer, quelle que soit son intrépidité, de pénétrer et sur-tout de séjourner dans ces dangereuses solitudes; et, en supposant qu'il y réussît, il est au-dessus des forces de l'homme le plus habile et le plus instruit, d'explorer seul les débris d'une vaste cité dont il faut, non seulement, mesurer et dessiner les édifices encore existants, mais dont il faudrait aussi déterminer l'enceinte, examiner les décombres, fouiller le sol, et explorer les constructions souterraines. M. Baradère, arrivé à cinquante lieues de *Palenque,* brûlait du desir de s'y rendre; un compagnon de voyage lui eût suffi pour le tenter; mais que pouvait un seul homme, avec des domestiques ou d'autres auxiliaires sans force morale et sans intelligence, contre des peuplades encore à demi sauvages, contre les serpents et les autres animaux nuisibles qui, au dire de Dupaix, infestent ces ruines, et aussi contre la force végétative d'une nature féconde et puissante qui, en peu d'années, recouvre tous les monuments et obstrue toutes les issues?

La publication des manuscrits de Dupaix et des dessins de Castañeda, publication que rien ne saurait remplacer, ne peut donc manquer d'exciter l'attention générale. L'expédition d'Antonio del Rio n'avait fait que constater l'existence de vastes débris qui

devaient un jour augmenter nos doutes sur l'âge de cette partie du monde. Le capitaine Dupaix, en redressant, vingt ans plus tard, les nombreuses erreurs de son devancier, en suppléant à ses omissions plus nombreuses encore, a soigneusement déterminé l'état de ces précieux restes au commencement de notre siècle, et offert à la méditation du monde savant leur aspect aussi imposant que fidèle.

Ce qui a pu paraître jusqu'à présent sur les antiquités de *Palenque*, n'a fait qu'éveiller le desir de les connaître. Postérieurement à l'époque où le Mexique secoua le joug de la métropole, les anciens manuscrits d'Antonio del Rio, enfouis aussi profondément que ceux de Dupaix dans les cartons du musée, ou dans ceux des archives de Mexico, en sortirent par des voies moins légitimes que ces derniers. En 1822, on vit paraître à Londres un ouvrage contenant une traduction du rapport d'Antonio del Rio, et des recherches sur l'histoire, ou plutôt sur l'origine des Mexicains, par le docteur Cabrera[1]. Le gouvernement mexicain fit réclamer alors, par son ambassadeur, des documents importants qui n'eussent jamais dû sortir de ses archives, et qui lui furent rendus[2]. L'ouvrage fit quelque sensation à Londres. Pourtant, on doit faire remarquer, premièrement, que la description des monuments de *Palenque* par del Rio est fort incomplète, outre qu'elle fourmille d'erreurs, comme nous le ferons voir plus tard par un rapprochement naturel avec celle de Dupaix; secondement, que les dessins qu'il avait annexés à son rapport, en 1787, tout inexacts qu'ils pussent être, ne se trouvent pas joints au texte imprimé, dans le volume dont il s'agit, ce qui lui ôte presque tout l'intérêt qu'il pourrait avoir. Quant à la dissertation sur l'origine de la population américaine, ajoutée à cette publication par le docteur Cabrera, les aperçus savants ou ingénieux y sont tellement mêlés aux assertions les plus problématiques, qu'ils perdent beaucoup de leur prix. Nous montrerons également que ce n'est pas sans motifs que nous portons ce jugement sévère.

M. de Humboldt, lors de son voyage au Mexique, recueillit des renseignements sur les ruines de *Palenque*, mais ne put les visiter. A cette époque, les manuscrits de Dupaix et les dessins de Castañeda étaient en route pour Madrid, où ils n'arrivèrent pas, comme on l'a vu plus haut. Cet illustre voyageur a fait graver, sous le titre de «Triomphe d'un Guerrier» un bas-relief dont il s'était procuré le dessin. Il acquit aussi un autre dessin très remarquable, figurant l'adoration d'une Croix, et provenant du grand temple de *Palenque*. Il a fait également graver le plan du palais de *Mitla*, dont il a donné une description.

M. Bullock, dans son ouvrage intitulé : *Six months of residence and travels in Mexico*, parle avec éloge de la collection des dessins provenants de l'expédition de Dupaix; mais il n'en fait connaître aucun.

M. Latour-Allard, possesseur d'un certain nombre de dessins copiés sur ceux de Castañeda, après les avoir communiqués à M. de Humboldt, qui n'en put faire usage, les céda à un antiquaire anglais qui les a fait graver à Londres, en 1823, sans explication des figures; et postérieurement, M. Warden, dans un mémoire adressé à la Société de géographie, a reproduit, sous un petit format, plusieurs de ces planches.

Après une comparaison scrupuleuse, nous pouvons affirmer que ces diverses copies, outre qu'elles ne sont accompagnées d'aucun texte qui en facilite l'intelligence, sont plus

[1] Description of the ruins of an ancient city, discovered near *Palenque*, in the kingdom of Guatemala, in spanish America; translated from the original manuscript report of captain Antonio del Rio; followed by *Teatro critico americano*, or a critical investigation and researche into the history of the Americans, by D.or Paul-Felix Cabrera, of the city of New Guatemala. London. 4°. 1822.

[2] Parmi ces documents se trouvaient le plan de Mexico, au moment de la conquête; la marche des Indiens depuis les Californies jusqu'à Mexico, où ils s'établirent définitivement; etc.

ou moins défectueuses. Castañeda avait conservé quelques copies de ses premiers dessins, dont sa demeure était ornée, et dont il aura laissé prendre des doubles exécutés à la hâte. Ces assertions n'ont rien que de très fondé; cependant, nous nous croyons obligés d'en donner une preuve qui fera juger du reste. La planche nº IX, représentant un des bas-reliefs de *Palenque*, où l'on voit un homme et une femme tenant entre eux un signe emblématique, est assez exacte, pour l'ensemble, dans les copies mentionnées ci-dessus; mais ces copies portent, dans les détails, les traces d'une inexactitude fâcheuse. Outre que les accessoires, dans le costume et dans les ornements hiéroglyphiques, sont assez gravement altérés, le signe emblématique que tiennent entre eux les deux personnages semble transformé par les copistes successifs en un jonc ou bambou tordu, avec divers ornements aux deux extrémités, tandis que, dans le dessin original de Castañeda, c'est évidemment un serpent à formes fantastiques, ce qui est, il faut le croire, la figure véritable représentée dans le bas-relief dont il s'agit. Cette espèce de symbole donne bien autrement carrière à l'imagination.

Ces observations s'appliquent en partie à l'ouvrage récemment publié à Londres sur les antiquités du Mexique[1], ouvrage que son prix très élevé ne mettra malheureusement à la portée que d'un bien petit nombre de personnes, et qui ne satisfera pas entièrement celles qui, dans une telle matière, mettent en première ligne l'exactitude et l'esprit méthodique. Les trois premiers volumes, uniquement composés d'hiéroglyphes dessinés et coloriés avec un soin parfait, ne se rapportent qu'au peuple proprement dit mexicain, au peuple de Montezuma. Quant au quatrième volume, renfermant des dessins lithographiés d'après ceux qui ont été primitivement possédés par M. Latour-Allard, et qui se rattachent à une série d'antiquités d'un bien plus haut intérêt, celles de l'ancien peuple de *Palenque*, il faut le dire, quelque délicate que soit une pareille assertion : l'exécution en est de beaucoup inférieure sous le rapport de l'art, comme sous celui de la fidélité, à ce que nous offrons au public. Les vues représentées par Castañeda, dessinateur naïf, mais peu habile, contiennent des défauts de proportion et de perspective; ces défauts, au lieu d'être palliés, ont souvent été exagérés dans le recueil dont il s'agit; quelquefois même, l'aspect en a été totalement changé.

Nous le répétons donc avec confiance, les manuscrits complets de Dupaix, et les dessins originaux, signés de Castañeda, sont les seuls documents auxquels il puisse être ajouté foi, et ce sont ceux que nous publions aujourd'hui. Avant, insuffisance et inexactitude; après, rien.

Ce n'est pas que plusieurs voyageurs n'aient tenté ou ne tentent encore de nouvelles explorations au milieu de ces muets débris. Dans les derniers temps, M. Waldeck, résidant ordinairement à Mexico, M. Corroy, médecin, et M. Galindo, officier au service de l'Amérique centrale, ont fourni quelques notes partielles sur les monuments de *Palenque;* mais, ainsi que nous l'avons déja fait remarquer, des individus isolés ne peuvent se livrer avec succès à de telles investigations : l'impossibilité de bien observer, par suite des obstacles naturels qu'ils rencontrent à chaque pas, et qui n'ont fait qu'augmenter depuis

[1] Antiquities of Mexico, comprising fac similes of ancient mexican paintings and hieroglyphs, preserved in the royal libraries of Paris, Berlin, Dresden, etc.; together with the monuments of the New Spain, etc.; the whole illustrated by many valuable inedited manuscripts, by Augustine Aglio. Seven volumes; London, 1830. — Cet ouvrage, établi à grands frais par un honorable ami des sciences, lord Kinsborough, a été offert à l'Institut de France, au nom de l'auteur, par notre savant collaborateur M. Warden. Le prix de chaque exemplaire, très grand in-folio, sept volumes, est de *quinze mille francs*. Le même ouvrage, dans un format plus restreint, est d'un prix de moitié moins élevé; ce qui ne laissera cependant qu'à peu de fortunes la faculté de se le procurer.

bientôt trente ans, doit mettre en défiance contre ces relations lorsqu'elles ne se trouvent pas d'accord avec celle de Dupaix. Nous aurons l'occasion de montrer que notre réticence à cet égard n'est pas sans raison.

Toutefois, dans un siècle avide de savoir, et qui s'élance toujours au-delà du point qu'on vient d'atteindre, il nous a semblé que la relation de Dupaix, déja si intéressante par elle-même, devait servir de base à une publication plus étendue, et aussi complète que le permettent les connaissances actuelles sur un sujet digne de la méditation de tous les savants. D'antiques idoles de granit ou de porphyre, des édifices aussi majestueux qu'extraordinaires dans leur massive construction, des assises de pierres de six pieds d'épaisseur, des pyramides, des sépultures souterraines comparables aux hypogées, des bas-reliefs colossaux sculptés sur le granit ou habilement modelés en stuc, des zodiaques, enfin, des hiéroglyphes différents de ceux de l'Égypte, malgré leur similitude originaire : voilà sans doute des merveilles capables de frapper vivement l'esprit et d'enflammer l'imagination la moins active. Mais d'où viennent ces monuments? Quelles mains les ont créés? A quels siècles appartiennent-ils?

S'il est impossible de répondre à ces questions d'une manière positive, du moins les lumières de quelques hommes dont les études profondes ont été, pendant longues années, dirigées sur des matières analogues, peuvent guider leurs contemporains ou leurs successeurs, et les mettre sur la voie de la vérité. Leurs savantes recherches dissiperont peut-être les nuages qui enveloppent les monuments mexicains, et révèleront à l'avenir l'histoire du passé.

C'est dans cette vue que M. Alexandre Lenoir a consenti à se livrer à l'examen de tous les monuments représentés dans les dessins de Castañeda, à comparer ces vestiges de la puissance humaine avec ceux que les plus anciens peuples ont laissés sur divers points du globe, et à signaler particulièrement leurs ressemblances et leurs dissemblances avec les monuments de l'Égypte et de l'Inde. Des découvertes, ou plutôt des rapprochements faits récemment dans le cabinet de ce savant antiquaire, ont jeté une grande lumière sur ce point important.

C'est aussi dans cette vue que M. Warden a bien voulu se charger de rechercher l'origine de l'ancienne population américaine, sur laquelle il avait déja recueilli des faits dignes d'une grande attention, et de jeter en même temps un vaste coup d'œil sur les antiquités de diverses natures répandues sur la surface des deux Amériques. On ne pourra, sans un vif intérêt, voir réunis sur le sol américain, des idoles de forme *indienne*, les sépultures de *Mitla* et leurs ornements *grecs*, les monuments de *Palenque* et leur structure *égyptienne*, les momies du Kentucky, les anciennes fortifications en pierre, et les immenses circonvallations en terre dont abondent les États de l'Union, sur-tout la vallée de l'Ohio; les murailles parallèles renfermant un espace qui servit peut-être à la célébration de jeux publics; le rocher sculpté des bords du Mississipi, portant la figure de pieds humains; l'inscription supposée phénicienne, gravée sur un rocher dans le Massachusets, et d'autres témoignages éloquents de l'existence et de la disparition de nations jadis florissantes, et maintenant tout-à-fait oubliées.

Ainsi, peut-être, brillèrent aussi dans l'Amérique du sud, au sein des déserts actuels du Chili, des populations non moins puissantes. Une découverte toute récente a promis, dit-on, de nouveaux aliments aux recherches des antiquaires, en leur signalant les restes d'une autre ville immense dans les Andes chiliennes.

Enfin, pour compléter autant que possible cet important ouvrage, des notes et éclair-

cissements fournis par MM. Baradère, de Saint-Priest, et par plusieurs voyageurs éclairés qui ont parcouru l'Amérique, viendront ajouter une nouvelle valeur à cette réunion de matériaux si précieux par eux-mêmes.

Quel champ immense ouvert aux investigations du monde savant! Cette terre nouvelle, conquise par quelques Européens avides de richesses plus encore que de gloire; cette moitié du globe qui n'opposa qu'une population presque sans défense au fanatisme et à la rapacité qui, dans les deux seules contrées envahies, coûtèrent la vie à vingt-cinq millions d'hommes[1], cette Amérique, dis-je, cachait sous les fleurs d'une apparente jeunesse les signes d'une virilité passée, ou plutôt les nobles caractères d'une vieillesse qui commande le respect parmi les nations, comme elle l'obtient aussi parmi les hommes. D'anciennes populations, parvenues à un haut degré de civilisation, étaient déja rayées depuis nombre de siècles de la liste des peuples; et lors de la conquête de la capitale du Mexique, centre des provinces soumises à la puissance de Montezuma, et séparée à peine des ruines de *Palenque* par une distance de deux cents lieues[2], le souvenir de ces vastes débris était perdu, et leur existence même entièrement ignorée, chez des peuples qui faisaient remonter leur propre origine à une époque déja fort ancienne.

Mais, qui sait? Les moines, puis les évêques envoyés en conquérants sur les terres mexicaines, animés d'une religieuse fureur contre tout ce qui tenait au culte et à l'histoire de peuples idolâtres, brûlèrent et anéantirent sans pitié tout ce qui n'était pas or. Peut-être, au milieu de ces sortes d'auto-da-fé, alimentés sur-tout par le zèle ardent du premier évêque de Mexico, périrent des documents précieux qui eussent éclairé des points historiques maintenant condamnés à une obscurité éternelle.

La puissance espagnole une fois établie dans ces contrées lointaines, l'accès en fut interdit au reste du monde. L'Espagne envoyait chercher au Mexique des monceaux d'or; que n'y envoya-t-elle aussi des hommes capables de recueillir des connaissances utiles sur le pays, et d'y répandre en échange les lumières européennes! Une brique, un fragment de sculpture, pouvaient révéler à des yeux exercés un peuple contemporain des plus anciens de la terre; leur forme pouvait manifester tout-à-coup des relations antécédentes avec d'autres parties du globe. Au lieu de se livrer à ces doctes recherches, les soldats de l'inquisition se mirent en quête de l'or, et, sans songer à explorer la surface, ils fouillèrent avec avidité le sein de cette terre dont ils tirèrent abondamment le métal qui devait, un jour, faire de leur métropole le moins riche de tous les royaumes!

C'est ainsi que plus de trois siècles se sont écoulés, depuis l'arrivée de Colomb dans cette jeune Amérique à laquelle nous devions plus tard reconnaître un si grand âge, sans qu'aucune des questions que va soulever l'existence maintenant constatée des vestiges de l'ancienne civilisation mexicaine, ait été portée à la connaissance des autres continents.

Quel nouvel abyme à combler, pour l'historien, le géologue, l'antiquaire, tous avides de la science du passé! Que devient la submersion prétendue de cette Atlantide, dont quelques témoignages anciens ont signalé l'existence, bien que d'une manière incertaine?

[1] Raynal; *Histoire philosophique des deux Indes.*

[2] Distance en droite ligne calculée sur la carte, au degré de vingt-cinq lieues. L'itinéraire, indiqué en 1832 par M. Cochelet, consul-genéral de France près de la république de l'Amérique centrale, itinéraire qu'il suivit lui-même, en allant de Guatemala à Mexico, donne environ deux cent cinquante lieues, entre cette capitale et Ciudad-Réal. Or, il y a environ quatre-vingts lieues de cette dernière ville jusqu'aux ruines de *Palenque*, en marchant directement à l'est, et en passant par Ocotzingo. La distance totale serait donc d'environ trois cent trente lieues.

Que devient cette brillante théorie de l'émersion récente du double continent américain, théorie basée sur ses jeunes races d'hommes et sur ses jeunes volcans non encore éteints? D'où vinrent ses premiers habitants? Est-ce l'Asie, est-ce l'Afrique qui, dans des temps antérieurs à toute prétention de la part de l'Europe, y portèrent leurs arts et les autres fruits de leur civilisation? Pendant combien de siècles y furent-ils florissants? Quelles catastrophes, enfin, ont pu changer la face de ces contrées, au point d'effacer même de la mémoire des hommes leur antique splendeur?

Il faut bien le reconnaître, c'est pour la seconde fois que l'Amérique est un monde nouveau; et quand l'occident vint planter son étendard sur ce sol inconnu, l'orient peut-être y avait déja porté le flambeau des arts et des sciences, alors que les ténèbres de l'ignorance régnaient sur le reste du globe.

CHARLES FARCY.

APPENDICE.

Après avoir tracé l'historique des découvertes de *Palenque*, et des autres débris qui attestent la haute antiquité d'un pays que, naguère encore, on croyait dans l'enfance, il est utile peut-être d'éclairer le public sur le degré de créance que méritent, à tous égards, les descriptions du capitaine Dupaix et les dessins de Castañeda.

L'expédition de Dupaix aux ruines de *Palenque*, non plus que celle d'Antonio del Rio, ne saurait sans doute être comparée à l'expédition française aux ruines de Thèbes et de Memphis, à cette expédition d'Égypte, si puissante en moyens, si nombreuse en hommes éclairés, si féconde en résultats scientifiques. Remarquons, toutefois, que lorsque cette expédition célèbre eut lieu, l'Égypte était connue, et qu'on y allait chercher seulement un complément aux connaissances que les anciens historiens et les modernes voyageurs avaient déja répandues sur cet antique berceau de la civilisation. Ici, au contraire, tout est aussi nouveau que merveilleux. Hâtons-nous d'ajouter que tout est authentique.

Dupaix, homme simple et véridique, si l'on en juge par son style, n'a pas la prétention de représenter à lui seul toute une armée de savants. Suffisamment instruit en histoire, en archéologie, beaucoup plus que l'universalité de ses compatriotes il y a trente ans, cet officier se borne à raconter sans pompe et sans emphase les découvertes qu'il fait durant le cours de ses excursions, et joint à son itinéraire descriptif des observations ordinairement courtes, pour expliquer le but et l'usage des choses, ou pour faire part de ses conjectures. Son rapport est presque un journal de voyage; et, s'il écrit un chapitre pour consigner ses réflexions sur l'art des anciens habitants du sol mexicain, c'est avec une prudence exempte de toute exagération, et avec une bonhomie pleine d'intérêt pour celui qui recherche la vérité. Dans ses descriptions d'édifices on sent qu'il n'éprouve jamais la tentation de faire un roman d'architecture; on est persuadé de prime abord qu'il a devant les yeux ce dont il parle; et, d'ailleurs, cette architecture est de celle qu'on n'invente pas.

Dans ses explications ou ses suppositions, il n'est pas toujours inattaquable; ses idées donnent parfois prise à la contradiction; parfois aussi son style demanderait à être châtié; mais nous n'userons de ce droit qu'avec une extrême réserve, en le traduisant, et seulement quand nous aurons deux fois raison. Le naturel et la sincérité, dans un écrivain voyageur, sont choses trop rares et trop précieuses pour qu'on ne leur voue pas une sorte de respect. D'ailleurs, Dupaix a cessé de vivre, et ce serait un motif de plus pour que la critique s'imposât des bornes.

Quant à Castañeda, actuellement existant, et résidant toujours dans la capitale du Mexique, le ciel semblait l'avoir assorti tout exprès au chef choisi pour l'expédition. Sa probité d'artiste est au moins égale à la probité d'écrivain que nous nous plaisons à reconnaître dans Dupaix. Dessinateur naïf, peu versé dans les secrets de la perspective, inexact parfois, à force de respect pour l'exactitude, on voit qu'il s'efforce de copier avec un soin religieux ce qui s'offre à sa vue; et, loin de le soupçonner d'être sorti du vrai pour donner à ses dessins plus de charme, un œil exercé reconnaît facilement qu'il est peu propre à farder la vérité, encore moins à improviser de l'architecture.

Le célèbre M. de Humboldt en a jugé de même que nous, et nous nous applaudissons de partager à cet égard l'opinion consignée dans une lettre qu'il écrivait à M. Latour-Allard, possesseur, comme nous l'avons dit, d'un certain nombre de dessins copiés sur ceux de Castañeda. Une telle opinion, émanée de cette source, ne peut manquer d'avoir un grand poids. (Voir cette lettre imprimée ci-après, n° I.)

Toutefois, il suit de cette imperfection assez fréquente des vues prises par Castañeda, sous le rapport des lignes perspectives, que nous avons été de temps à autre obligés de rectifier le dessin original. Mais, dans ce cas, nous nous sommes fait une loi de conserver toujours l'aspect primitif, afin de ne point altérer le modèle, tout en lui faisant subir des modifications jugées indispensables.

Quant à la distribution générale de l'ouvrage, nous avons tâché de l'établir sur une base aussi rationnelle que possible. Si nous ne pouvons nous conformer exactement, dans nos livraisons successives, à l'ordre des matières, tel que nous l'avons indiqué dans le discours préliminaire, du moins cet ordre sera facile à rétablir au moyen des indications typographiques adoptées pour les diverses parties de cette publication. Par des raisons faciles à concevoir, dans l'exécution d'une entreprise qui demande le concours de tant de têtes et de tant de mains, si nous passons d'une partie à l'autre, si nous commençons, par exemple, par la troisième expédition de Dupaix, pour revenir dans les livraisons suivantes à la seconde ou à la première, ce sera toujours de manière à soutenir l'attention du public par des choses dignes de lui être offertes, et avec la facilité pour le lecteur, nous le répétons, d'en opérer lui-même le classement méthodique.

A l'égard des importants travaux de M. Warden et de M. Lenoir, il n'en sera pas de même. Dès que nous en commencerons la publication, elle se suivra de livraison en livraison, jusqu'à la fin ; seulement il est utile de ne la commencer que vers le milieu de l'ouvrage. Les méditations, les recherches, les comparaisons sur de telles matières, ne sauraient être trop étendues ni faites avec trop de maturité. D'ailleurs, dans le cours d'une entreprise de cette nature, de nouveaux faits viennent corroborer les opinions déja formées, quelquefois les modifier, et nous serions impardonnables si nous nous privions, par trop de précipitation, des hautes leçons des faits et de l'expérience. C'est ainsi que le travail de M. Warden, notamment, doit acquérir de jour en jour plus de prix et d'importance. Les grandes villes d'Amérique, sur-tout celles du nord, heureuses de leur prospérité commerciale ont songé depuis un certain nombre d'années à étendre le cercle de leurs jouissances par la culture des sciences et des arts. Des sociétés savantes se sont formées, et plusieurs brillent déja d'un éclat qui ne pourra que s'accroître, maintenant que l'impulsion est donnée. Parmi celles-ci, il est juste de citer la Société de Philadelphie qui s'occupe activement des recherches archéologiques, outre ses autres travaux, et celle de Boston, formée spécialement dans le but d'étudier les antiquités du sol américain. De plus, en ce moment même, un assez grand nombre de sociétés semblables à celle de Boston s'organisent sur divers points, pour explorer l'intérieur des terres dans les lieux encore peu connus, et recueillir tous les matériaux propres à éclairer enfin sur l'antique civilisation de ce monde improprement appelé Nouveau. On ne peut douter que ces recherches ne produisent de prompts résultats qui viendront enrichir, pour ainsi dire, jour par jour, le travail déja si abondant de l'honorable M. Warden. Ses relations scientifiques, sur tous les points de l'Amérique, ne lui laisseront à cet égard rien ignorer.

Qu'il nous soit permis, en finissant, de ramener encore l'attention sur l'importance et l'authenticité des matériaux que nous présentons dès ce moment au public. Nous pourrions nous parer d'un grand nombre de témoignages propres à donner du lustre à cette publication ; mais nous préférons être sobres de ces éloges plus ou moins directs qu'on recueille ordinairement avec complaisance. Nous en ferons donc un choix très restreint, en imprimant seulement, ci-après, l'extrait de deux pièces aussi honorables qu'authentiques.

C. F.

N° 1.

LETTRE DE M. DE HUMBOLDT

A M. LATOUR-ALLARD,

POSSESSEUR DE COPIES OU RÉPÉTITIONS D'UN CERTAIN NOMBRE DE DESSINS DE CASTAÑEDA.

Je ne puis vous remercier assez vivement, monsieur, du plaisir que m'a causé la vue des objets que vous avez recueillis au Mexique, et qui répandent un nouveau jour sur une partie presque inconnue de l'histoire du genre humain. C'est la collection la plus complète qu'on ait faite en ce genre, et qui se lie à l'idée si heureusement conçue de suivre les progrès des arts chez des peuples à demi barbares. C'est par des comparaisons aussi qu'on parviendra peut-être à éclaircir le fait mystérieusement curieux de l'image d'une croix, et même de l'adoration d'une croix, dans les ruines de *Palenque,* dans le Guatimala. Il serait digne de la munificence d'un monarque de faire déposer, dans une bibliothèque, les dessins de l'expédition de M. Dupaix, dont j'ai connu la scrupuleuse exactitude. La naïve simplicité des dessins, même, atteste la vérité du témoignage.

Agréez, etc.

Signé HUMBOLDT.

Paris, le 28 juillet 1826.

Nota. M. de Humboldt a, le premier, fixé l'attention des Européens sur l'ancienne civilisation des peuples du Guatimala. (*Vues des Cordillières et monuments des peuples indigènes de l'Amérique,* par M. le baron de Humboldt. In-8°, tome II, page 592.)

N° 2.

EXTRAIT DU RAPPORT FAIT PAR M. JOMARD

A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

SUR LE COMMENCEMENT DE PUBLICATION DE L'OUVRAGE DES *ANTIQUITÉS MEXICAINES,*

SOUMIS A L'EXAMEN DE LA SOCIÉTÉ.

. . . . . . Les découvertes se multiplient sur le sujet des antiquités mexicaines; les monuments s'accumulent; les publications se succèdent. Il doit en jaillir des lumières sur l'histoire des aborigènes, et même sur l'ethnologie générale. Aucune question ne peut donc intéresser la Société de géographie à un plus haut degré sous le rapport historique. La Société peut se féliciter d'avoir donné l'impulsion à ces recherches, par le programme qu'elle a publié en 1826. Il faut donc encourager les voyageurs et les amis des sciences géographiques, qui ne craignent pas de faire des sacrifices dispendieux pour faire jouir le public du fruit de leurs recherches sur cet important objet.

. . . .

. . . . Ce sont les matériaux qui furent réunis avec beaucoup de zèle et de succès par le capitaine Dupaix, pendant ses trois expéditions qui se sont succédé en 1805, 1806, et 1807, que M. Baradère et ses collaborateurs se proposent de publier aujourd'hui.

. . . .

. . . . . L'ouvrage commencé promet un recueil très précieux et authentique, tout-à-fait digne de l'attention et de l'intérêt du public. L'exécution des planches est sur une grande échelle, et très soignée. Tous les sujets sont lithographiés, mais avec correction, et l'on peut espérer, si la publication est continuée avec le même soin, que l'ouvrage sera digne de son objet. Il est donc à desirer que l'on encourage cette publication, et que les auteurs soient invités à la continuer, etc.

17 septembre 1832.

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

PREMIÈRE PARTIE.

PREMIÈRE EXPÉDITION DU CAPITAINE DUPAIX.

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

RELATION
DE LA PREMIÈRE EXPÉDITION DU CAPITAINE DUPAIX,
ORDONNÉE PAR LE ROI D'ESPAGNE,
EN 1805,
POUR LA RECHERCHE DES ANTIQUITÉS DU PAYS.

PRIMERA EXPEDICION;
DESDE MEJICO A XOCHICALCO.

Salí de esta capital (Méjico) yo Guillermo Dupaix, capitan retirado de dragones de Méjico, dia 5 de enero de 1805, de órden de S. M., para la investigacion de todos los monumentos antiguos de este reino, que pueden aun existir desde el tiempo anterior á su conquista, con un pintor y delineador, un escribiente y cabos de dragones de auxiliares, tomando el rumbo del este de esta ciudad, por los pueblos de Istapahican, Riofrio, Tesmelican y Puebla, sin haber podido en este tránsito indagar nada tocante á la real comision de mi cargo. Desde esta ciudad continué á Tepeyacan, cuyo apellido, en lengua mejicana, significa nariz de cerro, por su situacion física, la que se halla fabricada en el vértice de un ángulo saliente que forma el cerro en aquel sitio. Sin embargo de su antigüedad, no me ha sido posible encontrar en su ámbito sino dos reliquias del tiempo de su antigüedad.

N° I. — La primera representa, en una losa de piedra colorada y muy dura, un símbolo de media vara de largo, una tercia de ancho y cinco líneas de grueso, que puede aludir á las antiguas armas de esta ciudad, esculpidas de bajo relieve en su plano. Estan divididas en dos como cuarteles: en el primero ó superior se nota grabada de perfil, la cabeza de una águila, con un geroglífico á su frente, circunscripta en una orla circular con ciertas

PREMIÈRE EXPÉDITION;
DE MEXICO A XOCHICALCO.

D'après l'ordre de S. M. le roi d'Espagne, je suis parti de Mexico le 5 janvier 1805, moi Guillaume Dupaix, capitaine de dragons en retraite, au service du Mexique, pour aller à la recherche de tous les monuments d'antiquité qui peuvent exister dans ce royaume, et qui datent d'un temps antérieur à sa conquête par les Européens. Accompagné d'un peintre et dessinateur, d'un écrivain, d'un détachement de dragons auxiliaires, je dirigeai ma route à l'est de Mexico, traversant les villages de *Istapahican*, *Riofrio*, *Tesmelican* et *Puebla*, sans rencontrer rien qui concernât la commission royale dont j'étais chargé. J'arrivai ensuite à *Tepeyacan*, dont le nom signifie, en langue mexicaine, *nez de colline*, à cause de sa situation topographique, la ville étant placée au sommet de l'angle formé par la colline sur laquelle elle s'élève. Bien qu'elle soit ancienne, je ne pus trouver dans ses environs que deux restes attestant son antiquité.

N° I. — Le premier de ces monuments offre, sur une dalle de pierre rougeâtre et très dure, un bas-relief allégorique, ayant environ un pied et demi de long sur un pied de large, et cinq lignes de saillie, lequel peut avoir figuré les anciennes armes de la ville. Cette sorte d'armoiries est divisée comme en deux quartiers; dans le quartier supérieur on voit, sculptée de profil, la tête d'un aigle [1], avec une figure hiéroglyphique au-devant,

[1] En se reportant au dessin, il se pourrait que la tête figurée sur cette pierre fût celle d'un autre oiseau que l'aigle. Peut-être y a-t-il une plus grande ressemblance avec celle du coq. L'opinion émise par le capitaine Dupaix, au sujet de ce bas-relief qui aurait figuré les armes d'une ville, nous semble d'autant plus importante, sous le rapport des conséquences qu'on en peut tirer pour la haute civilisation des anciens peuples de ces contrées, que cette opinion est corroborée par d'autres exemples semblables. Dans le cours de cette première expédition, jusqu'à *Xochicalco*, nous retrouverons des bas-reliefs de la même nature, sculptés sur pierre taillée ou sur pierre brute, et dont l'usage parait presque indubitablement avoir été le même que chez les peuples modernes de l'Europe, ainsi que l'attestent encore un grand nombre de portes de villes, où sont sculptées d'anciennes armoiries. Plusieurs de ces vestiges, bien conservés, se sont trouvés à *Cholula*, à *Quauhquelchula*, à *Chimale*. Il est à remarquer aussi que la marche suivie, dans la plupart de ces armoiries présumées, est la même que dans notre blason, c'est-à-dire qu'on y procédait par divisions égales ou inégales, comme celles que nous avons appelées quartiers, et dans lesquelles figuraient divers objets réels ou emblématiques. Quelque surprenant qu'il paraisse, au premier coup d'œil, de retrouver dans les déserts du Mexique un semblable usage remontant à des siècles peut-être contemporains de la civilisation égyptienne, il ne faut pas oublier que les plus anciens peuples du monde ont eu des armoiries ou quelque chose d'analogue. Les recherches les plus érudites n'ont pas entièrement éclairci ce point; cependant, sans faire attention à Favyn qui en fait remonter l'usage au commencement du monde, ou a Segoin qui se borne seulement à l'attribuer aux enfants de Noé, on peut se reporter au temps de Moïse, car les douze tribus avaient chacune leurs armes. Selon Philostrate, Xénophon et Quinte-Curce, l'usage en aurait été établi chez les

molduras; y en el segundo cuartel, que parece servir de basa al primero, se ven tres pendientes ó geroglíficos sobre un pedestal istriado, en el que aparece la cola de dicha ave con varios órdenes de pluma. Esta piedra se encontró en un cimiento viejo de la misma ciudad, y sirve actualmente de adorno á la pila de su plaza mayor; está bien entallada y de bella conservacion.

Nº 2.—La segunda ofrece una cabeza semi humana, de bulto y agigantada; tiene media vara de alto, y de ancho una tercia; es de una piedra dura y muy pesada, de un color morado y obscuro; está entera, y se halló en un solar en la parte alta de esta ciudad, la cual es propiamente la antigua. Su frente está adornada de cabellos; los ojos y nariz tienen proporcion y simetría; las orejas son ocultas; la boca es desmedida y monstruosa; aparece solo una fila de dientes debajo del labio inferior: seria de desear las demas partes de este coloso, como el tronco y demas miembros.

Nº 3.—De esta seguí mi derrota sobre el pueblo de Tlacotepec, á su oriente y á una jornada de distancia, y no habiendo hallado nada de particular en él, fuí el dia siguiente á un pueblecito de Indios, á cuatro leguas al sud de este, llamado San Cristoval Teapantepec, en idioma mejicano, casa de Dios sobre el cerro. Aquí, en una eminencia ó cerro aislado, pegado á otros mayores y al poniente del mismo pueblo, yace una pirámide de base cuadrangular de cuatro cuerpos ó altos en disminucion: consta de diez y ocho varas de frontis, y de altura perpendicular unas veinticuatro varas; del último, cuyo plano era destinado á las aras de los falsos dioses, no existe ya nada de él. Este oratorio ó pirámide, sobre el estilo egipcíaco, su construccion es de cal y canto, obra muy maciza: fué revestida de piedras escuadradas, como lo observé años pasados, actualmente está bastante arruinada. Sus cuatro lienzos, algo oblicuos, son dirigidos á los cuatro puntos cardinales. La escalera, que hacia frente al poniente, tenia la particularidad de dar paso de un alto á otro diagonalmente: aun se notan varios pavimentos ó pisos de mezcla bruñida y ruinas al pie del oratorio, lo que persuade que en aquellos tiempos habia habitaciones destinadas al servicio de sus ídolos. Se sube desde el plano del pueblo hasta la cumbre por una especie de calzada cortada en el mismo suelo peñascoso de dicho cerro.

entourées d'un double cordon dentelé; dans le quartier inférieur sont trois appendices hiéroglyphiques, soutenus par une sorte de piédestal cannelé, sur lequel paraît la queue de l'oiseau indiqué plus haut, avec plusieurs rangs de plumes. Cette pierre a été trouvée dans les fondations d'un vieil édifice de la ville, et sert maintenant d'ornement à la fontaine de la grande place. Elle est d'un beau travail, et bien conservée. (*Voir la Planche I.*)

Nº 2.—Le second monument offre une tête demi-humaine, en ronde bosse et plus grande que nature; elle a un pied et demi de hauteur et un pied de largeur. Elle est entière, d'une pierre dure et très pesante, dont la couleur est d'un rouge brun; elle se trouve sur le sol d'une habitation, dans la partie haute de la ville qui est, à proprement parler, la ville ancienne. Le front est orné de cheveux; les yeux et le nez sont bien en proportion; les oreilles sont cachées; la bouche, démesurée et monstrueuse, offre un seul rang de dents au-dessous de la lèvre inférieure. Il est à regretter qu'on n'ait point la partie inférieure de cette tête colossale, non plus que le tronc et les membres. (*Planche II.*)

Nº 3.—De *Tepeyacan* je me dirigeai sur le village de *Tlacotepec*, situé à l'est, et à une journée de marche. N'y ayant rien trouvé de remarquable, je me rendis la journée suivante dans un petit village indien, à quatre lieues au sud, nommé *San Cristoval Teapantepec*, en langue mexicaine, *maison de Dieu sur la colline*. Là, sur une hauteur qui se lie à d'autres plus grandes, et à l'ouest de ce même village, se trouve une pyramide à base quadrangulaire, composée de quatre corps de construction en retraite les uns sur les autres. L'étendue de ce monument, à sa base, est de cinquante-quatre pieds, et sa hauteur est d'environ soixante-douze. Le dernier étage était destiné sans doute à recevoir sur sa plate-forme les autels des faux dieux, mais il n'en existe plus aucune trace. Cet oratoire [1] ou pyramide, dans le style égyptien, est construit en chaux et pierres liées avec une grande solidité. Il était revêtu de pierres taillées comme on le voyait encore il y a quelques années; maintenant il est presque totalement en ruine. Ses quatre faces, légèrement inclinées, ou en talus, sont tournées vers les quatre points cardinaux; celle qui regarde l'ouest offre un chemin en pente diagonale, pour monter d'un étage à l'autre jusqu'au sommet. On voit encore divers vestiges de carrelages, d'une matière composée qui a conservé son poli, et d'autres débris au pied de ce monument; ce qui fait croire qu'il y avait autrefois des habitations destinées au service du culte idolâtre. On monte depuis le village, jusqu'au sommet de la colline, par une sorte de chaussée pratiquée dans le roc. (*Planche III.*)

Mèdes, les Perses, les Assyriens, et dès les temps appelés héroïques. Quelques auteurs ont dit que ce fut Alexandre-le-Grand qui régla le blason! Le père Monet dit que ce fut l'empereur Auguste! D'autres, enfin, voyant les choses d'une manière moins lointaine, assignent l'époque des armoiries au règne de Charlemagne. Charier, dans son *Histoire du Dauphiné,* dit que les Gaulois peignaient sur leurs boucliers quelque signe pour se distinguer de leurs compagnons. Pausanias le dit aussi. Spelman dit que ce sont les Saxons, Danois, ou Normands, qui ont apporté l'usage du blason en Angleterre, et ensuite en France. Quoi qu'il en soit, il y a de nombreux motifs pour faire croire que, selon l'opinion émise par le capitaine Dupaix, les bas-reliefs dont il est question ont pu figurer, dans les siècles les plus reculés, les armoiries des anciennes nations mexicaines.

[1] Nous avons conservé ce nom d'*oratoire* que le capitaine Dupaix donne aux monuments assez nombreux du même genre qu'il a découverts dans ses excursions. Malgré l'acception que ce mot a reçue en français, pour désigner un lieu couvert et retiré, où l'on se livre à la prière, l'étymologie indiquant seulement un lieu pour prier, nous donnerons, comme l'auteur, le nom d'*oratoire* à ces sortes de grands autels découverts qu'il présume avoir été consacrés à l'ancien culte.

Pero es sensible que lo que no pudo el lapso en los monumentos antiguos, ó la serie de los siglos, los troncos y raices de árboles corpulentos como ingertados en ellos, desquiciando y separando las piedras de sus junturas, lo verificaron ciertos sugetos tal vez por un celo demasiadamente mal entendido. Por otra parte el interes material de los hacenderos y pueblos inmediatos, que parece que hicieron liga para desmantelar y destruir obras, por cierto dignas de mejor conservacion para ilustrar las artes de esta antigua nacion mejicana, el todo con el fin del logro de sus piedras sillares; y solo las fábricas antiguas deben aun su existencia á su situacion física, las que por lo regular se hallan en montes ásperos y espesos, rodeados de precipicios, y en ser casualmente apartados de sus enemigos los pueblos y haciendas circunvecinas, lo que obliga al investigador á muchas fatigas y peligros.

De este último pueblo fuimos á la ciudad de Tehuacan de las Granadas (su cabecera); en esta no hallé cosa que notar; solo en el parage que llaman Tehuacan el Viejo, el cual yace á su oriente, y á la distancia de dos leguas; no subsisten de él sino unas grandes ruinas de templo y caserías de cal y canto, situadas en la ladera de unos cerritos.

De esta ciudad pasé á Orizaba, por el pueblo de Indios de Chapulco, y desde este, por unos encinares frondosos y adornados de muchas plantas parasitas, ó engertadas en ellos, al de naturales de Alcucingo, y de este último á la villa.

Nº 4.—En ella vimos grabada en hueco, en la superficie plana y horizontal de un peñasco aislado, una figura colosal, y se halla en un solar de la choza de un Indio situada en la orilla del llano llamado Escamela. Está delineada en una situacion recta de oriente á poniente, con piernas y brazos abiertos, en ademan, al parecer, de señalar con ellos el norte y sud. Tiene colateralmente dos figuras geroglíficas: la de su derecha representa un peje grande en una colocacion vertical, con un número circular al lado; la otra un conejo, le nace de entre las piernas un geroglífico con diez números circulares que le sirven de orla. La figura principal que tiene su penacho y cintura, alcanza nueve varas de longitud; las laterales son de menos tamaño: la peña tiene una forma algo triangular, y la suma total de sus costados llega hasta treinta varas; la piedra es muy sólida y de un color obscuro; su canto ó basa tiene diez varas sobre la haz del terreno, y se ven algunos caractéres misteriosos grabados en ella.

Nº 5.—Tambien en la citada villa encontramos dos

Mais, ce que n'ont pu faire ni une longue suite de siècles, ni les troncs ou les racines des arbres gigantesques qui se trouvent comme insérés dans ces monuments antiques, et qui tendent sans cesse à en disjoindre les parties, d'autres causes ont réussi à le faire. Un zèle religieux mal entendu, et l'intérêt matériel des peuplades indiennes et des planteurs européens, semblent s'être ligués pour démanteler et détruire des ouvrages dignes d'être conservés pour l'illustration des arts de cette antique nation mexicaine; et cela uniquement pour profiter de pierres toutes taillées. Les monuments anciens qui existent encore ne doivent leur conservation qu'à leur situation topographique, étant pour l'ordinaire placés sur des monts escarpés, couverts de bois, coupés par des précipices, et quelquefois éloignés de tout village ou de toute habitation circonvoisine, ce qui oblige le voyageur à braver des dangers et des fatigues sans nombre.

De *San Cristoval Teapantepec* nous allâmes à la ville de *Tehuacan* de *las Granadas,* son chef-lieu [1]. Nous n'y trouvâmes rien de remarquable; seulement, dans l'endroit nommé *le Vieux Tehuacan,* à l'est, et à la distance de deux lieues, nous vîmes quelques grandes ruines d'un temple et de plusieurs habitations construites en chaux et pierre, qui étaient placées sur le penchant de diverses collines [2].

De cette ville, je passai par *Orizaba,* par le village indien de *Chapulco,* et ensuite à travers d'épaisses forêts de chênes, embarrassées d'une foule de plantes parasites, jusqu'aux lieux habités par les naturels d'*Alcucingo,* et de là jusqu'à la ville.

Nº 4.—Là, je trouvai une figure colossale gravée en creux, sur une grande pierre isolée. Elle est placée horizontalement sur le sol d'une cabane indienne, à l'entrée d'un endroit appelé *Escamela*. Cette figure, tracée dans la direction de l'orient à l'occident, a les jambes écartées, les bras ouverts, et semble indiquer le nord et le sud [3]. On voit à ses côtés deux figures hiéroglyphiques; celle qui est à sa droite représente un grand poisson dans une position verticale, avec un signe circulaire près de lui; l'autre représente un lapin, entre les pattes duquel se voit un dessin également hiéroglyphique et entouré de dix signes circulaires semblables au précédent. La figure principale, qui est coiffée d'une manière fantastique, et qui a une ceinture, est longue de vingt-sept pieds; les deux autres sont bien moins grandes. La pierre sur laquelle ces objets sont sculptés est d'une forme un peu triangulaire, et a environ quatre-vingt-dix pieds de tour; elle est d'une nature très dure, et d'une couleur noirâtre. La base occupe un espace de trente pieds, et sur son épaisseur sont gravés quelques caractères mystérieux. (*Planche IV.*)

Nº 5.—Nous trouvâmes aussi dans la même ville deux

[1] Nous n'avons point trouvé d'autre mot équivalent, pour exprimer une ville ou un village qui domine, par son importance, sur ceux qui l'entourent.

[2] Il paraît que le capitaine Dupaix n'a pu faire copier les ruines dont il s'agit, aucun dessin qui les représente n'étant joint à son itinéraire.

[3] La position dans laquelle cette figure a été tracée n'est peut-être pas la même que celle où la pierre se trouve placée maintenant. En la supposant relevée verticalement, rien ne peut faire croire que les bras indiquent le nord et le sud plutôt que l'orient et l'occident. Cette dernière indication, celle de l'est et de l'ouest, est très fréquente dans les figures emblématiques des Orientaux.

piedras antiguas, ambas semejantes en configuracion y en calidad, las que son de jaspe verde claro; su escultura manifiesta un alto relieve trabajado con mucha prolijidad y simetría, y cada una separada tiene una vara de alto, y media de ancho. Su figura es algo ovalada y reunida por sus extremidades, formando una especie de óvalo prolongado. Es dificultoso, en las obras de esta nacion mejicana, poder acertar en muchas su legítimo uso, y aun la explicacion material de sus contornos, por ser de una clase original. Es necesario el recurso de la delineacion de ellas, cuya vista satisface mas que las descripciones mas prolijas.

De Orizaba emprendimos el viage de Zongolican, ó Zongolliucan, y de su jurisdiccion, la cabecera de toda la serranía.

Está el pueblo de Zongolican á doce leguas sud de esta villa, y para llegar á él se pasa por Tequilla, pueblo de Indios naturales, por unos cerros ondeados, culebreando por caminos arduos hasta su capital, la que se halla situada como el centro de dicha serranía, cuyo plano es profundo, algo circular y coronado por unos peñascos elevados. Las aguas se introducen en él por saltos y cascadas, y á poco curso las reciben varios sumideros. Este pueblo es grande, y su ocupacion consiste en las plantaciones de tabaco; su temperamento es suave: encontré en sus orillas una especie de salvia, la que nace por matas ramosas y echaparradas; su gusto es muy agradable al paladar, la llaman aquí la yerba dulce. Hay tambien varias tierras ó barros muy untuosos que podrian ser útiles con el beneficio á varios usos: los hay de color rojo acoralado, amarillo y morado. Esta famosa serranía abraza todos los climas, frio, caliente y templado, y ademas todos sus derivados; las partes meridionales son muy frondosas, y producen vegetales útiles. El cedro, el rosadillo y el gateado son bastantemente comunes. Hay muchas plantas apreciables, entre ellas son las que se hallan naturalmente engertadas en los troncos y ramas de los árboles, produciendo unas flores sumamente vistosas y apreciables al olfato.

Salimos de esta cabecera despues de once dias de demora en ella, y los malos tiempos nos obligaron á esta detencion, y fuimos á dormir á una hacienda de tabaquería de Rocha, situada á una jornada de San Sebastian. En el que íbamos á comer nos sucedió un acaso casi desgraciado, pues en camino estrecho y cortado horizontalmente en la ladera de un cerro dominante, y á la orilla de un voladero que se dirigia á un profundo abismo, el cabo que me seguia repentinamente cayó de espalda junto con su caballo, y ambos desaparecieron. Por el pronto el ginete pudo despegarse agarrándose de las ramas de los árboles, y escapó la vida con algun daño corporal. El animal fué rodando metiendo un ruido semejante á una avenida grande de agua, arrancando y rompiendo todo lo que se le oponia á la velocidad y violencia de su caida; hasta que casualmente encontró unos

pierres antiques, semblables par la forme et par la matière, qui est un jaspe vert clair, travaillé en relief, avec une grande régularité et une grande perfection [1]. Chacun des côtés de ce petit monument a trois pieds de haut, et un pied et demi de large; sa figure un peu ovale présente une sorte d'arcade. Il est difficile, en considérant les ouvrages de cette ancienne nation, d'assigner un usage certain à cette pierre, et de donner une explication positive de ses formes, qui ont beaucoup de singularité. Il faut avoir recours au dessin dont la vue instruira davantage que la plus longue description. (*Planche V.*)

En quittant *Orizaba*, nous entreprîmes le voyage de *Zongolican* ou *Zongolliucan*, et des lieux qui en dépendent; c'est le chef-lieu de toute cette contrée montagneuse.

Le village de *Zongolican* est à douze lieues au sud de *Orizaba;* pour y arriver, on passe par *Tequilla*, village indien, et il faut traverser plusieurs collines et suivre des chemins escarpés qui serpentent jusqu'au chef-lieu qui se trouve comme au centre des montagnes, dans une vallée profonde, circulaire, et couronnée par des rocs élevés. Les eaux y arrivent par des cascades, et sont reçues presque aussitôt dans des puits ou citernes. Ce village est considérable, et s'occupe principalement de la culture du tabac. La température y est douce. Je trouvai dans les environs une espèce de sauge d'une végétation vigoureuse; son goût est très agréable, aussi on la nomme, dans le pays, herbe douce. On y trouve aussi diverses sortes de terres grasses qui pourraient être utilisées avec avantage; elles sont de couleur rougeâtre, jaunâtre ou brunâtre. Cette célèbre chaîne de montagnes réunit tous les climats: le froid, le chaud, le tempéré, et aussi toutes les variations de température. Les parties méridionales sont très boisées; les végétaux utiles, le cèdre, le bois de rose, l'acajou, y sont assez communs; il y a aussi beaucoup d'autres plantes précieuses, parmi lesquelles on en remarque qui se sont naturellement implantées sur le tronc et les branches des arbres, et dont les fleurs sont aussi agréables à la vue qu'à l'odorat.

Nous quittâmes ce chef-lieu après une station de onze jours à laquelle les mauvais temps nous avaient obligés, et nous allâmes coucher dans l'habitation de *tabaquerie* de *Rocha,* située à une journée de marche de *San Sebastian.* Nous allions dîner lorsque nous éprouvâmes en route un accident fâcheux. Dans un sentier étroit, coupé à pic, sur le flanc d'une colline escarpée, et à l'entrée d'un précipice profond, le cavalier qui me suivait tomba subitement avec son cheval, et tous deux disparurent; l'homme, par un mouvement très prompt, ayant réussi à s'accrocher à des branches d'arbres, sauva sa vie, et n'eut que quelques contusions; l'animal, dans sa chute, heurtant et brisant tout ce qui s'opposait à la violence de son élan, roula avec un fracas comparable à celui d'un torrent, jusqu'à ce qu'il fut arrêté par des arbres plus forts qui ne cédèrent pas à son poids. Enfin, après des

[1] Ce monument est composé de deux côtés semblables, et non pas de deux pierres assemblées. Dupaix l'indique lui-même dans la suite de sa description.

árboles de mayor resistencia, que le sirvieron como de barrera y límites. Finalmente despues de unos trabajos inmensos se pudo, con el auxilio de los Indios que me seguian, á fuerza de brazos, machetes, hachas y lazos, arrastrarle hácia arriba, sin otro daño que algunas mataduras, las que no le impidieron seguir la marcha.

En el mismo dia, por la tarde hácia el anochecer, queriendo el caballo del pintor evitar unos bancos ó sartenejas, se arrimó á la orilla engañosa del camino, la cual por su frondosidad escondia por debajo un grande precipicio; se le fueron los cuatro pies, y cayó. El ginete tuvo la advertencia de echarse del lado del lodazal, y su montura no paró hasta la entera medicion de esta profundidad; tuvo que ir á pie una legua para la hacienda dicha, dejando al justicia del pueblo que se hallaba cerca, y en el que habiamos comido, el cuidado de recogerle, si quedaba con vida, lo que hicieron, y le trajeron de noche sin novedad; en cuanto al pintor se halló salvo y libre á costa del susto.

De esta hacienda nos dirigimos á Córdoba por el pueblo frondoso de Naranjal, situado al márgen derecho del rio caudaloso Blanco; y procurando adquirir en esta villa todas las noticias pertenecientes á las antigüedades que podian hallarse en ella y en su distrito.

En consecuencia empezamos por el pueblo de Amatlan de los Reyes en solicitud de una obra antigua. La vimos y no hallamos en ella mas que escombros de un oratorio; pero sabiendo que á poca distancia se hallaba una antigua cueva idolátrica, llegamos á ella con el acompañamiento del cura, del vicario y muchos Indios, con la molestia de un aguacero fuerte. Dicha cueva es digna de alguna observacion del todo pintoresca. Se conoce que el arte ayudó á la naturaleza; yace en una ladera frondosísima; encontramos en ella varios fragmentos de ídolos de piedra y barro cocido.

Nº 6. — Este indica una cabeza perfilada, de bulto y de piedra, del tamaño del natural y sin cabello; encontrada en la citada cueva lo mismo que la del número siguiente.

Nº 7. — Representa un tronco humano de piedra y de bulto, tambien de un tamaño proporcionado, salvo los pies. Estos dos trozos antiguos son labrados de la misma piedra del peñasco que contiene la cueva, la que es parda y caliza. Este cuerpo está sentado sobre sus propias piernas, segun estilaban muchas veces en la actitud que daban á sus ídolos.

Nº 8. — Despues nos dirigimos hácia el puente del rio Blanco, cosa de diez y seis leguas sudeste de este villa, en busca de una piedra ó peñasco llamado Teololinga. Su figura es esférica, de una consistencia durísima, de color azul negruzco, y no da lumbre al eslabon; está puesta artificiosamente en medio de una sábana dilatada; tiene siete varas y media de circunferencia, y algo

travaux incroyables et avec le secours des Indiens qui m'accompagnaient, nous réussîmes à force de bras, et en employant nos armes, nos cordes et nos outils, à le retirer de cet abyme, sans autre mal, le croirait-on, que quelques blessures qui ne l'empêchèrent pas de suivre la marche.

Le même jour, sur le soir, le cheval de notre peintre, voulant éviter des cailloux ou des ravines incommodes, se rangea sur le bord d'un chemin dangereux où des buissons épais cachaient d'autres précipices. Les quatre pieds lui manquèrent à-la-fois; le cavalier eut la présence d'esprit de se jeter de côté dans un terrain fangeux, et sa monture mesura toute la profondeur du précipice. Notre peintre fit une lieue à pied jusqu'à l'habitation, laissant aux autorités du village le plus voisin, où nous avions pris un repas, le soin d'envoyer à la recherche de son cheval, et de le ramener si on le retrouvait en vie, ce qui fut fait; on le ramena pendant la nuit sans accidents nouveaux à son maître qui en fut quitte pour la peur.

De cette habitation, nous nous dirigeâmes sur *Cordova* en traversant le village boisé de *Naranjal,* situé sur la rive droite de la grande rivière Blanche. Nous nous procurâmes dans cette ville tous les renseignements relatifs aux antiquités qui pouvaient s'y trouver, ainsi que dans l'étendue de son district.

En conséquence nous commençâmes par le village de *Amatlan de los Reyes* où l'on nous avait indiqué un ouvrage antique. Nous le trouvâmes et ne vîmes que les décombres d'un oratoire ou monument religieux [1]; mais, sachant qu'à peu de distance se trouvait une ancienne caverne qui avait servi au culte idolâtre, nous nous y rendîmes, accompagnés du curé, du vicaire et d'un grand nombre d'Indiens; nous fûmes incommodés pendant le trajet par une forte pluie. Cette caverne, extrêmement pittoresque, est digne d'être observée. Elle est située sur le penchant d'une colline très boisée; on voit que l'art a aidé la nature, car nous trouvâmes dans l'intérieur divers fragments d'idoles en pierre et en terre cuite.

Nº 6. — Cette planche représente une tête en ronde bosse vue de profil; elle est en pierre, sans chevelure et de grandeur naturelle. (*Planche VI.*) Elle a été trouvée dans la caverne précitée ainsi que l'objet suivant.

Nº 7. — Sous ce numéro est figuré un tronc humain aussi en ronde bosse, en pierre, et dans les proportions naturelles, à l'exception des pieds. Ces deux fragments sont de la même pierre que le roc qui forme la caverne; elle est calcaire et de couleur grisâtre; le corps était assis sur ses talons selon la position ordinaire que cet ancien peuple donnait à ses idoles. (*Planche VII.*)

Nº 8. — De là nous marchâmes vers le pont établi sur la rivière Blanche, à seize lieues au sud-est de la ville, à la recherche d'une roche appelée *Teololinga.* Elle est d'une figure sphérique, d'une grande dureté, d'un bleu noirâtre, et elle ne fait point feu sous le briquet. Elle a été posée avec adresse au milieu d'une savane étendue; elle a environ vingt-deux pieds et demi de circonférence

[1] Dupaix n'a donné aucun dessin de ce monument entièrement détruit.

mas de dos varas de diámetro. Esta piedra, labrada y equilibrada sobre un eje ó quicio por los antiguos Indios, tiene la particularidad, con solo el tocarla ó empujarla con el dedo pequeño, de moverse con vibracion, y empleando mayor fuerza queda sin movimiento aparente. En su superficie convexa se reparan taladrados unos hoyos circulares y de poca concavidad, los que en tiempos de aguas podian recoger algo de este elemento. Parece que en los tiempos antiguos servia de mojonera. Otra hay á la distancia de dos leguas de esta y á su oriente.

Nº 9. — Del puente del rio Blanco cortamos sobre el pueblo de Indios naturales de Santiago Guatusco, ó Huatosck, en su antigüedad, de la jurisdiccion de Córdoba, á doce leguas al este de esta villa, situado en una barranca profunda al márgen de un rio caudaloso llamado Xamapa, en un clima muy caloroso. Sus habitantes son pescadores natos del Bobo, en cuyas aguas se crian grandes y sabrosos. El verdadero pueblo antiguo Guatusco se halla á media legua del nuevo, rio abajo. En este se encuentran unas ruinas crecidas, de cal y canto, en la falda de un cerro alto frondoso que llaman el Pueblo viejo; y en la cima más alta y dominante existe el edificio que vulgarmente llaman el castillo; el que fuimos á inspeccionar el dia siguiente de nuestra llegada, y determinamos nuestra salida muy de madrugada con el dicho fin. Pero como quiera que no es dable llegar á él sin un rodeo de dos leguas, que es hacerlas á pie subiendo montes, saltando barrancas, trepando peñascos, siempre con el peligro de ser mordido ó picado por algun animal ponzoñoso, abundantes en estas tierras, llegando por fin al pie del monumento antiguo. Su aspecto nos causó una grande admiracion. Nos acompañaba la república encuerada del pueblo, la que nos ayudó á la empresa de desmontar y abrir sendas.

Esta obra, que pudo haber sido palacio ú oratorio cubierto, representa dos cuerpos principales. El primero, que sirve de basa al segundo, es de forma piramidal y sólido, dividido por tres terraplenes á manera de adorno, de par anchura y con su alta escalera, la que da entrada al atrio de la vivienda ó segundo cuerpo, el cual está repartido en tres piezas: la primera es un gran salon de un plano cuadrilongo; tiene tres pilastras interiores que sostenian las vigas maestras. Las otras dos viviendas superiores, las que iban en disminucion, parece que no tenian ventanas, y solo recibian la luz por la grande puerta de la sala; aun permanecen varias órdenes de trozos de viguerías que mantenian los cielos ó techos; remataba el edificio por un plano horizontal, ó azotea de una vara de espesor, la que es á plomo. Toda la fábrica era de cal y canto, revestida exteriormente de piedras escuadradas, puestas por filas; y en los frisos de los cuatro lienzos hay unos compartimientos cuadrilongos formados de unas piedras redondas embutidas en la pa-

et un peu plus de six pieds de diamètre. Cette pierre, mise en équilibre sur son axe par ceux qui l'ont taillée autrefois, présente cette singularité, qu'en la touchant seulement avec le petit doigt elle se meut et conserve une vibration plus ou moins longue, tandis qu'en employant une force plus grande elle reste sans mouvement apparent. Sur sa superficie on remarque quelques trous circulaires de peu de profondeur, et qui dans les temps de pluie peuvent retenir l'eau; elle paraît avoir servi anciennement de borne ou de limite, car on en trouve une autre à la distance de deux lieues à l'est de celle-ci. (*Planche VIII.*)

Nº 9. — Du pont de la rivière Blanche, nous nous dirigeâmes sur le village indien de *Santiago Guatusco*, ou *Huatosck*, selon son ancienne dénomination, qui dépend de la juridiction de Cordova. Il est situé à douze lieues à l'est de cette ville, dans une vallée profonde au bord d'une forte rivière appelée *Xamapa*, et dans un climat très chaud. Ses habitants sont pêcheurs de profession et prennent beaucoup du poisson appelé *Bobo*, qui devient très grand dans cette rivière et qui a très bon goût. La véritable population ancienne de *Guatusco* habite à une demi-lieue au-dessous de la rivière. Là se trouvent des ruines considérables de constructions en chaux et pierre, qu'on désigne sous le nom de la ville vieille; elles sont au pied d'une colline élevée et couverte de bois. Sur la cime la plus haute existe un édifice que l'on appelle généralement le château (*el castillo*). Nous allâmes l'examiner le lendemain de notre arrivée; nous partîmes pour cela plus matin qu'à l'ordinaire, car il n'était possible d'y arriver que par un chemin de deux lieues qu'on ne pouvait faire qu'à pied en gravissant des montagnes, sautant des ravines ou escaladant des rochers, avec la crainte continuelle d'être piqué ou mordu par quelque animal venimeux dont ces terres abondent. Nous arrivâmes enfin au pied de cet antique monument dont l'aspect nous causa une grande admiration. Nous étions accompagnés de presque toute la population nue qui nous aidait à trouver le chemin et à le rendre praticable.

Cet édifice, qui peut avoir été un palais ou un oratoire couvert, est composé de deux corps principaux. Le premier, qui sert de base à l'autre, est de forme solide, pyramidale, et divisé en trois terre-pleins d'un bel aspect et d'égale épaisseur. Un grand escalier monte jusqu'au vestibule de la maison d'habitation ou second corps de bâtiment, qui consiste en trois pièces; la première est une grande salle dont le plan offre un carré long, et dont les principales solives du plancher sont soutenues par trois pilastres intérieurs; les deux pièces de l'étage supérieur, qui va en rétrécissant, paraissent n'avoir pas eu de fenêtres; elles recevaient la lumière par la grande porte de la salle. Il restait encore quelques vestiges des rangées de solives qui supportaient le toit. L'édifice était terminé par un plan horizontal, ou par une plate-forme de trois pieds d'épaisseur, qui était d'aplomb. Toute la construction était en chaux et pierre, revêtue extérieurement de pierres de taille régulièrement posées. Dans les frises des quatre côtés de l'étage supérieur se trouvent des compartiments rectan-

red. Las murallas que encierran el ámbito de la primera pieza, estan un poco en declive, ó salen de la perpendicular, las otras se acercan mas del á plomo y tienen de grueso cerca de tres varas; y la obra entera tendrá de altura vertical, desde el nacimiento de la escalera, la que es guarnecida de sus dos petriles, veinticuatro varas, y la base del primer cuerpo ó trozo piramidal ochenta varas en cuadro. Toda la superficie era encalada y bruñida; por su escala graduada se podrán medir sus demas dimensiones.

Entre varias causas que se combinaron para la destruccion en parte de este antiquísimo monumento, una de ellas es la fuerza vegetativa de las plantas y árboles que tomaron cuerpo en él, á costa de su destruccion, y ellos hallarán la suya en la division que hacen de las piedras que les servian de sustento. Su fachada hace frente al poniente, los demas lienzos miran á los otros puntos principales de la esfera; al parecer seria una ley establecida por su religion, de dar esta direccion constante á sus oratorios. Los que he podido observar hasta ahora no varian, salvo dos ó tres. Se sabe por la historia de esta monarquía indiana, que el templo mayor de esta capital, el que seria el prototipo de los demas templos, estaba en esta situacion.

N° 10. — Solo podimos investigar dos piedras antiguas esculpidas de bulto: la una manifiesta ser una diosa gentílica, de una vara de alto y algo menos de ancho; la cabeza muy adornada, asimismo el pescuezo con dos órdenes de collares; el todo estriba sobre dos piernas ó columnas, está bien cincelada y conservada; tiene alguna semejanza con el estilo ó antigua manera egipcíaca; no solamente entendian de simetría en sus obras arquitectónicas, sino que la empleaban igualmente en la estatuaria; y se repara en ella un cierto órden geométrico por el cual usaban con acierto de instrumentos equivalentes á nuestra regla, compas y plomada, á lo que fueron sus instrumentos auxiliantes.

N° 11. — La segunda es una culebra artificialmente enroscada, de una piedra maciza y de un grano muy fino, asi como la primera, de una media vara de diámetro; la cabeza y el cuerpo son ideales. La culebra entre los antiguos Mejicanos debia hacer un papel de consideracion en su mitología; pues la vemos esculpida en piedras de varias calidades y tamaños, enroscada en espira, tendida á veces, su cuerpo enlazado con gusto y arte, ya escamada, emplumada, lisa, etc.; es de pensar que segun su aspecto serian sus atributos.

N° 12. — En el mismo sitio hallamos una especie de molde de barro cocido, por el cual vemos que hacian uso de la estampa; y tengo en mi poder dos fragmentos de moldes antiguos para imprimir sobre

gulaires ornés de ronds en saillie sur le fond. Les murs qui entourent la première pièce ne sont pas d'aplomb; les autres approchent davantage de la perpendiculaire; ils ont environ neuf pieds d'épaisseur. Le monument entier, depuis le bas de l'escalier qui est pourvu de ses deux rampes en pierre, jusqu'au sommet, est élevé de soixante-douze pieds; sa base en a environ deux cent quarante en carré. Toute la superficie était revêtue d'un enduit de chaux, poli et brillant. On pourra juger des autres dimensions de l'édifice par l'échelle qui y est jointe. (*Planche IX.*)

Parmi les diverses causes qui ont concouru à la destruction partielle de cet antique édifice, on doit compter la force végétative des plantes et des arbres qui y ont pris racine, et qui ont ensuite amené leur propre destruction en divisant et précipitant les pierres qui leur servaient de soutien. La façade principale est tournée vers l'ouest et les autres vers les trois autres points cardinaux. Il paraît que c'était une loi de l'ancienne religion de ces peuples de donner constamment à leurs temples cette direction. Excepté deux ou trois, tous ceux que j'ai pu observer jusqu' ici sont soumis à cette loi. On sait par l'histoire de ces Indiens que le principal temple de leur capitale, qui servait de prototype pour les autres, était dans cette position [1].

N° 10. — Nous ne pûmes découvrir que deux pierres antiques sculptées en ronde bosse: l'une est évidemment une divinité païenne, haute de trois pieds et un peu moins large; la tête est fort ornée, ainsi que le cou qui a deux rangs de collier. Le tout s'élève sur deux bases ou sortes de colonnes. Ce monument, sculpté avec soin et bien conservé, a quelque ressemblance avec l'ancienne manière égyptienne. Non seulement ces peuples observaient la symétrie dans leurs ouvrages d'architecture, mais ils l'employaient aussi dans la statuaire. On y trouve ordinairement un certain ordre géométrique pour lequel ils se servaient sans doute d'instruments équivalents à la règle, au compas et à d'autres instruments auxiliaires. (*Planche X.*)

N° 11. — L'autre pierre représente un serpent artistement roulé, d'une pierre dure, d'un grain très fin, de même que la première, et qui a un pied et demi de diamètre; la tête et le corps sont idéals. Le serpent devait jouer un rôle important dans la mythologie des anciens Mexicains, car nous l'avons vu sculpté en pierre de diverses espèces, et diversement travaillé, soit roulé, soit en spirale, soit développé, quelquefois noué avec goût, d'autres fois le corps lisse, revêtu d'écailles, ou même de plumes, etc., etc. Il est à croire que sa signification variait selon ses attributs. (*Planche XI.*)

N° 12. — Dans le même lieu nous trouvâmes un fragment en terre cuite qui nous fit voir que ces peuples connaissaient l'art de modeler en relief; et j'ai en ma possession deux morceaux de la même antiquité, qui

[1] Nous devons faire observer que le capitaine Dupaix s'expose ici à confondre les antiquités du peuple mexicain, proprement dit, avec celles de peuples bien antérieurs. Il resterait à savoir, en tous cas, s'il entend que les quatre faces de leurs édifices religieux étaient toujours tournées vers les quatre points cardinaux, ou s'il entend que la façade principale était toujours tournée vers l'occident, le sanctuaire étant à l'orient, comme dans les premiers temples chrétiens.

tela de algodon y papeles de magueyes, y se ven en ellos ciertos dibujos de buen gusto. Asimismo poseo unas figuras pequeñas de barro cocido, las que persuaden que los antiguos Mejicanos no ignoraban el arte de la Plástica.

Nº 13. — En este pueblo fué á donde me hizo patente el pintor de que no podia seguir adelante, por falta de salud; y asi no pude continuar por el rumbo propuesto á la superioridad, cual era el de Oajaca y Chiapa. Me ví precisado á retroceder por el rumbo contrario, y me determiné á pasar por las tierras de Cuernavaca, y llegando desde aquí á la hacienda de San Antonio, antes de San Andres Chachicomula, en cuya cercanía permanece un antiguo edificio; y á la distancia de media legua norte de dicha hacienda yace, en una loma tendida y peñascosa, un oratorio de forma piramidal, de base cuadrangular, y de cuatro cuerpos en disminucion. Tiene veinte varas en cuadro, y doce varas perpendiculares de altura. En cuanto al último cuerpo ya no subsiste, y hay cosa de doce años que aun existia cuando fuí á reconocerle, igualmente su escalera enteramente demolida, la que hacia frente al poniente, y los demas lienzos á sus correspondientes puntos cardinales. Estaba vestido de piedras regulares y volcánicas, parte de los cuerpos superiores eran enlucidos y bruñidos. En cuanto á la justa medicion de estas antiguas obras, no es á veces practicable; pero se hace lo posible, no desviándose de una proximidad prudente; insensiblemente todas ellas se sepultarán debajo de sus propias ruinas. Asi como la armazon del cuerpo humano tiene sus términos, y desaparece para siempre, pero renace en su semejante; aquí los monumentos mejicanos se acaban por momentos, sin esperanza de reedificacion ó reemplazo, y la época se anuncia ya, y verificará finalmente su entera destruccion y asolacion.

Nº 14. — De esta hacienda dimos la vuelta á los pueblos de San Andres Chachicomula, Acutzingo y Cholula. En esta célebre ciudad, en la cual hicimos una parada de varios dias, en solicitud del justicia de lo que podia aun conservarse acerca de sus antigüedades. A poco apareció una cabeza humana de piedra y tiene la singularidad de ser el remate de un trozo de columna, haciendo el oficio de capitel á manera de un Termo romano. Tiene su corona con su penacho; las orejas son ideales, la piedra es negruzca y volcánica.

Nº 15. — Otra piedra ó losa puesta sobre un umbral de la puerta de una casa, calle real de Puebla, de color ceniciento, y en su superficie plana se ven grabados en hueco varios geroglíficos, contenidos en un campo terminado circularmente, de una tercia de diámetro; despide por la parte inferior trece radios terminados por unos óvalos, los cuales nacen de un mismo centro; en la parte superior despide otros dos radios indeterminados, procedentes del mismo centro. Este símbolo da bastante en que discurrir, é inclina la mente á la creencia de que

étaient destinés à imprimer sur toile de coton (*gossipium*) et sur papier de maguey (*agave*). On y voit plusieurs dessins de bon goût. J'ai aussi quelques petites figures en terre cuite qui font croire que les anciens Mexicains n'ignoraient pas l'art de la plastique. (*Planche XI.*)

Nº 13. — Dans ce village je reconnus que le peintre ne pouvait nous suivre, sa santé étant altérée, et nous ne pûmes continuer la route que nous avions projetée vers les parties hautes, c'est-à-dire *Oaxaca* et *Chiapa*. Je me vis forcé de rétrograder dans la direction contraire, et je me décidai à passer par les terres de *Cuernavaca*, et à me rendre de là à l'habitation *San Antonio*, avant celle de *San Andres Chachicomula*, aux environs de laquelle on trouve un ancien monument. A la distance d'une demi-lieue au nord de ladite habitation, sur le plateau d'une colline entourée de rochers, s'élève un temple ou oratoire de forme pyramidale, dont la base est quadrangulaire, et qui est composé de quatre corps de construction en retraite les uns sur les autres. Il a soixante pieds en carré et environ trente-six pieds de haut. Le corps d'édifice supérieur n'existe plus; il y a douze ans, lors de mon premier voyage, il existait encore, ainsi que l'escalier qui est aussi entièrement démoli; il était sur la façade exposée à l'ouest; les autres faces sont tournées vers les trois autres points cardinaux. Ce monument était revêtu de pierres volcaniques taillées, et une partie des constructions supérieures était couverte d'un enduit blanc et poli. Il n'est guère possible de mesurer exactement cet ancien édifice, on ne peut le faire qu'approximativement, en se tenant prudemment à quelque distance. Peu à peu il s'ensevelira sous ses propres ruines. L'espèce humaine a aussi des bornes à sa durée; les hommes disparaissent pour toujours, mais ils semblent renaître dans leurs semblables; tandis que les monuments mexicains se détruisent de jour en jour, sans qu'on puisse espérer de les voir renaître; et l'époque n'est pas éloignée où ils rentreront tout-à-fait dans le néant. (*Planche XII.*)

Nº 14. — De cette habitation nous retournâmes par les villages de *San Andres Chachicomula*, *Acutzingo* et *Cholula*. Dans cette ville célèbre, nous séjournâmes plusieurs jours pour prendre auprès des autorités des informations au sujet des antiquités qui pouvaient exister dans les environs. Nous trouvâmes aussitôt une tête humaine en pierre, reste d'une colonne dont elle formait probablement le chapiteau, à la manière des Termes romains. Elle est couronnée d'une sorte de casque élevé; les oreilles sont idéales; la pierre est volcanique et de couleur brunâtre. (*Planche XIII.*)

Nº 15. — Une autre pierre, ou dalle de couleur grisâtre, placée au-dessus du linteau de la porte d'une maison, dans la rue appelée Royale, offre sur sa surface divers caractères hiéroglyphiques gravés en creux, et contenus dans un espace circulaire d'un pied de diamètre. De la partie inférieure partent treize rayons qui semblent provenir d'un même centre, et qui sont terminés chacun par une sorte d'ovale. Deux autres rayons interrompus partent de la portion supérieure, provenant aussi du même point central. Ce symbole donne-

puede aludir á alguna observacion astronómica practicada en Chololtan ó Cholula.

Nº 16. — En la misma ciudad ví una máscara de jaspe verde obscuro, y algo sonora al herirla, un poco mayor que el natural, sumamente bien tratada, y de pulimento liso y acabado. Tiene bastante proporcion y regularidad en las facciones de la cara, las que son verdaderamente características de la nacion mejicana, y se suele retratar en sus propias obras. La boca y nariz son taladradas; otros dos taladros tiene hechos colateralmente en las sienes. Esta reliquia antigua se encontró, segun me han afirmado, en una excavacion casual que se practicó en la falda del cerro mayor, obra construida artificialmente.

Nº 17. — Este mole ó cerro, erigido á fuerza de manos, comparable á las pirámides que pudieron fabricar los antiguos Egipcios, es de forma piramidal; tenia este sólido varios altos ó cuerpos en disminucion, aunque en el dia de hoy se parece á un cono de base circular, por la razon que los ángulos que contenian su area, la que era cuadrangular, se embotaron con el lapso del tiempo; se redondeó lo que pudo haber sido angular; toda la masa es de adobes ó ladrillos secados al sol; sus cuatro lienzos eran igualmente dirigidos á los puntos cardinales, desde el de oriente. La galería pasaba diagonalmente de un cuerpo á otro, y hacia frente al poniente. Es incomensurable su altura primitiva por la causa de haber padecido su primera forma mucho trastorno, ignoramos por lo expresado su elevacion entera sobre el nivel de la ciudad; y en cuanto á su base, por lo que medimos, aun tiene cuarenta varas en cuadro. Es obra maciza, sentada sobre el plano que goza, y por unas concavidades que se reparan en diferentes lugares de su superficie, prueban la materia interior de su fábrica.

Constantemente daban á sus oratorios el corte piramidal, de base circular ó cuadrangular, desde un solo cuerpo hasta en disminucion proporcionada, como lo observé y delineé de la famosa pirámide de Papantla, construccion admirable.

Nº 18. — Salimos de Chololtan tomando el camino de la villa de Atlizco, en la que ví, en casa del subdelegado, una agata de figura almendrada, de dos pulgadas de tamaño, arborisada y muy diáfana, labrada por manos indianas, con un primor singular. Haria parte de un adorno de un collar ó pendiente de algun ídolo de alta veneracion. Eran los Indios en extremo prolijos en

rait matière à discourir, et l'on est porté à croire qu'il a pu se rapporter à quelqu eobservation ou usage astronomique pratiqué à *Chololtan* ou *Cholula*[1]. (*Planche XIV.*)

Nº 16. — Dans la même ville, je vis un masque de jaspe vert foncé, assez sonore lorsqu'on le frappait, et un peu plus grand que nature. Cet ouvrage est supérieurement traité et d'un poli parfait; il offre les proportions et les formes caractéristiques du visage de la nation mexicaine, qui a coutume de se reproduire dans ses propres œuvres. La bouche et les narines sont forées; deux autres trous sont placés latéralement aux tempes. Ce reste d'antiquité fut trouvé, selon ce qu'on m'assura, dans une excavation fortuite qui se fit sur le côté d'un grand tertre élevé de main d'homme[2]. (*Planche XV.*)

Nº 17. — Ce grand tertre (ou *tumulus*), construit à force de bras, et comparable aux pyramides qu'élevèrent les anciens Égyptiens, est de forme conique. Il consistait en divers corps de construction en retraite ou en talus; mais aujourd'hui il ressemble à un cône à base circulaire, par la raison que tous les angles que présentait son plan, qui était quadrangulaire, ont été entièrement arrondis par la suite des siècles. Toute la masse est en briques séchées au soleil. Les quatre faces sont tournées vers les quatre points cardinaux, à commencer par l'orient. La galerie ou l'escalier montait diagonalement d'un corps à l'autre, et faisait face à l'occident. La hauteur primitive de cette construction, ou son élévation au-dessus du sol de la ville, ne saurait être déterminée maintenant, sa forme ayant été grandement altérée. Quant à sa base que nous avons mesurée, elle tient encore cent vingt pieds en carré. Cette œuvre massive est solidement assise sur le sol, et plusieurs cavités qui se trouvent sur sa surface laissent voir les matériaux dont elle est construite[3]. (*Planche XVI.*)

Les anciens Mexicains donnaient à leurs oratoires la forme pyramidale à base circulaire ou quadrangulaire, soit d'un seul corps, soit de plusieurs, diminuant en proportion, ainsi que je l'ai observé dans la fameuse pyramide de *Papantla*, admirable construction de ce genre.

Nº 18. — En quittant *Chololtan* je pris le chemin de la ville d'*Atlizco*, où je vis, dans la maison du subdélégué, une agate ayant la forme d'une amande, longue de deux pouces, arborisée, transparente, et travaillée par les mains indiennes avec une habileté singulière. Elle faisait sans doute partie d'un collier ou autre ornement appartenant à quelque idole en grande vénération. Les

[1] Il est peut-être plus naturel de penser que cette sorte de sculpture est du même ordre que celle trouvée à *Tepeyacan* (voir nº 1), et qui, selon l'apparence, aurait figuré les armoiries d'une ville ou d'un personnage. Les signes gravés dans le cercle dont il est question sembleraient, par leur forme tout-à-fait conventionnelle, fortifier cette opinion.

[2] Le dessin à l'appui semble peu d'accord avec la description. Il donnerait l'idée, par la régularité des traits, d'un masque semblable aux masques de métal dont les Égyptiens couvraient la face de leurs momies, plutôt que d'une image caractéristique de la figure des anciens Mexicains, qui nous est présentée d'une manière toute différente dans leurs bas-reliefs. Nous avons vu un de ces masques en jaspe vert, du musée de Mexico, reproduit fidèlement en cire verte; nous y avons observé un caractère bien différent de celui-ci, et qui se rapproche tout-à-fait du type généralement attribué aux indigènes. Ce type est le même que celui qu'on remarque chez diverses tribus sauvages, et dont les *Charruas* venus récemment à Paris ont offert un exemple.

[3] Ces excavations sont en effet le seul moyen de reconnaitre l'édifice primitif; car son enduit extérieur est tellement incorporé à la terre végétale produite par les plantes qui l'ont recouvert pendant tant de siècles, qu'à peu de distance même il a l'aspect d'une colline et non d'un monument. Une petite église chrétienne a été bâtie sur le sommet.

esos diges, y se esmeraban en labrarlos con perfeccion, y siempre elegian las piedras mas preciosas y de mas valor, sin tener reparo en lo blando ó lo duro de ellas, lo que prueba la bondad ó excelencia de sus instrumentos.

N° 19. — Dejando esta villa á las espaldas fuimos al pueblo antiguo de Quanhquelchula. En este hallamos varias esculturas. La primera que observamos fué, en un peñasco aislado y en un solar de dicho pueblo, una culebra esculpida casi de bulto, en la superficie plana horizontal que hace la peñuela, en ademan de andar, y tiene tres varas de largo, y en la parte mas voluminosa de su cuerpo una cuarta de diámetro; la piel figura ser lisa, y el remate de la cola tiene cuatro ó cinco cascabeles; la lengua, que le sale de la boca armada de colmillos, es larga y tiene una semejanza con el áncora, y la acompaña un carácter circular. La cualidad de la piedra es dura, y de color morado obscuro

N°s 20, 21 y 22. — Esta, encontrada en otro solar, y grabada de gran relieve en un peñasco suelto, ofrece por sus cuatro costados un trofeo de armas y armaduras antiguas. Por la parte anterior hay una cabeza ideal y monstruosa, y sirve de basa al trofeo; en la posterior se ven cuatro flechas onduladas é imitando el rayo, y un carcax puesto en aspa; y sobre el todo un escudo circular de una media vara de diámetro, sembrado de ciertas figuras ó turbantes puestos con simetría; y por los lados laterales un águila, petos y otros símbolos militares. Este peñasco es movible y de forma cónica. La piedra es muy dura, de varios colores, morada, azul obscuro y gris; al tiempo de alzar la parte soterrada habia debajo de ella una culebra y un cienpies de gran tamaño. Su altura vara y media, y de círculo tres varas y tres cuartas.

N° 23. — A poca distancia de este peñasco y en el mismo campo hay otro un poco menor y parecido al precedente. En uno de sus lados y en un plano vertical que hace la peña, se halla un grabado de relieve, y representa un escudo circular de media vara de diámetro, repartido por cuatro divisiones ó fajas paralelas, entre las cuales hay unos círculos ó bultos pequeños puestos con órden; y en la orla hay una moldura, y cubre tres dardos ó arpones puestos en cruz, con su carcax. La calidad de la piedra es la misma que la antecedente.

Estas insignias ó trofeos mejicanos hacen bastante patentes el genio de este pueblo llevado de las armas, y quisieron tal vez con estos monumentos marciales, dejar grabado en la peña, materia dura y perenne, alguna época gloriosa y memorable á la posteridad.

Indiens étaient prodigues à l'excès de ces joyaux; ils s'évertuaient à les travailler jusqu'à une entière perfection, et choisissaient toujours les pierres de la plus grande valeur, sans s'embarrasser de leur dureté, ce qui prouve l'excellence des outils qu'ils employaient. (*Planche XVII.*)

N° 19. — Laissant derrière nous cette ville, nous nous rendîmes au village antique de *Quanhquelchula*. Nous y trouvâmes diverses sculptures. La première que nous observâmes fut une couleuvre sculptée presque en ronde bosse, sur une pierre isolée, et placée sur le sol d'une habitation dudit village. Elle occupe horizontalement la surface de cette pierre, et est dans l'action de ramper. Elle a neuf pieds de long, et environ neuf pouces de diamètre dans sa partie la plus grosse. La peau est figurée lisse; l'extrémité de la queue porte quatre ou cinq écailles comme celle du serpent à sonnettes. La langue, qui sort de la gueule armée de dents, est longue et fourchue à-peu-près comme une ancre. Au-dessus de la tête est sculpté un signe circulaire. La pierre est d'une qualité dure et de couleur rougeâtre foncée. (*Planche XVII.*)

N°s 20, 21 et 22. — Une seconde pierre trouvée sur le sol d'une autre habitation, et sculptée en haut relief ou ronde bosse, présente de quatre côtés un trophée d'armes et armures antiques. Sur la partie antérieure paraît une tête idéale et monstrueuse qui sert comme de base au trophée. La partie postérieure offre quatre flèches ondulées par le bout, comme on représente les traits de la foudre, et un carquois posé en travers; un bouclier circulaire d'un pied et demi de diamètre les recouvre, et est semé de plusieurs figures arrondies et placées avec symétrie. Les deux faces latérales représentent un aigle, des cuirasses et d'autres instruments de guerre. Cette pierre est mobile et de forme conique; elle est très dure et veinée de diverses couleurs, rougeâtre, violette et grisâtre. En levant la partie qui posait sur la terre, nous trouvâmes dessous une couleuvre et un scolopendre venimeux de grande taille. La hauteur de ce bloc est de quatre pieds et demi, et sa circonférence est d'environ onze pieds. (*Planches XVIII, XIX* et *XX*[1].)

N° 23. — A peu de distance de là, et dans le même champ, se trouve une autre pierre un peu moins grande, et assez semblable à la précédente. Sur un de ses côtés, et sur un plan vertical, est sculpté en relief un bouclier rond d'un pied et demi de diamètre, divisé comme en quatre quartiers ou zones parallèles, entre lesquelles sont de petits ronds placés avec ordre. Le tour du bouclier est orné d'une bordure; il recouvre trois dards ou harpons posés en croix avec un carquois. La qualité de la pierre est la même que la précédente. (*Planche XXI.*)

Ces sortes d'emblèmes ou de trophées montrent assez le génie belliqueux du peuple mexicain, et font penser que par ces monuments guerriers on a voulu graver sur pierre et rendre éternelle quelque époque glorieuse et mémorable, digne d'être transmise à la postérité[2].

[1] Dans les trois planches indiquées ci-dessus, le dessinateur a représenté le devant, le derrière et l'un des côtés de ce monument curieux.

[2] Nous nous hasarderons à supposer que cette dernière sculpture est analogue à celles mentionnées sous les numéros 1 et 15, et qui ont pu figurer des espèces d'armoiries.

N° 24. — Hace ver un gran peñasco que se halla á un tiro de bala del pueblo, y á su oriente, en el cual está grabada una cabeza humana de relieve, algo mayor en proporcion que la regular, en la parte de el que hace frente á la poblacion. Tiene las sienes ceñidas de una especie de diadema; las orejas son ideales; en cuanto á lo demas tiene dibujo y arreglo.

N° 25. — Desde este pueblo fuimos á la hacienda de Santa Catalina, pasando antes por el pueblo de Tochimilco, en cuya casa encontré dos piedras de escultura. La una manifiesta una culebra enroscada con intencion, de manera que la concavidad que dejan las vueltas de su cuerpo forman una pileta capaz de contener cierta cantidad de agua. La piedra es volcánica, negruzca y algo porosa; la cabeza debia servir como de mango para manejarla; su cuerpo está adornado de unos listones circulares, y remata la cola con cascabeles.

N° 26. — Manifiesta una estatua de figura humana, de la misma especie de piedra. Su actitud, algo expresiva, provoca á risa; está enmascarada. No todas las estatuas antiguas deben considerarse como ídolos, es natural que entre ellas algunas solo las tendrian por mero recreo, adorno ó lujo.

Respecto que esta hacienda se halla situada en la falda oriental del volcan de Puebla, llamado por los Indios Popotepec (cerro que humea) la ocasion hubiera sido favorable á mis antiguos deseos de subir á la cima del volcan á registrar su crater, si el mal tiempo que sobrevino no me hubiera obligado á dejar esta ardua empresa para lo venidero.

N° 27. — Dejando la dicha hacienda, tomamos el camino de Ayacapistla, y desde este pueblo al trapiche de Casasano, en cuya habitacion existen dos piedras de escultura antigua. La una es una caja con su tapadero bien ajustada, y labrada en una piedra parda y compacta. Se encontró cerca de dicho ingenio, abriendo una zanja, y en su capacidad hallaron varios diges de pedernal.

N° 28. — La segunda hace ver un monumento circular labrado por su plano superior; tiene de diámetro una vara, y de canto una cuarta. Llama la atencion la reparticion que practicaron en el plano del círculo, con una precision fundada sobre reglas geométricas, las cuales suponen unos conocimientos que no se podia esperar de una nacion (reputada falsamente por algunos) bárbara. Pienso que esta rueda seria la basa de algun ídolo, ó ara de sacrificio. En materia de obras antiguas y desconocidas debe ser lícito aventurar un pensamiento.

N° 29. — Habiendo finalizado los quehaceres en esta, seguimos el rumbo de Cuernavaca, por el pueblo de Jahutepec, y llegamos á esta villa sin habernos ocurrido mas que lo expresado. El justicia procuró con esmero de darme todas las noticias conducentes á lo que previene la real órden, y empezé por uno de sus barrios, llamado de San Antonio, en el cual hay un lagarto esculpido casi de bulto, echado sobre la cresta de un peñasco de bas-

N° 24. — Sous ce numéro est représentée une roche de grande dimension, qui se trouve à une portée de fusil du village, à l'est, et sur laquelle est sculptée en relief une tête humaine un peu plus grande que nature. Elle est sur le côté qui fait face au village; elle a les tempes ceintes d'une espèce de diadème; les oreilles sont idéales; le reste est conforme aux règles du dessin. (*Pl. XXII.*)

N° 25. — De ce village nous allâmes à l'habitation de *Santa-Catalina*, en passant par le village de *Tochimilco*. Dans la maison, nous trouvâmes deux pierres sculptées: l'une représente une couleuvre roulée de manière que la cavité ménagée entre les circuits de son corps forme une sorte de tasse capable de recevoir une certaine quantité d'eau. La pierre est volcanique, noirâtre et assez poreuse. La tête de la couleuvre devait servir de manche pour manier ce vase; le corps est orné de quelques bandes circulaires, et la queue se termine par des écailles comme celle du serpent à sonnettes. (*Planche XXIII.*)

N° 26. — Le numéro suivant offre une statue de figure humaine, de la même pierre que la précédente. Son geste, assez expressif, porte à rire: c'est une sorte de mascarade. Toutes les statues antiques ne doivent pas être considérées comme des idoles; il est naturel que quelques unes aient été simplement des objets d'agrément, d'ornement ou de luxe. (*Planche XXIV.*)

Cette habitation étant située au pied de la pente orientale du volcan de Puebla, nommé par les Indiens *Popotepec* (montagne qui fume), j'aurais eu une occasion favorable pour mettre à exécution mon ancien projet de monter jusqu'à la cime de ce volcan et d'en examiner le cratère, si le mauvais temps qui survint ne m'avait obligé à différer encore cette périlleuse entreprise.

N° 27. — En quittant cet endroit, nous prîmes le chemin de *Ayacapistla*, et, de ce village, nous allâmes à la sucrerie de *Casasano*, où il existe deux pierres antiques sculptées. L'une est un coffre avec son couvercle bien ajusté. La pierre est grisâtre et compacte. Ce coffre a été trouvé dans les environs de cette habitation, en creusant un fossé: il renfermait divers bijoux en *silex pyromachus.* (*Planche XXV.*)

N° 28. — L'autre pierre est circulaire et sculptée sur sa face supérieure; elle a trois pieds de diamètre et neuf pouces d'épaisseur. L'attention est excitée par la précision avec laquelle cette pierre est travaillée, d'après des règles géométriques qui supposent des connaissances qu'on ne peut attendre d'une nation réputée (à tort sans doute) plongée dans la barbarie. Je crois que cette pierre a pu servir de base à quelque idole, ou d'autel de sacrifice. En fait d'antiquités d'origine inconnue, il est permis de hasarder une conjecture. (*Planche XXVI.*)

N° 29. — Ayant fini sur ce point ce que nous avions à faire, nous suivîmes la direction de *Cuernavaca*, par le village de *Jahutepec*, et nous arrivâmes à la ville sans rien trouver que ce qui est dit plus haut. L'autorité du lieu nous procura avec empressement tous les renseignements qui pouvaient avoir trait aux objets concernant la commission royale dont j'étais chargé. Je commençai par un des faubourgs, nommé *San Antonio*, dans le-

tante volúmen. Tiene dicho cuadrúpedo tres varas de extension, y media vara de espesor en la parte mas abultada de su cuerpo, y al lado izquierdo se ven cuatro círculos convexos, puestos en una línea horizontal.

N° 30. — En el parage que llaman Chimale (del Escudo, en lengua mejicana,) á las espaldas dé las casas llamadas de Hernan Cortés, se halla un peñasco solitario, en el cual vimos grabado de relieve en la fachada que mira al norte, en un plano vertical, el alzado de una especie de castillejo con sus almenas, escalera y entrada con algunos adornos, y tres círculos ó caractéres puestos á su derecha en un órden vertical. Tiene trece pulgadas de alto y algo menos de ancho. Está esculpido con limpieza, y su delineacion conserva un gran paralelismo. Al lado del expresado castillo, se ve un escudo en forma de aspa con sus molduras, y sus cinco números misteriosos tendidos en una línea perpendicular al lado derecho.

N° 31. — En la cara opuesta de este peñasco y al sud, se nota otro escudo, pero circular, partido verticalmente. En la particion del lado izquierdo tiene cuatro semicírculos concéntricos, y la parte derecha dividida en dos cuarteles. En el superior aparece como un plano de ciudad á la orilla de un lago (cual puede ser la de Chalco.) En la inferior hay varios órdenes de círculos, por debajo del escudo estan puestas ó tendidas horizontalmente cinco flechas con sus adornos. Aparece á la derecha del escudo un estandarte puesto al aire y desplegado, con la particularidad de una cruz de Malta grabada en él; y arriba, sobre el todo, domina un morrion figurado en una cabeza de águila, con un número geroglífico que le acompaña. Todo él está labrado con mucha órden y simetría. Tambien los de Cuernavaca (en lengua mejicana Quauhnahuac, y quiere decir en donde paró el águila,) quisieron, digo, perpetuar sus trofeos, dándoles por basa las mismas peñas.

N° 32. — Al sudeste de la misma villa, cosa de una legua corta, hay otro peñasco, el cual servia á lo que pinta de límite por este rumbo á Quauhnahuac y llaman á este parage Quauhtetl (águila de piedra, en idioma mejicano.) Está grabada en él, y á la parte que mira al poniente, una águila con pico, alas, cola y garras abiertas. La cabeza tiene de adorno varios círculos concéntricos al ojo, y con sus radios. Esta ave la representaron algo corpulenta é ideal, pues desde la extremidad del pico hasta la de la cola una vara y once pulgadas, y desde el pie hasta la cima de la cabeza, una vara y dos pulgadas; tiene como dos dedos de relieve, y labrada en una piedra parda de un grano fino.

N° 33. — De Cuernavaca proseguimos al rumbo del poniente para llegar al pueblecito de Indios de Tetlama (parage de piedras, en idioma mejicano) á seis leguas de esta villa y de su jurisdiccion, en un temperamento muy cálido. A una legua, y á su mediodia estan las ruinas de una

quel se trouve un lézard sculpté presque en ronde bosse, sur la sommité d'une roche assez considérable. Cet animal a neuf pieds de long, et un pied et demi d'épaisseur. Du côté gauche se voient quatre cercles convexes placés horizontalement. (*Planche XXVII.*)

N° 30. — Dans le lieu nommé *Chimale* (en langue mexicaine, de l'Écu), derrière les maisons dites de Fernand Cortez, il y a une roche isolée, sur laquelle est gravée, du côté du nord et sur un plan vertical, la façade d'une sorte de petit château-fort, ayant ses créneaux, son escalier, et sa porte, avec quelques ornements, et trois cercles ou signes placés à droite et verticalement. Le tout a treize pouces de haut et un peu moins de large. Ce morceau est sculpté avec pureté, et les lignes conservent un grand parallélisme. Auprès de cette petite forteresse, on voit un écusson en forme d'X, avec ses bordures et cinq cercles ou nombres mystérieux, sculptés du côté droit et en ligne verticale [1]. (*Planche XXVIII.*)

N° 31. — Sur la face opposée de cette roche, c'est-à-dire du côté du sud, on voit un autre écusson, circulaire, partagé verticalement en deux. La partie gauche offre quatre demi-cercles concentriques, et la partie droite est divisée en deux quartiers. Dans le quartier supérieur, il y a comme un plan de ville à l'extrémité d'un lac (ce pourrait être celle de *Chalco*); dans le quartier inférieur sont plusieurs rangées de cercles. Derrière cet écusson, il y a cinq flèches placées horizontalement avec leurs ornements. A droite paraît un étendard déployé dans l'air, et offrant la singularité d'une croix de Malte gravée au milieu. Au-dessus du tout est un casque ou morion, en forme de tête d'aigle avec un cercle hiéroglyphique qui l'accompagne. Cette sculpture est exécutée avec beaucoup de régularité et de symétrie. Il paraît que les habitants de Cuernavaca (en langue mexicaine *Quauhnahuac*, lieu où s'arrêta l'aigle) cherchaient ainsi à éterniser leurs trophées en leur donnant pour base les rochers eux-mêmes. (*Planche XXIX.*)

N° 32. — Au sud-est de la même ville et à une petite lieue, on voit encore une autre roche qui servait de limite, de ce côté, à *Quauhnahuac*. On appelle cet endroit *Quauhtetl* (aigle de pierre). Sur la partie qui regarde le couchant, il y a un aigle sculpté; on voit la tête, les ailes, la queue, et les serres ouvertes. La tête a pour ornement plusieurs cercles autour de l'œil, avec des rayons. Cet oiseau est représenté d'une manière corpulente et fantastique; de l'extrémité du bec à celle de la queue, il a trois pieds onze pouces, et depuis les pattes jusqu'au sommet de la tête, trois pieds deux pouces. Le relief a environ deux doigts d'épaisseur; la pierre est grise et d'un grain fin. (*Planche XXX.*)

N° 33. — De Cuernavaca nous marchâmes vers l'ouest pour arriver au petit village indien de *Tetlama* (contrée de pierres), situé à six lieues de la ville, et de sa juridiction, dans un climat très chaud. A une lieue, au sud, se trouvent les ruines d'un édifice fameux, nommé *Xochicalco*,

[1] D'après le dessin, il serait plus naturel de penser que les cinq cercles mentionnés appartiennent au côté gauche du petit château-fort.

famosa obra llamada Xochicalco, oratorio ó palacio fabricado por los antiguos Indios mejicanos. Esta particular produccion del ingenio de esta nacion, en la que se dieron la mano y se combinaron arquitectura y escultura, tiene su asiento en la cima plana de un cerro natural y aislado, de forma cónica, adornado exteriormente por varios terraplenes sostenidos por unas murallas de cal y canto, y van por disminucion de abajo arriba con variedad de altura y anchura; lo que pudo ser un modo de fortificarse proporcionado á los ataques de sus contrarios. Se sube á la plaza en la que se halla el monumento, por una calzada con bastante declivio, de unas tres varas de ancho; dicha plaza está cercada de una muralla de piedra seca y sirve como de parapeto, tiene dos varas de alto, y una de grueso, hace un cuadrilongo, por lo que de sud á norte tiene ochenta y nueve varas, y de poniente á oriente ciento y dos varas. La base de este edificio, ó sea el primer cuerpo, el solo que existe aun, es una media pirámide cuadrangular con su poco de zócalo. No es perfectamente cuadrada, pues es cuadrilonga y asi el lienzo que hace frente al norte tiene veinticinco varas, y el del oriente veintidos. Este primer cuerpo sólido está dividido en tres partes desiguales; la una como basa en declivio, la segunda (el friso) plana y vertical, y la tercera (la corniza) saliente, el todo forma un pedestal : lo exterior está todo revestido de unas piedras grandes escuadradas, bien unidas, y de varias dimensiones, desde una vara de longitud, con su ancho y grueso correspondiente hasta dos varas. Se repara que las figuras de la escultura grabada en gran relieve, en la superficie de las otras tres caras, fueron esculpidas despues de la reunion y colocacion de las piedras, pues algunas figuras participan de otras varias laterales, y los mismos dibujos se repiten en las tres frentes dichas; los que representan variedad de objetos geroglíficos, de hombres, animales, plantas y otras que no se conocen. Toda la obra fue pintada con bermellon, segun lo que se ve aun esparcido en alguna parte de su superficie.

El segundo cuerpo, en seguimiento del primero, el cual era como su basa ó pedestal, era tambien cuadrilongo y servia de habitacion ó templo cubierto. Tambien sus cuatro fachadas correspondian á los mismos puntos cardinales, y serian perpendiculares á su base; construido con el mismo órden de piedra, aunque su escultura representaba otras figuras, y se conoce bien por las ruinas y fragmentos que rodean el primer cuerpo. En cuanto á su altura perpendicular, de fijo no se puede

oratoire ou temple construit par les anciens Indiens du Mexique. Cette œuvre du génie particulier de cette nation, où l'architecture et la sculpture se sont donné la main, est située sur le plateau d'une colline naturelle et isolée, de forme conique, et revêtue extérieurement de plusieurs terres-pleins soutenus par des murs construits en chaux et pierre, qui vont en retraite les uns au-dessus des autres, avec une diversité de hauteur et de largeur. Cela peut avoir été une manière de fortification appropriée aux attaques de l'ennemi[1]. On monte à la place sur laquelle s'élève le monument, par une chaussée d'une pente médiocre, et qui a neuf pieds de large. Cette place est entourée d'une muraille en pierre sèche qui sert comme de parapet; elle a six pieds de haut, trois pieds d'épaisseur, et forme un carré long qui, du nord au sud, a deux cent soixante-sept pieds, et, de l'est à l'ouest, trois cent six. La base de l'édifice, ou le premier corps, le seul qui existe maintenant, est une pyramide tronquée, quadrangulaire, avec une portion de sa plate-forme. Elle n'est pas parfaitement carrée; elle forme un rectangle, dont le côté nord a soixante-quinze pieds de développement, et le côté est soixante-six[1]. Ce premier corps est divisé en trois parties inégales : la première sert de base et est en talus; la seconde ou la frise, est unie et verticale; et la troisième ou la corniche, est saillante. Le tout forme comme un piédestal revêtu de grandes pierres taillées, bien jointes et de diverses grandeurs, depuis trois pieds de long, avec largeur et épaisseur proportionnées, jusqu'à six pieds. Il paraît que les figures en relief qui sont sur les trois autres faces, furent sculptées après le placement et la réunion des pierres; car plusieurs de ces figures se lient à celles qui sont à côté[1], et les mêmes dessins se répètent sur les trois faces[2]. Ils représentent une diversité d'hiéroglyphes, d'hommes, d'animaux, de plantes et d'objets qu'on ne saurait reconnaître. Tout l'édifice fut autrefois peint en vermillon, selon ce qu'on découvre encore dans quelques parties de sa surface.

Le second corps, qui s'élevait sur celui-ci, formait aussi un carré, et servait d'habitation ou de temple couvert[1]. Ses quatre faces correspondaient aux mêmes points cardinaux, et étaient perpendiculaires à la base. Il était construit de la même manière, et sa sculpture extérieure représentait d'autres figures, qu'on reconnaît encore par les fragments qui couvrent le premier corps. Quant à sa hauteur, on ne peut en être certain, mais on peut penser qu'elle était proportionnée à la base. L'escalier avait de

[1] M. de Humboldt pense aussi que le monument de *Xochicalco* fut un édifice militaire. — Il n'assigne à la base de l'édifice élevé sur la colline, que vingt mètres sept centimètres (environ soixante-deux pieds) sur dix-sept mètres quatre centimètres (environ cinquante-deux pieds). — Il est d'avis, comme le capitaine Dupaix, que la sculpture a été faite après l'entière construction. — Il pense, contrairement à l'opinion de ce voyageur, que le monument avait cinq assises au lieu de deux; qu'elles existaient encore en 1750, et qu'elles avaient ensemble soixante pieds d'élévation. — Il assure, en outre, malgré l'opinion de Dupaix, qu'on ne découvre aucun vestige d'escalier qui ait conduit vers la cime de la pyramide, où l'on dit avoir trouvé autrefois un siége en pierre, orné d'hiéroglyphes; et il signale cette absence d'escalier comme une chose très singulière. — Quant à la hauteur de la colline qui supporte le monument, M. de Humboldt lui assigne cent dix-sept mètres (trois cent soixante pieds au moins), d'après les observations barométriques de M. Alzate. Cependant, il désigne plus loin les cinq terres-pleins qui la composent, comme ayant chacun vingt mètres d'élévation, ce qui ne donnerait qu'environ trois cents pieds. — Il donne au fossé qui entoure le pied de cette colline, quatre mille mètres ou environ douze mille trois cents pieds de circuit. (Voir *Notes et Documents divers*, pages 15 et 16.)

[2] Il est difficile de comprendre pourquoi Dupaix ne parle que de *trois* faces de l'édifice, bien qu'il le qualifie d'abord de pyramide *quadrangulaire*. Peut-être y a-t-il une faute dans le manuscrit espagnol.

averiguar; pero es de creer, que seria proporcionada á su base. La escalera tenia de anchura de cinco á seis varas, y de altura en declivio suave, trece varas ó menos. Solo pude hallar dos troncos grandes de ídolos esculpidos en piedra, tirados en el suelo de la plaza grande. Es lástima que las raices de los árboles de bastante corpulencia hayan desmantelado bastante este antiquísimo edificio.

En sus contornos inmediatos estan esparcidos sin órden aparente muchos cerritos artificiales de base circular y de varias alturas, hechos de piedra y tierra con alguna mezcla de cal; pudieron haberse elevado para oratorios menores y al descubierto, tambien de sepulturas ó de baluarte contra sus enemigos, asi mismo los terraplenes que circundan por la mayor parte el cerro. Este sistema de fortificacion seria en razon del ataque usado en aquellos tiempos; ademas está defendido por un amplio foso, hecho á mano, que circunvalaba la base de este célebre cerro, lo que puede tener de circuito una legua, y su altura perpendicular alcanzará hasta unas cien varas poco mas ó menos.

El nombre de este raro monumento, Xochicalco (en idioma mejicano casa flor), pudo haber tomado este epíteto de los mismos contornos que su escultura presenta; pues vemos figurados por ellos una especie de guirnalda continua y dominante, culebreando el plano de sus tres lienzos.

Parece que los antiguos Indios mejicanos eligieron de preferencia, para la fábrica de sus templos ó adoratorios, la forma piramidal, para dar el culto á sus falsas deidades, y manifestaron en esta eleccion un gusto ciertamente nada despreciable y digno de mejor religion. Es constante que la pirámide debe tener, entre todas las obras arquitectónicas, una cierta preferencia, sea por su ancianidad, solidez, regularidad geométrica y su alta planta. Todo lo expresado le da un aspecto serio y magestuoso que llena y satisface el entendimiento.

N° 34. — En un socavon que llaman la cueva, taladrado en la peña viva por los antiguos Indios mejicanos, y en la falda septentrional del cerro Xochicalco, hay una boca estrecha que da entrada á varias galerías de unas dos varas de ancho y otro tanto de alto; y antes de entrar en ellas, el gobernador de Indios de Tetlama, que me acompañaba con varios Indios en esta expedicion subterránea, y tambien el cabo de dragones, nos dijo de desenvainar las espadas que llevabamos, porque decia que en ella se solian refugiar leones y lobos. Entramos con hachas, y serian las seis de la tarde. Ofrece este subterráneo varios cañones de direcciones diferentes; los cielos ó bóvedas y paredes son aun en parte enlucidas, y sus pisos ó pavimientos, por capas de mezcla y pintadas de almagre, subsisten todavía en algun parage de este antiguo suelo. Es menester á veces para pasar de un cañon á otro, andar arrastrándose por los escombros de las bóvedas que se aplomaron, con harto peligro para

quinze à dix-huit pieds de large, et quarante pieds environ de haut [1]. Je ne pus trouver que les troncs de deux grandes idoles sculptées en pierre, et qui avaient été traînés sur le sol de la grande place. Il est bien fâcheux que les racines des arbres qui se sont implantés sur ce très ancien monument, aient contribué à le démanteler et à le détruire.

Autour de cet édifice s'élèvent, sans aucun ordre apparent, beaucoup de petits tertres artificiels, de diverses hauteurs, construits en terre et pierre, avec un mortier de chaux. Ils ont pu être faits pour servir d'oratoires plus petits et à découvert; peut-être aussi de sépultures, ou même de bastions pour se défendre contre l'ennemi. Les terres-pleins qui entourent la majeure partie de la colline ou du grand tertre, ont peut-être eu la même destination. Ce système de fortification était sans doute approprié au mode d'attaque alors en usage. De plus, le corps principal était défendu par un large fossé, creusé de mains d'homme, et qui entourait la base de la colline, qui peut avoir une lieue de circuit, et trois cents pieds de hauteur, un peu plus ou un peu moins [1].

Le nom de ce curieux monument, *Xochicalco* (maison des fleurs), peut provenir des dessins et contours que présente la sculpture dont il est revêtu; car on voit comme une sorte de guirlande non interrompue, et qui se fait remarquer à l'œil en serpentant sur les murs extérieurs de ses trois faces [2].

Il paraît que les anciens Indiens Mexicains choisirent de préférence, pour leurs temples ou oratoires, la forme pyramidale, et ils montrèrent en cela un goût digne d'une meilleure religion. Assurément la pyramide doit obtenir une certaine préférence, parmi les œuvres architectoniques, par son ancienneté, sa solidité, sa régularité, et aussi par son élévation ordinaire. Toutes ces qualités lui donnent un aspect grave et majestueux qui frappe et satisfait l'esprit. (*Planche XXXI.*)

N° 34. — Dans une grotte qu'on appelle la Caverne, anciennement creusée dans le roc, et au bas de la pente septentrionale de la colline de *Xochicalco*, il y a un passage étroit qui donne entrée dans plusieurs galeries de six pieds de large et d'égale hauteur [3]. Avant d'y pénétrer, le gouverneur des Indiens de *Tetlama* qui m'accompagnait avec plusieurs naturels du pays dans cette expédition souterraine, me dit, ainsi qu'à mon sous-officier de dragons, de mettre le sabre à la main, parceque des lions et des loups avaient coutume de s'y retirer. Nous y entrâmes avec des torches, sur les six heures du soir. Ce souterrain présente plusieurs chemins ou couloirs, dans diverses directions. Les voûtes, les murs latéraux et même le pavement, sont encore revêtus, en partie, d'une couche de chaux, et badigeonnés d'oxide de fer par-dessus, ce qui se remarque dans plusieurs endroits de cet antique sol. Il est nécessaire de dire que pour passer d'un couloir dans l'autre, il faut se traîner à tra-

[1] Voir la note 1 à la page précédente. — [2] Voir la note 2 à la page précédente.

[3] M. de Humboldt, en parlant de ces souterrains, semble les considérer comme le complément d'un système de défense militaire. (Voir *Notes et Documents divers*, page 16.)

sus investigadores. A lo mas adentro, y á la distancia de unas sesenta varas de su entrada se hallan dos especies de habitaciones ó salones, divididos por dos pilastras cortadas en la misma peña, la que es dura y caliza; y en un ángulo del salon mas interior, se halla fabricada en el espesor de la bóveda, una cúpula de figura cónica de dos varas de diámetro y algo mas de eje; en su cúspide hay un tubo de una cuarta de diámetro, que servia de respiradero; y todo lo interior era vestido de piedras cuadradas, puestas en filas circulares con mucha union y limpieza. El plano de estas viviendas y demas conductos era casi horizontal, y salimos ya tarde de dicha cueva salvos, á Dios gracias, llenos de gusto y reflexiones.

Ahora ¿quién á la vista de este amplio y antiguo subterráneo, taladrado por artífices á fuerza de brazos é instrumentos, en una peña viva, digamos, no dijera que los antiguos conocieron el fierro? Sin embargo hasta el dia presente es problemático, y nadie, que sepamos, tiene visto ó en su poder instrumentos cortantes y otros, como martillos, cuñas, etc., de este metal. De cualquiera manera que sea, siempre son y serán acreedores á la admiracion y alabanzas de los presentes y futuros.

Yo pienso que los dichos salones subterráneos, mas propios á la morada de los muertos que á la de los vivos, serian oratorios ó templos ocultos, fabricados en obsequio ó memoria de las almas de sus difuntos. La concavidad lúgubre del sitio, el silencio y la obscuridad de los sepulcros, todo en fin, digo, anuncia la morada de los muertos y apoya mi conjetura.

Aquí dimos fin á esta primera y real expedicion, habiendo empleado en ella cuatro meses largos; á saber, desde el 5 de enero de 1805 que salimos de Méjico, hasta el 10 de mayo inclusivamente, que fué nuestro regreso, haciendo en cada ciudad y pueblo las estaciones necesarias para adquirir de sus respectivos justicias los conocimientos posibles acerca de la comision de mi cargo; no fué de mas duracion por no permitirlo el tiempo, muy caloroso y enfermizo, particularmente en estas tierras calientes, y opuesto á nuestro intento; y asi determinamos nuestro retorno para la capital, con el fin de arreglar los papeles de dibujo y otros, y dejar pasar las aguas, para despues emprender otra (siempre que la superioridad lo hallase á bien), tomando por rumbo las ciudades de Oaxaca y Chiapa (salvo los inconvenientes), en cuyos obispados tenemos avisos de la permanencia de varios monumentos de consideracion del tiempo anterior á la conquista de este reino.

vers les décombres causés par les éboulements des voûtes, ce qui n'est pas sans danger pour les visiteurs. Au plus profond de la caverne, à cent quatre-vingts pieds de son entrée, on trouve deux espèces d'habitations ou de salles, divisées par deux colonnes taillées dans la roche même, qui est dure et calcaire. Dans un angle de la salle la plus reculée, on a pratiqué, dans l'épaisseur de la voûte, une sorte de coupole de forme conique, de six pieds de largeur et un peu plus de hauteur. A la partie supérieure, il y a un tube de neuf pouces de diamètre qui servait à donner de l'air. Tout l'intérieur de ce petit dôme était revêtu de pierres carrées placées par assises circulaires avec une grande précision. Le plan des deux salles et de tout le souterrain, est presque horizontal. Nous en sortîmes assez tard, sains et saufs, grace à Dieu, et remplis de pensées attachantes. (*Planche XXXII.*)

En effet, qui pourrait nier, en voyant ce vaste et antique souterrain creusé à force de bras et d'outils, que ces anciens Indiens aient connu le fer? Cependant jusqu'à ce jour c'est un problème, et personne, que nous sachions, n'a vu ou n'a en sa possession nul instrument tranchant ou autre de ce métal, comme coin, marteau, etc.[1]. De quelque manière que ce soit, ces anciens peuples ont et auront droit aux éloges et à l'admiration du temps présent et de la postérité.

Je pense que ces salles souterraines, plus propres à la demeure des défunts qu'à celle des vivants, étaient des oratoires ou temples mystérieux, faits en commémoration des morts. La profondeur du lieu, le silence et l'obscurité sépulcrale, tout enfin annonce un séjour funèbre et vient à l'appui de mon opinion.

Là nous terminâmes cette première expédition, après y avoir employé quatre grands mois, du 5 janvier 1805, époque de notre départ de Mexico, jusqu'au 10 mai, époque de notre retour, faisant dans chaque ville ou village les stations nécessaires pour recueillir, près des autorités, tous les renseignements possibles relativement à la commission dont j'étais chargé. Nous ne prolongeâmes pas davantage cette expédition, parceque la saison extrêmement chaude et malsaine, sur-tout dans ces terres, s'opposa à notre dessein. Nous prîmes donc le parti de retourner vers la capitale pour mettre en ordre les papiers et dessins, laisser passer la saison des pluies, et entreprendre ensuite un autre voyage, si le gouvernement le trouvait bon, en prenant notre direction, à moins d'empêchements, par les villes de *Oaxaca* et de *Chiapa*, dans lesquelles nous avions appris qu'il existait plusieurs monuments importants d'une époque antérieure à la conquête de ces contrées.

Cet important monument de Xochicalco étant digne de toute l'attention des antiquaires et des archéologues, nous avons cru devoir réunir tous les renseignements qui peuvent amener à le bien connaître, et n'omettre aucune des-

[1] Les recherches faites à ce sujet par M. de Humboldt, ne l'ont conduit qu'à trouver, au Pérou, un ciseau de cuivre dur, et à conclure que la côte de Zacatollan, entre Acapulco et Colima, ayant été sujette des rois d'Anahuac, il est probable que cette dernière contrée, maintenant appelée le Mexique, a connu cette préparation métallique. Il ajoute que probablement ces ciseaux avaient un mélange d'étain, comme un autre instrument tranchant trouvé au Pérou, que M. de Caylus prit pour du cuivre trempé. (Voir *Notes et Documents divers*, page 21.)

cription méritant confiance. C'est dans cette vue que nous avons recherché les écrits publiés par Antonio Alzate en 1791, et par Pietro Marquez en 1804, sur le monument de Xochicalco, et sur la pyramide de Papantla. Le premier de ces écrits, imprimé à Mexico, en langue espagnole, a échappé à nos investigations; il paraît certain qu'il n'existe dans aucune de nos bibliothèques publiques. Quant au second, imprimé à Rome, en italien, il devait être plus facile à trouver; cependant la Bibliothèque royale est la seule qui en possède un exemplaire.

Nous nous sommes donc empressés de traduire le livret italien de Pietro Marquez (*Due Antichi Monumenti di architettura messicana*) qui, heureusement, reproduit d'une manière fidèle, selon le dire de l'auteur, l'écrit de l'Espagnol Alzate; et, pour ne pas renvoyer aux *Notes et Documents divers*, le complément naturel de la description donnée par le capitaine Dupaix, et des renseignements puisés dans l'ouvrage de M. de Humboldt, nous placerons immédiatement ici, non pas la traduction entière, mais l'extrait concis de l'écrit de Pietro Marquez.

EXTRAIT DU LIVRE

INTITULÉ

DUE ANTICHI MONUMENTI DI ARCHITETTURA MESSICANA,

ILLUSTRATI DA PIETRO MARQUEZ.

« Les historiens, dit l'auteur en commençant, ont décrit, quoique imparfaitement, les palais de Moctezuma et des rois de Tescuco, l'observatoire de Nezahualcojotl, l'un de ces rois, le grand temple de Mexico, les ménageries de bêtes féroces, les jardins botaniques, les chaussées traversant les marais, les conduits ou aqueducs qui amenaient l'eau douce dans la capitale établie au milieu d'un lac d'eau salée, etc. Cela se trouve notamment dans la relation de Fernand Cortez, insérée au recueil des voyages de Ramusio (*Raccolta delle navigazioni e viaggi di Gio. Batt. Ramusio*, *Venez.* 1565), et dans celle d'un *gentiluomo* de la suite de Fernand Cortez, insérée aussi dans ce recueil. Mais il n'en est pas de même de deux remarquables monuments dont les descriptions n'ont été publiées qu'à une époque bien plus rapprochée de nous, à Mexico : le premier en 1785, dans la Gazette ordinaire, à la date du 12 juillet; le second, dans un supplément à la Gazette littéraire de la même ville, vers la fin de l'année 1791, sous le titre de : *Descripcion de las antiguedades de Xochicalco, por D. J. Ant. Alzate,* etc. » Nous essaierons de reproduire, dans notre traduction, ce curieux écrit.

XOCHICALCO.

Une planche que nous donnons sous le numéro 35, montre la position topographique de la colline appelée en langue mexicaine *Xochicalco*, au sommet de laquelle fut bâti cet important monument. Près de là, du côté de l'orient, est une autre colline à-peu-près égale en hauteur, qui porte le nom de Moctezuma, et qui est remarquable par un mur soutenant un terre-plein, à l'instar de ceux qu'on voit à la colline de Xochicalco. (*Planche XXXII.*)

Cette dernière, située à six lieues au sud de Cuernavaca, se trouve à vingt lieues de Mexico, également au sud. Sa circonférence est de trois milles, et sa hauteur est de quatre cents palmes, selon la réduction donnée par la *vara castellana*, mesure espagnole. Elle est entourée d'un fossé creusé de mains d'hommes. On compte de bas en haut cinq terres-pleins de hauteurs différentes, parcequ'ils ont été construits selon les dispositions naturelles qu'offrait la colline; ils sont tous maintenus par un mur en chaux et pierre; ils ne sont pas horizontaux, mais un peu inclinés vers le nord-ouest, peut-être pour faciliter l'écoulement des eaux de pluie. Au haut, se trouve une place oblongue, nivelée par le travail, qui du nord au sud a trois cent quatre-vingt-huit palmes, et de l'est à l'ouest trois cent vingt-huit. Le mur d'enceinte a sept palmes et demi de haut. Dans le milieu s'élève le premier corps de l'édifice, le seul qui reste aujourd'hui.

La restauration complète présente cinq corps de construction, en retraite l'un sur l'autre; elle a été faite par M. Alzate, d'après le rapport de personnes qui, quelques années auparavant, avaient vu ces cinq corps[1]. Il faut savoir que les pierres dont ce monument était formé, étant de nature non calcinable, et propres par conséquent à la

[1] Nous ne donnons pas cette restauration, dont la gravure se trouve dans le petit ouvrage que nous traduisons ici. Outre qu'elle nous paraît arbitraire dans la forme des quatre corps superposés à celui qui existe encore, leur similitude entre eux, à part la diminution de grandeur, n'est établie sur aucun témoignage positif. De plus, le premier corps n'est pas représenté d'une manière conforme au dessin plus grand qui en a été donné par M. Alzate lui-même, dessin qui a été répété par Pietro Marquez, par M. de Humboldt, et auquel le dessin donné par Castañeda se rapporte assez exactement.

construction des officines pour la fabrication du sucre, les propriétaires de ces établissements les ont successivement enlevées, sans le moindre scrupule, pour les employer à cet usage, ce qui a amené une prompte destruction de la pyramide. M. Alzate dit qu'en 1777, quand il observa ce monument pour la première fois, il n'existait déja plus que le premier corps, mais presque entièrement conservé, et que l'ayant revu en 1784, il vit avec peine que les arbres qui l'avaient couvert achevaient la destruction qu'avaient commencée les hommes.

On prétend que, sur le sommet du dernier corps, fut trouvé un siège en pierre, d'une sculpture très ornée, et d'une forme particulière (une sorte de fauteuil sans bras, et dont la partie inférieure était massive au lieu d'être portée par quatre pieds).

L'auteur pense que cet édifice fut un ouvrage militaire, une forteresse. Il l'attribue aux Toltèques, qui vinrent du nord, et s'établirent non loin de l'endroit où fut depuis bâti Mexico. Ils élevèrent, entre autres villes, celle de Quauhnahuac, maintenant Cuernavaca. Don Ferdinand d'Alba Ixtlilxochilt, descendant des rois d'Alcohuacan, écrivit au vice-roi de Mexico quelques relations historiques, en espagnol, où l'on trouve « que les rois toltèques firent des palais en pierres travaillées, avec des figures et personnages, où étaient *signifiés* tous leurs voyages, leurs guerres, leurs défaites, comme aussi leurs triomphes et leurs évènements prospères. » Cet édifice, ajoute l'auteur, est couvert d'hiéroglyphes qui figurent probablement quelque histoire de ces rois.

Il pense aussi que ç'aurait pu être un temple, attendu que ces anciens peuples avaient coutume, selon les historiens, et selon Fernand Cortez lui-même, d'inscrire sur leurs temples leurs annales historiques, aussi bien que scientifiques et religieuses. Il est possible aussi, dit-il, que ce monument ait été un observatoire astronomique, les Toltèques ayant connu, selon Boturini, le calendrier plus de cent ans avant notre ère. Enfin, il va jusqu'à émettre l'opinion qu'il a pu servir tout à-la-fois de temple, d'observatoire et de forteresse.

Une remarque intéressante, c'est que dans tous les temples ou *téocallis*, un escalier était pratiqué à la façade principale, et que dans cette construction il n'y en a pas trace extérieurement. Pietro Marquez pense, et c'est l'avis de M. Alzate, que l'escalier était intérieur, et montait depuis le centre de la colline jusqu'au sommet de l'édifice, ainsi que l'atteste le seul corps qui subsiste, et qui a un vide au milieu [1].

Au pied de la colline, du côté du nord, au-dessous du premier terre-plein, est l'entrée d'un souterrain qui va droit au midi, l'espace de cent douze palmes, et est terminé par une sorte de soupirail maintenant détruit. Au cinquième de sa longueur, un autre souterrain prend à angle droit, à l'est, et s'enfonce de deux cent vingt-cinq palmes. A son extrémité, deux chemins, pratiqués vers le sud, conduisent à une salle de quarante-huit palmes de large. Les deux extrémités du midi ne communiquent pas entre elles comme celles du nord, soit que la construction n'ait pas été achevée, soit que la communication ait été détruite. Ces souterrains n'ont aucun ornement. Il y a des indices d'autres embranchements qui partaient de ceux-ci. Le pavement est fait d'un mortier de chaux, et peint en rouge. Les parois sont soutenues par des murs en pierre et chaux, ainsi que le haut qui est voûté; beaucoup d'endroits sont encombrés par les débris qui se sont écroulés. Dans la grande salle sont deux colonnes qui soutiennent la voûte, et qui ont été taillées dans le roc. Dans un angle, il existe une sorte de dôme, de figure conique, qui communiquait, selon M. Alzate, par un tuyau ou conduit, jusqu'à la plate-forme de l'édifice supérieur. Ce dôme construit intérieurement en pierre, est bien conservé. Un autre souterrain, dont on voit le commencement avant d'arriver à la grande salle, devait, selon l'opinion de M. Alzate, donner de la lumière: il est tout-à-fait obstrué.

Revenant à l'édifice principal, ou du moins au seul corps qui en reste, l'auteur en donne les mesures, savoir quatre-vingt-dix palmes sur la face qui va du nord au midi, soixante-dix-neuf sur celle qui va de l'est à l'ouest, et quinze palmes de hauteur. La structure, dit-il, en est admirable, et consiste en très grandes pierres taillées, extrêmement polies, jointes sans aucun ciment. On reconnait que les hiéroglyphes dont toutes les faces sont couvertes ont été sculptés après la construction, les figures occupant souvent deux ou trois pierres, résultat qu'on ne saurait obtenir autrement. Plusieurs défauts, soit dans la sculpture, soit dans le joint des pierres, ont été réparés avec un ciment de chaux et de sable. Les pierres sont d'une grande dureté, incalcinables, et de la nature de celles dont on fait des meules de moulin. C'est ce qui fait que les propriétaires de sucreries s'en sont emparés pour construire leurs fourneaux, le voisinage n'en fournissant pas de cette qualité. Elles ont la plupart sept à huit palmes de long sur quatre de hauteur et autant d'épaisseur. De quelles machines a-t-on dû se servir pour les transporter de si loin et les élever au sommet de la colline?

Des pierres tombées des corps supérieurs, lors de leur démolition, étaient aussi sculptées en bas-relief, ce qui porte à croire que tout était couvert d'hiéroglyphes. L'une représentait des personnages ou fragments de personnages dans l'action de danser; une autre qui paraissait avoir été angulaire, et portant aussi des figures en [illegible], avait encore des traces de peinture rouge, ce qui ferait penser que l'édifice avait été peint en tout ou en partie.

[1] Voyez fig. n° [illegible], Planche XXXII.

de cette couleur. Il y a une mine de cinabre, ou vermillon, à quatre milles à l'ouest de Tetlama, et cinq milles au sud de Xochicalco.

Une grande pierre qui fut trouvée entière, peu d'années avant la destruction de cet intéressant monument, couvrait l'entrée d'un souterrain, au bas de la colline, vers le levant. Elle représentait en bas-relief un aigle dévorant les entrailles d'un homme, à l'instar de la fable de Prométhée; cette pierre fut brisée et portée à une fabrique de sucre du voisinage.

L'auteur, après avoir donné de grands éloges à l'habileté des anciens peuples mexicains dans l'art de construire, et à la civilisation que suppose l'exécution de tels travaux, persiste à penser qu'ils sont bien antérieurs à l'époque de la conquête par les Espagnols, et qu'il n'a jamais pu venir à l'esprit d'aucun Européen d'élever une semblable construction. Il se livre ensuite à des recherches sur l'étymologie du nom de *Xochicalco,* dans lequel il fait entrer assez bizarrement le mot *chocolate.* Nous ne le suivrons pas dans ces sortes de recherches.

C. F.

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

RELATION

DES TROIS EXPÉDITIONS DU CAPITAINE DUPAIX,

ORDONNÉES EN 1805, 1806, ET 1807,

POUR LA RECHERCHE DES ANTIQUITÉS DU PAYS,

NOTAMMENT

CELLES DE MITLA ET DE PALENQUE;

ACCOMPAGNÉE DES DESSINS DE CASTAÑEDA,

MEMBRE DES TROIS EXPÉDITIONS ET DESSINATEUR DU MUSÉE DE MEXICO,

ET D'UNE CARTE DU PAYS EXPLORÉ;

SUIVIE

D'UN PARALLÈLE DE CES MONUMENTS AVEC CEUX DE L'ÉGYPTE, DE L'INDOSTAN,

ET DU RESTE DE L'ANCIEN MONDE,

PAR

M. ALEXANDRE LENOIR,

CRÉATEUR DU MUSÉE DES MONUMENTS FRANÇAIS,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, DE CELLE DE LONDRES, ETC.;

D'UNE DISSERTATION SUR L'ORIGINE DE L'ANCIENNE POPULATION DES DEUX AMÉRIQUES

ET SUR LES DIVERSES ANTIQUITÉS DE CE CONTINENT,

PAR

M. WARDEN,

ANCIEN CONSUL-GÉNÉRAL DES ÉTATS-UNIS, CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, ET DE PLUSIEURS AUTRES SOCIÉTÉS SAVANTES;

AVEC UN DISCOURS PRÉLIMINAIRE

PAR

M. CHARLES FARCY,

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, ET DE LA SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS DE PARIS;

ET DES NOTES EXPLICATIVES, ET AUTRES DOCUMENTS,

PAR

MM. BARADÈRE, DE S^T PRIEST,

ET PLUSIEURS VOYAGEURS QUI ONT PARCOURU L'AMÉRIQUE.

TOME I.

6^em Livraison.

A PARIS,

AU BUREAU DES ANTIQUITÉS MEXICAINES,

N° 7, RUE GUÉNÉGAUD.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT L'AINÉ, N° 4, BOULEVART D'ENFER.

1834

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

RELATION

DES TROIS EXPÉDITIONS DU CAPITAINE DUPAIX,

ORDONNÉES EN 1805, 1806, ET 1807,

POUR LA RECHERCHE DES ANTIQUITÉS DU PAYS,

NOTAMMENT

CELLES DE MITLA ET DE PALENQUE;

ACCOMPAGNÉE DES DESSINS DE CASTAÑEDA,

MEMBRE DES TROIS EXPÉDITIONS ET DESSINATEUR DU MUSÉE DE MEXICO,

ET D'UNE CARTE DU PAYS EXPLORÉ;

SUIVIE

D'UN PARALLÈLE DE CES MONUMENTS AVEC CEUX DE L'ÉGYPTE, DE L'INDOSTAN,
ET DU RESTE DE L'ANCIEN MONDE,

PAR

M. ALEXANDRE LENOIR,

CRÉATEUR DU MUSÉE DES MONUMENTS FRANÇAIS,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, DE CELLE DE LONDRES, ETC.;

D'UNE DISSERTATION SUR L'ORIGINE DE L'ANCIENNE POPULATION DES DEUX AMÉRIQUES
ET SUR LES DIVERSES ANTIQUITÉS DE CE CONTINENT,

PAR

M. WARDEN,

ANCIEN CONSUL-GÉNÉRAL DES ÉTATS-UNIS, CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, ET DE PLUSIEURS AUTRES SOCIÉTÉS SAVANTES;

AVEC UN DISCOURS PRÉLIMINAIRE

PAR

M. CHARLES FARCY,

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, ET DE LA SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS DE PARIS;

ET DES NOTES EXPLICATIVES, ET AUTRES DOCUMENTS,

PAR

MM. BARADÈRE, DE S^T PRIEST,

ET PLUSIEURS VOYAGEURS QUI ONT PARCOURU L'AMÉRIQUE.

TOME I.

6^{em} Livraison

A PARIS,

AU BUREAU DES ANTIQUITÉS MEXICAINES,

N° 7, RUE GUÉNÉGAUD.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT L'AINÉ, N° 4, BOULEVART D'ENFER.

1834

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME EXPÉDITION DU CAPITAINE DUPAIX.

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

RELATION DE LA DEUXIÈME EXPÉDITION DU CAPITAINE DUPAIX, ORDONNÉE PAR LE ROI D'ESPAGNE, EN 1806, POUR LA RECHERCHE DES ANTIQUITÉS DU PAYS.

SEGUNDA EXPEDICION; DESDE MEJICO A TLAXCALA.

Salí de esta capital imperial, ciudad de Méjico, dia 24 de febrero de 1806, con los mismos auxilios, de un delineador, escribiente y cabos de dragones, tomando por rumbo las dos Mistecas, baja y alta, sobre la ciudad de Antequera ó de Oajaca. Empezando por la ciudad antiquísima de Xochimilco (campo de flores en lengua mejicana.)

Nº 1. — En consecuencia despues luego pasé por la casa de los Guebaras en solicitud de una piedra plana, la que ví; y en su superficie entallada tiene dos círculos concéntricos, de relieve, que ocupan la mayor parte de dicho plano algo cuadrilongo, ó especie de trapecio; y en sus cuatro ángulos hay otras tantas figuras menores circulares con su concavidad en el centro; tiene de perpendicular una vara y cuatro dedos de alto abajo, y de horizontal algo menos. La piedra es dura y pardo-obscura, es aislada ó suelta, y sus córtes laterales manifiestan su debida ereccion la que seria vertical. Debemos creer el artífice de que esta losa, por la uniformidad de sus figuras geométricas, sirvió al ornamento de algun edificio público. Está bien compasada y de bella conservacion.

Nº 2. — En la misma ciudad dos piedras duras y coloradas representan dos animales monstruosos é ideales, ambos semejantes, sentados sobre basas cuadradas, los que en la antigüedad debian servir de conducto para dirigir las aguas que recibian de la antigua cañería por la parte posterior de la cabeza hácia á la boca, narices y ojos con ciertos adornos de relieves. Altura siete ochavas, anchura media vara. Su materia, piedra volcánica, poco porosa. Existentes en el barrio de San Marcos.

Nº 3. — Dos pedestales en el mismo sitio, de piedra calcarea, istriadas, con figuras alternas de óvalos y

DEUXIÈME EXPÉDITION; DE MEXICO A TLAXCALA.

Le 24 février 1806, je partis de nouveau de la capitale du Mexique, avec les mêmes moyens auxiliaires qu'à mon premier voyage; savoir, un dessinateur, un écrivain et un détachement de dragons. Je me dirigeai à travers les deux *Misteca,* haute et basse, sur la ville d'*Antequera* ou de *Oaxaca,* en commençant par la très ancienne ville de *Xochimilco,* en langue mexicaine, *champ de fleurs.*

Nº 1. — Je passai aussitôt par la maison des *Guebaras,* pour voir une pierre unie dont l'une des faces est sculptée. Elle offre deux cercles concentriques, lesquels occupent la plus grande partie du plan, qui est une sorte de trapèze; aux quatre angles sont d'autres cercles plus petits, dont le centre est concave. Cette pierre a trois pieds quatre pouces en hauteur, et un peu moins en largeur; elle est dure et de couleur grise; elle est isolée, et la coupe de ses faces latérales montre que sa position a dû être verticale. On est porté à croire, par la régularité des figures géométriques qui y sont tracées, qu'elle a dû servir à la décoration de quelque édifice public. Elle est bien travaillée et d'une belle conservation. (*Voir la Planche I.*)

Nº 2. — Deux pierres dures et rougeâtres que je vis dans la même ville, représentent deux animaux monstrueux et fantastiques, semblables l'un à l'autre[1], placés sur des bases quadrangulaires, et qui dans les temps anciens ont dû servir de conduite pour les eaux qu'ils recevaient d'un aqueduc par le derrière de la tête, jusquà la bouche. Le nez et les yeux ont quelques ornements en relief. La hauteur est de trente pouces environ, et la largeur est de dix-huit. La pierre est de nature volcanique, un peu poreuse. Ces deux fragments se trouvent dans le quartier de Saint-Marc. (*Planche I.*)

Nº 3. — Dans le même lieu je vis deux sortes de piédestaux en pierre calcaire[2], cannelés et ornés alternative-

[1] Une seule de ces figures sculptées a été représentée par le dessinateur. — [2] Même observation que pour le numéro précédent.

borlas, y nacen de un plano medio circular de poca anchura, ó sea su proyectura y una vara de semidiámetro, con la circunstancia que la parte que se supone posterior, está cortada verticalmente, de manera que las dos partes separadas, reunidas, harian una ara ó pedestal aislado ó completo y semiesférico.

Nº 4.—Un lagarto de piedra colorada volcánica y dura, tiene de largo tres cuartas y dos dedos de la extremidad de la nariz á la de la cola, y de ancho en la parte mas abultada de su cuerpo una cuarta; está embutido horizontalmente y como por acaso en el lienzo de la pared del meson viejo de la misma que hace frente al camino real que viene de Méjico á esta ciudad; todo su cuerpo se halla escamado simétricamente.

Nº 5.—Al norte de la nombrada ciudad, y á cosa de media legua, hay embutido, en la cerca de la hacienda que llaman de la Noria, un peñasco colorado de figura cónica, y su altura ó eje tiene dos varas, de circunferencia ó de base seis varas, y en su superficie lisa tiene esculpido de relieve un escudo con su orla, y en su campo representa una figura crucífera, y puesto sobre cuatro flechas adornadas, tendidas circular y horizontalmente; y en la parte inferior tiene un órden de plumas á manera de abanico, puestas en parte circular de una pulgada y de resalto, con varias borlas esparcidas con alguna simetría. Por la parte posterior ú opuesta tiene un peto ó faldon, ó arma defensiva, dividido por cinco pendientes ó plumages y ciertas molduras valadas con sus remates medio circular, con varias borlas alternas y follages que sirven de adornos á la base del trofeo ya algo soterrada. Ha sido costumbre casi inmemorial, entre las naciones belicosas, de procurar hacer patente á la posteridad los despojos ganados sobre los enemigos, los trofeos conseguidos, grabando sus despojos para memoria del vencimiento.

Nº 6.—En la casa nombrada de Acocalco encontramos, labrado en piedra compacta y de color gris, un peje imaginario; su longitud tiene una vara ocho dedos, el grueso de su cuerpo tres cuartas y dos dedos, con sus aletas y su boca abierta, señalando una andana de dientes. La parte inferior de su cuerpo es plana y le sirve de asiento y de base, y propia á ser incrustada en la pared; ignoramos si la efigie de este animal, habitante de las aguas, tuvo culto en la gentilidad.

Nº 7.—Debajo de este número, siempre en la misma ciudad, van dibujadas varias piedras, de diferentes colores y calidades, cuadradas y circulares, esculpidas de relieve en la parte destinada á hacer frente exteriormente en los edificios, pues la parte posterior era destinada á ser embutida en la pared, y representan variedades de ideas que demuestran su fecondidad, en figuras puramente geométricas; la superficie, destinada al adorno exterior de la casa, varia en dimencion, desde una vara

ment de glands et de figures ovales. Ces ornements partent d'une plate-forme demi-circulaire qui a peu de largeur; le tout a trois pieds de demi-diamétre, avec cette circonstance que la partie qu'on suppose être postérieure était coupée verticalement, de manière que les deux parties semblables, étant rapprochées, formaient une sorte d'autel ou de piédestal isolé, complet, et demi-sphérique. (*Planche I.*)

Nº 4. — Cette figure représente un lézard en pierre rougeâtre, dure et volcanique. Il a environ trente pouces de long, depuis l'extrémité du nez jusqu'à celle de la queue, et neuf à dix pouces d'épaisseur dans la partie la plus large. Cette pierre est encastrée horizontalement et comme accidentellement dans un côté de la muraille d'une vieille maison de la même ville, qui fait face à la route royale venant de Mexico. Tout le corps est couvert d'écailles sculptées symétriquement. (*Planche II.*)

Nº 5. — Au nord de *Xochimilco*, à une demi-lieue, je trouvai dans le mur d'enceinte de l'habitation de la *Noria*, une roche rougeâtre, de figure conique, de six pieds de haut et de dix-huit pieds de tour à sa base. Sa surface offre, sculpté en relief, un bouclier ou écu, avec sa bordure ou son orle, dans le champ duquel se trouve une figure cruciée. L'écu est posé sur quatre flèches ornées, et placées horizontalement. La partie inférieure présente un rang circulaire de plumes, en manière d'éventail, d'un pouce de largeur et en relief; on y voit aussi quelques glands distribués avec une certaine symétrie. Le côté opposé représente, soit une cuirasse, soit une cotte ou autre armure défensive, divisée en cinq appendices, en guise de plumes, avec certaines dentelures à leur extrémité demi-circulaire, et diverses autres sculptures servant d'ornements à la base de ce trophée, qui est légèrement enfoncée dans la terre[1]. Ce fut, de temps immémorial, une coutume chez les nations belliqueuses de constater ainsi, pour la postérité, les victoires remportées sur l'ennemi, en gravant ou sculptant des trophées destinés à en conserver la mémoire. (*Planche III.*)

Nº 6. — Nous trouvâmes, dans la maison dite de *Acocalco*, un poisson fantastique sculpté en pierre grise et compacte; sa longueur est de trois pieds huit pouces, et son épaisseur d'environ trente pouces. Les nageoires y sont figurées, et la bouche ouverte offre une rangée de dents. Le dessous est plat et sert de base; il serait propre à être encastré dans une muraille. On ignore si ce simulacre de poisson était l'objet d'un culte chez les idolâtres. (*Planche IV.*)

Nº 7. — On voit dans la même ville plusieurs pierres de diverses couleurs et qualités, carrées ou circulaires, sculptées en relief sur la face destinée à orner extérieurement les édifices; la partie postérieure était propre à être encastrée dans les murs; elles représentent diverses figures géométriques qui prouvent une certaine fécondité d'imagination. La partie antérieure, celle qui servait à l'ornement des maisons, varie en dimension, depuis un pied et demi jusqu'à trois pieds de diamètre. Ces

[1] La planche III offre ce monument sous ses différents aspects.

hasta media de longitud ó diámetro. Se repiten en muchas partes de esta ciudad.

N° 8. — En la entrada de la puerta de la Salitrería se hallan embutidas colateralmente dos cabezas monstruosas fingidas, y por ser semejantes solo hablaré de una, la que se observa de perfil taladrada con arte y sutilez, y se podria discurrir de ellas, que solo el escultor quiso manifestar el contorno de ellas. Son el remate de un cuerpo prolongado, tal puede ser el de una culebra; la boca abierta, la nariz ó trompa encorvada y formando un semicírculo, con sus ojos y dos colmillos laterales; otros dientes se ven repartidos con órden: tienen de alto, en la situacion dicha, tres cuartas, y de ancho una cuarta, y la parte embutida en la muralla unas tres cuartas.

N° 9. — A la parte de adentro de la citada, se hallan embutidas en un estribo de un edificio, dos piedras coloradas semejantes en contornos y dibujos, de alto una vara y algo menos de ancho, los que manifiestan dos especies de ramilletes.

N° 10. — En casa de Don Francisco Solares se halla en el ángulo de la pared interior (ó del patio) de la mentada casa y á nivel de la azotea, una especie de sapo en reposo, de pórfido colorado obscuro, salpicado de pintas blancas; con la particularidad de tener orejas tendidas y pegadas al cuerpo, en la postura dicha; tiene de longitud unas tres cuartas menos tres dedos, y de grueso, en la parte de mas volúmen, una vara y un dedo. Tiene cierta proporcion agraciada, y muy bien entallado y pulido.

N° 11. — En la citada ciudad hay otra piedra representando un conejo esculpido de plano en una losa mutilada, sentado á lo natural, es de una piedra algo descompuesta ó volcanisada color de fierro; esta misma piedra, por su configuracion algo ovalada, y parecida á las que solian los antiguos gentiles de esta tierra embutir en las paredes de sus casas, tiene de circunferencia una vara y tercia.

N° 12. — En el frontispicio de la puerta del señor de Santa-Cruz (en la citada) se ve embutida una piedra negruzca y circular á manera de escudo, de una media vara de diámetro, con su orla compuesta de círculos tangentes. En el campo se notan varias figuras de relieve geroglíficas, al parecer, puestas en el órden que se puede comprender mejor por su dibujo que por su explicacion.

N° 13. — Debajo de este número se ve una calavera de frente, de piedra dura y colorada embutida en la pared del patio de la casa de Doña Ana Pabon, del tamaño del natural; la parte posterior del cráneo remata en una cola recta á manera de clavo.

N° 14. — En el corral ó entrada al primer patio, bajo de una imágen de Dolores, en el mentado Xochimilco,

pierres se répètent dans beaucoup de parties de la ville. (*Planche IV.*)

N° 8. — A l'entrée de la porte de la Salpêtrerie on trouve, encastrées en face l'une de l'autre, deux têtes fantastiques sculptées en pierre. Nous ne parlerons que d'une seule, parcequ'elles se ressemblent toutes deux. On en voit ici une de profil; elle est travaillée avec art et adresse. On ne peut rien en dire, si ce n'est que le sculpteur n'a sans doute voulu former qu'un contour. Ces têtes sont l'extrémité d'un corps prolongé qu'on peut supposer être celui d'un serpent. La bouche est ouverte; le nez, ou sorte de trompe, est recourbé et forme un demi-cercle; on voit les yeux, deux dents canines, et d'autres dents placées avec symétrie. Le tout a environ vingt-sept pouces de haut et neuf pouces dépaisseur; la partie encastrée dans la muraille a aussi vingt-sept pouces. (*Planche V.*)

N° 9. — Dans l'intérieur de cet établissement on voit, incrustées dans le contre-fort d'une maison, deux pierres sculptées, rougeâtres, et dont le dessin et la forme sont semblables[1]. Ces bas-reliefs représentent des espèces de rameaux; elles ont trois pieds de haut, et un peu moins de large. (*Planche V.*)

N° 10. — Dans la maison de D. Francisco Solarès, il y a, à l'un des angles de la cour et au niveau de la terrasse, une sorte de crapaud en repos, de porphyre rouge brun, marqueté de taches blanches; les oreilles sont tendues et appuyées sur le corps. Ce morceau, qui a deux pieds de longueur et trois pieds un pouce de hauteur, est d'une proportion assez gracieuse, bien sculpté, et d'un travail poli. (*Planche V.*)

N° 11. — Il y a dans la même ville un autre fragment représentant un lapin sculpté à plat sur une dalle mutilée; l'animal est dans une pose tranquille. La pierre est un peu décomposée ou volcanisée, couleur de fer; elle est de forme un peu ovale, et semblable à celles dont les anciens peuples de ces contrées se servaient pour les incruster dans les murs de leurs maisons; elle a quatre pieds de circonférence. (*Planche V.*)

N° 12. — Au-dessus de la porte du señor de Santa-Cruz, dans la même ville, on voit une pierre noirâtre, circulaire, semblable à un écu, d'un pied et demi de diamètre, avec sa bordure composée de plusieurs cercles. Dans le champ sont diverses figures en relief, hiéroglyphiques, à ce qu'on peut croire, et placées dans un ordre qui se peut mieux comprendre par le dessin que par l'explication qu'on en voudrait donner. (*Planche V.*)

N° 13. — Sous ce numéro est une tête de mort, vue de face, en pierre dure et rougeâtre, incrustée dans le mur d'une cour de la maison de Doña Anna Pabon. Cette tête est de grandeur naturelle; la partie postérieure du crâne se termine en une sorte de queue droite, propre à être enclavée dans la muraille[2]. (*Planche VI.*)

N° 14. — A l'entrée de la première cour de la maison de D. José Ortiz, dans la même ville de *Xochimilco* et au-

[1] Une seule est ici figurée. — [2] Le dessinateur a représenté, sous le n° 13 *bis*, cette même tête vue de profil.

casa de Don José Ortiz, hay colocada una calavera de piedra dura, colorada y agigantada tiene en círculo ó de ámbito una vara y cerca de una tercia.

N° 15. — En casa del gobernador actual de los naturales Don José Islapa, encontramos en la esquina de la citada, en el plano de la azotea de su oratorio, una culebra de piedra pórfido, algo descompuesta, enroscada en espira con artificio; el remate de la cola figura tres cascabeles con ciertos círculos y escamas repartidas con órden en toda la superficie de su cuerpo, y la cabeza, adornada y monstruosa é ideal conforme su modo, con la boca abierta; los colmillos muy aparentes y su lengua saliente y partida: tres varas de largo y grueso media vara.

N° 16. — Se halla en la casa de un fulano Martinez, encajada en el umbral de la puerta interior del patio, una losa cuadrilonga con su moldura sencilla y de piedra colorada, y representa un anfibio ideal, pues tiene cabeza, cuerpo y cola de pescado y de lagarto; en lugar de aletas cuatro figuras á manera de patas; tiene de longitud una vara y de latitud una cuarta, y una pulgada de relieve y algo mas de canto.

N° 17. — Otra piedra ví en las casas reales y manifiesta una India, sentada en cuclillas y en una actitud reposada con cierto trage corto, con su faja; por los pechos y en los cabos borlas se conoce su sexo y tambien por su peinado ó tocado. La calidad específica de la piedra es pesada y de un color pardusco colorado compuesto de varios órdenes. Tiene de alto en diçha postura media vara y en la parte de su cuerpo mas abultado siete ochavas. El cabello está compuesto de varios órdenes de trenzas; tiene un vestido corto con las borlas remates de su faja. El vestido de esta figura, al parecer de usanza en aquellos tiempos sencillos para cierta clase de gente, nos hace titubear tocante su representacion, y á qué personage ó deidad se puede referir: no tiene ningun adorno ó atributo que por ellos pudieramos sospechar su calidad, pues por la pluma reconocer el pájaro.

N° 18. — Esta estatua que vimos en casa de un zapatero es de piedra colorada, aunque la cara y sus adornos son varoniles, los pechos bastante abultados nos dejan en duda sobre su verdadero sexo, y parece que quisieron manifestar un hermafrodita: está sentada segun su constante costumbre, estribando el cuerpo sobre las piernas, tiene de alto media vara y de circunferencia algo mas. No manifiesta ningun vestimento, solo la parte superior de la frente ofrece una especie de corona ó diadema formada con varios órdenes de fajas, perlas y molduras; las orejas son laborioradas; la parte inferior del cuerpo se halla deteriorada.

N° 19.—Calavera ideal ó cabeza de proporcion natural y de materia lapídea y colorada, la encontré en una vi-

dessous d'une image de la Vierge aux douleurs, se trouve placée une autre tête de mort, colossale, en pierre dure et rougeâtre; elle a environ quatre pieds de circuit. (*Planche VI.*)

N° 15. — Dans la maison du gouverneur actuel des naturels du pays, D. José Islapa, nous trouvâmes, à l'angle extérieur, et à la hauteur de la terrasse de son oratoire, une sorte de serpent en porphyre, assez rongé par le temps. Cette figure est artistement roulée en spirale; l'extrémité de la queue a trois espèces d'écailles ou sonnettes; tout le corps est recouvert de cercles et d'écailles symétriques; la tête, ornée et fantastique, a la bouche ouverte; les dents canines sont très apparentes; la langue ressort et est fourchue. Ce serpent (dans son développement) aurait neuf pieds de long et un pied et demi d'épaisseur. (*Planche VI.*)

N° 16. — Il y a dans la maison d'un certain Martinez, une dalle, carré long, encastrée dans l'un des côtés intérieurs de la porte de la cour. La pierre est rougeâtre, a un simple rebord, et représente un amphibie idéal, dont la tête, le corps et la queue tiennent du poisson et du lézard. Au lieu de nageoires, il a quatre figures de pattes; il a trois pieds de long, un pied de large, un pouce de relief, et la pierre a un peu plus d'un pouce d'épaisseur. (*Planche VII.*)

N° 17. — Dans la Maison royale[1] je vis une autre pierre sculptée, représentant une Indienne assise sur ses talons, dans l'attitude du repos, avec une sorte de vêtement court et une ceinture. Le sexe se reconnaît à la poitrine et au soin de la coiffure. La pierre est pesante, de couleur grisâtre veinée de rouge. Cette statue, dans ladite posture, a un pied et demi de hauteur, et a, dans sa plus grande épaisseur, trente-deux pouces de tour. La coiffure est composée de plusieurs rangs de tresses; le vêtement est court, et l'on voit les franges du bout de la ceinture. Ce vêtement, qui peut avoir été d'usage à certaine époque de simplicité, et dans certaine classe, nous a mis en doute au sujet de sa représentation et du personnage ou de la divinité dont cette statue est le simulacre: il n'y a ni ornement ni attribut qui puissent la faire reconnaître. (*Planche VII.*)

N° 18. — La figure représentée sous ce numéro, et que nous vîmes dans la maison d'un cordonnier, est sculptée en pierre rougeâtre. La tête et ses ornements appartiennent au sexe masculin, et les seins, assez bombés, ne laissent aucun doute sur le sexe féminin; il paraît donc qu'on aurait voulu représenter un hermaphrodite. Cette figure est assise à la manière du pays, sur les talons[2]; elle a un pied et demi de haut, et un peu plus de circonférence. Il n'y a nulle trace de vêtement; seulement le haut de la tête offre une sorte de couronne ou de diadème, formé de plusieurs bandelettes, avec des perles et des dentelures. Les oreilles sont très ornées. La partie inférieure du corps est détériorée. (*Planche VIII.*)

N° 19. — Tête de mort idéale, ou tête de grandeur naturelle, en pierre rougeâtre, trouvée dans la maison située

[1] *Casas reales*, mairie, maison commune. — [2] Il paraîtrait plutôt, d'après le dessin, que cette figure n'est qu'à mi-corps.

vienda situada al lado de la puerta principal de la entrada de la Salitrería (siempre de este pueblo); la parte superior de la frente tiene algo de la calavera; los ojos y nariz resaltados; la boca abierta y disforme con sus dos andanas de dientes; y colateralmente tiene dos borlas prolongadas y de buen gusto, formadas, al parecer, del mismo cabello. El todo ejecutado con primor; la calidad de la materia es una materia dura y compacta colorado obscuro.

Nº 20. — Piedra circular, colorada y sumamente dura bien labrada, de diámetro una tercia; su superficie en relieve se halla repartida simétricamente. La orla y la figura crucífera hacen ver una cara humana perfectamente redonda, tal cual nos representa la efigie de la luna en su lleno. Está engastada en la pared encima de la puerta interior de la casa del alcalde indio, José Pichardo.

De esta ciudad pasé al antiguo pueblo de Cuitlahuac.

Nº 21. — A la entrada del cementerio de la parroquia estan tendidas en el suelo dos piedras circulares algo parecidas á la muela de molino, la una con su superficie labrada de relieve, y ambas con sus pies ó bases para fijarlas en materia sólida, tierra ó pared; tienen en su centro un agujero redondo que pasa de una superficie á otra á manera de una muela de molino, y tienen una cuarta de diámetro. La calidad de la piedra es negruzca porosa y volcánica; tienen de circuito cuatro varas cuatro dedos, y de diámetro una vara y algo, y de canto una media vara. Es reparable la figura grabada en las dos superficies ó planos, la que tiene mas de animal que de humano, ó por mejor decir puramente ideal.

Nº 22. — En el mismo pueblo existe en la choza de un Indio una piedra circular ó cilíndrica, sea ara, basa ó pedestal de color obscuro y dura; tiene de diámetro una vara, y de proyectura ó de canto media vara; su labor de escultura hace patente un relieve agradable á la vista y varias fajas paralelas y bien dispuestas.

Nº 23. — Dentro del curato del mismo pueblo de San Pedro Tlahuac ó Cuitlahuac (excremento del agua), permanece una piedra pesada, ó circo, y tiene de circuito dos varas tres cuartas y un dedo. La parte vaciada ó la interior tiene media vara y tres dedos de diámetro; toda su superficie anuncia la destreza de su artífice, los enlaces, molduras y encadenamientos caprichosos ó geroglíficos de bastante relieve, limpieza, órden y simetría, ejecutados en una materia dura y compacta de grano fino, color gris de fierro, algo sonora al tocarla y da fuego al eslabon; tiene de proyectura ó de canto cosa de una tercia.

A la distancia de este pueblo cosa de una legua y media al poniente, existe á la orilla de la laguna de Chalco en el fondo de un ojo de agua cristalina, en un parage llamado San Juan Acuescomatl (manantial de agua redonda), antigua ermita arruinada, una Santa Cruz de

à côté de la principale entrée de la Salpêtrerie de la même ville. Le haut tient un peu de la tête de mort. Les yeux et le nez sont saillants; la bouche, ouverte et difforme, montre ses deux rangs de dents; et de chaque côté, il y a deux glands, ou franges prolongées et de bon goût, qui semblent formées par les cheveux: le tout est exécuté avec talent. La qualité de la pierre est compacte, dure, et de couleur rouge brun. (*Planche VIII.*)

Nº 20. — Pierre circulaire, rougeâtre, très dure, bien travaillée, et d'un pied de diamètre. La superficie offre des reliefs symétriques. La bordure et la croix laissent voir, au milieu, une face humaine parfaitement ronde, comme celle qu'on donne à la lune dans son plein. Cette pierre est incrustée dans la muraille, au haut de la porte intérieure de la maison de l'alcade indien José Pichardo. (*Planche VIII.*)

De *Xochimilco*, j'allai au village antique de *Cuitlahuac*.

Nº 21. — A l'entrée du cimetière de la paroisse, sont étendues sur le sol deux pierres circulaires à-peu-près semblables à des meules de moulin, chacune avec sa surface travaillée en relief[1], et toutes deux avec leur pied ou base, pour être fixées dans un corps solide, terre ou muraille. Elles ont au centre un trou rond qui va d'une face à l'autre, comme dans les meules, et qui a environ neuf pouces de diamètre. La pierre est noirâtre, poreuse et volcanique. La circonférence a douze pieds quatre pouces, le diamètre un peu plus de trois pieds, l'épaisseur un pied et demi. La figure gravée sur la surface tient plus de l'animal que de l'homme; pour mieux dire, elle est purement idéale. (*Planche VIII.*)

Nº 22. — Dans le même village, il existe, en la cabane d'un Indien, une pierre circulaire ou cylindrique, autel, base ou piédestal, dure et de couleur grise. Elle a trois pieds de diamètre et un pied et demi d'épaisseur. Elle est travaillée agréablement en relief, et offre plusieurs bandes parallèles bien disposées. (*Planche IX.*)

Nº 23. — Dans la cure de ce même village de *San Pedro Tlahuac*, ou *Cuitlahuac*, en langue du pays *résidu de l'eau*, il y a une pierre pesante, espèce de cuve qui a environ huit pieds quatre pouces de circonférence. L'intérieur a un pied neuf pouces de diamètre. Toute la superficie annonce une grande habileté dans le sculpteur, par les entrelacs, les dentelures, les arabesques ou les hiéroglyphes, qui y sont travaillés en relief avec une netteté et une symétrie remarquables. La matière est dure, compacte, d'un grain serré, et d'une couleur gris de fer. Elle est sonore quand on la frappe, et fait feu sous le briquet. Cette sorte de vase a environ un pied d'épaisseur. (*Planche IX.*)

A la distance d'une lieue et demie, à l'ouest de ce village, il existe, près de l'entrée de la lagune de *Chalco*, au-dessus d'une fontaine d'eau limpide, dans un lieu nommé *San Juan Acuescomatl* (*source d'eau abondante*), un antique ermitage en ruine. Là se voit une croix en

[1] Il paraîtrait, d'après le dessin et d'après ce que l'auteur ajoute un peu plus loin, que ces pierres sont seulement gravées en creux. La seconde est représentée sous le nº 21 *bis*.

piedra, á diez varas perpendiculares de la superficie del agua. La vimos algo escorzada, pero manifiesta un tamaño grande y parece intacta.

Desde este pueblo, habiendo tenido noticias de la existencia de varios residuos de la gentilidad, vulgarmente denominados Palacios de Moctezuma, en una isla de esta laguna, en donde está el pueblo de Xico, me determiné pasar á ella y verificar personalmente la verdad. En efecto me embarqué á dicho fin, y llegando, fuí á inspeccionar la boca de un antiguo volcan la que ocupa en parte dicha isla por el rumbo meridional, y puede tener una legua de circunferencia y casi media de diámetro, en el plano que hace en el fondo ó aplanamiento algo horizontal, siembran y recogen bastante maiz, sea por la via húmeda ó ígnea; pero en la parte opuesta ó septentrional es adonde existen las ruinas antiguas de paredones de cal y canto ya informes, y de varios terraplenes de piedras secas; solo manifiestan una mezcla sólida de materiales bien unidos, y varios vestigios de ladrillo encontrados en sus inmediaciones me aclaran una duda que siempre tenia: si los Indios fabricaban ladrillos cocidos (no hablo del adobe, lo usaban regularmente en sus casas antiguas y cerros hechos á manos); reparé que algunos eran cuadrilongos, otros cuadrado perfecto, de varios gruesos y bien cocidos.

Estos fragmentos de edificios fueron edificados en la antigüedad sobre la cresta de un antiguo crater de otro cerro hundido ó volado, saltado á explosion volcánica; se nota al pie ó falda occidental un ojo ó manantial de agua termal sulfúrea ó volcánica de un buey de agua, lo que confirma mi pensamiento ó le da alguna verosimilitud.

De esta isla seguí mi camino sobre el pueblo de Misquique.

Nº 24.—En el pueblo y casa curatal de Misquique (deriva del arbol mesquite) encontramos dos cabezas monstruosas y semejantes, de las que los gentiles fijaban en las paredes por la parte posterior, la que formaba una cola cilíndrica ó prismática. La calidad de la piedra es volcánica y negruzca, tiene de largo tres cuartas y un dedo, de alto una tercia. Está bien esculpida y tiene expresion.

Nº 25.—En el citado, dentro de la parroquia, hay una pila antigua, la que sirve ahora de pila bautismal y tiene de círculo cuatro varas y media, de ancho vara y media, su altura cosa de una vara y seis dedos. Tiene esculpido diferentes arabescos. La parte inferior, que sirve de basa á dicha pila, es plana; la calidad de la piedra es de la que se llama berroqueña, fué en la antigüedad toda pintada su superficie interior y exteriormente en-

pierre, à trente pieds au-dessus du niveau de l'eau. Nous ne la vîmes qu'en raccourci, à cause de l'éloignement; mais elle doit être grande, et paraît bien conservée[1].

En ce village, ayant pris note de l'existence de divers restes d'édifices désignés vulgairement sous le nom de Palais de Moctezuma, dans une île de cette lagune où se trouve le village de *Xico*, je me déterminai à y passer pour vérifier le fait. Je m'embarquai dans ce but, et en arrivant, j'allai explorer le cratère d'un ancien volcan qui occupe une partie de cette île vers le sud, et qui peut avoir une lieue de circonférence et près d'une demi-lieue de diamètre. Dans le vallon qui en occupe le fond, à-peu-près horizontal, on sème et l'on récolte assez de maïs, dont la culture est favorisée soit par l'effet de l'humidité, soit par l'effet de la chaleur ignée. Dans la partie opposée, c'est-à-dire vers le nord, on voit les ruines d'anciennes murailles construites en chaux et pierres maintenant informes[2], et de divers terres-pleins en pierres sèches qui montrent seulement un assemblage solide de matériaux bien unis. Plusieurs restes de briques, trouvés dans les environs, éclaircirent un doute que j'avais toujours eu; savoir, si les anciens Indiens fabriquaient des briques cuites. Je ne parle pas de la brique crue dont ils se servaient communément pour leurs maisons et pour les *tumulus* faits de main d'hommes. Là je reconnus que quelques-unes de ces briques étaient faites en carré long, d'autres en carré parfait, de différentes épaisseurs, et bien cuites.

Ces fragments appartenaient à des édifices qui furent élevés dans les temps anciens, sur la crête d'une autre éminence abaissée ou brisée par une explosion volcanique. On trouve au pied de la pente occidentale une source abondante d'eau thermale, sulfureuse ou volcanique, ce qui confirme mon opinion ou lui donne de la vraisemblance.

De cette île je suivis ma route vers le village de *Misquique.*

Nº 24. — Dans le village et dans la maison curiale de *Misquique* (nom qui dérive de celui de l'arbre *mesquite*), nous trouvâmes deux têtes monstrueuses, semblables entre elles, de celles que les anciens habitants fixaient dans les murailles, au moyen de la partie postérieure qui formait une sorte de queue cylindrique ou prismatique. La qualité de la pierre est volcanique; elle est de couleur grisâtre; elle a vingt-huit pouces environ de longueur et un pied de hauteur. Cette tête de monstre a de l'expression et est bien sculptée. (*Planche X.*)

Nº 25. — Dans la même paroisse il y a une cuve antique en pierre, qui sert maintenant de cuve baptismale; elle a treize pieds et demi de circonférence, et quatre pieds et demi de diamètre. Sa hauteur est d'environ trois pieds six pouces. Différents arabesques y sont sculptés. La partie inférieure qui sert de base est unie. La pierre est granitique; elle a été anciennement peinte sur sa surface intérieure, et brillante et polie sur sa surface exté-

[1] Ce monument étant postérieur à l'arrivée des Européens au Mexique, Dupaix n'a pas cru devoir le faire dessiner dans cette collection.

[2] C'est sans doute par cette raison qu'on ne put en prendre aucune vue.

lucida y bruñida; es lo que se observa en varias partes de su labor; su color es un gris obscuro.

N° 26. — Otra piedra encontré algo semejante á las de Tlahuac citado, tiene tres varas y media de circunferencia, y una vara y cuatro dedos de ancho, y de canto una cuarta; su superficie da á entender una como figura humana, de manera que sus miembros son como divididos; la cabeza de animal, con corona y boca abierta y ciertos geroglíficos, lo que se ve de un lado se repite del otro y solo se ve una mitad de dicha figura en un plano y la otra en el otro. Abraza con piernas y brazos los dichos planos. Tiene su base la que se ve para fijarla en el suelo, quedando entonces la piedra en su situacion propia, la vertical. Su materia es de lava negruzca, dura y muy porosa. Se halla puesta en una cerca vecina al curato.

N° 27. — En el mismo pueblo en una casa nombrada la *Tecpan* hay colocada en la pared una losa cuadrilonga de las volcanisadas, de altura media vara, y de ancho una cuarta y un dedo; se ve grabada en su plano de medio relieve un coyote ó perro silvestre, y tiene de largo desde la punta de la oreja hasta la de la cola media vara. La piedra es negra y de grano algo fino; tenia antes, por lo que aparece, un baño de cal fina.

N° 28. — De la antigua iglesia y en la sacristía existe una ara de sacrificio de figura cilíndrica; tiene grabado de alto relieve, en la parte que ocupa su media circunferencia, una culebra doblada; tiene escamas y cascabeles, corona y penacho de pluma en la cabeza con la boca abierta y la lengua partida. La acompañan ciertos atributos ó figuras geroglíficas. El cilindro tiene moldura en las dos extremidades planas; su altura tres cuartas, de circunferencia dos varas menos cuatro dedos, de diámetro media vara y tres dedos. La calidad de la piedra es volcánica, algo porosa y de color de fierro.

N° 29. — Frente del cementerio de la parroquia del mismo pueblo, hay una piedra circular embutida en una muralla, tiene de diámetro media vara, su campo está dividido por varios círculos concéntricos y otros adornos simétricos.

N° 30. — En el mero pueblo existe en la casa de un Indio, en la orilla de la laguna, por la parte norte del dicho, una cabeza con sus adornos ó pendientes laterales; debia ser de las que solian embutir en la pared para lucimiento de ella, encajando por un cabo que tenia en la parte posterior del cráneo y hacia cuerpo con ella. Su materia es de lava negruzca con mezcla de morado obscuro. Su tamaño es igual al del natural.

N° 31. — Existe en la torre de la parroquia del citado, otra piedra embutida y forma de relieve sobre una losa plana tres espiras ó volutas; tiene una cuarta en cuadro.

N° 32. — Este idolito, del tamaño de su dibujo y visto

rieure; c'est ce qui se remarque encore dans diverses parties. Sa couleur est gris foncé. (*Planche X.*)

N° 26. — Je trouvai une autre pierre à-peu-près semblable à celles de *Tlahuac*, déja mentionnées. Elle a dix pieds et demi de circonférence, trois pieds quatre pouces de diamètre, et neuf pouces d'épaisseur. Sa face supérieure offre comme une figure d'homme dont les membres sont morcelés. Une tête d'animal avec une couronne et certains hiéroglyphes, la bouche ouverte, se voit d'un côté et se répète de l'autre, de manière qu'on n'aperçoit que la moitié de la figure sur un côté de la pierre, et l'autre moitié sur l'autre côté. Elle semble embrasser avec les bras et les jambes les deux faces de cette pierre. Elle a une base ou queue pour servir à la fixer, en la supposant dans la situation qui lui convient, la verticale. La pierre est de lave grisâtre, dure et très poreuse. Elle était posée dans un enclos voisin de la cure. (*Planche XI.*)

N° 27. — Au même lieu, et dans une maison nommée *Tecpan,* je vis, incrustée dans la muraille, une dalle de pierre volcanique, haute d'un pied et demi et large de dix pouces, sur laquelle est sculpté en bas-relief un *coyote* ou chien sauvage, d'un pied et demi de long, depuis l'extrémité des oreilles jusqu'à celle de la queue. La pierre est noirâtre et d'un grain assez fin. Elle était revêtue, ainsi qu'il y paraît encore, d'une couche de chaux très fine. (*Planche XI.*)

N° 28. — Il existe dans la sacristie de l'église une sorte d'autel de sacrifice, de forme cylindrique, qui offre sur la moitié de sa circonférence un serpent en relief, replié, couvert d'écailles comme le serpent à sonnettes. Une espèce de couronne et de panache se trouve sur sa tête; la bouche est ouverte et la langue est fourchue. Cette figure est accompagnée de certains attributs ou hiéroglyphes. La pierre cylindrique a un rebord à chaque extrémité. Elle a vingt-huit pouces de haut, environ cinq pieds et demi de circonférence, et un pied neuf pouces de diamètre. Elle est volcanique, assez poreuse, et couleur de fer. (*Planche XI.*)

N° 29. — Devant le cimetière de la paroisse du même village, se trouve une pierre circulaire, encastrée dans un mur, et dont le diamètre a un pied et demi. Sa surface est ornée de plusieurs cercles concentriques, avec d'autres ornements symétriquement sculptés. (*Planche XI.*)

N° 30. — Dans le même village, en la maison d'un Indien, à l'entrée de la lagune, et vers le nord, il existe une tête humaine avec des ornements qui pendent sur les côtés. Elle doit être de celles qu'on avait coutume d'enclaver dans les murailles pour les exposer aux regards, au moyen d'une queue ou d'un prolongement qui tenait à la partie postérieure du crâne et qui faisait corps avec lui. La pierre est de lave grisâtre avec un mélange de brun foncé. La tête est de grandeur naturelle. (*Planche XII.*)

N° 31. — Dans la tour de l'église se trouve incrustée une autre pierre qui présente en relief trois volutes ou spirales. Elle a neuf pouces en carré. (*Planche XII.*)

N° 32. — La petite idole représentée sous ce numéro,

de perfil, regularmente dios doméstico ó casero, está esculpido de bulto, y se conoce que el artífice lo labró con lima dulce ó por frotacion, con la particularidad de no tener brazos; está con propiedad sentado, tiene en el lugar del orificio un agujero transversal para su colgadura; los mas de estos Dioses penates tienen sus taladros por varias partes del cuerpo para el mismo intento. Su calidad es jaspe de un grano muy sutil y suave al tacto.

Nº 33. — Otro idolito mutilado, algo mayor y segun su dibujo, visto de frente y de perfil, con su adorno de cabeza; las facciones de la cara son reparables, y tienen expresiones; su parte anterior es algo prolongada, los ojos parecen cerrados, y la boca abierta, tal cual la puede tener un hombre que canta ó padece. Su materia es de las piedras volcánicas, dura y pesada, de un color de fierro medio encendido. La cabeza y pescuezo son sólidos; los brazos y lo inferior del cuerpo, mutilados, tienen la gran particularidad de ser huecos; los pedazos de dichos brazos lo son hasta los hombros, el cuerpo hasta el nacimiento del pescuezo, manifestando exteriormente con varias istrias las costillas.

Nº 34. — Todas las piedras antiguas bajo los diez números siguientes son encontradas en el pueblo de Tlalmanalco. Esta representa un busto mugeril de piedra verde, llamada por los naturales *chalchihuitl;* es en su tamaño algo mas que el natural, bien cincelada y con ciertas proporciones en la cara. Los dos bultos manifiestan su sexo; en la parte del pecho hay una concavidad algo regular destinada á contener alguna piedra preciosa. Los adornos de la cabeza son puestos con mucho órden y relieve. La vimos en casa del señor cura de dicho pueblo.

Nº 35. — En la casa de un Indio encontramos una estatua de medio cuerpo arriba, con sus dos manos ó puños cerrados pegados en el pecho, es algo menor que lo natural. La calidad de la piedra es poco pesada, lisa y llana, su color semiceniciento.

Nº 36. — Esta piedra representa una especie de repisa ó pedestal algo cúbico, acompañado de moldura y figuras coordinadas; puede tener una cuarta en cuadro, está embutida casualmente en un paredon viejo. La calidad de la materia no tiene nada de particular.

Nº 37. — Esta cabeza, con pocos adornos, es del tamaño de las proporciones humanas, la piedra es algo maciza y de color aplomado, se conoce que la pintaron con cierta mezcla blanca y bruñida. Ofrece unas facciones sujetas al arreglo del diseño. La vimos en el curato en donde se dibujó.

Nº 38. — Esta losa, que manifiesta el dibujo, es cuadrilonga, tendrá una vara de largo y mucho menos de ancho, de un grueso proporcionado; tiene su moldura ó liston, y el centro, le ocupa una figura regular, la que parece una flor de seis pétalos.

Nº 39. — En la choza de un Indio se encontró una

vue de profil, et de la grandeur du dessin, est probablement une divinité domestique, ou pénate; elle est sculptée en ronde bosse, et l'on voit que l'artiste l'a travaillée avec la lime ou par un autre moyen de frottement. Elle n'a point de bras, et est assise; elle a au lieu d'orifice un trou transversal pour servir à l'attacher. La plupart de ces divinités sont trouées en diverses parties du corps dans le même but. Celle-ci est de jaspe d'un grain fin et doux au toucher. (*Planche XII.*)

Nº 33.—Autre petite idole mutilée, un peu plus grande que la précédente, et semblable au dessin. Elle est vue de face et de profil, sous les numéros 33 et 33 *bis,* avec ses ornements de tête. Les traits de la figure sont remarquables et ont une certaine expression; la partie antérieure est un peu alongée; les yeux paraissent fermés, la bouche est ouverte comme celle d'un homme qui chante ou qui souffre. La pierre est volcanique, dure et pesante, couleur de fer à demi brûlé. La tête et le col sont solides; les bras et la partie inférieure du corps, mutilés, offrent la singularité d'être creux; les fragments de bras le sont jusqu'aux épaules, et le corps jusqu'à la naissance du col. Les côtes sont figurées extérieurement par plusieurs cannelures. (*Planche XII.*)

Nº 34. — Toutes les pierres antiques figurées sous les dix numéros suivants ont été trouvées dans le village de *Tlalmanalco.* Celle sous le numéro 34 représente un buste de femme en pierre verte, nommée par les habitants *chalchihuitl.* Elle est un peu plus grande que nature, bien sculptée, et le visage a certaines proportions bien observées. Les seins dénotent le sexe. La poitrine a une cavité assez régulière, destinée peut-être à renfermer quelque pierre précieuse. Les ornements de la tête sont disposés en relief avec beaucoup de symétrie. Nous trouvâmes cette figure dans la maison du curé dudit village. (*Planche XIII.*)

Nº 35. — Dans la maison d'un Indien, nous vîmes une statue à mi-corps avec les mains ou les poings fermés sur la poitrine. Elle est un peu moins grande que nature. La pierre est peu pesante, lisse et unie; la couleur est d'un gris peu foncé. (*Planche XIII.*)

Nº 36. — Cette pierre représente une sorte de table ou de piédestal, presque cubique, avec des moulures et des figures bien coordonnées. Elle peut avoir neuf pouces en carré, et se trouve encastrée accidentellement dans un vieux mur. La qualité de la pierre n'a rien de particulier. (*Planche XIII.*)

Nº 37. — La tête représentée sous ce numéro, avec peu d'ornements, est de grandeur naturelle. La pierre est assez compacte et de couleur grisâtre; on reconnaît qu'elle a été peinte d'un enduit blanc et poli; elle offre des traits conformes à l'art du dessin. Nous la trouvâmes dans la cure, où elle fut dessinée. (*Planche XIII.*)

Nº 38. — Cette pierre présente un carré long, dont la hauteur est de trois pieds; elle a beaucoup moins de largeur, et une épaisseur proportionnée; elle a un rebord en relief, et le centre est occupé par une figure régulière qui rappelle une fleur à six pétales. (*Planche XIII.*)

Nº 39. — Je trouvai, dans la cabane d'un Indien, une

piedra antigua, y figura un animal desconocido, labrado en una materia durísima y pesada, color gris de fierro, susceptible de un bello pulimento; la actitud de este cuadrúpedo es en reposo; ignoro si el prototipo existe en la naturaleza, mas bien soy de parecer que solo existiria en la imaginacion de su artífice. Lo demas está bien esculpido y con bastante expresion, en la cabeza, cuerpo y demas miembros, como se puede satisfacer por su retrato. Tiene de longitud desde la punta de la nariz, hasta el orificio media vara, con un grueso regular. Se parece á lo pronto á un fetus.

N° 40. — En el molino de Nuestra Señora del Socorro, hay una estatua de piedra de color obscuro, enbutida en una pared, sentada y en ademan de satisfacer la hambre. Tiene de altura media vara menos dos dedos.

N° 41. — En el mismo molino, hay otra estatua de piedra, tambien embutida en la pared, casualmente, y representa un busto de muger, sobre el estilo egipcíaco antiguo, su escultura presenta un labor nada despreciable. Tiene de altura esta figura indeterminada media vara de alto, por lo que ha padecido mucho del discurso del tiempo.

N° 42. — Siempre en la misma pared se nota otra figura algo monstruosa, y consiste en una cabeza que se reposa sobre dos piernas, agarrándose las rodillas con las manos. Su representacion no desdice enteramente de la manera egipcíaca, ó de aquellos tiempos remotos; aquí se repara el gorro frigio; al todo de ella le sirve de repisa ó base un plano circular; la calidad de la piedra es semejante á las dos anteriores.

N° 43. — Piedra cúbica; en uno de sus lados, se ve una figura á manera de dos tibias puestas en aspa, contenidas en una orla cuadrada, el todo de relieve.

N° 44. — Pasando de este pueblo á el de Mecamecan, á la distancia de una legua y á su oriente, existe un peñasco aislado, de circunferencia ó circunvalacion veinte varas, y de altura cuatro varas una cuarta; y la parte superior forma una curva de diez varas y una cuarta de extension y algo menos de ancho. La calidad es berroqueña gris, grano fino y brillante; por la parte que mira al oriente tiene seis escalones cortados en el mismo mojin de la piedra, los que facilitaban la subida y tienen de plano una cuarta, y media vara de alto. Este antiguo monumento, comparable por su destino á las antiguas pirámides de Egipto, podia servir á dos usos, el uno por su elevada y bella situacion á mirador por la parte occidental, y mas bien de observatorio astronómico, pues se notan en él, grabado de hueco, varias figuras simbólicas y astronómicas que hacen frente al sur, y tambien en la parte que mira al poniente, pero algo borradas. La figura que mas sobresalta en este lienzo es un hombre en pie y perfilado en la actitud de hacer observaciones astronómicas, con la cara y brazos levantados y dirigi-

pierre antique figurant un animal inconnu, sculpté en matière très dure et très pesante, couleur gris de fer, et susceptible d'un beau poli. Ce quadrupède est dans l'attitude du repos; j'ignore si son type existe dans la nature, mais il semble plutôt qu'il n'ait existé que dans l'imagination de son auteur. Du reste, il est bien sculpté, et avec assez de goût, dans la tête, le corps et les membres, ainsi que peut le faire voir le dessin. Sa longueur est d'un pied et demi, et son épaisseur bien proportionnée. Au premier coup d'œil, cet animal ressemble à un fœtus. (*Planche XIII.*)

N° 40. — Dans le moulin de Notre-Dame de Secours, il y a une statue en pierre de couleur noirâtre, encastrée dans un mur. Elle est assise et semble dans l'action de manger. Elle a environ un pied et demi de haut. (*Planche XIV.*)

N° 41. — Au même moulin, on voit une autre statue en pierre, également encastrée dans la muraille, comme accidentellement. Elle représente un buste de femme dans l'ancien style égyptien, et est d'un travail qui n'est point à dédaigner. Cette figure, qui n'offre que le buste non terminé, a aussi un pied et demi de haut. Elle a beaucoup souffert des ravages du temps. (*Planche XIV.*)

N° 42. — Toujours dans la même muraille, se trouve fixée une autre figure assez fantastique, qui consiste en une tête qui repose sur deux jambes, avec deux mains tenant les genoux. Elle ne diffère pas entièrement de la manière égyptienne, ou du goût de ces temps éloignés. On y remarque une sorte de bonnet phrygien. Le tout est supporté par une base plane et circulaire. La qualité de la pierre est la même que dans les deux morceaux précédents. (*Planche XIV.*)

N° 43. — Ce numéro représente une pierre cubique, sur un des côtés de laquelle se voient en relief deux sortes de tibias posés en X, et entourés d'un rebord carré. (*Planche XIV.*)

N° 44. — Passant de ce village à celui de *Mecamecan*, je trouvai, à la distance d'une lieue à l'est, une roche isolée, ayant soixante pieds de tour et environ treize pieds de haut. La partie supérieure forme une courbe de trente pieds neuf pouces, avec un peu moins de diamètre. Cette roche est en granit gris, d'un grain serré et brillant. Du côté de l'orient, il y a six échelons taillés dans le bloc, qui aident à monter au sommet, et qui ont à-peu-près deux pieds trois pouces de hauteur. Cet antique monument, comparable par sa destination aux pyramides égyptiennes, a pu servir à deux usages. Premièrement, ce pouvait être, par sa position agréable et élevée, une sorte de belvédère, ou, mieux encore, d'observatoire astronomique; car on remarque sur le côté qui fait face au sud et aussi à l'ouest, divers signes symboliques et astronomiques gravés en creux, mais un peu effacés. La figure qui ressort le plus est celle d'un homme en pied et de profil, dans l'action d'observer les astres, la tête et les bras levés et dirigés vers l'orient. Il a un tube optique terminé par une masse circulaire[1]. Au-dessous

[1] Cette explication pourrait être mise en doute, par la raison que ce même signe, désigné ici comme un tube optique, se retrouve dans d'autres

dos hácia el levante, con una especie de tubo óptico con su remate circular; y á sus pies, en una especie de orla ó casillas con varios adornos, se ven repartidos en seis cuarteles, otros tantos signos celestiales, producto al parecer de lo observado, bien que por delante se ve un conejo, símbolo astronómico mejicano, con dos órdenes de círculos paralelos, ó sean números. Por la parte posterior de la misma figura, se notan otros dos signos, y el todo parece que se inclina al estudio de la misma ciencia; algunos de estos signos astronómicos tienen alguna conexion con el órden antiguo del calendario mejicano expuesto á la vista pública. Existe este famoso monumento en una ladera ó loma, en los linderos de la hacienda de San José Tepatolco.

Al lado del citado pueblo se ve una antigua cueva idolátrica, formada á mano á fuerza de pico ú otros instrumentos, para nosotros desconocidos, en una peña viva; tiene de longitud once varas, de latitud cinco varas y media, y de altura cinco varas y media; llaman este parage misterioso el sacro Monte, de bastante elevacion y frondosidad.

Nº 45. — En el pueblo de Ozumba á poca distancia del pasado, se halla colocada en el piso ó enlosado del cementerio una piedra circular de tres varas dos tercias de circunferencia, y de canto una cuarta; y en su centro tiene un círculo taladrado, y se ven con admiracion el repartimiento de su superficie plana que consiste en varias figuras puramente sujetas á las reglas geométricas; su diseño lo ha de verificar; la piedra es maciza y dura, su color gris de fierro.

Nº 46. — La piedra siguiente hallada en el pueblo de Chimalhuacan Tlachialco, detras de las casas Reales y en la de un Indio, es una piedra redonda, y figura en su plano superior una flor de cuatro pétalos, en su centro otra de seis, de circuito vara y media, de canto una cuarta, su materia es de piedra comun.

Nº 47. — Otra piedra antigua, y manifiesta una figura humana, al parecer de muger, y sentada á su manera. La cabeza la tiene armada á modo de la Cibel fabulosa, sea montera, ó murallas con sus almenas; tiene en la mano derecha una insignia, como fruto ó geroglífico desconocido; tiene de altura en la situacion en la que se halla media vara y un dedo, y de ancho una tercia. Las facciones de su cara son muy abultadas, su escultura está ejecutada en una piedra comun algo deteriorada; es entera y solo le falta la mano izquierda.

Nº 48. — La otra piedra es un círculo ó plano circular; tiene de diámetro media vara, y de proyectura una cuarta; por orla unos ángulos entrantes y salientes, y en lo interior del plano, una especie de flores de muchos pétalos dispuestos con simetría; y el punto cén-

de ses pieds, dans une sorte de bordure divisée en petites cases avec divers ornements, se voient, répartis en six quartiers, des signes célestes qui semblent être le résultat des observations. Au-devant du personnage est un lapin, symbole astronomique mexicain, avec deux rangées de cercles parallèles qui peuvent être des nombres. Derrière on voit deux autres figures du même genre; et le tout prouve une étude dirigée vers la même science. Plusieurs des signes astronomiques ont quelque rapport avec l'ancien ordre du calendrier mexicain généralement connu. Cet important monument existe sur le penchant d'une colline, près des limites de l'habitation de *San José Tepatolco*. (*Planche XV.*)

Auprès du même village, on voit une ancienne caverne qui servit au culte idolâtre; elle a été taillée de main d'hommes dans le roc vif et à force de pics ou autres instruments qui nous sont inconnus. Cette caverne a trente-trois pieds de long, seize pieds et demi de large, et autant de hauteur. On appelle cet endroit le *Mont sacré;* il est assez élevé, et couvert de bois.

Nº 45. — Dans le village d'*Ozumba*, à peu de distance de *Mecamecan*, on trouve dans le mur d'enceinte du cimetière une pierre circulaire de onze pieds de circonférence, et de neuf pouces d'épaisseur; au centre il y a un cercle merveilleusement travaillé en relief. Il consiste en figures purement géométriques, dont le dessin rend un compte exact. La pierre est dure, et compacte; la couleur est gris de fer. (*Planche XVI.*)

Nº 46. — Au village de *Chimalhuacan Tlachialco*, derrière la Maison Royale, et dans celle d'un Indien, il y a une pierre ronde dont le dessus offre une sorte de fleur sculptée, à quatre pétales, au centre de laquelle on en voit une autre qui en a six. La pierre est commune; elle a quatre pieds et demi de circonférence et neuf pouces d'épaisseur. (*Planche XVI.*)

Nº 47. — Sous ce numéro, est une autre pierre antique représentant une figure humaine. C'est, selon l'apparence, une femme assise à l'ancienne manière. La tête est armée comme celle de la Cybèle de la fable, c'est-à-dire coiffée de murailles avec leurs créneaux; elle tient dans la main droite un attribut, fruit, ou figure hiéroglyphique inconnue. Cette statue a un peu plus d'un pied et demi de haut, et un pied de large. Les traits du visage sont fort saillants. Ce morceau est exécuté en pierre commune un peu détériorée; il est entier moins la main gauche qui manque. (*Planche XVI*)

Nº 48. — La pierre suivante est circulaire; elle a un pied et demi de diamètre, et neuf pouces d'épaisseur. Sa bordure est composée d'angles saillants et rentrants, et au milieu est une sorte de fleur, composée d'un assez grand nombre de pétales disposés avec symétrie. Le

sculptures où il ne peut avoir, en aucune manière, la même signification, et sur-tout dans un grand nombre d'hiéroglyphes peints par les Mexicains Aztèques, où il est employé très fréquemment, et de façon à n'être nullement pris pour un instrument d'astronomie. Nous devons ajouter que, si telle eût été l'intention de ceux qui ont sculpté le rocher dont il est question, le tube eût été placé à la hauteur de l'œil, au lieu de l'être à la hauteur du menton, ce qui n'offrait pas à l'artiste plus de difficulté, et n'eût laissé aucun doute sur l'usage de l'instrument.

trico forma una cruz. Tiene bastante relieve, con convexidad. La materia es de la comun.

N° 49. — En el pueblo ya citado atras de Ozumba, vimos en casa del teniente de justicia D. Francisco Muniani, un ídolo de cuerpo entero, y tiene de alto tres cuartas, es bastante barrigon, tiene de adorno en la cabeza una banda, y pendientes en las orejas, su faja y taparabo, en pie y sobre un zócalo cuadrado. Tiene cierto anillo en las narices.

N° 50. — De este pueblo de Ozumba fuimos al pueblo de Quautla Amilpa, y de este, á distancia de una legua al poniente, á el de San Juan Ahuehuepa, en donde existe una estatua mutilada, y tiene de altura mas de una vara, y en lo que queda de ella nos obliga á echar menos las demas partes. Tiene en el pecho una como á modo de pechera, y su faja con su nudo que le sirve como de taparabo; la piedra es de cantería.

N° 51. — Estos dos trozos pertenecen á la misma cabeza, pues el uno manifiesta la frente y el otro la parte posterior. Se encontró en el pueblecito de Ahuehuepa, y representa una parte de cabeza de muger con todo su adorno simétrico y bien esculpida en una piedra de cantería colorada, dura y sólida del tamaño del natural.

N° 52. — De este pueblo pasamos á el de Indios de Xonacatepec; en la casa del teniente de justicia encontré una máscara ó media cabeza de seis pulgadas de alto y cuatro de ancho, labrada en una piedra blanca y algo transparente, muy bien labrada y característica de esta nacion ;lla man esta piedra Tecale.

Encontré un zopilote pollito casualmente en una cueva natural, situada en unos cerritos calcáreos, entre Xonacatepec y el pueblo de Chetlan; este pájaro, tan comun y necesario en este reino, solo el acaso me procuró su hallazgo; andando por el camino real vide esta cueva en una eminencia ó lomas de yeso, y deseando investigarla me determiné, subí y entré en ella; pero á poco vide dos de esos chicos zopilotes, no acertando por lo pronto á adivinar su especie, hasta que finalmente la conocí, y ciertamente es la cosa mas particular que se puede ver; su configuracion y su bello anteado, ojos, cabeza y pico negros, todo es en él extraño, las patas gris claro. Cuando me vió abrió las alas, y con bufidos ronquidos y amenazadores queria embestirme; es sumamente dificultoso encontrarlos en esa edad, por la razon que siempre anidan en las peñas escarpadas.

Habiendo permanecido dos dias en este pueblo de Chetlan, nombrado por sus dilatadas, frondosas y fructíferas huertas, seguí mi marcha sobre el de Acatlan, poblacion grande, la que produce muchas pitayas; su clima es sumamente cálido y reseco, como lo es casi toda la Misteca baja, en donde las lluvias son menos abundantes que en otras muchas partes de este reino, lo que facilita la procreacion de insectos venenosos, y asi hay con abundancia, alacranes, cienpies, tarántulas, etc.

point central forme une croix. Le relief est assez élevé, et un peu convexe. La pierre est commune. (*Planche XVI.*)

N° 49. — Dans le village déja cité, derrière Ozumba, nous vîmes en la maison du lieutenant de justice, Dom Francisco Muniani, une idole entière, de vingt-sept pouces de haut. Elle est assez corpulente; elle a pour ornement un bandeau sur la tête, des pendants d'oreilles, une sorte d'anneau au nez, une ceinture avec un petit tablier; elle est en pied sur un socle carré. (*Planche XVI.*)

N° 50. — Du village d'Ozumba nous allâmes à celui de Quautla Amilpa, et de là à Saint-Jean Ahuehuepa, une lieue à l'ouest, où je trouvai une statue mutilée, ayant un peu plus de trois pieds de haut [1]. Ce qui en reste donne lieu de regretter les parties qui manquent. On remarque sur la poitrine une sorte d'ornement singulier, et plus bas une ceinture et son nœud, qui servent à cacher la nudité. Cette statue est en pierre taillée. (*Planche XVII.*)

N° 51. — Les deux fragments, sous ce numéro, représentent la même tête vue par-devant et par-derrière. Je la trouvai dans le petit village de Ahuehuepa; c'est la partie supérieure d'une tête de femme, avec tous ses ornements symétriques, bien sculptée, en pierre dure, rouge, et de grandeur naturelle. (*Planche XVII.*)

N° 52. — De là je passai au village indien de Xonacatepec, où je vis, dans la maison du lieutenant de justice, un masque ou moitié de tête, de six pouces de haut sur quatre de large, sculpté en pierre blanche, assez transparente, et appelée *técale*. Elle est bien travaillée, et offre les traits caractéristiques de la nation. (*Planche XVII.*)

Je trouvai, dans une grotte naturelle, située au milieu d'une chaîne de collines calcaires, entre Xonacatepec et le village de Chetlan, un jeune *zopilote* [2]. Cet oiseau, si commun et si utile dans ces contrées, s'offrit à moi par hasard. En cheminant par la route royale, j'aperçus cette grotte sur une éminence formée de gypse. Je me décidai à y monter, et, à peine entré, je vis deux petits *zopilotes* dont je ne pus reconnaître sur-le-champ l'espèce; mais je la reconnus ensuite, et c'était assurément une chose remarquable que la beauté de leur forme, de leur tête, de leurs yeux, de leur bec noir, de leurs pattes gris-clair : tout était extraordinaire dans celui que je pris. Quand il me vit, il ouvrit les ailes avec des frémissements de colère et des murmures menaçants, et chercha à m'attaquer. Il est fort difficile d'en rencontrer à cet âge, par la raison qu'ils font toujours leur nid sur les roches escarpées.

Étant resté deux jours à Chetlan, renommé par ses jardins vastes, remplis d'ombrages et d'arbres fruitiers, je suivis ma route sur le village d'Acatlan, qui renferme une population considérable, et qui produit beaucoup de *pitayas*. Le climat est sec comme celui de toute la Misteca basse, où les pluies sont moins abondantes que dans beaucoup d'autres parties du royaume, ce qui favorise la multiplication des insectes venimeux : aussi y a-t-il un grand nombre de scorpions, de scolopendres, de tarentules, etc.

[1] Selon l'apparence, cette mesure s'applique au fragment restant de cette statue, ce qui fait penser qu'elle avait dans son entier la taille humaine.

[2] Sorte de vautour, un peu plus gros qu'un corbeau, très utile par la promptitude avec laquelle il débarrasse le pays des animaux morts et autres immondices.

Nº 53. — Transitando este último sobre el de Chila, en este, á distancia de tres cuartos de legua al norte, permanece en parte, en el plano superior de un cerro llamado la Tortuga, una pirámide de plano cuadrangular, la que tiene treinta y dos varas en cada cara ó triángulos isóceles, y de altura perpendicular veinte varas y diez y ocho de anchura en la parte superior. Es de piedra regular, aunque por ahora lo mas es mezcla de barro, cal y piedras. La escalera mira al poniente; se halla por razon de su vejez bastante deteriorada, su basa está algo soterrada, y solo es de un cuerpo.

Nº 54. — Al pie de dicha pirámide, en el ángulo nordeste, permanece un sepulcro subterráneo en forma de cruz, revestido interiormente de piedras labradas, unidas con cal y enlucidas con mezcla blanca. La entrada está á la superficie del terreno, se baja en él por seis escalones de vara y media de plano, que dan entrada á una plazuela cuadrilonga de unas dos varas de longitud y vara y media de latitud, y de altura otras dos varas; dicha plazuela tiene en sus tres caras otros tantos cañones de vara y media de profundidad horizontal, y una vara en cuadro de cavidad. Aun se registran unas osamentas humanas. El cielo que cubre esos sepulcros ó cañones es de una mezcla muy sólida de cal batida, del grueso algo menos de una cuarta. La altura total de su profundidad sobre el nivel del terreno llega hasta tres varas y tres cuartas.

En el mentado pueblo de Chila hay principal en su plaza, y en su centro un árbol llamado zeyva. La sombra que proyecta al mediodia mide una circunferencia de ciento cuarenta y tres varas; su diámetro cuarenta y ocho varas; el grueso de su tronco tiene diez y nueve varas; su hoja es oblonga de un verde manzana lustroso; sus venas son poco aparentes, su longitud poco mas ó menos de una cuarta. La altura de este hermoso vegetal no corresponde á su contorno; las ramas son tendidas horizontalmente, es algo achaparrado; tiene la singularidad que los dias de mercado sirve de quitasol ó de toldo á las gentes que concurren á él.

Nº 55. — De este sitio fuimos al pueblo de Huahuapa, y á la distancia de una legua por el rumbo del oriente, en una loma, parage nombrado Tallesto, hay en la superficie del terreno una piedra de figura prismática, y en una de sus caras está grabado en ella de relieve un escudo con su orla, y en el campo una figura ó símbolo; debajo de dicho escudo nace una mano la cual empuña una especie de lanza ú otra arma ofensiva. Otra figura se nota, no sé si será el símbolo del pueblo Huahuapa ó quizá el todo de él. Tiene dicha piedra, la que es azul bajo, sólida, de grano fino, una vara y media de longitud y media vara de latitud.

Del pueblo Huahuapa proseguí mi derrota sobre el de Tamazulapa, y el de Teposcolula y en el de Tanguitlan; en este último permanece en la fragua del maestro Vicente Hernandez un ayunque ó trozo de fierro nativo de figura algo prismática, tiene de eje siete ochavas; el plano de su basa forma un triángulo irregular, y la

Nº 53. — D'Acatlan je me dirigeai sur le village de Chila. A trois quarts de lieue au nord, on trouve, sur une éminence nommée la Tortue, les restes d'une pyramide quadrangulaire dont la base a, sur chaque face, quatre-vingt-seize pieds, dont la hauteur perpendiculaire est de soixante, et la largeur, dans la partie la plus élevée, de cinquante-quatre. Ce monument est en pierres taillées; il est fort détérioré, à cause de sa vétusté, et est maintenant comme un assemblage de terre, de chaux et de pierre. L'escalier regarde l'ouest; il n'y avait qu'un seul corps de construction; la base est un peu enterrée par l'exhaussement du sol. (*Planche XVIII.*)

Nº 54. — Au pied de cette pyramide, et vers l'angle nord-est, se trouve l'entrée d'une sépulture souterraine en forme de croix, revêtue intérieurement de pierres taillées jointes par un ciment de chaux, et recouvertes d'un enduit blanc et brillant. L'ouverture est pratiquée à la superficie du sol, et l'on descend par six marches de quatre pieds et demi de longueur, qui mènent à une petite salle de six pieds de long sur quatre et demi de large. Cette salle, dont la hauteur est aussi de six pieds, a, sur ses trois autres faces, des souterrains de trois pieds en carré, et de quatre et demi de profondeur. On y voit encore des ossements humains. La voûte de ces souterrains est formée d'une couche solide de chaux, de neuf pouces d'épaisseur. La profondeur, à partir du niveau du sol, est d'environ onze pieds et demi. (*Planche XVIII.*)

Dans ce même village de Chila, au milieu de la place où est un corps de garde, on voit un arbre remarquable, nommé *zeyva*. Son ombre, à l'heure de midi, a quatre cent trente pieds de circonférence, et par conséquent plus de cent quarante pieds de diamètre. L'épaisseur du tronc est de cinquante-sept. La feuille est oblongue, couleur vert-pomme, brillante; ses nervures ne sont presque pas apparentes, et sa longueur est d'environ neuf pouces. La hauteur de ce bel arbre ne répond pas à son étendue en largeur; il est un peu étêté, et ses branches s'étendent horizontalement. Les jours de marché, il sert de parasol ou de tente à la population qui se met sous son abri.

Nº 55. — De là nous allâmes au village de Huahuapa, et, à une lieue à l'est, nous trouvâmes, sur une colline à laquelle on donne le nom de Tallesto, une grande pierre de figure prismatique gisant sur la terre. L'une de ses faces offre, gravé en relief, un écu ou bouclier avec son orle, et, dans le champ, une figure symbolique. De la partie inférieure de l'écu sort une main qui tient une espèce de lance, ou autre arme offensive. On y voit encore une autre figure. Je ne sais si c'étaient là les armes ou l'enseigne du village de Huahuapa. Cette pierre, d'un bleu pâle, dure, et d'un grain fin, a quatre pieds et demi de long sur un pied et demi de large. (*Planche XIX.*)

En quittant Huahuapa, je suivis ma route à travers les villages de Tamazulapa, de Teposcolula et de Tanguitlan. Dans ce dernier, je vis en la forge de Vincent Hernandez une masse de fer natif, de forme prismatique, de trente-deux pouces de haut. Sa base est un triangle irrégulier, dont les trois côtés donnent un total d'environ quatre

circunferencia que ocupan sus tres lados, llega á vara y media; y sin embargo de su descanso sobre el piso de dicha fragua vibra y produce un cierto sonido al herirlo con el martillo. Aseguran que su peso llega á sesenta arrobas; actualmente se reduce á servir de ayunque; su textura es lisa, suave y nada porosa, y su color interno se acerca algo á el de la platina.

Nº 56. — En el mismo pueblo encontré una cabeza suelta é ideal, y como enmascarada, y se parece algo á una calavera adornada; tendrá mas ó menos el tamaño natural; es de piedra colorada y muy maciza, esta obra de escultura ya manifiesta en su labor y representacion otro estilo diferente del mejicano, propiamente dicho.

Nº 57. — Las piececitas antiguas, señaladas por los números desde 57 hasta el de 63, las hallaron en las inmediaciones próximas del pueblo ya citado de Tanguitlan, y asi el número 61 nos hace ver un dardo de figura triangular ó de tres lomos afilados, y su vértice muy puntiagudo; tiene su asa, mango, asta ó cola por donde engastarlo ó embutirlo en la asta de la flecha ó saeta. El original es un poco menor en tamaño, su materia es de pedernal de un color gris claro, y de tal configuracion que al herir la entrada es fácil, y su salida dificultosa formando anzuelo.

Nº 58. — Esta pequeña pieza de piedra ó barro cocido, colorado en extremo, suave y lisa, y labrada con finura y gusto, manifiesta ser algun juguete de los antiguos. Está compuesta de dos piezas, la inferior no taladrada, pero sí istriada circularmente con gracia, y sus dos caras ó planos circulares opuestos son horizontales, con un agujero en su centro; se une perfectamente con la otra pieza superior con la diferencia que esta es taladrada y hueca, salvo sus dos extremidades, las que forman dos planos iguales, con sus agujeros, los que se unen con la parte suelta de su base, como mejor se podrá comprender por su contorno, y se pasaba verticalmente un cordel por dichos agujeros, y reunian las dos partes y formaban un todo, algo parecido á un incensario.

Nº 59. — Aquí aparece otro órden de ídolo de una manera ó estilo diferente de los que consideramos puramente mejicanos. Son infinitos los que se encuentran en los sepulcros de esta nacion zapoteca; son del tamaño de dos á tres pulgadas de alto, con la particularidad ó estrañeza de ser, los mas, de figura triangular, cuadrangular ó prismática, esculpidos en un jaspe verde gris, mas ó menos conservando invariablemente la misma actitud, semejante á los Isis ú Osiris, idolitos destinados á hacer compañía á sus momias. Asi debemos considerar á estos, por supuesto con nombres diversos; pero debian hacer el mismo oficio aquí. Por la parte de atras se nota un agujero que pasa de un ángulo á otro ángulo, con la advertencia que el taladro forma una curva ó medio círculo entrando y saliendo; aquí debe uno admirarse de como y con qué instrumento curvo lo ejecutarian.

Nº 60. — Este idolito, de la misma clase ó familia del precedente, varia un poco en su plano, pues su asiento es semicircular por la parte anterior, y cortado por una

pieds et demi. Bien que cette masse repose sur le sol de la forge, elle vibre et rend un certain son quand on la frappe avec le marteau. On assure que son poids est de soixante arrobes, ou quinze cents livres; elle sert maintenant d'enclume; elle est lisse, douce au toucher, très peu poreuse, et sa couleur, intérieurement, ressemble beaucoup à celle du platine.

Nº 56. — Je trouvai, dans le même village, une tête isolée, fantastique, ressemblant un peu à une tête de mort enjolivée. Elle est en pierre rouge, pesante, et à-peu-près de grandeur naturelle. Cet ouvrage de sculpture offre un style différent de celui qu'on remarque dans la sculpture mexicaine proprement dite. (*Planche XIX.*)

Nº 57. — Les petits fragments antiques figurés sous les n^{os} suivants, depuis 57 jusqu'à 63, ont été trouvés dans les environs de Tanguitlan. Le nº 57 fait voir un dard de forme triangulaire, dont les côtés et la pointe sont très affilés, et qui a encore le manche ou la queue par quoi on le fixait à la flèche ou au javelot. L'original est un peu plus petit que le dessin. Ce dard est en *silex pyromachus*, de couleur gris-clair, et d'une forme dont il résulte qu'il devait entrer facilement, et sortir de la plaie avec difficulté. (*Planche XIX.*)

Nº 58. — Ce petit fragment en pierre, ou en terre cuite d'un rouge très vif, est lisse, poli et travaillé avec goût; il y a apparence que c'était quelque joyau antique. Il est composé de deux pièces. Celle inférieure n'est pas travaillée à jour, mais rayée ou cannelée tout autour avec grace, et les deux faces de dessus et de dessous sont percées d'un trou; elle se réunit parfaitement avec la pièce supérieure, qui est creuse et travaillée à jour, sauf le haut et le bas, qui sont seulement percés. Cette pièce supérieure s'unit à l'autre, ainsi que le fait comprendre le dessin, au moyen d'un cordon qu'on passait dans les trous. Les deux parties réunies ressemblent passablement à un petit encensoir. (*Planche XIX.*)

Nº 59. — Ici paraît un autre genre d'idoles, sculptées dans un style différent de celui que nous considérons comme purement mexicain. Le nombre de celles qu'on trouve dans les sépultures de la nation zapotèque est infini. Elles ont deux à trois pouces de haut; elles sont presque toutes de forme triangulaire, quadrangulaire ou prismatique, et sont sculptées en jaspe vert foncé, ayant invariablement la même attitude, semblable à celles d'Isis ou d'Osiris, dont les petites idoles étaient destinées à accompagner les momies égyptiennes. Nous devons considérer celles-ci, par conjecture, comme ayant ici rempli le même office, sous des noms différents. A la partie postérieure est un trou qui va d'un côté à l'autre, avec cette particularité, qu'il forme une courbe ou demi-cercle en-dedans de l'idole. On s'étonne en cherchant comment et avec quel instrument on a pu l'exécuter. (*Planche XX.*)

Nº 60. — La petite idole figurée sous ce numéro est de la même famille que la précédente; mais elle varie un peu en ce que la partie antérieure est demi-circulaire,

seccion vertical por la posterior, y en una situacion escorza. La cabeza tiene simplicidad en su adorno, y tiene, lo mismo que los demas, sus dos taladros en el plano formado por la seccion expresada; aun aquí uno se admira mas, pues el taladro en esta conformacion es mas dificultoso. Debian pasar por él un cordel para su colocacion al pescuezo de sus difuntos, formando sartas de idolitos, y cuentas de diferentes piedras finas, como las que tengo en mi poder encontradas juntamente con dichos idolitos, con pies y manos perfectamente labrados, y parecen hechas al torno.

N° 61. — Tambien aquí nos admiraremos de ver una parte de sus instrumentos cortantes con los que ejecutaban sus obras de escultura; debajo del número citado, se ve un cincel de unas cinco pulgadas de largo, con dos pulgadas de ancho, de siete caras ó lados, ó heptágono. Cinco son planos, y dos algo curvos ó forman una curva poco sensible, como se verá por su dibujo. Su materia es de piedra de toque, muy negra, compacta y sumamente bien pulida, y sin poros ni granos visibles; se semeja á materia métalica bien beneficiada, como del oro fundido. Tiene algo mas de una pulgada de espesor en la parte mas sólida.

N° 62. — Otro instrumento artisto ó sea cincel mejicano, de unas cuatro pulgadas de extension y de figura hexágona, formado de una piedra verde obscuro dura y compacta, sin granos aparentes; tendrá en la parte mas ancha ó la cortante dos pulgadas y media, y de grueso en disminucion una pulgada.

N° 63. — Este número hace reparar en su dibujo un cilindro de una especie de jaspe muy duro, pesado, de una tez finísima, y de un color verde obscuro y agradable á la vista; un especie de bruñidor ya usado en la parte mas aguda de él, de una pulgada de diámetro, y de eje unas cinco. Aunque los originales son un poco menores, me ha parecido que el delineador podia excederse un poco en sus tamaños para mayor conocimiento, respecto que las artes no se miden á la vara ni al peso, ó por su tamaño, volúmen ó materia, sí por la feliz invencion, bellos contornos, correctos diseños de los objetos, los que son muestras infalibles del ingenio de la nacion que los produjo.

Estas figurillas ó idolitos, al parecer del vulgo despreciables, no lo son á los ojos del sugeto inteligente, que procura de indagar por ellas y fijar en cierta manera la época del orígen y progresos de una nacion en las artes del diseño. En esta mira todo es útil valiéndose de esos datos para profundizar y en lo posible explicar lo dudoso, lo problemático. ¿Y de quién tomaron sus conocimientos en las artes? Aquí es la dificultad ó el misterio. Si consultamos sus obras y cotejándolas por un momento con las de las demas naciones, nos inclinaremos sin violencia á la egipciaca, que en los tiempos muy remotos la recibieron de esa nacion, sin haber mudado nada al protótipo que admitieron los Griegos, mas felices aunque en sus principios mas bárbaros quizá que los mismos Mejicanos en tiempos iguales. Despues sea por razon de la influencia del benigno de su clima, de la proximi-

et que la partie postérieure présente un pan coupé. Elle est dans une attitude raccourcie; la tête est ornée avec simplicité. Il y a, de même qu'à l'autre, un trou transversal à la partie postérieure; ce qui offrait encore plus de difficulté à cause du pan coupé dont j'ai parlé. On doit penser que ce trou servait à passer un cordon pour suspendre des files d'idoles au cou des morts. On en faisait de diverses pierres plus ou moins précieuses, ainsi que plusieurs que j'ai en ma possession, trouvées avec les autres, et dont les mains et les pieds sont très bien travaillés. Ces idoles semblent faites au tour. (*Planche XX.*)

N° 61. — Il faut admirer aussi les instruments tranchants avec lesquels ces anciens peuples exécutaient leurs ouvrages de sculpture. Celui qui est représenté sous ce numéro est une sorte de ciseau de cinq pouces de long et deux pouces de large; il est heptagone, ayant sept côtés, dont cinq sont droits et deux légèrement courbés, comme le fait voir le dessin. Ce ciseau est en pierre de touche très noire, compacte, polie et sans pores sensibles à l'œil; elle ressemble à une matière métallique bien travaillée, comme, par exemple, l'or fondu. Cet instrument a un peu plus d'un pouce dans sa plus grande épaisseur. (*Planche XX.*)

N° 62. — Autre instrument ou ciseau mexicain, de quatre pouces de long et de figure hexagone, en pierre vert-foncé, dure, compacte et sans grain apparent; il a, dans la partie la plus large, qui est le coupant, deux pouces et demi, et un pouce dans la partie la plus épaisse. (*Planche XX.*)

N° 63. — Sous ce numéro est un outil cylindrique fait d'un jaspe fort dur, pesant, et d'un grain très fin. Sa couleur est d'un vert foncé et agréable à la vue. C'est une sorte de brunissoir usé dans la partie la plus aiguë; il a un pouce de diamètre et cinq pouces de long. Je crois que les originaux sont un peu plus petits que le dessinateur ne les a faits; il m'a semblé qu'il avait pu les grandir un peu, seulement afin de les faire mieux connaître; car les œuvres d'art ne s'apprécient ni à la toise ni au poids, ni au volume ni à la matière, mais bien selon la beauté de l'invention ou de la forme des objets, qualités distinctives du génie des nations qui les ont produites. (*Planche XX.*)

Ces figurines, ces petites idoles, qui semblent de nulle valeur au vulgaire, ne sont pas telles aux yeux des hommes intelligents, à qui leur examen procure le moyen de reconnaître, jusqu'à certain point, l'époque, l'origine et les progrès d'une nation dans les arts du dessin. Sous ce point de vue, tout est utile, en s'appuyant sur ces données pour approfondir, et, s'il se peut, pour expliquer ce qui est douteux ou problématique. De qui les anciens Mexicains reçurent-ils les premières notions des arts? c'est là le point difficile à résoudre. Si nous examinons leurs œuvres en les comparant, pour un moment, avec celles des autres peuples, nous inclinerons sans peine à croire que ce sont les Égyptiens qui, en des temps très reculés, leur en transmirent les principes, qui furent admis sans modification; comme les Grecs, plus heureux, quoique peut-être plus barbares dès l'origine,

dad del Asia, cuna de las artes, pudieron con felicidad tomar y perfeccionarlas particularmente de los Egipcios con quienes comerciaron. No fueron inventores, sí perfeccionaron. ¿Qué diremos de nuestra nacion mejicana sin ninguno de esos auxilios? Es verdad que no llegaron á la perfeccion, sin embargo de dichos auxilios han producido obras que ciertamente causan admiracion, y que deben á su propio ingenio, fondo y fuerza de su imaginacion y á la serie de los tiempos.

Aquí he reparado con sorpresa y admiracion ademas de sus arquitectónicas, hablo de sus pirámides tan parecidas á las egipciacas por su forma, solidez y destino, pues de sepultura, ademas de oratorio, quizá á las observaciones astronómicas, no desdice este pensamiento, ellas estan fabricadas (sus cuatro caras) á los puntos esenciales del Oriente.

En cuanto á sus estatuas, muchas de ellas conservan en su actitud, contorno y aspecto el dicho estilo.

En lo que mira á sus figuras geroglíficas, mucho se parecen, sea casualidad ó tomado de la nacion egipciaca ó griega en su tiempo. Cierto es que he reparado en varios monumentos mejicanos semejantes dibujos de relieve y de hueco á los que vide en mis viages á Italia en los monumentos de las dos naciones expresadas, lo que haré mas patente en mi discurso.

Me atrevo tal cual á decir mi modo de pensar respecto que tiene por base fundamental, leyenda, viages y observaciones, los que autorizan, sin preocupacion y sin vanidad, á comparar obras con obras, y finalmente guiarme ó tomar por guia la sana razon, y por el conjunto de datos, determinar algo sobre ó á quién ó de quién tomaron sus luces, en cuanto á las artes liberales.

Que la materia sea metálica, pedregosa ó terrosa es indiferente al arte del diseño, siempre que se busca lo intrínseco del arte y no su naturaleza, y asi una figura cualquiera, mirada con esta consideracion, puede superar la de barro á una de oro.

No dejo de conocer que tengo en mí un caudal de materia apreciable, y me hago esta justicia sin vanidad; la dificultad consiste en el parto feliz, á veces abortaré por falta de poder explicarme, yo no soy infalible, y ademas soy hombre finalmente.

N° 64.— Existe al oeste de Antequera, á la distancia de dos leguas, un cerro llamado Monte Alvan, en la mesa ó plano que forma la parte mas encumbrada, al parecer natural, bien que el arte y la paciencia indianazapoteca, habrá ayudado á la naturaleza, aprovechándose de la buena disposicion del terreno, como lo acostumbraron en todas partes, levantando monumentos á sus dioses, reyes y difuntos, etc., y tambien fortificaciones

et à une époque contemporaine, les reçurent aussi. Ces derniers, par suite de la bénigne influence de leur climat et de la proximité de l'Asie, berceau des beaux-arts, purent perfectionner avec bonheur les arts de l'Égypte, avec laquelle ils avaient commerce. Ils ne furent pas inventeurs, mais ils perfectionnèrent. Que dirons-nous de notre nation mexicaine, privée de tous ces auxiliaires? Il est vrai qu'elle n'a pas atteint la perfection; mais sans l'aide de secours étrangers, elle a produit des œuvres qui certainement excitent l'admiration, et qui sont dues à son propre génie, aux propres forces de son imagination, et aux progrès amenés par la suite des siècles.

Certes, c'est avec surprise et admiration que j'ai vu ses ouvrages architectoniques, sur-tout ses pyramides, si semblables aux pyramides égyptiennes par leur forme et leur solidité, monuments destinés à servir de sépulture, d'oratoires ou d'autels pour le culte, et aussi de lieu propice pour les observations astronomiques; car leur construction, répondant exactement aux quatre points cardinaux, n'exclut pas cette idée.

Quant à ses statues, beaucoup d'entre elles conservent dans leur attitude, leur forme et leur aspect, le style égyptien.

A l'égard de ses signes hiéroglyphiques, il faut croire qu'il y a eu rencontre fortuite avec ceux de l'Égypte ou de la Grèce, ou qu'ils en ont été pris en leur temps. Il est certain que j'ai trouvé, sur divers monuments mexicains, des dessins en relief ou en creux semblables à ceux que j'ai vus dans mes voyages en Italie, sur les monuments provenant des deux nations précitées; c'est ce que je rendrai plus patent dans une dissertation qui suivra mes itinéraires.

Je m'enhardis à dire, telle quelle, ma façon de penser, parce que je me base sur mes lectures, mes voyages et mes observations, qui m'autorisent, sans présomption, à comparer une œuvre avec une autre, et à croire que je prends pour guide la saine raison. C'est en rapprochant des données de ce genre que je cherche à déterminer de qui les anciens Mexicains prirent leurs lumières en ce qui concerne les beaux-arts.

Que la matière soit de métal, de pierre ou de terre, peu importe à l'art. C'est du mérite intrinsèque de l'ouvrage qu'on s'enquiert, et non des matériaux qu'on y a employés. Considérée sous ce point de vue, une figure d'argile peut l'emporter sur une figure d'or.

Je crois sentir qu'il y a en moi, sans vanité, quelque portion de matière qui peut-être ne mérite pas d'être dédaignée; le difficile, c'est de le faire connaître. J'avorterai peut-être, faute de pouvoir m'expliquer, et, en définitive, je suis homme, et ne suis pas infaillible.

N° 64. — A l'ouest d'Antequera, et à la distance de deux lieues, il existe une colline appelée Monte Alvan, dont le sommet offre une plate-forme qui paraît naturelle, bien que l'art et la patience des anciens habitants aient aidé la nature, en profitant des dispositions du terrain, comme ils ont fait par-tout où ils ont élevé des monuments à leurs dieux, à leurs rois, à leurs morts, ou des fortifications selon le mode de défense de ces

para su defensa, á la usanza de aquellos remotos tiempos. Me determiné por entonces, aunque con algun peligro, vadear el rio antiguo Atoyaque, que corre entre estas dos distancias, no siempre es transitable; pues en tiempo de la seca no es mas que un arroyo, y al contrario, en el de las aguas arrastra consigo ademas de las aguas de varios vertideros, unas arenas livianas flotantes que, por el órden de su gravedad especifica, forman capas horizontales, sin basa fija; por lo que cuando fuí á inspeccionar el dicho cerro, cayeron el escribiente, caballo y ginete en la medianía de su anchura, de que con hartos trabajos y ayudas de los naturales que nos auxiliaban, pudieron libertarse uno y otro de un evidente peligro. Llegando finalmente á la cumbre de este celebrado cerro, ó por mejor decir el de un grupo de cerros que divide el valle grande de Oajaca del pequeño, en la falda de un monte artificial hay una losa escuadrada de piedra berroqueña, y tiene de longitud dos varas, y de latitud algo menos de vara y media; y forma en su plan principal un cuadrilongo perfecto. Tiene de canto media vara, y manifiesta labores de escultura; se observan unos caractéres geroglíficos, entallados de bajo relieve, asimismo el canto correspondiente, que son figuras humanas que alternan con otras imaginarias. Este modo de pintar el pensamiento, aquí varía de aspeto, y nos manifiesta otra disposicion ú órden de figuras, caractéres simbólicos distintos de los mejicanos, lo que prueba que esta escritura no es la misma que la mejicana, por pintoresca, lo que he observado; asi como la lengua era diferente, tambien lo seria lo grabado.

Otras tres piedras mayores que la antecedente, en superficie y grueso, igualmente bien labradas y escuadradas, de la misma calidad de piedra, formando un cuadrilongo ó paralelipípedo. Dos de ellas estan como puestas en el aire, sobre uno de sus costados menores, verticalmente, sobre la haz del terreno, lisas y sin relieve alguno; la tercera se halla apartada de las otras dos, apareadas y unidas por sus cantos con cierta mezcla, y se ve recostada ó echada de plano horizontalmente sobre una de sus dos superficies mayores. Estas losas agigantadas, puestas en una falda de estos cerros á la parte del poniente, al parecer, no tienen oficios; sin embargo noté que á poco tránsito se encuentran vestigios de un monumento soterrado, pero en donde el arte está tan confundido con la misma naturaleza, que nada de él se percibe con algun órden. Debemos hacer con una reflexion crítica el exámen del mérito de esta obra, y á qué uso la podian destinar los antiguos; siempre me inclino á la creencia que lo seria para sepultura ó depósito eterno de los cuerpos de alguna familia de consideracion. A tres objetos se dirigian las obras de arquitectura, principalmente, á templos, palacios y sepulturas; tambien se puede añadir ciertas fortificaciones proporcionadas ó usadas en razon de los ataques del enemigo. No escaseaban materia ni trabajos en estos monumentos de primer órden, y eran grandiosos á su manera.

N° 65. — Continuando la investigacion en el dicho parage, al sur y á muy poca distancia reparé una piedra

temps reculés. Je me déterminai à passer, non sans danger, la rivière Atoyaque, qui se trouve entre ces deux points, et qui n'est pas toujours guéable; car dans le temps de la sécheresse ce n'est pour ainsi dire qu'un ruisseau, tandis que dans la saison des pluies elle entraîne avec elle, outre les eaux de divers torrents, un limon léger qui, en raison de sa gravité spécifique, forme des couches horizontales sans base solide. Aussi, quand j'allai pour visiter la colline dont il s'agit, mon écrivain et sa monture tombèrent au milieu, et ce n'est qu'avec de grandes peines et avec le secours des naturels qu'ils purent se tirer l'un et l'autre d'un danger évident. Nous atteignîmes enfin le sommet de cette célèbre colline, ou pour mieux dire d'un groupe de collines qui sépare la grande vallée d'Oaxaca de la petite. Au pied d'une éminence artificielle il y a une grande pierre de granit taillée, qui a six pieds de long, un peu moins de quatre pieds et demi de large, et qui forme un carré long parfait. Elle a un pied et demi d'épaisseur, et est ornée de sculptures. On y voit quelques caractères hiéroglyphiques en bas-relief, et, sur le côté qui forme l'épaisseur, sont des figures d'hommes qui alternent avec des figures d'ornement. Cette manière de représenter la pensée, différente de l'aspect ordinaire, nous montra une autre disposition, un autre ordre de figures, et des caractères symboliques différents de ceux des Mexicains, ce qui prouve que cette écriture n'est pas la même; et, comme je l'ai remarqué, la langue étant différente, les signes gravés devaient être aussi d'un autre genre. (*Planche XXI.*)

Je vis aussi trois autres pierres plus grandes que la précédente, en superficie et en épaisseur, également bien taillées et travaillées, de la même espèce, et formant de même des carrés longs. Deux d'entre elles sont comme posées en l'air sur un de leurs petits côtés, verticalement sur le sol; elles sont lisses, et sans aucun relief. La troisième, qui est séparée des deux autres, appareillées et réunies par un ciment, est couchée horizontalement et à plat sur la terre. Ces grandes pierres, placées au pied et à l'ouest des collines dont il s'agit, paraissent ne tenir à rien. Cependant je remarquai à peu de distance les restes d'un monument abattu, où le travail de l'art est tellement confondu avec celui de la nature même, qu'on n'y peut rien reconnaître. On doit faire avec réflexion l'examen du mérite de cet ouvrage et de l'usage auquel il a pu servir dans les temps anciens. J'incline à croire qu'il fut destiné à la sépulture de quelque famille considérée. Les œuvres d'architecture avaient trois objets principaux : les temples des dieux, les palais des princes, et les sépultures. On peut ajouter à ce nombre certaines fortifications appropriées au genre d'attaque alors en usage. Ces peuples n'épargnaient ni la matière ni la peine pour élever ces monuments de premier ordre, et certainement ils avaient du grandiose à leur manière.

N° 65. — En continuant mes investigations dans ce parage je trouvai, à peu de distance, au sud, une pierre

suelta y circular sin destino ú oficio aparente; tiene de circunferencia tres varas y media y cuatro dedos, y de canto ó proyectura algo mas de media vara; ella es sencilla y lisa en toda su superficie. La calidad de la piedra es de las que llaman almendrillo, su color principal y el fondo dominante es gris, con mezcla de varios colores. Este trozo antiguo, de figura cilíndrica, que juzgo ser ara sacrifical, merece su lugar entre las antiguallas de esta tierra, por ser unos instrumentos, digamoslo asi, célebres en su historia mitológica, en los cuales derramaron la sangre de tantas víctimas humanas.

N° 66.—En el plan ó mesa dicha que finalmente forma este conjunto de cerritos, que es la parte mas dominante, aparece un túmulo ó cerro construido á mano, de figura cónica, de base circular, de bastante circunferencia, y veinte varas de altura, poblado de una infinidad de árboles y de otros vegetales menores. Le atraviesa longitudinalmente de sur á norte una galería formada con arte, con su cielo ó bóveda curva ó semielíptica, que hemos medido con bastante trabajo, veintiseis varas de extension, de altura dos varas y media, y de anchura dos varas; revestida á mano izquierda, segun se entra, de unas losas cuadrilongas con variedad de tamaño, de anchura tres cuartas, grueso media vara, y vara y algo mas de altura. La calidad de la piedra es de la que denominan berroqueña, dura, maciza con unos granos brillantes. Por la superficie exterior ó la frente plana, representan, grabado de relieve, unas figuras ó personages algo agigantados, con variedad de postura, actitud, y en movimiento por la disposicion de los miembros, algunas sentadas y otras en pie, perfiladas y dirigiéndose todas las caras de sur á norte al interior del subterráneo.

N°s 67, 68, 69, 70, 71.—En cuanto á los adornos de cabeza y sus actitudes, de las cinco figuras que se han podido dibujar por tener integridad, la 1ª, sentada y de frente, no manifiesta otra vestidura ó abrigo que cierto adorno en la cabeza. La 2ª igualmente, salvo que se halla sentada con el cuerpo medio perfilado, con otros ademanes de brazos y piernas. La 3ª varia por estar en pie y en movimiento de piernas y brazos. La cabeza tiene otro adorno; en la parte mas inferior de las piernas se advierte un lazo y dos círculos ó números. La 4ª tambien caminando por el mismo rumbo, con variedad en el brazo derecho. La corona es semejante á las dos primeras. Tiene la singularidad, ó sea capricho de su artista, ó geroglífico necesario á la explicacion de esta historia incomprensible ó enigmática, de tener bimiembro ó de reunir en un solo individuo dos potencias. La 5ª nos ofrece otra vista ó espectáculo. Sentada, de perfil con los brazos cruzados sobre el pecho; la cabeza encasquetada ó armada de una especie de morrion, con un círculo en vez de oreja ó pendiente; y le nace de la parte posterior una trenza en forma de coleta; otra cosa se advierte debajo de la barba; en el ángulo superior é izquierdo de este cuadrilatero, se halla como acantonado un símbolo geroglífico de una cabeza de águila con cierta corona, y el ojo tambien tiene su distintivo, tragándose un cuerpo de pájaro, sembrado por seis números dispuestos con

isolée, circulaire, sans destination ou emploi apparent; elle a plus de onze pieds de circonférence, et un peu plus d'un pied et demi d'épaisseur; elle est lisse et sans ornement sur toute sa superficie. La pierre est de celle qu'on appelle amygdaloïde. La couleur est un fond gris mélangé. Ce vieux débris, que je juge avoir été un autel de sacrifice, mérite de tenir sa place parmi les antiquités du pays, pour avoir été l'un des instruments célèbres, si l'on peut dire ainsi, de leur histoire mythologique, et sur lesquels coula le sang de tant de victimes humaines. (*Planche XXI.*)

N° 66.—Au sommet ou sur le plateau que forme cet assemblage de collines, s'élève un *tumulus*, ou éminence faite de mains d'homme; elle est de figure conique, de base circulaire, et d'une circonférence assez considérable; elle a soixante pieds de haut, et est recouverte d'une grande quantité d'arbres et d'arbustes. Un souterrain construit avec art la traverse du sud au nord. La voûte en est cintrée ou semi-elliptique; sa longueur, que nous eûmes beaucoup de peine à mesurer, est de soixante-dix-huit pieds; il a sept pieds et demi de haut et six pieds de large. Ce souterrain est revêtu, à gauche en entrant, de quelques dalles formant un carré long, de diverses grandeurs et épaisseurs; elles ont environ trois pieds de haut, vingt-sept à vingt-huit pouces de large, et dix-huit pouces d'épaisseur; la pierre est granitique, dure, pesante, et avec des grains brillants. La face antérieure représente, en relief, de grandes figures d'hommes dans diverses attitudes. Les unes sont assises, les autres debout, toutes de profil, et tournées du côté du nord ou vers l'intérieur du souterrain. (*Planche XXII.*)

N°s 67, 68, 69, 70, 71.—A l'égard des attitudes et des ornements de tête des cinq figures qu'il a été possible de dessiner, parcequ'elles étaient entières, la première, assise en quelque façon, le corps de face, n'a d'autre vêtement que certains ornements sur la tête. La seconde est de même, si ce n'est qu'elle est assise le corps vu moitié de profil, avec des gestes différents. La troisième varie en ce qu'elle est en pied, les bras et les jambes en mouvement; la tête a un ornement différent; le bas des jambes est entouré comme d'un bracelet, et il y a près de chaque pied un petit cercle ou signe. La quatrième est dirigée du même côté, avec un mouvement différent dans le bras droit; la coiffure est semblable aux deux premières. Cette figure présente une singularité, ou un caprice de l'artiste, ou un signe hiéroglyphique nécessaire à l'explication de cette histoire énigmatique et mystérieuse; c'est d'avoir un double membre viril, ou de réunir en un seul individu deux puissances. La cinquième offre un autre spectacle. Elle est assise, de profil, les bras croisés devant la poitrine; la tête est armée d'une espèce de casque, avec un cercle au lieu d'oreilles ou de pendants d'oreilles; de la partie postérieure du casque part une tresse en forme de queue; une autre configuration se remarque à l'endroit de la barbe. Dans l'angle supérieur gauche de cette dalle, il y a un symbole ou hiéroglyphe, présentant une tête d'aigle, avec une sorte de couronne

simetría. Por la parte inferior de esta real cabeza hay otras tres piezas significativas, que debemos ó se podrian comparar á las de nuestras armas, y como blason americano.

Este monumento extraordinario es sin igual para mí. Bien comprendo que esta fábrica subterránea, se destinaria á lugar de sepultura, y en la excavacion que mandé hacer, encontré una tibia y otro hueso menor, indicio, aunque poco, de la sospecha que he formado de semejantes sitios; lo que me llena de ideas confusas é inciertas son las diversas representaciones de las figuras humanas dichas, que podemos desde luego considerarlas como entes de consideracion, en esos tiempos remotos y llenos de preocupaciones misteriosas; ellas son lampiñas, en cueros, sin manifestar sexos (salvo una quizá) todas con la boca abierta en acto de exclamar. Las disposiciones de sus miembros son grotescas, aunque podrán ser expresivas para el fin ó destino de su colocacion; el artista tal vez supo con acierto representar lo histórico, con dar á la expresion de la cara y en la flexibilidad de brazos y piernas, lo que fué dable para el movimiento y vida de sus personages ó representantes enigmáticos. La lástima es que la serie está interrumpida, y cuando fuese posible la interpretacion, siempre nos quedarian dudas que fuese la misma idea de los que los inventaron, respecto de la desunion de sus partes; pues se ven tiradas en el suelo inmediato ó contiguo, otras losas semejantes ó parecidas á estas, mutiladas, descompuestas, aniquiladas enteramente; las obras del hombre no son mas que efímeras respecto á las de la naturaleza, que son eternas.

N° 72. — Cerca del citado parage existe otro subterráneo construido sobre la línea norte sur, tambien taladrado con arte y atraviesa diametralmente, un cerro hecho á mano, como el antecedente, y de la misma figura, de eje catorce varas y de longitud veintiseis; lo interior está vestido de unas piedras cuadriláteras, puestas por filas horizontalmente y muy bien labradas; tiene por cielo unas losas grandes, las que estan puestas angularmente á manera de cabrio ó caballete. La altura vertical, desde el plan hasta el vértice del ángulo, sube á cuatro varas, y la anchura algo mas de una vara. En cuanto al piso ó pavimento, lo es una mezcla de cal y arena. Este pasadizo, labrado y revestido en lo interior ó centro del sólido del nombrado cerrito, nos anuncia otro monumento que merece una particular atencion, y nos hace visiblemente patente la veneracion que profesaban á sus dioses y difuntos los antiguos, que á este fin levantaban y socavaban templos y sepulcros.

N° 73. — Esta pieza, de figura semiesférica, su materia piritosa ó marquecita, de color cobrizo, tiene de diámetro tres pulgadas y media, en la seccion ó plano liso y

et avec l'œil bien distinct; cette tête avale ou dévore le corps d'un autre oiseau marqué de six taches disposées avec symétrie. Au bas de cette tête d'aigle on voit trois autres figures symboliques. Nous ne pouvons comparer ces signes qu'à nos armoiries modernes, et nous les considérons comme un blason américain.

Ce monument extraordinaire est, pour moi, sans pareil. On comprend facilement que cette construction souterraine ait été destinée à la sépulture des morts; et dans une fouille souterraine que je fis faire, je rencontrai un tibia et un autre ossement plus petit; indice, quelque léger qu'il soit, de la justesse de mes conjectures à l'égard de tous les lieux semblables. Mais ce qui est pour moi confusion et incertitude, ce sont les diverses représentations de figures humaines dont il vient d'être question, et qu'on doit considérer comme des restes remarquables des temps reculés, et pleins d'un intérêt mystérieux. Elles sont sans barbe, nues, sans manifestation de sexe, excepté l'une peut-être; elles ont toutes la bouche ouverte et dans l'action de crier. La disposition des membres est grotesque; mais elle peut être significative, selon le but qu'on s'est proposé en les plaçant dans ce lieu; l'artiste a pu figurer convenablement les faits historiques qu'il avait à retracer, en donnant à la tête et aux membres l'expression et le mouvement qu'il pouvait leur donner dans ces représentations énigmatiques. Ce qui est déplorable, c'est que cette série de personnages soit interrompue; et quand il serait possible de leur donner une interprétation, nous serions toujours en doute qu'elle fût conforme à la pensée de ceux qui les inventèrent, sur-tout à cause de la désunion des parties; car on voit çà et là, sur le sol contigu ou environnant, d'autres dalles semblables à celles-ci, mutilées, brisées, entièrement détruites. Les œuvres de l'homme sont éphémères, comparées à celles de la nature. (*Planches XXIII, XXIV.*)

N° 72. — Dans le même parage, il existe un autre souterrain construit avec art, et qui traverse diamétralement du nord au sud un grand *tumulus* semblable au précédent, ayant quarante pieds de haut, et environ soixante-dix-huit de largeur à sa base. L'intérieur du souterrain est revêtu de pierres carrées, posées par files horizontales et bien travaillées; la voûte est formée par de grandes dalles posées angulairement, comme le faîte d'un toit; sa hauteur verticale, depuis le sol jusqu'au sommet de l'angle, est de douze pieds, et sa largeur est d'un peu plus de trois pieds; le pavement est formé d'un enduit de chaux et de sable. Ce souterrain, exécuté au centre de l'éminence dont il s'agit, annonce aussi un monument important digne d'une grande attention, et est une nouvelle preuve de la vénération que ces anciens peuples manifestaient pour leurs dieux et pour leurs morts, en leur élevant de tels temples, ou en leur creusant de tels sépulcres. (*Planche XXV.*)

N° 73. — La pièce, de figure demi-sphérique, sous ce numéro, est en lave ou pyrite, de couleur cuivrée, et a trois pouces et demi de diamètre dans sa partie plane,

[1] D'après le dessin de Castañeda, ce serait plutôt un poisson qui serait plongé dans le bec de l'aigle.

bruñido por arte. Servia en lo antiguo de espejo, é igualmente la parte convexa, bien que con la diferencia de representar el objeto en pequeño ó reducido á miniatura; y por el lado posterior se nota un taladro transversal para su colocacion. El pulimento de este espejuelo (que llaman vulgarmente de Montezuma) es maravilloso, y es una de las muestras antiguas que nos hace ver la habilidad en las artes mecánicas de estas naciones remotas zapotecas; y pienso, que mas bien destinarian estas obritas al adorno, brillo, lujo de ídolos, personas, etc., que al uso que nosotros hacemos de ellas.

N° 74. — Este instrumento antiguo, de cobre rojo y muy fino, suave y sonoro al herirle, es de fundicion y no de martillo, de poco peso intrínseco, dispuesto con simetría; su contorno es muy gracioso, con mucha correccion en su dibujo, el que se acerca al de la ancla; es aplanado por sus dos caras, y la parte que forma el mango es algo mas gruesa, y remata con un filo un poco cortante á manera de cincel. La parte superior va en disminucion ó adelgazándose, y dispuesta á recibir un corte activo. Un Indio, llamado Pascual Baltolano, vecino del pueblo de Zocho Xocotlan, á media legua sur de esta ciudad de Antequera, encontró, hay cosa de tres meses, arando su campo, una olla de barro, la cual contenia veintitres docenas de instrumentos iguales, con poca diferencia entre ellos en la calidad, grueso y tamaño, lo que supone varios moldes y multiplica la materia el arte de la fundicion; en cuanto á la figura ó al prototipo, no hay variedad, como que puede satisfacer el diseño que tengo en mi poder. Aquí se presenta una dificultad nada pequeña, y es de averiguar á que uso los destinarian, sea en la agricultura, escultura, instrumentos sacrificales, ó armas ofensivas puestas en una hasta. Lo cierto es que en esta provincia aparecen muy á menudo, y los plateros los compran de los Indios y los aprecian por la buena y superior ley del metal.

N° 75. — Tambien se hallan en los contornos de esta ciudad (Antequera) bastantes cinceles de cobre rojo; el que demuestra la estampa, lo tengo en mi poder; tiene unas siete pulgadas de longitud, y una pulgada cuadrada de grueso, con su cortante. El filo es algo embotado y se conoce que hicieron uso de él en sus labores. Ignoramos el temple que daban á estos instrumentos para servirse de ellos en sus artes, sea para contornar ó dar una forma regular á la madera ó quizá á la piedra misma.

N° 76. — Otro cerrito de la misma configuracion que los antecedentes y poco mas ó menos en dimension y material, con la diferencia de que en este pasa por línea recta y por su centro, un caño fabricado con esmero, de sur á norte, con la advertencia de que dicho caño se rompe, divide ó separa de la línea meridiana en cuanto llega en el centro, en donde forma una plazuela á ángulos rectos; la primera parte de este caño que mira al sur, tiene veinte varas, hasta llegar en un recodo que hace la plazuela mentada, la que tiene cuatro varas de altura y

qui est lisse et brunie par art. Elle servait de miroir, dans les temps antiques, de même que la partie convexe, bien que celle-ci eût l'inconvénient de représenter les objets en petit, ou réduits en miniature. A la partie postérieure se trouve un trou transversal, pour servir à l'accrocher. Le poli de ce petit miroir, qu'on appelle vulgairement miroir de Montezuma, est merveilleux, et est une des preuves qui témoignent de l'habileté de l'ancienne nation zapotèque dans les arts. Je pense qu'on se servait de ces petits ouvrages plutôt pour l'ornement et la décoration des personnes ou des idoles, que pour l'usage que nous en faisons aujourd'hui. (*Planche XXVI.*)

N° 74. — Cet instrument de cuivre rouge, très doux au toucher, et sonore quand on le frappe, est de métal fondu et non travaillé au marteau; il est léger, symétrique, de forme gracieuse, et très régulier dans son contour, qui ressemble un peu à une ancre. Il est plat des deux côtés; la partie qui sert de manche est un peu plus épaisse, et se termine par un coupant à-peu-près comme un ciseau. La partie supérieure va aussi en s'amincissant, et est disposée à recevoir un fil tranchant. Un Indien, nommé Pascal Baltolano, voisin du village de Zocho Xocotlan, à une demi-lieue au sud de la ville d'Antequera, trouva, il y a trois mois, en labourant son champ, un pot de terre qui contenait vingt-trois douzaines de ces instruments, différant très peu entre eux pour la qualité, l'épaisseur et la grandeur. Cela fait supposer qu'il y avait plusieurs moules, à l'aide desquels on multipliait les exemplaires par le moyen de la fonte. Quant à la forme, au type, il ne s'écartait pas du dessin que j'ai en ma possession. Ici se présente une grande difficulté; c'est de déterminer à quel usage les anciens destinaient cet instrument; était-ce à l'agriculture, à la sculpture? ou bien, était-ce un instrument de sacrifice ou une arme offensive destinée à être fixée au bout d'une haste? Ce qui est certain, c'est qu'on en trouve plus ou moins abondamment dans cette province, et que les marchands qui recherchent les métaux les achètent des Indiens, et en font cas pour la bonté et la pureté du métal. (*Pl. XXVI.*)

N° 75. — Il y a aussi, aux environs de la même ville d'Antequera, un assez grand nombre de ciseaux en cuivre rouge. Celui que représente le dessin, et que j'ai en ma possession, a sept pouces de long, un pouce carré d'épaisseur, et un côté coupant. Il est émoussé, ce qui fait voir qu'il a servi à quelques travaux. On ignore quelle trempe on donnait à ces instruments pour les mettre en état de donner une forme régulière, soit au bois, soit même à la pierre. (*Planche XXVI.*)

N° 76. — Sous ce numéro est représenté un *tumulus* de la même forme que les précédents, à-peu-près de la même grandeur, et construit des mêmes matériaux; mais il diffère en ce qu'il est traversé entièrement, et en ligne droite, par un souterrain percé avec habileté, du nord au sud, avec cette particularité que, vers le centre, la ligne droite se rompt, et forme une petite place à angles droits. La première partie de ce souterrain, celle qui est du côté du sud, a soixante pieds jusqu'à l'endroit où il forme un coude, à la petite place mentionnée, laquelle

otro tanto de anchura cuadrada; y de altura en todo el caño tres varas, y dos de anchura. Toda esta fábrica soterrada es de bóveda, y su cielo de arco de medio punto. El otro caño en seguimiento del primero forma en rigor otra línea meridiana, por apartarse asi al oriente algo, y tiene veintiocho varas de longitud; con el recurso de su delineacion, será fácil la comprension de su descripcion.

N° 77. — Otra construccion se halla y es la principal en volúmen, complicacion, órden y proporcion geométrica. Consiste en un mole, túmulo ó cerro fabricado artificialmente de piedra, arena, tierra y cal. El plano exterior ó la circunferencia denota la base de un cono, y el de su interior crucífero; ocupa en la mayor parte esta fábrica central lo interior ó el sólido total que debemos suponer vacío. En el centro se halla una vivienda, habitacion, morada ó capacidad de plano cuadrilátero; de cada lado nace un brazo ó galería que se dirigen á los cuatro vientos cardinales. Esta habitacion sepulcral, que por tal la contemplo, está terminada ó coronada por un cielo semiesférico ó cónico. Lo interior está revestido de piedras escuadradas. Su altura vertical, desde el centro del plano hasta el cúspide del cono, diez varas, la plazuela seis varas en cuadro; cada brazo tiene de largo diez varas, su altura dos varas y media, de ancho vara y media. Los cielos son semicirculares y el todo vestido de piedras escuadradas, ó labradas á escuadra; aunque estos edificios se han deteriorado mucho, respecto que estas obras todas ellas las sujetaron á ciertas reglas de proporciones y de simetría, lo que facilita bastante á su reconocimiento.

Fuimos á recorrer é investigar por la segunda vez, las obras esparcidas por la mesa nombrada Monte Alvan, pues la primera investigacion ó reconocimiento que practicamos no era suficiente; fué menester del auxilio de los Indios para los desmontes y excavaciones, etc.; obras ciertamente dignas de ser comentadas y aprofundizadas, respecto que contribuyen de mas á mas á confirmarnos los conocimientos prácticos que poseyeron en las artes. Las entradas son algunas á nivel de la mesa, otras bajan algo, y las escaleras son demolidas.

A poco tránsito ó paso investigamos é inspeccionamos un conducto soterrado, hecho por el centro de un cerro cónico levantado á mano. Las paredes interiores verticales y laterales sirven como de sustento á dos andanas, igualmente colaterales, de losas puestas oblicuamente, y forman un cielo angular; no contiene nada de particular actualmente en su ámbito, salvo de comunicacion, de pasadiz al presente; pero en lo antiguo, visto su bella construccion, atravesando diametralmente dicho mole y sobre la línea meridiana, supone otra intencion de mayor entidad.

Otra galería poco apartada de esta, de la misma hechura, en parte, con la singularidad que sus dos lienzos interiores se forman de unas losas cuadrilongas. Pasando despues á registrar una antigua morada, sea de ídolos ó difuntos, que á unos y otros puede convenir, adver-

a douze pieds de haut et autant de large. Le souterrain n'a que neuf pieds d'élévation sur une largeur de six. Toute cette construction est voûtée en arc à plein cintre. L'autre souterrain, qui suit la même direction, mais qui est porté un peu vers l'orient, a quatre-vingt-quatre pieds de long. Cette description sera mieux comprise à l'aide du plan. (*Planche XXVII.*)

N° 77. — Autre construction du même genre, mais la plus remarquable de toutes par sa grandeur, sa complication, et ses proportions régulières. Elle consiste en un *tumulus* fait de pierre, de sable, de terre et de chaux. La base est circulaire et dénote une forme conique. L'intérieur est percé en forme de croix; ce souterrain occupe la plus grande partie du monument qu'on doit croire vide. Au centre se trouve une grande salle carrée, et de chaque côté part une galerie qui se dirige vers l'un des points cardinaux. Cette salle sépulcrale, ainsi que je la considère, est terminée par une voûte demi-circulaire, ou conique, dont l'intérieur est revêtu de pierres taillées. Sa hauteur, depuis le sol jusqu'au sommet du cône, est de trente pieds. La salle a dix-huit pieds en carré; chaque bras de la galerie a trente pieds de long, sept pieds et demi de haut et quatre et demi de large. Les voûtes sont demi-circulaires, et le tout est revêtu de pierres taillées carrément. Ces constructions sont fort détériorées, mais il est facile de voir que toutes les parties furent assujetties à l'observation de régles symétriques. (*Planche XXVIII.*)

Nous fîmes une seconde excursion pour reconnaître les œuvres d'art éparses sur le plateau de Monte Alvan, car notre première investigation n'avait pas été suffisante. Le secours des Indiens nous fut nécessaire pour traverser les décombres, les excavations et autres accidents du terrain. Ces œuvres sont en effet dignes d'être examinées et commentées; elles contribuent à nous confirmer de plus en plus dans notre opinion sur les progrès que firent ces anciennes nations dans les beaux-arts. Les entrées de plusieurs de ces monuments sont au niveau du sol, d'autres un peu au-dessous; les escaliers sont démolis.

Près du lieu où nous arrivâmes, sur ce plateau, nous vîmes un conduit souterrain traversant le centre d'une éminence conique faite de main d'homme. Les murs latéraux bâtis verticalement servent de soutien à deux rangées, également latérales, de dalles posées obliquement et qui forment une voûte angulaire. Ce souterrain ne contient maintenant rien de particulier; il sert uniquement de passage ou de communication; mais sa belle construction, et sa direction diamétrale, du nord au sud, à travers ce *tumulus,* font supposer qu'autrefois il eut une destination plus importante.

Un autre souterrain, peu éloigné de celui-ci, est construit à-peu-près de la même façon, avec la différence que ses murs intérieurs sont faits de grandes pierres ayant la forme d'un carré long. Passant ensuite à l'examen de cet antique édifice, consacré, soit aux dieux,

timos que esta grande fábrica se halla sentada sobre un inmenso zócalo ó terraplen de cantería, formando en su proyectura un cuadrilongo, dirigiendo sus cuatro lados á los puntos principales del horizonte; y nace de su área un túmulo de forma cónica de buena fábrica, y en lo interior de este sólido se admira una especie de rotunda mejicana, la que despide de su centro cuatro brazos ó radios que tambien señalan los puntos cardinales.

En lo tocante á los pisos ó pavimentos son tan arruinados los de estos monumentos que solo pude registrar tal cual trozo de mezcla dura bruñida, y pienso que habiendo visto una parte se habrá visto el todo de ellos.

De esta grande y dominante elevacion, ó sea mirador, se descubren los valles de Oajaca, ciudad de Antequera, rios, pueblos, etc., los que presentan á la vista un espectáculo interesante y agradable.

Finalmente habiendo visto lo que fué posible en ese antiguo suelo, los avisos de las nubes amenazadoras y tempestuosas nos obligaron á regresar á nuestros domicilios, cosa de las tres de la tarde; pero como era fuerza repasar el mismo rio que pasamos por la mañanita, nos resolvimos á atravesarle en andas al hombro de cuatro Indios; á la sazon transitaban unos enjambres de langostas por el aire, y de tanta multitud, que parecian á cierta distancia polvareda ó humadas, con un ruido semejante al del aire muy agitado, y á veces cuando cruzaban entre nosotros y el sol hacian sombra y eclipsaban en algun modo este astro. Estas emigraciones hijas de las regiones meridionales, seguian el rumbo de sur á norte, y miserable, pobre y desdichado del pais en el cual hacen su alta ó descanso, le asolan enteramente. Su longitud mas ó menos será la de un dedo regular, con el correspondiente grueso, cuatro alas, seis patas con articulacion y dos sierras en las mayores y laterales, y dos antenas. Su color se acerca á un verdegris. El pasage de estos insectos no es periódico, pero siempre lo es en cuanto á la estacion. El año próximo pasado emigraron tambien por el propio rumbo.

Haciendo otra vez memoria del mismo rio llamado Atoyaque, célebre ó muy mentado por sus perjuicios en esta provincia de Oajaca, toma su orígen de las serranías situadas al septentrion de esta ciudad de Antequera. A medida que se aleja de su cuna va aumentando su volúmen ó caudal por los varios vertideros que se combinan con él, y va caminando y serpenteando de norte á sur por el centro poco mas ó menos de los dos valles de este marquesado; y finalmente, despues de un curso bastante dilatado, se confunde con las aguas del mar Pacífico. Lo que le hace muy temible y arriesgado es que en todo tiempo y particularmente en el de las lluvias, acarrea consigo unas arenas livianas, muy movibles, flotantes, de manera que segun su densidad, semejante al aire, forman unas capas; en consecuencia de esta falta ó defecto su lecho engañoso no tiene basa fija y sólida, lo que origina anualmente varias desgracias.

soit aux morts, car il a pu convenir aux uns et aux autres, je remarquai que cette grande construction est assise sur un immense terre-plein en maçonnerie, dont le plan est un carré long, et dont chaque côté regarde un des points cardinaux; au-dessus s'élève un *tumulus* de forme conique, d'une bonne construction, et, au centre, on voit une sorte de rotonde d'où partent quatre galeries qui se dirigent aussi vers les quatre points cardinaux [1].

A l'égard du pavement de ces monuments, il est tellement détérioré, que je ne pus en trouver qu'un morceau dur et poli, formé d'un mélange de diverses matières; je pense que tout le reste était de même.

Du haut de cette grande élévation, sorte de belvédère, on découvre les vallées d'Oajaca, la ville d'Antequera, des rivières, des villages qui présentent à l'observateur un spectacle aussi intéressant qu'agréable.

Après avoir vu tout ce qu'il était possible de voir sur ce sol antique, l'approche de nuages menaçants, et précurseurs de la tempête, nous obligea à regagner nos demeures. Il était déja trois heures du soir; et comme il nous fallait repasser la même rivière que nous avions passée le matin, nous nous résolûmes à la traverser sur les épaules de quatre Indiens. En ce moment, il passait près de nous des nuées de sauterelles, si nombreuses, qu'elles paraissaient dans l'air comme des tourbillons de poussière ou de fumée, et faisaient un bruit semblable à un vent violent. Lorsqu'elles passaient entre nous et le soleil, l'ombre qu'elles projetaient était si forte, que cet astre en était comme éclipsé. Ces migrations proviennent des régions méridionales; elles suivent la direction du sud au nord, et malheureux le pays où elles descendent et font halte! elles le dépouillent entièrement. La longueur de cet insecte est celle d'un doigt ordinaire, avec une grosseur proportionnée; il a deux antennes, quatre ailes et six pattes articulées, dont deux sont garnies comme de scies; sa couleur est à-peu-près vert de gris. Le passage de ces insectes n'est pas périodique, mais il a toujours lieu dans la même saison; l'an dernier ils émigrèrent en suivant la même route.

Revenant sur le sujet de la rivière nommée Atoyaque, souvent citée dans la province d'Oajaca, pour les désastres dont elle est cause, cette rivière prend naissance dans les chaînes de montagnes au nord de la ville d'Antequera; à mesure qu'elle s'éloigne de sa source elle grossit à l'aide de divers ruisseaux qui viennent s'y réunir, et elle va serpentant, du nord au sud, en suivant à-peu-près le centre des deux vallées qui forment cette contrée; après un cours assez étendu, elle se jette dans la Mer Pacifique. Ce qui la rend très dangereuse c'est qu'en tout temps, et particulièrement dans la saison des pluies, elle entraîne avec elle un limon léger, mobile, flottant, qui, en raison de son extrême légèreté, forme des couches trompeuses, sans base fixe ou solide, et qui occasionnent chaque année des malheurs.

[1] Ce monument et le précédent sont sans doute ceux déja décrits sous les numéros 72 et 77, planches XXV et XXVIII.

Por lo que mira á la etimología ó raiz de Monte Alvan, si deriva de la lengua antigua mejicana ó de la zapoteca, ó sea de aquellos nombres sin oficio ó significacion, por lo que he podido averiguar ó indagar sobre su orígen, que en muchas ocasiones pone el antojo, el accidente ó el capricho á las cosas, lo que da despues muchísimo que comentar y adivinar, suponiendo muchas veces interpretaciones siniestras.

En estas operaciones anticuarias se requiere tiempo, trabajos y reflexiones para buscar y profundizar la venerable antigüedad. He reparado que en ciertas fábricas las leyes de la simetría y perspectiva se hallan violentadas. Ya ha llegado el momento crítico de aventurar algunas reflexiones sobre esta arquitectura subterránea mejicana, semejante á la egipciaca. Ambas naciones, aunque situadas en diferentes paralelos, se conforman en lo sustancial de sus artes y usos, sea en su religion, bellas artes, escultura, sea en los monumentos sepulcrales y geroglíficos. En la mitología, por el gran número de sus deidades; en lo esculpido, por las muchas de ellas entalladas sobre su estilo antiguo; en la grandiosidad de sus oratorios, palacios, pirámides y sepulcros ó catacombas, para el depósito perpetuo de las cenizas ó osamentas de los cuerpos de sus padres; y tambien en su arte de pintar la palabra ó sus conceptos por figuras materiales. En lo que toca á sus lenguas, dialectos ó idiomas, ignoro enteramente la lengua egipciaca; solo por haber leido en las historias y viages egipcios las terminaciones de algunos nombres de ciudades, animales y vegetales, no se conforman con las de esta lengua matriz mejicana.

La arquitectura subterránea requiere ciertas reglas ú otro modo de fabricar de la ordinaria ó la usual. Esta última levanta, alza en el aire, la otra profundiza, cava, excava y ejecuta en las tinieblas ó entrañas de la superficie del terreno eligido, lo que complica de varias maneras la obra y la hace mas penosa. Estos monumentos, que fueron tan usados en el tiempo de la gentilidad mejicana, se hacen aquí bien patentes; pero el vulgo por lo comun nada observa, los confunde con las cuevas, socavones, callejones, y otras obras groseras y mecánicas; y aunque no son edificados sobre la haz de la tierra, no por eso disminuye su mérito verdadero arquitectónico, antes lo opuesto, exige arte y trabajo. En fin todo es acreedor á las mayores alabanzas, considerando sus planes, y alzadas bóvedas concebidas con inteligencia; y suponer lo mucho que hay que vencer, la humedad, la gravedad del terreno, que siempre busca su aplomo, requiere en ellos (los monumentos) materiales sólidos, buena mezcla y union de piedras, un perfecto aplomo en las murallas, de lo contrario hubiera hundimiento seguro, y los vivos se hallarian mezclados con los muertos, suponiendo que esos subterráneos son sepulcros, como lo pienso, abiertos y públicos.

A l'égard de l'étymologie du nom de Monte Alvan, savoir si elle est puisée dans l'ancienne langue mexicaine ou zapotèque, ou si ce sont de ces mots sans signification positive, tout ce que j'ai pu chercher et recueillir me porte à penser que le hasard ou le caprice impose la plupart du temps un nom aux choses, et qu'il est souvent plus raisonnable de s'en tenir à cela que de commenter, deviner, et adopter de fausses interprétations.

Dans les travaux archéologiques, il faut du temps, du travail, de la réflexion, pour explorer et approfondir la vénérable antiquité. J'ai trouvé que, dans certaines constructions, les lois de la symétrie et d'une bonne perspective étaient violées. Je crois le moment venu de hasarder quelques réflexions sur l'architecture souterraine du Mexique, semblable à celle de l'Égypte. Ces deux nations, bien que situées à des parallèles différents, se rapprochent l'une de l'autre dans les principes fondamentaux des arts et dans leur application soit aux monuments religieux, soit aux monuments sépulcraux, soit à la sculpture et aux hiéroglyphes. Elles se rapprochent dans leur mythologie par le grand nombre de divinités; dans leur sculpture par le style dans lequel elles sont taillées; dans la construction de leurs oratoires, temples, pyramides, sépultures souterraines, ou catacombes destinées à renfermer les cendres ou les ossements de leurs pères, par le grandiose des proportions; enfin, elles se rapprochent aussi dans l'art de peindre la parole ou la pensée par des figures matérielles. Pour ce qui est de leurs langues, idiômes ou dialectes, j'ignore entièrement la langue égyptienne; mais j'ai remarqué en lisant l'histoire de cette nation, ou celle des voyages aux contrées qu'elle occupe, que les terminaisons de certains noms de villes, animaux et végétaux ne sont pas conformes à ceux de la langue mère du Mexique.

L'architecture souterraine exige d'autres règles ou un autre mode de construction que l'architecture ordinaire. Cette dernière élève dans les airs; l'autre creuse, fouille dans les entrailles de la terre, combine autrement l'œuvre à exécuter et la rend plus difficultueuse. Ces sortes de constructions, qui furent si usitées au temps du paganisme mexicain, sont encore visibles à tous les yeux; mais le vulgaire, qui ne sait rien observer, les confond avec les caves, les conduits souterrains et autres ouvrages grossièrement et matériellement exécutés. Bien que ce ne soient point des édifices élevés au-dessus du sol, ils n'en ont pas pour cela moins de mérite architectural; tout au contraire, car ils nécessitent beaucoup d'art et de travail. Tout semble même leur donner droit à la primauté, si l'on considère leurs plans, leurs voûtes conçues et élevées avec intelligence, si l'on fait attention qu'ils ont à vaincre l'humidité et le poids de la terre qui pèse d'à-plomb, et sans cesse, ce qui demande le choix des matériaux les plus solides, un bon assemblage et une étroite union des pierres, un aplomb parfait dans les murailles; autrement il y aurait ruine et chute certaine, et les vivants se trouveraient confondus avec les morts, en supposant, comme je le crois, que ces souterrains étaient des lieux de sépulture ouverts au public.

Esta escuela original antiquísima americana, estas fábricas y muchas otras esparcidas por el nuevo continente, nos demuestran de mas á mas, unos conocimientos que nunca se podria sospechar de una nacion que siempre ha sido reputada de bárbara, injustamente, si no fuera por los documentos originales aun existentes, los que con sus defensores hacen su apología, digo, suponer que la teoría debia preceder la práctica, y no obrarian maquinalmente, sino sobre planes discurridos ó meditados. No hay dudas, ellos tenian su geometría, sujeta como la nuestra á cálculos y reglas invariables.

Los Indios ya no pueden ser lo que fueron. Los antiguos Egipcios, tan ensalzados por los historiadores de los siglos pasados, en el tiempo de su enflorecencia producian pirámides y colosos, hoy dia no producen mas que chozas y pigmeos, por la razon que las artes necesitan para su fructificacion de un suelo ó campo amplio y libre. La misma suerte ha experimentado la bella y antigua Grecia.

Muchas estatuas antiguas mejicanas de piedra he visto y observado, y en varias de ellas, por la semejanza y carácter puro indiano, se reconoce sin equivocacion que el escultor tomó por tipo á la misma naturaleza é imitó perfectamente al individuo que se propuso copiar, de suerte que estas son las mas regulares; las ideales ó mitológicas son por lo comun monstruosas y espantosas. Son pruebas que esta casta, original ó indígena en su estado primitivo, sencillo y natural, sin mezcla de otras tribus ó naciones exóticas, seria de mejor semblante; y sin preocupacion diré que he observado Indios en varios parages de este reino, particularmente en las serranías, adonde se conservan aun intactos, individuos ó entes que por la bella formacion ó proporcion, podrian servir al desnudo en cualquiera academia europea para modelo del cuerpo humano. Tambien he notado y con admiracion unos rostros de un carácter grandioso, serio, noble, tales que entre los mismos Griegos, hubieran tenido su aprecio, mérito y lugar, robando ó pepenando con un arte sublime de la figura, ya de la cabeza entera ó algunas partes de ella, ya en fin del cuerpo y de sus miembros, formando de estas partes sueltas un feliz conjunto, y superaron en cuanto al arte á la misma naturaleza.

¿Qué diremos de los instrumentos propios de que se valian para labrar, desbastar la piedra bruta en canteras, y perfeccionarla con la escuadra y el cincel, dándole finalmente una cualquiera figura esencialmente geométrica? No los podemos llamar con propiedad herramientas, por no haber hallado legítimamente vestigio de este metal hasta la fecha, únicamente los cobrizos. Se sabe por experiencia que la materia ferruginosa resiste menos á la lima del tiempo y se descompone con mas brevedad, sea soterrada ó al aire libre, que el oro, plata y cobre. Harto lo prueban en las estatuas y monedas antiguas griegas ó romanas que permanecen con integridad. La única pieza antiquísima de este mineral, que he podido registrar, fué el cepo que se encontró en una cárcel militar de la célebre Pompeana, sumamente descompuesto, deshaciéndose por hojas ó escamas, bien que esta

Cette antique et originale école américaine, ces constructions, et beaucoup d'autres qui sont éparses sur le nouveau continent, dénotent de plus en plus des connaissances qu'on n'aurait pu supposer chez une nation qui fut toujours, quoique injustement, réputée barbare. Mais les preuves qui sont encore existantes, et qui font son apologie mieux que les paroles de ses défenseurs, ces preuves, dis-je, montrent que la théorie a dû précéder la pratique, et que, loin de construire machinalement, cette nation travaillait sur des plans réfléchis. Il n'y a nul doute qu'elle avait sa géométrie, consistant, comme la nôtre, en règles et calculs invariables.

Les Indiens ne peuvent plus être ce qu'ils furent autrefois. Les anciens Égyptiens, si vantés par les historiens des temps passés, produisirent, à l'époque de leur plus grande gloire, des pyramides et des colosses; ils ne produisent aujourd'hui que des cabanes et des pygmées. C'est que les arts, pour prospérer, veulent un champ vaste et libre. Cette belle et antique Grèce en fit aussi l'expérience.

J'ai observé beaucoup d'anciennes statues mexicaines en pierre; dans plusieurs d'entre elles on reconnaît, évidemment, au caractère purement indien, que le sculpteur a pris la nature même pour type, et a parfaitement imité l'individu qu'il voulait représenter; ce sont là les plus régulières. Les figures idéales ou mithologiques sont, pour l'ordinaire, monstrueuses, effroyables. Cela prouve que la race indigène primitive, sans mélange de tribus ou de nations étrangères, était d'une plus belle conformation. Je dirai, sans prévention, que j'ai vu des Indiens, sur divers points du royaume, particulièrement dans les montagnes où la race se conserve pure et entière, qui, pour la beauté des formes et des proportions, pouvaient servir de modèles dans les académies d'Europe. J'y ai admiré aussi des visages d'un caractère grand et noble, qui eussent été appréciés même chez les Grecs, eux qui formaient des chefs-d'œuvre en prenant çà et là, avec un art infini, les plus beaux traits du visage, ou les plus belles parties du corps, pour arriver à un ensemble parfait, et supérieur à la nature elle-même.

Que pouvons-nous dire des instruments avec lesquels les anciens Mexicains parvenaient à travailler, dégrossir, tailler la pierre, et lui donner enfin, avec l'équerre et le ciseau, une figure quelconque parfaitement géométrique? Nous ne saurions dire avec certitude qu'ils fussent de fer; car nous n'avons jamais trouvé vestige de ce métal jusqu'à présent, mais seulement des instruments de cuivre. On sait par expérience que le fer résiste moins au temps, et se décompose bien plus vite, soit à l'air, soit au sein de la terre, que l'or, l'argent ou le cuivre; nous en avons la preuve dans les statues ou les monnaies antiques, grecques ou romaines, qui nous sont parvenues entières. Le seul morceau antique en fer, que j'aie jamais vu, est l'entrave qui se trouva dans une prison militaire de la célèbre ville de Pompéi, mais très décomposée, et s'en allant par feuilles ou par écailles. Il est vrai qu'on pou-

deterioracion ó mengua en él pudo ser por la via ígnea violenta y accidental del Vesubio.

No parece creible que en una época tan reciente de doscientos ochenta años atras ó pasados, que se haya perdido la llave ó el arte de interpretar, comentar, explicar con propiedad los caractéres simbólicos, ó geroglíficos; estas figuras pintorescas ó parlantes, lacónicas; por fin si se trataba de los del antiguo Egipto hartas disculpas ó dificultades se presentan para su imposibilidad, que verosímilmente esta pérdida irreparable será comun entre estas ó ambas naciones, eternamente y con harto sentimiento no hay ni pude haber una legítima compensacion satisfactoria; siempre y con infelicidad la duda (salvo la fé) será en todo nuestra herencia.

Los Mejicanos pudieron haber conservado la pureza de su lengua hasta la época de su rendimiento. Exceptuando su lengua, la que se conoce por certeza expresiva y melodiosa, que casualmente pudo libertarse de los escollos de la ignorancia, las artes, instrumentos de ellas, las pinturas geroglíficas naufragaron, y á pesar de las violentas y constantes heridas que recibió, lo que nada menos se encaminaba al sacudimiento de su basa radical, y últimamente á su total olvido, lo que seria el colmo del desacierto.

Las naciones silvestres ó bárbaras, por otro nombre, las que físicamente se deben poner en este órden ó rango de tales, no usan propiamente de una lengua sujeta á cierta cadencia; es un modo de producirse ó hablar, que la misma necesidad inventó; pero una lengua formada en razon progresiva de la invencion de las artes de una nacion antigua respetable, no puede, á lo menos no parece verosímil, manifestar su pensamiento par gerigonza. Es probable que en cada era el observador atento notará su decadencia, con la introduccion de vocablos exóticos, prosodia nueva y otras reglas ortográficas, contrarias á su antigua gramática. Aun de las lenguas vivas europeas, puede que ninguna se acerca mas á la mejicana por ciertas terminaciones y gran uso de vocablos, las que siempre dulcifican las palabras, como la del idioma español. Aunque las artes y religion de esta nacion mejicana tienen una apariencia de conexion con las de Egipto, pero no su lengua antigua copta. Suponiendo que estas antiquísimas emigraciones vinieron del Asia, ó finalmente del Egipto, y con la serie de los siglos ya establecidas en este continente, pudo haberse enteramente desfigurado su modo de hablar, á manera de los rios, los que á su nacimiento llevan unas aguas cristalinas, las que á medida que se alejan de su cuna, con la incorporacion heterogénea de varias substancias, en su dilatado curso, llega á tal exceso la naturaleza de estas aguas, que cuando se establecen en su destino, el Océano, se hace inconocible y problemático su orígen. Pero advierto que me engolfo imprudentemente, y me aparto del norte propuesto, y podria naufragar en el mar de las opiniones.

Prosiguiendo el discurso y siguiendo la misma derrota, sin embargo de los peligros evidentes que me esperan, en una empresa tan crítica, cual es de poder averiguar por ciertos datos conocidos lo desconocido. ¿De dónde,

vait attribuer cette détérioration à l'action violente du feu, lors de l'enfouissement causé par le Vésuve.

Il est à peine croyable que, dans l'espace si court de deux cent quatre-vingts ans, on ait perdu la clef qui pouvait servir à interpréter, à expliquer avec certitude les caractères symboliques ou hiéroglyphiques, ces représentations pittoresques, parlantes et laconiques. Il en est de celles-ci comme de celles de l'antique Égypte; les mêmes difficultés ou la même impossibilité se présentent; il est bien probable que cette perte est commune aux deux nations, et qu'il n'y a désormais aucun moyen de trouver une explication qui la compense. Le doute sera toujours (excepté en ce qui concerne la foi) notre partage en toute chose.

Les Mexicains ont pu conserver la pureté de leur langue primitive jusqu'à l'époque de la conquête. A l'exception de cette langue, qui est connue pour être expressive et agréable à l'oreille, et qui a pu échapper accidentellement aux écueils de l'ignorance, les arts, les instruments à l'aide desquels on les pratiquait, les peintures hiéroglyphiques ont fait naufrage; et, par l'effet des atteintes violentes et répétées qu'ils ont reçues, ce qui en reste marche à une ruine complète et par suite à un oubli total, ce qui serait le comble du malheur.

Les nations sauvages ou barbares, ou celles qui doivent être rangées dans cette classe, n'ont pas de langue rhythmée ou harmonieuse; elles n'ont qu'une manière de s'exprimer, inventée par la nécessité seule. Mais une langue perfectionnée, en raison du progrès des arts, chez une nation ancienne, ne peut, ou du moins cela est vraisemblable, exprimer ses idées d'une manière obscure. Il est probable qu'un observateur attentif remarquera la décadence d'une langue par l'introduction de mots étrangers, d'une prosodie nouvelle et de régles orthographiques différentes des anciennes. De toutes les langues vivantes de l'Europe il se peut qu'aucune n'approche plus de la langue mexicaine que l'espagnol, par certaines terminaisons, et par l'usage fréquent des voyelles qui adoucissent toujours le langage. Les arts et la religion de cette nation ont une connexion apparente avec ceux de l'Égypte, mais non avec son ancienne langue copte. En supposant que d'anciennes migrations soient venues de l'Asie, ou même de l'Égypte, et que, depuis des siècles, elles soient établies sur ce continent, leur langue a pu se dénaturer entièrement, semblable à ces rivières roulant, à leur naissance, une eau pure et transparente, et qui, à mesure qu'elles s'éloignent de leur source, se chargent de matières hétérogènes qui en altèrent tellement la pureté, qu'on ne peut plus les reconnaître, lorsque, après un long cours, elles arrivent à l'Océan. Mais je m'aperçois que je m'embarque sur une mer dangereuse, celle des conjectures, et que je cours risque d'y faire naufrage.

Cependant, en suivant ce discours, et sans me dissimuler les écueils d'une telle entreprise, savoir, de chercher à deviner l'inconnu par le connu; d'où, quand et comment vinrent ces migrations? De quel point de l'hori-

cómo y cuándo vinieron á poblar este inmenso continente? ¿De qué punto del horizonte, la nacion que llamamos mejicana? Sabemos por la sagrada Escritura que despues ó inmediatamente de la confusion vergonzosa de las lenguas, ocurrida en la soberbia é inútil torre de Babel, que los operarios se dividieron por no entenderse, lo que les precisó ú obligó á tomar una direccion contraria, partiendo de este punto de reunion ó de centro comun al género humano, cual seria la misma torre; y siguiendo esos pueblos por instinto ó por impulso de una fuerza sobrenatural, dejaron sus patrias y mudaron de tierras; y nuestros Americanos tomarian el rumbo del poniente hácia las costas orientales de este antiquísimo mundo, y tan nuevo para nosotros. El caso seria saber, ó adivinar la época de la llegada de nuestros Indios mejicanos, si fué luego al punto de la confusa separacion ó si mucho despues de ella. Esta nacion en particular de cualquier modo que sea me inclina ó me persuade á creer que fué por el rumbo oriental de este continente. ¿Sobre qué paralelo transitaron, si la multitud de ellos era ó no considerable, qué tiempo emplearon en su peregrinacion, qué lengua hablaban, cuáles eran sus trages, cuál su religion? En fin preguntas ociosas; todos misterios inaveriguables y perdidos á jamas, ó sin la menor esperanza: y como pasaron el Océano, á esto tal cual lo físico no puede dar mas que lo histórico algunos auxilios fundados sobre probabilidades.

No hay duda alguna que por lo que nos presenta la naturaleza en nuestra época, á primera vista del tránsito de esas emigraciones orientales, ó del oeste ó del levante, vemos un Océano dilatado cual separa la Africa de la América, si se valieron de ciertos barcos para ese pasage, á nosotros nos parece cosa cuasi impracticable, sin el recurso de la brújula. Dejando este punto obscuro y tenebroso, recurriremos á la misma naturaleza. Se sabe que ademas del diluvio universal, el que no fué segun las leyes ordinarias, sino por órden superior á ellas ó contra su curso, habiendo despues otros diluvios parciales causados por hundimientos repentinos de tierras, cavernas centrales, etc., sea por la via húmeda ó por la ígnea, lo que muda el terreno en agua y separa un pais del otro, salvo que las cimas de los cerros mas elevados ó cordilleras famosas se quedaron enjutas y formaron islas contiguas, haciendo escala y de puente de comunicacion, por decirlo asi, de una region á otra. El golfo mejicano, las islas Antillas de barlovento y sotavento, con alguna apariencia de posibilidad, son efectos de unas causas físicas como las expresas. El seno mejicano se considera como un inmenso cráter.

La parte mas poblada de esta antigua region, y seria la primera, parece que lo fué las costas orientales; y despues se propagaron al sudeste y al nordeste. Lo que se puede aun verificar por las ruinas crecidas que se hallan como sembradas entre estos puntos medios ó colaterales. Los mismos monumentos de las artes atestan ó hacen fé de esta verdad, pues he viajado por la costa occidental ó del mar del sur con ningun suceso favorable á los vestigios de que se trata, que siempre son guias para determi-

zon arriva la nation que nous nommons mexicaine? Nous savons, par les saintes Écritures, que depuis, ou immédiatement après la confusion des langues survenue lors de la tour de Babel, les ouvriers, ne s'entendant plus, se divisèrent et partirent dans des directions opposées, s'éloignant de cette tour comme d'un centre commun pour le genre humain. Ces peuples, soit par instinct, soit par une impulsion surnaturelle, abandonnèrent leur patrie, changèrent de climats; et peut-être nos Américains prirent-ils la direction de l'ouest jusqu'aux côtes orientales de ce vieux monde si nouveau pour nous. Resterait à savoir l'époque de leur arrivée: si ce fut au moment de la séparation, ou long-temps après. Je suis persuadé que, de quelque manière que ce soit, cette nation est arrivée dans ce continent par l'orient. Mais sous quel parallèle opéra-t-elle son passage? était-elle ou n'était-elle pas nombreuse? quel temps employa-t-elle à son voyage? quelle langue était la sienne? quel costume avait-elle? enfin, quelle était sa religion? Ce sont toutes questions inutiles; ce sont des mystères que nous n'avons pas le moindre espoir d'éclaircir. Pour ce qui est de savoir comment ils ont pu passer l'Océan, les connaissances physiques ne peuvent nous donner, non plus que l'histoire, aucune donnée probable.

Il est hors de doute, selon ce que nous voyons aujourd'hui, que ces migrations, qu'elles soient venues de l'est ou de l'ouest, ont eu à traverser l'immense Océan qui sépare l'Afrique de l'Amérique. Dire si elles se servirent de navires quelconques pour un tel voyage, c'est ce qui nous semble impraticable, sans le secours de la boussole. Laissant ce point obscur, nous recourrons à la nature même. On sait qu'outre le déluge universel, qui n'eut pas lieu d'après les lois ordinaires, mais par une volonté supérieure ou contraire à ces mêmes lois, il y a eu d'autres déluges partiels, causés par des tremblements de terre subits, par l'effet de cavernes intérieures; enfin, des catastrophes amenées par l'eau ou le feu, ce qui a changé les terres en mers, et séparé des contrées les unes des autres, laissant paraître seulement les sommets des hautes montagnes, qui sont ainsi devenues des îles contiguës, et servant, pour ainsi dire, de points de communication d'une région à l'autre. Le golfe du Mexique, les Antilles, ont été formées, selon quelque apparence, de la manière que nous venons de dire. Ce golfe est considéré comme un immense cratère.

La partie la plus peuplée de cette antique région, et qui aurait été aussi la première peuplée, paraît être la côte orientale; la population se serait étendue de là vers le sud-est et le nord-est. C'est ce qu'on peut encore vérifier par les nombreuses ruines de monuments dont toutes ces contrées sont parsemées. Ces monuments des arts font foi de ce que j'avance; car j'ai parcouru la côte occidentale, celle de la mer du Sud, sans rencontrer aucune ruine de ce genre; et ce sont elles qui nous guident dans

narnos ó para conducirnos al fin propuesto y tan deseado, cual es la patria de donde vinieron, y el orígen de sus artes.

Cuánto habrá padecido en los siglos apartados de los nuestros la superficie de este admirable pais, no se necesita mas que una ojeada para su conviccion, y pleno conocimiento de los efectos tan terribles, producidos por ciertas causas internas ó centrales, que operan á la haz de la tierra el trastorno local de algunas partes del globo. Los volcanes ó fuegos soterrados que invisible é insensiblemente fermentan al punto de hacer explosiones, haciendo mudar los valles y llanos en un espectáculo horroroso y lastimoso, ningun pais del orbe acaso habrá tenido en esta parte mas vicisitudes que esta América.

Que viniese de la Asia, la cuna matriz del género humano, es de fé; pero el cuándo y por dónde abordaron es un problema sin salida.

La península de Yucatan destinada por naturaleza, convidando por su situacion cómoda, al recibimiento y al hospedage de estos ilustres viajantes, no podia menos de ser un incitativo para fijarlos en estas costas deliciosas; y con esta consideracion diremos que la época de la construccion de las obras arquitectónicas y de escultura que todavía existen en parte ó en el todo, fué muy anterior á la llegada de los Mejicanos, en las orillas de las lagunas dulces y saladas, cuyas naciones antiguas y primitivas usarian de los instrumentos ferruginosos para entallar la piedra, etc.; y que por ciertas crísis periódicas de la naturaleza, erupciones volcánicas, sumersiones repentinas y otros accidentes sepultaron en el centro de la tierra el hombre y los instrumentos que usaba en las artes de su invencion, lo que me obligó en varias partes en solicitud de ellos á hacer excavaciones, que á la verdad hasta lo presente han sido infructuosas.

Me enseñaron ó me manifestaron dos diges antiguos en Oajaca, encontrados en esta tierra, ambos reparables por sus contornos y materia. El primero representa un plan pentágono de agata transparente de dos pulgadas de extension, y algo menos de anchura, y media pulgada de canto ó grueso; su color dominante es del cuerno ó pedernal mas ó menos obscuro, tiene en su superficie una vena de color mas obscuro, riveteada de un liston blanco de leche, con cierta regularidad, el todo visto á la luz causa un esplendor muy agradable. Aquí se juntan tres cosas, la antigüedad, el arte y la materia perfectamente bruñido y con un pulimiento perfecto, aquí no se ven señales de la lima, frotacion, etc., parece obra de la misma naturaleza, tiene un taladro para su colgadura. Otro compañero dige, al mismo destino, y es una piedra de toque finísima, sembrada por varios granitos de oro ó cobre, perfectamente bien dibujada, contornada y pulida; tendrá dos pulgadas y media de longitud y algo mas de pulgada y media de latitud. Su plan es exágono y dispuesto segun las reglas de geometría. Su mayor canto ó grueso llegará á media pulgada : esta piedra, de color negro perfecto, es compacta y reluciente; el taladro corresponde en el canto superior y hecho con arte, y forma

nos recherches et peuvent nous conduire au but desiré, celui de reconnaître le pays d'où sont venus leurs auteurs, et quelle a été l'origine de leurs arts.

Un coup d'œil suffit pour faire voir combien, dans des siècles éloignés de nous, ce pays a souffert des effets terribles produits par certaines causes intérieures qui opèrent à la surface du globe de grands bouleversements. Les volcans, les feux souterrains qui fermentent d'une manière inaperçue, jusqu'à ce qu'ils fassent explosion, changent les vallées en montagnes et les montagnes en vallées, avec d'horribles désastres, et nulle contrée du monde ne l'a plus éprouvé que l'Amérique.

Que les populations primitives soient venues de l'Asie, berceau du genre humain, cela n'est pas plus douteux qu'un article de foi. Mais quand et où abordèrent-elles, c'est un problème qu'on ne peut résoudre.

La presqu'île de Yucatan, destinée, pour ainsi dire, par la nature, en raison de sa position favorable, à recevoir et à donner asile à ces illustres émigrants, ne pouvait que les inviter à se fixer sur ses côtes délicieuses. Cela nous porte à dire que l'époque de la construction des ouvrages d'architecture et de sculpture qui existent encore, en tout ou en partie, fut bien antérieure à l'arrivée des Mexicains sur cette plage, dont les nations primitives se servaient d'instruments de fer pour tailler la pierre; et que, par suite de certaines crises périodiques de la nature, éruptions volcaniques, submersions soudaines, et autres catastrophes, l'homme et les instruments dont il se servait pour pratiquer les arts de son invention se trouvèrent ensevelis dans le sein de la terre. C'est ce qui me porta, plus d'une fois, à faire des fouilles qui, à la vérité, ont été jusqu'ici infructueuses.

On me montra, à Oajaca, deux bijoux antiques qui y furent trouvés, et qui sont tous deux remarquables par la forme et par la matière. Le premier offre un pentagone en agate transparente, de deux pouces de hauteur, un peu moins en largeur, et un demi-pouce d'épaisseur. Sa couleur dominante est celle du *silex pyromachus*, plus ou moins foncé. Il y a, à la superficie, une veine plus noire, bordée d'un liséré blanc de lait avec une grande régularité. Le tout, vu à la lumière du jour, a un éclat très agréable. Ce bijou réunit trois choses : l'antiquité, la matière et l'art avec lequel elle est travaillée; le poli en est parfait, et l'on n'y remarque aucune trace de la lime ou d'un frottement quelconque; on dirait une œuvre de la nature même. Il y a un trou qui aidait à suspendre cet ornement. L'autre avait probablement la même destination; c'est un morceau de pierre de touche, très fine, semée de grains d'or ou de cuivre, d'une forme régulière et d'un poli très brillant. Ce morceau a deux pouces et demi de long, un peu plus d'un pouce et demi de large, et un demi-pouce d'épaisseur. Son plan est hexagone, et taillé selon les règles géométriques. Cette pierre, d'un beau noir, est compacte et luisante. Le trou correspond à la partie supérieure, et forme une

una curva interior, trabajada con el mayor primor. Para ver ó gozar del bello efecto que producen esos compartimientos al ojo del observador, es menester tomar la luz del ángulo de 45 grados, tomar el punto óptico ó la perspectiva conveniente; nunca puede figurarse uno que se halla en América á vista de tales dibujos, sino en la Grecia, y á la vista de estos prodigios arquitectónicos no pude menos de averiguar con que instrumentos labraban esas piedras, que solicité con el mayor empeño, ofreciendo premios á los Indios.—Allá se las hayan.

Al oriente y á poca distancia del pueblo de San-Agustin Etla, existe una cantera de piedra de molino y tambien dos ojos de agua salada que llaman las Salinas. Al norte de la misma ciudad cosa de dos leguas hay una cantera de mármol superior, por su color, y por su grano muy fino, sanguineo, mas ó menos obscuro, puro blanco, tambien amarillo muy claro; se halla en una loma cerca de la hacienda de D. Victor Manero.

Salimos de la ciudad de Antequera el 1° de agosto de 1806, para el reconocimiento de las antigüedades de San-Pablo-Mitlan, pasando por el pueblo de Clacolula, á siete leguas de esta ciudad y tres del pueblo dicho de Miquitlan.

Notificar su situacion física ó topográfica; especie de valle algo reseco y engolfado entre cerros áridos y dispuestos semicircularmente, á 17 grados y medio de latitud, goza de un clima ó temperatura que media entre frio y calor; sus producciones principales son el maiz y el maguey, especie diferente del de tierra fria; es menos corpulento, sus pencas son de menos anchura y dispuestas en una situacion que se acerca á la línea vertical, su color ceniciento claro; asi como su aspecto varia, tambien el sabor de su licor es diferente. En cuanto á lo frutal, la pitaya es la que domina. Como el terreno es reseco facilita la propagacion de los insectos ponzoñosos, hay bastantes víboras, alacranes y sobre todo una especie de araña mediana, dotada de la naturaleza de un veneno sumamente activo y mortal. Las tarántulas, gigantes de su especie, abundan, pero son menos dañosas.

En cuanto á su actual poblacion es mediana, y ha experimentado la igual suerte ó catástrofe que sus antiquísimos monumentos, menguando por progresion inversa; ignoramos, y parece que será para siempre, si fué ciudad ó capital de algun reino ó señorío, el año de su fundacion, cuáles eran sus primeros habitadores, de qué parte del globo vinieron á establecerse en esta parte retirada, y como escondida de este inmenso continente, y cuál habrá sido el motivo de elegir de preferencia esta lúgubre situacion á otra mas vistosa y risueña; todas son preguntas oscuradas, pero dignas de ser ilustradas y comentadas, para enriquecer la historia antigua de este reino mejicano. Los únicos datos y autoridad á quienes debemos apelar son á sus monumentos artistos. Ellos con su lengua muda pero expresiva y significativa, nos explicarán quizas algunas de las dudas citadas; y asi los consultaremos, y tomándolos por guia para poder caminar

courbe dans l'intérieur, travaillée avec une extrême adresse. Pour jouir du bel effet que produisent ces facettes, il faut prendre la lumière par un angle de quarante-cinq degrés, et chercher l'aspect le plus convenable. On ne saurait se figurer qu'il existe en Amérique de tels morceaux, dignes de la Grèce; comme aussi, à la vue de ses prodiges d'architecture, on se demande avec quels instruments on a pu les travailler. J'ai inutilement offert des récompenses aux Indiens, pour me dire où il pourrait s'en trouver.

A l'est d'Oajaca, et à peu de distance du village de Saint-Augustin-Etla, il y a une carrière de pierre meulière, et deux sources d'eau salée qu'on appelle les Salines. A deux lieues au nord de la même ville, il y a une carrière de marbre remarquable par sa couleur et son grain fin; il est de couleur sanguine plus ou moins foncée, blanc pur, et jaune clair. Cette carrière se trouve dans l'intérieur d'une colline, aux environs de l'habitation de D. Victor Manero.

Nous partîmes de la ville d'Antequera, le 1[er] août 1806, pour aller reconnaître les antiquités de San-Pablo-Mitlan, en passant par le village de Clacolula, à sept lieues de cette ville, et à trois de celui de Miquitlan.

Sa position topographique présente une sorte de vallée resserrée entre des collines arides, disposées d'une façon demi-circulaire. Ce lieu est situé au dix-septième degré et demi de latitude, dans un climat tempéré; ses productions principales sont le maïs et le maguey, d'une espèce différente de celui que produisent les terres froides; il est moins grand, ses piquants sont moins larges, et disposés d'une manière plus rapprochée de la ligne verticale; sa couleur est grisâtre. De même que son aspect diffère, sa liqueur a aussi une saveur différente. A l'égard des arbres à fruits, c'est la *pitaya* qui y abonde le plus. La sécheresse du sol favorisant la propagation des insectes venimeux, il y a un assez grand nombre de vipères, de scorpions, et sur-tout une sorte d'araignée de taille moyenne, dont le venin est extrêmement actif et mortel. Les tarentules de la plus forte espèce y sont en grand nombre, mais elles sont moins dangereuses.

Quant à la population, elle y est peu considérable; elle a éprouvé le même sort que ses anciens monuments, dont le nombre a diminué au lieu de s'accroître. Nous ignorons, et probablement nous ignorerons toujours, si ce fut une ville, si ce fut la capitale d'un royaume ou d'une simple seigneurie, quelle fut l'époque de sa fondation, quels furent ses premiers habitants, de quel point du globe ils vinrent s'établir dans cette partie retirée d'un immense continent, et quel fut le motif qui leur fit préférer cette position triste et lugubre à d'autres plus agréables. Ce sont toutes questions fort obscures, mais dignes d'être approfondies pour parvenir à connaître l'histoire ancienne du Mexique. Les renseignements uniques, la seule autorité, auxquels nous puissions nous rattacher, ce sont les monuments des arts; leur langage muet, et cependant significatif, nous aide à lever quelques uns des doutes que je viens d'expri-

con alguna luz en esas sendas oscuras é inciertas, aunque siempre no podremos por sus investigaciones prometernos de aclarar radicalmente nuestras dudas sobre sus destinos ó usos en la antigüedad. ¿Son obras consagradas á su falsa religion á manera de oratorio ú templo cubierto, de mausoleos, sepulturas expuestas á los cuatro vientos, á la admiracion pública, ó de lugar únicamente reservado á la conmemoracion y al obsequio ó exequias de los cuerpos de sus difuntos de alta esfera?

El primitivo nombre de este antiguo parage confronta en alguna manera con lo insinuado, pues, Liubá, significa en la lengua matriz zapoteca, sepultura, y con las vicisitudes que acarrea el tiempo, los Mejicanos, habiendo á su imperio éste, mudaron su antiguo apellido, segun su máxima ó leyes, á los pueblos y provincias que conquistaban, y de Liubá se transformó en Miquitlan, lo que indica infierno ó lugar de tristeza, en lengua mejicana, ó da á entender el sitio ó punto céntrico en donde los vasallos de este reino de varias partes de la circunferencia tenian órden de hallarse á ciertos actos políticos ó religiosos en determinados dias ó estaciones del año, en cumplimiento de lo mandado por su soberano gobierno.

Si los consideremos como reales palacios, sus planos geométricos, su alzado, ingresos, sus apartamientos interiores, todo en fin repugna y violenta la razon, y obliga á considerar estos edificios debajo de otro aspecto y no como livideros ordinarios á la usanza de esta nacion.

Estas grandes, magníficas fábricas, ejecutadas con una prodigalidad de materiales verdaderamente romana, asentadas á poca distancia unas de otras en el lugar mas dominante del pueblo, en parte enteras, y en parte arruinadas, dan la mayor idea del poder del señor que las mandó construir, igualmente de la destreza de los artífices.

Debo advertir que con el fin de evitar en esta descripcion repeticiones de medidas por varas, las que siempre son molestas, me ha parecido mas acertado remitirme á las escalas graduadas, las que se hallan al pie de su correspondiente monumento. En cuanto á sus planos, alzados y demas dimensiones geométricas, en cada plano habrá su escala de proporcion, y cuando me valgo en el discurso de esta descripcion de los términos facultativos acerca de los miembros arquitectónicos de estos monumentos de uso en la arquitectura griega y romana, como V. G. los de arquitrabe, pilastras, cornisa y otros, no es para aparentar ciencia, sí por cierta semejanza que tienen con ellos, y el fin mio es darme á entender lo menos mal que puedo.

N° 78. — Cuatro son los palacios antiguos; el primero n° 78, y segundo n° 81, son contiguos; el tercero n° 83, ocupa parte de la iglesia parroquial y toda la casa curatal; el cuarto n° 84 permanece en un solar grande, en fin á poca distancia unos de otros.

N° 79. — Pero el que se atrae desde luego toda la atencion del inteligente, es el que se halla delineado debajo

mer. Aussi, nous les consulterons et nous les prendrons pour guides, pour nous diriger dans ces routes obscures et incertaines; mais nous ne pouvons, même avec leur aide, nous promettre de lever entièrement le voile qui couvre leur ancienne destination, leur usage dans l'antiquité. Sont-ce des monuments consacrés aux faux dieux, des espèces d'oratoires ou temples couverts, des mausolées, des sépultures exposées ouvertement à la vénération publique? ou bien est-ce simplement un lieu réservé à la commémoration ou aux dépouilles mortelles de certains personnages élevés?

Le nom primitif de cette localité s'accorde, en quelque façon, avec ce que je viens d'insinuer; car *Liuba* signifie, en langue zapotèque, sépulture; or, par suite des changements qu'apporte le temps, les Mexicains s'en étant emparés, et ayant altéré son nom, selon ce qu'ils avaient coutume de faire à l'égard des provinces conquises, ils ont fait de *Liuba*, *Miquitlan*, qui signifie dans leur langue, enfer, lieu de tristesse, ou qui donne à entendre aussi un point central où les vassaux du royaume ont ordre de se rendre, des divers points de sa circonférence, pour s'acquitter de certains actes politiques ou religieux, à certaines époques déterminées, et accomplir ainsi la volonté du gouvernement suprême.

Si nous voulons considérer ces monuments comme des palais de rois, leurs plans, leurs façades, leur accès, leur distribution intérieure, tout enfin, répugne à cette destination, et force la raison à les voir sous un autre point de vue, et non comme des habitations ordinaires à l'usage de la nation qui les éleva.

Ces grandes et magnifiques constructions, exécutées avec un luxe de matériaux vraiment digne des Romains, placées à peu de distance l'une de l'autre, dans un lieu qui domine la ville, sont en partie entières, en partie ruinées, et donnent une grande idée de la puissance du prince qui les fit élever, et de l'habileté des ouvriers.

Afin d'éviter, dans le cours de cette description, les répétitions de mesures par *varas* ou par pieds, ce qui est assez fastidieux, il m'a paru plus commode de renvoyer aux échelles qui se trouvent au bas du dessin de chaque monument. A l'égard des plans, élévations et autres dimensions, chaque plan a aussi son échelle de proportion; et, quand j'emploierai des termes relatifs aux divers membres architectoniques en usage dans l'architecture grecque ou l'architecture romaine, comme, par exemple, les mots architrave, pilastre, corniche, ou autres, ce ne sera pas pour faire étalage de science, mais à cause de la ressemblance que présentent les parties de monuments que j'aurai à décrire; enfin, ce sera pour me faire entendre le mieux, ou le moins mal, que je pourrai.

N° 78. — Il existe, à *Mitla*, quatre palais antiques. Le premier, n° 78 (*Planche XXIX*), et le second, n° 81, sont contigus; le troisième, n° 83, est occupé par une partie de l'église paroissiale et par le presbytère; le quatrième, n° 84, est situé sur une grande esplanade; tous, je le répète, peu éloignés l'un de l'autre.

N° 79. — Celui, sans contredit, qui mérite le plus d'attention, est représenté dans le dessin n° 79. Son as-

de este número, por su aspecto magestuoso, sus adornos ó decoraciones de mosaico, su regular conservacion, y sobre todo lo particular de su invencion; todo este conjunto produce en el alma del observador un no sé qué de encanto y de admiracion inexplicable.

Tiene por cimiento y basa este edificio un zócalo macizo, de bastante altura y anchura, que le rodea por los cuatro vientos, de manera que tambien le sirve de atrio para llegar á su plano; hay tres graderías, una en el centro de la fachada y dos laterales, fabricadas en sus extremos á ángulos salientes. Los escalones son formados por unas piedras grandes cortadas á escuadras y figura cada uno una especie de paralelipípedo.

Da entrada la escalera á las tres puertas sin señales de batiente alguno, las que hacen frente á la parte meridional del horizonte. Estan divididas ó las separan cuatro pilastrones. En su cornisamento ó especie de capitel, se halla en cada una un nicho circular, el que apeaba una cabeza sea de animal ó tal vez calavera, lo que hubiere sido de mucha importancia para la descripcion exacta de estos preciosos monumentos, pues en este caso, no quedaba dudas sobre el destino de ellos, y era una muestra infalible; aunque me dijeron que una India poseia una de ellas, y que la tenia embutida en la pared de su casa; pero por mas diligencias que practiqué no pude dar con ella.

El arquitrabe, asentado sobre las tres pilastras, es un sólido escuadrado, y de una enorme magnitud de piedra granitosa, perfectamente desbastada y nivelada. Los compartimientos divididos por unos tableros cuadrilongos, terminados por unas molduras cuadradas que sobresalen á la línea de la muralla, contienen en sus planos unas grecas de alto relieve de una bella invencion, pues sus dibujos presentan unos enlaces complicados arreglados á una exactísima geometría, con una grande union entre las piedras que los componen, las que son de varios gruesos y configuraciones; ademas se advierte una perfecta nivelacion en toda esta admirable ensambladura.

El embasamento del edificio se forma de una hilera de piedras sillares, bien escuadradas, y sus juntas bien entendidas. Corona la obra una moldura muy saliente, la que se prolonga por sus diferentes frentes. Los ángulos reforzados por unos hermosos estribos de sillares con sus molduras.

Lo interior corresponde á la magnificencia de lo exterior; las entradas mentadas, introducen luego en un salon máximo prolongado de una vasta extension, dividido longitudinalmente de oriente á poniente por una ereccion de seis columnas de piedra berroqueña, de un solo trozo, de una vara de diámetro y cinco y media varas de altura; y su frente sin adorno de basa ni de capitel, su extremidad superior se redondea hácia su centro, ó forma una curvatura al eje. El oficio de estas columnas seria el de sustentáculo á los órdenes de viguerías.

Lo interior de las paredes de estas dilatadas piezas no tiene otro revestimiento que una encaladura con una

pect majestueux, ses ornements ou décorations en mosaïque, sa belle conservation, et sur-tout sa remarquable invention, tout cela réuni produit dans l'ame de l'observateur une impression d'enchantement et d'admiration indicible.

Cet édifice est assis sur un massif en maçonnerie d'une hauteur médiocre, qui l'entoure des quatre côtés; ce massif sert aussi d'aire pour les pièces intérieures. Il y a trois escaliers[1], l'un au centre de la façade, les deux autres sur les côtés, et terminés latéralement à angles droits. Les marches sont faites de grandes pierres taillées, formant à-peu-près un parallélipipède.

L'escalier donne entrée par les trois portes, qui ne portent aucune trace de fermetures, et qui font face au midi. Elles sont séparées par des pilastres, dans le chapiteau desquels il y a une sorte de niche circulaire qui renfermait probablement une tête, soit d'homme, soit d'animal quelconque, ou même une tête de mort, ce qui eût été important pour la description exacte de ces précieux monuments; car, dans ce cas, il n'y aurait plus eu de doute sur leur destination; c'eût été une indication certaine. Plusieurs personnes me dirent qu'une Indienne possédait une de ces têtes, et qu'elle était encastrée dans le mur de sa maison; mais, quelque diligence que j'aie faite, je ne pus la trouver.

L'architrave, assise sur les trois pilastres, est un bloc de granit, taillé carrément, d'une grandeur énorme et parfaitement uni. Il y a des compartiments divisés par panneaux oblongs, entourés de moulures carrées et saillantes, et qui renferment dans leur plan des grecques en relief, d'une belle invention; leurs dessins représentent des entrelacs compliqués, d'une grande exactitude géométrique; les pierres qui les composent sont parfaitement assemblées, elles sont d'épaisseurs et de formes diverses; enfin on remarque un niveau parfait dans tout cet appareillage.

L'embasement de l'édifice est formé d'une file de pierres de taille, bien nivelées et bien jointes. Une sorte de moulure très saillante le couronne et règne tout autour. Les angles sont renforcés par des espèces de contreforts en pierres de taille d'un bel aspect, et qui ont aussi leurs ornements.

L'intérieur répond à la magnificence de l'extérieur. Les portes dont j'ai parlé introduisent dans une salle très alongée, divisée longitudinalement, de l'est à l'ouest, par une file de six colonnes en granit, d'une seule pièce, qui ont trois pieds de diamètre, et seize à dix-sept pieds de haut. Ces colonnes sont lisses, sans bases ni chapiteaux; l'extrémité supérieure est arrondie; probablement leur office était de soutenir les rangs de solives.

Les murs intérieurs de ces grandes pièces n'ont d'autre revêtement qu'un enduit de chaux, recouvert d'une

[1] D'après le plan n° 78, c'est un seul escalier qui monte en même temps à la porte du milieu et aux deux portes latérales.

capa de mezcla fina dada de color, con bermellon combinado con almagre, y muy sólidamente bruñido, bien que se ha deteriorado mucho, y solo tal cual trozo se ve de él; pero lo bastante para su conocimiento. Es de advertir que generalmente todo el palacio interior y exteriormente hasta las columnas fueron bañados del mismo color.

El pavimento de toda la obra es una mezcla de cal y arena, cubierta ó torterada de otra composicion mas fina, bruñida y lustrosa, de un color entrevesado de gris y azul. Aun permanecen trozos de él que manifiestan su solidez.

Estas viviendas *b* ó salas cuadrilongas y de poca anchura con su puerta correspondiente, son revestidas por la parte de afuera y por la de adentro con las mismas grecas que decoran los lienzos exteriores de toda la fábrica.

Los techos, suelos de toda la obra, se componian de unos órdenes de viguerías ó troncos naturales y rollizos, sin ser escuadrados, de una media vara de diámetro; y sus cabezas eran empotradas en el macizo superior de la pared. Supieron elegir para el efecto la madera del ahuehuete, especie de sabino, el que significa en mejicano ir á viejo. En efecto es incorruptible, dura muchos años en pie ó en vida, y muerto ó cortado igualmente resiste una larga serie de tiempos.

N° 80. — Es lástima que de estas tres cuadras ó salones *d*, solo existe uno, pero muy desmantelado á pesar de lo dicho; por lo que manifiestan sus grandiosas ruinas; vemos un salon prolongado y angosto igualmente dividido por una hilera compuesta de cinco columnas del mismo fuste y diámetro, solo existen en pie dos en los extremos de ella.

El punto de vista que ofrecen estas antiguas ruinas á cierta distancia, produce un grande efecto, y nos representan muy bien y con una viva expresion la imágen ó el retrato de la venerable antigüedad, y el fracaso que opera la lima inexorable y destructora del tiempo sobre las frágiles obras de los mortales.

N° 81. — El segundo palacio, de menos complicacion, pues el plano de sus cuatro salas *a* delinea un cuadrado equilátero, y resultando de este órden una plazuela *b* igualmente cuadrada que contiene un ámbito despejado y de mucha capacidad.

N° 82. — De las cuatro salas que existian en la antigüedad solo tres permanecen; de la cuarta lo único que queda es el zócalo ó terraplen; las otras, aunque muy maltratadas por las injurias de los siglos, conservan todavía los miembros esenciales como las paredes, puertas, pilastras con los nichos ya mentados; el grueso extraordinario de las paredes y el poco vano de lo interior sumamente angosto; destechadas, y cuasi enteramente desnudadas de sus filas de piedras sillares, y de sus molduras y frisos á la mosaico, salvo algunos trozos que pudieron escaparse de la mano del hombre, mas dañosa á

couche polie et brillante de vermillon combiné avec de l'oxide de fer. Cette couche est extrêmement détériorée; mais les parties qui subsistent encore, çà et là, en font juger suffisamment, et font voir que tout ce palais, intérieurement et extérieurement, y compris les colonnes, était peint de cette même couleur.

Le pavement est fait d'un mélange de chaux et sable, recouvert d'une autre composition fine, polie, et de couleur mélangée, gris et bleu. Il en reste encore des fragments qui prouvent une grande solidité.

Les salles indiquées par la lettre *b* (voir le plan n° 78), sont de forme alongée, peu larges, et ont des portes correspondantes, placées en face l'une de l'autre. Elles sont revêtues, en dedans et en dehors, des mêmes grecques qui décorent l'extérieur de tout l'édifice.

Les plafonds et les planchers se composaient d'un rang de solives formées de troncs naturels, non équarris, ayant un pied et demi de diamètre. Les deux extrémités étaient encastrées dans la partie supérieure de la muraille. On avait choisi, pour cet usage, le bois d'une espèce de sapin, nommé dans le pays *ahuehuete*, et dont le nom mexicain signifie *vieillir*. En effet, ce bois est incorruptible; l'arbre dure de longues années sur pied, et, coupé et travaillé, il résiste encore un très long espace de temps. (*Planche XXX.*)

N° 80. — Il est à regretter que, des trois salles indiquées par la lettre *d*, qui formaient le tour de la place (voir le plan n° 78), il n'en existe plus qu'une, et encore, dans un triste état de dégradation. Cependant, ce qui en reste atteste la grandeur de ces ruines; c'est une salle longue, étroite, également partagée par une rangée de cinq colonnes de même hauteur et de même diamètre. Il n'en existe plus que deux, une à chaque extrémité. (*Planche XXXI.*)

L'aspect que présentent ces antiques débris, à une certaine distance, produit un grand effet; ils offrent d'une manière frappante l'image de cette vénérable antiquité, et les ravages que la faux inexorable du temps exerce sur les œuvres fragiles de l'homme.

N° 81. — Le second palais est d'une construction moins compliquée. Son plan présente quatre salles *a*, placées de manière à déterminer un carré, dont il résulte une place régulière de la même forme que la précédente, et assez étendue, *b*. (*Planche XXXII.*)

N° 82. — Des quatre salles qui existaient autrefois, il n'y en a plus que trois; on ne voit plus que l'aire ou le terre-plein sur lequel était élevée la quatrième. Les autres ont été fort maltraitées par les siècles, cependant elles ont conservé les parties les plus essentielles : les murs, les portes, les pilastres, avec les mêmes petites niches circulaires; on y remarque la même épaisseur extraordinaire des murailles, et le peu de largeur de l'espace intérieur; les toits sont également écroulés. Les murs sont dépouillés de leur revêtement de pierres de taille, de leurs moulures et de leurs frises en mosaïque, excepté

las obras antiguas de consideracion, por sus piedras escuadradas, que por la del tiempo. El dibujo ó delineacion de este hará ver lo que de ellas se ha podido sacar.

quelques débris qui ont pu échapper à la main des hommes, plus redoutable pour les œuvres antiques construites en pierres taillées, que la main du temps. Le dessin qui est compris sous ce numéro fait voir tout ce qu'on en peut recueillir (*Planche XXXIII*).

La plazuela, *b*, delinea un cuadrilátero rectángulo abierto por sus ángulos, cuyos lados ocupan las cuatro cuadras prolongadas y asentadas sobre sus zócalos con las dirigidas al centro de dicha plazuela. Varian los planes no substancialmente.

La place, *b*, forme un carré long, ouvert aux quatre angles, et dont les côtés sont occupés par les quatre salles élevées sur leurs terres-pleins, dont les façades regardaient le centre de la place. Leurs plans ne varient pas d'une manière sensible.

N° 82 *bis* y 82 *ter*.—Debajo del zócalo del salon que hace frente á las regiones australes, yace un sepulcro gentílico, C; su plano es crucífero, de bastante amplitud, enriquecido de varios compartimientos de mosaicos; y en el punto central que forma la interseccion de las dos líneas perpendicular y horizontal, nace verticalmente una columna cilíndrica de una pila cuadrangular, y sirve de pedestal, basa ó apoyo á una losa grande cuadrada, puesta de cielo; y sus cuatro esquinas abrazan los cuatro ángulos rectos que dividen y delinean las cuatro cuadritas, las que eran los tristes receptáculos de la parte material del hombre; los cubrian unas losas escuadradas haciendo oficio de cielos rasos; todo lo visible de él era pintado de bermellon ó de almagre. Tiene su puerta soterrada, su callejon y sus escalones para su entrada. No he hallado en este magnífico sepulcro y en sus varios adornos de escultura, ninguna figura simbólica, como calaveras, huesos, etc., que alude á la muerte, propias decoraciones de semejante lugar. Se podrá ver para mayor conocimiento de esta notable obra sepulcral, su plano, nº 82 *bis*, y corte, nº 82 *ter*, valiéndose de su escala para su medicion.

N° 82 *bis* et 82 *ter*.—Sous le sol de la salle qui fait face au nord, il y a un souterrain qui a servi de sépulture, au temps du paganisme (voir l'entrée indiquée par la lettre *c*, sur le plan N° 81). Son plan forme une croix d'assez grande étendue. Ce souterrain est enrichi de divers compartiments en mosaïque. Au point central d'intersection des deux lignes, se trouve une colonne cylindrique, qui est posée sur une pierre quadrangulaire, et qui soutient une autre grande dalle formant la voûte ou le ciel. Ses quatre côtés regardent quatre caveaux carrés qui recevaient les dépouilles mortelles des personnages auxquels ils étaient destinés. Ils sont couverts par de grandes dalles servant de voûtes plates. Le tout était peint de vermillon ou d'oxide de fer. L'entrée souterraine, les corridors, les marches de l'escalier existent encore. Je n'ai trouvé dans cette magnifique sépulture et dans ses divers ornements sculptés aucune figure symbolique, comme têtes de morts ou ossements, emblèmes ordinaires de ces sortes de lieux. Pour avoir une idée plus complète de ce monument sépulcral, il convient de se reporter à son plan, nº 82 *bis* (*Planche XXXIV*), à sa coupe, nº 82 *ter* (*Planche XXXV*), et aux échelles qui les accompagnent.

N° 83.—En este tercer palacio la parte de sus antiguas murallas ocupan la iglesia parroquial y la casa curatal. Su plano manifestará su tenografía y distribuciones particulares de salas; en cuanto á las puertas se hallan soterradas; los materiales son los mismos, y los patios que es lo que se puede averiguar de su antigua construccion, aunque muchas de sus paredes subsisten en pie, á la verdad muy destrozadas, igualmente sus adornos de grecas, pero el todo confuso y desordenado en el estado actual en que se halla; lo mas interesante es su plano, el que varia de los dos primeros, y prueba la fecondidad de ideas en su arquitecto.

N° 83. — Le troisième palais est occupé, ou du moins une partie de ses anciens murs, par l'église paroissiale et par la maison du curé. Son plan fait voir sa contenance et sa forme, ainsi que les distributions intérieures des salles. Les portes sont obstruées ou enterrées; les matériaux sont les mêmes que dans les constructions précédentes; les cours et leurs murailles sont les seules parties qui puissent être explorées; elles sont encore debout, pour la plupart, mais fort détériorées ainsi que les ornements en forme de grecques dont elles étaient revêtues; le tout est dans un grand désordre et une grande confusion. Le plus intéressant, c'est le plan, qui diffère des deux premiers, et qui prouve la fécondité de l'architecte (*Planche XXXVI*).

N° 84. — Este palacio contiene en su plano dos edificios con distintas distribuciones; ellos no hacen cuerpo, pero por su grande proximidad, la que distará una vara, todas sus paredes, muy lastimadas, se mantienen paradas, y sus puertas, lo que facilita su plano. Aquí tambien se advierte en él otro órden en el repartimiento de sus piezas; por algunos restos de sus adornos se puede colegir la semejanza que tendrian con los antecedentes, y que todas esas grandes fábricas fueron ideadas todas sobre un mismo plano de operacion. Se admira uno de no encontrar ventanas rajadas en ninguna parte de las pa-

N° 84.—Le quatrième palais renferme dans son plan deux édifices avec leurs distributions distinctes. Ils ne se touchent pas, mais leur proximité est telle qu'il n'y a pas trois pieds de distance. Toutes les murailles, fort dégradées, restent sans emploi, et les portes sont libres, ce qui facilite d'en lever le plan. On y remarque un autre ordre dans la distribution des pièces intérieures. Quelques restes d'ornements mettent à même de reconnaître une certaine ressemblance avec les autres constructions, et font penser qu'elles furent toutes conçues et exécutées sur un même plan. On est surpris de ne trouver aucune

redes de estos grandes edificios; y recibian la luz por los vanos de las puertas, las que no debian, segun aparece, tener batientes, y asi siempre estaban abiertas.

N° 85. — A una legua y media del pueblo y á su oriente, hay una antigua fábrica ó sea casa de campo, construida á la falda ó medianía de un cerro elevado, el que da entrada á la serranía que llaman de los Mixes. La estructura de sus paredes es de cal y piedras escuadradas, puestas por filas y sin otro ornamento ú ornato. Su plano es un cuadrilátero, con sus cuatro cuadras correspondientes, y cada una sus puertas, y forman interiormente un patio de poco ámbito.

N° 86. — A pocos pasos de un oratorio gentílico, que se mantiene aun en este pueblo, se halla un antiguo sepulcro debajo de un pequeño túmulo de tierra, á dos varas de profundidad; su plano es cuadrilongo, sus muros revestidos de piedras sillares, de molduras y de grecas; obra muy bien acabada; tenia de cielo unas losas grandes y prolongadas; en uno de sus cuatro costados hay una puertecita, la que se inclina al ocaso. En la excavacion que hicimos de este sepulcro no hubo otro hallazgo que una calavera y demas piezas de su armazon y otras osamentas menores, con varios trozos de loza fina y de color azulado.

N° 87. — Otro sepulcro vimos á cosa de media legua del dicho, en una excavacion á la que asistió el pueblo, tambien debajo de un cerrito artificial; es crucífero, y un poco mayor en dimension.

Esta antigua nacion zapoteca fué amadora constante de las artes del dibujo, obsequiosa acerca de sus difuntos, y sumamente religiosa, lo que prueban sin impugnacion sus propios monumentos, como productos esenciales que dimanan de un sabio gobierno; sobre todo la religion fué como la cuna de las bellas artes entre las naciones de mas remota antigüedad; vemos los Egipcios, con el auxilio de la arquitectura, levantar templos suntuosos, recurrir á la escultura para la representacion de sus dioses, y valerse de la pintura para el adorno interior de los dichos templos.

La misma textura de las piedras labradas indica su vejez, operacion natural de los siglos, que graban profundamente en ellas el sello respetable de la antigüedad, sin exceptuar á los peñascos mas sólidos.

Pero ¿cuál seria la época de la construccion de esos antiquísimos monumentos? ¿si todos son contemporáneos ó si se levantaron progresivamente? Es cierto que en cuanto á sus planes, alzados, adornos y ornatos todos siguen un mismo órden, mas ó menos complicado y dirigido por una misma escuela. Consultando los palacios mas ruinados con alguna reflexion, la tez de las piedras principales que hacen cuerpo con ellos, y las molduras y grecas, se columbra una obra menos concluida y de menos complicacion; y segun la observacion insinuada, concluiremos que algunas denotan mas antigüe-

fenêtre pratiquée dans aucune partie des murailles de ces vastes édifices; ils recevaient la lumière par les ouvertures des portes, lesquelles ne paraissent pas avoir jamais eu de fermetures et restaient par conséquent toujours ouvertes (*Planche XXXVII*).

N° 85. — A une lieue et demie à l'est de la ville, il y a une ancienne construction qui peut avoir été une maison de campagne, bâtie sur le penchant d'un tertre élevé, à l'entrée de la chaîne de collines qu'on appelle *de los Mixes*. Les murs sont en chaux et pierres taillées carrément, et posées par rangées sans aucun ornement. Le plan offre un quadrilatère, avec quatre salles ayant chacune leur porte, et formant au milieu une cour de peu d'étendue (*Planche XXXVIII*).

N° 86. — A peu de distance d'un oratoire ou autel païen qui existe encore dans cette ville, il y a un tombeau antique sous un petit *tumulus* en terre, et à six pieds de profondeur. Son plan offre un carré long; les murs sont revêtus de pierres de taille, de moulures et de grecques. Cet ouvrage est construit avec soin; de très grandes dalles forment la voûte, qui est plate. Dans l'un de ses quatre côtés, vers l'ouest, il y a un petit renfoncement. Dans la fouille que je fis faire de ce tombeau, je ne trouvai qu'une tête de mort, quelques fragments d'un squelette et d'autres ossements plus petits, avec divers morceaux d'une pierre d'un grain fin et de couleur azurée (*Planche XXXIX*).

N° 87. — Nous trouvâmes, à une demi-lieue de cette sépulture, dans une fouille à laquelle assistèrent tous les habitants, un autre tombeau, également sous un tertre artificiel. Il est en forme de croix, et un peu plus grand que l'autre (*Planche XXXX*).

L'ancienne nation zapotèque aima constamment les arts du dessin, fut toujours remplie de respect pour ses morts et extrêmement religieuse; c'est ce que prouvent d'une manière irrécusable ses monuments, résultats immédiats d'un sage gouvernement. La religion fut la source des beaux arts chez les nations de l'antiquité la plus reculée. Nous voyons les Égyptiens, avec le secours de l'architecture, élever de magnifiques temples, recourir à la sculpture pour la représentation de leurs dieux, et employer la peinture pour l'ornement intérieur de leurs édifices religieux.

L'aspect seul des pierres taillées, dans les monuments de Mitla, indique leur vieillesse; c'est l'œuvre naturelle des siècles, qui impriment profondément le sceau de l'antiquité, même aux rochers les plus durs.

Mais à quelle date remonte la construction de ces monuments? Ont-ils été tous élevés simultanément, ou à des époques successives? Il est certain que dans leurs plans, leurs façades, leurs ornements, ils suivent une même marche, plus ou moins compliquée, mais se rattachant tous à la même école. En examinant avec attention les palais les plus ruinés, la configuration des pierres principales qui font corps avec eux, les moulures et les grecques dont ils sont ornés, on reconnaît un travail moins achevé, d'une complication moins grande; et d'après cette donnée, nous conclurons que, parmi ces édifices, les uns sont

dad que otras; y asi consideraremos el de mejor conservacion, de mas amplitud y de mas ornatos, y en fin mas acabado ó perfeccionado, como el último, ó de menos ancianidad, cuando el arte se aproximaba á su perfeccion.

Lo mas reparable es la magnitud del sólido prismático que sirve como de arquitrabe á la fachada meridional; el diámetro y eje de las columnas cilíndricas, ordenadas en fila, que hacen una seccion prolongada, las que reparten en dos porciones iguales el salon mayor; la ensambladura de las piedras que revisten exteriormente el edificio, sus varios tamaños, sus córtes tan bien nivelados, sus juntas sin mezcla ni ingredientes algunos, en fin y en particular las obras de mosaico. Todas estas piedrecitas se conservan y se auxilian mutuamente, y forman todavía una especie de sólido en la mayor parte de la superficie de la muralla del palacio principal, que hubiera sido con alguna restauracion á su tiempo, capaz de ser invulnerable á las vicisitudes que ocasionan las series de los siglos.

En las partes en donde no pudieron seguir el órden de sus grecas en mosaico, lo verificaron en los umbrales de las puertas, esculpiendo de bajo relieve la serie de sus ideas pintorescas.

La calidad de las piedras que visten y adornan por fuera y por dentro son blanquecinas, no muy duras. Supieron reunir con felicidad el sólido de las obras egipciacas á la elegancia del dibujo griego en sus labores de relieve mosaico. No se repara ni se conoce en la ensambladura y union íntima de las junturas de esas piedrecitas, ninguna mezcla, pegadura, ingrediente, nada ó ninguna substancia ó materia pegajosa ó glutinosa. Un corte bien anivelado, y bien ajustada una contra otra, plan contra plan, canto liso y recto componen el mecanismo de la obra mosaica. Estas piedrecitas regulares ya estan algo carcomidas y roidas, por los efectos del contacto del aire y del agua con ellas. La disposicion ó la entalladura de las mas pequeñas se parece bastante á la cuña ó figura piramidal de base cuadrangular; el vértice se encrusta ó hinca en la pared, y parte de su plan queda fuera y á la vista; y son de varios tamaños y configuraciones á manera de jaboncilios ó ladrillos, y se embuten en la pared interior, la que es de tierra preparada, hollada ó beneficiada cuando fresca y pastosa. Unas se ponen ó asientan de plano, segun pide el dibujo, otras de canto vertical ó diagonalmente. La parte entrante se termina por lo regular ó por una curva ó angularmente. Otras piedras ó losas escuadradas, en el lado ó plan visible tienen una figura regular de relieve, como la voluta, la piramidal, la romboidal, etc.

El macizo ó grueso de las paredes se compone de una tierra mezclada y beneficiada con arena y cal, en la que se embutian las grecas, y en lo demas ó parte inferior que hace friso llano, añadieron piedras; y es de mucha consistencia.

Es imposible averiguar de dónde tomaron el tipo de este bello pensamiento que contemplamos con admiracion en los repartimientos de sus trece elegantes diseños,

plus anciens que les autres. Ainsi, nous considèrerons celui qui est le mieux conservé, le plus grand, le plus orné, enfin le plus achevé et le plus parfait, comme étant le plus récent, et construit à l'époque où les arts étaient le plus avancés.

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est la grandeur du bloc qui sert d'architrave dans la façade exposée au midi; le diamètre et la hauteur des colonnes cylindriques rangées en file, et qui séparent la grande salle en deux parties égales; l'appareillage des pierres qui font le revêtement extérieur de l'édifice, leurs grandeurs diverses, leur coupe si régulière, leur assemblage sans ciment ou autre matière; enfin, et sur-tout, les ornements en mosaïque. Toutes ces petites pierres se soutiennent et se conservent mutuellement, et forment comme une sorte de masse homogène dans la plus grande partie de la muraille du palais principal, qui, s'il avait été réparé en temps utile, aurait pu résister à toutes les vicissitudes des siècles.

Dans les parties où l'on n'a pas pu suivre le même travail pour les grecques en mosaïque, on les a continuées sur les linteaux des portes, par exemple, en les sculptant en relief.

La qualité des pierres qui servent au parement, en dedans et en dehors, est blanchâtre et médiocrement dure. On a su réunir avec bonheur, dans ces constructions, la solidité égyptienne et l'élégance grecque dans le travail de mosaïque en relief. L'œil ne comprend rien à l'assemblage ou à l'union parfaite de ces petites pierres, sans aucun ciment, ni aucune matière conglutinante. Une coupe bien lisse, une juxtaposition étroite, plan contre plan, constituent tout ce travail de mosaïque. Ces pierres sont un peu arrondies maintenant par l'action de l'air et de la pluie. La disposition ou la taille des plus petites ressemble un peu à celle d'un coin, ou d'une pyramide à base quadrangulaire; le haut s'incruste dans la muraille, et une partie du plan inférieur reste saillante; elles sont comme des briques de diverses grosseurs et de diverses formes, et on les implantait dans le mur en terre préparée pour cet usage, lorsqu'elle était encore fraîche et visqueuse. Les unes se mettaient à plat, selon le dessin à suivre, les autres de champ dans une position soit diagonale, soit verticale. La partie entrante se termine ordinairement par une courbe ou par un angle. Quelques autres pierres ou briques sont taillées carrément et portent sur la face extérieure une figure régulière sculptée en relief, soit volute, pyramide ou rhomboïde.

Le massif des murs est composé d'une terre mêlée de chaux et de sable, dans laquelle sont incrustées les grecques, et, dans la partie inférieure, qui forme une frise unie, on a employé de la pierre. Ces murs ont beaucoup de solidité.

Il est impossible de savoir où les constructeurs ont pris le type de cette belle disposition que nous admirons dans les treize plans élégants de Mitla, et de savoir

y cuál de ellos habrá sido el primero, segun el órden natural de nuestras ideas ó producciones es pasar de lo sencillo á lo complicado. Debemos extrañar muchísimo el hallar entre esos occidentales Indios, los mismos pensamientos, los que se semejan, en cierta manera, á los de los Griegos.

Los artistas suelen encontrarse en sus invenciones. Acontece lo propio en cuanto á sus obras arquitectónicas, imitando á las de los Egipcios en lo sólido de ellas, empleando, para conseguir este fin, piedras de una magnitud extraordinaria, asimismo la forma piramidal; y añadiremos tambien la actitud constante de sus estatuas, salvo algunas, parecidas á las egipciacas, sin poder afirmar si es casualidad, ó si tomaron directamente el prototipo de sus artes de dicha nacion.

Debemos añadir á esos conocimientos artistas las observaciones astronómicas que practicaban; pues sin esta ciencia no hubieran podido determinar la línea meridiana, la de sur á norte y la ecuatorial; pues he observado con la brújula en la mano, que constante é invariablemente, salvo pocos casos, las fachadas de sus edificios y las puertas principales se dirigen y reconocen los puntos esenciales ó cardinales de la esfera. Esta puntual direccion la observan igualmente en sus oratorios de figura piramidal, y no solamente en las obras expuestas al aire libre, se nota lo propio acerca de sus sepulcros subterráneos. Eran en extremo escrupulosos en la observancia de sus usos y costumbres, y harto lo demuestran sus obras arquitectónicas y las de escultura, siguiendo servilmente las pisadas de sus antepasados.

Cuatro cosas son de reparar en los palacios: la una es que solo dos de estos (el 1° y el 2°) tienen zócalo, los otros son edificados inmediatamente sobre la haz del terreno; la segunda es que el primer palacio es mas alto en cuanto al terreno, y no está anivelado con el segundo; la tercera que parece que deben su colocacion á la casualidad, sin conservar entre ellos órden ó simetría alguna; y la cuarta que son edificados con los mismos materiales y en el peor sitio del pueblo, pero en mas altura. Buscarian este parage alto para huir de las aguas por ser su suelo peñascoso de mas resistencia para sostener el macizo de esas pesadas obras. Lo del llano es arenoso y se anega en tiempo de aguas.

Considero de que estas obras, por la estructura sólida, por el grueso de sus murallas, por la estrechez de su capacidad y por la situacion física en donde se fabricaron, no fueron destinadas á la habitacion de los reyes; sabemos por la historia que los palacios de esos señores ocupaban los sitios mas amenos y risueños, y aun lo prueban los residuos de Chapultepeque, Istapalapan, Tescuco, Guastepeque y otros. Muy al contrario de

quel a été le premier construit[1]. Selon nos idées, et selon l'ordre naturel des choses, on a dû passer du simple au compliqué. On doit s'étonner beaucoup de trouver une certaine analogie dans les conceptions de ces Indiens et dans celles des Grecs.

Les artistes se rencontrent souvent dans leurs œuvres. Les Mexicains ont imprimé un caractère propre à leurs monuments, tout en imitant les Égyptiens dans la solidité qu'ils ont su leur donner, en y employant des pierres d'une grandeur extraordinaire, et en adoptant la forme pyramidale. Nous dirons aussi qu'il y a de la ressemblance dans la pose de leurs statues, à l'exception de quelques unes, avec celle des statues égyptiennes, sans pouvoir affirmer si c'est un hasard, ou s'ils prirent directement le type de leurs arts chez cette nation.

Il faut ajouter à ces connaissances dans les beaux arts les notions astronomiques que possédaient ces anciens peuples; car sans cela ils n'eussent pu même déterminer la ligne méridienne et la ligne équatoriale qui leur servirent (comme je l'ai vérifié la boussole à la main) à orienter, à peu d'exceptions près, les façades de leurs édifices, et les portes principales, qui sont toujours tournées vers les points cardinaux. Ils ont également observé cette disposition dans leurs autels ou oratoires, de forme pyramidale, et non seulement dans les édifices élevés au-dessus du sol, mais encore dans les sépultures souterraines. Enfin, ils étaient très fidèles observateurs des usages et coutumes de leurs ancêtres, ce qui est démontré par les restes de leur architecture et de leur sculpture.

Il y a quatre choses principales à remarquer dans les palais de Mitla : 1° deux seulement, les premier et deuxième[2], ont des aires ou planchers; les autres s'élèvent immédiatement du sol; 2° le premier est plus élevé que le second[3] et n'est pas de niveau avec lui; 3° ces palais semblent avoir été construits accidentellement, sans aucun ordre ou aucune symétrie entre eux[4]; 4° ils sont tous bâtis avec les mêmes matériaux et dans l'endroit le plus triste, mais en même temps le plus élevé de la ville. On le choisit sans doute pour éviter les eaux, le terrain pierreux de cet endroit offrant une plus grande résistance pour soutenir la masse de ces ouvrages. Le sol de la plaine est sablonneux, et est submergé de temps à autre.

En considérant la solidité de ces constructions, l'épaisseur de leurs murailles, le peu de largeur des salles, et leur situation topographique, on doit penser qu'elles ne furent point destinées à l'habitation des rois. Nous savons, en général, par l'histoire, que les palais des princes occupaient les lieux les plus agréables; et ce qui reste de ceux de Chapultepèque, Istapalapan, Tescuco, Guastepèque et autres, en offre la preuve, contraire-

[1] L'auteur désigne probablement, par ce nombre, les plans de palais et de souterrains sous les numéros 78 et 81, formant ensemble huit bâtiments, et ceux sous les numéros 82 *bis* et *ter*, 83, 84, 86 et 87, ce qui fait en tout treize constructions distinctes.

[2] Cette différence n'est peut-être qu'apparente, en raison de l'enfouissement des bases de ces édifices, par l'exhaussement du sol. — [3] D'après le plan, le premier palais est plus étendu, plus compliqué; il est naturel aussi qu'il soit plus élevé. — [4] Dupaix parle sans doute ici des quatre assemblages de constructions représentés par les plans sous les numéros XXIX, XXXII, XXXVI et XXXVII, qui n'ont point de symétrie entre eux, relativement aux lieux qu'ils occupent; mais chacun de ces plans offre, en lui-même, beaucoup de symétrie et de régularité.

nuestro Mitlan, cuyo local es mas á propósito al recebimiento y hospedage de los cuerpos difuntos, que para su descanso necesitan de semejante sitio.

Puede que ninguna nacion antigua, salvo la egipciaca, habrá obsequiado con mas ternura á los cuerpos de sus difuntos, que esta nacion zapoteca, fabricando á este efecto con sillares sus sepulcros subterráneos para honrarlos, los que se semejan á pequeñas moradas adornadas de molduras y de grecas, con su gradería para facilitar la bajada. Erigiendo ademas unos túmulos y grandiosas pirámides para que, á manera de fortaleza, los cuatro planos de sillares sirvieran de defensa contra la mano atrevida, y contra los asaltos del tiempo, y para que el centro de estos robustos sólidos sirviera de depósito y de asilo al cuerpo amado.

Este arte de fabricar ó edificar en lo interior de la tierra supone ciertas reglas particulares diferentes de las de la arquitectura usada al aire libre ó sobre la haz de la tierra; y no eran menos inteligentes en la una que en la otra; usando en ellas y sin economía aparente de los mejores materiales, empleándolos con método y órden para su mayor duracion.

Dos son los planos de los sepulcros subterráneos, el uno forma un cuadrilátero rectángulo, á manera de una cuadrita y es el de menos amplitud; el otro es crucífero formando con esta delineacion cuatro cuadritas á propósito para contener en su ámbito ó cavidad varios cuerpos con su separacion respectiva.

En cuanto á sus obras de escultura de bulto, solicité del pueblo con el mayor empeño algunas de ellas, pero fué en vano; pues deseaba rectificar mi duda si este arte debia ponerse de nivel con la arquitectura, suponiendo una amplia facultad en sus artistas para poner en ejecucion sus invenciones, y no sujetas á un tipo general ó nacional, á manera de los antiguos Egipcios, poniendo límites y trabas al progreso de este arte y al talento de los artífices. En todo tiempo y pais la arquitectura, escultura y pintura han sido siempre contemporáneas y han experimentado las mismas suertes, dándose la mano y ayudándose mutuamente, pues la esencia de estas tres bellas hermanas, lo es la correccion del diseño. Ignoramos, por carecer de monumentos, cuál de estas dos hermanas goce de la preeminencia en sus edades floridas.

N° 88. — Solo pude alcanzar unas tres muestras diminutas de escultura, la una ofrece una figura humana enana, en una postura reposada, con los brazos cruzados, y el todo de ella encogido y escorzado, de suerte que solo se ve una cabeza con la boca abierta, con ciertos adornos, sin cuerpo, puesta sobre los miembros inferiores, sin proporciones respectivas; la piedra es pesada y fina, de color morado, muy bien pulida y lustrosa; la parte posterior forma un plan ó una seccion vertical. Tendrá cosa de cuatro pulgadas de altura.

N° 89. — Aquí vemos de barro cocido una cabeza pequeña y marcial, perfectamente bien modelada; se halla

ment à Mitla dont le site paraît bien plus convenable au séjour des morts.

Aucune nation ancienne, excepté celle d'Égypte, n'a peut-être marqué plus de respect pour les morts que la nation Zapotèque, construisant, pour les honorer, des tombeaux souterrains en pierres taillées, lesquels tombeaux étaient comme de petites demeures ornées de moulures et de grecques, avec un escalier pour en faciliter l'accès. De plus, elle leur élevait des *tumuli*, des pyramides gigantesques semblables à des forteresses, dont les quatre faces étaient capables de résister à la main des hommes et à celle du temps, et dont le centre servait d'asile aux corps des personnages dont la mémoire était chère.

L'art des constructions souterraines, ainsi que je l'ai dit, suppose la connaissance de certaines règles particulières, différentes de celles de l'architecture élevée au-dessus du sol, et cette nation n'était pas moins habile dans l'une que dans l'autre, employant avec prodigalité les meilleurs matériaux, et les disposant avec la méthode la plus propre à assurer la durée des édifices.

Ainsi qu'on le peut voir par les deux plans de souterrains, l'un forme un carré long, ou rectangle, et est d'une médiocre grandeur; l'autre a la forme d'une croix, et forme ainsi quatre petites chambres ou caveaux, de sorte qu'il pouvait contenir plusieurs corps séparés les uns des autres.

Quant à la sculpture en ronde bosse des anciens habitants de Mitla, j'en demandai avec empressement quelque reste à ceux qui peuplent maintenant la ville; mais ce fut en vain. Je desirais éclaircir la question de savoir s'ils avaient été aussi habiles dans cet art que dans celui de l'architecture, en supposant que leurs artistes aient eu toute liberté dans l'exécution de leurs compositions, sans être astreints (comme ils l'étaient en Égypte) à un type général ou national dont il ne fallait pas s'écarter, et qui mettait ainsi des limites et des entraves au progrès de l'art de même qu'au talent de l'artiste. De tout temps, et dans tous les pays, l'architecture, la sculpture et la peinture ont été contemporaines et ont éprouvé les mêmes vicissitudes, se donnant, pour ainsi dire, la main et s'aidant mutuellement, car l'essence de ces trois sœurs est la correction et la beauté du dessin. Faute de preuves, nous ignorons laquelle des deux premières l'emporta sur l'autre, à l'époque où elles fleurissaient dans cette contrée.

N° 88. — Je ne pus recueillir que trois morceaux peu importants de sculpture, dont le premier présente une petite figure humaine, assise, les bras croisés sur la poitrine, mais tellement raccourcie, qu'on ne voit, pour ainsi dire, qu'une tête, la bouche ouverte, coiffée de quelques ornements, posée sur les membres inférieurs, sans corps et sans proportions relatives. La pierre est pesante, d'un grain fin, brun foncé, et d'un travail poli et brillant. La partie postérieure forme un plan vertical. Cette figurine a quatre pouces de haut. (*Pl. XXXXI.*)

N° 89. — Nous vîmes aussi en ce lieu une petite tête en terre cuite, d'un caractère martial, parfaitement bien mo-

armada de un morrion figurando por una cabeza de águila, de manera que la parte superior de dicha cabeza forma el morrion, y la parte inferior del pico visera. La historia nos enseña que los guerreros principales de esta nacion acostumbraban en sus trages militares de revestirse de la piel de algunas fieras, ó de los despojos para hacerse mas horribles y temibles al enemigo. Las facciones de la cara son bien dibujadas con proporcion y euritmia. Esta sola cabecita bastaria á persuadirnos que no era por falta de arte si notamos en sus estatuas ciertas actitudes contra las reglas del natural, igualmente unas disproporciones que se oponen á la perfeccion del arte; debemos creer con algun fundamento que las dispondrian constantemente como las observamos hoy dia, por disposicion de la religion, ó por la del superior gobierno.

N° 90. — Esta figura taraceada y original, de medio cuerpo arriba y hueca, de unas seis pulgadas de altura, y de barro cocido, encontrada en los campos pertenecientes al pueblo, está laboriada sobre un estilo extraordinario, con unos adornos que solo su dibujo pudo dar conocimiento de ella, y asi á él me remito. Tiene á su espalda un cilindro ó tubo de una pulgada y media de diámetro, no es fácil el adivinar su empleo; está asentada sobre sí misma; puede ser que seria una especie de candelero á su usanza, poniendo en el tubo pedazos de tea ú otra materia.

Esta mengua de estatuas que notamos actualmente en este antiguo suelo, emporio de las artes, por lo regular compañeras inseparables de la arquitectura aerostática y de la subterránea, la debemos atribuir no á la falta del buen gusto en esta nacion, ó á la suposicion que nunca las hubo lo que seria diametralmente opuesto á la magnificencia que ostentaron en la construccion de sus admirables monumentos. Si en los tiempos revolucionarios que padeceria esta region á los principios de la conquista de este imperio mejicano, en cuya crísis verificarian la sepultura ó la emigracion de sus estatuas, para sustraerlas al celo intrépido de los primeros iconoclastas de las falsas deidades, destrozando siniestramente el arte y sus productos, los cuales en nuestros tiempos mas ilustrados coadyuvarian y servirian de clara antorcha para caminar con aprovechamiento en las espesas tinieblas de la remota antigüedad, y con estas autoridades penetrar sus secretos mas ocultos y escondidos. O diremos quizá con mas acierto, que cuando los conquistadores castellanos subyugaron este nuevo mundo, ya no existirian en Mitlan sus primitivos moradores, solo y únicamente encontrarian de ellos el apellido ó nombre de su poblacion, Liubá, y los monumentos de sus artes; sin poder penetrar de dónde vinieron y cuándo poblaron estas regiones, y adónde se fueron posteriormente, desapareciendo de la haz de este continente, de manera que su llegada y su partida son igualmente problemáticas; en este último caso, se llevarian consigo sus artes y los instrumentos accesorios á ellas, y solo con un grande acopio de auto-

delée. Elle est armée d'un morion figurant à-peu-près une tête d'aigle [1], de façon que la partie supérieure forme le morion, et que le bec forme la visière. L'histoire nous enseigne que les guerriers, sur-tout de cette nation, avaient coutume de se revêtir, pour le combat, de la peau de quelque bête féroce, afin de se rendre plus terribles et d'épouvanter l'ennemi. Dans la tête dont il s'agit, les traits du visage sont bien dessinés et bien proportionnés. Ce seul fragment suffirait pour nous persuader que ce n'est pas faute d'art si l'on trouve dans les statues de ce peuple des attitudes contre les règles du naturel, et des disproportions contraires à la perfection de l'art. On doit croire qu'ils le sont toujours faites comme nous les voyons aujourd'hui, par suite d'une loi religieuse ou d'une volonté du gouvernement suprême. (*Pl. XXXXI.*)

N° 90. — Cette figure marquetée et originale, présentant seulement la moitié supérieure du corps, est creuse, en terre cuite, et a six pouces de haut. Elle a été trouvée dans les champs, aux environs du village. Elle est exécutée dans un style extraordinaire, avec certains ornements dont le dessin seul peut rendre compte; c'est pour cela que j'y renvoie le lecteur. Il y a en arrière un cylindre ou tube d'un pouce et demi de diamètre dont il n'est pas facile de deviner l'emploi. Cette figure est assise sur elle-même. Il se peut que cela ait été une sorte de chandelier, et qu'on ait placé dans le tube des torches de résine ou d'autre matière. (*Pl. XXXXII.*)

Le manque de statues que nous remarquons aujourd'hui dans cette contrée qui fut, pour ainsi dire, le rendez-vous des arts inséparables de l'architecture, ne doit pas être attribué au manque de goût, et l'on ne peut supposer non plus qu'ils furent inconnus à la nation qui l'habita. Cette opinion serait tout-à-fait contraire à la magnificence qu'elle montra dans la construction de ses admirables monuments. Mais, dans les révolutions que souffrit ce pays, lors de la conquête, il est probable que les habitants ensevelirent ou emportèrent leurs statues pour les soustraire au zèle ardent des iconoclastes qui anéantissaient, sans pitié, l'art et ses productions, lesquelles, dans un temps plus éclairé, nous serviraient de guide, pour marcher avec quelque succès au milieu des ténèbres de l'antiquité, et nous aideraient à en pénétrer les secrets. Peut-être pourrions-nous dire avec plus de certitude encore, que, lorsque les conquérants espagnols subjuguèrent cette partie du nouveau monde, les primitifs habitants de Mitla avaient déja disparu, et qu'on ne trouva que le nom de cette ancienne population, *Liuba*, et les ruines de ses monuments, sans pouvoir découvrir d'où et quand ils vinrent peupler cette contrée, et où ils se réfugièrent en l'abandonnant; de sorte que leur arrivée sur ce continent et leur disparition sont également inconnues. Dans cette dernière émigration, ils emportèrent avec eux leurs arts et les instruments avec lesquels ils les pratiquaient. C'est en réunissant beaucoup d'autorités, en comparant les ruines dont il s'agit avec celles des autres nations anciennes, telles que la nation

[1] D'après le dessin de Castañeda, cette similitude avec une tête d'aigle serait bien imparfaite; mais peut-être ce dessin primitif n'a-t-il pas eu toute l'exactitude nécessaire.

ridades, cotejando y comparando con otras antiguas naciones, por ejemplo la egipciaca, edificios con edificios, pirámides con pirámides, estatuas con estatuas, geroglíficos con geroglíficos suministrarian razones fundadas, para determinar finalmente si deben el conocimiento que adquirieron á cierta nacion en las artes, ó si lo deben á su propio ingenio.

Dos oratorios de forma piramidal construidos y erigidos antiguamente á las falsas deidades de esta nacion, se observaron en este pueblo.

Nº 91. — El primer cuerpo, de base cuadrangular, tiene cuatro altos en diminucion, de mucha altura perpendicular; su estructura era un sólido de piedra y adobes de mucha resistencia: cada cuerpo tenia su terraplen con su piso de mezcla dado de color de almagre bruñido; se conoce que fué en los tiempos pasados vestido de piedras escuadradas. La subida ó gradería correspondia al poniente; y frente de esta hay una plazuela cuadrilonga formada ó circunscrita por tres cuerpos sólidos ó platasformas, las que en la gentilidad servian de zócalo á unas cuadras destinadas á la morada de los sacerdotes y demas sirvientes de este templo abierto; y en el mero centro de dicha plazuela hay una ara cuadrada de mampostería de poca elevacion, con su gradería frente de la del oratorio, destinada regularmente al sacrificio de las víctimas humanas ó animales. Al pie de esta hay una losa grande labrada á escuadra, de una superficie dilatada y de una media vara de canto; considero que haria como parte esencial de este oratorio, un subterráneo.

Nº 92. — El segundo oratorio, de base cuadrilonga, de tres altos, construidos de adobes ó ladrillos secados al sol, puestos de plano y forman capas alternas con otras de mezcla; le falta su revestimiento. El tiempo y las aguas contribuyeron á la diminucion de este sólido, y le redujeron á mucho menos volúmen. Sirve actualmente de calvario. Se sube por una gradería de losas anchas y hermosas, con su rellano, ejecutada modernamente á costa de los antiguos palacios. Tambien tenia esta pirámide su escalera, como la citada, al poniente, y un gran patio cuadrado terminado por tres terraplenes de adobes, al mismo uso que los de la primera pirámide; y en el centro de este ámbito todavía se reconoce algun vestigio de su antigua ara.

Por el gran número de ídolos y por consiguiente el de los templos ó oratorios que aun subsisten esparcidos por el dilatado suelo de este reino, prescindiendo de los ya destruidos y asolados, podemos sin temeridad juzgar á esta nacion mejicana, una de las mas religiosas que jamas hubo en la antigüedad sobre la haz del orbe; pero al mismo tiempo sumergida por su falsa creencia en el abismo mas profundo de la idolatría, hasta la feliz llegada de sus conquistadores, que para ella fueron sus redentores.

Tomando la misma naturaleza por prototipo para la edificacion de sus oratorios á los mismos cerros, para ensalzar á sus dioses, colocándolos en cierto modo en otras regiones, de unos túmulos informes nació la grandiosa forma piramidal de un solo cuerpo y troncado; despues,

égyptienne, en mettant en parallèle pyramides et pyramides, statues et statues, hiéroglyphes et hiéroglyphes, qu'on trouvera des raisons fondées pour décider, enfin, si ce peuple fut redevable à un autre de ses connaissances dans les arts, ou s'il n'en fut redevable qu'à son propre génie.

Près de la ville se trouvent deux oratoires de forme pyramidale, construits sans doute pour le culte des anciennes divinités.

Nº 91. — Le premier massif de l'oratoire représenté sous ce numéro, est quadrangulaire, a quatre corps en retraite l'un au-dessus de l'autre, et est fort élevé. Il est construit en pierre et brique, avec une grande solidité. Chaque terre-plein était recouvert d'un enduit brillant mêlé d'oxide de fer, et l'on voit que ces massifs furent autrefois revêtus de pierres taillées. L'escalier regarde le couchant, et, au-devant, il y a une place formant un carré long, circonscrite par trois massifs ayant leurs plates-formes, sur lesquelles, probablement, étaient autrefois établies les demeures des prêtres et desservants de ce temple en plein air. Au centre de ladite place il y a un autel carré, en maçonnerie, de peu d'élévation, ayant un escalier qui fait face à celui du grand oratoire; probablement cet autel était destiné au sacrifice d'animaux ou de victimes humaines. Près de l'autel se trouve une grande dalle taillée carrément, et d'un pied et demi d'épaisseur. Je pense qu'elle recouvre un souterrain, dépendance nécessaire de cet oratoire. (*Pl. XXXXIII.*)

Nº 92. — Le second oratoire, formant aussi un carré long, et consistant en trois corps l'un au-dessus de l'autre, est construit en briques séchées au soleil, posées à plat et formant des couches alternatives avec des couches de ciment; le revêtement est tout-à-fait détruit. Le temps et les pluies ont contribué à réduire ce massif à un moindre volume; il sert maintenant de calvaire. On y monte par un large escalier en belles pierres, avec un repos, ouvrage moderne fait aux dépens d'anciennes ruines. Cet oratoire avait aussi, comme l'autre, son propre escalier regardant le couchant, et une grande cour carrée circonscrite par trois massifs en briques de même usage que dans l'oratoire précédent. On reconnaît au milieu des vestiges de l'ancien autel. (*Pl. XXXXIV.*)

Quand on considère le grand nombre d'idoles, de temples ou oratoires qui subsistent encore sur le territoire de ce vaste royaume, sans parler de ceux qui sont déja détruits, on peut affirmer sans témérité que la nation mexicaine fut une des plus religieuses qui aient paru sur la terre, mais aussi qu'elle fut enfoncée dans les plus profondes ténèbres de l'idolâtrie, jusqu'à l'heureuse arrivée de ses conquérants qui furent en même temps ses rédempteurs.

Ces anciens peuples prirent de la nature même le type de leurs oratoires, imitant les tertres naturels pour élever les autels de leurs dieux, et les plaçant, pour ainsi dire, dans une autre région. D'un *tumulus* informe naquit ensuite la pyramide grandiose, d'un seul corps, tronquée

adelantando el ingenio, le dieron progresivamente hasta nueve cuerpos ó altos en diminucion. En su cuna solo era tierra ó adobes, finalmente la revistieron de piedras sillares dispuestas por hileras. Estas grandes máquinas servian de sustentáculo á las aras y á los tronos de sus simulacros. Asi como la estatuaria tiene sus partes colosales, tambien la arquitectura los tiene en sus pirámides.

au sommet; puis, le génie se développant, on leur donna jusqu'à neuf corps en élévation et en retraite l'un audessus de l'autre. D'abord ce n'étaient que des masses de terre ou de briques; ensuite on les revêtit de pierres taillées et posées régulièrement. Ces grandes constructions servirent de base aux autels et aux piédestaux des idoles; et, de même que la statuaire avait ses colosses, l'architecture imprimait à ses pyramides un caractère gigantesque.

Nos 93 et 94. — A la distancia de tres cuartos de legua de esta poblacion y á su ocaso, se señorea una antigua fortaleza construida sobre la vasta cima de un peñasco muy escarpado, aislado y de un aspecto dominante, despegado de la serranía inmediata, de una legua y algo mas de basa, y unas doscientas varas de altura perpendicular. Solo es accesible por el lado que mira al pueblo, circunvalada por una muralla de piedra de estructura robusta y sólida de dos varas de espesor y seis de altura, formando en su dilatada proyectura, la que puede caber una media legua, varios ángulos salientes y entrantes, agudos, obtusos y rectos, con interpolacion de varias cortinas. Y por el lado frente accesible, cual es su entrada, se halla defendida por una doble muralla; la primera ó la avanzada forma una obra ó curva elíptica terraplenada, de bastante anchura, y en su capacidad se notan de distancia en distancia unas pilas de pelotas pequeñas, rondas y angulares de varios diámetros para ser lanzadas por los honderos, y en el centro de dicha obra está rasgada la puerta, pero algo oblicuamente para evitar la enfilada ó el tiro recto de las flechas, dardos ó piedras. La segunda, que se reune por sus extremos con el recinto de la plaza, es de mas elevacion, formando su delineacion una especie de tenaza, pues solamente sus costados son abiertos; tambien tiene su puerta apartada de la primera con un terraplen amplio, y ademas tenia su parapeto con sus pilas de pelotas ó balas de piedra. El ángulo obtuso y entrante de esta tenaza formaba con su concavidad ó retiro en el entre muralla una pequeña plaza de armas de suficiente area, para juntar, en las urgencias, un cierto número de tropa para la defensa de la puerta, ó para facilitar algunas salidas contra los sitiadores; y para mayor seguridad, dispusieron á su modo ó segun las reglas de la táctica, sus baterías al frente de esta fortificacion, las que consistian en unos peñascos sueltos, esféricos y de una vara á lo menos de diámetro, puestos en equilibrio á la orilla superior del talud que hace en este sitio, y en los casos de alguna sorpresa para desalojarlos, poder empujarlas, sea con la potencia de la palanca ó la de la reunion de brazos, y dirigirlas á su blanco, y por la velocidad de su rotacion sobre su eje, botes y saltos, imitar las baterías que llaman de rebote. En lo interior de la muralla circular ó elíptica existen en una superficie, parte plana y parte convexa, varias ruinas de mucha cavidad de cuadras ó edificios grandes con paredes gruesas de adobes encalados, y como por trozos cuadrados, los que manifiestan haber sido cuarteles por el alojamiento de esta antigua guarnicion. En la parte de este recinto diametralmente opuesta á la entrada del frente, hay una puerta falsa para facilitar

Nos 93 et 94. — A trois quarts de lieue à l'ouest de la ville, se trouve une forteresse antique construite sur la vaste cime d'un rocher très escarpé, isolé, et dominant la chaîne des collines voisines. Ce rocher a au moins une lieue de tour à sa base, et six cents pieds de hauteur perpendiculaire; il est accessible seulement du côté qui regarde la ville. La forteresse consiste dans une enceinte de fortes murailles en pierre, de six pieds d'épaisseur et de dix-huit pieds de haut, formant dans son vaste circuit, lequel peut avoir environ une demi-lieue d'étendue, plusieurs angles saillants et rentrants, aigus, obtus, ou droits, entrecoupés par des espèces de bastions. Du côté où elle est accessible, celui de l'entrée, elle est défendue par une double enceinte. La première muraille, celle qui est en avant, forme une courbe elliptique, avec un terre-plein assez large en arrière; et, dans son étendue, on remarque plusieurs monceaux de pierres rondes ou anguleuses, de diverses grosseurs, propres à être lancées avec la fronde. Au centre de cette muraille est pratiquée la porte, mais un peu obliquement, afin d'empêcher l'enfilade par le trait des flèches ou par le jet des pierres. La seconde muraille, qui joint la première aux deux extrémités de l'enceinte, est plus élevée et forme, par son contour, une sorte de tenaille dont les branches ou les côtés sont plus ouverts. Elle a aussi sa porte éloignée de l'autre, son terre-plein, son parapet, et ses monceaux de pierres propres à être lancées. L'angle rentrant et obtus qui forme, pour ainsi dire, la tête de la tenaille, renferme une petite place d'armes suffisante pour contenir un certain nombre de combattants, afin de défendre l'entrée de la seconde enceinte, ou afin de faciliter des sorties contre les assiégeants; et, pour plus de sûreté, on avait disposé, selon la tactique du temps, des espèces de batteries sur le front de cette fortification, lesquelles consistaient en rochers presque sphériques d'environ trois pieds de diamètre, posés en équilibre au bord supérieur du talus, afin de pouvoir, en cas de surprise, les lancer par la puissance des machines, ou à force de bras, et imiter, par les bonds qu'occasioneraient leur chute et leur mouvement de rotation, l'effet des batteries que nous appelons *à ricochet*. Sur le sol, tantôt plat, tantôt élevé, entouré par la grande muraille circulaire, il existe plusieurs fondations assez profondes de salles ou édifices étendus, avec des portions de murailles épaisses en briques cimentées avec de la chaux, disposées par carrés, ce qui indiquerait, pour ainsi dire, d'anciens quartiers pour le casernement de la garnison. Dans la partie de l'enceinte diamétralement opposée à l'entrée qui se trouve en avant, il y a une fausse porte qui était, sans doute, destinée à favoriser une re-

una retirada, proveer la plaza de hombres, asi como víveres y agua.

Es evidente por las razones alegadas y por la época de la construccion de esta obra de arquitectura militar, que no puede ser susceptible de otro sistema de defensa, atendiendo á la especie y poder de sus armas ofensivas, y á su táctica ó arte del ataque y de la defensa. La naturaleza no contribuyó poco á ensalzar y consolidar el arte, lo que hará patente su plan topográfico. Estos vestigios sirven de comentario é ilustran el arte de la fortificacion mejicana.

A la distancia de unos tres cuartos de legua, poco mas ó menos, del mismo pueblo y al este, fuí á registrar las antiguas y famosas canteras abiertas naturalmente á flor de tierra, matriz fecunda, la que suministró los materiales para la edificacion de nuestros palacios, ó los enormes trozos de piedra empleados en la construccion de ellos y demas obras menores que admiramos actualmente en Mitlan. El parage se llama en la lengua zapoteca, *Aguilosoé,* y significa en la mejicana *mirador*. En efecto es de peña viva, ó una loma tendida de oriente á poniente, desde donde se goza de una bella vista. Su superficie desnuda forma unos surcos ó crestones paralelos bastante salientes dispuestos de tal manera por la naturaleza que el arte solo con la potencia de la palanca puede dividir y levantar de sus lechos unas tablas, trozos prismáticos, columnas de una longitud, latitud y profundidad increible. Se advierte en la division que hay de surco á surco unos hoyos artificiales practicados por los antiguos para el punto de apoyo de la palanca. Ademas se ven trozos de columnas de un gran diámetro, losas grandísimas, arquitrabes enormes, á medio desbastados y esparcidos sobre el suelo, y otros, aun en sus matrices, semejantes á lo que nos refieren los viageros de lo que observaron en Egipto acerca de las celebradas granitosas canteras de piedra, de donde sacaban los obeliscos y las figuras colosales que aun hoy dia algunos estan todavía no enteramente separados de sus matrices.

Volviendo á nuestras canteras, estas piedras sillares ó berroqueñas se dividen por ser por capas perpendiculares contra el órden ordinario de la naturaleza, y algunas salen de la perpendicular y se acercan de la diagonal, y con cuñas y palancas se las hacen hender á voluntad y del tamaño que el artista solicita. La dificultad mayor habrá sido su conduccion; ignoramos cuáles serian las potencias que emplearian contra estas resistencias; la fuerza de brazos no puede ser suficiente, y asi es menester apelar á otros auxilios enteramente ocultos para nosotros, y lo serán verosímilmente para otros investigadores, y es fuerza en estas dudas obstinadas recurrir á las conjeturas y suposiciones que al cabo nos dejan en la misma incertidumbre que antes.

Ahora si ponemos la mira en la conduccion ó transporte de las piedras, sean en bruto, desbastadas ó concluidas, de cualquiera modo se debe suponer que para llegar al sitio de su colocacion, de la que distará una legua,

traite, et aussi à faciliter l'arrivée de renforts, ainsi que l'approvisionnement de vivres et d'eau.

Il est évident, par les raisons déja alléguées, et par l'époque présumée de la construction de cette œuvre d'architecture militaire, qu'elle ne pouvait servir à un autre système de défense, vu l'espèce et la puissance des armes offensives, et vu le genre de tactique. Ici la nature n'a pas peu contribué à soutenir les efforts de l'art; le plan topographique et le dessin perspectif en donnent la preuve. Ces ruines peuvent servir de commentaires, et donner des indications positives sur l'art des fortifications dans l'ancien Mexique. (*Pl. XXXXV* et *XXXXVI.*)

J'allai reconnaître ensuite, à trois quarts de lieue, à l'est de cette même ville, les antiques et célèbres carrières à fleur de terre, qui fournirent les matériaux nécessaires pour la construction des palais, et les énormes blocs de pierre qui y furent employés ainsi qu'à d'autres ouvrages moins importants que nous admirons encore à Mitla. Le canton où elles sont situées s'appelle en langue zapotèque *Aguilosoé,* ce qui veut dire, en mexicain, *belvédère,* lieu d'où l'on a une belle vue. En effet, c'est un roc vif qui se prolonge de l'est à l'ouest, et d'où l'on jouit d'une vue étendue. Sa superficie est nue et creusée par des sillons parallèles assez profonds, disposés par la nature de telle façon, que la puissance des machines, venant au secours de l'art, a seule pu diviser et enlever, de leur lit, des tables, des masses prismatiques, ou des colonnes d'une grandeur incroyable. Il est à remarquer que d'un sillon à l'autre il y a des sortes de trous qui furent pratiqués par les anciens pour servir de points d'appui aux leviers. On voit encore çà et là, sur le sol, des tronçons de colonnes d'un fort diamètre, de grandes dalles, d'énormes architraves, à moitié dégrossis. D'autres sont encore sur leur lit, ainsi que cela s'est trouvé également en Égypte, dans les célèbres carrières de granit d'où l'on tirait les figures colossales et les obélisques dont quelques uns, au rapport de certains voyageurs, ne sont pas encore entièrement séparés des massifs auxquels ils tenaient.

Revenant à nos carrières, je dirai que les pierres de taille ou les pierres granitiques y sont divisées par couches perpendiculaires, contre l'ordinaire de la nature, qui les présente le plus souvent en couches horizontales. Quelques unes, cependant, se rapprochent ici de la diagonale; et, avec le secours des coins et des leviers, on les sépare facilement, selon l'épaisseur que l'artiste desire. La difficulté la plus grande a dû consister dans le transport des blocs, et nous ignorons les moyens mécaniques dont on a pu se servir. La force des bras ne pouvait être suffisante; il faut donc en appeler à d'autres moyens inconnus à nous, comme ils le seront à d'autres investigateurs. Dans ce cas, on est obligé de recourir aux suppositions, aux conjectures, qui nous laissent à-peu-près dans les mêmes doutes qu'auparavant.

Si nous dirigeons notre attention sur le transport de ces pierres, soit brutes, soit dégrossies, soit entièrement travaillées, on doit croire que, pour les conduire à l'endroit où elles sont, à la distance d'une lieue, il a fallu des

urgen máquinas á propósito para ello y para el extraordinario volúmen de estos sólidos. Creo que los antiguos Romanos jamas asentaron en sus soberbios y grandes edificios peñascos comparables á los presentes (me remito á los originales), hubieran necesitado tal vez de valerse de todas las potencias que propone Arquimedes en su maquinaria, contra las dichas resistencias. Sin tantos aparatos fastuosos nuestros Indios bárbaros, que asi nuestra ignorancia ó vanidad los califican, operaban en estas maniobras los mismos efectos, y ¡quién sabe si mas! Ademas de la conduccion, otra operacion quedaba, la de su colocacion; en esta debemos suponer la garrucha ú otra máquina de igual efecto; la ereccion de sus columnas todo se verificaba con órden y simetría, mas que todas las descripciones imaginables. La vista de estos prodigios arquitectónicos podria plenamente desengañar el hombre incrédulo y preocupado. Se advierte que todos los materiales de sillares, para arquitrabe, columnas, mosaico y demas losas, fueron sacados de esta prodigiosa cantera, para ser empleados en los edificios en general.

Debian conocer para el asiento de plano ó de llano de los sillares el arte de la estática, no tanto el corte de ellas en sus matrices ó lechos, como colocarlas segun la situacion natural de ellas por capas ó por filas horizontales que en esta colocacion resisten mas al peso que han de llevar, y al contrario si el asiento es en una situacion vertical.

Finalmente llegamos al momento crítico de tratar y aventurar algo sobre los instrumentos manuales, como son picos, cinceles y bruñidores, que usaban los antiguos en el desbaste, en el corte y en el pulimento de las piedras que emplearon en los citados monumentos. Con este objeto interesante á las artes hice, estando en Mitlan, las mas vivas diligencias acerca de esta averiguacion. Encargué fuertemente á la república y demas hijos del pueblo, de que me buscaran en él y en los campos circunvecinos toda especie de piedra laboreada á manera de cuñas y sobre todo instrumentos metálicos, como son cuñas, punzones, cinceles, hachuelas, martillos, etc., prometiéndoles su recompensa. No fué vana mi pretension y conseguí mas allá de lo que podia esperar, pues á pocos dias los Indios empezaron á manifestarme unas especies de cinceles de piedra parecidos á la hechura de una cuña, lo que fué para mí de buen anuncio; en efecto continuaron toda la estacion que me mantuve entre ellos en complacerme, y aprovechándome de esta dichosa ocasion, hice un acopio de ellos, con el fin de hacer una eleccion de los de mejor conservacion, en la calidad de la piedra y en los tamaños. Pero lo que yo anhelaba eran los antiguos instrumentos metálicos; no tardé en conseguir algunos cobrizos de varias configuraciones y tamaños, de un cobre rojo, y de buena ley, de los que manejarian en sus diferentes labores y son unos cinceles grandes y pequeños, y hachuelas. En cuanto á los que particularmente deseaba hallar, que eran los de fierro, nada absolutamente de este metal pareció, y si en alguna parte de este reino, se podia lisonjear encontrar algun hallazgo de esta naturaleza, deberia segura-

machines, sur-tout en raison de leur volume extraordinaire. Il me semble que jamais les anciens Romains n'employèrent dans leurs plus majestueux édifices des blocs comparables à ceux dont il s'agit (je m'en réfère aux dessins à l'appui), et cependant ils se servirent de toutes les puissances mécaniques inventées par Archimède. Nos barbares Indiens, ainsi les qualifient notre ignorance ou notre vanité, atteignirent les mêmes résultats, sans tant d'appareil. Qui sait même s'ils ne firent pas davantage? Outre l'opération du transport, il a fallu aussi celle de l'érection, du placement de ces masses. Pour cela on doit supposer qu'ils employèrent la grue ou une autre machine du même genre, car leurs colonnes sont dressées avec un ordre et une symétrie parfaits. La vue de ces monuments merveilleux est susceptible de désabuser pleinement les esprits incrédules ou préoccupés. Il est à remarquer que tous les blocs qui ont servi pour les architraves, les colonnes, l'encadrement des mosaïques, et les autres pierres de taille, dans tous les édifices de Mitla, ont été tirés de cette immense carrière.

Ces peuples ont dû connaître la statique, outre l'art de la coupe des pierres, si l'on en juge par la disposition de leurs assises qui sont à plat ou de champ, selon le poids qu'elles ont à supporter.

Il me faut maintenant parler, ne fût-ce que par conjectures, des instruments dont ils se servirent, comme pics, ciseaux, polissoirs, etc., pour dégrossir, tailler, polir les pierres qu'ils employaient à la construction de leurs monuments. Étant à Mitla, j'ai fait les recherches les plus soigneuses pour découvrir quelque chose à ce sujet; je m'adressai d'abord, et avec instance, aux autorités, ensuite aux habitants, en les priant de rechercher, dans la ville et dans la campagne environnante, toute espèce de pierres travaillées en forme de coins, et sur-tout d'instruments en métal semblables à des coins, poinçons, ciseaux, haches, marteaux, etc., leur promettant pour cela des récompenses. Mes démarches ne furent pas vaines, et j'obtins même plus que je n'espérais, car au bout de quelques jours les Indiens m'apportèrent des espèces de ciseaux en pierre, à-peu-près semblables à des coins, ce qui fut pour moi de bon augure. En effet, pendant toute la durée du séjour que je fis parmi eux, ils continuèrent leurs recherches pour m'être agréables, et je profitai de cette occasion favorable pour faire une collection nombreuse de ces instruments, dans l'intention de choisir ensuite les mieux conservés, selon chaque qualité de pierre, et dans diverses grandeurs. Mais ce qui m'occupait sur-tout, c'étaient les anciens instruments métalliques. Je ne tardai pas à en avoir de diverses formes et grandeurs en cuivre rouge pur, et dont on se servit sans doute autrefois pour différents travaux; ils consistaient en ciseaux grands et petits, et en petites haches. Quant à ceux que je desirais particulièrement, c'est-à-dire ceux de fer, on n'en trouva absolument aucun. Et pourtant, si l'on pouvait espérer d'en rencontrer quelque

mente ser en este sitio; ni por las tradiciones orales de padre en hijo hasta nuestros tiempos, ni remotamente, los ancianos han hallado jamas la menor partícula de este mineral beneficiado. Es verdad que considerando estos monumentos de una remota antigüedad, como los debemos considerar debajo de este supuesto, la experiencia de los tiempos nos ha enseñado que la piedra, el oro, la plata y el cobre labrados, sean expuestos al aire libre ó soterrados, permanecen por lo comun una serie de siglos sin descomposicion alguna; y lo contrario acontece con el fierro, sea de mala ó buena calidad, lo que podria coadyuvar á su mayor duracion; pero no sucede asi, porque este metal, por su misma naturaleza, es de corta duracion, y tiene muchos contrarios, la humedad en particular y el orin le van royendo poco á poco y finalmente llega á operar su entera destruccion. El ejemplo le tengo en las antigüedades pompeyanas. Otro antiquísimo fragmento me hicieron ver de la misma materia, tiempo ha, en la antigua Sagunto, y me aseguraron entonces que hacia parte de uno de los arietes que empleó Anibal cuando verificó el sitio de esta ciudad; y acaso debe su tal cual conservacion á la resistencia que opuso su gran volúmen al tiempo, que al cabo todo lo roe.

¿Qué pensar y decir que pueda aclarar este misterio? Podriamos decir por un solo momento que estos instrumentos en los tiempos pasados serian de fierro y que con el discurso de los años se transformaron en substancia lapídea, y se podria decir que muger con muger no hacen hijos. Es cierto que el método de labrar piedras con piedras repugna á nuestros usos. Suponer ciertas preparaciones emolientes para ablandar la textura del sólido lapidífico destinado á ser entallado, es una conjectura vaga; discurrir que pudo verificarse por via de la friccion ó frotacion tampoco satisface nuestra curiosidad. Si recurrimos al cobre es un agente demasiado ductil y no susceptible de un corte ó filo duradero, cuando mas lo emplearian en la entalladura de la madera.

Por lo correspondiente á la piedra, tal cual concibo, que por el producto sencillo de la frotacion de una piedra contra otra, quedarán aplanadas, y su textura quedará tambien como amolada, conforme á las piedras sillares y de las grecas de todos estos monumentos, en cuya superficie no se registran en parte alguna efectos del pico ó del cincel. Pero parece que esta frotacion no puede efectuarse en la escultura por sus diferentes relieves ó formas convexas. Concluiremos pues confesando con toda ingenuidad, nuestra profunda ignorancia sobre el particular, por no tener bastantes datos satisfactorios, dejando á la posteridad, quizá mas feliz que nosotros, el encargo de la solucion de este interesante problema.

Ignoramos la materia y hechura de sus martillos ó su equivalente. En cuanto á la figura del número 74, la primera vez que la vide me admiré de su materia y de su

reste dans aucune partie du royaume, ce serait certainement dans celle-ci; mais jusqu'à présent aucune tradition n'a même fait supposer qu'il y ait jamais eu chez ce peuple la moindre parcelle de fer travaillé. Il est vrai qu'en considérant ces anciens monuments comme nous le devons, sans avoir égard à cette supposition, l'expérience nous a enseigné que la pierre, l'or, l'argent et le cuivre travaillés, enfouis ou à l'air libre, demeurent pendant des siècles sans éprouver aucune décomposition, et que le contraire a lieu pour le fer, qu'il soit ou ne soit pas de bonne qualité. Dans ce dernier cas, il semble que sa durée devrait être plus grande, mais il n'en est pas ainsi, parceque ce métal, par sa nature même, ne peut résister long-temps, l'humidité, sur-tout, et la rouille le rongeant peu-à-peu, et finissant par le détruire entièrement. J'en ai vu un exemple, déja cité, dans les antiquités de Pompéi. Un autre fragment de ce métal m'a été montré dans l'antique Sagonte, comme ayant fait partie d'un des beliers qu'employa jadis Annibal lorsqu'il fit le siége de cette ville; il doit sans doute sa conservation, telle quelle, à la résistance que son grand volume a opposée au temps, qui cependant finira par le ronger tout-à-fait.

Que penser et dire pour éclaircir cette question obscure? Supposerons-nous, pour un moment, que les instruments dont se servirent ces anciens peuples étaient de fer, et qu'à la suite des siècles ils se sont pétrifiés ou transformés en pierre? mais on reconnaît de suite que cela est impossible. Ce qui est certain, c'est que l'usage de polir la pierre avec un outil de pierre répugne à nos idées. Supposer que, par certaines préparations émollientes, on attendrissait la pierre destinée à être travaillée, c'est une supposition très vague. La voie du frottement ne satisfait pas non plus nos recherches. Si nous recourons au cuivre, nous trouvons que c'est un agent rebelle, ductile, et peu susceptible de conserver son tranchant, en ne l'employant même qu'à couper le bois[1].

A l'égard de la pierre, je conçois, tant bien que mal, que par le simple frottement d'une pierre contre une autre, on réussisse à lui donner un poli semblable à celui des pierres de taille et même des grecques qu'on remarque dans les monuments dont il s'agit, et sur la surface desquelles on ne voit aucune trace du pic ou du ciseau; mais il me semble que ce frottement n'a pu avoir lieu dans les parties de sculpture, à cause des différentes hauteurs des reliefs et à cause des formes convexes. Il faut conclure en confessant avec ingénuité notre profonde ignorance sur ce dont il est question; n'ayant aucune donnée suffisante, nous laisserons à la postérité, qui sera peut-être plus heureuse que nous, le soin de résoudre ce problème.

On ignore aussi la matière et la forme des marteaux ou de leurs équivalents. Quant à la figure représentée sous le numéro 74, la première fois que je rencontrai

[1] M. de Humboldt parle d'instruments de ce genre qui auraient été un alliage de cuivre et d'étain. Un autre voyageur a parlé de cuivre trempé.

regular configuracion sin poder atinar el uso que tendria en la antigüedad, creyendo que tal vez podria ser muy bien una arma ofensiva. Cuando la volví á ver por segunda vez en Mitlan me quedé en la misma duda, hasta que un dia que fuí á oir misa en su iglesia parroquial, noté una antigua pintura, la que representa un san Isidro, patron de los labradores, y observé que llevaba en su mano derecha una asta con la misma arma, lo que me sacó algo de la duda, é hice reflexion desde este instante que á imitacion de los antiguos Indios, agricultores la pusieron en sus manos como distintivo de su profesion, y en lugar de ser un instrumento de muerte lo es de vida.

Finalmente despues de haber investigado radicalmente y delineado estas antiquísimas reliquias de este venerable pueblo de san Pablo Mitlan, y haber mandado hacer varias excavaciones, me determiné á salir de él y tomar el rumbo de Zachila, corte y residencia antigua de los soberanos del imperio zapoteco.

Habiendo salido de Mitlan al principio de septiembre 1806 me encaminé sobre los pueblos de San Pablo Guiloá, Ocotlan, Zachila y villa de Quilapan.

En el primero, situado en una altura grande y á la falda de un cerro, subsiste un *ahuehuete* ó especie de sapino, de mucha corpulencia y altura; este antiguo hijo de la tierra, tiene la especialidad de que sus raices son extendidas ó esparcidas horizontalmente, ó dirigidas como por arte ó por la mano del hombre sobre la haz del terreno, de suerte que para disposicion casual ó natural, forman una especie de cerca cuadrilonga de unas diez varas de longitud y unas ocho varas de latitud, capaz de contener en su recinto una cantidad de agua que pueda subir á dos varas de alto. Este estanquillo es perenne, pues un venero que se halla inmediatamente á él le abastece, y no solamente las raices, las que son muy gruesas, forman la muralla, estan fuertemente enlazadas y entretejidas á manera de unas culebras monstruosas, tambien al piso le acontece lo propio, lo que verifiqué haciendo un desagüe. La agua que mana del venero es potable, el estanque sirve de mucho uso al pueblo sea para bañarse ó para lavarse. Debemos contemplar con admiracion este raro ó tal vez único capricho de la naturaleza en este reino, pero con utilidad. Pusieron entre las juntas de algunas raices piedras para ayudar á la naturaleza.

Continuando nuestra derrota, llegamos al pueblo de Ocotlan, aunque estuvimos en él algunos dias nada hubo acerca de mi inspeccion.

De este á el antiguo de Zachila. Aquí tuvimos bastante que operar, pues, habiendo sido en la antigüedad corte y residencia de los reyes del imperio zapoteco, debia prometer algun hallazgo de consideracion, como en efecto algo encontramos de importancia. Su antiguo y legítimo nombre en lengua zapoteca es *Zaachillatloo*, conforme le ví en unos papeles muy viejos, despues parece que cuando fueron subyugados por el poder y armas mejicanas le pusieron el de *Tozapotlan*, el que tampoco subsistió, y por fin el de Zachila diminutivo del

un objet de ce genre, j'admirai la matière, et la régularité de sa configuration, sans pouvoir deviner à quel usage il avait pu servir; je pensai toutefois que c'avait été une arme offensive. Lorsque j'en trouvai d'autres à Mitla, mon doute fut le même, jusqu'à ce qu'un jour, allant entendre la messe à l'église paroissiale, je remarquai une ancienne peinture représentant saint Isidore, patron des laboureurs, lequel tenait dans sa main droite ce même instrument monté sur un manche. J'en conclus, qu'à l'instar des anciens Indiens, les agriculteurs l'avaient adopté comme marque distinctive de leur profession, et qu'ainsi au lieu d'être un instrument de mort, c'était un instrument de vie.

Enfin, après avoir soigneusement exploré et dessiné les très anciennes ruines de cette vénérable ville de *San Pablo Mitlan*, et y avoir fait exécuter diverses fouilles, je me remis en route, prenant la direction de *Zachila*, ancienne résidence des souverains de l'empire zapotèque.

Étant sorti de *Mitla*, au commencement de septembre 1806, je me dirigeai sur les villes de San Pablo Guiloa, Ocotlan, Zachila et Quilapan.

Dans la première, située à une grande hauteur, sur le penchant d'un tertre, on voit un *ahuehuete*, espèce de sapin, d'une grosseur et d'une élévation remarquables. Cet antique fils de la terre offre cette singularité que ses racines, étendues horizontalement, et placées comme si l'art les eût dirigées sur la surface du sol, forment un réservoir de trente pieds de long sur vingt-quatre de large, capable de contenir environ six pieds d'eau. Ce petit étang est rempli d'eau vive; une source qui se trouve auprès l'alimente continuellement. Les parois sont formées non seulement par les racines fortement entrelacées comme d'énormes serpents, mais aussi par la terre qui y contribue; c'est ce dont je m'assurai en mettant ce réservoir à sec. L'eau de la source est potable et est d'un grand usage dans la ville pour les bains et autres lavages. Ce rare et singulier caprice de la nature doit exciter l'admiration, sur-tout à cause de son utilité dans cette contrée. On a posé quelques pierres dans les joints des racines, afin de consolider l'ouvrage de la nature.

En continuant notre route, nous arrivâmes à Ocotlan, et bien que nous y ayons fait une pause de quelques jours, je n'y trouvai rien qui fût relatif à nos recherches.

De là nous nous dirigeâmes sur l'ancienne ville de Zachila, où je trouvai de quoi m'occuper; car ce fut autrefois la résidence des souverains zapotèques, et cela devait promettre des découvertes importantes; mon attente ne fut pas trompée. Son ancien et véritable nom, dans la langue du pays, est *Zaachillatloo*, ainsi qu'on le trouve dans des écrits fort anciens, dont il résulte que lorsque cette contrée subit le joug des armes mexicaines, on lui imposa le nom de *Tozapotlan*, qui subsista quelque temps, puis celui de *Zachila*, diminutif du premier,

primero, es con el cual se denomina actualmente. Esta poblacion se extiende por su gran número de habitantes en un plano risueño, situado en medio del valle grande de Oajaca; su producto esencial lo es la grana.

Empezamos nuestras tareas y excavaciones con el auxilio del justicia y del señor cura, y la república y demas hijos del pueblo, por el inmenso grupo de cerros de forma cónica artificialmente levantados con tierra y algunas piedras, y se elevan con grandiosidad en el centro, los que en los tiempos atras servirian de oratorios, sepulcros y atalayas. En ellos se suelen encontrar estatuas ó ídolos y tambien osamenta humana. Nosotros lo que hallamos fueron vestigios de huesos, de estatuas de barro cocido, platillos, ollas, incensarios, etc., de lo mismo, paredones viejos y muy arruinados, y unos ladrillos de marca mayor y muy colorados, á que les darian buena hechura, bien que ahora estan muy descompuestos por los años y por la humedad del sitio en donde se encontraron; y esas muestras bastan para hacernos ver que no solo empleaban adobes ó ladrillos crudos en sus edificios, que tambien usaban de cocidos; lo que en otros sitios habia confirmado.

Nos hicieron ver un pie grabado de hueco y agigantado, en un peñasco situado á la falda sur de estos monumentos, señalando la línea meridional; otros pies semejantes á este vide en otros parages de este reino, los que pueden manifestar ciertas medidas itinerarias, pues me acuerdo haber visto en unos mapas de papeles de maguey, levantados y pintados en el mismo tiempo de su antigüedad, en donde se apercibia con toda claridad unas series de pisadas formadas por los dos pies, el uno derecho y el otro izquierdo, y á veces solo uno ó dos, pretendiendo por ellos señalar algun rumbo fijo ó punto cardinal, ya el del sur, del norte, etc., y de sus colaterales.

Yo no dudo que otro mundo antiguo y subterráneo existe de la era gentílica, y que solo por la via de las excavaciones se puede penetrar en su centro. Otras varias excavaciones mandé ejecutar en unos cerritos hechos igualmente por la mano de los antiguos, pero sin fruto. Sin embargo es muy del caso de no desanimarse; la constancia en esos trabajos tarde ó temprano da recompensa.

Nº 95. — En la casa curatal ví una figura de bulto, de piedra de las de amolar, amarillo gris, y representa un ídolo sentado con las manos cruzadas sobre el pecho, en ademan de orar ó suplicar. Esta actitud denotaba entre los antiguos reverencia, respeto á sus dioses ó señores. El peinado ó la frente se halla ceñida por una diadema, guarnecida de piedras preciosas (ó lo aparenta el escultor); el cabello vuelto por detras y alineado; la faja ó cintura puesta y ceñida con intencion, pues oculta en cierto modo con ella las partes que la vergüenza obliga á esconder. Las narices son algo mutiladas. En esta postura

et qu'elle a gardé jusqu'à présent. Cette population nombreuse s'étend dans une plaine agréable, au milieu de la grande vallée d'Oajaca. Son principal produit est la cochenille.

Nous entreprîmes des fouilles et excavations avec le secours des autorités, du curé et d'une partie des indigènes, au milieu d'un groupe immense de tertres artificiels, de forme conique, construits en terre mêlée de quelques pierres, et dont le centre s'élève avec majesté. Ces tertres servirent autrefois d'oratoires, de tombes, et aussi d'observatoires. On trouve ordinairement dans leur intérieur des statues ou idoles, et des ossements humains. Nous n'y trouvâmes que des fragments d'os, de statues en terre cuite, de poteries plates ou creuses, d'espèces d'encensoirs, et autres objets de la même matière; des vestiges de murs antiques totalement ruinés, et des briques de dimensions égales, grandes, de couleur rouge foncé, et qui reçurent une bonne cuisson, ce qu'on reconnaît encore aujourd'hui, bien qu'elles soient presque décomposées par les siècles et par l'humidité du sol où elles se trouvent. Ces restes sont suffisants pour prouver que ces peuples employaient dans leurs constructions, non seulement les briques ou les tuiles séchées à l'air, mais aussi les briques cuites. Des découvertes faites en d'autres lieux confirment ce fait.

On nous fit voir l'empreinte d'un pied gigantesque, gravée en creux sur un rocher situé au sud de ces monuments, et indiquant la ligne méridienne. J'ai vu d'autres pieds semblables à celui-ci dans diverses parties du royaume[1]; ils ont pu servir à marquer certaines mesures de routes, car je me souviens d'avoir vu des cartes en papier d'agave, dessinées dans les temps anciens, sur lesquelles on apercevait clairement des séries de pas formés par un pied droit et un pied gauche, tantôt alternatifs, tantôt deux à deux; sans doute on a voulu désigner par ces signes un point fixe, tel que le nord, le sud, ou autre point de l'horizon.

Je suis persuadé qu'il existe sous terre la trace d'un autre monde plus ancien, et que les fouilles sont le seul moyen de s'éclairer sur ce sujet. J'en ai fait exécuter plusieurs dans quelques tertres élevés pareillement de main d'homme, mais ce fut sans succès. Ce n'est pas une raison pour se décourager: la persévérance dans ces sortes de travaux obtient tôt ou tard sa récompense.

Nº 95.—Je vis dans la maison curiale une figure de ronde bosse en pierre meulière[2], d'un gris jaunâtre, représentant une idole assise, les mains croisées sur la poitrine, et dans l'action de prier ou de supplier. Cette attitude signifiait chez les anciens le respect pour les dieux ou pour les personnages élevés. Le front est ceint d'une sorte de diadème garni de pierres précieuses, du moins selon l'intention du sculpteur; la chevelure est jetée en arrière et régulièrement alignée; la ceinture est placée de manière qu'elle cache les parties que la pudeur ordonne de voiler; le nez est presque entièrement mutilé. Cette statue

[1] Une empreinte pareille existe aussi à Saint-Louis, sur le bord du Mississipi, dans les états de l'Union.

[2] Par cette désignation l'on doit sans doute entendre une pierre semblable à celles dont on fait les meules à aiguiser.

tiene una tercia de altura. Esta estatua, hallada en un sepulcro debajo de un túmulo de tierra, juntamente con una osamenta humana, no está esculpida segun el estilo que se observaba en las estatuas antiguas mejicanas, lo que prueba que dicho ídolo es de una época mas remota y propia de la nacion zapoteca, pues la mejicana es posterior á ella.

N° 96. — Otra estatua de piedra berroqueña y representando una figura humana, de media vara de altura, en posicion en la que se halla sentada sobre sí misma y en una actitud reposada. Tiene encasquetada una especie de mitra, gorro ó montera simétrica; hueca, con varios grabados de relieve en su superficie, y el de la cara enmascarada; en sus cejas, ojos, narices y boca, el todo ideal; las orejas tambien tienen adornos y el collar ensartado de pedrerías ó perlas, con su taparabo ó devantal. Tiene su cintura con ciertos colgajos. Ademas se advierte que en la parte anterior y posterior de la cabeza tiene adornos estriados que le caen sobre los hombros y hácia abajo, y con el nodo del collar muy bien expresado, con las dos manos en ademan de agarrarse ó apoyarse sobre cierta figura de las rodillas.

Claro está que esta estatua es de otra escuela y de un estilo diverso de la primera, lo que aconteceria cuando los Mejicanos se apoderaron de este imperio, introduciendo en él su manera, aunque los verdaderos Mejicanos nunca fueron artistas de nombre, eran mas militares que profesores en las artes, y asi se valian para sus obras de la nacion tulteca, la Atica de aquellos remotos tiempos.

N° 97. — En el mismo pueblo se encontró en el cementerio de su parroquia, en una excavacion casual, otro ídolo de piedra ó mármol blanco, muy duro y pesado, y representa una figura sentada sobre sus piernas, de unas tres cuartas de altura, bastante voluminosa y adornada; y se halla entallada sobre el estilo de las de barro, muy bien conservada y trabajada. Los adornos de la cabeza son muy cargados de penachos, círculos, culebras, y otras representaciones simbólicas y simétricas. Las orejas ha-

dans la posture que nous avons indiquée n'a qu'un pied de haut : elle a été trouvée dans une tombe, sous un *tumulus* en terre, avec quelques ossements humains. Elle n'est pas sculptée dans le même style que les anciennes statues mexicaines, ce qui semble prouver qu'elle est d'une époque plus reculée, et qu'elle appartient à la nation zapotèque, à laquelle la nation mexicaine est postérieure. (*Pl. XXXXVII.*)

N° 96. — Sous ce numéro est une autre statue en pierre granitique, représentant une figure humaine, d'un pied et demi de haut, assise sur elle-même et en repos. Elle a pour coiffure une sorte de mitre symétrique; elle est creuse [1] et ornée de reliefs; le visage offre une espèce de mascarade; les yeux, le nez, la bouche sont entièrement fantastiques; les oreilles sont ornées de pendants. Elle a un collier de pierreries ou de perles, et porte un petit tablier qui tient à la ceinture par des courroies. La tête porte antérieurement et postérieurement certains ornements rayés qui tombent sur les épaules et au-dessous; le nœud du collier est bien exprimé; les mains s'appuient sur des parties destinées à représenter les genoux. (*Pl. XXXXVIII.*)

Il est évident que cette statue est d'une autre école et d'un style différent de la première, et qu'elle appartient à l'époque où les Mexicains s'emparèrent de cet empire, et y introduisirent leur goût. Les véritables Mexicains ne furent jamais vraiment artistes; ils étaient plus belliqueux qu'habiles dans les arts; aussi s'appuient-ils sur les œuvres de la nation toltèque, qui fut l'Attique de ces anciennes contrées.

N° 97. — Dans le cimetière de la même ville on a trouvé fortuitement, en faisant une excavation, une autre idole en pierre ou en marbre blanc, dure, pesante, et représentant une figure assise sur ses jambes croisées, de vingt-sept pouces de haut, assez volumineuse et très ornée. Elle est sculptée dans le même style que certaines autres figures en terre cuite; elle est d'un beau travail et très bien conservée. La tête est surchargée de panaches, de cercles, de serpents, et autres représentations symboli-

[1] Qu'il me soit permis d'émettre ici une opinion différente sur les figures représentées sous les numéros 90 et 96. Dupaix cherchant à expliquer le tube dont l'orifice se trouve à la partie supérieure, sur-tout à la figure 90, et plus loin, à la figure 105, pense qu'elles ont pu servir de chandeliers. Une circonstance particulière me porte à croire que ces figures creuses étaient tout simplement des vases.

Chargé par la *Société libre des Beaux-Arts* d'examiner un vase d'argile trouvé dans les ruines de Palenque, envoyé en France par M. Titeri, et d'en faire un rapport en séance publique, voici ce que je reconnus : Ce vase est en argile mêlée de sable fin; il est modelé à la main, et non poussé dans un moule; il a été séché au soleil, et aujourd'hui, après deux mille ans au moins d'existence, il tient fort bien l'eau dont on le remplit. Il a huit pouces de haut, et cinq pouces dans la partie la plus large. Le devant de la panse est orné, dans la partie supérieure, d'une tête d'homme d'un caractère satyrique, très bien modelée, et derrière laquelle est l'orifice. Le reste du corps n'est qu'indiqué; les bras sont un peu écartés et les mains viennent poser sur les hanches. La nullité ou l'imperfection de ces dernières formes n'est ici, à en juger par le mérite de la tête, qu'un système et non une ignorance. En somme, ce vase ressemble un peu à nos cafetières à panse large; mais une grande singularité, c'est que la partie que nous prenons, selon nos usages, pour l'anse, est ici le goulot : cette anse est creuse; le liquide s'écoulait par là, et pour le verser il fallait, contrairement à ce que nous faisons, prendre le vase par devant et l'incliner du côté du manche.

A cette singularité près, il existe une grande analogie entre ce vase et les figures représentées sous les numéros 90 et 96. La première offre une divinité dont les traits sont fantastiques, assise à la manière des divinités indiennes; elle est en terre cuite, et a six pouces de haut. Au-dessus de la tête, et en arrière, se trouve l'orifice du tube dont il s'agit. Deux ornements, faisant partie de la coiffure, forment des espèces d'anses. La seconde a dix-huit pouces de haut, et est taillée, dit Dupaix, dans le granit. Elle représente aussi, comme on le voit, une sorte de divinité dont la tête est traitée en arabesque. Elle est assise, les jambes repliées à la manière indienne, les bras écartés du corps et les mains posées sur les cuisses, faisant aussi l'office de petites anses. L'orifice se trouve également au-dessus de la tête. L'analogie de forme est grande avec le vase dont j'ai donné plus haut la description. Sans doute on prenait ce vase comme on peut prendre ceux-ci (si ma conjecture est fondée), en mettant la main, qui se place bien, sous le menton de la figure représentée, et en versant en arrière. J'ai cru devoir faire ce rapprochement, le vase présenté à la *Société libre des Beaux-Arts*, comme une antiquité provenant de Palenque, n'étant pas sans importance.

cen como parte de dicho ornamento, pues solo son apariencias de ellas. La faz es totalmente ideal, salvo los ojos, por la configuracion de sus narices, boca y ciertas curvas repartidas lateralmente. El contorno de la cara está bastantemente bien expresado. El cuello tiene su collar y su nodo por detras, y una especie de golilla estriada que le cae sobre el pecho y hombros por la parte anterior. Tiene su cintura, la que solo es visible por la parte posterior. Los brazos se hallan como escondidos, y solo algo se ven de las manos que parecen sostener una figura globosa, regular y muy aparente, la que hará conocer su dibujo mejor que mi explicacion. Esta figura fué pintada de almagre ó de bermellon, color favorito y preferido por los antiguos, amantes siempre de todo color subido y brillante, lo que se observa no tan solamente en sus estatuas, pero en sus oratorios, palacios, sepulcros, etc.

N° 98. — Se encontró en el grupo de dichos cerros ó sea lugar del oratorio grande de este pueblo, un bajo relieve historial ó losa de unas tres cuartas de superficie en longitud y una tercia de latitud, y unas tres pulgadas de canto, muy pesada y dura. Estan encerradas ó contenidas en una orla en cuadro cuatro figuras sentadas y perfiladas; en el centro del plano de la losa hay un monumento erigido, el que puede ser una ara, y colateralmente dos figuras en cada lado. De las dos de la derecha, la primera tiene los penachos mutilados y con una palma en la mano derecha y su cara barbada; la inmediata, en parte rota la cabeza, tiene las dos manos levantadas en contemplacion y dirigiendo la vista á la ara ú otro objeto desconocido. La primera hácia á mano izquierda tiene su morrion, y de cimera una águila empenachada, y adornos de oreja y lampiño, con la mano derecha levantada y dos números geroglíficos á la espalda. La otra, contigua á esta y hácia al centro, tiene unos penachos muy abultados, adornadas las orejas, con una barba bien fornida y larga; está tomando una figura desconocida con los brazos.

Con dificultad se podrá explicar lo que representa esta lápida misteriosa ó geroglífica, aunque supieramos á qué clase de obra pertenecia. Siempre nos quedabamos cuando mas en la duda, sin que el discurso se atreviera á pasar adelante de conformidad, que solo por lo que toca á la escultura, se puede estimar el expresado bajo relieve, y se conforma con el estilo de la primera estatua en cuanto á la expresion que notamos en sus figuras esculpidas.

N° 99. — En un estribo de la ermita de la Soledad hay incrustada una piedra antigua y labrada de una especie de mármol gris y lustroso, de figura esférica, de una vara de diámetro en su hemisferio, la que es la parte saliente; tiene figurado en él una efigie algo parecida á la de la luna llena, con sus orejas ideales y con su poco

ques symétriquement disposées. Les oreilles semblent faire partie de ces ornements; elles ne sont qu'indiquées. La face, excepté les yeux, est tout-à-fait idéale par la configuration du nez, de la bouche, et de certaines lignes courbes figurant les joues. Le contour de la figure est assez bien exprimé; le cou est orné d'un collier avec un nœud par derrière, et une espèce de collerette striée tombe par devant sur la poitrine et les épaules. Cette figure a aussi sa ceinture, qui n'est visible que par derrière. Les bras sont cachés, et ne se manifestent que par les mains, qui paraissent porter une figure sphérique régulière, très apparente, et dont le dessin donnera une idée plus exacte que les paroles ne peuvent faire. Cette statue fut autrefois peinte d'oxide de fer ou de vermillon, couleur favorite de ces anciens peuples, amateurs des teintes briliantes et tranchées; c'est ce qui se remarque non seulement dans leurs statues, mais aussi dans leurs oratoires, leurs palais, leurs tombeaux, et autres monuments. (*Planche XXXXIX.*)

N° 98. — Au milieu de ce groupe de tertres, ou de ce grand oratoire de la ville, on trouva un bas-relief historique sculpté sur une pierre d'environ vingt-sept pouces de longueur, un pied de largeur et trois pouces d'épaisseur, très pesante et très dure. Cette pierre contient, dans une bordure carrée, quatre figures assises et de profil. Au milieu de la composition on voit un petit monument qui peut être un autel, et de chaque côté sont deux figures. Des deux qui sont à droite la première, dont la coiffure est mutilée, tient une palme dans la main droite, et est barbue. La tête de celle qui suit manque; les deux mains sont élevées et semblent se diriger en contemplation vers l'autel ou autre objet inconnu. La première figure, à gauche, a une sorte de casque dont un aigle forme le cimier [1]. Elle a des ornements aux oreilles et est sans barbe; sa main droite est élevée, et deux cercles hiéroglyphiques figurent derrière l'épaule. Le personnage suivant a aussi des panaches très apparents, les oreilles ornées, une longue barbe, et tient dans ses bras un objet que je n'ai pu reconnaître.

On ne pourra que difficilement expliquer ce que représente cette pierre mystérieuse, hiéroplyphique, ou déterminer à quel genre elle appartient; nous sommes forcés de rester dans le doute, et ne pouvons rien dire si ce n'est qu'à l'égard de la sculpture, on peut ranger ce bas-relief dans les ouvrages appartenant à la première époque de l'art, si l'on en juge par la manière dont les figures sont exprimées. (*Planche L.*)

N° 99. — Dans une portion de mur de l'ermitage, dit de la Solitude, on a incrusté une pierre antique, espèce de marbre gris et luisant, de figure sphérique, et de trois pieds de diamètre, selon l'hémisphère qui est saillant hors du mur. Cette pierre représente une figure à-peu-près semblable à celle qu'on donne à la pleine lune.

[1] Nous devons craindre ici qu'une certaine préoccupation du capitaine Dupaix ne lui fasse voir l'aigle dans quelque représentation d'oiseau toute différente.

de collar. Es muy factible que le darian algun culto, y que tendria un puesto distinguido entre sus deidades.

Una piececita (falta el diseño) es una piedra verde oscuro y de una tez fina y bruñida, escuadrada y de unas cuatro pulgadas en cuadro, estriada por el plan superior y acanalada en su canto ó contorno, para facilitar su colocacion, la que debia de ser al cuello de un ídolo. No porque la figura ó pieza sea pequeña pierde nada de su mérito intrínseco. El artista que modela ó esculpe una estatua pequeña, la hará tambien en grande, salvo que para verificar la ejecucion de esta, necesitará mas tiempo, materia é instrumentos de mayor poder, y lo que solicitamos en particular en esta real comision, es conocer á fondo el punto fijo hasta donde pudieron llegar en la perfeccion de sus artes, sea en grande ó en pequeño, cuya averiguacion es importantísima, no tanto para ilustrar las historias de sus progresos artistos, cuanto para penetrar muchos puntos oscuros de su política y religion.

N° 100. — Al pie de la gradería de la entrada del cementerio de la parroquia, y á mano derecha, hay una losa antigua de piedra de amolar, de una vara en cuadro, puesta de llano verticalmente. En su campo principal aparece de perfil una águila algo corpulenta de alto relieve, y en pie, con las alas desplegadas, sujetando ó afianzando con una garra la cola de una culebra, y con el pico la cabeza. Aunque una y otra estan dañadas por el tiempo, debimos conjeturar que este antiguo monumento muy bien entallado, pudiera haber sido uno de los ornatos principales de algun palacio perteneciente al rey de esta nacion, ó parte de otro edificio; y es un símbolo parlante. La águila es reina de las aves ó volátiles, fué siempre el geroglífico de la fuerza y de la dominacion. Era esta ave entre los Romanos su insignia favorita, tambien lo era entre los Mejicanos. La he visto repetidas veces en losas antiguas en varias partes del reino.

N° 101. — Estas tres losas grandes y antiguas, señaladas debajo de un mismo número, se hallan colocadas, una en la gradería del cimenterio, otra sirve de piso á la entrada de la iglesia, y últimamente la tercera la embutieron en una pared posterior á la casa curatal. Varian en su tamaño, en la calidad de la piedra y tambien en el órden de los diseños ó relieves, esculpidos en sus planos superiores, en los que se ve una complicacion de figuras como enlazadas, en la primera y segunda ramas y flores y tambien algo perteneciente á la geometría; y en la tercera un conjunto de líneas geométricas. Estos fragmentos en la antigüedad harian parte verosímilmente de alguna fábrica de consideracion que hoy dia ya no se halla el lugar de su asiento ó vestigios de sus murallas.

Aquí hallamos otra especie de escultura de bulto y la mas antigua, la cual se llama plástica, ó el arte de hacer

Elle a des oreilles fantastiques et une espèce de collier. Il se peut que cette figure ait été l'objet de quelque culte et qu'elle ait tenu un rang distingué parmi les divinités. (*Planche LI.*)

Le morceau suivant (le dessin manque) est une pierre de couleur vert foncé, fine, polie, et taillée carrément; elle a quatre pouces sur chaque face; le plan supérieur est strié, et les côtés sont percés pour faciliter son placement probablement au cou de quelque idole. Ce morceau, bien que petit, n'en a pas moins son mérite. L'artiste qui modèle ou qui sculpte une petite statue la ferait aussi dans une dimension plus grande, avec cette seule différence qu'elle demanderait plus de temps, plus de matière, et des instruments plus puissants. Ce que nous cherchons particulièrement dans la royale commission dont nous sommes chargés, c'est de déterminer le point jusqu'où ces peuples ont pu arriver dans le perfectionnement des arts, soit en grand, soit en petit. Cette recherche est des plus importantes, non seulement pour suivre la marche de leurs progrès artiels, mais aussi pour éclaircir beaucoup de points obscurs de leur politique et de leur religion.

N° 100. — Au pied de l'escalier, à l'entrée du cimetière de la paroisse, et à main droite, se trouve une ancienne dalle de pierre à meule [1], de trois pieds carrés, et posée verticalement. Sur la face antérieure on voit un aigle de profil, d'assez grande dimension, et en haut-relief. Il pose sur ses pieds; les ailes sont ouvertes, et il tient dans une de ses serres la queue d'un serpent dont il mord la tête avec son bec. Ces deux figures ont été endommagées par le temps. On peut penser que cet ancien monument, très bien travaillé, a pu être l'un des ornements principaux d'un palais appartenant aux princes de cette nation, ou de quelque autre édifice public. C'est un symbole parlant; l'aigle est le roi des animaux; il fut toujours l'emblème de la force et de la domination; c'était l'enseigne favorite des Romains; sa destinée était la même chez les Mexicains, car je l'ai vu répété sur plusieurs pierres antiques dans diverses parties du royaume. (*Planche LI.*)

N° 101. — Les trois grandes pierres antiques désignées sous ce numéro, sont placées, l'une dans l'escalier du cimetière, l'autre dans le dallage à l'entrée de l'église, et la troisième dans la muraille postérieure de la maison curiale. Ces pierres sont de grandeurs et de qualités différentes; elles diffèrent aussi par les dessins sculptés en relief sur leur plan supérieur. On remarque, sur la première et sur la seconde, une complication de figures entrelacées, des rameaux et des fleurs, et aussi quelques figures de géométrie. La troisième offre un assemblage de signes purement géométriques. Ces fragments antiques ont probablement fait partie de constructions importantes, dont on ne reconnaît aujourd'hui ni l'emplacement, ni la trace. (*Planche LII.*)

Nous trouvâmes aussi dans ces lieux les vestiges d'une autre sculpture plus ancienne que l'autre : la plastique,

[1] Ou pierre à aiguiser.

ó moldar figuras huecas ó sólidas, crudas ó cocidas. Es natural de pensar que el dicho arte precederia á la estatuaria ejecutada en piedra, pues por la razon que es mas fácil por su suavidad manejar el barro que las materias lapídeas y metálicas; y en esta consideracion le debemos dar la preeminencia por su antigüedad, y asimismo por haber sido el prototipo de la misma estatuaria.

N°s 102, 103. — Empezaremos por esta figura, la que ofrece una pieza labrada de barro taladrado, digna de ser observada (notando que desde estos números hasta el **109** inclusivamente, todo lo que se especificará será de barro hueco y cocido), no tanto por su invencion caprichosa, su complicacion de adornos simétricos en la cabeza, con su lengua partida ó bilingua escorzada, y en el cuerpo su actitud semejante á la de un profesor en cátedra con su manto; pero á lo que debia servir era por el tubo cilíndrico que le sirve de respalda, de candelero y de caja, sea para la tea ó para guardar alhajas en lo interior del pedestal que apea al medio cuerpo arriba de la figura, y que le sirve de tapadera; los que serian destinados al servicio de los reyes ó caciques de Zaachillatoo, ó á las aras de sus falsas deidades. Su materia es un barro fino y de buena hechura. Se halló con otras cuatro iguales en materia, tamaño y hechura, en lo substancial, arando en un solar al norte y cerca del curato, habrá mes y medio ó á fines del de julio (solo representaremos dos de ellas); tendrá de altura media vara y su pedestal una tercia en cuadro. Estas cuatro piezas antiguas, ideales y caprichosas por su semejanza y conexion, y por no verse en la precision de repetir una misma cosa, esta misma descripcion servirá por las mentadas, y será fuerza para su comprension el recurso de su delineacion.

N° 104. — Representa una figura humana femenina é ideal, entera y de bulto, de un barro aplomado y de una cuarta de alto; la disposicion de sus miembros es muy particular y solo se ven de ellos las extremidades, y algo participa del estilo egipciaco. Está revestida por tres trages que se cruzan, puestos unos sobre otros, con órden, ribeteados con franjas. La cabeza la tiene adornada de trenzas, lo que da á entender su sexo; las orejas y cuello son alhajados. Toda ella en fin es extraña.

N° 105. —En este número se observa una cabeza algo ideal, y consiste en la figura de una especie de mastin muy primorosamente expresada, con las orejas abultadas, la boca abierta, con la lengua pendiente y en lo interior se repara una cara humana, la que parece va á tragar. Toda ella, con parte de brazo y pierna, barriga y tetas, arrimada verticalmente á un cilindro hueco de una cuarta de eje, cinco pulgadas de diámetro, y media pulgada ó seis líneas de grueso. Está obrita, como las antecedentes, debia ser candelabro, para consumir la tea en ella, ó el ocote en lengua mejicana.

N° 106. — Sigue una cabeza pequeña de leon ó tigre ó de alguna otra figura, moldada con expresion, en ade-

ou l'art de modeler des figures pleines ou creuses, en terre crue ou cuite. Il est naturel de penser que cet art précéda la sculpture en pierre, par la raison qu'il est plus facile de travailler la terre que les pierres et les métaux. C'est pour cela que nous devons assigner l'antériorité à la plastique, et la considérer comme le prototype de la statuaire même.

N°s 102, 103. — Nous commencerons par la figure désignée sous le premier de ces numéros (en observant que, jusqu'au numéro 109 inclusivement, toutes les pièces représentées sont creuses et en terre cuite). C'est un morceau travaillé en terre, creux, et digne d'attention par son invention fantasque, par la complication des ornements symétriques de la tête, par la langue bifurquée ou séparée en deux, et par l'attitude du corps, semblable à celle d'un professeur dans sa chaire, et revêtu de sa robe. Mais, ce qui doit mettre en doute sur son usage, c'est un tube cylindrique qui se trouve en arrière, et qui a pu servir de chandelier, afin de fixer les torches de résine. Le coffre qui sert de piédestal, et qui semble prendre au milieu du corps de la figure, a pu servir aussi à renfermer des bijoux ou objets précieux destinés au service des rois ou caciques de Zaachillatoo, ou à celui des autels des faux-dieux. Cette figure est en terre fine et bien cuite; on l'a trouvée; avec quatre autres semblables par la matière, la grandeur et le travail, en labourant un terrain au nord, et proche de la maison curiale, il y a un mois et demi, ou vers la fin de juillet. Nous en représentons ici deux seulement. Celle-ci a un pied et demi de haut, et son piédestal a un pied en carré. Ces quatre figures antiques, idéales et fantastiques, sont tellement semblables entre elles, que, pour éviter les répétitions, cette description pourra servir à toutes. Il est nécessaire de recourir aux dessins pour les bien comprendre. (*Planches LIII et LIV.*)

N° 104. — Sous ce numéro est représentée une figure de femme, idéale, entière, et de ronde bosse; elle est en terre, de couleur grisâtre, et a neuf pouces de haut. La disposition des membres est fort singulière, et l'on n'en voit que les extrémités; elle participe un peu du style égyptien. Elle est couverte de trois vêtements qui croisent l'un sur l'autre symétriquement, et qui sont bordés de franges. La tête est ornée de tresses qui font deviner le sexe; les oreilles et le cou sont parés de bijoux; enfin toute cette figure est étrange. (*Planche LV.*)

N° 105. — Cette figure présente une tête idéale, celle d'une espèce de dogue, travaillée avec habileté. Les oreilles sont dressées, la gueule est ouverte, la langue pendante, et, dans le fond, l'on aperçoit un visage humain. Le tout, avec une partie des bras, des jambes, et du ventre, tient à un cylindre vertical creux, de neuf pouces environ de hauteur, cinq de diamètre, et six lignes d'épaisseur. Ce petit ouvrage a dû servir, comme les précédents, de chandelier pour faire brûler les torches de résine, ou *ocote* en langue mexicaine. (*Planche LVI.*)

N° 106. — La pièce suivante est une petite tête de lion, de tigre ou autre animal, modelée avec expression, et

man de acometer su presa, con la boca muy rasgada y bien armada.

Nº 107. — Otra cabecita de cacomistle, en mejicano, especie de zorrillo doméstico, muy bien imitado, con la boca entreabierta lo suficiente para señalar su armadura de dientes, con reparticion simétrica; de suerte que los artífices eran mas correctos en la representacion de los vegetales y de los animales que en la del mismo hombre, y aconteceria por las razones ya insinuadas.

Nº 108. — Tambien se ve otra cabeza de tejon, clacuache, ó de armadilla, muy al natural, en parte son rotas las orejas, y es lástima, y mucho hace falta el cuerpo de este animal.

Nº 109. —Tiene este pito la particularidad que su embocadura figura la cabeza de un animal, y la parte superior la de una muger con adornos radiosos.

Nº 110. — El objeto representado en este número nos ofrece la cabeza de un monstruo, de un estilo muy notable, y que no falta de expresion; es uno de los fragmentos mas bien ejecutados que he encontrado.

Un jarro de barro fino, bien cocido, y sonoro al herirlo, de una figura ó forma mediana y agradable á la vista, con su barniz ó vidriado color de ladrillo, con ciertos relieves y mascaron, con su asiento plano y sin asa. (Falta el diseño de este número.)

Nº 111.—Este otro jarro con poca diferencia es igual á este primero en cuanto al volúmen y su cavidad, jaspeado ó salpicado de amarillo y de verde oscuro, muy lustroso, sin asa, asentado sobre tres pies huecos con sus cascabeles encerrados en ellos.

Nº 112. — En el mismo grupo de cerros levantados á mano, se encontró en un subterráneo ó sepulcro y á poca profundidad, unas hileras de calaveras puestas cada una en un plato de un tamaño regular, el que hará ver su dibujo; teniendo este plato otra cabecita artificial sin adorno ni orejas que hace cuerpo con él : el cabello suelto y tendido horizontalmente hácia atras. Quizá estas calaveras serian de los que fueron sacrificados en ofrenda á sus dioses.

Nº 113. — Algunos braseros ó incensarios encontramos con mango y sin él para ahumear ó incensar las moradas de sus mentirosas deidades.

Nº 114. — Otros varios platos pequeños de asiento liso, otros de tres pies, al uso de sus oratorios y de sus sepulcros.

Nº 115. — Tambien encontramos en el mismo sitio de las excavaciones unas ollas pequeñas de bella forma ó bien proporcionadas, con sus asentaderas, y con tres picos repartidos en la circunferencia de su barriga.

Nº 116. — Otras ollas de varios tamaños, pero en pequeño, con la boca parecida á un embudo ó trompetilla, con un pie prolongado con cuatro puntas ó raices que parecen nacer á su extremidad, y otra punta ó clavo que aparece en la convexidad de su barriga.

dans l'action de dévorer sa proie. La gueule est très ouverte et bien armée. (*Planche LVII.*)

Nº 107. —Autre petite tête d'une sorte de renard domestique, en mexicain *cacomistle*, bien imitée, la bouche entr'ouverte de manière à laisser voir des rangées symétriques de dents. Il paraît que les artistes étaient plus corrects dans leurs représentations d'animaux et de végétaux, que dans celles de l'homme, et cela par les raisons que nous avons déja indiquées. (*Planche LVII.*)

Nº 108. —On voit ici la tête d'une sorte de blaireau, *clacuache*, représentée au naturel; les oreilles sont à moitié brisées; il est fâcheux que le corps de l'animal manque. (*Planche LVII.*)

Nº 109. —Le sifflet représenté sous ce numéro offre cette particularité, que l'embouchure ressemble à la tête d'un animal, et que la partie supérieure offre celle d'une femme avec des ornements disposés en rayons. (*Pl. LVIII.*)

Nº 110. — L'objet représenté sous ce numéro nous offre une tête de monstre, d'un style remarquable, et qui n'est pas sans caractère; c'est un des fragments les mieux exécutés que j'aie rencontrés. (*Planche LVIII.*)

On nous montra une sorte de jarre en terre fine, bien cuite, sonore, d'une forme moyenne et agréable, recouverte d'un vernis ou d'une vitrification couleur de brique, avec certains reliefs et mascarons. Le dessous est plat, et elle est sans anses. (*Le dessin manque.*)

Nº 111. —Autre jarre peu différente de la précédente, quant au volume et à la capacité; elle est jaspée ou piquetée de jaune et de vert foncé, très brillante, sans anses, et posant sur trois pieds creux, dans lesquels sont insérés des espèces de grelots. (*Planche LIX.*)

Nº 112. — Dans ce même groupe de tertres élevés de mains d'hommes, on trouva un souterrain ou tombeau dans lequel, à une médiocre profondeur, étaient plusieurs files de têtes de morts, placées une à une sur une sorte de plat de dimension ordinaire, ce que fait voir le dessin. Ce plat porte en outre une autre petite tête artificielle, faisant corps avec lui, sans ornement et sans oreilles; la chevelure rassemblée est tendue horizontalement en arrière. Peut-être ces têtes de morts étaient celles de victimes offertes en sacrifice. (*Planche LIX.*)

Nº 113. — Nous trouvâmes aussi quelques *braseros*, réchauds ou encensoirs, avec ou sans manche, pour parfumer la demeure des faux dieux. (*Planche LIX.*)

Nº 114. — Autres petites poteries plates en dessous, ou portées sur trois pieds, pour le service des oratoires et des tombeaux. (*Planche LIX.*)

Nº 115. —Dans quelques fouilles faites au même lieu, nous trouvâmes aussi des espèces de petites marmites, d'une forme agréable, bien proportionnées, avec trois pieds répartis dans la circonférence de la partie inférieure. (*Planche LX.*)

Nº 116. — Autres vases semblables, de diverses grandeurs, mais plus petits, dont l'orifice ressemble à la partie évasée d'une trompette, et dont le pied prolongé est garni de quatre pointes ou espèces de racines qui semblent naître de l'extrémité, et d'une autre pointe ou manche qui se trouve à la partie convexe. (*Pl. LX.*)

He entrado en esta descripcion diminuta para demostrar las obras y gusto de esta nacion, que en tratando de aprofundizar el orígen y mérito de sus artes nada es pequeño y despreciable, porque todo se enlaza una cosa con otra, y se dan la mano cooperando al mismo intento.

Je suis entré dans ces courtes descriptions, tendantes à faire connaître les œuvres et le goût de ces nations, parceque, lorsqu'il s'agit d'approfondir l'origine et le mérite des ouvrages d'art, rien n'est à négliger; car tout s'enchaîne et semble se donner la main pour concourir au même but.

De este pueblo de Zachila, habiendo estado en él todo el tiempo necesario para la investigacion de sus reliquias anticuarias, pasé á la villa de Quilapan, tambien antigua corte y demora de los reyes mistecos, cuyo imperio diametralmente opuesto por lo físico al zapoteco, se extendia de sur á norte, y ese de norte á sur hasta Tehuantepeque inclusivamente. Los productos principales de dicha villa son seis abundantes nogales, jicamatales y camotales.

De la ville de *Zachila,* où nous restâmes le temps nécessaire pour faire la recherche de ses antiquités, je passai à *Quilapan,* qui fut aussi la demeure des princes mistèques, dont l'empire diamétralement opposé, quant à la position topographique, à celui des Zapotèques, s'étend du sud au nord, tandis que l'autre s'étend du nord au sud, jusqu'à *Tehuantepec.* Les principales productions sont les noix, les *jicamatales* et les patates, qui s'y trouvent en abondance.

De acuerdo con el señor cura, á quien debo muchas atenciones, y con la república de los Indios emprendimos unas grandes excavaciones en los cerros erigidos por los gentiles á sus dioses, los únicos monumentos que aun subsisten de ellos, en cuyas excavaciones aparecieron algunos trozos ó fragmentos de estatuas, platos y ollas.

D'accord avec le curé, qui eut pour nous beaucoup de complaisance, et avec le secours des Indiens, nous entreprîmes plusieurs grandes fouilles dans des tertres élevés par l'ancien paganisme, les seuls monuments qui en restent aujourd'hui. Ces fouilles produisirent quelques fragments de statues et diverses poteries plates ou creuses.

De esta conformidad asi se acaban las naciones, los imperios y finalmente los monumentos de sus artes, que por lo regular suelen ser los últimos residuos mudos testigos de su pasagera existencia.

Ainsi passent les nations, les empires, et même leurs monuments, qui restent ordinairement les derniers, comme des témoins muets de leur existence éphémère.

Nota.—Santiago Quilapan. Debajo del cimborrio de la iglesia antigua y no acabada, existe frente del altar mayor una lápida sepulcral de dos varas cuatro pulgadas de largo, y de ancho una vara. Grueso de la losa doce pulgadas. Calidad de la piedra, cantera; y en su superficie visible se halla esculpido de relieve un escudo de armas dividido en dos cuarteles, en el superior manifiesta una concha sostenida por un chuzo ó alabarda con otras figuras que dominan á la referida concha; y lateralmente se ven dos símbolos geroglíficos sobre el estilo antiguo mejicano, y en el inferior aparece en su campo una águila con las alas desplegadas y parada en el centro de una A̅ de letra romana, y en la orla que encierra el campo del escudo, permanecen dos inscripciones laterales; en la derecha dice : DOÑA JUANA CORTES y en la izquierda : DON DIEGO AGUILA. Se hallan infundidos los cuerpos de los apellidos referidos sobre una vara y media sin adornos particulares. Enterrados en una caja formada de cal y mezcla, dichos cuerpos se hallan apareados, con su division en una situacion la que hace frente al altar mayor, y solo lo que encontré en él fueron osamentas respectivamente á los cuerpos citados. Esta excavacion se hizo en presencia del señor cura de esta villa don Carlos Briones, y tambien del gobernador don Miguel José Gomez y su república, dia domingo 28 de 7bre 1806.

Nota. — A *Santiago Quilapan,* au-dessous du dôme de l'ancienne église qui existe encore, il y a devant le maître-autel une pierre sépulcrale, de six pieds quatre pouces de long, trois pieds de large, et un pied d'épaisseur. Sur cette pierre, de qualité ordinaire, on voit, gravé en relief, un blason divisé en deux quartiers. Dans le quartier supérieur est une conque soutenue par une lance ou hallebarde, avec d'autres figures qui s'élèvent au-dessus de la conque. De chaque côté se voient deux symboles hiéroglyphiques dans l'ancien style mexicain. Dans le quartier inférieur paraît un aigle, les ailes déployées, et posé sur le milieu des lettres romaines A̅. Dans l'orle qui entoure ces armoiries on lit deux inscriptions; celle de droite porte : DOÑA JUANA CORTES, et celle de gauche : DON DIEGO AGUILA. Les corps de ces deux personnages sont enterrés quatre ou cinq pieds au-dessous, sans autre ornement, dans une sorte de caveau en chaux et terre. Les corps ont été mis à côté l'un de l'autre, mais séparés, faisant face au maître-autel. Je n'y trouvai que leurs ossements sans aucun autre objet. Je fis faire cette fouille en présence du curé don Carlos Briones, du gouverneur Miguel José Gomez, et des habitants, le dimanche 28 septembre 1806.

La famosa y sonora campana del ya citado Santiago Quilapan se hizo el año de 1557. Círculo, seis y media varas; ancho dos varas, tres pulgadas; altura una vara, quince pulgadas. Las letras que tiene no se entienden por estar encadenadas.

La célèbre cloche de cette ville de *Santiago Quilapan,* fut faite en 1557; elle a dix-neuf pieds et demi de circonférence, six pieds trois pouces de diamètre, et quatre pieds trois pouces de haut. Les lettres qui y sont gravées ne peuvent se lire à cause de la manière dont elles sont entrelacées.

N° 117. — En la ciudad de Tepeyacac, en el barrio de San-Miguel, llamado Tlaixtequi, y significa en el cón-

N° 117. — Dans la ville de *Tepeyacac,* au faubourg Saint-Michel, nommé *Tlaixtequi,* ce qui veut dire : *creux*

cavo del cerro; en la casa de D. Sebastian de la Cruz Xicotencatl, hay un pedestal ó piedra, de forma cúbica, que sirve de apeo á una culebra labrada en piedra colorada y durísima, sentada ó en reposo sobre sí misma, y tiene tres vueltas en espiral, dejando en el centro un taladro transversal. Todo su cuerpo está cubierto ó figura unas plumas de relieve anchas y prolongadas; la cabeza está armada de una lengua partida longitudinalmente y remata en figura de áncora; y la extremidad de la cola muestra cuatro cascabeles. Esta deidad muy celebrada en la gentilidad mejicana (con el renombre de Qoatlquetzal, ó culebra de plumas), tiene seis varas y tres cuartas de circunferencia y con una corpulencia muy voluminosa en diminucion proporcional á la cabeza, la que es monstruosa y defendida por dos agudos colmillos; y se reconoce que fué pintada de bermellon. Su materia lapídea es de pórfido de grano fino, y perfectamente bien esculpida. Se encontró habrá cosa de un mes en una barranca al pie de la serranía detras de la mentada casa.

Salí del pueblo de San Pablo del Monte el dia 20 de febrero de 1807, á las seis de la mañana, continuando el rumbo de la sierra de Tlaxcala ó de la Malinche, con tres Indios expertos, llegamos al pie de ella á las doce del dia, continué á pie, subiendo con harto trabajo los peñascos y arenales; y finalmente llegué en la cumbre á la una y media de la tarde, admirando los prodigiosos efectos de la naturaleza. Aquí ruinas, pirámides, murallones y otros objetos pintorescos. Su altura prodigiosa, en la línea de la congelacion, sus piedras granitosas ó de pórfidos colorados, el plano superior sembrado de cascajos ó fragmentos idolátricos los que dan á entender oratorios en estas eminencias extraordinarias, sin vegetales mayores y poquísima agua. Un aire puro y fresquísimo es el alimento mas saludable.

Esta sierra madre ú orígen ó fragua de las tempestades, azotes del pueblo, formadas de los vapores ó exhalaciones que nacen de las barrancas en extremo profundas, suben, se unen, y forman con su condensacion un cuerpo sólido, capaz de arrebatar ó de asollar cuanto se presenta á su corriente. Empleé en un dia cerca de 15 horas de ida y vuelta para su investigacion. El dia siguiente por la mañana me advirtieron que en las murallas de la capilla de Santiago de San Pablo del Monte, existian dos figuras ó estatuas de piedra, representando dos mugeres de rodillas ó de cuquillas, de una vara de altura, pintadas de cal fina.

N° 118. — La mayor manifiesta una muger hecha con una montera en la cabeza, lo demas del cuerpo desnudo, con la advertencia, de que oculta con las dos manos sus pechos.

N° 119. — Otra de igual magnitud aunque de menor volúmen, representa una muger desnuda con la cabeza y espaldas cubiertas con un manto largo cayendo y cubriendo las partes posteriores; y las anteriores con brazos y manos, conforme se verá en el dibujo de ellas; lo que

sous la colline, il y a, en la maison de D. Sébastien de la Cruz Xicotencatl, un piédestal en pierre, de forme cubique, sur lequel est un serpent travaillé en pierre rougeâtre, très dure; il est en repos et roulé sur lui-même; il forme trois spirales, et le centre est percé d'un trou transversal. Tout le corps est couvert d'une sorte de grandes plumes en relief; la tête est armée d'une langue fourchue terminée comme une ancre de vaisseau; la queue est pourvue de quatre écailles comme celles du serpent à sonnettes. Cette divinité jadis fort célèbre chez les Mexicains, sous le nom de *Qoatlquetzal,* ou serpent aux plumes, à vingt pieds trois pouces de circonférence, avec une grosseur proportionnée, diminuant à partir de la tête qui est monstrueuse et armée de deux fortes défenses. On reconnaît que cette figure a été peinte de vermillon. La matière dans laquelle elle est sculptée est un porphyre d'un grain fin et parfaitement poli. On l'a trouvée il y a environ un mois dans une fondrière au pied des collines situées derrière la maison dont je viens de parler. (*Planche LXI.*)

Étant parvenu au village *San Pablo del Monte* j'en sortis, le 20 février 1807, à six heures du matin, prenant la direction de la *Sierra de Tlaxcala,* ou de la *Malinche,* avec trois Indiens connaissant bien le pays. Nous atteignîmes le bas de la montagne à midi, et je continuai la route à pied gravissant avec beaucoup de peine les rochers et les sablonnières. J'arrivai au sommet environ à une heure et demie, admirant sur ma route les effets merveilleux de la nature. Là, se trouvent les ruines de pyramides, de murailles, et autres débris très pittoresques. L'élévation de la montagne est considérable et arrive jusqu'à la région glacée; ses roches sont de granit ou de porphyre rouge; son sommet est parsemé de pierres et de fragments d'idoles qui font supposer qu'il y eut autrefois des oratoires dans ces lieux si élevés. Il n'y a point de grands végétaux; on y trouve très peu d'eau; l'air y est frais et très salubre.

Cette montagne est comme le foyer des orages auxquels la ville est souvent exposée. Il se forme des vapeurs ou exhalaisons qui s'élèvent de ravins très profonds, dont elle est entourée, et qui se condensent ensuite de manière à entraîner tout ce qui se trouve sur leur passage. J'employai environ quinze heures à examiner cette montagne. Le matin du jour suivant on m'informa que dans la chapelle de Santiago, à *San Pablo del Monte,* il existait deux figures en pierre représentant des femmes agenouillées, d'environ trois pieds de haut, et recouvertes d'une couche de chaux.

N° 118. — La plus grande des deux offre une femme dont la tête a une sorte de coiffure, et dont le reste du corps est nu, avec cette particularité que les deux mains cachent les seins. (*Planche LX.*)

N° 119. — L'autre, d'égale hauteur bien que moins volumineuse, représente aussi une femme nue, la tête et les épaules couvertes d'une sorte de manteau qui la cache par derrière. Le dessin la fait voir de face avec les bras et les mains. Cette figure doit nous convaincre

nos debe persuadir, para aquellos tiempos que siempre se han considerado bárbaros y sin pudor, que no serian asi, y los mismos vestigios lo prueban con evidencia. El escultor supo con arte disponer las manos y brazos de esta muger con intencion, á lo que parece, de ocultar lo que juzgó necesario, semejante ó tiene cierta semejanza con la Vénus de Medicis en el pensamiento, y no es de extrañar en rigor; siendo el artífice mejicano como hombre, dotado por la naturaleza de los mismos órganos, pudo inventar ó producir las mismas ideas que el griego.

En la provincia de Tlaxcala, en el pueblo de Nuestra Señora de la Natividad, nombrado en lengua mejicana Axzotla (agua que brota), existe en él un instrumento de guerra nombrado Huehuetle; cosa vieja en su idioma; su aspecto representa un cilindro de madera hueca y de la especie del sabino, su altura ó eje tiene vara y cuarta, y de diámetro poco menos de media vara, y de grueso pulgada y media; la parte inferior está ya carcomida, toda su superficie exterior se halla repartida por varios dibujos simbólicos de diferentes colores, análogos á las insignias de dicha ciudad. La parte superior del expresado se termina en una piel tendida á manera de nuestros tambores, y el lado opuesto está dividido en tres trozos, con sus adornos, y hacen el oficio de un tres pies.

Nº 120.—En el mismo lugar ví otro instrumento marcial, el que se une y se acompaña con el precedente, y hace su tiple ú octava, y se llama Teponastle. Tambien es de madera sólida y pesada y de configuracion cilíndrica, de una media vara y cuatro dedos de longitud, y cinco pulgadas de diámetro. La superficie no tiene adornos de colores, solo sí ciertos florones grabados en él. En la parte esencial por la que se toca hay longitudinalmente dos lengüetas opuestas y en el aire, divididas por dos sonidos ó tonos, los que forman una tercera menor, *re fa, fa re,* bastante sonoro y ruidoso; el todo de una sola pieza. Este instrumento se toca con dos palos ó baquetas como el timbal, al contrario del ya nombrado, el Huehuetle, que solo con las palmas de la mano se maneja.

Otro Teponastle antiguo, perteneciente al pueblo de Tepoyango, muy bien esculpido en madera sólida y negrusca, con variedad de dibujos enlazados simétricamente, grabados de bajo relieve en su superficie; tendrá algo mas de media vara de longitud, y su circunferencia, la que forma una figura algo elíptica, tendrá unas cinco pulgadas en su mayor diámetro, templado en tercera menor. Su pulimento es sumamente suave al tacto.

Nº 121.—Bajo este número se ve otro Teponastle de la legítima antigüedad Tlaxcalteca, admirable por su materia, la que es de madera sonora, durísima, pesada, pulida, y de un color morado obscuro, perfectamente, en aquel estilo original, trabajado de alto relieve; presentando á la observacion, esta escultura en madera, unos dibujos que solo los antiguos Indios eran capaces, y que únicamente su dibujo puede satisfacer sin duda alguna mejor que la explicacion la mas extensa ó prolija. Se ve una figura humana, tendida longitudinalmente, cargada ó vestida de

que ces temps que nous regardons comme barbares et comme étrangers aux sentiments de pudeur, étaient loin de mériter cette opinion. Ici, le sculpteur à disposé avec art les bras et les mains de cette figure de femme, afin de cacher les parties qu'il voulait soustraire aux regards, ce qui lui donne, du moins quant à l'intention, une certaine ressemblance avec la Vénus de Médicis. Il n'y a pas lieu de s'en étonner; l'artiste mexicain, doué par la nature de facultés semblables, a pu concevoir et reproduire la même idée que l'artiste grec. (*Pl. LXII.*)

Dans la province de *Tlaxcala*, au village de Notre-Dame *de la Natividad*, en mexicain *Axzotla* (eau qui jaillit), je vis un instrument de guerre appelé *Huehuetle* (ce qui veut dire chose antique). C'est un cylindre en bois creux, espèce de sapin; il a trois pieds neuf pouces de long, un peu moins de dix-huit pouces de diamètre, et le bois a un pouce et demi d'épaisseur. La partie inférieure était déja pourrie; toute la surface est couverte de dessins allégoriques, de diverses couleurs, analogues aux armoiries de la ville. Le haut de cet instrument militaire se termine par une peau tendue comme celle de nos tambours, et le bas est divisé en trois pointes avec leurs ornements, faisant office de trois pieds.

Nº 120.—Dans le même lieu je vis un autre instrument militaire dont le son s'accorde avec celui du précédent, et forme avec lui la tierce ou l'octave[1]. On l'appelle *Teponastle;* il est aussi en bois dur, pesant, et de forme cylindrique; il a dix-huit à vingt pouces de long et cinq pouces de diamètre. Sa superficie n'a pas d'ornements coloriés, mais elle offre certains dessins ou fleurons gravés. Sur la partie la plus essentielle, celle sur laquelle on frappait l'instrument, il y a longitudinalement deux languettes ou chevalets divisés en deux tons qui forment une tierce mineure, *re fa, fa re,* assez éclatante. Le tout est d'une seule pièce. Cet instrument se frappe avec deux baguettes comme nos timbales, tandis que le *Huehuetle* se touche seulement avec la paume de la main. (*Pl. LXII.*)

Je vis un autre *Teponastle* antique, au village de *Tepoyango*, très bien sculpté en bois dur et noirâtre, avec divers dessins symétriquement enlacés, et travaillés en bas-relief. Il a un peu plus de dix-huit pouces en longueur, et sa circonférence, un peu elliptique, a dans son plus grand diamètre environ cinq pouces. Il est monté en tierce mineure. Cet instrument est d'un poli très doux au toucher.

Nº 121.—Sous ce numéro est un autre *Teponastle* qui appartient à l'antiquité Tlaxcaltèque; il est admirable par la matière, qui est de bois sonore, très dur, pesant, poli, de couleur brun-noirâtre et parfaitement bien travaillé en relief, dans le style original de cette contrée. Cette sculpture en bois offre, en effet, des figures que les anciens indigènes étaient seuls capables de faire; le dessin en donnera une idée plus complète que toute description verbale. On y voit une figure humaine placée longitudinalement, couverte de vêtements et ornements

[1] Sans doute selon la manière de monter le tambour.

los que ya no se arruinaron. Este macizo de unas catorce varas de espesor está taladrado por un cañon de la misma extension, formando una bóveda angular de piedras bien embutidas con mezcla y con sus dos paredes laterales, las que sirven de sotabanco ó base á este ángulo obtuso. Tiene de elevacion, desde el piso de la targea hácia el vértice de dicho ángulo, dos varas y cuarta y de anchura dos varas, el todo bien afianzado por una mezcla de tierra y cal; la anchura de la puente es la misma que ocupa el conducto de las aguas. Esta obra de arquitectura hidráulica se halla adornada por cuatro obeliscos de una bella proporcion, fabricados con piedra y cal en lo interior, y revestidos exteriormente por unos ladrillos grandes y bien cocidos, puestos por filas circularmente; divididos por cuatro cuerpos, y cada uno por una moldura ó cordon redondeado, y suben con cierta diminucion graciosa, aunque el de en medio abulta algo; y en el último hay una especie de nicho de una vara de alto y algo menos de ancho, el que debia contener algun dios campestre; hacian frente al paso de la puente, dos á la entrada y otros dos á su salida; los obeliscos ofrecian al ojo del pasagero un aspecto magestuoso, al mismo tiempo un género de descanso. Tienen de elevacion unas catorce varas.

N° 130.—Una puente antigua, distante de la primera cosa de un cuarto de legua y en el mismo camino que sigue por encima del cerro, siempre caminando por el pueblo dicho de San Francisco, tambien sobre barranca profunda con sus antepechos de ladrillos y sus canales para el desagüe de la calzada de la puente. La extension dicha será de treinta y cuatro varas, su anchura doce varas. La altura perpendicular de la muralla que forma el sólido de la puente veinte varas, y con una mina ó conducto acuático igualmente á su anchura, el que está cuadrilongo; su anchura vara y media, y su altura vara y tres cuartas, con su cielo formado con unas losas grandes y gruesas tendidas horizontalmente. En cuanto á sus adornos son semejantes á la primera puente; es decir cuatro pilares en sus cuatro ángulos, con la diferencia que estos son mas corpulentos y sin nichos, pero en un mismo órden en cuanto á su situacion que los ya citados y tambien en su configuracion, con poca variedad en su estructura perfectamente bien torneada.

de quarante pieds environ d'épaisseur, est percé par une voûte de la même étendue, dont l'ouverture est angulaire, et dont les murs latéraux, formés de pierres liées par un mortier, soutiennent celles qui font l'angle obtus. Cette voûte, depuis sa base jusqu'au sommet de l'angle, a six pieds neuf pouces de haut et six pieds de large, le tout bien cimenté en terre et chaux. La largeur du pont est la même que celle du conduit, quarante pieds. Cette œuvre d'architecture hydraulique est ornée, aux quatre coins, par des sortes d'obélisques de belle proportion, construits intérieurement en pierre et chaux, et revêtus extérieurement de grandes briques bien cuites, placées par rangées circulaires. Ces obélisques sont divisés en quatre corps séparés par une moulure arrondie, et qui vont en diminuant de grosseur, excepté celui du milieu qui est renflé. Dans la partie supérieure on voit une espèce de niche, de trois pieds de haut et un peu moins de large, qui probablement contenait quelque divinité champêtre, faisant face au passage du pont : il y en avait quatre, deux à l'entrée et deux à la sortie. Ces obélisques offrent au voyageur un coup d'œil majestueux et sont, en même temps, une sorte de lieu de repos; ils ont environ quarante pieds de haut. (*Pl. LXVIII.*)

N° 130. — Un second pont, éloigné du premier d'un quart de lieue, existe sur la cime de la colline, en suivant la même route de San-Francisco. Il est construit aussi sur une fondrière profonde, et est pourvu de ses parapets en brique, avec des conduits pour l'écoulement des eaux de dessus la chaussée; sa longueur est d'environ cent pieds, et sa largeur de trente-six. La muraille qui forme le massif a soixante pieds de haut; le conduit pour le passage de l'eau a la même étendue que la largeur du pont, trente-six pieds; il est de forme carrée, il a quatre pieds et demi de large sur environ cinq pieds de haut. La voûte est formée de grandes pierres posées horizontalement. Quant aux ornements de ce pont, ils sont semblables à ceux du précédent, c'est-à-dire qu'ils consistent dans quatre piliers aux quatre angles, mais plus gros et sans niches; ils sont du même genre, dans une disposition pareille, d'une structure parfaite dans leurs contours, et peu différents les uns des autres par les détails. (*Pl. LXIX.*)

Ici se termine la deuxième Expédition du capitaine Dupaix qui, de Tlaxcala, retourna à Mexico, à la fin de mars 1807, pour entreprendre son troisième voyage, au mois de décembre suivant, dans la direction de *Palenque*.

Je dois faire remarquer que l'indication mise en tête de chaque Expédition, ou voyage, semble, sous certain rapport, manquer d'exactitude. Le lecteur peut croire qu'on a indiqué le point de départ et le point le plus éloigné de l'excursion, tandis qu'on a indiqué seulement le point de *départ* et le point de *retour*. C'est ainsi que la première Expédition porte: de *Mexico* à *Xochicalco*, bien que Dupaix ait été dans ce premier voyage jusqu'à *Guatusco*. De même, la deuxième Expédition porte: de *Mexico* à *Tlaxcala*, bien qu'il ait été jusqu'à *Oajaca* et *Mitla*. La troisième Expédition se trouve mieux indiquée, puisqu'en effet les deux points extrêmes sont *Mexico* et *Palenque*. J'ai cru qu'il n'était pas inutile de faire ici cette observation.

C. F.

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

RELATION
DES TROIS EXPÉDITIONS DU CAPITAINE DUPAIX,
ORDONNÉES EN 1805, 1806, ET 1807,
POUR LA RECHERCHE DES ANTIQUITÉS DU PAYS,
NOTAMMENT

CELLES DE MITLA ET DE PALENQUE;

ACCOMPAGNÉE DES DESSINS DE CASTAÑEDA,
MEMBRE DES TROIS EXPÉDITIONS ET DESSINATEUR DU MUSÉE DE MEXICO,
ET D'UNE CARTE DU PAYS EXPLORÉ;
SUIVIE
D'UN PARALLÈLE DE CES MONUMENTS AVEC CEUX DE L'ÉGYPTE, DE L'INDOSTAN,
ET DU RESTE DE L'ANCIEN MONDE,

PAR
M. ALEXANDRE LENOIR,
CRÉATEUR DU MUSÉE DES MONUMENTS FRANÇAIS,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, DE CELLE DE LONDRES, ETC.;

D'UNE DISSERTATION SUR L'ORIGINE DE L'ANCIENNE POPULATION DES DEUX AMÉRIQUES
ET SUR LES DIVERSES ANTIQUITÉS DE CE CONTINENT,

PAR
M. WARDEN,
ANCIEN CONSUL-GÉNÉRAL DES ÉTATS-UNIS, CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, ET DE PLUSIEURS AUTRES SOCIÉTÉS SAVANTES;

AVEC UN DISCOURS PRÉLIMINAIRE

PAR
M. CHARLES FARCY,
DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, ET DE LA SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS DE PARIS;

ET DES NOTES EXPLICATIVES, ET AUTRES DOCUMENTS,

PAR
MM. BARADÈRE, DE S^T PRIEST,
ET PLUSIEURS VOYAGEURS QUI ONT PARCOURU L'AMÉRIQUE.

TOME I.

4ème Livraison.

A PARIS,
AU BUREAU DES ANTIQUITÉS MEXICAINES,
N° 55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS.
IMPRIMERIE DE JULES DIDOT L'AINÉ, N° 4, BOULEVART D'ENFER.

1834.

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

PREMIÈRE PARTIE.

TROISIÈME EXPÉDITION DU CAPITAINE DUPAIX.

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

RELATION
DE LA TROISIÈME EXPÉDITION DU CAPITAINE DUPAIX,
ORDONNÉE PAR LE ROI D'ESPAGNE,
EN 1807,
POUR LA RECHERCHE DES ANTIQUITÉS DU PAYS.

TERCERA EXPEDICION;

DESDE MEJICO A PALENQUE.

Emprendí por la tercera vez esta real empresa, y en consecuencia salí de esta nobilísima capital del reino de Méjico, dia 4 de diciembre del año de 1807, con los mismos y anteriores auxilios de dinero, de un dibujante, de un escribiente y de soldados del regimiento de dragones de esta ciudad de Méjico, dirigiendo mi derrota sobre el punto cardinal de la esfera, el este, salvo algun desvío forzoso; y habiendo tenido aviso en la ciudad de Puebla, que en Tepexe, que llaman el Viejo, á diez y seis leguas de esta por el rumbo del sur, que aun permanecian varios vestigios artistos, pertenecientes al gentilismo, me determiné desde luego á transferirme al nombrado sitio.

Para efectuarlo solicité mulas de carga para el dia siguiente por la mañana; pero como quiera que llegaron algo tarde y que la jornada se enderezaba á Tecalle, siete leguas de esta ciudad, nos obligó de entrar de noche; pero impaciente yo me adelanté algo solo, y con la obscuridad, me estravié, y no encontrando á quien preguntar, me ví en la dura precision de andar á tientas, y tropezando por unos pisos escabrosos y barrancas desiguales, hasta que Dios quiso guiarme y sacarme de este tenebroso laberinto, á la mera orilla del expresado pueblo, en el que á poquísimo rato me esperaba una aventura nada amorosa; pues solicité de una India de la primera choza que pude topar, el camino ó calle que conducia á las casas reales; su respuesta lacónica fué meterse en su vivienda con precipitacion y cerrar la puerta. Pasé á la contigua, y para entrar en ella ó en el corralito me fué preciso apearme y dejar mi montura hácia fuera; luego que un Indio y una India que á la sazon contestaban, me vieron, el hombre huyó y la muger se encerró en su casita; y de esta manera nos escusamos yo de la pregunta y ellos de la respuesta.

TROISIÈME EXPÉDITION;

DE MEXICO A PALENQUE.

Prêt à entreprendre cette troisième expédition, je partis de la capitale du Mexique le 4 décembre 1807, avec les mêmes secours pécuniaires qu'antérieurement, et accompagné d'un dessinateur, d'un écrivain et d'un détachement du régiment de dragons de Mexico. Je dirigeai ma route vers l'est, ne faisant que les détours indispensables; et ayant eu avis, dans la ville de *Puebla,* qu'il restait à *Tepexe,* nommé dans le pays *el Viejo* (le Vieux), à seize lieues au sud, divers vestiges de monuments d'arts provenant du culte idolâtre, je me déterminai aussitôt à m'y rendre.

Pour effectuer ce projet, je demandai qu'on mît à ma disposition des mulets pour le lendemain matin; mais comme on ne les amena que tard, notre journée de marche ne devant finir qu'à *Tecalle,* à sept lieues de *Puebla,* nous ne pûmes y arriver qu'à la nuit. Dans mon impatience, je hâtai ma marche, et me hasardai seul dans l'obscurité; je m'égarai, et ne rencontrant personne à qui demander mon chemin, je me vis forcé de marcher comme à tâtons, trébuchant sur un sol raboteux, ou tombant dans des ravines formées par les pluies, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de me tirer de ce ténébreux labyrinthe. Je me trouvai enfin à l'entrée du village, où m'attendait, quand j'y songeais le moins, une aventure qui ne ressemble en rien à une aventure galante. Je demandai à une Indienne de la première cabane à laquelle je pus arriver, le chemin ou la rue qui conduisait à la maison royale[1]. Pour toute réponse, elle rentra précipitamment dans son habitation, et ferma la porte. Je passai à la cabane voisine, et, pour entrer dans la petite cour, je mis pied à terre, laissant ma monture dehors. Dès que je fus aperçu d'un Indien et d'une Indienne qui se trouvaient là, l'homme s'enfuit et la femme se renferma; de cette manière nous nous épargnâmes mutuellement la demande et la réponse.

[1] *Casas reales,* désignation qui correspond, en français, à mairie, municipalité, demeure des fonctionnaires publics.

Es menester primero de advertir que andaban rodeando por esas comarcas unos ladrones, disfrazados los unos de soldados, y otros de padres ó de frailes, y con esos antecedentes me hicieron la honra de considerarme socio de ellos. Asi fué, al salir de la dicha casita enfadado, busqué mi caballo y no le pude hallar; y en esta incertidumbre no ideaba el que hacer, cuando repentinamente y á la sordina me asaltaron unos treinta Indios, y lo primero que operaron fué asegurarse de mis brazos y de mi espada y tambien de mis piernas, y cada uno de ellos á porfía tiraba de su lado, lo que parecia querer intentar el descuartizarme, y me llevaron como en triunfo ó apoteósis cierto rato en el aire. En esta crítica situacion y nada hecho á este modo de viajar, hombres! hijos! clamaba yo, mirad que soy un capitan y solicito en donde estan las casas reales; nada, mas sordos que los peñascos; cuando por la Providencia divina apareció un Indio anciano, al parecer hombre mas racional que esa caterva de irracionales, les habló en su lengua y por de contado me soltaron y cada uno de ellos desapareció, y me dejaron solo con el anciano quien me acompañó hasta las casas reales, en donde me estaba esperando mi comitiva con hartos cuidados; despues pareció mi espada y mi caballo. A poco rato llegó el gobernador de la república á quien dí las quejas mas amargas del atentado de sus Indios para conmigo, y para en cierto modo tomar venganza de ellos, le apliqué con la diestra en la megilla, con toda la fuerza que yo era capaz, el bofeton mas bien aplicado; la respuesta que me dió fué, «que sea por Dios,» lo cual me desarmó y sentí habérsele dado. Casualmente se hallaba ausente el subdelegado, el que vino el dia siguiente por la mañana, solo habia dejado en su lugar un encargado el que procuró por el momento darnos los auxilios de pura necesidad. Al dia siguiente el dicho subdelegado sintió lo que habia acontecido conmigo, y me dió toda la satisfaccion que era de su jurisdiccion; hubo encarcelacion, pagamento que para los Indios es el castigo mas doloroso, pues todo era fundado en justicia, los golpes que me dieron, asi mismo el haber en parte rompido mi espada; y asi se concluyó esta aventura ó jornada lastimosa.

Dejando á ese pueblo emprendimos las dos jornadas siguientes, á saber la de Molcaxaque y la de Tepexe el Nuevo ó de la Seda. En ese pedí del justicia los auxilios que consideré á propósito para el reconocimiento de las ruinas que existen á unas tres leguas de distancia al poniente de este pueblo, que denominan Tepexe el Viejo, ya enteramente arruinado.

Nº 1.—A poco trecho se hallan dichas ruinas antiguas, las que á cierta distancia presentan á la vista objetos interesantes; y lo que primero nos ocupó la imaginacion fueron unos destrozos de murallas exteriores, las que protegian y defendian los edificios construidos interiormente. Noté en esta obra un sistema de fortificacion desconocido al antiguo continente, y consiste en

Il est nécessaire de dire qu'à cette époque des malfaiteurs rôdoient dans les environs, déguisés, soit en soldats, soit en religieux, et qu'on me fit l'honneur de me prendre pour un de leurs compagnons. Quand je voulus m'éloigner de cette cabane malencontreuse, je cherchai mon cheval sans pouvoir le retrouver. Dans mon anxiété je ne savais que faire, lorsque tout-à-coup je fus assailli par une trentaine d'Indiens. La première chose qu'ils firent fut de s'assurer de mon épée, de mes bras et de mes jambes; chacun, dans cette lutte, tirait de son côté comme s'il se fût agi de m'écarteler; puis ils m'élevèrent et m'emportèrent comme en triomphe. Dans cette position critique, n'étant point accoutumé à une telle manière de voyager, je leur criais à tous : Ne voyez-vous pas que je suis un capitaine? Et je demandais qu'on me conduisît à la maison royale; mais ils étaient sourds comme les rochers. Enfin, la Providence permit qu'un ancien parût; c'était un homme plus raisonnable que la troupe d'insensés dont j'étais entouré. Il leur parla dans leur langue, et sur-le-champ ils me lâchèrent et disparurent, me laissant seul avec l'ancien qui m'accompagna jusqu'à la maison royale, où les gens de mon escorte m'attendaient avec beaucoup d'inquiétude; ensuite on retrouva mon cheval et mon épée. Presque aussitôt le commandant de l'endroit arriva; je lui fis des plaintes amères sur l'attentat dont j'avais été la victime, et pour me venger, en quelque façon de ses Indiens, je lui appliquai à lui-même, de la main droite et avec toute la force dont j'étais capable, le meilleur soufflet. Sa réponse fut « qu'il le recevait pour Dieu, » ce qui me désarma et me fit repentir de cet emportement. Par hasard, le subdélégué se trouvait absent jusqu'au lendemain matin; mais il s'était fait remplacer par un fonctionnaire qui nous procura les secours les plus nécessaires pour le moment. Le lendemain le subdélégué, affligé de tout ce qui m'était arrivé, me donna toute la satisfaction qui était en son pouvoir, c'est-à-dire qu'il fit mettre en prison les Indiens qui s'étaient rendus coupables, ce qui est pour eux le plus grand châtiment. Ils le méritaient, en bonne justice, pour les coups qu'ils m'avaient donnés, et pour avoir rompu à moitié mon épée. Ainsi se termina cette désagréable aventure.

En quittant ce village, nous eûmes à faire deux journées de marche, la première jusqu'à *Molcaxaque*, la seconde jusqu'à *Tepexe el Nuevo*, autrement dit *de la Seda* (le Nouveau-Tepexe ou Tepexe de la Soie). Là, je demandai aux autorités les secours que je jugeai nécessaires pour aller reconnaître les restes de construction qui existent à trois lieues à l'ouest de ce village, au lieu nommé, comme nous l'avons dit, le *Vieux-Tepexe*, et qui est entièrement ruiné.

Nº 1.— Ces ruines se trouvent peu éloignées l'une de l'autre, et offrent à quelque distance un aspect intéressant. Ce qui nous frappa d'abord, ce furent les débris de murs extérieurs qui protégeaient les édifices construits intérieurement. On reconnaît dans ces derniers un système de fortifications inconnu dans l'ancien continent; il consiste en une sorte de bastion en talus construit en

una defensa oblicua y retrogradante formada con piedras sólidas, escuadradas y unidas con una fuerte mezcla de cal y tierra ó arena, de manera que cada terraplen, en número de ocho, mandaba al inferior, como lo manifiesta la delineacion de su alzado y de su perfil. Su ámbito es inmenso y casi incomensurable por la irregularidad de su situacion física, la que no permite ninguna medicion exacta; se halla situada en un cabo ó ángulo saliente, y circundada por unas barrancas sumamente profundas, y ademas protegida por unas culebras magnas, las que se propagan debajo de unos escombros cabernosos, y tambien favorecidas por las influencias de un clima cálido y seco, tal es la Mizteca baja.

Por lo respectivo al órden y distribucion de los edificios interiores, destinados verosímilmente para la habitacion de un gran personage de la antigüedad indiana, sin embargo de la aniquilacion y confusion que se observan en ellos, se notan unos planos regulares, de cuadras ó salones de varias dimensiones, todo en fin ejecutado, al parecer, con regla, compas y plomada ó sus equivalentes, segun el uso de esas remotas naciones.

N° 2.—Encontramos en el punto céntrico de una plaza escuadrada y de bastante area un trozo ó segmento de círculo de piedra granitosa y colorada, de un calendario algo análogo á el que tenemos incrustado en el costado de una de las torres de esta santa iglesia metropolitana. Se observa en él unos relieves grabados circularmente con órden, divididos por casillas. Los pocos geroglíficos ó signos celestes que nos presenta esta seccion son suficiente campo para formar de su totalidad un juicio capaz de aclarar nuestras dudas tocante á sus observaciones astronómicas. Ademas notamos que el círculo menor que debe existir en el centro contenia un vano transversal de una tercia de diámetro, en el que nos parece levantarian un estilo ó gnomon, suponiendo el plan horizontal, y propio á señalar las sombras y horas de las estaciones del año. El diámetro de esta reliquia ó monumento astronómico, en su complemento seria de dos varas, y de canto una cuarta.

No sin dolor echaremos á menos lo mutilado de este precioso y científico resto de la sabiduría mejicana, perdida ya sin reemplazo y que la culta posteridad llorará eternamente.

N° 3.—Debo decir que la piedra de figura esférica que se ve á la entrada de esas ruinas, de una vara y media de diámetro, servia segun aparece para afilar la punta ó el filo de sus instrumentos caseros, ó para sus armas ofensivas de uso en sus combates; pues aun se reconoce en su superficie convexa varias rascaduras ó frotaciones grabadas para conseguir el efecto.

pierres dures, taillées carrément, unies par un fort ciment de chaux, de terre ou de sable, et disposées de manière que les terre-pleins, au nombre de huit, sont en retraite l'un sur l'autre, comme on le voit dans la *planche I*, qui présente leur élévation et leur profil. Le circuit de ce monument est immense; mais il n'est pas possible de le mesurer exactement à cause de sa situation topographique. Il est placé sur une éminence et entouré de ravines très profondes. De plus, les abords en sont défendus par des serpents de grande taille, qui habitent dans les cavités que forment ces décombres, et dont la reproduction est favorisée par une température chaude et sèche, telle que celle de la *Mizteca* basse.

A l'égard de l'ordre et de la distribution des bâtiments intérieurs, destinés vraisemblablement à l'habitation de quelque grand personnage des temps anciens, malgré leur destruction presque totale et la confusion qui en résulte, on y reconnaît des plans réguliers, des pièces carrées de différentes grandeurs[1], le tout exécuté, selon l'apparence, avec le secours de la règle et du compas, ou d'autres instruments équivalents chez ces anciens peuples.

N° 2. — Nous trouvâmes au centre d'une place carrée, d'une assez grande étendue, un segment de cercle en pierre granitique rougeâtre, paraissant provenir d'un zodiaque qui a quelque analogie avec celui qu'on voit incrusté sur le côté de l'une des tours de l'église métropolitaine de Mexico. On y distingue quelques bas-reliefs sculptés circulairement avec symétrie et divisés par petites cases. Le peu de caractères hiéroglyphiques ou de signes célestes qu'offre cette portion de cercle suffit pour se former un jugement sur la totalité, et pour lever les doutes qu'on pourrait avoir sur son usage dans les observations astronomiques. Nous remarquâmes, de plus, que le cercle le plus rapproché du centre devait laisser un vide d'un pied de diamètre, et il nous parut qu'il devait s'en élever un style ou gnomon propre à marquer par son ombre, en supposant le plan horizontal, les heures selon les époques de l'année[2]. Le diamètre de ce monument astronomique devait être dans son entier de six pieds; la pierre a neuf pouces d'épaisseur.

Nous ne vîmes pas sans douleur la mutilation de ce précieux reste des connaissances des anciens Mexicains en astronomie, connaissances perdues sans retour, et que la postérité regrettera éternellement. (*Planche II.*)

N° 3. — Je crois pouvoir dire que la pierre de figure sphérique qui se voit à l'entrée de ces ruines, et qui a quatre pieds et demi de diamètre, servait, selon toute apparence, à aiguiser la pointe ou le tranchant des ustensiles domestiques, ou des armes offensives en usage dans les combats; car on reconnaît sur sa surface diverses rayures occasionées par le frottement et l'usure qui devait en être la suite. (*Planche II.*)

[1] La difficulté d'approcher de ces ruines fut sans doute cause que le capitaine Dupaix ne put faire dessiner que la plus haute et la plus importante, indiquée sous le numéro 1. Le reste était probablement caché par ce qui subsistait encore de l'enceinte extérieure, et il n'aura pu faire prendre cette vue que sous un seul aspect.

[2] Le capitaine Dupaix suppose, un peu légèrement peut-être, que le même objet a pu servir en même temps comme zodiaque et comme cadran solaire.

No teniendo ya que investigar en este sitio antiguo, seguí mi marcha sobre Oajaca; pero antes me ví á veces precisado á apartar del rumbo directo, y trazar líneas mixtas, hasta que finalmente llegamos á esa ciudad.

Nº 4. — Me trujeron unos Indios del pueblo de Quilapa una hachuela de materia cobriza roja y de fundicion, del tamaño, figura y grueso que ofrece su dibujo. A primera vista se inclina la mente á considerarla como instrumento cortante, destinado al uso de las artes; pero ademas que se podria aplicar como arma ofensiva ó instrumento sacrifical, pudo haber tenido un empleo mas honorífico, quiero decir, montado en una asta hacer oficio de jurisdiccion en manos de sus potentados.

Dejando á la espalda la ciudad de Antequera y tomando el camino real de Tehuantepec, fuimos en derechura á esa villa, sin haber encontrado en el discurso de esta dilatada caminata hallazgo ninguno.

Nº 5.—A poco de haber llegado á esta villa, el subdelegado don Vicente Lelo, sugeto instruido y fiel vasallo de nuestro monarca, y de quien recibimos los auxilios que necesitabamos, me comunicó que á pocas leguas de esta permanecian varios vestigios antiguos. Dispuse el dia de su exámen y asi fué, entre tanto me manifestaron una arma ofensiva hallada en el mero parage en donde habia de transferirme. Consiste en una lengua ó armazon de flecha ó de algun dardo desconocido de nosotros. Su materia es de pedernal durísimo, del tamaño que representa su delineacion, con particularidad de tener al modo de nuestras bayonetas, tres filos ó ángulos agudos, con su pie para engastar ó fijarle en una asta.

Procuré con mis acompañantes recorrer el campo, con el debido fin de averiguar aquellos materiales propios á enriquecer esta real comision de mi cargo. A la distancia de tres leguas bien medidas de esa villa, al poniente, fuimos acompañados del expresado subdelegado en un antiguo terreno, situado en la cumbre troncada de un cerro muy elevado, que en lengua zapoteca se interpreta piedra grande, y subimos por unas veredas tortuosas, empinadas y peñascosas, á mas de esto un sol que lanzaba unos rayos perpendiculares que nos liquidaban. Por fin llegamos á verificar nuestra empresa á pesar de lo insinuado.

Nº 6.—En medio de unas ruinas grandiosas campean dos monumentos de forma piramidal, de bastante conservacion. La tercera lámina indica uno de ellos y hace ver una mole piramidal de cuatro cuerpos orientados, de cal y canto en lo interior, y exteriormente revestido de lajas enlucidas de una capa de mezcla, compuesta de cal, arena y de almagre. Su gradería principal se dirige al occidente, y las dos menores y laterales miran la una al septentrion y la otra al mediodia, y las tres juntas dan entrada al plano formado por una seccion horizontal, destinado probablemente al uso del culto de sus falsas deidades y á sus sacrificios crueles é inhumanos. Se notará que en el segundo cuerpo hay unas hileras de losas embutidas longitudinalmente y de plano, dejando la extre-

N'ayant plus rien à observer sur ce point, je continuai ma route sur *Oaxaca;* mais je me vis forcé de dévier de la ligne droite et de suivre quelques détours pour arriver à cette ville.

Nº 4. — Quelques Indiens du village de *Quilapa* m'apportèrent une petite hache en cuivre rouge fondu, de la grandeur et de la figure que présente le dessin ci-joint. Au premier aspect on est tenté de la considérer comme un instrument tranchant destiné aux arts industriels; mais elle pourrait plutôt être regardée comme une arme offensive, ou comme un instrument de sacrifices; peut-être aussi, montée sur un manche, et destinée à un plus noble usage, a-t-elle été le symbole de la puissance dans la main des princes. (*Planche II.*)

Laissant de côté la ville d'Antequera, et prenant la route royale de *Tehuantepec,* nous y arrivâmes en droite ligne sans avoir rien rencontré, pendant cette longue course, qui fût digne de remarque.

Nº 5. —Après avoir vu dans cette ville le subdélégué don Vincent Lelo, homme instruit et fidèle serviteur de notre souverain, et avoir reçu de lui les secours dont nous avions besoin, il me fit connaître qu'à quelques lieues de là se trouvaient divers restes d'antiquités. Je choisis un jour pour aller les examiner; et dans l'intervalle on m'apporta une arme offensive trouvée dans le lieu même. Elle consiste en une pointe ou armature de flèche ou de javelot, inconnue chez nous. Cette arme est faite d'un caillou très dur (*silex pyromachus*), et de la grandeur figurée dans le dessin. Elle ressemble un peu à nos baïonnettes, ayant trois angles aigus, et la partie inférieure étant taillée comme pour être fixée dans un manche. (*Planche II.*)

Je parcourus ensuite les environs avec mes compagnons, dans le dessein de chercher quelques matériaux propres à figurer dans le rapport de la commission royale dont j'étais chargé. Nous fûmes conduits par le subdélégué dont j'ai fait mention, à trois bonnes lieues à l'ouest de cette ville, sur le plateau d'une colline fort élevée, dont le nom en langue zapotèque signifie *pierre grande.* Nous marchâmes par des sentiers tortueux, rapides et embarrassés de pierres, exposés en outre à un soleil ardent dont les rayons frappaient perpendiculairement sur nous; enfin nous parvînmes au but malgré toutes ces difficultés.

Nº 6.— Au milieu de ruines considérables s'élèvent deux monuments de forme pyramidale, et assez bien conservés. La *planche III* représente l'un des deux, et fait voir un massif composé de quatre corps en retraite l'un sur l'autre, orientés, construits en chaux et pierre, et couverts extérieurement d'un enduit brillant, composé de chaux, de sable et d'oxide de fer. L'escalier principal est du côté de l'occident, et les deux escaliers latéraux regardent le nord et le midi. Ils conduisent tous trois à une plate-forme qui était probablement destinée au service du culte des faux dieux et à ses cruels sacrifices. Il est à remarquer que le second corps de construction offre plusieurs files de pierres fixées longitudinalement comme des pieux, et dont l'extrémité antérieure a pu

midad exterior algo afuera á manera de peales, para sostener teas encendidas, ó cabezas humanas de los sacrificios.

Por lo tocante á sus mediciones, solo diré que el cuerpo primero en el que estriban los superiores (los cuales son oblicuos), sus lienzos son perpendiculares y forman un cuadrilongo cuyo costado mayor proyecta una línea de cuarenta varas de longitud, y el costado menor diez y ocho. La escalera principal contiene cuarenta escalones de nueve pulgadas de alto y nueve de plano. Las de los costados norte y sur tienen dos varas de ancho.

N° 7.—El segundo monumento está construido sobre el mismo tipo, aunque con variedad en sus dimensiones y simetría, pues observamos que aquel consta de cuatro altos y este solo de dos, los que sirven como de basa ó pedestal al edificio superior habitable; ademas la escalera magna se dirige en razon inversa, es decir al oriente, las de los costados siguen los rumbos norte y sur. Son reparables los ángulos del primer cuerpo, los que son curvilíneos, en cuanto á los materiales que emplearon para su ereccion son iguales al precedente. El aspecto que presenta el segundo alto es digno de nuestra admiracion; vemos dos frisos paralelos con sus molduras cuadradas, las que encierran unas losas grandes de mármol blanco escuadradas, enriquecidas de geroglíficos en relieves, pero ya muy deteriorados. ¡Qué lastima que el curso eterno de la naturaleza zape y derribe las obras mas sólidas que el hombre vanamente pretende inmortalizar!

N° 8.—Esta obra, de figura cónica, dividida por ocho pisos, los que hacen una gradería circular, tiene de base poco mas de diez varas de proyectura y de eje tres y media. Es muy regular que la ereccion de este sólido construido con piedras y tierra, enlucido de una mezcla de cal y arena, y sobre el todo un baño de almagre, digo que es regular que el plano formado por una seccion horizontal que se ve en su cúspide, serviria de piso ó suelo á alguna estatua idolátrica, puesta al aire libre, ó de tumba destinada al reposo y decoro de algunas distinguidas osamentas humanas.

Es de notar que de tantas obras de forma piramidal que observé pertenecientes á la antigüedad, ninguna se termina con cúspide; siempre hay un plano horizontal de mas ó menos area, el que seria para la colocacion de sus dioses que plantarian en distintas actitudes, y tambien para la de sus aras sacrificales. No excusaban esos célebres y antiguos pueblos tiempo, materiales ni trabajos cuando trataban de levantar obras en obsequio y honra de sus falsos simulacros, reyes y difuntos.

N° 9. — Antes de apartarnos de este memorable suelo haré mencion de otro monumento que si le consideramos á conforme prometa será interesante, pues parece que nos quiere indicar por su configuracion cilíndrica pertenecer al sacrificio gladiator. Este macizo, formado

être destinée à soutenir des fascines embrasées ou des têtes humaines, dans ces sacrifices abominables [1].

A l'égard des dimensions de ce monument, je dirai seulement que le premier corps sur lequel s'élèvent les autres d'une manière oblique, bien que celui-ci soit perpendiculaire, forme un carré long dont le plus grand côté offre un développement d'environ cent vingt pieds, et le petit côté d'environ cinquante-cinq pieds. L'escalier principal est formé de quarante degrés qui ont neuf pouces de haut et neuf pouces de large. Les escaliers du nord et du sud ont six pieds de large.

N° 7. — Le second monument, construit sur le même modèle, offre cependant des différences dans son ordonnance et dans ses dimensions; au lieu de quatre corps de construction, il n'est composé que de deux, qui servent comme de base ou piédestal à un édifice supérieur qui était destiné à l'habitation. En outre, le principal escalier, au lieu d'être tourné vert l'ouest, fait face à l'est; ceux des côtés sont exposés au nord et au sud. Les angles du premier corps sont curvilignes et bien conservés; les matériaux employés pour cette construction sont les mêmes que dans l'édifice précédent. Le second corps offre un aspect digne de remarque; il se compose de deux frises parallèles ou de corniches carrées qui encadrent de grandes dalles de marbre blanc enrichies d'hiéroglyphes en relief malheureusement très détériorés. Le temps, dans sa course, sape et détruit sans relâche les ouvrages que l'homme voudrait en vain rendre éternels. (*Planche IV.*)

N° 8. — Le monument représenté sous ce numéro est de figure conique, divisé en huit gradins qui forment comme un escalier circulaire; il a un peu plus de trente pieds de tour, et dix pieds et demi de diamètre. Cette sorte de construction consiste en terre et en pierres, revêtues d'un mélange de chaux et de sable, et par-dessus le tout une couche d'oxide de fer. La plate-forme qui occupe le sommet servait probablement de support à quelque idole exposée en plein air, ou peut-être au tombeau de quelque personnage distingué. (*Planche V.*)

Il est à remarquer que, parmi tous les ouvrages de forme pyramidale que j'ai observés, et qui appartiennent aux temps anciens, aucun ne se termine en pointe; ils ont toujours une plate-forme de plus ou de moins d'étendue, qui servait sans doute à placer les statues des divinités dans diverses attitudes, et aussi les autels destinés aux sacrifices. Ces anciens peuples n'épargnaient ni le temps, ni le travail, ni la matière, lorsqu'il s'agissait d'élever des monuments en l'honneur de leurs dieux, de leurs rois ou de leurs morts célèbres.

N° 9. — Avant de quitter cet endroit remarquable, je dois faire mention d'un autre monument qui mérite quelque attention. Sa configuration cylindrique semblerait indiquer qu'il avait rapport aux sacrifices humains (*sacrificio gladiator*). Cette masse solide est formée de

[1] Cette opinion serait admissible si le monument dont il s'agit appartenait évidemment à l'ancien peuple de Montézuma, dont le culte n'est pas entièrement ignoré. Mais s'il appartient à une série d'antiquités différentes, s'il provient de peuples antérieurs, qui sait ce qu'était leur culte?

de piedras sueltas y conglutinadas artificiosamente, y su superficie cubierta toda de un manto de mezcla dura, lisa y blanquizca, tiene algo mas de una vara de eje y cuatro de diámetro, sentado en la medianía de una plazuela anivelada; y esta situacion corresponde al frente de la gradería principal de la segunda pirámide, de la que distará unos cien pasos; por lo que pudo haber tenido cierta relacion religiosa con ella, ó sea últimamente un atrio destinado á representar en aquellos tiempos farsas nacionales.

Nº 10.—Plenamente satisfecho de esa villa de Tehuantepec, me despedí y me fuí á un pueblo de Indios á una jornada de acá llamado Chihuitlan en donde hallé todavía, de la legítima antigüedad, un puente de mampostería, bastantemente bien conservado, y sirve aun de paso sobre el rio que atraviesa el dicho pueblo. Tendrá cuatro varas de extension, dos de anchura, con sus antepechos bajos con sus canales para el desagüe del piso, y puede tener unas tres varas de alto desde el regular nivel del agua. Pero lo que mas aviva la atencion en esta obra hidráulica, son los dos arcos apuntados, formados de dos piedras corpulentas y curvilíneas, que abrazan un vano de tres varas de ancho, lo que aumenta considerablemente su mérito.

De este pueblo pasamos á el de Santo Domingo Petapa, con el motivo de enderezar desde este á Ciudad Real nuestras jornadas, las que median entre ellas unas leguas, y entramos, á Dios las gracias, en ella sin novedad particular.

Nº 11. —A pocos dias despues de mi entrada en esta ciudad, procuré indagar segun costumbre de alguna persona de capacidad, las particularidades que podrian existir del tiempo antiguo respectivamente á mi comision. Solo me citaron á un sugeto, el único acaso que me podria dar luces, como efectivamente fué asi. El tal sugeto se llama don Ramon de Ordoñez, provisor de esta santa iglesia y amante de las antigüedades. Hallé en su casa dos monumentos de mérito; el primero consiste en una losa de pórfido de color verde claro, de figura trapezoidal, de siete pulgadas en su mayor diámetro y de dos de espesor. Su escultura contiene la singularidad de representar un doble perfil de cabeza humana, como lo hará notar el frente que se halla dibujado en su lámina respectiva. Este rostro ideal es lampiño, las orejas son supuestas, el adorno ó casquete que ciñe y cubre la cabeza tambien es original, á mas una proeminencia en la mera frente, de manera que la tal figura es conjunto extravagante. Se reconoce en la cima del casquete expresado una fractura semicircular y transversal, la que en mejor conservacion seria un agujero ó círculo entero por el cual pasarian una cinta para colgarla á modo de medallon al cuello agigantado de algun dios. La tez de este raro objeto recibió de la mano del artífice el pulimento mas acabado.

pierres habilement assemblées, et sa surface est revêtue d'une couche de composition dure, lisse et blanchâtre; elle a un peu plus de trois pieds d'épaisseur et douze environ de diamètre. Elle a été trouvée au milieu d'une petite place nivelée, en face de l'escalier principal de la seconde pyramide, et à la distance d'environ cent pas; ce qui fait penser qu'elle a pu avoir quelque rapport religieux avec ce monument; à moins qu'elle n'ait été une sorte de théâtre destiné à la représentation de pièces nationales dans ces temps reculés. (*Planche V.*)

Nº 10.—Je quittai la ville de *Tehuantepec* pleinement satisfait des objets que j'y avais vus, et je me rendis à un village indien situé à une journée de marche au-delà et nommé *Chihuitlan*. J'y trouvai un pont, ouvrage évidemment antique, construit en pierres posées sans ordre[1], et assez bien conservé. Il est jeté sur la rivière qui traverse le village; il a douze pieds seulement de longueur, six pieds de largeur, et est élevé de neuf pieds au-dessus du niveau ordinaire de l'eau. Il est pourvu de parapets peu élevés, et de rigoles pour l'écoulement des eaux de pluie; mais ce qui fixe davantage l'attention dans cet ouvrage, ce sont les deux arcs ajustés pour former l'arche unique de ce pont, et qui consistent en deux grandes pierres curvilignes qui embrassent un espace de neuf pieds, ce qui en augmente beaucoup le mérite. (*Planche VI.*)

De ce village nous passâmes à celui de *Santo Domingo Petapa,* dans le but seulement d'arriver en droite ligne à *Ciudad Real.* Nos journées de marche, à quelques lieues près, étaient de même longueur, et nous entrâmes dans cette ville, grâce à Dieu, sans rien de fâcheux.

Nº 11.—Quelques jours après mon arrivée, je me fis indiquer, selon ma coutume, une personne capable de m'enseigner les objets qui pouvaient exister dans les environs relativement à la commission dont j'étais chargé. On m'adressa à la seule personne qui pût me donner des renseignements à ce sujet, don Ramon de Ordoñez, vicaire de l'église du lieu et ami des arts et de l'antiquité. Il avait chez lui deux monuments remarquables; le premier consiste en une pierre de porphyre de couleur verdâtre[2], de figure trapézoïdale, ayant sept pouces dans sa plus grande dimension et deux pouces d'épaisseur seulement. Ce singulier morceau de sculpture représente un double profil de tête humaine, ainsi que le font voir les deux dessins renfermés dans la *planche VII.* Cette image idéale est sans barbe; les oreilles sont d'invention, et la coiffure fort originale offre une proéminence sur le front, de manière à présenter un ensemble bizarre. Dans le haut de la coiffure, on remarque une fracture demi-circulaire qui peut faire penser que, dans son état d'intégrité, ce trou servait à passer une courroie, peut-être pour suspendre cet ouvrage en guise de médaillon au cou de quelque divinité colossale. Cet objet curieux a reçu de la main de l'ouvrier le poli le plus parfait.

[1] A la manière des ouvrages dits *cyclopéens*. [2] C'est probablement le *jade* que l'auteur désigne ainsi.

N° 12. — Este número nos hará ver en pequeño una de las reliquias mas apreciables que nos transmitió la venerable antigüedad mejicana ó guatemalteca; pues manifiesta un medallon de puro cobre ó máximo modulo, entallado con suavidad. Tendrá de diámetro dos pulgadas, y de grueso unas tres líneas; su peso específico llegará á el del peso fuerte mejicano y algo mas. Lo encontró dicho provisor en Guatemala, el cual conjetura, no sin base, ser el tipo de la venida de los primeros habitantes á este continente, en el sitio tan célebre que despues llamó Palenque la posteridad. No fué nuestro medallon acuñado con troquel alguno, y lo entallaron á mano con compas y buril dulce, y aun se nota en el centro un punto formado por la pierna fija de cierto instrumento geométrico ó compas desconocido de la posteridad, y por la otra pierna circunscribir los tres círculos concéntricos, en ambas hazes, y con sus gráfilas ú orlas graciosas.

El prototipo del anverso es puramente his trico, geroglífico y sumamente misterioso. Ocupa el campo del disco una figura humana y varonil, la que se halla de rodillas en una actitud expresiva y de suplicante, no de conquistador, sin abrigo ni vestidura, salvo el turbante y calzado. Tiene barba y no bigotes, pero basta para dar á conocer su sexo. Se encuentra entre dos peligros, es decir en medio de dos cabezas feroces y amenazadoras de animales semejantes y desconocidos, aunque algo tienen de la configuracion de la del lagarto de este continente, llamado en Egipto cocodrilo; las que parecen querer impedir á ese advenedizo la entrada de esta porcion del globo, montuosa, frondosa y fructífera, por consiguiente favorable á la propagacion de la especie humana.

El reverso, que asi llamo, tal vez deberá ocupar la haz principal; sin embargo y á pesar de esta duda algo insinuaré sobre el particular. Aquí se nos presenta otro escollo y vamos de Caribde en Syla. En cuanto al campo, ofrece los mismos montes escabrosos y la misma fertilidad; pero lo que mas atrae la atencion es un árbol de mucha corpulencia y fructífero, el cual ocupa el centro, y percibe por sus raices los jugos nútricos propios al incremento de sus frutas. La culebra voluminosa, escamada y sin colmillos aparentes, se halla al pie ó cepa de ese vegetable y se enrosca en espiral con él; lo que puede muy bien aludir á la estirpe de algun antiquísimo pueblo primitivo poblador de estas tierras entonces en baldías.

¿Qué diremos del ave de Júpiter, símbolo de la potestad, naciente de la cumbre de un cerro empinado?

N° 12. — Cette figure représente en petit un des restes les plus précieux de l'antiquité mexicaine ou guatimaltèque; c'est une médaille de cuivre pur d'un très grand module, habilement sculptée, et d'un travail suave. Elle a deux pouces de diamètre, trois lignes d'épaisseur, et son poids équivaut à un peu plus du poids d'une piastre forte mexicaine. Le vicaire dont j'ai parlé l'a trouvée à *Guatemala;* et il conjecture avec quelque fondement que cette médaille a rapport à l'arrivée des premiers habitants sur ce continent, et dans le lieu célèbre qu'on a depuis appelé *Palenque*. Elle n'a point été frappée au moyen d'un coin; elle a été gravée à la main, à l'aide du compas et du burin, car on voit au centre de la pièce un point creusé par la pointe fixe de quelque instrument géométrique semblable au compas et maintenant inconnu, tandis que l'autre pointe décrivait probablement les trois cercles concentriques et les ornements gracieux qu'on remarque autour de cette médaille sur les deux faces. (*Planche VII.*)

Le sujet représenté sur le dessus est évidemment historique, et traité d'une manière hiéroglyphique ou mystérieuse. Une figure d'homme agenouillé occupe le champ du disque dans l'attitude d'un suppliant et non d'un vainqueur, et sans autre vêtement qu'une sorte de turban et de chaussure. Le visage a de la barbe et point de moustaches; mais la barbe suffit pour faire reconnaître le sexe. Cette figure se trouve placée comme entre deux dangers, c'est-à-dire entre deux têtes d'animaux féroces et menaçants. Ces têtes qui se ressemblent, et dont l'espèce est aujourd'hui inconnue [1], ont de l'analogie avec celle du caïman qui habite ce continent et qu'on appelle en Égypte crocodile; elles semblent chercher à défendre l'entrée de cette contrée, montueuse, boisée et fertile, et par conséquent favorable à la propagation de l'espèce humaine.

Le revers, que nous nommons ainsi, devrait peut-être occuper la face principale; mais nous n'entrerons dans aucun détail à ce sujet, dans la crainte de rencontrer un autre écueil et de tomber de Charybde en Scylla. Le champ présente les mêmes montagnes escarpées et la même fertilité; mais ce qui attire le plus l'attention, c'est un arbre à fruit, très grand, qui occupe le centre, et dont les racines supposées enfoncées au-dessous du sol pompent les sucs nutritifs propres à nourrir ses fruits. Un grand serpent revêtu d'écailles, et sans dents apparentes, est roulé en spirale autour de cet arbre, ce qui pourrait faire allusion à l'origine de l'ancien peuple qui occupa primitivement ces terres lorsqu'elles étaient inhabitées.

Que dire de l'oiseau de Jupiter [2], symbole du pouvoir, qui occupe le haut d'une colline élevée? Qui oserait

[1] Il se pourrait, à la rigueur, que la race d'animaux représentée dans cette médaille fût maintenant perdue, comme le dit Dupaix; mais il serait plus prudent de penser que ces animaux étant figurés d'une manière imparfaite, ne sont autres que les caïmans dont il parle plus bas.

[2] Dupaix prononce, à tort peut-être, que cette figure d'oiseau est celle d'un aigle. Il est plus facile d'y reconnaître, soit un corbeau, soit une colombe, soit un autre oiseau moins caractérisé que l'*oiseau de Jupiter*. Au surplus, l'examen de la médaille même pourrait seule aider à décider ce point. Malheureusement, des deux qui furent trouvées du même module, l'une est restée entre les mains de don Ramon de Ordoñez, et l'autre a été offerte au roi d'Espagne, en juin 1794, par le docteur Cabrera. Toutefois il est à remarquer que le docteur Cabrera, en donnant une explication de cette médaille, croit y voir aussi un aigle tenant un serpent dans son bec, ce qui est devenu le principal élément des armoiries du Mexique.

¿Quién despues de lo visto se atreverá á comentar semejantes enigmas, comparables ó tal vez mas obscuras que las que proponia la famosa esfinge de Tebas? Concluiré y diré que á mi corto juicio lo mas probable es, que el anverso de nuestro medallon explica una emigracion de una nacion la que arriba con sumos trabajos á su destino, y que el reverso anuncia su feliz propagacion.

Es digno de reparo que las gráfilas ó orlas que adornan en ambas hazes las circunferencias del dicho medallon son iguales en contornos á los collares de algunas figuras del antiguo Palenque.

Como la estacion de las aguas se iba poco á poco en retirada, ya me daba alguna esperanza de poder pronto seguir el rumbo del *Palenque*, y deseoso entre tanto de ocuparme con cierta utilidad, salia á menudo á los contornos de esta ciudad á unas dos, tres y cuatro leguas, averiguando de los pueblos, haciendas y ranchos esparcidos por esos dilatados montes, algo anexo á mi comision; no encontré monumentos antiguos del arte, pero sí de la naturaleza, y fueron unas grandes y profundas grutas revestidas desde los cielos hasta los pisos por una variedad infinita y en extremo vistosa de estalactitas y estalacmitas.

Pero ¡quién, Dios mio, habia de discurrir que esta ocupacion inocente, y haciendo parte de mis deberes, habian de hacer de ella un crímen y culparme de traicion acerca de nuestro legítimo soberano Fernando VII! Unos ociosos moradores de esta ciudad, y capitosos natos, aprovechándose siniestramente de la caida del excelentísimo señor de Iturrigaray, me sospecharon ser Frances, lo que es falso, pues soy Austriaco de orígen y de nacimiento, y de inteligencia con dicho excelentísimo señor, en favor de Francia. Sin embargo luego de mi llegada me presenté á esta intendencia é hice manifiesto mis credenciales, y el señor don José Valero, actualmente intendente interino por muerte del propietario, procuró sosegar el pueblo, hubo junta en su casa, compuesta del ayuntamiento, de las dignidades de esta santa Iglesia y de los demas sugetos principales. Se hizo en mi casa la visita de mis papeles, algunos no quedaron satisfechos, pero sí la parte juiciosa; el motor principal de esta capitacion fué un tal Farrera, capitan de estas milicias. Inmediatamente dí parte á ambas superioridades, la de Méjico y la de Guatemala, de las que recibí á vuelta de correo las mas satisfactorias y honoríficas contestaciones, á la vergüenza de estos malvados.

Esta segunda aventura causó mi detencion en esta, y en perjuicio de los progresos anticuarios. Ultimamente, vencidos ya los obstáculos, seguí mi derrota sobre el pueblo de Ocotzingo, á veinte leguas camino del *Palenque*.

N° 13.—Existen en las casas reales del citado pueblo de Ocotzingo dos losas grandes; esta tiene vara y cuarta de longitud, vara de ancho, y cuatro pulgadas de espesor. El color de esta piedra es de un gris obscuro, pesada y de grano compacto. Presenta una figura varonil sin barba,

essayer d'expliquer de semblables énigmes, comparables à celles que proposait le sphinx de Thèbes, ou plus difficiles encore? Pour conclure je dirai que, selon mon faible jugement, le dessus de la médaille figure l'émigration d'une nation qui arrive avec de grandes peines à sa destination, et que le revers représente l'heureux succès de son entreprise.

Il est digne de remarque que les ornements qui enrichissent le tour de cette médaille sont semblables à ceux des colliers qu'on voit à plusieurs figures de l'ancien *Palenque*.

La saison des pluies diminuant peu à peu, et me donnant l'espérance de pouvoir suivre bientôt ma route vers *Palenque*, jaloux de mettre mon temps à profit, je fis nombre d'excursions dans les environs de la ville, à deux, trois, ou quatre lieues, dans les villages et les habitations disséminés dans les montagnes, cherchant ce qui pouvait avoir rapport à ma commission. Je ne rencontrai aucun monument des arts, mais en revanche des productions de la nature; savoir, des cavernes profondes, revêtues intérieurement, du haut en bas, d'une variété infinie de stalactites et de stalagmites très belles à voir.

Mais, hélas! faut-il dire que cette innocente occupation, qui faisait partie de mes devoirs, me fut imputée à crime? on m'accusa de trahison envers notre légitime souverain Ferdinand VII [1]. Quelques oisifs de la ville, gens inquiets, profitant de la chute de señor de Iturrigaray, me dénoncèrent comme Français (ce qui est faux, puisque je suis d'origine et de naissance autrichienne), et m'accusèrent d'être d'intelligence avec ledit señor, en faveur de la France. Cependant, dès mon arrivée, je me présentai à l'intendance; je produisis mes lettres de créance, et le señor don José Valero, alors intendant par intérim par suite de la mort du titulaire, pour apaiser le peuple rassembla chez lui le tribunal, composé des dignitaires de la sainte Église et en outre des principaux habitants. Il se transporta dans ma demeure pour faire la visite de mes papiers; quelques personnes ne se montrèrent pas satisfaites, mais la partie raisonnable de l'assemblée pensa différemment. Le principal moteur de cette avanie fut un certain Farrera, capitaine des milices. Je m'adressai immédiatement aux autorités supérieures de Mexico et de Guatemala, de qui je reçus, à la honte des malveillants, par le retour du courrier, les attestations les plus satisfaisantes et les plus honorables.

Cette seconde aventure occasiona ma détention, au préjudice des recherches dont j'avais à m'occuper. Enfin les obstacles étant levés, je continuai ma route sur le village d'*Ocotzingo*, à vingt lieues dans la direction de *Palenque*.

N° 13.—Il existe dans la maison royale [2] d'*Ocotzingo* deux grandes pierres. L'une a trois pieds neuf pouces de long, trois pieds de large, et quatre pouces d'épaisseur; elle est de couleur gris foncé, pesante, et d'un grain serré; elle représente une figure d'homme sans barbe, travaillée

[1] Ferdinand VII était monté sur le trône, en 1807, depuis que ces expéditions scientifiques avaient été ordonnées par son prédécesseur.
[2] Mairie ou maison commune.

labrada de relieve y con bastante inteligencia, puesta en una actitud incómoda ó penosa, con el cuerpo al frente y la cabeza perfilada. Los brazos y manos parecen atados, en cuanto á las piernas nada podremos decir de ellas, respecto que la fractura que ha padecido esta losa nos priva de su reconocimiento. La única pieza correspondiente á la vestidura que cubre su desnudez, es la faja; pero que proponer de esta singular especie de morrion que adorna y no defiende la cabeza. Ademas se nota un cierto pendiente que cuelga hácia delante. Ahora sí, la mayor dificultad que nos para, es la explicacion histórica de este bajo relieve, y solo lo que puedo aventurar por lo que aparece, es algun prisionero de marca, destinado á ser sacrificado sobre la ara sangrienta de la idolatría.

N° 14. — El otro bajo relieve, puramente historial, tiene de alto una vara y de ancho unas tres cuartas, y el color de la losa es amarillento; parte de la orla que contiene las dos figuras que ocupan el campo son unos geroglíficos distribuidos de varias maneras de los que la vista podrá hacerse cargo mejor que por la explicacion. Solo trataré de lo entallado, y no hay duda ninguna que el artista se esmeró á manifestarnos un coloquio expresivo entre dos personages lampiños, el uno en pie, y el otro sentado, los que parecen ofrecerse dones mutuamente. Aquí vemos en la siniestra del que está sentado un globo superado de una corona de tres radios, y el que está levantado se repara tener ambas manos ocupadas, aunque dañadas por la serie del tiempo, y asi nada se apercibe que pueda hacer descubrir lo que tenian. En cuanto al vestimento nada reconocemos de decidido en él, y si acaso, es tan raro ó transparente que se acerca á la desnudez, con la precaucion generalmente que notamos en sus estatuas de bulto ó de relieve, de siempre esconder debajo de una amplia faja las partes que el pudor procura ocultar. Los casquetes que cubren sus cabezas son bastantemente complicados, pues vemos en el de la figura pedestre, compuesto en parte de los dos extremos de una ave (tal vez de los del águila), la cabeza coronada de un círculo figurado, y la cola larga y esponjosa, con sus penachos y otros agregados en la parte superior. El de la en reposo es menos laboriado, pero tambien tiene variedad de piezas las que para mí no son susceptibles de explicacion. Se hallan actualmente estos dos actores en una situacion pacífica, pues no reconocemos en ellos armas algunas defensivas ó ofensivas.

Esta losa y la anterior son unos despojos que hacian parte del ornato y comento de unos antiguos edificios, distantes de este pueblo dos leguas y al rumbo oriental, situados en un parage llamado en lengua de los Zendales Tonilá, el que significa en la castellana casas de piedra.

N° 15. — Pero antes de nuestro arribo en el dicho sitio, y á poco trecho, hallamos esparcidas en la superficie

en relief avec assez d'adresse, et dans une attitude pénible; le corps est vu de face et la tête de profil; les bras et les mains paraissent liés derrière le dos; quant aux jambes, nous n'en pouvons rien dire, cette pierre étant brisée à l'endroit des genoux [1]. La seule pièce de vêtement est une ceinture qui couvre la nudité; on ne sait que dire de la singulière espèce de casque qui orne sa tête sans la défendre. En outre, on remarque un certain appendice autour du cou [2]. Il serait fort difficile de donner une explication de ce bas-relief : la conjecture la plus plausible, d'après ce qui en reste, c'est qu'il représente quelque prisonnier de distinction, destiné à être sacrifié sur les autels sanglants de l'idolâtrie. (*Planche VIII.*)

N° 14. — L'autre bas-relief, tout-à-fait historique, a trois pieds de haut et deux pieds trois pouces de large. La couleur de la pierre est jaunâtre; une partie de la bordure, qui encadre les deux figures occupant le centre, consiste en divers hiéroglyphes dont la vue peut rendre compte mieux que la description la plus détaillée. Nous ne nous occuperons que du travail de sculpture; il n'y a pas de doute que l'artiste n'ait eu l'intention de représenter un colloque expressif entre deux personnages sans barbe : l'un est sur ses pieds, l'autre est assis, et ils semblent s'offrir mutuellement des présents. On voit dans la main gauche de celui qui est assis un globe surmonté d'une sorte de couronne composée de trois pointes; celui qui est debout paraît avoir les deux mains occupées, mais elles ont été endommagées par le temps, de sorte que l'on ne voit point ce qu'elles tenaient. On ne reconnaît clairement aucune partie du vêtement; ou bien, il est si léger et si transparent, qu'il se confond avec le nu, mais avec la précaution qu'on remarque dans toutes les figures en bas-relief ou en ronde bosse sculptées par ces anciens peuples, de cacher toujours sous une ample ceinture les parties que la pudeur demande de couvrir. Les coiffures en forme de casques, qui recouvrent leurs têtes, sont assez compliquées; celle de la figure qui est sur ses pieds est composée en partie des deux extrémités d'un oiseau, peut-être de l'aigle; la tête entourée d'un cercle, surmontée d'une crête ou d'autres ornements, et la queue large et épaisse. Celle de la figure assise est moins travaillée, cependant elle est composée de plusieurs pièces qui ne me paraissent guère susceptibles d'être expliquées. Ces deux personnages sont, du reste, en action très pacifique, car on ne leur voit aucune arme offensive ni défensive. (*Planche VIII.*)

Cette pierre et celle dont nous avons parlé précédemment sont des fragments qui faisaient partie de la décoration de plusieurs édifices antiques situés à deux lieues à l'est du village, en un lieu nommé, dans la langue des Zendales, *Tonila*, qui signifie en espagnol *casas de piedra* (maisons de pierre).

N° 15. — Avant d'arriver dans cet endroit, et à peu de distance, nous trouvâmes éparses, sur un terrain inculte,

[1] Nous devons faire remarquer que Dupaix n'est pas ici d'accord avec le dessinateur qui, naturellement, a dû examiner son modèle plus attentivement. Le personnage dont il s'agit paraît à genoux, les jambes cachées en arrière, ce qui serait d'accord avec le reste de l'attitude.

[2] Cet appendice ne serait-il pas l'indication d'une sorte de garrot propre à la strangulation?

de un prado varias figuras de bulto ó de cuerpo entero y de piedra, todas degolladas y tiradas en el suelo. Esta y la del nº que sigue son las de mas integridad; y asi comenzando la descripcion por la primera, esta tiene en el estado actual, una vara y media pulgada de altura y de un ancho proporcionado, sin contar el pedestal de dos varas y de figura prismática, con quien hacia cuerpo. La piedra es dura, de color ceniciento y de buena escultura. Con justa razon echaremos á menos la cabeza y sus insignias, parte esencial de una estatua, y averiguar de ellas su representacion. Los brazos cruzados sobre el pecho, y juntos los pies. Parece que un túnico largo le cubre, salvo las manos, enteramente el cuerpo, y sobre él una especie de escapulario. Este bulto ó idolo, por su postura reverencial y por la vestidura, parece indicarnos mas bien un sacerdote gentílico que un simulacro autorizado.

Nº 16. — La estatua que sigue es de la misma materia é igualmente bien esculpida. Presenta el cuerpo mutilado de una muger sin cabeza, pies, ni manos, vestida de túnico, con una especie de falda sobrepuesta y dividida por delante á manera de una cortina para abrir y cerrar; ademas nace de la cintura un delantal adornado con simetría y gracia y va bajando hasta los pies. Por lo que nos queda de este tronco harto nos convence que su forma primitiva era dispuesta con proporcion; pero ¿cuál habrá sido su destino en aquellas remotas edades? Diremos que asi como tributaban á sus dioses materiales homenages, al igual no carecian de diosas intituladas que invocaban en sus calamidades.

Nº 17. — Despues de haber contemplado buen rato y dibujado estos desgraciados simulacros, desterrados de sus hogares y guillotinados, y dejando á sus templos profanos vacíos, me separé de ellos para investigar sus ruinas, las que permanecen á un tiro de bala de cañon y ocupan en un clima sano y caliente parte de la falda de un cerro de mediana altura. En un plano inclinado con suavidad hácia á la entrada, por la que se sube por una gradería de piedra extensa, y ya muy desordenada, luego se presentan cinco adoratorios, tres cubiertos, y dos al aire, y delinean en perspectiva tres términos; en el primero vemos los dos menores de ellos y preceden lateralmente al mayor; este en el centro de segundo y de tercero los dos cerritos artificiales. En cuanto á la edificacion de los tres primeros son dirigidos sobre un mismo plan, materiales y adornos con sus atrios formados por unas piedras grandes, escuadradas y de afilar, y lo propio para las murallas y techos enlucidos con mezcla de cal y arena. Las puertas, bóvedas y techados se concluyen angularmente, y las ventanas en cuadro; una especie de friso adorna los cuatro lienzos, y la distribucion interior consiste en tres piezas: la que ocupa el medio es propiamente el lugar distinguido en donde colocaban el ara y el ídolo; las otras dos á los costados.

plusieurs figures de pierre en ronde bosse, toutes brisées et renversées sur le sol. Les deux qui sont présentées sous les numéros 15 et 16 sont les plus entières que nous ayons trouvées. La première, dans son état actuel, a un peu plus de trois pieds de haut et est d'une largeur proportionnée, sans compter une sorte de piédestal de six pieds, de figure prismatique, avec lequel elle fait corps. La pierre est dure, de couleur grisâtre, et sculptée avec soin. Nous regrettâmes la tête et ses ornements, partie la plus essentielle, et qui pouvait faire découvrir le sujet représenté. Les bras sont croisés sur la poitrine, et les jambes (ou indications de jambes) sont serrées l'une contre l'autre; le corps semble couvert, à l'exception des mains, par une grande tunique [1] sur laquelle serait une sorte de scapulaire. Cette statue, par son attitude religieuse et son vêtement, indiquerait plutôt un membre du sacerdoce de l'ancien culte, qu'une divinité.

Nº 16. — La figure représentée sous ce numéro est de la même matière et d'un travail aussi soigné que la précédente; elle offre le corps d'une femme, dont la tête, les pieds et les mains manquent. Elle est vêtue d'une tunique avec une sorte de jupe par-dessus, divisée et relevée à droite et à gauche en forme de draperie; à partir de la ceinture descend jusqu'en bas un ornement symétrique et gracieux. L'examen de ce tronc nous donna la certitude que sa forme primitive était bien proportionnée. Mais, quelle fut sa destination dans les siècles reculés? Nous dirons seulement que, puisque ces anciens peuples offraient leurs hommages à des dieux matériels, ils ne manquaient pas sans doute de déesses qu'ils invoquaient aussi dans leurs calamités. (*Planche IX.*)

Nº 17. — Après avoir contemplé et dessiné ces malheureux simulacres, mutilés, arrachés de leurs sanctuaires profanes et traînés sur la terre, je les laissai pour aller explorer les ruines des temples à une portée de canon. Ils occupent une position saine et chaude sur le penchant d'une colline de moyenne hauteur. Un large escalier de pierre, maintenant en ruine, facilite la montée d'une pente douce, jusqu'au lieu où se trouvent cinq temples ou oratoires, dont trois sont couverts et deux sont en plein air; ils sont rangés sur trois lignes; le plus grand est au centre; deux, plus petits, sont en avant sur les côtés; et les deux autres, qui consistent en deux buttes ou pyramides artificielles, sont en arrière. Les trois premiers sont construits d'après un même plan; les matériaux et les ornements sont aussi les mêmes. Les salles sont formées de grandes pierres taillées, posées symétriquement; les murailles et les toits sont recouverts d'un enduit de chaux et de sable; les portes et les plafonds se terminent en angle, et les fenêtres sont de forme carrée; une sorte de frise orne les quatre faces à l'extérieur; l'intérieur consiste en trois pièces: celle du milieu est, selon toute apparence, le sanctuaire où l'on plaçait l'autel et l'idole; les deux autres sont de chaque côté. Les deux éminences coniques ont été élevées en pierre et revêtues

[1] Il paraît plus probable, d'après le dessin de Castañeda, qu'il n'y a pas de tunique, et que la partie inférieure de cette statue se termine d'une manière fantastique, à la manière des Termes, comme cela s'est pratiqué dans l'enfance de l'art, chez presque tous les peuples.

Los dos conos erigidos con piedra y mezcla de unas veinte varas de eje y doscientos pasos ó varas de base, terminaban el último punto de la visual. Estas dos figuras piramidales son las únicas de las que he observado que se hallan enteras ó con su cúspide sin seccion; siempre la tienen, para con ella formar una plazuela redonda ó cuadrada para el uso de sus ritos. La fachada principal del oratorio mayor reconoce el rumbo del occidente, las de los menores son frente por frente y reconocen igualmente sus puntos cardinales.

Ultimamente concluido el pleno reconocimiento de estas obras me regresé en el pueblo de Ocotzingo con la efectiva determinacion de emprender la ruta del *Palenque.*

d'un enduit; elles ont soixante pieds de hauteur et environ six cents pieds de tour. Ces deux pyramides, les seules, parmi celles que j'ai observées, qui soient terminées en pointe, achèvent la perspective; ordinairement elles ont une plate-forme, ronde ou carrée, destinée à la célébration des cérémonies du culte. La façade principale du plus grand temple est tournée vers l'occident; les façades des deux plus petits sont tournées l'une vers l'autre, mais chacune répond à l'un des points cardinaux. (*Planche X.*)

Après une entière reconnaissance de ces monuments, je revins à *Ocotzingo,* avec la détermination de me mettre en route pour *Palenque.*

EL PALENQUE.

Pueblo situado á unas ocho jornadas desiguales de este, por unos caminos, si se puede llamar asi, unas veredas estrechas, escabrosas, culebreando por montes y precipicios, á veces en mula, á pie, en silla de brazos y en hamaca; y verse obligado en ciertos parages á pasar sobre unos puentes, ó por mejor decir, sobre unas ramas de árboles mal puestas, ó mal aniveladas, y por unas tierras aunque frondosas, desiertas y despobladas; y tener que dormir á todo viento, exceptuando unos pocos pueblos y ranchos.

Con el motivo de nuestras cargas y hamacas llevábamos con nosotros unos treinta á cuarenta Indios, de huesos y nervios. Finalmente despues de haber experimentado en el discurso de este largo y penoso viage toda clase de incomodidades, arribamos con salud, por la gracia divina, al pueblo del Palenque Nuevo, objeto principal de esta tercera y real expedicion.

El pueblo del Palenque Nuevo es curato del obispado de Chiapa, y subdelegacion sujeta á la intendencia de Ciudad Real, y á unas ochentas leguas de ella y al rumbo oriental. Es una poblacion crecida, compuesta de la república de los indigenas, de la gente blanca y de los pardos. Ocupa una porcion de terreno desigual y debajo de un clima caloroso y húmedo, pero sano, á unos diez y siete grados de latitud norte, susceptible con el cultivo de mucha amenidad; sin embargo hay algunas plantaciones útiles v. g. el achiote, el arroz, el cacao y otros productos fructíferos poco conocidos en otras partes, y las piñas nacen en los campos sin cultivo. Los contornos inmediatos, son unas alternativas de montes, savanas, rios y arroyos; y producen ciertos árboles, altos y corpulentos, cuyas cortezas ya envejecidas y reducidas á polvo sirven de sahumerio en los templos, y es un estoraque muy sensual, llamado por los Indios en su lengua, Zendal Fieconti.

Inmediatamente que se suspendieron las aguas en la atmósfera, me transferí con el mayor anhelo al celebrado sitio, llamado con impropiedad Palenque Viejo; pues el nombre es nuevo, puesto posteriormente por los

PALENQUE.

Palenque est situé à huit journées de marche d'*Ocotzingo.* Le voyage est très fatigant; les chemins, si on peut les nommer ainsi, ne sont que des sentiers étroits et difficiles, qui serpentent à travers les montagnes et les précipices, et qu'il faut suivre, tantôt sur des mulets, tantôt à pied, tantôt porté à bras et dans des hamacs. En certains endroits il faut passer sur des ponts, pour mieux dire, sur des troncs d'arbres irrégulièrement assemblés, et à travers des terrains couverts de bois et entièrement déserts; de plus, il faut dormir en plein air; car on ne rencontre qu'un fort petit nombre de villages ou d'habitations.

Nous emmenâmes avec nous trente ou quarante Indiens vigoureux, pour porter nos hamacs et nos autres bagages. Après avoir éprouvé, dans le cours de ce voyage, toutes sortes de fatigues et d'incommodités, nous arrivâmes, avec la grace de Dieu, au village de *Palenque Nuevo,* but principal de cette troisième expédition.

Ce village est une paroisse de l'évêché de Chiapa, et relève de l'intendance de Ciudad-Réal, dont il est éloigné d'environ quatre-vingts lieues à l'est. Sa population est assez considérable, et est composée des indigènes, d'une partie de blancs et d'une partie de métis. Il occupe un terrain bas et inégal, dans un climat chaud et humide, sans être malsain, au dix-septième degré de latitude nord, et susceptible d'être fort embelli par la culture. On y voit croître, sans nul soin, quelques végétaux utiles, tels que l'achiote (espèce d'oranger), le riz, le cacao, et d'autres arbrisseaux fructifères peu connus sur d'autres points; les ananas y croissent également. Les environs présentent alternativement des montagnes, des savanes, des ruisseaux et des rivières. On y trouve une certaine espèce d'arbres très grands, dont l'écorce vieillie et réduite en poussière sert d'encens dans les églises, et a un parfum très agréable. Les Indiens la nomment dans leur langue, *Zendal Fieconti.*

Dès que les pluies qui régnaient alors eurent cessé, je me transportai avec empressement au lieu célèbre improprement nommé *Palenque Viejo* (Vieux Palenque); car ce nom est nouveau, et lui a été donné postérieure-

Españoles. Concluiremos por último que asi como desaparecieron sus primitivos moradores, se llevaron con ellos su legítimo apellido. Lo único que de esta antiquísima nacion nos resta es el lastimoso esqueleto ó norma de sus bellas artes que ya no ha de renacer.

Mide al suroeste del pueblo dos leguas largas de extension. Parece que edificaron esta ciudad á las faldas altas de la entrada de una serranía ardua, para que en los acaecimientos improvistos, encontrasen una segura retreta. A mas de lo útil, supieron aprovecharse de lo vistoso que franquea ó proporciona esta eminencia, hermoseada por la frondosidad de unos vegetables corpulentos. El agua, este elemento universalmente útil, circula aquí con un murmullo agradable al oido y á la vista, un líquido homogéneo y cristalino, entre unas estrechas cañadas adornadas de flores montesas, sencillas y olorosas. Semejantes sitios favorecidos por la naturaleza, no pueden ser privados de vivientes, y asi se verifica por el gran número de animales, cuadrúpedos y volátiles mayores y menores, que se complacen en reproducir su especie en estas pacíficas soledades.

Ya satisfecho de la contemplacion de esta dichosa comarca, llevé mi atencion al reconocimiento de sus obras arquitectónicas, y empecé por el edificio de mas volúmen.

En cuanto á las dimensiones de los dichos monumentos, solo trataré de las primordiales, extension y altura; y en las generales se podrá consultar la escala plana graduada por líneas, pulgadas y varas. Tambien será del caso tener á la mano los planes ignográficos orientados por unas agujas ó saetas. Y por ahora solo me limitaré á una superficial descripcion de sus planes ó extensiones alzados y materiales; y por lo respectivo al mérito arquitectónico, esculturas, geroglíficos y demas adornos hablaré de ellos á parte, por no interrumpir el discurso.

En este mismo sitio y en un plano que los Indios desmontaron, el que en los tiempos antiguos formaba una plaza en frente del monumento grande, y para tenerlo, en esa temporada, mas á nuestra voluntad y poder presenciar las excavaciones, hice levantar unas cabañas formadas de estacas, y cubiertas enteramente de unas hojas muy parecidas á las del plátano; pues las necesitabamos para resguardo, contra el sol, agua y animales.

N° 18. — Plan geometral del edificio mayor, para facilitar la inteligencia de sus dimensiones, y repartimientos de las piezas interiores.

N° 19. — Este número hará ver un mole de construccion piramidal, asentado sobre una base cuadrilonga, compartido en tres cuerpos, por disminucion hácia el centro, de unas trecientas sesenta varas de perímetro, y de unas veinte de eje, fabricado con piedra, cal y arena. Habia en la fachada que señala el rumbo oriental, una gradería amplia, de losas escuadradas, la que servia de introduccion á la entrada principal, y una capa de mezcla sólida y enlucida cubria la superficie de esta volumi-

ment par les Espagnols. Il faut en conclure que ses premiers habitants, ayant disparu de la surface du globe, ont emporté avec eux son nom primitif. Tout ce qui reste de cette antique nation, c'est le squelette déplorable de monuments des arts qui sont tombés pour ne plus renaître.

Ces restes gisent à deux grandes lieues au sud-ouest du village. Il paraît que la ville avait été bâtie sur la pente de collines, à l'entrée d'une chaîne élevée qui, dans des circonstances graves et imprévues, pouvait offrir une sûre retraite. L'agréable se trouvait, dans cette position, joint à l'utile, par l'abondante végétation qui couvre et décore ces collines. Une eau limpide dont le murmure plaît à l'oreille, autant que sa vue plaît aux yeux, serpente au milieu des fleurs des montagnes, qui répandent dans l'air un doux parfum. Un site aussi favorisé par la nature ne pouvait manquer d'attirer les êtres vivants, et c'est ce que fait voir encore le grand nombre de quadrupèdes et d'oiseaux, qui se plaisent et se reproduisent dans ces paisibles solitudes.

Après avoir contemplé cette riche contrée, je portai toute mon attention sur les œuvres d'architecture qui y subsistent encore, et je commençai par l'édifice le plus considérable.

Je n'indiquerai que les principales dimensions de ces monuments, en longueur, largeur et hauteur; pour le reste on pourra consulter l'échelle divisée par pieds, pouces et lignes. Il sera bon aussi d'avoir à la main les plans orientés au moyen d'une flèche (dont la pointe indique le nord). Je me bornerai à une courte description de leur apparence extérieure, et des matériaux avec lesquels ils sont construits. Quant au mérite architectonique, à celui des sculptures, des hiéroglyphes et autres ornements, j'en parlerai à part, pour ne pas interrompre le discours.

J'ai oublié de dire que dans ce même endroit, sur une esplanade que nos Indiens déblayèrent pour nous, et qui formait anciennement une place devant le plus grand monument, je fis élever quelques cabanes de pieux, recouvertes de feuilles d'arbres semblables à celles du platane, et qui nous furent fort utiles pendant ce séjour temporaire, pour nous mettre à l'abri des éboulements et des excavations, pour nous garantir du soleil, de la pluie, et aussi pour nous défendre contre les animaux sauvages.

Le numéro 18 offre le plan géométral de l'important édifice que je vais décrire, et facilitera l'intelligence de ses dimensions et de sa distribution intérieure. (*Planche XI.*)

Le numéro 19 fait voir d'abord une masse de construction pyramidale assise sur une base présentant un carré long, et qui consiste en trois corps s'élevant en talus l'un au-dessus de l'autre. Cette base a mille quatre-vingts pieds de tour, et soixante pieds de haut. Elle est construite en pierre, chaux et sable. Au milieu de la façade qui regarde l'orient se trouve un grand escalier en pierres taillées, qui conduit à l'entrée principale. Toute la construction était recouverte d'un enduit solide et brillant.

nosa obra. El basamento es formado de unas piedras sillares, con una cornisa cuadrada y muy saliente.

En el plano del último cuerpo de ese zócalo ó atrio, domina y con magestad el edificio máximo, en que emplearon con eleccion y prodigalidad piedra, cal y yeso, de la mejor especie, formando con su reunion unas murallas de mucha robustez. Su plan cuadrilongo, proyecta un ámbito de ochenta varas en cada lado mayor, y en los menores cuarenta y ocho varas, y la totalidad de su perímetro doscientas y cincuenta seis varas. Su alzado exterior tendrá unas doce varas. Las paredes maestras tienen una vara y tercia de grueso, algunas menos. Estan divididas las que forman los corredores por unos entrepaños y por unos vanos alternativamente, los que procuran luz clara. Las puertas varian en cavidades, y por lo general carecen de teleras; las hay desde cuatro varas hasta una y media de alto, y de ancho desde cinco varas hasta media vara. En cuanto á las ventanas, se diferencian considerablemente en tamaños y configuraciones, por lo cual se necesitará recurrir á su estampa. Se han reunido para mejor efecto y comparacion, las varias formas de ventanas, esparcidas en este laberinto ó intrincada obra, debajo de un mismo número, las que delinean con exactitud diferentes figuras regulares de geometría. Todos los vanos son muy limitados.

Los suelos tienen por cimiento piedra y arena conglutinadas, y por encima una capa gruesa de mezcla dura y bruñida. Las bóvedas tienen de altura sobre el nivel del piso siete varas, y con la gran particularidad de ser todas angulares y con troncaduras en sus cúspides, y ocupan sus logares unas losas de á vara puestas transversalmente. Los techos siguen en cierto modo el mismo órden que las bóvedas, y en lugar de tejas estan cubiertos y revestidos de lajas grandes y bien reunidas, las que, para decirlo asi, eran á prueba de bomba.

Todo este gran cuerpo era enlucido vistosamente interior y exteriormente, y coronado por un friso liso y muy ancho, encerrado entre unas molduras dobles y cuadradas. Las dos escaleras interiores frente por frente una de otra facilitan la bajada al patio grande, ellas son bien ejecutadas, con piedra sillar, de una media vara de alto y otra de piso.

N° 20.—La presente lámina hará ver el corte vertical de los corredores, salas ó cuadras, y algunas vistas de edificios, contenidos en el gran cuadrilongo.

N° 21.—Este edificio es uno de los interiores y aislado, de una bella conservacion, salvo el tejado. Su construccion varía algo del primero, pues el miembro que llamaremos arquitrabe, es de una hechura muy particular, se forma de unas lajas grandísimas de un grueso proporcionado é inclinadas, formando con la muralla un ángulo agudo: este alero ó compluvio debia servir de abrigo contra las intemperies. Sirve de sustentáculo á un ancho friso, terminado por dos molduras de piedra,

Le soubassement est revêtu de pierres de taille, et chaque division offre une corniche carrée très saillante.

Au-dessus de cette masse pyramidale s'élève avec majesté le plus grand édifice de cette ancienne ville. On a prodigué pour sa construction, la pierre, la chaux et le gypse de la meilleure qualité, afin d'en former des murailles d'une solidité parfaite. Le plan de cet édifice qui présente, comme sa base, un carré long, a deux cent quarante pieds sur les grands côtés, cent quarante-quatre sur les petits côtés, et sept cent soixante-huit pieds de périmètre ou de tour. Sa hauteur est de trente-six pieds. Les murailles principales ont quatre pieds d'épaisseur, et quelques autres moins. Celles qui forment les corridors sont divisées en pleins et en vides pour donner passage à la lumière. La grandeur des portes varie, et en général rien n'indique qu'elles aient été pourvues de ferrures; elles ont depuis quatre pieds et demi jusqu'à douze pieds de haut, et depuis un pied et demi jusqu'à quinze pieds de large [1]. Quant aux fenêtres, elles diffèrent considérablement entre elles pour la forme et la grandeur. C'est pourquoi il est nécessaire de recourir à la planche XVIII, où l'on a réuni, afin d'en faciliter la comparaison, toutes les formes de fenêtres mises en usage dans cet édifice compliqué, et qui représentent diverses figures géométriques. En général, les vides y sont très restreints.

Les planchers sont un assemblage cimenté de pierre et de sable recouvert d'un enduit épais, dur et poli. Les voûtes ont vingt-un pieds d'élévation au-dessus du sol, et forment toutes un angle tronqué au sommet, et déterminé par des pierres posées transversalement, ayant jusqu'à trois pieds de longueur. Les toitures suivent à-peu-près le même système que les voûtes intérieures, et, au lieu de tuiles, elles sont recouvertes de grandes dalles bien jointes, qui seraient même à l'épreuve de la bombe.

Tout l'édifice était revêtu d'un enduit brillant, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, et couronné par une frise large et unie, encadrée par deux corniches doubles, de forme carrée. Deux escaliers intérieurs, placés en face l'un de l'autre, facilitent la descente dans la grande cour; ils sont bien construits en pierres taillées, d'un pied et demi de hauteur et d'épaisseur. (*Planche XII.*)

Le numéro 20 représente la coupe verticale des corridors, des salles et autres parties d'édifices contenus dans le grand parallélogramme. (*Planche XIII.*)

Sous le numéro 21 est figuré un des édifices intérieurs et isolés. Il est couvert et d'une belle conservation, sauf le toit. Sa construction diffère un peu de celle du premier; l'architrave est d'une forme particulière, et composée de très grandes dalles d'une épaisseur proportionnée, posées en pente, de manière à former avec la muraille un angle aigu. Cette espèce d'auvent servait sans doute d'abri contre les intempéries. Une large frise s'élève au-dessus, et est encadrée par deux corniches en

[1] Il est à remarquer que, contrairement à l'usage suivi généralement chez tous les peuples, un assez grand nombre de portes à *Palenque* étaient plus larges que hautes.

la inferior de mas ancho que la superior. La extension del frente llega á veintiocho varas y de anchura nueve. Por lo que toca á lo interior solo se registra un salon ó cuadra prolongada. La configuracion de sus puertas y de su ventana llama mucho la atencion.

N° 22. — Consiste este número en representarnos un monumento raro, es decir una elegante torre cuadrada, de figura piramidal, de cuatro cuerpos menguantes, y divididos por unas anchas molduras, edificada con piedras, arena y tierra, y sobre el todo una espesa capa de mezcla almagrada; con su puerta adornada de dintel y jambas de un aspecto sencillo y noble. Cada alto recibe su luz por cuatro ventanas de marca mayor; veinte y cinco varas tiene de altura y diez en cuadro.

N° 23. — Aqui solo se registra lo interior, manifestado por el corte vertical; en él se ve la gradería de cada cuerpo trazada por unas líneas diagonales.

N° 24. — Los planes señalados por su respectivo número, consisten en tres salones subterráneos ó cuadras paralelas, de treinta varas de longitud, y de latitud dos varas y dos tercias; fabricados con solidez y órden, con sus cornisas y bóvedas angulares, tienen sus escaleras, y varias puertas de comunicacion entre ellas.

N° 25, 26. — Se encuentran varias mesas ó camas, pues á primera vista, despues con reflexion, se inclina uno á considerarlas respecto al sitio tenebroso y silencioso, de aplicarlas con mas verosimilitud al servicio de los difuntos, v. g. como de ara para sus ofrendas, ó de piedra sacrifical; las hay de dos varas y tercia de largo y una vara y media de ancho; y las hay algo menores. Son unas losas escuadradas con esmero, bien aniveladas, sin escultura alguna, de un grueso proporcionado, con sus cuatro pies formados por unos prismas de base cuadrada y de una mediana altura.

pierre, dont celle inférieure est plus large que l'autre. La façade a quatre-vingt-quatre pieds d'étendue, sur vingt-sept pieds de profondeur. Dans l'intérieur on remarque seulement une salle carrée de forme alongée. La configuration de ses portes et de sa fenêtre est faite pour exciter l'attention [1]. (*Planche XIV.*)

Le numéro 22 représente un monument très rare, qui consiste en une tour élégante, carrée, et de forme pyramidale, composée de quatre étages divisés par de larges corniches. Cette tour est construite en pierre, terre et sable, et est revêtue d'un enduit dans lequel on a mêlé de l'oxide de fer. La porte est ornée de son linteau et de ses jambages, d'un goût simple et noble; chaque étage reçoit la lumière par quatre grandes fenêtres. La hauteur totale est de soixante-quinze pieds, et la largeur de trente en carré. (*Planche XV.*)

Sous le numéro 23 se voit la coupe verticale de cette tour, avec l'escalier diagonal qui monte à chacun des quatre étages. (*Planche XVI.*)

Les plans figurés sous le numéro 24 représentent trois corridors souterrains, de forme carrée très alongée, n'ayant que huit pieds de large, sur quatre-vingt-dix de long. Ils sont construits avec solidité, et sont revêtus intérieurement de corniches; les plafonds sont de forme angulaire; les escaliers sont bien conservés; des portes de communication existent entre les salles. (*Pl. XVII.*)

N° 25, 26. — On trouve dans ces souterrains des sortes de tables ou de lits qui, au premier abord, et même après réflexion, peuvent être considérés, vu le lieu obscur et silencieux qu'ils occupent, comme ayant servi aux cérémonies funèbres. Ces tables étaient peut-être des autels pour les offrandes ou pour les sacrifices; elles ont sept pieds de long et quatre pieds et demi de large; d'autres sont plus petites. Ces pierres sont taillées avec soin, bien polies, sans aucune sculpture, et d'une épaisseur proportionnée; elles sont soutenues par quatre supports en pierre, de forme carrée, et d'un pied et demi de hauteur. (*Planche XVIII.*)

DE LA ARQUITECTURA DEL PALENQUE.

Parece por el reconocimiento práctico, que los materiales que emplearon en sus monumentos arquitectónicos, y en su direccion en cuanto al repartimiento de piezas, desde los cimientos hasta el pináculo, que lo sólido, lo serio, lo magestuoso en fin, fueron la base radical de su edificacion, dándole á mas por trono unos robustos zócalos, elevados y dominantes, propios á ensalzar las obras, proporcionándolas seguridad y extension de vista; con la rigorosa escrupulosidad de orientar las fachadas de sus edificios públicos, lo cual seria en su gobierno político ó religioso una ley inveterada; asi mismo los planes eran unos cuadriláteros rectángulos, y con la laudable máxima, fundada desde luego sobre el respeto

DE L'ARCHITECTURE DE PALENQUE.

Un examen attentif fait reconnaître que, dans les matériaux employés par les anciens habitants de *Palenque* pour la construction de leurs édifices, et dans la distribution de toutes les parties, depuis les fondements jusqu'au sommet, la solidité, la gravité, la majesté étaient les caractères principaux qu'ils recherchaient. Ils élevaient leurs monuments sur plusieurs fortes assises ou terrasses, comme sur une sorte de trône, ce qui semblait les grandir encore, et leur donnait l'avantage de la sûreté de position et d'une vue étendue. Ils ne manquaient jamais d'orienter les façades des édifices publics, obligation qui provenait sans doute d'une ancienne loi politique et religieuse [2]. Leurs plans offraient toujours des carrés

[1] La fenêtre qu'on voit sur la façade, où les portes sont en grand nombre, est fort petite, et a la forme du *tau*, T.

[2] Dupaix, en parlant de l'usage d'*orienter* les édifices, ne veut pas dire que cet ancien peuple tournait toujours la façade principale de ses temples vers l'orient. Selon l'usage adopté pour les anciennes églises chrétiennes, le mot *orienter* se prend en sens inverse, les autels étant toujours à l'est, et

que suponian peculiar á los templos de los dioses, colocándolos en una region mas exaltada, sin el cielo con la tierra; y para mas deslumbramiento y llamar la atencion pública, revocaban y enlucian paredes y techos, al parecer, de almagre fino, color favorito que igualmente solian usar en otros lugares.

Todas las puertas, ventanas y demas vanos existen sin defensa, salvo el de la puerta principal, y algunos otros pocos, pues únicamente tenian y lateralmente tres nichos de una cuarta en cuadro, y otra de profundidad, fabricados en el grueso interior de la pared, puestos en una línea vertical con sus intervalos; y en el centro del vano de cada uno, á manera de argolla, habia un cilindro fijado por sus dos extremos, y haciendo pasar por ellos unas sogas ó cosa semejante de un lado al otro lado de la entrada, protegia á los moradores. Ah! qué tiempos tan felices! Cuando hoy dia apenas, para decirlo asi, basta una batería de cañones.

Debemos echar menos que en unas obras manejadas por unos arquitectos hábiles, omitiesen la construccion de la bóveda semicircular, mas airosa y esbelta, é igualmente otras curvas que sirven de tanto lucimiento, cuando las saben aplicar en sus debidos lugares. Solo usaban de las rectas, y con ellas trazaban sus cuadriláteros rectángulos, de varios diámetros, ángulos de diversos grados desde el agudo hasta el obtuso. Tenian una cierta predileccion para las rectas, tal vez mas cómodas en su manejo; la experiencia enseña en los operarios que las piedras escuadradas exigen menos labor para su colocacion que las curvilíneas; pues no podian ignorar á mas el tipo existente en la misma naturaleza, en la formacion de las cuevas y otras obras subterráneas.

Otro objeto y mas interesante que el anterior que tambien parece ignoraban, habiendo empleado tanta variedad de piedras en sus fábricas, no hayan echado mano al ladrillo, piedra artificial y de un uso tan general y de fácil formacion, cuando las naciones antiguas mejicana y zapoteca lo solian destinar á ciertas obras. Pero como quiera que esta tenia á una legua y media al poniente la proporcion de unas canteras bien provistas de dichos materiales, con ese recurso natural, menos apreciarian lo artificial. Tambien parece extraño, que teniendo á mano varias maderas propias á la construccion, no hiciesen en sus edificaciones uso alguno conocido, salvo que el lapso del tiempo las haya reducido á polvo; prueba en todo caso, y nada equívoca, de la ancianidad de estos monumentos.

Las escaleras grandes y exteriores variaban en propor-

longs ou rectangles, et ils avaient le soin, fondé sur le respect que méritent les temples des dieux, de les placer sur les points les plus élevés, pour ainsi dire, entre le ciel et la terre. En outre, pour leur donner plus d'éclat et appeler l'attention des peuples, ils revêtaient les murs et même les toits, selon ce qui paraît encore, d'un enduit fin et poli d'oxide de fer, enduit dont la couleur était en grande faveur, et dont on se servait également pour d'autres édifices.

Toutes les portes, fenêtres et autres ouvertures étaient sans fermeture, excepté l'entrée principale, et un petit nombre d'autres qui avaient sur les côtés trois trous de neuf pouces en carré, et autant en profondeur, pratiqués dans l'épaisseur du mur verticalement l'un au-dessous de l'autre. Une barre cylindrique était fixée par ses deux extrémités dans chaque trou, et une corde, ou quelque chose de semblable, passée d'un côté à l'autre de l'entrée, protégeait les habitants contre les attaques extérieures. Heureux temps! l'artillerie n'était pas encore inventée.

Il est à remarquer que, dans des ouvrages construits par d'aussi habiles architectes, on n'ait pas fait usage de la voûte demi-circulaire, non plus que d'autres courbes dont les formes sont si agréables quand on sait les employer à propos [1]. Ils ne se servaient que de lignes droites, et traçaient des rectangles de diverses grandeurs, et des angles plus ou moins aigus ou obtus. Ils avaient une certaine prédilection pour la ligne droite, comme étant plus commode dans les travaux architectoniques. L'expérience a enseigné aux ouvriers que les pierres carrées exigent bien moins de peine pour leur placement que celles qui sont curvilignes; cependant ils ne pouvaient méconnaître ce type offert par la nature même, lorsqu'elle forme des grottes ou autres cavités souterraines.

Une autre chose digne de remarque, c'est que, bien qu'ils aient employé une grande variété de pierres dans leurs constructions, ils n'ont point connu l'usage de la brique, pierre artificielle d'un usage si général et d'une fabrication si facile, sur-tout quand les anciennes nations mexicaine et zapotèque l'employaient à certains usages. Mais ayant à leur disposition, à une lieue et demie vers l'ouest, des carrières abondantes, ces éléments naturels de construction les détournèrent d'en chercher d'artificiels. Il paraît étrange aussi qu'ayant sous la main plusieurs espèces de bois propres à la bâtisse, ils n'en aient fait aucun usage connu dans leurs bâtiments, à moins que le temps ne l'ait réduit en poussière; ce qui prouverait dans tous les cas, d'une manière non équivoque, leur haute antiquité.

Les grands escaliers extérieurs variaient en proportion

la façade à l'ouest. D'ailleurs, Dupaix lui-même signale plusieurs édifices mexicains dont l'entrée regarde l'ouest ou le midi, comme d'autres regardent l'est. Il entend donc par *orienter* que les édifices dont il s'agit sont placés de manière que chaque face regarde un des points cardinaux.

[1] Il est ici question de *Palenque* seulement, où la voûte à plein cintre ne se trouve pas employée. On doit faire observer cependant que, dans un dessin de Castañeda, représentant la coupe de la tour renfermée dans le grand temple, l'escalier paraît soutenu à chaque étage par une voûte cintrée. Mais c'est une chose digne de remarque, que sur plusieurs autres points de la contrée, cette construction difficile se rencontre assez fréquemment pour faire penser qu'elle y était d'un usage ordinaire. On la trouve dans quelques aqueducs, dans plusieurs caveaux de sépulture, dans le souterrain du monument de Xochicalco, dans celui de Montealban près d'Oaxaca, etc.

cion de la altura de la obra, y declinaban mas ó menos al horizonte, de una sola rampa sin descanso; por lo regular llegaba este ángulo en las pirámides hasta unos sesenta grados, lo que debia causar una subida molesta al menos para nosotros.

La torre es de elegante forma y procura la vista de un horizonte, hácia al norte, muy despejado y risueño: no discurro que pudo haber tenido otro fin que el presente, es decir de mirador ó de observatorio; ademas colocada cuasi en el centro del ámbito del edificio máximo debia producir un buen efecto; lástima es que el último cuerpo cae en ruina.

En las diferentes excavaciones que mandé ejecutar, con la mira en particular de hallar armas, herramientas ó piezas de ollerías, nada absolutamente apareció; y á mas deseoso yo de determinar por la osamenta de sus difuntos, las proporciones de los cuerpos actualmente existentes, tampoco logré mi intento; es verdad que ignorantes como somos de sus costumbres, puede que el fuego devorador la transmutaria en ceniza.

Saliendo al norte del edificio grande y á una distancia corta, se ven sobre la prolongacion de una loma de poca extension y altura, de oeste al este, unas once casas muy descombradas, que bien examinadas persuaden que fueron edificios públicos; pues ellos son por lo ordinario los últimos testigos ó reliquias de los antiguos pueblos, sea con el motivo de haber sido fabricados con mejores materiales, ó por su situacion ventajosa, lo que carecen los particulares.

Las entradas ó frontispicios hacen frente al rumbo meridional; todas construidas sobre el mismo estilo, y por consiguiente á los mismos usos. Se perciben aun, y con claridad, las bóvedas angulares, con variedad notable, y prueban que supieron diversificar el tipo.

Todavía nos queda un punto dudoso que ventilar por lo que mira al supuesto ámbito amurallado de esta ciudad. La verdad es que semejante recinto no se manifiesta por ningun rumbo, por ninguna defensa inmediata, ni tampoco obras exteriores de fortificaciones; pues lo que sencillamente se inspeccionan por este dilatado y desnivelado territorio, son unas ruinas confusas y dispersas, sin aliñamiento ú órden reparable, en parte escondidas por debajo de brozas y malezas, y solo sirven en la actualidad de refugio á unos animales feroces y silváticos. No es humanamente practicable el plan de la mentada ciudad y fijar unos límites imaginarios, sin unos datos positivos, so pena de incurrir la crítica pública.

Por último llego al momento desagradable de hablar del mal estado en el que se hallan actualmente los expresados monumentos, que á pesar de tantos enemigos, aun permanecen unos trozos de ellos, cuando no entera-

de la hauteur de l'édifice; ils étaient plus ou moins rapides, étaient pourvus d'une rampe sans palier, et avaient ordinairement, pour les grands monuments pyramidaux, une inclinaison de soixante degrés; ce qui devait causer une certaine fatigue, si nous en jugeons par nous-mêmes[1].

La tour[2] est d'une forme élégante, et procure, du côté du nord, la vue d'un horizon aussi vaste qu'agréable. Je n'assurerai pas qu'elle n'ait servi que de belvédère ou d'observatoire; mais, placée presque au centre du plus grand édifice de la ville, elle devait certainement produire un bel effet. Il est malheureux que le dernier étage soit tombé en ruine.

Quant aux différentes fouilles que je fis exécuter dans l'espoir de trouver des armes, des instruments de fer, ou des ustensiles en poterie, je ne trouvai absolument rien; et, quelque desireux que je fusse de pouvoir comparer les ossements enfouis avec les proportions des habitants actuels, je perdis ma peine. Ignorants comme nous le sommes des anciennes coutumes de ce peuple, il se peut que le feu ait été chargé de réduire en cendre leurs dépouilles mortelles.

En marchant au nord de l'édifice principal, et à une courte distance, on voit, sur une éminence de peu d'étendue et peu élevée, de l'ouest à l'est, onze maisons tout-à-fait en ruines, et qui, bien examinées, paraissent avoir été aussi des édifices publics. Ce sont ordinairement ces restes qui survivent le plus long-temps aux peuples qui ont disparu, parcequ'ils sont construits avec des matériaux plus solides, et que leur situation avantageuse contribue à les préserver.

Les façades de ces édifices sont tournées vers le midi; ils sont tous construits dans le même style, et par conséquent servaient aux mêmes usages. On voit encore distinctement les toitures angulaires, mais avec quelques différences notables, qui prouvent que les constructeurs y avaient cherché une certaine variété.

Un point important est resté douteux pour nous, c'est celui qui est relatif à l'enceinte supposée de murailles qui auraient entouré cette ville. La vérité est qu'on ne trouve dans aucune direction le moindre vestige d'enceinte, de défense immédiate, ni même d'ouvrages extérieurs de fortifications. Tout ce qu'on peut observer sur ce terrain vaste et inégal, ce sont des ruines confuses et dispersées sans ordre et sans alignement qu'on puisse reconnaître, cachées en partie sous d'épaisses broussailles, et servant maintenant de refuge à des animaux sauvages. Il n'est pas humainement possible de déterminer le plan et l'étendue de cette ville; lui imposer des limites imaginaires, sans données positives, ce serait encourir une juste critique.

Enfin, tout en parlant du triste état où se trouvent maintenant ces monuments, il faut dire que, malgré tant de causes qui ont concouru à leur ruine, leurs restes, bien qu'aucun ne soit intact, montrent du moins ce qu'ils

[1] Ajoutons que la hauteur des marches était ordinairement d'un pied et même davantage, ainsi qu'il est dit au sujet de l'escalier du grand temple; tandis que chez les peuples modernes les marches d'escalier n'ont que six à huit pouces de haut.

[2] Celle qui est renfermée dans l'enceinte du temple.

mente intactos, al menos nada dejan en duda de lo que fueron. Bien sabidas son las causas principales de la aniquilacion de los edificios, en particular los antiguos. La serie de los siglos que todo lo roye; las aguas que insensiblemente por varios conductos se introducen en el interior de las paredes mas macizas ó compactas, con el auxilio de las raices de los árboles mayores y menores que se ingertan en ellas, que despues de haber desquiciado las juntas de las piedras y ocupar aquella raja, con el tiempo, se pudren dejando unos conductos, los que facilitan la filtracion; y asi es, como las raices vivas y muertas destrozan las de cantería, coopera al mismo fin, el robo de los materiales.

ont été. Ces causes de destruction ne sont que trop connues pour les édifices antiques. Une longue suite de siècles qui ronge tout; les eaux qui s'infiltrent peu à peu à travers les murailles les plus fortes et les plus épaisses; les racines des plantes plus ou moins considérables qui s'y attachent, et qui, après avoir disjoint les pierres et rempli les fissures qu'elles occasionent, servent de nouveaux conduits pour l'infiltration des eaux, lors même qu'elles ont cessé de végéter: tels sont les éléments de ruine auxquels ne peuvent échapper les monuments les plus solides.

DE LA ESCULTURA EN PLASTICA DE YESO O ESTUCO, DEL PALENQUE.

Ya llegamos á la parte de esta investigacion, que llamaremos, con razon, la adivinatoria. Dios sea nuestro piloto en medio de tantos escollos, y empezaré por los grandes y altos relieves historiales, que aun algunos de ellos existen con integridad; pues de unos ochenta destinados á la decoracion ó tal vez á la ilustracion de estos edificios, apenas se conservan actualmente unos veinticuatro, sin esperanza ninguna de reemplazo. Todos eran de una misma materia, tamaño y color, exceptuando de ellos algunos labrados en piedra, ordinados con simetría en los entrepaños y paredes exteriores y interiores.

La suerte de estos relieves debia seguir la de los edificios, como efectivamente aconteció, y no sin sentimiento nuestro, vemos sus reliquias confundidas con los escombros groseros de las murallas y techumbres; y asi suponiendo que componian una historia de sus anales, ya se cortó la hilacion para siempre. Hemos procurado y con cuidado de dibujar los de mas conservacion; en cuanto á los demas solo dejaron estampados confusamente en los lienzos sus contornos.

Varias cosas hay que observar en estos relieves; la colocacion fué de la mejor eleccion, pues distribuidos en los entrepaños de los corredores que siguen el ámbito, en particular del edificio mayor, debian verdaderamente presentar al ojo del espectador una grandiosidad real. Estos ocupan el mismo plano de los dichos entrepaños, el que delinea un cuadrilongo de dos varas de alto y vara y media de ancho, y se terminan por una orla, la que contiene unas figuras humanas y unos geroglíficos.

Usaban de dos maneras ó artes para moldarlos con estuco; el uno, segun se registra, por adicion sobre el mismo plan, á modo de la plástica, sea con manos, ó estiques, haciendo primero la línea ideal del contorno, lo que todavía se percibe, pues se advierte un bosquejo negruzco. El otro método consistia primero en formar una especie de esqueleto con trozos de piedra tendidos, imitando aquella osamenta de los principales miembros del

DE LA SCULPTURE PLASTIQUE EN PLATRE OU EN STUC, A PALENQUE.

Nous arrivons à la partie de nos recherches qu'on peut appeler avec raison conjecturale. Que Dieu soit notre guide au milieu de tant d'écueils! Je commencerai par m'occuper des grands bas-reliefs historiques, dont plusieurs existent dans leur entier. Sur quatre-vingts qui étaient destinés à la décoration des édifices dont nous nous occupons, à peine en reste-t-il vingt-quatre. Le reste est perdu pour jamais. Toutes ces sculptures étaient de la même matière, du même travail et de la même couleur (excepté celles qui étaient travaillées en pierre), et placées avec symétrie intérieurement et extérieurement dans les entre-deux des fenêtres.

Le sort de ces bas-reliefs a suivi nécessairement celui des édifices dont ils faisaient partie, et ce n'est pas sans douleur que nous avons vu leurs restes confondus avec les grossiers décombres des murailles et des toitures; et, en supposant qu'ils continssent un résumé des annales de cet ancien peuple, le fil en est coupé pour toujours. Nous avons fait dessiner avec soin ceux qui étaient le mieux conservés; quant aux autres, ils ont laissé seulement une empreinte confuse de leurs contours sur les murs.

Plusieurs choses sont dignes de remarque à l'égard de ces sculptures. Leur emplacement était le meilleur qu'on pût choisir. Dans les entre-deux des fenêtres des corridors qui entouraient les édifices, particulièrement celui que nous avons décrit, elles devaient frapper le spectateur, et avoir un aspect de grandeur vraiment royal. Elles occupent le plan entier de ces entre-deux, qui consistent en un carré long, de six pieds de haut sur quatre pieds et demi de large, et sont entourés d'une bordure qui renferme des figures humaines ou des signes hiéroglyphiques.

On se servait de deux moyens pour modeler en stuc. Le premier, comme on le voit en examinant, consistait à ajouter de la matière sur le plan même, selon la méthode plastique, soit avec la main, soit avec les outils de sculpteur, en traçant d'abord la ligne de contour qu'on semble encore reconnaître dans un trait noirâtre qui entoure le sujet. L'autre moyen consistait d'abord à former une sorte de squelette avec des pierres d'attente indiquant,

cuerpo humano, que llamamos en las academias de las bellas artes, el alma de la figura. La debian cubrir de estuco fresco y en el mismo acto redondear las formas, al menos asi concibo que lo debian practicar. Advertí que generalmente todos los relieves dichos fueron pintados de bermellon, y lo que me lo persuadió, fué el haber encontrado entre los pliegos manchones del expresado color mineral.

No es decible la excelencia de este yeso que yo llamo estuco natural, pues no se indaga visiblemente en su composicion ó masa, arena ó mármol molido. A mas de su dureza y finura tiene un blanco hermoso; y de esta materia eran moldados de lleno todos los relieves que existian en los lienzos de las paredes maestras de los monumentos.

Las mas de estas figuras son bien plantadas, proporcionadas y perfiladas; pasáran en altura los seis pies, y demuestran en sus diversas actitudes una grande flexibilidad de miembros, expresion y nobleza.

Añadiendo á lo especificado, la vestidura de una complicacion extremada y al parecer liviana, dejando siempre al descubierto algunas partes del cuerpo; y con los excesivos penachos ó cimeras que adornan las cabezas y sus cuellos los collares con sus insignias. Muchas tienen las manos ocupadas ya de asta ó baston, cetro ó cosa semejante, flores, etc.; algunas son acompañadas de otras figuras menores, puestas con veneracion á sus pies; se notan en otras unos renglones geroglíficos. Lo que acabo de esplicar es en substancia lo que se manifiesta á la simple vista. Desde luego miro á estos altos relieves como representaciones historiales; los hay desde una hasta tres figuras distribuidas con simetría ó equilibradas, y en reposo sobre unas peanas dispuestas con capricho.

N° 27, 28.— Las láminas siguientes cifradas debajo se hallan repartidas dos de cada lado de la entrada de la puerta principal. Es necesario advertir, que sin embargo de la correccion de dibujo que en general observamos en los dichos relieves, no podremos menos de extrañar el perfil amanerado de los rostros, pues desde la cima de la cabeza hasta la extremidad de la nariz describe una curva ó cuadrante de círculo, contra el órden perenne de la forma original; y para hacer mas visible este fenómeno, afectan de presentarnos á la vista unas narices desmedidas y perfiladas. Es verdad que el perfil de una figura cualquiera es mas fácil de sacar que su frente; como quiera que sea, esta porfía nos da mucho que pensar, de manera que las caras y las vestiduras anuncian una casta de hombres desconocida de los historiadores, antiguos y modernos, la que existia en aquellos tiempos remotísimos de nuestras eras.

Hasta aquí, esto nos ha llenado la vista pero no el entendimiento; pues ¿qué juicio formaremos de la esencia de estos singulares relieves? ¿pertenecen á la serie de

par leur position, les parties osseuses du corps; ce qu'on appelle, dans les académies de dessin, la charpente du corps humain. On devait ensuite les recouvrir de stuc frais, et donner en même temps les formes en relief; du moins je le conçois ainsi. Je dois avertir que généralement tous ces bas-reliefs étaient peints en vermillon; et ce qui me le persuade, c'est que j'ai trouvé dans les plis des vestiges de cette couleur minérale.

Il est difficile d'exprimer l'excellence du stuc qui est employé à ces ouvrages, et que j'appellerai stuc naturel, car on ne saurait distinguer dans sa composition ni le sable ni le marbre broyé. Outre sa dureté et sa finesse, il est d'un beau blanc; c'est avec cette matière qu'étaient modelées toutes les sculptures qui existaient sur les murs principaux des monuments dont il s'agit.

La plupart de ces figures sont bien posées, bien proportionnées, et dessinées avec pureté. Elles ont au moins six pieds de hauteur; leurs diverses attitudes montrent une grande flexibilité, et ne manquent ni d'expression ni de noblesse.

Les vêtements sont d'une complication extrême, et ont cependant de la légèreté, laissant à découvert quelques parties du corps. Les coiffures qui couvrent la tête et les épaules, les colliers et autres ornements sont également fort compliqués. La plupart de ces figures tiennent à la main, soit un bâton, soit un sceptre ou autre objet de même espèce, des fleurs, etc. Plusieurs sont accompagnées de figures plus petites, placées à leurs pieds dans l'attitude du respect; d'autres sont entourées de légendes hiéroglyphiques. Ce que j'essaie d'expliquer est simplement ce qui frappe la vue. Je regarde ces bas-reliefs comme des représentations historiques; ils sont composés de un jusqu'à trois personnages, distribués avec symétrie, et posés sur des bases ou ornements fantastiques.

Les deux bas-reliefs sous le numéro 27, et les deux sous le numéro 28 représentent des sujets qui sont placés de chaque côté de l'entrée principale du grand monument. Il est bon d'observer que, malgré la correction de dessin que nous avons remarquée dans la généralité de ces bas-reliefs, nous avons vu avec étonnement la singularité qui se rencontre constamment dans le profil du visage, et qui consiste en une courbe décrite depuis le haut du front jusqu'à l'extrémité du nez, et qui équivaut presque à un quart de cercle; et il semble que, pour faire ressortir davantage ce phénomène, contraire à la forme ordinaire de la tête humaine, l'artiste ait affecté de donner à ses figures des nez d'une longueur démesurée, et vus toujours de profil. Il est certain que le profil d'une figure quelconque est plus facile à tracer que la même figure vue de face. Cette attention constante nous donne à penser que la conformation de la tête, aussi bien que la singularité des vêtements, indiquent une race d'hommes inconnue des historiens anciens ou modernes, et qui existait dans un temps bien antérieur à notre ère.

Jusqu'à présent ces objets ont frappé notre vue, sans éclairer notre entendement. Quel jugement pourrions-nous porter sur ces singuliers bas-reliefs? Représentent-

sus dioses, reyes ó héroes formando en este sitio una asamblea de ellos, ó supondremos, que estos personages son unos soberanos, la actitud en ademan de mandar ó castigar, la corona ó la cimera puesta en las sienes, el cetro segun usanza, el collar con su venera pendiente sobre el pecho, insignias todas anexas al decoro ó potestad regia? Vemos á que aparentan unos vasallos á sus pies en la postura mas humilde, rendir sus homenages y pedir su amparo; por el trage, aunque simple, se reconoce variedad en él, y en los gorros ó casquetes y tambien las fajas, lo que pudiera denotar los símbolos de dos provincias, ciudades ó pueblos vencidos; me persuado que esta limitada y superficial explicacion parecerá poco satisfactoria; entre tanto y en defecto de otro comentario suplirá esta.

N° 29. — Dejando á estas figuras enigmáticas, se baja interiormente al patio principal por una gradería de amplia forma de piedras sillares y escuadradas; y á los costados laterales hay dos hileras de figuras agigantadas; y el caso fué que habiendo dispuesto que se hiciera una profunda excavacion en el dicho patio, pues se habia llenado de escombros, brozas y malezas, y aun de árboles crecidos, los que hicieron subir accidentalmente, sobre el piso artificial, un macizo ú otro piso natural de unas tres varas de elevacion, fué cuando la aparicion de estos máximos relieves de piedra berroqueña; los manifestarán sus números. Cada figura tiene cuatro varas de altura con su ancho regular; todas ellas estan en una actitud parada, salvo arrodilladas en diversos movimientos; las cabezas alzadas y perfiladas, con las bocas entreabiertas, en las que se descubren en la mandíbula superior los dientes incisivos, dirigiendo con una especie de admiracion la vista á un punto determinado, exceptuando una de ellas, la que la dirige al opuesto. No se nota ninguna cabellera solo sí unos mechones y sin barba; sus trages consisten en unos turbantes variados, las orejas guarnecidas, unas vueltas ciñen las muñecas, y con sus fajas, dos de ellas muy abultadas y cargadas de diseños, tal vez misteriosos. Estos corpulentos y graves personages, todos diademados, con sus insignias ó medallones circulares y figurados, colgados de unos collares de pedrería : lo restante del cuerpo se halla sin abrigo. Mas la desnudez en aquellos felices climas, no la considerarian como procedente de la pobreza, ni tampoco vergonzosa; se contentaban generalmente en ocultar ciertas partes del cuerpo, como en efecto lo observamos en sus estatuas. Debemos decir y celebrar en alabanza de este pueblo, la suma modestia que hemos observado en sus figuras; y á pesar de tanta desnudez, no hemos reparado una postura, un gesto, ó algunas de aquellas del cuerpo al descubierto que el pudor procura ocultar. Volviendo á nuestros gigantes ó gigantones, se prolongaban mas estas hileras; sin embargo de ser labradas en una materia muy dura, la dilatada serie de los años las ha consumido. ¿Cuál será la reflexion que podremos aventurar sobre este singular hallazgo? ¿Cuál habrá sido la intencion de aquel que las

ils une série de divinités, de rois ou de héros, réunis dans le même lieu? Ou bien supposerons-nous que ces personnages représentent des souverains, dans l'attitude de commander ou de punir, la couronne ou le casque en tête, le sceptre à la main selon l'usage, le cou orné de colliers et de décorations pendant sur la poitrine, tous insignes appartenant à la puissance royale? Aux pieds de quelques uns paraissent des vassaux ou sujets, dans la posture la plus humble, et qui semblent rendre hommage ou demander protection. Leurs vêtements, quoique simples, font reconnaître par leur variété, ainsi que leur coiffure et leurs ceintures, que deux provinces, villes ou villages vaincus peuvent être désignés par ces divers attributs. Je sens que cette explication courte et superficielle paraîtra peu satisfaisante; mais, à défaut d'autre commentaire, celui-ci pourrait être admis. (*Planches XIX, XX, XXI, XXII.*)

N° 29. — En quittant ces figures énigmatiques, on descend dans la principale cour intérieure, par un grand escalier de pierres taillées. Sur les deux murs latéraux sont deux rangées de figures gigantesques. Ayant fait creuser profondément dans cette cour, remplie de décombres, de broussailles, d'herbes épaisses, et même d'arbres élevés, causes diverses qui avaient formé sur le plancher artificiel une sorte de plancher naturel de neuf pieds de haut, nous pûmes alors apercevoir ces immenses bas-reliefs granitiques. Chaque figure a douze pieds de hauteur, et une largeur proportionnée; elles ont toutes une attitude tranquille, excepté celles qui sont agenouillées dans diverses postures. Les têtes sont de profil, et tournées vers le ciel; la bouche est entr'ouverte et laisse voir la rangée de dents supérieures; les regards semblent être dirigés avec admiration vers un point déterminé, excepté pour une seule figure qui est tournée en sens contraire. On ne voit d'autre trace de chevelure que quelques mèches très petites, et point de barbe. Les vêtements consistent en diverses sortes de coiffures, en colliers et pendants d'oreilles; plusieurs ont des bracelets, et toutes ont des ceintures. Deux d'entre elles sont sculptées avec plus de soin et chargées d'ornements mystérieux. Ces simulacres gigantesques semblent tous revêtus de diadèmes, de colliers, et d'autres insignes en pierreries. Le reste du corps est découvert; mais dans ces heureux climats la nudité ne peut être considérée comme provenant de la pauvreté, non plus que du manque de pudeur. Ces peuples se contentaient généralement de couvrir certaines parties du corps, comme on le voit dans leurs statues. On doit faire remarquer, à leur louange, la constante modestie qu'ils observaient dans ces sortes de représentations; car, dans un si grand nombre de nudités, nous n'avons trouvé aucune posture, aucun geste que la pudeur puisse réprouver. Revenant à ces figures gigantesques, je dirai que leurs rangées se prolongeaient considérablement, et que, sans la matière très dure dans laquelle elles sont sculptées, la longue suite d'années qui ont passé sur elles les eût entièrement détruites. Que conjecturer au sujet de cette singulière découverte? Quelle fut l'intention de celui qui

mandó ejecutar? No me es posible el satisfacer á ninguna de estas preguntas, y en consecuencia de ellas las consideraremos como asunto de magnificencia, pues á fábricas máximas corresponden igualdad de ornamentos.

Nº 30. — Veremos aquí dos sobrepuertas moldadas en estuco, las que coronan el cerramiento de las dos entradas principales que franquean el paso á las cuadras subterráneas; aunque la distribucion simétrica de las figuras de la primera agrada al observador, es muy desordenada á su comprehension, aunque puede tener ciertas relaciones con las ceremonias que practicarian en estos lugares sombríos y melancólicos. Notamos en ella un ente mixto, cuerpo de hombre con cabeza de cuadrúpedo, algo parecido al perro silvestre, ó coyote, y al Osiris, Anubis de la fábula, con un collar ó golilla de hojas ó plumas; á su frente hay otro símbolo, figurado por un hombre desnudo con su bonete, y le sale de la boca un instrumento á modo de un pito. Ambos geroglíficos se inclinan á un centro comun y sostienen con sus manos una mesa ó ara con dos pies encontrados, y en ella puesto un ramillete. Mas abajo hay lateralmente dos cuartos ó brazos destrozados y dos calaveras acompañadas por varias figurillas inescrutables; por lo que mira á la parte superior de este cuadro enigmático, no habrá en ella tal vez otro fin que la formacion de un cielo raso. No deberemos extrañar de encontrar á la entrada de estos subterráneos un preludio ó muestras que pueden aludir á los sacrificios que se ejecutaban en ellos; pues estas calaveras y miembros humanos descuartizados, manifestados en este bajo relieve, no parecen indicar otra cosa.

Nº 31. — La segunda sobrepuerta es de menos complicacion pero mas expresiva y agraciada, pues son unos follages ó arabescos que se dividen lateralmente de un punto céntrico, del que nace bajando una figura humana de medio cuerpo arriba, con su collar y vueltas, en una actitud muy propia al ministerio de un mensagero aéreo; pues vemos en ella á un hombre suspendido en este elemento en ademan de anunciar, desde la region superior á la inferior, ciertas nuevas interesantes á la actual nacion. Tiene puesta en la cabeza una mitra ó especie de petaso terminada por tres aletas á manera del Mercurio de la mitología. ¡Cuánto nos seria grato el poder interpretar el sentido misterioso de estas producciones originales!

Nº 32. — Al rumbo del occidente de dicho patio estan incrustadas, en un friso de piedra sillar, frente por frente de los gigantes, varias figuras como la presente, con alguna variedad en las actitudes y adornos; pero todas en expectaciones. Las cabezas parecen armadas de un género de morrion crestado y desconocido; tampoco aparecen pelo y barba. Se ve una banda enriquecida de pedrería puesta á manera de collar, por hallarse el remate escondido debajo de los brazos cruzados sobre el

a fait exécuter ces sculptures? Il ne m'est pas possible de répondre à ces questions; il faut les considérer comme œuvres de magnificence dans lesquelles les ornements répondent à la grandeur des proportions. (*Planches XXIII, XXIV.*)

Nº 30. — Nous trouvâmes dans le même lieu deux dessus de porte modelés en stuc, couronnant les deux entrées principales qui donnent dans les salles souterraines. La distribution symétrique des figures qui composent le premier est d'un aspect agréable; mais sa composition est difficile à comprendre; il est possible qu'elle ait été relative aux cérémonies qui se pratiquaient dans ces lieux tristes et sombres. Nous y remarquâmes un être fantastique, ayant un corps humain et une tête de quadrupède un peu semblable à celle du *coyote* ou chien sauvage. Cette figure rappelle celle d'Osiris ou d'Anubis de la mythologie égyptienne; elle a un collier ou une collerette de feuilles ou de plumes. En face de cette figure est une autre figure symbolique représentant un homme nu, ayant seulement une sorte de coiffure, et de la bouche duquel sort une espèce d'instrument à-peu-près semblable à une flûte. Ces deux figures sont inclinées vers un centre commun, et soutiennent avec leurs mains une table ou un autel supporté en outre par deux bases tournées en sens contraire. Une sorte de feuillage est figuré au-dessus. Plus bas, et de chaque côté, se trouvent deux bras sans corps, accompagnés de deux petites têtes, et d'autres figures qu'on ne saurait expliquer. La partie supérieure n'offre qu'une portion de cercle entourée de divers ornements. Il ne faut pas s'étonner de rencontrer à l'entrée de ces souterrains une sorte d'enseigne faisant allusion aux sacrifices qui s'y exécutaient; les membres humains représentés d'une manière isolée dans ce bas-relief, ne paraissent pas indiquer autre chose. (*Planche XXV.*)

Nº 31. — Le second dessus de porte est moins compliqué, mais d'un aspect plus satisfaisant, et plus facile à comprendre. Diverses arabesques partent du centre et sont distribuées sur les côtés; au milieu se trouve une figure humaine, vue à mi-corps, ornée d'un collier et de bracelets, et dans l'attitude convenable à un messager céleste; car elle semble suspendue dans l'air, et dans l'action d'apporter, des régions supérieures, quelque message intéressant pour les peuples. La tête est couverte d'une sorte de mitre ou de chapeau, terminé par trois petites ailes qui rappellent celles que la mythologie grecque donne à Mercure. Combien il serait précieux de pouvoir interpréter le sens caché de ces productions singulières! (*Planche XXV.*)

Nº 32. — A l'ouest de ladite salle basse sont incrustées, dans une frise de pierres de taille, en face des géants dont nous avons parlé, plusieurs figures semblables à celle que nous représentons ici, avec quelques variétés dans les poses et dans les ornements; mais elles sont toutes comme en attente. Leurs têtes sont armées d'une espèce de casque ou de morion à aigrette, de forme inconnue; on ne voit pas la barbe et les cheveux. Une bande, enrichie de pierreries, est placée en guise de collier, dont

pecho, no bien se distingue lo que de él aparece. Unas borlas cuelgan de la quijada inferior. Bien visibles son las vueltas; el vestido no puede ser mas esbelto, pues solo consiste en una faja de extraña invencion, y se alarga mas abajo de las rodillas. Estas figuras no son de bulto enteramente, pero de un muy alto relieve; y tendrán de altura en la actual postura vara y media; puede que dichas obras menores, solo tendrán el lujo por objeto, como las antecedentes, agregando á mas de lo dicho algun sentido simbólico.

N° 33. — Este medallon que sigue es de una vara y tercia de diámetro; esculpido de relieve en la superficie de una piedra durísima, y en una buena conservacion, está incrustado ó embutido en la pared del frontispicio de uno de los edificios interiores, y antes de bajar á los salones subterráneos. El pedestal que sirve de basa al objeto principal es de una composicion rarísima ó ideal; se ve una cierta mesa con adornos simétricos, y la orla que circunda el campo del dicho medallon tiene gracia y de buen gusto. Pero lo muy reparable son las figuras repartidas en él; las dos personas ó personages que se abocan son mugeriles, ambas sentadas; la una ofrece un don á la otra, y esta lo rehusa con agradecimiento; se halla en reposo sobre un especie de trono, avivado por un animal monstruoso de un cuerpo armado de dos cabezas, con sus miras diametralmente opuestas, con ciertos collares de perlas y lazos en los pescuezos terminados por unas insignias; parece que quisieron demostrar alegóricamente un paso de su historia fabulosa. La entera desnudez de esta muger, imágen de la naturaleza, lleva una cofia muy liviana y sumamente original: tiene su gargantilla ó collar de perlas ó pedrería con una insignia parecida á la T de nuestro alfabeto; asimismo sus brazos son guarnecidos al contrario de la otra muger, ó sea representacion de alguna Diosa de aquella nacion, vestida y aderezada enteramente, y segun usanza sentada de cuchillas en el suelo aparente; tiene sus zarcillos, manteleta y faldas tejidos al modo de redecilla, con unas perlas en los ángulos de las mallas terminadas con festones, y con su cintura modesta, tampoco carece de cofia extraña. Ambas son con la boca y labios despegados y en actual coloquio y para dar mas comprehension al asunto, el artífice lo ilustró con varios trozos geroglíficos.

N° 34. — Este número nos presenta un alto relieve de estuco de una extraña invencion; es un compuesto de dibujo sobre el estilo arábico muy simétrico, de manera que haciendo pasar una línea vertical por el centro de su plan cuadrilongo, se verifican dos porciones en el todo iguales; ademas de los adornos exteriores, dominan dos pájaros ideales ó simbólicos perfectamente semejantes, y estriban sobre una basa delineada con figuras regulares de geometría distribuidas desde luego con la regla y el compas. Se halla dicha obra en un aposento mediano

l'extrémité est cachée par les bras croisés sur la poitrine, ce qui fait qu'on ne distingue pas bien ce qui en paraît. Quelques glands semblent pendre de la mâchoire inférieure. Les bracelets sont très apparents. Le reste du vêtement ne saurait être plus simple; il consiste en une ceinture de forme singulière qui pend et s'élargit au-dessous des genoux. Ces personnages ne sont pas tout-à-fait en ronde-bosse, mais en très haut relief; ils ont quatre pieds et demi de haut. Il se peut que ces figures, moins grandes que les autres, n'aient pas eu d'autre but que celui d'orner l'édifice, ainsi que les précédentes, bien qu'elles eussent cependant quelque sens mystérieux. (*Planche XXV.*)

N° 33. — Le médaillon qui suit a quatre pieds de diamètre; il est sculpté en relief sur une pierre très dure, et est bien conservé. Il est encastré dans la façade de l'un des édifices intérieurs, avant de descendre dans les salles souterraines. Le piédestal ou la base de ce médaillon est d'une forme très curieuse ou fantastique; c'est une table, ou autel, avec divers ornements. L'encadrement du bas-relief en offre qui sont gracieux et de bon goût. Les deux personnages qui y sont représentés sont ce qu'il y a de plus remarquable; ce sont deux figures de femmes assises face à face; l'une offre un don à l'autre qui le refuse d'une manière bienveillante. Cette dernière repose sur une sorte de trône vivant, formé par un animal monstrueux dont le corps est terminé par deux têtes aux extrémités opposées. Cet animal a deux colliers de perles dont les nœuds soutiennent des sortes d'ornements qui pendent sur ses deux poitrines. Il paraît se rapporter à quelque passage de l'histoire fabuleuse de cet ancien peuple. L'entière nudité de la femme qu'il porte, fait penser qu'elle représente la Nature; elle a sur la tête une sorte de résille légère et de forme originale; son collier de perles et de pierreries supporte un ornement au centre duquel est un signe semblable au T de notre alphabet[1]. Les bras sont ornés d'une manière différente de ceux de l'autre femme, qui probablement représente quelque déesse entièrement vêtue et parée, et assise, selon l'usage, sur le sol même. Elle a des pendants d'oreilles, sa tunique et sa robe sont tissues en manière de filet, avec une perle à chaque maille, et terminées par des franges; elle a aussi la ceinture, mais elle n'a pas la résille de forme singulière qu'on remarque dans l'autre. Toutes deux ont la bouche entr'ouverte, et dans l'action de converser. Pour rendre le sujet plus intelligible, l'artiste l'avait enrichi de divers hiéroglyphes. (*Planche XXVI.*)

N° 34. — Le bas-relief représenté sous ce numéro offre un dessin d'une invention remarquable; c'est une arabesque très symétrique. En faisant passer une ligne verticale par le centre de son plan, il se trouve coupé en deux moitiés tout-à-fait semblables. Dans la partie supérieure sont deux oiseaux chimériques ou symboliques, parfaitement semblables entre eux, qui posent sur une base composée de figures géométriques régulières, tracées à la règle et au compas. Ce bas-relief se trouve dans une chambre de moyenne grandeur et est placé sur le

[1] D'après le dessin qui est à l'appui, ce signe remarquable ressemblerait davantage au *tau* des Grecs.

y ocupa la pared que hace frente á la puerta de su entrada, tiene dos varas y media de altura, y tres varas y media de anchura. Ocupa el centro una especie de ventana de tres ochavas cuyo vano está contenido en una cruz de tres brazos ó la de la T de nuestro alfabeto, y traspasa á una habitacion contigua perteneciente al edificio mayor.

N° 35. — Llaman de las Lajas, á un templo cubierto, sobre la eminencia de un cerro á unos doscientos pasos del edificio grande y á su mediodia, su fachada al norte. Mide una extension de veinte y ocho varas y de ancho nueve varas, y de una elevacion proporcionada; tiene tambien su corredor formado por los entrepaños, solo al frente principal; tiene igualmente un friso ancho con sus molduras; en cuanto al tejado apenas existe. Lo interior se reduce á un santuario y dos piezas laterales; el suelo está pavimentado con unas losas grandes escuadradas, y bien ajustadas. El plano acompaña al alzado.

N° 36. — Estas cuatro figuras, algo mayores que lo natural, se hallan puestas en los lienzos de los entrepaños del frente del templo, que llamaremos de las criaturas, el mismo que el antecedente. Notamos en sus ademanes una misma intencion ó voto, y se dirigen al centro del santuario, y lateralmente dos de cada lado, ofreciendo al Dios ó Diosa por homenage un ramillete y una criatura que llevan en las manos cada una, ó en sacrificio de sus propios hijos ó advocacion de la fecundidad. Tambien haré observar que de las cuatro figuras dichas tres son hombres y la cuarta muger. Los vestidos de los primeros son poco adornados y con bastante uniformidad, lo que me persuade ser trages nacionales corrientes ó el militar; el uno de ellos lleva tres mechones largos á la punta mera de la barba. La última, muger, está desnuda de medio cuerpo arriba, en la otra parte se halla cubierta y adornada por una falda angosta y rica segun sus modales, labrada con unas mallas grandes, perlas y franjas, y sobre el todo una faja graciosamente ideada. Ellas estan bien plantadas sobre unas peanas segun su estilo; bien se ve que estos relieves de estuco representativos experimentarian las mismas vicisitudes que los demas, exceptuando algunos expuestos al aire, por lo consiguiente á todas las variaciones de la atmósfera. Es lástima que el tiempo haya mutilado la cabeza de la muger, igualmente las de las criaturas. Estas cuatro figuras, dos son perfiladas á la izquierda, y al contrario las otras dos, reconociendo una entrada comun.

N° 37. — Llegamos á un relieve compuesto de un estuco muy sobresaliente, y de una grande integridad, lo debemos á la casualidad del sitio en donde lo colocaron,

mur qui fait face à la porte d'entrée; il a sept pieds et demi de haut et dix pieds et demi de large. Au centre on voit une sorte de fenêtre de quatorze à quinze pouces qui a la forme du T[1], et qui donne sur une salle contiguë appartenant au grand édifice. (*Planche XXVII.*)

N° 35. — On donne le nom de *las Lajas* à un temple couvert construit sur le haut d'une colline, à deux cents pas au sud du monument que je viens de décrire. Sa façade est tournée vers le nord; elle a quatre-vingt-quatre pieds d'étendue, sur vingt-sept de profondeur; son élévation est proportionnée. Il a aussi un corridor formé de pilastres et de fenêtres sur la face principale. Il a également une frise encadrée par deux corniches; quant aux toits, il n'en reste que peu de trace. L'intérieur se réduit à un sanctuaire ou pièce principale, avec deux pièces latérales. Le plancher est composé de grandes dalles carrées et bien ajustées. Le plan accompagne l'élévation de ce monument. (*Planche XXVIII.*)

N° 36. — Les quatre figures qui portent ce numéro sont un peu plus grandes que nature. Elles sont sculptées dans les entre-deux de la façade du temple précédent, que nous considérons comme destiné à l'enfance. On voit, dans les attitudes de ces quatre figures, une même intention; elles se dirigent vers l'entrée du sanctuaire, deux de chaque côté, offrant pour hommage à la divinité qui y était honorée, un bouquet de feuillage ou de fleurs, et un enfant que chacune porte dans ses bras. Était-ce un sacrifice de leurs propres enfants ou une invocation à la déesse de la fécondité? Il est à remarquer que sur ces quatre figures, trois représentent des hommes, et une seule représente une femme. Les vêtements des premiers sont assez simples, et assez semblables entre eux, ce qui me persuade qu'ils représentent les costumes nationaux, civils ou militaires. On remarque à l'une de ces figures trois mèches de barbe au menton. La dernière figure qui représente une femme est nue depuis la ceinture jusqu'en haut; le reste du corps est couvert d'une robe serrée, et riche d'ornements, selon la mode de ces peuples; elle est travaillée en grandes mailles de filet avec des perles et des franges, et est recouverte d'une ceinture d'un dessin gracieux. Ces quatre personnages sont bien posés, sur une base exécutée dans le style ordinaire, c'est-à-dire en arabesques. Elles ont éprouvé les mêmes vicissitudes que celles, à l'exception de quelques unes, dont nous avons parlé, et qui sont exposées aux intempéries de l'air. Il est à regretter que le temps ait brisé la tête de la figure de femme et celle des quatre enfants. De ces quatre figures deux sont à droite et deux sont à gauche, tournées vers l'entrée principale. (*Planches XXIX, XXX, XXXI, XXXII.*)

N° 37. — Nous arrivons à un bas-relief en stuc, très saillant, et d'une belle conservation, ce qui est dû à la place qu'il occupe dans un temple couvert, de médiocre

[1] Même observation qu'à la page 23. Il est utile de remarquer que ce *tau*, ce signe qui paraît ici avoir un sens mystérieux, se trouve répété quatre fois, en grand et en petit, en creux ou en relief, dans le bas-relief dont il s'agit, et dont il fait sans nul doute le principal objet.

pues se halla en un templo mediano y cubierto, y de una construccion y forma de mucha regularidad sobre el estilo adoptado, con su cuadra subterrada y su fachada al oriente. Está algo desviado del de las criaturas y al sur, sobre la cima frondosa de un cerro mixto, es decir que la mano del hombre ayudó la naturaleza, con la ventaja aun de ver á esta falsa deidad sentada en su trono ú altar; su postura es natural, expresiva y noble, en la actualidad de declamar y persuadir á sus oyentes algun anuncio falso ó verdadero, sentada con una pierna cruzada sobre una almohada muy compuesta, puesta encima de un pedestal ó mesa de extraordinaria configuracion. Esta mesa está sostenida por dos pies de una ave agigantada con sus gargantillas que sirven de pilastrilla á una suerte de losa gruesa y escuadrada moldada con mucha arte : lleva á sus dos extremidades dos cabezas de animales fantásticas é idénticas, con unos copetes complicados, las bocas abiertas y como prontas á defender ó hacer respetar el dios y su casa. Tienen sus lazos al pescuezo. Aunque los aderezos de la cabeza de dicho simulacro son parecidos á otros, sin embargo hay sus variaciones como lo probará su dibujo. Tiene á mas un collar de perlas, de poca extension, sin insignias, tambien sus braceletes y vueltas, una faldilla vistosa, y una especie de ligas en el alto de la pierna. El calzado consiste en unas sandalias con sus lazos. Aparece una fila de caractéres simbólicos dispuestos en una línea vertical. Ignoramos la invocacion de esta figura interesante, la que debia hacer en su era un papel de consideracion.

N° 38. — Otro templo se presenta en este número á nuestra atencion, y diferente del precedente por ser su alzado compuesto de dos cuerpos, y su fachada se inclina asimismo al norte. El primer cuerpo tendrá diez y nueve varas de frente y diez de anchura, de altura siete, y el segundo cinco varas, adornados de sus cornisas. Los clavos de los entrepaños sirven con el de la puerta exterior del santuario y á las dos piezas laterales. Está fabricado sobre un zócalo cuadrado de poca elevacion, de unas cuarenta varas en cuadro con su gradería. Fué edificado con materiales escogidos y dispuestos con arte. En él permanecen diferentes fragmentos de estuco. Sigue su plan orientado.

N° 39. — El presente adoratorio, que llamaremos de la Cruz, famoso por su contenido, es igual en dimensiones al que acabo de mentar, pero solo de un cuerpo. Se halla situado ó emboscado encima de un cerrito de difícil subida; reconoce por su rumbo principal el septentrion; pero ¡ cuánto varia en sus ornamentos internos! Lo cual se verá en el número que sigue.

N°s 40, 40 *bis*, 40 *ter*. — En este adoratorio hay con especialidad un símbolo ó figura crucífera de la mayor complicacion, asentada sobre una peana, y cuatro hombres en expectacion, dos de cada lado, dirigiendo la vista al centro objeto de su veneracion; los dos mas inmediatos á la dicha cruz son revestidos de trages diversos

grandeur, et de construction très régulière, selon le style adopté. Sa façade est tournée vers l'orient, et il a une salle souterraine. Il est situé à peu de distance au sud du temple dont nous venons de parler, sur le sommet d'un tertre boisé, où la nature a été aidée par l'art. C'est là qu'on voit cette divinité assise sur son trône, ou plutôt sur son autel. Sa pose est simple, noble et expressive; elle semble parler et chercher à persuader ceux qui l'écoutent; elle a une jambe repliée sous elle, et est assise sur un coussin très orné qui repose sur une sorte de table ou de piédestal de forme extraordinaire. Cette table est portée par deux pieds colossaux, terminés par des griffes d'oiseaux, et entourés de sortes de bracelets. Au-dessus de cette pierre qui a une assez grande épaisseur, et qui est taillée avec beaucoup d'art, s'élèvent, à chaque extrémité, deux têtes d'animaux chimériques, semblables entre eux, ayant des crêtes assez compliquées, la gueule ouverte, et prêts à défendre et faire respecter la divinité et son temple. Le cou de ces animaux est orné d'un collier noué. La tête de la divinité est couverte des mêmes ornements que nous avons déja vus, avec quelques différences que la planche fera remarquer. Elle porte un collier de perles moins grand et sans autre ornement, des bracelets et une tunique de forme agréable; elle a, en outre, une espèce de jarretière au haut de la jambe; la chaussure consiste en des sandales avec leurs courroies. On remarque une rangée de caractères hiéroglyphiques disposés verticalement. Nous ne pouvons deviner la signification de cette figure intéressante qui, sans doute, dans les temps anciens a dû avoir une grande importance. (*Planche XXXIII.*)

N° 38. — Cette planche représente un autre temple, qui diffère du précédent en ce qu'il est composé de deux étages; sa façade est tournée vers le nord; le premier étage a cinquante-sept pieds de face, trente de profondeur, et vingt et un d'élévation. Le second n'a que quinze pieds de hauteur. Tous deux sont ornés de doubles corniches. Les jours réservés entre les pilastres servent, avec la porte extérieure, à éclairer le sanctuaire et les deux pièces latérales. Ce temple est bâti sur une esplanade de peu d'élévation, qui a cent vingt pieds en carré; on y monte par un escalier. Les matériaux sont bien choisis et employés avec beaucoup d'art. Il y reste encore quelques fragments de stuc. Voir le plan orienté. (*Pl. XXXIV.*)

N° 39. — Ce numéro représente un oratoire ou temple que nous nommerons temple de la Croix, célèbre par l'objet qu'il renferme. Il est de dimensions égales à celui que nous venons de décrire, mais il n'a qu'un seul étage; il est situé sur le haut d'un tertre, d'un abord difficile. La façade est aussi tournée vers le nord, mais il diffère grandement par les ornements intérieurs. La planche suivante le fera voir. (*Planche XXXV.*)

N°s 40, 40 *bis*, 40 *ter*. — Dans ce temple se trouve un symbole particulier, ou figure cruciforme, de la plus grande complication, posant sur une sorte de piédestal. Quatre figures d'homme, deux de chaque côté, considèrent cet objet avec vénération. Les deux qui sont le plus près de la croix sont vêtus de costumes différents de

de los que hemos reparado hasta aquí; mas serios y dignos de nuestra consideracion.

El uno de estos personages y de mas corpulencia, tal vez del órden sacerdotal, ofrece con los brazos alzados, una criatura á lo que demuestra recien nacida, aunque de rara configuracion; el otro personage, parado con demostraciones admirativas; los otros dos á la espalda de los primeros, el uno denota ser un anciano, ya cargado de años, tiene con las dos manos levantadas un instrumento de viento con la embocadura en su lugar, y en actual ejercicio; se nota que este tubo recto es un compuesto de varias piezas unidas longitudinalmente, con sus aros distribuidos con ciertos intervalos, y de la trompetilla ó embudo nacen tres hojas, plumas ó llamas, infiero mas bien que serán plumages, pues tenian una cierta predileccion por ellos; el último representante es un personage grave y magestuoso, atónito y admirado de lo que contempla. Los trages y adornos de este grandísimo relieve, son inexplicables y es cuanto pudo concebir y parir la imaginacion exaltada de su inventor ó artífice. Solo la pintura, ó el bajo relieve era capaz de transmitirnos la representacion de semejante trage, pues esconden la figura sin vestirla.

Son innumerables los geroglíficos que acompañan este misterio, no solamente los próximos á la figura central y crucífera, pero laterales, esculpidos todos en el plano de unas prodigiosas losas de piedra ó especie de mármol de grano fino, de color anteado subido, distribuidos por filas horizontales; asimismo los anteriores á este, igualmente ocupan unas tablas lapídeas asombrosas por sus magnitudes, y entapizan los principales lienzos interiores de los mentados santuarios. No hay la menor duda de la impresion grande que causa sobre el alma esta especie de cruz al improvista, pero bien mirada y sin preocupacion, no es en rigor la Santa-Cruz latina que veneramos, sí la cruz griega desfigurada por los adornos extraordinarios, pues esa consiste en una línea determinada y vertical, cortada por la interseccion horizontal de otra línea menor que la primera, y forma cuatro ángulos rectos, v. g. † La otra se figura tambien por dos líneas rectas, la una vertical y la otra horizontal, esta la divide en dos porciones iguales, y forman naturalmente una cruz tambien de cuatro ángulos rectos, v. g. + (ó cruz griega). Ademas de lo insinuado los adornos tan complicados y tan caprichosos no son correspondientes á la venerable desnudez de la original y á sus sublimes misterios, y aun es fuerza aplicar esta composicion alegórica á la religion de esta nacion, que por ignorar absolutamente el conocimiento de su ritual, nos vemos precisados á guardar el silencio.

N°s 41, 42, 43. — Ojalá nos fuera dado la interpretacion verídica no solo de las figuras historiadas, sí de los geroglíficos, aun mas impenetrable su comprehension, como quiera que pudieron haber tenido dos artes de expresar sus conceptos, el uno por letras ó figuras alfabéticas, y el otro por símbolos obscuros, otros escollos. Es constante la distribucion de estos caractéres, sin embargo al parecer variados, pues á veces puestos por

ceux que nous avons vus jusqu'ici; ils sont plus graves et méritent notre attention.

L'un de ces personnages, plus grand que les autres, et qui semble être de la classe sacerdotale, offre sur ses bras élevés un enfant nouveau-né, dont la forme est fantastique. L'autre personnage est dans l'attitude de l'admiration. Les deux autres sont placés derrière chacun de ceux-ci; l'un représente un homme âgé qui tient dans ses deux mains élevées une sorte d'instrument à vent, dont le bout est placé dans sa bouche et dont il semble tirer des sons; ce tube est droit, composé de diverses pièces réunies par des cercles ou anneaux, et de l'extrémité inférieure sortent trois feuilles ou plutôt trois plumes, car ces peuples avaient une prédilection marquée pour cet ornement. Le dernier personnage est une figure d'homme grave et majestueuse, dans l'étonnement de ce qu'il contemple. Les costumes et les ornements de ce grand bas-relief sont trop compliqués pour être décrits; c'est tout ce qu'a pu concevoir et enfanter l'imagination exaltée de l'artiste ou de l'inventeur. Le dessin, ou le bas-relief lui-même, peuvent seuls donner l'idée d'un tel travail; les ornements entourent entièrement les figures sans les cacher. (*Planches XXXVI, XXXVII, XXXVIII.*)

Une quantité innombrable d'hiéroglyphes accompagne cette représentation mystérieuse; ils sont placés non seulement près de la croix qui est l'objet principal, mais aussi autour des figures latérales, et sculptés sur des dalles de pierre, ou plutôt sur une espèce de marbre d'un grain fin, de couleur jaune foncé, et distribués par lignes horizontales. Les sculptures précédentes occupent aussi d'immenses tables de pierres qui tapissent les murs intérieurs des sanctuaires. On ne peut douter de l'impression que cause la vue inattendue de cette espèce de croix; mais, examinée avec attention, et sans préoccupation, on reconnaît que ce n'est point, à la rigueur, la sainte croix latine que nous adorons, mais bien la croix grecque défigurée par des ornements extraordinaires; car la nôtre consiste en une ligne verticale coupée inégalement par une ligne horizontale moins grande, et qui fait quatre angles droits. L'autre (la croix grecque) est aussi formée de deux lignes droites, l'une verticale et l'autre horizontale; mais celle-ci divise la première en deux portions égales formant aussi quatre angles droits. En outre, les ornements, si compliqués et si fantastiques, ne répondent pas ici à la vénérable simplicité de la croix originaire, et à sa sublime signification. Il faut donc appliquer cette composition allégorique à la religion de ces anciens peuples, sur laquelle nous sommes obligés de garder le silence, n'ayant absolument aucune connaissance de ses cérémonies.

N°s 41, 42, 43. — Plût au ciel qu'il nous fût possible de donner une interprétation vraie, non seulement de ces bas-reliefs, mais aussi des hiéroglyphes qui sont encore plus impénétrables! Il paraît que ces peuples ont employé deux moyens pour exprimer leurs idées; le premier par des lettres ou des signes alphabétiques, et l'autre par des symboles ayant un sens caché. La disposition de ces caractères suit une marche constante, disposée tan-

líneas paralelas y horizontales, ó dispuestos en fin por líneas verticales y formando unos ángulos rectos, pero nunca agudos. Estas son las únicas diferencias que me ha sido dable notar, aunque he reparado que de ambas maneras suelen repetir las mismas figuras, y mas he observado que las cabezas humanas, muy repetidas y todas perfiladas, se dirigen á la izquierda, lo que puede indicar la marcha ó la leyenda de la derecha á la izquierda, segun la usanza hebrea.

Es lástima ciertamente que por mas incertidumbre, estas inscripciones tienen sus lagunas que de cualquiera manera, cortarian el hilo histórico de la narracion, pues las lamas de diferentes materias y colores imprimen á modo de capas sobre capas ó baños glutinosos que se incorporan en la misma piedra y forman con ella cuerpo.

¡Cuántos enigmas nos asaltan por todos lados y se oponen á nuestra ilustracion! y finalmente nos vemos en la amarga necesidad de valernos de las conjeturas, último auxilio del anticuario. Ademas la llave científica y tan útil á la explicacion de estas figuras simbólicas se perdió para siempre.

No todos los yesos ó piedras figuradas representarán objetos misteriosos, puede muy bien acontecer el contrario de lo que se pudiera pensar y no ocupar otro destino que adornar caprichosamente ciertas obras y lugares. Ni tampoco todas las estatuas las debemos mirar como falsos simulacros, muchas habrá de pura fantasía, de recreacion ó de ostentacion : lo mismo sucederá con sus fábricas, entre los templos, palacios, etc., habria edificios particulares de alguna monta, aunque creo que serian pocos; la ciencia del investigador consiste en un conocimiento práctico para saber diferenciar los monumentos y colocarlos en sus legítimos lugares.

No seria justo antes de acabar de tratar de sus artes, de no proponer algun recuerdo de su pintura. Tenemos una infinidad de ejemplos ciertos que ellos eran dibujantes por las propias obras que nos dejaron de su escultura hijas del diseño; solo resta de hablar algo de su pintura al temple puesta sobre los lienzos de algunas paredes, en particular de las del edificio mayor, en donde se ven varios rasgos ó trozos, pintados con cierta inteligencia, de cuadrúpedos, pájaros, flores y frutas con sus colores naturales; pues empleaban en ella los minerales nativos y no facticios; y á pesar del tiempo, humedades y de las lamas corrosivas, subsiste lo bastante para formar de su composicion una idea regular.

No puedo menos de hacer memoria otra vez de los números ya citados 41, 42 y 43, en particular del primero por lo respectivo á los geroglíficos que existen en bajo relieve en su plan, pues le tengo en mi poder esculpido en una losa cuadrilonga de mas de media vara de alto, y algo mas de una cuarta de ancho en una piedra caliza de mucha integridad, con la particularidad que estaba embutida la mitad de su grueso en la pared

tôt par lignes droites horizontales, tantôt par lignes verticales, qui forment alors des angles, mais jamais d'angles aigus. Voilà tout ce que j'ai pu remarquer, en ajoutant que dans les deux manières on avait coutume de répéter les mêmes figures. J'ai observé aussi que les têtes humaines, fréquemment employées, sont toutes de profil, et tournées vers la gauche, ce qui peut faire penser que la marche de l'écriture et de la lecture était de droite à gauche, selon la méthode hébraïque. (*Planches XXXIX, XL, XLI.*)

Il est fâcheux sans doute que, pour augmenter la difficulté, ces inscriptions aient elles-mêmes des lacunes qui doivent en couper le sens; de plus, des couches de diverses matières et couleurs ont formé successivement des enduits agglutinés, qui se sont comme incorporés avec la pierre.

Combien d'énigmes s'opposent à nos recherches et à notre instruction! Nous sommes réduits à la triste ressource des conjectures, dernier refuge des antiquaires; mais la clef qui serait si utile, pour l'explication de ces figures symboliques, n'en est pas moins perdue pour toujours.

Il est vrai que ces sculptures, soit en stuc, soit en pierre, ne représentaient pas toutes des objets mystérieux et sacrés, et qu'il pourrait arriver que la plupart n'eussent eu d'autre destination que l'ornement plus ou moins fantastique de certains objets ou de certains lieux. Nous ne devons pas non plus regarder toutes les statues comme des simulacres de faux dieux; beaucoup d'entre elles sont de pure fantaisie et de simple ornement. Il en doit être de même à l'égard des maisons, des temples et des palais; il y avait des édifices particuliers de quelque importance; toutefois, je pense qu'il y en avait peu. La science de l'observateur consiste à les différencier et les ranger dans la classe à laquelle ils appartiennent.

Il ne serait pas juste, en traitant des arts de cet ancien peuple, de ne faire aucune mention de l'art de la peinture. Nous avons des preuves nombreuses et certaines que les arts du dessin y étaient connus; les ouvrages de sculpture le prouvent assez. Il reste à parler de la peinture agglutinative, posée sur quelques murs, particulièrement dans le grand édifice, où l'on voit divers traits ou fragments peints avec une certaine intelligence, et qui représentent des quadrupèdes, des oiseaux, des fruits et des fleurs avec leurs couleurs véritables. Il paraît qu'on employait pour cette peinture des couleurs minérales naturelles, et non des couleurs factices; et, malgré le long intervalle de temps, malgré l'humidité et les couches corrosives qui les recouvrent, il en reste assez pour se former une idée exacte de leur composition.

Je dois faire une mention plus particulière des bas-reliefs représentés sous les n°s 41, 42, 43, et sur-tout du premier, à cause des hiéroglyphes qui le composent; je l'ai en ma possession. Il est sculpté sur une grande dalle de pierre calcaire, haute d'un peu plus d'un pied et demi, large d'un pied, et très bien conservée; elle était enchâssée jusqu'à la moitié de son épaisseur, c'est-à-dire environ six pouces, dans la muraille principale, et il est

maestra que seria cosa de una sesma, y con lo notable que en el reverso á modo de bosquejo en tinta tenia ideado lo que ejecutó en el anverso. Pues ella á modo de bando ó aviso al pueblo existia en un descanso de una de las tres escaleras del subterráneo ya mentado en el nº 24, de aspecto horroroso, semejante al de los sepulcros. La hice arrancar con harto trabajo por estar entremetida en una mezcla durísima.

Los otros dos bajos relieves que siguen en número son de estuco y mucho mayores que los infinitos que permanecen de yeso y mármoles que cubren y adornan lo interior de las paredes de los templos cubiertos; pero todos sobre un mismo estilo ó caractéres parlantes ó significativos. Solo estos pocos servirán de muestra á los sabios anticuarios para que conozcan la forma, la distribucion por líneas paralelas horizontales y verticales, y algo en fin de la representacion de las infinitas figuras geroglíficas, y para que tambien conozcan su originalidad, pues no tienen conexion alguna con las letras simbólicas de los antiguos Egipcios, Mejicanos, etc.

Nº 44. — Se encontró esta piedra berroqueña y circular engastada en la muralla de lado del sur del zócalo del edificio mayor, tiene dos varas de diámetro y una tercia de canto, lisa, y sin entalladura alguna. Esta especie de monumento se repite en diferentes partes de los contornos de este magestuoso sitio, pero nos queda la duda de su verdadero empleo, v. g.: si de mesa, pedestal ó de ara sacrifical.

Nº 45. — Aquí cerca de estas ruinas se hallan varios braseros ó sahumerios de piedra de una hechura rara pero artista, la basa es cilíndrica é istriada concluyendo con una figura semi-esférica, y en la parte mas elevada se nota una concavidad circular propia á contener lumbre, para quemar gomas aromáticas delante de sus aras ó dioses. Tiene de circunferencia vara y media, de eje una tercia y cuatro pulgadas.

Nº 46. — Subsiste á poca distancia y al norte del edificio principal, un puente de piedra sin antepecho visible, formado por unas losas de bastante tamaño, y unidas sin mezcla, solo por el corte; tiene de longitud veinte varas y de latitud quince, y sobre la superficie del agua del rio cuatro varas y de vano tres varas, contenido en una figura regular terminada por tres líneas, la superior hace una bóveda plana y las laterales dos convexas ó curvas; aunque este rio que denominaré del Palenque viejo, no es mucho caudaloso, en cierto tiempo del año se aumenta mucho, y hace este paso muy peligroso. Corre á unos veinte pasos acia al oriente de sus cimientos; sus aguas son cristalinas y muy frescas, cria en abundancia unos caracoles muy saborosos hervidos con sal.

Nº 47. — A una legua al poniente de nuestras ruinas hay un monumento levantado, y segun demuestra su aspecto, puede ser un patíbulo, y consiste en una pilastra ó prisma de basa cuadrilonga, de piedra berroqueña, tiene de eje por lo visible, pues ignoramos por dos motivos su verdadera altura pasada y presente, por la fractura que padeció en la parte superior, y queda in-

à remarquer que le revers offrait l'ébauche coloriée des objets exécutés en relief sur le dessus. Cette sorte de loi, ou d'avertissement au peuple, existait sur le palier de l'un des trois escaliers du souterrain dont j'ai parlé, nº 24, et dont l'aspect est celui d'un lieu de sépulture; je la fis arracher du mur avec grande peine, car elle était encastrée dans un enduit très dur.

Les deux autres bas-reliefs sont en stuc, beaucoup plus grands, et du même genre que ceux de marbre ou de gypse qui recouvrent en grand nombre l'intérieur des temples couverts; ils consistent tous en caractères allégoriques. Ceux-ci serviront d'échantillons aux savants antiquaires, auxquels ils feront connaître la forme, la distribution par lignes horizontales et verticales, et enfin la représentation d'un nombre infini de figures hiéroglyphiques. Ils remarqueront sans doute leur originalité; car elles n'ont aucun rapport avec les hiéroglyphes des anciens Égyptiens, Mexicains, etc.

Nº 44. — La pierre circulaire de granit, sous ce numéro, était enchâssée dans la muraille, au côté sud du massif inférieur du grand édifice; elle a six pieds de diamètre et un pied d'épaisseur; elle est lisse et sans aucune sculpture. Cette sorte d'ornement se retrouve dans différentes parties du contour de ce majestueux édifice, mais nous restons dans le doute sur sa véritable destination, et nous ne savons si elle servait de table, de piédestal ou d'autel de sacrifices. (*Planche XLII.*)

Nº 45. — Parmi ces ruines se trouvent plusieurs *braseros*, ou sortes d'encensoirs en pierre, d'une structure singulière et ingénieuse; la base est cylindrique et cannelée, se terminant, dans la partie supérieure, par une demi-sphère. Au sommet se trouve une cavité circulaire propre à contenir le feu pour brûler les parfums devant les autels ou les statues des dieux. Circonférence, quatre pieds et demi; hauteur, un pied quatre pouces. (*Planche XLIII.*)

Nº 46. — A peu de distance, au nord de l'édifice principal, on trouve un pont en pierre, sans vestige de parapets, formé par des pierres taillées, ajustées sans ciment, et seulement par leur coupe. Il a soixante pieds de long, quarante-cinq de large et douze d'élévation au-dessus de la surface de l'eau. L'ouverture a neuf pieds; elle est de forme régulière, carrée par le haut et convexe sur les deux côtés inférieurs. Cette rivière, appelée rivière de *Palenque viejo*, n'est pas très profonde; mais, dans certains temps de l'année, elle croît beaucoup et offre un passage très dangereux; elle coule à vingt pas, à l'est de ces fondations; ses eaux sont limpides et fraîches, elles abondent en escargots très savoureux, lorsqu'ils sont cuits avec du sel. (*Planche XLIV.*)

Nº 47.—A une lieue à l'ouest des ruines, se trouve un monument élevé, qui, d'après l'apparence, peut avoir été une sorte de pilori. Il consiste en un pilastre dont la base offre un carré long; il est en pierre granitique. Il n'a pas été possible de déterminer sa véritable hauteur, parceque le sommet a été brisé, et parceque nous n'avons pu creuser à sa base, obstruée par des fragments de roches très

definito, y el no haber podido averiguar por excavacion su base, por estar encajada entre unos peñascos muy duros; tendrá de circuito unas cinco varas y ocho pulgadas; sus dos caras menores, la una se dirige al norte y la opuesta al sur. Los dos trozos cilíndricos parecen indicar unos peales fijados al pie mas ancho (diremos de la picota) y que se dirige al oriente para tal vez sentar ó elevar al reo y hacer patente al público su suplicio.

Nº 48. — A pocos pasos y al poniente del monumento citado en el número anterior, corre con suma puridad un copioso arroyo, en el que se encuentran caracoles petrificados ó incrustados, y otros en el estado natural de la misma especie; esta agua pasa en una cañería ó sea un acueducto subterráneo de unas sesenta varas de longitud, de latitud dos varas y de altura cuatro varas, aunque estas dimensiones varian en algunas partes de su extension; fabricado con lajas grandes puestas por filas sin otra mezcla para unirlas que su propio corte; los cielos son formados por unas losas grandes. Las aguas que salen de unos montes frondosísimos corren de sur á norte.

Ignoramos, como otras muchas cosas de esta antigua nacion, á qué se destinaba esta obra hidráulica, al parecer, para conservar el agua limpia y fresca para baños públicos ó sea en fin de facilitar el paso ó la union de un barrio con otro barrio, á manera de un puente de una extrema anchura, en el tiempo de su mayor poblacion.

Estas ruinas inmensas esparcidas en un terreno dilatado y cuasi todas sepultadas, ofrecen un espectáculo interesante á la imaginacion de un anticuario. Ya llegamos, por decirlo asi, á la conclusion fiscal de este importante asunto historial, por lo concerniente á la indagacion posible del arribo problemático de la nacion que tomó posesion del sitio de este continente que vulgarmente denominan el *Palenque viejo*, pues su primitivo y verdadero apellido tuvo la suerte de sus habitantes, y finalmente los restos de sus bellas artes tendrán igualmente su desaparicion, su gran ancianidad anuncia un próximo asolamiento.

Las conjeturas formadas por los historiadores sobre la época de la populacion de este hemisferio, que yo considero haber sido por varias naciones y por varios rumbos y asimismo en diferentes tiempos; pues me fundo en la inconexion que existe en las castas de los indígenos respectivamente á la estatura, las facciones del rostro, colores, lenguas, trages, y de mas ó menos civilizacion, esparcidas en diferentes latitudes de esta parte septentrional.

En cuanto al establecimiento parcial de la dicha nacion palencana, no repugna á la sana razon, suponer que esta emigracion fuese procediente de la parte oriental del globo, y dimanada de la grande isla Atlantida, sea por eleccion, fuerza ó acaso; pues esta isla tan pregonada de los antiguos, en particular por Platon, y dice

dures. Ce pilastre a quinze pieds huit pouces de tour; ses petits côtés sont exposés au nord et au midi; les deux tronçons cylindriques paraissent indiquer deux siéges fixés au pied de cette espèce de poteau, du côté de l'orient, et qui furent destinés autrefois à asseoir ou à élever les coupables, afin de rendre le peuple témoin de leur châtiment. (*Planche XLV.*)

Nº 48. — A quelques pas à l'ouest de ce monument coule un large ruisseau très limpide, dans lequel on trouve des coquillages pétrifiés ou incrustés, et d'autres, de la même espèce, dans leur état naturel. Cette eau passe dans un canal ou aqueduc souterrain de cent quatre-vingts pieds de long, de six pieds de large et de douze d'élévation; ces dimensions varient sur certains points. Il est construit en grandes pierres posées par rangées, sans ciment, et unies par leur propre coupe. Les voûtes sont formées par de grandes pierres[1]. L'eau, qui provient de montagnes très boisées, court du sud au nord. (*Planche XLVI.*)

Nous ignorons, et il en est de même pour bien des choses qui concernent cette antique nation, quelle était la destination de cet ouvrage hydraulique. Peut-être fournissait-il une eau fraîche et limpide pour les bains publics; peut-être aussi facilitait-il le passage d'un quartier à l'autre, par un pont très long, dans le temps où la population était nombreuse.

Ces ruines immenses, dispersées sur un vaste terrain, et presque enfouies dans la terre, offrent un tableau intéressant à l'antiquaire. Nous voici arrivés au but de nos recherches, et nous finirons par les investigations relatives à l'arrivée conjecturale des nations qui prirent autrefois possession de ce point du continent appelé vulgairement *vieux Palenque* car son nom véritable et primitif, ainsi que je l'ai déja dit, a suivi le sort de ses habitants. Les témoignages qui restent de leur avancement dans les beaux-arts sont également sur le point de disparaître; leur grande antiquité amènera bientôt leur ruine totale.

Quant à l'époque de la première population de cet hémisphère, qui a donné lieu à beaucoup de conjectures de la part des historiens, je la considère comme ayant eu lieu par diverses nations et de plusieurs côtés, en différents temps. Je suis fondé dans cette opinion par la dissemblance qui existe entre les races d'indigènes répandues à différentes latitudes de la partie septentrionale, sous le rapport de la stature, du visage, de la couleur, des langues, des costumes et de la civilisation plus ou moins avancée.

A l'égard de l'établissement partiel de la nation qui habita *Palenque*, il ne répugne pas à la raison de supposer que ce fut une émigration partie de l'orient et sortie de la grande île Atlantide, soit volontairement, soit accidentellement ou par force; de cette île dont parlent tant les anciens, particulièrement Platon qui rapporte

[1] C'ést sans doute cet aqueduc qui a fait dire par Antonio del Rio (voir *Notes et Documents divers*, page 7) : « Qu'on peut conclure que le peuple de Palenque a eu des relations avec les Romains, à cause d'un aqueduc souterrain, en pierre, d'une grande solidité, qui passe sous le plus grand monument. »

este grave filósofo, que los sabios ó sacerdotes del colegio de Sais en Egipto dijeron á Solon, que en otros tiempos y mas allá de las columnas de Hércules, habia una isla mas grande que la Libia, nombre antiguo de la Africa, y que esta inmensa tierra era gobernada por muchos reyes, etc. Esta dicha de tanta celebridad ya de ella nada existe, salvo que las islas Canarias, y las que son adyacentes á ellas, eran las eminencias de esta gran porcion de tierra sumergida, de modo que si hemos de dar fé á este pretendido acontecimiento seria por unas revoluciones semejantes á tantas otras que la tierra ofrece una infinidad de muestras. No me haria fuerza en creer que la transmigracion fuese antes, ó en el mismo acto convulsivo de la naturaleza, dando sin embargo tiempo y lugar á una porcion de sus moradores para huir del próximo é inminente peligro, y forzados tal vez por las impulsiones irresistibles de los vientos generales á seguir el rumbo occidental, llevando consigo las semillas de las artes, las que en un clima favorable, tomaron raices y pie, y con el curso del tiempo florecieron y fructificaron admirablemente, como consta por sus obras arquitectadas y esculpidas; lo que prueba la remota antigüedad de dichas obras, es haber llegado en ellas á un grado magistral, pues la suma lentitud con que se propagan las artes y ciencias, sin auxilio conocido, requieren una serie de muchos siglos.

En consecuencia, de este estilo original, procuré, sin la mente preocupada, aclarar lo averiguable, haciendo con el motivo actual un serio parangon de las obras originales, que observé en varios paises de la Europa, y en particular en Roma y en la gran Grecia, en donde subsisten aun una gran cantidad de monumentos arquitectónicos, de escultura, pintura, etc.; á mas todo lo que me fué dable de reparar en las copias, en las láminas de los libros de muchos viageros, y en fin valiéndome de otros arbitrios, pues tenemos en la Italia muchos originales sobre los estilos egipcios, griegos y romanos, tocante á las bellas artes, no haré recuerdo de las que comunmente llaman góticas, ni las arábicas, ni menos las chinescas, pues no merecen un lugar entre ellas. En cuanto á las supuestas artes cartaginesas, las mandaron trabajar, segun demuestra el estilo, por unos extrangeros, sean Griegos de la isla de Sicilia ó Romanos.

Siendo, asi como me lo persuado, el estilo palencano original, el que tomaron de sus antepasados y á quienes debemos un reconocimiento sincero, pues nos han procurado la contemplacion de unas obras incógnitas á los historiadores, pasados y presentes, ni aun tienen relaciones con las que nos dejaron los antiguos Mejicanos, ni tampoco con las de los Zapotecos : lo que se puede comprobar por los dibujos sacados de los mismos monumentos correspondientes á esta real expedicion.

Es entre los montes mas arduos y alejados de las tierras abiertas y llanas frecuentadas por los Europeos

que les sages ou les prêtres de Saïs, en Égypte, dirent à Solon que dans des temps antérieurs, et au-delà des colonnes d'Hercule, il y avait une île plus grande que la Libye, ancienne dénomination de l'Afrique; que cette terre immense était gouvernée par un grand nombre de rois ; etc. Il n'existe plus rien de cette île si célèbre, si ce n'est les îles Canaries et autres îles adjacentes qui étaient peut-être les sommités de cette grande portion de terre aujourd'hui submergée; de sorte que, si nous ajoutons foi à ces notions hasardées, cette catastrophe aurait été causée par une révolution semblable à tant d'autres dont le globe offre une infinité de preuves incontestables. Je ne me refuserai pas à croire que la transmigration ait eu lieu avant ou dans le moment même de cette catastrophe, qui aurait laissé le temps à une portion des habitants d'échapper à un si imminent danger; ils se seraient vus forcés de suivre l'impulsion des vents et de se diriger vers l'occident, emportant avec eux les principes de leurs arts qui, sous un ciel favorable, se seraient développés promptement et seraient parvenus avec le temps à un état florissant, comme le montrent leurs ouvrages d'architecture et de sculpture. Ce qui prouve leur grande antiquité, c'est le degré de perfection qu'on y remarque, quand on songe à la lenteur avec laquelle se propagent les arts et les sciences, qui demandent, à défaut d'auxiliaires connus, une longue suite de siècles.

En conséquence, j'ai tâché de me guider sans prévention dans mes recherches, par le style original de ces ouvrages, en établissant dans ce but une comparaison sérieuse des ouvrages que j'ai observés dans diverses contrées de l'Europe, particulièrement à Rome et en Grèce, où subsistent encore un grand nombre de monuments d'architecture, de sculpture, de peinture; et de plus, avec tout ce que j'ai pu trouver dans les dessins et gravures des livres publiés par les voyageurs; car il y a en Italie beaucoup de documents sur les styles adoptés dans les arts par les Égyptiens, les Grecs et les Romains. Je n'y ai rien trouvé de ce qu'on appelle communément gothique, arabesque, et encore moins de ce qu'on appelle chinois, parceque ces ouvrages ne méritent pas de prendre place parmi les autres[1]. A l'égard des arts supposés chez les Carthaginois, ces peuples faisaient exécuter leurs ouvrages, ainsi que leur style le prouve, par des artistes étrangers, Romains, ou Grecs de la Sicile.

Le style des ouvrages de *Palenque* étant, je me le persuade, original et puisé seulement chez les ancêtres de ce peuple, nous leur devons de la reconnaissance pour nous avoir procuré la vue d'ouvrages inconnus de tous les historiens, et qui n'ont aucun rapport avec ceux que nous ont laissés les anciens Mexicains, ni avec ceux que nous ont laissés les Zapotèques, ainsi qu'on peut le voir par les dessins des monuments correspondants, recueillis pendant cette expédition.

C'est dans les montagnes les plus élevées, les plus éloignées des plaines ouvertes fréquentées par les Euro-

[1] Cet arrêt, prononcé par Dupaix, pourra paraître sévère, sur-tout si l'on fait attention que les monuments de Palenque sont aussi éloignés par leur style et leur forme de ceux des Romains ou des Grecs, que les monuments chinois, arabesques, etc.; ce qui ne détruit pas cependant la beauté de leur caractère.

que se halla todavía al Indio actual cuasi intacto; pues los indígenos libres siguen con constancia las máximas que heredaron de sus antepasados, y el presente es la imágen del pasado. Son amantes de su pais nativo, trages, etc.; la fuerza sola ó la necesidad les puede obligar á cierta restriccion en sus costumbres inveteradas. Igualmente es en los montes que se hallan todavía los restos en ruinas de sus antiguas artes, los mas bien conservados; los que permanecen á la vista de los pueblos grandes, con el motivo de aprovecharse de sus piedras picadas para sus fábricas, los acaban antes de su tiempo natural y aceleran su entera desolacion.

He procurado con esmero en el discurso de esta descripcion comparar los estilos de las naciones mas afamadas del antiguo continente, con los de estos indígenos, que llamamos Indios, á saber los Mejicanos, Zaapotecos y Palencanos. Por lo que corresponde á los primeros, nada dudaremos en que su estilo ó manera tiene suficientemente analogía con el de los Egipcios, sea imitacion ó casualidad ó adquirido de ellos, ó al contrario, estos de aquellos. Las obras que he hallado esparcidas en las varias provincias pertenecientes al antiguo imperio mejicano, ó anterior á él, tienen por distincion una base sólida acompañada de una grande seriedad. Sus pirámides son de varios cuerpos y alturas, las que servian, no á la ostentacion, pero á sus falsos dioses; las habia desde un cuerpo hasta siete en disminucion (ejemplo la de Papantla) mole admirable y comparable á las tan decantadas del Egipto. No ignoraban absolutamente el arte de construir bóvedas, como lo prueban varias cañerías y sepulcros, formadas por unos arcos elípticos ó cosa igual, como en el salon subterráneo construido á fuerza de pico, en el centro del cerro de piedra calcaria, el que sirve de base al famoso monumento de Xochicalco á seis leguas al poniente de Cuernavaca, hay fabricado en su respectivo cielo, el que es algo cóncavo, una especie de cono cóncavo, revestido interior y circularmente por unas piedras labradas y dispuestas por filas. Otro ejemplo se puede citar y es el de Monte Alban, cerca de Oajaca, en donde se conserva una especie de bóveda con bastante elevacion construida con piedras picadas.

Regularmente sus techos eran dispuestos horizontalmente, sostenidos por unas vigas paralelas, rollizas ó escuadradas, sacadas del tronco del sabino ó del cedro ó en fin de cualquiera madera incorruptible; sus casas remataban en terrazas ó azoteas; usaban de toda suerte de piedras, cal y arena y tambien del ladrillo cocido al horno, aunque por lo ordinario usaban del crudo ó adobe.

No hay en el antiguo Palenque ningun adoratorio al aire, todos son cubiertos á modo de templos. Ni tampoco hay pirámides, segun lo que usaban los Mejicanos en su religion.

Los indígenos teniandos modos de sentarse en el suelo, pues no hacian uso de asientos altos; se sentaban ya sobre sus propias piernas ó sobre el trasero.

péens, que les mœurs indiennes se conservent intactes. Les indigènes y suivent en liberté, et avec constance, les maximes héréditaires de leurs ancêtres; là, le présent est l'image du passé; ils aiment leur pays natal, leurs vêtements nationaux; la force et la nécessité peuvent seules les astreindre à quelques réformes dans leurs vieilles coutumes. C'est aussi dans les montagnes que se trouvent les restes de leurs anciens monuments les mieux conservés; car pour ceux qui sont à la portée des villes, le desir de s'approprier les pierres travaillées, pour élever de nouvelles constructions, amène leur ruine avant le temps où elle serait naturellement consommée.

Je me suis appliqué, dans cette description, à comparer les styles divers des monuments des nations les plus célèbres de l'ancien continent, avec ceux des indigènes que nous appelons Indiens, c'est-à-dire Mexicains, Zapotèques, et anciens habitants de *Palenque*. Pour les premiers, on ne peut douter que leur style ait beaucoup d'analogie avec celui des Égyptiens, soit hasard, soit imitation, soit communication de l'un à l'autre, quelle qu'ait été la primitive origine. Les ouvrages que j'ai trouvés disséminés dans les diverses provinces de l'ancien empire mexicain, ou de l'empire antérieur à celui-ci, ont pour caractères distinctifs une base solide, un aspect sévère. Leurs pyramides composées de plusieurs corps de constructions, et de hauteurs différentes, ne servaient pas de simple ornement, elles étaient consacrées au culte des dieux. Ces pyramides avaient depuis un jusqu'à sept étages en retraite les uns sur les autres; par exemple, celle de Papantla, masse admirable, qui peut être comparée aux célèbres pyramides d'Égypte. Ces peuples n'ignoraient pas absolument l'art de construire les voûtes, ainsi que le prouvent plusieurs aqueducs, et plusieurs caveaux consacrés à la sépulture, formés d'arcs elliptiques ou à-peu-près, comme dans la salle souterraine pratiquée dans le roc au centre de la colline calcaire qui sert de base au fameux monument de Xochicalco, à six lieues à l'ouest de Cuernavaca; on trouve dans la voûte, légèrement concave, une espèce de cône, dont l'intérieur est revêtu circulairement de pierres taillées et posées par rangées. On peut encore citer le monument de Monte Alban, près de Oajaca, où il existe une sorte de voûte assez élevée construite en pierres taillées.

Ordinairement les toits étaient horizontaux, soutenus par des solives parallèles, arrondies ou carrées; on employait à cet usage le sapin, le cèdre, ou autre bois incorruptible. Les maisons se terminaient par des terrasses ou plates-formes. On se servait de toutes sortes de pierres, de chaux, de sable, et aussi de briques ou de tuiles cuites au four; cependant, pour l'ordinaire, on s'en servait sans les faire cuire.

Il n'y a dans le *vieux Palenque* aucun oratoire en plein air; ils sont tous couverts à la manière des temples. On n'y voit pas non plus de ces pyramides dont les anciens Mexicains se servaient pour leur culte.

Ces peuples avaient deux manières de s'asseoir par terre; ne faisant point usage desiéges élevés, ils s'asseyaient sur leurs jambes croisées, ou sur le sol même.

En su estatuaria no se apartaban sensiblemente del tipo primitivo, y á manera de los antiguos Egipcios, redondeaban poco los contornos de sus figuras humanas, pues adoptaron la cuadratura de ellas; las mas son de una pieza, sin soltura de miembros, y empleaban en su formacion toda especie de materiales, las metálicas y las lapídeas y tambien varios barros. Mucho debemos extrañar que solo de estaño y de fierro nada tenemos labrado, me persuado que ignorarian el arte de beneficiarlos, ó sea que el fierro particularmente, por su color obscuro y desagradable á la vista, no seria de la eleccion del indígeno tan apasionado á lo brillante.

Por lo respectivo á la delineacion y órden de sus geroglíficos, ó símbolos, no tienen cotejo alguno con los Egipciacos, pues los de esta nacion, que existen en los soberbios obeliscos, esfinges, etc., son grabados en hueco y ninguno de relieve, método seguro para su eterna conservacion, y son como sembrados diremos sin distribucion aparente, en los planes en que se hallan. Ademas las figuras de hombres, animales, vegetables é infinitos instrumentos de las artes son delineados por otro estilo. Los de los Mejicanos, ó del primitivo pueblo que habitó esta tierra, son enteramente diversos, son esculpidos de relieve con una aparente ilacion entre ellos : pocos he visto grabados de hueco. Admitian en su composicion todo género de figuras, es decir las necesarias; es verdad que reparé que algunas de ellas son parecidas á las egipciacas, lo que pudiera ser efecto del acaso : v. g. un hombre puede idear y ejecutar en la zona tórrida lo que otro en la templada y sin la menor relacion entre ellos, y asi hemos visto, que varias naciones distantes unas de otras se aplicaron en particular unas mismas invenciones.

Por lo que toca á las pinturas simbólicas de ambas naciones, de los primeros hablaré de los que he podido examinar pintados sin alíneo y de varios colores sobre las superficies de las murallas y de lienzos, ó envolvedores de unas momias. Los geroglíficos coloreados mejicanos, sobre papel de Maguey, corteza de árbol, ó manta de algodon nos presentan á la vista mas órden y en fin son mas parlantes.

Por lo que corresponde á las obras que se hallan repartidas en este imperio zaapoteco en la intendencia de Oajaca, las que mas llaman la atencion, son los palacios, asi denominados de Mitlan, tampoco aquí no encontraremos un tipo seguro, que nos manifestará su legítima orígen; es evidente que por lo que consiste á lo robusto algo se semeja al mejicano, pues registramos en él unas piedras sillares de una enorme magnitud, perfectamente aniveladas y escuadradas y muy asentadas, y á mas estas grandes fábricas se levantan del suelo con gravedad, sobre unos planes algo á la manera griega, y sus murallas son incrustadas de piedras sueltas y figuradas geométricamente; si por accidente esta nacion se aproximó al estilo]mejicano en sus obras de arquitec-

Dans l'art statuaire, ils ne s'écartaient pas d'une manière sensible d'un type primitif; et, à la manière des anciens Égyptiens, ils modelaient peu les contours de la figure humaine, pour laquelle ils avaient adopté une certaine forme. La plupart sont comme d'une seule pièce, sans articulation de membres. Ils employaient pour la sculpture toute espèce de matières : les métaux, les pierres et diverses terres cuites. On doit s'étonner de ne trouver aucun ouvrage où le plomb et le fer aient été employés; je crois qu'ils ignoraient l'art de mettre ces métaux en œuvre, ou que le fer, particulièrement par sa couleur noirâtre et peu agréable, n'aura pas été du goût de ce peuple passionné pour les métaux brillants.

Quant à la délinéation et à l'ordre des hiéroglyphes ou symboles, ils ne ressemblent en rien à ceux des Égyptiens; ceux de cette nation qui existent sur leurs magnifiques obélisques, leurs sphynx, etc., sont gravés en creux et jamais en relief, ce qui est la méthode la plus sûre pour obtenir une conservation indestructible; de plus ils sont comme semés au hasard et sans ordre apparent, et une infinité de figures d'hommes, d'animaux, de végétaux et d'instruments des arts entrent dans leur composition. Au contraire, les hiéroglyphes des Mexicains, ou des premiers habitants qui ont occupé ce pays, sont sculptés en relief et sont liés sensiblement entre eux. J'en ai vu très peu qui fussent gravés en creux. Ils admettaient dans leur composition toute espèce de figures quand elles étaient nécessaires. Il faut dire que j'en ai trouvé de semblables à celles dont on se servait en Égypte, ce qui peut avoir été l'effet du hasard; car un homme peut inventer et exécuter dans la zone torride ce qu'un autre a fait dans la zone tempérée, sans qu'ils aient communiqué entre eux. C'est ainsi qu'on a vu des nations éloignées les unes des autres inventer les mêmes choses.

Pour ce qui regarde les peintures hiéroglyphiques des deux peuples, je ne parlerai que de celles des Égyptiens, que j'ai pu examiner, et qui sont peintes de diverses couleurs, sans être alignées régulièrement, sur les murs, ou les enveloppes de momies. Les hiéroglyphes coloriés des Mexicains sur papier de maguey, sur écorce d'arbre, ou sur tissu de coton, présentent plus d'ordre et sont plus significatifs [1].

De tous les ouvrages disséminés dans l'empire Zapotèque, dans l'intendance d'Oajaca, ceux qui méritent le plus d'exciter l'attention, sont les palais de Mitla, et nous n'avons pas trouvé là un type certain qui pût faire connaître clairement leur origine. Il est évident que, pour la solidité, ces monuments sont assez semblables à ceux du Mexique. Nous y avons remarqué des pierres taillées, d'une énorme grandeur, bien carrées et bien ajustées. Ces grandes constructions s'élèvent au-dessus du sol avec majesté; leurs plans se rapprochent de ceux des Grecs, et les murs sont incrustés de pierres isolées, présentant des figures géométriques. Si cette nation a quelque rapport avec les Mexicains, dans ses œuvres d'architecture, c'est indubitablement dans la construction

[1] M. le chevalier Alexandre Lenoir, M. Champollion et les autres savants qui ont étudié les hiéroglyphes égyptiens, ne seront sans doute pas de cet avis.

tura fué indubitablemente en la construccion de sus pirámides, las que demuestran haber sido eregidas á los dioses. Estas incrustaciones delinean unos compartimientos adornados, por una mosaica de alto relieve, cuyos diseños encadenados son puramente de gusto griego; del mismo modo son trabajados sus sepulcros subterráneos.

Se repara en su estatuaria una forma, la que participa de la circular y de la cuadrada; lo que me hace pensar que esta mixtura se introdujo cuando el emperador mejicano subyugó á el de los Zapotecos. Es asi como con la dilatacion del tiempo y las vicisitudes de las guerras, se adulteran los prototipos radicales de las artes.

Ultimamente será excusado el insistir mas sobre la probabilidad conocida de que las obras palencanas son originales y no son deudoras á ninguna nacion de las celebradas del orbe.

Desde la llegada de la gente del antiguo hemisferio en este recientemente descubierto, la casta de estos antiguos habitantes ha experimentado, tanto en lo físico como en lo moral, mucha variedad; la incorporacion de los Europeos, Asiáticos y Africanos los trastornó de un modo hasta cuasi perder los rasgos distintivos de su especie.

Creo positivamente que los Indios que viven actualmente en el pueblo del Palenque nuevo, ya no son los descendientes legítimos de aquellos que levantaron en aquellos tiempos distantísimos del nuestro estas grandes máquinas arquitectónicas. La verdadera casta se perdió, pues la llegada y la partida del dicho pueblo; son ambas enigmáticas: puede que sean una mezcla de Mejicanos y de Zapotecos ó juntamente Palencanos. La tradicion ó la historia que refiere que Montezuma prolongó sus conquistas mas allá del imperio zapoteco, es decir en el reino de Utlatlan (Guatemalan) de muchas poblaciones, las que se acabaron con la venida de los Españoles, no hace mencion en particular de la nacion Palencana, lo que acredita que ya no existia. El conquistador impuso nombres nuevos ó mejicanos á los pueblos recien subyugados en señal de su imperio, y asi se fueron borrando poco á poco los oriundos é hicieron lugar á los nuevos. Despues de la conquista general de estas soberanías por los Españoles, varios pueblos tomaron los de sus últimos vencedores.

Yo procuré lo menos mal posible comparar los estilos conocidos con los de dichos imperios, y asi estoy en la creencia, particularmente á lo que toca al Palenque, que sus obras no son copiadas, pero que son inventadas, que cuando emigraron de su tierra ó metrópoli, y que abordaron á su destino auxiliados del viento constante del este, el que se dirige naturalmente á las costas orientales de este nuevo continente, traerian consigo los rudimentos de las ciencias, ó bien las inventaron en su moderna habitacion; pues las producciones artificiales iguales á las naturales, tienen sus principios; bastaria una dilatadísima serie de años para llevarlas al grado que hace nuestra admiracion, suponiendo en la citada nacion unas disposiciones privilegiadas por la naturaleza.

des pyramides élevées à ses dieux. Les incrustations offrent des compartiments et ornements, qui sont comme une sorte de mosaïque en haut-relief, dont le dessin, suivi et enchaîné, est tout-à-fait dans le goût des Grecs. Les tombeaux souterrains ont des ornements sculptés dans le même goût.

On trouve dans leur statuaire une forme qui participe de la ligne courbe et de la ligne carrée; ce qui ferait penser que cette sorte de mélange s'est introduite quand l'empire du Mexique subjugua celui des Zapotèques. C'est ainsi que, par la suite des temps, et par les vicissitudes des guerres, les types primitifs des arts s'altèrent et se perdent.

Enfin, on me permettra d'insister sur la probabilité que les monuments de *Palenque* sont originaux, et que cet ancien peuple n'en est redevable à aucune autre nation célèbre de la terre.

Depuis l'arrivée des habitants de l'ancien hémisphère dans ces parages nouvellement découverts, la race primitive a subi, tant au physique qu'au moral, de grandes altérations; le mélange avec les Européens, les Asiatiques et les Africains lui ont fait perdre presqu'entièrement ses traits distinctifs.

Je crois fermement que les Indiens qui habitent actuellement le village de *Palenque nuevo,* ne sont point les descendants de ceux qui, dans un temps si éloigné de notre ère, élevèrent des monuments si considérables. La race véritable s'est perdue depuis l'arrivée et le départ des étrangers; et il est également difficile de savoir si la population actuelle est un mélange de Mexicains et de Zapotèques, ou si les anciens habitants de Palenque sont entrés aussi dans ce mélange. L'histoire, ou la tradition, qui établit que Montézuma poussa ses conquêtes bien au-delà de l'empire Zapotèque, c'est-à-dire jusqu'au royaume de Utlatlan (Guatemalan), parmi beaucoup de populations qui disparurent après l'arrivée des Espagnols, ne fait même pas mention de la population de Palenque, ce qui fait croire qu'elle n'existait déja plus. Le vainqueur imposa de nouveaux noms, des noms mexicains, aux peuples subjugués, en signe de sa puissance; et c'est ainsi que se sont perdues peu à peu les dénominations originaires pour faire place à d'autres. Depuis la conquête générale de ces contrées par les Espagnols, plusieurs villes ont pris les noms de leurs vainqueurs.

Je me suis appliqué, je le répète, à comparer les styles d'architecture connus avec ceux de ces anciens peuples, et je suis dans la persuasion, surtout pour ce qui regarde *Palenque*, que leurs ouvrages sont originaux et non copiés, et que lorsqu'ils émigrèrent de leur première patrie, et abordèrent sur cette terre, poussés par le vent d'est qui souffle constamment vers les côtes orientales de ce nouveau continent, ils apportèrent avec eux les principes des sciences, ou les inventèrent dans ces nouvelles contrées. Les productions des arts ont leurs semences comme les productions naturelles, et une longue suite d'années a pu les développer et les amener au point qui cause aujourd'hui notre admiration, si ces peuples ont reçu de la nature des dispositions heureuses.

Dejando por un momento á nuestra grande isla Atlantida, pudieron finalmente haberse transmigrados de otra tierra desconocida, la que pudo sin perjuicio de la antecedente, haber experimentado la misma catástrofe por algun hundimiento de cavernas centrales, ó por unas grandes y generales erupciones volcánicas.

Se podrian comparar estas artes perdidas, á ciertas especies de conchas marinas, ó á las muelas de animales fósiles, cuyos análogos vivos no parecen, ó se perdieron para siempre. Pero siempre las juzgaremos procedidas del oriente, pues la naturaleza se inclina á verificar las grandes emigraciones, de este rumbo al occidente.

¡Qué ideas, generalmente hablando, conciben los autores históricos extrangeros tan lastimosas y siniestras, sobre lo físico y sobre las artes antiguas del pais que tratamos actualmente! Algunos de ellos y con mucha pretension, le contemplan como á una tierra nueva, que acaba de salir del fondo del agua (bagatela) en la que solo se recorren montes desordenados, pocos llanos y en partes cubiertos de aguas, lagunas ó fanjas, y que aun no ha tomado su entera solidez, y asi carece de posibilidad, que una tierra recien nacida haya podido parir ó producir algo del ingenio humano. No quiero tener en mi abono otra prueba que este continente es tan antiguo (y contemporáneo) que el que llaman por antonomasia el antiguo, que los monumentos, que por sus construcciones originales y su grande ancianidad, son unos testigos dignos de la mayor fe, pues habia en ella unos imperios de mucha extension y poder.

Sus producciones naturales eran, y aun lo son, de primer órden; esta es la dicha tierra nueva ciertamente muy precoz y fructífera por los pocos años que goza. Segun algunos émulos de las glorias de España pretenden torpemente dar á entender la facilidad con la cual el famoso héroe Hernan Cortes se hizo dueño de este reino mejicano, como quien dice: « á vencer sin peligro se triunfa sin gloria; » no fué seguramente asi, tuvo para conseguir el éxito de esta famosa empresa que emplear en ella toda su tenacidad y valor militar, y el de la poca tropa española á sus órdenes; no tan solamente peleaban contra una numerosa nacion, á mas contra las influencias de muchos climas, y sustentarse de unos manjares exóticos á su naturaleza. Es cierto que la novedad de las armas defensivas y ofensivas, superaban con una ventaja desmedida á las de los Mejicanos, y sin embargo fué preciso valerse del poderoso auxilio Tlaxcalteca para facilitar la rendicion de la capital del imperio mejicano, la que coronó esta célebre y sin igual conquista.

Los viageros forasteros que han llegado de la Europa con el intento de recorrer las particularidades dignas de la historia de este gran continente, al juzgar lo que de él refieren á su vuelta, se me figura que hablan de otra tierra y no de la actual; pues la desfiguran de tal manera, en general, que apenas es conocible; la causa principal de esta gran falta de verdad, se origina en la precipitacion con que hacen sus observaciones, tal vez reduciéndolas á una parte pequeña de este gran todo.

Renonçant pour un moment à cette grande île Atlantide, il se peut que cette population ait émigré d'une autre terre inconnue, qui ait éprouvé la même catastrophe que la précédente, par l'affaissement de grandes cavités souterraines, ou par d'immenses éruptions volcaniques.

On pourrait comparer ces arts perdus à certaines espèces de coquilles de mer, ou à certains débris d'animaux fossiles dont les analogues n'existent plus, et qui sont perdus pour toujours; mais nous persisterons à penser qu'ils sont venus de l'orient; la nature semble vouloir que les grandes émigrations aient toujours lieu vers l'occident.

Quelles idées, généralement parlant, les historiens n'ont-ils pas eues sur la nature et sur les arts anciens du pays dont nous nous occupons! Quelques uns le considèrent avec obstination comme une terre nouvelle, sortie tout-à-coup du fond des eaux, où l'on ne trouve que des montagnes en désordre, peu de plaines couvertes en partie de lacs, de lagunes et de marais, et qui n'a pas encore acquis une entière solidité. Selon eux, il n'est pas possible qu'une contrée nouvellement créée ait pu produire rien qui soit du domaine de l'intelligence humaine. Je ne veux d'autres preuves que ce continent est aussi vieux que celui qu'on appelle l'ancien continent, si ce n'est que ses monuments, par leur construction originale et par leur grande antiquité, sont les témoignages les plus dignes de foi pour établir qu'il y eut jadis, dans ces contrées, de puissants empires.

Les productions naturelles y étaient et y sont encore de premier ordre par la force de la végétation. Cette terre est assurément très fertile et très hâtive, pour le peu d'années depuis lesquelles elle est cultivée. Quelques écrivains, jaloux de la gloire de l'Espagne, veulent donner à entendre que le célèbre Fernand Cortez n'eut aucune peine à s'emparer de l'empire Mexicain, prétendant « qu'à vaincre sans péril on triomphe sans gloire. » Il n'en fut assurément pas ainsi; pour mener à fin une si grande entreprise, il dut mettre en usage toute sa valeur et toute sa persévérance; et le petit nombre de troupes espagnoles qu'il avait sous ses ordres eut à lutter, non seulement contre une population nombreuse, mais aussi contre les intempéries des climats et contre des aliments auxquels elle n'était point accoutumée. Il est certain que leurs armes offensives et défensives avaient un immense avantage sur celles des Mexicains, et que cependant le secours puissant des Tlaxcaltèques fut nécessaire aux Espagnols pour s'emparer de la capitale du Mexique, dont la prise couronna cette conquête sans égale.

Les voyageurs étrangers qui sont venus d'Europe, dans l'intention de recueillir les particularités dignes d'entrer dans l'histoire de ce vaste continent, si l'on en juge par ce qu'ils ont rapporté, semblent avoir parlé d'une autre terre que celle dont il s'agit. En général, ils l'ont tellement défigurée dans le tableau qu'ils en ont fait, qu'il est impossible de la reconnaître, par suite de la précipitation avec laquelle ils ont fait leurs observations, qui, du reste, ne sont qu'une petite partie de celles qu'il y avait à faire.

Otros, tratando de los primeros pobladores del dicho continente, desde su gabinete, los mandan *ad libitum*, y á llegar por este ó aquel rumbo de la esfera; solo falta que algunos de ellos los hagan bajar de la luna, por una línea vertical, al punto central de esta inmensa tierra. Yo al cabo de unos veinte años domiciliado en ella, y procurando con hartas diligencias la indagacion de sus antiguos productos de las artes, aun es con temor que hago la descripcion de ellos, bien persuadido de lo poco que el hombre pueda fiarse de sus tales cuales luces.

No he pretendido, en esta dicha descripcion, aparentar nada; mi blanco ha sido aproximarme lo mas cerca posible de la verdad, pues la pasion no me ha dominado. Me he visto en la precisada necesidad de insistir en la repeticion de voces facultativas, usadas en las artes del diseño, con el fin inocente de darme á entender menos mal, lo que me ha costado un trabajo mas que mediano, pues son obras originales é inéditas.

Ya será mas que tiempo, y de la prudencia de hacer parar la pluma, que tal vez habrá pasado los límites debidos á esta crítica relacion anticuaria, deseando, y con buena voluntad, su regular acierto, y que sirva de auxilio y de ilustracion á la historia general de las bellas artes de estas antiguas y celebérrimas naciones, citadas aquí arriba.

Concluido ya el reconocimiento de estas antiquísimas reliquias dignas de mucho renombre, me resolví por fin, y con algun sentimiento, á dejar un sitio tan favorecido de la naturaleza y del arte para dirigir mi rumbo sobre Tabasco, y en cinco jornadas, tres por tierra y dos por rios navegables, llegamos á Villa-Hermosa. Inmediatamente que salté en tierra, me fuí á presentar al señor gobernador interino de Santa-María, y le hice manifiesto mis pasaportes y demas credenciales; aunque quedó plenamente satisfecho, como era justo; el pueblo, á lo menos en apariencia no lo era, y empezaba á hacerme mala cara, formando de mi persona un juicio falso, pues me consideraba de nacion Frances siendo yo Austriaco de orígen y de nacimiento. Semejante caso aconteció, como ya lo he expresado, en Ciudad Real.

A no haber tenido las piernas doloridas por las llagas provenidas de los piquetes de varios insectos venenosos, desde luego hubiera montado á caballo y efectuar mi partida, y me ví precisado á abandonar la tierra para entregarme al agua y asi fué, me embarqué en un bongo de dos palos sobre el magestuoso rio que llaman hoy dia de Tabasco, primitivamente de Grijalva y de Banderas; por ciertos contratiempos estuvimos nueve dias en sus aguas y por fin desembocamos por su barra ancha en el Océano, para surgir en la de Alvarado; nuestra navegacion fué corte y feliz.

Otra aventura, y fué la tercera y última, á Dios gracias, me esperaba en este pueblo de mulatos y pescadores. Luego que supo el gobernador interino, capitan de milicia y conocido antiguo, nuestro arribage, vinó á

D'autres, en parlant des premiers habitants de ce continent, les font venir, *ad libitum*, et sans sortir de leur cabinet, de tel ou tel point de la sphère; quelques uns même semblent les faire tomber de la lune en ligne droite, directement au centre de cette contrée. Moi, qui l'habite depuis vingt ans, et qui ai recueilli avec le plus grand soin tous les renseignements possibles sur les anciennes productions des arts, c'est avec une véritable défiance que je me hasarde à en faire la description, bien persuadé qu'on doit se fier très peu à ses propres lumières sur de tels sujets.

Je me suis gardé, dans ma narration, de rien déguiser; mon but a été de m'approcher le plus possible de la vérité, et je n'ai été mû par aucune prévention. J'ai été obligé de me servir assez fréquemment de termes techniques usités dans les arts du dessin, afin de me faire mieux entendre, et cela ne m'a pas donné peu de peine, vu que j'avais à décrire des monuments originaux et inconnus jusqu'ici.

Il est plus que temps d'arrêter ma plume qui, dans cette excursion critique à travers le domaine de l'antiquité, a passé les limites que je m'étais tracées, par l'unique desir de voir une telle entreprise couronnée de succès, et de contribuer à l'illustration des beaux-arts, ainsi qu'à la connaissance de leur histoire générale chez l'ancienne et célèbre nation dont nous nous occupons.

Après avoir terminé l'examen de ces antiquités dignes d'un plus grand renom, je me décidai, mais avec regret, à quitter des lieux si favorisés par la nature et si embellis par les arts, pour me rendre à Tabasco; et en cinq journées de marche, trois par terre et deux par des rivières navigables, nous arrivâmes à Villa Hermosa. Dès que je fus à terre, j'allai trouver le gouverneur par *interim* de Santa-Maria, et lui présentai mes passeports et lettres de créance dont il fut, comme de raison, pleinement satisfait. Mais la population ne se montra pas aussi favorable et commença à me faire mauvaise mine, prenant de moi une idée fausse et me considérant comme Français[1], bien que je sois Autrichien d'origine et de naissance. La même chose m'était déja arrivée, comme je l'ai dit, à Ciudad Real.

Si je n'avais eu les jambes malades, par suite des piqûres de divers insectes venimeux, je serais remonté à cheval pour achever mon voyage; mais je me vis forcé de quitter la terre, et je m'embarquai sur un *bongo*, bâtiment à deux mâts, pour descendre la majestueuse rivière de Tabasco, nommée autrefois rivière de Grijalva et de Banderas. Par suite de quelques contre-temps, notre navigation dura neuf jours entiers jusqu'à sa large embouchure dans l'Océan. Notre traversée pour arriver à celle de l'Alvarado, où nous jetâmes l'ancre, fut courte et heureuse.

Toutefois, une troisième aventure, et grace à Dieu, ce fut la dernière, m'attendait dans ce village peuplé de pêcheurs mulâtres. Dès que le gouverneur par *interim*, capitaine de milice, et l'une de mes anciennes connais-

[1] La situation politique du pays était le seul motif de cette défaveur.

recibirme á la orilla del rio, y me destinó un alojamiento, franqueándome los auxilios de primera necesidad. Estuvimos todo el dia en él, tranquilos y contentos de hallarnos en tierra de Méjico ó perteneciente á su vireinato; pero este placer fué efimeral, y se perturbó despues de la oracion. Un cabecilla europeo, mantequero y vinatero de profesion, puesto á la frente de una manada de mulatería y borracha, todos armados de machetes, intentaron de asaltar mi vivienda, so pretexto que yo era Frances. Al tumulto vino luego el gobernador, el señor cura, el teniente de justicia y los oficiales de lanceros á socorrernos. Pidió este polizon en nombre del pueblo á que se registrasen mis petacas y las del dibujante, sin embargo de haber públicamente manifestado mis pasaportes, etc., á la satisfaccion de los dichos señores, lo que efectuaron bárbaramente, y finalmente el justicia en compañía de los citados se los llevó en su casa para inspeccionar plenamente los papeles y dibujos contenidos en ellas; y de resulta de esta junta momentánea, despacharon á las dos de la mañana un correo á riendas sueltas con un parte y mis papeles al señor gobernador intendente de Vera-Cruz; entre tanto me pusieron una guardia de veinticuatro hombres con su teniente de lanceros, hasta aguardar las disposiciones del citado gefe, y fueron, que al dia siguiente y antes del amanecer me fuera escoltado de un oficial y cuatro lanceros á esta ciudad en calidad de preso, sin saber yo el porqué, en el cuartel de los artilleros. El dia siguiente, este superior me mandó llamar, y me hizo una recepcion honorífica, y tuvo á bien de darme una cierta satisfaccion, luego me puso en libertad, y me ofreció unos soldados para auxiliarme hasta Jalapa. Por contingencia llegó una partida de dragones de Méjico, la que me valió de escolta hasta Puebla, y de acá, el señor gobernador determinó para la seguridad de nuestras personas y la de nuestro equipage darme dos dragones provinciales hasta la capital, en la que llegamos sin eventos, y alabado sea el Señor.

sances, sut notre arrivée, il vint me recevoir à l'entrée de la rivière, et m'offrit tous les objets de première nécessité. Nous attendimes toute la journée, tranquilles et fort contents de nous retrouver sur la terre de Mexico, ou du moins dépendante de la vice-royauté; mais nous attendimes vainement, et nos affaires se gâtèrent vers le soir. Une mauvaise tête européenne, un cabaretier de l'endroit, vint à la tête d'une poignée de mulâtres, animés par le vin et armés de coutelas, pour essayer d'attaquer ma demeure, encore sous prétexte que j'étais Français. Au bruit que causa ce tumulte, arrivèrent le gouverneur, le curé, le lieutenant de justice, et les officiers militaires, qui nous portèrent secours. Le drôle demanda, au nom de cette horde, qu'on fouillât mes caisses et celles du dessinateur, bien que j'eusse produit mes papiers à la satisfaction des autorités. Les officiers de justice, accompagnés de ceux que je viens de citer, eurent l'infâmie d'y consentir, et d'emporter mes caisses chez eux pour visiter plus à leur aise les manuscrits et les dessins qu'elles contenaient. Cette junte temporaire dépêcha, à deux heures du matin, un courrier pour porter, en grande hâte, une partie de ces documents et mes papiers au gouverneur intendant de la Vera-Cruz. En attendant l'arrivée de ses ordres, on me donna une garde de vingt-quatre hommes, commandée par un lieutenant de milice. Ces ordres furent de m'envoyer à la ville le lendemain, avant le jour, comme prisonnier, sans que je susse pourquoi, escorté d'un officier et de quatre militaires qui me déposèrent à la caserne d'artillerie. Le jour suivant, le gouverneur me fit appeler; il me fit une reception tout-à-fait honorable, et me donna une sorte de satisfaction. Il me mit sur-le-champ en liberté, et m'offrit quelques soldats pour m'accompagner jusqu'à Jalapa. Par hasard, il arriva un détachement de dragons de Mexico, qui me servit d'escorte jusqu'à Puebla; le gouverneur me donna deux dragons de la province pour la sûreté de nos personnes et de nos équipages, jusqu'à la capitale, où nous arrivâmes enfin, loué soit le Seigneur, sans autre accident.

Ici se termine la narration du capitaine Dupaix. Le manuscrit n'indique pas la date de sa rentrée à Mexico, et par conséquent la fin de son troisième voyage. Mais étant parti le 4 décembre 1807, et s'étant dirigé sur *Palenque* presqu'en ligne droite, il est à croire que son retour eut lieu vers le milieu de 1808.

Les feuilles qui suivent contiennent les *réflexion et descriptions supplémentaires* que Dupaix a cru devoir ajouter à celles déjà faites au sujet des monuments de *Palenque*. Elles s'appliquent principalement aux sculptures et aux symboles hiéroglyphiques qu'elles représentent. Là, il sera nécessaire d'user encore de la permission que j'ai demandée dans le *Discours préliminaire*, page XIII, afin d'éviter des répétitions, et d'établir, parfois, un ordre de matière plus convenable, en ayant toujours soin de n'altérer le texte que le moins possible.

C. F.

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

SUPLEMENTO A ALGUN NUMEROS DE LA DESCRIPCION DEL PALENQUE.

Las laminas debajo los numeros XX y XXII estan colocadas en los entrepraños del frente oriental del edificio grande, de cada lado de la entrada principal. Las figuras principales de estos relieves quasi de bulto exceden à la estatura regular del hombre. El nº XX, ofrece un venerable anciano, parado y dando audiencia à dos vasallos ó embajadores postrados à sus pies. El papel que hace la figura principal publica la presencia de un monarca poderoso y parece desear la paz y felicidad de sus rendidos subditos. Está perfilada à la izquierda; la insignia principal que lleva de la mano izquierda es sin igual, ocupa mas de su altura, y consiste en una asta ó cetro con los adornos que harà ver su delineacion, inexplicable de otro modo; la diestra la tiene ocupada y con cierta consideracion un paño misterioso con sus labores. El adorno de la cabeza, en razon de su complicacion, carece de ninguna explicacion; es un ideal sin segundo. Tiene un manteleta perlada à las orillas, y sobre ella un collar de perlas el que ocupa parte del pecho y parte de la espalda. No hay vestidura, solo se percibe de la manteleta hasta la faja una cintura doble. La dicha faja maestra diremos compuesta de un enrejado, terminada por dos cabezas perfiladas y diametralmente opuestas, y conservando en su perfil el caracter nacional; sigue una faldeta florida por bandas ò listones con cadenas de separacion, de manera que á primera vista se semeja bastante a la piel del tigre, y se termina por una cola de tres divisione. Se apercibe algo del calzado, y con alguna gracia de dibujo.

Todavia nos queda que relatar algo de las dos figuras menores, de cuyos trages hay poco que discurrir. De la primera, à la izquierda, un hombre ó un simbolo de su provincia, de cuelillas con los brazos cruzados sobre el pecho, un birrete puesto en la cabeza, con algunas plumas, y una faja sencilla y listada con una corda faldeta. La de la derecha varia muy poco, solo que el birrete es mas ordinario, el brazo derecho sobre el pecho, y la mano sobre el corazon con un pedazo de manta entre dedos.

El nº XXII, de una perfecta integridad, nos presenta un magnifico quadro y consiste en un grupe de dos figuras, mayor y menor. La primera en pié con mucho movimiento y agitacion, ofrece un gran personage y de mucho poder, perfilado en parte à la derecha. Las tres insignias visibles que lleva, la primera es la que manifiesta en la siniestra, y nos hace considerar sin duda algun instrumento ofensivo ó amenazador; la segunda que trae

SUPPLÉMENT A LA DESCRIPTION DE QUELQUES BAS-RELIEFS DE PALENQUE.

Les planches sous les nos XX et XXII représentent des figures placées sur les entre-deux de la face orientale du grand édifice, de chaque côté de l'entrée du milieu. Les figures principales de ces reliefs très saillants sont plus grandes que nature. Celle sous le nº XX représente un personnage vénérable, dans une attitude tranquille, et donnant audience à deux vassaux ou deux ambassadeurs prosternés à ses pieds. La pose de la figure principale annonce la présence d'un monarque puissant qui paraît desirer la paix et le bonheur de ses sujets. Il est de profil, tourné à gauche; le principal insigne qu'il tient de la main gauche est très extraordinaire et beaucoup plus élevé que lui; il consiste en une haste ou sceptre avec des ornements que le dessin seul peut faire comprendre. La droite tient avec une certaine considération une pièce d'étoffe mystérieuse ornée de diverses broderies. L'ornement qu'il porte sur la tête est d'une complication si grande, qu'aucune explication n'est possible; c'est une invention sans pareille. Ce personnage a une espèce de mantelet bordé de perles, et un collier aussi de perles couvre sa poitrine et son dos; il n'a pas d'autre vêtement; seulement on aperçoit aux hanches une ceinture double. Cette ceinture est formée d'un réseau, et est terminée par deux têtes vues de profil, l'une devant, l'autre derrière, et qui conservent le caractère national. Au-dessous pend une petite jupe ornée de bandes et tachetée, de manière qu'au premier coup d'œil on croit voir une peau de tigre, qui se termine par une queue divisée en trois festons. On aperçoit un peu de la chaussure, qui a une certaine grace de dessin.

Nous ne pouvons dire que peu de choses des deux figures inférieures. La première, à gauche, représente un homme ou un symbole de province; il est assis sur lui-même, les jambes repliées, les bras croisés sur la poitrine; sa tête est couverte d'un bonnet avec quelques plumes; il a une ceinture simple, avec quelques raies, et une courte jupe. La figure à droite diffère peu de l'autre; la coiffure est plus ordinaire; le bras droit est sur la poitrine, et la main sur le cœur, avec un morceau d'étoffe entre les doigts.

Le nº XXII, d'une parfaite conservation, nous présente un magnifique tableau, consistant dans un groupe de deux figures, l'une plus grande et l'autre plus petite. La première, debout et dans une action vive, nous fait voir un grand et puissant personnage, de profil, et regardant à droite. Des trois insignes apparents qu'il porte, l'un, dans la main gauche, est sans nul doute une arme offensive ou un instrument de châtiment;

sobre la sangria de la diestra anuncia por su configuracion un cetro de gran tamaño, de una hechura muy complicada y con cierta regularidad; y la tercera un collar de pedreria y perlas alternas que sostienen un medallon quadrado, en cuyo fondo aparece una flor de varios petalos, con sus ornamentos exteriores. Es de notar que afecta hacer manifiesta esta insignia con cierta gracia con dos dedos.

El morrion y penachos se elevan á modo de torre; no notamos desde la cabeza hasta la cintura vestido alguno. La faja tiene la estrañez de llevar por delante una cara humana ó sea un mascaron, y mas abajo una especie de escudo laboreado; una faldeta muy pegada à la carne, tejida por quadros y acaba por unas perlas y festones. Algunas cintas y borlas acompañan el todo; parte del muslo y quasi toda la pierna está desnuda; el calzado consiste en algunos ornatos de buen gusto.

Reposa esta figura sobre un pedestal prolongado, y ornado con simetria, y forma un encadenamiento de culebras, hojas y flores.

La otra figura subalterna, en la actitud mas humiliante, de rodillas, con las manos encrucijadas y la cabeza levantada, y en ademan de pedir misericordia à su señor. No seria el catisgo de un individuo solo, es de presumar el de un pueblo, provincia, etc., como simbolo representativo. En esta figura humana por mas que el artifice se esmeró en dar la mayor expresion à la posteridad la memoria de este celebre y publico castigo, siempre ignoraremos la causa.

No tiene otra cobertura que una faja ancha à modo de red, con su franja perlada, algo de devantal y unos medios calzones muy ajustados. Lleva sobre la cabeza un bonete parecido, en quanto à la forma, à la tiara, con sus penachos, cintas y perlas; tiene sus pendientes, collar abultado, sus vueltas. Le advierte una especie de regla tendida debajo de sus rodillas, ó sea alguna insignia en esta situacion en señal de rendimiento; una figurilla piramidal de tres cuerpos hay debajo. A esta explicacion algo superficial nos vemos limitados sin poder entrar en lo interior de la parte historial.

. . . .

Hay geroglificos de varias piezas diversas, rara vez aisladas ó solas, procurando de conservar en su arreglo la figura quadrada; y por conseguir este efecto, sin perjuicio de la legenda, vemos que suelen esconder parte del caracter ó geroglifico debajo de otro que componen la quadratura sin limitacion, pues hay de estos grupos de dos, très, quatro, cinco etc., piezas ó imagines; y observando segun la regla de su escuela, el orden perenne de asentarlos per lineas rectas, sea la vertical ó la horizontal para su explicacion de arriba acia abajo ó al contrario, ó de la derecha à la izquierda y al contrario.

De tantos geroglificos que hé recorrido en este celebre sitio, todos son esculpidos sobre el mismo estilo y variando al infinito sus caracteres, segun lo exigia la his-

l'autre, qui est soutenu par le bras droit, annonce par sa configuration un sceptre de grande dimension, très compliqué, mais avec une certaine régularité; le troisième est un collier en pierreries et en perles, alternativement, auquel pend un médaillon carré, au milieu duquel paraît une fleur à plusieurs pétales, avec des ornements extérieurs. Ce personnage affecte de montrer ce médaillon avec deux doigts.

Le morion et ses panaches s'élèvent comme une tour; il n'y a pas trace de vêtement depuis la tête jusqu'à la ceinture. La ceinture a cela de singulier, qu'elle offre par-devant un visage humain ou un masque, et plus bas une sorte de petit bouclier bien travaillé. Le caleçon est serré sur la peau, tissu en grandes mailles carrées, avec des perles et des festons; le tout accompagné de franges. Une partie de la cuisse et presque toute la jambe sont nues. La chaussure offre divers ornements de bon goût.

Cette figure repose sur un piédestal oblong, orné avec symétrie, et formant un enchaînement de serpents, de feuilles et de fleurs.

L'autre figure, subalterne, est dans l'attitude la plus humble, à genoux, les mains croisées, les yeux levés vers son maître comme pour lui demander miséricorde. Ce ne peut être le châtiment d'un seul individu, mais plutôt un symbole représentant celui d'une ville ou d'une province. Quoique, dans ce bas-relief, l'artiste se soit appliqué à transmettre à la postérité la mémoire de ce châtiment, de la manière la plus expressive, nous en ignorerons toujours le motif.

Ce personnage n'a d'autre vêtement qu'une large ceinture en forme de réseau avec une frange ornée de perles, un petit tablier et un demi-caleçon très serré. Sur la tête est un bonnet assez semblable à une tiare, avec un panache, des franges et des perles. Il a des pendants d'oreilles, un collier très saillant, des espèces de manchettes. Une sorte de règle placée sous ses genoux est peut-être un signe de soumission; derrière est une petite figure pyramidale composée de trois parties [1]. Nous sommes réduits à cette explication superficielle, n'en pouvant pénétrer le sens historique.

. . . .

Les hiéroglyphes sont formés de diverses pièces, rarement seules ou isolées, disposées de manière à conserver la forme carrée. Pour arriver à ce but, sans nuire à la légende, on voit qu'on avait coutume de cacher en partie un caractère ou hiéroglyphe par un autre, et cela sans proportion déterminée, car les groupes sont composés de deux, trois, quatre, cinq figures, ou davantage. On remarque en outre l'usage constant de les placer par lignes droites, soit verticales, soit horizontales, pour faciliter leur explication de haut en bas ou *vice versâ*, et de droite à gauche ou *vice versâ*.

Parmi tant d'hiéroglyphes que j'ai découverts dans ce lieu célèbre, tous sont sculptés dans le même style, mais avec une diversité infinie de caractères, selon ce qu'exi-

[1] Cette petite figure manque dans le dessin.

toria. Todos son gravados en piedra, pocos en estuco; de varios tamaños, particularmente en lo interior de sus edificios sagrados.

Hice todo lo posible en perquirir algunos fragmentos cientificos de papeles de maguey ó de cortezas de arbol, pero fue en vano; no permanecen yà de esta antiquisima nacion que las piedras laboreadas y los estucos, pues la madera no entraba en la fabrica de sus monumentos; nada absolutamente hé hallado de ella. No seria por falta de buenos troncos; los montes amenos de su territorio producen en abundacia cedros y otros palos, propios à edificar. Sùs techos angulares y construidos con unas grandes losas no admitian maderage; tampoco usaban de él en sus puertas grandes ó chicas, ni aun en sus ventanas, por lo regular, de poco vano; pues no estilaban las hojas. Y quando mas en las puertas principales ponian unos palos rollizas atravesados à modo de barrera ó trancas caseras de quita y pon; encajando sus cabezas en unos hoyos circulares fabricados en las jambas laterales de la puerta.

No hé podido hallar en tantas ruinas algunas piezas enteras ó mutiladas de vasijas de barro, y poder formar por ellas cierto juicio, hasta donde llegaron en esta profesion, una de las de primera necesidad.

Ni finalmente no me fue dable hallar en las excavaciones que mandé praticar algunos residuos de unos esqueletos humanos, pàra tener la satisfaccion de medir sus osamentas, y poder por ellas comparar las nuestras modernas con aquellas antiguas. De su lengua y nombre primitivo nada tampoco pude adquirir, y ultimamente desaparecio este pueblo encantado, diremos, en cuerpo y alma, de la haz del orbe.

. . . .

Tengo, como yà hé dicho, el originalde la losa geroglifica nº XXXIX. Es una piedra calisa de un grano finisimo y suave, muy compacta, color anteado claro. Su compartimiento se reduce en figuras por grupos, y divididos en tres bandas paralelas, y horizontales y en cada una de ellas un pequeño monton de simbolos. En la primera reparticion, empezando por la derecha, se presenta un grupo; lo mas notable en el es una mano izquierda cerrada y agarrando un pedazo de banda. En una situacion horizontal y acia à la izquierda son tres divisiones en la misma. La primera consiste en tres circulos ó semiglobos, la segunda una banda tendida, y en la tercera un simbolo eliptico y en su plan veremos dos circulos en los focos, y en el medio otra figura menor eliptica, con dos bandas verticales estribando en ella y por basa varias curvas tendidas ó concentricas horizontalmente, con unos puntos à modo de adorno, con otra figura formada por varias curvas elipticas en una situacion vertical, ó sea mas bien una especie de figura espiral.

Pasando á inspeccionar la siguiente, observaremos dos especies de rodelas; la primera ofrece un campo terminado por una orla sencilla, doz circulos en primer lugar, y en segundo una pieza curva con quatro circulos numericos por debajo tendidos horizontalmente, y sobre el todo un triangulo. El adjunto escudo diremos que está el

geaient les annales à conserver. Presque tous sont sculptés sur pierre, peu sont modelés en stuc. Ils sont de diverses grandeurs, sur-tout dans l'intérieur des édifices sacrés.

J'ai fait tout ce qui était possible pour trouver quelque fragment scientifique en papier d'agave ou d'écorce d'arbre; mais ce fut en vain. Il ne nous reste de cette nation si ancienne que la pierre travaillée et le stuc; car le bois même n'entrait pas dans la construction de leurs édifices; je n'ai absolument rien trouvé de cette matière. Ce n'était pas faute de bonnes poutres ou solives, puisque les montagnes du pays produisent en abondance des cèdres et autres grands arbres propres à la construction. Les toits angulaires bâtis avec de grandes dalles n'admettaient pas de charpente. On se servait seulement de bois pour les portes grandes ou petites, et non pour les fenêtres qui ordinairement étaient fort restreintes. On ne connaissait pas l'usage des vantaux; et le plus souvent on plaçait en travers des portes principales des poteaux en façon de barrières, dont les extrémités entraient dans des trous circulaires pratiqués dans les jambages de ces portes.

Je n'ai pu trouver dans toutes ces ruines aucune pièce en terre cuite, soit entière, soit mutilée, de manière à pouvoir porter un jugement sur l'habileté que ces peuples ont pu avoir dans cet art de première nécessité.

Enfin il ne m'a été possible de rencontrer dans les fouilles que j'ai fait pratiquer nul reste d'ossements humains, et par conséquent je n'ai pu avoir la satisfaction de les mesurer et de comparer ces anciennes races avec les races modernes. Je n'ai pu rien savoir non plus de la langue et du nom primitif de ce peuple, qui semble avoir disparu, pour ainsi dire, en corps et en ame de la face du monde.

. . . .

J'ai en ma possession, comme je l'ai dit, l'original de la dalle hiéroglyphique sous le nº XXXIX. C'est une pierre calcaire d'un grain fin, poli, très compacte, et de couleur jaune-clair. Ses compartiments sont formés de groupes divisés en trois bandes parallèles, horizontales, et dans chacune d'elles est un petit assemblage de figures symboliques. Dans la première, en commençant par la droite, se présente un groupe dans lequel on remarque d'abord une main gauche fermée et tenant un morceau d'étoffe. Sur une ligne horizontale, faisant suite à la main, sont trois divisions; la première consiste en trois cercles ou demi-globes; la seconde en une bande étendue; et la troisième en une figure elliptique avec deux cercles aux extrémités, et une autre petite ellipse au milieu, surmontée de deux petites bandes verticales; le tout est placé au-dessus de plusieurs courbes concentriques alongées horizontalement, avec divers points en guise d'ornements, et d'autres courbes dans le sens vertical, formant une sorte de spirale.

Passant au second groupe, nous remarquons deux sortes de boucliers ou écussons. Le premier offre un champ bordé d'une orle, deux cercles en haut, une partie courbe avec quatre petits cercles en dessous, placés horizontalement, et au-dessus un petit triangle. L'écusson joint à celui-ci est divisé en deux parties inégales; celle supé-

campo dividido en dos mitades desiguales; la superior tiene una orla ancha, con quatro varas, puestas perpendicularmente sobre una linea horizontal. La inférior campea una figura oblonga, y tres volutas ó plumajes pendientes de su extremo, una culebra tendida á la derecha sobre dos semiglobos que estriban sobre dos bandas iguales, en quanto á la primera rodela; y por la segunda una figura globosa, ó por decir lo menos mal, una seccion cilindrica.

Pasando á segunda linea ó division encontraremos otro grupo, empezando siempre por la derecha. El primero simbolo representa un pié, parte escondido debajo de unos colgantes ó figuras indeterminables, y el talon del dicho pié lo tiene tapadó debajo de una especie de disco orlado con unos agujeros redondos, y en el centro un circulo menor; descanzan estas doz piezas sobre una figura redondeada, con varias delineaciones; en la parte superior de su plan hay una linea de division, con tres lineas curvas y paralelas; en la inferior un medio circulo eliptico tendido horizontalmente con dos medios circulos elipticos verticales, y debajo de este grupo varios agregados sueltos, ademas se ven obliquamente tres perlas.

El inmediato aunque variado, sin apartarse del tipo original, nos manifiesta en primer lugar un disco ovalado dividido en dos partes iguales; la superior orlada, y conteniendo en su campo cuatro pales (termino de blason) y en la inferior una figura ovalada y para timbre un circulo orlado acompañado lateralmente por dos otros mitades de piezas curvas. En el plan del medio se vé una curvilinea. A su lado doz figuras paralelas y verticalas, y tres accesorios distribuidos con simetria.

Llegamos à la tercera y ultima division de esta losa, y consiste en dos escudos acolados en una situacion recta; en el campo del primero el que tiene una division formada por una linea vertical, y sobre ella una figura medio circular y angular con un circulo pequeño en la base. El segundo está orlado con ciertas divisiones regulares en su campo. Ambo estriban sobre doz ornatos arquitectonicos.

Yá llegamos al ultimo grupo, y ofrece una media vestidura al estilo militar de medio cuerpo arriba, se vé un orden de puntos redondos con otro orden final de plumas al parecer, y para accesorios unos ramales frondosas y triomphales.

. . . .

rieure a une orle ou bordure large avec quatre barres perpendiculaires au-dessus d'une ligne horizontale; celle inférieure est oblongue et terminée par trois courbes ou volutes. Au-dessus du premier écusson est un serpent placé sur deux cercles reposant sur deux bandes égales; au-dessus du second est un globe, ou, pour mieux dire, une section cylindrique.

A la deuxième ligne ou division, en commençant toujours par la droite, nous voyons d'abord un pied caché en partie par des ornements pendants qu'on ne peut définir. Le talon est recouvert par une sorte de disque avec des points ronds, et un petit cercle au centre; le tout repose sur une figure circulaire avec diverses délinéations; en haut est une ligne de séparation avec trois autres lignes courbes et parallèles; dans la partie inférieure est un demi-cercle elliptique horizontal, avec deux petits demi-cercles elliptiques verticaux. Au-dessous de ce groupe sont divers ornements, entre autres, trois perles placées obliquement.

Le groupe suivant, varié sans s'écarter cependant du type original, fait voir d'abord un disque ovale séparé en deux parties égales; la première, bordée d'une orle, contient quatre pals (en termes de blason), et celle de dessous également ovale est terminée par un demi-cercle accompagné latéralement de deux petites parties circulaires. Sur le côté sont deux figures parallèles, verticales, et trois ornements distribués avec symétrie.

Arrivés à la troisième division, nous trouvons deux écussons accolés l'un à l'autre; le champ du premier, qui est bordé d'une orle, est séparé en deux par une ligne verticale, et le centre est occupé par une figure moitié circulaire, moitié angulaire, avec un petit cercle à la base. Le second a aussi son orle avec plusieurs divisions régulières. Tous deux réposent sur deux ornements qui semblent architectoniques.

Enfin, le dernier groupe offre une sorte de vêtement militaire destiné à couvrir le bas du corps; on y remarque des points rangés en rond, et plus bas, selon l'apparence, une rangée de plumes. Le reste semble consister en un rameau triomphal.

. . . .

Nous nous sommes bornés à extraire du *Supplément* ces descriptions détaillées de quelques uns des bas-reliefs de *Palenque*, dans le double but 1° de conserver, pour ainsi dire, le portrait exact de productions d'art que chaque année endommage maintenant au point que bientôt il n'en restera plus que d'informes vestiges; 2° pour répondre d'avance aux imputations de légèreté ou d'inexactitude qu'on pourrait être tenté de faire, dans un but quelconque, au capitaine Dupaix, sur-tout pour lui opposer des voyageurs plus récents. Les lecteurs attentifs remarqueront sans doute avec quelle simplicité, et avec quelle minutie Dupaix décrit les objets qu'il a devant les yeux. Si l'on se rappelle ensuite l'authenticité de l'expédition, ordonnée par son gouvernement, on reconnaîtra que ses travaux descriptifs méritent toute confiance, ainsi que les dessins exécutés sous ses yeux; car il a dû s'efforcer non seulement de faciliter l'explication, si elle devenait possible un jour, des bas-reliefs historiques ou hiéroglyphiques de *Palenque*, mais aussi de conserver l'image fidèle d'objets que les voyageurs venus après lui ne retrouveraient plus dans le même état.

C. F.

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

RELATION

DES TROIS EXPÉDITIONS DU CAPITAINE DUPAIX,

ORDONNÉES EN 1805, 1806, ET 1807,

POUR LA RECHERCHE DES ANTIQUITÉS DU PAYS,

NOTAMMENT

CELLES DE MITLA ET DE PALENQUE;

ACCOMPAGNÉE DES DESSINS DE CASTAÑEDA,

MEMBRE DES TROIS EXPÉDITIONS ET DESSINATEUR DU MUSÉE DE MEXICO,

ET D'UNE CARTE DU PAYS EXPLORÉ;

SUIVIE

D'UN PARALLÈLE DE CES MONUMENTS AVEC CEUX DE L'ÉGYPTE, DE L'INDOSTAN, ET DU RESTE DE L'ANCIEN MONDE,

PAR

M. ALEXANDRE LENOIR,

CRÉATEUR DU MUSÉE DES MONUMENTS FRANÇAIS,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, DE CELLE DE LONDRES, ETC.;

D'UNE DISSERTATION SUR L'ORIGINE DE L'ANCIENNE POPULATION DES DEUX AMÉRIQUES ET SUR LES DIVERSES ANTIQUITÉS DE CE CONTINENT,

PAR

M. WARDEN,

ANCIEN CONSUL-GÉNÉRAL DES ÉTATS-UNIS, CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, ET DE PLUSIEURS AUTRES SOCIÉTÉS SAVANTES;

AVEC UN DISCOURS PRÉLIMINAIRE

PAR

M. CHARLES FARCY,

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, ET DE LA SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS DE PARIS;

ET DES NOTES EXPLICATIVES, ET AUTRES DOCUMENTS,

PAR

MM. BARADÈRE, DE ST PRIEST,

ET PLUSIEURS VOYAGEURS QUI ONT PARCOURU L'AMÉRIQUE.

TOME I.

13 liv.

A PARIS,

AU BUREAU DES ANTIQUITÉS MEXICAINES,

N° 16, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT L'AINÉ, N° 4, BOULEVART D'ENFER.

1836

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

PREMIÈRE PARTIE.

NOTES ET DOCUMENTS DIVERS.

N° I.

EXTRAIT

DU VOYAGE D'ANTONIO DEL RIO

AUX RUINES DE PALENQUE,

EN 1787,

ET DÉTAILS SUR QUELQUES AUTRES ANTIQUITÉS

DES PAYS ENVIRONNANTS[1].

On a pu voir dans le Discours préliminaire, page VIII, que le manuscrit d'Antonio del Rio, dépourvu des douze planches qui, selon les indications contenues dans le texte, devaient l'accompagner, avait été détourné des archives de Mexico, publié à Londres, et réclamé ensuite par le gouvernement mexicain.

L'original de ce document précieux est désormais soustrait aux regards du monde savant, à moins qu'une circonstance heureuse ne permette de le publier plus tard avec les dessins qui furent exécutés en 1787, si toutefois ces dessins ne sont pas entièrement perdus. Dans ce cas c'est une perte que les antiquaires déploreront avec raison, car le rapprochement avec les dessins de Castañeda eût été une chose fort utile; mais du moins le contenu du manuscrit d'Antonio del Rio restera. La traduction anglaise qui en a été faite en 1822 suppléera au texte espagnol, et la traduction de seconde main, si l'on peut s'exprimer ainsi, que M. Warden a faite de cette dernière, en français, servira encore à en propager la connaissance. Ce travail de notre savant collaborateur n'est qu'un extrait; mais son esprit consciencieux est un sûr garant de l'importance et de l'exactitude de cette analyse. Nous ne pouvons donc mieux faire que de reproduire ici ce qu'il a tiré de l'ouvrage dont il s'agit, persuadés qu'on y trouvera tout ce que l'original contient d'intéressant.

Ce fut le 3 mai 1787 que le capitaine Antonio del Rio, par suite des ordres du roi d'Espagne, en date du 15 mai 1786, arriva sur l'emplacement des ruines dites de *Palenque,* accompagné des Indiens qui devaient lui en faciliter l'exploration. Voici les détails que contient son rapport, daté du 24 juin 1787:

SITUATION DES RUINES.

Elles étaient connues sous le nom de *Casas de piedra,* maisons de pierre, et situées à la distance de quinze milles de *Palenque*[2], la dernière ville au nord, dans le district de Carmen, province de Ciudad Real de Chiapa. A deux lieues d'une chaîne de hauteurs qui sépare le royaume de Guatemala du Yucatan, coule la petite rivière Micol qui, courant vers l'ouest, va joindre la grande rivière de Tulija dont les eaux se dirigent du côté de la province de Tabasco.

[1] Ce chapitre a été tiré en grande partie par M. Warden, de l'ouvrage publié à Londres en 1822, sous le titre de: *Description of the ruins of an ancient city discovered near Palenque, in the kingdom of Guatemala, in Spanish America; translated from the original manuscript report of captain don Antonio del Rio;* etc. — M. Warden a primitivement communiqué cet article à la Société de Géographie.

[2] Il s'agit ici, sans doute, de la ville ou du village de *Palenque Nuevo.*

C'est à partir de la Micol que l'on commence à monter à ces ruines; et à la distance d'une demi-lieue, où cette rivière reçoit un petit ruisseau appelé Otolum, on rencontre des monceaux de pierres qui rendent le passage très difficile pendant une autre demi-lieue. En gagnant la hauteur on aperçoit quatorze bâtiments en pierre, dont quelques uns sont en plus mauvais état que les autres, mais où l'on voit encore très distinctement plusieurs chambres.

Au pied de la plus haute montagne de la chaîne dont nous avons parlé, est une plaine ou surface rectangulaire de neuf cents pieds en largeur, et de treize cent cinquante en longueur, au centre de laquelle, et sur un tertre de soixante pieds de haut, est située la plus grande des constructions qu'on ait découvertes. Elle est environnée par d'autres édifices, dont cinq au nord, quatre au midi, un au sud-ouest et trois à l'est. Des restes d'autres bâtiments s'étendent à l'est et à l'ouest, le long des montagnes, et à environ trois ou quatre lieues de rayon, ce qui peut faire supposer que cette ville comprenait une étendue de sept ou huit lieues; mais la largeur diminue considérablement, et n'est plus que d'une demi-lieue au point situé vers la rivière Micol, où les ruines se terminent.

Le site est très beau, le climat délicieux et le sol fertile. Les *sapotes*, les *acquacates*, les *camotes*, le *yuca* ou *cassava*, le plantain et d'autres fruits sauvages y croissent en grand nombre. Les rivières abondent en poissons, tels que le *moharra*, le *bobo*, et la tortue. On trouve, dans les petits ruisseaux, des crabes et de petits coquillages.

DESCRIPTION DES RUINES.

L'intérieur du grand édifice est d'un style d'architecture qui se rapproche du gothique. Sa construction rude et massive lui assure une grande durée. On entre du côté de l'est par un portique ou corridor qui a cent huit pieds de long, et par une porte de neuf pieds de large. Il est supporté par des piliers polis, et de forme rectangulaire, sans piédestaux ni bases, au-dessus desquels piliers sont quatre pierres carrées unies, et de plus d'un pied d'épaisseur, formant une architrave, avec des espèces de boucliers en stuc, comme ornements extérieurs *; enfin, sur ces pierres est un autre bloc, aussi rectangulaire, de cinq pieds de long, sur six de large, s'étendant sur deux des piliers. Des médaillons ou compartiments en stuc, contenant diverses figures de même matière, paraissent avoir dû servir de décoration aux appartements *, et l'on présume, d'après des restes de têtes qu'on peut encore distinguer, que ces figures étaient les bustes d'une suite de rois ou seigneurs de ce pays. Entre les médaillons on a pratiqué une rangée de fenêtres semblables à des niches, allant d'une extrémité de la muraille à l'autre. Quelques unes sont carrées; d'autres ont la forme d'une croix grecque; d'autres encore, qui complètent cette figure, sont carrées, et ont deux pieds de haut environ, sur huit pouces de profondeur *.

Derrière ce corridor est une cour carrée, où l'on descend par un escalier de sept degrés. La partie nord est tout-à-fait en ruine; mais on peut encore voir qu'autrefois il y avait un corridor et une chambre semblables à ceux de la partie est. Du côté sud sont quatre petites chambres, qui n'ont qu'une ou deux petites fenêtres, aussi semblables à celles déja décrites. Le côté ouest est pareil en tous points à son parallèle, à l'exception que les ornements en stuc qui le décorent sont beaucoup plus grossiers et ridicules. Les figures sont des espèces de masques grotesques, avec une couronne et une longue barbe comme celle d'un bouc, et au-dessous deux croix grecques *.

En avançant dans la même direction, on trouve une autre cour, semblable en longueur à celle ci-dessus, mais ayant moins de largeur, avec un passage qui l'entoure; elle communiquait avec le côté opposé. Dans ce passage sont deux chambres pareilles à celles dont on a parlé, et une galerie intérieure donnant d'un côté sur la cour, et de l'autre sur la campagne.

Dans cette partie de l'édifice on voit encore les restes de quelques piliers, avec des *relievos* (bas-reliefs) représentant, à ce que l'on croit, le sacrifice de quelque malheureux Indien *.

* L'ouvrage original renvoie à des dessins qui ne se trouvent pas dans l'ouvrage anglais d'où ceci est tiré. Il en est de même des passages suivants marqués d'un astérisque.

En retournant du côté du midi, il existe une tour de quarante-huit pieds de haut, renfermant une autre tour intérieure [1], avec des fenêtres pour éclairer les degrés qui conduisent à son sommet.

Derrière les quatre chambres déja mentionnées, il y en a deux autres de plus grande dimension, assez bien décorées, toutefois selon la manière grossière des Indiens, et qui peuvent avoir servi d'oratoires. Parmi les ornements il y a quelques stucs émaillés. Les têtes grecques représentent des objets sacrés *.

Derrière les oratoires sont des appartements qui s'étendent du nord au sud, chacun de quatre-vingt-un pieds de long sur sept de large; ils ne contiennent qu'un seul objet digne de remarque; c'est une pierre de forme elliptique; son plus grand diamètre est à-peu-près de quatre pieds, et son plus petit de trois; cette pierre est scellée dans la muraille à trois pieds environ du pavé.

Au-dessous de cette pierre est un bloc uni et rectangulaire, de plus de six pieds de long, sur trois pieds quatre pouces de large et sept pouces d'épaisseur, placé sur quatre pieds, comme une table, avec une figure en bas-relief qui semble la soutenir. Sur les bords de cette table, ainsi que sur plusieurs pierres et stucs, il y a des caractères ou symboles dont la signification est inconnue.

A l'extrémité du dernier appartement, et au niveau du pavé, est une ouverture de six pieds de long, sur plus de trois pieds de large, conduisant par un escalier à un passage souterrain, dans lequel on découvrit d'autres ouvertures. Il y avait dans cet escalier, et à des distances régulières, des paliers ayant chacun une porte. A la seconde on fut obligé d'allumer des flambeaux pour continuer la descente, qui se termine par une pente très douce. Cet escalier a un tournant à angles droits, à l'extrémité duquel est une autre porte communiquant à une chambre de cent quatre-vingt-douze pieds de long, et presque aussi large que celles déja décrites. Il y a en outre une autre chambre semblable, éclairée par des fenêtres donnant vue sur un corridor qui fait face au midi, et qui conduit à l'intérieur de l'édifice. Les seuls objets dignes d'être notés sont quelques pierres polies, de sept pieds et demi de long, sur trois pieds neuf pouces, placées sur quatre soutiens de forme carrée en maçonnerie, et s'élevant à environ un pied et demi du sol. Ces pierres étaient disposées en forme d'alcôves, ce qui fit penser qu'elles avaient pu servir d'endroit pour reposer.

Au midi de cet édifice il en existe un autre, situé sur une éminence d'environ cent vingt pieds d'élévation, et dont l'architecture est du même style; sa forme est celle d'un parallélogramme; il est soutenu par des piliers carrés, et a une galerie intérieure; on y remarque un salon de soixante pieds de long sur dix et demi de large, avec un fronton représentant des figures tenant des enfants dans leurs bras, toutes de grandeur naturelle. Ces bas-reliefs sont exécutés en stuc et les personnages sont sans tête *.

Dans l'intérieur de la galerie, et de chaque côté de la porte donnant dans le salon, sont trois pierres de trois pieds de haut sur trois de large, toutes couvertes de figures symboliques en bas-reliefs. La galerie et le salon sont pavés en entier.

En quittant cette construction et traversant les ruines de plusieurs autres, ou peut-être des bâtiments qui formaient les dépendances du principal édifice, on descend dans une petite vallée, ou espace découvert, qui conduit à une maison ayant, comme celle ci-dessus, une galerie et un salon, à la porte duquel est un ornement en stuc dont le style prouve la superstition de ceux qui l'ont imaginé *. A l'est de cet édifice on en rencontre trois petits formant un triangle; chacun d'eux est un bâtiment carré, de cinquante-quatre pieds de long sur trente-trois de large, de même construction que les premiers, mais ayant sur le toit des espèces de tourelles de neuf pieds de haut, chargées d'ornements et de devises en stuc. Dans l'intérieur du premier de ces bâtiments, et à l'extrémité de la galerie presque entièrement détruite, est un salon ayant une petite chambre à chaque extrémité, et au centre duquel est un oratoire de plus de neuf pieds en carré, présentant de chaque côté de l'entrée une pierre placée perpendiculairement, sur laquelle est un bas-relief représentant un homme *.

Le devant de l'oratoire est occupé par trois pierres qui représentent des sujets allégoriques. La décoration extérieure est une espèce de moulure en petites briques de stuc chargées de bas-reliefs; le pavé de l'oratoire est très uni et a huit pouces d'épaisseur. Après y avoir creusé à la profondeur d'un pied et demi, on trouva un petit vase de vaisselle en terre, d'environ un pied de diamètre, joint horizontalement, avec de la chaux, à un autre de même forme et grandeur. A un pied plus bas était une pierre de forme circulaire, de plus

[1] Il y a ici une erreur matérielle rectifiée par la description de Dupaix, qui a donné non seulement une vue extérieure, mais aussi la coupe intérieure de cette tour, laquelle ne fait voir qu'une seule construction renfermant l'escalier.

* Voir la note au bas de la page 4.

grande dimension, au-dessous de laquelle on découvrit, dans une cavité cylindrique, une lance armée d'un caillou, deux petites pyramides coniques, et la figure d'un œuf en pierre noirâtre cristallisée (qui est commune dans ce pays, et connue sous le nom de *Challa*); de plus, deux petites jarres avec des couvercles, contenant de petites pierres et une boule de vermillon *.

Ces objets furent trouvés au centre de l'oratoire, et on découvrit pareillement de petites pierres dans les angles intérieurs près de l'entrée *.

Les deux autres édifices étaient semblables pour la construction, et ne variaient que dans les sujets allégoriques représentés sur les bas-reliefs. Le devant du second oratoire consistait en trois pierres comme celles ci-dessus; ayant fait une excavation, on y trouva les mêmes objets que ceux qu'on avait découverts dans le premier oratoire, et il en fut de même du troisième.

Les bâtiments du nord étant presque totalement détruits, on n'a pu en donner aucune description.

Dans la direction sud-ouest on trouve un édifice dont l'architecture ressemble à celle des précédents. Il y a un corridor et un salon, sans ornements ni bas-reliefs.

On a recueilli près de ce bâtiment, et en fouillant dans d'autres endroits des ruines, les objets suivants:

1° Un vase de terre, contenant quelques petites pièces de *Challa*, en forme de lancettes;

2° Un autre vase aussi de terre, contenant quelques ossements et des dents;

3° Des parties de chaux, de mortier, et quelques briques brûlées.

* Voir la note au bas de la page 4.

N° II.

AUTRES RUINES

DANS LES CONTRÉES VOISINES DE PALENQUE.

DOCUMENTS FOURNIS PAR ANTONIO DEL RIO.

Le capitaine Antonio del Rio a joint à son rapport quelques détails sur d'autres bâtiments en pierre, situés à vingt lieues au sud de Mérida, entre la paroisse appelée Mona y Ticul et la ville de Nocacab. Il les tenait du révérend père Thomas de Soza, franciscain du couvent de Mérida, qu'il rencontra à *Palenque*.

Un de ces édifices, que les naturels appellent *Oxmutal,* a résisté aux ravages du temps, et est encore assez bien conservé. Il est situé sur une éminence de soixante pieds de haut, et a six cents pieds sur chaque façade. Les appartements, le corridor extérieur, les piliers, étaient ornés de figures *in medio relievo,* de serpents, de lézards, etc., en stuc. On y voit des statues d'hommes avec des palmes à la main, et dans l'attitude de gens qui dansent en frappant du tambour; elles ressemblent à celles trouvées dans les ruines de *Palenque.*

On rencontre à huit lieues au nord de Mérida des débris de murailles d'autres bâtiments, qui augmentent à mesure qu'on s'avance vers l'est.

On voit aussi dans le voisinage de la rivière Lagartos, près d'une ville nommée *Mani,* actuellement sous la juridiction des franciscains, un pilori de forme conique, situé au milieu de la principale place; et au midi est un palais d'une très grande antiquité, ressemblant à celui de *Palenque.*

Suivant les traditions, cet édifice était occupé, lors de l'arrivée des Espagnols, par un petit prince indien nommé Htulrio, qui le céda aux franciscains, pendant qu'on leur construisait un couvent; après quoi il servit d'hôpital pendant plusieurs années. Htulrio ne put donner d'autres renseignements sur ce palais, sinon qu'il avait été habité par ses ancêtres.

On doit tirer de là, dit le rapporteur, quelques lumières sur l'antiquité très reculée des édifices de *Palenque,* ensevelis pendant tant de siècles sous des forêts impénétrables, inconnus à tous les historiens du Nouveau-Monde, et dont pas un seul ne fait mention.

Suivant le rapport du franciscain, il y a beaucoup d'autres bâtiments semblables sur la route de Mérida à Bacalar, au nord et au sud, dont la description est inutile, tant pour éviter la prolixité, que parceque l'identité des habitants de Yucatan et de *Palenque* semble démontrée par la grande analogie de leurs coutumes, de leurs édifices, et par la connaissance des arts, dont on découvre des traces dans ces monuments que la faux du temps n'a pas encore totalement renversés.

Au commencement du rapport, del Rio fait observer qu'on peut conclure que ce peuple a eu des relations avec les Romains, à cause de la situation des édifices, et d'un aqueduc souterrain en pierre, d'une grande solidité, qui passe sous le plus grand monument.

Si l'on examine avec attention, dit-il, les bas-reliefs des oratoires, on doit croire que les habitants de ces lieux vivaient dans une extrême superstition; car on retrouve dans leurs allégories les sujets fabuleux des Phéniciens, des Grecs, des Romains, et d'autres nations reculées. On peut donc en conclure naturellement que quelques individus de ces peuples ont poussé leurs conquêtes jusqu'à ce pays, où ils ont pu rester assez long-temps, pour que des tribus indiennes soient parvenues à imiter d'une manière rude et grossière les idées que leurs vainqueurs cherchaient à leur inculquer.

En se reportant aux avantages du sol et du climat dont on a parlé, il ajoute: Ces circonstances, et les travaux qu'il a fallu que ces peuples exécutassent pour élever ces monuments, sans le secours du fer et d'autres métaux (dont l'emploi semble leur avoir été inconnu), permettent de penser qu'ils menaient une vie plus paisible et plus heureuse que celle que donnent les raffinements du luxe dans nos grandes villes.

Ils pouvaient commercer avec leurs voisins, sans craindre les longueurs et les frais des voyages par terre; car les rivières coulant au nord, à l'est et à l'ouest, servaient à leurs communications.

La Tulija leur ouvrait la province de Tabasco, la côte de Catasaja; et la rivière Chacamal, qui se jette dans le grand Usumasinta, leur offrait une route courte et commode jusqu'au royaume de Yucatan, avec lequel ils faisaient sans doute leur principal commerce.

N° III.

OPINION DE DOMINGO JUARROS

SUR L'ANCIENNE VILLE DE PALENQUE.

Domingo Juarros donne, dans sa description de Guatemala, les détails suivants sur *Palenque*[1] : Santo Domingo Palenque, dit-il, est un village de la province de Tzendales, situé sur la frontière des intendances de Ciudad Réal et de Yucatan, dans une position fort salubre; il ne renferme toutefois qu'une faible population, et n'est célèbre que par les ruines d'une ville opulente, qu'on remarque dans son voisinage, et qui a été appelée Ciudad del Palenque. C'était vraisemblablement autrefois la capitale d'un grand empire, dont l'histoire n'est pas parvenue jusqu'à nous.

Cette métropole, comme un autre Herculanum, avec cette différence qu'elle n'a pas été ensevelie sous les laves d'un autre Vésuve, mais cachée aussi, pendant des siècles, au milieu d'un immense désert, est restée inconnue jusque vers l'année 1750. A cette époque, quelques Espagnols, ayant pénétré dans l'affreuse solitude qui l'environne, furent tout étonnés de se voir au milieu des ruines d'une ville jadis superbe, qui avait six lieues de circonférence. La solidité de ses édifices, la magnificence de ses monuments publics, n'étaient pas surpassées en importance par sa grande étendue; et des temples, des autels, des divinités, des sculptures et des pierres monumentales attestent sa haute antiquité. Les hiéroglyphes, les symboles et les emblèmes découverts dans ces temples ont une ressemblance si frappante avec ceux des Égyptiens, qu'on serait tenté de croire qu'une colonie de cette nation a fondé la ville de *Palenque* ou de Culhuacan; il en est de même de celle de Tulha dont on voit encore des vestiges près du village d'Ocotzingo, dans le même district[2].

[1] L'auteur parle ici de *Palenque Nuevo*.

[2] *Compendio de la historia de la ciudad de Guatemala, escrito por el R. D. Domingo Juarros, presbitero secular de este arrobispado, que comprehende los preliminares de dicha historia; en Guatemala*, 1809-1818. *V. part. I, chap.* 2.

N° IV.

EXTRAIT DES VUES DES CORDILLIÈRES ET MONUMENTS DES PEUPLES INDIGÈNES DE L'AMÉRIQUE,

PAR

M. DE HUMBOLDT.

. . . .

Les recherches sur les monuments élevés par des nations à demi barbares, outre l'intérêt qu'elles présentent sous le rapport de l'art et sous le rapport historique, ont encore un autre intérêt qu'on pourrait nommer psycologique; elles offrent à nos yeux le tableau de la marche uniforme et progressive de l'esprit humain. Les ouvrages des premiers habitants du Mexique tiennent le milieu entre ceux des peuples scythes et les monuments antiques de l'Indostan. Quel spectacle imposant nous offre le génie de l'homme, parcourant l'espace qu'il y a depuis les tombeaux de Tinian et les statues de l'île de Pasques, jusqu'aux vestiges du temple mexicain de *Mitla;* et depuis les idoles informes que renfermait ce temple, jusqu'aux chefs-d'œuvre du ciseau de Praxitèle et de Lysippe!

. . . .

BUSTE D'UNE PRÊTRESSE AZTÈQUE.

J'ai placé en tête de mon atlas pittoresque un reste précieux de la sculpture aztèque antique; c'est un buste en basalte, conservé à Mexico dans le cabinet d'un amateur éclairé, M. *Dupé,* capitaine au service de sa majesté catholique. Cet officier instruit qui, dans sa jeunesse, a puisé le goût des arts en Italie, a fait plusieurs voyages dans l'intérieur de la Nouvelle-Espagne, pour étudier les monuments mexicains [1].

. . . .

Le buste, représenté dans sa grandeur naturelle et de deux côtés [2], frappe sur-tout par une espèce de coiffe qui a quelque ressemblance avec le voile ou *calantica* des têtes d'Isis, des Sphinx, des Antinoüs, et d'un grand nombre d'autres statues égyptiennes. Il faut observer cependant que, dans le voile égyptien, les deux bouts qui se prolongent au-dessous des oreilles sont le plus souvent très minces et pliés transversalement. Dans une statue d'Apis qui se trouve au Musée Capitolin, les bouts sont convexes par-devant, et striés longitudinalement, tandis que la partie postérieure, celle qui touche le cou, est plane et non arrondie comme dans la coiffe mexicaine. Cette dernière présente la plus grande analogie avec la draperie striée qui entoure les têtes enclavées dans les chapiteaux des colonnes de Tentyris, comme on peut s'en convaincre en consultant les dessins exacts que M. Denon en a donnés dans son *Voyage en Égypte.*

Peut-être les bourrelets cannelés qui, dans l'ouvrage mexicain, se prolongent vers les épaules, sont-ils des masses de cheveux semblables aux tresses que l'on voit dans une statue d'Isis, ouvrage grec qui est placé dans la bibliothèque de la Villa-Ludovisi, à Rome. Cet arrangement extraordinaire des cheveux frappe sur-tout dans le revers du buste, qui présente une immense bourse attachée au milieu par un nœud. Le célèbre Zoega

[1] Il est hors de doute que M. de Humboldt entend désigner, sous le nom de *Dupé,* le capitaine *Dupaix,* dont nous publions les relations dans le présent ouvrage. La désignation de son titre, et l'indication des recherches auxquelles il s'est livré pendant les voyages scientifiques exécutés par ordre de sa majesté catholique, dans l'intérieur des provinces mexicaines, ne permettent pas d'hésiter sur l'identité : c'est le même dont M. de Humboldt parle dans sa lettre à M. Latour Allard, en le désignant par son vrai nom de *Dupaix,* lettre écrite quinze ans plus tard (28 juillet 1826), et que nous avons imprimée à la suite du Discours préliminaire.

[2] Ce morceau sera placé, ainsi que plusieurs autres, dans les planches supplémentaires, après celles qui tiennent immédiatement aux trois relations de Dupaix. — *Voir Planches supplém.* n° I.

m'a assuré avoir vu une bourse tout-à-fait semblable dans une petite statue d'Osiris, en bronze, au Musée du cardinal Borgia, à Veletri.

Le front de la prêtresse aztèque est orné d'une rangée de perles qui bordent un bandeau très étroit. Ces perles n'ont été observées dans aucune statue de l'Égypte; elles indiquent les communications qui existaient entre la ville de Ténochtitlan, l'ancien Mexico, et les côtes de la Californie, où l'on en pêchait un très grand nombre. Le cou est enveloppé d'un mouchoir triangulaire, auquel pendent vingt-deux grelots ou glands placés avec beaucoup de symétrie. Ces grelots, comme la coiffe, se retrouvent dans un grand nombre de statues mexicaines, dans des bas-reliefs et des peintures hiéroglyphiques. Ils rappellent les petites pommes et les fruits de grenade qui étaient attachés à la robe du grand-prêtre des Hébreux.

Sur le devant du buste, et à un demi-décimètre de hauteur au-dessus de sa base, on remarque de chaque côté les doigts du pied, mais il n'y a point de mains, ce qui indique l'enfance de l'art[1]. On croit reconnaître, sur le revers, que la figure est assise ou même accroupie. Il y a lieu de s'étonner que les yeux soient sans pupilles, tandis qu'on les trouve indiquées dans le bas-relief découvert récemment à Oaxaca[2].

Le basalte de cette sculpture est très dur et d'un brun noir; c'est du vrai basalte, auquel sont mêlés quelques grains de péridot, et non de la pierre lydique ou du porphyre à base de grünstein, que les antiquaires appellent communément basalte égyptien. Les plis de la coiffe, et sur-tout les perles, sont d'un grand fini, quoique l'artiste, dépourvu de ciseaux d'acier, et travaillant peut-être avec les mêmes outils de cuivre mêlé d'étain, que j'ai rapportés du Pérou, ait dû trouver de grandes difficultés dans l'exécution.

Ce buste a été dessiné très exactement, sous les yeux de M. *Dupé*, par un éléve de l'Académie de peinture de Mexico. Il a $0^{m}38$ de hauteur sur $0^{m}19$ de largeur. Je lui ai laissé la dénomination de *buste d'une prêtresse* qu'on lui donne dans le pays. Il se pourrait cependant qu'il représentât quelque divinité mexicaine, et qu'il eût été placé originairement parmi les dieux pénates. La coiffe et les perles qui se retrouvent dans une idole découverte dans les ruines de Tezcuco, et que j'ai déposée au cabinet du roi de Prusse, à Berlin, autorisent cette conjecture : l'ornement du cou et la forme *non monstrueuse* de la tête rendent plus probable que le buste représente simplement une femme aztèque. Dans cette dernière supposition les bourrelets cannelés qui se prolongent vers la poitrine ne pourraient être des tresses, car le grand-prêtre ou *tepanteohuatzin* coupait les cheveux aux vierges qui se dévouaient au service du temple[3].

. . . .

PYRAMIDES.

Parmi ces essaims de peuples qui, depuis le septième jusqu'au douzième siècle de notre ère, parurent successivement sur le sol mexicain, on en compte cinq: les Toltèques, les Cicimèques, les Alcolhuès, les Tlascaltèques, et les Aztèques, qui, malgré leurs divisions politiques, parlaient la même langue, suivaient le même culte, et construisaient des édifices pyramidaux qu'ils regardaient comme des *téocallis*, c'est-à-dire

[1] Malgré la conformation donnée par le sculpteur à ces parties de la statue, on pourrait supposer, en raison de la place qu'elles occupent, que ce sont les mains qui sont figurées, et que ni les jambes ni les pieds ne l'ont été dans ce morceau.

[2] L'observation faite ici par M. de Humboldt est importante. Généralement, dans les statues et les bas-reliefs mexicains, la pupille est indiquée. Cependant on a pu déja s'apercevoir, par les morceaux qui font partie de la présente collection, que les yeux ne présentent pas toujours cette particularité. Nous citerons notamment les figures représentées sous les numéros 6 et 14, première expédition; 11, troisième expédition, etc. Quant à la citation que fait M. de Humboldt du bas-relief *trouvé récemment à Oaxaca*, et qu'il a fait graver dans son ouvrage, sous le titre de *Triomphe d'un Guerrier*, qu'il nous soit permis d'être en contradiction avec lui, non sous le rapport de l'indication ou de la non indication de la pupille, mais sous le rapport plus important du lieu où a été découvert ce bas-relief, et de la signification qui lui est donnée. Ce bas-relief est évidemment l'un de ceux de la façade extérieure du grand temple de *Palenque*. Nous avons dit déja que des copies ou répétitions de plusieurs dessins de Castañeda avaient circulé entre les mains des savants. M. de Humboldt eut connaissance de quelques unes. Celle dont il s'agit lui fut communiquée par M. Cervantes, professeur de botanique à Mexico, et il la fit graver par F. Pinelli, à Rome. On conçoit combien il était facile alors d'être induit en erreur sur le lieu où ce bas-relief avait été trouvé, l'existence même de *Palenque* étant encore une hypothèse. Nous devons ajouter que M. de Humboldt déclare « qu'il est bien éloigné de prononcer sur un monument aussi extraordinaire, et qu'il n'a pas eu occasion d'examiner lui-même. » Cette sage réserve était d'autant plus de saison, que c'étaient *d'autres personnes* qui avaient transmis le dessin à M. Cervantes, en lui assurant « que ce bas-relief, trouvé près de la ville d'Oaxaca, était sculpté dans une roche noirâtre, très dure, et avait plus d'un mètre de hauteur. » A l'égard de la signification que peut avoir cette sculpture, il était aussi facile de se méprendre en la regardant comme un morceau isolé; peut-être sera-t-il possible un jour de lui attribuer son véritable sens, en la considérant comme faisant partie d'une série nombreuse de bas-reliefs qui ornent extérieurement, ainsi que nous l'avons dit, le grand temple de *Palenque*.

[3] M. de Humboldt parle sans doute du culte pratiqué par les Mexicains de Montezuma; mais, si l'idole dont il s'agit faisait partie, comme il se pourrait, d'une série d'antiquités antérieures; si elle provenait d'ün peuple détruit par ces mêmes Mexicains, ou anéanti par une autre cause, avant les ères connues en Amérique, qui sait ce que pourrait avoir été le culte de ce peuple primitif?

comme les maisons de leurs dieux. Ces édifices, quoique de dimensions très différentes, avaient tous la même forme: c'étaient des pyramides à plusieurs assises, et dont les côtés suivaient exactement la direction du méridien et du parallèle du lieu. Le téocalli s'élevait au milieu d'une vaste enceinte carrée et entourée d'un mur. Cette enceinte, qu'on peut comparer au περίβολος des Grecs, renfermait des jardins, des fontaines, les habitations des prêtres, quelquefois même des magasins d'armes; car chaque maison d'Indien Mexicain, comme le temple de Baal-Bérith, brûlé par Abiméleck, était une place forte. Un grand escalier conduisait à la cime de la pyramide tronquée. Au sommet de cette plate-forme se trouvaient une ou deux chapelles en forme de tour, qui renfermaient les idoles colossales de la divinité à qui le téocalli était dédié. Cette partie de l'édifice doit être regardée comme la plus essentielle [1]; c'est le ναός, ou plutôt le σηκός des temples grecs. C'est là aussi que les prêtres entretenaient le feu sacré.

Par l'ordonnance particulière de l'édifice que nous venons d'indiquer, le sacrificateur pouvait être vu d'une grande masse de peuple à-la-fois. On distinguait de loin la procession des *teopixqui,* montant ou descendant l'escalier de la pyramide [2].

L'intérieur de l'édifice servait à la sépulture des rois et des principaux personnages mexicains. Il est impossible de lire les descriptions qu'Hérodote et Diodore de Sicile ont laissées du temple de Jupiter-Bélus, sans être frappé des traits de ressemblance qu'offrait ce monument babylonien avec les téocallis d'Anahuac.

Lorsque les Mexicains ou Aztèques, une des sept tribus des Anahuatlacs (peuples riverains), arrivèrent, l'an 1190, dans la région équinoxiale de la Nouvelle-Espagne, ils y trouvèrent déja les monuments pyramidaux de *Téotihuacan,* de *Cholula* ou *Chololan* et de *Papantla.* Ils attribuèrent ces grandes constructions aux Toltèques, nation puissante et civilisée qui habitait le Mexique cinq cents ans plus tôt, qui se servait de l'écriture hiéroglyphique, et qui avait une année et une chronologie plus exactes que celles de la plupart des peuples de l'ancien continent. Les Aztèques ne savaient pas avec certitude si d'autres tribus avaient habité le pays d'Anahuac avant les Toltèques. En regardant ces maisons de Dieu, de Téotihuacan et de Chololan, comme l'ouvrage de ce dernier peuple, ils leur assignaient la plus haute antiquité dont ils eussent l'idée. *Il serait cependant possible qu'elles eussent été construites avant l'invasion des Toltèques,* c'est-à-dire avant l'année 648 de l'ère vulgaire. Ne nous étonnons pas que l'histoire d'aucun peuple mexicain ne commence avant le septième siècle, époque à laquelle le plateau mexicain offrait déja une civilisation bien plus avancée que le Danemarck, la Suède et la Russie.

Le téocalli de Mexico était dédié à Tezcatlipoca, la première des divinités aztèques après Téotl, qui est l'être suprême et invisible, et à Huitzilopochtli, le dieu de la guerre. Il fut construit par les Aztèques sur le modèle des pyramides de Téotihuacan, seulement six ans avant la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Cette pyramide tronquée, appelée par Cortez le temple principal, avait à sa base quatre-vingt-dix-sept mètres de largeur, et à-peu-près cinquante-quatre mètres de hauteur. Il n'est pas surprenant qu'un édifice de ces dimensions ait pu être détruit peu d'années après le siège de Mexico; en Égypte il reste à peine quelques vestiges des énormes pyramides qui s'élevaient au milieu des eaux du lac Mœris, et qu'Hérodote dit avoir été ornées de statues colossales; les pyramides de Porsenna, dont la description paraît un peu fabuleuse, et dont quatre, d'après Varron, avaient plus de quatre-vingts mètres de hauteur, ont également disparu en Étrurie.

Mais, si les conquérants européens ont renversé les téocallis des Aztèques, ils n'ont pas réussi également à détruire des monuments plus anciens, ceux que l'on attribue à la nation toltèque.

Le groupe des pyramides de *Téotihuacan* se trouve dans la vallée de Mexico, à huit lieues de distance au nord-est de la capitale, dans une plaine qui porte le nom de *Micoalt* ou de *Chemin des morts.* On y observe encore deux grandes pyramides dédiées au soleil (*Tonatiuh*) et à la lune (*Meztli*), et entourées de plusieurs

[1] Malheureusement c'est celle qui n'existe plus sur aucun téocalli, la destruction en ayant été plus facile que celle du reste de l'édifice. Cependant la pyramide de *Guatusco,* nommée dans le pays *el Castillo,* faisait encore exception il y a vingt-cinq ans. *Voir première expédition, planche IX.*

[2] L'auteur fait encore allusion au culte des Aztèques ou Mexicains du seizième siècle, tel que nous l'avons pu connaître. Mais, si ces temples ou *téocallis* ont été construits, non seulement par une nation plus ancienne qu'eux, les Toltèques, mais par une nation plus ancienne encore, ainsi que M. de Humboldt en admet lui-même la possibilité (comme on le verra plus loin), ce qui reculerait l'époque de leur construction bien des siècles avant l'ère vulgaire, on concevra que rien du culte de ces nations ne soit connu aujourd'hui. Leurs temples ou autels ont été, sans nul doute, appropriés à un culte différent, modificatif ou subversif du premier; et il faut se garder, en recherchant l'histoire de ces importants monuments, de leur assigner l'usage d'un culte qui, peut-être, n'était pas né lorsque des nations primitives les élevèrent. Nous ne nous permettrons qu'une fois cette observation.

centaines de petites pyramides qui forment des rues dirigées exactement du nord au sud et de l'est à l'ouest. Des deux grands téocallis, l'un a cinquante-cinq, l'autre quarante-quatre mètres d'élévation perpendiculaire; la base du premier a deux cent huit mètres de long; d'où il résulte que le Tonatiuh Yztaqual, d'après les mesures de M. Oteyza, prises en 1803, est plus élevé que le Mycérinus ou la troisième des grandes pyramides de Djizeh en Égypte, et que la longueur de sa base est à-peu-près celle du Cephren. Les petites pyramides qui entourent les grandes maisons de la lune et du soleil, ont à peine neuf à dix mètres d'élévation. D'après la tradition des indigènes, elles servaient à la sépulture des chefs de tribus. Autour du Chéops et du Mycérinus en Égypte, on distingue aussi huit petites pyramides placées avec beaucoup de symétrie, et parallèlement aux faces des grandes. Les deux téocallis de Téotihuacan avaient quatre assises principales; chacune d'elles était subdivisée en petits gradins dont on distingue encore les arêtes. Leur noyau est d'argile mêlée de petites pierres; il est revêtu d'un mur épais de *tezontli* ou amygdaloïde poreuse. Cette construction rappelle celle d'une des pyramides de Sakharah, qui a six assises, et qui, d'après le récit de Pococke, est un amas de cailloux et de mortier jaune, revêtu par dehors de pierres brutes. A la cime des grands téocallis mexicains se trouvaient deux statues colossales du soleil et de la lune; elles étaient de pierre et enduites de lames d'or; ces lames furent enlevées par les soldats de Cortez. Lorsque l'évêque Zumaragua, religieux franciscain, entreprit de détruire tout ce qui avait rapport au culte, à l'histoire et aux antiquités des peuples indigènes de l'Amérique, il fit aussi briser les idoles de la plaine de Micoalt. On y découvre encore les restes d'un escalier construit en grandes pierres de taille, et qui conduisait anciennement à la plate-forme du téocalli.

A l'est du groupe des pyramides de Téotihuacan, en descendant la Cordillière vers le golfe du Mexique, dans une forêt épaisse appelée *Tajin*, s'élève la pyramide de *Papantla*. C'est le hasard qui l'a fait découvrir à des chasseurs espagnols, il n'y a pas trente ans[1]; car les Indiens se plaisent à cacher aux blancs tout ce qui est l'objet d'une antique vénération. La forme de ce téocalli, qui a eu six, peut-être même sept étages, est plus élancée que celle de tous les autres monuments de ce genre; sa hauteur est à-peu-près de dix-huit mètres, tandis que la longueur de sa base n'est que de vingt-cinq; il est par conséquent presque de moitié plus bas que la pyramide de Caïus Cestius, à Rome, qui a trente-trois mètres de hauteur. Ce petit édifice est tout construit en pierres de taille d'une grandeur extraordinaire, et d'une coupe très belle et très régulière; trois escaliers mènent à sa cime; le revêtement de ses masses est orné de sculptures hiéroglyphiques, et de petites niches qui sont disposées avec beaucoup de symétrie; le nombre de ces niches paraît faire allusion aux trois cent dix-huit signes simples et composés des jours du *Cempohualilhuitl*, ou calendrier civil des Toltèques.

Le plus grand, le plus ancien[2], et le plus célèbre de tous les monuments pyramidaux d'Anahuac, est le téocalli de *Cholula*. On l'appelle aujourd'hui la *montagne faite à mains d'homme*. A le voir de loin, on serait en effet tenté de le prendre pour une colline naturelle couverte de végétation. C'est dans son état de dégradation actuelle qu'elle est représentée[3].

Une vaste plaine, celle de la Puebla, est séparée de la vallée de Mexico par le chemin de montagnes volcaniques qui se prolongent depuis le Popocatepelt vers Rio Frio et le pic du Telapon. Cette plaine fertile, mais dénuée d'arbres, est riche en souvenirs qui intéressent l'histoire mexicaine; elle renferme les chefs-lieux des trois républiques de Tlascala, de Huexocingo et de Cholula, qui, malgré leurs dissensions continuelles, n'en résistaient pas moins au despotisme et à l'esprit d'usurpation des rois aztèques.

La petite ville de Cholula que Cortez, dans ses lettres à l'empereur Charles-Quint, compare aux villes les plus populeuses de l'Espagne, compte à peine aujourd'hui seize mille habitants. La pyramide se trouve à l'est de la ville, sur le chemin qui mène de Cholula à la Puebla. Elle est très bien conservée du côté de l'ouest, et c'est cette face que présente le dessin. La plaine de Cholula offre ce caractère de nudité qui est propre à des plateaux élevés de deux mille deux cents mètres au-dessus du niveau de l'Océan. On distingue sur le premier plan quelques pieds d'agaves et de dragonniers; dans le lointain on découvre la cime couverte de neige du volcan d'Orizaba, montagne colossale de cinq mille deux cent quatre-vingt-quinze mètres d'élévation absolue.

Le téocalli de Cholula a quatre assises, toutes d'une hauteur égale. Il paraît avoir été exactement orienté d'après les quatre points cardinaux; mais, comme les arêtes des assises ne sont pas très distinctes, il est difficile de reconnaître exactement leur direction primitive. Ce monument pyramidal a une base plus étendue que celle de tous les édifices du même genre trouvés dans l'ancien continent. Je l'ai mesuré avec

[1] M. de Humboldt publiait ceci en 1810. — [2] Qui sait? — [3] *Voir Planches supplém.* n° 2.

soin, et je me suis assuré que sa hauteur perpendiculaire n'est que de cinquante-quatre mètres, mais que chaque côté de sa base a quatre cent trente-neuf mètres de longueur. Torquemada lui donne soixante-dix-sept, Bétancourt soixante-cinq, Clavigero soixante-un mètres de hauteur. Bernal Diaz del Castillo, simple soldat dans l'expédition de Cortez, s'amusa à compter les gradins des escaliers qui conduisaient à la plate-forme des téocallis; il en trouva cent quatorze au grand temple de Tenochtitlan, cent dix-sept à celui de Tezcuco, et cent vingt à celui de Cholula. La base de la pyramide de Cholula est deux fois plus grande que celle du Chéops, mais sa hauteur excède de très peu celle du Mycérinus. En comparant les dimensions de la Maison du Soleil à Teotihuacan, avec celles de la pyramide de Cholula, on voit que le peuple qui construisit ces monuments remarquables avait l'intention de leur donner la même hauteur, mais des bases dont la longueur serait dans le rapport d'un à deux. Quant à la proportion entre la base et la hauteur, on la trouve très différente dans les divers monuments. Dans les trois grandes pyramides de Djizeh, les hauteurs sont aux bases comme 1 à 1 $^{7}/_{10}$; dans la pyramide de Papantla, chargée d'hiéroglyphes, ce rapport est comme 1 à 1 $^{4}/_{10}$; dans la grande pyramide de Teotihuacan, comme 1 à 3 $^{7}/_{10}$; et dans celle de Cholula comme 1 à 7 $^{8}/_{10}$.

Ce dernier monument est construit en briques non cuites (*xamilli*), qui alternent avec des couches d'argile. Des Indiens de Cholula m'ont assuré que l'intérieur de la pyramide est creux, et que lors du séjour de Cortez dans leur ville, leurs ancêtres y avaient caché un grand nombre de guerriers pour fondre inopinément sur les Espagnols. Les matériaux dont ce téocalli est construit, et le silence des historiens de ce temps, rendent cette assertion peu probable.

On ne peut cependant révoquer en doute qu'il n'y eût dans l'intérieur de cette pyramide, comme dans d'autres téocallis, des cavités considérables qui servaient à la sépulture des indigènes; une circonstance particulière les a fait découvrir. Il y a sept à huit ans qu'on a changé la route de Puebla à Mexico, qui passait jadis au nord de la pyramide. Pour aligner cette route on a percé la première assise, de sorte qu'un huitième en est resté isolé comme un monceau de briques. C'est en faisant cette percée qu'on a trouvé dans l'intérieur de la pyramide une maison carrée, construite en pierres, et soutenue par des poutres de cyprès chauve (*cupressus disticha*). Elle renfermait deux cadavres, des idoles en basalte, et un grand nombre de vases vernissés et peints avec art. On ne se donna pas la peine de conserver ces objets, mais on assure avoir vérifié avec soin que cette maison, couverte de briques et de couches d'argile, n'avait aucune issue. En supposant que la pyramide fût construite non par les Toltèques, premiers habitants de Cholula, mais par des prisonniers que les Cholulains avaient faits sur les peuples voisins, on pourrait croire que ces cadavres étaient ceux de quelques malheureux esclaves que l'on avait fait périr à dessein dans l'intérieur du téocalli. Nous avons reconnu les restes de cette maison souterraine, et nous avons observé une disposition particulière des briques, tendant à diminuer la pression que le toit devait éprouver. Comme les indigènes ne savaient pas faire de voûtes[1], ils plaçaient des briques très larges horizontalement, de manière que celles de dessus dépassassent les inférieures; il en résultait un assemblage par gradins, qui suppléait en quelque sorte au cintre gothique, et dont on a aussi trouvé des vestiges dans quelques édifices égyptiens. Il serait intéressant de creuser une galerie à travers le téocalli de Cholula, pour en examiner la construction intérieure; et il est étonnant que le desir de trouver des trésors cachés n'ait pas déja fait tenter cette entreprise. Pendant mon voyage au Pérou, en visitant les vastes ruines de la ville de Chimù, près de Mansiche, je suis entré dans l'intérieur de la fameuse *Huaca de Toledo*, tombeau d'un prince péruvien, dans lequel Garci Gutierez de Toledo découvrit, en perçant une galerie en 1576, pour plus de cinq millions en or massif, comme cela est prouvé par les livres de comptes conservés à la mairie de Truxillo.

Le grand téocalli de Cholula, appelé aussi la montagne de briques non cuites (*Tlalchihualtepec*), avait à sa cime un autel dédié à *Quetzacoalt*, le dieu de l'air.

. . . .

Il existe encore aujourd'hui parmi les Indiens de Cholula une tradition très remarquable, d'après laquelle la grande pyramide n'aurait pas été destinée primitivement au culte de Quetzacoalt. Après mon retour en Europe, en examinant à Rome les manuscrits mexicains de la bibliothèque du Vatican, j'ai vu que cette même tradition se trouve consignée dans un manuscrit de Pedro de Los Rios, religieux dominicain, qui, en 1566, copia sur les lieux toutes les peintures hiéroglyphiques qu'il put se procurer:

[1] Nous verrons dans le cours de cet ouvrage que la voûte à plein cintre se trouve dans quelques uns de ces anciens monuments.

« Avant la grande inondation (*Apachihuiliztli*) qui eut lieu quinze mille huit ans après la création du monde, le pays d'Anahuac était habité par des géants (*Tzocuillixèque*). Tous ceux qui ne périrent pas furent transformés en poissons, à l'exception de sept qui se réfugièrent dans des cavernes. Lorsque les eaux se furent écoulées, un de ces géants, Xelhua, surnommé l'architecte, alla à Cholula où, en mémoire de la montagne Tlaloc, qui avait servi d'asile à lui et à six de ses frères, il construisit une colline artificielle en forme de pyramide. Il fit fabriquer les briques dans la province de Tlamanalco, au pied de la Sierra de Cocotl; et pour les transporter à Cholula, il plaça une file d'hommes qui se les passaient de main en main. Les dieux virent avec courroux cet édifice, dont la cime devait atteindre les nues; irrités contre l'audace de Xelhua, ils lancèrent du feu sur la pyramide. Beaucoup d'ouvriers périrent, l'ouvrage ne fut point continué, et on le consacra dans la suite au dieu de l'air, Quetzacoalt. »

Cette histoire rappelle d'anciennes traditions de l'Orient, que les Hébreux ont conservées dans leurs livres saints.

. . . .

La plate-forme de la pyramide de Cholula, sur laquelle j'ai fait un grand nombre d'observations astronomiques, a quatre mille deux cents mètres carrés.

. . . .

Nous avons indiqué plus haut la grande analogie de construction que l'on observe entre les téocallis mexicains et le temple de Bel ou Bélus, à Babylone; cette analogie avait déja frappé M. Zoega, bien qu'il n'eût pu se procurer que des descriptions très incomplètes du groupe des pyramides de Teotihuacan. Selon Hérodote qui visita Babylone et qui vit le temple de Bélus, ce monument pyramidal avait huit assises; sa hauteur était d'un stade; la largeur de sa base égalait sa hauteur; le mur qui formait son enceinte extérieure avait deux stades en carré. (Un stade commun olympique avait cent quatre-vingt-trois mètres; le stade égyptien n'en a que quatre-vingt-dix-huit.) La pyramide était construite de briques et d'asphalte; elle avait un temple à sa cime et un autre près de sa base.

. . . .

Aucun des auteurs anciens, ni Hérodote, ni Strabon, ni Diodore, ni Pausanias, ni Arrien, ni Quinte-Curce, n'indiquent que le temple de Bélus fût orienté d'après les quatre points cardinaux, comme le sont les pyramides égyptiennes et mexicaines.

. . . .

Ces téocallis ont été construits dans l'intervalle qui s'est écoulé entre l'époque de Mahomet et celle du règne de Ferdinand et Isabelle, et l'on ne voit pas sans étonnement que des édifices américains, dont la forme est presque identique avec celle d'un des plus anciens monuments des rives de l'Euphrate, appartiennent à des temps si voisins de nous[1].

En considérant sous un même point de vue les monuments pyramidaux de l'Égypte, de l'Asie et du nouveau continent, on voit que, malgré l'analogie de leur forme, ils avaient une destination très différente. Les pyramides réunies en groupe à Djizeh et à Sakharah, en Égypte; la pyramide triangulaire de la reine des Scythes, Zarina, dont la hauteur était d'un stade et la largeur de trois, et qui était ornée d'une figure colossale; les quatorze pyramides étrusques que l'on dit avoir été renfermées dans le labyrinthe du roi Porsenna, à Clusium, avaient été construites pour servir de sépulture à des personnages illustres. Rien n'est plus naturel aux hommes que de marquer la place où reposent les restes de ceux dont ils chérissent la mémoire. Ce sont d'abord de simples monceaux de terre, et par la suite, des *tumulus* d'une hauteur surprenante. Ceux des Chinois et des Thibétains n'ont que quelques mètres d'élévation; plus à l'ouest les dimensions vont en augmentant : le *tumulus* du roi Alyattes, père de Crésus, en Lydie, avait six stades, celui de Ninus, plus de dix stades en diamètre; le nord de l'Europe offre les sépultures du roi scandinave Gormus et de la reine Daneboda, couvertes de monceaux de terre qui ont trois cents mètres de largeur et plus de trente mètres de hauteur. Ces *tumulus* se retrouvent dans les deux hémisphères, en Virginie et en Canada, comme au Pérou,

[1] Nous ne hasarderons pas de combattre cette assertion d'un homme dont nous sommes habitués à respecter les opinions; mais nous appellerons sur ce point l'attention des savants antiquaires, et nous leur signalerons la contradiction qui existe entre ce passage et celui que nous avons rapporté page 11, où M. de Humboldt dit : « Il serait possible que ces Maisons de Dieu, de Teotihuacan et de Chalollan, eussent été construites avant l'in- « vasion des Toltèques, c'est-à-dire avant l'année 648 de l'ère vulgaire. » M. de Humboldt ajoute : « Ne nous étonnons pas que l'histoire des Toltèques « soit aussi incertaine que l'histoire des Pelasges et des Ausoniens. » Or, si l'on admet une possibilité de construction antérieure à l'année 648, et si l'on fait attention au degré de civilisation que suppose l'érection de tels monuments, est-ce par siècles ou par années qu'il faut compter?

où de nombreuses galeries, construites en pierre et communiquant entre elles par des puits, remplissent l'intérieur des *huacas* ou collines artificielles. Le luxe de l'Asie a su orner ces monuments rustiques, en leur conservant leur forme primitive : les tombeaux de Pergame sont des cônes de terre élevés sur un mur circulaire qui paraît avoir été revêtu de marbre.

Les téocallis ou pyramides mexicaines étaient à-la-fois des temples et des tombeaux. La partie essentielle et principale était la chapelle, à la cime de l'édifice. Au commencement de la civilisation, les peuples choisissent des lieux élevés pour sacrifier aux dieux. Les premiers autels, les premiers temples furent érigés sur des montagnes. Si ces montagnes sont isolées, on se plaît à leur donner des formes régulières, en les coupant par assises, et en pratiquant des gradins pour monter plus facilement au sommet; les deux continents offrent de nombreux exemples de ces collines divisées en terrasses et revêtues de murs en briques ou en pierres. Les téocallis ne me paraissent autre chose que des collines artificielles élevées au milieu d'une plaine et destinées à servir de base aux autels; rien en effet de plus imposant qu'un sacrifice qui peut être vu par tout un peuple à-la-fois. Les pagodes de l'Indostan n'ont rien de commun avec les temples mexicains; celle de Tanjore est une tour à plusieurs assises, mais l'autel ne se trouve pas à la cime du monument.

La pyramide de Bel était en même temps le temple et le tombeau de ce dieu : Strabon ne parle pas même de ce monument comme d'un temple, il le nomme simplement le tombeau de *Bélus*. En Arcadie, le *tumulus* qui renfermait les cendres de Calisto portait à sa cime un temple de Diane : Pausanias le décrit comme un cône fait de main d'hommes et couvert d'une antique végétation. Voilà un monument très remarquable dans lequel le temple n'est plus qu'un ornement accidentel; il sert pour ainsi dire de passage entre les pyramides de Sakharah et les téocallis mexicains.

. . . .

J'ai pu reconnaître la structure intérieure de la pyramide de Cholula en deux endroits différents; savoir, près du sommet, à la face opposée au volcan Popocatepelt, et du côté du nord où la première assise est traversée par le nouveau chemin qui conduit de Puebla à Mexico. C'est en creusant ce chemin que l'extrémité de l'assise a été détachée du reste de la masse. Le dessin représente cette partie détachée[1] : on y reconnaît des couches de briques qui alternent avec des couches d'argile. Les briques ont généralement huit centimètres de hauteur sur quarante de longueur; il m'a paru qu'elles n'étaient pas cuites, mais seulement séchées au soleil; il se peut cependant aussi qu'elles aient subi une légère cuisson, et que l'humidité de l'air les ait rendues friables. Peut-être que les couches d'argile qui séparent celles de briques ne se trouvent pas dans l'intérieur de la pyramide, dans les parties qui supportent le poids énorme de la masse entière.

. . . .

MONUMENT DE XOCHICALCO.

Le monument remarquable de *Xochicalco* est regardé dans le pays comme un monument militaire. Au sud-est de la ville de Cuernavaca (l'ancien *Quauhnahuac*) sur la pente occidentale de la Cordillière d'Anahuac, dans cette région heureuse que les habitants désignent par le nom de région tempérée, parcequ'il y règne un printemps perpétuel, s'élève une colline isolée qui, d'après les mesures barométriques de M. Alzate, a cent dix-sept mètres au-dessus de sa base. Cette colline se trouve à l'ouest du chemin qui conduit de Cuernavaca au village de Miacatlan. Les Indiens l'appellent en langue mexicaine ou aztèque, *Xochicalco* ou *maison des fleurs*. Nous verrons dans la suite de cette notice que l'étymologie de ce nom est aussi incertaine que l'époque de la construction du monument que l'on attribue aux Toltèques. Cette nation est pour les antiquaires mexicains ce que les Pélasges ont été long-temps pour les antiquaires de l'Italie. Tout ce qui se perd dans la nuit des temps est regardé comme l'ouvrage d'un peuple chez lequel on croit trouver les premiers germes de la civilisation.

La colline de Xochicalco est une masse de rocs à laquelle la main de l'homme a donné une forme conique assez régulière, et qui est divisée en cinq assises ou terrasses, dont chacune est revêtue de maçonnerie. Les assises ont à-peu-près vingt mètres d'élévation perpendiculaire. Elles se rétrécissent vers la cime comme dans les téocallis ou les pyramides aztèques, dont le sommet était orné d'un autel. Toutes les terrasses sont

[1] *Voir Planches supplém.* N° 3.

inclinées vers le sud-ouest, peut-être pour faciliter l'écoulement de l'eau des pluies très abondantes dans cette région. La colline est entourée d'un fossé assez profond et très large, de sorte que tout le retranchement a près de quatre mille mètres de circonférence. La grandeur de ces dimensions ne doit pas nous étonner : sur le dos des Cordillières du Pérou, et à des élévations qui égalent presque celle du Pic de Ténériffe, nous avons vu, M. Bonpland et moi, des monuments plus considérables encore. Les plaines du Canada offrent des lignes de défense et des retranchements d'une longueur extraordinaire. Tous ces ouvrages américains ressemblent à ceux que l'on découvre journellement dans la partie orientale de l'Asie, où des peuples de race mongole, sur-tout ceux qui sont le plus avancés en civilisation, ont construit des murailles qui séparent des provinces entières.

Le sommet de la colline de Xochicalco présente une plate-forme oblongue qui, du nord au sud, a soixante-douze mètres, et de l'est à l'ouest, quatre-vingt-six mètres de longueur. Cette plate-forme est entourée d'un mur de pierres de taille, dont la hauteur excède deux mètres, et qui servait à la défense des combattants. C'est au centre de cette place d armes spacieuse que l'on trouve les restes d'un monument pyramidal qui avait cinq assises,et dont la forme ressemble à celle des téocallis que nous venons de décrire. La première assise seule en a été conservée; c'est celle dont le dessin se trouve ici[1]. Les propriétaires d'une sucrerie voisine ont été assez barbares pour détruire la pyramide, en arrachant des pierres qu'ils ont employées dans la construction de leurs fours. Les Indiens de Tatlama assurent que les cinq assises existaient encore en 1750; et d'après les dimensions du premier gradin, on peut supposer que tout l'édifice avait vingt mètres d'élévation. Ses faces sont exactement orientées d'après les quatre points cardinaux. La base de l'édifice a vingt mètres sept centimètres de long sur dix-sept mètres quatre centimètres de large. On ne découvre, et cette circonstance est très frappante, aucun vestige d'escalier qui conduise vers la cime de la pyramide, où l'on assure avoir trouvé jadis un siége de pierre (*ximotlalli*) orné d'hiéroglyphes.

Les voyageurs qui ont examiné de près cet ouvrage des peuples indigènes de l'Amérique, ne peuvent assez admirer le poli et la coupe des pierres qui ont toutes la forme de parallélipipèdes, le soin avec lequel elles ont été unies les unes aux autres, sans que les joints aient été remplis de ciment, et l'exécution des reliefs dont les assises sont ornées. Chaque figure occupe plusieurs pierres à-la-fois, et les contours n'étant pas interrompus par les joints des pierres, on peut supposer que les reliefs ont été sculptés après que la construction de l'édifice était achevée. On distingue parmi les ornements hiéroglyphiques de la pyramide de Xochicalco des têtes de crocodile qui jettent de l'eau, et des figures d'hommes qui sont assis, les jambes croisées, à la manière des peuples de l'Asie. En considérant que l'édifice se trouve sur un plateau élevé de plus de treize cents mètres au-dessus du niveau de l'Océan, et que les crocodiles n'habitent que les rivières voisines des côtes, on est étonné de voir que l'architecte, au lieu d'imiter des plantes et des animaux connus aux peuples montagnards, ait employé dans ces reliefs, avec une recherche particulière, les productions gigantesques de la zone torride[2].

Le fossé dont la colline est entourée, le revêtement des assises, le grand nombre d'appartements souterrains creusés dans le roc du côté du nord, le mur qui défend l'approche de la plate-forme, tout concourt à donner au monument de Xochicalco le caractère d'un monument militaire. Les naturels désignent même encore aujourd'hui les ruines de la pyramide qui s'élevait au milieu de la plate-forme, par un nom qui équivaut à celui de château-fort ou de citadelle. La grande analogie de forme que l'on remarque entre cette prétendue citadelle et les maisons des dieux aztèques (téocallis) me fait soupçonner que la colline de Xochicalco n'était autre chose qu'un temple fortifié. La pyramide de Mexitli ou le grand temple de Tenochtitlan renfermait aussi un arsenal dans son enceinte, et servait, pendant le siége, de place forte, tantôt aux Mexicains, tantôt aux Espagnols. Les livres saints des Hébreux nous apprennent que dans la plus haute antiquité les temples de l'Asie, par exemple celui de Baal-Bérith, à Sichem en Canaan, étaient à-la-fois des édifices consacrés au culte et des retranchements dans lesquels les habitants d'une ville se mettaient à couvert contre les attaques de l'ennemi. En effet, rien de plus naturel aux hommes que de fortifier les lieux dans lesquels ils conservent les dieux tutélaires de la patrie; rien de plus rassurant, lorsque la chose publique est

[1] *Voir Planches supplém.* N° 4.

[2] Malgré la description donnée par M. de Humboldt, il est difficile de reconnaitre dans le dessin qui l'accompagne des têtes de crocodile. Ces têtes, comme presque toutes celles qui ont été sculptées par ces peuples sur leurs monuments, semblent être fantastiques, et n'appartenir pas plus au crocodile qu'à tel autre animal. Dès-lors l'induction qui en est tirée n'aurait que peu de fondement.

en danger, que de se réfugier au pied de leurs autels, et de combattre sous leur protection immédiate. Chez les peuples dont les temples avaient conservé une des formes les plus antiques, celle de la pyramide de Bélus, la construction de l'édifice pouvait répondre au double usage du culte et de la défense [1]. Dans les temples grecs, le mur seul qui formait le περίβολος offrait un asile aux assiégés.

Les naturels du village voisin de Tetlama possèdent une carte géographique construite avant l'arrivée des Espagnols, et à laquelle on a ajouté quelques noms depuis la conquête : sur cette carte, à l'endroit où est situé le monument de Xochicalco, on trouve la figure de deux guerriers qui combattent avec des massues, et dont l'un est nommé Xochicatli, et l'autre Xicatetli. Nous ne suivrons pas ici les antiquaires mexicains dans leurs discussions étymologiques, pour apprendre si l'un de ces guerriers a donné le nom à la colline de Xochicalco, ou si l'image des deux combattants désigne simplement une bataille entre deux nations voisines, ou enfin, si la dénomination de *maison des fleurs* a été donnée au monument pyramidal parceque les Toltèques, comme les Péruviens, n'offraient à la divinité que des fruits, des fleurs et de l'encens.

. . . .

Le dessin du relief de la première assise a été copié d'après la gravure que M. Alzate en a publiée à Mexico en 1791 [2]. Je n'ai pas eu occasion de visiter moi-même ce monument remarquable. Lorsque, en arrivant à la Nouvelle-Espagne par la mer du Sud, je passai, au mois d'avril 1803, d'Acapulco à Cuernavacca, j'ignorais l'existence de la colline de Xochicalco, et je regrette de n'avoir pas pu vérifier par mes yeux la description qui en a été faite par M. Alzate, membre correspondant de l'académie des sciences de Paris [3]. Comme on a omis d'ajouter une échelle à la planche, je dois faire observer que la hauteur des deux figures qui sont assises les jambes croisées est de un mètre trois centimètres. Voyez en outre une dissertation publiée, depuis mon retour, par un jésuite mexicain très instruit, Piétro Marquez [4].

. . . .

RELIEF MEXICAIN

TROUVÉ A OAXACA.

Ce relief, un des restes les plus anciens de la sculpture mexicaine, a été trouvé il y a peu d'années près de la ville d'Oaxaca. Le dessin m'en a été communiqué par un naturaliste distingué, M. Cervantes, professeur de botanique à Mexico. Les personnes qui ont envoyé ce dessin à M. Cervantes lui ont assuré qu'il était copié avec le plus grand soin, et que le relief, sculpté dans une roche noirâtre et très dure, avait plus d'un mètre de hauteur [5].

Ceux qui ont fait une étude particulière des monuments toltèques et aztèques, doivent être frappés à-la-fois de l'analogie et des contrastes qu'offre le relief d'Oaxaca avec les figures que l'on trouve répétées dans les manuscrits hiéroglyphiques, dans les idoles, et sur le revêtement de plusieurs téocallis. Au lieu de ces hommes trapus, qui ont à peine cinq têtes de haut, et qui rappellent le plus ancien style étrusque, on

[1] Il semble utile d'ajouter que les temples chrétiens des premiers siècles ont souvent offert ce double caractère. L'église d'Étampes, en France, très bien conservée, avec ses créneaux et ses plates-formes, en est un exemple. Plus d'un siége a été soutenu dans nos édifices religieux du moyen âge.

[2] Ce dessin est tout-à-fait semblable à celui donné par Dupaix. Voir la *Planche XXXI* de la première Expédition.

[3] *Descripcion de las antiguedades de Xochicalco, por don Joseph Antonio Alzate y Ramirez; Mexico,* 1791. — [4] *Due antichi monumenti di architettura messicana illustrati da Pietro Marquez; Roma,* 1804. — Voir l'extrait de ce dernier ouvrage, à la fin de la première Expédition de Dupaix.

[5] Il faut se reporter, au sujet de ce bas-relief, à la note 3 mise au bas de la page 10 (*Notes et Docum. divers*). Mais, tout en rappelant l'assertion qu'elle contient à l'égard du lieu où ce monument aurait été trouvé, nous ajouterons une observation qui prend sa source dans la prudence que commandent ces sortes de conjectures sur les monuments antiques. Si le bas-relief dont il s'agit est symbolique, comme on peut le croire, et tient au culte ou à l'histoire du peuple qui l'a sculpté, il n'est pas impossible qu'il ait été répété en plusieurs endroits chez ce même peuple; il pourrait exister dans la série de bas-reliefs qui décorent la façade extérieure du grand temple de *Palenque,* en stuc et avec sept pieds de proportion, et être répété sur un rocher sculpté près d'Oaxaca, avec trois pieds de proportion seulement. Toutefois, les deux dessins sont tellement identiques, qu'il est difficile de croire que le dessinateur de l'expédition, Castañeda, et le dessinateur inconnu se soient rencontrés d'une manière si juste. — *Voir Planches supplém.* N° 5.

Au surplus, ces conjectures doivent tomber par l'effet d'une note mise par M. de Humboldt à la fin de son ouvrage, et dont nous n'avions pas connaissance en consignant nos observations au bas de la page 10. M. de Humboldt déclare dans cette note « que, d'après des renseignements reçus du « Mexique depuis la publication de la première partie de son ouvrage, cette sculpture remarquable n'a pas été trouvée à Oaxaca, mais plus au sud, « près de Guatimala, l'ancien *Quauhtemallan;* que cette circonstance éloigne encore plus les doutes qu'on pourrait élever sur l'origine d'un monument « si étrange; que, d'ailleurs, les anciens habitants de Guatimala étaient un peuple très cultivé, comme le prouvent les ruines d'une grande ville « située dans un endroit que les Espagnols appellent *el Palenque.* »

distingue sur le relief dont il s'agit un groupe de trois figures dont les formes sont élancées, et dont le dessin, assez correct, n'annonce plus la première enfance de l'art. On doit craindre sans doute que le peintre espagnol qui a copié cette sculpture d'Oaxaca, n'ait rectifié par-ci par-là les contours, peut-être même sans le vouloir, sur-tout dans le dessin des mains et des doigts de pieds; mais est-il permis de supposer qu'il ait changé la proportion des figures entières? Cette supposition ne perd-elle pas toute probabilité si l'on examine le soin minutieux avec lequel sont rendus la forme des têtes, les yeux, et sur-tout les ornements du casque? Ces ornements parmi lesquels on reconnaît des plumes, des rubans et des fleurs, ces nez, d'une grandeur extraordinaire, se retrouvent dans les peintures mexicaines conservées à Rome, à Veletri et à Berlin. Ce n'est qu'en rapprochant tout ce qui a été produit à la même époque, et par des peuples d'une origine commune, qu'on parvient à se former une idée exacte du style qui caractérise les différents monuments, si toutefois il est permis d'appeler style les rapports qu'on découvre entre une multitude de formes bizarres.

On pourrait demander encore si le relief d'Oaxaca ne date pas d'un temps où, après le premier débarquement des Espagnols, les sculpteurs indiens avaient déja connaissance de quelques ouvrages d'art des Européens. Pour discuter cette question, il faut se rappeler que trois ou quatre ans avant que Cortez se rendît maître du pays d'Anahuac, et que des religieux missionnaires empêchassent les naturels de sculpter autre chose que des figures de saints, Hernandez de Cordova, Antonio Alaminos et Grijalva avaient visité les côtes mexicaines depuis l'île de Cozumel et le cap Catoche, situé sur la péninsule de Yucatan, jusqu'à l'embouchure de la rivière de Panuco. Ces conquérants communiquèrent par-tout avec les habitants, qu'ils trouvèrent bien vêtus, réunis dans des villes populeuses, et infiniment plus avancés en civilisation que tous les autres peuples du nouveau continent. Il est probable que ces expéditions militaires laissèrent, entre les mains des habitants, des croix, des rosaires, et quelques images révérées par les chrétiens; il se pourrait aussi que ces images eussent passé de main en main, depuis les côtes jusque dans l'intérieur des terres, dans les montagnes d'Oaxaca. Mais est-il permis de supposer que la vue de quelques figures correctement dessinées ait fait abandonner des formes consacrées par l'usage de plusieurs siècles? Un sculpteur mexicain aurait sans doute copié fidèlement l'image d'un apôtre; mais dans un pays où, comme dans l'Hindostan et en Chine, les naturels tiennent avec la plus grande opiniâtreté aux mœurs, aux habitudes et aux arts de leurs ancêtres, aurait-il osé représenter un héros ou une divinité aztèque sous des formes étrangères et nouvelles? D'ailleurs, les tableaux historiques que des peintres mexicains ont faits après l'arrivée des Espagnols, et dont plusieurs se trouvent dans les débris de la collection de Boturini, à Mexico, font voir que cette influence des arts européens sur le goût des peuples de l'Amérique, et sur la correction de leurs dessins, a été très lente.

Il m'a paru indispensable d'indiquer les doutes que l'on peut élever sur l'origine du relief d'Oaxaca. Je l'ai fait graver à Rome, d'après le dessin qui m'en a été communiqué; mais je suis bien éloigné de prononcer sur un monument aussi extraordinaire et que je n'ai pas eu occasion d'examiner moi-même. L'architecture du palais de *Mitla,* l'élégance des *grecques* et des labyrinthes dont ses murs sont ornés, prouvent que la civilisation des peuples zapotèques était supérieure à celle des habitants de la vallée de Mexico. D'après cette considération, nous devons être moins surpris que le relief qui fixe notre attention ait été trouvé à Oaxaca, l'ancien *Huaxyacac,* qui était le chef-lieu du pays des Zapotèques. Si j'osais énoncer mon opinion particulière, je dirais qu'il me paraît plus facile d'attribuer ce monument à des Américains qui n'avaient point encore eu de communication avec les blancs, que de supposer que quelque sculpteur espagnol, qui avait suivi l'armée de Cortez, se soit amusé à faire cet ouvrage, en l'honneur du peuple vaincu, dans le style mexicain. Les naturels de la côte nord-ouest de l'Amérique n'ont jamais été comptés parmi les peuples très civilisés, et cependant ils sont parvenus à exécuter des dessins dans lesquels des voyageurs anglais ont admiré la justesse des proportions. (*Dixon's voyage, p.* 242.)

Quoi qu'il en soit, il paraît certain que le relief d'Oaxaca représente un guerrier sorti du combat, et paré des dépouilles de ses ennemis. Deux esclaves sont placés aux pieds du vainqueur. Ce qui frappe le plus dans cette composition, ce sont les nez, d'une grandeur énorme, qui se trouvent répétés dans les six têtes vues de profil. Ces nez caractérisent essentiellement les monuments de sculpture mexicaine. Dans les tableaux hiéroglyphiques conservés à Vienne, à Rome, à Veletri, ou au palais du vice-roi, à Mexico, toutes les divinités, les héros, les prêtres même, sont figurés avec de grands nez aquilins, souvent percés vers la pointe, et ornés de l'amphisbène, ou du serpent mystérieux à deux têtes. Il se pourrait que cette physionomie extraordinaire indiquât quelque race d'hommes très différente de celle qui habite aujourd'hui ces contrées, et

dont le nez est gros, aplati, et d'une grandeur médiocre [1]. Mais il se pourrait aussi que les peuples aztèques eussent vu, comme le prince des philosophes (Platon, *de Republicâ*, lib. V), qu'il y a quelque chose de majestueux et de royal dans un gros nez, et qu'ils l'eussent considéré, dans leurs reliefs et dans leurs tableaux, comme le symbole de la puissance et de la grandeur morales.

La forme pointue des têtes n'est pas moins frappante, dans les dessins mexicains, que la grandeur des nez. En examinant ostéologiquement le crâne des naturels de l'Amérique, on voit, comme je l'ai déja observé ailleurs, qu'il n'y a pas de race sur le globe dans laquelle l'os frontal soit plus déprimé en arrière, ou qui ait moins de front. (*Blumenbach, decas quinta craniorum,* 1808, p. 14, tab. 46.) Cet aplatissement se trouve chez des peuples de la race cuivrée, qui n'ont jamais connu la coutume de produire des difformités artificielles, comme le prouvent les crânes d'Indiens Mexicains, Péruviens et autres, que nous avons rapportés, M. Bonpland et moi, et dont plusieurs ont été déposés au Muséum d'histoire naturelle, à Paris. Les Nègres donnent la préférence aux lèvres les plus grosses et les plus proéminentes; les Calmouks l'accordent aux nez retroussés. Un savant illustre, M. Cuvier (*Leçons d'Anatomie comparée,* t. II, p. 6), observe que les artistes grecs, dans les statues des héros, ont relevé la *ligne faciale* outre nature, de quatre-vingt-cinq à cent degrés. J'incline à croire que l'usage barbare introduit parmi quelques hordes sauvages de l'Amérique, de comprimer la tête des enfants entre deux planches, naît de l'idée que la beauté consiste dans cet aplatissement extraordinaire de l'os frontal, par lequel la nature a caractérisé la race mexicaine. C'est sans doute en suivant ce même principe de beauté que même les peuples aztèques, qui n'ont jamais défiguré la tête des enfants, ont représenté leurs héros et leurs principales divinités avec une tête beaucoup plus aplatie que ne l'est celle d'aucun des Caraïbes que j'ai vus au Bas-Orénoque.

Le guerrier figuré sur le relief d'Oaxaca offre un mélange de costumes très extraordinaire. Les ornements de sa coiffe, qui a la forme d'un casque, ceux de l'étendard qu'il a dans la main gauche et sur lequel on reconnaît un oiseau, comme sur l'étendard d'Ocotelolco, se retrouvent dans toutes les peintures aztèques. Le pourpoint, dont les manches sont longues et étroites, rappelle le vêtement que les Mexicains désignaient par le nom d'*ichcahuepilli;* mais le filet qui recouvre les épaules est un ornement qu'on ne retrouve plus parmi les Indiens. Au-dessous de la ceinture paraît la peau tigrée d'un jaguar, dont la queue n'a pas été coupée. Les historiens espagnols rapportent que les guerriers mexicains, pour paraître plus terribles dans le combat, portaient d'énormes casques de bois qui représentaient des têtes de tigre, dont la gueule était armée des dents de cet animal. Deux crânes, sans doute ceux d'ennemis vaincus, sont attachés à la ceinture du triomphateur. Ses pieds sont couverts d'une espèce de brodequins qui rappellent les σκελεαὶ ou *caligæ* des Grecs et des Romains.

Les esclaves représentés assis et les jambes croisées, aux pieds du vainqueur, sont très remarquables à cause de leurs attitudes et de leur nudité. Celui qui est placé à gauche ressemble à la figure de ces saints que l'on voit fréquemment dans des tableaux hindous, et que le navigateur Roblet a trouvés sur la côte nord-ouest de l'Amérique, parmi les peintures hiéroglyphiques des naturels du canal de Cox. (*Voyage de Marchand,* t. I, p. 312.) Il serait facile de reconnaître dans ce relief le bonnet phrygien et le tablier (περισῶμα) des statues égyptiennes, si l'on voulait suivre les traces d'un savant, Court de Gebelin, qui, emporté par une imagination ardente, a cru trouver dans le nouveau continent des inscriptions carthaginoises et des monuments phéniciens [2]. . . . .

[1] Tous les physiologistes sont disposés à reconnaître ici la vérité de l'observation faite par M. de Humboldt. Mais, en comparant soigneusement les peintures hiéroglyphiques des Aztèques avec des bas-reliefs plus anciens, peut-être, notamment ceux de *Palenque,* on est forcé de reconnaître une différence notable dans la conformation du nez et du front, qui sont bien plus prononcés dans leur prolongement et leur renversement en arrière chez les personnages de ces bas-reliefs, qu'ils ne le sont dans les peintures aztèques sur papier de maguey. Ces dernières montrent, il est vrai, des nez souvent disproportionnés avec le reste de la tête; mais on pourrait croire que cela est le résultat de l'enfance de l'art et de la maladresse dans l'exécution, comme cela est arrivé chez tous les peuples. Il est rare qu'un dessinateur inhabile ne fasse pas, comme les enfants qui s'essaient à crayonner, le nez trop grand pour les autres parties du visage. Il faut ajouter que si l'on tirait, sous ce rapport, une conclusion rigoureuse des peintures aztèques, pour la conformation réelle de la tête des personnages, il faudrait donc aussi tirer la même conclusion pour les bras, les jambes, tout le corps, qui sont d'une incorrection on ne peut plus grotesque et choquante! Mais dans les bas-reliefs de *Palenque,* c'est tout autre chose; les nez et les fronts ont bien ce développement et ce renversement extraordinaires que M. de Humboldt attribue *généralement* aux naturels de l'Amérique; mais le reste du corps, dans les sculptures de l'époque la plus avancée, offre, avec cette singularité de la tête, des contours réguliers et corrects. Ce n'est donc point par ignorance que la tête présente cette quasi-difformité, puisque le reste n'a rien de difforme. Faudrait-il donc, abondant avec M. de Humboldt dans la supposition de «*quelque race d'hommes très différente de celle qui habite aujourd'hui ces contrées,*» appliquer cette supposition particulièrement à l'ancienne population de *Palenque,* population qui aurait disparu par suite de causes aujourd'hui inconnues? Les recherches des savants éclairciront peut-être un jour ce point important.

[2] Voyez *Archæologia, or miscellaneous tracts relating to antiquity; published by the Society of antiquarians of London.* (*Vol. VIII, p.* 290.)

BAS-RELIEF ASTÈQUE

TROUVÉ A LA GRANDE PLACE DE MEXICO.

La cathédrale de Mexico est fondée sur les ruines du *téocalli,* ou de la maison, du dieu Mexitli. Ce monument pyramidal, construit par le roi *Ahuizotl,* en 1486, avait trente-sept mètres de hauteur, depuis sa base jusqu'à la plate-forme supérieure, d'où l'on jouissait d'une vue magnifique sur les lacs, sur la campagne environnante, parsemée de villages, et sur le rideau de montagnes qui entoure la vallée. Cette plate-forme, qui servait d'asile aux combattants, était couronnée par deux chapelles en forme de tours, dont chacune avait dix-sept à dix-huit mètres de haut; de sorte que tout le téocalli avait cinquante-quatre mètres d'élévation. Le monceau de pierres qui formait la pyramide de Mexitli a servi, après le siége de Tenochtitlan, pour exhausser la *Plaza mayor.* C'est en faisant des fouilles à huit ou dix mètres de profondeur que l'on découvrirait un grand nombre d'idoles colossales et d'autres restes de la sculpture aztèque. En effet, trois monuments curieux : la *pierre* dite *des sacrifices,* la statue colossale de la déesse *Teoyaomiqui,* et la *pierre du calendrier mexicain* ont été trouvées lorsque le vice-roi, comte de Revillagigedo, a fait aplanir la grande place de Mexico en abaissant le terrain. Une personne très digne de foi, qui avait été chargée de diriger ces travaux, m'a assuré que les fondations de la cathédrale sont entourées d'une innombrable quantité d'idoles et de reliefs, et que les trois masses de porphyre que nous venons de nommer sont les plus petites de celles qu'on découvrit alors, en fouillant jusqu'à la profondeur de douze mètres. Près de la *capilla del sagrario,* on découvrit une roche sculptée qui avait sept mètres de long, six de large et trois de haut. Les ouvriers, voyant qu'on ne pouvait parvenir à la retirer, voulurent la mettre en pièces, mais heureusement ils en furent détournés par un chanoine de la cathédrale, M. Gamboa, homme instruit et ami des arts.

La pierre que l'on désigne vulgairement par le nom de la *pierre des sacrifices* est de forme cylindrique; elle a trois mètres de largeur et onze décimètres de hauteur. Elle est entourée d'un relief dans lequel on reconnaît vingt groupes de deux figures, qui sont toutes représentées dans la même attitude. Une de ces figures est constamment la même : c'est un guerrier, peut-être un roi, qui a la main gauche appuyée sur le casque d'un homme qui lui offre des fleurs comme un gage de son obéissance [1]. M. Dupé [2], que j'ai eu occasion de citer au commencement de cet ouvrage, a copié tout le relief; je me suis assuré sur les lieux de l'exactitude de son dessin. . . . .

. . . Un groupe remarquable représente un homme barbu. On observe qu'en général les Indiens Mexicains ont un peu plus de barbe que le reste des indigènes de l'Amérique; il n'est même pas rare d'en voir avec des moustaches. Y aurait-il eu jadis une province dont les habitants portaient une longue barbe; ou celle qu'on remarque dans le relief est-elle postiche? Fait-elle partie de ces ornements fantastiques par lesquels les guerriers cherchaient à inspirer de la terreur à l'ennemi?

M. Dupé croit, ce me semble avec raison, que cette sculpture représente les conquêtes d'un roi aztèque. Le vainqueur est toujours le même; le guerrier vaincu porte le costume du peuple auquel il appartient, et dont il est, pour ainsi dire, le représentant. Derrière le vaincu est placé l'hiéroglyphe qui désigne la province conquise. Dans le *Recueil de Mendoza,* les conquêtes d'un roi sont de même indiquées par un bouclier ou un faisceau de flèches, placé entre le roi et les caractères symboliques ou armoiries des pays subjugués. Comme les prisonniers mexicains étaient immolés dans les temples, il paraîtrait assez naturel que les triomphes d'un roi guerrier fussent figurés autour de la pierre fatale sur laquelle le *topiltzin* (prêtre sacrificateur) arrachait le cœur à la malheureuse victime. Ce qui a fait sur-tout adopter cette hypothèse, c'est que la face supérieure de la pierre offre une rainure assez profonde qui paraît avoir servi pour faire écouler le sang.

Malgré ces apparences de preuves, j'incline à croire que la *pierre* dite *des sacrifices* n'a jamais été placée à la cime d'un téocalli, mais qu'elle était une de ces pierres appelées *témalacatl,* sur lesquelles se livrait le *combat de gladiateurs* entre le prisonnier destiné à être immolé et un guerrier mexicain.

La vraie *pierre des sacrifices,* celle qui couronnait la plate-forme des téocallis, était verte, soit de jaspe, soit peut-être de jade axinien; sa forme était celle d'un parallélipipède de quinze à seize décimètres de

[1] *Voir Planches supplém.* N° 6. — [2] Lisez *Dupaix.* Voir la note 1 au bas de la page 9, *Notes et Docum. div.*

longueur et d'un mètre de largeur; sa surface était convexe, afin que la victime, étendue sur la pierre, eût la poitrine plus élevée que le reste du corps. Aucun historien ne rapporte que cette masse de pierre verte ait été sculptée : la grande dureté des masses de jaspe et de jade s'opposait sans doute à l'exécution d'un bas-relief. En comparant le bloc cylindrique de porphyre trouvé sur la place de Mexico, à ces pierres oblongues, sur lesquelles la victime était jetée lorsque le *topiltzin* s'en approchait, armé d'un couteau d'obsidienne, on conçoit aisément que ces deux objets n'offrent aucune ressemblance ni de matière, ni de forme.

Il est facile, au contraire, de reconnaître dans la description que des témoins oculaires nous ont donnée du *témalacatl* ou de la pierre sur laquelle combattait le prisonnier destiné au sacrifice, celle dont M. Dupé, a dessiné le relief. L'auteur inconnu de l'ouvrage publié par Ramusio, sous le titre de *Relazione d'un gentiluomo di Fernando Cortez,* dit expressément que le *témalacatl* avait la forme d'une meule de trois pieds de hauteur, ornée tout autour de figures sculptées, et qu'il était assez grand pour servir au combat de deux personnes. Cette pierre cylindrique couronnait un tertre de trois mètres d'élévation. Les prisonniers les plus distingués par leur courage ou par leur rang étaient réservés pour le sacrifice des gladiateurs. Placés sur le *témalacatl,* entourés d'une foule immense de spectateurs, ils devaient combattre successivement avec six guerriers mexicains : étaient-ils assez heureux pour les vaincre, on leur accordait la liberté en leur permettant de retourner dans leur patrie; si, au contraire, le prisonnier gladiateur succombait sous les coups d'un de ses adversaires, alors un prêtre, appelé *chalchiuhtepehua,* le traînait mort ou vivant à l'autel pour lui arracher le cœur.

Il se pourrait très bien que la pierre qui a été trouvée dans les fouilles faites autour de la cathédrale fût ce même *témalacatl* que le *gentiluomo* de Cortez assure avoir vu, près de l'enceinte du grand téocalli de Mexitli. Les figures du relief ont près de soixante décimètres de hauteur. Leur chaussure est très remarquable : le vainqueur a le pied gauche terminé par une espèce de bec qui paraît destiné à sa défense. On peut être surpris de trouver cette arme, à laquelle je ne connais rien d'analogue chez d'autres nations, seulement au pied gauche. Cette même figure, dont le corps trapu rappelle le premier style étrusque, tient le vaincu par le casque en le serrant de la main gauche. Dans un grand nombre de peintures mexicaines qui représentent des batailles, on voit des guerriers tenant ainsi des armes dans la main gauche : ils sont représentés agissant plutôt de cette main que de la main droite.

On pourrait croire, au premier coup d'œil, que cette bizarrerie tient à des habitudes particulières; mais, en examinant un grand nombre d'hiéroglyphes historiques des Mexicains, on reconnaît que leurs peintres plaçaient les armes tantôt dans la main droite, tantôt dans la main gauche, selon qu'il en résultait une disposition plus symétrique dans les groupes : j'en ai trouvé des exemples frappants en feuilletant le *Codex anonymus* du Vatican, dans lequel on trouve des Espagnols qui portent l'épée dans la main gauche. Cette bizarrerie de confondre la droite avec la gauche caractérise d'ailleurs le commencement de l'art; on l'observe aussi dans quelques reliefs égyptiens; on trouve même dans ces derniers des mains droites attachées à des bras gauches, d'où il resulte que les pouces paraissent attachés à l'extérieur des mains. De savants antiquaires ont cru reconnaître quelque chose de mystérieux dans cet arrangement extraordinaire que M. Zoëga n'attribue qu'au simple caprice ou à la négligence de l'artiste.

Je doute fort que le bas-relief qui entoure le *témalacatl,* et tant d'autres sculptures en porphyre basaltique, aient été exécutés en n'employant que des outils de jade ou d'autres pierres très dures. Il est vrai que j'ai cherché en vain à me procurer quelque ciseau métallique des anciens Mexicains, semblable à celui que j'ai rapporté du Pérou; mais Antonio de Herrera, dans le dixième livre de son histoire des Indes occidentales, dit expressément que les habitants de la province maritime de Zacatollan, située entre Acapulco et Colima, préparaient deux sortes de cuivres, dont l'un était dur et tranchant, et l'autre malléable : le cuivre dur servait pour fabriquer des haches, des armes et des instruments d'agriculture; le cuivre malléable était employé pour des vases, des chaudières et d'autres ustensiles nécessaires dans l'économie domestique. Or, la côte de Zacatollan ayant été sujette aux rois d'Anahuac, il ne paraît pas probable que dans les environs de la capitale du royaume on ait continué à sculpter les pierres par frottement, si l'on pouvait se procurer des ciseaux métalliques. Ce cuivre tranchant mexicain était sans doute mêlé d'étain, de même que l'outil trouvé à Vilcabamba, et cette hache péruvienne que Godin avait envoyée à M. de Maurepas et que le comte de Caylus crut être du cuivre *trempé*. . . . .

. . . .

RELIEF EN BASALTE,

REPRÉSENTANT LE CALENDRIER MEXICAIN.

. . . .

Ce monument précieux [1] qui avait déja été gravé à Mexico, il y a près de vingt ans, sert à confirmer une partie des idées que nous avons développées sur le calendrier mexicain. Cette pierre énorme a été trouvée au mois de décembre 1790, dans les fondations du grand temple de Mexitli, à la *Plaza mayor* de Mexico, à-peu-près soixante-dix mètres à l'ouest de la seconde porte du palais des vice-rois, et trente mètres au nord du marché des fleurs appelé *Portal de las flores,* à la petite profondeur de cinq décimètres. Elle était placée de manière que la partie sculptée ne pouvait être vue qu'en la mettant dans une position verticale. Cortez, en détruisant les temples, avait fait briser les idoles et tout ce qui tenait au culte ancien. Les masses de pierre qui étaient trop grandes pour qu'on les détruisît furent enterrées pour les soustraire aux yeux du peuple vaincu. Quoique le cercle qui renferme les hiéroglyphes des jours n'ait que trois mètres quatre centimètres de diamètre, on reconnaît que la pierre entière formait un parallélipipède rectangle de quatre mètres de longueur, d'autant de mètres de largeur, et d'un mètre d'épaisseur.

La nature de cette pierre n'est pas calcaire, comme l'affirme M. Gama, mais de porphyre trappéen gris-noirâtre, à base de wacke basaltique. En examinant avec soin des fragments détachés, j'y ai reconnu de l'amphibole, beaucoup de cristaux très alongés de feldspath vitreux, et, ce qui est assez remarquable, des paillettes de mica. Cette roche, fendillée et remplie de petites cavités, est dépourvue de quarz, comme presque toutes les roches de la formation de trapp. Comme son poids actuel est encore de plus de quatre cent quatre-vingt-deux quintaux (24,400 kilogrammes), et qu'aucune des montagnes qui entourent la ville à huit ou dix lieues de distance, n'a pu fournir un porphyre de ce grain et de cette couleur, on se figure aisément les difficultés que les Mexicains ont éprouvées pour transporter une masse si énorme au pied du *téocalli.* La sculpture en relief a le même fini que l'on trouve dans tous les ouvrages mexicains : les cercles concentriques, les divisions et les subdivisions sans nombre sont tracés avec une exactitude mathématique : plus on examine le détail de cette sculpture, plus on y découvre ce goût pour la répétition des mêmes formes, cet esprit d'ordre, ce sentiment de la symétrie, qui, chez des peuples à demi civilisés, remplacent le sentiment du beau.

Au centre de la pierre se présente le fameux signe *nahui ollin Tonatiuh* (le soleil dans ses quatre mouvements). Huit rayons triangulaires entourent le soleil : ces rayons se retrouvent dans le calendrier rituel, *tonalamatl,* dans les peintures historiques, par-tout où est figuré le soleil, *Tonatiuh.* Le nombre huit fait allusion à la division du jour et de la nuit en huit parties. Le dieu Tonatiuh est représenté ouvrant une large bouche armée de dents : cette bouche ouverte, cette langue qui en sort, rappellent la figure d'une divinité de l'Hindoustan, celle de *Kâla,* le Temps. D'après un passage du *Bhagavat-guita,* « *Kâla* engloutit les mondes, ouvrant une bouche enflammée, armée d'une rangée de terribles dents, et montrant une langue énorme. » Tonatiuh, placé au milieu des signes des jours, mesurant l'année par les *quatre mouvements* des solstices et des équinoxes, est en effet le véritable symbole du Temps : c'est *Krichna* prenant la forme de *Kâla,* c'est *Kronos* qui dévore ses enfants, et que nous croyons reconnaître sous le nom de *Moloch* chez les Phéniciens.

Le cercle intérieur offre les vingt signes des jours : en se souvenant que *cipactli* est le premier, et *xochitl* le dernier de ces catastérismes, on voit qu'ici, comme par-tout ailleurs, les Mexicains ont rangé les hiéroglyphes de droite à gauche. Les têtes des animaux sont placées dans une direction opposée, sans doute parce que l'animal qui tourne le dos à un autre est censé le précéder. M. Zoëga a observé cette même particularité chez les Égyptiens. La tête de mort, *miquiztli,* placée près du serpent, et l'accompagnant comme signe de la nuit dans la troisième série périodique, fait exception à la règle générale; elle seule est dirigée vers le dernier signe, tandis que les animaux ont la face tournée vers le premier. Cet arrangement n'est pas le même dans les manuscrits de Veletri, de Rome et de Vienne.

Il est probable que la pierre sculptée dont M. Gama a entrepris l'explication, était anciennement placée dans l'enceinte du téocalli, dans un *sacellum* dédié au signe *ollin Tonatiuh.* Nous savons, par un fragment d'Hernandez, que le jésuite Nieremberg nous a conservé dans le huitième livre de son histoire naturelle, que le

[1] *Voir Planches supplém.* N° 7.

grand téocalli renfermait dans ses murs six fois treize ou soixante-dix-huit chapelles, dont plusieurs étaient dédiées au soleil, à la lune, à la planète Vénus, appelée *Ilcuicatitlan* ou *Tlazoltéotl*, et aux signes du zodiaque. La lune, que tous les peuples regardent comme un astre qui attire l'humidité, avait un petit temple (*texizcalli*) construit en coquilles. Les grandes fêtes du soleil, *Tonatiuh*, étaient célébrées au solstice d'hiver et dans la seizième période de treize jours, qui était présidée à-la-fois par le signe *nahui ollin Tonatiuh*, et par la voie lactée, connue sous le nom de *Citlalinycue* ou *Citlalcueye*. Pendant une de ces fêtes du soleil, les rois avaient l'usage de se retirer dans un édifice situé au milieu du téocalli, et appelé *Huyequauhxicalco*. Ils y passaient quatre jours dans le jeûne et la pénitence : ensuite on faisait un sacrifice sanglant en l'honneur des éclipses, *hetonatiuhqualo* (malheureux soleil mangé). C'est dans ce sacrifice que de deux victimes masquées, l'une représentait l'image du soleil, *Tonatiuh*, et l'autre celle de la lune, *Meztli*, comme pour rappeler que la lune est la vraie cause de l'éclipse du soleil.

Outre les catastérismes du zodiaque mexicain et la figure du signe *nahui ollin*, la pierre offre aussi les dates de dix grandes fêtes qui étaient célébrées depuis l'équinoxe du printemps jusqu'à l'équinoxe d'automne. Comme plusieurs de ces fêtes correspondent à des phénomènes célestes, et que l'année mexicaine est *vague* pendant l'espace d'un cycle, l'intercalation ne se faisant que de cinquante-deux en cinquante-deux ans, les mêmes dates ne désignent pas quatre ans de suite les mêmes jours. Le solstice d'hiver qui, la première année du cycle, a lieu le jour 10 *tochtli*, huit ans plus tard a déja rétrogradé de deux signes, et tombe sur le jour 8 *miquiztly*. Il en résulte que, pour indiquer les dates par les signes des jours, il faut ajouter l'année du cycle à laquelle ces dates correspondent. En effet le signe 13 *cannes*, ou *matlactly omey acatl*, placé au-dessus de la figure du soleil, vers le bord supérieur de la pierre, nous annonce que ce monument renferme les fastes de la vingt-sixième du cycle, depuis le mois de mars jusqu'au mois de septembre.

Pour faciliter l'intelligence des signes qui indiquent les fêtes du culte mexicain, je dois rappeler que les *ronds* placés auprès des hiéroglyphes des jours, sont des termes de la première des trois séries périodiques dont nous avons développé l'usage plus haut. En comptant de droite à gauche et en commençant à la droite du triangle qui repose sur le front du dieu *ollin Tonatiuh*, et dont la pointe est dirigée vers *cipactli*, on trouve les huit hiéroglyphes suivants : 4 *tigre*; 1 *silex*; *tletl*, feu, sans indication de nombre; 4 *vent*; 4 *pluie*; 1 *pluie*; 2 *singe*, et 4 *eau*. Voici maintenant l'explication des fastes mexicains d'après le calendrier de M. Gama, et d'après l'ordre des fêtes indiquées dans les ouvrages des historiens du seizième siècle.

Dans l'année 13 *acatl* qui est la dernière année de la seconde indiction du cycle, le commencement de l'année a rétrogradé de six jours et demi, parceque l'intercalation n'a pas eu lieu depuis vingt-six ans. Le premier jour du mois *tititl* qui porte le signe 1 *cipactli tletl*, correspond par conséquent non au 9, mais au 3 janvier; et le signe qui préside à la septième période de treize jours, 1 *quiahuitl* ou 1 *pluie*, coïncide avec le 22 mars ou avec l'équinoxe du printemps. C'est à cette époque que l'on célébrait les grandes fêtes de Tlaloc ou du dieu de l'eau, qui commençaient même déja dix jours avant l'équinoxe, le jour 4 *atl*, ou 4 *eau*, sans doute parceque le 12 mars, ou le 3 du mois de *Tlacaxipehualiztli*, l'hiéroglyphe de l'eau, *atl*, était à-la-fois le signe du jour et celui de la nuit. Trois jours après l'équinoxe du printemps, le jour 4 *ehécatl*, ou 4 *vent*, commençait un jeûne solennel de quarante jours, institué en l'honneur du soleil. Le jeûne finissait le 30 avril, qui correspond à 1 *tecpatl* ou 1 *silex*. Comme le signe de ce jour est *accompagné du seigneur de la nuit*, *tletl*, feu, nous trouvons placé l'hiéroglyphe *tletl* près de 1 *tecpatl*, à gauche du triangle, dont la pointe est dirigée vers le commencement du zodiaque. A droite du signe 1 *tecpatl* se trouve celui de 4 *ocelotl*, ou 4 *tigre*; ce jour est remarquable par le passage du soleil par le zénith de la ville de Mexico. Toute la période de treize jours, dans laquelle ce passage a lieu, et qui est la onzième de l'année rituelle, était encore dédiée au soleil. Le signe 2 *ozomatli*, ou 2 *singe*, correspond à l'époque du solstice d'été : il se trouve placé immédiatement auprès de 1 *quiahuitl*, ou 1 *pluie*, jour de l'équinoxe.

On peut être embarrassé pour l'explication de 4 *quiahuitl* ou 4 *pluie* : dans la première année du cycle ce jour correspond exactement au second passage du soleil par le zénith de la ville de Mexico; mais dans l'année 13 *acatl* dont ce monument offre les fastes, le jour 4 *pluie* précédait déja ce passage de six jours. Comme toute la période de treize jours, dans laquelle le soleil parvient au zénith, est dédiée au signe *ollin Tonatiuh*, et à la voie lactée, *Citlalcueye*, et comme le jour 4 *pluie* appartient constamment à cette même période, il est assez probable que les Mexicains ont indiqué de préférence ce dernier jour, pour que la figure du soleil fût entourée de quatre signes qui eussent tous le même nombre quatre, et sur-tout pour faire allusion

aux quatre destructions du soleil, que la tradition place dans les jours 4 *tigre,* 4 *vent,* 4 *eau* et 4 *pluie.* Les cinq petits ronds que l'on trouve à gauche du jour 2 *singe* immédiatement au-dessus du signe *Malinalli*, paraissent faire allusion à la fête du dieu *Macuil-Malinalli* qui avait des autels particuliers : cette fête était célébrée vers le 12 septembre, appelé *Macuilli-Malinalli.* La pointe du triangle qui sépare le signe du jour 1 *silex* du signe de la nuit, *tletl* ou *feu,* est dirigée vers le premier des vingt catastérismes des signes du zodiaque, parceque, l'année 13 *cannes,* le jour 1 *cipactli* correspond au jour de l'équinoxe d'automne : vers ce temps on célébrait une fête de dix jours, dont le plus solennel était le jour 10 *ollin*, ou 10 *soleil,* qui correspond à notre 16 septembre. On croit, à Mexico, que les deux cases placées sous la langue du dieu *ollin Tonatiuh*, présentent deux fois le nombre cinq : mais cette explication me paraît aussi hasardée que celle que l'on a tenté de donner des quarante cases qui entourent le zodiaque, et des nombres six, dix et dix-huit, que l'on trouve répétés vers le bord de la pierre. Nous n'examinerons pas non plus si les trous creusés dans cette énorme pierre ont été faits, comme l'a pensé M. Gama, pour y placer des fils qui servaient de gnomons. Ce qui est plus certain et très important pour la chronologie mexicaine, c'est que ce monument prouve, contre l'opinion de Gemelli et de Boturini, que le premier jour, quel que soit le signe de l'année, est constamment présidé par *cipactli,* signe qui correspond au capricorne de la sphère grecque. On peut croire que, près de cette pierre, en était placée une autre qui renfermait les fastes depuis l'équinoxe d'automne jusqu'à l'équinoxe du printemps.

Nous venons de réunir, sous un même point de vue, ce que nous savons jusqu'ici de la division du temps chez les peuples mexicains, en distinguant avec soin ce qui est certain de ce qui est simplement probable. On voit, d'après ce qui a été exposé sur la forme de l'année, combien sont imaginaires les hypothèses d'après lesquelles on attribuait aux Toltèques et aux Aztèques, tantôt des années lunaires, tantôt des années de deux cent quatre-vingt-six jours divisées en vingt-deux mois. Il serait intéressant de connaître le système de calendrier suivi par les peuples les plus septentrionaux de l'Amérique et de l'Asie. Chez les habitants de Noutka nous retrouvons encore les mois mexicains de vingt jours, mais leur année n'a que quatorze mois, auxquels ils ajoutent, d'après des méthodes très compliquées, un grand nombre de jours intercalaires. Dès qu'un peuple ne règle pas les subdivisions de l'année d'après les lunaisons, le nombre des mois devient pour lui assez arbitraire, et son choix ne paraît dépendre que d'une prédilection particulière pour certains nombres. Les peuples mexicains ont préféré les doubles décades, parcequ'ils n'avaient de signes simples que pour les unités, pour vingt, et pour les puissances de vingt.

L'usage des séries périodiques et les hiéroglyphes des jours nous ont offert des traits frappants d'analogie entre les peuples de l'Asie et ceux de l'Amérique. Quelques uns de ces traits n'avaient pas échappé à la sagacité de M. Dupuis, quoiqu'il ait confondu les signes des mois avec ceux des jours, et qu'il n'ait eu qu'une connaissance très imparfaite de la chronologie mexicaine. Il serait contraire au but que nous nous sommes proposé dans cet ouvrage, de nous livrer à des hypothèses sur l'ancienne civilisation des habitants du nord et du centre de l'Asie. Le Thibet et le Mexique présentent des rapports assez remarquables dans leur hiérarchie ecclésiastique, dans le nombre des congrégations religieuses, dans l'austérité extrême des pénitences et dans l'ordre des processions. Il est même impossible de ne pas être frappé de cette ressemblance, en lisant avec attention le récit que Cortez fit à l'empereur Charles-Quint, de son entrée solennelle à *Cholula,* qu'il appelle la ville sainte des Mexicains.

Un peuple qui réglait ses fêtes d'après le mouvement des astres, et qui gravait ses fastes sur un monument public, était parvenu sans doute à un degré de civilisation supérieur à celui que lui ont assigné Pauw, Raynal, et même Robertson, le plus judicieux des historiens de l'Amérique. Ces auteurs regardent comme barbare tout état de l'homme qui s'éloigne du type de culture qu'ils se sont formé d'après leurs idées systématiques. Nous ne saurions admettre ces distinctions tranchantes en nations barbares et nations civilisées. En examinant, avec une scrupuleuse impartialité, tout ce que nous avons pu découvrir par nous-même sur l'état ancien des peuples indigènes du nouveau continent, nous avons tâché de recueillir les traits qui les caractérisent individuellement, et ceux qui paraissent les lier à différents groupes de peuples asiatiques. Il en est des nations entières comme des simples individus; de même que, dans ces derniers, toutes les facultés de l'ame ne parviennent pas à se développer simultanément, chez les premières les progrès de la civilisation ne se manifestent pas à-la-fois dans l'adoucissement des mœurs publiques et privées, dans le sentiment des arts, et dans la forme des institutions. Avant de classer les nations, il faut les étudier d'après leurs caractères

spécifiques; car les circonstances extérieures font varier à l'infini les nuances de culture qui distinguent des tribus de race différente, sur-tout lorsque, fixées dans des régions très éloignées les unes des autres, elles ont vécu long-temps sous l'influence de gouvernements et de cultes plus ou moins contraires aux progrès de l'esprit et à la conservation de la liberté individuelle.

. . . .

HACHE AZTÈQUE.

Cette hache, d'un feldspath compacte qui passe au vrai jade de Saussure, est chargée d'hiéroglyphes [1]. Je la dois à la bienveillance de don André Manuel del Rio, professeur de minéralogie à l'École des mines de Mexico, et auteur d'un excellent traité d'oryctognosie; je l'ai déposée au cabinet du roi de Prusse, à Berlin. Le jade, le feldspath compacte (*dichter feldspath*), la pierre lydique, et quelques variétés de basalte, sont des substances minérales qui, dans les deux continents comme dans les îles de la mer du Sud, ont fourni aux peuples sauvages et aux peuples à demi civilisés la matière première pour leurs haches et pour différentes armes défensives. De même que les Grecs et les Romains ont conservé l'usage du bronze long-temps après l'introduction du fer, les Mexicains et les Péruviens se servaient encore de haches de pierre lorsque le cuivre et le bronze étaient déja assez communs parmi eux. Malgré nos courses longues et fréquentes dans les Cordillières des deux Amériques, nous n'avons jamais pu découvrir le jade en place; et plus cette roche paraît rare, plus on est étonné de la grande quantité de haches de jade que l'on trouve presque par-tout où l'on creuse la terre dans des lieux jadis habités, depuis l'Ohio jusqu'aux montagnes du Chili.

IDOLE AZTÈQUE DE PORPHYRE BASALTIQUE,

TROUVÉE SOUS LE PAVÉ DE LA GRANDE PLACE DE MEXICO.

Les restes de la peinture et de la sculpture mexicaines que nous avons examinés jusqu'ici prouvent tous, à l'exception du seul groupe de figures représenté sur cette planche [2], une ignorance entière des proportions du corps humain, beaucoup de rudesse et d'incorrection dans le dessin, mais une recherche de vérité minutieuse dans le détail des accessoires. On peut être surpris de trouver les arts d'imitation dans cet état de barbarie, chez un peuple dont l'existence politique annonçait, depuis des siècles, un certain degré de civilisation, et chez lequel l'idolâtrie, les superstitions astrologiques, et le desir de conserver la mémoire des évènements, multipliaient le nombre des idoles, comme celui des pierres sculptées et des peintures historiques. Il ne faut pas oublier cependant que plusieurs nations qui ont joué un rôle sur la scène du monde, principalement les peuples de l'Asie centrale et orientale, auxquels les habitants du Mexique paraissent tenir par des liens assez étroits, offrent ce même contraste de perfectionnement social et d'enfance dans les arts. On serait tenté d'appliquer aux habitants de la Tartarie et aux peuples montagnards du Mexique ce qu'un grand historien de l'antiquité a dit des Arcadiens : « Le climat triste et froid de l'Arcadie donne aux habitants un caractère dur et austère, parcequ'il est naturel que les hommes, par leurs mœurs, leur figure, leur couleur et leurs institutions, ressemblent au climat. » Mais, à mesure que l'on examine l'état de notre espèce dans différentes régions, et que l'on s'accoutume à comparer la physionomie des pays avec celle des peuples qui s'y sont fixés, on se méfie de cette théorie spécieuse qui rapporte au climat seul ce qui est dû au concours d'un grand nombre de circonstances morales et physiques.

Chez les Mexicains, la férocité des mœurs sanctionnée par un culte sanguinaire, la tyrannie exercée par les princes et les prêtres, les rêves chimériques de l'astrologie, et l'emploi fréquent de l'écriture symbolique, paraissent avoir singulièrement contribué à perpétuer la barbarie des arts et le goût pour des formes incorrectes et hideuses. Ces idoles devant lesquelles ruisselait journellement le sang des victimes humaines; « ces premières divinités enfantées par la crainte, » réunissaient dans leurs attributs ce que la nature offre de plus étrange. Le caractère de la figure humaine disparaissait sous le poids des vêtements, des casques à tête d'animaux carnassiers, et des serpents qui entortillaient le corps. Un respect religieux pour les signes faisait que

[1] *Voir Planches supplém.* N° 8. — [2] *Voir Planches supplém.* N° 9.

chaque idole avait son type individuel dont il n'était pas permis de s'écarter. C'est ainsi que le culte perpétuait l'incorrection des formes, et que le peuple s'accoutumait à ces réunions de parties monstrueuses que l'on disposait, cependant, d'après des idées systématiques. L'astrologie et la manière compliquée de désigner graphiquement les divisions du temps, étaient la principale cause de ces écarts d'imagination. Chaque évènement paraissait influencé à-la-fois par les hiéroglyphes qui présidaient au jour, à la demi-décade, ou à l'année. De là l'idée d'accoupler des signes, et de créer ces êtres purement fantastiques que nous trouvons répétés tant de fois dans les peintures astrologiques parvenues jusqu'à nous. Le génie des langues américaines, qui, semblable à celui du sanscrit, du grec et des langues d'origine germanique, permet de rappeler un grand nombre d'idées dans un seul mot, a facilité sans doute ces créations bizarres de la mythologie et des arts imitatifs.

Les peuples fidèles à leurs premières habitudes, quel que soit le degré de leur culture intellectuelle, poursuivent pendant des siècles la route qu'ils se sont tracée. Un écrivain plein de sagacité (M. Quatremère de Quincy) a remarqué, en parlant de la simplicité imposante des hiéroglyphes égyptiens, « que ces hiéroglyphes offrent plutôt une absence qu'un vice d'imitation. » C'est au contraire ce vice d'imitation, ce goût pour les détails les plus minutieux, cette répétition des formes les plus communes, qui caractérisent les peintures historiques des Mexicains. Nous avons déja rappelé plus haut qu'il ne faut pas confondre des représentations dans lesquelles presque tout est individualisé, avec des hiéroglyphes simples, propres à représenter des idées abstraites. Si les Grecs, dans ces derniers, ont puisé le sentiment du style idéal, les peuples mexicains ont trouvé, dans l'emploi des peintures historiques et astrologiques, et dans leur respect pour des formes le plus souvent bizarres et toujours incorrectes, des obstacles invincibles au progrès des arts imitatifs. C'est en Grèce que la religion est devenue le principal soutien de ces arts auxquels elle a donné la vie. L'imagination des Grecs a su répandre de la douceur et du charme sur les objets les plus lugubres. Chez un peuple qui porte le joug d'un culte sanguinaire, la mort se présente par-tout sous les emblèmes les plus effrayants : elle est gravée sur chaque pierre, on la trouve inscrite sur chaque page de leurs livres; les monuments religieux n'ont eu d'autre but que de produire la terreur et l'épouvante.

J'ai cru devoir rappeler ces idées, avant de fixer l'attention du lecteur sur l'idole monstrueuse que représente la planche. Cette roche, sculptée sur toutes ses faces, a plus de trois mètres de largeur. Elle a été trouvée sous le pavé de la *Plaza mayor* de Mexico, dans l'enceinte du grand temple, au mois d'août 1790, par conséquent peu de mois avant que l'on découvrît la pierre énorme qui représente les fastes et les hiéroglyphes des jours du calendrier aztèque. Les ouvriers qui faisaient des excavations pour construire un aqueduc souterrain, la rencontrèrent dans une position horizontale, trente-sept mètres à l'ouest du palais du vice-roi, et cinq mètres au nord de *l'azequia de san Joseph.* Comme il n'est guère probable que les soldats de Cortez, en enterrant les idoles pour les soustraire aux yeux des indigènes, aient fait transporter des masses d'un poids considérable très loin du *sacellum,* où elles étaient originairement placées, il est important de désigner avec précision les endroits dans lesquels on a trouvé chaque reste de la sculpture mexicaine. Ces notions deviendront sur-tout intéressantes si un gouvernement jaloux de répandre des lumières sur l'ancienne civilisation des Américains, fait faire des fouilles autour de la cathédrale, sur la place principale de l'ancien *Ténochtitlan,* et au marché de *Tlatelolco,* où, dans les derniers jours du siége, les Mexicains s'étaient retirés avec leurs dieux pénates (*Tepitotan*), avec leurs livres sacrés (*Teoamoxtli*) et avec tout ce qu'ils possédaient de plus précieux.

En jetant les yeux sur l'idole figurée planche 9, telle qu'elle se présente vue par-devant (fig. 1), par-derrière (fig. 2), et par-dessous (fig. 3), on pourrait d'abord être tenté de croire que ce monument est un *teotetl* (*pierre divine*), une espèce de bétyle orné de sculptures, une roche sur laquelle sont gravés des signes hiéroglyphiques; mais, lorsqu'on examine de plus près cette masse informe, on distingue à la partie supérieure, les têtes de deux monstres accolés; et l'on trouve à chaque face (fig. 1 et 2) deux yeux et une large gueule armée de quatre dents. Ces figures monstrueuses n'indiquent peut-être que des masques : car, chez les Mexicains, on était dans l'usage de masquer les idoles à l'époque de la maladie d'un roi, et dans toute autre calamité publique. Les bras et les pieds sont cachés sous une draperie entourée d'énormes serpents, et que les Mexicains désignaient sous le nom de *cohuatlicueye* (*vêtement de serpents*). Tous ces accessoires, sur-tout les franges en forme de plumes, sont sculptés avec le plus grand soin. M. Gama, dans un mémoire particulier, a rendu très probable que cette idole représente le dieu de la guerre, *Huitzilopochtli,* ou *Tlacahuepancuexcotzin,* et (fig. 2) sa femme appelée *Téoyamiqui* (de *miqui,* mourir, et de *teoyao,* guerre divine), parcequ'elle conduisait

les ames des guerriers morts pour la défense des dieux, à la *maison du soleil*, le paradis des Mexicains, où elle les transformait en colibris. Les têtes de morts et les mains coupées, dont quatre entourent le sein de la déesse, rappellent les horribles sacrifices (*Teoquauhquetzoliztli*) célébrés dans la quinzième période de treize jours, après le solstice d'été, à l'honneur du dieu de la guerre et de sa compagne *Téoyamiqui*. Les mains coupées alternent avec la figure de certains vases dans lesquels on brûlait l'encens. Ces vases étaient appelés *top-xicalli* (*sacs en forme de calebasse*), de *toptli*, bourse tissue de fil de pite, et de *xicalli*, calebasse.

Cette idole étant sculptée sur toutes les faces, même par-dessous (fig. 3), où l'on voit représenté *Mictlanteuhtli* (*le seigneur du lieu des morts*), on ne saurait douter qu'elle était soutenue en l'air au moyen de deux colonnes, sur lesquelles reposaient les parties marquées A et B, dans les figures 1 et 2. D'après cette disposition bizarre, la tête de l'idole se trouvait vraisemblablement élevée de cinq à six mètres au-dessus du pavé du temple, de manière que les prêtres (*Teopixqui*) traînaient leurs malheureuses victimes à l'autel en les faisant passer au-dessous de la figure de *Mictlanteuhtli*.

Le vice-roi, comte de Revillagigedo, a fait transporter ce monument à l'édifice de l'Université de Mexico, qu'il a regardé comme l'endroit le plus propre pour conserver un des restes les plus curieux de l'antiquité américaine. Les professeurs de cette université, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, n'ont pas voulu exposer cette idole aux yeux de la jeunesse mexicaine; ils l'ont enterrée de nouveau dans un des corridors du collège, à une profondeur d'un demi-mètre. Je n'aurais pas été assez heureux pour pouvoir l'examiner, si l'évêque de Monterey, don Feliciano Marin, qui passa par Mexico pour se rendre dans son diocèse, n'avait pas, à ma prière, engagé le recteur de l'Université à la faire déterrer. J'ai trouvé très exact le dessin de M. Gama que j'ai fait copier. La pierre qui a servi à ce monument est une *wakke* basaltique, gris-bleuâtre, fendillée, et remplie de feldspath vitreux.

Les mêmes fouilles ont aussi fait découvrir, au mois de janvier 1791, un tombeau de deux mètres de longueur sur un mètre de largeur, rempli de sable très fin, et renfermant un squelette bien conservé d'un quadrupède carnassier. Le tombeau était carré et formé de dalles d'amygdaloïde poreuse, appelée *tezontle*. L'animal paraissait un *coyote* ou loup mexicain. Des vases d'argile et des grelots de bronze très bien fondus se trouvaient placés à côté des ossements. Le tombeau était sans doute celui de quelque animal sacré; car les écrivains du seizième siècle nous apprennent que les Mexicains érigeaient de petites chapelles au loup, *chantico*, au tigre, *tlatocaocelotl*, à l'aigle *quetzalhuexoloquauhtli*, et à la couleuvre. Le *cou* ou *sacellum* du *chantico* s'appelait *tetlanman*, et, qui plus est, les prêtres du loup sacré formaient une congrégation particulière, dont le couvent portait le nom de *Tetlanmancalmecac*.

. . . .

IDOLE AZTÈQUE EN BASALTE,

TROUVÉE DANS LA VALLÉE DE MEXICO.

Cette petite idole [1] en basalte poreux que j'ai déposée au cabinet du roi de Prusse, à Berlin, rappelle le *buste de prêtresse* (qui figure aux planches supplémentaires sous le nº 1). On y reconnaît la même coiffe, qui ressemble à la *calantica* des têtes d'Isis, les perles de Californie qui entourent le front, et la bourse attachée par un nœud, et terminée par deux appendices qui se prolongent jusqu'au milieu du corps. Le trou circulaire qu'offre la poitrine paraît avoir servi pour recevoir l'encens (*copalli* ou *xochitlenamactli*) que l'on brûlait aux idoles. J'ignore ce que la figure tient dans sa main gauche; les formes sont de la plus grande incorrection, et tout annonce l'enfance de l'art.

VASES DE GRANIT.

Ces vases en granit, trois fois plus grands que le dessin de la planche [2], sont conservés en Angleterre dans les collections de lord Hillsborough et de M. Brander. Ils ont été déterrés sur la côte de Mosquitos, dans un pays habité aujourd'hui par un peuple barbare qui ne pense pas à sculpter des pierres. On les trouve figurés et décrits par M. Thomas Pownal, dans les mémoires intéressants publiés par la Société des antiquaires de

[1] *Voir Planches supplém.* Nº 10. — [2] *Voir Planches supplém.* Nº 11.

Londres. J'ai cru devoir en reproduire ici les dessins, pour faire voir l'analogie qui existe entre les ornements dont ils sont chargés et ceux que présentent les ruines de *Mitla*. Cette analogie éloigne absolument le soupçon qu'ils ont été faits, après la conquête, par des Indiens qui ont tenté d'imiter la forme de quelque vase espagnol. On sait que les Toltèques, en passant par la province d'Oaxaca, ont pénétré jusqu'au-delà du lac de Nicaragua. On peut donc conjecturer que ces vases, ornés de têtes d'oiseaux et de tortues, sont l'ouvrage de quelque tribu de race toltèque. En réfléchissant un moment sur la forme des meubles dont se servaient les Espagnols du seizième siècle, il est impossible d'admettre que les soldats de Cortez aient porté au Mexique des vases semblables à ceux que M. Pownal nous a fait connaître.

RUINES DE MIGUITLAN OU MITLA,

DANS LA PROVINCE D'OAXACA.

Après avoir décrit tant de monuments qui n'offrent qu'un intérêt purement historique, j'éprouve quelque satisfaction à faire connaître un édifice construit par les Tzapotèques, anciens habitants d'Oaxaca, et couvert d'ornements d'une élégance très remarquable. Cet édifice est désigné, dans le pays, sous le nom de *Palais de Mitla*. Il est situé au sud-est de la ville d'Oaxaca ou Guaxaca, à dix lieues de distance, sur le chemin de Téhuantepec, dans un pays granitique. *Mitla* n'est qu'une contraction du mot *miguitlan* qui signifie, en mexicain, *lieu de désolation, lieu de tristesse*. Cette dénomination paraît bien choisie pour un site tellement sauvage et lugubre que, d'après le récit des voyageurs, on n'y entend presque jamais le ramage des oiseaux. Les Indiens Tzapotèques appellent ces ruines *Leoba* ou *Luiva* (*sépulture*), en faisant allusion aux excavations qui se trouvent au-dessous des murs chargés d'arabesques.

. . . .

D'après les traditions qui se sont conservées, le but principal de ces constructions était de désigner l'endroit où reposaient les cendres des princes tzapotèques. Le souverain, à la mort d'un fils ou d'un frère, se retirait dans une de ces habitations, qui sont placées au-dessus des tombeaux, pour s'y livrer à la douleur et à des cérémonies religieuses. D'autres prétendent qu'une famille de prêtres, chargée des sacrifices expiatoires que l'on faisait pour le repos des morts, vivait dans ce lieu solitaire.

Le plan du palais, levé par un architecte mexicain très distingué, don Luis Martin, montre qu'originairement à *Mitla* il existait cinq fabriques isolées et disposées avec beaucoup de régularité [1]. Une porte très large, dont on voit encore quelques vestiges, conduisait à une cour spacieuse de cinquante mètres en carré. Des monceaux de terre rapportée et des restes de constructions souterraines indiquent que quatre petits édifices, de forme oblongue, entouraient la cour; celui qui est à droite est encore assez bien conservé : on y observe même les restes de deux colonnes.

Dans l'édifice principal, on distingue:

1.—Une terrasse élevée d'un à deux mètres au-dessus du niveau de la cour, et entourant les murs auxquels elle sert en même temps de soubassement;

2.—Une niche pratiquée dans le mur, à la hauteur d'un mètre et demi au-dessus du niveau du *salon à colonnes*. Cette niche, plus large que haute, renfermait sans doute une idole. La porte principale du salon est couverte d'une pierre qui a quatre mètres trois décimètres de long, un mètre sept décimètres de large, et huit décimètres de haut;

3 et 4.—Entrée de la cour intérieure;

5 et 6.—Puits ou ouverture du tombeau. Un escalier très large conduit à une excavation en forme de croix, soutenue par des colonnes. Les deux galeries, qui se coupent à angle droit, ont chacune vingt-sept mètres de long sur huit de large. Les murs sont couverts de grecques et d'arabesques;

7.—Six colonnes destinées à soutenir des poutres de *sabino* qui formaient le plafond. Trois de ces poutres sont encore très bien conservées. La couverture était en dalles très larges. Les colonnes, qui annoncent l'enfance de l'art, et qui sont les seules qu'on ait trouvées jusqu'ici en Amérique, sont dépourvues de chapiteaux. Leur fût est d'une seule pièce. Quelques personnes très instruites en minéralogie m'ont dit que la pierre est un beau porphyre amphibolique. D'autres m'ont assuré que c'est un granit porphyritique. La

[1] *Voir Planches supplém.* N° 12.

hauteur totale des colonnes est de cinq mètres huit décimètres, mais elles sont enterrées au tiers de leur hauteur. J'ai fait représenter une colonne séparément;

10.—La cour intérieure;

11, 12 et 13.—Trois petits appartements entourant la cour et ne communiquant pas à un quatrième qui se trouve derrière la niche. Les diverses parties de cet édifice offrent des inégalités ou défauts de symétrie très frappants. Dans l'intérieur des appartements, on remarque des peintures qui représentent des armes, des trophées et des sacrifices. Rien n'annonce qu'il y ait eu des fenêtres.

Don Luis Martin et le colonel de la Laguna ont dessiné avec beaucoup d'exactitude les *grecques*, les *labyrinthes* et les *méandres* qui couvrent extérieurement les murs du palais de *Mitla*. Ces dessins, qui mériteraient bien d'être gravés en entier, se trouvent entre les mains du marquis de Branciforte, un des derniers vice-rois de la Nouvelle-Espagne. C'est M. Martin, avec lequel j'ai eu le plaisir de faire plusieurs excursions géologiques dans les environs de Mexico, qui m'a communiqué la coupe. Elle réunit trois fragments de murs, et démontre que les ornements qui se touchent ne sont jamais semblables[1]. Ces arabesques forment une sorte de mosaïque, composée de petites pierres carrées, qui sont placées avec beaucoup d'art les unes à côté des autres. La mosaïque est appliquée à une masse d'argile qui paraît remplir l'intérieur des murs, comme on l'observe aussi dans quelques édifices péruviens. Le développement de ces murs, sur une même ligne, n'est à *Mitla* qu'à-peu-près de quarante mètres. Leur hauteur n'a vraisemblablement jamais dépassé cinq à six mètres. Cet édifice, quoique assez petit, pouvait cependant produire de l'effet par l'ordonnance de ses parties et la forme élégante de ses ornements. Plusieurs temples de l'Égypte, près de Syène, Philœ, Élethyia, et Latopolis ou Esné, ont des dimensions encore moins considérables.

Dans les environs de *Mitla*, se trouvent les restes d'une grande pyramide[2] et quelques autres constructions qui ressemblent beaucoup à celles que nous venons de décrire. Plus au sud, près de Guatimala, dans un endroit appelé *El Palenque*, les ruines d'une ville entière prouvent le goût des peuples de race toltèque et aztèque pour les ornements d'architecture. Nous ignorons absolument l'ancienneté de tous ces édifices : il n'est guère probable qu'elle remonte au-delà des treizième ou quatorzième siècle de notre ère[3].

[1] Nous n'avons point reproduit cette planche parcequ'elle est moins complète que celles données par Dupaix; mais nous avons donné le plan recueilli par M. de Humboldt, parcequ'il est intéressant de le comparer avec ceux qui ont été levés par le dessinateur de l'expédition. Il suffira donc, pour les élévations ou les vues perspectives des restes du palais, de se reporter aux planches qui se trouvent dans la deuxième expédition de Dupaix; elles sont presque identiques, pour les détails des diverses parties, avec celles dessinées par don Luis Martin, et communiquées par lui à M. de Humboldt.

[2] Sans doute il est ici question du village de *San Pablo Mitlan*, à une lieue et demie de ces ruines, où se trouvent les restes, non seulement d'un monument, mais de deux monuments pyramidaux très considérables.—Voir la deuxième Expédition.

[3] Il est prudent, au sujet de cette conjecture, de se reporter à l'observation que nous nous sommes permise au bas de la page 14 (*Notes et Docum. div.*). M. de Humboldt établit lui-même qu'à la fin du douzième siècle, quand les Aztèques arrivèrent dans la contrée qu'on a appelée depuis la Nouvelle-Espagne, ils y trouvèrent déja les grands monuments pyramidaux qu'ils attribuèrent aux Toltèques, nation qui avait habité cette même contrée cinq cents ans plus tôt, c'est-à-dire au septième siècle. Il ajoute que les Aztèques ne savaient pas avec certitude si d'autres tribus, avant les Toltèques, avaient habité le pays d'Anahuac, et qu'il serait possible que ces grandes constructions eussent été faites avant l'invasion des Toltèques, c'est-à-dire avant l'année 648 de l'ère vulgaire. Enfin dans un autre passage M. de Humboldt dit que les téocallis ont été construits dans l'intervalle qui s'est écoulé entre l'époque de Mahomet, le septième siècle, et celui de Ferdinand et Isabelle, le quinzième. La latitude laissée par l'auteur est assez grande, mais elle n'offre à l'esprit rien de bien certain. Sans doute il faut se défendre d'assigner une trop haute antiquité, par amour du merveilleux, à des monuments d'origine inconnue; mais il faut craindre aussi de leur ôter une partie de leur importance historique en leur attribuant, sans preuves, une ancienneté moindre que celle qu'ils peuvent avoir.

Certes, les téocallis construits en briques, revêtus en pierres taillées, comme la généralité des pyramides égyptiennes, et aujourd'hui dans un état de dégradation infiniment plus grand, pourraient être considérés, sans trop de prévention, comme contemporains de ces mêmes pyramides. Dans cette hypothèse, leur destruction plus prompte devrait être attribuée non seulement à une construction moins parfaite, mais aussi à l'influence d'un climat beaucoup moins conservateur que celui de l'Égypte, et où la végétation, ennemie des monuments, est entretenue une bonne partie de l'année par une température humide ou par des pluies abondantes.

Quant aux grands édifices de *Palenque*, de construction plus solide encore ou moins altérable que les téocallis, d'après la description de Dupaix, si l'on fait attention à l'ignorance complète où tous les historiens mexicains et tous les historiens espagnols, ou autres, ont été relativement à cette antique cité déserte et au peuple qui la construisit, il est permis de leur supposer une ancienneté au moins égale. Le silence le plus absolu est gardé dans tous les écrits consultés par Raynal, Robertson, etc., sur l'existence de cette ville d'une si immense longueur, six à huit lieues, ainsi que sur la nation dont elle était sans doute la capitale, et qui a disparu de la surface du globe sans laisser d'annales connues.

C'est avec une extrême défiance que je me laisse induire à de telles conjectures, sur-tout après l'opinion de M. de Humboldt qui ne ferait remonter l'ancienneté de ces constructions qu'au treizième ou au quatorzième siècle de notre ère. Une seule chose peut donner le courage d'émettre un avis différent; c'est que ce savant, dont les opinions méritent tant de déférence, n'a pu voir lui-même les ruines de *Palenque*. C'est une chose à jamais regrettable. Des yeux tels que les siens auraient jugé d'une manière sûre le caractère des édifices, leur mode de construction, les matières employées, la dissemblance des hiéroglyphes avec ceux des Aztèques, l'âge des arbres implantés dans les murailles, l'épaisseur des couches végétales qui ont recouvert le sol, et lui-même alors aurait pu rendre le plus puissant témoignage de la haute antiquité de ces monuments, au lieu de leur assigner une ancienneté médiocre, susceptible d'être un jour contestée ou détruite, soit par des faits qui seraient nouvellement connus, soit par des études et recherches faites ou recommencées sur les lieux mêmes.

Les *grecques* du palais de *Mitla* présentent, sans doute, une analogie frappante avec celle des vases de la Grande-Grèce, et avec d'autres ornements qu'on trouve répandus sur la surface de presque tout l'ancien continent; mais j'ai déja fait observer, dans un autre endroit, que des analogies de ce genre prouvent très peu pour les anciennes communications des peuples, et que, sous toutes les zones, les hommes se sont plu à une *répétition rhythmique* des mêmes formes, répétition qui constitue le caractère principal de ce que nous appelons vaguement *grecques, méandres,* et *arabesques.* Il y a plus encore : la perfection de ces ornements n'indique pas même une civilisation très avancée chez le peuple qui les a employés. L'intéressant voyage du chevalier Krusenstern nous a fait connaître des arabesques d'une élégance admirable, fixées, par *tatouage,* sur la peau des habitants les plus féroces des îles de Washington.

TÊTE GRAVÉE EN PIERRE DURE

ET BRACELET D'OBSIDIENNE [1].

La tête sculptée est l'ouvrage des anciens habitants du royaume de la Nouvelle-Grenade. La pierre, regardée par quelques minéralogistes comme une smaragdite, n'est indubitablement qu'un quartz vert qui fait passage au bornstein. Peut-être ce quartz, d'une dureté extrême, est-il teint, comme la chrysoprase, par l'oxide de nikel. Il est perforé de manière que les ouvertures du trou cylindrique sont situées dans des plans qui se coupent à angle droit; on peut supposer que cette perforation a été faite au moyen d'outils de cuivre mêlé d'étain; car le fer n'était pas employé par les Muyscas et les Péruviens.

Le bracelet d'obsidienne a été trouvé dans un tombeau indien dans la province de Mechoacan au Mexique. Il est extrêmement difficile de se former une idée de la manière avec laquelle on est parvenu à travailler une substance aussi fragile. Le verre volcanique, parfaitement transparent, est réduit à une lame dont la courbure est cylindrique, et qui a moins d'un millimétre d'épaisseur.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DE L'HISTOIRE DU MEXIQUE.

La région montagneuse du Mexique, semblable au Caucase, était habitée, dès les temps les plus reculés, par un grand nombre de peuples de races différentes. Une partie de ces peuples peut être considérée comme le reste de tribus nombreuses qui, dans leurs migrations du nord au sud, avaient traversé le pays d'Anahuac, et dont quelques familles, retenues par l'amour du sol qu'elles avaient défriché, s'étaient séparées du corps de la nation, en conservant leur langue, leurs mœurs, et la forme de leur gouvernement.

Les peuples les plus anciens du Mexique, ceux qui se regardaient comme autochthones, sont les Olmèques ou Hulmèques, qui ont poussé leurs migrations jusqu'au golfe de Nicoya, et à Léon de Nicaragua, les Xicalanques, les Cores, les Tépanèques, les Tarasques, les Miztiques, les Tzapotèques et les Otomites. Les Olmèques et les Xicalanques, qui habitaient le plateau de Tlascala, se vantaient d'avoir subjugué ou détruit, à leur arrivée, les géants ou *quinametin;* tradition qui se fonde vraisemblablement sur l'aspect des ossements d'éléphants fossiles trouvés dans les régions élevées des montagnes d'Anahuac. (*Torquem.* tom. I, pag. 37 et 364.) Boturini avance que les Olmèques, chassés par les Tlascaltèques, ont peuplé les Antilles et l'Amérique méridionale.

Les Toltèques sortis de leur patrie, Huehuetlapallan ou Tlapallan, l'an 544 de notre ère, arrivèrent à Tollantzinco, dans le pays d'Anahuac, en 648, et à Tula en 670. Sous le règne du roi toltèque, Ixtlicuechahuac, en 708, l'astrologue Huemattin composa le fameux *livre divin,* le Téo-amoxtli, qui renfermait l'histoire, la mythologie, le calendrier et les lois de la nation. Ce sont aussi les Toltèques qui paraissent avoir bâti la pyramide de Cholula, sur le modèle des pyramides de Téotihuacan. Ces dernières sont les plus anciennes de toutes, et Siguenza les croit l'ouvrage des Olmèques. (*Clavig.* tom. I, page 126 et 129; tom. IV, page 46.)

C'est du temps de la monarchie toltèque, ou dans des siécles antérieurs, que paraît le Budha mexicain,

[1] *Voir Planches supplém.* N° 13, *fig.* 1 *et* 2.

Quetzalcoalt, homme blanc, barbu, et accompagné d'autres étrangers qui portaient des vêtements noirs en forme de soutanes. Jusqu'au seizième siècle, le peuple employait de ces habits de Quetzalcoalt pour se déguiser dans les fêtes. Le nom du saint était Cuculca à Yucatan, et Cumaxtli à Tlascala. (*Torquem.* tom. II, pag. 55 et 307.) Son manteau était parsemé de croix rouges. Grand-prêtre de Tula, il fonda des congrégations religieuses, il ordonna des sacrifices de fleurs et de fruits, et se bouchait les oreilles quand on lui parlait de la guerre. Son compagnon de fortune, Huemac, était en possession du pouvoir séculier, tandis que lui-même jouissait du pouvoir spirituel. Cette forme du gouvernement était analogue à celles du Japon et du Cundinamarca. (*Torquem.* tom. II, pag. 237.) Mais les premiers moines missionnaires espagnols ont gravement discuté la question si Quetzalcoalt était Carthaginois ou Irlandais. De Cholula il envoya des colonies à la Mizteca, à Huaxayacac, à Tabasco et Campêche. On suppose que le palais de Mitla a été construit par ordre de cet inconnu. Du temps de l'arrivée des Espagnols, on conservait à Cholula, comme des reliques précieuses, certaines pierres qui avaient appartenu à Quetzalcoalt, et le père Toribio de Motilinia vit encore sacrifier en l'honneur du saint, au sommet de la montagne de Matlalcuye, près de Tlascala. Le même religieux assista, à Cholula, à des exercices ordonnés par Quetzalcoalt, dans lesquels les pénitents se scarifiaient la langue, les oreilles et les lèvres. Le grand-prêtre de Tula avait fait sa première apparition à Panuco; il quitta le Mexique dans le dessein de retourner à Tlalpallan, et c'est dans ce voyage qu'il disparut, non pas au nord, comme on devrait le supposer, mais à l'est, sur les bords du Rio Huasacualco. (*Torquem.* tom. II, pag. 307 et 311.) La nation espéra son retour pendant un grand nombre de siècles. « Lorsque, en arrivant à Ténochtitlan, je passai par Xochimilco, dit le moine Bernard de Sahagun, tout le monde me demanda si je venais de Tlalpallan. Je n'entendais pas alors le sens de cette question; mais je sus plus tard que les Indiens nous prenaient pour les descendants de Quetzalcoalt. » (*Torquem.* tom. II, pag. 53.) Il est intéressant, sans doute, de réunir jusqu'aux plus petites circonstances de la vie de ce personnage mystérieux qui, appartenant à des temps héroïques, est probablement antérieur aux Toltèques.

Peste et destruction des Toltèques en 1051. Ils poussent leurs migrations plus loin au sud. Deux enfants du dernier roi et quelques familles toltèques restent dans le pays d'Anahuac.

Les Chichimèques, sortis de leur patrie, Amaquemecan, arrivent au Mexique en 1170.

Migration des Nahuatlaques (Anahuatlaques) en 1178. Cette nation renferma les sept tribus des Sochimilques, des Chalques, des Tépanèques, des Acolhues, des Tlahuiques, des Tlascaltèques ou Téochichimèques, et des Aztèques ou Mexicains, qui, de même que les Chichimèques, parlaient tous la langue toltèque. (*Clavig.* tom. I, pag. 151; tom. IV, pag. 48.) Ces tribus appelaient leur patrie Aztlan ou Teo-Acolhuacan, et la disaient voisine d'Amaquemecan (*Garcia,* Origen de los Indios, pag. 182 et 502). Les Aztèques étaient sortis d'Aztlan, d'après Gama, en 1064; d'après Clavigero, en 1160. Les Mexicains, proprement dits, se séparèrent des Tlascaltèques et des Chalques, dans les montagnes de Zacatecas. (*Clavig.* tom. I, pag. 156. *Torq.* tom. I, pag. 87. *Gama, Descripcion de dos Piedras,* pag. 21.

Arrivée des Aztèques à Tlalixco ou Acahualtzinco, en 1087. Réforme du calendrier, et première fête du feu nouveau depuis la sortie d'Aztlan, en 1091.

Arrivée des Aztèques à Tula, en 1196; à Tzompanco, en 1216; et à Chapoltépec, en 1245.

« Sous le règne de Nopaltzin, roi des Chichimèques, un Toltèque appelé Xiuhtlato, seigneur de Quaultepec, enseigne au peuple, vers l'an 1250, la culture du maïs et du coton, et la panification de la farine de maïs. Le peu de familles toltèques qui habitaient les rives du lac de Ténochtitlan avaient entièrement négligé la culture de cette graminée, et le froment américain aurait été perdu pour toujours, si Xiuhtlato n'en eût conservé quelques grains depuis sa première jeunesse. » (*Torq.* tom. I, pag. 74.)

Union entre les trois nations des Chichimèques, des Acolhues et des Toltèques. Nopaltzin, fils du roi Xolotl, épouse Azcaxochitl, fille d'un prince toltèque; Pochotl et les trois sœurs de Nopaltzin s'allient aux chefs des Acolhues. Il existe peu de nations dont les annales présentent un si grand nombre de noms de famille et de lieux que les annales hiéroglyphiques d'Anahuac.

Les Mexicains tombent dans l'esclavage des Acolhues, en 1314, mais ils réussissent bientôt à s'y soustraire par leur valeur.

Fondation de Ténochtitlan, en 1325.

. . . .

N° V.

EXTRAIT

D'UNE

LETTRE DE M. VISCONTI

A M. DE HUMBOLDT [1].

En parcourant la partie de vos voyages qui concerne les monuments des peuples de l'Amérique (et dans laquelle vous avez bien voulu me donner un témoignage si précieux de votre amitié), j'ai remarqué, parmi le grand nombre de faits jusqu'à présent inconnus, et d'observations neuves que renferme ce volume, quelques articles où mon opinion diffère de la vôtre. Cette différence ne porte, à la vérité, que sur des particularités de peu d'importance, et mes remarques pourront paraître minutieuses; mais, comme il s'agit d'une branche toute nouvelle de l'archéologie, si je puis me servir de ce terme pour désigner des recherches sur les monuments du Nouveau-Monde, j'ai cru devoir vous transmettre quelques observations à ce sujet; si elles sont justes, elles pourront contribuer à l'intelligence et à l'explication de quelques monuments très curieux : si elles ne vous paraissent pas telles, la confiance que j'ai dans vos lumières dissipera mes doutes.

Le premier objet qui a fixé mon attention est la figure de ronde bosse d'une *prêtresse*, ou, si l'on veut, d'une *princesse aztèque.* (*Planches supplém.* N° 1.) Vous avez pensé que l'ignorance de l'artiste a dû supprimer les bras de cette figure, et qu'il a eu la maladresse de lui attacher les pieds aux côtés. Je n'ai pas plus que vous une grande idée de l'habileté du statuaire; mais il me semble que cette figure, pour être hors de toute proportion, n'est cependant ni mutilée ni estropiée. Je crois reconnaître que les extrémités que vous prenez pour les pieds sont les mains de la statue [2]. Elle me paraît être à genoux, et assise sur ses jambes et sur ses talons. Cette posture de repos, suggérée aux hommes par la nature elle-même, est décrite soigneusement par les lexicographes grecs, et spécialement affectée, dans les monuments des arts, aux figures de femmes.

On voit sur les monuments de l'Égypte un grand nombre de femmes représentées dans cette attitude, soit qu'elles allaitent leurs enfants, ou qu'elles soient en prière aux pieds de leurs idoles, ou qu'elles jouent de quelque instrument, ou qu'elles donnent des marques extérieures d'affliction aux funérailles de leurs parents ou de leurs compatriotes. On trouve aussi sur les mêmes monuments, mais beaucoup plus rarement, des hommes représentés dans cette attitude. On pourrait même penser que le précepte des pythagoriciens, de prier assis, n'avait trait, dans les temps reculés, qu'à cette posture usitée dans les rites des Égyptiens. Elle est si naturelle, particulièrement aux femmes, à cause de la souplesse de leurs membres, que dans plusieurs contrées d'Italie les femmes de la campagne la prennent habituellement à l'église. Nous ne devons donc pas nous étonner qu'elle ait été en usage chez les femmes aztèques. On la retrouve dans quelques unes des peintures symboliques de ce peuple : la déesse de l'eau, qui s'élance sur la terre pour la submerger, est représentée assise sur ses talons; et plusieurs autres figures sur d'autres peintures mexicaines sont à-peu-près dans la même pose, excepté qu'elles n'ont qu'un seul genou à terre. Et, pour ce qui a rapport à la statue dont j'ai l'honneur de vous entretenir, il me semble que le derrière de cette figure présente une preuve certaine de ce que je viens d'avancer; on y voit distinctement les pieds dont les doigts sont indiqués assez clairement : ils sont placées les uns contre les autres, et le clair-obscur fait sentir dans le dessin la saillie des genoux cachés sous la draperie raide et unie qui enveloppe toute la figure.

Pour ne pas m'arrêter davantage sur ce reste curieux des arts d'un peuple qui a presque disparu, je me bornerai à remarquer que la grandeur excessive de la tête est un défaut commun à la plupart des ouvrages de ce peuple. Ce même défaut est très sensible dans les figures sculptées qui surmontent les couvercles des urnes cinéraires étrusques. Il semble que l'intention d'exprimer avec plus de précision les traits de cette partie principale, a été, pour des artistes ignorants, le motif de l'agrandir au point de l'exagérer [3].

. . . .

[1] Cette lettre se trouve imprimée à la suite de l'ouvrage de M. de Humboldt, intitulé: *Vues des Cordillières et Monuments des peuples indigènes de l'Amérique.*

[2] Nous avions fait la même remarque avant de prendre connaissance de cette lettre de M. Visconti, et nous avions cru devoir la consigner dans la note 1, page 10, *Notes et Docum. div.*

[3] Les autres observations de M. Visconti portent sur l'interprétation d'un fragment de peinture hiéroglyphique aztèque, relatif aux cinq âges du monde; sur la manière dont les Aztèques traçaient leurs hiéroglyphes; et sur l'invention des machines propres à faire du feu par le frottement de deux morceaux de bois. Nous omettons ces observations qui n'ont pas trait directement aux matières traitées dans le présent ouvrage.

N° VI.

NOTICE

SUR

LES MONUMENTS ANTIQUES D'USHMAL,

DANS LA PROVINCE DE YUCATAN,

FOURNIE PAR M. LORENZO DE ZAVALA,

AMBASSADEUR DU MEXIQUE EN FRANCE.

Vous m'avez témoigné, messieurs, le desir d'avoir quelques renseignements sur les ruines d'*Ushmal;* je vais m'efforcer de remplir cette tâche, en me rappelant, le mieux qu'il me sera possible, des souvenirs qui datent de plusieurs années, et en m'aidant de notes écrites par le jeune C***, dans la famille duquel se trouvent les propriétés où sont situés ces monuments.

A vingt lieues sud-est de la ville de Mérida, on découvre les ruines de monuments qui doivent avoir été élevés par l'ancienne race indigène de la presqu'île du Yucatan. A cinquante ou soixante mètres du chemin, on aperçoit un de ces monuments de peu d'importance, sur une colline assez élevée, dont la pente est si rapide que les habitants mêmes, accoutumés à la monter, sont obligés de se soutenir aux arbustes qui se trouvent sur leur passage. En s'avançant jusqu'au pied, on voit un escalier en pierres taillées, dont la largeur présente d'assez grandes irrégularités par suite des dégradations causées par les siècles. Cet escalier, adossé à la colline, est composé de cent quatre-vingts marches environ, hautes et larges de douze à quinze centimètres. On ne rencontre dans cette montée que des plantes sauvages, et des rochers qui semblent prêts à se détacher pour écraser les imprudents visiteurs.

En arrivant au sommet de la colline, où se trouve le bâtiment, on est obligé de faire un demi-tour pour arriver au portique. On y entre par une porte dont les côtés s'élèvent à deux mètres et demi, hauteur à laquelle ils commencent à converger, et finissent par se rencontrer, sous un angle de soixante à soixante-dix degrés. La structure intérieure forme un parallélipipède régulier jusqu'à la hauteur de deux mètres et demi, et finit à la partie supérieure par une voûte en forme de prisme à trois faces.

A la face du bâtiment opposée au portique, on aperçoit un trou à la hauteur d'un mètre. Son irrégularité et la disposition des pierres font croire que c'est une dégradation plutôt que la trace d'une ancienne fenêtre.

En sortant de ce monument, dont la surface est de huit mètres carrés, à-peu-près, on est étonné de voir que la forme extérieure ne réponde pas à la forme intérieure; car, en le regardant en dehors, la figure qu'il présente est tout-à-fait parallélipipédique au lieu d'être prismatique, et finit par une terrasse plate, d'une pente légère, propre à l'écoulement des eaux pluviales. Aux arêtes extérieures on voit des pierres saillantes, de deux ou trois centimètres, qui forment une espèce d'ornement assez simple. Les pierres avec lesquelles sont bâtis les murs sont très bien taillées, en forme de dés ou de cubes; elles sont posées les unes sur les autres, séparées seulement par une couche mince de sulfate calcaire que le temps a rendue égale en dureté à la pierre elle-même. A l'extérieur, ces pierres sont nues; on les distingue facilement, mais il n'en est pas ainsi dans l'intérieur; une couche de plâtre ou de stuc de peu d'épaisseur recouvre les murailles. On ne distingue point de corniches sur ce bâtiment. L'uniformité la plus parfaite existe dans tout l'édifice.

Après avoir descendu la colline, en suivant le même chemin, on trouve un autre monument situé à droite. Son élévation au-dessus de la route, ne dépasse pas deux à trois mètres, et sa distance au pied de la colline, trente à quarante mètres. L'escalier qui conduit à cet édifice est formé de quatre à cinq marches hautes chacune de vingt à vingt-cinq centimètres; leur largeur est fort irrégulière, et varie depuis un demi-mètre jusqu'à deux mètres. L'entrée du monument ne présente d'autre aspect que celui d'un vieux bâtiment construit en pierres bien taillées, mais rongées par le temps. La forme de ce portique est tout-à-fait semblable à

celle du portique qui se trouve sur la hauteur voisine; seulement elle en diffère par ses dimensions, car sur environ quatre mètres de hauteur, il a une largeur de trois mètres, et une traversée de sept à huit.

Après avoir passé ce portique, on arrive à la face du bâtiment opposée à celle de devant. Cette face se compose d'un portique tout-à-fait semblable au premier. On aperçoit ensuite une cour plantée d'une grande quantité d'arbres qui la laissent difficilement distinguer. C'est à côté de cette entrée que sont situés les appartements de cet édifice. J'en ai visité deux; leur uniformité est parfaite; les portes qui y conduisent sont percées latéralement et en forme de rectangle. Leur intérieur présente le même aspect que celui du monument précédent, seulement les dimensions en sont plus grandes. Ici, j'ai aperçu des traces du plancher que je n'avais pas remarquées dans l'autre; car, au pied des murs, il y avait encore une couche de stuc de trois à quatre centimètres qui formait ce plancher presque entièrement détruit par le temps. A l'extérieur, une terrasse forme la partie supérieure de ce bâtiment, où l'on remarque des arbres d'une grosseur considérable. En sortant de ces appartements, on est conduit à deux autres qui sont placés au côté contigu du parallélogramme que forme la cour.

A l'entrée de cet appartement, on remarque une poutre en bois de *zapote* (bois très dur qui sert à la construction des bâtiments). Cette poutre, qui surmonte l'entrée, semble soutenir la partie supérieure du mur. L'intérieur était, comme celui des autres appartements, recouvert d'une couche de stuc, d'une blancheur semblable à celle de la chaux vive; peut-être, comme l'entrée était plus grande que celle des autres pièces, les rayons solaires y donnaient sur une plus grande étendue. A la partie supérieure, la couche de stuc n'existe plus, et on aperçoit facilement les pierres qui s'emboîtent les unes avec les autres pour former la voûte.

A la face opposée à celle de l'entrée est percée une autre porte de forme quadrangulaire, qui donne dans un autre appartement sombre où le soleil ne peut pénétrer. Le revêtement qui couvre les murs est noirci probablement par l'humidité qui y règne.

Le mur extérieur de ce monument offre, à une hauteur de trois mètres et demi à quatre mètres, une tête et des hyéroglyphes en saillie. En faisant le tour de l'enceinte, on remarque aux quatre arêtes principales du parallélipipède, des pierres qui ressortent de trois ou quatre centimètres. A la partie supérieure, à vingt ou vingt-cinq centimètres au-dessous du niveau de la terrasse, les pierres ressortent de la même quantité pour former la corniche du bâtiment. C'est sur cette corniche qu'était placé le serpent en pierre qui, posant sa tête au sommet de l'angle du portique, entourait le monument entier et plaçait sa queue sur sa tête. Ce serpent a été détruit en partie, la tête n'existe plus, mais il reste encore une portion du corps qui atteste son existence, et même les habitants des alentours m'ont assuré avoir vu cette tête[1].

A la sortie de ce monument, on découvrait facilement les ruines d'un autre, situé vis-à-vis, à quarante ou cinquante mètres de distance; mais comme c'était à la nuit tombante, nous n'eûmes pas le temps de le visiter; cependant, je vis, par son aspect extérieur, qu'il ne présentait pas plus de singularité que le précédent.

Il me reste maintenant à dire un mot sur les dimensions des pierres avec lesquelles sont bâtis ces monuments. La partie extérieure des murs n'étant couverte d'aucun revêtement, il est très facile de voir la grandeur de ces pierres. Leur largeur, en général, est de vingt-cinq à vingt-huit centimètres, ainsi que leur longueur; il y en a cependant quelques unes dont la longueur est d'un demi-mètre ou de trois quarts de mètre; leur épaisseur est à peu près égale à leur largeur, de manière qu'en général elles forment des cubes parfaits très bien taillés, placés les uns sur les autres. Il ne faut pas conclure de là que toutes les pierres sont ainsi taillées; car celles qui forment l'arête à partir de laquelle les plans des murs convergent pour déterminer la voûte prismatique dont j'ai déjà parlé, sont taillées en forme de coude dont l'angle est obtus. On ignore la manière dont s'y prenaient les anciens habitants pour tailler ces pierres, mais ce que je puis assurer, c'est qu'elles sont beaucoup mieux taillées que celles qu'on taille aujourd'hui pour les constructions. Il y a quelques unes de ces pierres qui, au toucher, paraissent aussi polies que le marbre; elles ont une transparence troublée comme celle du gypse. Il est probable, bien que personne n'ait encore fait l'analyse de ces pierres, que c'est du véritable carbonate calcaire, impur à cause des matières terreuses qu'il contient; j'avance cela comme une probabilité, parce que la majeure partie des pierres qu'on trouve dans la presque île de Yucatan, sont calcaires; on extrait même des couches intérieures, dans des carrières ou caves artificielles qu'on appelle *salecaberas*, une grande quantité de carbonate à l'état de craie.

[1] Cette description, faite *de visu*, contredit celle de Diego Lopez Cogolludo, rapportée par M. Warden, page , d'après laquelle cette remarquable corniche, formée par un serpent en pierre, serait dans l'intérieur de la cour, au lieu d'être au pourtour extérieur du monument.

Les idées des habitants d'aujourd'hui, sur les primitifs habitants de ces ruines, sont trop vagues pour qu'on puisse en déduire quelque chose de croyable sur ces anciens peuples; ceux qui nous conduisaient disaient que, de tout temps, ils avaient entendu dire à leurs ancêtres que le monument qui est sur la colline était la demeure du *keh,* qui dans notre langue signifie *oracle;* l'un d'entre eux assura même qu'il y avait vu, au milieu d'une cave, une table en pierre encore teinte en rouge, qui indiquait le lieu des sacrifices. Quelques uns croient que le monument qui est au pied de la colline était un couvent, d'autres que c'était une caserne, et que le monument d'en face était le palais du cacique.

Mais toutes ces conjectures ne laissent dans l'esprit aucune trace positive du passé. La race actuelle ne conserve réellement, dans ses traditions, rien qui puisse faire découvrir l'origine de ces ruines et de leurs habitants. Peut-être n'en saura-t-on jamais davantage sur ce sujet si intéressant pour l'ancienne civilisation de ces contrées.

N° VII.

NOTE DE M. BARADÈRE

SUR

LA DÉCOUVERTE DE POTERIES ANTIQUES
A DIVERSES PROFONDEURS.

M. Warden rapporte, dans ses *Recherches sur les antiquités de l'Amérique du nord,* plusieurs faits qui prouvent l'existence de très anciennes populations sur le continent d'Amérique, par l'enfouissement naturel de poteries et autres ustensiles, à une profondeur plus ou moins grande. Ces enfouissements, à part ceux qui, chez tous les peuples, se font volontairement dans certaines circonstances, n'ont pu avoir lieu qu'au moyen de la formation des couches successives de terre végétale, peut-être aussi par l'effet de quelque révolution de la nature amenant subitement de grandes masses de terre sur des endroits autrefois habités. Entre autres faits il cite deux haches déterrées à quelques milles au-dessus de Louisville, sur l'Ohio, à la profondeur de quarante pieds, auprès d'un âtre où l'on voyait encore des traces de feu. Les découvertes de ce genre sont assez fréquentes dans l'Amérique centrale, comme dans l'Amérique du nord, mais à une profondeur généralement moins grande.

Dans le cours de mes voyages au Mexique, j'ai été souvent à portée de constater des faits semblables, notamment sur la rivière d'Alvarado et sur le Guazacualco, dont les eaux, dans le temps des crues, entraînent vers la mer une quantité d'arbres déracinés par le courant. Après ces inondations périodiques, le voyageur aperçoit sur la plage de nombreux débris de poteries, qui attestent la présence dans ces lieux d'anciennes populations dont le souvenir est perdu. M. Jomard possède deux vases encore entiers que j'ai trouvés à dix pieds au-dessous du sol, sur le bord du Guazacualco, et prêts à tomber dans le fleuve.

A deux milles de la Vera-Cruz, il existe une petite île appelée *isla de Sacrificios.* Les Mexicains construisirent pendant les guerres de l'indépendance un petit fort sur cet emplacement. En creusant le sol, les ouvriers découvrirent à six pieds de profondeur, des vases en matière dure, qui ont une grande analogie avec un autre vase venu du Japon et conservé, à Paris, dans le cabinet du savant M. Alexandre Lenoir.

Ces fait sont de nature, le dernier surtout, à faire tirer des inductions importantes; 1° sur la grande antiquité de ces débris, à en juger par l'épaisseur des terres qui les ont successivement recouverts; 2° sur les communications qui ont dû avoir lieu entre l'ancien Mexique et certaines contrées d'Asie, si l'on s'en rapporte à la ressemblance singulière des vases dont je viens de parler.

N° VIII.

RAPPORT DE M. WARDEN

SUR

LA COLLECTION DE DESSINS D'ANTIQUITÉS MEXICAINES,

EXÉCUTÉS

PAR M. FRANCK [1].

Cette collection, composée de quatre-vingt-une feuilles grand in-folio, comprend six-cents objets environ, dont la plupart appartiennent au musée national de Mexico; quatre-vingts se trouvent dans celui de la Société philosophique de Philadelphie; plus de quarante morceaux intéressants sont la propriété du comte Peñasco, riche propriétaire agricole de Mexico, et de M. Castañeda, dessinateur des antiquités de Palenque; enfin d'autres originaux existent dans les mains de MM. Rich, Exeter et Marshall, négociants anglais, à Mexico. Ces honorables particuliers se sont empressés de mettre leurs cabinets à la disposition de l'auteur.

Tous ces objets sont dessinés, pour la première fois, d'après nature, avec un soin et une perfection rares; l'artiste y a consacré deux années d'un travail suivi, et il a évité de faire figurer dans sa collection des dessins déjà connus, entre autres ceux qui ont été publiés par M. le baron de Humboldt.

Les objets qui composent ce recueil peuvent être à-peu-près classés ainsi qu'il suit :

1° Cent quatre-vingt figures d'hommes et de femmes.
2° Cinquante-cinq têtes d'hommes et de femmes.
3° Trente masques et bustes.
4° Vingt figures d'animaux.
5° Soixante-quinze vases.
6° Quarante ornements.
7° Six bas-reliefs.
8° Six fragments.
9° Trente-trois flageolets et sifflets.
10° Enfin, un grand nombre d'instruments et objets divers

On va donner une description sommaire des morceaux les plus remarquables compris dans chacune des divisions ci-dessus.

FIGURES D'HOMMES ET DE FEMMES.

Ces figures sont en basalte, marbre vert, jaune, gris, couleur de chair, vert antique, ardoise, serpentine, terre cuite, lave, jaspe et porphyre.

Leur dimension varie de trois et quatre pouces à un pied et demi.

Plusieurs sont agenouillées, d'autres accroupies; quelques unes ont les jambes ou les bras croisés, ou sont en adoration. On remarque des guerriers portant un bouclier et un casque en tête. Il y en a un habillé en oiseau.

Un grand nombre ont le corps et la tête couverts d'ornements, avec des hiéroglyphes.

Une figure d'homme assis porte des têtes renversées de chaque côté de la sienne, lesquelles sont ornées de plumes, de boucles d'oreilles, etc.

Une autre figure porte un ornement de tête où figure une corne de bélier.

Un groupe d'une grande beauté, en pierre obsidienne, représente une femme nue tenant un enfant.

Un enfant dans les bras d'une femme; morceau d'un groupe en terre cuite.

Figure de femme assise sur un serpent, en granit, représentée de face, de profil et de derrière.

[1] Ce rapport a été fait à la Société de géographie, le 4 mars 1831, au nom d'une commission composée de MM. Jomard, Alex. Barbié du Bocage, de la Roquette, et Warden, rapporteur.

Hermes de femme, en terre cuite.

M. Franck a fait le portrait d'une femme indienne du village de Ticoman, près de Mexico, pour servir de comparaison avec les anciennes figures et démontrer leur ressemblance.

FIGURES QUI PRÉSENTENT UN CARACTÈRE DE RESSEMBLANCE AVEC CELLES ÉGYPTIENNES OU PHÉNICIENNES.

Une figure de femme, en basalte, de un pied sept pouces de hauteur. Les ornements de la tête sont dans le style égyptien.

Figure de femme agenouillée, en basalte, de un pied trois pouces quatre lignes, avec un costume égyptien.

Figure d'homme, en marbre, de onze pouces six lignes, aussi dans le même goût; on y voit le tablier.

Figure assise, en basalte, représentée avec les mains coupées, et pendant de chaque côté. Costume égyptien.

Imitation d'une momie, faite en grunstein, quatre pouces quatre lignes de long. L'attitude de cette figure a quelque ressemblance avec la pose des momies d'Égypte, et celle des figures de divinités.

Femme accroupie, en basalte; huit pouces trois lignes de haut. Costume égyptien.

Deux figures en terre et une en bois, de six pouces dix lignes de hauteur. Un voyageur voulait les exporter, mais la douane les ayant saisies les envoya au musée de Mexico, où elles se trouvent.

Figure d'homme debout, avec le tablier, en pierre tesonclée; un pied dix pouces. Elle a été trouvée dans un cercueil, à côté d'un squelette, et déposée au cabinet du comte de Peñasco.

Une autre plus remarquable, de deux pouces deux lignes de haut, a été déterrée dans une fouille et envoyée par le gouverneur de la province au Musée de la capitale. Elle offre beaucoup de ressemblance avec celle qui existe près du centre du zodiaque de Denderah.

Figure d'homme, en porphyre, de un pied trois pouces de haut, portant le tablier et le bonnet à la manière égyptienne.

Demi-figure, en basalte, représentant un Priape ressemblant à celui des anciens Orientaux.

Figure d'homme, en vert antique, dans le goût chinois; hauteur, sept pouces trois lignes.

Figure de femme agenouillée, en porphyre; un pied un pouce sept lignes de haut; vue de face, de profil et de derrière. Costume égyptien.

Plusieurs de ces figures indiquent le commencement de l'art, d'autres sa perfection. La plupart sont bien conservées; un certain nombre sont endommagées de vétusté.

TÊTES D'HOMMES ET DE FEMMES.

Elles ont en général un à trois pouces de hauteur. La plupart sont en terre cuite; quelques unes en obsidienne, basalte, marbre, etc.

Plusieurs portent des ornements : une, entre autres, porte une *bariole*, costume du moyen âge. Un autre paraît avoir été argentée.

On y voit une tête de mort, en basalte, et une petite tête d'homme en marbre, d'un caractère chinois.

MASQUES ET BUSTES.

Ils sont en terre cuite, jaspe, serpentine, albâtre, obsidienne, marbre et bois.

Ils ont, en général, un à quatre pouces de hauteur. Quelques-uns même sont de grandeur naturelle; il y en a qui ont perdu les yeux et les dents.

Trois masques ont sur la tête un ornement égyptien. D'autres offrent le caractère des nations asiatiques, particulièrement celui des Tartares et des Mogols. Les différentes expressions en sont rendues avec une grande finesse.

Trois bustes d'homme et de femme, en terre cuite; l'un a deux pouces deux lignes, les autres un pouce dix lignes.

Un buste en stuc, de couleur naturelle, représente une princesse qui porte, avec d'autres ornements, un

collier de pierres d'un jaune verdâtre. Le buste a un pied huit pouces quatre lignes de haut, et est par conséquent plus grand que nature. On y reconnaît la race actuelle.

FIGURES D'ANIMAUX.

Deux serpents à sonnettes, en basalte, entortillés, dont l'un a un pied trois pouces neuf lignes de long, l'autre dix pouces.

Serpent en basalte, mordant une figure de femme; onze pouces et demi.

Serpent en marbre; sept pouces cinq lignes.

Un autre de un pied, et un autre de cinq pouces.

Tête de tigre [1], en marbre jaune; hauteur trois pouces.

Animal accroupi, ressemblant à un lapin, en basalte; hauteur six pouces quatre lignes.

Serpent avec une tête humaine.

Serpent entortillé, en basalte, de un pied deux pouces trois lignes de diamètre. Le corps a été doré; les yeux sont d'une couleur rouge.

Tête de chien [2] en terre cuite, de un pouce sept lignes.

Tête de chien, tenant dans sa gueule une petite tête humaine; cinq pouces de haut.

Le corps d'un animal assis, en terre cuite, ressemblant au sphynx; cinq pouces de long.

Animal en terre cuite, qui paraît être un *coyote*. Il a trois pouces de long.

Un tigre en porphyre; six pouces de long. Un autre de un pied. Deux têtes de tigre et d'oiseau.

Une grenouille en porphyre, de un pied huit pouces de long.

Une sauterelle en hornstein, bien travaillée, de un pied cinq pouces.

VASES.

Les vases, remarquables par la beauté de leur forme, sont en albâtre, terre cuite, etc., artistement travaillés, et couverts d'un vernis très luisant. Ils ont de deux à neuf pouces de hauteur, et présentent une grande variété de formes grecques et étrusques, ou un caractère à eux qui ne se retrouve dans aucun autre pays. Ils sont peints en rouge, brun, noir et blanc, et souvent les ornements sont gravés dans le vase; il y en a dont le corps est orné de cannelures. Plusieurs sont posés sur trois pieds, dont un en spirale.

Les ornements les plus remarquables sont des figures de différents animaux, de singes, de crocodiles, de tortues; des groupes d'hommes et de femmes, des épis de maïs, des têtes et des pattes de daims, etc.

Deux vases sont décorés chacun d'une tête qui a véritablement le style chinois. On y voit aussi les bras et les pieds.

Quelquefois la tête et les pieds d'un animal sortent du vase.

A l'une de ces urnes, qui est d'une forme originale, et a neuf pouces de hauteur, le pied est orné d'une croix par devant et par derrière.

ORNEMENTS.

Plusieurs ornements sont en or. On y distingue une tête d'homme. Ces objets montrent avec quelle habileté les Mexicains travaillaient les métaux. Les meilleurs orfèvres d'aujourd'hui ne pourraient rien faire de plus parfait.

Un ornement en pyrite, de forme circulaire, de deux pouces deux lignes de diamètre, avec une figure assise. On prétend que les chefs portaient cette pièce suspendue au cou.

Une pierre de basalte, de un pied trois pouces neuf lignes de long, porte des deux côtés des figures de poissons et de serpents, une espèce de croix de Malte, et un bras dont la main tient un objet qu'on ne peut définir.

Ce dernier morceau faisait partie des ornements du palais de Montézuma, dans la ville de Tezcuco, à neuf lieues de Mexico; il indique la troisième et dernière période de l'art chez les Mexicains.

[1] Probablement d'un jaguar, nommé par les Mexicains *ocelotli*.

[2] Il y avait plusieurs espèces de chiens mexicains : le *tepeitzcuintli* ou chien de montagne, le *xoloitzcuintli*, ou chien à tête chauve, etc.

BAS-RELIEFS.

Un de ces bas-reliefs, en basalte de Palenque, représente un captif attaché à une colonne, et est marqué d'hiéroglyphes.

Un autre, en serpentine, représente un homme debout, dans l'ancien costume mexicain; sa tête est ornée de plumes et de deux têtes de serpents.

Un autre, de forme ronde, représente une femme assise, couverte et entourée d'ornements hiéroglyphiques.

Un aussi de forme ronde, en basalte, de un pied quatre pouces de diamètre, représente l'un des dieux de la guerre, courant la trompette à la bouche, et orné de cornes d'animaux et d'une tête de mort.

Un bas-relief en basalte, de un pied trois pouces, représente un guerrier en grand costume, tenant d'une main une lance, et de l'autre un casse-tête.

FRAGMENTS.

On en distingue un qui représente un homme monté sur un animal qui a l'air d'un lama. Hauteur six pouces trois lignes.

SIFFLETS ET FLAGEOLETS.

Parmi les sifflets, on en remarque un en terre cuite, avec une tête de nègre d'un caractère frappant.

Un a la forme d'un oiseau; un autre est double.

INSTRUMENTS ET OBJETS DIVERS.

Instrument tranchant en cuivre durci; quatre pouces six lignes. Il a la forme de celui qui est employé par les selliers.

Instrument en serpentine, en forme de couteau. Hauteur trois pouces six lignes.

Hache de cuivre, de la forme ordinaire; quatre pouces une ligne.

Hache d'ardoise; trois pouces deux lignes.

Instrument en caillou, pour repasser. Forme européenne.

Pointe d'une lance, en hornstein; cinq pouces deux lignes.

Pierre cannelée comme celle des pharmaciens pour faire des pilules.

Miroir de pyrite de forme circulaire; un pouce dix lignes de diamètre.

Deux petites pierres pour travailler les autres pierres; l'une de quatre pouces cinq lignes, l'autre de deux pouces deux lignes.

Brasero en terre, trouvé dans une excavation en un champ près d'Oajaca. Il a une forme carrée, sur quatre pieds cinq pouces trois lignes de hauteur.

Coupe d'albâtre, de trois pouces de haut, ornée d'hiéroglyphes.

Instrument en terre cuite, avec des balles dedans, qui forment un bruit en le secouant.

Cuiller en terre cuite, de forme européenne : le rond a quatre pouces trois lignes de diamètre.

Objet en terre cuite, de forme circulaire, servant d'aplomb à la baguette à filer, ou quenouille; un pouce sept lignes de diamètre.

Tambour fait en bois, avec beaucoup d'ornements, de un pied quatre pouces trois lignes de longueur.

Tambour mexicain, nommé *Teponastli,* en bois; longueur, deux pieds deux pouces cinq lignes; beaucoup d'ornements.

Teocalli (maison de Dieu) ou temple mexicain, en terre cuite; cinq pouces de haut.

Objet en basalte, présentant une imitation des *fasces* des Romains, et surmonté d'une tête de mort. On suppose qu'il représente l'union des provinces.

Enfin, un trépied de forme circulaire, en terre cuite, de dix pouces huit lignes de diamètre, avec un double fond, et une petite table qui s'y adapte. Il est très léger et artistement travaillé. Le dessus est orné de peintures de différentes couleurs.

Un grand nombre de ces curiosités ont été réunies par les soins de M. J. R. Poinsett, pendant une résidence de cinq années, en qualité de ministre des États-Unis auprès de la République mexicaine, et offertes par lui à la Société philosophique de Philadelphie, dont il est membre.

Parmi ces objets on distingue :

1° Neuf figures en porphyre, vert antique, lave et autres matières, imitant des figures humaines dans différentes attitudes.

2° Sept masques de tête humaine, très bien travaillés, en albâtre, porphyre, vert antique, etc.

3° Des vases d'albâtre, d'une forme gracieuse et d'une exécution soignée, et plusieurs échantillons de jade, de porphyre, d'obsidienne et autres minéraux taillés en forme de grenouilles, lézards et autres animaux.

4° Une grande quantité d'objets d'ancienne poterie; plusieurs centaines de têtes humaines; près d'une centaine de figures entières; beaucoup de vases, cruches, pots, plats, coupes et autres ustensiles à usage domestique; des instruments de musique, des imitations d'anciens temples mexicains, et d'autres objets qu'on ne peut définir.

5° Des copies d'anciennes pierres servant aux sacrifices, d'un calendrier en pierre, et d'instruments de guerre, modelés en cire sur les originaux qui sont au Musée national de Mexico.

6° Des ornements en or, trouvés dans un tombeau, représentant une ancienne armure et d'autres ornements d'un guerrier mexicain.

7° Des peintures hiéroglyphiques sur papier de maguey, qui ont été trouvées à Mexico, dans les plaines, près des pyramides de Teotihuacan, Cholula, Tezcuco, l'Ile-des-Sacrifices, etc.

M. Keating, minéralogiste et ingénieur des États-Unis, et membre de la Société philosophique de Philadelphie, employé aux mines de Mexico, a envoyé à la Société les objets suivants, qui ont été recueillis dans les endroits ci-dessus, et sur le versant occidental de la Sierra-Madre des Cordillères:

1° Onze figures imitant la forme humaine, de différentes grandeurs et attitudes, en porphyre, serpentine, vert antique, argile, talc, jade, lave, etc.

2° Quatre masques humains de diverses grandeurs, en basalte, porphyre, serpentine, etc.

3° Un fragment d'un serpent à sonnettes, d'une grosseur remarquable.

4° Environ un millier d'articles en poterie, représentant des têtes humaines dans un état naturel et difforme, avec une grande variété de coiffures et d'ornements capillaires.

5° Un grand nombre de fragments d'obsidienne, servant de pointes de flèche, de couteaux et d'instruments domestiques.

6° Enfin, une quantité d'objets de poterie, tels que cruches, coupes, plats, etc.[1].

Tel est l'aperçu de cette curieuse collection, qui peut fournir matière à des dissertations intéressantes sur les rapports qu'on présume avoir existé entre les deux continents. . . . .

. . . .

On peut diviser l'art de la nation mexicaine (comme de presque toutes les autres) en trois époques : la première ne montre que la volonté de représenter la nature; elle manque tout-à-fait de formes et de proportions. La seconde époque améliore les formes, sans faire de progrès dans la connaissance des proportions. La troisième époque ajoute les proportions et perfectionne les formes, s'approchant tellement de la nature que l'on trouve dans les ouvrages d'alors une parfaite imitation, surtout de la physionomie humaine et des animaux que ces peuples représentaient sur les pierres les plus dures avec un art admirable, quand les conquêtes des Espagnols vinrent arrêter leurs travaux. Nous ajouterons que les formes des vases, qui dépendent du caprice, ne perdent rien à côté de celles des vases grecs et étrusques.

En général, on distingue bien deux écoles : celle de Mexico et celle de Palenque (bien antérieure), qui diffèrent sensiblement dans les proportions, les caractères, les costumes et les accessoires . . . . .

. . . .

[1] Voir volume III, partie 2, pages 510 et 511 du recueil intitulé: *Transactions of the American Philosophical Society of Philadelphia.*

N° IX.

DISCOURS

SUR

LES DEUX QUESTIONS PROPOSÉES AU CONGRÈS HISTORIQUE EUROPÉEN,

RÉUNI, AU NOM DE L'INSTITUT HISTORIQUE, A L'HOTEL-DE-VILLE DE PARIS,

EN NOVEMBRE ET DÉCEMBRE 1335;

SAVOIR :

DISCUTER ET ÉTABLIR LA VALEUR DES DOCUMENTS RELATIFS A L'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE, AVANT LA CONQUÊTE DES EUROPÉENS;

ET

DÉTERMINER S'IL EXISTE DES RAPPORTS ENTRE LES LANGUES DES DIFFÉRENTES TRIBUS DE L'AMÉRIQUE ET CELLES DES TRIBUS DE L'AFRIQUE ET DE L'ASIE;

PAR

M. CHARLES FARCY,

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, DE L'INSTITUT HISTORIQUE, ET DE LA SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS DE PARIS.

C'est une importante question pour l'histoire du genre humain, que celle qui a été proposée au Congrès, savoir de « discuter et établir la valeur des documents relatifs à l'histoire de l'Amérique, avant la conquête des Européens; » et cette question devient encore plus vaste en y joignant, comme liée étroitement avec elle, celle qui a pour but de « déterminer s'il existe des rapports entre les langues des différentes tribus de l'Amérique et celles des tribus de l'Afrique et de l'Asie. »

Dans mon opinion, le premier point ne sera jamais éclairci de manière à satisfaire les esprits positifs. L'histoire primitive de l'Amérique restera toujours ignorée; et comment pourrait-il en être autrement pour un hémisphère connu par nous seulement depuis trois siècles, lorsque les premiers temps historiques de la plupart des nations de l'ancien continent, nations connues depuis trente siècles, sont aussi pour nous des mystères?

Toutefois, l'état actuel de la science fournit des données plus ou moins certaines, assez éloignées des notions communes pour satisfaire, à certains égards, les hommes éclairés, et pour causer quelque surprise à la généralité des esprits. Quant aux langues, source féconde de rapprochements lumineux, c'est à leur comparaison, sans nul doute, qu'on devra les aperçus les plus vrais, les plus décisifs, qui, à défaut de témoignages historiques, viendront dissiper un jour l'obscurité qui règne sur l'origine des populations américaines.

Je me hasarde à traiter cette double matière. Mais, d'abord, je dois déclarer que les immenses recherches de notre honorable confrère, M. Warden, ancien consul-général des États-Unis, correspondant de l'Institut de France, et l'un des hommes les plus instruits sur tout ce qui concerne l'Amérique, m'ont aidé puissamment dans l'accomplissement de cette tâche. C'est de son aveu que j'y ai puisé, et je m'empresse ici de lui en rendre grace.

Avant d'arriver aux choses neuves ou peu connues, je tâcherai de résumer rapidement les notions plus anciennes, bien qu'elles soient familières aux hommes instruits dans l'antiquité, afin de lier entre eux les faits ou les conjectures dignes de trouver place dans une dissertation de cette nature.

Vous pressentez, messieurs, que je vais dire d'abord quelques mots sur la problématique Atlantide.

Atlantide. — Platon rapporte qu'un prêtre de Saïs, en Égypte, dit à Solon qu'au-delà des Colonnes d'Hercule il existait autrefois une grande île nommée Atlantide, habitée par un peuple dont les lois et le commerce étaient connus. On passait, est-il dit, de cette île dans d'autres plus petites, et de celles-ci au *continent opposé*. C'est ce *continent opposé* qu'on a dû naturellement croire être l'Amérique, lorsqu'on a cherché à expliquer les paroles de Platon. Il ajoute que cette grande île fut submergée en vingt-quatre heures par un tremblement de terre. (Dialogue intitulé *Critias*, dont une partie est perdue.)

Personne avant Platon ne parle de l'Atlantide, si ce n'est l'historien éthiopien Marcellus, cité par Proclus.

Strabon et Pline répètent ce que dit Platon; la même tradition est rapportée par Ælien et par Tertullien.

Numenius, Jamblique, Syrianus, Proclus, Origène et Porphyre, regardent le fait comme fabuleux; les trois derniers étaient pourtant disciples de Platon.

Ptolomée, le plus célèbre géographe de l'antiquité, ne parle pas de l'Atlantide.

Au surplus, ce que rapporte Platon offre une contradiction qui prouverait une connaissance bien vague de l'île dont il s'agit; car il lui donne trois mille stades sur deux mille, ou cent cinquante lieues sur cent d'étendue, tout en prétendant qu'elle était plus grande que l'Afrique et l'Asie ensemble.

Quelques auteurs, dans les temps modernes, ont pensé, comme je l'ai dit, que les îles, dans lesquelles on passait après l'Atlantide, étaient ce que nous appelons les Indes occidentales; et que le *continent opposé* auquel on arrivait ensuite, était ce que nous appelons l'Amérique.

D'autres ont pensé que l'Atlantide submergée avait été une partie du continent américain, un grand promontoire qui avançait jusque près des Colonnes d'Hercule.

M. Buache, de l'Académie des sciences, a fait connaître, en 1737, une chaîne de bas-fonds, ou terres élevées sous l'eau, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au Brésil, et qui lui parurent avoir uni autrefois l'Afrique à l'Amérique.

Buffon pense que cette réunion avait lieu entre l'Europe et l'Amérique.

Le docteur américain Mac-Culloh se prononce pour l'identité de l'Atlantide de Platon avec les Antilles et les Hespérides, et pense que les petites îles situées entre l'Amérique et l'ancien continent sont les restes de plus grandes qui existaient autrefois.

De Paw pense que l'Amérique est l'Atlantide elle-même, autrefois submergée, et de nouveau mise à découvert par l'eau.

Tournefort, s'appuyant sur un passage de Diodore de Sicile, suppose que le Pont-Euxin était d'abord sans communication avec la mer de Grèce, et qu'ayant reçu, pendant des siècles, les eaux des plus grands fleuves d'Europe et d'Asie, il s'ouvrit un passage par le Bosphore dans la Méditerranée, qui n'était alors qu'un grand lac; que la Méditerranée, à son tour, après avoir submergé des parties de terre, fit irruption aux Colonnes d'Hercule, maintenant détroit de Gibraltar, et submergea l'Atlantide qui se trouvait en face.

M. Bory de Saint-Vincent est de même avis sur la submersion de grandes terres dans l'océan Atlantique, mais d'une manière différente. Il appuie sur la remarque faite, que l'intérieur de l'Afrique n'est que le lit d'un immense lac anciennement desséché, peut-être du lac Trytonide, que les anciens même ne connaissaient plus, et qui, selon Diodore, disparut par la rupture des terres qui le firent s'écouler dans l'océan, ce qui a pu amener aussi la submersion de l'Atlantide.

Ici je ferai une remarque que je n'ai vue consignée nulle part. Toute ingénieuse, toute plausible que soit cette rupture supposée des terres, soit au Bosphore, soit au détroit de Gibraltar, soit enfin au littoral africain, pour l'écoulement des eaux du Pont-Euxin, de la Méditerranée, ou du lac Trytonide, il faut reconnaître que l'affluence subite de ces eaux dans l'océan n'aurait pu inonder que momentanément l'île Atlantide, si elle se trouvait près de notre continent. Cet affluent, soit de la Méditerranée, soit de l'intérieur de l'Afrique, ne pouvait être capable d'élever le niveau de l'océan d'une manière sensible. En admettant la submersion momentanée des terres à la portée de cette irruption des eaux, le niveau se serait promptement rétabli, et l'Atlantide n'eût pas même perdu six pouces de son littoral. Il faut donc, pour expliquer la disparition de l'Atlantide, revenir au tremblement de terre de Platon, ou à quelque autre catastrophe. Il faut convenir aussi que nous ne savons et ne saurons jamais rien de positif au sujet de cette disparition.

Ne négligeons pas cependant de mentionner ici la grande inscription atlantico-phénicienne, trouvée à Médine en 1826, sur une pierre, et dont la gravure a été dédiée à M. de Fortia d'Urban. Selon l'interprétation de cette inscription, dont assurément je ne saurais garantir l'exactitude, la position de l'ancienne Atlantide aurait été (autre version) depuis le golfe de la grande Syrte jusqu'entre le cap Bon, d'Afrique, et le cap Maritimo, de Sicile, les îles de Malte et de Gozzo étant les anciens sommets du mont Atlas, qui s'élevait presque au milieu de l'Atlantide submergée, l'an avant l'ère chrétienne 2298, époque du déluge d'Ogygès. Je ne me prononce en aucune façon, je le répète, pour l'exactitude de cette inscription ou de sa traduction. Attendons de nouvelles recherches, de nouvelles études. Peut-être l'orateur qui doit me succéder, notre honorable secrétaire perpétuel, aura-t-il été plus heureux et mieux servi dans le cours de ses voyages.

Voyons ce que les anciens ont pu connaître de l'Amérique.

CONNAISSANCE PRÉTENDUE DE L'AMÉRIQUE PAR LES ANCIENS.

Divers auteurs anciens ont fait allusion, d'une manière plus ou moins positive, à l'existence d'un continent au-delà des mers. Sénèque dit, dans sa tragédie de *Médée:* « Si l'on découvre de nouvelles terres au-delà de l'océan, Thulé (l'Islande) ne sera plus la limite de la terre. » On cite le passage de Virgile (Énéide): « *Jacet extra sidera tellus.* » Ælien dit, d'après Théopompe, que l'Europe, l'Asie et la Libye (Afrique) ne sont que de grandes îles, et qu'un vaste continent existe au-delà de l'océan. Il ajoute que l'or et l'argent y sont plus communs que le fer. Le géographe nubien Edrisius dit, en parlant de l'océan Atlantique, qu'il y existe une grande île nommée *Saale*, où les hommes ressemblent à des femmes, ont une haleine épaisse comme la fumée, font la guerre aux animaux de la mer, et parlent un langage inintelligible; ce qui a pu paraître s'appliquer aux Indiens d'Amérique, qui n'ont point de barbe, qui fument le tabac ou autres plantes, et qui harponnent le poisson. Saint Clément, disciple des apôtres, dit dans sa lettre aux Corinthiens « qu'au-delà de l'océan il y a d'autres mondes. »

Tout ceci indique chez les anciens une connaissance au moins conjecturale d'un autre hémisphère, mais rien de plus.

Si maintenant nous nous occupons de l'Amérique proprement dite, pour rechercher son *âge* et les circonstances de sa *population primitive*, notre embarras, pour mieux dire notre ignorance, sera à-peu-près au même degré que pour ce qui concerne l'Atlantide.

Sans doute, si nous nous reportons à nos théologiens, aux Pères de l'Église chrétienne, l'Amérique a dû être peuplée par les fils de Noé, en même temps que le reste de la terre. Nous n'avons rien à objecter à cette opinion. L'origine des premiers hommes d'Amérique ne sera jamais plus claire pour nous que celle des premiers hommes de l'Asie ou de l'Europe, et nos efforts doivent tendre seulement à rechercher si, dans les temps qui sont pour nous l'antiquité, dans les siècles où commence l'histoire des plus anciens peuples du monde, certaines contrées de l'Amérique n'avaient pas déja une civilisation plus ou moins avancée, due à leurs propres populations, ou au contact avec les populations de ce que nous appelons, à tort peut-être, l'ancien continent. Qui sait? le *Nouveau*-Monde pourrait bien être aussi *vieux* que l'ancien.

Sans parler d'abord des découvertes assez récentes des étonnants monuments du Guatimala, du Yucatan, et d'autres parties du Mexique, qui indiquent, à n'en pouvoir douter, une civilisation très avancée, et contemporaine peut-être de celles de l'Égypte et de l'Inde, occupons-nous premièrement d'apprécier les données que peuvent nous fournir les voyages des anciens dans l'océan Atlantique.

PHÉNICIENS. — Les Phéniciens employés par Salomon, roi des Israélites, et Hiram, roi des Tyriens, partirent, est-il dit, du bas de la mer Rouge pour aller à *Ophir* et à *Tharsis*, et après trois ans de voyage, ils revinrent avec de l'or, de l'argent, de l'ivoire, des pierres précieuses, des singes, des paons, et aussi des éléphants et des licornes.

Plusieurs auteurs ont pensé que l'une des deux flottes se dirigea à gauche, vers les Indes, et l'autre à droite, vers le continent d'Amérique, en doublant l'extrémité sud de l'Afrique.

Postel, qui d'ailleurs mérite peu de confiance, croit que Ophir est le Pérou, qu'il fait dériver du mot hébreu *Pherouaim*. D'autres, du même avis, ont fait dériver *Peru* de *para*, qui, en hébreu signifie *fructifier*, et cela à cause de la fécondité du sol.

Hornius prétend que les Phéniciens ont fait trois voyages en Amérique: 1° sous la conduite d'Atlas, fils de Neptune; 2° lorsque chassés par une violente tempête loin des côtes d'Afrique, ils arrivèrent à une grande île, à l'ouest de ce continent; 3° au temps de Salomon, lorsque les Tyrrhéniens, descendants des Phéniciens, allèrent chercher de l'or à Ophir.

Thévenot prétend que la seconde flotte, celle d'Hiram, qu'il suppose être partie du fond de la Méditerranée, avait traversé le détroit de Gadès, et avait continué sa route jusqu'au continent d'Amérique, ce qui employa trois ans jusqu'au retour, et il observe que cette navigation serait encore de la même durée pour les bâtiments indiens, selon leur construction, et parcequ'on ne savait pas alors louvoyer, manœuvre qui ne fut inventée qu'en 1520.

Quoi qu'il en soit, ces voyages ne sont pas prouvés; on sait seulement que les Phéniciens allaient fréquemment dans l'océan Atlantique, jusqu'aux îles Canaries.

Hébreux.—Plusieurs auteurs, s'appuyant sur quelques passages de l'Ancien-Testament, se sont persuadés que les dix tribus d'Israël, devenues captives de Salmanazar, et transportées dans la Médie, ont passé ensuite par le nord de l'Asie, dans le Nouveau-Monde, 1724 ans avant l'ère chrétienne.

On a cherché et trouvé des ressemblances entre divers peuples d'Amérique et les Hébreux; le Père d'Acosta sur-tout s'en est fait une étude; mais ces ressemblances sont généralement imparfaites, ou peu concluantes, comme, par exemple, la coutume de la circoncision, qui a existé ou existe en plusieurs autres endroits de l'Asie et de l'Afrique. On a aussi cherché de la similitude entre beaucoup de mots hébreux et péruviens, ou autres; mais, il faut le dire, cette similitude est aussi fort imparfaite. — *Anna* en hébreu signifie honnête, charitable; la femme d'un roi du Pérou s'appelait *Anna-Huarqui;* dans le Yucatan il y eut aussi une reine nommée *Anna-Caona. Racha,* ou *raka,* qui signifie *vacuum* en latin, veut dire en langue du Pérou le sein d'une femme. *Haynon,* rivière de l'île Hispaniola, vient, dit-on, de *hayn,* qui signifie en hébreu source. *Macana,* massue des Indiens, vient, dit-on, de *macha*, qui en hébreu signifie instrument propre à tuer. *Canoa*, ou *canot*, vient de l'hébreu *canon*, en latin *parare nidum, stationem, mansiunculam*, etc., etc. Malgré ces rapprochements, un peu cherchés, il existe une grande différence entre la nature des langues des Américains et celle des Hébreux. La langue hébraïque, avec la division des genres masculin et féminin, distingue encore les choses animées et inanimées, ce qui n'a pas lieu dans les langues dont il s'agit. C'est là une différence linguistique remarquable, un changement qui ne s'introduit pas dans une langue transplantée ou non, et qui ne serait guère concevable chez un même peuple, dans quelque circonstance que ce puisse être.

Carthaginois. — Continuant nos recherches sur les voyages des anciens, jusque vers les premiers siècles de l'ère chrétienne, nous verrons Himilcon entreprendre, par ordre du sénat de Carthage, un voyage jusqu'à Thulé, où il introduisit, dit-on, l'agriculture. De là un fort vent d'est l'aurait porté sur la côte d'Amérique, et profitant ensuite du vent d'ouest, il serait revenu à Carthage au bout de quatre mois. Cette expédition est citée par Pomponius Méla, par Pline et par le poëte Festus Aviénus.

Selon Diodore, dont Huet, évêque d'Avranches, partage l'avis, des navigateurs carthaginois furent jetés par les vents sur le continent d'Amérique, ou sur une grande île voisine, et le climat y fut trouvé si beau que le sénat de Carthage décréta que cette île serait conservée comme un lieu de refuge en cas de malheur.

Suivant Aristote, une grande île aurait été découverte par les mêmes Carthaginois dans l'océan Atlantique; et ceux qui la trouvèrent auraient été mis à mort par le gouvernement, à leur retour, dans la crainte que la tranquillité de la mère-patrie ne fût troublée par le desir d'émigrer, tant les récits de cette nouvelle terre étaient attrayants.

Grecs. — On sait que les îles Fortunées ont été décrites par Plutarque, au premier siècle de l'ère chrétienne, et que d'autres écrivains en avaient parlé avant lui.

Pausanias raconte qu'un certain Euphémus découvrit, vers 154 de notre ère, dans l'océan, des îles dont les habitants, de couleur rougeâtre, et portant, dit-il, de longues queues comme les chevaux, ne peuvent être, dit le Père Lafiteau, que les Caraïbes, alors maîtres des Antilles. Ces sauvages, lorsqu'ils allaient en guerre, se mettaient, entre autres ornements hideux, de longues queues postiches.

Boussole. — La question de l'invention de la boussole se présente ici naturellement. On se demande si les anciens ont connu cet instrument, ou quelque chose de semblable, pour se guider dans leurs navigations de long cours.

Les Phéniciens et les Grecs ont connu l'*aimant;* un passage d'Aristote décrit, en propres termes, les mouvements de l'aiguille aimantée, soit vers le nord, soit vers le sud.

Bailly, dans son Histoire de l'astronomie ancienne, dit que la boussole fut inventée en Chine deux mille six cent quatre-vingt-dix-sept ans avant l'ère chrétienne. Selon l'extrait des Annales de la Chine, par Leroux et de Guignes, ce serait seulement onze cent quinze ans avant notre ère. Des faits sont cités à l'appui de ces assertions.

Klaproth, dans sa lettre à M. de Humboldt, sur l'invention de la boussole, dit que les Arabes ont connu l'aiguille aimantée avant les Francs, et que son invention ne se trouve mentionnée dans l'ouvrage de *Bailak,* qu'en 1283 de Jésus-Christ. Il dit qu'elle était inventée en Chine bien antérieurement.

Dans le dictionnaire chinois de *Hin Tchin,* terminé dans l'année 121 de Jésus-Christ, on lit à l'article *aimant:* nom d'une pierre avec laquelle on peut donner la direction à l'aiguille.

Ce qui est reconnu pour certain, c'est que Vasco de Gama inventa la boussole en 1497, dans son voyage

autour du cap de Bonne-Espérance, ou reçut cette invention des Arabes, qui la pratiquaient alors dans ces mers; mais il passe aussi pour certain que Marco-Polo la rapporta de la Chine, où elle était connue de temps immémorial.

Ajoutons que, bien qu'on ait commencé seulement vers 1500 à se servir de la boussole en Europe, on connaissait en France, dès le douzième siècle, un instrument semblable, appelé *marinette*, dont parle Jean de Meun, dans son *Roman de la Rose*, et dont il est question aussi dans une pièce de poésie de Guyot de Provins, qui vécut vers 1180. Plus tard, en 1260, Hugues de Bercy, autre poète, en parle également.

De tout ceci, on doit conclure que les anciens ont connu l'aiguille aimantée, mais qu'ils ont pu ne pas l'appliquer à la navigation. Quant aux Chinois, de qui Marco-Polo reçut cette invention, il paraît certain, je le répète, au moins d'après leurs Annales, qu'ils la connaissaient dans des temps très reculés.

CONNAISSANCE DE L'AMÉRIQUE DEPUIS L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Après l'examen des faits ou des conjectures qui sont du domaine de l'antiquité, il faut passer sur plusieurs siècles de l'ère chrétienne, pour retrouver des documents se rattachant à l'histoire de l'Amérique.

Tatars. — M. de Humboldt, à qui nous devons souvent recourir, dit que des analogies dans la conformation de la tête, et des analogies dans le langage, semblent prouver que des individus de la race tatare ont passé sur la côte nord-ouest de l'Amérique, et de là au sud et à l'est, vers la rivière de Gila et vers le Missouri; et qu'il ne faut pas s'étonner si l'on trouve chez les peuplades américaines des idoles et des monuments d'architecture d'un caractère hiéroglyphique, une notion exacte de la durée de l'année, des traditions sur le premier état du monde, qui rappellent les connaissances, les arts et les opinions religieuses des peuples asiatiques. Il ajoute qu'une circonstance très remarquable, c'est l'arrivée dans les montagnes d'Anahuac (Mexique) des Toltèques, chassés d'un pays au nord-ouest du Rio-Gila, et appelé *Huehuetlapallan*, patrie qu'ils quittèrent l'an 544, époque à laquelle la ruine de la dynastie de *Tsin* occasiona de grands mouvements parmi les peuples de l'Asie orientale.

Selon cette version, que nous devons regarder comme l'une des plus positives, les émigrants d'Asie se seraient donc jetés sur les côtes de l'Amérique du nord, et auraient refoulé vers le sud les peuples tels que les Toltèques et les Cicimèques qui seraient alors venus occuper le plateau du Mexique, ou Amérique du centre, en chassant eux-mêmes les peuples qui l'occupaient. Lorsque les Aztèques ou Mexicains derniers venus, vinrent remplacer, vers 1190, les Toltèques, les Cicimèques, les Alcohuès, etc., arrivés avant eux, depuis le sixième siècle, ils trouvèrent debout les anciens monuments en pierre dont on admire aujourd'hui les restes au Mexique. Ils les attribuèrent aux Toltèques, dit M. de Humboldt, sans être certains qu'ils n'avaient pas été élevés par un peuple antérieur. Ce qui me porte à adopter cette dernière opinion, et à quoi l'on n'a pas assez fait attention jusqu'ici, c'est que les Toltèques, avant d'être refoulés vers le sud, n'avaient rien construit de semblable dans le nord; on n'y a trouvé aucune ruine en pierre, et il est dès-lors naturel de penser qu'ils trouvèrent les monuments dont il s'agit élevés sur le sol d'Anahuac lorsqu'ils y arrivèrent.

Le Mexique, proprement dit, le Guatemala, le Yucatan et le Pérou, où se trouvent seulement d'antiques constructions en pierre, auraient donc dû leur population primitive à d'autres circonstances que le refoulement des peuples du nord vers le sud.

Reprenons l'examen des relations qui ont pu exister jadis entre l'Amérique et les Tatars, les Mongols ou même les Chinois.

Tatars ou Tartares, Mongols, Chinois. — Brerewood, savant antiquaire anglais, prétend que l'Amérique a été originairement peuplée par les Tartares : 1° parcequ'elle a toujours été plus peuplée du côté de l'Asie que du côté de l'Europe, jusqu'à l'époque des grandes colonisations européennes; 2° parceque la conformation physique est très analogue à celle du nord de l'Asie; 3° parcequ'il y a de part et d'autre une égale ignorance et indifférence au sujet des arts.

Il est bon de rappeler ici, à l'appui de ces relations entre les deux continents, bien avant le sixième siècle de notre ère, ce que disent Pline et Ammien Marcellin, savoir, que les cannibales Scythes dévastèrent tout leur voisinage, et forcèrent les habitants de ces contrées du nord de l'Asie à chercher une autre patrie.

M. de Guignes, qui a compulsé les Annales chinoises, assure que les Chinois commerçaient vers 458 avec l'Amérique, et qu'ils remontèrent jusqu'à la partie de la côte qui fait face au Kamtschatka. Il est vrai que le

Père Gaubil, versé dans la langue et l'histoire de la Chine, et le voyageur Carver contredisent ce fait. Cependant, l'histoire postérieure des Chinois donne à penser qu'ils ont eu autrefois des flottes qui ont pu passer au Mexique par les Philippines; et les Japonais, naviguant d'une île à une autre, ont pu arriver ainsi aux Indes occidentales. Lors de l'expédition de Vasquez de Coronado (1539), il vit dans les mers du Nouveau-Mexique quatre navires dont la proue était ornée d'or et d'argent, et dont les capitaines firent entendre qu'ils avaient été trente jours sur mer, avant d'arriver : ce qui a fait penser qu'ils venaient de la Chine. Selon Pedro Menender de Avilez, on aurait trouvé sur les bords de la mer du Nord les carcasses de navires chinois, et on aurait vu dans le port *Guatusco* (Mexique), des négociants vêtus de soie qu'on a dû supposer aussi être Chinois.

Je ferai remarquer à ce sujet, que le beau monument pyramidal, dans les environs de Guatusco, nommé *el Castillo*, est un de ceux qui auraient le plus d'analogie avec l'architecture chinoise.

Ces relations deviennent encore plus probables par l'analogie reconnue entre beaucoup de mots chinois et américains, par certaines choses usuelles communes aux deux nations, par certains usages et par la ressemblance des traits, selon Garcia, dans son ouvrage intitulé *Origen de los Indios*.

En effet, sans parler en ce moment des langues, certains peuples d'Amérique, à l'instar des anciens habitants du nord de l'Asie, enlèvent le crâne de leurs ennemis vaincus, ou les font périr dans de longues tortures. Ils marchent en file, un à un, comme les Kamtschadales. Ils se tatouent comme les Tunguses de Sibérie. Ils se rasent la tête comme les Tartares, en réservant une touffe de cheveux. Les canots canadiens ressemblent aux canots tungusiens. Les uns et les autres élèvent de grands tertres ou *tumuli* pour la sépulture des morts qu'ils veulent honorer. Les Californiens, de même que les Tunguses, suspendaient d'abord leurs morts aux arbres.

Beaucoup d'autres auteurs, parmi lesquels je citerai le docteur Mitchill, ont également pensé que l'Asie, septentrionale a peuplé le nord de l'Amérique.

Il faut remarquer, à l'appui de cette opinion, qu'il n'y a point de chevaux à l'extrémité du nord de l'Asie, et qu'on n'en a pas trouvé non plus en Amérique, lors de la conquête par les Européens; que les lions, loups, ours, etc., se trouvent sur ce dernier continent, mais non pas dans les îles, ce qui doit faire penser qu'ils sont venus par le nord, quand les communications étaient plus directes, et quand les climats n'étaient pas les mêmes, tandis que les chevaux n'ont pu y passer par la même voie, puisqu'ils n'y existent pas.

A l'égard des langues, parmi les assertions de divers auteurs, Burton dit, en 1711, que les Indiens Mohawks ont un dialecte presque entièrement tartare.

M. Duponceau, président actuel de la société philosophique de Philadelphie, vient d'adresser à l'honorable M. Warden, une dissertation latine écrite par un savant mexicain, sur les langues indiennes d'Anahuac ou du Mexique, qu'il prouve avoir une grande analogie avec le chinois. C'est principalement la langue *otomie* qu'il prend pour point de comparaison. Là, ce sont non seulement des similitudes ou des identités de mots, ce que le hasard, à toute force, peut faire, mais encore ce sont des similitudes grammaticales, ce sont des formes de constructions du discours qui sont les mêmes, et c'est là ce que le hasard ne fait pas; la communication plus ou moins directe de peuple à peuple a seule pu le faire.

Avant cet important, travail de nombreuses analogies ont déja été saisies dans les divers vocabulaires dressés. J'en donnerai un certain nombre d'exemples (malgré les bornes qu'on doit s'imposer dans une dissertation telle que celle-ci), car cela n'est pas sans importance.

Sur un choix d'environ cent mots américains, pris dans différentes provinces, et reconnus identiques ou presque identiques avec des mots chinois ou des mots tartares, une cinquantaine sont des noms de peuples, peuplades ou villes; dix ou douze sont des titres donnés à la Divinité ou aux puissances de la terre; quelques uns sont des noms propres; des substantifs y figurent aussi.

Parmi les noms de peuples ou de villes : *Apaleos* ou *Apeleos*, peuple qui demeurait dans le nord de l'Asie, selon Pline, rappelle les *Apalaches* de la Floride et les *Apaches* du Nouveau-Mexique. Selon Torquemada, les mœurs de ces derniers ne différaient pas de celles des Scythes. — *Aarinchos*, nation dont parle Ammien Marcellin, rappelle *Aharrinchel* dans le Yucatan. — *Chine* et *Chinamitas* désignent aussi des Indiens du Yucatan. — *Cunchi*, ville tartare, et *Conchi*, ville du Nouveau-Mexique. — *Huyrones*, nation Scythe, et *Hurons*, nation du Canada. — *Tzinzonza*, ville du Mécoacan, et *Tzinzon*, roi qui fit construire la grande muraille de Chine. — *Tamba*, ville chinoise dans le Macao, et *Tumba*, ville du Mexique, etc.

Parmi les titres donnés à la Divinité ou aux princes, je citerai *Teu*, Dieu, chez les Chinois, et *Teutl*, chez les Mexicains, qui ont aussi *Teocalle*, maison de Dieu.—*Alcimbeg* ou *Alquimbec*, américain : la terminaison en *beg*, *bek* ou *bey*, dans la langue turque, répond à prince ou seigneur.—*Camas*, idole japonaise, et *Kemes*, idole de l'île Hispaniola.—*Cingis*, mot tartare, est aussi le nom d'un Inca du Pérou.—*Inca* ou *Inga* est le nom tartare de la famille qui donna son nom au royaume de Fingo au Japon.—*Tento* idole Japonaise du même nom que celle des Virginiens.—*Tonos*, mot japonais qui répond à roi, prince, et qu'on donne aussi au soleil, à la lune, aux étoiles; les chefs, à Hispaniola, s'appelaient *Tainos*, et les Mexicains appellent la lune *Tonah*, et le soleil *Tonatiah*.—*Toïons* ou chefs, chez les Tschutzki d'Asie, a la même signification sur plusieurs points de l'Amérique.

Parmi les noms propres, les chinois appellent leurs châteaux *Chim;* ce mot est un nom propre dans le Mexique.—*Motenzuma* est un nom japonais; par la tranposition d'une seule lettre on a fait *Montezuma*, que d'autres écrivent *Moctezuma*.—*Tatarkan*, nom de chef en Tartarie, et *Tataran*, nom d'un cacique mexicain; etc.

Parmi les substantifs, *tepe*, en langue turque veut dire montagne; au Mexique de même; ainsi, *Chapultepeque*, montagne des lièvres, *Tepexe*, *Tepeyacan*, etc.—Les Chinois appellent un esclave *shungo;* quelques tribus américaines appellent le chien *shunguioh*.—La plante découverte au Canada, en 1709, et nommée *ginseng*, était connue des naturels sous le nom de *garantognan;* or, ce dernier mot signifie *cuisse d'homme*, comme le mot *ginseng*, tartare ou chinois, signifie *cuisse d'homme*.

La terminaison en *an* est extrêmement fréquente au Mexique pour les noms de lieux; or cette terminaison est tartare ou turque; M. Jouanin dit persanne.

Les *Tschutzki*, habitant entre Colima et le détroit de Behring, sont regardés comme d'origine américaine; ils n'ont presque aucune analogie avec les peuplades asiatiques qui les avoisinent, même pour le langage. Vater, en comparant les vocabulaires des Tschutzki sédentaires avec ceux des peuples du Groenland et de Kadyak, a trouvé que ces tribus sont de la race des Esquimaux. Les Tchutzki nomades ont bien plus d'analogie, pour la langue, avec les Kosiaks; les deux tiers des mots sont les mêmes.

Au nord des Esquimaux sont de grandes peuplades, dont les langues se ressemblent et ont une grande affinité avec la langue aztéque ou mexicaine, dans la terminaison des mots et la répétion fréquente des mêmes consonnes. Ceci a été signalé d'abord par M. de Humboldt et ensuite par Vater. Sur deux cents mots des *Koluschi* et des *Ugaliachmutzi*, deux de ces peuplades, un douzième se termine comme dans la langue aztéque, en *tl*, *tli* ou *tle*. En comparant les vocabulaires de ces deux langues avec celle des mexicains, M. Vater a trouvé, en deux cents mots désignant les mêmes objets, vingt-six polysyllabes de la langue mexicaine.

Dans les temps plus rapprochés de nous, d'autres relations entre l'Amérique et les Chinois ou les Mongols ont été signalées.

Selon M. Ranking, auteur anglais, une expédition mongole dirigée contre le Japon, au treizième siècle, aurait été jetée par une tempête sur les côtes d'Amérique et se serait étendue au Pérou, au Mexique et autres lieux. En 1257, Kublai, petit-fils de Gengis-Kan, fut proclamé grand Kan des Mongols et des Tartares. Ayant conquis le Bengale et autres provinces voisines, il reçut en tribut jusqu'à cinq mille éléphants. En 1260, il s'empara de la Chine; il voulut alors s'emparer du Japon, et fit construire six cents navires capables de porter cent mille hommes. Cette expédition périt presque entièrement, par suite d'une violente tempête. En 1264, une seconde expédition aussi forte échoua par la rivalité de deux commandants. En 1275, une troisième expédition de deux cent quarante mille hommes portés par quatre mille navires, arrivée sur les côtes du Japon, fut encore anéantie ou dispersée par la tempête. L'auteur donne pour certaines ces gigantesques expéditions.

M. Ranking cherche à établir qu'une partie de ces expéditions colossales fut jetée sur les côtes d'Amérique. Garcilasso de la Vega rapporte que, selon une tradition du Pérou, des géants arrivèrent au cap maintenant appelé Sainte-Hélène, dans de grandes barques, n'ayant point de barbe, ayant de longs cheveux, et extrêmement formidables, selon les traditions que la crainte rendit merveilleuses. L'auteur part de ce point pour démontrer l'identité des Mongols et des Incas. Voici quelques uns des motifs sur lesquels il s'appuie, et qui sont tirés des langues et des coutumes. *Mango*, nom du premier Inca du Pérou, est un nom mongol, celui d'un petit-fils de Gengis-Kan, frère de Kublai.—On appelait l'épouse de cet Inca, *Mamanchik*, c'est-à-

dire, mère de ses sujets; or, *Manchika* était le nom de la reine mongole qui régnait en 1619. — Le soleil, objet particulier de l'adoration des Péruviens, était aussi adoré dès la plus haute antiquité par les Mongols. — Les Péruviens appelaient *Pacha Camac,* le créateur de toutes choses; or, *Pacha* et *Camac* sont deux mots d'origine asiatique. — Les chants des Incas, à la louange du soleil et aussi du souverain, étaient composés principalement sur le mot *aylli.* On sait qu'avant Gengis-Kan même, les Mongols avaient adopté pour la même destination le mot *allah.* — *Rama* est un dieu hindou, fils du soleil; les Péruviens appellent leur grande fête *Ramasistoa.*

Garcilasso de la Vega dit que près de Cusco, au Pérou, il y avait une portion de terre défrichée seulement par les personnes du sang royal, avec de grandes réjouissances, comme en Chine l'empereur conduit la charrue un certain jour de l'année. La coutume du palanquin est commune à la Chine et au Pérou pour le souverain. A la mort du plus célèbre monarque péruvien, Huayna Capac, on sacrifia un millier de victimes humaines pour accompagner son ombre chez les morts; l'histoire dit qu'à la mort du grand Kan Mangu ou Mango, les troupes qui portèrent ses restes à la montagne Altaï, massacrèrent tout ce qu'elles rencontrèrent, jusqu'au nombre de dix mille personnes.

La crainte causée par les éclipses de soleil et de lune, est la même au Pérou et à la Chine, et accompagnée des mêmes démonstrations bruyantes.

M. Ranking prétend fixer l'origine des *Toltèques* et des *Guatemaliens*, par les émigrations tartares qui eurent lieu vers la moitié du sixième siècle; c'est aussi, comme on l'a vu, l'opinion de M. de Humboldt; mais répétons ici que ce ne peut avoir été que par contre-coup, si l'on peut s'exprimer ainsi, ou par l'effet du refoulement des peuples septentrionaux de l'Amérique par les Tartares de la Sibérie, vers les contrées du sud qui avaient alors une civilisation très avancée.

Norwégiens, Islandais, etc. — Si l'Amérique fut plus d'une fois visitée par les peuples de l'ancien continent, du côté de l'ouest, elle le fut aussi du côté de l'est. Aux huitième, neuvième et dixième siècles, les Normands couvrirent la mer de leurs vaisseaux, et ravagèrent l'Europe d'une extrémité à l'autre. Quelquefois cependant, plus pacifiques, ils envoyèrent des colonies dans des contrées inconnues ou inhabitées. L'Islande (la Thulé des anciens), découverte par des pirates norwégiens, vers cette époque, quoique plus anciennement habitée, servit de refuge à plusieurs d'entre eux, qui y fondèrent une colonie. A la fin du dixième siècle, selon la chronique islandaise de Snorro Sturleson, adoptée par les historiens du nord, un seigneur norwégien, nommé *Eric-Raude,* fils de Thorwald, exilé d'Islande, se rendit au Groenland, déja découvert avant lui par un marin nommé Gunbivern. Il trouva cette côte américaine couverte de verdure, ce qui le porta à lui donner le nom de Groenland (terre verte).

En 1001, Biorm, fils d'Herjulf-Bardarson, cherchant son père qui était allé s'établir aussi au Groenland, s'égara et découvrit, pendant plusieurs jours de navigation, des côtes étendues jusqu'à l'île de Terre-Neuve. Ensuite, le fils d'Eric-Raude, qui avait aussi le goût des voyages, arma un navire pour retourner avec Biorm dans les mêmes parages. Ils s'établirent à Terre-Neuve, qu'ils nommèrent d'abord Vinland, parcequ'ils y trouvèrent de la vigne, et y passèrent l'hiver.

Pendant les années suivantes, Leif, autre fils de Torwald, fit d'autres découvertes sur la côte d'Amérique; il rencontra des naturels dans des canots de cuir. Une foule d'habitants, accourue sur la côte, se battit à coups de flèche contre l'équipage.

Le Groenland qui avait continué de se peupler aux dépens de l'Islande, envoya ensuite des renforts non seulement au Vinland ou Terre-Neuve, mais aussi sur la côte des Esquimaux ou du Labrador.

En 1121, un évêque Eric passa du Groenland au Vinland, pour tâcher de convertir ceux de ses compatriotes qui étaient encore païens. Passé ce temps, les chroniques d'Islande ne fournissent plus de renseignements sur ces colonies qui continuèrent de se développer.

Après 1406, ces mêmes colonies furent peu à peu abandonnées, par suite des guerres entre le Danemarck et la Suède. La colonie orientale fut détruite par les Esquimaux Skrœlingues, et la colonie occidentale le fut, à ce qu'il semble, par une révolution physique qui accumula les glaces entre le soixantième degré et le cercle polaire, de manière à interrompre toute navigation.

Le capitaine Graah, de la marine danoise, fait en ce moment un voyage de découvertes au Labrador, pour reconnaître les vestiges des anciennes colonies norwégiennes ou islandaises. Déja il a retrouvé des ruines d'églises et autres monuments intéressants.

Selon la tradition islandaise, ce sont les anciens Scandinaves qui, à des époques bien antérieures, peuplèrent le nord de l'Amérique.

Selon M. Shroeder, la ressemblance physique et le langage des Esquimaux avec ceux des Tschuder et des Samoyèdes, prouve qu'il a existé des relations directes entre le nord-est de l'Asie et le nord-ouest de l'Amérique, ce qui n'empêche pas, comme on vient de le voir, qu'il y ait eu aussi des rapports entre le nord de l'Europe et le nord du continent américain.

Beaucoup d'auteurs sont du même avis sur la population du nord de l'Amérique par le nord de l'Asie. Le même langage s'y parle ou s'y comprend, malgré les différences de dialecte. L'historien du Danemarck, Mallet, et le docteur Holland ne doutent pas que les Norwégiens, sortis de l'Islande, n'aient colonisé le Groenland, le Labrador, et ne se soient étendus jusqu'à la Virginie.

M. de Humboldt, à l'appui de l'assertion relative aux Norwégiens ou aux Scandinaves, dit que les habitants de Téochiapan, au Mexique, conservent des traditions qui remontent jusqu'à l'époque du grand déluge, après lequel leurs ancêtres vinrent du nord sous la conduite d'un chef appelé *Votan* ou *Vodan*. Ceux qui ont étudié, ajoute-t-il, l'histoire des peuples scandinaves, dans les temps héroïques, doivent être frappés de trouver au Mexique, au seizième siècle, un nom qui rappelle celui de *Vodan* ou *Odin*, qui régna parmi les Scythes, et dont la race, d'après l'assertion remarquable de Béda, a donné des rois à un grand nombre de peuples.

Une comparaison de la langue groenlandaise, originaire de l'Islande et de la Norwège, avec la langue des Esquimaux du Labrador, fait reconnaître une identité presque complète entre le langage de ces parties du nord de l'Europe et du nord de l'Amérique. Prenons pour exemple l'évangile selon saint Luc, traduit par les missionnaires pour les Groenlandais et pour les Esquimaux, et nous trouverons la plus grande partie des mots semblables dans les deux idiomes. Je vais en lire, du mieux qu'il me sera possible, un verset:

PREMIER VERSET DE L'ÉVANGILE SELON SAINT LUC, EN LANGUE GROENLANDAISE D'UNE PART, ET DE L'AUTRE, EN LANGUE DES ESQUIMAUX DU LABRADOR.

GROENLANDAIS.	ESQUIMAUX.
Ima unnibkan mattigut,	Imak unipkanting mattigut,
Tammakkoninga nangminck	Tamakkoninga nangminck
Issoanit tekkunniktut,	Kiglinganit tautulaugktut,
Kivgartortun gortullo	Kinggornganelo okautsinnik
Okautsinnut.	Kivgartolertut.

Une telle similitude nous paraît des plus concluantes.

Gallois ou Welches. — Ce n'est pas encore tout, pour ce qui concerne le nord. Les anciens historiens des Bardes Welches parlent d'une manière positive d'une colonie galloise, partie en 1170, trois cent vingt ans avant le voyage de Colomb, sous la direction de Madawk ou Madoc, fils d'un prince de Galles, et qui découvrit une partie de la côte américaine qu'on suppose être la Floride. De retour dans sa patrie, après avoir laissé une colonie de cent vingt personnes, il équipa une autre flotte de dix navires, et repartit pour la même destination. On n'eut jamais de nouvelles de cette seconde expédition.

Certains historiens ont pensé que la contrée découverte par Madoc, était le Mexique, parceque Cortès apprit de Montezuma que ses ancêtres venaient d'une contrée lointaine habitée par des blancs, et parceque plusieurs mots mexicains semblaient être des mots gallois; par exemple:

Bara, pain; *mam,* mère; *tate,* père; *dowr,* eau; *gwyn dowr,* eau blanche; *pengwin,* oiseau à tête blanche; dont nous avons fait *pengoin*, etc., etc.

On a remarqué aussi que la langue cimiaïque du pays de Galles, qui est un dialecte celtique, entre dans la composition de plusieurs idiomes de l'Amérique.

Plusieurs traditions dans la Virginie, et aussi dans le Guatemala, conservaient la mémoire d'un héros nommé Madoc.

Quelques anecdoctes rapportées par divers auteurs, roulent sur des individus de diverses expéditions qui, faits prisonniers en Virginie, ne durent la vie qu'à plusieurs phrases galloises qui furent entendues et comprises par les naturels, reconnus alors pour Gallois. D'autres traditions portent à croire que la colonie galloise établie en Floride, après bien des luttes avec les Indiens Cherokees, se retira, par suite d'un

traité, en remontant le Mississipi, puis le Missouri et ses affluents, dans des terres éloignées. Un assez grand nombre de voyageurs ont confirmé ce fait; des relations ont été faites avec plus ou moins d'authenticité, notamment par Morgan Jone, Charles Beaty, Isaac Stewart, Griffith, John Filson, etc.

Toutefois M. Warden, très difficile en fait de preuves, ne considère pas l'existence de cette colonie comme démontrée, sur-tout de celle qui aurait été chassée vers le Missouri.

Arrivant aux quinzième et seizième siècles, nous verrons peut-être l'Amérique découverte encore par d'autres navigateurs, avant la grande découverte par Christophe Colomb. Mais, hâtons-nous de le dire, ces faits, fussent-ils clairement prouvés, n'ôteront rien à sa gloire; car ce qu'ils ont dû au hasard, il le dut au calcul, à la force d'ame, au génie.

Martin Behaim, Alonzo Sanchez, Christophe Colomb. — Martin Behaim, selon M. Otto (*Transactions philosophiques de Philadelphie*), natif de Nuremberg, découvrit le continent américain en 1484, huit ans avant la première expédition de Colomb. Profondément instruit en géographie et en astronomie, il avait obtenu en 1459, d'Isabelle, fille du roi de Portugal, et régente de Flandre, un navire pour faire des découvertes, et trouva en 1460 l'île de Fayal, l'une des Açores. En 1484, Jean II, roi de Portugal, lui donna plusieurs navires. Il découvrit le Brésil, et navigua même jusqu'au détroit de Magellan. Retiré au lieu de sa naissance en 1492, il y traça un globe terrestre où il mit une terre occidentale, ainsi que les autres terres reconnues antérieurement par Marco-Polo et par Mandeville.

Quelques objections sont faites contre la vérité de ces assertions, mais elles ne sont pas convaincantes.

Au surplus, il est évident que Colomb qui, dès 1774, avait conçu son projet de découverte, et qui ne passa en Espagne qu'au refus du roi de Portugal de l'aider dans son projet, reçut plusieurs avis, plusieurs preuves qui le confirmaient dans son opinion. Des plantes, des pièces de bois travaillées, venant de l'Occident, et recueillies à de grandes distances en mer, lui avaient été communiquées par Martin-Vincent, pilote portugais; on lui avait même rendu compte d'Indiens morts trouvés dans leurs barques ou pirogues. En 1484 même, Gomara raconte qu'une caravelle fut jetée par les vents, après vingt-neuf jours de navigation, sur les côtes d'Amérique; qu'elle revint à Tercère, que tout l'équipage mourut, soit en route, soit de retour au port, excepté le pilote Alonzo Sanchez, qui mourut dans la maison même de Christophe Colomb, après l'avoir prié de dresser une carte de la côte qu'il avait découverte. Mariana rapporte un fait du même genre avec quelques différences: Un navire ayant été poussé jusqu'en Amérique, revint à Madère où le reste de l'équipage succomba. Christophe Colomb, qui avait épousé une portugaise, se trouvait alors dans cette île. Il reçut chez lui le capitaine, qui mourut et lui laissa le journal de son voyage.

En 1496, Colomb trouva lui-même sur la côte de la Guadeloupe une pièce de navire travaillée en Europe.

Il est fait mention d'une carte existant dans la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, faite par Andrea Bianco, où figurent, à l'extrémité de l'Atlantique, une île intitulée *Is de Brazil*, une autre, *Is de Antilla*, et une troisième intitulée *Is de la man de Satanaxio*.

Cette île *Antilla* figure aussi sur une carte de 1492, dressée par Martin Behaim. Elle y est placée un peu au nord du tropique du Cancer, non loin des Açores. On dit que lorsque l'Espagne fut envahie par les Maures d'Afrique, cette même île fut habitée par un archevêque de Porto et dix évêques, avec un nombre considérable de chrétiens.

Français. — Suivant les annales de Baronius, continuées par Odoric Raynaldi, des Français de la Basse-Bretagne découvrirent aussi Terre-Neuve et le Canada, un siècle avant la navigation de Colomb; et les premiers qui firent cette découverte, de retour en Europe, la communiquèrent à Jean Ier roi de Portugal. Il y est dit en outre que le pilote qui en porta la première nouvelle à Colomb, fut un ces basques qui allèrent à Terre-Neuve : Alonzo Sanchez.

Le Père *Fournier*, dans ses Mémoires de la Marine française, dit que les Normands et les Bretons, longtemps avant le voyage d'Améric Vespuce, commerçaient avec la côte d'Amérique, d'où ils rapportaient du bois de Brésil pour la teinture. Bergeron, Lescarbot et d'autres écrivains assurent que des bâtiments basques, normands et bretons faisaient déjà la pêche de la morue au banc de Terre-Neuve avant 1504.

En 1506, sous Louis XII, Jean Denys, de Honfleur, fit voile pour Terre-Neuve, dressa la carte de l'île et celle du golfe, et d'une partie de la côte du Canada.

En 1508, Thomas Aubert, pilote de Dieppe, remonta le fleuve Saint-Laurent, et amena en France un naturel des bords de ce fleuve qu'il présenta au roi.

Quelques autres faits, dans les années subséquentes, prouvent que les découvertes des Français marchèrent en Amérique presque de front avec celles des Espagnols, au commencement du seizième siècle.

ESPAGNOLS.—Mais les Espagnols prétendent aussi à des découvertes bien antérieures. Gonzalès Oviedo, se fondant sur l'autorité de Stace et d'autres auteurs anciens, prétend que, l'an 1658 avant Jésus-Christ, le douzième roi d'Espagne, nommé *Hesperus*, père d'Atlante, explora le Cap Vert et l'île Saint-Thomas; que les Indes occidentales furent découvertes de son temps et nommées Hespérides, et que le trajet du Cap Vert à ces îles était de quarante jours.

On lit dans l'histoire des Indes occidentales de Corneille Wytfliet et Antoine Magin, le passage suivant concernant les terre de Labrador et d'Estoliland. « Cette partie de la terre indienne fut la première découverte, car les pêcheurs de Friesland y abordèrent presque deux cents ans avant que les Portugais et les Castillans y naviguassent; et depuis, Nicolas et Antoine Zéni s'y rendirent l'an 1395. C'est donc à eux que l'on doit l'honneur de ces découvertes. »

POLONAIS. —On lit ensuite dans le même ouvrage, que Jean *Scalve*, Polonais, naviguant entre la Norwége, le Groenland et l'Islande, en 1476, entra dans la mer septentrionale située directement sous le cercle arctique, et vint aborder à ces terres d'Estoliland. Après lui, on passa quelques années sans y naviguer, à cause de l'extrême rigueur du climat. Un autre auteur, Belleforest, dit, dans son *Histoire universelle* (1570): « Il faut voir à qui la gloire de la découverte de ce pays boréal est due, laquelle ne doit être rapportée ni à l'Espagnol, ni aux Portugais, ni aux Français, vu que Jean Scalve, polonais, y passa l'an de notre salut 1476, long-temps avant que jamais des rois catholiques eussent envoyé Colomb ou Vespuce à visiter les terres étrangères. »

VÉNITIENS.—Plusieurs auteurs prétendent que la partie nord-est de l'Amérique fut découverte par les frères Nicolo et Antonio Zeni, vénitiens, vers l'an 1390, plus d'un siècle avant le premier voyage de Christophe Colomb. Jetés par une tempête sur le Friesland, pointe du Groenland, ils y furent protégés par un chef nommé Zichmi, qui aida l'un des frères à faire une expédition avec treize navires; il découvrit et conquit une terre nommée Titland, entre Friesland et la Norwége, et sept îles voisines. L'année suivante il alla au Groenland. L'autre frère navigua d'un autre côté et alla sur la terre d'Estoliland; selon plusieurs auteurs, ce doit être Terre-Neuve ou le Labrador.

Là se terminent les recherches dont les communications de *l'ancien* monde avec le *nouveau* ont pu être l'objet avant le commencement du seizième siècle, époque à la quelle je dois m'arrêter. C'est maintenant la civilisation plus ou moins avancée, sur tel ou tel point de l'Amérique, au moment de la conquête, qui doit être le but de nos explorations.

MONUMENTS AMÉRICAINS.

C'est par leurs monuments que les peuples anciens ont écrit leur histoire de la manière la plus durable. Les monuments ont survécu aux langues comme à la plupart des traditions. Ceux que porte le sol américain, et qui, jusqu'à une époque fort rapprochée de nous, étaient généralement inconnus, aideront puissamment à débrouiller l'histoire. Il me faudrait de bien longs développements pour en tirer, dans la question qui nous occupe, tout le parti que la science en peut tirer aujourd'hui. Je vais m'efforcer de resserrer la matière, m'abstenant de donner des preuves à l'appui des assertions, et demandant pour ainsi dire, sur plusieurs points, à être cru sur parole.

Du nord au sud du continent américain, des monuments de natures diverses attirent l'attention des historiens, en même temps que celle des archéologues.

Les Etats-Unis du nord, qui ont été jusqu'à présent explorés le plus fréquemment, offrent des vestiges de *tumuli* en terre, semblables à ceux du Nord de l'Asie, et d'immenses circonvallations, également en terre, produits d'une grande puissance de bras, mais qui n'ont aucun rapport avec les admirables monuments en pierre ou en briques de l'Amérique centrale, ou Mexique, ni avec ceux du Pérou dans l'Amérique du Sud.

Les grands *tumuli* et les circonvallations en terre dont j'ai parlé sont extrêmement nombreux, au point,

dit M. *Harris*, qu'on ne peut parcourir vingt milles, sur-tout dans la grande vallée de l'Ohio, sans en rencontrer; ils ont, avec des formes très variées, de un à trente arpents d'étendue. Les Indiens actuels sont tout-à-fait étrangers à ces sortes de travaux, et n'en pratiquent point de semblables; ils ne savent nullement leur origine; et, dans certains fossés, ou sur certains tertres, on trouve des végétations d'un millier d'années.

Parmi ces espèces de fortifications en terre, il faut citer celle qui se trouve près de Chillicothe, dans l'état d'Ohio: elle occupe cent acres de superficie, a une muraille en terre de vingt pieds d'épaisseur et de douze pieds de hauteur, avec un fossé ou tranchée d'environ vingt pieds de largeur. Il en existe d'autres très remarquables depuis l'embouchure du Cataragus dans le lac Erié; c'est une ligne de fortifications qui s'étend dans une longueur de cinquante milles vers le sud, et qui n'est interrompue que par des espaces vides de quatre à cinq milles. Dans la partie occidentale de l'état de New-York, on voit les traces de fortifications qui paraissent avoir embrassé au moins cinq cents acres.

Les *tumuli* du nord sont généralement plus petits que ceux des parties du sud. Les premiers n'ont généralement que dix à douze pieds de diamètre à leur base, sur quatre ou cinq de hauteur; les autres ont de quatre-vingt à quatre-vingt-dix pieds de haut et couvrent une surface de plusieurs arpents. Il existe presque vis-à-vis Saint-Louis, sur la rivière Kahokia, un *tumulus* de deux mille quatre cents pieds de circonférence à la base et de cent pieds de hauteur. Le long du Mississipi et de ses affluents, il y en a au moins trois mille, dont les plus petits n'ont pas moins de cent pieds de diamètre.

Ces immenses *tumuli*, et sur-tout ces immenses circonvallations en terre, ne rappellent-ils pas les mouvements de terrain exécutés dans le nord de l'autre hémisphère pour les sépultures, et aussi cette grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie?

Quelques rares murailles en pierre ont été aussi reconnues; elles sont construites à la manière dite cyclopéenne. On en voit, dans le comté de Perry, état d'Ohio, qui ont l'apparence de fortifications. Ce sont des rocs irréguliers, ajustés selon leurs angles ou aspérités, et qui forment un mur d'environ sept à huit pieds de haut, sur quatre à cinq d'épaisseur.

Parmi les ruines les plus importantes, on cite celles d'une ville antique dans l'état de Kentucky. Ces ruines occupent cinq à six cents arpents; mais tous les travaux dont il reste des vestiges sont en terre. Le docteur Rafinesque pense, d'après les couches épaisses de terreau qui les recouvrent, et les forêts de troisième ou quatrième crue, de cinq cents ans chacune, qui y ont pris naissance, que ces ouvrages doivent avoir environ deux mille ans, et que rien n'empêche de croire que, lorsqu'ils ont été abandonnés, ils avaient déjà cinq cents ans ou mille ans d'existence.

Dans l'état de Massachusett's, il existe une antiquité d'un autre genre; c'est un grand rocher couvert de caractères inconnus, sculptés en creux, et qu'on a supposés être phéniciens. En d'autres lieux, on trouve d'autres rochers sculptés, et aussi des roches branlantes semblables à nos monuments celtiques.

N'oublions pas non plus les momies trouvées dans l'état de Kentucky, et ailleurs, qui rappellent les coutumes des sépultures égyptiennes.

L'Amérique du Sud nous offre aussi ses merveilles monumentales, mais dans un espace plus restreint. Le Pérou, presque seul, comme l'Amérique du centre dont je m'occuperai tout-à-l'heure, a des monuments en pierre dont la description est trop généralement connue pour qu'il soit nécessaire de la reproduire ici. Je me contenterai de rappeler la forteresse de Cusco, celle de Tumbez, le château de Cannar, le temple du soleil à Cusco, celui de Callo, et beaucoup d'autres temples non moins célèbres; le mur de pierre de trente milles de longueur près de Huachacache, les grands canaux de cent vingt ou de cent cinquante lieues de long, pour l'arrosement des pâturages, les maisons en pierre à plusieurs étages, les huacas ou mausolées péruviens, et sur-tout ces deux chaussées de cinq cents lieues chacune, construites l'une sur le sommet des monts, l'autre sur le bord de la mer, avec une puissance et une rapidité qui tiennent de la magie, pour le simple voyage de l'Inca Huayna Capac, qui desirait visiter ses provinces. Ces œuvres gigantesques ne rappellent-elles pas encore cette immense muraille d'Asie construite à-peu-près dans le même système?

Dans la Nouvelle-Grenade on trouva, lors de la conquête, sinon des monuments, au moins une civilisation avancée: le temps partagé en semaines, en mois et en années, des calendriers gravés sur pierre, et des colonnes pour connaître les heures au soleil; c'est là aussi qu'on trouva la seule fonderie de métaux.

Au Brésil, quelques roches sculptées des plus remarquables, telles que celle de l'embouchure de *l'Amargoso*, et aussi celle de *l'Arvoredo*, dont les caractères, prétendus phéniciens, taillés en creux, n'ont pas moins de quarante pieds de hauteur, et se voient d'une demi-lieue en mer, sont, avec quelques débris d'édifices en brique, les seules preuves d'une civilisation antérieure.

Dans les plaines de l'Amérique méridionale on a trouvé à peine quelques tertres ou *tumuli*, qui rappellent ceux du Nord, et des roches granitiques couvertes de figures symboliques.

Naguère on avait signalé l'existence prétendue d'une ville immense, déserte au milieu des Andes du Chili, pour faire, sans doute, le pendant de la célèbre *Palenque* du Mexique; mais c'est une mystification scientifique qu'on avait essayée.

Le Mexique, voilà sur-tout là terre classique de la civilisation et des arts en Amérique, et c'est depuis peu de temps seulement qu'elle a éveillé l'attention du monde savant. Il s'agit non seulement de Palenque, la ville déserte, de huit lieues d'étendue, à palais de granit et de marbre, mais encore d'une foule de monuments et d'œuvres de sculpture qui couvrent, pour ainsi dire, toute la surface du pays.

Palenque, dont on a commencé à soupçonner l'existence, vers le milieu du siècle dernier, existe silencieuse, abandonnée au sein du Mexique, comme Memphis aux sables d'Egypte, ou Palmyre aux déserts de Syrie. En 1786, Antonio del Rio, envoyé par le vice-roi de Mexico, en constata la position au dix-septième degré de latitude nord, et au quatre-vingt-treizième degré de longitude, à quarante lieues seulement dans les terres à l'est de la baie de Terminos. Il fit déblayer quatorze édifices publics, recouverts d'arbres décrépits. En 1805-6 et 7, une expédition plus forte et mieux combinée fut ordonnée par le feu roi d'Espagne Charles IV, et conduite par le capitaine Dupaix. Cet officier avait mission non seulement d'aller reconnaître Palenque, qu'on supposait alors colonie égyptienne, et *Mitla*, qu'on supposait colonie grecque, mais encore de sillonner le pays dans tous les sens, pour découvrir et signaler les antiquités antérieures à la conquête.

Dupaix, dans trois excursions successives, parcourut près de douze cents lieues, fit de nombreuses découvertes, écrivit avec soin son itinéraire, et fit exécuter plus de deux cents dessins d'antiquités. Une grande partie consiste en pyramides, téocallis, et autres monuments imposants par leur dimension et leur forme, dont la solide construction a pu braver trente siècles, et dont le caractère d'architecture diffère de celui de tous les monuments connus sur le reste du globe.

Un coup d'œil général sur les antiques constructions dont les dessins originaux nous ont été transmis, fait voir: 1° d'immenses *tumuli*, soit en terre, soit en pierre et chaux, soit en briques, les uns sans issue apparente, les autres avec une galerie transversale, ou avec deux galeries en croix, revêtus ou non de pierres régulièrement taillées, et de dalles sculptées; 2° des *téocallis*, ou grands autels découverts, de diverses formes, en pierres taillées, et revêtues d'un solide enduit, orientées, à plate-forme unie, ou à plate-forme portant un temple, depuis quatre corps en retraite, l'un au-dessus de l'autre, jusqu'à huit corps; 3° des pyramides quadrangulaires, différentes de celles de l'Égypte, malgré la similitude de leurs principes, d'un seul corps, ou de plusieurs corps en retraite, avec des escaliers sans repos, ou avec une rampe diagonale montant de l'un à l'autre; 4° des sépultures souterraines construites en pierre, et plus ou moins ornées; 5° l'admirable pyramide de Papantla, et l'étonnant monument pyramidal de Xochicalco, sur une colline taillée en plusieurs terre-pleins, sans aucun escalier extérieur, et avec des souterrains taillés dans le roc; 6° une forteresse presque européenne, d'une demi-lieue de circuit, sur le haut d'une colline de six cents pieds à pic; 7° des ponts de construction cyclopéenne, un entr'autres dont l'arche est formée de deux pierres curvilignes; 8° des aqueducs en pierres taillées; 9° une foule de statues et bas-reliefs sculptés en pierre calcaire, en granit, en jade, en porphyre; 10° enfin les monuments presque grecs de Mitla, et les monuments à demi égyptiens de Palenque.

Dans l'impossibilité de donner, même par aperçu, une idée de tous ces monuments, qu'il me soit permis de faire une courte description du grand temple de Palenque.

Sur une éminence, vers le milieu de la ville, s'élève une masse de construction pyramidale, assise sur une base présentant un parallélogramme, consistant en trois corps établis en talus l'un au-dessus de l'autre. Cette base a mille quatre-vingts pieds de tour et soixante de haut. Elle est construite en pierre, chaux et sable. Au milieu de la façade qui regarde l'Orient, se trouve un large escalier en pierre, qui conduit à l'entrée principale du temple. Cet édifice a deux cent quarante pieds sur les grands côtés, cent quarante-

cinq sur les petits, et trente-six d'élévation, ce qui donne, y compris la base pyramidale, une hauteur totale de quatre-vingt-seize pieds. Les murailles ont quatre pieds d'épaisseur, et sont construites en pierres d'une très forte dimension. La grandeur des portes varie; rien n'indique qu'elles aient jamais été pourvues de ferrures, ou fermetures quelconques, et cette absence se remarque aussi dans tous les autres bâtiments de Palenque. Les fenêtres sont de forme très variées et généralement fort petites. Les voûtes ont vingt pieds d'élévation et forment toutes un angle tronqué au sommet, terminé par de grandes pierres posées transversalement. Les toitures sont formées par des dalles bien jointes, très épaisses, qui seraient, dit Dupaix, à l'épreuve de la bombe. Tout l'édifice est recouvert extérieurement et intérieurement d'un enduit solide et brillant, dans lequel entre l'oxide de fer; il est couronné par une large frise encadrée dans deux corniches doubles, de forme carrée. Enfin, entre toutes les portes, sur tous les piliers formant galerie autour de l'édifice, sont incrustés quatre-vingts bas-reliefs en stuc, représentant des personnages de sept pieds de proportion, et des hiéroglyphes dont l'exécution soignée annonce que la plastique avait fait chez ces peuples de grands progrès. Cette vue extérieure offre une magnificence à laquelle l'intérieur répond. Des salles immenses, ornées de bas-reliefs en granit dont les personnages ont douze pieds de haut, des hiéroglyphes sculptés, des cours, des souterrains ornés aussi de sculptures, une tour carrée à quatre étages, dont l'escalier est soutenu par une voûte à plein ceintre, telle est l'esquisse des principaux traits qu'offre ce temple, jadis témoin de pompeuses solennités, aujourd'hui couvert de ronces, tapissé de lianes à travers lesquelles s'élancent quelques aloès à longues tiges, et qui n'a d'autres habitants que les oiseaux de proie qui s'en sont emparés.

D'autres édifices rivalisent avec celui-ci de richesses, de majesté, et partagent avec lui l'abandon dans lequel s'achève silencieusement leur ruine.

Quel peuple a pu élever de semblables merveilles, à une époque si reculée, que lors de la conquête du Mexique, les peuples de Montezuma, qui avaient déja leur antiquité, avaient totalement perdu la tradition de cette cité jadis si florissante, et que les nombreux historiens du Nouveau-Monde, soit européens, soit mexicains, pendant près de trois cents ans, n'en soupçonnèrent pas même l'existence?

Les monuments de Palenque, de même que tous les anciens monuments du Mexique, sont construits sur le même principe que ceux de l'ancienne Égypte, c'est-à-dire en talus. Ce principe de solidité, joint à la qualité et aux dimensions des matériaux généralement employés, devait naturellement leur assurer une durée égale, et cependant ils sont dans un état de décrépitude plus avancé; la raison veut donc qu'on en conclue, même en tenant compte de la différence de climat, que leur antiquité est au moins aussi grande.

Les hiéroglyphes sculptés sur les édifices de Palenque, bien qu'ils aient une similitude originaire avec ceux de l'Égypte, n'ont rien de commun avec ceux-ci par la forme; et ce qui est non moins surprenant, c'est que les hiéroglyphes aztèques, ceux du peuple de Montezuma, écrits sur papier d'agave, n'ont pas non plus avec eux d'analogie de forme. Cela conduit encore à reconnaître leur extrême antiquité. La comparaison que j'en ai faite amène aussi une donnée historique qui n'est point encore à négliger. Dans les manuscrits hiéroglyphiques aztèques, j'ai vu fréquemment la représentation graphique des anciens autels, pyramides ou téocallis qui servaient au culte; sur l'escalier est souvent un guerrier aztèque, montant, le fer et le feu à la main, pour détruire le temple qui, pour l'ordinaire, s'élevait sur la plate-forme. Il faut reconnaître là l'action des vainqueurs qui exterminent jusqu'au culte des vaincus. C'est ainsi que la religion des Toltèques et des autres populations que nous commençons à connaître vers le sixième siècle, religion qui prescrivait des offrandes de fruits et de fleurs aux dieux du pays, fut remplacée par l'horrible culte des Aztèques, ou Indiens de Montezuma, dont les dieux ne pouvaient se rassasier de sang humain.

Je dois faire remarquer encore qu'à Palenque, le système des édifices consacrés au culte est totalement différent de celui du reste de l'ancien Mexique. A Palenque tous les temples sont couverts, et il n'y a point de pyramides proprement dites; dans tout le nord du Mexique, au contraire, tous les temples sont découverts: ce sont les grands autels, oratoires ou pyramides tronquées, sur la plate-forme desquelles se célébraient les cérémonies religieuses.

Une chose importante à observer dans l'étude des diverses races d'hommes, c'est la forme de la tête des anciens habitants de Palenque, représentée dans leurs bas-reliefs en marbre, en granit ou en stuc. Non seulement ils semblent macrocéphales comme certaines populations d'Asie, mais encore la ligne, depuis le bas du nez jusqu'au haut du front, décrit pour l'ordinaire un quart de cercle presque parfait. Ce caractère qui

se retrouve chez d'autres nations d'Amérique et d'Asie, est ici incomparablement plus prononcé qu'ailleurs. Ce sera encore un sujet d'étude pour les physiologistes en même temps que pour les historiens.

Je me résume, messieurs, dans les propositions suivantes, savoir : premièrement, que la population primitive de l'Amérique doit nous rester tout aussi inconnue que la population primitive des autres parties du globe.

Secondement, que la plus ancienne de toutes celles dont il reste aujourd'hui des traces, est celle de Palenque, du Guatemala, du Yucatan.

Troisièmement, que cette population a été la plus civilisée de toutes, et la plus avancée dans les arts; et qu'elle doit nous causer la même surprise ou la même admiration, soit que sa civilisation ait été son propre ouvrage, ait été originaire du pays, soit qu'elle l'ait reçue par des communications directes d'Asie ou d'Égypte.

Quatrièmement, que cette contrée du Mexique a pu être, il y a trois mille ans, au milieu de l'Amérique, ce qu'étaient l'Assyrie ou la Perse en Asie, l'Égypte en Afrique, la Grèce en Europe; c'est-à-dire des foyers lumineux de civilisation, entourés, cernés, de près et de loin, par la barbarie des peuples sauvages.

Cinquièmement, que plus tard, mais avant le quinzième siècle, une succession de divers peuples est venue en Amérique, par colonie ou par invasion, soit par mer, de l'est ou de l'ouest, dans les parties du centre et du sud, soit plus directement dans les parties du nord.

Sixièmement, que c'est par le nord surtout que les colonies ou les irruptions, avant le quinzième siècle, ont eu lieu en Amérique, et que c'est par là que les Tartares, et les Mongols principalement, ont refoulé vers le Mexique les populations qui étaient plus septentrionales.

Septièmement, enfin, que l'Amérique découverte par les Européens au commencement du seizième siècle, l'avait déja été un grand nombre de fois, selon ce que nous savons aujourd'hui, ou même selon ce que nous ne savons pas : semblable à un immense vaisseau gisant au sein des mers, et pris à l'abordage de tous les côtés et à toutes les époques.

Au milieu des faits nombreux dont j'ai présenté le résumé, je n'ai pu entrer dans les détails historiques donnés par les écrivains espagnols et autres, sur les peuples américains dont on étudia les mœurs et coutumes lors de la conquête. Ce n'était pas là pour moi l'antiquité de l'Amérique. Les historiens tels que Torquemada, Clavigero, Gomara, La Vega, et beaucoup d'autres, ont recherché l'histoire, les mœurs et coutumes civiles ou religieuses des peuples modernes que nous trouvâmes occupant le territoire américain; et ces choses qui méritent plus ou moins confiance, sont généralement connues.

Je me suis appliqué à des choses plus anciennes, plus vastes et moins connues; les faits que j'ai signalés ne sont pas, à proprement parler, une histoire de l'Amérique avant la conquête, mais ils prouvent qu'à cette époque l'Amérique avait déja une histoire bien ancienne, et peut-être serviront-ils un jour à la débrouiller.

La discusion ayant été ouverte, plusieurs membres de l'assemblée ont présenté les observations suivantes.

M. le baron de Roujoux.—L'orateur que vour avez entendu, a cité une opinion qui tendrait à faire croire que la mer Noire, ou Pont-Euxin, gonflée par les eaux des fleuves qui s'y précipitent, aurait fait irruption dans la Méditerranée qui, à son tour, se serait reversée dans l'océan Atlantique, en forçant les barrières que lui opposait la terre au lieu dit le Détroit de Gibraltar.

Or, Messieurs, il est reconnu par des expériences certaines que, nonobstant les fleuves nombreux qui se jettent dans l'Océan, le niveau de cette mer immense reste constamment toujours le même. La mer Caspienne, qui reçoit les vastes fleuves que lui envoient les monts Ourals et les fleuves qui parcourent la Tartarie, loin de se gonfler, et de menacer d'une inondation les terres voisines, paraît, au contraire, se retirer de ses rivages.

Ces deux exemples ne suffisent-ils pas pour démontrer que les eaux du Pont-Euxin n'ont pu s'élever au-dessus du niveau qui leur fut attribué par la nature, et forcer successivement diverses barrières avant de se précipiter dans l'Océan?

De plus, pour arriver à un pareil résultat, il faudrait admettre un moment déterminé, où les fleuves auraient commencé à couler, et peu à peu auraient élevé le niveau de la mer Noire : or, Messieurs, les fleuves et la mer, dans l'état actuel de la science géographique, nous semblent avoir exactement la même anti-

quité; l'une n'a pas précédé les autres, et ils paraissent s'être conduits de tout temps, ou du moins de temps appréciable, comme ils se conduisent aujourd'hui.

M. Farcy.—L'opinion combattue par M. de Roujoux est celle de Tournefort, qui lui-même s'appuie sur Diodore de Sicile : je n'ai approuvé ni contesté cette assertion, je n'ai fait que la citer. Je ne pense pas, au reste, que l'irruption, si grande qu'elle eût pu être, eût élevé le niveau de l'Océan de six pouces, ou même d'un pouce. Sur ce point, je suis d'accord avec M. de Roujoux.

M. Auguste de la Pylaie.—Malgré les faits cités par M. Farcy, l'île de Terre-Neuve n'a jamais pu être un pays à vignes. Sa végétation consiste en sapins septentrionaux, en bouleaux chétifs, en mousses et lichens: végétation morne, chétive, languissante, qui constitue le caractère de la région glaciale du globe, région qui commence vers les soixante et quelques degrés de latitude, et remonte au-delà.

J'ai vu, j'ai observé Terre-Neuve en naturaliste, pendant trois années; j'y ai trouvé la neige couvrant le sol dès la fin de novembre, et ne fondant que l'année suivante, depuis le milieu d'avril jusque vers la fin de mai; c'est seulement au dix juin que, comme sur les sommets du Saint-Bernard, du mont Blanc, du Saint-Gothard, la végétation commence à nous manifester les signes d'une nouvelle vie par le retour d'une verdure animée, et là aussi cette végétation s'éteint après une durée de trois mois et demi. Les graines sont déposées sur le maigre terreau de bruyère qui constitue le sol, la garantie de la reproduction de l'espèce.

Tout ce qui n'est pas là forêt d'arbres résineux et de bouleaux mêlés de quelques saules dans les bas fonds, n'est que lacs et marais spongieux. Ce sol est vierge, et aucune catastrophe physique ne s'y révèle par l'aspect géologique des lieux. La végétation est donc d'essence primitive.

J'ajouterai à ces preuves l'impossibilité physique de la production spontanée de la vigne, sur ce sol de latitude tempérée; mais sous le climat arctique, j'ajouterai la preuve non moins péremptoire fournie par la température du sol. Cette température, dans les puits, est de trois à quatre degrés au-dessus de zéro, et il faut dix à douze degrés pour que la vigne puisse croître et prospérer.

Je conclus deux faits certains, que ce n'est pas Terre-Neuve qui est l'île couverte de vignobles, où le navigateur cité a pu aborder; et que ce ne pourrait être qu'une des Açores, où son navire aurait été poussé par des vents de nord-ouest, si fréquents et si impétueux dans ces parages, ou peut-être même l'île de Madère.

M. Farcy.—On a attaché trop d'importance à ce que j'ai dit du vin de Terre-Neuve; les annales de Sturleson donnent comme une chose constante qu'au douzième et au treizième siécle on trouvait la vigne dans cette île, mais probablement chétive et ne produisant que de mauvais vin; du reste, elle a pu encore dégénérer ou même disparaître par l'influence du climat[1].

M. De la Pylaie.—Il n'existe pas, dans toute l'île une seule plante qui se rattache à la famille des vignes.

M. G.-D. de Rienzi.—Dans son discours extrêmement remarquable sur l'antiquité de l'histoire d'Amérique, M. Farcy a cherché à établir qu'il existe une très grande analogie entre les langues américaines et celles de l'Asie, parcequ'il a trouvé quelque ressemblance entre plusieurs mots de ces diverses langues. Je ne puis admettre l'opinion de M. Farcy, car je pense que dans tous les idiomes il y a des mots entièrement semblables, sans que pour cela l'un ait emprunté à l'autre. Cette similitude ne saurait prouver une grande affinité entre les langues, si l'on ne découvre pas entre elles également une similitude de syntaxe et de prononciation.

Quant au rapport que M. Farcy a cru exister entre la langue mexicaine et les langues chinoise et tatare, je le nie totalement. Il n'y a aucune espèce d'analogie entre le chinois et les langues d'Amérique, sauf ces ressemblances banales de mots dont je viens de parler. Du reste, je prierai l'honorable orateur de me dire ce qu'il entend par langue tatare et par langue mexicaine; je connais plusieurs langues établies au Mexique, et l'on ne doit pas confondre, en Asie, le djagataï, le turk, le mandchou et le mongol.

[1] Au commencement du quinzième siècle, il y a apparence que les glaces furent accumulées par une révolution quelconque, entre le soixantième degré de latitude et le cercle polaire : ce qui changea sans doute, d'une manière sensible, la température de ce climat, et dut le refroidir au moins jusqu'à Terre-Neuve, située au cinquantième. Si les glaces eussent été, aux dixième et onzième siècles, ce qu'elles sont aujourd'hui dans ces parages, les navigateurs norwégiens n'eussent pas donné à ces terres arctiques le nom de Groenland, Greenland ou *Terre Verte*, et celui de Winland, Vinland, ou *Terre de Vin*.

M. Farcy. — On nie l'analogie entre les langues tatare, chinoise, et mexicaine: je maintiens qu'elle existe. A cet égard je citerai de nouveau le travail important que vient de recevoir le savant M. Warden, de M. Duponceau, de Philadelphie. Ce travail contient la preuve de la ressemblance des langues chinoise, tatare, et mexicaine, non seulement par des mots, mais encore par des constructions grammaticales.

M. de Rienzi. — Quand on parle de ressemblance entre les langues, la première chose à faire c'est de s'entendre sur ce que l'on désigne sous le nom de langue tatare et de langue mexicaine.

M. Farcy. — On ne peut faire ici un cours de langues. Une langue mexicaine est celle que parlent les Mexicains; on a trouvé qu'il y avait entre elle et les autres langues que j'ai citées de la ressemblance : je crois qu'on a raison; et, pour le prouver, je m'appuie particulièrement sur les travaux transmis récemment par le savant président de la Société philosophique de Philadelphie. C'est contre cela qu'il faudrait argumenter.

M. de Rienzi. — Quand on se met derrière un bouclier, on rend l'attaque difficile pour ceux qui, comme moi, veulent éviter le champ des personnalités. Cependant je persiste à dire qu'il n'existe aucun document authentique qui prouve les rapports dont on parle. Il ne suffit pas de similitude dans les mots, il faudrait encore une similitude de phrases, une syntaxe pareille, une prononciation semblable. Jusqu'à présent il n'y a de ressemblance que dans un petit nombre de mots.

On a également cité les monuments comme preuve : je réponds que les édifices du Mexique ont une aussi grande ressemblance avec les monuments gigantesques des Hindous qu'avec ceux des Chinois, qui ne sont que passagers. Je n'ai vu guère de la Chine que Canton; mais, si l'on excepte la grande muraille, il n'existe pas en Chine de grands monuments, comme on en rencontre dans l'Inde, l'Égypte et l'Amérique. Je pense donc qu'on ne saurait s'appuyer sur les travaux architectoniques des Chinois, pour établir les rapports qui font la base de la savante dissertation de M. Farcy.

M. Farcy. — J'approuve fort la défiance du préopinant sur les similitudes, puisque j'ai déclaré moi-même que, malgré l'analogie avec les Égyptiens et les Grecs, je n'admets pas cependant de rapprochement direct. A l'égard des Chinois, je ne cite qu'un exemple qui établira peut-être la certitude. C'est près de Guatusco, au Mexique, que l'on remarque le monument qui ressemble le plus à ceux des Chinois. Il est probable que c'est dans ce lieu que venaient les négociants vêtus de soie dont j'ai parlé, et qui naviguaient trente jours pour arriver à ce continent.

DISCOURS

DE M. EUGÈNE DE MONGLAVE

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'INSTITUT HISTORIQUE,

SUR

LES DEUX QUESTIONS CI-DESSUS PROPOSÉES

AU CONGRÈS HISTORIQUE EUROPÉEN[1].

J'essaie, Messieurs, de soulever à mon tour un coin du voile dont l'orateur qui m'a précédé à cette tribune a déchiré devant vous une immense partie. Je viens vous parler aussi de l'Amérique avant la conquête des Européens. J'ajouterai d'abord quelques mots à ce qu'il vous a dit de l'Atlantide.

Parmi les Arpedonaptes, les plus éclairés d'entre les Égyptiens, il existait une classe qui s'occupait exclusivement de géographie; elle connaissait les cartes dont les Mingréliens ne firent usage que long-temps après.

[1] Voir ces deux questions énoncées, page 41.

Ce fut elle qui parla la première de la grande île atlantide. Les prêtres de Saïs ne fournirent pas seulement à Solon des détails sur sa position géographique, ils lui dirent aussi qu'au-delà existait une terre ferme située à l'occident de l'Afrique.

Platon, dans ses dialogues de *Timée* et de *Critias*, ne fit que copier le poëme de Solon. Il décrivit seulement, peut-être avec plus de détails que son prédécesseur, la position de l'Atlantide. Qu'on me permette d'extraire de son travail quelques fragments nécessaires à ma démonstration. Je n'emprunte à aucune traduction connue; je traduis moi-même, pour plus de sûreté : « Nos livres, dit Platon, dans le premier des deux dialogues cités, nos livres racontent comment votre république a résisté aux efforts d'une puissance qui, sortie de la mer atlantique, avait injustement envahi toute l'Europe et toute l'Asie, car alors cette grande mer était guéable. Sur ces bords s'élevait une île située vis-à-vis des Colonnes d'Hercule. Cette île était plus étendue que la Libye et l'Asie ensemble. De là, les voyageurs pouvaient passer à d'autres îles, d'où on se rendait sur un continent qui s'alongeait à l'opposite. Dans cette île atlantide il y avait des rois dont le pouvoir était grand; il embrassait les autres îles, des portions du continent, les pays du côté de la Libye jusqu'en Égypte, et le territoire du côté de l'Europe jusqu'à Tyrrhenia. Ces forces rassemblées ont tenté de soumettre votre patrie; elle en a triomphé; elle est restée maîtresse en dedans des Colonnes d'Hercule. Mais, sont venus des tremblements de terre, des inondations; tous ces guerriers ont été engloutis en un seul jour, en une seule nuit, et l'Atlantide s'est abîmée dans les flots. La mer qui la couvre n'est point navigable; elle n'a été explorée par personne; il s'y est formé peu à peu un limon provenant de l'île submergée. »

Voici maintenant comment le même Platon s'exprime dans le dialogue de *Critias* : « Rappelons-nous, avant tout, qu'il y a neuf mille ans une guerre terrible s'alluma entre ceux qui habitaient en dehors des Colonnes d'Hercule et ceux qui vivent en-deçà. Notre république conduisait ces derniers. Les autres obéissaient aux rois de l'Atlantide, île immense, plus étendue, comme nous l'avons dit, que la Libye et l'Asie, ne formant aujourd'hui qu'un limon infranchissable, produit par les tremblements de terre. C'est Solon qui a raconté cette majestueuse histoire; il la tenait des prêtres égyptiens; le manuscrit, ajoute Platon, existait autrefois chez mon grand-père; il est maintenant chez moi, et je l'ai lu dans mon enfance.... Les rois de cette contrée avaient amassé des richesses si grandes, que pas un prince n'en eut d'égales avant eux, et que probablement aucun n'en possèdera de semblables dans la suite. Ils avaient, sur plusieurs points, des mines solides ou fusibles[1], particulièrement d'*orichalque*, métal que l'on ne connaît plus, mais qui chez eux était très abondant, métal le plus précieux de tous après l'or. Des forêts produisaient en abondance toutes sortes de bois de construction. On y trouvait, en outre, des plantes odoriférantes, des sucs délicieux, de belles fleurs et d'excellents fruits... Le principal temple de la capitale était revêtu d'argent et couvert d'or. »

Tel est le rapport de Platon ou plutôt de Solon son prédécesseur.

Aristote (*de Mirabil.* page 1157) raconte que les Carthaginois trouvèrent, au-delà des Colonnes d'Hercule, une grande île abandonnée, couverte de forêts produisant les meilleurs fruits, et coupée de rivières fort poissonneuses. Cette île était à plusieurs journées de distance de leur pays. On y débarqua à différentes reprises, on y forma quelques établissements; mais le sénat, craignant qu'un autre peuple ne vînt partager les avantages de cette découverte, défendit, sous peine de la vie, de s'y transporter.

Ælien (lib. III, *Var. Hist.* 18) dit, d'après Théopompe, qu'au-delà de notre hémisphère il existe un continent d'une grandeur immense et presque infinie.

Plutarque (lib. *de facie in orbe Lunæ*) confirme le même fait, en ajoutant qu'au-delà des îles atlantides on trouve un grand continent.

Diodore de Sicile (liv. VI, chap. 7) dit positivement : « A plusieurs journées de distance de la Libye, on trouve dans l'Océan une île très étendue et très fertile, parsemée de montagnes, arrosée par des fleuves que les vaisseaux peuvent remonter. Cette île, séparée sans doute du reste de l'univers, dans des temps très reculés, et demeurée depuis inconnue, fut découverte par des Phéniciens qu'y poussèrent des vents violents. Les Tyrrhéniens songèrent à s'y établir, mais les Carthaginois s'y opposèrent.

De tout ce qui précède, il résulte que, vis-à-vis des Colonnes d'Hercule, s'élevait une île immense appelée l'Atlantide.

Serait-ce, comme le bon Bailly l'a sérieusement prétendu (*Lettres sur l'Atlantide*), je ne sais quelle con-

[1] Probablement du mercure.

trée d'Asie, voisine de la mer Rouge? Mais cette hypothèse, la plus folle que tête humaine ait pu concevoir, n'est-elle pas depuis long-temps reléguée dans le domaine des extravagances scientifiques?

Serait-ce seulement, comme quelques modernes l'ont cru, les Canaries, les îles Fortunées, connues des contemporains d'Homère et d'Hésiode, dont le dernier parle dans son *poëme des Jours* (vers 169 à 172), et que Pindare célèbre dans ses Odes (*Olimp.*, od. XI, vers 127)? Mais les Canaries, si voisines de l'Afrique, ne sont-elles pas plutôt des débris de ce continent que des restes de l'Atlantide? Si des débris de l'Atlantide existent, ne les retrouve-t-on pas plutôt dans les Açores lancées plus avant dans la pleine mer? Quant à l'île entière, elle occupait un bien plus vaste espace, d'après les témoignages que je viens d'invoquer, puisqu'elle était plus grande que la Libye et l'Asie ensemble.

Serait-ce l'Amérique elle-même, comme beaucoup d'autres écrivains l'ont soutenu? Rien, dans les récits des anciens, ne confirme cette opinion. L'Atlantide était à trop peu de distance des Colonnes d'Hercule pour que ce pût être l'Amérique actuelle.

D'ailleurs, Solon, Platon, Ælien et Plutarque ne disent-ils pas positivement qu'au-delà de l'Atlantide, ou des îles atlantides, s'étendait un vaste continent? Or, que peut être ce vaste continent si ce n'est l'Amérique? Entre ce vaste continent et le monde connu des anciens, était jetée la vaste Atlantide, dont Platon, d'après Solon, raconte l'engloutissement à la suite de tremblements de terre et d'inondations.

Mais l'existence de cette Atlantide, qui a disparu depuis si long-temps, n'est-elle pas un conte inventé par Platon dans l'effervescence de son imagination poétique? N'est-ce pas quelque mystérieuse allégorie dont le sens caché nous échappe? Diodore de Sicile mérite-t-il grande confiance, à en juger par le seul titre de son livre, et quand il avoue lui-même qu'il n'a voulu que compiler des rapports vagues et peu sûrs?

A cela, quelques faits répondront mieux que tous les raisonnements :

Parmi les causes que l'on a mises en avant pour expliquer le phénomène des courants, il faut compter les dépressions que couvre la mer, et ces bancs sous-marins qui, pareils aux plateaux terrestres, occupent souvent une étendue immense. Cette cause, considérée dans son acception la plus simple, peut servir, jointe à d'autres, à résoudre l'un des plus intéressants problèmes que nous ait légués l'antiquité : l'existence de l'Atlantide.

Si, parmi les causes qui produisent les courants, nous admettons, ce qui d'ailleurs est aujourd'hui incontestable, la présence de bancs sous-marins; si, à cette cause, nous joignons quelques preuves tendant à démontrer qu'au-dedans de ces courants la mer offre une profondeur beaucoup moins grande qu'en dehors, on ne pourra nous contester que là existe une terre, une contrée submergée à la vérité, mais qui autrefois a pu dominer la surface des eaux dont elle est recouverte aujourd'hui.

Aux nombreuses hypothèses imaginées par les naturalistes et les philosophes du dix-huitième siècle, pour expliquer la formation des montagnes, en a succédé une qui a reçu l'assentiment de l'Europe savante; c'est la théorie du soulèvement. Or, il est démontré, d'après cette théorie, que souvent un soulèvement a donné lieu à ce qu'on pourrait appeler un enfoncement, ou, en termes plus scientifiques, à une dépression des terres voisines. On en a un exemple dans le bassin de la mer Caspienne, qui se trouve aujourd'hui à trois cents pieds au-dessous du niveau de l'Océan, position due au soulèvement du grand plateau de l'Asie centrale. Dire que c'est à une catastrophe analogue qu'est dû l'engloutissement de l'Atlantide, et avancer ensuite quelques faits naturels pour fortifier ce dire, c'est peut-être une chose hardie, mais qu'on ne peut qualifier d'absurde, quand elle a été mûrement examinée, quand elle repose enfin sur des preuves, peu abondantes encore, mais qui suffiront, selon moi, pour changer en certitude ce qui n'est que probabilité.

Entre le onzième et le trente-cinquième degré de latitude nord, et depuis le trentième ou le trente-deuxième degré de longitude jusqu'à une grande distance vers l'ouest, les eaux de la mer Atlantique offrent une forêt presque continue de goémons ou herbes marines, dont quelques unes ont de treize à dix-huit pouces de diamètre, c'est-à-dire la grosseur de beaucoup de nos arbres de vingt à vingt-cinq ans. Cette remarque qu'il a plu à nos savants géographes d'oublier dans leurs cartes, réputées si exactes, n'avait pas échappé à l'attention des navigateurs portugais des quatorzième et quinzième siècles, ce qui valut à cette partie de l'Atlantique le nom de *mar dos sargossos*, mer des goémons, lequel nom est traduit littéralement par *mer des sargasses* sur plusieurs anciennes mappemondes françaises, entre autres sur une de 1700, par De Fer. Un autre planisphère de 1602, par De l'Isle, que j'ai vu à la Bibliothèque royale, offre, outre les Açores, un grand nombre d'îles qu'on chercherait vainement sur les cartes modernes. Si nous admettons, pour cause

de l'engloutissement de l'Atlantide, un soulèvement de la même époque, ces îles auraient été des débris non encore engloutis de la grande île submergée.

Quelques marins ont supposé que ces goémons, ces sargasses, ces herbes, sont arrachées des rocs du golfe du Mexique par l'action des flots, et entraînées en pleine mer par les courants. Mais d'où vient alors qu'elles ne présentent aucun signe de détérioration, après avoir parcouru un espace de plus de quinze cents lieues, qu'elles sont au contraire très fraîches, et que les plus vigoureuses sont précisément celles qu'on trouve le plus au sud?

Voilà donc le sol de l'ancienne Atlantide donnant encore, malgré son engloutissement, des preuves non équivoques d'une végétation colossale. L'île, d'après cela, ne serait pas submergée à une profondeur plus considérable que cinquante à quatre-vingts pieds. Pour faire concorder la superficie de ce banc avec celle de l'Atlantide, il faudrait des observations qui nous manquent. En le prolongeant jusque vers les Antilles et les Bermudes, à l'ouest, nous aurions une étendue peu éloignée de celle assignée à l'Atlantide par Platon. Nous ne possédons, pour nous fixer à cet égard, qu'une très curieuse remarque de cette même mappemonde de 1602, sur laquelle on a indiqué encore des herbes au nord-est des Bermudes et au sud de Terre-Neuve.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, ces herbes commencent vers le trentième ou trente-deuxième degré de longitude; et comme le détroit de Gibraltar est au huitième, il en résulte un éloignement de quatre cents lieues, distance qui concorde avec l'observation de Platon. Les Atlantes, d'après son témoignage, ayant acquis un certain degré de civilisation, qu'y a-t-il de surprenant à les voir entretenir de fréquentes relations avec l'Europe et l'Afrique d'une part, avec l'Amérique de l'autre?

Passons maintenant aux courants: Les eaux de l'Atlantique comprises entre l'équateur et le tropique du Cancer, ont une direction générale de l'est à l'ouest, direction qui les porte vers les côtes de la Guiane, d'où elles pénètrent dans le golfe du Mexique, pour en ressortir par le canal de Bahama, suivre une route parallèle aux côtes des Etats-Unis, courir au nord des Bermudes et sous le méridien d'Halifax, vers les Açores, prendre ensuite leur direction vers le sud, pour recommencer le même voyage. En considérant ce mouvement des eaux, on voit que le courant décrit une sorte de tourbillon, une espèce de révolution autour de l'Atlantide submergée, preuve encore, selon nous, de l'existence sous-marine de la grande île décrite par Platon.

Cette grande île une fois reconstruite, les rapports entre l'Ancien-Monde et le Monde si improprement appelé Nouveau, deviennent faciles et fréquents. Lorsque les Portugais approchèrent pour la première fois de Fayal, l'une des Açores, ils aperçurent, sur un de ses mornes les plus élevés, une statue colossale qui étendait le doigt du côté de l'Amérique, comme pour en indiquer la route aux voyageurs à venir. Tous les historiens portugais décrivent cette statue; tous les poètes lusitaniens la chantent; elle a été sur-tout célébrée avec un charme inexprimable par l'auteur du *Caramuru*, cette sauvage épopée du Brésil. J'ai lu quelque part que la statue avait été transportée à Lisbonne; là, exposée long-temps à la vénération populaire, et qu'enfin, un jour, elle avait disparu sans qu'on en eût pu garder vestige.

Au reste, l'Atlantide n'est pas le seul point par lequel la communication paraît avoir été facile entre les deux hémisphères. Si le nord de l'Amérique et le nord de l'Asie n'ont pas été entièrement unis dans des temps plus ou moins reculés, du moins est-il constant aujourd'ui qu'il y a eu de fréquents rapports entre ces deux langues de terre. Plusieurs expéditions parties de la Chine dans cette direction, ne sont pas revenues, et l'on a cru retrouver, quelques siècles après, des visages chinois dans la partie opposée de l'Amérique. Une tribu entière de Mongous-Karaïtes a disparu de l'Asie; et l'Amérique a montré une tribu semblable se reproduisant sur le rivage voisin. Je regrette que le temps et les exigences de cette tribune ne me permettent pas de m'appesantir sur ce sujet vraiment curieux, mais trop légèrement exploré jusqu'à ce jour.

J'ai montré comment les rapports avaient pu être fréquents entre l'Europe et l'Afrique d'une part, et l'Amérique de l'autre, au moyen de l'Atlantide, et entre l'Asie et l'Amérique par le nord. Dès-lors, qu'y a-t-il d'extraordinaire à voir les mêmes mœurs, les mêmes langues, les mêmes religions se répandre sur les deux rivages.

Deux nations très éloignées peuvent sans doute se ressembler à quelques égards, dans leur manière de vivre, sans qu'il y ait eu des relations entre elles; mais aussitôt qu'on trouve chez deux différents peuples, dont on prouve d'ailleurs la communication, une ressemblance frappante de coutumes fantasques et quel-

quefois atroces, et contraires à la nature, qu'en conclure, sinon qu'ils se les ont prises et empruntées les uns aux autres? Il n'est pas probable que des nations entières aient pu, sans se consulter, imaginer d'elles-mêmes des usages bizarres et pourtant semblables, tandis qu'il n'est que trop ordinaire de voir des usages ridicules et superstitieux s'accréditer au loin, et trouver des sectateurs. Ce rapport même de singularité entre deux nations prouve qu'elles ont fait un échange fraternel de mœurs, d'usages, de coutumes, qu'elles ont vécu sous une inspiration commune ou dans une étroite liaison.

Cela posé, cherchons consciencieusement si nous ne retrouvons pas, dans l'ancien continent, des traces nombreuses des coutumes les plus générales du Nouveau-Monde.

Le dogme d'un bon et d'un mauvais principe a dominé chez tous les anciens peuples de l'Orient: il existait dans nos contrées sous l'influence du paganisme. L'imagination ébranlée et craintive dressa des autels aux dieux bons pour les remercier, et aux esprits malfaisants pour détourner leur colère. Aujourd'hui les Esquimaux, les Caraïbes, presque tous les peuples de l'Amérique méridionale professent le dualisme, comme les Kalmaks, les Tatars, les Mogoles et les Chinois. Les noms varient souvent; le culte reste le même. Partout on garde le souvenir d'un état complet d'harmonie qui aurait précédé le chaos, suite du péché originel ou de l'avilissement de la créature; car Dieu, disent les sauvages, ne peut créer le mal. De là la croyance aux mânes; de là le culte des morts, répandu des deux côtés de l'Atlantique.

L'autorité se transmet de la même manière chez différents peuples des deux hémisphères. Dans le Calecut, dans le Malabar, long-temps le fils n'a pas succédé au père; ce droit appartenait au fils de la sœur: même loi régit encore la succession royale dans la plupart des états de l'Afrique, depuis le Sénégal jusqu'au Rio-da-Volta. Traversons l'Atlantique nous trouverons à l'époque de la conquête, cet usage établi chez les chefs d'Haïti, et aujourd'hui même dans l'Amérique septentrionale, chez les Iroquois, les Hurons, les Natschés, le long du Missisipi. Ces différents peuples allèguent pour raison qu'il est plus probable que les enfants de la sœur du roi sont de sang royal que les enfants du roi lui-même.

L'usage d'ensevelir des vivants avec les morts a envahi les deux hémisphères. Hérodote signale cette barbarie chez les Scythes du Boristhène; Lucien, chez les anciens Grecs; César, chez les Soldures, nation gauloise; Olof-Dantin, chez les anciens Danois et les anciens Suédois; M. de Guignes, chez les Hoeiques, nation turque. En Asie, on la retrouve chez plusieurs peuples, et la domination anglaise a jusqu'ici fait de vains efforts pour la déraciner complètement. Les pays de Vhidah ou Juidah, et de Benin, sur cette partie de la côte occidentale de l'Afrique qui se rapproche le plus de l'Amérique orientale, ont adopté cette malheureuse superstition. Même inhumanité en Amérique, en divers lieux et à diverses époques, dans l'île de Darien, à Haïti, au Pérou, au Mexique et chez les Natschés.

Des deux côtés de l'Atlantique, vous retrouvez l'épreuve du fer chaud et de l'eau bouillante. Elle existait chez les anciens Scythes, chez les Scandinaves, chez les Kalmaks, chez les Franks de Charlemagne, chez les empereurs grecs de Constantinople, en Espagne, sous les Visigoths, et dans une grande partie de l'Asie. Elle existe encore, d'après plusieurs voyageurs, chez les Siamois, dans le Tunquin, parmi les Indiens de Calecut, et en Afrique chez les Cafres, les nègres de Guinée, de Mozambique et de Loango. On l'a remarquée en Amérique chez un grand nombre de nations du sud; tantôt ils trempent la main dans l'huile bouillante, tantôt ils l'enferment dans un vase plein de serpents, tantôt ils la plongent dans l'eau bouillante pour en retirer un anneau. Cette dernière épreuve, singulière, unique, avait lieu aussi autrefois chez les Franks, au rapport de Grégoire de Tours, liv. I, chap. 18.

L'usage de se faire couper ou raser les cheveux, en signe de deuil, était commun chez les païens. Dieu, dans l'Écriture sainte, l'interdit à son peuple par l'organe de Moïse. Hérodote l'attribue aux Scythes du Boristhène. Ovide nous peint ainsi la douleur d'Hécube; Pétrone, celle de la matrone d'Éphèse. En Amérique, les Caraïbes se coupent les cheveux pour le même motif; les femmes se les font raser. Les sauvages de la Virginie et du Brésil, les Apalaches et les Iroquois observent le même usage.

En Asie, les anciens Mogoles, les Telengutes et les habitants de Jakuzk en Asie, les Lapons du nord de l'Europe, les Vidahs de la partie occidentale de l'Afrique, détruisent les cabanes de leurs morts. Les Caraïbes les renversent, persuadés que, si quelqu'un se hasardait à les habiter, les ames des défunts reviendraient les tourmenter sans relâche.

Strabon rapporte que les habitants du nord de l'Espagne s'alitaient après les couches de leurs femmes. Diodore en dit autant des anciens Corses; Apollonius de Rhodes, des Tibareniens, peuples de l'Asie-Mi-

neure; Marc Paul, des indigènes d'Arcladam. En Amérique nous retrouvons cette coutume bizarre chez les Caraïbes, à Surinam, et chez plusieurs tribus du Brésil.

Dieu défendit aux Juifs de suivre l'exemple des Égyptiens en portant des stigmates en l'honneur des fausses divinités. Chez les Thraces, au rapport d'Hérodote, le tatouage était le signe caractéristique des personnes d'extraction noble. Nous le retrouvons, d'après Ammien Marcellin, chez les Huns; d'après Claudien, chez les Pictes et les Gelons; et chez les Scandinaves, d'après Tacite. Nous le découvrons encore en Asie, dans l'île Formose, dans le Mindanao et dans le Méangie; en Afrique, dans quelques peuplades au-delà de Tunis, près de la rivière de Gambra, dans le royaume de Widah; en Amérique enfin, chez une multitude de tribus du nord et du sud.

Les Scythes, suivant Hérodote (liv. IV, pag. 64), coupaient la tête de leur ennemi tué dans le combat, la dépouillaient et buvaient dans le crâne. L'historien russe Nestor raconte que Swœtoslaw défit Cur, prince des Petscheneges, le tua, et fit faire de son crâne une coupe. Alboin, roi des Lombards, ayant vaincu le roi des Gepides, ne le traita pas autrement. Il en fut de même, suivant M. de Guignes, d'un roi des Tatars-Geougens ou Awares, à l'égard du roi Mignoto, chef des Tatars-Kaotches. En Amérique, cet usage barbare est répandu de la baie d'Hudson, au détroit de Magellan, et la civilisation seule le fait peu à peu disparaître.

Les Pagœi, nation indienne, tuaient les vieillards, les personnes infirmes, et les mangeaient. Les plus anciens habitants de la Sardaigne, dont l'histoire fasse mention, avaient une loi qui obligeait les enfants à tuer leurs parents âgés de plus de soixante-dix ans. Hartknoch raconte la même chose des anciens Prussiens. L'historien Kranz parle d'une comtesse de Mansfield qui vivait au quatorzième siècle, et qui, en traversant les bois de Lunebourg, sauva un vieillard que ses fils étaient sur le point de tuer, croyant faire, suivant l'usage du pays, une action méritoire. Chez les anciens Scandinaves, les vieillards se précipitaient du haut des rochers dans la mer; et leurs parents leur rendaient souvent ce service, quand ils n'en avaient pas eux-mêmes la force. Les Esquimaux et les Groenlandais les étranglent. Les Kamtschadales, les habitants de Jakuzk et les Hottentots les laissent mourir de faim dans une cabane abandonnée. Tous ces usages existent en Amérique, dans la Colombie, sur-tout aux environs de l'isthme de Panama, dans la Guiane et chez plusieurs tribus du Brésil.

Le feu, par son éclat, par sa chaleur, par la vertu qu'il a de purifier les corps, a dû donner une grande idée de l'Être suprême. L'Écriture compare Dieu au feu, et dit qu'il apparut sous la figure de cet élément à Moïse, à Daniel, aux apôtres. Nous voyons le feu employé aux cérémonies de la religion chez les Chaldéens, les Scythes, les Grecs et les Romains. Nous trouvons des vierges veillant à la conservation du feu chez ces trois derniers peuples, et presque par-tout la peine de mort les menace si elles le laissent éteindre. Cette grande vénération pour le feu était sur-tout répandue chez les Guèbres et les anciens Persans. Les Grecs entretenaient des pyrophores ou porte-feux à la tête de leurs armées. En Amérique, chez les Natschés, même culte, des temples et des porte-feux. Chez les anciens Péruviens, des temples au soleil, bâtis par Manco-Capac, un feu sacré et des vestales traitées comme à Rome.

L'Asie a ses sorciers, les *Schamans*, que Strabon appelait *Cermanes,* prophètes, ou religieux, ou médecins, dont les grimaces, les contorsions, les tours de force ont pour but de faire descendre l'esprit saint sur les hommes. Les sorciers, prophètes ou médecins, chez les sauvages de l'Amérique, se livrent dans le même but aux mêmes grimaces, aux mêmes contorsions, aux mêmes tours de force. Ceux du Brésil veulent qu'on danse autour d'eux; alors ils se démènent de cent manières bizarres, et lançant la fumée du tabac à la face des danseurs, ils s'imaginent leur souffler l'esprit de sagesse.

Les Chinois ont le nez épaté, les yeux petits, les joues saillantes, la bouche large, peu de poils, les dents petites, les épaules carrées, le corps trapu. Ce portrait est exactement celui des Péruviens. Même similitude entre les Brésiliens primitifs et les Tatars.

Les Péruviens avaient quatre grandes fêtes annuelles, dont la principale se célébrait à Cuzco, après le coucher du soleil; la deuxième et la troisième, au temps des deux équinoxes; la quatrième n'avait pas de jours fixes. Quels singuliers rapports avec les fêtes des Chinois et avec leurs sacrifices aux deux équinoxes! Même manière de compter l'année au Pérou, au Mexique, qu'en Chine, qu'en Égypte. Année de trois cent soixante-cinq jours, dix-huit mois de vingt jours, plus cinq jours de fête, semaine de treize jours, siècle de quatre semaines d'années ou de cinquante-quatre ans.

Au Pérou, le cacique s'intitulait *fils du soleil,* comme l'empereur de la Chine, et il prétendait descendre de cet astre.

Aux environs de la ville de Cuzco, il y avait un arpent de terre dont le défrichement était défendu. Il était destiné au cacique et à sa famille, qui seuls le cultivaient de leurs mains. L'empereur de la Chine est le premier laboureur de ses états.

D'après Garcilasso de la Vega, un grand dragon était représenté dans les temples du Pérou. On voit encore un dragon dans les armes et sur les bannières de l'empereur de la Chine.

Les hiéroglyphes du Mexique, bien que d'une nature différente de ceux de l'Égypte, les rappellent quelquefois dans leur forme générale et dans leurs détails. Lors de l'entrée de Cortès à Mexico, Moctezuma envoya à sa rencontre des artistes du pays chargés de peindre et d'écrire sur des toiles de coton ce qui frapperait leurs yeux et leurs oreilles.

Les Mexicains et les Péruviens employaient un autre moyen pour remplacer l'écriture; c'étaient les *quipos*. Le mot *quipu* signifie littéralement nœud, et, dans un sens plus étendu, *compte, détail, abrégé de quelque chose*. On trouve la même coutume chez les Bratyki, ou Burattes, peuple de la Sibérie, voisin des Chinois; les Chinois eux-mêmes ont anciennement employé les quipos, de diverses formes et de diverses couleurs, comme ceux de l'Amérique.

Je crois qu'il est difficile de contester le rapport qui résulte de ces comparaisons, et les conséquences qu'on en peut tirer. Il y aurait donc eu, il y a des siècles, des relations fréquentes entre les Péruviens et les Chinois. Mais par où ont-elles eu lieu, si ce n'est par l'océan Pacifique? Je ne crois pas, sans doute, que ce trajet ait pu être fait sans points d'arrêt, mais plutôt, que les voyageurs, de quelque côté qu'ils soient venus, ont rencontré sur leur route des îles où ils ont eu le temps de se reposer et de rafraîchir leurs équipages. Un auteur estimable, qui s'est acquis une réputation méritée par ses recherches sur la littérature et l'histoire des peuples orientaux, M. de Guignes, que j'ai déja cité, prouve par des faits incontestables que les Chinois avaient établi un commerce florissant dans l'Amérique septentrionale, dès l'an 458 de l'ère chrétienne. Engel et Robert de Vaugondy partagent cette opinion.

Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'à l'époque où des flots de peuples, trop généralement appelés barbares, se précipitaient vers le midi de l'Europe occidentale pour en changer la face, un même travail de reconstruction s'opérait dans l'Amérique, et que des nations inconnues se précipitaient, du nord au sud, dans le Mexique, dans le Pérou, pour faire table rase des anciens usages, et substituer une civilisation nouvelle à l'antique civilisation; car il est temps d'en finir avec ces dénominations de barbares et de sauvages que les peuples, plus ou moins civilisés, se jettent réciproquement à la face; tout est relatif ici-bas, et en histoire le bien et le mal dépendent bien souvent de l'appréciation, bonne ou mauvaise, de ceux qui tiennent la plume.

Autre rapport entre l'Ancien et le Nouveau-Monde: parmi les Européens établis en Amérique, un bruit se répandit sur la prétendue existence d'un pays d'or; et les vains efforts, renouvelés sans cesse pour découvrir cette contrée, donnèrent lieu à des expéditions nombreuses. L'*El-Dorado* a été pour l'Amérique ce que la *pierre philosophale* a été pour nos aïeux: là on a perdu beaucoup de temps pour chercher de l'or sans en trouver; ici l'on n'en a pas moins perdu à s'efforcer d'en fabriquer, sans pouvoir y réussir. Ces recherches ont produit, d'une part, de nouvelles contrées, et, de l'autre, de nouvelles lumières. Par-tout les hommes sont les mêmes; mais par-tout aussi la Providence prouve qu'elle sait tirer parti même de leurs erreurs et de leurs folies.

Si, malgré la distance énorme qui se trouve entre la Chine et le Pérou, il existe une si grande conformité entre les peuples de ces deux pays, doit-il paraître étonnant que cette ressemblance et cette analogie soient encore plus frappantes entre les habitants de l'Amérique orientale et les Africains qui sont vers le couchant de l'ancien monde, puisque la distance qui les sépare est beaucoup moindre? Il règne d'ailleurs constamment dans cette partie de la mer Atlantique un vent d'est qui a repoussé plus d'une fois les vaisseaux européens du but de leur voyage, et les a forcés d'aborder au Brésil. Il y a mieux, c'est que Rio de Janeiro, situé sous le 33e degré 56 minutes de latitude méridionale, et le 42e degré 45 minutes de longitude occidentale, fait encore aujourd'hui avec l'Afrique un commerce considérable, que les peuples du Brésil entretenaient avec elle longtemps avant la découverte du Nouveau-Monde, ainsi qu'avec les habitants de l'île de Madère, située sous le 32e degré 33 minutes 33 secondes de latitude septentrionale, et sous le 16e degré 45 minutes 45 secondes de longitude occidentale.

Les femmes des Hottentots, comme celles des Caraïbes, afin de garantir leurs jambes de la piqûre des

épines et des chardons, les enveloppent, depuis la cheville du pied jusqu'au genou, de petites bandelettes larges d'un doigt, de cuir d'agneau en Afrique, de toile de coton en Amérique.

En Afrique et en Amérique, les hommes et les femmes se passent un anneau aux narines, ou s'élargissent démesurément la lèvre inférieure et le bas de l'oreille, en y introduisant, dès l'âge le plus tendre, un cylindre de bois. De part et d'autre, on se tatoue, et souvent sur les deux rivages le dessin du tatouage est le même.

Lorsqu'une veuve, chez les Hottentots, veut se marier en secondes noces, elle est obligée de se faire couper une jointure des doigts pour chaque mari qu'elle prend après la mort du premier. Dans l'isthme de Darien, les maris, à la mort de leurs femmes, se coupent le bout d'un doigt, en sorte que l'inspection seule de leurs mains indique s'ils sont veufs, et combien de fois ils ont été mariés. Les Tucumans se font mutiler les doigts de la main gauche toutes les fois qu'il meurt un de leurs parents.

Les Hottentots, les Caraïbes, les Brésiliens courbent les membres de leurs morts, de manière que leur figure, en cet état, est à-peu-près celle de l'enfant dans le sein de sa mère. Notre collègue à l'Institut historique, M. Debret, dans son savant voyage au Brésil, a retracé, avec le bonheur ordinaire de son crayon, l'aspect d'une momie ainsi disposée dans une énorme jarre de grès.

Les nègres, en Afrique, observent, pour tout ce qui concerne la religion, les mêmes usages que les Américains. Aussi tous ceux qu'on transporte dans le Nouveau-Monde, pour y être vendus comme esclaves, aussitôt qu'ils ont pu réussir à rompre leurs liens, et à se jeter parmi les tribus américaines, s'y trouvent-ils, pour ainsi dire, de retour au milieu des leurs, avec leurs croyances, leurs prêtres, leurs rites et leurs temples. La démonstration de cette vérité nous entraînerait beaucoup trop loin. Ceux d'entre vous qui seraient curieux de comparer les différentes religions de l'Afrique et de l'Amérique, peuvent consulter avec fruit les relations curieuses que nous a laissées le prêtre hollandais Candidius.

Je ne m'appesantirai pas, non plus, sur les rapports fréquents qui existent entre les beaux-arts de l'Ancien et du Nouveau-Monde, sur les ressemblances des temples mexicains, péruviens, grecs et égyptiens, sur les hiéroglyphes des deux hémisphères, et sur cette double chaussée des Incas qui descend l'Amérique méridionale dans presque toute sa longueur. Je n'aurais rien à ajouter à tout ce que M. Farcy vous a raconté de ces merveilles. J'ai vu l'inscription colossale de l'île Sainte-Catherine dont il vous a entretenus, et je me suis perdu avec mes compagnons de voyage dans les cavités de chacune de ces lettres monstrueuses. Le travail de M. Debret, qui retrace ce monument, est d'une exactitude parfaite. On a attribué cette inscription aux Phéniciens, parcequ'en Amérique, comme en Europe, on a la manie de tout attribuer aux Phéniciens. Je l'ai examinée, non pas de près, car de près elle est illisible, mais à une certaine distance, et de là j'ai clairement déchiffré le mot *nefas*, en caractères du treizième siècle, espèce de colonne d'Hercule jetée là par je ne sais quelle main inconnue, comme pour dire au navigateur : *Défense d'aller plus loin ; tu ne passeras pas!*

A l'égard des langues, je ne prétends pas qu'un historien qui veut remonter à la source de la population d'un pays, soit obligé de savoir parfaitement tous les idiomes actuels du monde, ni toutes les langues anciennes; mais il n'est pas douteux que pour bien établir les rapports des deux hémisphères sur ce point, il serait nécessaire de trouver un homme instruit, en état de dresser une table de comparaison des langues de l'un et de l'autre. Il ne serait point impossible d'en venir à bout à la longue, et de former peu à peu un recueil d'une centaine de mots pour chaque peuple. C'était l'opinion de La Condamine. Un pareil vocabulaire deviendrait plus utile que le *Pater noster,* dont nous avons des traductions sans nombre, que Chamberlayne, compilateur anglais, s'est donné la peine de recueillir. Quelque pieux qu'ait été le but des traducteurs, il faut convenir que, ces peuples n'ayant point de mots propres pour exprimer les termes de notre morale et de notre métaphysique, il était impossible de bien traduire cette prière.

Tout le monde conviendra d'ailleurs que, lorsqu'il s'agit d'apprendre une langue quelconque, l'on doit commencer par ce qu'il y a de plus aisé; et ce n'est qu'après avoir aplani, pas à pas, les petites difficultés, qu'on peut aborder, avec succès, les plus grandes. Il semble, au contraire, que dans la collection de Chamberlayne on ait voulu suivre la marche inverse.

Remarquons encore que, si dans un recueil de synonymes on trouvait par hasard deux mots entre une centaine qui eussent une certaine analogie de consonnance, ou même de signification, il faudrait bien se garder d'en conclure que ces deux mots ont un rapport immédiat, une conformité incontestable. *Feu* en

latin se dit *ignis*, et en groenlandais *ignach*. *Oui* et *non* se disent également *bay* et *es* chez l'Escualdunac-Cantabre de France et d'Espagne, et chez plusieurs tribus de l'Amérique du Sud. Y a-t-il quelques conséquences à tirer de ces observations isolées? Je ne le pense pas.

D'un autre côté, cependant, il faut s'abstenir aussi du sentiment de ceux qui, malgré les rapports d'identité qui se rencontrent dans plusieurs mots de deux langues, en méconnaissent la ressemblance, parceque certaines lettres se trouvent transposées ou remplacées par d'autres.

Toutes ces erreurs proviennent de ce qu'on ne prend pas assez garde à la prononciation qui varie chez tous les peuples, les uns abrégeant des syllabes que d'autres alongent, et de ce qu'on néglige de noter qu'il est peu de nations qui ne possèdent dans leur alphabet des lettres que d'autres nations n'ont pas, et qu'elles ne sauraient même prononcer.

Pour réussir donc à fixer les principes invariables de l'affinité des langues, il faudrait composer une table polyglotte où les racines de chaque mot seraient rassemblées, la transformation des lettres et la différence de la prononciation sommairement expliquées, travail qui demanderait beaucoup de soin et d'exactitude. Un tel vocabulaire aplanirait bien des difficultés, et servirait à constater les conséquences que j'ai tirées jusqu'à présent des ressemblances frappantes de mœurs, de religion, de coutumes, d'arts et de monuments des divers peuples des deux hémisphères.

En attendant ce travail encyclopédique, notons en passant l'accord parfait qui existe entre la langue des Groenlandais et celle des Esquimaux. Les deux peuples s'appellent également *Innuït, hommes, habitants,* reconnaissent le même fondateur *Karalit* ou *Karlik,* et désignent par les mêmes mots le grand esprit, l'air, l'ame, le monde, le tonnerre, la mer, l'homme, etc., etc. Ils font usage d'affixes comme les Orientaux, mais ils les placent à la fin des mots. Les verbes s'y désignent par la troisième personne du présent, qui est en même temps un prétérit. Ces deux langues, au reste, sont absolument la même que celle des Vogules, habitants de la Tartarie, et la même que celle des Lapons, les plus proches voisins des Groenlandais.

Les langues des Hurons, des Agnies, des Onontagues, des Onnoiouts, des Tsonnontouan et des Iroquois ont encore une physionomie orientale bien marquée. *N* y désigne la première personne, *k* la seconde, *hou* la troisième. Elles n'ont proprement que des verbes, tout s'y conjugue : il n'y a ni substantif, ni adjectif, ni article. (Voyez Lafiteau, Sagard-Théodat, le baron de la Hontan, etc.)

Même similitude entre les langues du Mexique et celles de l'Asie. Le temps me manque pour développer mes preuves. Je voudrais pouvoir vous dire aussi tout ce qui s'est trouvé de ressemblances entre les langues péruvienne et chinoise. C'est un travail curieux et intéressant; mais l'heure qui s'écoule m'avertit que je dois céder la place à un autre. Je perds beaucoup à être forcé de me contenter d'être cru sur parole. J'avais des choses intéressantes à vous dire là-dessus.

L'observation des langues justifie donc pleinement ce que les mœurs et les monuments ont constaté, à savoir qu'il y a eu de fréquentes relations, dans des temps reculés, entre l'Amérique du Nord et l'Asie septentrionale, et entre la Chine et le Pérou. Les relations de la côte orientale de l'Amérique du Sud avec l'Afrique occidentale sont-elles moins prouvées? Je ne le pense pas.

En 1821, le ministre du Brésil, José-Bonifacio d'Andrada, qui a tant fait pour la civilisation et les arts de sa patrie, eut recours à un singulier expédient pour lever une carte de cet intérieur de l'Afrique si inaccessible aux Européens. Il emprunta un nombre considérable de nègres à diverses plantations; il les réunit en congrès; il les interrogea un à un; et cette enquête inusitée eut des résultats géographiques prodigieux. Parmi les esclaves appelés se trouvaient un ancien roi d'Afrique et un ancien grand-prêtre, qui fournirent sur-tout au ministre des détails d'un intérêt et d'une exactitude remarquables. Le travail était clos, les nègres allaient retourner chez leurs maîtres, lorsque l'idée me vint de les interroger à mon tour. J'en obtins facilement l'autorisation, et je courus au bazar où ils étaient réunis. Je les classai par nations distinctes, et, ayant rassemblé cinquante mots des plus usités chez tous les peuples, j'en demandai la traduction à chaque groupe. Il en résulta une centaine de vocabulaires africains aussi fidèles que possible, dont je me hâtai de comparer les mots à ceux des nombreux vocabulaires brésiliens que je possédais. L'expérience fut pour moi décisive. Le hasard n'invente pas d'aussi fréquentes similitudes. Certainement il y a eu de grandes relations entre l'Afrique occidentale et la côte orientale de l'Amérique du Sud. Je vous le répète, messieurs, je regrette, au-delà de toute expression, que le temps ne me permette pas de raisonner avec vous ma conviction; mais ce qui est différé n'est pas perdu; nous en recauserons l'année prochaine.

De tout ce qui précède, il résulte que Christophe Colomb, en découvrant l'Amérique, a trouvé, non pas ce qui n'avait jamais été trouvé, mais simplement ce qui avait été perdu, circonstance qui, du reste, ne diminue en rien la gloire de ce grand homme, si persécuté, si persévérant, si largement payé d'ingratitude. M. Ch. Farcy vous a parlé d'un navigateur, appelé Alphonse Sanchez, qui avait fourni à Colomb de précieux renseignements sur le monde qu'il allait chercher; notre savant collègue a oublié de vous dire que ce prédécesseur du célèbre Génois était un Français. On trouve en effet dans les annales de Bayonne la preuve qu'il avait vu le jour au pied du versant septentrional des Pyrénées, sur les bords de l'océan Cantabrique. Je suis heureux, messieurs, en finissant, de rattacher à la plus belle couronne de notre belle France un fleuron qui s'en détachait inaperçu.

N° X.

NOTIONS TRANSMISES PAR M. JUAN GALINDO,

OFFICIER SUPÉRIEUR DE L'AMÉRIQUE CENTRALE,

SUR PALENQUE ET AUTRES LIEUX CIRCONVOISINS.

M. Juan Galindo, officier instruit, au service de la république de l'Amérique centrale, et qui fut en dernier lieu commandant du district de Peten, a transmis à diverses reprises des documents précieux sur les ruines de Palenque, de Copan, etc., qu'il a visitées avec d'autant plus de soin et de facilité, que les lieux qu'elles occupent se trouvaient dans le cercle de son administration.

Les notes les plus importantes sont contenues dans sa lettre adressée à la Société de Géographie de Paris, et datée du 27 avril 1831. Nous la transcrivons ci-après :

La chaîne de montagnes, sur le sommet de laquelle s'étendent les ruines de Palenque, traverse le continent de l'orient à l'occident, depuis la source du Yalchilan, petite rivière tributaire des eaux de l'Usumasinta jusqu'à quelques lieues à l'ouest d'où j'écris; elle sépare politiquement les républiques centro-américaine et mexicaine, et naturellement les plaines unies et chaudes de Tabasco, des pays élevés et tempérés du Peten, qui restent au sud. De son extrémité occidentale, la chaîne tourne vers le sud et sépare encore la province centro-américaine du Peten de l'état mexicain de Chiapas; un morceau de ce dernier état pénètre aussi au nord de ces ruines, et là se trouve la ville de Santo Domingo del Palenque (Saint-Domingue de la Lice), qui a eu l'honneur, chez l'étranger, de donner son nom à ces ruines, qui ici sont connues généralement sous celui de *Las Casas de Piedra*.

Cet endroit se trouve à l'orient de l'isthme de Tehuantepec, un des points qui unissent les deux grands continents du nord au midi; l'état de Tabasco occupe les vastes plaines entre les ruines et le golfe de Campêche, entrecoupées par l'Usumasinta, et ses tributaires, des canaux naturels et des bouches nombreuses, qui forment tout ensemble le Suez, l'Égypte, la Méditerranée, le Nil et le Delta de cette Thèbes américaine.

Une tribu de Mayas sauvages appelés Lacandons, qui habitent un district immense dans le centre du continent, embrasse toute la partie occidentale du Peten; erre sur les bords supérieurs de l'Usumasinta et le pays qui se trouve au sud de l'endroit d'où j'écris. C'est l'unique reste des nombreuses tribus des Mayas indépendants, qui, à l'époque de la conquête espagnole, occupaient la partie orientale de Tabasco, toute la péninsule de Yucatan, et ce qu'on appelle aujourd'hui les provinces de Honduras britanniques, Livingston et le Peten, qui s'étendent sur les côtes depuis le lac de Terminos jusqu'à Omoa.

Les Lacandons sont fort peu civilisés, néanmoins ils ne sont pas trop féroces; ils emploient la langue de leurs ancêtres, qui se parle aussi chez les Indiens conquis, et même chez plusieurs autres habitants des pays qu'occupaient les Mayas au temps de la conquête. Ils s'habillent de coton et de l'écorce de l'arbre qui produit la gomme élastique, et se fient à la pêche et à la chasse pour leur principale nourriture; à la chasse, ils emploient des flèches de canne ayant des têtes de cailloux. Ils cultivent aussi de petites quantités de maïs, de cacao et de tabac, celui-ci d'une qualité fort supérieure, et qu'ils échangent pour le sel. Ils ne possèdent aucune tradition de l'antiquité, et ont presque oublié la conquête du Peten, qui n'a eu lieu qu'au commencement du siècle passé.

Les Espagnols trouvèrent les Mayas de Yucatan dans un état avancé de civilisation. Un peuple qui parlait la langue puctunc ou chol, qui n'est qu'une corruption légère du maya, possédait le pays de ces alentours; mais il n'avait aucune idée des fabricateurs de ces anciens édifices. Les Puctuncs ne furent jamais, depuis qu'ils sont connus, aussi civilisés que les Mayas, et à présent qu'ils restent conquis, ils sont dans un grand état d'abrutissement; si on leur demande qui bâtirent ces édifices, ils répondent « le diable, » et ils les regardent avec une espèce de crainte superstitieuse. Les autres habitants du pays, voyant la stupidité des Indiens, et ne connaissant d'habileté que parmi les blancs, croient qu'une race de blancs fut l'auteur de ces bâtiments et des autres antiquités du pays; mais je suis d'un avis contraire.

Les Espagnols fondèrent une ville qu'ils appelèrent Santo Domingo del Palenque, il y a un peu plus d'un siècle, parmi ces ruines, attirés par la beauté du climat et l'absence des maringouins et d'autres insectes

incommodes; mais ils trouvèrent les chauve-souris si nombreuses et nuisibles, qu'ils changèrent la situation de la ville à une lieue au nord et dans la plaine; c'est à présent un très joli endroit; ses femmes ont une grande réputation de beauté, et la longue vie de ses habitants est aussi remarquable, comme preuve de l'excellence du climat.

Les pays voisins de Tabasco et le Peten contiennent de nombreux restes d'antiquités qui prouvent qu'à une époque éloignée cette contrée était la plus civilisée de l'Amérique; je juge cette époque beaucoup plus reculée que la fondation de la ville de Mexico, au commencement du quatorzième siècle, et pour différentes raisons : premièrement, je vois que les anciens peuples de ce pays possédaient l'art de représenter les sons par des signes, ce qui était ignoré par les Mexicains; et, jusqu'à présent, je croyais qu'aucun Américain avant la conquête ne savait écrire; les Mexicains, qui auraient été nos voisins, et qui n'étaient point dépourvus de talent, auraient infailliblement appris d'ici l'art de l'écriture, si supérieur aux hiéroglyphes qu'ils employaient. Encore je suis d'avis que cette nation ancienne fut détruite par une irruption de barbares du nord-ouest, ce qui est une raison pour leur donner une époque beaucoup plus éloignée que la fondation de la ville de Mexico, en 1342, puisque j'ignore si aucune ancienne histoire ou tradition parle d'une telle irruption, ni avant ni après cette année; son antiquité doit ainsi être plus reculée que toutes nos connaissances historiques sur cette partie du monde.

A quelques lieues à l'ouest et dans la direction de la ville de Mexico, se trouve un pont de pierre sur la rivière Tulija, tributaire de l'Usumasinta; ses arches sont cachées sous l'eau, qui a séparé la rive droite du pont; la rivière a environ cinq cents pas de large en cet endroit. Ce doit être cet objet qui a donné origine à la ville fabuleuse de Pulha, dont parle Juarros dans son histoire de Guatemala. Les deux paragraphes de cet auteur sont la seule chose que j'aie vue écrite sur les antiquités de ce pays: comme c'était un ecclésiastique qui ne sortit jamais de sa ville natale, toutes ses descriptions hors de là sont fondées sur des rapports, et ses informations sur cet endroit-ci sont fort incorrectes. Il dit que ces ruines d'où j'écris étaient inconnues avant le milieu du dix-huitième siècle, ce qui est faux; je suis persuadé que, depuis la conquête, ces édifices ont été connus des Espagnols, quoiqu'ils n'aient jamais pu rien décider sur leur origine. Au lieu de n'avoir que six lieues de circonférence, cette ville ruinée a plus que cela de large. Le nom de Culhuacan que Juarros lui donne est sans autorité, puisque nous ne connaissons point ce nom-là dans tout le voisinage. Il y a une ville près de la mer dans l'état de Tabasco, appelée Cundoacan, mais à plusieurs journées d'ici.

Au nord-est, à sept lieues de distance, se trouve une cuvette circulaire, de vingt pieds de diamètre, et deux au-dessus de la plaine, mais elle en a huit de profondeur en dedans, et est à présent peuplée de crocodiles.

A une lieue de Tenosique sur le bord de l'Usumasinta, se trouve une pierre monumentale, remarquable par les caractères qu'elle contient.

Plus haut sur la rivière Usumasinta, et dans un grand souterrain sur la rive gauche, il y a des ruines extraordinaires et magnifiques que je n'ai pas vues.

Beaucoup plus loin, à l'autre côté de la ville de Flores, chef-lieu du Peten, se trouve le lac de Yachà de deux lieues de largeur, qui contient quatre petites îles, une desquelles, qui est pierreuse et élevée, ayant plus de mille pas de diamètre, est couverte de débris de pierres; le plus remarquable, c'est une tour carrée de cinq étages, chacun de neuf pieds de haut; la base a vingt-deux pas sur chaque côté; il n'y a aucune entrée ni fenêtre dans les premiers quatre étages; mais du côté de l'ouest, un escalier de sept pieds de largeur conduit jusqu'en haut. Les marches de l'escalier n'ont que quatre pouces chacune; deux portes fort basses dans le cinquième étage permettent d'y entrer à quatre pattes; et cet étage consiste en trois chambres sans toit, jointes par de semblables petites portes; quoiqu'il y ait apparence, par le son, qu'il y a au-dessous un vide, cependant il ne paraît aucune entrée aux premiers étages. Les pierres dont la tour est construite sont un peu plus grandes que celles employées dans le Palenque, mais d'une même forme, ce qui est la seule ressemblance que je trouve entre l'architecture d'ici et celle de Yachà : soit que les édifices de Yachà soient plus modernes, ou son atmosphère moins corrodante, ou pour d'autres causes; là, des parties de poutres, des portes restent encore, d'un bois qu'on appelle *jabin;* mais ici, toute espèce de bois a déja disparu, et il ne reste que des pierres et du plâtre.

L'endroit où je me trouve était sans doute la capitale de l'ancienne nation; les œuvres de ce peuple forment à présent son unique histoire; le géographe le moins instruit verra d'un coup d'œil les grands avantages que possédait cet endroit pour être le siége du gouvernement d'une nation civilisée, commerciale et étendue : la

température la plus agréable par l'élévation du lieu; en arrière un pays tempéré, capable de produire tout ce qu'on ne trouve point dans les pays chauds; et devant, les immenses plaines fertiles de Tabasco et du Yucatan. Sans parler de sa position sur le globe, entre les deux continents de l'Amérique et les deux grands océans, à une petite portée de chacun, on remarque que ce lieu est au fond du golfe du Mexique, la plus enfoncée des mers américaines, mais assez retiré de la côte pour ne pas éprouver sa chaleur incommode ni ses maladies, et possédant, dans les plaines qui se trouvent à ses pieds, un réseau d'eaux navigables qui traversent l'état de Tabasco dans tous les sens. La rivière Chacamas, qui pour ainsi dire baigne les pieds de ces murailles, est navigable et tombe dans l'Usumasinta; les rives du Catasajà, qui communique aussi à l'Usumasinta, sont à peu de lieues de distance; enfin les canaux et rivières profondes de Tabasco, et leurs embouchures nombreuses dans le golfe de Campêche, offrent toutes les facilités pour le commerce.

Je ne puis que proclamer avec enthousiasme que le héros américain, fondateur de cette métropole, devrait voir son nom placé à côté ou au-dessus de ceux d'Alexandre, de Constantin et de Pierre-le-Grand.

Le peu de curiosité des habitants actuels de ces environs fait que les ruines sont peu explorées; il n'y a que deux chasseurs indiens, Pedro Lopès et Victorio Basquès, qui en connaissent quelque chose, et ils les montrent avec difficulté, soit par superstition, soit par une autre cause inconnue. Toutes les ruines se trouvent enveloppées dans une forêt épaisse, et on pourrait passer des mois entiers à les observer de la manière la plus intéressante.

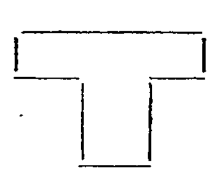
Les débris de cette ville ancienne s'étendent jusqu'à près de sept lieues sur le sommet de la chaîne; les édifices principaux se trouvent sur les endroits les plus élevés, et des escaliers conduisaient jusque-là, en partant des vallons. Il me paraît que la ville était une continuation de maisons sur la chaîne, assez séparées les unes des autres, ne contenant peut-être dans toute sa grande étendue que le même nombre d'habitants qu'aurait une ville moderne d'une lieue de large.

Les maisons se composent de galeries de huit pieds de large, séparées par des murailles de trois pieds d'épaisseur; deux rangs de galeries complètent l'édifice; la hauteur des murailles, jusqu'aux bords des toits, est de neuf pieds; et de là il y a neuf pieds de plus jusqu'au haut, qui est couvert de pierres horizontales d'un pied de largeur. Les vides entre les deux toits intérieurs se trouvent toujours remplis, quoique contenant de grandes niches; à présent ils sont généralement couverts de buissons et d'arbres de la plus grande proportion. L'épaisseur de la forêt, même dans les cours et anciennes habitations, empêche de faire l'esquisse d'une maison entière, sans compter que je suis un artiste des plus mauvais.

Les pierres dont sont construites toutes les maisons ont dix-huit pouces de long, neuf de large et deux d'épaisseur, jointes par du plâtre fin; elles sont toujours placées horizontalement, et se portent peu à peu vers l'intérieur en formant le toit; les bords extérieurs des toits posent sur de grandes pierres qui sortent de plus de deux pieds.

Il y a plusieurs portes dans toutes les salles ou galeries, et les parties qui contenaient les poutrelles sont conservées, quoique tout le bois ait disparu, là et par-tout dans les ruines; on ne trouve d'autres restes qu'en pierre et en plâtre. Les habitations doivent avoir été fort obscures, si les portes étaient de bois et fermées, puisque les fenêtres ne sont que de petites embrasures circulaires ou carrées, sans régle. On peut bien remarquer que ces architectes évitaient la symétrie, non par ignorance, mais avec préméditation.

Outre les niches dans les toits et les fenêtres, les murailles se trouvent percées par des trous de cette forme,



chacun de près de deux pieds de large; et, quoiqu'ils traversent les murailles, ils sont toujours partagés au milieu par une partie de plâtre; je ne puis imaginer leur usage; néanmoins ils sont fort nombreux. Plusieurs creux dans les murailles contiennent de petits piliers d'un pouce à six de haut, quelques uns capables de retenir l'animal le plus fort, et d'autres d'une petitesse délicate; il y a de ces piliers en haut et en bas, et pas toujours vis-à-vis l'un de l'autre.

Des *alto-relievos*, représentant des figures humaines, se trouvent en dehors, sur les pilastres qui séparent les portes; et, dans plusieurs, il est assez difficile de distinguer les hommes des femmes, puisque leur habil-

lement paraît le même : la tête ornée de hautes plumes, la poitrine et les bras nus, avec des colliers et des bracelets, quelquefois couverts d'une palatine courte, la ceinture et les cuisses dans une enveloppe pleine d'ornements, et ses bouts, finement travaillés, pendant entre les jambes qui restent nues comme les pieds. Quelques figures se distinguent par la hauteur bizarre de leurs coiffes. Tous les visages sont de profil. Plusieurs portent de longs bâtons dans les mains, surmontés par quelques objets que l'on ne peut définir. On voit aussi quelques figures assises, apparemment de plébéiens, à la suite des autres; ils ont des enveloppes à la ceinture, mais sans ornements ni coiffes. Les ceintures, etc., de plusieurs paraissent avoir été colorées, et même l'écriture était peinte.

L'édifice le plus remarquable que j'ai rencontré, et que j'appelle le Palais, se trouve près de l'extrémité occidentale des ruines; sa latitude, 19° 17' nord, et sa longitude 74° 52' occidentale du Ferrol. Il est composé de plusieurs carrés; les galeries principales courent du nord-nord-est au sud-sud-ouest, calculant la variation de la boussole, qui est de 9° à l'est. Cette direction et sa perpendiculaire se conservent exactement dans tous les édifices que j'ai vus, ce qui est extraordinaire, puisqu'elle ne provient pas de la position des rues, attendu qu'il n'y eut jamais de ces communications régulières entre les maisons. La façade du Palais contenait cinq portes, hautes et larges comme dans tous les édifices; sur chacun des pilastres qui les séparaient se trouve une figure humaine de plâtre en *alto-relievo*. J'imagine que c'est une épée qu'elle tient dans la main droite, ou une arme pareille à celles employées par les anciens Mexicains, c'est-à-dire de bois, ayant des morceaux de cailloux enchâssés dans la lame. C'est d'autant plus probable, que les anciens habitants de cette ville ne connaissaient point le fer, et qu'on trouve par-tout des morceaux de cailloux bien travaillés, semblables (mais plus grands) à ceux qu'emploient les Lacandons d'aujourd'hui pour armer leurs flèches.

La grande entrée centrale du Palais qui unit ses deux galeries de front, et sous laquelle j'ai bivouaqué, n'eut jamais de porte; son sommet est circulaire. Vis-à-vis de la seconde galerie un escalier descend à une cour intérieure, et de chaque côté se trouvent trois *bustes* gigantesques en *alto-relievo* sur des pierres penchées; la croix placée sur la poitrine d'une de ces figures, et qu'on voit si souvent dans toutes les ruines, est une circonstance fort singulière.

Dans une autre cour on voit une tour carrée, mais tout-à-fait différente de celle de Yachà, puisque celle-ci a une suite régulière de portes ou fenêtres; les degrés sont rectangulaires et conduisent en dedans jusqu'en haut; le sommet est tombé, mais la tour a encore une hauteur de cent pieds.

Dans une des galeries du Palais, il y a un tableau sur une pierre ovale de six pieds de diamètre; les figures sont en *alto-relievo*, et gardent encore les vestiges de la peinture. Une femme, vêtue à l'ordinaire et avec des pendants d'oreille, est assise, les jambes croisées, sur un sofa ou banc, qui, je crois, figure un banc de pierre, ayant à chaque bout la représentation d'une tête d'animal, comme de tigre, avec des colliers; une vieille femme, vêtue d'une palatine et enveloppe, les deux d'une étoffe bigarrée, offre à genoux, à la dame assise, une tête humaine ornée d'une seule plume[1] : le derrière de la tête est tourné vers la dame, qui la regarde fixement; pendant que l'expression de sa douleur et de son horreur est bien représentée, sa main droite est près de son cœur et la gauche reste sur sa cuisse. Quelques tablettes carrées sont inscrites dans la partie supérieure du tableau; la muraille à l'entour est de différentes couleurs; et une inscription est peinte sur la corniche en haut, formée de deux lignes horizontales de petites tablettes carrées.

Près d'ici se trouve l'entrée principale des souterrains, qui courent sous le Palais, et que j'ai traversés avec des chandelles, quoique fort incommodé des grandes chauve-souris qui infestent toutes les ruines. Au-dessus de cette même entrée sont travaillées, en *alto-relievo*, la figure d'un lapin d'un côté, et celle d'une figure humaine difforme de l'autre; toutes les deux environnées de filigrane, qui imite apparemment des rameaux et des plumes. L'architecture des souterrains est semblable à celle des bâtiments en dessus : il y en a deux étages; quelques habitants des villages voisins y ont creusé en divers endroits pour chercher des trésors, mais sans succès. Une tête au-dessus d'un des passages des souterrains indique la douleur ou le sommeil : de cette circonstance, et de ce que les souterrains contiennent plusieurs lits de pierre, je juge qu'ils servaient de dortoirs; cependant peut-être c'étaient des prisons, puisque leurs entrées sont en petit nombre, petites et faciles à garder.

[1] Selon Dupaix, c'est un don qui a plus d'analogie avec des fruits et des fleurs qu'avec une tête humaine. Il faut croire que vingt-cinq ans écoulés entre son voyage et celui de M. Galindo ont amené des dégradations nouvelles, capables de causer des méprises dans la description des objets. C'est ainsi, sans doute, qu'il faut expliquer les autres différences qu'on peut remarquer dans la suite de la présente relation.

A l'ouest du Palais, dans le vallon en bas, je vis une pierre circulaire laissée comme par hasard; elle a six pieds de diamètre et un d'épaisseur, et est tout-à-fait semblable à une pierre de moulin, mais sans trou dans le milieu; je ne puis découvrir de caractères dessus, et je ne crois pas qu'elle en ait eu, puisque ceux de ce peuple s'écrivaient toujours dans des carrés comme ceux d'un échiquier. Je ne puis pas déterminer son usage [1].

Près de deux cents pas à l'est du Palais, se trouve l'origine d'un ruisseau limpide; il sort parmi des rochers, et depuis sa source il est couvert d'une galerie, qui suit son cours pendant cent pas : ce doit être l'aqueduc (faussement nommé ainsi), dont parle Juarros. A l'endroit où se termine la galerie, se trouve une continuation d'édifices jusqu'à cinquante pas plus loin en suivant le cours du ruisseau, et où je suppose que furent des bains; la galerie protégeait la source de toute souillure.

L'édifice, que j'appelle l'*Étude*, se trouve sur une colline voisine, et plus haute que celle du Palais; sa montée est fort escarpée, mais facilitée par des degrés qui paraissent entourer toute la colline. L'*Étude* a vingt-quatre pas de long, et a cinq portes, dont la boiserie a disparu en laissant ses traces; les piliers ou murailles qui les séparent contiennent chacun des figures humaines de six pieds de haut; deux d'entre elles portent des enfants nus sur le bras droit [2], et une de celles-ci a une robe tombant presque jusqu'aux chevilles. Les murailles intérieures de l'*Étude* contiennent trois grands quadrangles de pierre, chacun divisé par des lignes en deux cent quarante compartiments égaux, de six pouces en carré, douze de haut en bas, et vingt d'un côté à l'autre, et contenant différents caractères en bas-relief. Les mêmes caractères paraissent rarement répétés dans les différentes tablettes.

Un autre édifice consacré à la religion [3] se trouve à l'est du Palais, et sur une colline encore plus haute que celles des précédents; il est formé de deux galeries; celle du devant occupe toute sa longueur, celle de derrière est séparée en trois pièces; la plus orientale a l'air d'un cachot; cependant son entrée, qui est petite, n'a aucun signe de porte; celle de l'occident est une chambre toute simple; la pièce du centre n'a point de porte, mais, à cause des *piliers* qui se trouvent dans la muraille, je suppose qu'elle se fermait avec des rideaux; cette pièce contient une petite chapelle bâtie en dedans avec un toit plat; la façade de la chapelle est formée de deux *dosses* ou *dalles* de pierres jaunes, qui laissent entre elles une grande entrée. Sur la pierre occidentale est représenté un homme qui est tourné vers la porte; sa tête est ornée de plumes et de rameaux; sur un de ceux-ci est assise une petite grue avec un poisson à la bouche; il a une palatine, des pantalons jusqu'à mi-jambe, des bandes autour des gras de la jambe et une espèce de bottes sans semelles qui couvrent seulement le derrière de la jambe; une petite figure d'homme horrible, assise, le dos tourné à celui qui est debout, n'a pas de pieds; mais ses jambes finissent en queue; onze tablettes de deux pouces et demi carrés sont inscrites en haut et en face de l'homme qui est debout, sur la même *dosse*. L'autre *dosse* de pierre contient un vieillard hideux avec une sorte de rameau ou pipe dans la bouche. Vis-à-vis de ces deux figures, il y a des piliers pratiqués dans la muraille, tant en haut qu'en bas, auxquels, peut-être, on attachait des victimes ou des criminels. En dedans, sur le dos de la chapelle, parmi du filigrane, il y a deux figures humaines, hautes de trois pieds; la plus grande place la tête d'un homme sur le sommet d'une croix [4], exactement comme celles qu'emploient les chrétiens. L'autre figure est apparemment un enfant : toutes les deux ont les yeux fixés sur la tête offerte, les pieds nus et les chevilles ornées. Derrière les deux figures, il y a de petites tablettes qui contiennent des caractères bien travaillés.

Peut-être ai-je tort de croire que c'est ici une chapelle, et qu'on y sacrifiait des victimes humaines; ces sacrifices devaient, à ce que l'on croit, s'exécuter devant de grandes assemblées du peuple; or, peu de gens pourraient en avoir été témoins, s'ils s'étaient faits dans ce lieu. Peut-être était-ce un dais sous lequel siégeaient des magistrats en administrant la justice.

Au-dessus de toutes ces chambres s'élèvent deux murailles parallèles et étroites, jusqu'à une hauteur de quatre-vingts pieds de terre; elles sont percées par des trous carrés, et on monte entre elles par des pierres saillantes jusqu'en haut, d'où il y a une vue des plus étendues sur les plaines, vers le nord.

[1] Dupaix parle de cette pierre circulaire, et dit qu'elle était primitivement incrustée, ainsi que plusieurs autres, dans les murs du palais comme ornement architectonique.

[2] Ce temple est celui que Dupaix nomme de *las Lajas*, et qu'il suppose avoir été consacré *à l'Enfance*, ou *à l'Enseignement*.

[3] C'est le temple que Dupaix appelle *Temple de la Croix*. Il y a des différences, dans les deux narrations, pour la manière dont les dalles de marbre jaunes, où sont sculptés la croix et les quatre personnages qui l'entourent, sont placées dans le sanctuaire, et aussi dans la description de ces personnages. Celle faite par Dupaix est infiniment plus étendue, et par conséquent peut faire supposer une plus grande attention.

[4] Selon Dupaix, c'est un enfant nouveau-né, sculpté d'une manière fantastique.

La physionomie des figures d'hommes sur les *alto-relievos* indique qu'ils étaient d'une race non différente des Indiens modernes, peut-être plus hauts de taille que ceux-ci qui sont d'une stature médiocre, ou plutôt petite, en comparaison des Européens.

On trouve aussi parmi les ruines des pierres pour moudre le maïs, de la même forme que celles qu'emploient les Indiens centre-Américains et Mexicains d'aujourd'hui, c'est-à-dire une *dosse* de pierre de trois pieds, travaillée du même morceau, et un manche de pierre rond assez épais, avec lequel les femmes moulent le maïs sur la *dosse*.

Quoique la langue maya ne se parle pas dans toute sa pureté dans ces environs, je suis d'avis qu'elle dérive plus particulièrement de l'ancienne nation de ces ruines, et qu'elle est une des grandes mères-langues de l'Amérique; elle est parlée encore par la plupart des Indiens, et même par les autres habitants de la partie orientale de Tabasco, du Peten et du Yucatan. On imprime des livres en maya; les curés prêchent et confessent les Indiens dans la même langue. L'oraison dominicale et le symbole des apôtres sont comme il suit, en maya:

Cayum; yanech ti Caanob, cilich cunabac a kaba: tac â uahaulil c okel, utzcinabac a uolah, ti luum, baix te ti caane; sa ca zamal kin uah toon helelae; zatez ix ca zipil, bay ca zatzic u zipil ah ziplob toone : maix a uilic calubul ti tumtabale : heuac lukezon ichil lobil. Amen.

Ocan ti uol Dios Yumbil, uchuc tumen tu zinile, yah menul Can, yetel luum. Ocanix ti uol ca Yumil ti Jesu-Cristo: u ppelel megenile, lay hichnabi ti Espiritu Santo, zihi ix ti Zuhui ixcilich Maria; tali tu chi Poncio Pilato: numci ti ya, zini ix ti Cruz; cimitun, ca ix muci, caix emi tu kaza lmetnal, limbo u cabac: Tu yoxkin caput cuxlahi ichil cimenob. Ca naci ti Chan. Ti ix culan tu noh Dios Yumbil uchuch tumen tu zinil. Ti tum likul cabin tac, u xotob u kin cuxanob, yetel cimenob. Ocanix ti uol Espiritu Santo; yetel Santa Iglesia Catolica baix u mul otmal Santoob. Uzatzalix kebanxan. U caput cuxtalix ca bakel yetelix hunkul cuxtal. Amen.

Je copie l'orthographe usitée; voici les nombres:

1 hunppel.
2 cappel.
3 yoxppel.
4 camppel.
5 hoppel.
6 uacppel.
7 uucppel.
8 uaxacppel.
9 bolonppel.
10 lahunppel.

Plus loin est un vocabulaire de la langue maya, écrit par un Indien de la ville de Flores; s se prononce *ts*, x, *ch*, et c, *q*.

La langue punctunc est parlée par les Indiens de la ville moderne de Palenque, et vers le sud-ouest, aussi loin que Tila, Guistan, etc., plus près de l'océan Pacifique; les mots suivants sont de cette langue:

King.................................Soleil.
Uh.................................Lune.
Ek.................................Étoile.
Ha.................................Eau.
Kak.................................Feu.

La langue kachiquel se parle dans l'intérieur de l'état de Guatemala; elle était celle du peuple le plus civilisé que les Espagnols trouvèrent entre le Mexique et le Pérou, sans excepter les Moscas de Cundinamarca. Juarros parle longuement de leur histoire et de leurs coutumes. Je suis persuadé que leur langue, comme celle des Quichés et Pocomans, est dérivée du maya, et encore de plusieurs des autres nombreuses langues centre-américaines que j'ignore. Voici les nombres de la langue kachiquel:

1 hoon.
2 kai.
3 oshee.
4 kahee.
5 woó.
6 wakakee.
7 wooku.!
8 wakshakee.
9 balahá.
10 lahoo.
11 hulahoo.
12 cablahoo.
13 oshlahoo.
14 caklahoo.
15 wolahoo.
16 waklahoo.
17 wuklahoo.
18 wakshaklahoo.
19 balaklahoo.
20 hoobinak.
21 hoobinak hoon.
22 hoobinak kai.
30 hubinaklahoo.
40 cabinak.
50 laoooshkal.
60 oshkal.
70 lahooum.
80 umuk.
90 lohoowokal.
100 wokal.

Signé Juan Galindo.

Dans diverses notes que M. J. Galindo nous a remises directement, lors de son passage à Paris, plusieurs choses contenues dans sa lettre imprimée ci-dessus, et d'autres contenues dans les descriptions de Dupaix, se trouvent confirmées; par cette raison, nous ne les rapporterons pas ici.

Il résulte de quelques autres notes qu'à Copan, au sud de Palenque, et à Utatlan, il y a des pyramides comme dans l'ancien Mexique. Cependant l'auteur ajoute que les descriptions partielles qui ont été faites de Copan sont plus ou moins fabuleuses. « Je suis le seul, dit-il, qui ait examiné les ruines de Copan, et qui en ait fait la relation. Elles n'ont aucune ressemblance avec celles auxquelles on a prétendu les comparer. Les édifices sont tous tombés et ne montrent plus que des monceaux de pierres. Quelques cippes ou obélisques sont encore debout. J'ai pu pénétrer dans un tombeau; etc., etc. »

Enfin M. J. Galindo nous a permis de dessiner une petite tête d'un beau travail, en jade mélangé de vert et de blanc, de deux pouces de haut, et qui atteste un talent très avancé dans la sculpture. Cette petite tête porte dans son profil à-peu-près le caractère qu'on trouve dans les profils de Palenque. Elle est creusée par-derrière, et est percée de plusieurs trous qui servaient à passer des cordons pour la porter, soit comme bijou, soit comme amulette. Le caractère *individuel* de cette petite tête si artistement travaillée pourrait faire croire que c'était un portrait, et que ces anciens peuples étaient dans l'usage de porter en bijoux l'image des personnes aimées ou révérées, comme chez les peuples d'Europe on porte cette image en médaillon, peinte en miniature. Ce qui viendrait à l'appui de cette opinion, c'est que cette tête, qui paraît très exacte, n'offre aucune des bizarreries ou des laideurs qu'on remarque dans toutes les sculptures des anciens peuples d'Amérique, lorsqu'elles se rattachent au culte, comme représentations de divinités, fétiches, amulettes, etc.[1].

[1] Voir le dessin de cette tête, *Planches supplém.*, N°14. Elle a la plus grande analogie avec celle que M. de Humboldt a fait graver, et que nous avons reproduite sous le N° 13; c'est presque le même caractère et le même ajustement de coiffure. Celle donnée par M. de Humboldt est, dit-il, en quartz vert, et est l'ouvrage des anciens habitants de la Nouvelle-Grenade. Ce rapport de forme et cette égale habileté dans l'art de sculpter des matières d'une si grande dureté ne sauraient être surprenants, puisque le Guatemala n'est séparé de la Nouvelle-Grenade que par l'isthme de Panama, et que la même population a pu se répandre dans les deux contrées. Mais on pourrait aussi penser que la petite tête donnée par M. de Humboldt a pu passer très facilement de Guatemala dans la Nouvelle-Grenade, par cet isthme qui sépare, ou plutôt qui réunit l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud.

N° XI.

EXTRAIT

DU

RAPPORT FAIT A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

EN SÉANCE PUBLIQUE, TENUE A L'HOTEL-DE-VILLE DE PARIS,

LE 15 AVRIL 1836,

SUR LE CONCOURS RELATIF A LA GÉOGRAPHIE ET AUX ANTIQUITÉS DE L'AMÉRIQUE CENTRALE [1].

Quelque faible que soit encore le progrès de nos connaissances sur la géographie et les antiquités de l'Amérique centrale, la Société peut s'applaudir d'avoir appelé l'attention des voyageurs sur cet important sujet, dans son programme de l'année 1825. C'est depuis cette époque, en effet, que le public s'occupe avec plus d'intérêt qu'autrefois, et même avec une curiosité empressée, non seulement des monuments qui couvrent les bords ou les environs de l'Usumasinta et la péninsule d'Yucatan, des races ou des peuplades auxquelles on les attribue, mais encore de tous les anciens édifices qui couvrent le sol américain, soit au Mexique, soit au plateau de Santa-Fé de Bogota, soit dans les contrées plus méridionales. Le mystère qui environne l'origine et les auteurs de ces singuliers ouvrages, sur-tout l'époque où ils ont été construits, ajoute un intérêt de plus à ces recherches. Par-tout ce sont des questions neuves à résoudre, des sujets piquants qui plaisent par leur difficulté même. C'est au point que des spéculateurs profitent déja de ces circonstances pour fabriquer des traditions, et même des *antiques* américains, comme on a fait, comme on fait encore pour l'ancien monde, malgré les progrès de l'érudition et de l'archéologie. Comme l'histoire se tait, les esprits ardents se lancent dans le champ des conjectures, tandis que les bons esprits étudient et attendent pour se prononcer. Mais tout le monde s'occupe de ces problèmes, et maintenant la curiosité ne s'arrêtera plus qu'après être arrivée à quelque résultat positif sur les origines américaines.

S'il s'agissait d'un problème de cette espèce dans l'ancien continent, trois voies se présenteraient pour parvenir à la solution : l'histoire écrite, les langues, les monuments; en d'autres termes, les écrits des historiens, l'analogie des idiomes entre les anciens indigènes et des peuples plus connus; enfin l'étude approfondie des ouvrages de l'art et du style des monuments. On peut ajouter encore les lumières que fournit l'examen du type physionomique dans les statues et les figures de toute espèce, où les natifs ont laissé leurs portraits, leur propre image; ce qui est une partie essentielle de l'ethnographie.

Ici, point d'historiens contemporains, point d'histoire proprement dite. Les écrivains espagnols sont récents et même suspects; les traditions sont confuses, contradictoires : elles présentent des dates qui diffèrent de plusieurs siècles. On signale des migrations, sans faire connaître suffisamment les races voyageuses, ni leurs noms, ni leur point de départ. Les dates qu'on leur assigne sont bien trop récentes pour expliquer de vieux monuments, déja tombant en ruine avant la conquête des Espagnols.

Quant aux idiomes, bien que plusieurs subsistent encore, tels que le Maya, le Tchol, le Poconchi, le Chorti, etc., on n'en peut tirer aucun parti, puisque l'ancienne Amérique n'a point laissé de littérature. Il n'y a, du reste, aucune preuve, pas même d'indice, malgré les conjectures plus ou moins hasardées qu'on a jetées en avant, qu'aucun des peuples indigènes ait possédé une écriture alphabétique.

Restent les monuments des arts. Nous sommes presque réduits à cette unique source d'informations. Une fois les constructions des anciens peuples d'Amérique bien connues, et supposé qu'on ait des dessins précis des sculptures, avec leur véritable style, qu'on possède des plans exacts des édifices, des coupes et des élévations géométriquement mesurées, on sera aussitôt en possession de deux résultats positifs: 1° on pourra comparer entre eux, sous le rapport de l'architecture et de la sculpture, les ouvrages des plus anciens habitants de l'Amérique centrale et du Mexique, ainsi que des autres parties civilisées du nouveau continent; 2° on pourra faire, du moins sous le rapport des ouvrages de l'art, des rapprochements sûrs et instructifs entre les degrés de civilisation des deux mondes.

[1] Ce rapport contient un examen de l'ouvrage des *Antiquités mexicaines*, et des éloges qu'il serait déplacé de rapporter ici. C'est à la suite de ce rapport que l'ouvrage a été couronné et récompensé par une médaille d'honneur décernée par la Société.

En dernier lieu, s'il est donné, un jour, de pouvoir comparer avec exactitude le caractère ethnographique des races encore vivantes de ce continent, avec le type physionomique empreint sur ces monuments, il sera possible de chercher avec quelque fruit plusieurs points de ressemblance ou d'analogie avec d'autres peuplades, soit asiatiques, soit africaines, et de sortir du vague où nous ont laissés jusqu'à présent les voyageurs et les historiens. Par-là, on pourrait espérer de clore la carrière illimitée des conjectures et des systèmes sans base, et l'on entrerait enfin dans la voie des véritables recherches historiques.

. . . .

Il n'est guère de position plus intéressante dans tout le nouveau continent, peut-être même sur le globe, que cette Amérique centrale, formant, entre Panama et Téhuantepec, un long isthme irrégulier, de près de 450 lieues de developpement, et qui, en quatre points de son étendue, renferme des rivières plus ou moins propres à rejoindre les vastes mers qu'il sépare. De quel avantage ne serait-il pas pour l'Europe de bien connaître toutes les ressources d'un sol si fertile et si bien placé, toutes ses richesses minérales, le cours de ses rivières, la hauteur des lieux et les productions de toute espèce dont l'a doté une nature éminemment libérale! Malgré tout ce que l'on a écrit sur ces contrées, et même l'ouvrage le plus récent et le plus spécial, celui de D. Dom. Juarros, on n'est encore informé qu'imparfaitement sur toutes ces matières. Aussi est-ce autant pour éclaircir la géographie du pays que pour parvenir à l'exploration des antiquités centro-américaines, que la Société de Géographie a publié son programme de 1825; c'est peut-être ce qu'ont un peu perdu de vue les personnes qui se sont transportées, depuis cette époque, au Mexique, dans l'état de Chiapa, et dans la presqu'île d'Yucatan, pour étudier les ruines. Nous sommes bien loin ici d'en faire la matière d'un reproche; car ces monuments, vraiment extraordinaires, sont dignes des recherches les plus assidues, et sont faits pour absorber toute la curiosité des voyageurs; sans parler des dangers, des fatigues et des obstacles de toute espèce qui attendent ces derniers. Mais la science réclame impérieusement des observations exactes, précises, sur l'état du sol, sur la direction des eaux, sur les lacs et les bassins divers qui se partagent entre les deux océans. Par exemple, que sait-on de positif sur le cours de la rivière des Lacandons, de Rio-Copan, de Rio-Motagua, sur les montagnes et les lacs du district de Peten, sur la hauteur de la ligne de faîte de la péninsule, sur les cavernes presque fabuleuses que décrivent Torquemada, Thomas Gage, le P. Remesal et D. Dom. Juarros; ou même sur la position d'une multitude de villages et de lieux que citent les historiens espagnols, et qu'on chercherait vainement sur les cartes?

On peut dire que tout l'Yucatan, depuis le lac Peten jusqu'au détroit de Cordova, est encore inconnu, à l'exception du littoral. Et pourtant, cette longue péninsule, divisée du N. O. au S. O., n'a guère moins de 150 lieues sur 60 de largeur. On ne sait presque rien d'exact sur le pays et la rivière de Bacalar, sur les environs de Nocacab, de Mani, etc. C'est encore le refuge presque inaccessible d'une population d'*Indios*, en partie encore insoumis et indépendants, autres que les sauvages Lacandons, tels que les Indiens Itzaës, les Tcholes, les Mopan. Il y a peut-être sur les collines de l'Yucatan des monuments antiques à découvrir. On est surpris que la Compagnie anglaise, établie sur le Rio-Balize, n'ait pas fait explorer cette rivière jusqu'à sa source la plus éloignée, c'est-à-dire jusqu'au lac Peten. Dans le Honduras, on peut en dire autant de la grande rivière nommée de trois noms, *Yare, Herbias* et *Ségovie:* toutes les notions sont confuses à ce sujet.

. . . .

Copan est le nom d'un lieu très remarquable sous le rapport des monuments et de l'histoire de l'ancienne Amérique. Une rivière de ce nom coule près des ruines. Elles le disputent à celles de Palenque, d'Utatlan, d'Uchmal et de Tulha; et cependant le lieu de Copan, la rivière de Copan ne sont pas sur les cartes. Sur une seule, on voit marquée la montagne de Copan, sans aucune indication de l'ancienne ville ni de la rivière de ce nom.

Le Mexique est beaucoup plus connu sous le rapport de la géographie et des monuments que le pays de Guatemala.

. . . .

Quand on parle des voyageurs qui ont éclairé la géographie et les monuments de l'Amérique, pourrait-on oublier le plus illustre de tous, celui qui a éveillé le premier, sur ce sujet, l'attention de l'Europe? C'est au baron Alexandre de Humboldt que nous devons l'impulsion donnée, depuis trente ans bientôt, à ces recherches. Il a vu les principaux lieux du Mexique, il les a mesurés; sa plume les a décrits, et sa rare sagacité a deviné ce qu'il n'avait pu voir.

. . . .

Le rapporteur passe ensuite en revue les auteurs qui ont traité du Mexique et de ses antiquités. Il ne fait que citer MM. *Beltrami* et *Bulloch,* qui ne se sont point occupés de Chiapa, du Yucatan et du Guatemala; mais il donne plus d'attention à *Antonio Del Rio* qui, précédé seulement de D. Ant. *Bernasconi,* découvrit les restes de Palenque en 1787, en compagnie d'Alonzo Calderon. Bernasconi y avait été envoyé en 1784; mais ses recherches n'ont point eu de résultats connus. Ce sont les manuscrits d'*Antonio Del Rio,* apportés en Angleterre par le docteur M-Quy, et publiés à Londres en 1822, avec quelques dessins, que M. *Warden* a, le premier, fait connaître en France. Le docteur M-Quy avait trouvé une partie du Mémoire de *Del Rio* dans les archives de Ciudad-Réal; l'autre était à Mexico dans les mains du général Anaya.

Vient ensuite la triple expédition de Dupaix et de Castañeda, en 1805, 1806 et 1807, la plus étendue et la plus complète de toutes.

Le rapporteur cite, en outre, vers l'année 1805, un habitant de *Palenque Nuevo,* D. Jul. *Garrido,* qui aurait écrit, sur le vieux Palenque, un ouvrage resté manuscrit, et qui serait entre les mains d'un médecin de Tabasco; puis, quelques lettres intéressantes du docteur *Corroy,* de la même province, sur cette ville antique; des travaux plus ou moins importants, envoyés ou promis par M. *Waldeck,* parti de Mexico pour explorer Palenque et les contrées environnantes; enfin les dessins exécutés avec talent par M. *Franck* au musée de Mexico, et ceux rapportés par M. *Nebel,* des Zacatecas, au nord-est de cette capitale.

Arrivant au colonel D. Juan *Galindo,* le rapporteur donne de plus grands détails sur ses travaux.

Il résulte, dit-il, des lettres de M. Galindo, qui embrassent l'espace de près de cinq ans, qu'il a donné de l'attention, non seulement aux ruines de Palenque, mais à celles de plusieurs autres points importants de l'Amérique centrale. Sa première lettre est en date du 27 avril 1831, des ruines mêmes de Palenque: c'est une description du lieu assez étendue, avec cinq feuilles de croquis des monuments, précédée d'un coup d'œil général fort intéressant sur le pays et sa situation géographique, suivie de réflexions surles langues des Mayas et des Kachiquels, et des vocabulaires de ces deux langues. L'auteur nous apprend que les curés prêchent encore aujourd'hui en Maya. Les lettres suivantes traitent en peu de pages des lieux et des matières qui suivent: l'île du lac de Yacha (ou Yashaw) entre Balize et la baie d'Honduras, le cours de l'Usumasinta, le district de Peten, enfin les ruines d'Utatlan. Une lettre datée de Guatemala renferme des observations critiques sur *Del Rio* qu'il croyait son prédécesseur unique. Cette lettre nous révèle que des terres, au sud de Palenque, viennent d'être concédées à des colons européens, d'où il résultera peut-être des moyens plus étendus et plus sûrs d'explorer les monuments, de décrire et d'observer le pays entier; comme il est possible aussi que leur établissement soit une cause de ruine pour les édifices. Il y a encore dans la série de lettres de M. Galindo, une courte notice, mais assez bien faite, sur l'Amérique centrale; une lettre de Rio-Mopan, où sont des itinéraires, un vocabulaire et une description d'Utatlan et de Mexico; enfin une lettre datée de Copan, avec dix dessins assez bien exécutés. C'est le morceau principal, et nous y insisterons un peu davantage. Il donne l'emplacement de Copan, Copante ou Copantli, lieu qui manque sur les cartes; on n'y a marqué jusqu'ici qu'une montagne de Copan, mais non pas le lieu et la rivière de ce nom. L'auteur en donne la position par 14° 39' nord, et 91° 13' à l'occident de Paris. Nous ignorons sur quelles observations repose ce calcul; mais en combinant les itinéraires donnés, on trouve que la position doit être à-peu-près vers Chiquimula. Le temple de Copan est d'une grande étendue, 653 pieds sur 524: la mesure a été prise en *vares* centro-américaines, évaluées à $0^m,848$. On trouve dans les chambres sépulcrales des vases en terre rouge vernie, renfermant des ossements humains mêlés de chaux. On remarque des figures de crocodiles gigantesques, un buste de $1^m,68$ de haut appartenant à une statue de 15 à 20 pieds de proportion. Les figures des bas-reliefs ont des sandales à courroies, des vêtements en réseau. Par-tout sont des tables et des autels sculptés, des tableaux encadrés, des symboles et des signes symétriquement rangés, sculptés et peints. La carrière d'où est sorti le temple de Copan avec les autres édifices est à 2000 mètres au nord; c'est là qu'est la grotte de Cutilca, qui doit répondre à la caverne de Tibulca de D. Juarros, et qui est moindre que celle de Jobitsina près de Peten. Là se trouve beaucoup de bois de sapin pétrifié. Copan est à 640 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'auteur donne deux itinéraires, de Copan à San Salvador, 45 lieues de 5000 *vares,* et de Copan à Guatemala, 58 lieues 1/2.

Il expose les différences ou les rapports entre Palenque, Yacha, Copan, et parle de l'ancienne peuplade des Chortis qui paraît avoir été puissante; sa langue était très répandue; l'auteur en donne un petit vocabulaire. Les Chortis étaient plus civilisés que les Quichés eux-mêmes. On parle encore le Chorti à Copan.

Les dix nouveaux dessins de M. Galindo sont, d'abord, une carte manuscrite de Palenque et des régions voisines, où nous trouvons, pour la première fois, des détails chorographiques d'un assez grand intérêt. Le cours de la rivière Usumasinta y est figuré dans une grande étendue de pays, depuis Florès et le lac de Peten, au nord, jusqu'à ses embouchures dans le golfe de Campêche et à Rio-Tabasco, rivière qui s'y précipite non loin de la mer, c'est-à-dire environ 80 lieues en ligne droite; le point de Campêche est la limite nord de la carte. Cette carte n'est probablement, en partie du moins, qu'une reconnaissance plus ou moins imparfaite du pays; mais elle est nette et précise, et nous y remarquons des détails tout nouveaux, qui sont une véritable acquisition pour la géographie. Les routes de l'auteur y paraissent tracées avec précision, et donnent de la confiance dans les parties adjacentes de la carte. En sa qualité de gouverneur du district de Peten, M. le colonel don Juan Galindo a fouillé dans les archives de Chiapa, et il a pu consulter les mappes locales. Voici les détails qu'on remarque sur sa carte: Toutes les descriptions du pays parlaient du grand cours de l'Usumasinta; mais il ne figurait sur les cartes que d'une manière secondaire. Ici, on le voit déja bien dessiné, par les 16° 35' de latitude, au lac de Muyal; il traverse des rapides; arrivé à la chaîne transversale, il se précipite par une grande chute; après quoi, il baigne la ville qui porte son nom. Au-dessous du Monte Cristo, il se divise en deux grands bras, dont l'un, sous le nom de Rio Palisada, finit au lac de Terminos, et l'autre à Victoria de Tabasco. La rivière de Tabasco qui s'y jette non loin de là, reçoit à San-Juan Batisto, le Rio Tulija qui reçoit à son tour, près de Salto de Aqua, et d'un ancien pont, la petite rivière appelée *Michol,* baignant les ruines de Palenque. La plupart des positions citées dans les descriptions des différents voyageurs, comme don Juarros et les historiens qui l'ont précédé, se peuvent lire dans cette carte, avantage qu'on chercherait ailleurs vainement. On y voit encore les cours des rivières Pacaitun, San-Pedro et autres; les affluents du lac de Terminos étudiés, les limites détaillées des provinces de Tabasco, Chiapa, Yucatan et Guatemala; enfin les gués, les cataractes et les stations des routes. L'intérêt que présente cette petite carte, dédiée par l'auteur à la Société de Géographie, fait regretter que la carte générale annoncée par l'auteur n'ait pu être finie à temps; dans plusieurs de ses lettres, il l'a annoncée, comme donnant toute la partie nord de l'Amérique centrale.

Les autres dessins, joints à cette carte, sont les suivants : 1° le plan général et une vue du grand temple de Copan, baigné par la rivière de ce nom, et vulgairement nommé *las Ventanas* ou les fenêtres; les ruines sont imposantes; elles se distinguent par beaucoup de cippes, sculptés et peints, monuments isolés, que l'auteur compare à des obélisques; 2° des plans et élévations de monuments; 3° des détails de figures qui ornent les obélisques et les autels. Les figures sont richement vêtues, leur attitude est remarquable; plusieurs sont accroupies; les figures colossales de plus de dix pieds de haut, le casque et l'habit des guerriers ne se retrouvent point dans les monuments du Mexique, ni dans ceux de Palenque; mais il y a d'autres détails tout semblables à ceux de ces derniers.

. . . .

Nous n'avons pas dû parler d'une notice comprise dans les pièces de M. Galindo, et qui concerne un personnage plus mythologique qu'historique, souvent cité par les historiens espagnols, le personnage de Votan. On sait que c'est le nom d'un héros ou chef, qui a été comparé avec Bouddha, et aussi avec Odin, qui, suivant les Indiens de Chiapa, serait le petit-fils d'un autre Noé, et serait venu de l'ancien monde avec plusieurs familles, origine de la population de l'Amérique. Ces traditions obscures sortent du domaine de nos recherches. Nous ne relèverons pas non plus l'opinion plus que hardie que l'auteur, dans son enthousiasme, a consignée en tête du mémoire sur Copan, savoir: que la race la plus ancienne de la terre est la race américaine [1]; s'il en était ainsi, il serait superflu de chercher la source de la population d'Amérique. Quoi qu'il en soit, nous devons à M. Galindo des renseignements intéressants et neufs sur les ruines d'Utatlan, de Copan, du district de Peten, et aussi sur les ruines de Palenque qu'il a visitées, un des premiers, depuis G. Dupaix; nous lui avons enfin l'obligation d'une carte de toute la région de Palenque.

. . . .

L'état de ruine où est la ville d'Utatlan est loin de pouvoir retracer la splendeur et la magnificence que Torquemada et D. Juarros ont sans doute exagérées; et la description du colonel Galindo n'en donne qu'une

[1] Selon lui, « la race des Caucasiens, qui s'arroge la plus haute antiquité, est la plus nouvelle de toutes les races; et la plus ancienne population « du globe, celle des Américains, dépérit, s'éteint, va disparaître. » La Société de Géographie, en encourageant les découvertes, n'entend pas adopter les conjectures de leurs auteurs.

faible idée. Cependant les quatre monuments ruinés qu'il décrit font présumer qu'il reste encore à voir beaucoup de choses nouvelles ; ce lieu promet de riches découvertes aux explorateurs qui y feront des fouilles et des investigations, qui interrogeront les archives locales, et qui consulteront les traditions indiennes encore subsistantes.

La description d'Utatlan, ainsi que tout ce qu'on sait de Palenque, d'Uchmal, de Copan, de Peten et de l'Yucatan, enfin les dessins qu'on possède des antiquités, montrent un art différent de celui du Mexique; cette distinction est importante. Le pays a ses limites naturelles, que la politique espagnole a confondues. Les langues ne sont pas moins distinctes, les races diffèrent; la situation géographique est aussi toute particulière, soit du côté de la mer des Antilles et par conséquent de l'Europe, soit du côté de la mer Pacifique et de l'Océanie. Pour qui a étudié les fragments de figures venant de Palenque même, il est aisé de reconnaître un type physionomique propre, en harmonie avec les dessins des monuments. Les hommes du sol ont laissé leur portrait dans les bas-reliefs, ils l'ont sculpté sur la pierre dure, ils l'ont modelé en terre cuite, et ce portrait ne ressemble ni aux Mexicains ni aux Péruviens, pas plus aux Américains du sud qu'à ceux du nord. Mais toutes ces considérations géographiques et ethnographiques ne peuvent être qu'indiquées ici, et seulement esquissées en passant.

Le peuple qui a fait les anciens monuments du Guatemala est complètement ignoré; son nom même est inconnu. Certes, on ne pourrait point comparer les institutions ni les arts de ce peuple encore obscur à ceux de l'ancien continent. Il n'a point laissé de littérature; ses monuments écrits, c'est-à-dire ceux que l'on suppose renfermer des caractères d'écriture, ne sont sans doute que des peintures symboliques, mal-à-propos comparées avec les hiéroglyphes égyptiens. Aussi, à beaucoup d'égards, et comparativement à la civilisation orientale, ces peuples et leurs ouvrages seront qualifiés long-temps encore de barbares. Toutefois, quand on considère qu'à peine familiarisés avec l'écriture alphabétique des Européens et avec la langue espagnole, les indigènes mexicains se sont mis à écrire des annales; qu'ils ont décrit leurs monuments, exposé leurs lois et leurs institutions, ainsi que la suite et la généalogie de leurs princes; que le fils et le petit-fils d'un roi du pays, nommé Chignavincelut (D. Juan Torres et D. Juan Macario), et le premier Ahzib-Kichi (D. Francisco Gomez), etc.[1], ont laissé des manuscrits historiques; que, de l'aveu de tout le monde, les natifs se sont livrés de bonne heure à l'étude de l'écriture espagnole, et ont été promptement en état d'écrire leurs traditions autrement que par le moyen des peintures symboliques; que ces mêmes hommes donnent par-là une assez haute idée de leur degré de civilisation ; enfin, qu'un originaire mexicain, M. Emmanuel Naxera, vient de publier une dissertation latine pleine d'érudition et de vues sur la langue des Othomites, on est comme forcé d'examiner avec plus d'attention tous ces monuments, toutes ces traditions, et l'on ne peut plus regarder leurs auteurs comme des barbares, ni leurs travaux comme des ouvrages méprisables. En détruisant les monuments des arts américains, en imitant l'acharnement des Romains contre Carthage, les Espagnols se sont montrés bien plus barbares que le peuple vaincu[2].

[1] D. Francis Antonio de Fuentes y Guzman, régidor de la province de Guatemala, cité par D. Juarros, tenait ces manuscrits du P. Francis Vasquez, historien de l'ordre de Saint-François ; ils ont été possédés par les descendants de Juan de Léon Cardona, nommé par Pedro de Alvarado lieutenant du capitaine-général du pays des Quichès. (Voyez Juarros, p. 162.)

[2] D. Juarros allègue la sagesse des lois des Quichès, autant que la grandeur de leurs monuments, pour prouver leur civilisation et rectifier l'opinion vulgaire sur l'incapacité des indigènes.

N° XII.

LETTRE DU PRÉSIDENT
DES
ÉTATS-UNIS MEXICAINS

AUX AUTEURS DES *ANTIQUITÉS MEXICAINES.*

Secrétariat particulier du Président. De Tacubaya, le 6 décembre 1834.

MESSIEURS,

J'ai reçu, avec votre lettre obligeante du 25 juillet dernier, les livraisons des *Antiquités Mexicaines.* Il fallait pour une publication si importante tout le talent des hommes qui l'ont entreprise, et toute leur persévérance dans les travaux auxquels ils se sont courageusement livrés. Les monuments qui, pour ainsi dire, revivent dans cet ouvrage, après un oubli de tant de siècles, vont témoigner à l'univers que les anciens peuples mexicains n'étaient pas plongés dans une ignorance tellement stupide, qu'on pût avoir l'audace de leur refuser jusqu'au don de l'intelligence.

Le temple et les monuments de Palenque sont dignes d'entrer en parallèle avec les pyramides de l'Egypte; et, soit qu'ils fussent érigés en mémoire d'événements glorieux, ou élevés par la munificence des princes, ils n'auraient pas eu moins de célébrité que les monuments égyptiens, si l'histoire avait transmis à la postérité leur origine et le nom des auteurs. Malheureusement les annales de ces peuples ne sont point parvenues jusqu'à nous, et c'est en soulevant le voile qui les couvre que vous contribuerez, Messieurs, d'une manière aussi avantageuse pour la science que glorieuse pour la nation mexicaine, à faire connaître dans le monde entier les œuvres admirables de l'antique civilisation du pays d'Anahuac.

Je vous offre mes remercîments, tant pour l'hommage que vous m'avez adressé que pour le dévouement que vous avez apporté à cette grande entreprise; et, comme une faible marque, j'ai donné ordre au ministre des relations étrangères de souscrire à dix exemplaires de votre ouvrage pour la bibliothèque de Mexico.

Veuillez agréer, etc. A. L. DE SANTA-ANNA.

N° XIII.

EXTRAIT
DU
VOYAGE EN AMÉRIQUE,
PAR M. LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND.

Les anciens ont-ils connu l'Amérique?

Homère plaçait l'Elysée dans la mer occidentale, au-delà des ténèbres Cimmériennes : était-ce la terre de Colomb?

La tradition des Hespérides, et ensuite des Iles Fortunées, succéda à celle de l'Elysée. Les Romains virent les Iles Fortunées dans les Canaries, mais ne détruisirent point la croyance populaire de l'existence d'une terre plus reculée à l'occident.

Tout le monde a entendu parler de l'Atlantide de Platon : ce devait être un continent plus grand que l'Asie et l'Afrique réunies, lequel était situé dans l'océan occidental en face du détroit de Gadès, position juste de l'Amérique. Quant aux villes florissantes, aux dix royaumes gouvernés par des rois fils de Neptune, etc., l'imagination de Platon a pu ajouter ces détails aux traditions égyptiennes. L'Atlantide fut, dit-on, engloutie dans un jour et une nuit au fond des eaux : c'était se débarrasser à-la-fois du récit des navigateurs phéniciens et des romans du philosophe grec.

Aristote parle d'une île si pleine de charmes, que le sénat de Carthage défendit à ses marins d'en fréquenter les parages sous peine de mort. Diodore nous fait l'histoire d'une île considérable et éloignée, où les Carthaginois étaient résolus de transporter le siége de leur empire, s'ils éprouvaient en Afrique quelque malheur.

Qu'est-ce que cette *Panchæa* d'Evhémère, niée par Strabon et Plutarque, décrite par Diodore et Pomponius Mela; grande île située dans l'Océan au sud de l'Arabie, île enchantée où le phénix bâtissait son nid sur l'autel du soleil?

Selon Ptolémée, les extrémités de l'Asie se réunissaient à une terre inconnue qui joignait l'Afrique par l'occident.

Presque tous les monuments géographiques de l'antiquité indiquent un continent austral : je ne puis être de l'avis des savants qui ne voient dans ce continent qu'un contre-poids systématique imaginé pour balancer les terres boréales. Ce continent était sans doute fort propre à remplir sur les cartes des espaces vides; mais il est aussi très possible qu'il y fût dessiné comme le souvenir d'une tradition confuse; son gisement au sud de la rose des vents, plutôt qu'à l'ouest, ne serait qu'une erreur insignifiante parmi les énormes transpositions des géographies de l'antiquité.

Restent, pour derniers indices, les statues et les médailles phéniciennes des Açores, si toutefois les statues ne sont pas ces ornements de gravure appliqués aux anciens portulans de cet archipel.

Depuis la chute de l'empire romain et la reconstruction de la société par les barbares, des vaisseaux ont-ils touché aux côtes de l'Amérique avant ceux de Christophe Colomb?

Il paraît indubitable que les rudes explorateurs des ports de la Norwége et de la Baltique rencontrèrent l'Amérique septentrionale dans la première année du onzième siècle. Ils avaient découvert les îles Féroës vers l'an 861, l'Islande de 860 à 872, le Groenland en 982, et peut-être cinquante ans plus tôt. En 1001, un Islandais appelé *Biorn,* passant au Groenland, fut chassé par une tempête au sud-ouest, et tomba sur une terre basse, toute couverte de bois. Revenu au Groenland, il raconte son aventure. *Leif,* fils d'*Eric Raud,* fondateur de la colonie norwégienne du Groenland, s'embarque avec *Biorn;* ils cherchent et retrouvent la côte vue par celui-ci; ils appellent Helleland une île rocailleuse, et Marchland un rivage sablonneux. Entraînés sur une seconde côte, ils remontent une rivière, et hivernent sur le bord d'un lac. Dans ce lieu, au jour le plus court de l'année, le soleil reste huit heures sur l'horizon. Un marinier allemand, employé par les deux chefs, leur montre quelques vignes sauvages; *Biorn* et *Leif* laissent en partant à cette terre le nom de Vinland.

Dès-lors le Vinland est fréquenté des Groenlandais ; ils y font le commerce de pelleteries avec les sau-

vages. L'évêque *Eric*, en 1121, se rend du Groenland au Vinland pour prêcher l'Evangile aux naturels du pays.

Il n'est guère possible de méconnaître à ces détails quelque terre de l'Amérique du nord, vers les quarante-neuf degrés de latitude, puisqu'au jour le plus court de l'année, noté par les voyageurs, le soleil resta huit heures sur l'horizon. Au quarante-neuvième degré de latitude on tomberait à peu-près à l'embouchure du Saint-Laurent. Ce quarante-neuvième degré vous porte aussi sur la partie septentrionale de l'île de Terre-Neuve. Là, coulent de petites rivières qui communiquent à des lacs fort multipliés dans l'intérieur de l'île.

On ne sait pas autre chose de Leif, de Biorn et d'Eric. La plus ancienne autorité pour les faits à eux relatifs est le *Recueil des Annales de l'Islande* par *Hauk*, qui écrivait en 1300, conséquemment trois cents ans après la découverte vraie ou supposée du Vinland.

Les frères *Zéni*, Vénitiens, entrés au service d'un chef des îles Féroës et Shetland, sont censés avoir visité de nouveau, vers l'an 1380, le Vinland des anciens Groenlandais ; il existe une carte et un récit de leur voyage. La carte présente au midi de l'Islande et au nord-est de l'Ecosse, entre le soixante-unième et le soixante-cinquième degré de latitude nord, une île appelée Frislande ; à l'ouest de cette île et au sud du Groenland, à une distance d'à-peu-près quatre cents lieues, cette carte indique deux côtes sous le nom d'Estotiland et de Droceo. Des pêcheurs de Frislande jetés, dit le récit, sur l'Estotiland, y trouvèrent une ville bien bâtie et fort peuplée; il y avait dans cette ville un roi, et un interprète qui parlait latin.

Les Frislandais naufragés furent envoyés par le roi d'Estotiland vers un pays situé au midi, lequel pays était nommé Droceo ; des anthropophages les dévorèrent, un seul excepté. Celui-ci revint à Estotiland, après avoir été long-temps esclave dans le Droceo, contrée qu'il représenta comme étant d'une immense étendue, comme un nouveau monde.

Il faudrait voir dans l'Estotiland l'ancien Vinland des Norwégiens : ce Vinland serait Terre-Neuve; la ville d'Estotiland offrirait le reste de la colonie norwégienne, et la contrée de Droceo ou Drogeo deviendrait la Nouvelle-Angleterre.

Il est certain que le Groenland a été découvert dès le milieu du dixième siècle; il est certain que la pointe méridionale du Groenland est fort rapprochée de la côte du Labrador; il est certain que les Esquimaux, placés entre les peuples de l'Europe et ceux de l'Amérique, paraissent tenir davantage des premiers que des seconds; il est certain qu'ils auraient pu montrer aux premiers Norwégiens établis au Groenland la route du nouveau continent; mais enfin trop de fables et d'incertitudes se mêlent aux aventures des Norwégiens et des frères *Zéni*, pour qu'on puisse ravir à Colomb la gloire d'avoir abordé le premier aux terres américaines.

La carte de navigation des deux *Zéni*, et la relation de leur voyage exécuté en 1380, ne furent publiées qu'en 1558, par un descendant de Nicolo Zeno; or, en 1558 les prodiges de Colomb avaient éclaté; des jalousies nationales pouvaient porter quelques hommes à revendiquer un honneur qui certes était digne d'envie; les Vénitiens réclamaient Estotiland pour Venise, comme les Norwégiens Vinland pour *Berghen*.

Plusieurs cartes du quatorzième et du quinzième siècle présentent les découvertes faites ou à faire dans la grande mer, au sud-ouest et à l'ouest de l'Europe. Selon les historiens génois, *Doria* et *Vivaldi* mirent à la voile dans le dessein de se rendre aux Indes par l'occident, et ils ne revinrent plus. L'île de Madère se rencontre sur un portulan espagnol, de 1384, sous le nom d'*isola di Leguame*. Les îles Açores paraissent aussi dès l'an 1380. Enfin une carte tracée en 1436 par *Andrea Bianco*, Vénitien, dessine à l'occident des îles Canaries une terre d'*Antilla*, et au nord de ces Antilles une autre île appelée *isola de la man Satanaxio*.

On a voulu faire de ces îles les Antilles et Terre-Neuve; mais l'on sait que *Marc-Paul* prolongeait l'Asie au sud-est, et plaçait devant elle un archipel qui, s'approchant de notre continent par l'ouest, devait se trouver pour nous à-peu-près dans la position de l'Amérique. C'est en cherchant ces Antilles indiennes, ces Indes occidentales, que Colomb découvrit l'Amérique : une prodigieuse erreur enfanta une miraculeuse vérité.

Les Arabes ont eu quelque prétention à la découverte de l'Amérique : les frères Almagrurins, de Lisbonne, pénétrèrent, dit-on, aux terres les plus reculées de l'occident. Un manuscrit arabe raconte une tentative infructueuse dans ces régions où tout était ciel et eau.

Ne disputons point à un grand homme l'œuvre de son génie. Qui pourrait dire ce que sentit Christophe Colomb, lorsque ayant franchi l'Atlantique, lorsque au milieu d'un équipage révolté, lorsque, prêt à re-

tourner en Europe sans avoir atteint le but de son voyage, il aperçut une petite lumière sur une terre inconnue que la nuit lui cachait! Le vol des oiseaux l'avait guidé vers l'Amérique, la lueur du foyer d'un sauvage lui découvrit un nouvel univers. Colomb dut éprouver quelque chose de ce sentiment que l'Ecriture donne au Créateur, quand, après avoir tiré la terre du néant, il vit que son ouvrage était bon: *Vidit Deus quod esset bonum.* Colomb créait un monde. On sait le reste: l'immortel Génois ne donna point son nom à l'Amérique; il fut le premier Européen qui traversa, chargé de chaînes, cet océan dont il avait le premier mesuré les flots. Lorsque la gloire est de cette nature qui sert aux hommes, elle est presque toujours punie.

Tandis que les Portugais côtoient les royaumes du Quitève, de Sédanda, de Mosambique, de Mélinde, qu'ils imposent des tributs à des rois mores, qu'ils pénètrent dans la mer Rouge, qu'ils achèvent le tour de l'Afrique, qu'ils visitent le golfe Persique et les deux presqu'îles de l'Inde, qu'ils sillonnent les mers de la Chine, qu'ils touchent à Canton, reconnaissent le Japon, les îles des Epiceries, et jusqu'aux rivages de la Nouvelle-Hollande, une foule de navigateurs suivent le chemin tracé par les voiles de Colomb. Cortès renverse l'empire du Mexique, et Pizarre celui du Pérou. Ces conquérants marchaient de surprise en surprise, et n'étaient pas eux-mêmes la chose la moins étonnante de leurs aventures. Ils croyaient avoir exploré tous les abîmes en atteignant les derniers flots de l'Atlantique, et du haut des montagnes Panama ils aperçurent un second océan qui couvrait la moitié du globe. Nugnez Balboa descendit la grève, entra dans les vagues jusqu'à la ceinture, et, tirant son épée, prit possession de cette mer au nom du roi d'Espagne.

Les Portugais exploraient alors les côtes de l'Inde et de la Chine; les compagnons de Vasco de Gama et de Christophe Colomb se saluaient des deux bords de la mer inconnue qui les séparait; les uns avaient retrouvé un ancien monde, les autres découvert un monde nouveau; des rivages de l'Amérique aux rivages de l'Asie, les chants du Camoëns répondaient aux chants d'Ercylla, à travers les solitudes de l'océan Pacifique.

Jean et Sébastien Cabot donnèrent à l'Angleterre l'Amérique septentrionale. Corteréal releva la Terre-Neuve, nomma le Labrador, remarqua l'entrée de la baie d'Hudson, qu'il appela le détroit d'Anian, et par lequel on espéra trouver un passage aux Indes orientales. Jacques Cartier, Vorazani, Ponce de Léon, Walter Raleg, Ferdinand de Soto, examinèrent et colonisèrent le Canada, l'Acadie, la Virginie, les Florides. En venant atterrer au Spitzberg, les Hollandais dépassèrent les limites fixées à la problématique Thulé. Hudson et Baffin s'enfoncèrent dans les baies qui portent leurs noms.

Les îles du golfe Mexicain furent placées dans leurs positions mathématiques. Améric Vespuce avait fait la délinéation des côtes de la Guiane, de la Terre-Ferme et du Brésil; Solis trouva Rio de la Plata; Magellan, entrant dans le détroit nommé de lui, pénètre dans le grand Océan; il est tué aux Philippines; son vaisseau arrive aux Indes par l'occident, revient en Europe par le cap de Bonne-Espérance, et achève ainsi le premier le tour du monde. Le voyage avait duré onze cent quatre-vingt-quatre jours; on peut l'accomplir aujourd'hui dans l'espace de huit mois.

On croyait encore que le détroit de Magellan était le seul déversoir qui donnât passage à l'océan Pacifique, et qu'au midi de ce détroit la terre américaine rejoignait un continent austral. Francis Drake d'abord, et ensuite Shouten et Lemaire, doublèrent la pointe méridionale de l'Amérique. La géographie du globe fut alors fixée de ce côté: on sut que l'Amérique et l'Afrique se terminant au cap de Horn, de Bonne-Espérance, pendaient en pointes vers le pôle antarctique, sur une mer australe parsemée de quelques îles.

Dans le grand Océan, la Californie, son golfe et la mer Vermeille avaient été connus de Cortès; Cabrillo remonta le long des côtes de la Nouvelle-Californie jusqu'au quarante-troisième degré de latitude nord; Galli s'éleva au cinquante-septième degré. Au milieu de tant de périls réels, Maldonado, Juan de Fuca et l'amiral de Fonte placèrent leurs voyages chimériques. Ce fut Behring qui fixa au nord-ouest les limites de l'Amérique septentrionale, comme Lemaire avait fixé au sud-est les bornes de l'Amérique méridionale. L'Amérique barre le chemin de l'Inde comme une longue digue entre deux mers.

. . . .

Les premières relations de tant de découvertes sont pour la plupart d'une naïveté charmante: il s'y mêle beaucoup de fables, mais ces fables n'obscurcissent point la vérité. Les auteurs de ces relations sont trop crédules sans doute, mais ils parlent en conscience; chrétiens peu éclairés, souvent passionnés, mais sincères, s'ils vous trompent, c'est qu'ils se trompent eux-mêmes. Moines, marins, soldats, employés dans ces expéditions, tous vous disent leurs dangers et leurs aventures avec une piété et une chaleur qui se communi-

quent. Ces espèces de nouveaux croisés qui vont en quête de nouveaux mondes, racontent ce qu'ils ont su ou appris; sans s'en douter, ils excellent à peindre, parcequ'ils réfléchissent fidèlement l'image de l'objet placé sous leurs yeux. On sent dans leurs récits l'étonnement et l'admiration qu'ils éprouvent à la vue de ces mers virginales, de ces terres primitives qui se déploient devant eux, de cette nature qu'ombragent des arbres gigantesques, qu'arrosent des fleuves immenses, que peuplent des animaux inconnus; nature que Buffon a devinée dans sa description du Kamitchi, et qu'il a, pour ainsi dire, chantée en parlant de « ces oiseaux attachés « au char du soleil sous la zone brûlante que bornent les tropiques, oiseaux qui volent sans cesse sous ce ciel « enflammé, sans s'écarter des deux limites extrêmes de la route du grand astre. »

Parmi les voyageurs qui écrivirent le journal de leurs courses, il faut compter quelques uns des grands hommes de ces temps de prodiges. Nous avons les quatre lettres de Cortès à Charles-Quint; nous avons une lettre de Christophe Colomb à Ferdinand et Isabelle, datée des Indes occidentales, le 7 juillet 1503; M. de Navarette en publie une autre adressée au pape, dans laquelle le pilote génois promet au souverain pontife de lui donner le détail de ses découvertes, et de laisser des commentaires comme César. Quel trésor si ces lettres et ces commentaires se retrouvaient dans la bibliothèque du Vatican! Colomb était poëte aussi comme César; il nous reste de lui des vers latins. Que cet homme fût inspiré du ciel, rien de plus naturel sans doute; aussi Giustiniani, publiant un psautier hébreu, grec, arabe et chaldéen, plaça en note la vie de Colomb sous le psaume *Cœli enarrant gloriam Dei,* comme une récente merveille qui racontait la gloire de Dieu.

. . . .

Colomb découvrit l'Amérique dans la nuit du 11 au 12 octobre 1492; le capitaine Franklin a complété la découverte de ce monde nouveau le 18 août 1826 [1]. Que de générations écoulées, que de révolutions accomplies, que de changements arrivés chez les peuples dans cet espace de trois cent trente-trois ans neuf mois et vingt-quatre jours!

Le monde ne ressemble plus au monde de Colomb. Sur ces mers ignorées au-dessus desquelles on voyait s'élever une *main noire,* la *main de Satan* [2], qui saisissait les vaisseaux pendant la nuit et les entraînait au fond de l'abîme; dans ces régions antarctiques, séjour de la nuit, de l'épouvante et des fables; dans ces eaux furieuses du cap Horn et du cap des Tempêtes, où pâlissaient les pilotes; dans ce double Océan qui bat ses doubles rivages; dans ces parages jadis si redoutés, des bateaux de poste font régulièrement des trajets pour le service des lettres et des voyageurs. On s'invite à dîner d'une ville florissante en Amérique à une ville florissante en Europe, et l'on arrive à l'heure marquée. Au lieu de ces vaisseaux grossiers, malpropres, infects, humides, où l'on ne vivait que de viandes salées, où le scorbut vous dévorait, d'élégants navires offrent aux passagers des chambres lambrissées d'acajou, ornées de tapis, de glaces, de fleurs, de bibliothèques, d'instruments de musique, et toutes les délicatesses de la bonne chère. Un voyage qui demandera plusieurs années de perquisitions sous les latitudes les plus diverses n'aménera pas la mort d'un seul matelot.

Les tempêtes? on en rit. Les distances? elles ont disparu. Un simple baleinier fait voile au pôle austral; si la pêche n'est pas bonne, il revient au pôle boréal; pour prendre un poisson, il traverse deux fois les tropiques, parcourt deux fois un diamètre de la terre, et touche en quelques mois aux deux bouts de l'univers. Aux portes des tavernes de Londres on voit affichée l'annonce du départ du paquebot de la terre de Diémen *avec toutes les commodités possibles* pour les passagers aux antipodes, et cela auprès de l'annonce du départ du paquebot de Douvres à Calais. On a des *itinéraires de poche*, des *guides,* des *manuels* à l'usage des personnes qui se proposent de faire un *voyage d'agrément autour du monde.* Ce voyage dure neuf ou dix mois, quelquefois moins: on part l'hiver en sortant de l'Opéra; on touche aux îles Canaries, à Rio-Janeiro, aux Philippines, à la Chine, aux Indes, au cap de Bonne-Espérance, et l'on est revenu chez soi pour l'ouverture de la chasse.

Les bateaux à vapeur ne connaissent plus de vents contraires sur l'océan, de courants opposés dans les fleuves; kiosques ou palais flottants à deux ou trois étages, du haut de leurs galeries on admire les plus beaux tableaux de la nature dans les forêts du Nouveau-Monde. Des routes commodes franchissent le sommet des montagnes, ouvrent des déserts naguère inaccessibles: quarante mille voyageurs viennent de se rassembler en partie de plaisir à la cataracte du Niagara. Sur des chemins de fer glissent rapidement les lourds chariots

[1] En parvenant au 70e degré 30 minutes de latitude nord, à 80 lieues environ du cap de Glace, n'ayant plus que 125 lieues à faire pour trouver la frégate du capitaine Beechey, qui était venu à sa rencontre de l'autre côté jusqu'au 72e degré.

[2] Voyez les vieilles cartes et les navigateurs arabes.

du commerce; et s'il plaisait à la France, à l'Allemagne et à la Russie d'établir une ligne télégraphique jusqu'à la muraille de la Chine, nous pourrions écrire à quelques Chinois de nos amis, et recevoir la réponse dans l'espace de neuf ou dix heures. Un homme qui commencerait son pèlerinage à dix-huit ans, et le finirait à soixante ans, en marchant seulement quatre lieues par jour, aurait achevé dans sa vie près de sept fois le tour de notre chétive planète. Le génie de l'homme est véritablement trop grand pour sa petite habitation : il faut en conclure qu'il est destiné à une plus haute demeure.

. . . .

Dans une note [1] écrite en 1794, j'ai raconté, avec des détails assez étendus, quel avait été mon dessein en passant en Amérique; j'ai plusieurs fois parlé de ce même dessein dans mes autres ouvrages, et particulièrement dans la préface d'*Atala*. Je ne prétendais à rien moins qu'à découvrir le passage au nord-ouest de l'Amérique en retrouvant la mer Polaire, vue par Hearn en 1772, aperçue plus à l'ouest, en 1789, par Mackenzie, reconnue par le capitaine Parry, qui s'en approcha en 1829 à travers le détroit de Lancastre, et en 1821 à l'extrémité du détroit de l'Hécla et de la Fury [2]; enfin le capitaine Franklin, après avoir descendu successivement la rivière de Hearn en 1821, et celle de Mackenzie en 1826, vient d'explorer les bords de cet océan qu'environne une ceinture de glaces, et qui jusqu'à présent a repoussé tous les vaisseaux.

Il faut remarquer une chose particulière à la France : la plupart de ses voyageurs ont été des hommes isolés, abandonnés à leurs propres forces et à leur propre génie ; rarement le gouvernement ou des compagnies particulières les ont employés ou secourus. Il est arrivé de là que des peuples étrangers, mieux avisés, ont fait, par un concours de volontés nationales, ce que des individus français n'ont pu achever. En France on a le courage; le courage mérite le succès, mais il ne suffit pas toujours pour l'obtenir.

Aujourd'hui, que j'approche de la fin de ma carrière, je ne puis m'empêcher, en jetant un regard sur le passé, de songer combien cette carrière eût été changée pour moi, si j'avais rempli le but de mon voyage. Perdu dans ces mers sauvages, sur ces grèves hyperboréennes où aucun homme n'a imprimé ses pas, les années de discorde qui ont écrasé tant de générations avec tant de bruit seraient tombées sur ma tête en silence; le monde aurait changé, moi absent. Il est probable que je n'aurais jamais eu le malheur d'écrire; mon nom serait demeuré inconnu, ou il s'y fût attaché une de ces renommées paisibles qui ne soulèvent point l'envie, et qui annoncent moins de gloire que de bonheur. Qui sait même si j'aurais repassé l'Atlantique, si je ne me serais pas fixé dans les solitudes par moi découvertes, comme un conquérant au milieu de ses conquêtes? Il est vrai que je n'aurais pas figuré au congrès de Vérone, et qu'on ne m'eût pas appelé monseigneur dans l'hôtellerie des Affaires Etrangères, rue des Capucines, à Paris.

. . . .

Pour s'expliquer la route qu'on me verra prendre, il faut aussi se souvenir du plan que je m'étais tracé : ce plan est rapidement esquissé dans la note de l'Essai historique ci-dessus indiquée. Le lecteur y verra qu'au lieu de remonter au septentrion, je voulais marcher à l'ouest, de manière à attaquer la rive occidentale de l'Amérique, un peu au-dessus du golfe de la Californie. De là, suivant le profil du continent, et toujours en vue de la mer, mon dessein était de me diriger vers le nord jusqu'au détroit de Behring, de doubler le dernier cap de l'Amérique, de descendre à l'est le long des rivages de la mer Polaire, et de rentrer dans les Etats-Unis par la baie d'Hudson, le Labrador et le Canada.

Ce qui me déterminait à parcourir une si longue côte de l'océan Pacifique, était le peu de connaissance que l'on avait de cette côte. Il restait des doutes, même après les travaux de Vancouver, sur l'existence d'un passage entre le quarantième et le soixantième degré de latitude septentrionale. La rivière de la Colombie, les gisements du nouveau Cornouailles, le détroit de Chelckoff, les régions Aleutiennes, le golfe de Bristol ou de Cook, les terres des Indiens tchoukotches, rien de tout cela n'avait encore été exploré par Kotzbue, et les autres navigateurs russes ou américains. Aujourd'hui le capitaine Franklin, évitant plusieurs mille lieues de circuit, s'est épargné la peine de chercher à l'occident ce qui ne se pouvait trouver qu'au septentrion.

. . . .

Ailleurs, parlant des antiquités de la vallée de l'Ohio :

Représentez-vous des restes de fortifications ou de monuments, occupant une étendue immense. Quatre espèces d'ouvrages s'y font remarquer : des bastions carrés, des lunes, des demi-lunes et des *tumuli*. Les

[1] Essai historique sur les Révolutions, IIe partie, chap. XXIII.

[2] Cet intrépide marin était reparti pour le Spitzberg avec l'intention d'aller jusqu'au pôle en traineau. Il est resté soixante et un jours sur la glace sans pouvoir dépasser le 82e degré 45 minutes de latitude nord.

bastions, les lunes et demi-lunes sont réguliers, les fossés larges et profonds, les retranchements faits de terre avec des parapets à plan incliné; mais les angles des glacis correspondent à ceux des fossés, et ne s'inscrivent pas comme le parallélogramme dans le polygone.

Les *tumuli* sont des tombeaux de forme circulaire. On a ouvert quelques uns de ces tombeaux; on a trouvé au fond un cercueil formé de quatre pierres, dans lequel il y avait des ossements humains. Ce cercueil était surmonté d'un autre cercueil contenant un autre squelette, et ainsi de suite jusqu'au haut de la pyramide, qui peut avoir vingt à trente pieds d'élévation.

Ces constructions ne peuvent être l'ouvrage des nations actuelles de l'Amérique; les peuples qui les ont élevées devaient avoir une grande connaissance des arts.

. . . .

Faut-il attribuer ces ouvrages aux Européens modernes? Je ne trouve que Ferdinand de Soto qui ait pénétré anciennement dans les Florides; et il ne s'est jamais avancé au-delà d'un village de Chicassas, sur une des branches de la Mobile: d'ailleurs, avec une poignée d'Espagnols, comment aurait-il remué toute cette terre; à quel dessein?

Sont-ce les Carthaginois et les Phéniciens qui jadis, dans leur commerce autour de l'Afrique et aux îles Cassitérides, ont été poussés aux régions américaines? Mais, avant de pénétrer plus avant dans l'ouest, ils ont dû s'établir sur les côtes de l'Atlantique; pourquoi alors ne trouve-t-on pas la moindre trace de leur passage dans la Virginie, les Géorgies et les Florides? Ni les Phéniciens, ni les Carthaginois n'enterraient les morts comme sont enterrés les morts des fortifications de l'Ohio. Les Egyptiens faisaient quelque chose de semblable, mais les momies étaient embaumées, et celles des tombes américaines ne le sont pas; on ne saurait dire que les ingrédients manquaient: les gommes, les résines, les camphres, les sels, sont ici de toutes parts.

L'Atlantide de Platon aurait-elle existé? L'Afrique, dans des siècles inconnus, tenait-elle à l'Amérique? Quoi qu'il en soit, une nation ignorée, une nation supérieure aux générations indiennes de ce moment, a passé dans ces déserts. Quelle était cette nation? Quelle révolution l'a détruite? Quand cet événement est-il arrivé? Questions qui nous jettent dans cette immensité du passé, où les siècles s'abîment comme des songes.

Les ouvrages dont je parle se trouvent à l'embouchure du grand Miami, à celle du Muskingun, à la crique du tombeau, et sur une des branches du Scioto; ceux qui bordent cette rivière occupent un espace de plus de deux heures de marche en descendant vers l'Ohio. Dans le Kentucky, le long du Tennessé, chez les Siminoles, vous ne pouvez faire un pas sans apercevoir quelques vestiges de ces monuments.

Les Indiens s'accordent à dire que quand leurs pères vinrent de l'ouest, ils trouvèrent les ouvrages de l'Ohio tels qu'on les voit aujourd'hui. Mais la date de cette migration des Indiens, d'occident en orient, varie selon les nations.

. . . .

N° XIV.

LETTRE

DE

M. LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND

AUX AUTEURS DE L'OUVRAGE DES *ANTIQUITES MEXICAINES.*

Paris, le 10 septembre 1836.

MESSIEURS,

Vous me faites trop d'honneur en desirant savoir mon opinion sur votre bel et important ouvrage. Je n'ai point étudié théoriquement les monuments de l'Amérique; il me manque aussi les connaissances pratiques que donne le simple aspect des lieux, n'ayant point poussé mes voyages jusqu'aux régions qui firent de l'Espagne un empire « sur lequel le soleil ne se couchait point. » Est-ce seulement mon impression particulière que vous desirez connaître? je vous la dirai très volontiers.

Quand j'ai vu les magnifiques édifices reproduits dans les *Antiquités mexicaines,* je les ai d'abord admirés, puis je suis tombé dans les réflexions mélancoliques que fait naître l'aspect de ces monuments pompeux qui, avant leur chute, dominaient les bois, et qui portent maintenant des forêts sur leurs combles écroulés. Ces *tumuli* en pierres ou en briques, ces pyramides quadrangulaires, ces sépultures souterraines, ces statues, ces monuments à demi grecs de *Mitla,* à demi égyptiens de *Palenque,* quelle main les a bâtis, creusés, sculptés, gravés? Le peuple qui a pu élever de semblables ouvrages, comme vous le dites très bien, a dû vivre « à une époque « si reculée, que lors de la conquête du Mexique les peuples de Montezuma, qui avaient déja leur antiquité, « avaient totalement perdu la tradition de cette cité (Palenque) jadis si florissante, et que les nombreux « historiens du Nouveau-Monde, soit Européens, soit Mexicains, pendant près de trois cents ans, n'en soup- « çonnèrent pas même l'existence. »

Pourrait-on croire que ce n'est qu'en 1786 qu'Antonio del Rio a constaté l'existence de Palenque, et que ce n'est qu'en 1805, 1806 et 1807, qu'elle a été complètement reconnue par le capitaine Dupaix? Au surplus, quand on se souvient que les temples de Pæstum à la porte de Naples (temples que les pêcheurs de Sorente et de Salerne, allant et venant le long de la côte, devaient apercevoir de la mer) n'ont été découverts qu'en 1750, on n'est plus étonné de rien en ce genre[1].

J'ai aperçu, Messieurs, quelques unes des merveilles de l'Egypte; mais le point de comparaison entre l'architecture de l'Inde et celle du Mexique me manque. J'ai fait souvent le projet d'aller visiter les bords du Gange, et ce sera un de mes regrets, en quittant la terre, de n'avoir point salué le berceau du genre humain. Autant que j'en puis juger, les monuments de Palenque ont plus d'analogie avec ceux de l'Indostan qu'avec ceux de l'Egypte; cependant il y a une remarque générale à faire.

Deux architectures distinctes existent dans le monde:

1° L'architecture orientale: elle commence à Babylone et à Memphis, et s'étend jusqu'aux Indes en augmentant de solidité et de grandeur.

2° L'architecture occidentale: elle prit naissance dans l'Asie-Mineure, régna dans la Grèce, où elle se perfectionna, et d'où elle se communiqua à la Grande-Grèce, ensuite à Rome, et de Rome aux colonies barbares de l'empire. Rome ne possède en propre que ses amphithéâtres et les chemins de ses légions. L'architectonique mauresque et gothique est un art du milieu des temps et des climats, tenant de la grandeur du génie babylonien et de la légèreté du génie d'Athènes.

Si les monuments de l'Euphrate, du Nil, du Gange, ne se ressemblent pas exactement, ils ont toutefois un caractère commun et un air de famille. Leur plan qui affecte souvent la déclivité du talus, ne se retrouve point dans la construction grecque, généralement perpendiculaire.

[1] C'est aussi vers 1750 que des voyageurs égarés découvrirent, au Mexique, les ruines désertes de Palenque, et c'est un rapprochement assez singulier.

Pour appuyer mon opinion, je me reporte aux descriptions que vous faites des constructions mexicaines et particulièrement au beau passage relatif au grand temple de Palenque [1].

Entre de pareils monuments et ceux de l'Inde, ne trouvez-vous pas, Messieurs, une singulière analogie?

La pyramide qui couronne l'entrée de la grande pagode à Jagrenat ou Jagrenaut, a trois cent quarante-quatre pieds de hauteur, et est chargée de sculptures.

A quelque distance de Sadrass, sur le bord de la mer, est une montagne si travaillée de figures et des découpures du ciseau, qu'elle ressemble à une ville pétrifiée: un escalier tournant conduit au haut de la montagne.

A Sidamburam se voient quatre grandes pagodes. Dans l'enceinte du temple est un étang triangulaire bordé des trois côtés d'une galerie soutenue par des colonnes. De cette galerie on descend à l'étang par un large escalier de granit rouge. Là est une salle ornée de 999 colonnes de granit bleu, brodées de sculptures qui représentent les divinités de l'Inde brachmane. Une chaîne de granit part des quatre points de la voûte de la nef, et forme quatre guirlandes de 137 pieds de long : toute la chaîne est si polie que les rayons du soleil s'y réfléchissent comme dans un miroir.

Dans l'étendue des conquêtes de Cortès et de Pizarre, on rencontre de nombreuses ruines de palais, de temples, de bains, d'hôtelleries publiques: peut-on attribuer ces ouvrages aux Toltèques qui ne parurent qu'en 648? Les *Téocalli* des Mexicains sont des pyramides généralement environnées de pyramides plus petites comme les temples triangulaires, à même base et à sommet commun, appelés *cho-madon* et *cho-dagon,* dans l'empire de Brachman.

Il est à-peu-près démontré que long-temps avant la découverte de Colomb, l'Inde septentrionale, la Chine, la Corée et la Tartarie communiquaient avec l'Amérique. Vater, Barton, Klaproth, etc., signalent une multitude d'affinités entre les langues indiennes, chinoises, tartares, et les langues américaines. Dans les calendriers des Aztèques, comme dans celui des Kalmouks et des Tartares, les mois sont désignés sous des noms d'animaux. Les quatre grandes fêtes des Péruviens coïncident avec celles des Chinois. Les Incas labouraient de leurs propres mains une certaine portion de terrain, à l'instar des empereurs de la Chine. Les *hiéroglyphes* et les *cordelettes* des anciens Chinois ont une analogie frappante avec les *hiéroglyphes* mexicains et les *quipos* du Pérou.

Les groupes d'îles, si nombreux dans l'Océanie, formaient des ponts naturels ou des repos, pour arriver des rivages de l'Inde et de l'Indo-Chine à ceux de l'Amérique. Les côtes occidentales du Mexique offrent çà et là d'excellents ports, Monterey, San Blas, Acapulco.

Par un examen plus attentif et plus complet du bassin du Mississipi et de l'Ohio, il paraît prouvé qu'un grand peuple civilisé a jadis habité ces déserts, où la civilisation vient de renaître.

Les Phéniciens, les Carthaginois, les Egyptiens ont-ils abordé au Nouveau-Monde, les uns par le détroit de Gibraltar, les autres par la mer Rouge? Cela peut être; néanmoins le Mexique et le Pérou sont placés bien loin de l'Atlantique: le séjour des colonies de la Méditerranée en Amérique eût été trop court, pour suffire à l'érection des vastes constructions qu'on remarque de l'un et de l'autre côté de l'isthme de Panama. On ne retrouve d'ailleurs, ni en Phénicie, ni sur la côte Punique, aucun édifice de la nature de ceux de Palenque.

Maintenant il reste un souhait à faire : c'est qu'une compagnie de savants soit envoyée au Mexique afin d'étudier les ruines de Palenque et de Mitla. Cette compagnie pourrait être composée d'Anglais instruits des antiquités du Gange et versés dans les langues indiennes, et de Français, compagnons de Champollion, initiés à la langue hiéroglyphique de l'Egypte. De l'exploration de tels hommes, on aurait lieu d'espérer beaucoup de lumières.

Quoi qu'il en soit, Messieurs, les *Antiquités mexicaines* resteront comme un des plus curieux et des plus importants ouvrages d'archéologie. Si je juge de l'effet des débris de Palenque par ce que j'ai éprouvé en découvrant quelques monuments bien inférieurs, dans les Florides, cet effet doit être grand. Je vis un jour, dans une île au milieu d'un lac, un vieux *tumulus* de quarante à quarante-cinq pieds de haut. Le contraste de cette ruine et de la jeunesse sans cesse renaissante de la nature, me causa un saisissement. Quel peuple habita cette île? Son nom, sa race, le temps de son passage, qui le dira? Vivait-il alors que le monde au

[1] Voir page 53 des *Notes et Documents divers.*

sein duquel il était caché, existait ignoré des trois autres parties de la terre? Le silence de ce peuple était peut-être contemporain de quelques bruyantes nations de l'ancien continent; nations tombées à leur tour dans le silence, n'offrant plus elles-mêmes que des débris.

Il meurt sur le globe un homme par seconde; ainsi, à chaque minute de notre existence soixante hommes expirent, soixante familles gémissent et pleurent; chaque minute de nos jours s'écoule entre soixante cercueils incessamment renouvelés: la vie est une peste permanente. Cette chaîne de deuil et de funérailles, qui nous enveloppe, ne se brise point; elle s'alonge; nous en formons un anneau. Et puis, grossissons l'importance de ces catastrophes dont les trois quarts et demi du monde n'entendront jamais parler!

> Nam nox nulla diem, neque noctem aurora sequuta est,
> Quæ non audierit mistos vagitibus ægris
> Ploratus, mortis comites et funeris atri.

A Palenque, Messieurs, on ne parlait pas la langue de Lucrèce, mais quelque poëte pouvait y faire ces mêmes observations, en vers mexicains, youkagirs, yakoutes, chinois ou japonais: elles sont de tous les temps et de tous les pays.

J'ai l'honneur d'être, etc.

CHATEAUBRIAND.

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

PREMIÈRE PARTIE.

TABLE DES MATIÈRES.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

DEUXIÈME PARTIE.

PARALLÈLE

DES ANCIENS

MONUMENTS MEXICAINS

AVEC CEUX

DE L'ÉGYPTE, DE L'INDE

ET DU RESTE DE L'ANCIEN MONDE;

PAR

M. ALEXANDRE LENOIR,

CRÉATEUR
DU MUSÉE DES MONUMENTS FRANÇAIS,
MEMBRE
DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, DE CELLE DE LONDRES, ETC.

PARIS,
IMPRIMERIE ET FONDERIE NORMALES DE JULES DIDOT L'AINÉ,
BOULEVART D'ENFER, N° 4.

1834.

INTRODUCTION

AU PARALLÈLE

DES ANCIENS MONUMENTS MEXICAINS

AVEC CEUX

DE L'ÉGYPTE, DE L'INDE ET DU RESTE DE L'ANCIEN MONDE.

Les découvertes récentes faites dans les solitudes du Mexique, si l'on peut appeler récentes des découvertes dont on eut le premier éveil il y a déja un demi-siècle, sont assurément dignes de faire naître l'admiration de la multitude, et d'exciter les recherches des hommes amis de la science. Des pyramides indestructibles, et cependant presque détruites par les siècles amoncelés sur leurs cimes; des temples d'une structure élégante, tels que ceux de Mitla, la ville des morts; des palais gigantesques, tels que ceux de Palenque, la ville du désert; des idoles de granit ou de porphyre; des bas-reliefs sculptés; des hiéroglyphes, jadis éloquents, muets aujourd'hui; voilà une partie des vieillesses de cette Amérique que les conquérants européens appelèrent le Nouveau-Monde.

Avant d'examiner ces monuments, décrits simplement par le capitaine Dupaix, et dessinés avec naïveté par Castañeda; avant de les comparer avec ceux connus dans ce qu'on appelle, à tort peut-être, l'Ancien-Monde, il est une chose sur laquelle il convient d'insister : c'est que l'étonnement qu'ils causent doit être le même, soit que ces contrées, ignorées jusqu'au quinzième siècle, aient reçu leurs arts de colonies sorties jadis des bords du Nil ou des bords de l'Euphrate; soit qu'elles n'aient dû leur civilisation et leurs progrès, dans les arts difficiles de la sculpture et de l'architecture, qu'à leurs propres efforts, à leur propre génie.

En effet, s'il y a un haut intérêt de curiosité, et aussi un grand intérêt scientifique, à découvrir aujourd'hui les relations que le Mexique aurait eues dans les temps anciens, soit par la mer Pacifique avec l'Asie ou l'Afrique, soit par l'Océan avec d'autres nations d'Europe, il n'y en a pas moins à étudier et à suivre la naissance et les progrès des arts chez une nation qui, comme l'ancienne population du Guatimala, sur-tout, serait arrivée seule au degré de civilisation que ses monuments nous révèlent aujourd'hui.

Je n'ai point à examiner ces deux hypothèses, et à me prononcer pour l'une ou pour l'autre. Notre savant collaborateur, M. Warden, se chargera de nous instruire des diverses migrations, soit probables, soit certaines, qui selon la tradition, ou selon les témoignages écrits, auraient conduit, à diverses époques antérieures au quinzième siècle, des colonies de l'autre hémisphère sur le sol américain. Je ne m'occuperai donc que de l'examen des monuments du Mexique, et de leur comparaison avec ceux de l'Égypte et des anciennes nations asiatiques. C'est en signalant leurs ressemblances et leurs dissemblances, en retrouvant, s'il se peut, leur usage relativement aux rites religieux, aux coutumes guerrières ou aux mœurs civiles, qu'on peut espérer d'arriver, par analogie, à des inductions propres à satisfaire les esprits difficiles sur ces sortes de matières.

D'un autre côté, comme il existe nécessairement une grande affinité entre ce qu'était le Mexique au moment de la conquête par les Européens, et ce qu'il fut antérieurement, quand la population du Guatimala florissait, quand Palenque et Mitla furent fondées, je crois agir d'une manière logique en jetant d'abord un coup d'œil sur la religion, les mœurs, les arts, et même la littérature des Mexicains de Montézuma, bien qu'ils semblassent avoir oublié les nations primitives qui les avaient de bien loin précédés dans la voie de la civilisation, ou même n'en avoir eu aucune connaissance.

Il est indubitable, tout en admettant que plusieurs races de vainqueurs se soient succédé dans l'empire du Mexique, et qu'elles aient successivement approprié à leur religion et à leurs mœurs les monuments que leur transmettaient les peuples vaincus; il est indubitable, dis-je, qu'une empreinte de la religion et des mœurs

primitives a dû y demeurer, et qu'un mélange du culte ancien et du nouveau culte a dû avoir lieu, comme plus tard il est arrivé au christianisme, vainqueur de la religion païenne. C'est donc non seulement pour essayer de ressaisir les traces de l'ancienne civilisation mexicaine, que j'esquisserai les principaux traits des peuples derniers venus, mais aussi pour trouver ensuite les relations qui auraient pu exister entre le culte et les usages de ces nations et ceux des nations qui florissaient, soit en Asie, soit en Afrique, avant l'établissement du christianisme.

DE LA RELIGION DES ANCIENS MEXICAINS.

La religion, les mœurs, les usages sont, chez tous les peuples, la cause première des monuments et de leurs formes diverses. Souvent même les habitations particulières se ressentent de cette origine. De là vient qu'en étudiant les ruines laissées par un peuple qui n'est plus, l'homme éclairé peut, jusqu'à certain point, reconnaître ou deviner le culte et les mœurs de ceux dont les ossements sont aujourd'hui dispersés, confondus avec la pierre ou la brique des édifices que le temps a détruits. Le voyageur qui possède quelques notions des arts, arrivant dans la haute Égypte, parcourant les immenses ruines de Thèbes, de Karnak ou du Memnonium, aura sur-le-champ une idée de la sagesse, de la religieuse piété, de l'antique splendeur des Égyptiens. S'il compare ensuite le génie qui a créé tant de merveilles avec le goût des peuples qui, près de là, ou sur les mêmes lieux, ont construit cette quantité de mosquées ou de minarets, cette multitude de tourelles, servant de colombiers, qui couronnent les habitations des Turcs, il ne se méprendra pas sur la différence des temps et sur les diverses manières de vivre de ces deux nations; il verra l'architecture et les arts qui concourent à sa décoration, appropriés aux mœurs, aux lois, aux usages de chacune. Qu'il visite la Perse, l'Inde, le Japon, la Chine, la Grèce ou l'ancienne Rome, par-tout des observations du même genre viendront frapper son esprit. Enfin, s'il voit les monuments de la Roche-aux-Fées, ceux de Lock-Maria-Ker dans notre Bretagne, ou le Stone-Henge de l'Angleterre, au premier coup d'œil il jugera de ce qu'étaient les mœurs des Celtes et le culte sauvage des Druides. Il est impossible de ne pas remarquer dans l'ancien culte du Mexique, et aussi du Pérou, aujourd'hui remplacé par le christianisme, de grandes analogies avec les cultes des anciens peuples de l'Orient. La religion égyptienne et celle de l'Inde ont jeté d'immenses racines, dont les rejetons semblent avoir pénétré jusque dans l'antique sol américain.

A la suite de la célébration des saints mystères, les prêtres de l'Égypte, ces sages de la nation, proclamaient qu'en fait de religion, il ne faut rien innover. En admettant jusqu'à certain point cette maxime que Platon, leur disciple, professait [1], il faut remarquer que dans un renversement de gouvernement, dans un changement de domination, un peuple réforme volontiers ses mœurs, ses habitudes, quand d'autres lui offrent plus d'agréments ou de plus grands avantages. Mais il en est rarement de même à l'égard de sa religion; c'est ordinairement par le massacre, par l'extermination du peuple vaincu que le peuple vainqueur parvient à impatroniser son culte dans la contrée qu'il a conquise, et en l'occupant lui-même. C'est ce qu'on doit remarquer dans l'histoire des Mexicains. Les Toltèques, par exemple, qui habitaient cette partie de l'Amérique vers le 7ᵉ siècle, et qui, suivant les traditions rapportées par M. de Humboldt, avaient un culte doux, et offraient à leurs dieux des fruits et des fleurs, furent remplacés successivement par les Chichimèques et les Aztèques, dont le culte féroce et sanguinaire était encore pratiqué par les peuples de Montézuma lors de la conquête par les Européens.

« Suivant la tradition mexicaine, les Toltécas, qui habitaient les terres d'Anahuac, étaient déja très avancés dans les arts et les sciences. Après leur migration vers la baie de Campêche et de Honduras, leur pays fut occupé par les Chichimécas, nation guerrière et féroce; mais ces peuples profitèrent de la présence de quelques Toltécas qui restèrent parmi eux, pour acquérir des connaissances dans l'agriculture et les arts [2]. » Quoi qu'il en soit, les mœurs des nouveaux habitants de Campêche ne furent point adoucies par la pratique des sciences et des arts. Selon l'histoire de la conquête du Mexique, on y voyait une grande quantité d'idoles de figures monstrueuses, qui étaient toutes horribles. Il y avait une espèce de théâtre carré, bâti de terre et de pierre, sur lequel était la figure d'un homme que deux monstres, de formes extraordinaires, déchiraient à pleines dents; et aussi la représentation d'un serpent, de quarante-sept pieds de long, qui dévorait un lion.

[1] Pline, *de Leg.*, dialog. V.

[2] Voir le rapport de M. Warden, sur les antiquités du Musée national du Mexique, lu à la Société géographique de Paris.

Ce théâtre, selon toute apparence, servait à des sacrifices humains; car on voyait sur le pavé des arcs, des flèches, des ossements et des têtes de mort.

Mexi, chef de nation, qui passe pour avoir donné le nom de *Mexique* à cette contrée, vainquit les Navaltécas, qui s'en étaient emparés après avoir chassé les Chichimécas, qui l'occupaient avant eux. Ceux-ci vivaient de chasse dans les forêts, et laissaient les terres incultes; guerriers par goût, ils n'avaient ni lois, ni gouvernement [1].

Comme il faut qu'il y ait toujours quelque chose de merveilleux dans ce qui concerne la fondation et la législation primitive des peuples, on raconte que le législateur Mexi fut conduit à la victoire par *Vitzlipultzi,* le plus puissant des dieux de la nation, qui lui avait promis la conquête des terres qu'il allait chercher. Mexi nous paraît être un héros d'invention, placé dans les annales modernes du Mexique pour en relever l'éclat et en fixer le commencement. On a supposé que ce même Mexi, craignant de s'aliéner l'esprit de ses sujets en abolissant les préjugés et les superstitions sanguinaires de l'ancien culte, avait associé à ses projets de conquête la Divinité et les prêtres déja établis, pour se ménager l'affection du peuple qu'il allait gouverner.

L'adoration des astres a dû être le premier résultat de la reconnaissance des hommes envers le Créateur. Les premiers qui les adorèrent s'étaient formé une grande idée de la Divinité. C'est un spectacle curieux, dit le vicomte Valentin, en parlant des Parsis ou des Guèbres, descendants des anciens Perses, qui s'établirent dans l'Inde à la suite des ravages et des cruautés exercés par Abubeker, de voir soir et matin les adorateurs du soleil, vêtus de robes blanches et flottantes, et la tête couverte de turbans de couleur, accourir en foule sur l'esplanade, à Bombay, pousser des acclamations de joie à l'aspect des premiers rayons du jour, ou se prosterner humblement lorsqu'il est prêt à disparaître. Quant aux Mexicains, il paraît qu'ils pratiquaient le sabéisme, comme la plupart des anciens peuples de l'Orient; car, si nous considérons le culte des différents peuples de l'ancien continent, si nous en saisissons bien l'esprit, en le suivant depuis la Phénicie et l'Égypte jusqu'au Japon; si ensuite nous franchissons les mers pour arriver à l'autre hémisphère, nous verrons au Mexique se répéter les mêmes formes du culte, et les mêmes idoles se reproduire.

Les Mexicains, comme les Péruviens, adoraient le soleil; ils voyaient le dieu lui-même dans leur roi, qu'ils traitaient de « fils de l'astre bienfaisant qui lance des flots de lumière et de feu. » Le soleil, personnifié sous le nom de Vitzlipultzi, était le dieu suprême; c'était le modérateur de la nature, semblable au Cneph des Égyptiens, au Chiven des Indiens, et au dieu créateur des Japonais. On le supposait enclin à la férocité; on lui donnait un visage farouche; il présidait à la guerre comme le Mars des Grecs, et le dieu Onouris que l'on invoquait en Égypte avant d'aller au combat; enfin ce fut Vitzlipultzi qui conduisit Mexi à la victoire. Le roi seul, dans les fêtes solennelles, présentait au soleil les vœux et les offrandes du peuple; tout ce qui était destiné à son usage était regardé comme sacré. La superstition avait divinisé jusqu'à ses plaisirs; son sérail était une maison de religieuses, et ses maîtresses avaient le titre de filles du soleil [2].

Constant d'Orville [3] rapporte que Vitzlipultzi était en personne à la tête de l'armée et de la colonie conduites par Mexi sur le territoire que les Chichimécas occupaient. Ce dieu suprême, porté par quatre prêtres dans un coffre fait de roseaux nattés, pendant le voyage, rendait des oracles lorsqu'il était consulté. Il avait lui-même dicté son culte, indiqué ses adorateurs, et prescrit les cérémonies qu'ils devaient observer.

Lorsque l'armée campait, il était placé au milieu du camp sur une espèce d'autel; et toutes les fois qu'on se mettait en marche, ce qu'on n'osait faire qu'après avoir reçu ses ordres, on laissait les vieillards et les infirmes

[1] Bernard Picart, *Hist. des Relig.*, tom. II, pag. 61 et 65.

[2] Les Mexicains avaient des maisons religieuses où se réunissaient les femmes qui se vouaient au service divin. Ces réunions étaient soumises à des règles, comme l'étaient les Vestales chez les Romains, et comme le sont encore les religieuses dans les États chrétiens. Seulement ces règles étaient essentiellement différentes.

Dans l'ancien Mexique, il y avait un ordre de Vestales vêtues de blanc, qui portaient le nom de *Filles de la Pénitence.* (Nous avons eu également un couvent de femmes ayant le titre de *Filles repenties.*) Les filles mexicaines entraient en religion à l'âge de douze à treize ans. La clôture de ces filles n'était que l'accomplissement d'un vœu que leurs parents avaient fait aux dieux du pays; elles pouvaient se marier après un certain temps. Il y avait aussi pour les jeunes gens un séminaire, un couvent semblable à celui des jeunes filles. Ils y entraient souvent à l'âge de sept à huit ans, et n'en sortaient que pour se marier. Voir Bernard Picart, *Relig.*, *Mœurs des Mexic.*, tom. II, pag. 7.

L'existence de cette espèce de courtisanes ainsi réunies, et qualifiées de *Vestales* par ceux qui ont écrit sur le Mexique, était une vie licencieuse tout-à-fait opposée à celle des vierges romaines. Elles avaient bien plus de similitude avec les *Dévédassis* ou Bayadères de l'Inde, auxquelles nous les comparons. On les destinait au service des autels, et elles vivaient en communauté; en cela seul elles ressemblaient aux Vestales; mais elles servaient aux plaisirs des princes et des prêtres, qui étaient chargés de leur éducation. Ici s'arrête la ressemblance. On exigeait qu'elles fussent bien faites, d'une bonne constitution; qu'elles eussent les graces en partage; enfin qu'elles fussent instruites dans les arts d'agrément, et sur-tout expertes dans celui de plaire.

[3] *Histoire des différents peuples du monde,* tom. V, p. 152.

pour former des colonies dans le lieu même où on avait campé. Enfin, n'ayant entrepris le grand voyage de leur établissement que pour obéir à l'oracle de Vitzlipultzi, les Mexicains ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent arrivés à la terre qui leur était promise par leur dieu.

On remarque dans ce récit un singulier rapport avec ce qu'on lit dans l'histoire des Juifs sur le voyage de la terre promise aux Israélites, qui partirent du désert après avoir offert à Dieu des sacrifices. Les Juifs disaient aussi que Dieu avait donné le plan du temple de Jérusalem; qu'il avait ordonné lui-même son culte, et prescrit aux seuls enfants d'Aaron les règles à observer dans les sacrifices, et qu'ils devaient transmettre de génération en génération.

Un autre passage de la fable sur le voyage de Vitzlipultzi a aussi de l'analogie avec une cérémonie religieuse des Egyptiens. Certains jours de l'année, les néocores, ou les desservants du temple d'Osiris, portaient à bras, et processionnellement, d'une ville à l'autre, le corps de ce dieu dans un coffre de bois de cèdre richement orné. Cette espèce d'arche était suivie par les prêtres, et précédée des prêtresses vêtues d'étoffes de lin blanc, qui répandaient des fleurs sur les chemins où elle devait passer [1]; c'est aussi ce que les Vestales mexicaines, vêtues de blanc, pratiquaient en commémoration du voyage de Vitzlipultzi.

Les Israélites, abandonnés à l'idolâtrie, usèrent de la même cérémonie à l'égard du dieu Moloch, divinité des Ammonites, des Égyptiens et des autres peuples leurs voisins; ils en portèrent le tabernacle dans leurs fêtes religieuses.

Bernard Picart, dans son livre *des Religions,* en parlant des mœurs des anciens Mexicains, s'exprime ainsi : « Quelques auteurs prétendent que les Américains doivent leur origine à la dispersion des dix tribus israélites. On a rapporté ce sentiment dans la *Troisième Dissertation touchant les cérémonies des Juifs.* Il est vrai qu'on a remarqué des traces de judaïsme dans le Jucatan et sur les côtes de la mer du Sud; par exemple, on y a trouvé une espèce de circoncision, que la nécessité pouvait y avoir introduite, sans qu'il soit besoin de l'aller chercher dans le judaïsme. »

Constant d'Orville continue ainsi : « Vitzlipultzi apparut en songe à un de ses prêtres, et il lui ordonna de dire à son peuple qu'il devait s'établir dans un endroit d'un lac, où l'on remarquerait un aigle perché sur un figuier qui aurait sa racine dans un rocher. On trouva en effet le figuier, sur lequel était un aigle tenant un serpent dans ses griffes. Ce fut là que les voyageurs jetèrent les premiers fondements de la ville de Mexico. Cette nouvelle cité fut partagée en quatre quartiers, qui furent mis sous la protection du dieu tutélaire, suivant l'ordre qu'on en reçut de Vitzlipultzi, dont le tabernacle occupait le centre. »

Maintenant, si vous portez vos regards sur la sphère, vous verrez que l'aigle ou le vautour céleste est placé sur la tête d'Ophiucus, et que, si dans la fable phénicienne on a pu prendre le signe du bœuf ou du taureau pour indication de la ville de Thèbes, et l'aigle pour celle de Tyr [2], on pourrait aussi prendre le lever du vautour placé sur Cadmus, ou le serpentaire, pour indiquer le lieu de la fondation de Mexico, de la ville où l'on adorait Vitzlipultzi, que l'on arme de plusieurs serpents, comme le Sérapis égyptien et l'Ophiucus grec. Cette ville, ainsi que Thèbes et la Jérusalem céleste, fut divisée en quatre régions : le nord, le midi, l'orient et l'occident; division d'autant plus naturelle qu'elle appartient au système astrologique des mages, et qu'il y a beaucoup d'apparence que la fondation de Mexico par Vitzlipultzi se montre, suivant les relations du pays, sous des formes allégoriques et poétiques, comme celle de Thèbes par Cadmus, et même de la Jérusalem par saint Jean (Voir l'*Apocalypse*). Vous observerez encore que c'est dans le mois où le soleil parcourait l'ancien signe équinoxial, le taureau, qui avait pour signe opposé Cadmus, ou le serpentaire, que l'on célébrait la fête de Vitzlipultzi, du dieu aux attributs du serpent, chez les Mexicains.

Enfin, on voit fréquemment dans le Mexique des vautours et des éperviers; rien ne s'oppose à ce que ces oiseaux, si utiles, qui purgent le pays des reptiles et des animaux morts, aient été mis au nombre des oiseaux sacrés, par les anciens habitants, ainsi qu'ils l'ont été par les Égyptiens, par les Indo-Scythes et par les autres Indiens; et, s'il était possible d'excuser un acte quelconque où se mêle la superstition, nous ajouterions que ces derniers, qui abandonnaient leurs morts aux vautours [3], honoraient avec raison ces oiseaux d'un culte particulier.

La fête de Vitzlipultzi était fort remarquable. Deux jours avant cette solennité, qui avait lieu au mois de

[1] Voyez dans l'ouvrage de la Commission d'Égypte le bas-relief colorié de la grotte d'Elethya. A. vol. I, planche 70, figure 5.

[2] Eusèbe, *Préparat. Évang.*, liv. III, chap. 2.

[3] Élien, *De Animal.*, liv. X, cap. 22. — Strabon, lib. XV, pag. 714.

mai, deux Vestales pétrissaient, avec de la farine de maïs et du miel, une statue qui représentait le dieu qu'on adorait. Lorsqu'elle était magnifiquement parée, on la plaçait sur un trône d'azur. Le jour de la fête, aux premiers rayons du soleil, toutes les Vestales, deux à deux, montaient au temple, vêtues de robles blanches, couronnées d'épis de maïs rôtis, et ayant aux bras des bracelets de grains de maïs enfilés; le reste des bras couverts, jusqu'aux poignets, de plumes rouges, et les joues peintes de vermillon. Ces jeunes vierges, ce jour-là, prenaient le nom de *sœurs de Vitzlipultzi;* elles posaient l'idole de leur frère sur un brancard qui était placé dans la cour du temple. Là, les jeunes hommes s'en emparaient et le portaient au pied des grands escaliers, où le peuple venait en foule l'adorer, en se jetant un peu de terre sur la tête.

Alors, on allait processionnellement jusqu'à une montagne qui portait le nom de Chapultépèque, où l'on faisait un sacrifice, et après deux autres stations on rentrait dans la ville. Les jeunes gens déposaient le brancard dans le lieu où ils s'en étaient chargés, et ils l'élevaient au haut du temple avec des cordes et des poulies, au bruit d'un grand nombre d'instruments.

C'était dans ce moment que le peuple redoublait ses adorations, et qu'il parsemait de roses et d'herbes odoriférantes toutes les avenues et les environs du temple. Ceci étant fait, les Vestales venaient présenter aux prêtres de petits morceaux de la pâte qui avait servi à former l'idole, et qui avait la forme d'os humains disposés en croix. Les prêtres bénissaient et consacraient avec beaucoup de cérémonies les restes précieux de cette pâte, pendant que les Vestales figuraient quelques danses et chantaient des cantiques à la gloire de Vitzlipultzi; puis ils faisaient approcher les victimes, et ils consommaient leur barbare sacrifice. Chaque assistant recevait ensuite un morceau de la pâte bénie, et le mangeait avec dévotion, croyant manger la chair de son dieu. Les prêtres entretenaient cette superstition, disant que chaque parcelle de pâte consacrée était les *os et la chair de Vitzlipultzi.* On accuse Joseph Acosta, jésuite et célèbre missionnaire espagnol [1], de qui j'emprunte ce récit, d'avoir voulu trouver jusqu'au Mexique des preuves de l'institution de l'Eucharistie, que nous voyons établie, dès la plus haute antiquité, en Perse, dans les mystères du dieu soleil, sous le nom de Mithra.

Les autres dieux qui figurent dans l'ancienne mythologie des Mexicains, et qui avaient des idoles et des autels dans les temples, sont :

1° *Tlaloch* ou *Tescalipultza,* dieu de la pénitence et de l'affliction; on l'invoquait pour obtenir le pardon de ses fautes.

Les fonctions que l'on attribuait à Tescalipultza, identifié à Vitzlipultzi, le rendaient infiniment redoutable. C'était lui qui punissait les crimes, qui envoyait tous les fléaux : la guerre, la famine, la peste, etc. Les fanatiques qui s'adressaient à lui pour obtenir le pardon de leurs fautes, se déchiraient cruellement le corps, en demandant leur grace devant son idole. On s'adressait aussi à ce dieu pour obtenir une heureuse moisson, et c'était à force de sang et de cruauté qu'on croyait se le rendre favorable. Dans son temple, ce dieu était représenté sous des formes rébarbatives, assis sur un trône, et derrière lui on voyait un rideau garni de têtes de morts et d'ossements humains. Les Indiens, dont les croyances et les pratiques religieuses ont parfois de l'analogie avec celles des premiers Mexicains, figuraient leur dieu Chiven, après la fin des siècles, assis sur une montagne élevée, comme sur un trône inaccessible, et entouré de têtes de morts et de tous les débris de la vie, contemplant avec impassibilité les restes de l'univers qu'il a détruit.

2° *Quitzalcoat,* ou *Quetzalcoalt,* le Mercure et le Plutus des Mexicains, qui présidait au commerce. Les négociants l'invoquaient et célébraient tous les ans sa fête avec beaucoup de solennité; son culte était sanguinaire, et avait de l'analogie avec celui que les Gaulois rendaient à Teutatès. On frémit au récit des cérémonies barbares qui se pratiquaient en l'honneur de ce dieu. Outre le grand nombre de victimes humaines qu'on immolait au Mercure mexicain pour lui plaire, les dévots, armés d'un instrument tranchant, après les prières les plus ferventes, se faisaient, en présence de son image, des incisions profondes dans quelques parties du corps, pour assouvir la soif du sang qu'ils lui supposaient. Ce dieu Quetzalcoalt se mêlait aussi de la guerre; et, avant de se mettre en campagne, on lui sacrifiait cinq garçons et cinq filles de l'âge de trois ans. Il avait une fête particulière et des sacrifices sous le nom de *Dieu du lac*; c'était l'Oceanus ou l'Osiris-Nilus des Egyptiens, le protecteur du lac spacieux qui borde la ville de Mexico.

3° Les habitants de Tlaxcalla adoraient particulièrement un dieu topique, qui, pendant son séjour dans

[1] Voyez Acosta, *Histoire naturelle et morale des Indes,* liv. V, chap. 24. Joseph Acosta, provincial des jésuites au Pérou, mourut à Salamanque, en 1600, à l'âge de soixante ans; il travailla long-temps à la conversion des Indiens.

ce monde, avait été grand chasseur. Les Tlaxcallans, grands chasseurs eux-mêmes, honoraient ce dieu par une chasse solennelle. Pendant que sa statue était placée sur un autel, au sommet d'une montagne, autour de laquelle les desservants de la cérémonie avaient allumé plusieurs feux, les dévots chasseurs poursuivaient les bêtes sauvages, qui, pour échapper à la violence des flammes, se sauvaient vers le haut de la montagne. Là, on les assommait au milieu des cris de joie devant la statue du dieu, auquel les prêtres offraient le cœur de chaque animal. La chasse finissait par des chants d'alégresse et des danses champêtres; après quoi les chasseurs ramenaient en triomphe l'idole révérée, jusque dans l'intérieur de son temple, où l'on achevait de célébrer cette fête par un grand festin qui durait jusqu'après le coucher du soleil.

Les mythologistes ont généralement supposé que les dieux, avant leur apothéose, avaient paru sur la terre; qu'ils avaient vécu familièrement avec les hommes; qu'ils avaient partagé leurs passions, leurs besoins et leurs plaisirs. C'est ainsi qu'Orion passa pour un célèbre chasseur, dans l'antiquité, et que Jupiter le plaça aux cieux à la sollicitation de la déesse de la chasse.

4° *Tozi,* qui signifie *grand'mère,* est le nom que les Mexicains avaient donné à une de leurs anciennes reines, qu'ils avaient divinisée. Elle était leur Cybèle, l'Isis-Rhée ou Rhéa des Égyptiens, la déesse Prakreti des Indiens, etc. La manière dont les Mexicains s'y prirent pour faire son apothéose est assez extraordinaire. Ils n'attendirent pas qu'une mort naturelle terminât sa carrière; ils la tuèrent, l'écorchèrent ensuite, et couvrirent de sa peau le corps d'un jeune homme. Cette étrange et barbare cérémonie fut exécutée par l'ordre de Vitzlipultzi, et l'on fait remonter au temps de cette sanglante apothéose la coutume de sacrifier des hommes à ses idoles.

DES SACRIFICES HUMAINS.

Cicéron, faisant l'énumération de quelques usages relatifs aux morts et à la sépulture, nous apprend que le philosophe Chrysippe avait traité ce sujet avec des détails très curieux, mais trop horribles pour être rapportés. Nous ne partageons pas l'opinion de l'orateur romain; nous pensons, au contraire, que plus des usages sont atroces, plus on doit s'empresser de les dénoncer et de les soumettre à l'animadversion des peuples. Puisqu'il existe un art dont l'objet est d'effrayer par le tableau des passions, et d'émouvoir la terreur et la pitié, pourquoi l'histoire n'aurait-elle pas, autant que la tragédie, le droit d'employer les moyens qui sont à son usage pour exciter dans les ames l'horreur du sang et des coutumes féroces?

Cicéron avait raison, l'horrible ne produit jamais le bon.

Nous présumons que ce sont des usages pareils à ceux que Cicéron a voulu taire, en parlant de ceux établis dans une partie de l'Égypte, dans la Grèce, dans l'Inde, et aussi dans la Scythie, que nous avons à raconter ici. Ne craignons pas de les faire connaître; ce serait vouloir les excuser que de ne point les exposer avec l'horreur et le dégoût qu'ils inspirent.

Suivant l'opinion que l'on peut se former des Chichimécas, c'étaient des sauvages assez semblables aux Scythes et à tous les peuples qui n'ont aucune forme de gouvernement, et qui, vivant dans un état de guerre permanent, sont souvent agresseurs et sont plus occupés d'opprimer que de se défendre. Ils se nourrissaient des animaux qu'ils tuaient à la chasse; ils immolaient des oiseaux au soleil. Animés d'une superstition féroce, ils sacrifiaient les prisonniers de guerre à leurs dieux, et ils en versaient le sang au pied des idoles, croyant apaiser leur courroux. On les écorchait vivants; puis les six ministres conservateurs des idoles et desservants des autels, s'adressant d'abord au chef de ces malheureux, lui arrachaient le cœur, après lui avoir ouvert la poitrine avec un silex tranchant. Les autres prisonniers subissaient successivement le même sort.

Telle est aussi l'exigence de ces divinités cruelles que les Indiens adorent sous le nom de *Calli.* Elles demandent qu'on leur immole des victimes et qu'on leur offre du sang; et elles ne sont complètement satisfaites que par des victimes humaines. A ce sujet, n'y a-t-il pas quelque analogie à établir entre le nom indien *calli* et le nom de *téocalli* donné aux grands autels pyramidaux des Mexicains? Ne peut-on demander aussi comment le mot grec θεὸς, dieu, se trouve au Mexique, avec la même signification, et assemblé avec le mot *calli?*

Immédiatement après cette offrande faite à Vitzlipultzi, à Tescalipultza, ou à Quetzalcoalt, selon le jour de la fête que l'on chômait, on vêtait de la peau sanglante de la victime un homme du peuple, qui, ainsi déguisé, courait les rues et les places de la ville pendant plusieurs jours, en demandant l'aumône à ceux qu'il rencontrait sur son chemin, et frappant ceux qui la refusaient. Il ne quittait cette peau que quand elle

commençait à se corrompre et qu'elle répandait une odeur infecte. Le résultat de cette collecte, remis aux prêtres, était censé servir à des œuvres de piété. A Cholula, on adorait le même Quetzalcoalt comme dieu de l'air; il passait pour être le fondateur de la ville. C'était un lieu de pèlerinage très révéré des Mexicains, qui invoquaient aussi ce dieu comme instituteur de la pénitence et comme le premier auteur des sacrifices.

Ces actions cruelles, commises sur-tout envers les prisonniers de guerre, ne seraient-elles pas plutôt dictées par un sentiment de vengeance que par une superstition religieuse? Ce sentiment de vengeance est malheureusement dans la nature, et il est inutile d'insister sur tout ce qu'il peut inspirer, après la peinture qu'Homère et les autres poëtes nous font de ses effets terribles. C'était une coutume fort ancienne chez les Grecs d'égorger ainsi les prisonniers faits à la guerre. Quand Achille fait arroser du sang de douze jeunes Troyens, d'un rang distingué, le bûcher qui doit consumer le corps de son cher Patrocle; quand Énée envoie des captifs au roi Évandre pour être immolés aux mânes de Pallas son fils; quand Polyxène est sacrifiée sur le tombeau d'Achille; quand les Scythes, après la victoire, se désaltèrent dans les crânes sanglants de leurs ennemis; quand enfin les Druides, patriarches de la nation gauloise, offrent à leur dieu Teutatès, l'égal du dieu Quetzalcoalt, les corps des captifs vaincus à la guerre, après les avoir cruellement massacrés, ou les brûlent vivants au milieu du peuple, en présence des poëtes qui chantent des hymnes belliqueux en s'accompagnant sur leurs harpes d'or; dans ces raffinements de cruautés, exercés par des peuples barbares et des peuples civilisés, sur des prisonniers de guerre ou d'autres individus, ne devons-nous pas remarquer une analogie qui, non seulement a dû prendre naissance dans la superstition religieuse, mais aussi dans la vengeance humaine!

Le détail complet de toutes les sanguinaires coutumes des Mexicains, dans leurs fêtes diverses, et selon les divinités qu'il s'agissait d'honorer, serait beaucoup trop long; d'ailleurs cela se trouve dans les ouvrages historiques sur ces peuples, qui conservèrent en partie leurs mœurs féroces jusqu'au moment de la conquête.

DES FUNÉRAILLES DES ANCIENS MEXICAINS.

Chaque nation se prescrivit des cérémonies particulières sur la manière de rendre les derniers devoirs aux morts. Ces cérémonies, fondées pour la plupart sur les erreurs où l'on était touchant la vie future, furent plus ou moins superstitieuses. La plus monstrueuse manière d'honorer les sépultures, accréditée pourtant chez un grand nombre de peuples, était d'égorger ou de brûler des hommes sur les bûchers funéraires. Les monuments de l'antiquité offrent plusieurs exemples de ces usages barbares; et comme si on eût voulu en adoucir la férocité, on institua, à la suite, des repas somptueux et des jeux funèbres.

Ce qui se passait au Mexique, à l'occasion des funérailles d'un roi, d'un prince ou d'un grand personnage, n'est pas moins curieux, soit par la singularité des usages, soit aussi par les cruautés qu'on exerçait pour plaire au défunt.

Lorsque le roi était malade, on couvrait d'un masque le visage des idoles les plus révérées, et on ne l'ôtait qu'à l'instant de sa guérison ou quand il avait cessé de vivre. S'il mourait, à l'instant même on publiait sa mort dans l'étendue de son royaume, et on ordonnait à tous ses sujets de le pleurer. Il avait une garde d'honneur, qui veillait auprès de lui, les quatre premières nuits qui suivaient sa mort. On le lavait et on coupait une mèche de ses cheveux que l'on conservait précieusement : suivant les Mexicains, elle représentait l'ame du défunt; puis on lui mettait une émeraude dans la bouche et on l'enveloppait dans dix-sept suaires ou linceuls ornés de broderies magnifiques. Sur le dernier de ces suaires était figurée la divinité que le roi avait le plus affectionnée pendant sa vie; on lui mettait un masque sur le visage, et on le portait ainsi à découvert dans le temple du dieu dont il avait l'image sur le corps. Les prêtres le recevaient à la porte du temple; leur chef prononçait une espèce d'oraison funèbre; il récitait des prières, et on jetait ensuite le corps dans le feu d'un bûcher avec tout ce qui lui était destiné; on étranglait un chien, qui devait être son guide fidèle dans l'autre monde. Pendant plusieurs jours de suite, on lui sacrifiait un grand nombre d'esclaves et d'autres gens pour l'aller servir. Enfin, on enfermait les cendres et la mèche de cheveux du souverain mort, dans un cercueil orné dans l'intérieur des peintures des idoles qu'il avait adorées avec le plus de ferveur, et on plaçait au-dessus l'image du défunt, soit en peinture, soit en sculpture. On sait que cette dernière pratique était d'usage en Égypte pour toute espèce d'individus. Voyez au Musée du Roi, galerie égyptienne, les coffres ou caisses de momies qui y sont exposées sous les numéros 0, 1, 2, 3 jusqu'à 15. Sur l'une d'elles on a peint, dans l'intérieur,

l'Oceanus égyptien, ou Osiris-Nilus, vêtu en grand-prêtre, et portant les attributs de la royauté[1]; sur une autre, on a figuré Isis-Nephthys, ou la déesse de la mort, déployant ses grandes ailes, et ayant à ses pieds un chacal, symbole du terme de la vie. Sur d'autres encore, remarquez les dieux de l'Égypte figurés par des tableaux séparés, avec l'indication de leur influence sur la terre : ils sont sculptés et coloriés. Il est certain que ces variantes, dans la peinture des caisses funéraires égyptiennes, désignaient, comme celles des cercueils mexicains, la qualité du défunt ou la dévotion particulière qu'il avait eue pour tel ou tel dieu. Même salle, jetez un coup d'œil sur les masques en or, dorés ou peints, dont on couvrait le visage des morts, et ceux que l'on plaçait sur leurs cercueils, numéros P, 5 *bis*, 6, 7, jusqu'à 17 : ils sont à-la-fois précieux et curieux. La collection des *Antiquités Mexicaines* offre aussi plusieurs masques dont on couvrait le visage des rois morts et celui des idoles, pendant la maladie du prince régnant.

Dans cette même collection, entre autres tombeaux, on en remarque un qui est fort élevé[2], ayant la forme d'un *tumulus*, que nous supposons être le tombeau d'un roi. A l'entrée de ce tombeau, on voit cinq bas-reliefs placés à la file, représentant des figures d'hommes, et d'autres bas-reliefs semblables qui ont été brisés. Deux personnages sont debout; deux autres sont assis, et paraissent subir une espèce de gêne à laquelle on les aurait condamnés; le troisième, qui est également assis, mais indiquant le repos, pourrait être la représentation d'un roi; il serait figuré avec son casque à longue crinière, et caractérisé par la tête d'un oiseau tenant dans son bec un emblème, que l'on a sculptée derrière lui; les autres personnages pourraient être, bien que l'honneur d'être ainsi représentés fût assez extraordinaire en pareil cas, les prisonniers de guerre ou les serviteurs que l'on aurait sacrifiés à ses funérailles.

Les funérailles des grands étaient presque aussi somptueuses que celles des souverains; quelquefois on enterrait le roi, assis sur son séant, comme s'il était vivant; on déposait auprès de lui son sceptre, ses armes, sa pipe, et tels autres ustensiles qui lui avaient été agréables; d'autres fois, comme je l'ai dit plus haut, on brûlait son corps et on déposait ses cendres dans le temple du Grand-Esprit, ou dans un tumulus conique construit exprès. Pendant le convoi, on sacrifiait les hommes et les femmes qui avaient été attachés à son service, et on massacrait les esclaves. On enterrait beaucoup d'or et d'argent avec le corps du défunt, pour faire les frais du voyage, que l'on croyait long et susceptible de fâcheux événements. Le peuple imitait les grands, à proportion de ses facultés.

Au milieu de ces atrocités on ne trouve rien qui puisse consoler l'humanité. Ce ne sera pas assurément le dévouement de ces veuves indiennes qui se précipitaient volontairement dans les flammes pour mêler leurs cendres aux cendres d'un époux. Une loi indienne ordonnait aux veuves sans enfants de se jeter sur le bûcher où l'on brûlait leurs maris. Que la loi des douze Tables qui défendait aux femmes de se lacérer les joues et de se déchirer le sein, ce qui se vit fréquemment à Rome, nous paraît bien plus sage! On a vu, il est vrai, des exemples d'un dévouement volontaire à la mort, de la part de quelques veuves indiennes; mais le préjugé, la crainte de l'avilissement, l'astuce des prêtres de l'Inde, qui s'emparaient de leurs dépouilles, ont inspiré ce fanatisme. Les femmes qui se seraient refusées à cet acte de dévouement barbare auraient été dégradées, couvertes de haillons, et destinées aux plus vils emplois. Pour les femmes mexicaines, légitimes, c'était la marque d'un grand amour de célébrer, par leur mort, les funérailles de leurs maris.

Enfin, on sait que l'usage insensé et sanguinaire d'ensevelir des personnes vivantes avec les morts a été pratiqué dans l'ancienne Europe. On sait que cette barbarie était à peine oubliée dans les Gaules, du temps de Jules César, et que les colonies si multipliées des Scythes l'avaient introduite dans toutes les contrées où elles s'étaient fixées; elle subsiste encore dans quelques contrées de l'Asie méridionale et sur les côtes d'Afrique; enfin, on l'a retrouvée, tant au sud qu'au nord de l'Amérique, chez des peuples éloignés les uns des autres, séparés par des barrières presque insurmontables, et qui ne se ressemblaient, pour ainsi dire, que par cette seule atrocité[3].

Parmi les Indo-Scythes et d'autres Scythes encore, voisins de la mer Caspienne, il est des usages relatifs

[1] Cette manière de représenter les dieux, sous la figure d'un prêtre ou d'un roi, a été imitée en Italie, en France, en Allemagne et ailleurs, dans les temps modernes. Les peintres ou les sculpteurs du moyen âge, toujours dirigés dans leurs travaux par les prêtres, comme l'étaient les peintres et les sculpteurs égyptiens, ont représenté le Très-Haut vêtu en pape, ayant la tiare sur la tête, la chape sur les épaules, et portant les attributs de la royauté. Voir les tableaux du moyen âge, où est représenté le Père Éternel, et au Musée les statues d'Osiris, roi du ciel.

[2] Voir *Deuxième Expédition de Dupaix*, Planche XXII.

[3] De Paw, *Americ.*, tome II, page 210.

à la sépulture des morts, qui sont cités par Strabon, dans lesquels on voit une sorte d'analogie avec ceux des Mexicains. Il y avait chez ces deux peuples identité d'opinion sur la nature de l'ame, et, dans les actions civiles et religieuses, on découvre un despotisme et une superstition semblables.

Strabon, livre XI, page 520, en parlant des Scythes, nous apprend que c'est à Alexandre-le-Grand, qui pénétra dans la Bactriane et dans l'Hyrcanie, que l'on est redevable de l'abolition des coutumes horribles que ces peuples exerçaient envers leurs morts; mais il ne dit pas quel moyen le conquérant de l'Asie employa, et si ce fut par la puissance des armes ou par celle de la persuasion, plus grande encore, qu'il opéra ce changement. Si Strabon ne nous satisfait pas sur ce point, ce qu'il rapporte constate au moins la haute antiquité de ces coutumes que nous voyons se répéter dans l'ancien Mexique.

Nous avons rapporté, le plus brièvement possible, les faits qui appartiennent aux usages religieux des anciens Mexicains, ainsi que ceux des peuples qui présentent avec eux le plus d'analogie. Il était nécessaire de les faire connaître avant d'entrer en matière sur les monuments que nous avons à examiner. Nous allons jeter d'abord un coup-d'œil sur la littérature du pays.

LITTÉRATURE.

La littérature des anciens habitants du Mexique nous est peu connue. Ils avaient une écriture hiéroglyphique qui, sans être semblable à celle des Égyptiens, était symbolique comme elle. Suivant ce que rapportent Horus-Apollo, Diodore de Sicile, et Ammien Marcellin, interprète d'Hermapion, les Égyptiens, au moyen de leurs représentations hiéroglyphiques, exprimaient un sens moral. Un savant, de nos jours, a cru découvrir dans ces hiéroglyphes un langage simple, soumis à des régles grammaticales, et combiné d'après un alphabet. Dût-on m'accuser de septicisme, je demande la permission de douter, jusqu'à ce que la preuve soit bien définitivement acquise.

Les anciens Mexicains copièrent donc d'abord, comme les Égyptiens, les objets mêmes, pour les désigner sans le secours de la parole; et avec l'aide de ces représentations ils parvinrent, en les appliquant aux astres, par exemple, à indiquer les périodes solaires qui leur donnaient la division du temps et des saisons; ils exprimèrent l'époque du labourage, celle où l'on devait semer le maïs, celle où l'on devait le récolter; enfin, ils marquèrent aussi par ce moyen les fêtes de leurs divinités.

Plus tard, les hiérogrammates mexicains accompagnèrent ces signes simples d'autres signes qui les lièrent, et qui aidèrent à former des sens plus suivis, et des phrases plus complètes. Les Astèques avaient des manuscrits volumineux où étaient mentionnés leurs annales et les faits historiques de leurs rois. Quelques uns de ces manuscrits étaient des espèces de poëmes que les princes faisaient chanter dans les temples, où ils restaient en dépôt. On les faisait apprendre de mémoire aux enfants, afin qu'ils sussent de bonne heure quels sont, pour les peuples, les avantages qui résultent de la connaissance des vertus civiles et guerrières.

On pourrait comparer ces espèces de poëmes aux grands poëmes historiques des Indiens, principalement à celui qui a pour titre *Maha-Bharata*. Il contient les aventures de *Kritshna* et les guerres qui déchirèrent l'Indostan, au quatorzième siècle avant Jésus-Christ, c'est-à-dire à l'époque de la naissance de Moïse et du règne de Cécrops. Les Mexicains avaient des poésies dont les vers, différents en mesure, avaient leur nombre, et étaient propres à la musique[1].

Toutes les recherches faites ne laissent pas supposer qu'il y eût au Mexique, lors de la conquête, la connaissance d'un alphabet. Chez les Aztèques, il y avait d'abord, comme nous l'avons dit, des hiéroglyphes simples, annonçant des rapports avec les choses, puis des hiéroglyphes phonétiques annonçant des rapports avec le nom des choses, autrement dit, avec la langue parlée. Leurs manuscrits sont ordinairement un mélange de ces deux sortes de langage.

Antérieurement aux hiéroglyphes, il y a apparence que les Mexicains se servaient, comme les Péruviens, de *quipos*. Boturini en possédait un qui fut trouvé chez les Tlascaltèques.

La langue parlée aztèque manque des lettres *b*, *d*, *f*, *g*, *r*. Beaucoup de mots sont extrêmement longs, par suite de leur mode de composition. Cette longueur tient ordinairement à la manière de former le substantif, le pluriel et le superlatif. Exemple : *tennamiqui*, embrasser, *tetennamiquiliztli*, un baiser. Ce dernier mot est

[1] Voir *Histoire de la conquête du Mexique*, tome I, page 487.

formé du verbe, et des particules additives *te* et *liztli*. Les pluriels se forment, tantôt en redoublant la première syllabe, exemple : *miztli*, chat, *mimiztin*, chats (*tin* est la terminaison qui indique le pluriel); tantôt en redoublant une syllabe au milieu du mot, exemple : *telpochtli*, garçon, *telpopochtin*, garçons. Le mot le plus extraordinairement long qui soit connu dans la langue aztèque est celui-ci : *amatlacuilolitlquicatlaxtlahuilli*, qui veut dire une récompense au messager apportant un papier qui contient une nouvelle. Voici sa composition : *amatl*, papier d'agave, *cuiloa*, tracer des caractères, *tlaxtlahuilli*, salaire d'un ouvrier.

Il est à remarquer que le père Rios, au sujet de la fiction mexicaine qui a rapport à l'histoire de la tour de Babel, à la confusion des langues venue après cette tentative impie, rapporte qu'elle était contenue dans un poëme ou cantique que les habitants de Cholula chantaient en dansant autour de leur pyramide ou *téocalli*, et que ce cantique commençait par ces mots : *Tulanian hululaz*, qui ne sont d'aucune langue actuelle du Mexique [1].

Avant le papier d'agave ou de maguey, dont se servaient les Aztèques, pour peindre ou écrire leurs hiéroglyphes, on employait fréquemment des peaux tannées et préparées, sur-tout dans le nord, où le maguey ne croît pas autant.

Ces écrits hiéroglyphiques n'étaient pas tracés sur des feuillets séparés les uns des autres. La feuille était ordinairement fort grande; on la repliait sur elle-même en zigzag, à-peu-près comme nos éventails. Sous ce rapport, ces manuscrits offrent une grande ressemblance avec les manuscrits siamois conservés à la Bibliothèque royale de Paris, et qui sont pliés ainsi.

Les écrits que trouvèrent les premiers missionnaires, renfermaient des annales historiques, des rituels indiquant les jours des sacrifices, des calendriers, des représentations astronomiques ou astrologiques, des divisions de propriété, des pièces de procès, des listes d'impôts, des généalogies, etc.

Huematzin, célèbre astronome toltèque, bien antérieur aux Aztèques, passe pour avoir écrit, à Tula, en 660, le livre divin, *Téoamoxtli*, contenant l'histoire du ciel et de la terre, la cosmogonie, la description des constellations, les divisions du temps, les migrations des peuples, la mythologie et la morale.

Parmi les auteurs mexicains beaucoup plus modernes, *Nezahualcojotl*, roi d'Alcohuacan, mort vers 1470, avait composé, en langue aztèque, soixante hymnes en l'honneur de l'Être suprême, une élégie sur la destruction d'Azcapozalco, et une autre sur l'instabilité des grandeurs humaines, prouvée par le sort d'un tyran nommé Tezozomoc. Son petit-neveu, appelé Ferdinand Alba Ixtilxochitl, a traduit une partie de ces vers en langue espagnole. Il a écrit aussi sur la durée des quatre âges. Boturini a possédé deux de ces hymnes, composés cinquante ans seulement avant la conquête, traduits du temps de Cortez, et écrits en caractères romains. Ils ont été perdus avec la presque-totalité de la précieuse collection de ce savant voyageur.

Christoval del Castillo, né en 1526, Fernando de Alvarado, Domingo Chimalpain, auteurs mexicains, ont laissé des manuscrits composés en langue aztèque, sur l'histoire et la chronologie de leur pays.

M. de Humboldt a rapporté du Mexique deux fragments de peintures hiéroglyphiques, postérieures à l'arrivée des Espagnols, et qui avaient appartenu d'abord à Boturini. L'une de ces pièces offre la généalogie des princes d'Azcapozalco; l'autre est une pièce de procès. La généalogie consiste en têtes de rois dessinées dans des cases séparées, les unes au-dessous des autres; il y en a vingt-quatre; la première est celle de Tixlpitzin, qui aurait vécu vers l'an 1010 de notre ère, en ne comptant que trente ans par génération. Auprès de la tête est écrit, en caractères ou hiéroglyphes phonétiques, le nom du prince. L'autre pièce est relative à un procès pour la possession d'un bien-fonds. Les particuliers plaidaient eux-mêmes, et laissaient à l'appui de ce qu'ils avaient dit, des pièces représentant, d'une manière hiéroglyphique, les circonstances du procès. Dans celle-ci, le plan de la propriété est tracé au milieu; les contestants sont autour avec des signes qui expriment leurs droits ou leurs prétentions.

Il y a des manuscrits aztèques dans les bibliothèques de l'Escurial, de Bologne, de Velletri, de Rome, de Vienne, de Berlin et de Paris. Ceux de l'Escurial, de Bologne et de Rome, sont tous des livres astrologiques, calendriers et rituels. Ceux de Berlin contiennent des états de tributs ou impôts, des généalogies, les migrations des Mexicains, et un calendrier fait à l'époque de la conquête.

Dans l'ouvrage de Thévenot [2], se trouvent soixante-trois planches d'un manuscrit mexicain, qui fut mis au jour par Samuel Purchas [3].

[1] Il est bon d'observer, cependant, qu'une ancienne ville ou bourgade du Mexique porte le nom de *Tula*.

[2] Grand *in-folio*, imprimé à Paris en 1644. *Article Mexique*, page 47, etc.

[3] Samuel Purchas, savant théologien anglais, né dans le comté d'Essex, en 1577, s'établit à Londres pour y faire imprimer les collection et descrip-

Ce manuscrit curieux, dont les peintures sont nombreuses, est divisé en trois parties. La première présente les annales de l'empire mexicain; la seconde, les revenus annuels de ce même empire, ce que chacune des bourgades payait de tribut, avec les richesses naturelles dont elles jouissaient: tout se payait en nature, et le commerce se faisait par échange; la troisième partie relate l'économie des Mexicains, leur discipline en temps de paix et en temps de guerre, leurs pratiques en matière de religion et de politique[1]. Ces manuscrits ont fait partie de ce qu'on appelle la collection de Mendoza.

Le premier tableau colorié et écrit sur papier d'agave, comme tous ceux du même genre, est composé de plusieurs feuilles, et forme un volume assez gros. Sa description, qui relate la fondation du pays et ses conquêtes, est fort curieuse. Thomas Gage[2], qui rend compte, dans la relation de ses voyages, de la fondation de Mexico, dit que le terrain sur lequel fut bâtie cette ville, était un marais couvert de roseaux et de joncs, nommés *tuli* par les Mexicains. Un cours d'eau vive coupait, en forme de croix, l'étendue de ce marais, et une roche marquait le point où les deux branches de ce ruisseau se croisaient. Sur cette roche, un grand figuier des Indes avait jeté de profondes racines, et s'élevait assez haut pour qu'un aigle, qui avait choisi cet arbre pour retraite, pût s'y reposer. Toutes ces choses, vraies ou fabuleuses, sont parfaitement exprimées sur ce tableau. Voyez ce que j'ai dit plus haut sur le voyage de Vitzlipultzi et sur la fondation de Mexico.

Le pays choisi par les *Méciti*, ainsi nommés dans le manuscrit, s'étant trouvé abondamment fourni de gibier, avec un ruisseau très poissonneux, et présentant, par sa position, toutes les ressources convenables pour se mettre à l'abri de l'invasion des ennemis, ils bâtirent une grande ville sur ce terrain, au milieu des roseaux et des joncs. Tout cela se dessine également sur le tableau. Les Méciti nommèrent cette ville *Tenuchtitlan*, à cause du figuier qu'ils trouvèrent sur la roche; en mexicain, Tenuchtitlan, suivant le traducteur, désigne un *tunal* ou figuier qui a crû sur une roche.

Ce nouveau peuple fut gouverné par des chefs, dont l'un d'eux, nommé Tenuch, fut choisi pour général. Le règne de Tenuch a duré cinquante et un ans, ce qui est exprimé, dans l'encadrement du tableau, par des figures hiéroglyphiques. Ces signes, variés dans leurs formes, sont peints en bleu. Sur le même tableau on voit encore Tenuch dans l'action du combat, et les habitants des bourgades vaincus et mis en fuite.

Je possède la copie coloriée d'un autre manuscrit mexicain, que l'on conserve dans la bibliothèque de Berlin. Il représente la *migration* des peuples aztèques. Ces peuples prêts à combattre, figurés nus, ayant seulement une ceinture rouge autour du corps, en signe de guerre, sont armés de lances, de boucliers, et coiffés d'une espèce de turban, et aussi d'une toque semblable à celle que portent quelques unes des figures de notre collection. La route qu'ils suivirent dans leur migration est complètement tracée sur le tableau, et le traverse trois fois, et pour indiquer la direction du voyage, on a figuré des plantes de pieds dont les talons sont tournés vers le point de départ, et les orteils vers le point d'arrivée. Cette manière d'exprimer, en peinture ou en sculpture, un pèlerinage ou un voyage qui se fait d'une ville à une autre ville, se trouve de la même manière sur plusieurs bas-reliefs égyptiens de la Haute-Égypte.

Un ordre d'hiéroglyphes, différent de ceux qui ont été écrits ou peints par les Aztèques sur papier de maguey, existe en sculpture sur les monuments de Palenque et sur quelques pyramides, telles que celle figurée dans la planche IV de la troisième Expédition. Il est à remarquer que ces hiéroglyphes sculptés, bien antérieurs aux hiéroglyphes écrits que nous possédons, procèdent tout autrement que ces derniers. Dans ceux-ci, des personnages entiers, des vainqueurs, des vaincus, des divinités, des figures simples d'hommes ou de femmes dans des actions plus ou moins ordinaires, sont le moyen principal dont on se sert pour exprimer

tion de ses voyages, qu'il fit paraître en 1613 et en 1625, sous le titre de *Pèlerinage de Purchas*, ou *Relation du monde et des religions qui y ont été en vigueur dans tous les âges, et les lieux connus depuis la création du monde jusqu'à ce jour*. Il mourut vers 1628.

[1] Voici ce que Purchas rapporte à ce sujet: Ce ne fut pas sans peine que le gouverneur du Mexique tira des mains de ceux du pays, cette histoire, avec une interprétation, en langue mexicaine, des figures qui la composent. Il fit traduire cette explication en espagnol. Le vaisseau qui portait cette traduction, adressée à Charles V, fut pris par un navire français, et elle tomba entre les mains d'André Thevet. Hacluyt, qui était alors aumônier de l'ambassadeur d'Angleterre en France, l'acheta depuis des héritiers de Thevet, et la fit traduire de l'espagnol en anglais, par Locke.

André Thevet, d'Angoulême, se fit cordelier, et voyagea en Italie, dans la Terre-Sainte, en Égypte, dans la Grèce, et au Brésil. De retour en France, en 1556, il abandonna le cloître, fut aumônier de Catherine de Médicis, qui lui donna la charge d'historiographe de France, et de cosmographe du roi, etc. Il mourut en 1590, à l'âge de quatre-vingts ans.

[2] Thomas Gage, Irlandais, jacobin en Espagne, fut envoyé missionnaire aux Philippines, en 1625, où il acquit de grandes richesses. Ce moine apostat s'étant retiré à Londres, conseilla à Cromwel de s'emparer de la Jamaïque sur les Espagnols. En 1651, il publia une *Relation* curieuse de ses voyages dans la Nouvelle-Espagne et dans les Indes occidentales, que Colbert fit traduire en français, par Ballet.

le sujet; ils sont accompagnés de signes accessoires, soit symboliques, soit phonétiques, pour lier le sens et aider à l'exprimer. Dans les hiéroglyphes de Palenque, au contraire, l'homme ne figure jamais en entier, mais on y voit fréquemment des parties du corps, telles que la main, le bras, l'œil, la tête, entourés de figures géométriques de diverses formes, et d'autres signes allégoriques dont la combinaison paraît toute différente. Certains signes ou caractères ont de l'analogie avec certains autres, qui se retrouvent dans les manuscrits aztèques; il est tout simple qu'une partie des plus anciens se soit ainsi perpétuée et alliée à de nouveaux signes; mais, dans leur ensemble, il est bien facile de reconnaître que ce sont deux langages différents, et que le savant qui parvient à lire les manuscrits du peuple aztèque n'est pas pour cela capable de lire les hiéroglyphes du grand temple de Palenque; la clef en est probablement perdue pour toujours.

BEAUX-ARTS.

Les ouvrages de l'art, chez les Mexicains, ont été, dans l'origine, informes et semblables les uns aux autres, de même que chez tous les peuples vivant dans l'ignorance, jusqu'au moment où la civilisation vient perfectionner le goût. Si les Mexicains, proprement dits, et même les anciens habitants du Guatimala et du Yucatan, qui leur sont bien antérieurs, à l'époque la plus florissante de leur art, n'ont pas atteint la beauté que l'on admire avec raison dans l'art grec, ils sont arrivés cependant à une amélioration de style et de forme qui laisse bien en arrière le goût barbare et les proportions imparfaites des premiers temps. Leur dessin, à la vérité, est dur, sans détail, sans individualité; et quoique on trouve parfois plus d'exactitude dans l'ensemble et dans la disposition des membres de leurs statues et de leurs bas-reliefs, que dans les ouvrages des Indiens, et même des Égyptiens, ils n'ont pas approché de la perfection que ces derniers ont donnée à leurs têtes, sur-tout à celles de profil; mais, bien qu'ils n'aient pas connu plus qu'eux l'étude de l'anatomie, ils sont parvenus, par une imitation scrupuleuse de la nature, à produire des figures passables d'hommes et de femmes.

Il y a eu certainement au Mexique plusieurs époques de l'art. Les ouvrages cyclopéens (troisième Expédition, planche VI); les grands *tumuli* en terre, recouvrant des souterrains plus ou moins grossièrement voûtés, (deuxième Expédition, planches XXII, XXVII), sont très probablement antérieurs aux *téocalli* en pierre, si habilement et si solidement construits (troisième Expédition, planches I, III, IV); et ceux-ci, sans doute, ont encore précédé de bien loin l'admirable monument de Xochicalco, dont la conception et l'exécution sont un vrai chef-d'œuvre de l'art (première Expédition, planches XXXI, XXXII). Je ne parle pas en ce moment des constructions de Palenque et de Mitla, série d'antiquités encore antérieures, qui ont eu aussi leur naissance, leur progrès et leur apogée. Je citerai, cependant, comme preuve à l'appui de cette opinion, l'un des palais de Mitla (deuxième Expédition, planche XXXIII), moins orné et de moins bon goût que l'autre, probablement postérieur (même Expédition, planche XXX).

Quant à la sculpture, elle a dû nécessairement offrir les mêmes phases. Il est facile de voir, en parcourant la série des planches jointes au récit des trois expéditions de Dupaix, que, parmi les statues ou bas-reliefs, les uns ont le caractère primitif de l'ignorance et de l'inhabileté; les autres, d'une exécution meilleure, tiennent à une époque mixte, c'est-à-dire entre les deux extrêmes; enfin, d'autres appartiennent à une troisième époque, beaucoup plus avancée. Une exacte classification offre certainement de grandes difficultés, et je ne la tenterai qu'avec une prudente réserve, dans l'examen de détail auquel je me livrerai; mais il est impossible de ne pas l'admettre en principe.

Que de temps il a fallu aux anciens Mexicains pour arriver de la hutte sauvage à la construction de leurs temples, de leurs téocallis! Ainsi ont fait les Grecs, avant d'arriver à produire des chefs-d'œuvre d'architecture et de sculpture : le Parthénon, le temple de Jupiter, celui de Thésée; les statues de la Vénus Anadyomène, et de l'Apollon Pythien. Ils ont commencé par employer le tuf et la pierre non taillés, comme au temple de Delphes, et par adorer, sous le nom de Minerve, une pièce de bois peinte, avec une boule en guise de tête humaine. Plus tard, quand l'art eut atteint une véritable perfection, ils consacrèrent le marbre à la construction de leurs temples et de leurs autres grands ouvrages d'architecture. C'est aussi à leur plus belle époque que les Mexicains revêtirent leurs temples de stuc de différentes couleurs; qu'ils y introduisirent les ornements de luxe et des pavés en jaspe et en marbre. Les matières dures furent plus fréquemment employées [1],

[1] Les matières dures, le plus ordinairement employées par les artistes de l'ancien Mexique, sont le jade blanc ou vert, le basalte noir, gris ou

en statues ou en vases; on voit au Musée de Mexico des amulettes, des têtes d'une très petite dimension, en pierres précieuses, d'une grande beauté et d'un travail précieux.

La peinture antique, chez les Mexicains, offre nécessairement moins à dire, attendu que presque tout vestige en a disparu. La peinture plus moderne, celle qui a servi aux manuscrits hiéroglyphiques, nous occupera plus particulièrement dans ce qui va suivre.

PEINTURE.

L'homme de tous les temps et de tous les pays a recherché les images; elles plaisent à l'œil, occupent l'esprit, frappent l'imagination. L'ancien Mexique a été, sous ce rapport, comme les autres contrées plus ou moins civilisées. De peinture proprement dite, il n'en reste pas, et cela est facile à concevoir si nous jugeons par analogie, du peu de solidité qu'offrent les couleurs et les matières sur lesquelles, généralement, on les applique. La peinture émaillée est la seule connue jusqu'à présent qui puisse traverser les siècles sans altération; or, c'est une découverte des temps modernes. Il est certain, selon quelques vestiges encore existants, que les anciens Mexicains ont aimé à peindre, soit l'intérieur soit l'extérieur de leurs édifices, et que leurs statues et leurs bas-reliefs paraissent avoir reçu cet ornement. Ils ont eu cela de commun avec d'autres peuples anciens, tels que ceux de l'Égypte et de l'Inde. On remarque encore des traces de vermillon entre des plis de draperies et ailleurs, dans certains bas-reliefs de Palenque, et l'on retrouve aussi ce goût pour la couleur rouge, naturel sur-tout aux peuples neufs, dans les couches de minium qui couvrent les parois des souterrains de Xochicalco. Tout autre vestige de peinture, de ces époques reculées, est anéanti; mais si l'on fait attention que le grand temple de Palenque offre des hiéroglyphes sculptés, on doit naturellement supposer que le peuple qui sculpta ces hiéroglyphes savait aussi les peindre.

Dans les temps plus rapprochés de nous, nous voyons les hiéroglyphes, peints sur papier de maguey, être les interprètes de toutes choses, et servir à fixer les observations astronomiques, les annales civiles et religieuses, comme aussi à régler les simples relations des particuliers entre eux. Ici la peinture se trouve liée étroitement avec l'écriture; car les hiéroglyphes dont il s'agit consistent presque entièrement en figures dessinées et coloriées; nous nous occuperons donc seulement de quelques manuscrits aztèques, tant sous le rapport de leur peinture que sous le rapport de leur signification.

Nous devons remarquer d'abord l'extrême incorrection, outre l'extrême laideur des figures. Pour tout ce qui est symbole religieux, pour tout ce qui est représentation de dieux ou de déesses, rien n'est plus monstrueux et plus horrible. Pour ce qui se rattache simplement aux affaires civiles, la monstruosité disparaît, mais l'incorrection est presque la même. On doit expliquer ceci par cette raison : que les hiéroglyphes étant une écriture, et non un tableau, il était naturel qu'on s'appliquât, comme chez nous, à écrire d'une manière claire et lisible, plutôt que d'une manière élégante. Ensuite, comme il était de l'essence même de cette écriture de soigner les parties importantes de la représentation pittoresque, et de négliger les autres comme inutiles pour la signification, il en résulte qu'on dessinait avec attention la tête du personnage avec son expression convenable, et dans une forte dimension, tandis qu'on se contentait d'y joindre un corps exigu, de petits bras et de petites jambes, pourvu qu'ils fussent dans l'action déterminée. Peu importait la correction des formes. Quant à la bizarrerie ou à la laideur repoussante des figures divines, on sait que cela tenait au culte atroce des Mexicains modernes, de ceux qui, lors de la découverte, occupaient le pays depuis quelques centaines d'années.

Par suite de la même nécessité d'être lisible le plus possible, les couleurs appliquées sur ces figures dessinées étaient de la plus grande vivacité, et sans aucune fusion de teinte. De cette façon, si les couleurs avaient, comme cela est probable, chacune leur signification, on ne pouvait les confondre l'une avec l'autre.

Voilà de fortes raisons pour que la peinture proprement dite n'ait point fait de grands progrès chez les Mexicains. Mais comme il ne nous reste aucune autre trace de leurs talents en ce genre, il ne faudrait pas s'étonner qu'ils eussent peint beaucoup mieux qu'ils n'écrivaient, par la même raison qui fait que, chez nous, souvent un peintre habile écrit fort mal.

verte, la pierre stéatite, dite sanguine; le porphyre et le porphyre cornéen, vulgairement nommé pierre de corne, à cause de sa couleur qui a de la ressemblance avec l'écaille brune; l'obsidienne, vitrification volcanique, transparente et verdâtre; l'émeraude et autres pierres précieuses, etc. Ils ont fait des statues et des bas-reliefs avec des pierres de lave; ils ont fait aussi des vases en albâtre et en serpentine.

Un grand nombre de peintres, scribes en même temps, non seulement étaient chargés de décorer les maisons ou les objets usuels, mais aussi de copier les manuscrits et de les embellir de sujets ou vignettes, représentant l'histoire de leurs dieux, les immolations sanglantes dont ils étaient avides, et les faits héroïques de la nation soumise à la médiation du dieu protecteur et vengeur Vitzlipultzi.

Le nombre de ces riches manuscrits était considérable. A l'époque de la conquête par les Espagnols, les missionnaires franciscains et dominicains, propagateurs de la foi évangélique, les considérant comme des écrits profanes, passèrent plusieurs mois à les retirer des archives et des dépôts publics; ils forcèrent les particuliers qui en possédaient à les remettre chez eux, et les ayant fait apporter sur la place du marché, ils les réunirent, en formèrent une masse si élevée qu'elle fut comparée à une montagne, et y mirent le feu en présence des Mexicains, qui déploraient la perte de ces monuments précieux, objet de la vénération de leurs ancêtres.

Nous avons sous les yeux le fragment gravé d'un manuscrit en caractères aztèques, sur papier d'agave, ou grand aloës d'Amérique, que l'on conserve dans la bibliothèque de Dresde. La description rapide que nous allons en faire pourra donner une idée de la composition singulière des tableaux qui formaient les livres dont nous venons de parler.

Ce manuscrit est divisé en huit bandes. Les caractères symboliques sont principalement des têtes d'hommes et de singes, d'animaux féroces, d'oiseaux de proie, de vaches marines, et d'autres monstres marins; quelques petites barques sont aussi au nombre des caractères que l'on doit remarquer. Trois de ces mêmes bandes sont ornées chacune de trois tableaux symboliques qui sont accompagnés d'un discours écrit au bas. Il est à observer que plusieurs de ces caractères se trouvent figurés sur quelques unes des antiquités de notre collection. Voyez première Expédition, la planche numéro IV, et seconde Expédition, les planches numéros X, XI, XVIII, etc.

Le premier tableau fait voir le dieu singe assis, richement vêtu, et portant sur la tête une coiffure chargée d'un énorme panache en plumes rouges et blanches; ces couleurs distinguent dans l'ancien langage figuratif, les dieux et les rois, des autres hommes. D'une main il tient une coupe au-dessus de laquelle est figuré le soleil; l'autre main est étendue et ouverte pour indiquer sa bénigne influence. Nous avons vu chez M. Franck, le dessin d'un bas-relief en pierre volcanique qu'il a rapporté du Mexique; il représente le même dieu singe dans la même posture, prêt à combattre le génie du mal. Un crabe, ou le signe du cancer, est sculpté sur l'épaisseur de la pierre. Le signe du cancer marque le mouvement rétrograde du soleil. Dans cette position solsticiale, il exprime, astronomiquement et mythologiquement, la même position que celle du lion de Némée, vaincu par Hercule; et suivant la précession des équinoxes, cette représentation ferait remonter l'antiquité de ce monument à plus de trois mille cinq cents ans avant la conquête du Mexique. Ce dieu mexicain pourrait avoir de l'analogie avec celui de l'Inde qui, sous le nom d'Anoumar, roi des singes, fournit à Vichnou-Rama le moyen de vaincre Raonen, génie du mal; il pourrait être aussi le Cercopithèque égyptien, symbole du verseau que l'on montrait à la pompe isiaque, magnifiquement vêtu, ayant une robe jaune, et tenant une coupe à la main. En Égypte, la coupe mise au nombre des hiéroglyphes de première classe désigne l'inondation et l'époque des vendanges. Ainsi, le singe, avec sa coupe, est une peinture symbolique du soleil d'automne, qui s'unit à la coupe céleste que Bacchus tient à sa main après l'avoir remplie de la liqueur qui lui est consacrée.

Sur le second tableau on voit un homme portant l'habit royal, et dont la coiffure est beaucoup plus volumineuse que la précédente; de la main droite il tient un faisceau de flèches, et de l'autre une arme tranchante. Ce personnage, dont l'expression est celle de la colère, pourrait être Vitzlipultzi, vengeur des crimes. Au-dessous de lui, dans un troisième tableau, on a figuré un monstre renversé et percé d'une arme qui lui traverse le corps. Quelques tableaux indiens, semblables à celui-ci, représentent le géant Chiva élevant tous ses bras armés de glaives, faisant reconnaître ainsi le terrible destructeur de tous les êtres.

Dans le quatrième tableau le dieu singe reparaît avec sa coupe à la main; et dans le cinquième on voit une répétition de la fureur de Vitzlipultzi, armé de son redoutable glaive et de ses flèches garnies de plumes rouges. A ses pieds, et dans le tableau suivant, est un monstre hideux, à figure humaine, complétement terrassé et vaincu. On remarquera encore que les plumes des flèches, qui sont rouges, sont un signe de guerre, et celles qui sont blanches un signe de paix.

Le septième tableau représente le dieu suprême des Mexicains, assis sur son trône comme sur le tribunal

de la justice, d'où il lance ses arrêts contre les criminels; sa figure et son attitude expriment la colère que provoque la présence du génie du mal qui est devant lui. Le visage de ce démon est vert, ses jambes et ses pieds sont ceux du vautour qui se repaît de chair humaine; il a une queue comme le typhon que les hiérogrammates égyptiens unissaient au vautour que la mythologie des Grecs a placé sur le Caucase, dévorant les entrailles de Prométhée. En tout, il est semblable aux démons des autres peuples.

Le huitième tableau nous montre encore une fois la colère de Vitzlipultzi s'exerçant sur le mauvais génie qui est peint au-dessous de lui, renversé et le corps traversé par une flèche qu'il vient de lancer.

Les tableaux mexicains ont généralement beaucoup de ressemblance avec les peintures indiennes; le même génie semble avoir dirigé les compositions des uns et des autres. Les peintres avaient l'habitude de mettre en scène tous les incidents dans un seul cadre, et sans observer aucune des convenances pittoresques, ce qui produisait une grande confusion; les sujets familiers ont beaucoup plus de simplicité et de vérité. Dans les grandes compositions, je le répète, le dessin est généralement mauvais et barbare; les expressions sont forcées, et ce n'est que par hasard que l'on découvre quelques têtes de profil d'un caractère plus supportable. Dans les sujets familiers seulement on trouve un peu plus de goût et de correction.

Au rapport des voyageurs, plusieurs de ces peintures, et le texte qui les accompagnait, étaient tracés sur des toiles de coton très fines, encollées, et si bien lissées que le pinceau du scribe dessinateur coulait dessus avec la plus grande facilité. Il se servait d'un pinceau comme les écrivains et les enlumineurs égyptiens, indiens, chinois ou japonais; et avec cet instrument il formait un trait aussi fin et aussi délié que s'il l'eût fait avec la plume la mieux taillée. Les Mexicains faisaient aussi une espèce de papier fort avec le palmier icxotl, l'aloës et l'écorce mince de quelques autres arbres; le tout était roui ensemble comme le chanvre, puis lavé, séché, et ensuite préparé avec de la gomme, de la soie, du coton, et enfin lissé. Ce papier fort des anciens Mexicains est aussi en usage dans l'Inde, à la Chine, en Perse, et a la solidité de notre carton superfin; il est plus souple, plus uni, et l'on peint facilement dessus. Si l'on examine, à la Bibliothèque royale, la collection de peintures indiennes, chinoises et persanes qui y sont réunies, on aura une idée presque complète du papier des anciens Mexicains.

Nous avons déja dit que ces peuples traduisaient leurs pensées et exprimaient les choses visibles par des caractères symboliques, comme faisaient les Égyptiens. Avec ces mêmes caractères ils formaient des calendriers qui figuraient leur siècle et ses divisions par année. Gemelli Careri, tome VI de ses voyages, chapitre v, nous fournit un exemple des calendriers mexicains que nous ne négligerons pas, parcequ'une partie des caractères qui le composent se trouve figurée dans notre série d'antiquités.

Une roue peinte, formée par un serpent tourné en cercle, ainsi que les Égyptiens figuraient l'éternité, contenait l'espace d'un siècle. Le siècle était de cinquante-deux années solaires, chacune de trois cent soixante-cinq jours; mais comme elles étaient divisées en dix-huit mois de vingt jours chacun, ce qui faisait le nombre de trois cent soixante jours, les cinq qui restaient étaient complémentaires : c'étaient les jours épagomènes des Egyptiens ; les Mexicains les ajoutaient à la fin de l'année, afin qu'elle égalât le cours du soleil. Pendant ces cinq jours ils s'abandonnaient à l'oisiveté et aux plaisirs. Les Égyptiens, qui plaçaient aussi à la fin de l'année leurs jours épagomènes, en avaient fait des fêtes solennelles, consacrées à des dieux particuliers. L'année mexicaine commençait au printemps; les semaines étaient de treize jours, avec des noms différents; on les marquait sur le calendrier par diverses figures.

Quatre indictions ou périodes, de treize années chacune, formaient la division de la roue qui dessinait le siècle, et répondaient aux quatre points cardinaux; le serpent qui en traçait le cercle marquait ces quatre divisions par quatre nœuds. Les Egyptiens aussi exprimaient hiéroglyphiquement par un nœud les divisions du temps, ainsi que l'union respective des années et des saisons.

L'hiéroglyphe de la première saison, qui indiquait le midi, était un lapin se détachant sur un fond de ciel bleu d'azur : on le nommait *Tochtila*. La seconde, pour l'orient, était figurée par une canne à sucre sur un fond rouge : on l'appelait *Acati*. La troisième, pour le nord, était une lance armée d'un silex, d'une pointe en jade ou en bois de fer, posée sur un fond jaune : on l'appelait *Tecpatl*. La quatrième, pour l'occident, figurait un autel sur un fond vert : on l'appelait *Cagli*. Entre ces quatre divisions il y en avait douze petites dans lesquelles les quatre mêmes hiéroglyphes étaient distribués successivement, en donnant à chacun sa valeur numérale jusqu'à treize, qui était le nombre d'années qui composaient l'indiction. On faisait la même chose dans la deuxième période avec les mêmes noms; puis dans la troisième et la quatrième, jusqu'à ce que le cercle de cinquante-deux ans fût fini.

Si l'on jette un coup-d'œil sur la sphère, on reconnaîtra dans les figures qui composent les quatre divisions du siècle Mexicain dont nous venons de parler, quatre constellations remarquables; savoir : deux australes qui sont le lièvre ou le lapin fuyant devant le pied gauche d'Orion le chasseur, et l'autel sur lequel les dieux prêtèrent serment avant de combattre les Titans; cette dernière constellation porte aussi le nom de *phare*, elle est censée avertir les matelots des dangers qu'ils peuvent éprouver en mer. Les autres constellations sont boréales. La canne à sucre, par exemple, remplace l'arbre de vie, celui qui porte des pommes d'or et qui fut planté par Minerve; la flèche enfin est celle dont Apollon fit usage pour tuer les Cyclopes et qui traverse l'aigle, l'oiseau de Jupiter et aussi celui de Vitzlipultzi. Placée aux cieux entre le tropique et l'équateur, elle est partagée par le colure qui va du cancer au capricorne. L'analogie de cette peinture avec l'uranographie adoptée par les plus anciens peuples de l'autre hémisphère, prouve que les Mexicains avaient quelques connaissances en astronomie, et peut mettre à même de tirer des inductions précieuses pour leur histoire.

ARCHITECTURE.

Pour peu qu'on réfléchisse à la nature de l'homme, à sa faiblesse, à sa nudité, au besoin qu'il a de se garantir des injures de l'air et des attaques des animaux plus forts que lui, pour ne pas dire de celles de ses semblables, on reconnaîtra qu'il dut sentir de bonne heure le besoin de se couvrir, de se défendre de ses ennemis, et même de les attaquer; qu'il dut inventer bientôt les arts nécessaires à sa conservation, et qu'il devint, par cet instinct seul, un être essentiellement imitateur. Voilà pourquoi le dessin, sans lequel on ne peut conserver le souvenir des inventions utiles, est connu, jusqu'à certain point, des hordes même les plus sauvages. En rechercher l'origine, ce serait rechercher celle du premier vêtement, de la première arme, de la première hutte, du premier instrument de chasse; ce serait porter ses yeux au-delà de l'histoire la plus obscure et des ténèbres qui couvrent les temps fabuleux; ce serait, en un mot, remonter à l'origine de l'homme lui-même, car le créateur lui ayant refusé les moyens physiques de pourvoir à sa conservation, dut lui donner l'intelligence de les trouver hors de lui-même.

L'homme a dû songer à se loger long-temps avant de songer à embellir sa demeure. On peut donc mettre également au nombre des arts de première invention la construction des huttes ou des cabanes grossières qui furent pendant long-temps la plus ordinaire habitation des peuples. Il serait difficile, sans doute, de déterminer à quelle époque on a commencé à bâtir des villes telles que Palenque ou des palais tels que ceux de Mitla; aussi notre tâche se bornera à les examiner et à les comparer avec les monuments de l'autre hémisphère. Nous voyons dans la collection mexicaine, outre les temples élevés au-dessus du sol, des souterrains taillés dans l'intérieur d'un tuf calcaire, comme sont, dans la Haute Égypte, les grottes d'Éléthïa, et aussi les hypogées de Thèbes et des environs du Memnonium. Le temple de Derry en Nubie, le Typhonium du mont Barkal, dans l'Indostan ceux de Tin-Tali, d'Indra, ou du grand temple de Brama, dieu soleil, comme le Vitzlipultzi des Mexicains, ont aussi de l'analogie avec certains monuments de cette contrée.

Un coup d'œil général sur les antiques constructions dont Castañeda nous a transmis les dessins, nous fait voir : 1° des *tumuli* en terre, des *tumuli* en pierre et chaux, des *tumuli* en briques; les uns sans issue apparente, les autres avec une galerie transversale ou avec deux galeries en croix, revêtues ou non de pierres régulièrement taillées; 2° des *téocallis* de diverses formes, en pierres taillées et revêtues d'un solide enduit, orientés, à plate-forme unie, ou à plate-forme portant un temple, depuis quatre corps en retraite l'un au-dessus de l'autre, jusqu'à huit corps; 3° des pyramides quadrangulaires, d'un seul corps, ou de plusieurs corps en retraite, avec des escaliers sans repos, ou avec une rampe diagonale montant de l'un à l'autre; 4° des sépultures souterraines, construites en pierres, et plus ou moins ornées; 5° l'étonnant monument pyramidal de Xochicalco, sur une colline taillée en plusieurs terre-pleins, sans aucun escalier extérieur, et avec des souterrains taillés dans le roc; 6° une forteresse presque européenne, d'une demi-lieue de circuit, sur le haut d'une colline de six cents pieds à pic; 7° un pont de construction cyclopéenne, et dont l'arche est formée de deux pierres curvilignes; 8° des aqueducs également cyclopéens; 9° enfin, les admirables monuments de Palenque, et ceux de Mitla, non moins surprenants, dans un genre tout différent des autres.

En général la construction extérieure des temples, malgré le caractère national qui distingue l'architecture mexicaine de celle des autres peuples, a de l'analogie, dans ses profils, avec l'architecture indienne. A Persépolis, les ruines encore debout du palais des Djemschie, ancien roi de Perse, dont la richesse et la ma-

gnificence surpassaient les autres temples de l'Orient, peuvent être comparées, par la forme, à certains *téocallis* mexicains.

D'un autre côté, la forme carrée dans les plans et la forme pyramidale dans les élévations, autrefois usitées chez les Égyptiens, se retrouvent aussi dans certains monuments du Mexique. Mais une chose qui serait bien importante à vérifier, et sur laquelle le capitaine Dupaix, non plus que d'autres voyageurs, ne paraît pas avoir eu l'éveil, ce serait de savoir si le principe géométrique qui a été appliqué à la construction des pyramides égyptiennes, a été observé aussi par les constructeurs mexicains. Il y aurait là une grande induction à tirer, et l'on ne saurait trop appeler, sur ce point, l'attention des voyageurs éclairés qui visiteront à l'avenir cette contrée, et les inviter à mesurer exactement les angles des pyramides, et leur inclinaison de la base au sommet. En Égypte, ces sortes de monuments, consacrés au soleil personnifié sous le nom d'Osiris, étaient orientés, et leurs quatre faces signifiaient en outre les quatre éléments. Le principe de leur élévation était celui-ci : la base de chaque face était comme le diamètre d'un cercle, et le sommet comme le point le plus élevé de la demi-circonférence; autrement dit, chaque face était semblable à un triangle inscrit dans un demi-cercle, dont le grand diamètre était la base. Je le répète, il serait très curieux de savoir s'il en était de même pour les *téocallis* pyramidaux.

Sous d'autres rapports, la similitude est fort grande entre ces monuments dans les deux pays, et il semblerait que les architectes mexicains eussent adopté les idées des prêtres de l'Égypte et de la Chaldée. Voici ce que dit à cet égard M. Bulloch : « Les anciennes pyramides du soleil et de la lune, ou de Téotihuacan, sont d'une construction et d'une forme semblables à celles des pyramides d'Égypte. Ces deux grands *téocallis* sont entourés, de même que le *chéops* égyptien, d'un certain nombre de pyramides plus petites, rangées symétriquement. La destination véritable de ces constructions est inconnue. On suppose que les grandes étaient consacrées aux dieux, et que les petites qui les entourent quelquefois servaient de tombeaux aux personnages considérables. »

A une époque plus récente, les relations qui nous sont parvenues sur Mexico contiennent la description du grand temple de cette ville, qui, comme ceux de l'Égypte, était accompagné de plusieurs petits temples, et d'autres bâtiments qui étaient comme des espèces de séminaires où se retiraient les prêtres. On lit dans le père d'Acosta, que la totalité du temple était entourée, comme ceux de l'Égypte, d'une enceinte construite en pierres liées avec de la chaux, haute de huit pieds, surmontée de créneaux, et ornée d'une grande quantité de sculptures représentant des serpents, d'où on lui donna le nom de *Coatepautli*, ce qui veut dire, muraille des serpents. Voyez, au Musée du roi, quelques fragments du mur d'enceinte du grand temple de Karnak; ils sont en grès, ornés de caractères symboliques, parmi lesquels se trouvent aussi des serpents; ces fragments ont été envoyés en France par M. Champollion jeune. Voyez aussi, dans la présente collection, plusieurs fragments de serpents sculptés, notamment les planches XVII, première Expédition, VII, deuxième Expédition, etc.

Au Musée de Mexico, et dans la collection rapportée par M. Franck, on voit de petits modèles en terre cuite de *téocallis* ou temples pyramidaux, qui ont de l'analogie avec les temples indiens. Les Égyptiens faisaient aussi des réductions, ou de petits modèles en terre et en pierre, de leurs temples. Le Musée du roi, galerie égyptienne, en renferme de très remarquables. Nous supposons que ces modèles s'exposaient sur l'autel dans l'intérieur du temple même, le jour de la dédicace et certains autres jours. Ils pouvaient être destinés aussi aux personnes qui, par dévotion, tenaient à posséder ces petites images.

En somme, quand on examine certains monuments mexicains, notamment ceux de Mitla, le grand temple de Palenque et quelques autres, on est frappé de la richesse des décors extérieurs et intérieurs, jointe à une simplicité remarquable de lignes. On voit que ces peuples visaient au grand.

Les souterrains de Mitla donnent lieu, ainsi que la décoration extérieure des palais, de remarquer, entre autres choses, des ornements auxquels on a donné le nom de *grecques*, bien qu'ils aient été plus habituellement employés par les Arabes Maures. Ces ornements sont riches et de bon goût; mais, quant aux formes de l'architecture, elles n'ont rien de grec; les profils ont au contraire quelque chose de bizarre et d'irrégulier qui n'a de conformité qu'avec certains monuments indiens et japonais. Je ne prétends, au surplus, tirer de ceci aucune induction directe, pour l'origine de ces monuments, m'en référant à ce que j'ai dit sur ce sujet au commencement de la présente introduction.

SCULPTURE.

Le sculpteur, comme le peintre, a pour but d'imiter la nature. La forme, l'attitude, l'expression même qu'il donne aux statues de ses dieux, ou de ses héros, chez les nations civilisées comme chez celles qui ne le sont pas, reçoivent un caractère qui décèle le peuple auquel elles appartiennent, et aussi l'époque relative où elles ont été faites. Si l'on admet, ce qui n'est pas douteux, que le climat influe sur la configuration physique de l'homme, et si l'on reconnaît, en conséquence, les différentes nations qui habitent notre globe, aux formes extérieures du corps, on apercevra de suite que cette influence, en se reflétant sur les productions des arts, doit nécessairement leur imprimer, dans chaque pays, un caractère national.

Chez la plupart des nations civilisées, la sculpture, sans parler ici des autres arts, a éprouvé des variations, des améliorations successives, dans la composition et dans l'exécution des sujets. Chez d'autres, la sculpture est restée stationnaire, sur-tout dans les sujets relatifs à la religion du pays, et pour lesquels on avait adopté des types dont il n'était pas permis de s'écarter. Chez les peuples sauvages enfin, l'idole ou le fétiche que l'homme de la nature sculpte aujourd'hui, est en tout semblable à ceux qu'il sculptait dans les temps les plus reculés. Les fétiches mexicains que nous possédons en sont une nouvelle preuve.

Les Grecs ont été l'exemple le plus frappant du premier cas, relativement au perfectionnement successif de la sculpture; ils sont arrivés du simple poteau, avec une boule figurant la tête, jusqu'à la Diane et à l'Apollon pythien. Dans le second cas, les Égyptiens, contraints par les lois à suivre la profession de leurs pères, à faire ce qu'ils avaient fait, ne pouvaient s'écarter, dans les arts, du goût et du style adoptés par leurs ancêtres. Soumis au programme réglé par ses prêtres, l'artiste n'avait rien à créer; ses productions, semblables, à peu de chose près, à celles qui les avaient précédées, servaient à leur tour de modèles à celles qui devaient les suivre. L'habitude ou l'obligation de ne point sortir du pays, et par conséquent l'impossibilité de profiter des perfectionnements des peuples voisins ou éloignés, est aussi une des causes qui rendent les arts stationnaires. On voit encore les Chinois, qui ne voyagent point, et qui se vantent avec raison d'une haute antiquité, donner à leurs pagodes et à leurs magots les formes bizarres qu'ils avaient adoptées dès leurs premiers essais dans l'art de bâtir, de sculpter et de peindre.

Quoi qu'il en soit, et malgré cet esprit stationnaire dans l'ensemble de l'art, quelques améliorations s'introduisent d'elles-mêmes, à diverses époques, dans l'exécution des œuvres peintes ou sculptées, ne fût-ce que par suite de l'exercice, qui rend plus facile le maniement des matières et des outils. Alors les statues ou idoles, sans changer précisément de forme ou d'attitude, portent l'empreinte d'une exécution moins gênée et plus finie. Quant aux sculptures qui ne tiennent point aux choses religieuses, comme les artistes jouissent de plus de liberté, leurs progrès sont plus sensibles à ces mêmes époques, comme on l'a vu en Égypte, par des portraits individuels sculptés avec plus d'art et de science que les statues des dieux. Au Mexique, la marche a été la même, quoique les progrès aient été moins grands; ce sont ces diverses phases d'avancement qui, là comme ailleurs, peuvent servir à déterminer ce qu'on appelle les époques de l'art.

Il est fort difficile, sur le vu de dessins, quelque exacts qu'ils puissent être, de classer des monuments de sculpture de manière à pouvoir assigner à chacun l'époque de l'art à laquelle il appartient. Cependant on y peut prétendre quand le principal caractère de ces dessins, comme nous le remarquons dans ceux de Castañeda, est la naïveté.

L'enfance de l'art paraît évidemment dans certaines figures de la collection, telles que celles représentées dans les planches IV, XI et XVIII de la première Expédition, ou dans les planches XVI et XXIV de la deuxième. L'ignorance des formes et la grossièreté d'exécution prouvent que ces figures furent sculptées dans un temps où l'art n'avait point encore fait de progrès, et où l'artiste imitait avec une complète maladresse les objets qu'il se proposait de représenter. C'est à cette époque qu'appartiennent la plupart des figurines ou fétiches qui obtiennent la vénération des peuples sauvages.

Quelques progrès se remarquent dans d'autres figures, comme, par exemple, celles des planches II, VI, XVIII de la première Expédition, et dans la planche XXXXVII de la deuxième. Les proportions commencent à observer plus d'exactitude, et les formes sont, en général, moins grossières ou moins bizarres dans ces productions qu'on peut rattacher à la seconde époque.

Enfin, une série plus nombreuse se distingue par des formes plus correctes ou plus élégantes, par un fini plus parfait, et aussi par l'emploi de matières plus dures et plus difficiles à travailler. Dans cette classe, que

nous attribuerons à la troisième époque, on peut comprendre les sculptures représentées dans les planches X, XIII, XV de la première, XXXXI de la deuxième, et IX de la troisième Expédition.

A l'égard des *grecques* de *Mitla,* et sur-tout des figures en bas-relief de *Palenque,* dont la perfection est généralement beaucoup plus grande, il est permis de les considérer comme une série d'antiquités à part, bien antérieures peut-être aux autres séries dont nous venons de parler, et dont la dernière période serait seule parvenue jusqu'à nous. En effet, les sculptures adhérentes à des édifices tels que ceux de Palenque, d'une grandeur considérable et d'une solidité à toute épreuve, ne peuvent être que contemporaines de ces édifices, et ont dû appartenir comme eux à l'époque de l'art la plus avancée chez ces peuples. Au surplus, la comparaison de ces bas-reliefs avec des œuvres de sculpture de même origine, mais d'un temps antérieur, n'est pas facile. Dupaix, dans sa narration, ne parle d'aucune figure de ronde bosse qu'il aurait trouvée dans les ruines de Palenque, et il ne paraît pas que le Musée de Mexico en possède beaucoup qui en proviennent d'une manière bien authentique. Il en doit être ainsi; et cela vient bien à l'appui de l'opinion où nous sommes sur l'antériorité et la haute antiquité de Palenque et de Mitla; car il est naturel qu'à la suite des siécles, les statues et les autres ouvrages en ronde bosse aient disparu, aient été enfouis ou brisés, de manière qu'il n'en reste que peu de chose ou rien; tandis que les bas-reliefs, bien plus durables par leur nature, et protégés par les solides monuments auxquels ils adhèrent, sont ainsi parvenus jusqu'à nous.

Le nombre des images qui représentaient les dieux du premier ordre que l'on adorait dans les temples, et de celles des dieux pénates ou topiques, était considérable dans l'ancien Mexique. On rapporte qu'en 1518, lorsque les Espagnols s'en rendirent maîtres, les missionnaires détruisirent à Mexico, et dans les environs, plus de trente mille idoles. Elles étaient généralement hideuses, ayant des formes barbares, et faites d'argile ou de certaines espèces de pierre et de bois; quelquefois aussi d'or et d'autres métaux.

Un grand nombre de ces idoles ressemblent beaucoup aux divinités indiennes ou japonaises, et elles ne représentent aucune des scènes sanglantes du culte moderne dont les historiens du Mexique ont généralement fait mention. On doit remarquer aussi que la décence la plus scrupuleuse est observée dans l'invention et l'exécution des sujets, ainsi que dans le jet des draperies. Cette observance rigoureuse leur donne encore de la ressemblance avec les peintures des dieux et des déesses de l'Inde, qui portent, à peu de chose près, les mêmes coiffures et les mêmes vêtements. Signalons enfin, dans la collection des statues mexicaines, la tunique courte, richement brodée, que portaient les princes égyptiens. Voyez les planches VII et X de la troisième Expédition, et, dans l'ouvrage de la commission d'Égypte, deux bas-reliefs coloriés de l'île de Philæ; A. tome I, planche 16.

Les artistes mexicains avaient connaissance de l'art plastique, et probablement ils modelaient leurs statues et leurs bas-reliefs avant de les tailler dans la pierre, ou de les exécuter en stuc, marbre factice dont ils revêtaient les murs des temples. Un bas-relief en granit, découvert dans les ruines du temple de Palenque, confirme ce que nous avançons. Il était placé comme un simple métope, ou en panneau; et il consistait en figures hiéroglyphiques exprimant sans doute une loi ou une maxime dont l'observance devait se perpétuer à jamais; car, pour attirer plus particulièrement que les autres sculptures les regards de la multitude, ce bas-relief avait une saillie considérable sur le nu du mur dans lequel il était encastré. Lorsqu'on l'arracha de la muraille, on s'aperçut que, par une sage prévoyance contre les ravages du temps, on avait répété le même sujet au revers de la pierre, au côté opposé à celui qui était en évidence; son scellement dans le mur mettait ainsi à l'abri de toute espèce d'insulte les caractères sacrés qui y étaient tracés; la mutilation, la destruction même de l'édifice, ne pouvaient empêcher qu'on retrouvât un jour cette loi ou cette maxime qu'on voulait éterniser. Il est probable que la répétition n'aurait pu être exacte si l'artiste n'avait pas commencé par faire son modèle à l'aide des moyens plastiques, ayant à le sculpter sur les deux faces opposées de la même pierre.

Ils savaient aussi pousser dans des moules faits sur les choses modelées à l'avance, des statuettes, des ornements, des vases ou tout autre objet. J'en ai la preuve par une petite idole en terre cuite au soleil, qui a dû être portée en amulette, ce qui est facile à croire à cause de la bélière qui se trouve en arrière à la partie supérieure. Je la dois à l'obligeance de M. Baradère. Elle représente le dieu singe, symbole du verseau, célèbre dans la mythologie indienne, sous le nom d'*Anoumar,* et dans celle des Égyptiens, sous le nom de *Cercopithèque,* l'analogue de Cécrops, le moteur du déluge. Nous avons comparé ce fétiche à une figurine en bronze du dieu égyptien Cécrops, que je possède également, et nous avons reconnu une grande

similitude dans la sculpture de ces deux antiques. Tous deux sont représentés accroupis; l'allure du corps, l'attitude des membres, ainsi que les traits du visage, n'offrent aucune différence sensible; ils ne diffèrent que par la matière. Le fétiche mexicain a été poussé dans un moule; on aperçoit les joints des pièces qui le composent; puis il a été retouché à l'ébauchoir, selon ce qui se pratiquait en Égypte, en Grèce et chez d'autres peuples anciens où l'on faisait de semblables idoles.

Quant aux vases sculptés, ornés de figures fantastiques, et exécutés en granit, en basalte vert ou noir, en jade ou en terre cuite vernissée, on y trouve une grande ressemblance avec les vases que les Japonais faisaient en jade, en pierre ollaire, en pâte de riz ou en porcelaine. Nous en avons la confirmation par M. Baradère lui-même, qui en voyant dans mon cabinet un vase antique, en jade blanc du Japon, a cru voir un des vases précieux qu'il avait remarqués au Musée de Mexico, tant la forme et les détails se ressemblent. On doit être frappé du rapport qu'il y a entre deux objets d'art faits par des peuples ainsi séparés par les mers, et qui sembleraient n'avoir eu aucune communication entre eux. Dans la collection des dessins exécutés par M. Franck, au même Musée de Mexico, plusieurs de ces vases en jade ont une grande analogie, une similitude presque parfaite, avec celui que je possède, et qui est d'origine japonaise. Il a aussi dessiné une petite figure parfaitement travaillée, en matière dure, et dont la tête, la pose et le costume sont évidemment chinois. Ce serait donc une nouvelle présomption en faveur des anciennes communications qui ont pu subsister autrefois entre l'Asie et l'Amérique, et ce n'est pas la partie la moins curieuse des documents que cet ouvrage a pour but de recueillir.

ARTS INDUSTRIELS.

Il en fut de même des anciens Mexicains, sous le rapport des arts industriels, que des autres peuples de la terre. C'est lorsqu'ils eurent pourvu à l'habitation et au vêtement, consistant d'abord dans une simple hutte et dans des peaux de bêtes, qu'ils songèrent progressivement aux arts qui rendent la vie plus commode. Les productions des arts industriels étant, par leur nature, moins durables que celles de l'architecture et de la sculpture, il ne faut pas s'étonner si, parmi des antiquités d'un ordre si reculé, on n'en retrouve presque aucun vestige. Les meubles et ustensiles en bois, au bout de quelques siècles, sont vermoulus ou détruits par le feu; les poteries sont brisées, et leurs débris enfouis; les instruments métalliques sont oxidés, leur forme est altérée, de sorte qu'on ne peut espérer de les voir transmettre à la postérité comme les monuments et les statues, qui résistent par leur masse plus ou moins grande. Toutefois, cette assertion souffre des exceptions qui tiennent à diverses circonstances heureuses pour la science archéologique, sur-tout aux fouilles faites avec intelligence.

La collection des dessins de Castañeda n'offre que peu de preuves des progrès faits par les anciens habitants du Mexique dans les arts industriels; mais ce qu'elle contient est loin d'être sans intérêt. Il faut remarquer, par exemple, des silex en forme de fer de lance ou de flèche, deuxième Expédition, pl. XIX, et troisième Expédition, pl. II; des haches en cuivre de formes différentes, deuxième Expédition, pl. XXVI, et troisième Expédition, pl. II; des coins, ciseaux ou haches en pierres diverses, deuxième Expédition, pl. XX; des vases en terre cuite ou séchée au soleil, et d'autres en granit, d'une forme particulière à ces peuples, deuxième Expédition, pl. XXXXII et XXXXVIII; d'autres vases en terre plus ou moins semblables à ceux des autres peuples anciens, sur-tout aux Étrusques, dans plusieurs planches de la deuxième Expédition; des armes, boucliers, flèches et carquois sculptés avec goût et exactitude sur un bloc de rocher, première Expédition, pl. XIX; un coffre en pierre, première Expédition, pl. XXV; des instruments de musique, consistant en des espèces de tambours en bois creux, sculptés avec richesse et avec goût. Quant aux costumes, les statues et les bas-reliefs, sur-tout ceux de Palenque, offrent les seuls vestiges qui nous restent et qui seront la source de quelques comparaisons utiles. Je parlerai aussi, plus tard, d'autres objets d'arts et d'industrie apportés en France, soit par M. Baradère, soit par M. Franck, et de ceux qui font partie de la collection de M. Latour Allard.

Je ne doute pas que des fouilles exécutées au Mexique, avec les lumières et la persévérance nécessaires, ne puissent produire un jour des résultats avantageux.

Le chev. Alexandre LENOIR.

EXAMEN
DES PLANCHES
DE
LA PREMIÈRE EXPÉDITION
DU CAPITAINE DUPAIX.

PLANCHE I, FIGURE I.

Le monument curieux, en pierre rougeâtre ayant l'apparence d'un granit, que nous avons sous les yeux, est un bas-relief d'un pied et demi de haut sur un pied de large et environ cinq lignes de saillie. Il sert maintenant d'ornement à la fontaine de la grande place de Tepeyacan, ville située sur le sommet d'une colline, comme l'annonce le capitaine Dupaix. Il pense que ce bas-relief, assez bien travaillé et d'une bonne conservation, pourrait être un fragment des anciennes armoiries de cette même ville. C'est aussi l'opinion de notre collaborateur, M. Charles Farcy, émise dans une savante note relative au morceau de sculpture dont il s'agit. Je pense, comme lui, que la tête d'oiseau représentée dans la partie supérieure est celle d'un coq et non d'un aigle, et qu'en cela Dupaix se trompe. Le coq est mythologique aussi bien que l'aigle. Si ce dernier est l'attribut de Jupiter et aussi de Vitzlipultzi, dieu suprême des Mexicains, le coq est l'attribut de Mars et celui de Tescalipuca, dieu de la guerre de l'ancien Mexique. Cet oiseau symbolique est fréquemment répété dans les hiéroglyphes, comme on le verra par la suite.

Quant à la nature de ce monument, il se pourrait qu'au lieu d'être la représentation des armoiries d'une ville, il fût simplement la représentation d'un étendard ou d'une enseigne militaire. Je vois un bouclier sur lequel est figurée la tête de l'oiseau symbole de la valeur. Trois anneaux, qui sans doute avaient une signification, tiennent à ce bouclier, et au-dessous est une sorte de tablier en plumes qui est censé recouvrir un tissu plus ou moins épais, dont les combattants se servaient pour se garantir des coups de flèches. Les cinq cannelures, sur lesquelles s'appuie ce bouclier, pourraient être un ornement d'architecture formant une espèce d'autel consacré au dieu Tescalipuca.

Le coq aurait donc eu, chez les Mexicains, la même illustration que chez les plus anciens peuples du monde. Cet oiseau, affecté par les astrologues au signe des Gémeaux, fut consacré à Mars, à Esculape, et plus particulièrement à Mercure, parceque cette planète prend son domicile aux Gémeaux. Le coq, *gallus*, était l'emblème des Celtes; ils en portaient l'image sur leurs bannières, et le même peuple en prit son nom de Gaulois. Il est encore aujourd'hui l'enseigne des armes françaises.

Le coq fut aussi le symbole de l'amour chez les peuples anciens. Les Égyptiens le regardaient comme un oiseau courageux et lui attribuaient toutes les qualités que l'amour inspire au cœur de l'homme. Ils l'avaient consacré spécialement à Osiris, dieu générateur. Les Grecs ayant reconnu que l'amour est le principal motif des combats que les coqs se livrent entre eux, ont souvent représenté deux coqs se battant devant une statue de Priape ou de Vénus, comme aussi devant une palme de victoire. Enfin il paraît que la tête de coq dont les prêtres égyptiens ornaient le sceptre de leurs dieux et de leurs rois, était pour le peuple l'emblème de la valeur et de la génération. Peut-être les Mexicains attachaient-ils les mêmes idées à la représentation de cet oiseau.

A l'égard de l'image sculptée dont il est ici question, je ferai remarquer que, selon Pausanias, sur le bouclier de la statue d'Idoménée, que les Achéens avaient consacré à Jupiter près du grand temple d'Agrigente, on voyait le coq figurer comme symbole du soleil, dont il annonce le lever par son chant.

Peut-être aussi, par une suite des mêmes idées, les anciens Mexicains avaient-ils, comme les Parsis ou les Guèbres, une grande vénération pour le coq qu'ils révéraient à l'égal du soleil.

Je ferai remarquer enfin que dans la collection des vases étrusques, publiée par Hamilton, sur un de ces vases on voit le dieu Mars debout et combattant, tenant son bouclier, au bas duquel pend un tablier de cuir propre à garantir les cuisses, et qui est semblable pour la forme à celui que nous remarquons dans le bas-relief de Tepeyacan.

PLANCHE II, Figure 2.

Dans la même ville de Tepeyacan, on a découvert une tête demi-humaine, sculptée en ronde bosse, d'un pied et demi de haut et d'un pied de large, en pierre de couleur rouge, dure, pesante, qui pourrait bien être du porphyre; ce que le fruste occasioné par le temps aurait empêché de reconnaître.

Si l'on s'en rapporte au dessin de Castañeda, les yeux et le nez, d'une forme très régulière et presque grecque, seraient d'un caractère bien différent du reste des sculptures que nous présente cette collection. La forme monstrueuse et la grandeur de la bouche sont ce qu'il y a de plus singulier. Si cela peut avoir de l'analogie avec quelque chose, ce serait avec les masques dont les acteurs grecs et romains faisaient usage sur leurs théâtres pour répercuter le son de la voix. De même que dans ceux-ci, le front est garni de cheveux, et il n'y a point d'oreilles. L'historien de la conquête du Mexique, faisant la description du palais des rois, parle d'un vaste appartement destiné à recevoir les bouffons, les bateleurs et autres gens qui servaient aux divertissements du prince.

Dupaix regrette que le corps de cette statue manque; mais il semblerait, à voir la manière dont cette tête est terminée, qu'elle n'a pas dû avoir de corps. Le cou est remplacé par une forme carrée qui sert de support à la tête, ou qui pouvait s'enclaver, selon l'usage auquel elle était destinée, dans une pierre servant de piédestal, ou autre chose de ce genre. Il serait difficile d'y trouver une autre explication.

PLANCHE III, Figure 3.

La pyramide représentée sous ce numéro se trouve sur une hauteur escarpée, dans le village de San-Cristoval Teapantepec; elle est construite dans le goût égyptien, mais avec quatre corps en retraite l'un au-dessus de l'autre. On y monte, du côté de l'ouest, par une rampe tracée de gauche à droite pour le premier étage, de droite à gauche pour le second, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Les quatre faces regardent les quatre points cardinaux. Son orientation peut n'être pas dans le même système que celle du Chéops épyptien; toutefois il faut remarquer que l'escalier, ou la rampe, est à l'ouest, ce qui indique que le temple ou l'autel quelconque, placé sur la plate-forme, était vers l'est, disposition généralement observée chez les peuples de l'Orient, et adoptée depuis dans les temples chrétiens.

Le sanctuaire qui surmontait cette pyramide, haute de soixante-douze pieds, a totalement disparu. Il est à croire que la disposition de la rampe sur la face qui regarde l'ouest, au lieu de tourner autour des quatre faces de l'édifice, avait pour but de montrer au peuple assemblé la marche des cérémonies religieuses qui, dans l'origine, n'avaient rien de cruel, et qui par la suite devinrent d'une barbarie révoltante. Les Toltèques, à qui l'on attribue les plus anciens monuments de ce genre, offraient à leurs divinités des fruits et des fleurs, qui sans doute étaient portés processionnellement. Plus tard, après l'invasion des Aztèques, ancêtres du peuple de Montezuma, le culte devint atroce et sanglant, et du haut de ces pyramides, où l'on avait jadis offert les plus innocents sacrifices, on précipitait les victimes humaines que les prêtres égorgeaient, après les avoir promenées aux yeux du peuple jusqu'au haut de ces édifices.

PLANCHE IV, Figure 4.

Ce bloc de quatre-vingt-dix pieds de tour pourrait faire penser, par sa forme triangulaire et par les caractères hiéroglyphiques qui sont gravés sur sa tranche inférieure, que c'est le fragment d'un ancien planisphère; mais son énorme grandeur paraît devoir faire renoncer à cette supposition. Ce doit être un monument entier, sculpté en creux vers l'époque primitive de l'art. Il paraît être en granit gris, ou en pierre de lave, ce que le capitaine Dupaix indique sans doute par les expressions de pierre dure, d'une couleur noirâtre.

Au centre, on voit représenté, dans la proportion de vingt-sept pieds, le Génie créateur, le grand Esprit, sous la figure d'un homme qui est debout ayant les bras étendus et les mains ouvertes; il est coiffé du bandeau royal. A sa droite est un poisson, et à sa gauche un lapin. Par le poisson on a sans doute voulu indiquer l'empire du grand Esprit sur les mers, et par le lapin son empire sur la terre. Ce sont aussi deux emblèmes de fécondité, et par conséquent de la multiplication des êtres.

Les bras étendus de ce Génie créateur dessinent le *Tau*, et peuvent signifier la jonction cruciale formée par l'union de l'écliptique et de l'équateur, et qui, tracée dans le ciel au-dessous du signe *Aries*, annonce le retour du printemps, c'est-à-dire le renouvellement de toutes choses.

Les Mexicains, de même que d'autres peuples de l'Amérique, par exemple les Canadiens, ont sur Dieu et la création de l'univers, des idées analogues avec celles des Indiens et aussi avec celles de nos livres saints. Ils reconnaissent un Dieu, et ils prouvent son existence par la composition de l'univers, qui fait éclater la toute-puissance de son auteur; d'où il suit, disent-ils, que l'homme n'a pas été fait au hasard et qu'il est l'ouvrage d'un principe supérieur en science et en sagesse, qu'ils appellent le grand Esprit. Ce grand Esprit contient tout et donne la vie à toutes choses; tout ce qu'on voit et tout ce que l'on conçoit est ce Dieu.

Cette sculpture symbolique montre que les aborigènes mexicains figuraient aussi le principe créateur sous l'apparence d'un homme. Ils auraient donc supposé qu'il se serait incarné comme le dieu Vischnou des Indiens; ils lui auraient écarté les jambes pour lui donner l'attitude de la force, de la fixité, de l'immuabilité; ils lui auraient étendu les bras pour exprimer sa puissance d'une extrémité du monde à l'autre; enfin ils lui auraient ouvert la bouche pour indiquer que tout enseignement vient de lui. Cette figure est colossale comme celle de l'Osiris égyptien avec lequel le grand Esprit a aussi de l'analogie. Dans le tombeau des rois à Thèbes, on voit plusieurs peintures qui représentent le dieu Kneph, ou le principe créateur. Suivant la doctrine des prêtres égyptiens, il est figuré nu et debout, dans l'action de créer l'homme, le soleil, la lune, les étoiles, et les douze Génies protecteurs des douze mois de l'année.

Si les signes gravés sur le bandeau inférieur ont quelque exactitude, on y reconnaît une main et aussi une oreille. La main est le symbole de la protection que le grand Esprit accorde à tous les êtres, ainsi que de sa puissance sur toutes choses; l'oreille indique qu'il entend tout. Dans beaucoup d'autres hiéroglyphes religieux, on voit fréquemment un œil, ce qui veut dire, sans doute, que rien n'échappe à la vue de la Divinité.

PLANCHE V, FIGURE 5.

Ce monument, d'une forme singulière, ressemble à une porte triomphale qui serait décorée de feuilles d'oponcia et d'autres plantes du pays, sculptées en relief. Cet ouvrage d'art a de la ressemblance avec ceux des Japonais. Suivant Dupaix, il serait en jaspe vert-clair, et sa hauteur serait de trois pieds; mais, eu égard à cette dimension, il me paraît qu'il ne peut être en jaspe ni même en jade, à quoi la couleur vert-clair semblerait s'appliquer. Il n'y a pas de blocs de ces deux matières assez volumineux pour en tirer une sculpture de trois pieds; peut-être ce monument est-il en granit vert ou en serpentine, que l'on range au nombre des ophites.

Son usage ne peut nous être bien connu. Mais ne pourrait-on pas supposer, sans s'écarter de la vérité, que c'est un de ces chevalets sur lesquels on étendait les victimes humaines que l'on sacrifiait aux dieux? On plaçait ce chevalet sous les reins de la victime, de manière que la poitrine était tendue vers le ciel, la tête renversée du côté de l'autel, et les jambes pendantes de l'autre côté; c'est alors qu'on ouvrait la poitrine pour prendre le cœur et le présenter à l'idole en l'honneur de laquelle se faisait le sacrifice. Tous les historiens qui ont écrit sur la conquête du Mexique s'accordent à dire que les chevalets dont il est question, et qu'ils ont vus sur les lieux mêmes, étaient en pierre dure et verte. « Plus avant, dit D. Antonio de Solis, une pierre verte s'élevait de cinq pieds de haut, taillée en dos d'âne, où l'on étendait sur le dos le malheureux qui devait servir de victime, afin de lui fendre la poitrine et d'en tirer le cœur. »

Si la conjecture dont ce monument est l'objet n'était pas fondée, il faudrait que cet ouvrage eût été de simple agrément.

PLANCHE VI, FIGURE 6.

Tête isolée, et en ronde bosse, d'une statue d'homme en pierre et de grandeur naturelle, dont le sujet est

inconnu. On pourrait croire qu'on a eu l'intention de figurer un masque sur le visage de cette tête, comme l'indique un trait prononcé qui part du menton et se prolonge jusqu'à la partie supérieure du crâne. Ce masque aurait caché les oreilles. Serait-ce l'image d'une divinité, sur le visage de laquelle serait sculpté un masque, ainsi qu'on en usait pendant la maladie du roi ou pendant quelque autre calamité publique? On sait que l'on masquait ainsi les idoles en signe de deuil jusqu'à ce que les inquiétudes eussent cessé.

PLANCHE VII, FIGURE 7.

Dans la même caverne où fut trouvée la tête représentée dans la planche VI, on découvrit aussi le fragment de statue représentée sous le n° 7. Ces deux fragments sont tirés de la même pierre qui compose la caverne. Il est peu probable qu'ils aient appartenu au même ensemble. La sculpture de cette statue est très médiocre, et vicieuse dans ses proportions; les jambes sont pliées sous les cuisses, non pas croisées à la manière des Orientaux, mais dans l'attitude d'être à genoux.

PLANCHE VIII, FIGURE 8.

Bloc de pierre de forme à-peu-près sphérique, de couleur bleuâtre, de vingt-deux pieds et demi de circonférence et de six pieds environ de diamètre, désignée dans le pays sous le nom de Téololinga. Suivant la description du capitaine Dupaix, ce bloc serait une *pierre branlante,* du même genre que celles qu'on trouve dans la Bretagne et ailleurs, et qui sont d'origine celtique. Ce fait me paraît des plus intéressants. « Cette pierre, dit-il, mise en équilibre sur son axe, présente cette singularité, qu'en la touchant seulement avec le petit doigt elle se meut et conserve une vibration plus ou moins longue, tandis qu'en employant une force plus grande, elle reste sans mouvement apparent. » En écartant le merveilleux que cette phrase semblerait indiquer, on doit conclure seulement que l'oscillation causée par un très léger effort, décrivant une portion de cercle très petite, et un effort plus violent étant de nul effet sur la masse, la vibration reste alors inaperçue.

Quant à la nature de ce bloc qui, sans doute, fut chez les Mexicains l'objet d'un culte, comme cela s'est présenté chez un assez grand nombre de peuples, Dupaix ajoute qu'il y en a un autre à-peu-près semblable à une distance peu éloignée du premier. Des explorations plus fréquentes en d'autres parties de l'Amérique ont fait reconnaître, en plus grand nombre, des monuments tout-à-fait analogues aux monuments celtiques, et qui consistent dans des blocs plus ou moins volumineux disposés autrefois par la main des hommes, de manière à perpétuer la mémoire de certains événements, ou pour servir au culte religieux. Dans l'État de *New-York,* auprès de North-Salem, il existe un véritable *cromlech* de quinze pieds sur dix, posé sur sept petits blocs formant colonnes pour le soutenir. Dans l'État de *Massachussets,* près du village de Savoy, il y a une *pierre branlante,* du poids de dix à douze tonneaux (24,000 livres), qui est posée sur un autre roc qu'elle touche seulement par trois points, et qu'un léger effort met en mouvement. Il s'en trouve deux autres dans *Rhode-Island,* près de la Providence, l'une assez petite, l'autre pyramidale, de quinze pieds de haut et douze de diamètre à la base. Un homme de force ordinaire la fait mouvoir. On en cite encore une à Philips-Town, État de *New-York*, et une autre dans le *New-Hampshire.* Dans l'Amérique du sud, au Brésil, on a remarqué dans la province de *Pernambuco* une pierre ronde, d'environ seize pieds de diamètre, posée sur une de plus petite dimension, et plus loin d'autres blocs arrangés en forme d'autels. De semblables masses, maniées autrefois à force de bras et sans l'aide de machines, du moins on doit le croire, seront toujours un grand sujet d'étonnement; et l'on se demandera aussi avec intérêt si ces monuments qui se trouvent sur le continent d'Amérique, comme sur l'ancien continent, ne sont pas une nouvelle preuve des relations qui existèrent entre eux dans les temps les plus reculés.

Le culte des pierres est de toute antiquité. Dans la fable, après le déluge, on voit Deucalion et Pyrrha repeupler la terre avec des pierres qu'ils jettent derrière eux et qui deviennent des hommes et des femmes. Outre les pierres par lesquelles on représentait les dieux, avant que la sculpture fût inventée, on attribuait à quelques unes des vertus ou propriétés particulières contre certains maux ou accidents fâcheux. Dioscoride fait mention d'une pierre nommée *pierre d'aigle,* favorisant les accouchements, faisant découvrir les voleurs, etc. Ailleurs, dans les poëmes d'Ossian, on voit un roi de l'île de Shetlan invoquer la *pierre du pouvoir* comme une divinité. Chez les Amazones le dieu de la guerre était représenté par une pierre noire. Les

aérolithes ou pierres tombées du ciel, furent au nombre des prodiges qui effrayaient les anciens peuples, et qui devenaient l'objet d'expiations et de cérémonies plus ou moins superstitieuses. Il est question de pierres tombées du ciel, dans l'Apocalypse. La mythologie indienne en fait aussi mention. Plutarque, Pline, Ammien Marcellin et d'autres écrivains de l'Antiquité parlent de semblables phénomènes arrivés dans plusieurs contrées de la terre. Les Phéniciens honorèrent d'un culte spécial les pierres tombées du ciel, qui reçurent plus tard des Grecs le nom de *bétyles*, mot d'origine phénicienne, et qui n'est qu'une transformation légère de l'Hébreu *bethel*, maison de Dieu. A défaut de veritables pierres tombées du ciel, on en copiait la forme sur des pierres communes. En Chine, il en est question dès l'an 644 avant notre ère. Dans les temps modernes cela s'est renouvelé maintes fois, ou bien on l'a remarqué plus souvent. J'ai été témoin de la chute des aérolithes de l'Aigle, dans le département de l'Orne, le 26 avril 1803, et j'en possède un fragment dans mon cabinet. Il en est tombé au Sénégal, au Pérou, au Mexique. Sous aucun rapport nous ne pouvons donc nous étonner de voir le culte des pierres établi chez les anciens Mexicains.

PLANCHE IX, FIGURE 9.

Ce monument d'architecture, quoique privé des ornements que la sculpture ajoute ordinairement à ces sortes d'édifices, à l'exception de quelques rangées de petits cercles sculptés en dehors, à l'étage supérieur, offre cependant un aspect agréable et imposant. Cet effet qui se remarque, surtout sous le rapport du grandiose, dans les pyramides d'Égypte, tient à l'art d'établir des masses et des lignes bien appropriées à la destination qu'on se propose.

Cet édifice, qui se trouve sur le sommet d'une colline, et que l'on désigne sous le nom *el Castillo*, paraît être un ancien temple plutôt qu'un palais ou château; et si nous comparons sa forme à celle de l'ancien temple de Mexico décrit dans les ouvrages publiés par le Père d'Acosta, par Antonio de Solis, Thévenot, etc., etc., nous retrouvons les mêmes élémens, c'est-à-dire les massifs pyramidaux, le grand escalier, la plate-forme, et la chapelle qui contenait les idoles. Il est à remarquer ici que cette chapelle, dont les murs ont une extrême épaisseur, avait deux étages, et qu'il restait encore des traces fort apparentes des poutres qui soutenaient le plancher et le toit, lorsque Dupaix visita cette curieuse construction. Le monument dont il s'agit a beaucoup de rapports, par sa construction, avec les temples des Perses, des Chinois, des Japonais, et plus particulièrement avec les temples indiens qui se trouvent à Tonjaour, à Mad-Hourest et sur la côte de Coromandel.

PLANCHE X, FIGURE 10.

La figure représentée sous ce numéro, haute de trois pieds, et en pierre commune, a une analogie frappante, plus encore par le caractère que par la forme, avec certaines sculptures égyptiennes. C'est un buste de femme monté sur deux espèces de colonnes massives figurant un Terme ou *Hermès*, dont la coiffure ressemble beaucoup à celle nommée *calasiris* en Égypte, et que portaient les femmes et les prêtres attachés au service des autels.

Chez les Égyptiens, cette coiffure faite en toile d'écorce d'arbre, et brodée en plumes, s'élevait assez haut; elle figurait, comme ici, une sorte de pyramide divisée par étages, et ornée de bandes de diverses couleurs. Dans la figure mexicaine, le centre de la coiffure est divisé par une espèce de torsade; deux barbes ornées de dessins semblables à ceux du bonnet, descendent de chaque côté sur les épaules, sans être plissées comme celle du *calasiris;* elles sont une continuation de la coiffure; seulement elles ne passent point derrière les oreilles pour revenir ensuite sur la poitrine. Un collier divisé par bandes pend au cou de cette figure. On voit au musée de Mexico une autre statue presque semblable à celle-ci, que les uns regardent comme la représentation d'une ancienne reine du Mexique, et les autres, comme une imitation de l'Isis égyptienne (voir le voyage de Bulloch, publié en 1823). La collection de M. Latour Allard présente aussi une figure analogue et dans les mêmes proportions.

PLANCHE XI, FIGURE 11.

Cette tête fantastique, d'un pied et demi de diamètre, travaillée en pierre dure et polie, offre un serpent contourné et ajusté avec une tête de monstre marin. Le serpent se retrouve, dans les sculptures mexicaines,

sous beaucoup de formes. Peut-être est-il, ici, par son alliance avec un animal de la race des phoques, l'emblème du dieu des eaux, *l'Osiris nilus* des Égyptiens, la divinité protectrice du lac qui entourait Mexico. Une conjecture de ce genre peut paraître, au premier abord, hasardée ou tout-à-fait gratuite; mais, si l'on fait attention que, là comme en Egypte, toute figure fantastique, par cela seul qu'elle s'éloigne de l'imitation de la nature ordinaire, se rattache au culte religieux et à un sens caché, on conviendra que tout ce qui paraît aux yeux du vulgaire n'être que bisarre, offre à l'historien et à l'antiquaire des allusions qui ne peuvent leur échapper, et dont l'explication est facile dans certains cas, difficile ou impossible dans d'autres.

FIGURE 12.

Le petit fragment en terre cuite, placé sous ce numéro, sert à prouver que le modelage en terre était connu des anciens Mexicains, et qu'ils l'employaient à d'autres usages que la simple poterie. Les reliefs qu'offre ce fragment paraissent être de pur ornement. La collection de Mexico et celle de M. Latour Allard, offrent de nombreux échantillons de ce genre, qui ne laissent pas douter que les Mexicains connussent l'art d'imprimer, avec des figures en relief, soit des dessins, soit des caractères quelconques; cela est d'accord avec ce que dit le capitaine Dupaix, et est d'une grande importance relativement à l'idée que nous devons nous former de la civilisation de l'ancien Mexique, et de son avancement dans les arts industriels.

PLANCHE XII, FIGURE 13.

Cette pyramide a beaucoup d'analogie avec celle qui est représentée dans la planche IX, quoique d'un caractère plus simple dans l'étage supérieur. La disposition et l'orientation sont les mêmes. Ce qu'il y a de plus remarquable dans celle-ci, c'est la grande dimension des pierres qui composent les assises, et qui, selon Dupaix, sont volcaniques. La grandeur et la solidité de ces constructions inspirent nécessairement du respect pour la nation qui les a élevées. Il paraît, au surplus, que celle-ci est une de celles qui ont été le plus maltraitées par le temps, ou par des causes de destruction plus actives, et que probablement on aurait peine à en retrouver trace aujourd'hui.

PLANCHE XIII, FIGURE 14.

Le morceau de sculpture qu'offre cette planche, est sans contredit un des plus remarquables de la collection. Son style est plus élevé, et l'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître quelque chose d'analogue au caractère Assyrien ou Babylonien, d'après le peu de documents qui nous restent. Selon Dupaix, cette tête en pierre volcanique, de couleur brunâtre, a dû servir de chapiteau ou de couronnement à une colonne; et cette supposition semble assez naturelle. Il est à regretter qu'il n'en donne pas les mesures. La coiffure élevée, et composée de lames figurant des lames de métal, rappelle plus que tout autre chose celles en usage pour les princes, chez les anciennes nations de l'Asie. Si le sculpteur eût voulu représenter la coiffure de plumes usitée chez les anciennes nations Américaines, cette représentation lui eût été facile, et serait facilement reconnue dans son œuvre.

PLANCHE XIV, FIGURE 15.

Ce relief trouvé dans la ville de Cholula, si célèbre par la grande pyramide qui porte ce nom, est gravé en creux, comme les sculptures primitives chez tous les peuples. Je pense, comme notre collaborateur M. Farcy l'indique dans sa note, que ce peut être la représentation des armoiries d'une ville; mais le caractère particulier de cette sculpture me paraît en outre digne de remarque. Le bouclier représenté pourrait être un bouclier votif, en l'honneur de Tescaliputza, vengeur des crimes; attendu que, parmi des signes qui nous sont inconnus, on y voit des sillons semblables à ceux de la foudre. Les treize tiges qui tiennent à la partie inférieure du bouclier, et qui semblent rayonner à partir du centre, avaient sans doute une signification que nous ne pouvons reconnaître.

PLANCHE XV, FIGURE 16.

Ce masque en pierre de jaspe, a une grande analogie avec les masques en métal que les Égyptiens avaient coutume de mettre sur le visage de leurs momies. Peut-être a-t-il servi à un usage semblable; plusieurs trous percés; notamment aux tempes, indiquent que ce masque était destiné à être suspendu devant la figure d'un individu mort ou d'une statue. Nous avons eu déjà l'occasion de dire que, dans les temps de malheurs publics, et lorsque les princes mexicains étaient malades, on était dans l'usage de voiler ainsi la face des idoles.

PLANCHE XVI, FIGURE 17.

Ceci paraît un *tumulus* de la plus haute antiquité, si l'on en juge par la terre végétale dont la construction primitive a été successivement recouverte par les détritus d'arbres et d'arbustes, et qui en a tellement changé la forme, que ce tertre ressemble aujourd'hui plutôt à un monticule boisé, qu'à une ancienne pyramide ayant des assises carrées et distinctes. Le capitaine Dupaix a vérifié que cette pyramide, sur le sommet de laquelle les Espagnols ont construit une petite église, est orientée comme toutes les autres, et a cent vingt pieds carrés à sa base; il a pu reconnaître, à travers les crevasses ou éboulements, les briques qui composent les assises.

C'est dans les environs de Cholula que se trouve ce monument, mais ce n'est pas la grande et célèbre pyramide connue sous le nom de pyramide de *Cholula*, décrite par M. de Humboldt, par John Byerley, et par d'autres voyageurs. Le capitaine Dupaix n'en parle pas dans son voyage de découvertes, parcequ'elle était, dès cette époque, trop généralement connue, de même que la pyramide de *Papantla*. Celle de Cholula est dans des proportions si colossales qu'on l'a comparée, sous ce rapport, avec la grande pyramide d'Égypte, celle de *Chéops*, élevée huit cent quatre-vingts ans avant notre ère. Il est bon de consigner ici les mesures qui en ont été données, et elles pourront servir de point de comparaison, toutes les fois qu'on voudra juger de la grandeur comparative des constructions analogues qui se trouvent au Mexique. Chazelles, de l'académie des sciences, qui, en 1693, se rendit en Egypte par ordre du gouvernement français, porta la hauteur de la pyramide de *Chéops* à quatre cent soixante-six pieds; et la largeur de chaque face, à sa base, à six cent soixante pieds. Ces faces, forment, dit-il, des triangles équilatéraux. Les mesures données par Marsham, d'après Jean Gravius, qui les prit au graphomètre, différent un peu de celles-ci. Selon lui, les côtés ont six cent quatre-vingt treize pieds, et la hauteur est de quatre cent neuf.

PLANCHE XVII, FIGURE 18.

Aucune explication n'est susceptible d'être ajoutée à la description que fait le capitaine Dupaix, de la belle pierre d'agate représentée sous ce numéro. Il y a lieu seulement de faire remarquer que les anciens Mexicains devaient être fort avancés dans les arts industriels, pour parvenir à donner aux matières dures un poli si parfait.

FIGURE 19.

Dans le village de *Quauhquelchula,* fut découvert un bloc de pierre dure et rougeâtre qui, selon toute apparence, doit être de granit rouge, et sur lequel est figuré un serpent dans l'action de ramper. Ce serpent, sculpté dans la masse, a environ neuf pieds de long et neuf pouces dans sa plus grande épaisseur. On remarque, vers la queue, les écailles que porte le serpent à sonnettes. Dans la partie supérieure du bloc est un signe circulaire, qui ressemble un peu à une patère, mais dont nous ne pouvons déterminer la signification.

Le serpent figure dans un grand nombre de représentations mexicaines: nous le verrons dans le cours de cet ouvrage. Entre autres représentations de ce genre, Constant d'Orville (tome V, page 160), parlant du temple de Vitzlipultzi à Mexico, dit qu'on y entrait par une place carrée, entourée d'une muraille de pierre, où des serpents, entrelacés de diverses manières, étaient sculptés en dehors du mur, et imprimaient de l'horreur. Antonio de Solis dit la même chose. Sir John Byerley, dans son voyage au Mexique, rapporte qu'il a vu à Mexico, au coin du bâtiment occupé par l'administration de la loterie, la tête d'un serpent sculpté, d'une grandeur démesurée. Je jugeai, dit-il, d'après cette tête, que la figure entière de l'animal ne devait pas avoir moins de soixante-dix pieds de long. Dans les cloitres, derrière le couvent des Dominicains, ajoute le même voyageur, on voit un bel exemple du grand serpent-idole, presque entier et d'un bon travail. Cette divinité monstrueuse est représentée dévorant une victime humaine, qu'on voit se débattre dans ses horribles mâchoires, (voir la traduction de M. Bulloch, tome 1, page 316).

On sait que le serpent joue un grand rôle aussi dans la mythologie indienne. Il en fût de même en Égypte, où les murs de plusieurs temples étaient décorés de serpents. Ces diverses analogies peuvent rappeler aussi le temple des Euménides, dont l'*OEdipe* de Sophocle contient la description.

PLANCHES XVIII, XIX et XX, FIGURES 20, 21 et 22.

Ce bloc sculpté, représenté sous trois aspects différents, dans les trois planches dont il s'agit, est en pierre dure, veinée de différentes couleurs, dans lesquelles le rouge domine; il a quatre pieds et demi de haut et environ onze pieds de circonférence.

La face antérieure, figure 20, offre une tête monstrueuse, armée de défenses, ayant pour coiffure un aigle, des oursins de mer, et d'autres ornements, bizarrement représentés et ajustés, parmi lesquels ont croit distinguer les doigts d'une main, ou la forme assez exacte du poisson appelé *sèche*.

La figure 22, nous présente ce bloc vu de côté, et fait mieux juger la forme de la tête du monstre, ainsi que celle de la *sèche* que l'on remarque dans la figure vue de face.

La figure 21, vue par derrière, montre un trophée d'armes bien exécuté, donnant d'utiles renseignements sur la forme des armes des anciens Mexicains. On y remarque un grand bouclier, orné de boutons élégants, un carquois, des flèches dont l'extrémité se termine par des traits imitant ceux de la foudre, et un casse-tête ou tomawahk.

On peut considérer ce trophée comme indiquant par son importance quelque grande victoire, et où l'empire de la terre, de la mer et des airs, serait symbolisé par la tête de monstre terrestre, par les oursins de mer et la *sèche*, et par l'aigle. Dans la supposition où ce bloc aurait été la tête d'une statue gigantesque de Vitzlipultzi, supposition qui pourrait être admise en raison d'autres œuvres colossales exécutées par ces peuples, cette statue aurait pu le représenter comme dieu des mers, des lacs et des fleuves, et créateur des animaux qui y vivent et des plantes qui y croissent.

Si nous envisageons cette idole, ou simplement cette tête d'idole sous les rapports astronomiques et mythologiques, nous voyons Vitzlipultzi avec son aigle, comme on représente Jupiter, se placer dans le signe des poissons, où tous deux prennent leur domicile. Ce signe est aussi le siége du dieu des eaux. Les Égyptiens figuraient autrefois leur Isis marine, accompagnée de deux monstres des mers; d'autres fois avec une queue de poisson, comme la Syrène des Grecs. Si le monstre mexicain que nous avons sous les yeux est l'emblême de Vitzlipultzi, comme semblent l'indiquer les attributs qui l'accompagnent, on peut le comparer au dieu Oannès, que les mythologistes syriens font venir de la mer Érytienne. Selon la fable, le jour il habitait parmi les hommes, et le soir il se retirait dans la mer, marche diurne du soleil, dont il est l'image.

Les planisphères indiens figurent constamment le poisson Oxyrinque, adoré en Egypte, à côté du Capricorne, auquel les astronomes de l'antiquité l'identifiaient, parceque ce signe est en effet le précurseur des pluies abondantes qui tombent lorsque le soleil, en le quittant, passe au signe suivant, nommé par cette raison le Verseau, ou le moteur du déluge. Une raison semblable aurait pu faire diviniser le monstre marin dont il s'agit. Dans sa première incarnation, Wishnou se métamophosa en poisson, pour combattre le Génie du mal qui avait porté le livre des Saintes-Écritures au fond de la mer. La mythologie Africaine fait également mention du *poisson-fétiche* divinisé, en grande vénération parmi les nègres. Il pourrait donc se faire que Vitzlipultzi eût pris la figure d'un habitant des mers, pour indiquer la position du soleil dans le douzième signe du Zodiaque, et qu'il eût été adoré sous cette forme, comme l'Oxyrinque en Égypte, l'Oannès en Syrie, et Wishnou dans les Indes.

PLANCHE XXI, FIGURE 23.

A peu de distance de la pierre précédente s'est trouvé un autre bloc, un peu moins grand. Sur un des côtés est sculpté en relief un trophée d'armes, composé d'un bouclier rond d'un pied et demi de diamètre, avec quatre bandes parallèles, entre lesquelles il y a neuf cercles ou boutons. Ce bouclier est groupé avec un carquois uni et trois flèches dont les pointes sont en forme d'hameçon.

Peut-être était-ce une représentation des armoiries d'une province, et en marquant les limites. Peut-être aussi était-ce un trophée posé en signe de victoire, soit d'une armée, soit d'un simple particulier. Chez les Anciens, les vainqueurs avaient le droit de planter des monuments en mémoire de leurs triomphes; mais lorsque ces monuments tombaient soit de vetusté, soit autrement, on n'avait pas le droit de les relever ou de les restaurer. Il semblerait que le même usage eût subsisté dans l'ancien Mexique. On voit aussi des exemples de ce genre dans la basse et dans la haute Égypte[1].

[1] Voyez dans l'ouvrage de la Commission d'Égypte, A, tom. III, pl. 31, un bloc de granit sculpté, qui se trouve à la suite des monuments de Karnak.

PLANCHE XXII, FIGURE 24.

Le bloc de pierre représenté sous ce numéro est encore du même genre que le précédent; seulement, au lieu d'un trophée d'armes, la sculpture représente une tête, tournée du côté du village de *Quauquelchula* dont elle a pu autrefois marquer la limite. Cette tête est sculptée en relief, avec un certain goût, une certaine régularité, et a le front orné d'un bandeau.

Il semble, à voir la forme de ce bloc, qu'on aurait eu l'intention d'en faire une vasque, ou cuve, à l'instar de celles dont les anciens peuples d'Asie ont fait usage. On aurait commencé par sculpter la tête comme ornement destiné à être reproduit de l'autre côté, et le reste du bloc aurait été seulement épannelé.

PLANCHE XXIII, FIGURE 25.

Le morceau que représente cette planche nous paraît des plus curieux. Il est en pierre volcanique, noirâtre, poreuse, et offre un serpent de l'espèce nommée *à sonnettes,* roulé en spirale, attitude qu'il prend quand il est en repos au soleil. Le cercle formé par les spirales est creux et fermé en dessous, de manière à représenter une sorte de tasse capable de contenir une certaine quantité de liquide. La tête du reptile est avancée, et tient lieu de manche, pour prendre ce vase d'espèce particulière.

Il est à croire que ce fut un vase sacré destiné aux libations et employé aux cérémonies du culte, dans lequel le serpent jouait, comme nous l'avons déjà dit, un rôle important. Ce serpent a sans doute de l'analogie avec celui d'humeur douce que les Égyptiens adoraient sous le titre d'*agathodœmon,* comme emblême du démon bienfaisant. Tels étaient les serpents sacrés de Thèbes et d'Épidaure. Selon William Bartram, le serpent à sonnettes, au Mexique, est tranquille et pacifique, surtout lorsqu'il se chauffe au soleil. Pococke assure que l'ancien serpent sacré est encore honoré en Égypte sous le nom d'Arbaji et d'Heredy, et qu'il est sans venin. Les noirs le regardent comme un talisman vivant. De Paw dit que ce culte leur est venu d'Adra, ville de l'Arabie Pétrée, où il fut en grand honneur. Il n'y a pas de nation, en Égypte, où l'on n'ait trouvé établi le culte du serpent, emblême de la divination et de la médecine, par suite du desir naturel à l'homme de connaître l'avenir, et d'avoir un médecin ou un génie bienfaisant, sous la protection duquel il puisse se mettre. Ce culte, au Mexique, eut probablement la même origine.

PLANCHE XXIV, FIGURE 26.

Cette statue fantastique, de figure humaine, en pierre volcanique, est regardée par le capitaine Dupaix comme un objet de simple fantaisie, et prêtant à rire. Je pense différemment sur ce point. Ce personnage à formes grossières me semble être une espèce de Typhon, ou représentation du démon des Mexicains. De sa coiffure même sortent deux cornes qui le rendraient semblable, sous ce rapport, au démon des Occidentaux. Les Égyptiens figuraient aussi leur Typhon, ou génie du mal, régnant sur les régions inférieures, par un homme laid et trapu. [1]

PLANCHE XXV, FIGURE 27.

Le coffre en pierre, représenté sous ce numéro, fut trouvé près d'*Ayacapistla,* en creusant un fossé. Il est en pierre grisâtre. Il contenait quelques objets d'ornement, en obsidienne ou en *silex pyromachus,* dont il est fâcheux que le capitaine Dupaix n'ait point donné la description.

Si ce coffre a été simplement un meuble usuel, il est assez curieux de voir qu'un peuple ait adopté un usage aussi incommode. En effet, des coffres ou des boites en pierre devaient être fort difficiles à manier, en comparaison des meubles en bois dont l'usage a été général chez tous les peuples.

Si, au contraire, ce fut un objet en usage dans les cérémonies religieuses, ce qui semblerait plus probable, les motifs ne manqueraient pas à l'appui de cette opinion. Dans le voyage de Vitzlipultzi, conduisant son peuple vers la terre qu'il lui avait promis de conquérir, ce Dieu était porté en grande pompe dans un coffre d'où il rendait ses oracles, ainsi que le Dieu des Hébreux dans l'arche sainte, lors de leur marche vers la terre promise.

Des coffres mystérieux n'ont-il pas aussi joué leur rôle dans d'autres mythologies? Osiris, en Égypte, fut

[1] Voir au Musée du Louvre, galerie égyptienne, la suite de figurines représentant ce dieu malfaisant.

caché dans un coffre, par Typhon son frère. Ce coffre figurait dans les cérémonies du culte. En Grèce, selon Pausanias, il y avait d'autres coffres sacrés, notamment celui consacré à Junon, dans le temple d'Elis. Les chrétiens, dès l'origine, ont eu aussi leur tabernacle.

Sous un autre rapport, ce coffre peut être l'image de celui dans lequel le grand-prêtre *Tespzi* échappa, avec sa femme, au déluge mexicain. Chez les Indiens, comme chez le peuple de Moyse, c'est dans un navire ou arche que les élus de Dieu échappèrent à la destruction du genre humain par l'eau. Au Mexique, c'est dans un coffre. Tespzi s'y réfugia avec sa famille, avec des animaux et avec des semences, pour repeupler la terre après la retraite des eaux. Lorsqu'elles commencèrent à baisser, il lâcha un oiseau qui ne revint pas, puis un autre qui revint tenant une branche d'arbre dans son bec, etc.; etc.

Un manuscrit aztèque, conservé à la bibliothèque de Berlin, et publié par M. de Humboldt (Vues des Cordilières, etc, planche 26), représente les *Époques de la nature,* suivant la mythologie mexicaine. La seconde époque, celle du Déluge, fait voir les eaux couvrant la terre; des poissons et un homme qui nage ne laissent là-dessus aucun doute; et, au milieu de ce désastre, on voit Tespzi et sa femme voguant dans leur coffre au milieu du désastre universel.

PLANCHE XXVI, FIGURE 28.

La pierre sculptée représentée sous ce numéro, a trois pieds de diamètre et neuf pouces d'épaisseur. Si elle n'a pas servi, comme le présume le capitaine Dupaix, de base à une idole, ou de *pierre de sacrifice,* ce ne peut avoir été qu'un ornement destiné peut-être à être incrusté, soit intérieurement soit extérieurement, dans le mur de quelque édifice important. La sculpture en creux et en relief dont elle est ornée, est assez remarquable par son bon goût et sa régularité.

PLANCHE XXVII, FIGURE 29.

Près de Cuernavaca, le capitaine Dupaix trouva une roche assez considérable, sur la sommité de laquelle était sculpté en ronde bosse, un lézard de neuf pieds de long. Quatre signes circulaires placés au-dessous font penser que cette figure était symbolique.

Le lézard était confondu avec le basilic et le serpent, qui jouent un grand rôle dans les fables anciennes. On le rangeait parmi les reptiles, et il était affecté au signe du Lion. Les Égyptiens l'avaient consacré à Isis-Bouto ou Latone. Quelques peuples l'ont identifié au dieu de la mort. Les Kamstchadales en ont une crainte superstitieuse. Les lézards, disent-ils, sont les espions de Gaëtch, dieu des morts, qui viennent leur prédire la fin de leurs jours. Si on les attrape, on les coupe en petits morceaux, pour qu'ils n'aillent rien dire aux morts. Si un lézard échappe, l'homme qui l'a vu tombe dans la tristesse, et meurt quelquefois de la crainte de mourir.

PLANCHE XXVIII, FIGURE 30.

Les sculptures exécutées sur la roche représentée sous ce numéro, peuvent être, comme nous l'avons déjà dit pour les planches XXI et XXII, des armoiries de villes ou de provinces, et avoir servi à marquer la limite des territoires.

Le petit temple sculpté, et l'objet qu'il contient, pourraient avoir aussi quelque rapport avec le culte indien du *Lingam* ou celui du *Phallus* égyptien. Il y a cinq marches au dessus desquelles serait posée une représentation symbolique de ce dieu générateur.

Le culte qu'on rend au *Lingam*, divinité célèbre de l'Hindoustan, est un hommage au principe créateur. Cette idole, emblême de la génération des êtres, est ordinairement posée sur un plateau ou bassin de métal précieux, dont la forme rappelle le même organe chez la femme. On le révère également.

PLANCHE XXIX, FIGURE 31.

Sur le côté opposé de la même roche, se trouve également sculpté un écusson circulaire, divisé en plusieurs parties ou quartiers. Dans le quartier supérieur, il y a comme un plan de ville à l'extrémité d'un lac, et ce plan, selon Dupaix, serait celui de la ville de Chalco, vers laquelle cet écusson est tourné. Cinq dards armés de leur fer passent derrière l'écusson, et vers la gauche paraît un étendard au centre duquel est une croix semblable à celle dite de Malte. Au-dessus est une tête, que Dupaix désigne comme celle d'un aigle, mais que je crois être une pièce d'armure, savoir, un casque ou morion.

Thévenot parle de cet usage des armoiries de villes ou bourgades. Il dit que celles de *Tlacapan* étaient figurées par un coq, et qu'on plantait souvent ces armoiries à l'extrémité des territoires pour en fixer la limite.

PLANCHE XXX, Figure 32.

La pierre sculptée, représentée sur cette planche, est évidemment du même genre que la précédente; à moins qu'elle ne soit, en raison de l'aigle qui y est figuré, une pierre votive, au lieu d'être un emblème armorial. Cet aigle, long de trois pieds onze pouces, est représenté caparaçonné, la tête couverte d'un chaperon, comme les faucons que nous dressions autrefois à la chasse. De plus, il semble porter, à la partie antérieure de l'aîle, le bâton augural, ce qui lui donnerait un caractère religieux.

L'aigle, emblême du Mexique, était affecté à Vitzlipultzi, et cette seule circonstance donne de l'importance à cette représentation, qui a donné son nom au lieu où elle fut trouvée : *Quautetl* ou *aigle de pierre*. Dans toute l'Antiquité, l'aigle fut mis au rang des oiseaux sacrés. Il était affecté, en Grèce, à Jupiter, et en Égypte, à Osiris. C'était l'*accipiter* ou épervier qui, selon Ælien, était l'image du dieu *Horus* ou d'Apollon. A Thèbes, au solstice d'hiver, on plaçait cet oiseau sur l'autel d'Osiris; il était richement paré, mitré ou couronné du *pschent,* et portant sur l'épaule le bâton pastoral, dans la même position que l'aigle Mexicain que nous avons sous les yeux. Ceci est digne de remarque [1].

PLANCHE XXXI, Figure 33.

Le monument de Xochicalco, l'un des plus beaux et des plus riches de l'ancien Mexique, est un de ceux que le capitaine Dupaix a décrits avec le plus de soin et le plus de détail. Il n'y a donc rien à ajouter, sous ce rapport, à ce que contient sa description, et à ce que notre collaborateur M. Charles Farcy y a ajouté, en traduisant de l'italien [2] l'écrit primitivement publié en espagnol par Antonio Alzate, sur les intéressantes pyramides de Xochicalco et de Papantla. Toutefois, ce monument est une des preuves les plus éclatantes de l'avancement de la civilisation des anciens peuples du Mexique. Certes, pour construire un tel édifice, avec une telle perfection, sur le sommet d'une colline taillée de main d'hommes en plusieurs terre-pleins, avec des souterrains pratiqués dans le roc vif, et d'où l'on montait jusque sur la plate-forme sans aucun escalier extérieur, il fallait avoir de grandes connaissances en architecture et de puissants moyens d'exécution.

Qu'on se représente, en effet, une colline de trois cents pieds de haut, d'une lieue de tour à sa base, entourée par un large fossé, et taillée circulairement en cinq assises soutenues par des murs en pierre, sans aucun escalier extérieur. Qu'on se figure ensuite, sur le sommet entouré d'une forte muraille, une pyramide de cinq assises ayant ensemble soixante pieds de haut, d'un profil élégant en même temps qu'original, construite en énormes pierres d'un poli parfait, jointes sans ciment, de manière qu'on distingue à peine leurs lignes de jonction, et recouvertes d'une profusion de sculptures gracieuses exécutées sur place, et l'on conviendra qu'un peuple qui a su élever un tel monument, loin d'être dans l'enfance, a dû parvenir à un degré de civilisation égal à celui des peuples qui construisirent les anciens temples de l'Inde et de l'Égypte.

La destination de cet édifice est digne d'exciter l'attention des antiquaires. M. de Humboldt et M. Alzate pensent, comme le capitaine Dupaix, qu'il a dû être une forteresse en même temps qu'un *téocalli* ou temple découvert. C'est aussi mon avis, et l'usage suivi chez les anciennes nations d'Asie légitime cette opinion. Les temples des dieux y étaient souvent des lieux fortifiés, des endroits de refuge en cas d'invasion de l'ennemi. Cet usage antique, en passant en Europe, est venu jusqu'à nous; nos anciennes abbayes étaient également fortifiées et étaient des lieux de refuge; les religieux, souverains dans leur enclos, avaient droit de haute et basse justice; un poteau avec un carcan était même planté à demeure devant l'église; le tribunal et la prison étaient contigus au mur d'enceinte.

A l'égard de la troisième destination qu'on lui donne, celle d'un observatoire, elle n'est pas plus justifiée ici que pour tout autre monument élevé. Les Toltèques à qui M. Alzate, particulièrement, attribue l'érection de celui-ci, avaient, il est vrai, des notions d'astronomie; selon Boturini, ils avaient un calendrier cent ans avant l'ère chrétienne. Ils ont donc pu profiter de tout édifice ou de tout lieu élevé pour se livrer à l'observation des astres, mais pas plus de la pyramide de Xochicalco que d'une autre.

[1] Voyez les bas-reliefs du temple d'Hermontis, ouvrage de la Commission d'Égypte. A, volume I, planche 95.

[2] *Due antichi monumenti di architettura Messicana.* Pietro Marquez; Rome, 1804.

Dupaix parle des débris de deux grandes idoles, qu'il aurait trouvés sur la plate-forme; il est fâcheux qu'il n'en ait pas donné la description, parcequ'ils auraient pu faire reconnaître à quelle divinité ce *téocalli* était consacré. Je crois que son nom, qui signifie *maison de fleurs*, peut indiquer son origine toltèque, attendu que ce peuple offrait à ses dieux des fruits et des fleurs. Je crois aussi que ce monument a pu être consacré à la Victoire. Sur la face que nous offre le dessin, on remarque deux rois ou caciques dont la coiffure est richement ornée, et qui sont assis sur des espèces de trônes de fleurs ou d'arabesques; autour d'eux sont des hiéroglyphes, qui peut-être sont des attributs explicatifs de leurs triomphes. Dans la frise se trouvent six autres personnages assis à l'orientale, les jambes croisées, et qui semblent faire des libations, offrir un sacrifice. Suivant Dupaix, tout l'édifice aurait été peint en vermillon, ce qu'il a découvert par quelques traces de peinture sur la façade. Cette couleur éclatante a pu appartenir au dieu de la guerre Tescalipuca, qui égalait le dieu Mars. Chez les Mexicains, le panache rouge désignait la guerre, et le panache blanc désignait la paix.

Si l'on examine les parois du temple de Karnak, dans la haute Égypte, on les verra sculptées comme le sont celles-ci. Le roi Sésostris y est figuré triomphant et apothéosé sous le nom d'*Osiris*. La même disposition de sculptures et de figures se trouve à l'extérieur d'un temple persépolitain, que l'on croit avoir été consacré au soleil, personnifié sous le nom de *Mithra*, et dont Chardin, dans son voyage en Perse, a publié un pan de muraille. On y voit un roi assis sur son trône, recevant les hommages et les présents de deux personnages d'une classe inférieure. Si, ensuite, l'on porte ses regards sur la grande pagode de Tanjaour, dans l'Inde, on trouvera que la partie principale du bâtiment qui est en avant de la grande pyramide, par la disposition de ses lignes architecturales, a une grande analogie avec le monument de Xochicalco. Il est également orné de bas reliefs et de figures symboliques.

Ce que nous venons de rapporter de l'étonnant édifice de Xochicalco est une présomption de plus à l'appui des relations que les peuples des deux continents paraissent avoir eues entre eux.

PLANCHE XXXII, Figures 34, 35 et 36.

La vue perspective de la colline de Xochicalco et de celle dite de Montézuma, complète la haute idée que ces œuvres grandioses doivent nous donner des peuples qui les ont faites. Il est peu de nations qui aient à mettre en parallèle des monuments de cette nature; et ce n'est que dans la plus haute antiquité qu'on voit travailler ainsi les montagnes ou les collines pour les faire servir à la décoration monumentale, ou pour les transformer elles-mêmes en monuments.

La vue topographique ou à vue d'oiseau, de la colline et du monument de Xochicalco, ajoute encore, sous le rapport de l'exactitude, à l'idée qu'on doit desirer se former de cette antique merveille.

Le dessin architectural des souterrains qui règnent sous la colline, et qui ont été taillés dans le roc, complète cette idée. C'est de là qu'on montait à travers la colline jusque sur la plate-forme du monument, du moins selon l'opinion de M. Alzate et de M. de Humboldt. Si l'on considère ce monument comme un ouvrage militaire, les souterrains ont pu servir, entre autres choses, à renfermer les prisonniers. Il est dit qu'une grande pierre qui fermait jadis l'une des entrées du souterrain, offrait, sculpté en relief, un aigle dévorant les entrailles d'un homme. Ce serait un motif de plus à l'appui de cette opinion, l'aigle ayant été, dans les temps modernes, l'emblême du Mexique, et l'action dans laquelle il était représenté rappelant les sanglants sacrifices qui succédèrent à l'ancien culte.

EXAMEN

DES PLANCHES

DE

LA DEUXIÈME EXPÉDITION

DU CAPITAINE DUPAIX.

PLANCHE I, FIGURE 1.

La figure première représente une pierre dure, de couleur grise, de trois pieds quatre pouces de haut, ayant un peu moins en largeur. Elle fut découverte dans la maison des *Guebaras,* dans l'ancienne ville de *Xochimilco.*

Selon moi, ce serait un autel diminuant sur sa hauteur, et suivant la projection d'une pyramide. Au milieu, il est orné de deux cercles concentriques, que je regarde comme symboliques, et à chaque angle, d'une sorte de patère, ce qui indiquerait qu'il servait aux sacrifices.

Le cercle est un symbole de l'Éternité, et la patère celui des sacrifices. Les Égyptiens représentaient les sciences dont ils étaient redevables à leur dieu Hermès-Trismégiste, le même que le Mercure mexicain, par la liaison de plusieurs cercles renfermés dans la circonférence d'un plus grand. Ainsi donc, on pourrait assigner cet autel, qui n'est barbare ni dans sa forme, ni par sa simplicité, au dieu *Quetzalcoalt* ou Mercure. Il peut être aussi comparé à la pierre cubique ou sacrée des anciens. La pierre cubique était l'emblème de la perfection ou de la divinité; et la forme un peu pyramidale de l'autel mexicain que nous avons sous les yeux, ajoute à l'ensemble mystérieux de ce monument; cette forme est celle des rayons du soleil et aussi celle de la flamme quand elle s'élève[1].

FIGURE 2.

Dans la même ville, quartier *Saint-Marc*, on fit la découverte de deux pierres dures et rougeâtres ayant à peu près la forme d'un petit chien dogue. La hauteur de ces deux figures est de trente pouces environ, et la largeur de dix-huit; étant parfaitement semblables, le dessinateur a jugé à propos de n'en copier qu'un.

Cet animal, assis sur son derrière, est muselé, et semblable par son genre de sculpture à ceux que les anciens Japonais faisaient en porcelaine, et qui passèrent en France par la compagnie des Indes, ou par les missionnaires. Le capitaine Dupaix suppose peut-être avec raison que ces deux figures d'animaux, étant creuses, ont pu servir à jeter par la gueule l'eau de quelque fontaine.

FIGURE 3.

Selon le texte descriptif, le fragment sous ce numéro, en pierre calcaire, cannelé et décoré de divers ornements sculptés, serait double, et les deux parties semblables, étant rapprochées, auraient formé une sorte d'autel ou de piédestal demi-sphérique. Un seul de ces morceaux a été dessiné.

[1] La forme pyramidale, selon Pline, que les Égyptiens avaient généralement adoptée pour les obélisques, est une image du soleil, et le mot *pyre*, qui entre dans la composition du mot *pyramide*, est un des noms qu'ils donnaient à cet astre bienfaisant.

Les pierres carrées et élevées, nommées *hermès*, que les anciens dressaient sur les routes, étaient consacrées à Mercure, ainsi que ces amas de pierres formant une pyramide qui se voyaient dans la campagne, sur la voie publique ou sur le bord des chemins. Chaque passant se faisait un point de religion d'ajouter une pierre aux autres, en l'honneur du dieu des voyageurs et du commerce. Ces espèces de pyramides recevaient le nom de *thermulæ* ou statues de Mercure, ce que nous aurons occasion de rappeler, en parlant de certains *tumuli* élevés par les Mexicains.

Ces fragments n'ont aucune analogie, soit avec un autel, soit avec un piédestal; j'y vois plutôt, en les renversant, le culot d'une cuve ou d'un vase. Les dessins, ainsi que la forme de ce morceau, ont une grande analogie avec ceux des vases antiques en terre rouge, dont on a trouvé quelques uns entiers, et un nombre considérable en débris chez tous les peuples anciens. En pareil cas, l'interprétation la plus simple et la moins cherchée, est souvent la plus vraie.

PLANCHE II, FIGURE 4.

Suivant Dupaix, cette figure représenterait un lézard en pierre dure volcanique, d'environ trente pouces de long, depuis l'extrémité du museau jusqu'à celle de la queue, et neuf à dix pouces d'épaisseur dans la partie la plus large. Mais, les formes très fortes de l'animal que l'on voit ici, dénoncent un crocodile.

Le crocodile se voit rarement dans les parages mexicains, mais il se montre fréquemment sur les bords du Mississipi, qui a sa source dans le Canada et se jette dans le golfe du Mexique. Ce fleuve, comme le Nil, a ses périodes de débordement. Les inondations commencent en mars et finissent en juillet. Le limon couvre périodiquement le pays plat que le fleuve arrose dans la dernière partie de son cours. En Égypte, le crocodile se prenait pour l'image du Nil; on l'adorait à Ombos et on conservait des crocodiles dans des viviers, auprès du temple d'Osiris-*Crocodilocéphale*. Osiris-*Nilus*, dieu des eaux, est figuré par le crocodile même, ou sous la forme humaine, ayant la tête d'un crocodile. On le prenait encore pour Typhon, et aussi pour l'emblème de *Sévek*, le Saturne égyptien.

Les Indiens représentent leur dieu des eaux, *Varuna*, monté sur un crocodile, et tenant un fouet à la main. Cet amphibie, que l'on considérait comme sacré en Égypte et dans l'Hindoustan, a pu jouir des mêmes honneurs chez les anciens Mexicains.

PLANCHE III, FIGURES 5 et 5 *bis*.

A une demi-lieue au nord de *Xochimilco*, on trouve incrusté dans un mur d'enceinte percé à jour, un morceau de sculpture en relief, sur un rocher de six pieds de haut et dix-huit de tour, et qui figure une espèce de bouclier sur lequel se voit une croix.

Les figures 5 et 5 bis représentent les deux côtés de ce rocher, qui est légèrement enfoncé dans la terre. Peut-être est-ce un trophée, ainsi que le pense Dupaix, comme il arrivait souvent aux peuples belliqueux d'en élever à leurs dieux après une victoire.

On y voit un bouclier posé sur quatre flèches, et la partie inférieure présente en relief des plumes circulairement rangées, formant l'espèce de tablier préservateur des cuisses, dont nous avons parlé en examinant la première figure de la première expédition. Au pourtour de l'écu, plusieurs glands se trouvent rangés avec ordre.

Le revers offre une autre sorte d'armure divisée en cinq appendices en guise de plumes, avec certaines dentelures et des glands à leur extrémité. Il est difficile de deviner à quel usage cette partie d'armure pouvait être.

A l'égard de la figure cruciée qui occupe le milieu du bouclier, la croix se voit généralement sur les monuments de l'antiquité, mais plus particulièrement sur ceux des Égyptiens et des Indiens. Les astronomes avaient observé que la jonction de l'écliptique avec l'Équateur figure une croix sur deux points qui sont opposés dans le ciel; l'une au-dessous du *Bélier* et l'autre sous les pieds de la *Vierge*. Après eux, les mythologistes ont fait un symbole de cette jonction cruciale. Ils la désignent par le nom de *Tau* ou de croix ansée, *crux ansata*. Mis dans la main d'Osiris, ce symbole indique le printemps, et l'automne dans celle d'Isis. L'image du *Tau* signifie aussi l'inondation. Voyez sur les bas-reliefs Égyptiens, Isis, Osiris et Anubis, tenant le *Tau*. Pour l'emblème du printemps, voyez également sur les manuscrits ou sur les peintures, le Bélier couché ayant la croix ansée suspendue au cou; et pour l'automne, une belle femme, Isis debout ou assise, tenant cette même croix dans sa main droite, et dans l'autre un sceptre à tête de huppe, en sa qualité de reine du ciel. Enfin, pour figurer l'inondation, on la donne indistinctement à Osiris, à Isis et à Sothis-Anubis, qui comme eux présidait à ce phénomène régulier.

En outre, la croix étant une des plus simples figures géométriques, les Mexicains, ainsi que d'autres peuples, ont pu naturellement l'employer comme ornement ou comme emblème.

PLANCHE IV, Figures 6 et 7.

Dans la même ville de *Xochimilco*, on fit la découverte de plusieurs pierres qui paraissent avoir été employées à la décoration de quelques édifices publics.

La première, sous le n° 6, est un fragment en pierre grise, représentant en relief un poisson monstrueux qui paraît être un des poissons du Zodiaque. Peut-être serait-il un des attributs du *Dieu du Lac*, dont la fête se célébrait tous les ans à Cholula. (Voir dans le Discours préliminaire, ce qui se passait à cette fête.)

Les Japonais ont leur dieu *Canon;* il préside aux eaux et aux poissons : c'est leur Neptune. Il passe chez cette nation pour être le créateur du soleil et de la lune, et on le figure sortant d'un poisson jusqu'à mi-corps. C'est ainsi que les Indiens représentent Vischnou dans sa première incarnation.

Les figures sous le n° 7, représentent plusieurs pierres de diverses couleurs, carrées ou circulaires, figurant des ornements d'architecture d'un assez bon goût, dont deux dessinent une croix.

Peut-être ce signe révéré, dont il a été question plus haut, se rapporte-t-il au dieu de la pluie, ainsi que le *Tau* égyptien indiquait l'inondation. Dans l'île de Tabasco, dans l'île de Cozumel, etc., le dieu de la pluie était adoré sous la forme d'une croix. En temps de sécheresse, on allait en procession le prier de faire pleuvoir. On lui sacrifiait des cailles, et souvent, selon la disposition du temps, le prêtre ajournait ou pressait le sacrifice, afin que la pluie en tombant imédiatement après la cérémonie fortifiât la superstition des dévots.

PLANCHE V, Figure 8.

Cette figure fantastique, en pierre taillée à jour, présente une sorte de tête de monstre, fixée dans la muraille par un tenon qui fait corps avec l'objet même. Dupaix dit qu'en face était fixée une autre figure semblable. Il paraît certain que ce genre de décoration saillant hors de la muraille, était en usage chez les anciens Mexicains. On en a trouvé divers exemples, ainsi qu'on le verra plus loin.

Figure 9.

Bas-relief de trois pieds de haut et de la même largeur environ, en pierre rougeâtre, représentant d'une manière fantastique, selon l'usage des sculpteurs mexicains, un bouquet de maïs.

Le maïs qui croît en abondance dans tout le continent de l'Amérique septentrionale, remplaçait le froment dont les anciens Mexicains n'avaient aucune connaissance. Pour faire le pain, on broyait les grains de maïs jusqu'à ce qu'ils fussent réduits en farine. Les femmes, qui étaient ordinairement chargées de la fabrication du pain, en formaient une pâte légère, sans levain, qu'elles étendaient ensuite sur des espèces de tourtières d'argile pour les faire cuire. Deux pierres semblables se trouvaient placées en face l'une de l'autre dans l'intérieur de la salpêtrerie de la ville de *Xochimilco*. On ne peut s'étonner que le maïs fût en honneur chez les Mexicains, comme le blé le fut chez les Égyptiens où il figurait souvent dans les représentations sacrées.

Figure 10.

Petite statue fragmentée figurant un animal assis sur ses quatre pattes et au repos. Les formes en sont si mal exprimées qu'il est impossible de reconnaître l'espèce à laquelle il appartient. Dupaix, qui suppose que c'est un crapaud, a pu facilement se tromper. Ce morceau, en porphyre brun, a trois pieds un pouce de hauteur sur deux pieds de longueur.

L'ouverture qui se voit près de la tête, sur le dos de l'animal, nous paraît indiquer une lampe du genre de celles dont les Grecs et les Romains faisaient usage dans l'intérieur de leurs maisons.

Figure 11.

Dans cette même ville de *Xochimilco*, on voit aussi un autre fragment de quatre pieds de circonférence, en pierre volcanique, représentant un lapin. Outre que le lapin était symbolique, les Mexicains en filaient le poil très habilement, et en faisaient des étoffes.

En parlant d'un calendrier mexicain, nous avons remarqué que le lapin se trouvait au nombre des

caractères hiéroglyphiques qui désignent les quatre indictions ou périodes. Il indique le midi et figure la première période; on le peignait sur un fond bleu d'azur et on le nommait *Tochtila*. Il est donc naturel que cet animal symbolique se trouve plus ou moins souvent dans les sculptures mexicaines.

FIGURE 12.

Grand médaillon d'une sculpture compliquée et curieuse, qui a pu être une armoirie ou un symbole quelconque que nous ne pouvons prétendre expliquer. Ce morceau remarquable, d'un pied et demi de diamètre, en pierre noirâtre, se trouvait placé dans la muraille au-dessus de la porte d'une maison particulière.

PLANCHE VI, FIGURE 13.

Tête humaine décharnée, de grandeur naturelle, sculptée d'une manière fantastique, ou avec une grande ignorance anatomique, en pierre rougeâtre, et incrustée dans un mur au moyen du tenon dont nous avons parlé au sujet de la figure 9.

La figure 13 *bis*, montre la même tête, vue de profil.

FIGURE 14.

Dans la même ville, on trouva une tête du même genre, mais plus forte et aussi en pierre dure rougeâtre, également attachée à une portion de mur antique, qui a les caractères d'une construction cyclopéenne.

Doit-on regarder ces têtes comme des antiques, c'est-à-dire, comme étant un ouvrage antérieur à l'envahissement du pays par les Toltèques ou les Chichimèques; ou bien, auraient-elles été sculptées par ces derniers? Je pencherais volontiers pour cette dernière proposition, attendu qu'elles n'ont pas le front fuyant, selon ce qui se remarque dans les sculptures représentant des individus de nations plus anciennes, telles que celles de Palenque, etc.

Il serait difficile de dire précisément à quel usage ont pu servir ces deux têtes. Peut-être les ruines sur lesquelles on les a trouvé fixées, seraient-elles le reste d'un mur d'enceinte qui aurait fermé un cimetière, ou un lieu de sacrifices, dont ces têtes humaines étaient pour ainsi dire l'enseigne.

FIGURE 15.

Animal chimérique, que l'on peut comparer au dragon de la mer, des Chinois, et au fameux serpent du Yucatan et de Campêche. La tête fantastique du monstre que l'on voit ici tient au corps d'un serpent couvert d'écailles et replié sur lui-même; il est dans la position de menacer sa proie; sa gueule est ouverte et montre sa langue crochue et des défenses effrayantes. Cet animal enfin, sculpté en porphyre, dans son développement complet aurait neuf pieds de long et un pied et demi d'épaisseur; ce morceau de sculpture est remarquable.

PLANCHE VII, FIGURE 16.

Portion d'une muraille très ancienne, qui figure une porte, sur le montant de laquelle se voit un bas-relief en pierre rougeâtre, de trois pieds de long, sur un pied de large, ayant un pouce de relief, et représentant un poisson fantastique.

Si ce poisson est celui du Zodiaque, comme on pourrait le supposer, ce serait celui que l'on nomme l'*Hirondelle;* il est le plus fort et le plus boréal des deux qui sont unis aux cieux par un seul lien. Ce même poisson, ainsi que nous l'avons observé, en parlant de la planche XX, première expédition, était adoré à Babylone et dans toute la Syrie, sous le nom d'*Oannès* et sous celui d'*Oxyrinque* en Égypte; c'était le poisson *Phagre* que l'on adorait à Éléphantine; c'était aussi le *Maïotis* qui jouissait des mêmes prérogatives. Tous ces poissons sont au nombre de ceux que produit le Nil; et comme, dans tous les pays, les peintres et les sculpteurs ont toujours représenté les objets qu'ils ont sous les yeux, plutôt que ceux qui se trouvent dans d'autres contrées, il est probable que le poisson que l'on a figuré ici rappelle un de ceux qui habitent le golfe du Mexique.

FIGURE 17.

Statue de femme fragmentée, en pierre pesante, de couleur grisâtre, veinée de rouge, ayant un pied et demi de hauteur, et trente-deux pouces de tour à sa plus forte épaisseur.

Cette figure était peut-être une divinité du pays; elle a quelque analogie avec certaines figures égyptiennes, autant par son attitude assise que par son costume, et par sa coiffure formée d'une étoffe plissée, taillée dans le goût de celle que portaient, en Égypte, les serviteurs des autels. Le bas de son corps est couvert d'une espèce de tonnelet égyptien court, qui paraît être en plumes. Aucun attribut particulier ne peut servir à faire reconnaître quelle divinité elle représentait. Ceci pourrait mener à conclure que ce pouvait être une petite statue ordinaire de femme, attendu que chez ces peuples les représentations de figures religieuses étaient toujours fantastiques, éloignées des formes véritables des objets, mystérieuses et horribles, pour l'ordinaire; tandis qu'ici la nature semble plus exactement, quoique maladroitement suivie, comme on cherche à le faire pour une simple représentation de figure humaine.

PLANCHE VIII, FIGURE 18.

Statue nue, en pierre rougeâtre, haute d'un pied et demi, et ayant un peu plus de circonférence.

En parlant de cette figure, Dupaix croit y reconnaître les deux sexes. J'avoue que le dessin n'est ni assez caractérisé, ni assez correct pour affirmer que le sculpteur a voulu représenter une divinité réunissant les formes de l'homme et celles de la femme. Si on adoptait cette opinion, ce serait une déesse semblable à *Rhea* ou à la Terre, qui réunissait toutes les puissances, attendu que celle-ci est coiffée d'une couronne murale et d'un bandeau royal en perles. La vérité est, que je ne puis assigner aucune qualité, aucun nom précis à cette figure que je regarde comme un Terme ou un *Hermès*.

FIGURE 19.

Masque fantastique de grandeur naturelle, en pierre compacte, dure et rougeâtre, donnant l'idée d'une tête de mort, dont la bouche ouverte montre toutes ses dents, et enfin ayant un caractère égyptien par la coiffure.

La forme et l'ajustement de cette tête rappellent aussi ces larves effrayantes dont les Grecs plaçaient l'image aux angles des sarcophages. Ils croyaient éloigner les violateurs des tombeaux par la vue de ces visages hideux. Peut-être celle-ci avait-elle une semblable destination.

FIGURE 20.

Pierre rougeâtre très dure, circulaire, et d'un pied de diamètre, incrustée dans un mur.

Cette pierre, d'un beau travail, a tous les caractères d'un talisman semblable à ceux de l'Inde. Elle est marquée d'un ornement qui forme une croix grecque ayant au centre la figure du soleil. Les Indiens ont une suite de monnaies qui représentent les douze signes du Zodiaque avec le même ornement qui se voit ici.

FIGURES 21 et 21 *bis*.

A l'entrée du cimetière du village antique de *Cuitlahuac,* on trouva sur le sol deux pierres noirâtres et poreuses,circulaires, et ayant chacune trois pieds de diamètre sur un pied et demi d'épaisseur; la circonférence est de douze pieds quatre pouces; une seule est représentée ici, vue géométralement et en perspective. La surface gravée en entailles, représente une figure d'homme portant un diadème chargé de plumes. Sur la même se voit un signe hiéroglyphique qui a la forme d'un turban; cette pierre est percée au centre d'un trou circulaire, d'environ neuf pouces de diamètre. Ces sortes de monuments pouvaient être des autels à l'usage des sacrifices; le tenon qui est à l'extrémité a pu servir à les sceller dans un mur.

Peut-être aussi était-ce un de ces autels semblables à ceux qui, dans l'ancienne Syrie, servaient au *versement de l'eau,* cérémonie qui se pratiquait en l'honneur de *Rhea.* Comme celui-ci, l'autel syrien était percé et placé au milieu du temple. Au moment de la cérémonie, le pontife, après avoir aspergé les assistants, versait mystérieusement dans le trou l'eau sacrée.

Enfin il se peut que ces pierres, qui furent trouvées au nombre de deux, aient été deux meules pour écraser le grain. Le trou qui se trouve au milieu a pu servir à l'axe passant de part en part, et la queue ou le prolongement en pierre a pu servir à faire tourner la meule supérieure sur celle de dessous, pour broyer le maïs ou les autres grains.

PLANCHE IX, FIGURE 22.

Grande pierre dure de couleur grise, cylindrique, ayant trois pieds de diamètre et un pied six pouces d'épaisseur.

Cette pierre curieuse, d'une proportion agréable, que l'on peut regarder avec autant de raison comme un ancien autel, comme une base ou un piédestal, est chargée d'ornements variés et semblables à ceux que les Indiens taillent sur des cocos. Son épaisseur n'indique pas qu'elle ait jamais servi d'autel; mais plutôt de soubassement à une cuve ou à un vase, n'étant ornée que sur son épaisseur. On pourrait penser aussi que c'est le fragment d'un monument plus considérable, colonne ou autre.

FIGURE 23.

Grande cuve, en pierre dure, compacte, d'un grain serré, sonore et faisant feu sous le briquet; sa couleur gris de fer semblerait indiquer une espèce de granit.

Cette cuve, qui a environ huit pieds quatre pouces de circonférence, un pied neuf pouces de diamètre dans son intérieur, et un pied d'épaisseur, est belle et riche par l'abondance des ornements arabesques qui la décorent. On y remarque un dessin varié et un travail très soigné.

Cette pièce rare et curieuse est la preuve de ce que les anciens Mexicains pouvaient faire au plus beau temps de leur sculpture. Dans l'intérieur, on voit des caractères hiéroglyphiques, divers fragments de figure humaine, selon l'usage observé dans beaucoup de sculptures mexicaines, et où la tête est remplacée par un ornement fantastique.

PLANCHE X, FIGURE 24.

Têtes monstrueuses et fantastiques, en pierre volcanique de couleur grisâtre, ayant vingt-huit pouces de longueur environ et un pied de hauteur. On a dessiné une seule de ces têtes qui sont parfaitement semblables entre elles et qui furent, selon l'apparence, employées à une décoration quelconque; car elles se terminent, comme plusieurs figures que nous avons déja vues, par une queue prismatique, qui a dû servir à les fixer dans un mur. Celle qui est ici représentée est fort bien sculptée; elle a du caractère et son expression est celle de l'irritation; la gueule ouverte laisse voir des défenses meurtrières, et une langue fourchue.

FIGURE 25.

Plus loin, fut trouvée une cuve antique en pierre granitique, qui, maintenant sert de fonts baptismaux. Elle a treize pieds et demi de circonférence, trois pieds six pouces de haut et quatre pieds et demi de diamètre; elle a été anciennement peinte dans son intérieur et a conservé un très beau poli à l'extérieur; une sorte d'appendice, en dessous, servait probablement à la fixer dans la terre indépendamment de son propre poids.

Le bord de cette cuve, dont la forme est simple, est chargé de caractères qui peuvent être hiéroglyphiques, ou de purs ornements.

PLANCHE XI, FIGURE 26.

Pierre de lave grise, dure et poreuse, circulaire et semblable à celle de *Cuitlahuac* dont il a été parlé plus haut (figure 21). Elle a dix pieds et demi de circonférence, trois pieds quatre pouces de diamètre, neuf pouces d'épaisseur, et est percée au centre.

Parmi les caractères dont elle est couverte, on remarque plusieurs parties d'un corps humain, séparées d'une manière fantastique selon ce qui se voit dans beaucoup de sculptures de la même époque. Voir ce qui a été dit au sujet des pierres du même genre mentionnées ci-dessus. Il est bon de remarquer, toute-

fois, que Dupaix s'est assuré que celle-ci portait des sculptures en relief des deux côtés, ce qui s'opposerait à ce qu'elle eût servi de meule de moulin. Resterait donc la supposition plus probable d'une table ronde servant d'autel, et propre à être fixée dans un mur par le prolongement qui s'y remarque.

FIGURE 27.

Petit bas-relief en pierre volcanique, d'un pied et demi de haut, et large de dix pouces, qui, suivant Dupaix, représente le *coyote*, espèce de chien sauvage. J'ignore si cet animal était symbolique chez les Mexicains comme il l'était chez les Egytiens et les Indiens; j'observerai seulement qu'on voit fréquemment la tête du coyote au nombre des hiéroglyphes de cette collection. Le chien, chez les Parsis ou Guèbres, était regardé comme sacré. Lorsqu'un Parsis était près d'expirer, les parents plaçaient sur la bouche du moribond, un chien pour qu'il reçût son ame.

FIGURE 28.

Autel circulaire, en pierre volcanique, poreuse, de vingt-huit pouces de haut, de cinq et demi de circonférence, et d'un pied neuf pouces de diamètre. On a sculpté autour des caractères hiéroglyphiques, au nombre desquels on remarque un dragon chimérique qu'on pourrait supposer être une image du mauvais Génie, vu l'expression de colère qu'on a voulu lui donner.

FIGURE 29.

Pierre circulaire, d'un pied et demi de diamètre, incrustée dans un mur; elle est ornée de plusieurs cercles concentriques, au milieu desquels il y a une espèce de rosace. Probablement elle n'était destinée qu'à servir d'ornement.

PLANCHE XII, FIGURE 30.

Tête humaine fragmentée, en pierre de lave grisâtre, avec quelques taches d'un brun foncé. Cette tête, agréable dans ses formes, a quelque analogie avec les têtes égyptiennes, principalement par sa coiffure pendante sur les côtés. Le tenon prolongé, qui s'alonge derrière cette tête, indique qu'elle était enclavée dans une construction quelconque.

FIGURE 31.

Cette pierre carrée, de neuf pouces, qui présente en relief la partie supérieure d'un dessin en spirale, n'a probablement servi que d'ornement.

FIGURE 32.

Fétiche informe que l'on croit être en jaspe gris, sculpté à la manière des sauvages. Il est figuré assis et a dû être porté en amulette, comme l'indique le trou dans lequel on passait un ruban. Cet usage de dévotion se retrouve chez presque tout les peuples.

FIGURES 33 et 33 *bis*.

Autre idole du même genre, plus grande que la précédente, en pierre volcanique dure, pesante et couleur de fer. L'expression de son visage paraît être celle de la souffrance.

Ce qu'il y a de remarquable dans cette figurine, c'est que la tête et le cou sont solides; tandis que le corps et les bras sont creux jusqu'aux épaules. Quelque grande que soit l'imperfection de ce fétiche, il dénote une certaine adresse dans l'art de travailler des matières dures telles que la pierre volcanique.

PLANCHE XIII, FIGURE 34.

Les six monuments antiques représentés sur cette planche, et les quatre qui sont sur la planche suivante, ont été trouvés dans le village *Tlalmanalco*.

La figure 34 offre un buste de femme, un peu plus grand que nature, en pierre verte nommée par

les habitants du pays, *chalchihuitl.* La tête a une ressemblance remarquable avec les plus belles têtes égyptiennes. Les traits du visage sont purs, et la coiffure offre des plis réguliers, avec des barbes plissées, tombant derrière les oreilles. Dupaix pense que la cavité pratiquée au-devant de la poitrine, a pu servir à enchâsser quelque pierre précieuse. La forme de certains reliquaires des chrétiens lui a peut-être suggéré cette idée par analogie.

FIGURE 35.

Buste qui semble celui d'un enfant, un peu moins grand que nature. Cette figurine n'a rien d'intéressant; elle est à mi-corps, les bras collés sur la poitrine, et les poings fermés.

FIGURE 36.

Pierre carrée, de neuf pouces, qui se trouva enclavée dans un vieux mur. Dupaix regarde cette pierre comme une table ou comme une espèce de piédestal; je crois qu'on ne peut y voir qu'un chapiteau, de forme assez pure, et rappelant ceux que l'on voit dans les monuments primitifs de l'Inde et de l'Égypte. Sous ce rapport ce morceau me semble remarquable; aucun autre dans la collection n'ayant la forme de chapiteau.

FIGURE 37.

Tête de grandeur naturelle, qui a encore des rapports avec les sculptures égyptiennes, principalement avec celles représentant les prêtres nommés *Néocores;* les traits sont d'un assez bon goût de dessin.

FIGURE 38.

Cippe en pierre dont la forme est un carré long, ayant trois pieds de haut et agréablement proportionné dans sa largeur. Il peut avoir servi d'autel. Il est entouré d'un rebord, et on voit, au centre, un ornement qui ressemble à une fleur à six pétales.

FIGURE 39.

Cette antique en pierre très pesante et très dure, couleur gris de fer, et qui a reçu un beau poli, représente un animal couché et au repos, dans la proportion d'un pied et demi, et très bien sculpté. Cet animal peu caractérisé semble une représentation fantastique, avec certains ornements, et une petite couronne sur la tête.

PLANCHE XIV, FIGURE 40.

Cette idole, en pierre de couleur noirâtre, encastrée dans un mur, représenterait, selon Dupaix, un personnage dans l'action de manger. Je pense qu'on pourrait croire qu'il porte la main droite à sa bouche, comme pour exprimer le silence, ainsi que les Égyptiens représentaient leur dieu Harpocrate. Ils le figuraient par un enfant assis sur une fleur de *lotos*, la tête rase, et portant l'index de la main droite vers sa bouche. Cette petite statue a donc beaucoup de similitude avec le dieu égyptien dont il est question.

Les formes de cette figure, sans être bonnes, sont du moins naïves; il est malheureux que les mains soient brisées.

FIGURE 41.

Autre figure en pierre de la même nature que la précédente, d'un pied et demi de haut et encastrée dans la muraille. Ce buste, qui paraît être un terme tronqué, a dû aussi servir de support; il représente une femme ayant de fortes mamelles. L'ajustement de la coiffure a de l'analogie avec celle du buste d'Isis qui forme les chapiteaux du grand temple de Denderah, dans la Haute-Égypte.

FIGURE 42.

Petite figure également en pierre, représentant un enfant assis, ayant les deux mains sur ses genoux et coiffé d'un bonnet d'étoffe rayée dessinant un cône. Ce peut avoir été une statue votive.

FIGURE 43.

Petit autel cubique en pierre, orné d'un bandeau et de deux os de mort en croix. Ce symbole de mort peut faire supposer que cet autel aurait servi aux sacrifices, et aurait été placé comme emblème dans quelque lieu de sépulture.

PLANCHE XV, FIGURE 44.

Quartier de roche isolé, avec des bas-reliefs sculptés, en granit gris, ayant environ treize pieds de haut, soixante pieds de tour, fragmenté dans sa partie supérieure, et situé à une lieue à l'est du village *Mécamecan,* sur le penchant d'une colline, près de l'habitation de *San Jose Tepatalco.*

«Cet antique monument, dit Dupaix, comparable par sa destination aux Pyramides égyptiennes, a pu servir à deux usages : ce pouvait être, par sa position agréable et élevée, une sorte de belvédère, ou, mieux encore, d'observatoire astronomique; car on remarque, sur le côté qui fait face au sud et aussi à l'ouest, divers signes symboliques et astronomiques gravés en creux, mais un peu effacés. La figure qui ressort le plus est celle d'un homme en pied et de profil, dans l'action d'observer les astres, la tête et les bras levés vers l'orient. Il a un tube optique terminé par une masse circulaire.»

Ce monument me paraît votif et semblable à ceux de la même espèce qui se trouvent en Égypte, dans l'Inde, et en d'autres contrées.

Sur la route de Syène à Philée, dans la Haute-Égypte, on voit un bloc isolé, en granit rouge, chargé d'hiéroglyphes assez semblables à celui-ci.

Il y a, dans l'Inde, sur les bords du lac que les Indiens Chippeways appellent *Kitchée Manitou,* ou le Maître de la vie de l'homme, une roche détachée qu'ils révèrent. Ils y portent des offrandes, jettent du tabac et autres choses dans les eaux du lac, et l'adorent. (Voyage de J. Long, p. 83 et 84.)

Les Natchez, nation de la Louisiane, adorent une pierre conique. D'autres peuples arrachent des portions de rochers, qu'ils gravent et qu'ils adorent. Les Romains, enfin, taillaient des morceaux de rochers en forme de therme, qu'ils appelaient *bornes divines,* et les Celtes avaient leurs *peulvans* et leurs *dolmens.*

La roche dont il est question, par sa forme, par sa dimension et l'usage qu'on lui assigne, n'a nullement rapport avec les Pyramides d'Égypte, qui n'ont jamais passé pour des observatoires ou des belvédères.

Dupaix pense, peut-être avec raison, que ce peut avoir été un monument astronomique. Les cercles séparés par des divisions derrière le personnage; le lapin qui se trouve au-devant, et qui est lui-même un signe usité dans les calendriers mexicains, sous le nom de *Tochtila;* enfin les signes rangés dans des cases séparées, qui forment le bandeau sculpté sur cette roche, paraissent fort à l'appui de cette opinion. Cependant ne serait-il pas possible de voir dans ce monument les emblèmes du culte de la chasse? Je vois un chasseur, ayant devant lui un lièvre ou un lapin; les caractères hiéroglyphiques qui l'accompagnent pourraient dénoter la chasse et la pêche. La chasse serait exprimée par la tête d'un loup et celle d'un faon; la tête d'un monstre marin désignerait la pêche.

On pourrait donc supposer que le personnage est le dieu chasseur des *Tlascallans.* Ainsi que le fameux Orion se présente au nombre des constellations australes, où il tient la quatrième place, et le lièvre qu'il poursuit la troisième, le dieu chasseur a également ici un lièvre devant lui, et on lui donne une massue: tel qu'Orion est figuré dans le ciel.

En Égypte le lièvre, mis au nombre des constellations, était l'emblème d'Osiris; on le voit sur une peinture du petit temple de Karnak, dans la position où il se trouve ici. Il est combattu par Orion, désigné dans la mythologie égyptienne sous le nom d'*astre d'Horus.*

Le loup que l'on voit sur la bande hiéroglyphique figure une autre constellation australe, qui se couche au temps où l'on ouvre les chasses; la biche ou le *faon* fut affecté à Isis *Bubastis* ou à Diane; et le monstre marin, le *Dagim* des Hébreux, le *Dagon* des Amalécites, ou le poisson *Oxyrinque* des Égyptiens, était le symbole de l'inondation et marquait le temps de la pêche; il fut affecté à Thot et à la lune, et était un des attributs d'Isis-*Typhé* ou de Vénus.

PLANCHE XVI, FIGURE 45.

A peu de distance de *Mécamecan,* dans le village d'*Ozumba,* on trouva dans le mur d'enceinte du cimetière

une pierre dure, compacte, circulaire, d'un gris foncé, ayant douze pieds de circonférence et neuf pouces d'épaisseur. Cette pierre qui, par sa dimension, a pu servir de table ou d'autel plutôt que de simple ornement, est ornée de dessins symétriques, très bien sculptés, qui figurent une rosace richement composée.

FIGURE 46.

Autre pierre ronde de quatre pieds et demi de circonférence et de neuf pouces d'épaisseur; elle figure aussi une sorte de rosace avec une fleur au centre, et n'a servi probablement que d'ornement d'architecture.

FIGURE 47.

Espèce de fétiche, ou plutôt de dieu lare en pierre, d'environ un pied et demi de haut, sur un pied de large, représentant une femme assise, ayant sur la tête une couronne murale, accompagnée d'un voile qui descend sur les épaules.

Peut-être est-ce la déesse mexicaine *Tozi,* qui égale en attributions l'Isis *Rhéa* des Égyptiens, la *Cybèle* grecque et la déesse-mère des Indiens, nommée *Paravadi,* ou *Parvati.*

FIGURE 48.

Une troisième pierre circulaire d'un pied et demi de diamètre et de neuf pouces d'épaisseur, trouvée dans le même village, figure, comme la précédente, une sorte de rosace formée par une fleur composée d'un grand nombre de pétales. Les figures 45, 46, et celle-ci, sont toutes trois d'un bon goût de dessin et d'un beau travail.

FIGURE 49.

La petite idole en pierre volcanique, de vingt-sept pouces de haut, découverte dans le village précité, représente un enfant dont les deux bras sont fracturés. Elle a un bandeau sur la tête qui caractérise la divinité; elle a aussi des pendants d'oreilles, une ceinture sur les reins et, ce qui est fort digne de remarque, un anneau au nez, selon la mode indienne.

PLANCHE XVII, FIGURE 50.

Torse d'une statue en pierre volcanique, d'un travail assez correct, d'environ trois pieds de haut, proportion presque humaine, découvert à Saint-Jean d'*Ahuehuepa.*

La tête, le bras gauche et les cuisses de cette statue manquent.

Ce torse est revêtu d'une cotte d'armes très serrée, qui couvre le corps et les bras jusqu'aux poignets, et laisse apercevoir les formes; pour ceinture, un simple ruban ou cordon tourne autour des reins. On remarque un signe particulier, qui est brodé sur la poitrine; c'est peut-être une marque de distinction qui nous est inconnue.

Nous avons vu à Paris, dans la collection des antiquités mexicaines de M. Latour-Allard, une statue parfaitement semblable à celle-ci; même grandeur, même forme et même matière. En l'examinant avec attention, j'ai remarqué sur le dos un lacet et des œillets, dans lesquels il était passé, qui indiquent que cette espèce de cotte d'armes se passait par-devant, et se laçait par-derrière. Sur la poitrine, on voit une petite ouverture, également fermée par un lacet, sans doute pour faciliter au besoin la respiration. Il serait possible que le signe dont nous avons parlé plus haut ne fût pas autre chose, et que l'inexactitude du dessin nous eût induit en erreur.

FIGURE 51.

Dans le même village d'*Ahuehuepa,* on a trouvé un fragment de tête de grandeur naturelle, en pierre rouge, dure, et qui, selon les apparences, est un granit. Cette tête fragmentée paraît être, par sa coiffure, une imitation ou répétition de celle qui se voit planche X, figure 10, de la première Expédition. (Voir la description de cette statue, page 9.)

FIGURE 52.

Le masque qui se voit ici, de six pouces de haut sur quatre de large, sculpté en pierre blanche transparente, est appelé *técale,* dans le pays. Suivant le capitaine Dupaix, ce masque offrirait les traits caractéristiques de la nation. Nous y trouvons une sorte de régularité et un ajustement fantastique qui ne s'accordent pas avec cette opinion, et qui feraient ranger cette production dans la classe des œuvres d'art consacrées soit au culte, soit à tout autre usage solennel, mais qui ne sont point destinées à offrir un portrait individuel.

Ce masque, dont le travail de sculpture est soigné, a été découvert au village indien de *Xonacatepec,* dans la maison du lieutenant de justice.

PLANCHE XVIII, FIGURE 53.

Au village de *Chila,* à trois quarts de lieue nord d'Acatlan, on voit les restes d'une pyramide antique, en pierres taillées, qui paraît avoir été revêtue d'un stuc solide, quoiqu'il soit détruit dans plusieurs endroits par les ravages du temps. Le palmier et les autres gros arbres qui ont pris naissance dans les interstices où le stuc manque, sont des témoins irrécusables d'une haute antiquité. Elle a été construite sur un monticule, que sa forme a fait nommer la *Tortue,* dans le pays; sa base se trouve enterrée par l'exhaussement du sol.

Cette pyramide quadrangulaire, dont chaque face a quatre-vingt-seize pieds, la hauteur soixante, et cinquante-quatre dans la partie la plus élevée de sa largeur, paraît avoir été destinée à une sépulture. L'idée de tombeau semble confirmée par l'entrée souterraine qui se trouve au pied du monument vers l'angle nord.

FIGURE 54.

Le plan de ce souterrain dont on vient de parler présente la forme d'une croix. On arrive à son intérieur, construit en pierres taillées, jointes par un ciment de chaux et recouvertes d'un stuc dur, blanc et brillant, par une ouverture pratiquée à la superficie du sol, et par un escalier de six marches de quatre pieds et demi de longueur. Cette salle funéraire de six pieds de long sur quatre et demi de large, et à laquelle l'escalier conduit directement, contient plusieurs caveaux, chacun de trois pieds en carré et de quatre et demi de profondeur. Lorsque le capitaine Dupaix y est descendu, il a encore trouvé des ossements humains, épars sur le sol, ce qui confirme ce que j'ai avancé sur le monument principal; car il est probable que ce caveau est une dépendance de la pyramide.

PLANCHE XIX, FIGURE 55.

Pierre ruinée en partie, et chargée de caractères symboliques, dont la forme est étroite et longue d'environ quatre pieds et demi. D'un cercle, orné dans son intérieur d'un dessin que l'on peut supposer fantastique, sort une main tenant un instrument qui a la forme d'un *tau,* et auquel s'attache un autre ornement, qui sans doute est significatif aussi bien que les premiers, mais que nous ne saurions expliquer.

Cette pierre abandonnée sur le sol, et qui se trouva sur une colline appelée *Tallesto,* située à une lieue à l'est de Huahuapa, est d'un bleu pâle, dure, d'un grain très fin, et paraît être un granit.

FIGURE 56.

Boule en pierre rouge, ressemblant d'une manière fantastique à un visage humain. Elle est dessinée de profil, et on y voit distinctement un front, un nez, un œil, une bouche et un menton. Nous supposons que ce petit monument de grandeur naturelle représente, quelque bizarre que cela puisse paraître d'abord, le *Dieu de la balle.*

Il y avait dans l'ancien Mexique un dieu particulier pour les jeux; celui-ci avait le nom de *Dieu de la balle* ou de la *boule.* Voici ce que Bernard Picart rapporte à ce sujet dans ses *Cérémonies religieuses,* tom. 2, p. 81:

« On se divertissait près du temple, et les prêtres étaient les juges des exercices des jeunes gens. Ils décidaient des différends qui survenaient; ils donnaient les prix à ceux qui les méritaient. La balle, la boule ou

la pelote était un de leurs principaux divertissements, où la victoire se disputait avec plus de solennité que n'en ont ordinairement tous les autres exercices; car les prêtres y assistaient avec le *Dieu de la balle;* et, après l'avoir placé à son aise (ce qui indiquerait qu'on le représentait aussi par une statue), ils conjuraient le tripot par de certaines cérémonies, afin de corriger les hasards du jeu, et de rendre la fortune égale entre les joueurs. »

La balle ou l'espèce de pelote dont les jeunes gens se servaient pour ce divertissement était faite d'une certaine gomme qui n'était ni dure ni cassante: peut-être était-ce la gomme élastique ou caoutchouc; car, lorsque cette balle était lancée sur le sol, elle bondissait et s'élevait très haut dans l'air, et l'adresse du joueur consistait à la diriger vers un but quelconque en lui donnant une direction convenable.

FIGURE 57.

Espèce de lance dont la forme est celle des lances romaines. Il est probable que cette arme est la pointe d'un dard que les Mexicains lançaient contre les ennemis. Quelquefois aussi ils s'en servaient comme d'une demi-pique; car il n'est pas question que la lance véritable ait jamais été au nombre de leurs armes offensives. Ce dard est en silex.

FIGURE 58.

Ce petit vase en terre cuite d'un rouge vif, bien poli dans sa superficie, et travaillé avec beaucoup de soin, pourrait être un meuble de toilette. Cette espèce de bijou, qui a la forme d'une cassolette ou d'une petite lanterne, se compose de deux pièces; l'une à jour paraît être le couvercle de la pièce inférieure, qui n'est pas à jour, et qui est ornée de dessins désignés dans l'architecture par le nom de gaudron. Le cordon qui traverse les deux pièces paraît propre à les maintenir ensemble.

PLANCHE XX, FIGURES 59 et 59 *bis*.

Les petites idoles ou fétiches qui se voient ici sont en général le produit de l'art pris à sa naissance. Elles sont informes, et figurent à peine ce que le sculpteur a eu l'intention de produire; mais ce qu'il faut remarquer, c'est qu'étant taillées dans une matière dure, dans un morceau de jaspe vert, on ignore absolument avec quelle espèce d'outil cette matière a pu être entamée. La proportion de ces fétiches est de deux à trois pouces de haut. Il paraît que ces idoles, après avoir été portées, pendant la vie de l'individu qui les révérait, au moyen des trous qui y sont pratiqués, étaient déposées dans son tombeau après sa mort, ainsi que cela s'est de tout temps pratiqué en Egypte et ailleurs. Il s'en trouve une grande quantité dans les sépultures de la nation mexicaine. On en a trouvé jusqu'à deux cents dans quelques tombeaux égyptiens.

Celles que nous voyons ici représentées ont sans doute une intention de dévotion; car les bras sont croisés sur la poitrine, et dans l'action de la prière.

D'autres nations d'Amérique avaient aussi les mêmes fétiches sous d'autres noms. Les Canadiens, par exemple, appelaient le leur *Manitou.* Ils en conservaient l'image dans leur case, et la portaient sur eux comme un préservatif contre toute espèce de maléfice. La figure 59 pourrait bien représenter ce dieu, qui a pu être adoré par les Mexicains sous une autre désignation [1].

La figure 59 *bis* est le revers de la même statuette, taillée circulairement par-derrière, et qui laisse voir les trous propres à passer le ruban qui servait à la suspendre au cou ou à l'attacher sur la poitrine.

FIGURE 60.

Ce fétiche, à-peu-près semblable au précédent, a la forme d'un buste, dont les bras sont joints ensemble, et dont les mains sont indiquées par deux traits. Il porte sur la tête une espèce de *modius,* ou boisseau, semblable à celui que les Égyptiens figuraient sur la tête de leur Sérapis.

[1] M. Sainson, peintre français, a dessiné à la Nouvelle-Guinée une suite de divinités du même genre, qui étaient enfermées dans la maison sacrée de Dorey. Ces figures hideuses, composées de formes hors des proportions humaines, sont en pied, et en bois d'acajou. Elles sont d'autant plus remarquables que les bras détachés du corps sont mobiles. Selon les apparences, les prêtres les faisaient gesticuler à volonté, et leur donnaient la position qu'ils jugeaient convenable. C'étaient des espèces de mannequins comme en avaient les Égyptiens, ainsi qu'on en voit au musée du Louvre à Paris.
(Voir l'Expédition de l'*Astrolabe,* planche 130.)

FIGURES 61, 62 et 63.

Le capitaine Dupaix indique la première figure comme étant un instrument ou espèce de ciseau en pierre de touche, c'est-à-dire en basalte, à l'usage des sculpteurs. Il indique également la seconde, en pierre dure, d'un vert foncé, qui, par sa couleur, sa dureté, sa finesse et son poli, pourrait être une autre espèce de basalte, comme étant un autre instrument tranchant. Enfin, il regarde la pièce dessinée, figure **63**, comme un brunissoir en jaspe vert foncé. Nous n'avons rien à objecter, ou à ajouter à cette opinion.

PLANCHE XXI, FIGURE 64.

Avant de parler du monument qui est sous nos yeux, le capitaine Dupaix donne des détails fort curieux sur les localités par lesquelles il est passé pour arriver à un groupe de collines qui sépare la grande vallée d'Oaxaca de la petite, lieu où la pierre sculptée que nous allons décrire se trouve au pied d'une éminence artificielle, qui, par cette raison, semble indiquer la présence d'un tombeau.

Ce qui reste de ce monument en granit a six pieds de long et quatre pieds et demi de large, sur un pied et demi d'épaisseur. Il a l'apparence d'une pierre tumulaire, qui aurait servi de fermeture à l'un des tombeaux des rois du Mexique. Sa face principale est ornée de divers dessins hiéroglyphiques d'un genre particulier, taillés en relief, dont les expressions mystérieuses nous sont inconnues, et où un personnage humain semble dessiné d'une manière fantastique, selon ce qui se remarque fréquemment sur ces sortes de monuments. Sur la partie supérieure se trouvent six figures d'hommes sculptées aussi en relief; elles sont couronnées d'un bandeau royal chargé de pierreries, dont les extrémités flottent sur les épaules. Au-dessus de ce diadème se groupent des plumes selon l'usage du pays. La pose uniforme et l'allure régulière de ces personnages ont de la similitude avec les figures des bas-reliefs de l'ancienne Persépolis, donnés par le voyageur Chardin, et publiés dans les *Antiquités de Montfaucon*. Chaque figure est précédée par une sorte de colonne qui semble composée de gâteaux de maïs et de feuilles de cette plante; ce qui serait une offrande adressée aux dieux mânes. D'autres pierres plus grandes que celle-ci, dont le capitaine voyageur fait mention, servent à confirmer cette opinion.

FIGURE 65.

A peu de distance, au sud du même lieu, fut trouvée une pierre circulaire, d'un gris foncé mélangé de blanc et de noir, de onze pieds de circonférence et de plus d'un pied et demi d'épaisseur, lisse et sans ornement sur toute sa furface. Le capitaine Dupaix suppose qu'elle est le débris d'un autel ancien, sur lequel les Mexicains sacrifiaient des victimes humaines. Peut-être seulement serait-ce une de ces meules que ces mêmes peuples employaient à moudre le maïs.

PLANCHE XXII, FIGURE 66.

Plan et élévation d'un *tumulus* qui paraît avoir servi de tombeau aux rois du Mexique; il est situé sur le plateau des collines de *Monte-Alvan,* décrites à l'occasion du précédent article.

La figure de ce tombeau royal est conique et circulaire; il a soixante pieds de haut, et se trouve, maintenant, recouvert d'une grande quantité d'arbres et d'arbustes. Un souterrain voûté et cintré, comme nous l'apprend le capitaine Dupaix, traverse presque la totalité de ce *tumulus;* sa longueur est de soixante dix-huit pieds; sa hauteur de sept pieds et demi, et sa largeur de six.

L'intérieur du souterrain, comme les hypogées de la Haute-Égypte paraît avoir été décoré de bas-reliefs. Ceux qui restaient et qui se voient à gauche de l'ouverture, au nombre de cinq, sont en pierre dure, pesante, avec des grains brillants qui lui donnent une apparence de granit; leur hauteur est de trois pieds, sur vingt-sept pouces de large et dix-huit pouces d'épaisseur. Tout porte à croire qu'ils représentent les personnages dont les corps auraient été déposés dans ce tombeau; car notre savant voyageur y a trouvé des ossements humains. Quelques débris de bas-reliefs épars sur le sol, et semblables à ceux qui sont désignés sous les n[os] **67, 68, 69, 70** et **71** (voyez les deux planches suivantes), et aussi les décombres qui sont à la porte d'entrée, indiquent assez que ce tombeau contenait des richesses qui ont été spoliées.

Le plan parfaitement circulaire de ce sépulcre différent, sous ce rapport, des autres monuments du même genre qui sont carrés, semble indiquer qu'on l'aurait consacré au soleil, dont il représente le disque.

PLANCHES XXIII et XXIV, FIGURES 67, 68, 69, 70 et 71.

Les figures décrites sous ces numéros sont celles qui sont sculptées sur les dalles de granit tirées du grand *tumulus* représenté sous le n° 66.

Ces personnages paraissent dans des attitudes humbles et exprimant la gêne.

En les voyant ainsi, je me fais cette question : Sont-ce des esclaves, des prisonniers de guerre sacrifiés sur la tombe des rois morts pour honorer leur mémoire, genre de cruauté exercé, de temps immémorial, dans l'ancienne Europe, dans l'Asie, l'Afrique et l'Amérique; ou bien sont-ce les figures des rois eux-mêmes, qui furent inhumés dans ce *tumulus?* Si l'on penchait pour la première opinion, les sortes de bracelets aux jambes de la figure 69, l'espèce de double membre viril, ou double puissance, comme dit Dupaix, de la figure 70, le casque et les armoiries de la figure 71, en détourneraient. On peut d'ailleurs penser que c'eût été un contre-sens de sculpter, en pareil cas, l'effigie des misérables victimes offertes en sacrifice, au lieu de celles des héros ou des princes aux funérailles desquels on les sacrifiait. Il est plus naturel de croire que ces figures sculptées sont réellement celles de princes inhumés dans ce lieu. Si les formes sont si imparfaites et si les poses sont si ridicules, il n'en faut conclure que leur extrême antiquité et la barbarie de l'art à cette époque. Ces monuments sont au nombre des plus anciens et des plus curieux de la collection; il est bien à regretter qu'ils aient été si maltraités, et qu'un grand nombre de dalles aient été totalement brisées. Peut-être leur série complète aurait donné le moyen d'établir une chronologie, ou de trouver une explication historique que nous ne pouvons prétendre à donner.

PLANCHE XXV, FIGURE 72.

Ce second *tumulus*, presque semblable au précédent, se trouve situé dans le même parage; sa hauteur est de quarante pieds, et sa largeur à sa base est de soixante-huit. Il paraît avoir été construit en pierres amoncelées confusément, recouvertes, à l'extérieur, d'un ciment de chaux et de sable. La végétation qui s'est prodigieusement accrue avec le temps a fait crouler une partie de cette construction; ce qui lui donne un caractère particulier, et produit un aspect pittoresque.

L'intérieur construit en pierres carrées très bien appareillées, posées symétriquement, offre une grande solidité, et, suivant le capitaine Dupaix, la voûte est formée par de grandes dalles posées angulairement, comme le faîte d'un toit. La hauteur de la voûte, depuis le sol jusqu'au sommet de l'angle, est de douze pieds, et sa largeur est de plus de trois pieds. Le pavement est en stuc solide, poli et uni comme le serait un marbre. Tant de recherche et de soins est une nouvelle preuve de la vénération que les Mexicains avaient pour leurs morts.

La porte de l'entrée du souterrain, en forme d'ogive, est construite avec cette perfection que l'on remarque chez les peuples les plus civilisés. Cette première combinaison des lignes inclinées, dans l'architecture, a par suite produit l'exécution des voûtes cintrées dont on trouve les exemples les plus anciens chez les Pélages, avant la guerre de Troie. La forme de l'ogive est agréable à l'œil; on la trouve dans l'Inde, en Égypte, en Perse, et chez les Chinois; elle plaît parceque les combinaisons dont elle se compose sont dans la nature. Dans le moyen âge ce genre de construction fut adopté par la majorité des peuples du nord de l'Europe [1].

[1] Qu'il me soit permis, à cette occasion, de m'étendre un peu sur cet intéressant sujet de l'origine de la forme ogivale. Dans un mémoire imprimé, sur l'introduction et l'emploi de l'ogive dans l'architecture, j'ai prouvé qu'on l'avait empruntée aux Arabes, et qu'on en fit usage dans tout le nord de l'Europe à la suite des premières croisades. « C'est aux conquêtes des Arabes, dit M. Quatremère de Quincy dans son livre sur l'Architecture, lesquels, après s'être emparés de l'Espagne, pénétrèrent jusqu'au centre de la France, et en furent chassés par Charles Martel; c'est sur-tout aux guerres que ce dernier leur livra en Espagne, que nous devons cette communication, et les imitations de style arabe qu'on retrouve dans notre architecture des neuvième et dixième siècles.» M. Alexandre de Laborde partage l'opinion de M. Quatremère, quand il dit dans son Voyage d'Espagne, en parlant du genre d'architecture qu'on y trouve : « Cette étude offre une singulière analogie entre les édifices arabes et l'architecture faussement appelée *gothique.* »

L'opinion que j'ai émise dans mon mémoire sur l'emploi de l'ogive et sur l'architecture dite *gothique,* plus particulièrement employée dans le moyen âge par les Saxons, les Allemands, les Français et les Anglais, se trouve confirmée d'une manière plus positive encore dans le Voyage de lord Valentia : «L'architecture des maisons et des ornements de Ledda (ville de l'Arabie Déserte, située à trente-cinq lieues de la Mecque, avec un port sur la mer Rouge), a, dit-il, une ressemblance frappante avec celles des villes de Saxe. Les arches, les voûtes plates et circulaires, les ornements pointés ont tous le carac-

L'origine des *tumuli* date d'une antiquité fort reculée. Avant la naissance d'Homère, on les regardait déja comme anciens. Homère fait mention de celui d'Ægyptus sur le mont Sepia en Arcadie. Pausanias, qui en parle également, dit que lorsqu'il le vit, il ne trouva plus qu'une butte de terre, entourée de pierres. La butte tumulaire de Tydée, près de Thèbes, en Béotie, était couverte de trois pierres brutes. On retrouve également l'origine des *tumuli* dans les tas de pierres que plusieurs peuples de l'antiquité élevaient sur la tombe de leurs morts.

PLANCHE XXVI, FIGURE 73.

Il serait difficile de déterminer l'usage de cette pièce, d'une forme demi-sphérique, que l'on dit être en lave, lisse et brunie comme le serait un métal, à moins qu'elle n'ait été, ainsi que le pense le capitaine Dupaix, un miroir antique. Celui-ci est connu sous le nom de *miroir de Montézuma*. Par-derrière, deux trous servaient à l'attacher. On sait que les anciens peuples de l'Italie ont fait aussi de petits miroirs en lave.

FIGURE 74.

Instrument de cuivre rouge fondu, découvert aux environs de la ville d'*Antequerra*. Il y aurait lieu d'être dans la même incertitude que le capitaine Dupaix sur la question de savoir si c'était une arme, ou un instrument d'agriculture. Mais ce voyageur l'ayant plus tard trouvé, dans une église, monté sur un manche, et placé dans la main de saint Isidore, patron des laboureurs, il y a lieu de croire qu'une tradition ancienne a fait considérer cet objet comme un instrument qui fut employé à l'agriculture. Toutefois il est à remarquer que cette pièce de métal, très mince, n'a pu être qu'une arme peu puissante, ou un instrument de travail bien faible.

FIGURE 75.

Autre instrument en cuivre rouge, de sept pouces de long sur un pouce d'épaisseur, et ayant un côté tranchant. Le capitaine Dupaix suppose que c'est un ciseau propre à couper la pierre ou le bois, et dont la trempe nous est inconnue. M. de Humboldt parle de ciseaux qui ont été recueillis par d'autres voyageurs, et qui seraient, soit en cuivre trempé, soit un mélange de cuivre et d'étain.

PLANCHE XXVII, FIGURE 76.

A la quantité de tombeaux que l'on rencontre aux environs de *Monte-Alvan*, il paraîtrait que c'était la nécropole du pays.

Le *tumulus* qui se voit ici, quant à sa forme, diffère peu des précédents. Sa grandeur est à-peu-près la même; il est construit des mêmes matériaux. A l'entrée, on voit une porte en pierre de taille et de forme cintrée; une abondante végétation donne à ce monument un aspect pittoresque qui le rend agréable à la vue. Selon le capitaine Dupaix, le souterrain, voûté en arc et en plein cintre, a neuf pieds d'élévation sur six pieds de large, et cent cinquante-six pieds de long. Le plan circulaire qui est au bas est traversé au centre par un chemin irrégulier, dont la figure est celle du trait nommé *trait de Jupiter* par les charpentiers. On trouve dans l'Inde des grottes spacieuses creusées dans le roc et semblables à celle-ci; on les regarde comme les monuments des temps les plus reculés.

PLANCHE XXVIII, FIGURE 77.

Plan et élévation d'un *tumulus* plus remarquable que les précédents. Ce *tumulus* circulaire, construit de pierre, de sable, de terre et de chaux, est régulier dans ses proportions et dans sa forme conique. Sa hauteur depuis le sommet jusqu'à la base n'est plus que de trente pieds. Il y a quatre portes d'entrée donnant dans des

tère du gothique. Ledda est une ville nouvelle; mais les maisons faites, sans doute, sur le modèle de celles de la Mecque, prouvent que l'architecture que nous appelons *gothique* existait en Arabie long-temps avant qu'elle ne fût connue en Europe.» On observera néanmoins que l'architecture antérieure à celle-ci, usitée tant en Saxe qu'en France et en Italie, à l'époque du règne de Charlemagne, est bizantine.

Je trouve aussi la confirmation de ce que j'ai dit sur l'emploi de l'ogive par les Indiens, dans les différents tableaux de l'Indoustan, de la Perse et de la Tartarie, par M. Mounstuart-Éphistone, ambassadeur à la cour de Kaboul. Dans la description qu'il donne du palais royal, il parle d'un bâtiment de la principale cour, dont l'étage supérieur n'a ni portes ni fenêtres, mais de fausses arcades en *ogives* avec des ornements arabesques.

galeries souterraines en plein cintre, et revêtues de pierres régulièrement taillées et appareillées. Ce monument repose sur un plateau considérable construit en pierre. Le tout paraît avoir été recouvert de cette espèce d'enduit que les anciens Mexicains faisaient avec du sable et de la chaux.

Une végétation considérable s'est emparée de ce monument funèbre; elle s'est fait jour à travers les ruines et les crevasses formées par le temps.

Le plan est traversé par deux galeries dirigées vers les points cardinaux, et formant la croix. Au centre se trouve une grande salle carrée, que l'on suppose avoir servi de chambre sépulcrale; sa voûte est demi-circulaire, ce qui est fort remarquable, et construite en pierres taillées; sa hauteur est de trente pieds, et sa largeur de dix-huit. Chaque bras de la galerie a trente pieds de long, sept pieds six pouces de large.

Ces sépultures, soigneusement construites, par leur élévation et par leur forme conique, ont de l'analogie avec quelques unes des pyramides tumulaires de la Haute et de la Basse-Égypte.

PLANCHE XXIX, FIGURE 78.

Nous voici arrivés aux importantes ruines de *Mitla*, où nous aurons à examiner plusieurs monuments qui ont une grande analogie entre eux, tant par l'ensemble de leur forme que par les sculptures dont ils sont couverts. Si le capitaine Dupaix, qui les a vus et examinés, hésite à se prononcer sur leur ancienne destination, que dirons-nous quand aucun caractère, soit de l'architecture, soit de la sculpture, ne vient à notre secours? Tant de luxe et tant de grandeur dans la conception de ces bâtiments ne peuvent appartenir qu'à une nation très civilisée; et ils n'annoncent pas des habitations ordinaires. Sont-ce des palais de rois, dit le capitaine Dupaix, ou des monuments consacrés aux dieux, ou des sépultures qui auraient été exposées ouvertement à la vénération publique? En adoptant cette dernière opinion, la position topographique du lieu où ils se trouvent semble s'accorder avec cette idée, et elle paraît avoir été choisie par prédilection comme un lieu de retraite, silencieux, et dont les abords sont difficiles.

Les magnifiques constructions que nous allons examiner, exécutées avec un luxe et un goût de sculpture qui sembleraient appartenir aux Arabes Maures, et même aux Grecs, ce qui a fait supposer qu'une ancienne colonie grecque avait existé dans ces lieux, se trouvent placées à peu de distance les unes des autres. Quoiqu'elles soient en partie ruinées, elles donnent cependant une grande idée de la puissance du prince qui les fit élever, du talent de l'architecte qui en conçut les plans, ainsi que de l'habileté des ouvriers. Ces édifices intéressants sont au nombre des plus riches et des plus belles antiquités du Mexique.

On voit d'abord, planche XXIX, figure 78, le plan d'un temple qui se compose d'une grande salle *a*, ayant le caractère d'une galerie coupée dans sa longueur par six colonnes. Dans cette salle, se trouve l'entrée d'un couloir qui conduit dans une cour intérieure *c*; cette cour donne entrée à quatre autres salles plus petites *b*; enfin, une grande cour *e*, flanquée de trois salles, ornées de colonnes *d*, terminait l'ensemble de ce plan.

PLANCHE XXX, FIGURE 79.

L'édifice que l'on voit ici est le temple qui est figuré dans le plan précédent, sous le n° 78. Il a environ cent cinquante pieds de face. Le style ainsi que les nombreux ornements qui le couvrent peuvent être comparés à ceux de l'architecture indienne, persane, ou des Arabes Maures; on y remarque également le choix des matériaux qui entrent dans la construction. La façade est couverte d'ornements exécutés avec soin par une sorte de procédé de mosaïque, dont les dessins contrariés, et, ainsi que je l'ai dit, dans le goût et le style arabes, ressemblent aussi à un ornement qui se voit fréquemment sur les monuments de l'ancienne Grèce, dont il reçut le nom de *grecque*.

La totalité de l'édifice repose sur un plateau ou parpin en pierre, et laisse apercevoir trois ouvertures carrées formant les portes d'entrée, lesquelles se trouvent séparées par deux pilastres ornés de sculptures semblables aux précédentes. Ces pilastres, simulés ou figurés aussi aux côtés du massif sur lequel la façade est appuyée, portent une espèce de couronnement ou chapiteau, au centre duquel se trouve un creux circulaire taillé dans la pierre, qui a pu contenir la tête sculptée du dieu auquel le temple aurait été dédié, ou celle d'un animal symbolique, ainsi que nous en avons des exemples. Le capitaine Dupaix pense que c'étaient des têtes de mort, signes caractéristiques de l'usage funéraire qu'il assigne à ce monument. Il avance même qu'une Indienne possédait une de ces têtes qu'elle avait encastrée dans le mur de sa maison.

Le soin que l'on a porté jusqu'au moindre détail dans la construction de ce temple, sert à prouver l'importance de sa destination. Le pavé intérieur est remarquable; c'est une espèce de stuc fin et poli; sa couleur est grise, mélangée de bleu; il est dur et résiste aux intempéries de l'air. La troisième porte à droite laisse voir en perspective l'entrée du couloir qui conduit aux pièces postérieures indiquées sur le plan.

Il y a apparence que, dans la grande cour, devait être l'entrée de quelque caveau destiné aux sépultures, ainsi qu'on le verra dans un plan tout-à-fait semblable (n° 81). La terre et les décombres l'auront recouverte, et des fouilles ou déblaiements la feraient probablement retrouver.

PLANCHE XXXI, FIGURE 80.

Le temple dont on voit ici les ruines est le seul des trois qui soit resté debout autour de la grande cour, figure 78. Il est formé par une seule salle, où deux colonnes monolithes sont encore sur pied. Sa longueur est d'environ cent neuf pieds. De trois portes qui existaient et servaient d'entrée, il n'en reste plus que deux. Une frise, ornée d'une sculpture arabesque et à moitié brisée, repose d'un côté sur l'angle du mur d'enceinte; au centre, sur un pilastre chargé de deux bas-reliefs répétant la *grecque* de la frise; et à l'autre extrémité, sur un pilastre qui est totalement en ruine. Sur le pilastre du centre se voit aussi la niche où figurait la tête symbolique dont il a été parlé plus haut.

PLANCHE XXXII, FIGURE 81.

Le plan figure quatre grandes salles *a*, faisant face à une cour carrée *b*, dont la longueur et la largeur seraient de cent quarante-deux pieds. Au centre de cette cour se voit une ouverture *c*, qui sert d'entrée au souterrain ou caveau où se déposaient les corps des personnages qui y recevaient la sépulture. De ces salles, il n'en existe plus que trois.

PLANCHE XXXIII, FIGURE 82.

Cette construction représente une des trois salles qui entourent la cour du plan figuré sous le n° 81. Ces édifices sont du même genre, et sont dans la même disposition que les précédents, si ce n'est que les salles n'ont point de colonnes intérieurement, et que toutes ont la même dimension et la même importance, aucune n'ayant un surcroît de pièces ou distributions intérieures. Celle que présente cette planche est en ruine comme les autres. La sculpture extérieure est moins riche, ou elle a disparu; on voit peu de traces des grecques en mosaïque qui ont dû orner la façade, qui a environ cent pieds de développement. Au-devant est figurée l'entrée du souterrain qui servait de sépulture.

Par ces édifices, bâtis dans le lieu le plus triste et le plus élevé de Mitla, on voit le degré de vénération que l'ancienne nation zapotèque avait pour ses morts, et combien était grand le luxe qu'elle apportait dans la construction de ses temples funéraires; semblable en cela aux Egyptiens, aux Indiens, aux Perses, et aux autres peuples de l'antiquité de l'un et de l'autre continent. Quant à l'architecture, on aperçoit un grand développement dans l'art, de l'ordre dans la distribution des plans, et du goût dans la décoration, qui décèlent une civilisation avancée. Il y a loin de là aux constructions primitives du même peuple.

PLANCHE XXXIV, FIGURE 82 *bis*.

Cette planche offre le plan du souterrain ou caveau dont il vient d'être question. Il est très curieux, en ce qu'il forme exactement une croix, comme cela est d'usage dans la chrétienté. Sa longueur est de quarante-neuf pieds, et la largeur du croisillon de trente-deux pieds environ. Au centre se trouve une colonne cylindrique qui est posée sur une forte pierre carrée; elle soutient une grande dalle qui forme la voûte plate du souterrain. Suivant le capitaine Dupaix, les quatre côtés de la croix forment quatre salles funéraires où se déposaient les morts; de grandes dalles de pierre en forment les voûtes, et on y voit encore des parties de mur coloriées en vermillon, qui attestent le soin que les Mexicains mettaient à embellir leurs tombeaux.

PLANCHE XXXV, FIGURE 82 *ter*.

La figure 82 (*ter*) fait voir la coupe intérieure du même caveau, ainsi que les mosaïques dont les voûtes

et les parois des murs sont décorées. Comme le dit le capitaine Dupaix, qui a visité ce souterrain dans tous ses détails, ces ornements présentent la plus belle conservation.

PLANCHES XXXVI et XXXVII, Figures 83 et 84.

Les plans des anciens édifices de *Mitla* présentent généralement un système de simplicité remarquable, et rappellent ceux de l'Égypte et de l'Inde. Cependant quelques irrégularités, ou plutôt une combinaison de lignes contrariées, se remarquent dans ceux qui sont dessinés ici, et nous les retrouverons plus tard dans les édifices de *Palenque*. Le but évident est de rendre les abords contournés et difficiles. Peut-être la difficulté du déblaiement des terres pour les mettre à découvert a-t-elle empêché le dessinateur d'en compléter l'ensemble; on remarque des lacunes entre les communications d'une partie à l'autre, qui contrarient les idées sur l'usage auquel a dû servir le bâtiment qui s'élevait sur ces plans.

Dans le plan 83, on voit trois grandes pièces ou cours carrées, avec des salles ou galeries au pourtour, ayant chacune trois ouvertures donnant sur la cour du centre; mais, comme je l'ai dit, elles n'ont entre elles que des communications difficiles, et qui nécessitent des circuits. Pour arriver à la cour du centre, on est obligé de faire extérieurement le tour de la première. On communique à la troisième par un corridor étroit, figuré en *trait de Jupiter*. La salle du centre a quatre-vingt-quatre pieds; la première est à-peu-près de la même dimension, et la dernière, plus petite que les autres, est de soixante pieds environ.

La figure 84 présente une disposition différente dans l'ensemble et semblable dans ses parties. Ce sont aussi trois corps de bâtiments, mais dont le premier est isolé et détaché des deux autres. Les distributions intérieures sont comme celles du plan précédent.

Il est difficile de dire à quel usage ont pu être consacrés les édifices qui s'élevaient au-dessus de deux plans aussi semblables; ils ne pouvaient avoir que la même destination.

Maintenant savons-nous si les pièces ou cours centrales étaient couvertes ou à jour? Le capitaine Dupaix ne le dit pas. Seraient-ce des salles de réunion à l'usage des cérémonies religieuses ou des fêtes publiques? Dans le dernier cas, les galeries auraient été des promenoirs.

Ce qu'il y a de certain, c'est que ces plans ont quelque chose de mystérieux; ils ont de l'analogie avec quelques uns de ceux des anciens temples de l'Indoustan, principalement de ceux où se pratiquaient les fêtes dites d'*Anada-Vourdon*, qui se célébraient dans l'intérieur des maisons, ou en un lieu construit exprès: il y a un grand temple et plusieurs petits temples particuliers. (Voyage de Langlès dans l'Indoustan.) Il pourrait se faire aussi que les édifices dont il est question eussent servi de sépulture comme les précédents. Les pièces séparées et sans aucune communication, dont l'entrée de chacune donne sur une cour particulière, auraient été affectées à différentes familles. Les plans des hypogées à Thèbes, établis dans le cœur des montagnes libyques, lieu retiré et sauvage comme celui de *Mitla* ou Miguitlan, offrent quelque similitude avec ceux-ci, en ce que les passages qui conduisent à chaque salle funéraire sont contrariés de manière à présenter une espèce de labyrinthe, et par conséquent des difficultés pour arriver dans l'intérieur de chaque salle; comme pour isoler les corps, et les préserver de l'approche des étrangers. (Voir l'ouvrage de la Commission d'Égypte.)

PLANCHE XXXVIII, Figure 85.

A une lieue et demie à l'est de la ville, sur le penchant d'un tertre très élevé, et à l'entrée de la chaîne de collines qu'on appelle dans le pays *de los Mixes,* se trouve un bâtiment carré, en ruine, dont les murs, sans aucun ornement, sont construits en chaux et en pierres taillées. Des portes avec une imposte ornée de sculptures dans le même goût que les grecques de *Mitla,* forment l'entrée de ce petit temple, que le capitaine Dupaix regarde comme une maison de campagne. Mais comme, à quelque distance de cette construction, se voit l'indication d'une voûte A, construite en pierre, qui paraît être l'entrée d'un souterrain, on pourrait supposer que cette ruine est le reste d'une chapelle sépulcrale qui aurait eu son caveau particulier; car ce lieu sauvage, hérissé de toute part de rochers et de pierres qui sortent de terre, quoiqu'il soit pittoresque, n'offre rien de ce que l'homme cherche et veut trouver pour y établir une maison de plaisance.

En parlant du plan de l'édifice, le capitaine dit qu'il offre un quadrilatère avec quatre salles, ayant chacune leur porte, et formant au milieu une cour de peu d'étendue. Selon les apparences, il n'aurait pas pé-

nétré dans le souterrain A, car il n'en dit rien. Ce petit édifice, par la similitude de son plan avec ceux précédemment décrits, pourrait donc avoir eu la même destination.

PLANCHE XXXIX, FIGURE 86.

A une distance peu éloignée de l'endroit dont il vient d'être question, et auprès d'un oratoire antique, se trouve un *tumulus* en terre, au-dessous duquel, à six pieds de profondeur, est un caveau construit en pierres de taille et orné de riches sculptures. Comme on le voit par le dessin, son plan est un carré long, et les arabesques qui le décorent sont absolument semblables à ceux qui se voient sur la planche XXXV. La voûte qui est plate est construite en dalles d'assez grande dimension. Sa longueur est d'environ sept pieds et demi, et sa largeur de quatre et demi.

Le capitaine Dupaix, qui est entré dans ce caveau et qui y fit faire des fouilles, a découvert une tête de mort ainsi que les restes d'un squelette, et divers morceaux d'une pierre couleur d'azur.

PLANCHE XXXX, FIGURE 87.

A une demi-lieue de cette sépulture, on fit la découverte d'un autre tombeau, également creusé sous un tertre formant aussi un petit *tumulus*. Sa construction en pierres de taille bien appareillées est simple et sans ornement; son plan a la forme d'une croix; sa profondeur, à partir de l'entrée où se trouvent les marches de l'escalier pour y descendre, est de vingt et un pieds, et sa largeur, au croisillon, se trouve de la même proportion; il se compose de quatre petits caveaux ou salles mortuaires, assez grandes pour contenir plusieurs corps séparés les uns des autres. Par la grande quantité de tombeaux qui se trouvent à Mitla, la *ville des morts*, il est évident qu'elle était la nécropole du pays. (Voyez, deuxième Expédition, depuis la page 34 jusqu'à la page 37, les observations que le capitaine Dupaix rapporte sur la construction de ces édifices funéraires.)

PLANCHE XXXXI, FIGURE 88.

Au dire du capitaine Dupaix, la sculpture en ronde-bosse se trouve rarement dans la ville de *Mitla*.

La petite idole que l'on voit sous ce numéro a de l'analogie avec les fétiches que nous avons vus précédemment; mais la sculpture y paraît plus avancée. Cette figurine est assise, les bras croisés sur la poitrine, la bouche ouverte et les yeux fermés.

La matière est dure, pesante et d'un grain fin prenant un beau poli. D'après la description du capitaine Dupaix, on peut supposer que c'est un jaspe ou un granitelle. On remarquera que les fétiches des sauvages sont généralement sculptés dans des matières dures et précieuses, sans que l'on puisse dire par quel moyen ils parvenaient à les tailler et à les polir ainsi.

FIGURE 89.

Terre cuite d'un beau travail, figurant une tête casquée, que nous présumons être celle du dieu Mars des Mexicains. Le casque surmonté d'un ornement formant une couronne semblerait l'indiquer.

Nous observerons que le casque, tel que nous le voyons ici, n'était pas en usage dans l'ancien Mexique, et que les chefs portaient autour de la tête une couronne de plumes très élevée, rouges et blanches, faisant l'éventail. Je ne vois pas la tête d'aigle qui, selon le capitaine Dupaix, forme la visière du casque. Il arrivait quelquefois que les anciens Mexicains, comme faisaient quelques peuples de l'Asie, et même les Gaulois allant à la guerre, se vêtaient avec des peaux d'animaux féroces dont la tête leur servait de coiffure, pour effrayer leurs ennemis; parfois aussi ces peaux d'animaux étaient montées sur des carcasses en bois.

La sculpture de cette tête, dont le caractère est très remarquable, fait voir une perfection qui se montre rarement dans les autres figures de la collection, et qui ferait penser qu'elle est de la dernière époque de l'art.

PLANCHE XXXXII, FIGURE 90.

Vase mythologique en terre cuite, découvert dans les environs de *Mitla*. Le cylindre ou le tube, qui se voit

au-dessus de l'idole représentée, servait sans doute à verser le liquide que l'on employait dans les sacrifices ou dans les libations.

Ce vase précieux, autant par sa forme que par le sujet qu'il figure, a de la ressemblance avec ceux que les Japonais faisaient en porcelaine et qui sont parvenus en France par la compagnie des Indes. Celui-ci, qu'on peut regarder comme un monument fort ancien, figure une divinité assise, ayant les jambes croisées, et sur lesquelles elle appuie ses mains comme pour se reposer.

Le visage tout fantastique n'est peut-être qu'un masque qui est censé couvrir le visage véritable. En Égypte, les prêtres, dans certaines cérémonies religieuses, portaient sur le visage une imitation de la figure du dieu qu'ils étaient censés représenter, et le masque tenait à un chaperon qui tombait, comme ici, sur les épaules.

PLANCHES XXXXIII et XXXXIV, FIGURES 91 et 92.

Dans une vaste plaine, près de *Mitla,* se trouvent des ruines considérables, dont les dispositions sont régulières; elles annoncent une conception grandiose chez le peuple qui éleva ces monuments, restes de vastes *teocallis,* comme semblent l'indiquer les autels placés au centre. L'Égypte, l'Inde et la Perse, dans leurs constructions les plus anciennes, ne nous offrent rien de semblable. A l'inspection de ces vastes terre-pleins, disposés en carré, dont l'un, plus elevé que les autres, est composé de plusieurs corps en retraite comme les pyramides, on se figure voir une immense population rassemblée sur ces terre-pleins, les prêtres et les princes sur le point le plus elevé, et le culte se célébrer à la face du ciel avec une grandeur dont les religions modernes n'offrent point d'exemple.

L'état actuel de ces ruines est le résultat de la conquête par les Espagnols. Le manque de statues et de bas-reliefs que l'on remarque aujourd'hui dans les ruines de Mitla, doit s'attribuer au même désastre; car les prêtres qui suivaient l'armée victorieuse faisaient détruire les temples, briser les idoles et tout ce qui appartenait à l'ancien culte.

Les esplanades qui restent paraissent avoir été construites en briques séchées au soleil, posées à plat et formant des couches alternatives avec des couches de ciment. Selon les apparences, toute cette construction, comme le sont les pyramides d'Égypte, était couverte d'un revêtement. Le premier monument, figure 91, est quadrangulaire; la principale construction se compose de quatre corps en retraite l'un au-dessus de l'autre, et est fort élevée. Ce qui en reste a cent quarante pieds de longueur; les autres parties qui n'ont que deux étages sont dans la même proportion; le tout est construit en pierre et brique; chaque terre-plein était recouvert d'un enduit brillant de chaux et d'oxide de fer. Selon le capitaine Dupaix, il y aurait eu un escalier tourné vers le couchant, et, au-dessus des plates-formes, des bâtiments pour loger les prêtres et les desservants du temple. Au centre se trouve un grand autel carré construit en maçonnerie, avec un escalier pour y monter; c'est là, probablement, que se faisaient les sacrifices.

Le second monument, figure 92, ayant la même disposition que le précédent, forme aussi un carré long, et consiste en trois corps de construction en brique, l'un au-dessus de l'autre. Les autres terre-pleins n'ont qu'un seul corps ou étage; l'autel est également au centre. Ayant plus souffert que le premier des ravages du temps, et le revêtement ayant disparu, la végétation a couvert la totalité de ces ruines. Le temps et les pluies, dit le capitaine Dupaix, ont contribué à réduire ce massif à un moindre volume. Il sert maintenant de calvaire; on y monte par un escalier en belles pierres, avec un repos, ouvrage moderne fait aux dépens d'anciennes ruines.

PLANCHES XXXXV et XXXXVI, FIGURES 93 et 94.

Plan et vue perspective d'une forteresse digne d'exciter le plus grand étonnement. A trois quarts de lieue à l'ouest de *Mitla,* se trouve cette forteresse antique, construite en pierre, sur la cime d'un rocher très escarpé, isolé, et dominant la chaîne des collines voisines. Son étendue est d'une demi-lieue et forme une ellipse qui aura été déterminée par la crête du rocher sur lequel elle est posée. Elle est défendue par les pics du rocher qui l'entourent. Selon le capitaine Dupaix, ce rocher a au moins une lieue de tour, et six cents pieds de hauteur; il est accessible seulement du côté qui regarde la ville. Cette construction habilement combinée prouve qu'il y avait dans l'ancien Mexique des ingénieurs très instruits.

Au premier coup d'œil, on croit voir une forteresse européenne avec ses angles saillants et rentrants, sa première et sa seconde enceinte, etc.; et l'on aurait peine à croire que ce n'ait pas été l'ouvrage des conquérants, si, d'une part, on n'avait pas la conviction qu'ils n'ont rien construit de semblable dans le Nouveau-Monde, ce qui ne leur était nullement nécessaire pour maintenir les populations auxquelles ils avaient affaire; et si, d'une autre part, on n'avait pas trouvé, pour seules munitions de guerre, des tas de pierre, ou des quartiers de rocher destinés à être lancés sur les assaillants.

Une première enceinte, ayant une ouverture au centre, sert d'abord de défense, avant d'arriver au second mur qui est plus élevé, et dont la porte se trouve sur le côté.

Le fort, proprement dit, consiste en une enceinte de fortes murailles en pierres, de six pieds d'épaisseur et de dix-huit pieds de haut, formant des angles saillants et rentrants, suivant la méthode ordinaire employée dans nos fortifications. On y remarque un passage, pour faciliter la retraite sur des rochers à pic, et dans l'intérieur sont des corps-de-garde ou autres bâtiments pour le service militaire.

PLANCHE XXXXVII, Figure 95.

Idole en pierre *meulière*, ou plutôt en pierre *à meule* pour aiguiser les instruments tranchants. Cette équivoque vient probablement de la traduction; car la pierre meulière dont la nature est quartzeuse, sablonneuse, et percée d'une multitude de trous, est tout-à-fait impropre à la sculpture, tandis que la pierre à meule est propre à recevoir un travail poli.

D'après son attitude, je suppose que cette statue représente une divinité. Elle est assise, les bras et les jambes croisés à la manière des peuples sauvages; son attitude et son expression ont de l'analogie avec celles que prennent les pénitents de l'Inde pour prier. Elle est coiffée d'un diadème en pierreries, auquel est attaché un voile d'étoffe gauffrée à petits plis, qui couvre le sommet de la tête et tombe par-derrière jusqu'au bas des épaules; cette coiffure ressemble à quelques unes de celles des Égyptiens et des Indiens. On remarque aussi la ceinture placée au bas des reins.

La sculpture de cette statue est généralement bonne et mieux exécutée que beaucoup d'autres de la collection. Le capitaine Dupaix en attribue l'exécution à la nation zapotèque, antérieure à la nation mexicaine. Sa hauteur est d'un pied; elle a été trouvée dans un tombeau, sous un *tumulus* en terre, avec quelques ossements humains. Placer ainsi l'image des dieux à côté du mort dans les tombeaux, est un usage de la plus haute antiquité; on le retrouve en Égypte, dans l'Inde et en Grèce, dans la Celtique, et jusque dans les contrées du nord de l'Europe les plus éloignées.

PLANCHE XXXXVIII, Figure 96.

Voici un second vase dans le style et le goût de ceux du Japon. Le premier de ces vases que nous avons décrit plus haut est en terre cuite, de six pouces de hauteur; celui-ci, d'un pied et demi, est en granit, et sa pesanteur doit faire supposer qu'il n'a pu être employé qu'au service des temples [1].

La figure ou l'idole que ce vase représente est assise sur elle-même et dans l'état du repos; les poignets sont ornés de bracelets; les jambes sont croisées et cachées, en partie, par un tablier qui est attaché aux reins et descend sur la partie inférieure du corps; le visage est formé par des lignes fantastiques, selon l'usage remarqué dans les représentations de divinités. La coiffure ressemble assez, par-devant, au chapiteau d'une colonne.

PLANCHE XXXXIX, Figure 97.

Idole de vingt-sept pouces de haut, en marbre blanc, découverte dans le cimetière de la ville de Zachila.

Cette figure d'une composition bizarre peut donner une idée de la conception iconologique des anciens peuples mexicains. Elle représente un dieu dont les attributs caractérisent le principe actif de la nature qui

[1] Le granit, suivant les tables de Brizou, pèse, le pied cube, de 186 à 191 livres; ainsi un morceau de la force de celui-ci doit peser environ 200 livres.

produit les grains et les fruits. C'est le dieu qui crée, conserve et est en hostilité permanente avec le Génie destructeur qui gouverne aussi le monde.

Son casque ou son diadème, ombragé d'un panache considérable et qui atteste son importance, est orné de la Grande couleuvre, nommée aussi par les astronomes modernes le *serpent d'Ève,* dont la présence dans le ciel annonce la saison des récoltes. Ce serpent, si célèbre dans les mystères anciens, est l'attribut de Sérapis en Egypte, de Wischnou dans l'Inde, de Vitzlipultzi dans l'ancien Mexique, de Fohi à la Chine, d'Esculape dans la Grèce, et de Thor ou Asa-Thor dans la Scandinavie. Aux gros épis de maïs en maturité qui ornent la coiffure de cette divinité, et à l'emblème qu'on voit entre ses mains, on croit reconnaître le dieu de l'abondance et de la médecine, adoré indistinctement en Egypte, sous le nom de Sérapis ou d'Osiris-Onnophris.

L'Osiris égyptien présente toutes les métamorphoses du dieu étrusque Vertumne, autre dieu de l'abondance; ce que l'on peut facilement vérifier sur les bas-reliefs gravés dans l'ouvrage de la Commission d'Egypte; sur le torse Borgia, que j'ai publié [tom. I de mes *Essais sur les hiéroglyphes;* et aussi sur les manuscrits funéraires qui sont au Musée et à la Bibliothéque royale.

PLANCHE L, FIGURE 98.

Dans la même ville de Zachila, au milieu des amoncellements de terre, s'est trouvé un bas-relief historique, de la première époque de l'art, en pierre dure, compacte, de deux pieds et demi environ, sur un pied de large et trois pouces d'épaisseur, représentant un hommage rendu à l'une des divinités du pays.

La sculpture grossière de ce bas-relief s'oppose à ce que l'on tire aucun indice certain soit du caractère des visages, soit des costumes, soit des attributs. Ce qui est fort remarquable, c'est que le personnage qui par sa coiffure et sa position près de l'autel, paraît le principal, est barbu. Cette coiffure est ornée de deux feuilles de palmier, et est assez semblable à celle que les prêtres égyptiens portaient dans leurs fonctions religieuses aux temps des récoltes.

Les autres personnages placés à gauche et à droite de l'autel sont aussi en adoration; le dernier, à gauche, tient une palme à la main; et on ne négligera pas de remarquer que l'insigne du dieu que l'on adore et qui couvre l'autel, est semblable à l'ornement qui surmonte la toque ou le bonnet du prêtre dont on vient de parler. C'est ainsi qu'en Egypte, on voyait simultanément figurer sur l'autel d'Osiris, et sur la mitre du prêtre officiant, les feuilles de bananier, le lotus et les fruits qui lui étaient consacrés.

PLANCHE LI, FIGURE 99.

Dans une portion du mur de l'ermitage, dit *la Solitude,* même canton, on a incrusté un bas-relief très ancien, en marbre gris, de trois pieds de diamètre, représentant selon les apparences une pleine lune; elle a les oreilles découpées et porte une espèce de collier. Il est à présumer que ce fragment vient des ruines d'un temple qui aura été consacré à cet astre.

Les Mexicains adoraient la lune, ainsi que le soleil; leur culte primitif était la nature. Ces astres qui tenaient le premier rang dans l'ordre des choses soumises à l'adoration du peuple, avaient leurs images dans des temples richement décorés, où l'or brillait de toutes parts. Ces images étaient d'or, d'argent, de cuivre ou de terre dorée, pour simuler la couleur ardente du soleil, ou argentée, afin de figurer la blancheur de la lune: ils donnaient à celle-ci le nom de *Mère universelle.*

Les Mexicains avaient sept Génies qui désignaient les sept planètes qu'ils figuraient par des formes humaines; on leur avait bâti des temples, des chapelles, comme au soleil et à la lune. On invoquait aussi l'étoile du matin, la terre, la mer, le tonnerre, les éclairs et tous les météores.

L'histoire fait foi que la lune fut adorée par la majorité des peuples de la terre; elle avait des temples, des statues, des autels et un culte en Egypte, en Grèce, en Italie et dans tout le nord de l'Europe. Dans l'Inde, des pagodes richement dotées et magnifiquement décorées lui étaient spécialement consacrées, et dans tout le continent de l'océan Indien on lui donnait le nom d'*Handa.* Les Péruviens regardaient la lune comme la sœur et la femme du soleil, et par conséquent comme la mère de leurs Incas; ils avaient pour elle la plus grande vénération.

Les Mexicains croyaient que les hommes de bien, ceux qui mouraient dans les batailles, ceux faits prisonniers et qui étaient sacrifiés par les ennemis, passaient dans le soleil ou dans un lieu qu'ils appelaient *Maison du soleil;* ils considéraient aussi la lune comme une espèce d'Elysée où les ames des justes passaient après la mort.

FIGURE 100.

A l'entrée du cimetière de la paroisse, se trouve une pierre à aiguiser, qui doit être un grès dur et fin, sculptée en relief, représentant un aigle vainqueur d'un serpent.

Cet aigle paraît être celui que l'on nomme *aigle royal,* à cause de sa beauté et de sa grandeur. Le sujet représenté ici est astronomique ou bien armorial. Il peut figurer simplement les armes du Mexique: un serpent vaincu par un aigle; mais il peut être considéré aussi comme un emblème astronomique et mythologique. Nous voyons, dans toute l'antiquité, le serpent servir d'attribut au Génie du mal, parceque les mythologistes avaient remarqué que le lieu qu'il occupe dans le ciel indiquait l'affaiblissement du soleil, son passage dans les régions australes. Cette constellation, en effet, traînait la nuit à sa suite.

Adoré des Indiens, le serpent est une des formes de Wischnou; et le dieu mexicain Vitzlipultzi s'appuie sur ce reptile, comme l'Osiris égyptien et l'Esculape grec. On remarquera ensuite que l'aigle consacré au soleil s'identifie avec le serpent au moment où cet astre descend dans les signes inférieurs. Les astrologues égyptiens, qui avaient observé que l'union du soleil à la constellation de l'aigle indiquait l'intumescence du Nil, le terme de l'année, et l'introduction de l'automne, en avaient tiré des conséquences pour prédire l'avenir.

L'aigle, l'oiseau de prédilection de Vitzlipultzi, comme de Jupiter, désigne l'élévation. Son image rappelait aux Mexicains les circonstances miraculeuses de la fondation de Mexico; il indiqua à Vitzlipultzi et à sa troupe le lieu où leur marche allait cesser, et où ils devaient se reposer. Voici, sur ce fait, le passage que rapporte Constant d'Orville: «Après plusieurs jours de fatigues, lorsque les voyageurs touchaient presque au terme de leurs courses, Vitzlipultzi déclara en songe à un de ses prêtres que les Mexicains devaient former leur premier établissement dans l'endroit où ils verraient un lac, et où ils remarqueraient un aigle perché sur un figuier qui aurait sa racine sur un rocher.» Pour résoudre le problème proposé par cette fable, voyons quelle a pu être la position astronomique qui en a fourni le motif aux prêtres astrologues mexicains.

Vitzlipultzi était l'image du soleil; la circonstance de l'aigle et du serpent indique l'époque où le soleil, qu'elle personnifie, termine ses travaux et sa course annuelle : terme fixé par la présence du lac et du figuier. Et si maintenant l'on porte ses regards sur la sphère céleste, on verra que la constellation de l'aigle ou du vautour est placée sur la tête d'Ophiuchus, et l'on conviendra que si dans la fable phénicienne, comme Eusèbe l'indique, on a pu prendre le signe du Bœuf ou du Taureau pour indication de la ville de Thèbes, et l'Aigle pour celle de Tyr, on a pu aussi prendre le lever du Vautour, qui est placé sur Cadmus ou sur le Serpentaire, pour indiquer la fondation de Mexico, ville où était adoré le soleil, sous le nom de Vitzlipultzi.

Le serpent enfin, que l'aigle tient ici dans ses serres, serait celui qu'Ophiuchus tient dans ses mains, et que l'oiseau royal semble lui ravir par la position qu'il tient au-dessus de lui dans le ciel. Ceci confirmerait ce que nous avons dit de la connaissance des prêtres mexicains en astronomie.

PLANCHE LII, FIGURE 101.

Les trois pierres sculptées qui se voient ici se trouvèrent dans divers endroits de la ville de Zachila; elles sont diversement ornées et d'un style de dessin assez pur.

La plus grande paraît être une frise. Le dessin qui la couvre a de l'analogie avec quelques ajustements de l'architecture grecque; mais plus particulièrement avec les fragments qui se sont trouvés à Thèbes sous le principal pylône des propylées du temple de Medynet-Abou[1]; c'est assez dire que la composition est bonne et le dessin de bon goût.

Les deux autres fragments, du genre arabesque, ont de la ressemblance avec les compositions fantastiques des Japonais et des Chinois. L'exécution de ces sculptures prouve un grand avancement dans l'art.

[1] Voyez l'ouvrage de la *Commission d'Égypte*, A, vol. II, pl. 9.

PLANCHES LIII et LIV, FIGURES 102 et 103.

La suite des idoles que nous allons décrire, trouvées dans la même vallée, sont en terre cuite et creusées, selon l'usage, pour en faciliter la cuisson. La grande quantité de petits monuments, de figurines et de poteries qui se trouva dans le même endroit, est la preuve que la plastique, ou l'art de modeler des figures, était fort avancé chez les Mexicains. Ils poussaient aussi dans des moules certaines idoles et des amulettes.

Les deux figures dont il est question ici sont en terre fine, bien cuite, dans la proportion d'un pied et demi de haut environ. Elles nous paraissent être l'une et l'autre une image de Vitzlipultzi, dieu suprême. Ces figures en terre cuite étaient sans doute comme des dieux lares que les Mexicains conservaient dans leurs maisons.

Constant d'Orville décrit la forme qu'on donnait à la statue de Vitzlipultzi. Suivant lui, on l'avait faite de figure humaine, assise sur un trône soutenu par un globe d'azur, qu'on appelait le ciel. Des deux côtés de ce globe, il sortait quatre bâtons dont le bout était taillé en tête de serpent : cela formait un brancard que les sacrificateurs portaient sur leurs épaules quand ils promenaient l'idole en public. Elle avait sur la tête un casque de plumes de diverses couleurs en figure d'oiseau avec le bec et la crête en or bruni. Sur le devant du casque, deux serpents accompagnaient le principal ornement, qui était combiné de manière à produire les formes de la tête d'un monstre. Ce même serpent est ici figuré deux fois sur le diadème. Le visage était affreux et sévère; dans sa main droite était une couleuvre ondoyante qui lui tenait lieu de sceptre, sur lequel il pouvait s'appuyer au besoin. (Voyez l'Osiris égyptien.) La gauche portait quatre flèches qui étaient un présent du ciel, etc., etc.

Selon d'autres mythologistes, l'idole avait une tête de lion au ventre, des ailes de chauve-souris aux épaules, et des pieds de chèvre. (Voir *Relig.*, par B. Picart, tom. II.) Tous ces attributs et ces ornements symboliques se reproduisent non seulement dans les mythologies de l'Inde et de l'Égypte, mais encore dans celles des autres peuples de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe.

L'image de Vitzlipultzi que nous avons sous les yeux, figure 102, est fracturée en plusieurs endroits; elle paraît être un buste posé, non sur un coffre, comme le dit le capitaine Dupaix, mais sur un piédestal chargé d'ornements fantastiques dans le goût de ceux dont les Japonais ornaient ceux de leurs idoles. Le principal ornement du centre se termine par un monstre humain dont on croit apercevoir la tête et les deux bras. Ce monstre pourrait bien être le mauvais Génie ou le démon mexicain, dont triomphe le dieu. C'est une peinture poétique du solstice d'été, que les Grecs ont exprimé par la fable d'Hercule terrassant un lion.

La figure 103 offre la même divinité avec fort peu de variantes. Vitzlipultzi est également représenté assis avec ses attributs et la même coiffure. Ses mains sont posées sur ses jambes croisées. En voyant ces idoles, on ne peut refuser une sorte de génie particulier au peuple qui, par l'emploi d'ornements architectoniques, est parvenu à tracer d'une manière si singulière et non équivoque un visage humain.

PLANCHE LV, FIGURE 104.

Autre idole creuse, fracturée dans sa partie supérieure, en terre grise, et de neuf pouces de haut, que je classe comme les précédentes au nombre des dieux lares. Elle pourrait bien figurer la déesse *Tozi*, ou la Cybèle mexicaine. Trois vêtements qui se croisent l'un sur l'autre, lui couvrent tellement le corps, qu'il n'y a de visible que les mains et les pieds. Son front est décoré d'un bandeau, ses oreilles sont richement ornées, et elle porte un collier. Le nom de Tozi donné à cette déesse veut dire *grand'mère* : elle égalait en puissance la *magna mater* des anciens.

La *Tozi* mexicaine est l'Isis-*Rhea* des Egyptiens, et la *Cybèle* des Grecs. On voit à Paris, au musée royal, une statue en grès rouge, représentant la *Rhea* égyptienne; elle est accroupie de même que celle-ci, et enveloppée d'un manteau semblable, d'où ses deux mains paraissent sortir[1]. Le même musée renferme encore

[1] Cette statue précieuse, qui a appartenu à l'impératrice Joséphine, faisait partie de la belle suite d'antiquités qu'elle avait formée à la Malmaison. Le général Kléber, étant en Égypte, envoya à la Société *Philotechnique*, dont il était membre, une statue de la même divinité en granit à points noirs et blancs ; j'en possède une semblable, en bronze, dans mon cabinet. Cette répétition de la même divinité prouve à quel point son culte était répandu en Égypte.

d'autres figures de *Rhea* en granit et en basalte; on voit aussi la même déesse *Tozi* au musée de Mexico, dont M. Frank a rapporté des dessins.

La sculpture de cette idole, médiocrement bonne, nous paraît être de la seconde époque de l'art mexicain.

PLANCHE LVI, FIGURE 105.

Vase en terre, de neuf pouces de haut, ayant la forme d'une hydrie et figurant l'hippopotame identifié à l'ourse ou à la truie céleste. La tête de l'animal a des formes monstrueuses, et dans sa gueule ouverte paraît le masque d'une belle femme; peut-être est-ce la déesse *Tozi*, la Nature ou *Rhea?* nous allons essayer de le démontrer.

Le monstre est debout, figuré avec une tête fantastique, ayant un gros ventre et des mamelles. Pour qu'on ne se méprenne pas sur la composition hiéroglyphique de cet emblème, on a sculpté la tête d'une femme dans l'intérieur de la gueule du monstre avec lequel elle s'identifie. Cette manière d'exprimer qu'un dieu, ou une déesse, ne sont pas toujours composés d'un seul être, est commune aux Indiens, aux Virginiens, etc., qui nomment *Quioccos* ceux de cette espèce.

La grande Ourse est l'*Okouaris* des Iroquois et la *Mer d'or* des Indiens. Dans la fable grecque, elle paraît sous les différents noms de *Callipso*, d'*Hélice*, de *très-belle*, etc. Les Égyptiens figuraient cette constellation par l'ourse même, par un porc, par une truie pleine ou par un hippopotame; ils la nommaient *Chien de Typhon.*

L'hippopotame était l'emblème du ministre de la nuit et du Génie du mal; suivant Porphyre, il désigne le couchant, ou les lieux du pôle abaissé qui engloutissent les astres dans une partie de leur révolution. Selon le système hiéroglyphique, il désignait aussi une saison ou une heure donnée, et l'on voit quelquefois dans l'écriture sacrée des Égyptiens la même figure employée pour désigner des choses différentes.

Ainsi les Égyptiens se seraient également servis de la figure de l'hippopotame pour désigner le coucher de la grande Ourse, l'annonce des ténèbres ou de la nuit, et de l'ourse même pour peindre, son lever ou l'introduction de la lumière. La truie pleine tenait la place du chariot chargé d'épis, symbole de l'abondance, et dans toute l'Égypte ces emblèmes signifiaient Isis ou la grande Déesse. Sur le planisphère de Denderah, la même Isis est représentée par une truie pleine avec ses grosses mamelles, debout sur les jambes de derrière et placée au pôle-nord, au centre du bas-relief. Dans une peinture astronomique de la première salle des tombeaux des rois à Thèbes, la même figure reparaît dans la même attitude, ayant une de ses jambes de devant posée sur un crocodile (emblème du Nil), et l'autre sur la constellation dite le triangle ou le *Delta*, symbole de la triple propriété du Nil qui défend l'Égypte, la nourrit et sert à naviguer[1]. Cette figure a beaucoup d'analogie avec celle que représente le vase dont il s'agit.

En définitive, la grande Ourse était censée protéger la navigation et favoriser l'agriculture; ainsi que nous l'avons fait remarquer, c'était une déesse-mère, la Rhéa ou l'Isis égyptienne, la *Pakréti* des Indiens et la *Tozi* des Mexicains

Je le répète, on doit considérer cette collection de figurines comme autant de dieux lares que chaque habitant conservait dans son foyer.

PLANCHE LVII, FIGURE 106.

Fragment d'une idole mexicaine, en terre comme les précédentes, que nous supposons avoir été représentée avec une tête de lion dont les formes sont monstrueuses.

Assez ordinairement les peuples ignorants et superstitieux, croyant à l'existence de Génies bienfaisants et malfaisants, invoquent les uns pour en obtenir du bien, et les autres pour qu'ils ne leur fassent pas de mal. Pour eux, le soleil et la lune étaient des dieux bienfaisants; frappés d'étonnement à la vue des autres phénomènes que présente le ciel, ils ont pu considérer les formes bizarres que les nuages prennent souvent quand ils sont poussés par le vent, pour être celles des mauvais Génies qui font le mal dans le monde; car ils les croient habitants des cieux aussi bien que ceux qui leur sont favorables. Ils en produisaient les images, telles que leur imagination les leur faisait voir, et s'agenouillaient devant pour les adorer.

La tête dessinée ici a singulièrement d'analogie avec celle du dieu Wischnou dans sa quatrième incarnation. La mythologie indienne le figure moitié homme et moitié lion, tuant le mauvais Génie.

[1] Voyez *Ouv. de la Comm. d'Égypte*, le planisphère de Denderah A, tom. IV, pl. 21; *idem*, la peinture du tombeau des rois A, tom. II, pl. 82.

Par analogie avec l'esprit de la fable mythologique de l'Inde, ne pourrait-on pas supposer que cette tête monstrueuse, ayant le caractère d'un lion rugissant, est celle de Vitzlipultzi, dieu bienfaisant, vengeur des crimes, qui, ainsi que Wischnou, emprunte la figure que les astrologues donnent ordinairement au soleil identifié au signe du lion?

FIGURES 107 et 108.

Vases à boire ou espèce de rythons en terre. Le premier représente la tête d'un animal difficile à caractériser; le second, la tête d'un porc. Dans les collections de vases de l'ancienne Étrurie, notamment dans les fouilles qui se sont faites depuis plusieurs années à Chiusi et à Vulcia, on remarque quantité de poteries antiques ayant les mêmes figures fantastiques.

PLANCHE LVIII.

Selon les apparences, les Mexicains faisaient un grand usage de sifflets, de flageolets, etc.; le capitaine Dupaix, dans ses recherches, a decouvert plusieurs de ces petits instruments.

Dans le nombre assez considérable des pièces curieuses découvertes dans les environs de Mexico, et retirées des anciens tombeaux, que l'on conserve au musée de cette ville, on remarque beaucoup de ces petits instruments en terre cuite.

Dans la collection des antiquités mexicaines, apportée à Paris par M. Franck, auteur de dessins qu'il a faits au musée de Mexico, ville où il est resté plusieurs années, j'ai vu une suite de trompettes, de flûtes, de sifflets et de flageolets, de toutes les formes et sur tous les tons. Ces instruments sont d'une conservation telle, que l'on peut encore en tirer des sons; j'en ai essayé plusieurs, et j'ai remarqué qu'ils étaient combinés de manière à imiter le chant des oiseaux qu'ils représentaient; ce qui peut faire supposer que les chasseurs mexicains s'en servaient pour piper les oiseaux. J'ai soufflé dans un de ces sifflets qui représente une chouette, et j'ai obtenu le cri lugubre de cet oiseau. Les flageolets sont percés comme les nôtres, et j'en ai tiré différents sons; les trompettes, décorées de sculptures dans le goût des ornements étrusques, ressemblent assez, pour la forme et la grandeur, à celles de nos enfants. J'y ai vu aussi des pipes en terre, vernissées en rouge, de toutes les grandeurs, figurant des personnages ou des animaux fantastiques, et qui annonçaient un assez grand talent dans l'art de modeler.

FIGURE 109.

En parlant du sifflet en terre cuite, dont on voit ici le dessin, Dupaix se trompe quand il dit qu'il représente la figure d'une femme avec des ornements disposés en rayons au-dessus de la tête. Cette figure, au contraire, est un personnage barbu, qui a la coiffure d'un cacique.

FIGURE 110.

Ce fragment, également en terre cuite, représente une tête de monstre, d'un excellent travail, sous le rapport de l'art, et à laquelle nous ne pouvons assigner aucune signification.

PLANCHE LIX, FIGURES 111, 112, 113 et 114.

Dans un des monticules de terre élevés de mains d'hommes, le capitaine Dupaix découvrit un tombeau dans lequel se sont trouvées plusieurs têtes de mort posées une à une dans un plat qui contenait en outre une petite imitation de tête de mort adhérente au plat lui-même. Ces objets furent trouvés parmi d'autres objets en terre, les uns analogues aux funérailles, les autres propres aux usages domestiques; ce qui autorise à dire que les Mexicains croyaient à l'immortalité de l'ame, puisqu'ils enterraient leurs morts avec de l'or, de l'argent, et avec des ustensiles de ménage.

La figure 111 représente une espèce de jarre, jaspée de jaune et de vert foncé, dont la couverte est très brillante. Elle est sans anse et se pose sur trois pieds creux, résonnant par le moyen de petits grelots qui sont dans l'intérieur.

La figure 112 représente un de ces plats creux contenant, comme le dit Dupaix, une petite imitation de tête de mort dont la chevelure est adhérente au vase même.

La figure 113 est celle d'une passoire, qui est régulièrement percée comme les nôtres. Dupaix nomme cet ustensile *brasero*, et le place au rang des réchauds ou encensoirs avec ou sans manche, dont on se servait pour parfumer les oratoires où l'on conservait les idoles. Les Égyptiens avaient des encensoirs formés d'un godet très évasé attaché à un long manche. (Voir au Musée où l'on en conserve plusieurs.)

La figure 114 est celle d'un petit plat creux circulaire porté sur trois pieds, que le capitaine Dupaix dit avoir servi à l'usage des oratoires et des tombeaux. Quant à sa forme, on la trouve parmi les poteries égyptiennes, indiennes, étrusques, chinoises, etc., etc.

PLANCHE LX, FIGURES 115 et 116.

Dans d'autres fouilles faites au même lieu, on trouva plusieurs petites marmites d'une forme semblable à celle que nos potiers de terre donnent ordinairement à cet ustensile. Celle qui se voit ici, figure 115, n'offre rien de particulier. Il est impossible de deviner l'usage du vase représenté sous le nº 116, eu égard aux protubérances irrégulières qui se trouvent à la partie inférieure.

PLANCHE LXI, FIGURE 117.

Dans la ville de *Tepeyacac*, Dupaix trouva un piédestal cubique en pierre, sur lequel était posé un bloc de porphyre fin, d'un très beau poli, représentant une divinité nommée *Qoatlquetzal*, ce qui veut dire *serpent à plumes*. Cette divinité, anciennement adorée des Mexicains, est en effet figurée avec de grandes écailles qui ont la forme d'une plume. Le monstre est blotti circulairement et dans l'attitude que prend le serpent à sonnettes quand il se repose au soleil. Les quatre écailles dont sa queue est pourvue lui donnent de la ressemblance avec ce reptile, qui est commun dans le pays, et qui avait aussi une adoration particulière.

La tête du Qoatlquetzal est celle d'un monstre; sa gueule, large et ouverte, est garnie de deux défenses; la langue fourchue qu'il montre annonce la colère. Des parties de cette statue qui sont coloriées en vermillon indiquent qu'elle a été originairement peinte.

Quoique mutilé, ce morceau a de l'intérêt; il est très soigné dans ses détails; il est répété plusieurs fois au musée de Mexico. J'en ai vu un semblable à Paris, dans la collection de M. Latour-Allard, d'un granit gris très fin, moucheté de noir et de vert; il a cela de particulier, que, sur la partie plate qui est au-dessous de la masse sculptée, se trouvent des caractères hiéroglyphiques, disposés avec goût, en façon d'arabesques, d'un travail régulier et soigné.

FIGURE 118.

A *San Pablo del Monte*, le capitaine Dupaix trouva dans la chapelle deux figures en pierre représentant des femmes agenouillées, d'environ trois pieds de haut et couvertes d'un enduit de chaux.

Le dessin de ces figures est mauvais. Celle qui est dessinée ici représente une espèce de Vénus pudique, qui cache son sein avec ses mains. On connaît un hermaphrodite antique, coiffé d'une manière à-peu-près semblable à celle de cette figure.

PLANCHE LXII, FIGURE 119.

Seconde figure découverte dans la chapelle Santiago, à *San Pablo del Monte*. Comme la figure 118, elle est en pierre, et dans la proportion de trois pieds environ.

Cette idole, d'une sculpture très médiocre, ainsi que la précédente, représente aussi une sorte de Vénus pudique. Une main couvre son sein droit, et l'autre semble dirigée pour couvrir la partie sexuelle. Cette action seulement peut lui donner une similitude d'intention avec la Vénus Anadyomène, dite de *Médicis;* car cette statue dont on ne voit que la moitié du corps, et qui finit en façon d'Hermès, porte un manteau qui lui couvre les épaules, le dos et la tête, ce qui lui donne de l'analogie avec certaines figurines gauloises, en terre cuite, nommées *Déesses-mères*, et que l'on trouve fréquemment dans les tombelles antiques des départements de la France. C'étaient des dieux pénates que l'on conservait dans l'intérieur des maisons.

FIGURE 120.

Dans le village de Notre-Dame *de Natividad*, s'est trouvé un tambour mexicain, orné de sculptures en

relief, dont le style de dessin, le goût et l'arrangement des ornements ont une ressemblance frappante avec ceux des poteries des Indiens, et aussi avec les décorations architectoniques des Arabes.

Ce tambour cylindrique, en bois de sapin, de trois pieds neuf pouces de long, dix-huit pouces environ de diamètre, et un pouce d'épaisseur, que l'on regarde comme un instrument militaire, est creux. Pour le faire résonner, on frappe avec deux petits bâtons sur deux planchettes séparées et artistement soulevées au-dessus du corps de l'instrument afin de faciliter le passage de l'air, et par-là répandre le son; elles sont visiblement indiquées sur le dessin. Le capitaine Dupaix donne des détails intéressants sur un autre instrument nommé *teponastle*. (Voyez deuxième Expédition, pag. 53.)

PLANCHE LXIII, FIGURE 121.

Autre tambour mexicain, en bois sonore, dur, pesant et poli, de couleur brune, richement décoré et parfaitement travaillé. Le capitaine Dupaix le nomme *teponastle,* et le considère comme fort ancien. Ce morceau très remarquable, dit-il, est un instrument belliqueux qui fut destiné, dans les temps antérieurs à la conquête, à exciter le courage des combattants. Il se frappe avec deux baguettes, se touche vivement et légèrement ainsi que nos timbales; il diffère du *huehuetle,* autre instrument qui se touche avec la paume de la main.

Ses deux faces ont été dessinées soigneusement; sa longueur est de trois pieds et environ cinq pouces de diamètre. La sculpture qui en fait l'ornement semble représenter une femme dont le corps est étendu dans toute sa longueur et forme celle de l'instrument même; ses mains touchent une extrémité et ses pieds l'autre; elle porte la main gauche à son menton, et la droite est horizontalement étendue. Sa coiffure bouclée lui donne de la ressemblance avec l'Isis-*Typhé* des Égyptiens. Son visage fort bien sculpté, comme le reste de l'instrument, est jeune et dans des formes agréables, ainsi qu'on en peut juger par le dessin vu de face. Peut-être serait-ce la déesse de la musique ou l'Euterpe mexicaine comparable, ainsi que je l'ai dit, à l'Isis-*Typhé* de l'Égypte.

PLANCHE LXIV, FIGURE 122.

Armature de lance, de celles dont les Tlaxcaltèques se servaient dans les combats : elle est en silex. Cette arme, selon moi, serait une de ces haches dont on se servait indistinctement à la guerre ou au service domestique. Dans les travaux industriels, ces haches sont ordinairement en silex, en jade, ou en basalte noir ou vert. Les anciens Mexicains s'en servaient habilement et coupaient même des arbres avec son seul secours. Pour se servir de cette hache, on l'attachait fortement par le milieu avec un cordage de boyaux d'animaux, à un manche de bois dur, fendu dans sa partie supérieure pour la recevoir.

La même hache se voit de profil à côté du dessin principal.

FIGURE 123.

Statuette de neuf à dix pouces de haut, en pierre d'une couleur grise et poreuse, qu'on suppose être une pierre de lave. C'est une divinité de l'ordre des dieux lares; on pourrait la considérer comme l'une des déesses-mères du pays. Elle est vieille, ventrue et assise, les jambes pliées et tournées sous elle. Sa coiffure est formée d'une draperie qui lui enveloppe le cou, et se termine en pointe sur le devant de la poitrine, comme certain camail que portent les pénitents de l'Inde, dont elle rappelle l'expression et l'attitude. En Égypte, quand les néocores ou les desservants des autels se mettaient en prière, ils prenaient l'attitude de cette divinité. (Voyez au musée royal les statues en marbre ou en basalte, sous les numéros 361, 374, etc.)

PLANCHE LXV, FIGURE 124.

Le masque que l'on voit ici, trouvé à *Zizatlan,* dans les environs de Tlaxcala, est en feld-spath tenace ou jade ascien, vert clair, et d'une dimension un peu au-dessous de la grandeur naturelle. Les proportions en sont exactes, et les traits sont corrects. J'ai vu plusieurs masques semblables dont la beauté du travail égale la perfection de celui-ci. Suivant le capitaine Dupaix, ce serait le portrait de quelque chef des anciens Mexicains. Il ajoute que les trous qui se voient dans plusieurs parties servaient à suspendre quelques bijoux, et les yeux restés vides prouvent, dit-il, qu'ils étaient d'une autre matière que le reste de la tête.

Je ne puis penser que ce masque ait été un simple portrait, attendu que le revers fait voir quatre trous régulièrement placés, et deux au-dessus du front, qui ont dû servir à le fixer sur un corps quelconque. On peut donc supposer que ce masque aurait servi, pendant la maladie du prince, à couvrir le visage d'une idole, ainsi que cela se pratiquait, et que je l'ai observé dans une autre occasion. Il pourrait aussi avoir été détaché du cercueil de la momie d'un personnage dont il figurerait les traits; les trous auraient servi à fixer le masque sur la caisse de la momie; quant à la sculpture, elle est de la plus belle époque de l'art.

Cette opinion me porte à dire quelques mots des momies d'Amérique. On sait qu'il y en a eu dans le Kentucky, États-Unis du Nord, au Brésil, et autres lieux de l'Amérique du Sud, avec divers modes de conservation. On a vu aussi à Mexico des momies préparées et enfermées dans des caisses du même genre que celles des Égyptiens. Il était d'usage, en Egypte, de sculpter sur la caisse des momies la figure du personnage qu'elle contenait; et en outre, pour cacher la difformité de la face des morts, après l'embaumement, les chirurgiens égyptiens couvraient le visage du défunt avec un masque d'or, de carton doré, ou colorié au naturel [1]; quelquefois ils y ajoutaient des yeux en émail; d'autres fois ils le couvraient simplement d'un voile de lin, ou d'une feuille d'or battue qui prenait la forme du visage. Voyez, galerie égyptienne au Louvre, P, n° 5 *bis*, le masque en or, enlevé de la momie d'un roi; et encore d'autres masques en cartonnage dorés et peints, P, depuis le n° 5 jusqu'au n° 16.

Outre les masques mortuaires en jade, en marbre, en bois ou en terre cuite vernissée, dont on faisait usage dans l'ancien Mexique, les sculpteurs en taillaient aussi en obsidienne [2], produit volcanique difficile à travailler, qui a l'apparence et l'éclat du verre. Le musée de Mexico, entre autres sculptures de cette matière, conserve un masque antique dont la beauté de forme et la parfaite exécution ont beaucoup de ressemblance avec celui que l'on voit ici. Il y a également dans ce musée des vases richement ornés, et des statuettes remarquables en obsidienne; l'une de ces statues a la figure d'une momie d'Égypte, c'est-à-dire des petites statues d'Osiris que l'on déposait dans les tombeaux.

L'embaumement mexicain pouvait avoir de l'analogie avec celui des Indo-Scythes qui l'opéraient ainsi: Le corps du prince défunt ayant été préparé et enduit de cire fondue, les embaumeurs faisaient l'extraction des entrailles; puis ils les lavaient et les remplissaient avec de l'osier pilé et réduit en poudre impalpable, qu'ils mêlaient avec des aromates de la plus grande saveur, et avec de la graine de persil et d'anis. Cette opération terminée, ils remettaient les intestins à leur place, et livraient ensuite le corps aux chefs des appariteurs chargés de diriger la cérémonie. Ceux-ci le plaçaient sur un char, et le conduisaient avec tout le cortége jusqu'au lieu de la sépulture royale. Voyez ce qu'Hérodote, liv. IV, chap. 71 et suiv., rapporte des funérailles des Scythes.

Les Égyptiens usaient aussi de poudre de bois pour garnir les intestins des corps qu'ils embaumaient. Nous n'affirmons pas que cette manière d'embaumer ait été celle des anciens Mexicains; mais les idées qu'ils avaient sur l'immortalité de l'ame, le luxe de leurs tombeaux, et les cérémonies somptueuses qu'ils observaient pour la sépulture de leurs rois, indiquent assez qu'ils veillaient avec soin à la conservation de leurs corps.

PLANCHE LXVI, FIGURE 125.

Vase de terre travaillé à jour, nommé *Popocaxtli*, propre à renfermer des parfums, et qu'on présume avoir servi aux funérailles. Le capitaine Dupaix fonde cette opinion sur quelques ossements qui se sont trouvés dans l'endroit qu'il a fait fouiller.

[1] Cet usage se pratiquait en France dès les temps anciens et dans les temps modernes. Comme il était d'étiquette que le corps des rois, après la mort, vêtu des habits royaux, fût exposé publiquement sur un lit de parade, pendant huit ou dix jours, avant la cérémonie des funérailles, on avait soin, avant l'embaumement, de mouler le visage du défunt, et d'en tirer une épreuve en cire que l'on coloriait au naturel, pour couvrir la face du prince. La collection curieuse de ces masques, que l'on conservait à l'abbaye de Saint-Denis, a été perdue à l'époque de la révolution. Ces masques servaient aussi à sculpter les statues des rois que l'on plaçait sur leurs tombeaux.

L'usage de la poudre de bois, pratiqué dans les embaumements par les Égyptiens, les Indo-Scythes, les Mexicains, et encore d'autres peuples, pour absorber l'humidité des intestins et les conserver, était aussi pratiqué par les embaumeurs français des temps modernes. J'en ai fait la remarque sur les corps de Henri IV et de Turenne, lorsqu'en 1793 les spoliateurs des tombes royales, à Saint-Denis, les ont retirés de leurs cercueils. (Voyez *Musée des Monuments français*, tome 2. J'ai rendu jour par jour compte des exhumations faites à l'abbaye de Saint-Denis.)

[2] Les Mexicains en faisaient aussi des lames de couteaux aussi tranchantes que nos lames d'acier. J'ai vu à Paris, chez M. Franck, trois de ces lames antiques, qu'il avait apportées du Mexique, et avec lesquelles j'ai coupé facilement du bois.

Ce vase, d'une forme agréable, curieux par les dessins et par les couleurs variées qui le décorent, a de l'analogie avec les anciens vases du Japon et de la Chine. On y remarque aussi des entrelas et un genre d'ornements familier aux Étrusques. Les Indiens en ont de semblables en terre légère et rouge, dont ils se servent pour parfumer leurs cases. Celui-ci a cela de particulier, qu'il est peint de diverses couleurs émaillées, qui s'harmonisent parfaitement. D'après les croix qui se trouvent dans les ornements de ce vase, il ne faudrait pas préjuger de son antiquité, et le supposer moderne: plus tard j'aurai occasion de parler de l'antiquité de ce symbole.

Figures 126 et 127.

Deux têtes sculptées en pierre et fragmentées, qui paraissent être les portraits de deux personnages auxquels on aurait élevé des statues. Les formes et le travail de ces sculptures paraissent d'un art plus avancé que dans les autres productions de ce genre. La première pourrait être le portrait d'un cacique; il est coiffé d'une sorte de casque formé de divers bandeaux entrelacés; il porte des anneaux d'or aux oreilles. La seconde figure, d'une physionomie agréable, paraît aussi être un chef mexicain; on aperçoit encore sur son front les restes d'une couronne formée par des anneaux rangés régulièrement; ses oreilles sont ornées de semblables anneaux. Le haut de la coiffure a été tout-à-fait brisé.

PLANCHE LXVII, Figure 128.

Fétiche du sexe masculin en pierre, gris foncé, et d'environ deux pieds de haut.

Quoique les formes de cette idole soient barbares et même affreuses, on ne peut douter qu'elle représente un dieu. Ce dieu pourrait bien être Tlaloch ou Tescalipuca, dieu de la guerre, le Mars des Mexicains, reconnaissable à son casque fermé et à visière; au-dessus du casque paraît une espèce de mitre, ornée de diverses bandes, et bordée par une couronne où l'on pourrait voir une disposition de feuilles de laurier ou autres. Ses deux mains clouées sur sa poitrine, et ses pieds engagés dans le bloc,seraient-ils une indication du repos où la paix le tient enchaîné, figurant ainsi l'impossibilité d'agir?

On a peine à concevoir une figure aussi hideuse; mais, en même temps, on ne peut s'empêcher de convenir qu'il faut de l'imagination pour inventer un pareil sujet. En général, les fétiches des peuples sauvages se ressemblent; ils sont ordinairement en matières dures. Tous sont d'un dessin grossier, sans régularité et sans proportion; à les voir, on dirait que plus ces petites statues s'éloignent des formes humaines, plus le peuple trouve beau le dieu qu'elles représentent, et plus sa dévotion augmente. Le capitaine Dupaix est dans l'erreur quand il compare ce fétiche aux idoles d'Osiris ou d'Anubis des Égyptiens, et à leurs canopes, qui n'offrent rien d'aussi complètement bizarre.

Le nombre de ces fétiches découverts dans le Mexique est considérable. Zumaragua affirme que les missionnaires franciscains qui se trouvèrent dans le pays, à la suite de la conquête des Espagnols, dans le cours de huit années, avaient brisé plus de vingt mille idoles à Tezcuco et dans ses environs; et que cette quantité est peu de chose si on la compare à celle qu'ils détruisirent à Mexico. Elles étaient hideuses, la plupart faites d'argile séchée au soleil. Au musée national de Mexico, on en voit en terre, en jade vert ou blanc, en pierre dite *sanguine*, en granit, en lave, en pierre siliceuse, en bois de Campêche et autre.

PLANCHE LXVIII, Figure 129.

Dans la province de Tlaxcala, à une lieue de la ville de *Los-Reyes*, se trouve un pont avec ses digues en pierre, bâti entre deux collines couvertes de rochers. L'épaisseur du massif de ce pont est d'environ quarante pieds. A chaque extrémité du pont, sont deux colonnes de forme singulière, en briques, surmontées d'une espèce de balustre qui a souffert plus ou moins de dégradation; les parapets sont faits de briques, et de distance en distance il y a des vomitoires pour l'écoulement des eaux.

Ce qui forme le massif du pont est une bâtisse de blocs en pierres irrégulières juxtaposées, sorte de construction que l'on rencontre par-tout, qui remonte à la plus haute antiquité et à laquelle on a donné métaphoriquement le nom de *constructions cyclopéennes*. Quelques unes sont si gigantesques qu'on a supposé qu'elles dépassaient les forces humaines, et qu'elles étaient l'ouvrage des Cyclopes, personnages de l'invention des poëtes;

on a dit que les murs d'Argos et de Scycione, construits dans le système du pont dont il s'agit, avaient été bâtis par les Cyclopes [1].

Une ouverture en voûte pointue, placée au centre du massif antique qui sert de barrage, donne passage aux eaux; la construction des parapets et des colonnes qui s'élèvent aux extrémités du pont, pourrait être d'une construction plus moderne.

PLANCHE LXIX, FIGURE 130.

Autre pont situé au milieu des roches, sur la cime de la même colline, et éloigné d'un quart de lieue du premier; il est construit comme le précédent sur une fondrière profonde; il a comme l'autre ses parapets en briques et ses conduits pour l'écoulement des eaux pluviales; sa longueur est d'environ cent pieds et sa largeur de trente-six; des colonnes du même goût et de la même époque que celles du premier pont en décorent les quatre angles.

Le massif sur lequel repose ce pont a soixante pieds de haut. Le conduit par où l'eau s'échappe est carré, formé de grandes pierres posées horizontalement. Cette masse cyclopéenne, dans un plus grand développement, a un aspect imposant, et l'imagination est frappée en songeant aux siècles qui se sont écoulés depuis sa construction, et aux races d'hommes qui ont cessé de vivre.

[1] Suivant Strabon, il y avait près de Nauplia, dans l'Argolide, des cavernes avec des labyrinthes qu'il appelle *Cyclopia*. Dans la majeure partie des départements de la France, et particulièrement en Bretagne, un préjugé superstitieux attribue au démon, à des fées ou à des géants, quantité d'ouvrages qu'on suppose que les forces humaines n'étaient pas capables d'exécuter; tels, par exemple, les *Grottes des Fées*, la *Chaussée des Géants*, le *Monument de Carnac*, le même monument qui se voit en Angleterre sous le nom de *Stone-Henge*, etc., etc. Les Indiens ont des monuments extraordinaires, dont ils attribuent également la construction à leurs géants. Voir aussi l'entrée du temple des géants et les murs qui l'entourent, dans l'île de Gozo, autrefois Calypso, près de Malte. (*Voyage* de M. L. L. Mazzara.)

EXAMEN
DES PLANCHES
DE
LA TROISIÈME EXPÉDITION
DU CAPITAINE DUPAIX.

PLANCHE I, Figure 1.

Les ruines très remarquables que présente cette planche, rencontrées par le capitaine Dupaix près de *Tepexe,* au début de son troisième voyage, sont faites pour donner une grande idée du peuple qui éleva de telles constructions. Cette pyramide, cette fortification, ou ce *téocalle,* est au nombre des plus grands ouvrages qui soient sur le sol mexicain. Il est difficile, d'après le dessin, et sur-tout d'après la description donnée, d'assigner à ces ruines leur véritable destination dans l'antiquité. Elles sont immenses, dit Dupaix; des ravines si profondes les entourent, outre le danger des serpents qui infestent les broussailles, qu'il lui a été impossible d'en approcher et d'en apprécier l'étendue.

Ces huit terre-pleins en talus et en retraite l'un sur l'autre annoncent un vaste *téocalle,* où devait se célébrer le culte, ou bien une sorte de forteresse, selon l'ancienne tactique militaire du pays, que nous ne pouvons comprendre aujourd'hui. Sa position sur une hauteur presque inexpugnable, et aussi la forte muraille d'enceinte qui l'entoure, et dont on voit les débris, pourraient faire adopter cette dernière version. D'un autre côté, ce pourrait être en même temps un temple et une forteresse, ainsi que cela se pratiquait chez les peuples anciens dans l'Inde, et même en Egypte; car on peut considérer les deux pylones et les tours élevées, qui, en Egypte et dans l'Inde, précèdent le propylée qui conduit dans l'intérieur du temple, comme autant de forteresses propres à garantir, en cas d'attaque, la sainteté du sanctuaire où se conservait l'image des dieux.

L'enceinte contenait, dit Dupaix, un assez grand nombre d'édifices dont on voit encore les ruines, et qui ont pu être, soit à l'usage des prêtres, soit à l'usage des soldats. Il est malheureux qu'on n'ait pas pu les dessiner.

PLANCHE II, Figure 2.

Fragment en pierre dure, rougeâtre, et de neuf pouces d'épaisseur, d'une portion de cercle dont le diamètre, si on en juge par ce qui reste, a dû être de six pieds.

On a pu supposer un instant que ce fragment précieux était celui d'un zodiaque semblable à celui qui est incrusté sur le côté de l'une des tours de la métropole de Mexico, ou bien les restes d'un cadran solaire; mais cette supposition ne peut pas être confirmée par les caractères hiéroglyphiques qui y sont sculptés. Je pense que c'est le reste du couronnement d'un autel cylindrique, sur lequel on sacrifiait les victimes; et cette version est d'autant plus plausible, qu'on remarque au centre un trou circulaire qui aurait laissé écouler le sang.

Figure 3.

Pierre sphérique, de quatre pieds et demi de diamètre, découverte auprès des ruines qui se voient sur la planche précédente.

Cette pierre, placée ordinairement à l'entrée du temple du dieu de la guerre, après l'invocation faite à ce dieu, servait à aiguiser les armes de ceux qui se préparaient à combattre, comme l'indiquent les rayures ou les intailles en divers sens dont elle est couverte.

FIGURE 4.

Fragment d'une hache en cuivre assez semblable à celles dont nous nous servons habituellement. Voir ce qu'en dit le capitaine Dupaix. Il est à remarquer, au reste, qu'on n'a trouvé au Mexique que des instruments en cuivre rouge, qui est natif, tandis que le cuivre jaune est le résultat d'un alliage que les Mexicains, à ce qu'il paraît, ne pratiquaient pas.

FIGURE 5.

Lame de lance en caillou (*silex pyromachus*). Rien n'indique que les anciens Mexicains aient connu l'usage du fer. Les silex, les laves, et particulièrement l'obsidienne, leur servaient à faire tous leurs instruments tranchants.

PLANCHE III, FIGURE 6.

Grand autel pyramidal du genre de ceux appelés *téocalle*.

Nous avons déja fait remarquer que la forme pyramidale, spécialement employée aux monuments religieux, était regardée comme une forme sacrée par les anciens peuples de notre continent, particulièrement en Asie et en Afrique. Nous pensons qu'il en était de même chez les Mexicains; le nombre considérable de monuments ayant cette même forme, qui se trouvent répandus sur la surface du pays, en serait la preuve. Outre les célèbres pyramides de Cholula et autres, on remarque celle de Papantla, l'une des plus curieuses, qui présente trois cent soixante-cinq ouvertures ou fenêtres, c'est-à-dire autant qu'il y a de jours dans l'année, ce qui indique évidemment un monument solaire, dans lequel probablement on sacrifiait au plus grand des astres, ou à Vitzlipultzi, son représentant sur la terre. Les portes et les trois cent soixante-cinq fenêtres annoncent une construction intérieure dans laquelle il y avait possibilité d'entrer. Ainsi cette pyramide aurait été consacrée à un dieu quelconque; on y aurait exercé un culte particulier, et, sous ce rapport, elle aurait de l'analogie avec le Chéops de Djizèh, ou la grande pyramide d'Egypte[1].

L'autel pyramidal dont on voit ici le dessin se compose de quatre terre-pleins en retraite l'un sur l'autre, dont les trois plus élevés sont en talus. Le second terre-plein, à partir du sol, est plus haut que les autres. Dans son pourtour, il est garni de pierres en saillies, placées régulièrement de distance en distance dans la construction; elles ont pu servir à porter des fascines enflammées pour éclairer les sacrifices qui se faisaient la nuit; comme, par exemple, celui que les Mexicains faisaient à minuit en l'honneur de Quetzalcoalt, dieu du commerce.

Cet autel pyramidal a environ cent vingt pieds de large à sa base, sur environ cinquante pieds de haut. Il est divisé par trois grands escaliers, dont le principal regarde l'occident, et les deux autres sont dirigés vers le midi et le nord; ils conduisent à la plate-forme, sur laquelle les sacrifices avaient lieu. L'escalier principal, composé de quarante marches de neuf pouces de haut, et d'une profondeur égale, est d'environ trente pieds de large; les deux autres n'ont que six pieds de largeur. Tous les auteurs qui ont écrit sur le Mexique s'accordent à dire que ces autels étaient construits en pierres carrées, ou en briques cuites au soleil, et recouverts d'un enduit de stuc brillant, fait, selon eux, de chaux, de sable et d'oxide de fer[2]. Ce revêtement, comme l'indique le dessin, a éprouvé des dégradations en plusieurs endroits de l'édifice.

PLANCHE IV, FIGURE 7.

Le monument que l'on voit ici est un des plus remarquables de la collection; sa grandeur, sa forme semi-sphérique, puis carrée dans sa partie supérieure, lui donnent un caractère qui ne se trouve dans aucune

[1] L'interprétation du mot générique *pyramis*, par M. Sylvestre de Sacy, membre de l'Institut, le prouve. Le mot pyramide dont il donne l'étymologie signifie le *lieu saint*, *l'édifice consacré d'une manière particulière*, *soit à quelque divinité*, *soit à un usage religieux*. Voyez le mémoire de ce savant inséré dans le sixième volume de la sixième année du *Magasin encyclopédique*, pages 446 et suiv. Ce que nous avons dit dans notre aperçu préliminaire sur la forme et la construction des pyramides, se joint à l'interprétation du mot *pyramis* donné par M. Sylvestre de Sacy.

[2] Les Égyptiens ont aussi construit certains édifices en briques cuites au soleil. Les Perses, les Chinois, les Indiens, les Japonais, et d'autres peuples encore, ont eu des constructions de ce même genre. La grande pyramide et les deux autres qni l'accompagnent à Djizèh, dans les environs du Kaire, sont recouvertes d'un stuc épais à-peu-près semblable à celui des monuments mexicains.

bâtisse des autres peuples. On ne peut contester que ce ne soit un monument religieux, un vaste autel sur lequel on offrait des sacrifices, et qui porte encore l'indication de la chapelle élevée sur sa plate-forme. Ce monument antique existait encore en 1808, lors de l'expédition du capitaine Dupaix, à quelques lieues de *Tehuacan*.

La première construction de ce monument extraordinaire, celle qui touche au sol, bâtie en chaux et sable, est, ainsi que nous l'avons dit plus haut, semi-sphérique, quoique s'élevant sur un plan carré, ce qui lui donne la même figure sur ses quatre faces. Le second corps du bâtiment se compose de frises parallèles, coupées par des corniches peu saillantes, qui encadrent de grandes dalles de marbre blanc, ornées de sculptures chargées de caractères hiéroglyphiques. Cette seconde construction carrée se termine par une plate-forme sur laquelle s'élève un petit temple, également carré, ayant son entrée sur la face principale. On y arrive par trois grands escaliers, dont la hauteur est d'environ cinquante pieds. L'escalier principal est tourné vers l'ouest. Si l'œil embrasse la totalité du monument, son aspect est pyramidal.

La forme de cet autel, je le répète, est digne de toute notre attention; elle est grande et belle, ingénieuse malgré la simplicité de ses lignes. C'est le seul monument du même genre où le capitaine Dupaix ait remarqué des hiéroglyphes sculptés en marbre, et concourant à la décoration extérieure; mais qui expliquera ces hiéroglyphes aussi incompréhensibles que ceux de l'Egypte, et d'une contexture toute différente?

PLANCHE V, FIGURE 8.

Ce monument remarquable, construit en terre et en pierres taillées, recouvertes d'une couche d'oxide de fer, se trouve sur la route de *Tehuantepec*. Sa hauteur n'est que d'environ quatorze pieds, et dix pieds six pouces de diamètre à sa base; sa figure est conique; sa partie supérieure, quoique en ruine, indique une plate-forme sur laquelle aurait été placée une statue.

Cette construction peut avoir été un tombeau; nous nous arrêterons à cette dernière idée, parcequ'elle offre de l'analogie avec quelques monuments funèbres des Orientaux, et aussi avec ceux de l'ancienne Etrurie [1].

FIGURE 9.

Ce monument cylindrique, en pierres revêtues d'un ciment dur et blanchâtre, a un peu plus de trois pieds d'épaisseur, et un diamètre de douze pieds. Il se voit près du précédent. Dans le pays, il passe pour avoir servi anciennement aux sacrifices humains; mais il serait peut-être plus raisonnable d'y voir une sorte d'estrade circulaire qui aurait servi à des harangues ou proclamations. Peut-être aussi n'est-ce qu'un monument incomplet.

PLANCHE VI, FIGURE 10.

Vue pittoresque d'un pont de pierres irrégulièrement posées à la manière des *constructions cyclopéennes*. Il est d'une seule arche, cintrée en ogive, formée par deux pierres appareillées qui embrassent un espace de neuf pieds; il a douze pieds seulement de long, six pieds de large, et est élevé de neuf pieds au-dessus de l'eau. Quoique les parapets soient complètement ruinés, on voit encore les ouvertures par où s'écoulaient les eaux pluviales. Ce pont, quoique fort petit, a de l'intérêt par son antiquité et par son exécution.

Nous avons déja eu occasion de parler de ces constructions primitives faites de pierres souvent colossales, posées sans ciment et ajustées selon leurs angles saillants et rentrants; elles sont fréquentes en Italie, dans la Celtique et dans d'autres contrées. Quelquefois ces constructions sont tellement gigantesques, que, supposant qu'elles étaient le résultat d'une force supérieure à celle des hommes ordinaires, on les a attribuées métaphoriquement aux Cyclopes.

PLANCHE VII, FIGURE 11.

Morceau de jade ou de porphyre vert, de sept pouces dans sa plus grande dimension et de deux pouces

[1] Mon fils aîné, dans son voyage en Étrurie, a dessiné plusieurs tombeaux ayant cette forme; un, entre autres, à Cornetto, qui a beaucoup d'analogie avec celui-ci.

seulement d'épaisseur, représentant un profil humain, imberbe, dans le style et l'esprit de la sculpture égyptienne ; l'œil, quoique de profil, est vu de face.

FIGURE 12.

Voici un médaillon que l'on peut regarder comme une des antiquités mexicaines les plus curieuses et les plus rares; il est en cuivre, gravé à la main et non pas frappé ni coulé : il a deux pouces de diamètre, trois lignes d'épaisseur, et représente deux sujets de l'histoire ou de la mythologie mexicaine.

Le capitaine Dupaix rapporte une version qui pourrait être fondée. D'un côté serait figurée l'arrivée des premiers habitants dans les contrées du Mexique, au milieu des dangers exprimés par deux têtes de monstres. De l'autre serait représenté le même pays dans un état de prospérité, avec un grand arbre à fruit, puis l'aigle et le serpent qui depuis ont formé les armoiries mexicaines.

Sous le rapport mythologique on pourrait y trouver de l'analogie avec les traditions astronomiques des anciens. Sur une face, on voit le serpent du pôle, ou le dragon, la troisième constellation boréale, nommé *Ophis* par les Grecs, et *serpens* par les Latins, groupé autour de l'arbre aux pommes d'or du jardin des Hespérides; plusieurs arbres s'élèvent autour de ce groupe. Le vautour, autre constellation, la quinzième des boréales, qui touche à celle-ci, se trouve dessiné devant le serpent.

L'autre face pourrait être l'expression de l'ancienne tradition mexicaine sur la création du monde, où il est dit que le Grand Esprit fit descendre son fils du ciel pour tuer un serpent horrible, et que l'ayant vaincu, il se forma dans les entrailles de ce monstre des vers, qui produisirent chacun un homme et une femme. Ces têtes de monstres pourraient enfin rappeler le serpent Python, tué par Apollon, ou le serpent tué par Cadmus, lequel, sous le nom d'*Ophiucus,* monte au ciel avec le dragon du pôle.

PLANCHE VIII, FIGURES 13 et 14.

Ces figures représentent deux bas-reliefs en pierre, qui faisaient partie de la décoration de plusieurs édifices antiques, situés, ainsi que le rapporte le capitaine Dupaix, à deux lieues à l'est du village, en un lieu nommé, dans la langue des Zendales, *Tonila,* qui signifie en espagnol *casas de piedra,* maisons de pierre.

Le premier, n° 13, de trois pieds neuf pouces de long sur trois pieds de large et quatre pouces d'épaisseur, en pierre d'une couleur gris-foncé, représente probablement un chef fait prisonnier de guerre et destiné à être sacrifié. Le second, n° 14, figure une offrande faite au dieu du pays.

Le prisonnier est imberbe, agenouillé, les bras liés derrière le dos, et le cou serré par une sorte de garrot. Une ceinture avec un petit tablier forme le seul vêtement; la coiffure est fort singulière et designe peut-être la tribu dont il faisait partie.

Quant au colloque représenté entre les deux autres personnages, il est tout-à-fait impossible de donner quelque explication du sujet, non plus que des coiffures symboliques et des hiéroglyphes sculptés qui les entourent.

PLANCHE IX, FIGURES 15 et 16.

Les deux statues en ronde-bosse mutilées, que l'on voit ici et qui se terminent en gaîne comme celles du dieu Terme des Grecs et des Romains, ont été trouvées à peu de distance des précédents, sur un terrain couvert de débris de sculptures, ce qui annonce le voisinage des ruines de la grande ville, but de ce troisième voyage de Dupaix. Le travail de ces statues, sur-tout de la seconde, annonce un art assez avancé; il est malheureux que les têtes manquent; leur caractère aurait pu aider beaucoup à nos recherches.

La première, n° 15, de trois pieds de haut sans compter le support ou la gaîne qui fait corps avec elle, n'a point de sexe caractérisé. On voit un collier au bas duquel pendent des tablettes ou un talisman, et les bras, ornés de bracelets, sont croisés sur la poitrine. Le reste du corps est indiqué par des formes plutôt architecturales qu'anatomiques.

La seconde statue, n° 16, d'un travail très soigné, offre le corps d'une femme dont la tête, les pieds et les mains manquent. Si on observe attentivement l'attitude du corps, la position des bras et des jambes de cette figure, ne pourrait-on pas la regarder comme ayant servi de cariatide? Cette opinion peut être moti-

vée par la quantité de débris semblables qui se trouvent épars dans le même endroit. Le bas du corps est orné d'une ceinture, et d'une draperie dont les ornements, d'un goût singulier, ont aussi un caractère architectonique.

PLANCHE X, FIGURE 17.

La disposition monumentale qu'offre cette planche est d'un aspect sévère et religieux, remarquable en même temps par la simplicité.

On voit d'abord un grand bâtiment carré, élevé sur de grandes marches, et entouré dans sa partie supérieure par une frise ou par un bandeau à double moulure sur lequel repose le toit. La porte est terminée à la manière des cintres arabes, que les peuples modernes nomment *ogives;* forme employée aussi par les anciens Egyptiens, et ensuite par les Turcs à la construction des mosquées. Des ouvertures carrées très petites servent à éclairer l'intérieur. Ce temple est placé au centre. En avant sont deux autres bâtiments plus petits et construits sur le même modèle; ils paraissent être deux chapelles nécessitées par les cérémonies qui se pratiquaient dans le temple principal. Derrière, et à une assez grande distance, on voit deux éminences coniques, en pierres taillées, revêtues d'un enduit de chaux et de sable, et qui ont tout-à-fait la forme des *tumuli* qu'ont élevés, en terre, les plus anciens peuples du monde. Dupaix dit, comme chose digne de remarque, que parmi les monuments pyramidaux qu'il a trouvés au Mexique, ce sont les seuls qui se terminent en pointe. Il est hors de doute que c'étaient des tombeaux, où les morts étaient déposés après les cérémonies funèbres célébrées dans le temple.

Cette architecture qui ressemble à celle que nous trouverons à *Palenque,* a, comme je l'ai dit plus haut, de la grandeur et de la simplicité; les matériaux sont solides, bien choisis, et habilement employés.

PLANCHES XI, XII, XIII, XIV, XV, XVI, XVII et XVIII; FIGURES 18 à 26.

Nous voici arrivés à *Palenque.* Ici commence un autre ordre d'antiquités qui peuvent d'autant moins recevoir le nom d'*antiquités mexicaines* que l'empire du Mexique, proprement dit, ne date que du douzième siècle, et que les ruines sans nom, à qui l'on a donné celui de *Palenque,* peuvent remonter comme les plus anciennes ruines du monde à trois mille ans. Ceci n'est point mon opinion seule; c'est celle de tous les voyageurs qui ont vu les ruines dont il s'agit, de tous les archéologues qui en ont examiné les dessins ou lu les descriptions, enfin des historiens qui ont fait des recherches, et qui n'ont rien trouvé dans les annales du monde qui fasse soupçonner l'époque de la fondation de tels monuments, dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

Ainsi donc, il y a au Mexique 1° les antiquités mexicaines proprement dites, c'est-à-dire celles qui appartiennent au peuple aztèque, qui fonda Mexico, et dont l'ancienneté remonte au douzième siècle; 2° les antiquités antérieures aux Aztèques, par exemple, celles dues aux Toltèques et à d'autres nations venues sur le sol d'Anahuac vers le sixième siècle; 3° les antiquités de Palenque, et d'autres de la même nature, répandues dans le Guatemala, le Yucatan, et dont l'origine bien plus ancienne est totalement inconnue.

On ne peut donc point, généralement parlant, chercher de similitudes entre ce qu'on appelle les monuments mexicains et ceux-ci, mais c'est peut-être une raison de plus pour chercher les rapports qu'ils peuvent avoir avec ceux des plus anciens peuples de l'Asie ou de l'Egypte.

Les caractères généraux des édifices de Palenque sont la simplicité, la gravité, la solidité. Cette dernière qualité tient non seulement à la nature et à l'emploi des matériaux, mais aussi à la forme en talus qui se remarque principalement dans le soubassement du grand temple.

Ces édifices sont généralement revêtus d'un enduit de stuc, dans lequel entre, dit Dupaix, de l'oxide de fer, qui lui donne un ton coloré; il dit la même chose au sujet des autres monuments du Mexique, et cela est digne de remarque; car si des mines de fer ont été connues de ces anciens peuples, il est étonnant qu'on n'ait jamais trouvé dans les débris aucun instrument de ce métal. Il est vrai que, s'ils en ont eu, ils ont pu s'oxider à la suite des siècles, au point de disparaître tout-à-fait.

Les monuments de Palenque, comme ceux des autres parties du Mexique, sont orientés, c'est-à-dire que leurs quatre faces regardent les quatre points cardinaux. Leurs plans présentent presque tous des carrés longs. Ils sont généralement placés sur des éminences. Les portes sont souvent plus larges que hautes. Les jours, tenant lieu

de fenêtres, sont très restreints. On ne trouve nulle trace de fermeture, si ce n'est de petits piliers pratiqués dans de petites niches en pierre, et derrière lesquels on pouvait passer des courroies ou des chaînes quelconques.

A Palenque on ne trouve point de voûtes circulaires comme on en trouve dans certains autres monuments du Mexique, notamment dans quelques grands *tumuli* et dans certaines parties des souterrains de Xochicalco. On n'y trouve pas non plus de briques comme dans les contrées plus au nord, non plus que des pyramides proprement dites, ou grands autels à découvert, pour la célébration du culte. Là, au contraire tous les temples sont couverts, et c'est une notable différence. On ne voit dans ces solides constructions aucune trace de bois; peut-être le temps en a-t-il fait disparaître totalement les vestiges.

Les escaliers sont sans paliers ni repos, de même que dans les constructions du reste de l'ancien Mexique. Les marches sont plus hautes, et ont quelquefois un pied, même un pied et demi.

Toutes ces observations sont tirées des descriptions de Dupaix. Ces descriptions sont assez étendues pour qu'on suppose que ce voyageur les ait faites avec tout le soin et toute l'attention dont il était capable.

Dupaix dit avoir reconnu, à Palenque, onze édifices encore debout. Del Rio, son prédécesseur, en avait vu quatorze, vingt ans auparavant. Il s'agit d'édifices entiers, car il n'est pas douteux qu'un plus grand nombre, dans un état de dégradation plus ou moins complet, ne puisse être signalé, et c'est ce qui fait qu'un voyageur plus moderne, M. Waldeck, prétend en avoir vu dix-huit. Quel état de ruine pour une ville qui, au dire de tous, n'avait pas moins de six à huit lieues de longueur! Observons toutefois que Dupaix, d'une grande sagesse dans ses suppositions, déclare que, vu l'immensité de ces débris qui ont été traînés au loin sur la terre, il est impossible d'assigner à cette ville antique sa véritable étendue.

Les planches XI, XII, XIII, XIV, XV, XVI, XVII, et XVIII, sont tout-à-fait architecturales et représentent:

Le plan du grand temple de Palenque;

La vue de la face principale de ce temple;

La coupe transversale de l'est à l'ouest;

Un édifice intérieur contenu dans l'une des cours;

La tour carrée contenue dans une autre cour;

La coupe de cette tour carrée;

Le plan des souterrains ou d'une partie des souterrains qui règnent sous l'édifice;

Enfin les diverses formes de fenêtres employées dans cet édifice, et la forme des tables de pierre qui se trouvent dans les souterrains.

Le plan du temple, planche XI, est intérieurement d'une grande complication, et extérieurement d'une simplicité empreinte de noblesse et de grandeur. Malgré une apparence de régularité, les porte-à-faux dans les communications y semblent être un système, ou le résultat d'une étude particulière. En outre, l'arrangement intérieur, c'est-à-dire celui des bâtiments construits dans les compartiments du grand parallélogramme, semble avoir été fait après coup et n'avoir pas été combiné avec le plan extérieur ou primitif. Il s'y trouve plus d'irrégularités que dans celui-ci; ce qui n'empêche pas que toutes ces constructions n'aient un caractère de solidité, parfois même, d'élégance extrêmement remarquable.

La planche XII représente la vue perspective de la façade principale, celle qui regarde l'orient, et en donne une idée magnifique. Une masse de construction pyramidale s'élève sur une base formant un parallélogramme ayant mille quatre-vingts pieds de tour, et soixante de hauteur. Cette masse est construite en pierre, chaux et sable. Au milieu de la façade, à l'est, est un large escalier qui monte jusqu'au temple, édifice de deux cent quarante pieds sur les grands côtés, cent quarante-cinq sur les petits, et trente-six de haut, ce qui donne, pour toute la masse, une élévation de quatre-vingt-seize pieds. Les murs, construits en pierre, ont une très grande épaisseur. Les voûtes des galeries ont vingt pieds d'élévation, et forment un angle tronqué au sommet, terminé par de grandes dalles extrêmement épaisses. L'édifice est couronné par une large frise encadrée dans deux corniches doubles de forme carrée. Enfin, entre toutes les portes, sur tous les piliers formant galerie autour de l'édifice, sont incrustés des bas-reliefs en stuc, figurant des personnages de plus de six pieds, et des hiéroglyphes sculptés. L'intérieur répond à la magnificence de l'extérieur. Des galeries formant péristyle tout autour du temple; des salles découvertes, ou espèces de cours, ornées de bas-reliefs en granit dont quelques uns représentent des personnages de douze pieds de proportion; des bâtiments intérieurs dans les cours; une tour carrée à quatre étages, où certaines parties de l'escalier sont soutenues par des voûtes cintrées; des souterrains dont l'entrée est ornée de sculptures symboliques:

voilà ce qu'on remarque principalement dans ce somptueux édifice, maintenant tout-à-fait désert.

Cet édifice fut-il un palais pour la résidence des princes, un temple pour la célébration du culte, un monument commémoratif de victoires, un lieu destiné à l'enseignement? Rien ne peut nous aider à faire avec certitude un choix dans ces diverses suppositions. Les hiéroglyphes, personne n'en a la clef. Quant aux sujets et personnages sculptés, extérieurement ou intérieurement, là seulement pourrait naître l'espoir de deviner la destination du monument; mais il faudrait posséder, par exemple, les dessins exacts des quarante bas-reliefs représentant des personnages en actions diverses, tout autour du péristyle. Peut-être alors pourrait-on, par un examen attentif, comprendre ou deviner le motif de ces compositions, et par suite la nature de l'édifice qu'elles décoraient.

La planche XIII figure la coupe du temple, de l'est à l'ouest. Elle facilite l'intelligence du plan et de la vue principale, et fortifie la haute opinion que nous avons dû concevoir de l'habileté des constructeurs.

La planche XIV représente un bâtiment isolé, construit dans une des cours intérieures, et dont la façade a quatre-vingt-quatre pieds. Dupaix ne fait aucune remarque sur ce bâtiment ni sur sa destination. La corniche établie en auvent a un caractère d'originalité et d'utilité digne d'attention. Cette forme inclinée en avant est favorable à l'écoulement de l'eau, et par conséquent favorable à la conservation de l'édifice.

La planche XV nous offre la vue de la tour carrée, à quatre étages, monument fort remarquable parmi ces ruines. Selon la description qu'en a donnée Antonio del Rio, elle le serait encore davantage; car il prétend que cette tour, à laquelle il ne donne que quarante-huit pieds de haut, au lieu de soixante-quinze que lui donne Dupaix, *renferme dans son intérieur une autre tour.* Le plan n° XI donnerait lieu de croire à l'assertion d'Antonio del Rio, mais le dessin n° XV, et la coupe qui suit, n° XVI, ne rendent pas compte de cette construction singulière. Ce qu'on y remarque sans trop le comprendre, ce sont de petites parties cintrées qui ne paraissent pas fort utiles.

La planche XVII figure les souterrains qui règnent sous l'édifice, et dans lesquels on descend par plusieurs entrées indiquées sur le plan. Ce sont trois longues salles de quatre-vingt-dix pieds, sur huit seulement de large, qui donnent l'une dans l'autre par des entrées qui se contrarient comme dans les hypogées de la Haute-Egypte. On y arrive par des couloirs également contrariés par des angles dans leur direction. Ces salles souterraines sont ornées de corniches, et leurs voûtes sont angulaires comme celles du monument lui-même. Il est difficile de croire qu'elles aient servi à autre chose qu'aux sépultures. Quelques grandes tables de pierre qui ont pu servir à déposer temporairement les morts, et la nature de certains bas-reliefs qui sont à l'entrée des souterrains, peuvent fortifier cette opinion. Tout autre indice a disparu. Peut-être que des fouilles feraient retrouver des ossements.

La planche XVIII présente les formes diverses des fenêtres employées dans le grand temple. Elles ne donnent lieu à aucune remarque, si ce n'est par leur diversité même, et par leurs dimensions qui sont généralement petites et restreintes. Cette planche offre aussi la forme des grandes tables en pierre qu'on trouve dans les souterrains, et dont la longueur est de sept pieds, sur quatre et demi de large.

PLANCHES XIX, XX, XXI, XXII; FIGURES 27, 27 *bis*; 28, 28 *bis*.

Ainsi que nous l'avons dit, un grand nombre de bas-reliefs décoraient, tant intérieurement qu'extérieurement, les édifices de Palenque encore debout lors du voyage de Dupaix. Sur quatre-vingts, dit-il, vingt-quatre seulement étaient encore dans un état à être dessinés. Une chose assez bizarre, c'est que dans le grand temple, par exemple, les bas-reliefs intérieurs sont généralement sculptés sur pierre, même sur granit, tandis que ceux qui décorent l'extérieur, quoique exposés à une dégradation bien plus prompte, sont en stuc. Il est vrai que ce stuc est d'une qualité tellement parfaite et tellement solide qu'il a résisté presque à l'égal de la pierre. Dupaix dit qu'il est difficile de reconnaître la nature de ce stuc, très fin, très blanc, dans lequel semblent n'entrer ni le sable ni le marbre broyé.

Les figures 27 et 28 représentent des sujets placés deux de chaque côté de la porte principale du temple. Ces figures ont six pieds de haut. Elles sont modelées avec simplicité, avec quelque correction, mais avec peu de science; toutes les têtes et tous les pieds sont de profil, afin d'éviter les difficultés de ces mêmes parties vues de face ou dans d'autres positions. La forme de la tête est remarquable, et a donné lieu de penser que la race des habitants de Palenque fut une race à part, tant la ligne décrite par le front et le nez se rapproche du quart de cercle. Toutefois cette conformation peut avoir été le résultat de la coutume suivie chez beaucoup d'anciens peuples, et qui s'est perpétuée jusqu'à présent chez certaines peuplades d'Amérique, de

façonner la tête des enfants. Selon M. William Bartram, tome II, page 416, « les blancs qui font la traite « désignent les Chactaws et autres par l'appellation de *têtes plates*, tous les mâles ayant les parties antérieures « et postérieures de la tête comprimées ou aplaties de bonne heure, ce qui s'effectue ainsi : Aussitôt que « l'enfant est né, la nourrice le reçoit dans un berceau de bois creusé à cet effet, où elle le place sur le dos, « la tête prise dans la partie supérieure du berceau, qui a la forme d'un moule à briques. Le nouveau-né est « assujéti dans cette machine portative; sur son front pèse un sac rempli de sable; et, par le moyen de cette « pression douce et continuelle, la tête prend la forme d'une brique, depuis les tempes jusqu'en haut, ce qui « lui donne un front élevé, dont le derrière forme une coupe oblique. »

La richesse des costumes, dont plusieurs ne sont pas dénués d'élégance, la singularité et la complication des accessoires peuvent être étudiées avec un certain fruit pour connaître les anciens vêtements de ces peuples qui ne sont plus. Quant à la signification des sujets, il faut convenir que l'étrangeté de tous les accessoires qui jouent un rôle dans les mains des personnages, ainsi que des ornements emblématiques qui figurent sur-tout dans leurs coiffures, rendent impossible toute interprétation juste. Par cette même raison aussi, il serait très facile, à l'aide d'une imagination un peu féconde, d'y trouver des explications diverses. C'est ce dont je m'abstiendrai, sur-tout par la considération que ces représentations antiques sont tellement antérieures à tout ce que nous connaissons du Mexique proprement dit, que nulle analogie ne peut servir à expliquer l'une par l'autre. L'art de Palenque est un art à part, comme la nation de Palenque fut une nation distincte, dont l'origine se perd dans l'obscurité des siècles. On ne peut donc que recommander l'examen de ces planches comme pouvant fournir des renseignements sur les costumes, et aussi sur l'état de l'art.

Toutefois on ne peut douter que ces personnages si somptueusement vêtus ne soient ou des princes, ou des prêtres, dans l'exercice de leurs pouvoirs divers. Vouloir pénétrer plus avant serait s'exposer avec certitude à échouer.

Quelques vestiges de couleur rouge, dans certaines parties de ces sculptures, sur-tout dans les plis des vêtements, ont fait penser à Dupaix qu'elles ont été toutes peintes en vermillon.

A l'égard du style de ces bas-reliefs, sans doute il y a quelque analogie avec celui des Indiens ou des Egyptiens; mais on ne peut en conclure qu'il y a eu communication. Qui sait si l'art de ce peuple ne fut pas indigène; s'il n'est pas né et ne s'est pas développé sur ce sol même, où une grande civilisation a indubitablement passé? Qui sait, enfin, si ce peuple lui-même ne fut pas un débris échappé de l'Atlantide, dont, à tout prendre, la *non existence* n'est pas prouvée?

PLANCHES XXIII et XXIV, FIGURES 29 et 29 *bis*.

Ces deux bas-reliefs, reconnus pour être en granit par le capitaine Dupaix, se trouvent dans la principale cour intérieure, où l'on descend par un escalier construit en pierres de taille. Ces sculptures gigantesques, placées sur les murs latéraux, représentent des figures de douze pieds de proportion, rangées en ligne, les unes en pied, les autres à genoux à côté les unes des autres. Leur attitude est celle de la gêne, ou, tout au moins, d'un sentiment d'admiration et d'infériorité, bien qu'elles soient ornées de riches colliers, de panaches et de ceintures sur lesquelles sont tracés des hiéroglyphes. L'une d'entre elles porte au cou un médaillon au milieu duquel est une petite croix.

Ces personnages peuvent être ou des princes en adoration devant la divinité, ou des princes subjugués dont l'image dans ce temple serait un trophée de victoire.

Si nous faisons abstraction de la pureté de dessin, et de l'étude anatomique qui est ici fort incorrecte, nous serons forcés de convenir qu'un caractère bien prononcé se fait sentir dans ces sculptures, et qu'elles sont la production d'un artiste fortement pénétré de son sujet.

Une chose fort remarquable, c'est que, selon Dupaix, pour parvenir à voir ces bas-reliefs dans leur entier, il fut obligé de faire creuser dans cette cour « parmi les décombres, les broussailles, les herbes, et même des « arbres élevés, causes diverses qui avaient formé sur le plancher artificiel une sorte de plancher naturel de « neuf pieds de haut. » Cela prouve irrécusablement la très grande antiquité de ce monument. Les détritus et les couches de terre végétale accumulés par les siècles et parvenus à une telle épaisseur ont fait penser, plus tard, à Dupaix lui-même[1], que ce temple et les autres édifices de Palenque pourraient être antédiluviens, ou, tout au moins, qu'un déluge aurait pu passer par-là, ce terrain lui ayant paru semblable aux terrains d'alluvion.

[1] Cette assertion est attestée par quelques savants mexicains, notamment par M. Mora, à qui Dupaix a exprimé cette opinion.

PLANCHE XXV, FIGURES 30 et 31.

Les reliefs saillants, modelés en stuc et formant archivoltes, qui sont dessinés ici, couronnent les portes des deux principales entrées qui conduisent dans les salles souterraines.

C'est avec raison, ce me semble, que le capitaine Dupaix trouve ces bas-reliefs en harmonie par leur composition avec la destination probable des souterrains. Dans le premier, il pense que l'animal à tête de chien a rapport avec l'anubis égyptien; il aurait pu ajouter qu'il a rapport aussi avec le chacal, animal consacré aux tombeaux. Dans l'autre, il trouve une égale analogie entre le personnage qui semble un messager céleste chargé d'une mission qu'il explique, à l'entrée de ces lieux souterrains, et Mercure chargé dans la mythologie grecque de conduire les ames. Il n'y a rien que de plausible dans ces rapprochements.

FIGURE 32.

Dans la cour dont il a été question précédemment se trouvent incrustées, dans une frise de pierres bien appareillées, et en face des personnages gigantesques de la planche XXIV, plusieurs figures semblables à celles que l'on voit ici. Elles sont moins grandes que les précédentes; le personnage est à genoux, les bras croisés sur la poitrine, et son expression est à-peu-près la même que celle des autres.

PLANCHE XXVI, FIGURE 33.

Bas-relief circulaire, de quatre pieds de diamètre, saillant, sans pourtant être de ronde bosse, sculpté sur une pierre très-dure, bien conservé et encadré d'un bandeau orné d'un dessin extérieur. Il se trouve encastré sur la façade de l'un des bâtiments intérieurs, qui se présente avant de descendre dans les salles souterraines. Cette sculpture d'un grand intérêt pourrait bien représenter la Nature personnifiée, à laquelle un prince ou un personnage sacerdotal rend hommage. L'entière nudité de la déesse doit faire pencher pour cette opinion. Son attitude, beaucoup plus gracieuse que celles que nous avons vues jusqu'ici, a de l'analogie avec la pose que les Indiens donnent à leur dieu Bouddha. Les formes sont plus modelées, d'un meilleur goût, et témoignent un art réellement avancé. La pose est décente malgré la nudité. La déesse est assise sur un trône formant autel, comme on représente ordinairement les grandes divinités indiennes et japonaises. Deux phoques acculés, n'ayant qu'un seul corps, lui servent de siège. Au nombre des hiéroglyphes égyptiens, suivant l'expression astronomique, qui toujours y est observée, on voit aussi deux lions, deux crocodiles ou autres animaux symboliques, acculés comme le sont ici les deux phoques.

Le cou de cette déesse est orné d'un riche collier avec un médaillon, sur lequel est figuré le *Tau,* symbole en Egypte de la reproduction ou de l'abondance; le personnage assis devant elle est richement vêtu, et lui fait une offrande qui pourrait être une coiffure ou un diadème, emblème de sa divinité.

Au-dessus sont sculptés plusieurs hiéroglyphes en façon de cartouche, et derrière la déesse on en voit aussi quelques autres dont l'explication malheureusement est impénétrable pour nous.

Ce bas-relief, curieux et d'un beau travail, paraît former le retable d'un autel sur lequel il est exposé; au-dessous est une frise décorée de feuillages et d'ornements fantastiques. L'autel qui est carré se trouve en avant; il est posé sur des pieds qui sont aussi carrés, et ornés de deux petits bas-reliefs représentant deux hommes dans l'action de danser. Sur l'épaisseur de la pierre formant l'autel, sont gravés plusieurs signes hiéroglyphiques.

PLANCHE XXVII, FIGURE 34.

Voici un bas-relief d'une composition singulière. Il a sept pieds et demi de haut sur dix pieds et demi de large; au centre se trouve une ouverture qui a la forme du *Tau;* elle sert de croisée et éclaire une salle contiguë et tenant au grand édifice.

Ce *Tau,* qui est ici répété avec tant de luxe ou d'abondance, d'abord par le vide qui forme la fenêtre, ensuite par les reliefs saillants qui l'entourent, et par les sculptures en creux qui répètent ce signe en grand et en petit, doit avoir un sens symbolique. Nous ferons remarquer de nouveau qu'en Egypte c'était aussi un symbole.

Au-dessus et autour se trouvent des oiseaux chimériques et d'autres ornements de fantaisie, exécutés avec soin et adresse.

PLANCHE XXVIII, FIGURE 35.

Le temple représenté sous ce numéro, est nommé dans le pays *de las Lajas*, ou *des dalles,* parcequ'il renferme de grandes dalles de pierre sur lesquelles sont sculptés une foule de différents signes, dans de petites cases régulières. Cela a fait supposer qu'il avait été consacré à l'éducation ou à l'étude. Cette opinion peut être fortifiée par les bas-reliefs extérieurs, qui se trouvent sur les trumeaux entre les portes, et qui figurent des personnages portant chacun un enfant sur les bras, et se dirigeant vers la porte du milieu.

Le plan de l'édifice fait voir une grande galerie ou promenoir qui se présente à l'entrée, et dans le fond du temple, une pièce principale, qui paraît être un sanctuaire. Plus, deux autres pièces, avec chacune une entrée par la galerie principale.

L'analogie de cette construction avec celle du grand temple est remarquable; aux dimensions près, qui sont ici beaucoup plus petites, c'est le même système, sur-tout dans la façade où l'on remarque les grands bas-reliefs entre les portes, et la double corniche en pierre. Il y a aussi de la ressemblance entre cette disposition et celle du temple du sud à Eléphantine dans la Haute-Egypte, à l'exception du porche qui se trouve en avant de l'entrée. Du reste, les entre-deux des fenêtres, même dans les parties latérales, sont ornés comme ici de bas-reliefs emblématiques et hiéroglyphiques. Voyez l'ouvrage de la *Commission d'Egypte,* tome I, A. Planche 38, fig. I.

PLANCHES XXIX, XXX, XXXI et XXXII, FIGURES 36, 36 *bis*, 36 *ter* et 36 *quater*.

Les quatre bas-reliefs sous ces numéros font la décoration de l'entrée du temple *de las Lajas,* et sont sculptés sur pierre. Ils représentent trois hommes et une femme, portant chacun un enfant. Deux de ces figures sont à droite et deux à gauche; toutes quatre regardent l'entrée principale du temple.

La fonction de ces quatre personnages est la même, ainsi que leur attitude; et si elles diffèrent entre elles, c'est par le costume destiné à chaque sexe. Ce costume, ainsi que dans les bas-reliefs que nous avons vus précédemment, est traité d'une manière arabesque ou fantastique; mais on n'en devine pas moins la forme et les ornements des vêtements principaux, malgré les accessoires qui les accompagnent et qui sont de pure invention. Ce sont toujours le haut du corps, les bras et les jambes nus, avec ou sans bracelets, avec ou sans chaussure; puis, la tête ornée de coiffures volumineuses, étranges et à-peu-près impossibles en réalité; enfin une jupe courte pour les hommes et longue pour les femmes, formée généralement de réseaux avec de grosses perles à chaque maille, des glands, des franges, et une ceinture pendante, formant tablier; tout cela accompagné, dans les bas-reliefs, d'ornements impossibles comme ceux de la coiffure. Il faut ajouter que ces quatre figures portent à la main, outre l'enfant, un présent emblématique, et qu'un hiéroglyphe est placé devant leur tête.

Ces figures, enfin, beaucoup plus fortes que nature, sont d'une bonne proportion; le dessin est généralement bon et la statuaire passablement exécutée.

PLANCHE XXXIII, FIGURE 37.

Grand bas-relief en stuc, saillant, d'un très beau travail et parfaitement conservé; il se trouve dans l'intérieur d'un temple, situé au sud, à peu de distance de celui *de las Lajas,* sur le sommet d'un tertre boisé. Ce bas-relief représente, sans nul doute, une divinité, qui offre sur-tout par sa pose une grande ressemblance avec les divinités indiennes ou japonaises. L'exécution paraît belle et soignée. En voyant les têtes de phoque, et les pieds de tigre ou autre animal terrestre qui concourt à former son trône, on pourrait croire que ce personnage figure la divinité de la terre et de la mer; mais cette explication est aussi hasardée que le serait celle des signes hiéroglyphes placés au-devant de la figure.

PLANCHE XXXIV, FIGURE 38.

Cette planche représente un temple à deux étages, d'une architecture simple et d'un style sévère. Une grande porte, accompagnée de deux plus petites, laisse apercevoir la distribution intérieure de l'édifice que le plan qui

se voit au-dessous achève d'expliquer. Un double bandeau sépare les deux étages; le plus élevé n'a qu'une croisée et la toiture est complètement ruinée. Le premier étage a cinquante-sept pieds de surface, trente de profondeur et vingt-un d'élévation. Il n'y a nul doute que la plus petite chambre, la plus reculée, était un sanctuaire, comme celui que nous verrons dans le temple suivant.

PLANCHE XXXV, FIGURE 39.

Ce temple qui, par sa dimension et sa distribution intérieure, est parfaitement semblable au précédent, n'a qu'un étage, et se termine aussi par un double bandeau et une toiture pyramidale qui a disparu en partie.

Tous deux sont assis sur des éminences, et on y montait par un grand escalier. A celui-ci on a donné le nom de *Temple de la Croix,* à cause d'un bas-relief d'une composition mystérieuse, où ce signe se trouve représenté. Ce bas-relief, fait pour piquer la curiosité des savants, repose sur un piédestal; il est accompagné de plusieurs personnages placés de chaque côté, qui considèrent avec vénération le sujet principal qui est au milieu. Voyez les planches suivantes.

PLANCHES XXXVI, XXXVII et XXXVIII, FIGURES 40, 40 *bis*, 40 *ter*.

Le bas-relief, sculpté sur de grandes dalles de marbre jaunâtre, selon Dupaix, et qui ornent le sanctuaire du temple dit *de la Croix,* mérite une attention particulière. Tout le luxe de la sculpture, des ornements accessoires et des hiéroglyphes, est employé à faire ressortir l'importance du sujet. Une croix, principal objet de la représentation, est sculptée d'une manière très ornée et très ingénieuse, et surmontée d'un oiseau semblable au coq. Deux personnages, un de chaque côté de la croix, sont, l'un en admiration, l'autre offrant sur ses bras élevés un enfant dessiné d'une manière fantastique. De nombreuses légendes hiéroglyphiques régulièrement disposées entourent ces deux personnages, et derrière eux sont placées deux autres figures emblématiques, une de chaque côté, et dont une seule est entourée d'hiéroglyphes.

Cette croix, incontestablement antérieure au christianisme, ne peut donner lieu à aucun rapprochement au sujet de la religion du Christ. On sait d'ailleurs que ce signe se trouve fréquemment dans les antiquités du Guatemala et du Yucatan, et, selon quelques auteurs qui ont écrit sur ces anciennes contrées, la croix représentait la divinité de la *Pluie* [1].

On pourrait donc supposer que cette figure, revêtue d'un caractère sacré, est comme le *Tau* ou la *Croix ansée* des Egyptiens, qui paraît aussi sur les monuments de l'Inde, avec quelques modifications. Nous l'avons dit et nous le répétons, cette croix est dans le ciel. Elle est formée par la jonction de l'écliptique et de l'équateur, qui fixe deux points importants de l'année; savoir, le printemps par la présence du soleil dans le Bélier, qui est couché sur cette jonction cruciale, et l'automne, par la station que fait le soleil dans le signe de la Vierge qui est placé sur le second point crucial. Les prêtres égyptiens avaient consacré ces signes astronomiques: pour désigner le printemps, ils mettaient la croix ansée dans la main d'Osiris, et la plaçaient aussi dans celle d'Isis pour caractériser l'automne et annoncer l'inondation du Nil.

La Croix ansée, ou le *Tau,* dans la main d'Isis, indique le temps des pluies dans l'Abyssinie, comme elle annonce l'inondation en Egypte; à Gartasse, en Nubie, dans le principal temple, on voit un bas-relief sur lequel une croix est sculptée au-dessus de l'emblème qui figure l'union des saisons entre elles [2], par le nœud que forment les grandes divinités de l'Egypte, Isis et Saté, mère de la Nature. Dans l'Inde, ce signe est l'image du dieu *Djagarnatha,* c'est-à-dire du *Lingam;* on sait également que le *Tau* était le symbole du phallus d'Osiris, ou de la fécondation.

Le coq qui surmonte la croix est assurément emblématique aussi. Il peut signifier, comme chez tous les peuples, la vigilance et le courage; et l'offrande, la présentation qui est faite d'un enfant par l'un des personnages, est peut-être une invocation pour lui inspirer ces vertus.

Quant aux deux autres personnages symboliques, on pourrait reconnaître dans l'un l'emblème du feu, figuré par les flammes sortant d'un tube dans lequel souffle ce personnage; ce pourrait être aussi le feu

[1] Voir *Notes et Documents divers*, chap. sixième, page 69.

[2] Voyez le Voyage de M. Gau, en Nubie, planche VIII.

de la vie. Dans la coiffure de l'autre on voit des poissons, ce qui pourrait faire reconnaître l'emblème de l'eau.

La petite figure placée derrière celle-ci, et qui semble faire partie des ornements, représente, je crois, le singe; et cela viendrait à l'appui de cette dernière version. Chez les Egyptiens et chez les Indiens, il était affecté au dieu des eaux. En Egypte il paraissait à la pompe isiaque sous le nom de *Cercopythèque;* et, dans l'Inde sous celui de *Raounin,* on le voyait habillé à-peu-près comme dans ce bas-relief.

Les nombreux hiéroglyphes sculptés sur ces dalles mystérieuses pourraient seuls prouver si ces suppositions sont vraies; mais qui les lira?

PLANCHES XXXIX, XL, XLI, FIGURES 41, 42, 43.

Ces trois planches offrent des échantillons des nombreuses légendes hiéroglyphiques sculptées sur des dalles de pierre ou de marbre, et qui ornent, soit le grand temple de Palenque, soit d'autres édifices de cette antique cité. Il est remarquable, et c'est notre opinion comme celle du capitaine Dupaix, que les hiéroglyphes de Palenque n'ont que peu ou point d'analogie avec les hiéroglyphes égyptiens, et qu'ils n'en ont pas davantage avec ceux du Mexique proprement dit. Il faut noter aussi que les hiéroglyphes des monuments de l'Egypte sont gravés en creux, c'est-à-dire qu'ils sont cernés par un trait creusé, et qu'ils ne dépassent pas en hauteur le niveau de la pierre même où ils sont sculptés, ce qui est la meilleure condition de durée; tandis que les hiéroglyphes de Palenque sont sculptés en relief plus ou moins saillant.

Ces figures sont rangées, soit par lignes horizontales, soit par lignes verticales, formant parfois entre elles des angles droits. On en peut conclure que la lecture s'en pourrait faire, soit verticalement, soit horizontalement. Dupaix observe que tous les profils de têtes humaines qui entrent dans la composition de ces hiéroglyphes sont tournés vers la gauche; ce qui porterait à croire, dit-il, que les lignes se lisaient de droite à gauche comme dans l'écriture hébraïque.

Il serait d'autant plus inutile de chercher le sens de ces hiéroglyphes que, comme nous l'avons dit, il n'y a point d'analogie entre eux et les hyéroglyphes du Mexique et de l'Egypte. Ceux que nous avons sous les yeux peuvent être des lois publiques, des maximes ou légendes, des annales constatant des faits importants; ils pourraient être aussi, selon le cas, des emblèmes ou signes symboliques de villes ou de provinces.

Un fait des plus singuliers se rattache au bas-relief hiéroglyphique représenté sur la planche XXXIX. Ce bas-relief est sculpté sur une dalle haute d'un pied et demi sur un pied de large, qui était encastrée dans la muraille, sur le palier de l'un des escaliers descendant aux souterrains du grand temple, et qui était en saillie d'environ six pouces. Dupaix l'ayant fait arracher avec grande peine, tant elle était solidement enchâssée, fut bien surpris de trouver que le revers de cette dalle offrait l'ébauche coloriée des objets exécutés en sculpture sur le dessus. Etait-ce là une précaution contre les destructions du temps ou l'instabilité des choses humaines? L'ordonnateur de ce temple célèbre aurait-il voulu que cette loi ou légende quelconque, gravée sur la pierre, passât, malgré toutes les vicissitudes des temps ou des circonstances, à la postérité? Avait-il voulu que si les siècles usaient la sculpture de la surface, si la main des hommes l'effaçait violemment, si le temple même s'écroulait ou était abattu, on retrouvât sur le revers de la dalle dont il s'agit la légende qui aurait disparu de sa surface? Certes, si cette conjecture est fondée, jamais peuple ne fut plus sage, et ne poussa plus loin la prévoyance pour l'avenir.

PLANCHE XLII, FIGURE 44.

La pierre circulaire de granit qui se voit ici, suivant Dupaix, était enchâssée dans la muraille, du côté sud, du massif inférieur du grand édifice. Sa dimension est de six pieds de diamètre et un pied d'épaisseur; elle est sans ornements et sans aucune sculpture. Elle aurait pu servir de table, ou d'autel sur lequel on aurait sacrifié. C'est l'opinion de Dupaix, qui ajoute cependant que cette sorte d'ornement se retrouve dans différentes parties du contour de l'édifice. Nous inclinerons à croire que ce fut en effet un simple ornement architectonique, et la place où cette pierre fut trouvée le prouve; car ce n'est pas après la destruction ou l'abandon de la ville de Palenque qu'on aurait pu imaginer d'incruster ces sortes de meules, fort pesantes, dans les murs extérieurs du temple.

PLANCHE XLIII, FIGURE 45.

Ce petit monument en pierre, d'une forme cylindrique, cannelé dans sa base, et demi-sphérique dans sa partie supérieure, a l'apparence d'un petit autel portatif; mais comme, au sommet, il se trouve une cavité circulaire propre à contenir du feu, Dupaix suppose que c'était une espèce de cassolette ou de *brasero*, dans lequel on brûlait des parfums pendant la célébration du culte. Sa circonférence est de quatre pieds et demi, et sa hauteur, d'un pied quatre pouces.

PLANCHE XLIV, FIGURE 46.

Le pont qui se voit ici est assez semblable, par sa construction, à ceux des peuples modernes, en ce qu'il est fait de pierres taillées carrément, et non de pierres informes comme dans les constructions dites cyclopéennes. Ce pont se trouve à peu de distance du grand temple; les pierres sont ajustées sans ciment, et par leur seule coupe. Il n'y a point de parapet. Sa longueur est de soixante pieds, sa largeur de quarante-cinq, et sa hauteur de douze pieds au-dessus de l'eau. Une chose singulière, c'est que l'ouverture qui donne passage à l'eau, carrée par le haut, va en s'élargissant d'une manière convexe, contrairement à nos arches de pont dont la forme est concave. Ce mode de construction est évidemment contraire à la solidité, et cependant les pierres sont si bien appareillées dans le monument dont il s'agit, qu'il s'est conservé à travers les siècles.

PLANCHE XLV, FIGURE 47.

A une lieue des ruines se trouve un monument consistant en une pierre granitique ayant la forme d'un grand pilastre. Son aspect est celui d'un *peulvan,* ou pierre fichée, comme il s'en trouve communément en Bretagne; mais avec la différence que celle-ci est taillée, et que les autres sont brutes. Ce pilastre, qui rappelle par sa disposition nos carcans ou piloris, a pu servir à un supplice quelconque. C'est l'opinion de Dupaix, et nous la partageons. Les deux bornes placées au bas du pilastre semblent venir à l'appui de cette conjecture.

PLANCHE XLVI, FIGURE 48.

Près de là se trouve un autre pont, que Dupaix et Domingo Juarros appellent aqueduc. Ce pont a en effet cent quatre-vingts pieds de profondeur; la voûte qui sert de conduit a six pieds de large sur douze pieds de haut, et la construction est des plus régulières et des plus solides. C'est ce qui fait que Domingo Juarros l'a attribuée à une colonie romaine, tant il était émerveillé de la beauté de cette œuvre antique. Il est plus naturel d'en faire honneur à l'ancienne population de Palenque, dont l'habileté dans l'art de construire éclate dans tous les monuments que nous venons d'examiner.

Je ne finirai pas sans exprimer de nouveau, au risque de tomber dans quelques redites, l'étonnement ou l'admiration que doivent causer les vestiges d'une si antique civilisation, au centre de cet hémisphère que le nôtre était habitué à considérer, depuis trois cents ans, comme sortant à peine de l'état sauvage. Une ville d'une immense longueur, capitale d'un peuple qui dut être nombreux et puissant, bâtie dans un climat fertile et dans une exposition des plus favorables, ornée d'édifices qui conservent encore, outre leur aspect original, un caractère de grandeur et de simplicité, une telle ville oubliée, ignorée depuis des siècles, achevant dans la solitude une destruction commencée par quelque grande catastrophe dont le souvenir est perdu, doit sans nul doute exciter un grand intérêt chez les peuples éclairés, chez les hommes amis de l'art en même temps que de la science historique. La sculpture, la plastique, des hiéroglyphes, preuve éloquente, bien que muette pour nous, d'une civilisation aussi avancée que celle de l'Egypte et de l'Asie, à l'époque où l'histoire se cache encore dans les ténèbres des temps antiques, ouvrent une vaste carrière aux conjectures. En considérant certaines analogies, certaines similitudes, on doit croire que l'ancien monde a communiqué avec celui que nous appelons le nouveau, ou tout au moins que ces deux mondes sont également anciens.

Plusieurs séries d'antiquités, étrangères l'une à l'autre, se font remarquer sur la surface de l'Amérique, principalement sur le sol mexicain. Palenque, Mitla, et quelques autres points de Guatemala et du Yucatan, sont indubitablement antérieurs aux autres contrées du Mexique par la civilisation; leurs monuments en font foi.

Bien qu'il ne soit guère possible de douter que les peuples anciens de l'Asie, sur-tout, aient en des rapports avec divers points de l'Amérique, nous ne pouvons savoir si les arts, à Palenque, furent le résultat de ces communications, ou s'ils furent un produit originaire du pays; mais, ainsi que je l'ai dit dans mon Introduction, notre surprise et notre intérêt doivent être les mêmes dans l'un ou l'autre cas, quoique puisés dans une série d'idées différentes.

Toutes les époques de l'art méritent d'être étudiées; néanmoins un intérêt plus vif s'attache avec raison aux époques les plus reculées. La curiosité y trouve un aliment de plus, et notre vénération pour le vieux genre humain s'augmente en reconnaissant, dans des peuples auxquels nous assignions déja un certain âge, les successeurs de peuples tombés dès long-temps dans la décrépitude, ou disparus de la surface du monde.

Le chev. Alexandre LENOIR.

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

RELATION
DES TROIS EXPÉDITIONS DU CAPITAINE DUPAIX,
ORDONNEES EN 1805, 1806, ET 1807,
POUR LA RECHERCHE DES ANTIQUITÉS DU PAYS,
NOTAMMENT

CELLES DE MITLA ET DE PALENQUE;

ACCOMPAGNÉE DES DESSINS DE CASTAÑEDA,
MEMBRE DES TROIS EXPÉDITIONS ET DESSINATEUR DU MUSÉE DE MEXICO,
ET D'UNE CARTE DU PAYS EXPLORÉ;

SUIVIE
D'UN PARALLÈLE DE CES MONUMENTS AVEC CEUX DE L'ÉGYPTE, DE L'INDOSTAN,
ET DU RESTE DE L'ANCIEN MONDE,

PAR
M. ALEXANDRE LENOIR,
CRÉATEUR DU MUSÉE DES MONUMENTS FRANÇAIS,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, DE CELLE DE LONDRES, ETC.;

D'UNE DISSERTATION SUR L'ORIGINE DE L'ANCIENNE POPULATION DES DEUX AMÉRIQUES
ET SUR LES DIVERSES ANTIQUITÉS DE CE CONTINENT,

PAR
M. WARDEN,
ANCIEN CONSUL-GÉNÉRAL DES ÉTATS-UNIS, CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, ET DE PLUSIEURS AUTRES SOCIÉTÉS SAVANTES;

AVEC UN DISCOURS PRÉLIMINAIRE

PAR
M. CHARLES FARCY,
DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, ET DE LA SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS DE PARIS;

ET DES NOTES EXPLICATIVES, ET AUTRES DOCUMENTS,

PAR
MM. BARADÈRE, DE S^T PRIEST,
ET PLUSIEURS VOYAGEURS QUI ONT PARCOURU L'AMÉRIQUE.

TOME I.

11me Livraison

A PARIS,
AU BUREAU DES ANTIQUITÉS MEXICAINES,
N° 7, RUE GUÉNÉGAUD.
IMPRIMERIE DE JULES DIDOT L'AINÉ, N° 4, BOULEVART D'ENFER.

1834

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

DEUXIÈME PARTIE.

RECHERCHES

SUR

LES ANTIQUITÉS DE L'AMÉRIQUE DU NORD ET DE L'AMÉRIQUE DU SUD,

ET SUR

LA POPULATION PRIMITIVE DE CES DEUX CONTINENTS,

PAR

M. WARDEN,

ANCIEN CONSUL-GÉNÉRAL DES ÉTATS-UNIS,
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE,
ET DE PLUSIEURS AUTRES SOCIÉTÉS SAVANTES.

PARIS,
IMPRIMERIE ET FONDERIE NORMALES DE JULES DIDOT L'AINÉ,
BOULEVART D'ENFER, N° 4.

1834.

INTRODUCTION
AUX
RECHERCHES SUR LES ANTIQUITÉS
DE L'AMÉRIQUE DU NORD ET DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

Avant l'arrivée des Européens dans la grande vallée de l'Ohio [1], les habitants vivaient principalement de la chasse et de la pêche; d'épaisses forêts dérobaient aux yeux les monuments d'antiquité américaine, et ce n'est qu'au fur et à mesure de la disparition des arbres qui les recouvraient, qu'on a pu se former une idée de leur étendue et de leur destination primitive. C'est là vraisemblablement ce qui avait empêché qu'ils ne fixassent l'attention de Joutel [2], de Tonti [3], de De Lasalle et du père Louis Hennepin [4]. Ce dernier, lors de son voyage dans les pays arrosés par le Mississipi et ses affluents, visita plus de deux cents tribus d'Indiens; et, bien qu'il parle de leur vénération pour les restes de leurs ancêtres, il ne dit rien de l'habitude où ils étaient de les ensevelir sous des tertres en terre; il ne dit pas un mot, non plus, de leurs fortifications.

Le docteur Douglas, un des premiers historiens des colonies anglaises en Amérique, n'eut pas connaissance de ces monuments; car, dans ses observations sur les nations aborigènes de ce continent, il prétend qu'on n'en peut suivre l'histoire au-delà de la découverte qui en fut faite par Colomb, en 1492 [5].

Le professeur suédois Kalm est peut-être le premier qui ait parlé des monuments de la vallée des États-Unis, dans la relation qu'il a publiée de son voyage au Canada, au mois d'août 1749. Suivant des renseignements que lui fournirent des missionnaires jésuites qui avaient long-temps résidé dans le pays, les Indiens ne connaissant l'usage ni de l'écriture, ni d'aucun caractère quelconque, ne pouvaient dire si d'autres nations avaient habité l'Amérique avant eux, ou si elle avait été visitée par quelque peuple antérieurement à l'arrivée de Colomb. Rien n'indiquait non plus que des missionnaires chrétiens fussent jamais venus parmi eux. « Les Indiens, dit ce savant voyageur, sont aussi ignorants des principes de l'architecture et des travaux manuels, que des sciences et de l'écriture. On cherche vainement dans leur pays ces villes bien bâties, ces palais, ces fortifications artificielles, ces tours, ces colonnes élevées, et les autres monuments du même genre que l'on rencontre dans l'ancien monde, et dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Ces sauvages ont pour habitations de misérables huttes d'écorce, exposées de tous côtés aux intempéries des saisons; toutes leurs connaissances en maçonnerie se bornent à placer en terre quelques blocs informes de rocher, qui leur servent de cheminée. L'histoire du pays ne remonte pas au-delà de sa découverte par les Européens, car tout ce qui s'y est passé avant cette époque appartient, à proprement parler, au domaine de la fable.

« Toutefois, dans ces derniers temps, ajoute Kalm, on a découvert des vestiges d'antiquités qui feraient croire que l'Amérique septentrionale a dû être autrefois peuplée d'habitants plus versés dans les sciences et plus civilisés que ne l'étaient ceux que les Européens trouvèrent en y abordant, ou que, du moins, il y fut envoyé, à une époque inconnue, une expédition militaire par quelque nation de l'ancien continent. Cette opinion me paraît, continue-t-il, confirmée par le fait suivant : Quelques années avant mon arrivée au Canada, le chevalier de Beauharnais, alors gouverneur-général, donna à M. de Vérandrière l'ordre de partir avec une expédition qui devait traverser l'Amérique jusqu'à la mer du Sud, pour déterminer la distance d'un de ces endroits à l'autre, et s'assurer s'il y aurait quelque avantage pour le Canada ou la Louisiane, à ouvrir une communication avec cet océan. L'expédition partit à cheval de Montréal, et, ayant pénétré bien

[1] Le premier établissement qui ait été formé sur les rivières de l'ouest, appelé *Upper settlement on the Ohio*, le fut par les Anglais, en 1760; et la colonisation du Kentucky ne date que de 1780. (*Imlay's Western territory*, pages 65, 67. *London*, 1792.)

[2] Journal historique du dernier voyage de De La Salle. Paris, 1713.

[3] Les dernières découvertes dans l'Amérique septentrionale, de De La Salle. Paris, 1697.

[4] Description de la Louisiane, etc. Paris, 1683.

[5] *Douglas's history of North America*. Tom. Ier, sect. 3. *Boston* (Nouvelle-Angleterre), 1755.

avant dans le pays et dépassé un grand nombre de tribus indiennes, arriva dans une vaste plaine non boisée, mais que recouvraient des herbages très élevés, et qu'elle mit plusieurs jours à parcourir. On remarquait en divers endroits la trace de sillons, et tout portait à croire qu'ils avaient été autrefois labourés et ensemencés [1]. On ignore d'où cela provient; car les plantations de maïs qui se trouvent aux environs des villes et des villages indiens, excèdent rarement cinq ou six arpents. Après s'être avancée à environ 900 milles français à l'ouest de Montréal, l'expédition arriva dans un lieu où jamais Français ni Européen n'avait pénétré. Elle trouva dans les bois, et au milieu d'une vaste plaine, de grands piliers de pierre se soutenant l'un l'autre. Ces piliers étaient formés d'un seul bloc, et paraissaient avoir été élevés par la main des hommes. On découvrit, dans d'autres endroits, des pierres semblables, placées les unes sur les autres comme pour former une muraille. Néanmoins, le pays environnant ne renfermait aucune espèce de pierre. On en fit l'examen le plus minutieux, sans pouvoir découvrir ni caractères, ni inscriptions. Enfin, on rencontra une grande pierre, semblable à celle des piliers, dans laquelle il y en avait une autre plus petite; sur les deux côtés de la première étaient gravés des caractères inconnus. Cette dernière pierre, d'un pied français de longueur, et de quatre à cinq pouces de largeur, fut détachée et portée au Canada, d'où elle a été envoyée en France, au ministre, comte de Maurepas; mais on ne sait ce qu'elle est devenue. »

Kalm ajoute que les Jésuites, qui examinèrent cette pierre, trouvèrent beaucoup d'analogie entre les caractères qui y étaient empreints et ceux qui, dans les différents ouvrages sur la Tartarie, portent le nom de *caractères tatares* [2].

Les naturels de cette contrée ne purent donner aux Français des renseignements satisfaisants sur ces ruines; il ne s'y rattachait pas même de tradition; tout ce qu'ils savaient, c'est que ces pierres étaient au même endroit depuis un temps immémorial. Ils apprirent de ces Indiens, et de ceux qui résident encore plus à l'ouest, que la mer du Sud n'était qu'à quelques journées de là, que les naturels allaient souvent trafiquer avec les Espagnols sur cette côte, et qu'ils se rendaient aussi sur la baie d'Hudson pour commercer avec les Anglais. Quelques uns de ces Indiens vivaient dans des huttes de terre; les uns étaient couverts de fourrures, d'autres allaient entièrement nus, et ils n'avaient, pour la plupart, jamais vu de Français [3].

« Malgré toutes mes recherches, dit Kalm, ce sont là les seuls vestiges d'antiquités canadiennes qui soient venus à ma connaissance. Dans la continuation de mon voyage, en 1756, j'aurai occasion de décrire deux autres monuments curieux [4].

Filson, dans son histoire du Kentucky, a fait connaître les restes de deux anciennes fortifications, garnies de fossés et de bastions, qui se trouvent aux environs de Lexington. L'une embrasse six acres de terrain et l'autre trois. Ces ouvrages sont maintenant couverts d'arbres qui, à en juger par le nombre de cercles que présentent leurs troncs, paraissent avoir au moins cent soixante ans [5].

Loskiel remarque, dans son histoire de la Mission des Frères unis, chez les Indiens de l'Amérique septentrionale, publiée en 1788, que d'après le témoignage authentique des Indiens les plus âgés, leurs guerres étaient jadis plus sanglantes et plus longues qu'elles ne le sont de nos jours; on dit même qu'il y en avait d'héréditaires. L'on voit encore les ruines de quelques unes de leurs villes, et les tertres qui se trouvent aux environs prouvent suffisamment qu'elles sont l'ouvrage des hommes. Ces tertres étaient creux et il y avait au sommet une ouverture par laquelle les Indiens descendaient leurs femmes et leurs enfants au premier bruit de l'approche de l'ennemi; les hommes, se plaçant ensuite sur les côtés, s'y défendaient avec le plus grand courage. Pour cela ils portaient une quantité prodigieuse de pierres et de troncs d'arbres au sommet de ces tertres, et les faisaient rouler sur les assaillants. Ces sortes de combats étaient ordinairement fort meurtriers, et les tués,

[1] Ces plaines couvertes d'herbages sont des *prairies* naturelles qu'on trouve sur divers points des États-Unis, principalement à l'ouest des monts Apalaches. Il n'y croît point d'arbres, mais de riches pâturages renfermant particulièrement le roseau (*miegia*) et la prêle (*equisetum*), qui viennent jusqu'à hauteur d'homme, et où se nourrissent d'innombrables troupeaux de bisons, qui ont promptement disparu après les premiers établissements des Français et des Anglais dans la vallée de l'Ohio. Dans plusieurs parties de ces grandes prairies, le sol est formé d'argile qui retient les eaux après les grandes pluies. Les sillons qui ont excité un si grand étonnement ne pourraient-ils pas avoir été tracés par la marche des bisons, comme on peut le remarquer en Europe sur les routes fréquentées par les bœufs, qui laissent réellement après eux des espèces de sillons?

[2] PETER-KALM. *Beschreibung der Reise die er nach dem Noerdlichen America*, etc. 3 Theil, Gottingen, 1764. Traduit en anglais par FOSTER, 2 vol. in-8°. Londres, 1772. (Voir pages 276—281 du tome II.)

[3] Cette expédition n'atteignit point le but principal qu'on se proposait, parceque les Français s'étant laissé entraîner dans une guerre que se faisaient alors les peuplades les plus reculées du continent, il en tomba plusieurs au pouvoir de l'ennemi; le reste fut obligé de retourner au Canada.

[4] Cette continuation n'a pas été publiée.

[5] *The discovery, settlement and present state of Kentucky*, p. 33. (Voir ci-après, au chap. II, la description des fortifications de l'état de Kentucky.)

de part et d'autre, étaient jetés pêle-mêle dans un grand trou et recouverts de terre. Ces tombeaux se voient encore sur plusieurs points, et l'on peut juger de leur antiquité par les anciens arbres qui y croissent.

Dans ses observations sur la Virginie, publiées en 1782, M. Jefferson attira l'attention des savants sur ce sujet, par les détails qu'il fournit sur les aborigènes de ce pays et sur l'ouverture d'une tombe située sur ses propriétés [1].

Les caractères et les figures remarqués sur un bloc de granit, dans le Massachusets, et dont M. Sewal, professeur de langues orientales à Cambridge, envoya la description à M. de Gibelin, en 1793, excitèrent de nouveau la curiosité des antiquaires [2].

En 1768, le capitaine Carver, lors de son voyage dans l'Amérique septentrionale [3], découvrit sur les bords du Mississipi, au-dessous du lac Pepin, un parapet de forme circulaire, de quatre pieds de haut, enfermant une enceinte d'un mille d'étendue, et qui pouvait contenir quatre à cinq mille hommes. « Cet ouvrage, dit-il, dont les côtés aboutissaient au fleuve, me parut aussi régulier que si Vauban lui-même eût présidé à sa construction. »

Le célèbre historien de l'Amérique, Robertson, a cherché à détruire par ses raisonnements l'idée de l'existence d'un peuple civilisé dans le Nouveau-Monde, en soutenant que les nations les plus civilisées de ce continent n'avaient aucune connaissance de plusieurs inventions simples, presque aussi anciennes que la société dans les autres parties du globe, et que l'on retrouve aux premières époques de la vie civile. « Il est manifeste par là, dit-il, que les tribus qui originairement ont passé en Amérique, sortaient de nations qui doivent avoir été aussi barbares que l'étaient leurs descendants quand ils ont été découverts par les Européens; car les arts de goût et de luxe peuvent bien décliner et périr par les secousses violentes, les révolutions et les désastres auxquels les nations sont exposées; mais les arts nécessaires à la vie ne peuvent pas se perdre chez un peuple qui les a une fois connus : ils ne sont sujets à aucune des vicissitudes des arts humains, et la pratique en subsiste aussi long-temps que la race même des hommes. Si l'usage du fer avait été connu des sauvages de l'Amérique ou de leurs ancêtres, s'ils avaient jamais employé une charrue, une navette ou une forge, l'utilité de ces inventions les aurait conservées, et il est impossible qu'elles eussent pu être oubliées ou abandonnées [4]. »

« Pour qu'une nation, dit Voltaire, soit rassemblée en corps de peuple, qu'elle soit puissante, aguerrie, savante, il est certain qu'il faut un temps prodigieux. Voyez l'Amérique : on n'y comptait que deux royaumes quand elle fut découverte, et encore, dans ces deux royaumes, on n'avait pas inventé l'art d'écrire. Tout le reste de ce vaste continent était partagé, et l'est encore, en petites sociétés à qui les arts sont inconnus. Toutes ces peuplades vivent sous des huttes; elles se vêtissent de peaux de bêtes dans les climats froids et vont presque nues dans les tempérés. Les unes se nourrissent de la chasse, les autres de racines qu'elles pétrissent : elles n'ont point recherché un autre genre de vie, parcequ'on ne desire point ce qu'on ne connaît pas. Leur industrie n'a pu aller au-delà de leurs besoins pressants [5]. »

Les renseignements fournis par Kalm et Carver fixèrent l'attention du professeur James Dunbar. « Le témoignage de ces voyageurs, dit-il, met hors de doute l'existence d'anciens peuples dont l'histoire ne fait aucune mention. On a trouvé sur les bords du Mississipi et sur plusieurs autres points du continent des ouvrages d'une haute antiquité, qui prouvent une haute connaissance de la science militaire, que ne sauraient avoir des tribus grossières et sauvages. On peut donc en conclure qu'il existe de grands vides dans les annales de bien des peuples, et que nous n'avons que des données fort imparfaites sur les vicissitudes des empires et sur celles des choses humaines [6]. »

Le capitaine Imlay, officier de l'armée américaine, durant la guerre de l'indépendance, et chargé depuis de l'arpentage des terres dans les établissements de l'ouest, prétend, dans sa description topographique du territoire occidental de l'Amérique du nord, publiée sous la forme de lettres datées de Kentucky [7], que les

[1] Voir ci-après la description des monuments situés près de la Grave-Creek, en Virginie.

[2] Voir ci-après la description détaillée de ce rocher, et le dessin qui y est joint.

[3] *Travels through the anterior parts of North America, in the years* 1766, 1767 *and* 1768. *By J. Carver, esq. in*-8°. *London*, 1779. Carver parcourut plus de 4,000 milles de pays où se trouvaient des Indiens, et visita douze nations différentes.

[4] Livre IV, traduction française.

[5] Tome Ier de l'*Essai sur les Mœurs, introduction;* pag. 13. Édition de P. Dupont, 1823.

[6] *Essays on the History of mankind, in rude and uncultivated ages, by James Dunbar, L. L. D. professor of philosophy in the King's college and university of Aberdeen; pag.* 185 *et* 186.*London*, in-8°, 1780.

[7] Édition de Londres, in-8°. Lettre Ire, 1792.

monuments de civilisation indienne décrits par Carver sont présentés sous un point de vue imaginaire. « Tout ce qui paraît être l'ouvrage de l'homme dans ces contrées, dit-il, porte l'empreinte de la barbarie; et toute comparaison faite entre les naturels et les animaux de l'Amérique et ceux de l'ancien continent, ne tend qu'à me confirmer dans l'opinion de ces gens sensés qui pensent que l'Amérique a été peuplée par des Scythes, qui s'y seraient rendus par le détroit du Kamtschatka. »

Feu le docteur Ezra Stiles, président du collège de Yale, dans le Connecticut, demanda, en 1786, au docteur Franklin ce qu'il pensait des fortifications qu'on venait de découvrir dans le Kentucky et près des bords du Muskingum. Franklin, sans prétendre préciser quels furent et l'origine et les auteurs de ces ouvrages, dit qu'il pouvait se faire qu'ils eussent été construits par Hernando de Soto lors de son expédition en Floride, en 1541, et que le plus grand avait pu servir de retraite aux Espagnols, et le plus petit à parquer les porcs pour les empêcher de tomber au pouvoir des Indiens.

L'hypothèse de cet homme célèbre a été depuis adoptée par un littérateur distingué, M. Noah Webster, qui se fonde sur la relation de l'expédition de Soto qui se trouve dans l'histoire des Florides de Roberts [1]. Nous n'établirons point ici une controverse sur cette opinion; nous ferons seulement observer que Soto, dans sa marche incertaine et irrégulière, traversa le Missisipi vers le 34° 10', et ne pénétra du côté du nord-est que jusqu'à la chaîne de montagnes de la Caroline du Sud. Or, comme on trouve des vestiges de ces anciennes fortifications jusqu'au lac Erié et dans les parties occidentales de l'état de New-York; que d'ailleurs Soto ne s'arrêta nulle part assez long-temps pour élever ces ouvrages, pour la construction desquels il manquait des instruments nécessaires; et qu'enfin, les Indiens ne cessèrent de le harceler durant sa marche, il n'eut ni le temps, ni les moyens de construire des retranchements solides.

En 1791, le naturaliste et voyageur Bartram fit connaître les monuments indiens de la partie méridionale des États-Unis, qui se trouvent principalement à l'est et à l'ouest de la Savannah et du Oakmulgee, dans le territoire compris entre ces deux rivières, entre la côte et les monts Cherokees et Apalaches, et enfin depuis la rivière de Saint-Jean jusqu'à la pointe de la presqu'île de Floride. « Les hauteurs pyramidales faites de main d'homme, les chaussées ou avenues qui conduisent de ces hauteurs aux lacs ou étangs artificiels, les terrasses spacieuses et carrées, les obélisques ou piliers de bois sont les seuls monuments, dit Bartram, qui m'aient paru faire honneur à l'intelligence et à la magnificence des Indiens. Les hauteurs et les massifs cubiques qui les avoisinent semblent avoir été construits, partie pour la décoration et l'agrément, partie pour quelque but d'utilité publique, puisqu'ils sont toujours situés de manière à commander la ville et les pays adjacents. Les terrasses carrées paraissent avoir été les fondements de forteresses, et peut-être les hauteurs pyramidales avaient-elles la double destination de tours pour défendre les villes et d'autels pour les sacrifices. La plate-forme enfoncée était probablement destinée aux mêmes usages qu'aujourd'hui chez les Indiens modernes : c'est-à-dire, pour y brûler et torturer les malheureux captifs condamnés à mort. Cette plate-forme est toujours entourée d'un ou deux bancs, placés l'un au-dessus de l'autre, qui servaient sans doute de sièges aux spectateurs de ces horribles scènes, et à ceux des jeux, des danses et des foires qui s'y tenaient. Depuis la rivière de Saint-Jean jusqu'à la pointe de la presqu'île de Floride on rencontre de ces hauteurs pyramidales avec de vastes avenues qui conduisent de la ville à un lac ou étang artificiel; et on ne peut s'empêcher d'y reconnaître des édifices publics et des monuments destinés à perpétuer le pouvoir et la grandeur de la nation qui habitait originairement ce pays. Les plus remarquables de ces monuments, tels que les hauteurs, chaussées et lacs artificiels, sont ceux que j'ai rencontrés, continue Bartram, sur le bord oriental de la rivière de Saint-Jean, à son entrée dans le lac Georges; ceux de la rive opposée, non loin du petit lac; un autre dans l'île de Decan, un peu au-dessous de Charlotte-Ville; un troisième dans une belle île située en dehors des caps du lac Georges et près du Mont-Royal; et enfin un quatrième très spacieux, qui s'élève sur la rive orientale du Musquito, près de la nouvelle Smyrne. » A Taensa et à la vieille ville d'Apalachuela, sur le bord occidental de la rivière de ce nom, Bartram remarqua d'autres vestiges de monuments étendus, de terrasses quadrangulaires et de plates-formes, presque aussi élevés que ceux qui se voient dans les plaines d'Oakmulgee; mais il n'en vit point de forme pyramidale ou cônique.

« Aucun de ces monuments, dit-il, ne porte le moindre indice des arts, des connaissances ou de l'architecture des Européens, ni d'autres peuples de l'ancien monde; et cependant ils paraissent appartenir à l'antiquité la

[1] Voir deux lettres de M. Noah Webster au Dr. Ezra Stiles, écrites de Philadelphie, les 22 octobre et 15 décembre 1787, dans l'*American Museum*, tome VI. Philadelphie, 1798.

plus reculée. Les Cherokees, qui étaient maîtres du pays où ils se trouvent, à l'arrivée des Européens, en ont été dépossédés depuis par les Muscoculges; et il y a toute apparence que, long-temps avant l'invasion des Cherokees, toute cette région était habitée par une seule nation en confédération, vivant sous les mêmes lois et ayant les mêmes mœurs et le même langage, mais tellement ancienne, que ni les Cherokees, ni les Creeks, ni la nation conquise, ne peuvent savoir ce qui a nécessité la construction de ces monuments [1]. »

Vers l'époque où le savant Bartram publiait ses voyages, les antiquités américaines attiraient l'attention de feu le docteur Barton de Philadelphie, qui donna une description et un plan de celles qui se trouvent sur les bords de l'Ohio et du Muskingum, dans une brochure de 176 pages in-8°. Il fit aussi connaître les tertres qu'on voit près du fort Panmure, sur le Mississipi, et qui sont de différentes grandeurs et de formes sphérique, octogone, carrée et oblongue. Le plus grand avait cent cinquante pieds de longueur sur cent de largeur, et trente-cinq de hauteur perpendiculaire. M. Boyd, de Lancaster (Pensylvanie), qui a fourni à M. Barton ces détails tirés du journal de ses voyages, assure que, lorsqu'il visita ces monuments, il croissait à leur sommet des arbres de plus de deux pieds de diamètre.

M. Andrew Ellicot, ingénieur du gouvernement des États-Unis, a découvert, en 1803, plusieurs tertres artificiels en terre qu'on voit dans l'établissement de Natchez, lequel, suivant lui, a dû être jadis bien peuplé. Ces tertres ou *tumuli* sont généralement carrés ou aplatis au sommet; et ce qui ferait croire à l'assertion de M. Ellicot, relativement à la population de ce district, c'est qu'on y trouve par-tout des débris de poteries indiennes; on en a recueilli des morceaux assez bien conservés, et sur lesquels on aperçoit distinctement les figures dont ils étaient ornés, mais il ne paraît pas que ces poteries aient jamais été vernies [2].

En 1803, le révérend J. M. Harris, membre de la société historique de Massachusetts, a donné, dans le « *Journal de sa tournée dans le territoire situé au N.-O. des monts Alleghany* [3], » une description particulière des murailles et des tertres de terre ronds et carrés, qui se trouvent sur le bord oriental du Muskingum, à un demi-mille de son confluent avec l'Ohio. M. Harris a aussi fourni des renseignements importants sur les autres ruines du même genre, éparses çà et là dans le pays.

« Les grands tertres, dit-il (page 147), et les murailles de terre, découverts dans différentes parties du pays de l'Ouest, ont excité l'étonnement de tous ceux qui les ont visités, ou qui en ont entendu parler. Quand, par qui, et dans quel but ont-ils été construits, ce sont des questions auxquelles les antiquaires les plus exercés ont vainement cherché à répondre. Les Indiens d'aujourd'hui ne conservent aucune tradition qui puisse mener à cette découverte; leur histoire se perd dans la nuit des temps. La régularité et la prodigieuse étendue de ces anciennes constructions sont une preuve certaine qu'elles ont été élevées par un peuple nombreux et versé dans l'art de la défense. Les gros arbres qui recouvrent ces terrains depuis si long-temps abandonnés, et qui ne le cèdent point en vétusté à ceux des forêts voisines, indiquent assez le laps de temps pendant lequel cette contrée est restée déserte et inculte, et font remonter à la plus haute antiquité l'origine de ces vénérables ouvrages. On ne peut parcourir vingt milles dans aucune direction, sans apercevoir quelque tertre, ou des débris de remparts. »

M. Harris remarque plus loin (page 159), que les tertres les plus petits de la grande plaine étaient remplis d'ossements irrégulièrement entassés, dans un état uniforme de décomposition, et paraissant y avoir été jetés à la suite d'une bataille meurtrière. Dans les grands tertres, au contraire, qui avoisinent les villes fortifiées, les ossements sont placés avec plus d'ordre, et ils ont dû appartenir à des personnes d'un certain âge et à des enfants; ils sont aussi plus ou moins bien conservés. Parmi ces individus, les uns semblent être morts des suites de l'âge et des maladies, et les autres ont peut-être été tués dans des escarmouches qui se sont livrées dans le voisinage, à des intervalles de plusieurs années.

Feu l'évêque de Virginie, Madison, dit, dans une lettre adressée par lui au docteur Barton, qu'après un examen particulier des ouvrages qui sont dans les basses terres, et sur les hauteurs qui avoisinent les rivières Kanhawa, Elk et Guyandot, il s'est convaincu qu'ils ne pouvaient avoir été destinés à servir de fortifications; et ce, par les raisons suivantes :

[1] *Travels through north and south Carolina, Georgia, east and west Florida, the Cherokee country*, etc., *by William Bartram;* part. IX, chap. VI. *London*, 1792. Il existe une traduction française de cet ouvrage, par M. Benoist, publiée à Paris en l'an VII, et dont nous avons fait usage.

[2] *The Journal of Andrew Ellicot, late Commissionner, etc.;* pag. 134, *in-4°. Philadelphia*, 1803.

[3] *The Journal of a tour into the territory N. O. of the Alleghany mountains, in* 1803. in-8°. *Boston*, 1805. On y voit un plan de Marietta et des ouvrages qui s'y trouvent.

« 1° Plusieurs d'entre eux ont un fossé en dedans de l'enceinte; et la terre élevée autour, qu'on suppose être le parapet, n'a pas la hauteur nécessaire à un ouvrage de défense, attendu qu'il s'élève rarement à plus de trois pieds au-dessus de la plaine. En admettant un quart pour l'affaissement, la hauteur n'a probablement pas excédé quatre ou cinq pieds. Le fossé n'a presque jamais plus de quatre pieds de largeur et deux de profondeur, ce qui peut faire juger de la hauteur primitive des bancs.

« 2° Dans la plupart de ces prétendues fortifications, et précisément en face de la porte, il y a un tertre d'un facile accès, de dix à vingt pieds de haut, et qui domine toute cette clôture. Élever une fortification et construire ensuite une citadelle ou tertre, à une distance de trois cents à quatre cents pieds, pour donner à l'ennemi la faculté de dominer sur le fort, est une chose aussi peu croyable de la part d'un Esquimaux, que de celle d'un Bonaparte.

« 3° Ces fortifications supposées sont souvent situées au pied d'une colline, du haut de laquelle on pourrait lancer des milliers de pierres, et détruire facilement les assiégés.

« 4° Dans celles qui sont éloignées d'une rivière ou d'une crique, on ne trouve point de traces certaines de l'existence d'un puits.

« 5° Ces ouvrages sont en trop grand nombre pour qu'on puisse les regarder comme des fortifications; car sur la Kenhawa, dans une étendue de quatre-vingts ou cent milles, et sur quelques uns des affluents de cette rivière, on fait rarement un mille sans en rencontrer plusieurs.

« 6° Enfin, ils occupent une trop vaste étendue. En effet, quelle nation indienne aurait pu avoir un assez grand nombre de combattants, pour défendre des retranchements qui couvraient de cinquante à cent acres? »

L'auteur conclut que les tertres sont des sépultures formées par les ossements et les terres qu'on y a apportées à diverses époques, et que les terrains enclos qui les avoisinent ont été le lieu d'habitation d'une famille et d'une longue suite de descendants [1].

Sans contester l'antiquité des ouvrages dont il est ici question, M. de Volney prétend qu'ils n'ont pu être élevés par des peuples civilisés. Voici ce que dit à ce sujet ce célèbre écrivain, dans ses Éclaircissements sur les Sauvages :

« La vérité est, en résultat, qu'ils n'ont ni moyens de transmission, ni monuments, pas même de vestiges d'une antiquité quelconque jusqu'à ce jour. L'on ne cite dans toute l'Amérique du Nord (le Mexique excepté), ni un édifice, ni un mur en pierre taillée ou sculptée, qui atteste les arts anciens. Tout se borne à des buttes de terre ou *tumuli*, servant de tombeaux à des guerriers, et à des lignes de circonvallation qui embrassent depuis un jusqu'à trente arpents de surface. J'ai vu, continue Volney, trois de ces lignes, l'une à Cincinnati et deux autres en Kentucky, sur la route de ce même lieu à Lexington, par George Town; ce sont tout simplement des crêtes de fossés, ayant au plus quatre ou cinq pieds d'élévation, sur huit à dix de base. La forme de leur enceinte est irrégulière, tantôt ovale, tantôt ronde, etc., et elle ne donne aucune idée de l'art militaire ou autre. Le plus grand de ces ouvrages, celui de Moskingon (Muskingum) est, à la vérité, carré, et a de plus grandes dimensions; mais, d'après le dessin et la description qu'en a donnés M. le docteur Barton, dans ses *Observations d'histoire naturelle* [2], l'on voit qu'il n'a ni bastions, ni tours, comme on l'avait dit, et qu'il a dû être un simple retranchement de défense, tel qu'Oldmixon et d'autres auteurs attestent que les Sauvages en pratiquaient à l'arrivée des Européens, lorsqu'ils avaient des demeures plus fixes et un équilibre plus égal de forces. Tous ces retranchements ont pu avoir la même cause, et tous ont pu être faits avec des houes et des paniers. Celui de Cincinnati m'a rappelé les *buttes* du désert de Syrie et de sa frontière; mais celles-ci sont infiniment plus fortes, ayant pour objet de supporter des tours. Il paraît que, dans la Tartarie russe et chinoise, l'on en rencontre beaucoup dont la taille a plus d'analogie [3]. »

M. Brackenridge, dans son Tableau de la Louisiane, publié en 1817 [4], fait observer « qu'on ne trouve dans les fortifications du pays de l'ouest aucune de ces marques qui caractérisent celles des Européens, depuis un temps immémorial. Elles consistent en de simples enceintes, sans angles, ni bastions, et souvent non entourées de fossés. L'emplacement est ordinairement tel que la convenance l'exige ou que le terrain le permet. A

[1] *American philosophical Transactions.* Vol. VI, n° 26.

[2] *Philadelphia*, 1787; in-8° (pag. 76).

[3] Volney; Tableau du climat et du sol des États-Unis; tome II, art. 5. Paris, in-4°, 1803.

[4] *Views of Louisiana.* Tome I, chap. X; in-12. *Baltimore.*

deux milles au-dessous de Pittsburg, sur une espèce de promontoire appelé Rocher de Mac-Kee, qui est presque inaccessible de trois côtés, on voit une fortification qui présente une seule ligne du côté de la terre. Ces ouvrages sont quelquefois, il est vrai, tracés avec régularité, dans la forme d'un parallélogramme, d'un demi-cercle ou d'un carré; mais le plus souvent, ils sont irréguliers. — En remontant le Missouri, je remarquai les ruines de plusieurs villages abandonnés depuis vingt à trente ans, et qui ressemblaient, sous beaucoup de rapports, à ceux de l'Ohio et du Mississipi. Je trouvai tous les anciens villages Arikaras et Mandans, entourés de palissades. Ces prétendues fortifications sont, à mon avis, les restes de villes et villages palissadés et n'ont point été élevées pour la défense. »

Dans ma description géographique et statistique des États-Unis, publiée en 1819 à Édimbourg, et en 1820 à Paris, l'on trouvera aux indications suivantes, dans l'édition française, des détails sur plusieurs monuments d'antiquité américaine [1].

Ces antiquités, excitant à cette époque l'attention générale aux États-Unis, fixèrent aussi celle de la législature de Massachusetts, qui autorisa l'établissement, à Boston, de la Société américaine des Antiquaires. Le but principal de cette Société est de rechercher tout ce qui a rapport aux antiquités naturelles, artificielles ou littéraires de l'Amérique, sans toutefois dédaigner celles des autres pays. Elle a publié un volume (in-8°) de ses travaux, sous le titre de *Archæologia americana,* en 1820. Il renferme des notions sur cet établissement, plusieurs communications qui ont été faites à la Société, et une description, accompagnée de planches, de plusieurs tertres anciens et de fortifications du pays à l'ouest, lesquelles ont été exécutées aux frais du Président, M. Caleb Atwater de Circleville, état de l'Ohio. Ce dernier, en sa qualité d'agent de la Société dans cet état, continue (dit-il, dans sa préface, page 5,) « à recevoir, par chaque courrier, des échantillons de minéraux, des dessins et des descriptions d'ouvrages anciens, enfin des objets précieux de curiosité naturelle ou d'antiquité du pays, qui abondent sur toute l'étendue de cette grande région secondaire. Ce n'est, à proprement parler, qu'un grand cimetière qui renferme les dépouilles des habitants des temps anciens. L'homme et ses ouvrages, les ossements du mammoth et d'animaux du tropique, le cassia et autres plantes des climats chauds y gisent confondus sous le même sol. J'ignore par quel bouleversement ils ont été ainsi ensevelis, à moins que ce ne soit par le déluge universel. »

MM. Yates et Moulton ont donné, dans la première partie du tome premier de leur Histoire de l'état de New-Yorck, publiée en 1824, un résumé intéressant des différentes hypothèses auxquelles l'origine des premiers habitants de l'Amérique a donné lieu.

Le grand ouvrage de M. le baron de Humboldt sur l'Amérique [2] renferme de savantes recherches sur l'origine des peuples de ce continent. Les crânes, dit-il, que renferment les *tumuli* des États-Unis, offrent un moyen presque sûr de reconnaître à quel degré la race d'hommes qui les a élevés diffère de la race d'Indiens qui habite aujourd'hui ces mêmes contrées. M. Mitchill croit que les squelettes des cavernes du Kentucky et du Ténessée ont appartenu à des Malays qui sont venus par l'Océan Pacifique, sur les côtes occidentales de l'Amérique et qui ont été détruits par les ancêtres des Indiens actuels, qui étaient de race tatare (mongole).

Quant aux *tumuli* et aux fortifications, le même savant suppose, avec M. de Witt Clinton, que ces monuments sont l'ouvrage des peuples Scandinaves qui, depuis le onzième jusqu'au quatorzième siècle, ont visité les côtes du Groenland, de Terre-Neuve ou le Vinland, de Drogeo, et une partie du continent septentrional. Si cette hypothèse était fondée, les crânes trouvés dans les *tumuli,* et dont M. Atwater possède un si grand nombre, devraient appartenir non à la race américaine, non aux races tatare, mongole et malaye, mais à la race vulgairement appelée caucasienne. La gravure de ces crânes, donnée dans les mémoires de la Société de Massachusetts, est trop imparfaite pour décider une question historique si digne d'occuper les ostéologues des deux continents. Il serait à desirer que les savants distingués dont s'honorent aujourd'hui les États-Unis, s'empressassent de faire passer en Europe les squelettes des *tumuli* et ceux des cavernes, pour les com-

[1] Tome III, pag. 574. Description d'un ancien fort indien nommé *Stone-fort,* qui se trouve dans l'état de Ténessée, et qui couvre un emplacement de 32 acres.
Tome IV, pag. 55. Élévations de terre ou tertres, *tumuli*, et fortifications de l'état de Kentucky.
Idem, pag. 137. Vestiges nombreux de fortifications anciennes, de levées de terre, *embankments*, et de tertres, dans l'état de l'Ohio.
Idem, pag. 414. Tertres de l'état d'Indiana.
Idem, pag. 465. Tertres et restes de fortifications de l'État d'Illinois.
Idem, pag. 556. Restes d'une ancienne fortification du territoire de Michigan.
Idem, pag. 612. Restes d'une fortification, qui prouve une grande connaissance de l'art militaire, dans l'état de Missouri.

[2] Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent, etc. Tome III, Ire partie; 1825.

parer entre eux, et avec les restes d'habitants actuels de race indigène et d'individus de race malaye, mongole (tatare) et caucasienne, que renferment les grandes collections de MM. Cuvier, Simmering et Blumenbach.

« Une idole découverte à Natchez, continue M. de Humboldt, a eté comparée avec raison, par M. Malte-Brun, aux images des *esprits célestes* que Pallas a rencontrées chez les peuples mongols[1]. Si les tribus qui habitaient des villes sur les bords du Missisipi sont sorties de ce même pays d'Aztlan qu'ont habité les Toltèques, les Chichimèques et les Atzèques, il faut admettre du moins, d'après l'inspection de leurs idoles et leurs essais de sculpture, qu'ils étaient beaucoup moins avancés dans les arts que les tribus mexicaines qui, sans dévier vers l'est, ont suivi la grande route des peuples du Nouveau-Monde, dirigée du nord au sud, des rives du Gila vers le lac de Nicaragua[2]. »

L'Amérique du sud, moins riche, peut-être, en monuments d'antiquité que l'Amérique du nord, ou moins connue par des motifs faciles à concevoir, ne nécessitera pas de notre part des travaux aussi étendus. Toutefois, les monuments du Pérou et de quelques autres parties du continent méridional sont dignes d'une grande attention, et nous nous en occuperons dans un chapitre spécial.

[1] *Pallas's travels;* volume II, édition angl.; et *Archæologia Americana*, pag. 211, où il est dit : « Cette idole est exactement semblable à celle que le professeur Pallas a découverte dans ses voyages à travers les parties méridionales de l'empire russe. »

[2] Note A du livre IX.

RECHERCHES

SUR

LES ANTIQUITÉS

DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION DES PRINCIPAUX MONUMENTS D'ANTIQUITÉ, SITUÉS DANS LE PAYS ARROSÉ PAR L'OHIO.

Depuis le bord méridional du lac Erié jusqu'au golfe du Mexique, et le long du Missouri jusqu'aux monts Rocky, on rencontre des vestiges d'ouvrages considérables et réguliers, qui portent l'empreinte d'une antiquité très reculée et qui, tous, semblent annoncer une origine commune.

Ces monuments, de formes et de grandeurs différentes, et les divers objets d'antiquité découverts jusqu'à ce jour, consistent : 1° en fortifications; 2° en tertres ou *tumuli;* 3° en murailles de terre parallèles; 4° en murailles souterraines de terre et de briques, et en objets enfouis à une profondeur considérable; 5° en ouvertures pratiquées dans la terre et appelées *puits;* 6° en rochers avec des inscriptions; 7° en *cromlecks* et *pierres branlantes;* 8° en idoles et vases; 9° en coquilles d'autres pays; 10° en momies.

Nous avons consacré une notice à une muraille basaltique souterraine, qu'on a cru d'abord être l'ouvrage des Indiens, et une autre à des médailles et divers objets nouvellement découverts, qui sont évidemment d'origine moderne.

FORTIFICATIONS.

Les restes de plusieurs de ces fortifications occupent une vaste étendue. Celle qui se trouve près de la ville de Chillicothe, dans l'état de l'Ohio, et qui couvre plus de cent acres de superficie, a une muraille en terre de vingt pieds d'épaisseur à sa base et de douze pieds de hauteur, et est entourée de tous côtés, excepté de celui de la rivière, d'un fossé ou tranchée large d'environ vingt pieds. Quelques unes des fortifications les plus considérables, situées sur les bords de la rivière, sont de forme rectangulaire et ont plus de sept cents pieds de long sur six cents de large. Il y en a dont l'étendue excède cinquante acres; d'autres, de forme circulaire et placées à quelque distance des rivières, ont rarement plus de cent cinquante pieds de diamètre.

Le fort carré, appelé *ville,* qu'on voit dans l'état de l'Ohio et qui embrasse une superficie de quarante acres, est ceint de murailles en terre, de six à dix pieds de hauteur et de vingt-cinq à trente-six pieds d'épaisseur à leur base. Une espèce de chemin couvert, aboutissant à la rivière, a environ trois cent soixante pieds de longueur.

On rencontre, à partir de l'embouchure du Cataragus-Creek dans le lac Erié, une ligne de fortifications qui se prolongent l'espace de cinquante milles vers le sud, et qui ne sont éloignées les unes des autres que de quatre à cinq milles.

Dans la partie occidentale de l'état de New-York, l'on voit encore les vestiges d'une ville défendue par des forts et dont l'emplacement paraît avoir embrassé plus de cinq cents acres.

L'ancienne fortification découverte par le capitaine Carver près du lac Pépin et du Missouri (par 43° 50' de latitude nord), a près d'un mille d'étendue. Elle est de forme circulaire et la surface comprise entre les parapets pourrait contenir cinq mille hommes. « Quoique ces ouvrages, dit Carver, aient été défigurés par le temps, on distingue néanmoins les angles, qui paraissent avoir été construits suivant les règles de l'art militaire et avec autant de régularité que si Vauban lui-même en eût tracé le plan. »

Tous les ouvrages de ce genre qui se trouvent au nord-ouest de l'Ohio, offrent des parapets élevés, des

fossés plus profonds, et plusieurs indices qui prouvent quelques connaissances de l'art militaire. Des personnes versées dans cet art les considèrent comme de véritables places de guerre; toutefois, parmi ces ouvrages, il en est qui paraissent n'avoir été élevés ni pour l'attaque, ni pour la défense, à en juger par leur étendue, par la stérilité du sol voisin et le manque d'eau aux environs.

Il est à remarquer que les portes ou entrées de ces ouvrages, comme celles des pyramides du Mexique, sont toutes pratiquées du côté du levant.

TUMULI, TERTRES OU ÉLÉVATIONS EN TERRE ET EN PIERRE.

Ces tertres, qui diffèrent entre eux par la hauteur et la largeur, sont généralement de dimensions plus considérables dans la partie méridionale des États-Unis.

Vers le nord ils ont dix à douze pieds de diamètre à leur base, et quatre à cinq pieds de hauteur. Au sud, ils ont une élévation de quatre-vingts à quatre-vingt-dix pieds et couvrent une surface de plusieurs arpents.

Sur la Kahokia (sur les bords de laquelle on remarque les emplacements de deux villes, à cinquante milles de distance l'une de l'autre), il existe, presque vis-à-vis de Saint-Louis, des *tumuli*, dont l'un a deux mille quatre cents pieds de circonférence à sa base et cent pieds de hauteur[1].

La terre qui a servi à construire ces sortes d'ouvrages a été évidemment tirée de la plaine voisine.

Les *tumuli* en pierre, qui se trouvent sur plusieurs points, ressemblent aux *tumuli* en terre, mais sont moins grands. Ils sont de forme cônique et composés de petites pierres qui ne laissent apercevoir aucune trace des moyens employés pour leur construction.

« Ces ouvrages, dit M. Brackenridge dans son Tableau de la Louisiane, se rencontrent, ainsi que les fortifications, au confluent de toutes les rivières et le long du Mississipi, dans les positions les plus favorables à l'emplacement des villes et dans les terrains les plus fertiles. Le nombre en excède peut-être trois mille, et les plus petits n'ont pas moins de vingt pieds de hauteur sur cent pieds de diamètre à leur base. »

Depuis quelques années, on a ouvert plusieurs de ces tertres et on y a trouvé une quantité de squelettes qui, pour la plupart, ne ressemblent point à ceux des Indiens d'aujourd'hui. Ceux-ci sont en général, grands, minces et bien faits; les autres, au contraire, paraissent avoir été petits et trapus; leur taille excède rarement cinq pieds anglais; on en a trouvé néanmoins qui en avaient six. Ils avaient le front bas, la figure large et mal faite, les yeux grands, le menton large et les jambes courtes et grosses.

Dans l'état d'Indiana il y a beaucoup de tertres qui n'ont que deux ou trois pieds d'élévation. Les arbres qui y croissent, étant très petits, indiquent que leur origine ne remonte pas à plus d'un siècle. Les ossements qu'ils renferment sont capables de soutenir leur propre poids et d'être transportés d'un lieu à un autre, tandis que ceux des grands tertres se décomposent si facilement, qu'au moindre contact ils tombent en poussière.

On a aussi découvert sur les bords du Noyer-Creek, affluent du Mississipi, et sur ceux du Buffalo-Creek et de la rivière des Osages, des ouvrages en pierre qui diffèrent des anciennes fortifications et des tertres, et attestent une civilisation plus avancée de la part des peuples qui les ont construits, que celle des Indiens qui ont exécuté ces derniers.

On vient de découvrir, sur les bords du Merrimack, un ancien cimetière dont les tombeaux n'ont guère plus de cinquante pouces de longueur, ce qui avait d'abord fait croire que le pays environnant avait été jadis habité par une race de pygmées. Toutefois, après bien des conjectures à ce sujet, on est parvenu à expliquer ce phénomène : on a trouvé un squelette bien conservé, qui avait les os des jambes repliés contre les cuisses.

M. le docteur Grayson, médecin distingué des États-Unis, actuellement à Paris, qui a examiné ces tombeaux avec le docteur Walker, en 1818, m'assure : « qu'ils en ont mesuré un grand nombre qui n'ont pas plus de vingt-trois pouces de longueur; d'autres ont vingt-sept pouces, et aucun n'excède quatre pieds deux ou trois pouces. Les dents bien conservées montrent que ce sont les restes de personnes adultes, dont les sque-

[1] Ce *tumulus* a la même dimension que la pyramide d'Asychis, roi d'Égypte. Ce prince, voulant surpasser tous les rois qui avaient gouverné l'Égypte avant lui, laissa pour monument une pyramide de briques, avec cette inscription gravée sur une pierre : « Ne me méprise pas, en me « comparant aux pyramides de pierre : je suis autant au-dessus d'elles que Jupiter est au-dessus des autres Dieux ; car j'ai été bâtie de briques faites « du limon tiré du fond du lac. » HÉRODOTE, liv II, chap. CXXXV; traduction de Larcher.

lettes, quoique décomposés, se trouvent dans leur position naturelle. » Le docteur Grayson est convaincu que c'est une race d'êtres différents de tous ceux qui existent aujourd'hui. Les tombeaux sont situés dans un bois, sur la côte méridionale de la rivière Merrimack, à quinze milles de Saint-Louis. On les trouve sur des amas de terrains élevés d'environ trois pieds au-dessus de la surface du sol; ils sont formés de pierres plates qui environnent le cadavre, dont la tête est tournée vers l'est. Le terrain est couvert de gros arbres, dont les racines percent ces tombeaux, et fournissent une preuve de leur antiquité [1].

L'évêque Madison pense que les Indiens étant dans l'habitude de célébrer tous les ans, avec solennité, les funérailles de leurs compatriotes, de réunir dans un seul lieu tous les ossements de leurs morts, et de renfermer avec les corps les objets les plus précieux qui ont appartenu aux défunts, ce fait doit suffisamment expliquer la découverte de ces tombeaux et des tertres du voisinage [2].

On a trouvé dans plusieurs de ces tertres des urnes qui renfermaient les cendres des morts. Il paraît hors de doute que les corps étaient brûlés avant d'être placés sous ces *tumuli*. Les charbons trouvés au centre et à la base, et les empreintes de feu qu'il est facile de remarquer sur les pierres qu'ils contiennent, sembleraient du moins le prouver.

On a invariablement rencontré dans tous ces tertres, et aux environs, des débris de poterie. Ceux qu'on a recueillis vers le Nord et sur les bords du lac Erié, sont, en général, grossiers et mal faits; tandis que les fragments qu'on extrait de ces tombeaux, le long de l'Ohio, sont bien travaillés et bien polis. On doit observer que les Indiens se servaient de la même espèce de poterie, à l'arrivée des Européens; et Filson [3], un des premiers écrivains qui aient fait connaître les fortifications des environs de Lexington, a eu tort de dire qu'on y a déterré, en labourant, des fragments de poterie travaillés d'une manière dont les Indiens n'avaient aucune connaissance.

Les premiers colons européens trouvèrent chez les Indiens de tout ce pays, du sud au nord, des vases faits d'une terre argileuse qui renfermait quelquefois du quartz.

Lescarbot s'exprime ainsi : « Au pays de Labeur, comme des Armouchiquois, et plus outre infiniment, les hommes font de la poterie de terre en façon de bonnets de nuit, dans quoi ils font cuire leurs viandes, chair, poisson, fèves, blé, courges, etc. [4] »

On a aussi trouvé, dans presque tous les *tumuli*, des haches [5] et des pilons en pierre, des coquilles, des lames de mica qui ont dû servir de miroirs, du minerai de fer, des morceaux d'ocre rouge et de horneblende ou amphibole, des pyrites qu'on a pris pour des boulets de canon, des testacées et des vases de terre.

A Marietta, on a découvert dans des tertres, un tuyau de cuivre, plusieurs plaques du même métal, recouvertes d'une plaque d'argent, et quelques petites pièces d'argent. On a retiré d'un de ceux de Circleville, une plaque de fer oxidé, et de celui du fort de Portsmouth, dans l'état de l'Ohio, une quantité de fer, d'outils et de fusils, que les Français y avaient probablement enfouis, après la perte du fort Duquesne.

On trouva à Stone-Fort un sabre qui diffère, dit-on, par la forme, de toutes les armes de cette espèce, dont on se soit servi depuis l'arrivée des Européens.

Les tertres situés près de Cincinnati renfermaient des chapelets, dont les grains étaient passés dans un fil de lin. Dans d'autres, on a découvert des ornements de cuivre, des pointes du même métal pour armer les flèches, des médailles aussi en cuivre, et des plaques d'argent bien conservées.

Les petits chaudrons de cuivre déterrés près du lac Erié, y ont été évidemment laissés par des Français ou d'autres Européens.

On a prétendu avoir vu des ornements en or dans quelques *tumuli*; mais cette assertion ne s'est pas confirmée.

On a trouvé à Marietta, des têtes de pipe en cuivre mal battu; à Chillicothe, dans un tertre en pierre, un bracelet de même métal [6], des dards pour armer les flèches, aussi en cuivre, de cinq à six pouces de longueur,

1 *M. Schoolcraft's View of the lead mines of Missouri, etc., pag.* 284. *New-Yorck*, 1819.

2 *American philosophical Transactions of Philadelphia*, volume VI.

3 Dans son ouvrage intitulé : *Discovery, settlement, etc., of Kentucky*, ou Découverte, établissement et état actuel du Kentucky; pag. 97 et 98.

4 La nouvelle France, édition de 1609. Paris, liv. III, chap. XVII.

5 Semblables à celles que les Indiens emploient encore aujourd'hui aux usages domestiques, ou comme armes défensives. Le *tomahawak* américain sert aussi de pipe à fumer.

6 C'est un ornement grossier, ressemblant à l'anneau d'une chaine ordinaire, et dont les deux extrémités étaient passées l'une dans l'autre.

et des médailles rondes du même métal, qui avaient plusieurs pouces de diamètre, étaient très minces et en assez mauvais état. Il est probable que ces objets en métal ont été cachés dans ces tertres par les Européens ou par les Indiens qui les avaient obtenus d'eux; car il n'existe nulle part d'indices que les naturels de l'Amérique septentrionale se soient jamais servis d'ustensiles en fer, et encore moins en cuivre ou en airain, avant l'arrivée des Européens [1].

Il est vrai que les Indiens d'aujourd'hui savent travailler le cuivre; mais ils se servent, à cet effet, de marteaux et d'autres instruments de fer qu'ils se sont procurés des Européens. Ceux qui habitent les bords de la rivière Ontonagan du lac supérieur, montrèrent au voyageur Henry un bloc de cuivre de vingt livres pesant, dont ils faisaient des cuillers et des bracelets [2]. Les Indiens des bords de l'Illinois y ont aussi trouvé des masses détachées de ce métal, qu'ils emploient aux mêmes usages [3].

Les seules fortifications ou tertres qui se trouvent à l'est de la chaîne des monts Alleghany, sont situés sur les bords du Chenango, dans l'état de New-Yorck; mais plus au nord-est, il existe un monument remarquable, qui mérite de fixer l'attention; c'est une élévation de cinquante pieds de hauteur perpendiculaire, et de six cents de circonférence, qui est située au milieu d'une vaste plaine, à environ neuf cent soixante-huit pieds de la rive occidentale du Kennebeck, et à trente-cinq milles au-dessus de l'embouchure de cette rivière. Elle se compose d'un mélange de pierres, de terre et de sable, et elle est en partie couverte de broussailles. Le sommet présente une surface plate, d'environ vingt pieds de diamètre, pavée en dalles polies, semblables pour la couleur et la dureté à celles qu'on rencontre sur le bord de la rivière. On infère de ce qu'il n'y a pas de pierres dans le voisinage immédiat de ce monument, qu'il a été construit de main d'homme [4].

FORTIFICATIONS DE L'ÉTAT DE NEW-YORK.

On voit dans le district de Pompey, comté d'Onondaga, dans la partie la plus élevée de l'état, les restes d'une grande ville qui a dû occuper une superficie de cinq cents acres. Du côté de l'est, il existe une descente perpendiculaire d'environ cent pieds, dans un ravin au fond duquel coule un ruisseau; et du côté septentrional il y en a une autre semblable. A un mille à l'est, se trouve un cimetière qui comprend trois ou quatre acres, et à l'extrémité occidentale il y en a un autre. Trois vieux forts circulaires, qui s'élèvent à huit milles de distance l'un de l'autre, forment un triangle qui embrasse la ville. L'un est situé à un mille au sud du village de Jamesville, et les deux autres sont au nord-est et au sud-est de Pompey. Un frêne (*fraxinus americana. L.*) qui croissait dans ces fortifications ayant été abattu, on reconnut par le nombre de ses cercles concentriques qu'il devait avoir quatre-vingt-treize ans; et un pin blanc (*pinus strobus. L.*) de huit pieds et demi de circonférence, sortant d'un amas de cendres qui avait été autrefois le site d'une vaste maison, paraissait avoir au moins cent trente ans.

Dans le district de Camillus, même comté, à quatre milles de la rivière de Seneca, à trente milles du lac Ontario, et à dix-huit de Salina, l'on remarque deux anciens forts sur les terres du juge Monroe. L'un, situé sur une haute colline, occupe une surface d'environ trois acres et est entouré d'un fossé. La forme en est elliptique; il a une porte du côté de l'est, et une autre de celui de l'ouest qui conduit à une source, à soixante pieds du fort. Le fossé en était profond, et le mur oriental avait dix pieds de haut. Au centre, se trouvait une grosse pierre de forme irrégulière, que deux hommes pouvaient à peine lever. M. Monroe dit qu'elle offrait des caractères inconnus parfaitement dessinés; mais, lorsque M. Clinton visita l'endroit, cette pierre avait disparu. L'on voyait sur l'un des murs, le tronc d'un chêne noir qui devait avoir une centaine d'années. Le second fort, de moitié moins étendu, est construit sur un terrain moins élevé, à un demi-mille

[1] *British empire in America* (2e édition), tome I, page 22. *London*, 1741.

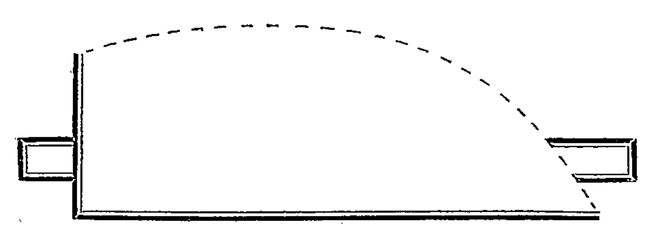
[2] *Henry's travels*, pag. 195. *New-York*, 1809.

[3] Selon les historiens de la Louisiane, Hiberville, pour former un établissement dans le pays des Sioux et prendre possession d'une mine de cuivre qu'on y avait découverte, fit partir un détachement de vingt hommes sous les ordres de Lesueur qui, ayant remonté le Mississipi, entra dans la rivière de Saint-Pierre, et, après y avoir fait 40 lieues, trouva sur la gauche un affluent qu'il nomma la *Rivière-Verte*, à cause de la couleur de la terre qui tombe de la mine. C'était vers la fin de septembre, et les glaçons l'empêchèrent de remonter plus d'une lieue; il y fit une estacade pour passer l'hiver. La chair de bison, coupée en pièces et séchée à l'air, était la seule nourriture de ce détachement. Au mois d'avril on visita la mine de cuivre, située à la distance de trois quarts de lieue, au pied d'une montagne qui paraît entièrement composée de ce minerai. En vingt-deux jours on en tira plus de trois cents quintaux, dont quatre milliers pesant furent envoyés en France.

[4] *Collections of the Massachusett's historical society, for the year* 1795; *Boston*, pag. 104.

de distance. On a trouvé, dans ces deux forts, de nombreux fragments de briques, de poteries et de testacées fossiles.

Un autre fort subsiste encore au centre du village d'Oxford, qui est bâti sur la rive du Chenango; il s'élève à l'extrémité sud-ouest d'une petite éminence qui borde la rivière l'espace de trois cents pieds. Ce fort occupait trois quarts d'arpent et s'étendait en ligne droite le long de la rivière, dont les bords étaient presque perpendiculaires en cet endroit. Il avait cette forme :



Au nord et au sud, aux endroits indiqués comme les portes, il y avait deux espaces d'environ dix pieds chaque, où la terre n'avait pas été ouverte, et qui devaient servir d'entrées. La ligne courbe représente un fossé régulièrement creusé; et quoique l'emplacement qu'occupe ce fort fût, à l'époque de la formation des premiers établissements, aussi couvert d'arbres que le reste de la forêt voisine, on pouvait cependant distinguer facilement la direction des ouvrages. La hauteur, du fond du fossé au haut du mur, était presque partout de quatre pieds. On y abattit un pin de cinquante à soixante pieds d'élévation, et après qu'on l'eut coupé en deux, on compta cent quatre-vingt-quinze cercles concentriques, outre plusieurs qu'il fut impossible d'énumérer à cause de la pourriture du tronc. Cet arbre pouvait avoir de trois cents à quatre cents ans; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il en avait plus de deux cents. On rencontre, dans l'enceinte de ce fort, de nombreux fragments de poterie grossièrement ornés.

Les fortifications les plus orientales de cette contrée sont à dix-huit milles à l'est de Manlius-Square, à l'exception toutefois de celles d'Oxford, dont nous avons déja parlé. On en a rencontré au nord jusqu'à Sandy-Creek, à quatorze milles de Sacket-Harbour. Près de ce dernier, il y en a une qui couvre une surface de cinquante acres et renferme beaucoup de débris de poterie. Du côté de l'ouest les fortifications sont en grand nombre; il y en a d'une très grande étendue à Onondaga, une autre à Scipio, deux à Auburn, trois près de Canandaigua, et plusieurs autres entre les lacs Seneca et Cayuga.

On a reconnu dans le district de Ridgway, comté de Genesée, l'emplacement de plusieurs anciens forts et cimetières. Un de ces derniers, découvert en 1817, renferme des ossements d'une longueur et d'une grosseur plus qu'ordinaires. Le tronc d'un châtaignier, de quatre pieds de diamètre, et dont la cime et les branches étaient tombées en poussière par suite de vétusté, y gisait à la surface du sol. Les ossements étaient placés pêle-mêle, et il est probable qu'ils y avaient été jetés à la suite d'une bataille. Dans le voisinage s'élevait un fort, au milieu d'un marais qui était probablement couvert d'eau à l'époque de sa construction [1]. La plupart des anciennes fortifications situées à l'ouest de la rivière de Genesée, ont été décrites par feu le révérend Samuel Kirkland, durant sa mission dans ce pays, en 1788. Un de ces forts s'élevait dans un terrain bas, non loin d'un village indien maintenant abandonné, et près de la jonction d'une crique (probablement l'Allen's-Creek) avec la Genesée, à huit milles au nord de l'ancien village indien de Kanawageas, et à cinq milles au nord de la Source Magique; il couvrait environ six acres. Le fossé qui l'entourait de trois côtés avait huit pieds de largeur et, dans quelques endroits, six pieds de profondeur; du quatrième côté, défendu par un parapet élevé, on communiquait avec un ruisseau par un chemin couvert; les traces de six portes étaient encore visibles. Plusieurs des arbres qui ont pris racine sur le parapet et dans le fossé paraissent avoir au-delà de deux cents ans.

A environ un demi-mille au midi de ce fort, M. Kirkland en a vu un autre de moindre dimension, construit sur un terrain plus élevé, mais avec un fossé plus profond.

Ce missionnaire décrit ensuite deux autres villes fortifiées, contenant, l'une huit acres, l'autre quatre, situées à six milles d'un lieu appelé Joaika ou Racoon, sur la rivière du Tanawande, à environ vingt-six milles de Kanawageas. Cet emplacement était appelé par les Senecas : *Tegataineaaghjve*, ce qui signifie : « Ville

[1] Ces détails sont extraits d'un excellent mémoire sur les antiquités des parties occidentales de l'État de New-Yorck, par le gouverneur De Witt Clinton LL. D. Le mémoire se trouve, tome II, Ire partie des *Transactions of the literary and philosophical society of New-Yorck*, 1825.

avec un fort à chaque extrémité. » Le fossé du plus petit de ces forts avait environ cinq à six pieds de profondeur, et près d'un tiers de la circonférence était défendu par un haut parapet et un petit ruisseau.

Non loin du fort septentrional, il y avait une tombe exhaussée d'environ six pieds au-dessus du sol, ayant de vingt à trente pieds de diamètre, et renfermant beaucoup d'ossements humains.

M. Kirkland a vu encore les restes d'une ancienne ville fortifiée, sur les bords du Tanawande-Creek, et ceux d'une autre sur un affluent de la Delaware.

A en juger par la grosseur et la vieillesse des arbres qui croissent sur les parapets et dans les fossés, il pense que ces ouvrages pouvaient avoir un millier d'années [1].

On trouve de pareilles fortifications, dont quelques unes occupent une étendue de cinq acres, au sud du lac Érié, depuis Cataragus-Creek jusqu'à la frontière de Pensylvanie, dans une distance de cinquante milles. Quelques unes sont éloignées entre elles de deux à quatre milles; d'autres, seulement d'un demi-mille.

ANCIENNES FORTIFICATIONS DANS LA PENSYLVANIE OCCIDENTALE.

Ces fortifications, situées à quatre milles de Meadville, sont en grande partie sur la côte orientale du French-Creek. Les moins étendues couvrent un demi-acre; les plus grandes six ou sept; les autres sont d'une grandeur intermédiaire. Une d'elles s'élève sur une hauteur, à un mille environ de la rivière. Il y en a deux autres moins considérables sur la rive occidentale du French-Creek, à un demi-mille de distance; elles consistent en une chaussée en terre, qui n'a maintenant que deux pieds de haut et trois ou quatre de large, et qui a dû évidemment avoir un fossé extérieur.

Près de ces ouvrages, du côté oriental de la rivière, il existait un *tumulus* qui a pu avoir huit pieds de haut [2].

AUTRES MONUMENTS SITUÉS DANS LA PENSYLVANIE CENTRALE.

Le major Adlum, qui a exercé long-temps les fonctions d'ingénieur sur la Susquehannah, a donné une description de plusieurs ouvrages qu'il a explorés de 1792 à 1800, quand le pays était encore un désert.

1° A l'est de Loyalsock-Creek, sur la rive septentrionale du bras ouest de la Susquehannah, est un fort ou enceinte de forme elliptique, de quatre-vingts verges de long, soixante de large, avec fossé en dehors, parapet intérieur, et passage au sud conduisant au fleuve.

2° A un mille du bord septentrional de Pine-Creek, aussi sur le bras ouest de la Susquehannah, restes d'une ville entourée par un fossé semi-circulaire à l'extérieur, avec parapet intérieur en ligne droite, d'un côté, dans une longueur de deux cents verges, et de l'autre, en ligne courbe.

3° A quarante verges de la rivière Tioga, sur le sommet d'une colline, juste à l'alignement de New-Yorck, fort de forme carrée longue, de quatre-vingts verges en longueur, soixante de largeur, avec fossé et parapet de deux pieds de haut. Dans l'intérieur, plusieurs trous circulaires, ou fondations d'édifices.

4° Dans les grands terrains plats, sur les bords de la rivière Tioga, une ville de forme circulaire.

5° Sur la Shawani, près Wilkesbarre, débris de la ville de Shawani, ou peut-être des ruines plus récentes.

6° A la bifurcation de Black-Lick et du Conemaugh, un môle carré de deux acres.

7° Sur la branche occidentale de la Susquehannah, près Milton, un *mound* en pierres, de trente pieds carrés sur huit pieds de hauteur, couvert de terre et d'arbres.

8° Sur le côté nord du mont Nittany, dans le sentier conduisant au Nid de l'Aigle chauve, un *mound* en pierres, de forme circulaire, de sept à huit pieds.

9° Sur le Broad, entre Reading et Sunbury, un autre tertre semblable.

MONUMENTS SITUÉS SUR LES BORDS DE LA GRAVE-CREEK, EN VIRGINIE.

Ces monuments se trouvent dans une petite plaine de deux milles carrés, appelée Grave-Creek-Flat, à un quart de mille de l'Ohio, entre ses deux affluents, la petite Grave-Creek et la grande Grave-Creek.

[1] *Archæologia Americana*, pag. 309. — [2] *Antiquities and curiosities of Western Pensylvania, by the Rev. Timothy Alden.*

Le *Grand Tombeau* (Big-Grave), ainsi qu'il est appelé, s'élève à égale distance de ces deux cours d'eau; il a environ neuf cents pieds de circonférence à sa base, quatre-vingt-dix de hauteur, et quarante-cinq de diamètre au sommet; le centre est creusé en forme d'amphithéâtre, et le rebord a de sept à huit pieds d'épaisseur. M. Tomlinson, propriétaire du terrain sur lequel il est situé, y a fait pratiquer une ouverture, et on y a trouvé plusieurs milliers de squelettes humains [1]. On voit croître sur le faîte un chêne de trois pieds de diamètre, et sur le côté un autre plus grand encore.

On rencontre, dans la même plaine, plusieurs petits tertres, dans l'un desquels on a trouvé, il y a environ vingt-cinq ans, soixante grains de cuivre couverts de vert de gris, dont dix ont été envoyés au musée de Philadelphie; ils étaient de grosseur inégale et étaient faits d'un fil de cuivre pur, auquel il semblerait qu'on avait donné la forme de grain, à l'aide du marteau.

Selon M. Harris, la ville de Tomlinson occupe l'emplacement d'un des forts carrés. On y trouve neuf tertres dans l'espace d'un mille; le plus remarquable a douze pieds d'élévation et est environné d'un fossé et d'un parapet de cinq pieds de haut. En creusant les fondations d'une écurie, près d'un de ces tertres, on a trouvé divers outils curieux en pierre, une espèce de pilon, des grains de cuivre de forme ovale, etc. Un autre tertre, situé dans le jardin du colonel Briggs, sous lequel il a fait creuser une glacière, renfermait une quantité considérable d'ossements humains, des outils en pierre, et une espèce de cachet ovale, également en pierre, d'environ deux pouces de longueur, portant une figure en relief semblable à un point d'admiration, et entourée d'un double rebord aussi en relief. Cette pierre remarquable, qui ressemble, dit-on, à celle dont les Mexicains (descendants des Espagnols) se servaient pour marquer leurs chevaux, se trouve dans le cabinet de curiosités de M. Turell, à Boston.

OBSERVATIONS DE M. JEFFERSON, SUR UN TERTRE EXISTANT SUR SES PROPRIÉTÉS.

« Comme j'avais une de ces tombes dans mon voisinage, dit M. Jefferson, je voulus vérifier moi-même celle des opinions qui serait conforme à la vérité. Je me déterminai à la faire découvrir tout entière et à l'examiner à fond. Cette tombe était située sur les terres basses de la Rivannah, à deux milles environ du principal affluent de cette rivière, et vis-à-vis d'une colline où il y avait eu un village indien. Elle était de forme sphéroïdale, avait environ quarante pieds de diamètre à sa base, et sa hauteur, originairement de douze pieds, avait été réduite à sept pieds et demi, depuis une douzaine d'années, par le remuement des terres qu'opère la culture. Avant ce changement, elle était couverte d'arbres d'un pied de diamètre, et autour de la base était une excavation de cinq pieds de profondeur sur autant de largeur, d'où avait été prise la terre dont le monticule était formé. »

Ayant enlevé la terre sur la surface, en différents endroits, M. Jefferson trouva des amas d'os humains, à la profondeur de six pouces à trois pieds, et confondus dans tous les sens. Il fit faire ensuite une coupe perpendiculaire jusqu'au niveau du sol environnant, pour en examiner la structure intérieure. « Toutes les apparences nous conduisent, dit-il, à penser que c'était le lieu où l'on rassemblait et déposait les ossements des cadavres enterrés ailleurs; que les premiers ont été déposés sur la surface du terrain, recouverts d'abord de quelques pierres et ensuite de terre; qu'une seconde couche d'ossements a été déposée de même, et qu'après un temps quelconque, on l'a recouverte, comme la première, de pierres et de terre, plus ou moins, en proportion de la quantité des os, et ainsi de suite.

« Cette opinion est fondée sur les circonstances suivantes : 1° la quantité d'ossements qui s'y trouvent réunis; 2° la confusion et le désordre qui existent dans la manière dont ils sont placés; 3° leur distribution en différentes couches; 4° leur défaut de toute correspondance au niveau, dans une même couche, d'une extrémité à l'autre de l'amas; 5° l'état différent d'altération ou de conservation, entre les lits inférieurs et ceux supérieurs, circonstance qui indique des inhumations faites à des époques différentes; 6° l'existence d'os d'enfants parmi les autres.

« Quoi qu'il en soit de l'occasion à laquelle ces monuments ont été élevés, ils sont fort connus des Indiens;

[1] Le Rev. Dr Doddridge, du comté de Brooke, en Virginie, en a donné une description dans une lettre du 27 mai 1819, laquelle a été insérée dans l'*Archæologia Americana*, pag. 186. Il dit avec raison « que le respect que M. Tomlinson montre pour ces monuments d'antiquité lui fait le plus grand « honneur; que si les habitants de Chillicothe et de Circleville en eussent agi de même, les tertres qui s'élevaient sur l'emplacement de ces villes auraient « été religieusement conservés, comme des reliques sacrées d'une antiquité reculée et inconnue. »

car un parti traversant le pays, il y a environ trente ans, vint droit à celui dont je parle, au travers des bois, sans instructions et sans recherches; et après y avoir passé quelques heures en donnant des signes de douleur, ces Indiens regagnèrent la grande route, qu'ils avaient quittée à douze milles de là pour remplir cette espèce de devoir.[1] »

ANTIQUITÉS DE L'EST DE LA VIRGINIE.

En 1824, le colonel David Mead, du comté de Jessamine, dans le Kentucky, vieillard respectable né dans l'État de Virginie, en 1744, a fourni quelques renseignements sur les antiquités de la basse Virginie et de la Virginie orientale.

1° Sur les bords de Jame's River, près Monacan, à vingt-cinq milles au-dessus de Richmond, il y a quelques petits *tumuli* indiens, élevés en terre, mais ne renfermant plus aucun ossement.

2° Au-dessous de Richmond, on trouve quelques tertres semblables, mais qui sont bien des cimetières indiens. Les corps ne sont ensevelis qu'à un pied de profondeur; des squelettes de femmes portaient encore des colliers de corne de daim; beaucoup de flèches et de poteries brisées furent découvertes dans les fouilles.

3° Tout le long de la côte de la mer, et sur les bords des grandes rivières, il existe des amas de coquillages, d'écailles d'huîtres, moules, *scollops*, etc., évidemment faits par les Indiens. Ils sont de forme irrégulière, de deux à trois pieds d'épaisseur et couverts d'une légère couche de terre; les coquilles sont blanchies et en partie brisées. L'immense quantité et l'étendue de ces dépôts attestent l'existence d'une grande population, qui se nourrissait de poissons à coquilles[2].

ANCIENNES FORTIFICATIONS DE NEWARK, COMTÉ DE LICKING, ÉTAT DE L'OHIO.

(Planche I, 2e Partie, Figure I.)

A est un fort de forme octogone, occupant une étendue de quarante acres, et dont les murailles ont dix pieds de haut. On y entre par huit ouvertures ou passages, d'environ quinze pieds de large, devant chacun desquels est un petit tertre en terre, dont la hauteur et l'épaisseur égalent celle des murs extérieurs. (Voyez *i, i, i.*) Ces petits monticules ont environ quatre pieds, sont plus larges que les passages et aussi perpendiculaires que des ouvrages en terre peuvent l'être; ils furent probablement destinés à la défense des portes vis-à-vis desquelles ils étaient placés. L'endroit d'où l'on a tiré la terre nécessaire à la construction des murailles a été évidemment comblé, car on n'a pu le découvrir.

B est un fort de forme ronde, contenant vingt-deux acres, communiquant au fort *A*, par deux murailles parallèles en terre, ayant à-peu-près les mêmes dimensions que celles de ce dernier fort. La construction *d*, au sud-ouest, est une tour bâtie moitié en terre et moitié en pierre. Si les arbres élevés des forêts environnantes ne masquaient pas la vue, elle s'étendrait sur toute la plaine adjacente.

C est un fort également de forme ronde, contenant environ vingt-six acres, entouré d'une muraille derrière laquelle se trouve un fossé profond, et qui a encore de vingt-cinq à trente pieds de haut. On l'a vu à moitié plein d'eau, principalement vers la partie *E*. Les murailles parallèles en terre *c, c, c*, ont de cinq à six *rods*, ou de quatre-vingt-deux à quatre-vingt-dix-neuf pieds de longueur, sur quatre à cinq d'épaisseur.

D est un fort carré qui couvre vingt acres et dont les murs sont semblables à ceux du fort *A*.

E est un étang de cent cinquante à deux cents acres. On y récolta, il y a quelques années, du maïs dans un endroit où il y a maintenant dix pieds d'eau, et où elle tend encore à s'élever. Les eaux de cet étang couvrent quelquefois les murailles de *C* et les murs parallèles de la partie septentrionale.

F, F, F, est un terrain d'alluvion, formé par les eaux de la petite rivière du Racoon et l'affluent méridional du Licking, lorsqu'ils baignaient le pied de la colline *G, G, G*; ce qui est d'autant plus probable, qu'on voit encore des passages pratiqués sur les côtés de ladite colline, par où l'on pouvait monter vers *b, b, b*, et en descendre.

G, G, G, est l'ancien lit des ruisseaux, qui s'en sont creusé un plus profond que celui qu'ils avaient lorsqu'ils baignaient le pied de la colline.

[1] *Notes on Virginia*, ou Observations sur la Virginie (article : Habitants naturels ou aborigènes). Paris, in-8°, 1786. — [2] *Atlantic Journal*; n° 4, 1832.

Ces travaux se trouvent sur un plateau élevé de quarante à cinquante pieds au-dessus du terrain *F, F, F,* qui est parfaitement uni et très fertile. On peut voir les passages par lesquels les constructeurs de ces ouvrages entraient dans les champs *H, H, H,* qui étaient probablement cultivés. Les tours *a, a, a* étaient placées aux extrémités des murs parallèles et de manière à dominer le plus possible sur la plaine; elles étaient entourées d'une muraille circulaire, haute maintenant de quatre à cinq pieds. On peut juger encore de l'importance de ces ouvrages par la place qu'ils occupent.

e, e, sont deux murailles parallèles qui communiquaient probablement à d'autres ouvrages éloignés de deux à trois milles.

Une hauteur située près de Newark paraît avoir été le lieu de sépulture des habitants; mais le peu d'étendue de ce cimetière ferait croire qu'ils n'ont pas dû séjourner long-temps dans cet endroit[1].

ANCIEN FORT CONSTRUIT EN PIERRE, DANS LE COMTÉ DE PERRY, ÉTAT DE L'OHIO.

(Planche I, 2e Partie, Figure 2.)

Ce fort est situé au sud des grandes fortifications sur le Licking, et à quatre ou cinq milles N.-O. de Sommerset.

A est le plan de l'ouvrage. *B* est un môle en pierre, situé près du centre; il est circulaire, et a la forme d'un pain de sucre, de douze à quinze pieds d'élévation. Une petite roche circulaire *C,* se trouve dans la muraille d'enceinte. *D* est un rocher large et élevé, placé vis-à-vis une ouverture qui sert d'entrée. Celle-ci est pratiquée entre deux autres rochers qui tiennent à la muraille, et ont de sept à dix pieds d'épaisseur.

Ces rocs présentent, à l'extérieur, une hauteur perpendiculaire de dix pieds; mais, du côté intérieur, ils s'abaissent en pente; après s'être avancés d'environ cent cinquante pieds en longueur, ils finissent par se perdre dans la terre.

Il y a une autre porte *E,* comme l'indique le plan.

F est un petit ouvrage d'un demi-acre d'étendue, entouré de murailles en terre, hautes seulement de quelques pieds.

Cette fortification en pierre couvre plus de quarante acres. Les murs se composent de quartiers informes de rochers, sur lesquels on ne découvre nulle part de traces laissées par des instruments de fer; les pierres en sont disposées fort irrégulièrement; et si l'on en construisait une muraille régulière, elle aurait de sept à sept pieds et demi de haut, et de quatre à cinq pieds d'épaisseur.

Cet ouvrage ne paraît pas avoir été fait pour servir à l'attaque ou à la défense. Situé sur un sol élevé, stérile et manquant d'eau, il semblerait plutôt avoir été destiné à un lieu de rassemblement, où l'on se réunissait pour célébrer quelque solennité.[2]

ANCIENNES FORTIFICATIONS A MARIETTA[3], ÉTAT DE L'OHIO.

(Planche II, 2e Partie, Figure 1.)

Ces ouvrages sont situés dans une plaine élevée, à l'est, au-dessus du bord actuel du Muskingum, et à environ un demi-mille de sa jonction avec l'Ohio. Ils se composent de murailles et de tertres en terre presque perpendiculaires, et de forme carrée, ou circulaire.

Le fort carré le plus grand, appelé *la Ville,* renferme quarante acres, et est entouré de murailles en terre de six à dix pieds de haut, et de vingt-cinq à trente-six pieds d'épaisseur à la base. Sur chaque face, il y a trois ouvertures à distance égale l'une de l'autre; ce qui fait en tout douze portes, dont celles du milieu sont les plus larges. La principale paraît avoir été celle qui se trouve du côté du Muskingum. Entre ce fort et la rivière, il existe un chemin couvert formé de deux murailles parallèles, distantes, vers le centre, de deux

[1] *Archæologia Americana,* pag. 126—130. — [2] *Ibidem,* pag. 131.

[3] Ce nom est une abréviation de Marie-Antoinette, l'infortunée reine de France. Les premiers établissements y furent formés en 1788. La ville s'élève au confluent du Muskingum et de l'Ohio, par lat. n. 39° 25', et par long. 16° 16' O. de Philadelphie.

cent trente-un pieds l'une de l'autre. Dans l'intérieur, les murailles ont vingt-un pieds de haut, dans la partie la plus élevée, sur quarante-deux d'épaisseur à leur base; mais à l'extérieur, elles n'ont que cinq pieds de haut. Ce chemin couvert a environ trois cent soixante pieds de long, et mène, par une pente douce, aux bas terrains; il est probable qu'il allait autrefois jusqu'à la rivière. Ces murs commencent à soixante pieds des remparts du fort, et augmentent en hauteur à mesure qu'ils s'en éloignent; leur sommet ressemble à un chemin plat et ferré.

Dans les murailles du fort, à la partie N.-O., est un carré oblong, de cent quatre-vingt-huit pieds de long sur cent trente-deux de large, et haut de neuf. Le sommet en est uni, et les côtés sont presque perpendiculaires. Au centre de chaque côté, sont pratiqués des degrés réguliers, et d'environ six pieds de large. Près de la partie méridionale se trouve une autre élévation semblable, de cent cinquante pieds sur cent vingt, et haute de huit pieds.

A l'endroit où l'on monte au côté droit de la muraille, il y a un passage large de dix pieds, qui en a vingt au centre, et qui s'élève ensuite graduellement jusqu'au sommet. A la partie S.-E., il existe une troisième élévation carrée, de cent huit pieds sur cinquante-quatre, avec des degrés aux extrémités; mais elle n'est pas si haute, ni si bien construite que les deux autres.

Un peu au sud-ouest du centre du fort, on voit un tertre circulaire d'environ trente pieds de diamètre et haut de cinq pieds; et non loin de là, quatre petites excavations à égale distance et vis-à-vis l'une de l'autre.

A l'angle sud-ouest du fort, est un parapet semi-circulaire, couronné par une élévation qui défend l'entrée dans les murs.

Au sud, on remarque un petit fort qui occupe une superficie de vingt acres, avec une porte au centre, de chaque côté, et aux angles. Ces portes sont défendues chacune par des tertres circulaires.

En dehors de ce petit fort il y a un monticule en forme de pain de sucre. Sa base a cent quinze pieds de diamètre, et sa hauteur perpendiculaire est de trente pieds. Il est entouré d'un fossé de quatre pieds de profondeur sur quinze de largeur, défendu par un parapet haut de quatre pieds, avec un passage, du côté du fort, large de vingt pieds.

Il existe plusieurs autres murailles, tertres et excavations, moins considérables, qui se trouvent indiqués sur la planche.

Il est à remarquer, à l'égard de ces ouvrages, comme pour ceux de Licking, que la terre qui a servi à les construire a été apportée de la plaine voisine [1].

OBJETS TROUVÉS DANS UN TUMULUS A MARIETTA, EN JUIN 1819.

1° Trois plaques bombées, de forme circulaire, pour servir d'ornement au fourreau d'une épée ou à un bouclier; elles sont de cuivre et recouvertes d'une épaisse plaque d'argent. On a trouvé dans l'un de ces fragments, entre les deux plaques, quelques petites pièces de cuivre. Ce dernier métal est presque entièrement décomposé; l'argent est assez bien conservé et devient brillant, en le frottant. Deux de ces plaques sont entières; mais la troisième était tellement détériorée qu'elle tombait presque en poussière.

2° Une plaque d'argent, qui paraît avoir formé la partie supérieure d'un fourreau, de six pouces de long sur deux de large, et pesant une once.

3° Deux ou trois fragments d'un tuyau de cuivre.

4° Une pièce de cuivre, pesant trois onces, à une extrémité de laquelle est une rainure; la forme en est ronde; elle a deux pouces et demi de long, un pouce de diamètre au centre, et un demi-pouce à chaque extrémité. Elle consiste en plusieurs petits morceaux de cuivre joints ensemble, entre lesquels on a trouvé quelques petites pièces d'argent.

5° Des têtes de pipe en cuivre mal battu.

6° Un morceau d'ocre rouge et de minerai de fer.

[1] *Harris's Tour*. M. Schultz a donné une description détaillée de ces ouvrages. Voir *Travels or an Inland Voyage through the state of New-Yorck*, etc., *en* 1807 *et* 1808. Un vol. Lettre XIII. New-Yorck, 1810.

AUTRES OBJETS TROUVÉS DANS UN TERTRE, SUR LE PETIT MUSKINGUM, NON LOIN DE MARIETTA.

1° Quelques pièces de cuivre qui paraissent avoir formé le devant d'un casque, lequel a pu avoir huit pouces de long sur quatre de large, et est en mauvais état; les plaques sont très minces.

2° Un ornement en cuivre, semblable à ceux qu'on a trouvés à Marietta.

3° Plusieurs pièces de poterie bien conservées, composées de silex et d'argile; elles sont encore solides, quoique exposées depuis plusieurs années sur le sol, au froid et à la pluie. On a trouvé plusieurs débris de poterie, le long de la rivière; mais ils sont faits avec de la terre argileuse et des coquilles, et ont peu de solidité.

Près du tertre de Muskingum, on a découvert un objet assez curieux; c'est un morceau de marbre de forme ronde, d'environ trois pouces de diamètre, qui est bien fini et très poli.

ANCIENNES FORTIFICATIONS DE CIRCLEVILLE, ÉTAT DE L'OHIO.

(Planche II, 2e Partie, Figure 2.)

Elles sont situées non loin de la jonction du ruisseau l'Argus avec la rivière Lower-Sandusky. Ces fortifications consistent en deux forts, dont l'un est rond, l'autre carré.

Le premier, *A*, est entouré de deux murailles, séparées par un fossé profond qui a soixante-neuf pieds de diamètre d'un côté à l'autre de la muraille extérieure circulaire. Le deuxième, *B*, qui est ceint d'une muraille sans fossé, a cinquante-cinq *rods*, ou neuf cent sept pieds et demi en carré.

Avant l'établissement de la ville de Circleville, les murs du fort circulaire avaient vingt pieds de hauteur, en y comprenant celle du fossé. La muraille intérieure était d'argile, prise, sans doute, dans la partie septentrionale du fort, où le terrain est plus creux qu'ailleurs. La muraille extérieure a été construite de la terre enlevée du fossé qui sépare les deux murailles. Le terrain est un sol d'alluvion, formé de cailloux et de sable, à plus de cinquante pieds de profondeur. L'extérieur des murailles est maintenant de cinq à six pieds de haut; dans l'intérieur, le fossé n'a plus guère que quinze pieds. Ces ouvrages ne tarderont pas à disparaître.

C était un ancien monticule de terre, très remarquable, à la partie orientale duquel il y avait un pavage semi-circulaire et placé en face de l'entrée du fort; il a entièrement disparu, mais on remarque encore quelque trace du pavage, malgré les ravages du temps et des hommes. Ses murs étaient aussi perpendiculaires que des ouvrages en terre peuvent l'être.

Les murs du fort carré ont à présent environ dix pieds de haut. On y avait pratiqué huit ouvertures, dont une seule donne entrée dans le mur circulaire, et devant chacune desquelles se trouve un tertre, haut d'à-peu-près quatre pieds, d'environ quarante pieds à la base, et large de vingt au sommet, qui servait à la défense des portes. Dans cette fortification, qui formait un carré parfait, les portes étaient à égale distance l'une de l'autre; les tertres *i*, *i*, *i*, étaient rangés sur une ligne droite, exactement parallèle à la muraille.

D est un grand tertre au nord, et près de la muraille du fort carré. *E* est un autre grand tertre, de quatre-vingt-dix pieds de haut, au sud-ouest et près de la muraille du fort circulaire.

La ville de Circleville occupe, à-présent, tout l'emplacement du mur circulaire, et la moitié de celui du fort carré. Le reste de ces fortifications aura disparu dans quelques années. Ces travaux présentaient un aspect aussi régulier que les forts d'Osweyo, de Stanwix, etc., etc., élevés par les Français en 1755; et les gens les plus versés dans l'art militaire les ont considérés comme de véritables places de guerre [1].

ANCIENNES FORTIFICATIONS SUR LE PRINCIPAL AFFLUENT DE LA PETITE RIVIÈRE DE PAINT, ÉTAT DE L'OHIO.

(Planche III, 2e Partie, Figure 1.)

Les plus proches sont à onze milles environ de Chillicothe; et les plus éloignées, à quinze milles à l'ouest.

Les fortifications *A* sont toutes liées ensemble. Le plan indique la superficie de chacune. La partie carrée paraît avoir la même étendue que la partie carrée *B*. Il n'y a pas de monticules dans l'intérieur; mais il

[1] *Archæologia Americana*, pag. 141—145.

en existe un, haut d'à-peu-près dix pieds, à cent *rods* ou seize cent cinquante pieds à l'ouest. La partie irrégulière de la plus grande fortification occupe une étendue de soixante-dix-sept acres. Les murailles renferment huit portes, outre les deux du carré déja décrit. La largeur de ces portes varie de un à six *rods*, ou de dix-sept à quatre-vingt-dix-neuf pieds.

On remarque un autre ouvrage au nord-ouest, qui communique par une porte à celui-ci, et qui a soixante *poles* ou neuf cent quatre-vingt-dix pieds de diamètre. Au milieu est encore un emplacement circulaire de six *rods* ou quatre-vingt-dix-neuf pieds de diamètre, et dont les murailles ont environ quatre pieds de haut. Il se trouve d'anciens puits *o, o, o,* dont un en dedans et les autres en dehors des murailles. Dans la partie irrégulière du grand ouvrage sont deux élévations de forme elliptique. La plus étendue est placée non loin du centre; elle a vingt-cinq pieds de hauteur, sur trois cent trente pieds dans sa plus grande largeur et dix dans sa plus petite; sa superficie est d'environ cent cinquante *rods* ou deux mille six cent vingt-trois pieds six pouces carrés.

Cet ouvrage est construit en pierres informes, qui doivent avoir été tirées du lit de la rivière, ou des flancs de la colline voisine. On y rencontre beaucoup d'ossements humains, ce qui a fait croire à quelques personnes qu'on y sacrifiait autrefois des victimes humaines.

L'autre élévation elliptique a deux étages : l'un a huit pieds de haut, l'autre quinze; le sommet en est uni.

On remarque encore un ouvrage, en forme de demi-lune, entouré de pierres, et près duquel s'élève un tertre haut de cinq pieds sur trente pieds de diamètre, et entièrement composé d'ocre rouge, dont on peut se servir dans la peinture.

Les puits dont on a déja parlé sont très larges à l'ouverture; un d'eux a six *rods* ou quatre-vingt-dix-neuf pieds, et l'autre quatre *rods* ou soixante-six pieds. Le premier a maintenant quinze pieds de profondeur, le second six; ils ont tous deux de l'eau.

B est une fortification qui a un grand nombre de portes, de huit à vingt pieds de largeur. Les murailles ont à présent dix pieds de haut, et sont composées, comme toutes les autres dont on a déja parlé, de terre tirée des environs. La partie carrée de cet ouvrage a huit portes. Ses côtés ont soixante-six *rods*, ou mille quatre-vingt-neuf pieds de longueur, et renferment une superficie de plus de vingt-sept acres. On y entre par trois portes, qui communiquent à une quatrième plus grande que les autres. Une de ces portes est pratiquée entre deux murailles parallèles, d'environ quatre pieds de haut. Un petit ruisseau qui coule au sud-ouest de la partie la plus étendue de ces fortifications, en traverse les murs et va se perdre dans les terres; on croit que c'est un ouvrage de l'art; il a quinze pieds de profondeur, et trente-neuf de largeur à sa surface.

On voit encore deux élévations, *i, i,* l'une en dedans, l'autre en dehors de l'ouvrage; la dernière est actuellement haute de vingt pieds.

L'ouvrage le plus important, *C*, couronne une colline d'environ trois cents pieds de haut et presque perpendiculaire en quelques endroits. Les murailles en sont de pierres brutes, et construites sur la pente de la colline, qui est arrondie, excepté en *d*, où elle est unie. Il y avait originairement deux portes, qui ouvraient sur les seuls chemins qui fussent praticables. A la porte du nord se trouvait un amas de pierres assez considérable pour qu'on en puisse construire deux grosses tours rondes. De là jusqu'à la petite rivière est un chemin qui paraît naturel, mais qui est peut-être un ouvrage de l'art. Les pierres sont maintenant éparses de tous côtés [1].

AUTRES OUVRAGES PRÈS DE CHILLICOTHE.

(Planche III, 2ᵉ Partie, Figure 2.)

L'on voit encore des fortifications plus considérables sur l'affluent septentrional de Paint-Creek, à environ cinq milles et demi de Chillicothe.

La plus étendue couvre près de cent dix acres. Au nord-est et à l'ouest, est une muraille entourée d'une tranchée ou d'un fossé. Cette muraille en terre a généralement douze pieds de haut; le fossé est large d'environ vingt-cinq pieds, et la muraille a la même épaisseur à sa base. Il n'y a point de fossé du côté de la rivière.

Les petites fortifications, situées à l'est, ont seize acres d'étendue, et les murailles ressemblent à celles de Paint-Creek, excepté qu'elles n'ont point de fossé au-devant.

[1] *Archæologia Americana*, pag. 145—151.

L'ouvrage circulaire le plus étendu, avec une muraille et un fossé, comme aux ouvrages ci-dessus, est un enclos sacré contenant six tertres qui ont servi de cimetières.

Un tertre à Chillicothe, qui a été détruit, avait environ soixante pieds de diamètre à sa base et quinze de hauteur perpendiculaire; il était composé de sable et contenait une grande quantité d'ossements humains.

Ces immenses travaux et le grand nombre de squelettes trouvés dans les cimetières prouvent qu'une population considérable a dû habiter ces lieux.

On a trouvé, dans un de ces tertres, une espèce de creuset d'argile qui supporte le même degré de feu que ceux dont on se sert pour le verre, et une autre pièce du même genre qui a la forme d'une coquille. Le premier est maintenant en la possession de M. S. Williams, de Chillicothe.

ANCIENNES FORTIFICATIONS SUR LE BORD ORIENTAL DU PETIT MIAMI, ÉTAT DE L'OHIO.

(Planche IV, 2e Partie, Figure 1.)

Elles sont situées à quatre milles environ au-dessus du confluent du Todd's fork, et à trente, nord-est, de Cincinnati, dans l'état de l'Ohio. Elles s'élèvent dans une plaine unie, à environ deux cent trente-six pieds au-dessus du niveau de la rivière, entre deux affluents dont les bords sont très escarpés. La plaine s'étend à l'est, le long de la route, l'espace d'un demi-mille. Ces fortifications sont bordées, au nord et au sud, de précipices qui commencent presque au pied des murailles, et la route de Lebanon à Chillicothe longe de l'est à l'ouest. La hauteur intérieure des murailles, qui varie suivant les inégalités du terrain, est généralement de huit à dix pieds; mais celles du côté de la plaine ont à l'intérieur dix-neuf pieds et demi de haut, et à l'extérieur elles s'élèvent jusqu'à soixante-douze pieds. En plusieurs endroits, une partie de cette muraille paraît avoir fait place à des ravins de vingt à cinquante, et même à soixante pieds de profondeur, et qui ont dû être formés par des eaux amoncelées dans l'intérieur.

A environ trois cents pieds à l'est de la porte où passe la route, sont deux tertres de dix pieds huit pouces de haut, *a*, *a*, séparés par le chemin qui les partage à égale distance. De ces tertres s'étendent plusieurs ravins dans la direction du nord au sud. Au nord-est, il y a dans la plaine deux chemins *b*, *b*, larges d'environ seize pieds et demi; chacun est élevé de trois pieds; ils sont presque parallèles, ont un quart de mille de longueur, et décrivent, à leur extrémité, un demi-cercle irrégulier, autour d'un petit tertre *c*, comme on peut le voir sur le plan. Près de l'extrémité sud-ouest de la fortification, on voit trois chemins circulaires *d*, *d*, *d*, de trente à quarante *poles*, ou de quatre cent quatre-vingt-quinze à six cent soixante pieds de longueur, pratiqués sur le revers du précipice, entre la muraille et la rivière, et qui ont dû servir, sans doute, à entraver la navigation sur cette dernière.

Cette fortification a cinquante-huit ouvertures; plusieurs ont été évidemment formées par l'eau qui, s'étant amassée dans l'intérieur, s'est ensuite frayé un passage à travers les murailles. Dans d'autres endroits, il est possible que les murs n'aient jamais été achevés. Dans l'intérieur se trouvent des espèces de bassins circulaires de plusieurs pieds de profondeur, qui ont servi probablement d'habitations souterraines [1].

ANCIENNES FORTIFICATIONS SUR LES BORDS DU PETIT MIAMI ET DE SES AFFLUENTS.

(Planche IV, 2e Partie, Figures 2 et 3.)

Il y a à vingt milles au-dessus de ce point, et sur les bords de cette même rivière, des ouvrages qui occupent une surface de cent acres. (Voir la figure 2.)

En partant du nord on arrive, par un chemin ferré *a*, dans un terrain élevé, enclos par des murailles, formant un carré parfait *b*, ayant une porte au milieu de chaque côté, défendue par un tertre intérieur. Au sud-est se trouve un terrain demi-circulaire *c*, d'une étendue double du précédent, entouré d'une muraille donnant sur des bords très escarpés. Trois ouvertures conduisent, de ce côté, à des sources; le che-

[1] *Drake's picture of Cincinnati and the Miami country*; 1 vol. in-12. Cincinnati, 1815. — *Archæologia Americana*, pag. 156—163.

min le plus au sud est un chemin couvert, dans un ravin *d*. Près de ce dernier sont deux murs parallèles *e, e,* partant de la muraille circulaire, ayant mille six cent cinquante pieds anglais de longueur, montant jusqu'au plateau d'une colline *f*, lequel est entouré d'une muraille parfaitement circulaire, de mille neuf cent quinze pieds de circonférence, dont le pied est baigné, au sud, par la rivière, et d'où la vue s'étend à trois milles à la ronde. Du sud-est partent deux autres murs *g*, *g*, qui vont en divergeant, l'espace de deux mille six cent quarante pieds, jusqu'à des ouvrages singuliers *h*, qui couronnent un autre plateau escarpé de cinquante pieds de haut.

Sur le bord occidental, en traversant la rivière, on trouve un petit ouvrage carré-long *i*, de six cent soixante pieds sur trois cent trente, dont l'entrée, au nord, est défendue par un tertre soutenu par une longue muraille parallèle aux côtés de la place, et la partageant en deux du nord au sud.

Plus bas, toujours du côté occidental, est un grand ouvrage carré *k*, entourant aussi une plaine élevée, ayant des ouvertures défendues par des tertres, et une demi-lune au nord. Vers l'est sont deux murs parallèles de seize cent cinquante pieds *l*, *l*, conduisant à une petite place circulaire *m*, de quinze cents pieds de circonférence, touchant au bord de la rivière.

Une autre fortification *X*, de forme très singulière, est entièrement détachée des autres ouvrages, et se trouve sur la fourche orientale, à vingt milles environ de son confluent avec le petit Miami. (Voir la figure 3.)

Les remparts de ces fortifications sont en terre, et ont actuellement de cinq à dix pieds de haut, sur une largeur moyenne de trente pieds. Il n'y a point de fossés. Sur les parapets croissent des arbres de différentes espèces et de dimensions aussi considérables que ceux des pays environnants[1].

M. Israël Ludlow a en sa possession un boulet de fer trouvé dans ces fortifications, et pesant soixante-dix livres.

ANCIENNES FORTIFICATIONS A PORTSMOUTH, ÉTAT DE L'OHIO.

(Planche V, 2e Partie, Figure I.)

Du côté de Kentucky, vis-à-vis l'embouchure du Scioto, il y a un fort assez étendu *A*, avec une grande élévation en terre, à l'angle extérieur de la partie du sud-ouest *b*, et des murailles en terre représentées par *c, c, c, c*. Celles de l'est ont une porte qui conduit à la rivière; elles sont séparées l'une de l'autre d'environ dix *rods* ou cent soixante-cinq pieds, et ont maintenant de quatre à six pieds de hauteur. Elles communiquent par une porte avec le fort. Deux petits ruisseaux, qui traversent ces murailles, s'y sont déja creusé des lits de dix à vingt pieds de profondeur, depuis que ces ouvrages ont été abandonnés; ce qui peut faire juger de leur ancienneté.

Le fort indiqué par la lettre *A*, forme presque un carré avec cinq portes, et ses murailles en terre ont à présent de quatorze à vingt pieds de haut.

En face de la porte située à l'angle nord-ouest de ce fort sont deux murailles parallèles en terre *d*, qui vont en s'affaissant graduellement jusqu'à l'Ohio. *b* est une grande élévation à l'angle sud-ouest extérieur du fort qui, attendu sa trop grande étendue, ne paraît pas avoir servi de lieu de sépulture; elle est haute au moins de vingt pieds et peut couvrir un acre.

On a trouvé, dans l'intérieur du fort, une grande quantité de fer, d'outils, de barils, de fusils, qui y avaient été probablement cachés par les Français, quand ils évacuèrent le fort Duquesne.

De l'autre côté, en commençant par les bas terrains, près du Scioto, qui semble avoir un peu dévié de son cours depuis que ces ouvrages ont été construits, sont deux murailles parallèles en terre, *e*, *e*, semblables à celles qui se trouvent de l'autre côté de l'Ohio.

Les figures 1, 2 et 3 représentent trois cimetières de forme circulaire, élevés d'environ six pieds au-dessus du niveau de la plaine, et qui occupent à-peu-près un acre.

Non loin de là, au point 4, est une autre élévation qui a encore maintenant plus de vingt pieds de haut, et occupe un acre. Il en existe une cinquième près *f*, haute de vingt-cinq pieds, et qui paraît avoir servi à la sépulture de ceux qui ont construit ces ouvrages. Elle est entourée d'un fossé profond de six pieds, et il y a un trou au centre; *g*, *g* sont deux puits, qui ont encore dix à douze pieds de profondeur; *h*, *h* sont d'autres murailles en terre.

[1] La planche est une copie exacte du dessin original qui se trouve au Bureau des Ingénieurs topographes, au département de la Guerre des États-Unis; 18 juillet 1823. Signé, Roberdreau, major du corps des Ingénieurs.

Deux murailles parallèles, aussi en terre, *i*, *i*, hautes de six à dix pieds, et d'une longueur de deux milles, se détachent de ces ouvrages et vont se perdre dans les bas terrains, près de la rivière [1].

OUVRAGES A CINCINNATI.

Les ouvrages qui se trouvaient anciennement dans la plaine où s'élève maintenant la ville de Cincinnati, consistaient en quatre tertres ou pyramides en terre. La plus grande se trouve à l'ouest, à la distance de quinze cents pieds; la hauteur en est de vingt-sept pieds. Le général Wayne l'a diminuée d'environ huit pieds, en 1794, pour y établir un poste. Elles forment une ellipse régulière dont les diamètres sont dans la proportion d'un à deux; la base a quatre cent quarante pieds de circonférence. Le terrain, à cent ou cent vingt pieds à l'entour, est plus bas que dans le reste de la plaine, et les couches de bonne terre y ont moins de profondeur; ce qui provient de ce qu'on l'a enlevée pour les constructions. Dans les fouilles qu'on y a faites, on a trouvé des morceaux de bois pourris, quelques ossements humains, une corne de cerf, et une pièce de poterie contenant des coquilles de moules. A cinq cents pieds de cette pyramide, il s'en élève une autre de neuf pieds de hauteur, de forme circulaire et presque plate au sommet. On a creusé au centre de sa base, et le résultat de cette recherche a été la découverte d'ossements et de quelques chapelets dont les grains étaient enfilés dans un fil de lin. Le troisième tertre est haut de huit pieds, long de cent vingt et large de six; il est de forme ovale et ses diamètres sont dans la direction des points cardinaux. On l'a presque détruit pour élever les murs de la ville actuelle.

En fouillant postérieurement dans les mêmes lieux, on a déterré un fer de cheval, enfoui à vingt-trois pieds au-dessous du bord le plus élevé de la rivière, ainsi qu'une dent pesant cinq livres, de couleur noirâtre et qu'on suppose être une dent d'éléphant.

OBJETS TROUVÉS DANS LES ANCIENNES FORTIFICATIONS QUI OCCUPAIENT L'ENDROIT OU EST MAINTENANT SITUÉE LA VILLE DE CINCINNATI.

1° Des pièces de jaspe, de cristal de roche, de granit et autres minéraux, de forme cylindrique à leurs extrémités et élevées au milieu, avec une rainure circulaire à l'un des bouts.

2° Un morceau de charbon de terre compact, de forme circulaire, avec une large ouverture au centre et une rainure assez profonde. Il y a un certain nombre de petits trous sur quatre lignes, à égale distance, et qui vont de la circonférence au centre.

3° Une autre petite pièce de même forme, avec huit lignes de perforations; elle est de terre argileuse, mais polie.

4° Un os orné de sculptures qu'on suppose hiéroglyphiques.

5° La tête et le bec sculptés d'un oiseau de proie, peut-être d'un aigle.

6° Un morceau de mine de plomb, *galène* pareille à celle trouvée dans les autres *tumuli*.

7° Du talc et du mica.

8° Une petite pièce de cuivre en feuille avec deux trous.

9° Une pièce de même métal, plus large et oblongue, avec des rainures en longueur.

Ces divers objets sont décrits dans les quatrième et cinquième volumes des Observations de la Société philosophique de Philadelphie, par le gouverneur Sargent et le juge Turner. Feu le professeur Barton suppose qu'ils ont servi, partie pour ornement, partie pour des cérémonies superstitieuses. L'auteur dit encore avoir trouvé, dans des tertres, des chapelets ou des fragments de petits cylindres creusés, apparemment d'os ou de coquillages; les dents d'un animal carnivore, probablement d'un ours; plusieurs testacées univalves, appartenant au genre *buccinum*, taillées en forme d'ustensiles et presque décomposées; plusieurs morceaux de cuivre; enfin des ossements humains.

Le nombre des squelettes ensevelis dans ces tertre n'était que de vingt à trente [2].

[1] *Archæologia Americana*, pag. 151—155.

[2] *American philosophical Transactions*. Vol. V, n° 9. *Philadelphia*.

TERTRE A CIRCLEVILLE.

Ce tertre est de forme circulaire, a dix pieds de hauteur, et plusieurs *rods* de seize pieds six pouces chaque, de diamètre à sa base. Du côté de l'est se trouve un espace pavé, semi-circulaire, ayant six *rods*, ou quatre-vingt-dix-neuf pieds d'étendue[1], et composé de cailloux de la même espèce que ceux qui forment le lit de la rivière de Scioto, d'où ils ont été vraisemblablement tirés.

Du côté de l'est, il y avait un chemin pour monter au sommet, et dont on voit encore les vestiges. Non loin de ce *tumulus*, du côté du midi, est un fossé de six pieds de profondeur, où l'on a trouvé un grand nombre d'ossements appartenant tous à des hommes d'un âge mûr, tandis qu'un tertre voisin renfermait les squelettes d'individus de tout âge.

Ce *tumulus* a été détruit, ainsi que plusieurs autres d'une grande dimension qui se trouvaient sur les hautes collines voisines du Scioto.

A environ quarante *rods*, ou six cent soixante pieds au sud-ouest de ce *tumulus*, il y en a un autre de plus de soixante-dix pieds de haut, situé sur une éminence qui paraît être un ouvrage de l'homme. Il contient un nombre considérable de squelettes humains de tout âge et de tout sexe. On y a trouvé des couteaux et des haches en pierre, ainsi que plusieurs ornements où on avait fait des trous, sans doute pour y passer des cordons qui servaient à les porter.

Au midi, et près de ce *tumulus*, était un fossé semi-circulaire, qui pouvait avoir six pieds de profondeur et était rempli d'os humains.

On a découvert, dans un autre tertre des environs, un instrument presque semblable au tranchet dont se servent les cordonniers.

OBJETS TROUVÉS DANS UN TERTRE, PRÈS DE CIRCLEVILLE.

Ces objets consistent dans les articles suivants :

1° Deux squelettes humains, placés au niveau du sol.

2° Une grande quantité de pointes à armer les flèches.

3° La poignée d'une petite épée ou d'un grand couteau, faite de corne de cerf. Près de l'endroit où s'emboîtait la lame, il y a un petit anneau en argent assez bien conservé. On remarquait sur le manche la place du trou où la lame était adaptée; mais on n'a trouvé d'autre trace du métal qu'un peu de fer oxidé.

4° Du charbon et des cendres de bois, en grande quantité. Les corps ont dû être jetés dans un vaste bûcher; mais les os n'ont été qu'à demi consumés. L'un des squelettes était placé un peu au centre du *tumulus*; l'autre, à environ vingt pieds au nord.

5° Une pièce de mica ou talc luminaire, d'environ trois pieds de longueur sur un pied et demi de largeur et un pouce et demi d'épaisseur.

6° Une plaque de fer oxidé.

Le manche d'épée ou de couteau a été envoyé au musée de M. Peal, à Philadelphie.

ANTIQUITÉS A PIQUA, ÉTAT DE L'OHIO.

(Planche V, 2e Partie, Figure 2.)

Piqua, petite ville située sur le bord occidental du grand Miami, paraît avoir été autrefois le siége d'une nombreuse population. La rivière y porte les bateaux à quelques milles au-dessus, pendant la moitié de l'année. Cette ville forme un demi-cercle; et ses rues étant rectilignes et parallèles à la corde de l'arc, viennent toutes aboutir à la rivière. Il y existe encore des restes d'anciens ouvrages indiens qui ont dû être fort étendus; ils sont composés, pour la plupart, de parapets circulaires, dont la hauteur varie actuellement de trois à six pieds; mais ils ont été évidemment beaucoup plus élevés. On en a trouvé un grand nombre dans le voisinage de la ville, et plusieurs dans la ville elle-même.

[1] Il s'agit ici, sans doute, des tertres *C* et *E*, représentés dans la figure 2 de la planche II.

On a remarqué particulièrement un de ces ouvrages de forme elliptique, et cinq autres de forme circulaire, dont deux sont à l'est de la rivière, et les autres à l'ouest. La terre qui a servi à les élever a été tirée, à ce qu'on croit, de l'intérieur, où il y a un fossé qui a dû être assez profond. Les parapets peuvent avoir eu trois ou quatre pieds de largeur; mais leur affaissement les fait paraître en avoir beaucoup plus.

L'une de ces fortifications, *A*, est située à environ un quart de mille au sud-ouest de la ville, et un demi-mille à l'ouest du Miami. Elle semble avoir été la plus importante et le point central autour duquel les autres étaient disposées. Elle est de forme circulaire, et son diamètre est d'environ cent cinquante pieds. On y a pratiqué une porte de huit à dix pieds de largeur, qui fait face à la rivière.

Immédiatement au-dessous de cet ouvrage, au sud, est une autre petite fortification, *a*, qui communique avec la première et dont le parapet est beaucoup plus élevé. Son diamètre est d'environ quarante-trois pieds, et elle n'a ni porte, ni issue quelconque. On a pensé que cet ouvrage était destiné à servir de poste d'observation; cependant il paraît plus probable qu'il était réservé comme un dernier refuge, à-peu-près comme l'est une citadelle dans nos places fortes modernes.

En avançant plus au sud-est, à environ sept cent soixante pas du premier ouvrage *A*, on trouve une autre fortification *B*, qui, comme la première, est située dans un champ labourable, mais à laquelle aboutit un chemin de traverse. Le parapet de ce fort n'est pas si élevé que celui du précédent; mais sa largeur est plus considérable, ayant environ deux cent vingt-cinq pieds de diamètre. Il y existe une issue située à-peu-près vis-à-vis celle du fort *A*, et tout-à-fait semblable.

Prenant toujours ce premier ouvrage *A*, comme point central, on en trouve, à l'est, un autre circulaire *C*, distant du premier de sept cent cinquante pieds, et du second *B*, de cinq cent quarante. Ses parapets sont plus hauts que ceux des deux autres, et son diamètre a environ cent cinquante pieds. Il y a aussi une porte vis-à-vis celle du fort *A*.

Entre le second fort *B*, et le troisième *C*, près du bord de la rivière, l'on voit les restes d'un canal, *o*, qui communiquait probablement avec le second fort. Ces restes consistent en un fossé creusé à fleur d'eau. La terre ayant été enlevée du côté le plus rapproché de la rivière, la largeur entre les deux parapets est plus grande, en cet endroit, qu'à une distance plus éloignée de l'eau. Les ruines de cet ouvrage sont très peu de chose; le chemin qui longe la rivière passe à travers; le parapet en a été nivelé et le fossé comblé.

La plus grande de ces fortifications, *D*, est de forme elliptique; le petit diamètre est de quatre-vingt-trois pieds, et l'autre de deux cent quatre-vingt-quinze. Elle est située à six cents pieds au nord du premier fort *A*. On n'y remarque aucune trace de porte. Cet ouvrage est presque entièrement détruit, et son parapet n'excède pas un pied au-dessus du niveau du sol.

En traversant le Miami, on trouvait un autre fort *E*, dans un très bon état de conservation, sur le sommet d'une colline escarpée, de cent pieds d'élévation. Il avait cent vingt-trois pieds de diamètre; par sa position, il dominait sur tous les environs; mais la montagne, en s'écroulant, a emporté un tiers de ces ouvrages. On n'y voit, à présent, qu'une seule porte, d'environ six à huit pieds de large, placée à l'est. Cette place est couverte de très grands arbres : on a remarqué entre autres, sur le rempart, un tronc d'arbre dans un état de décomposition complète; on y pouvait compter, cependant, jusqu'à deux cent cinquante cercles concentriques, ce qui a fait supposer qu'il pouvait avoir cinq cents années. On y a vu des arbres d'une très grande dimension, qui avaient crû sur les troncs d'arbres plus grands encore.

A environ cinquante *rods*, ou huit cent vingt-cinq pieds au nord-ouest de cet ouvrage, il y en a un autre plus vaste et de forme circulaire, *F*, avec deux portes, l'une à l'est, l'autre à l'ouest.

On voit aussi sur la route qui conduit au fort Sainte-Marie, les restes d'un ancien fort, qui consistent en pierres provenant sans doute de la destruction d'une muraille élevée, dit-on, par les Indiens. Ils sont situés à environ trois milles ouest de Piqua, sur un morne d'à-peu-près trente pieds au-dessus du niveau de la rivière. Cette muraille, que quelques antiquaires pensent avoir été destinée à la défense, a été complètement renversée; mais les pierres qui gisent sur le sol en indiquent suffisamment la direction; elle formait une ellipse, dont les axes avaient l'un quinze cents et l'autre neuf cents pieds de diamètre. Cet ouvrage, suivant le colonel Johnston, a dû occuper une surface de dix-sept acres. L'axe le plus long s'étend de l'est à l'ouest, et sa distance du point le plus proche de l'ellipse a été estimée à environ deux mille pieds. Au sud-est, elle aboutit à un fort en terre, de forme circulaire, semblable à ceux qu'on a déja décrits et ayant environ cent huit pieds de diamètre. Les pierres dont cette muraille était composée sont de forme sphéroïdale; elles sont pour

la plupart granitiques; il y en a très peu de calcaires; enfin elles ressemblent à tous égards à celles qu'on trouve éparses sur la surface du sol, particulièrement sur les bords de la rivière. Elles forment maintenant un pavé mal joint et inégal, autour de l'ellipse qui, en quelques endroits, n'est pas tout-à-fait régulière, probablement à cause de la configuration du terrain. Dans plusieurs parties, et principalement à l'ouest, il y a des portes ou intervalles dans la muraille, qui ont généralement de six à huit pieds de large. Derrière ces portes et dans l'intérieur, étaient des amas de pierres placés de manière qu'un seul pût protéger deux portes.

L'opinion générale est que cette muraille a été élevée pour la défense; cependant sa position, son peu de hauteur et de solidité, le manque d'eau et le nombre de portes feraient plutôt croire que ce lieu était destiné à des cérémonies religieuses.

Sur la route de Piqua à cette muraille, il y avait un très grand tertre, qui a été nivelé en partie dans la confection du chemin. A environ un demi-mille au sud de Piqua, est un ancien cimetière, situé dans un terrain uni et élevé d'environ vingt pieds au-dessus du niveau de l'eau. La surface en est couverte de fragments de roches calcaires placés horizontalement. Il paraît que les corps étaient déposés sur ces rochers et couverts ensuite d'autres pierres, dont quelques-unes étaient très larges. Il s'est formé par-dessus le tout une couche légère de terre, qui produit quelque verdure. On a ouvert plusieurs tombeaux, dans lesquels on n'a trouvé que des ossements décomposés. Ils étaient en très mauvais état, et jetés pêle-mêle et sans ordre [1].

CHAPITRE SECOND.

DESCRIPTION D'ANTIQUITÉS SITUÉES DANS DIVERS ÉTATS.

MONUMENTS DE L'ÉTAT DE TENNESSÉE.

Dans l'angle nord-ouest du comté de Franklin, au confluent de deux des branches les plus méridionales du Duck, on voit les ruines d'un vieux fort indien, appelé Stone-Fort, qui couvre une étendue de trente-deux acres. Entre ces cours d'eau, qui ont quinze pieds de chute, il existe un mur de seize à vingt pieds à sa base, et de trois à quatre au sommet, le long duquel se trouve un fossé de seize à vingt pieds de largeur. Il y a, à l'extrémité septentrionale de ce fort, deux colonnes de forme conique en pierre, dont la base a dix ou douze pieds de diamètre, et qui ont chacune six pieds de hauteur. A la distance d'un demi-mille environ, au nord et au nord-ouest, l'on rencontre deux tertres, dont l'un a cent pieds de long, et vingt-cinq de hauteur sur vingt de largeur; l'autre, soixante pieds de longueur, vingt de hauteur et dix-huit de largeur.

On voit croître sur les murs, comme sur les tertres, des arbres aussi grands que ceux des forêts voisines. On a découvert récemment, dans l'un de ces tertres, un sabre de deux pieds de long, qui diffère, par la forme, de toutes les armes de cette espèce dont on se soit servi depuis l'arrivée des Européens. Des débris de vaisselle et plusieurs briques entières, de neuf pouces carrés et de trois pouces d'épaisseur, ont été déterrés au même lieu [2].

Dans les premiers jours de juin 1826, M. Hugh Curlin, demeurant sur l'Old-Town-Creek, sept ou huit milles à l'ouest de Paris (Tennessée), découvrit, en démolissant un ancien tertre dans ses propriétés, un squelette humain complet, d'une prodigieuse grandeur; il avait sept pieds deux pouces anglais, et les os étaient généralement proportionnés, pour la force, à cette dimension.

On remarquait autour du crâne une marque qui paraissait évidemment avoir été faite avec un couteau, circonstance qui pouvait faire penser que ces restes étaient ceux d'un homme blanc. La tête était tournée vers l'est, contre la coutume ordinaire des nations civilisées. Ce squelette est le plus grand dont il ait été fait

[1] *Expedition to the sources of St. Peter's river, by major Long; Ch. II, p.* 55. *Philadelphia*, 1824.

[2] Lettre adressée par M. Dennisson au docteur Mitchill.

mention, si l'on en excepte celui cité par Cuvier, dans sa *Théorie de la Terre*, lequel fut trouvé dans une des îles de la mer du Sud.

Il y a environ quinze *tumuli* sur les terres de M. Curlin, dont le plus élevé n'excède pas cinq pieds. Il est probable que chacun de ces *tumuli* contient des ossements humains. Dans le voisinage, près d'un endroit nommé Thomas's mill, on voit encore les ruines d'une ancienne fortification, ou d'une ville indienne [1].

ANTIQUITÉS A LOUISVILLE, SUR L'OHIO, ÉTAT DE KENTUCKY.

On a trouvé aux environs de Louisville des haches et des pilons en pierre, des pointes de flèches en cailloux, des coquilles brisées, des restes de cheminées, des fragments d'os humains, du charbon de terre calciné, etc. Deux haches ont été déterrées à quelques milles au-dessus de la ville, à la profondeur de quarante pieds, auprès d'un âtre dans lequel on voyait encore des traces de feu et deux morceaux de bois formant évidemment les extrémités d'une bûche consumée par le milieu. Toute la plaine est un sol d'alluvion.

Il y a quelques années, on a trouvé une hache de fer d'une manière fort singulière. En abattant un arbre très grand, dont les racines s'étendaient à trente ou quarante pieds de rayon, pour la construction d'une muraille qui devait communiquer aux fondations d'un gros moulin, à Shipping-Port, on aperçut à quelques pieds de profondeur, et au centre du tronc de l'arbre, qui avait dix-huit pieds de diamètre, la hache en question, laquelle était de fer battu et recourbée d'un côté pour s'adapter au manche. Cette hache avait été évidemment placée dans cet endroit avant la naissance de l'arbre, car, d'après sa position, on n'aurait pu l'y mettre après que cet arbre eut pris racine. Il devait avoir plus de deux cents ans. On a trouvé plusieurs instruments de ce genre sur divers points, et il est à regretter qu'on n'ait pas eu le soin de noter les circonstances qui auraient pu donner une idée de leur antiquité.

Un peu au-dessus de Clarksville, non loin de la rivière, est la place d'une cabane indienne (*wigwam*), couverte par de la terre d'alluvion, à six pieds de profondeur. Au milieu des cheminées et des décombres, on a trouvé une grande quantité d'ossements humains décomposés. On a reconnu aussi dans la partie occidentale plusieurs murailles de briques et pierres.

TERTRES DE L'ÉTAT D'INDIANA.

Il existe beaucoup de tertres depuis la rivière Blanche jusqu'à la Wabash, autour du fort Harrison; ils sont de toutes grandeurs, et ils datent évidemment d'une époque très éloignée. Sur les plus grands, qui ont de dix à trente pieds de hauteur, on voit croître des arbres aussi élevés que ceux des forêts voisines. Les tertres les moins considérables n'ont que deux à quatre pieds d'élévation au-dessus de la surface du sol, et les arbres qui y croissent, étant très petits, indiquent que leur origine ne remonte pas au-delà d'un siècle.

Les os qu'ils renferment sont susceptibles de soutenir leur propre poids et d'être transportés, tandis que ceux ensevelis sous les grands tertres se décomposent si facilement, qu'au moindre contact ils tombent en poussière. M. Brown rapporte que, sur les bords de la rivière Blanche, il examina la structure intérieure de quinze à vingt tertres, élevés de dix à quinze pieds, et qu'il n'y trouva que quatre corps seulement. Quelques uns n'en contenaient point; mais d'autres en renfermaient peut-être cent. On voit encore, près de cette rivière, les vestiges de huttes indiennes, et les emplacements où leurs habitants cultivaient le maïs.

FORTIFICATIONS DE L'ÉTAT DE KENTUCKY.

On découvre sur un terrain élevé, non loin des sources de l'Hikman's-Creek et de Lexington, les restes d'une ancienne ville qui a quatre mille huit cents pieds de circuit, et occupe une étendue de cinq cents à six cents arpents. Sa forme est celle d'un polygone irrégulier, à sept côtés inégaux :

Le côté occidental a	360 pieds de longueur.	Le côté est-nord-est a	1,080 pieds de longueur.
——— sud-ouest	750	——— nord-est	600
——— sud	750	——— nord-ouest	600
——— est-sud-est	660	TOTAL	4,800

[1] Communication de *John Travis* au journal américain *the West Tennessean*.

La hauteur et la largeur du mur et du fossé qui entourent cette ville sont très inégales, le premier ayant de huit à seize pieds de haut, et le fossé, de deux à quatre. Le mur paraît avoir été construit avec la terre tirée du fossé; du côté du nord-est on remarque une grande ouverture ou porte d'entrée. Il n'existe ni tertre, ni puits, dans l'enceinte, ni aux environs. Toute la surface, y compris les remparts et le fossé, est couverte d'arbres de haute futaie, si l'on en excepte toutefois un champ situé dans la partie nord-ouest, qui est semé de blé.

L'on a découvert plusieurs monuments curieux, à six milles environ nord-est de la ville de Lexington, sur la rive méridionale de la North-Elk-Horn-Creek, presque vis-à-vis du confluent de l'Opossum-Run.

Le premier est un enclos circulaire, de six cents pieds de circonférence, qu'embrasse un parapet de vingt pieds de largeur sur deux de hauteur, bordé intérieurement d'un fossé peu profond. Au centre, se trouve un emplacement carré et uni, ayant soixante-dix pieds de long sur chacune de ses faces, qui sont tournées vers les quatre points cardinaux. Une ouverture ou entrée, pratiquée du côté du nord, conduit à cet emplacement, qui s'élève d'environ trois pieds au-dessus du fossé.

A la distance de deux cent cinquante pieds au nord-est de ce monument, il y a un tertre de forme circulaire et convexe, qui a cent soixante-quinze pieds de circuit, près de quatre pieds de hauteur, et est entouré d'un petit fossé.

Au nord de ce dernier, et à environ deux cent cinquante pieds, l'on voit un autre monument remarquable, de forme presque conique et revêtu d'un parapet de cent pieds de longueur sur cinq de hauteur; et au-dessus du fossé intérieur, une plate-forme irrégulière le fait communiquer au nord avec trois tertres d'environ cinquante pieds de circonférence sur deux de hauteur. Auprès de ces derniers il s'en trouve deux autres plus étendus, dont l'un, de forme sphérique, a deux pieds d'élévation, et est ceint d'un fossé circulaire de deux cent cinquante pieds de pourtour; l'autre tertre, qui ressemble en tout point à celui-ci, est situé au milieu d'un champ de blé et communique par une longue chaussée à l'extrémité orientale du parapet. On appelle ces deux tertres Sunken-Mounds, de ce qu'ils sont placés au-dessus du niveau du fossé qui les entoure.

Un autre monument, ayant la forme d'un carré long et revêtu d'un parapet de quatre cent quarante pieds de pourtour, communique avec les précédents. L'emplacement central est uni et compte exactement la moitié de l'étendue du parapet, ayant soixante pieds de longueur sur cinquante de largeur.

Un tertre sans fossé, situé à l'est du premier monument, a cinq pieds de hauteur sur cent quatre-vingt-dix de circonférence.

A la distance d'un demi-mille de ces ouvrages, sur le bord oriental du ruisseau de Russell, s'élève un tertre en pierre, Stone-Mound, qui a dix pieds de haut du côté du nord et cent soixante-quinze de circuit. Il est formé de pierres entassées les unes sur les autres et recouvertes actuellement d'une légère couche de terre.

A l'ouest de ce même ruisseau, l'on voyait naguère un autre tertre également en pierre, mais plus petit, et qui renfermait des ossements humains.

Le docteur Rafinesque, à qui l'on doit la description de ces monuments, pense qu'ils ont dû servir à des usages religieux et funèbres, et qu'ils ont été élevés par l'ancienne et nombreuse nation des Alleghawians [1].

M. Rafinesque a aussi donné la description suivante d'une ancienne ville du Kentucky occidental, dont il a lui-même levé les plans, le 24 juin 1823. (Voir planche VI, 2e partie, figure I.)

Le village de Canton, qui occupe l'emplacement de cette ancienne ville, est situé sur la rivière Cumberland, à l'est, à environ cinquante milles de son embouchure dans l'Ohio. Le site primitif était encore très visible à l'époque où M. Rafinesque le visita; on avait coupé tous les arbres qui l'encombraient, et cultivé le sol fertile qui le couvre; mais les grands monuments avaient été respectés. Voici la description qu'en donne cet écrivain.

La forme de l'ancienne enceinte est presque carrée, mais un peu irrégulière et alongée. Elle est adossée, au nord, à la colline. Le tout a environ trois mille huit cents pieds anglais de tour, et est environné d'un parapet, excepté à l'ouest, où la hauteur est perpendiculaire. Ce parapet est un débris de mur de terre et de bois, qui formait un cordon de trois à cinq pieds de haut, et de quinze à vingt-cinq de large, avec un fossé extérieur à demi comblé par les pluies, le temps et la charrue, de dix à vingt pieds de largeur. Sur la colline, au nord, il y a quatre monticules circulaires, assis sur le parapet, mais beaucoup plus élevés.

[1] *Western Review, vol. II, n° 4, for May* 1820, *et n°* 1, *vol. III, for August* 1820. *Lexington.* — Voir les Lettres de M. Rafinesque, professeur de Botanique et d'Histoire naturelle au collége de Transylvanie, à M. Caleb Atwater, de Circleville.

Ceci était donc une ville fortifiée, car le fossé n'est pas à l'intérieur, comme dans les temples. Les monuments qui y sont renfermés sont nombreux, mais tous d'une moindre élévation que ceux des villes plus anciennes, sans murs ni fossés.

N° 1 est un autel ou plate-forme, de vingt-deux pieds de haut, dont la base carrée a six cents pieds de tour, et le sommet trois cent soixante.

N° 2. Autel circulaire, de douze pieds de haut, trois cent soixante pieds de tour, aplati au sommet où il n'a que cent quatre-vingts pieds.

N° 3. Autel carré : huit pieds de haut, trois cents pieds de circonférence à la base, deux cents pieds au sommet.

N° 4. Plate-forme carrée de trois pieds de haut, soixante-dix pieds de long, quarante de large, et deux cent vingt de tour, formée par un amas de cailloux, de pierres et de coquilles brisées, tandis que toutes les autres sont en argile foulée.

N° 5. Deux autels : celui à l'ouest, circulaire, de deux cents pieds de pourtour, s'élève à vingt pieds, mais décline jusqu'à dix, du côté de l'ouest. Il touche, à l'est, à une autre plate-forme elliptique de huit pieds de haut.

N° 6. Autel carré, au sud, de dix pieds de haut, quatre cents pieds de tour à la base, et deux cent quarante au sommet.

N° 7. Porte au sud, avec monticule y attenant.

N° 8. Autel presque oblitéré, de quatre pieds de hauteur, avec deux côtés de soixante à soixante-dix pieds.

N° 9. Porte à l'est, avec un grand emplacement circulaire attenant, jadis un cirque.

N° 10. Haute colline au nord, avec de petits monticules circulaires et un tertre carré, servant de lieu de sépulture.

Cette petite ville fortifiée, avec d'anciens autels à un seul étage, nous offre un exemple des villes et monuments du moyen âge des peuples primitifs de l'Amérique.

Un ouvrage très ancien (voir planche VI, 2e partie, fig. 2), est un grand cirque ou temple solaire, numéro 1, presque oblitéré par les siècles et la charrue, auprès de Mud-Creek, dans la partie centrale du Kentucky. Il a cent quatre-vingts pieds de diamètre; le parapet ou mur extérieur n'a plus que cinq pieds de haut et vingt de large; le fossé, presque comblé, a trente pieds de largeur. Il y a un autel circulaire de cent cinquante pieds au centre, une grande porte à l'ouest, du côté de la rivière, et deux passages à l'est, séparés par un petit monticule. Non loin, à l'est, est un autel elliptique, numéro 2, de deux cent vingt pieds de tour, huit pieds de haut, aplati au sommet. Enfin plus loin, toujours à l'est, un petit autel circulaire, numéro 3, de cent pieds de tour et de quatre pieds de haut, est uni au numéro 2 par une chaussée ou chemin relevé. A une certaine distance, au sud, une grande plate-forme carrée, oblongue, numéro 4, de cent vingt pieds de long, soixante de large, trois cent soixante de tour et huit de haut; le sommet plat n'occupe que la moitié de cet espace. Tous ces ouvrages présentent des masses d'argile recouvertes par trois pieds de terrain fertile. On ne voit auprès ni murs ni vestiges de maisons.

Le plan représenté ensuite (voir planche VI, 2e partie, fig. 3), est celui d'un village fortifié sur la rivière Bigharren qui se jette dans la rivière Verte, à un mille de la ville de Bowling-Green, dans le Kentucky occidental. Ce n'est qu'un polygone octogone, irrégulier, de treize cent quatre-vingt-cinq pieds de pourtour, fermé par un parapet presque oblitéré, de deux à trois pieds de haut et six à huit de large, sans fossé, avec de petits monticules aux angles. Il n'y a ici ni autels, ni monuments; mais le tout étant dans les bois et n'ayant jamais été cultivé, l'on voit encore, comme dans les autres villages de ce genre, le tracé des maisons qu'il contenait et qui forment de petits sillons soulevés. Il y en avait sept de bien visibles en 1823 (nos 1 à 7). La plus grande, ou le palais du chef, n° 1, a cent pieds de long sur cinquante de large; le n° 2, auprès, a soixante pieds de long et quarante de large; le n° 3 a quarante pieds sur vingt-cinq; les autres sont plus petites. Le tout est recouvert par une couche épaisse de terreau très fertile.

« Je présume, dit M. Rafinesque, que les cirques, les temples et autres monuments pareils qu'on trouve, par centaines, dans le Kentucky et l'Ohio, sont les plus anciens monuments du peuple civilisé qui y habitait jadis; et que d'après leurs vestiges, recouverts d'un terreau épais et de forêts de troisième ou quatrième crue de cinq cents ans, ils datent au moins de deux mille ans, ou qu'ils furent alors abandonnés, car ils ont pu être construits encore mille ou deux mille années avant. Ce peuple n'avait pas d'ennemis, car ses monuments

n'ont pas de défense; on n'y voit ni murs, ni fossés extérieurs (les fossés intérieurs ne servant qu'aux usages religieux), et souvent ils sont adossés à des collines qui les commandent complètement.

« Les ruines du second âge, abandonnées depuis environ dix siècles, sont d'un peuple moins civilisé, qui avait des ennemis, qui fortifiait ses villes par des murs et fossés, avait un culte différent du culte solaire, des autels souvent carrés ou polygones, mais point de grand temple circulaire. La ville de Cumberland en donne une idée assez exacte. L'on n'y voit point non plus de traces de maisons, qui ne commencent à se montrer que dans la troisième série des monuments plus modernes.

« L'époque de l'abandon de ces derniers date d'environ cinq cents ans, quoiqu'ils puissent être plus anciens. Ils furent construits par la race actuelle de nos Indiens, peuple non policé, sans connaissances géométriques, et n'élevant ni temples, ni autels, mais dans la nécessité de se défendre contre leurs ennemis; car ces villages sont tous entourés de murs, débris de palissades, sans fossés. J'en ai vu qui contenaient beaucoup de maisons, des petits monticules et un cirque elliptique creusé dans le sol, pour les jeux sans doute.

« Les premières cartes françaises du Canada placent dans le Kentucky occidental les *Chaouanons*, qui sont nos *Shawanis;* mais ce nom désigne, en général, les peuplades méridionales de la nation *Lenni*. Une carte de 1680 leur donne quarante villages, et la rivière Cumberland se nommait la rivière des Chaouanons ou des Shawanis, dans les premières cartes françaises ou anglaises. Cependant, le reste du Kentucky avait été abandonné depuis long-temps et restait désert; ce fut le champ de bataille des Iroquois, Miamis et Hurons du nord, avec les Shawanis, Cherokees et Katabas du sud. Les villages des Shawanis étaient sans monuments, ni défenses, avec des cases en bois; ils en avaient un à Canton, sans doute, étant un bon local; mais ils occupaient cette ancienne ville, comme les Américains l'occupent aujourd'hui; ils n'y ont pas même laissé la moindre trace de leur existence. Ils en ont été chassés par les Chickasas, leurs ennemis, qui dûrent brûler leurs cases; leurs vestiges ont disparu. [1] ».

ANTIQUITÉS DE LA LOUISIANE.

Il y a plusieurs ouvrages, particulièrement à Bâton-Rouge, à cent quarante milles au-dessus de la Nouvelle-Orléans, latitude 30° 36′, et sur le Manchak.

Il existe un grand tertre semblable, quant à la forme, à celui de la Cahokia, au confluent des rivières Ocatahoola et Ouachitta et Tensaw. Il est entouré de dix ou douze autres plus petits [2].

ANTIQUITÉS DU TERRITOIRE D'ARKANSAS.

M. Savage a découvert, près de la rivière de Saint-François, les ruines d'une ville fortifiée, d'une grande étendue, et les débris d'une citadelle construite de briques et de ciment. Des arbres d'une grosseur prodigieuse avaient pris racine sur ses murailles : on assure que quelques uns avaient au moins trois cents ans.

On voit encore d'anciennes fortifications à deux milles des bords de l'Arkansas, et à deux milles et demi au nord de la ligne qui commence à l'embouchure de la rivière Saint-François, latitude 35°, et, se dirigeant droit à l'ouest, vient rejoindre l'Arkansas à trois cent vingt milles de son embouchure, ou vingt-quatre milles au-dessous des Roches de cristal.

Cette fortification, assez régulière, couvre une surface d'environ vingt-cinq acres. Les parapets ont encore huit pieds de haut; et les fossés, presque entièrement comblés, paraissent avoir été très profonds et être larges de vingt-cinq pieds. Il y existait deux entrées, ou passages, à l'extérieur desquels était un grand puits. Au centre, sont deux tertres d'environ quatre-vingts pieds de haut et trois cents pieds de diamètre à leur base, offrant la forme d'un cône tronqué, d'environ quatre-vingt-dix pieds de superficie au sommet. Le pays aux alentours est parfaitement de niveau [3].

[1] Fragment des Voyages du professeur Rafinesque, de 1815—1833, inséré dans le Bulletin de la Société de Géographie, d'octobre 1833, n° 126.

[2] *Account of a Journey up the Washita, by William Dunbar and Dr. Hunter*, 1804.

[3] *Notices on the region of the Mississipi by M. Bringier of Louisiana*, dans le troisième volume du Journal américain des Sciences, article 4.

TERTRES DE L'ÉTAT D'ILLINOIS.

Dans l'espace de vingt milles au-dessus et au-dessous de Caskaskias, on compte cent cinquante de ces tertres. Ils sont généralement de la même forme, mais de dimensions différentes. On rencontre aussi beaucoup d'ouvrages semblables dans la partie appelée *American Bottom*. Le groupe le plus considérable est à huit milles environ au-dessus de Saint-Louis. On en rencontre plus de quarante, de formes et dimensions différentes, dans un rayon de quatre à cinq milles. Le plus grand, appelé *Monk's mound,* parcequ'il a été le séjour de quelques moines de l'ordre de la Trappe, a la forme d'un parallélogramme, s'étendant du nord au sud. Sa circonférence, à la base, est d'environ deux mille quatre cents pieds, et sa hauteur de quatre-vingt-dix pieds. Les autres tertres sont moins importants, et épars çà et là dans la plaine. On a trouvé aux environs des amas de cailloux, des débris de poteries, et beaucoup d'ossements humains.

On remarque encore le *Mont Joliet*[1], situé sur le bord occidental de la rivière des Plaines, lequel a environ mille à douze cents pieds de long, et six cents à neuf cents pieds de large. Il a la forme d'un prisme; vu de la rivière, il paraît presque carré. C'est évidemment un ouvrage de l'art. On dit qu'il a pris son nom du Canadien Joliet, qui le découvrit le premier, en 1773[2].

TERTRES SUR LA RIVIÈRE DE FOX.

On trouve un grand nombre de tertres sur la rivière de Fox, affluent de l'Illinois, et nommée par les Indiens *Pishtako*. On en a compté jusqu'à vingt-sept, disposés avec assez de régularité. La hauteur varie entre un et quatre pieds et demi; la largeur, entre quinze et vingt-cinq. Ils sont placés à des distances inégales, dont le terme moyen est d'environ soixante pieds; le plus grand nombre s'élève sur le penchant d'une colline, le reste est dans la plaine avoisinante.

Leur forme paraît avoir été ovale; et la légère dépression du sol, qu'on observe quelquefois des deux côtés de ces tertres, semble prouver qu'ils ont été construits avec de la terre provenant de déblais faits sur les lieux[3].

RESTES D'UNE ANCIENNE FORTIFICATION DU TERRITOIRE NORD-OUEST.

Dans une plaine, à quelques milles au-dessous du lac Pépin, latitude 43° 50', on voit encore les restes d'une ancienne fortification. Bien qu'elle fût couverte d'arbres, lorsque le voyageur Carver la visita, il n'en reconnut pas moins la forme circulaire, avec des remparts qui s'étendaient jusqu'à la rivière. Les murs ont environ quatre pieds de haut, près d'un mille d'étendue, et peuvent mettre à couvert cinq mille hommes. « Quoique ces ouvrages, dit le même voyageur, aient été déformés par le temps, on remarquait encore les angles, qui paraissaient parfaitement construits suivant les règles de l'art militaire. Les vestiges des fossés n'étaient plus visibles; mais je pense qu'en examinant avec plus d'attention, on se convaincrait qu'il en a existé un. Il n'y avait aucune éminence de terre à l'entour de ces fortifications, où l'on ne voyait que quelques chênes isolés. Enfin on pouvait conclure de l'épaisseur de la couche de terre qui recouvrait ces ouvrages, qu'ils étaient de la plus haute antiquité.

Dans une plaine stérile, sur les bords de la rivière Huron, à trente milles de Détroit et dix-huit milles de Saint-Clair, se trouvent une infinité de petits tertres, renfermant des ossements humains d'une grandeur remarquable. En creusant une cave pour l'établissement des missionnaires, on en retira de quoi remplir seize paniers.

Sur le bord oriental de cette même rivière, on trouve une forteresse avec des murs en terre semblables à ceux de l'Indiana et de l'Ohio. Une autre est située à trois milles et un quart au-dessus de Détroit, qui com-

[1] *Views of Louisiana by H. M. Brackenridge esq.* pag. 173. *Baltimore*, 1817. Les naturalistes de l'expédition du major Long disent que ce tertre est tellement couvert d'arbustes, de buissons et de vignes, qu'ils ne purent en déterminer les dimensions. *Expédition*, chap. III, Vol. I. *Philadelphia*, 1823.

[2] *A Gazetter of the states of Illinois and Missouri, by L. C. Beck*, pag. 43. *Albany*, 1823.

[3] *Expedition to the source of St. Peter's river*, etc. *under the command of major Long, by W. Keating*. Vol. I, pag. 176. *Philadelphia*, 1824.

prend une étendue de plusieurs acres, au milieu d'un grand marais, avec un bastion de trois ou quatre pieds de haut[1].

On voit encore des vestiges très nombreux d'ouvrages indiens sur l'Ouisconsin, près le petit cap aux Grès, dans le territoire Nord-Ouest. Les hauteurs qui bordent cette rivière, à quatre milles environ au-dessus de son embouchure, sont couvertes de tertres, de parapets, etc., qui sont disposés sans ordre et sans aucun plan régulier. Parmi ces ouvrages on remarquait une espèce de parapet, long d'environ deux cent cinquante-cinq pieds, avec une ouverture au milieu, de douze pieds de largeur; ce parapet avait environ quatre pieds d'élévation. Les tertres avoisinants étaient très nombreux et avaient généralement six à huit pieds de haut, sur huit à douze de diamètre[2].

ANTIQUITÉS DE L'ÉTAT DE MISSOURI.

L'on remarque plusieurs tertres et retranchements dans le pays des Sioux, et sur les bords du Saint-Pierre, de la rivière Jaune, du Missouri, de l'Osage et de la Plate. A six milles ouest de Saint-Louis, il existe une vallée nommée la *Vallée des Os*, qui est remplie de restes d'hommes et d'animaux.

Les ruines d'une fortification, qui prouve quelque connaissance de l'art militaire, se voient non loin de l'île du Bonhomme, près d'un détour formé par le Missouri dont les bords sont unis en cet endroit. Un amas de terre de trois mille huit cent cinquante-huit pieds de longueur, de soixante-quinze pieds de largeur à la base, et de huit de hauteur, s'étend entre deux points du fleuve. Un autre, de six pieds de hauteur, va depuis l'extrémité de celui-ci jusqu'à la distance de trois mille trois cents pieds.

Un grand nombre de tertres avoisinent la ville de Nouvelle-Madrid. Le plus remarquable, situé sur le bord d'un lac, a quarante pieds de hauteur, douze cents de circonférence, et est entouré d'un fossé de dix pieds de largeur et de cinq de profondeur.

ANCIENNES FORTIFICATIONS SUR LE NOYER-CREEK.

(Planche VII, 2e partie, fig. 1, 2, 3.)

Le Noyer-Creek est un ruisseau qui coule dans la direction de l'est, à travers le comté de Pike, et va se jeter dans le Mississipi, à deux milles au-dessous de la rivière de Salt. Il est principalement remarquable à cause des ouvrages qu'on découvre sur ses bords, à environ deux milles sud-ouest de la ville de Louisiana. Ils sont en pierres et dominent tout le pays.

On en trouve de semblables sur les bords du Buffalo-Creek et de la rivière des Osages, et tous diffèrent des anciennes villes, des fortifications et des tertres dont nous avons parlé. Leur régularité porte à croire qu'ils sont l'ouvrage d'un peuple plus civilisé que ceux qui ont élevé les premières constructions; on peut en juger par le plan.

La figure 1 représente la partie sud-ouest *A, B, C, D;* les murailles ont dix-huit pouces d'épaisseur; la construction a cinquante-six pieds de longueur et vingt-deux de largeur; ce sont des pierres informes qui paraissent avoir été régulièrement rangées. Quoique très endommagées, ces murailles ont encore leur forme distincte. *E* est une chambre de trois pieds de largeur, qui était probablement voûtée, ainsi qu'on le voit par l'arc qui subsiste encore à l'ouverture; celui-ci est représenté par la figure 3 et ne s'élève pas à plus de cinq pieds au-dessus du sol; mais comme il est tombé en ruines, il est impossible de préciser sa hauteur. *F* est une chambre de quatre pieds six pouces de large, avec les restes d'une voûte semblable. *G* est une pièce de douze pieds de large, à l'extrémité de laquelle on voit les restes d'un fourneau. *H* est une grande salle avec deux portes *I* et *K;* elle est encombrée de broussailles et de petits arbres. Les murailles ont à présent deux à cinq pieds de haut. On voit dans l'intérieur quelques arbres qui ont deux pieds de diamètre.

La figure 2 représente un petit ouvrage, situé à environ quatre-vingts *rods* (treize cent vingt pieds) à l'est du premier. *A* et *C* sont deux chambres, sans communication avec *B*, qui est une pièce presque ronde, avec

[1] *Carver's travels*, troisième édition, pag. 56, 57 et 58.

[2] *Expedition of major Long*, pag. 239.

une porte ou entrée. Les murailles ressemblent à celles de la figure I. On a remarqué en outre, récemment, dans l'espace *G*, figure I, beaucoup d'ossements humains.

L'on trouve aux environs de Saint-Louis un grand nombre de *tumuli* et d'autres ouvrages d'Indiens qui ont habité ce pays il y a plusieurs siècles. On compte jusqu'à vingt-sept de ces *tumuli*, au nord et à une petite distance de cette ville, lesquels sont de formes et de grandeurs différentes, et rangés sur une ligne tirée du nord au sud. Leur forme ordinaire est un parallélogramme, et ils sont tous sur le bord de la rivière. Le tableau ci-dessous a été établi avec le plus grand soin, et autant que pouvaient le permettre les limites, actuellement indéterminées, et les taillis qui recouvrent la surface.

Il paraît probable que ces élévations de terre ont été des cimetières ou des lieux consacrés à des cérémonies et des jeux. Nous ne pouvons concevoir de quel usage elles auraient pu être dans la guerre, si ce n'est pour observer les mouvements et l'approche de l'ennemi; mais, dans ce cas, un seul tertre aurait suffi et on aurait probablement choisi un endroit plus favorable. On ne voit d'ailleurs, aux environs de ces ouvrages, aucune trace de fossé, ni d'élévation de terre.

Ce qui est appelé base, dans le tableau suivant, n'est réellement que la longueur d'une ligne traversant la base du tertre, soit longitudinalement, soit transversalement. Les numéros se rapportent au plan qui a été fait; les hauteurs sont estimées, à l'exception de deux:

Nos 1 et 2. Un carré.
Il y a un chemin creux qui va en se rétrécissant vers le sommet, ou, en d'autres termes, c'est un carré ouvert par derrière.
Base.................................. 50 pieds.
Hauteur.................................. 5
Distance nord du bastion espagnol......... 259

N° 3. Carré oblong.
Base longitudinale...................... 114
Base transversale....................... 50
Longueur au sommet..................... 80
Hauteur perpendiculaire................. 4
Distance nord du n° 2.................... 115

N° 4. Carré oblong.
Base longitudinale...................... 84
Longueur au sommet..................... 45
Hauteur perpendiculaire................. 4
Distance nord........................... 251

Les nos 2, 3 et 4 sont éloignés chacun de trente-trois pas du bord de la rivière.

N° 5. Carré oblong.
Base longitudinale...................... 81
Longueur au sommet..................... 35
Hauteur perpendiculaire................. 4
Distance ouest.......................... 155

N° 6. Sa forme diffère de celle des autres : on l'appelle *falling garden* (jardin en pente), et il comprend trois étages, tous d'une égale longueur, et ayant la forme d'un parallélogramme. L'étage supérieur, comme les cinq tertres suivants, est borné à l'est par le bord de la rivière. Le deuxième et le troisième étage sont sur le penchant de ce bord et communiquent ensemble et avec le premier par une pente oblique et rapide.
Base longitudinale...................... 114
Longueur au sommet..................... 88
Base transversale du premier étage........ 30
Hauteur................................. 5
Descente jusqu'au deuxième étage.......... 34
Surface transversale..................... 51
Descente jusqu'au troisième étage......... 30
Surface transversale..................... 87
Descente jusqu'au terrain naturel......... 19

N° 7. Il est, comme les trois suivants, de forme conique.
Distance nord........................... 95
Base.................................... 83
Sommet.................................. 34
Hauteur................................. 42

N° 8.——Distance nord.................... 94
Base.................................... 98
Sommet.................................. 31
Hauteur................................. 5

N° 9.——Distance nord.................... 70 pieds.
Base.................................... 114
Sommet.................................. 56
Hauteur................................. 16

N° 10.——Distance nord................... 74
Base.................................... 91
Sommet.................................. 34
Hauteur................................. 8 ou 10

N° 11. Presque carré, et le sommet très étendu (on a élevé une maison en briques, à l'angle sud-ouest). Le côté de l'est paraît semblable aux autres tertres.
Distance................................ 158
Base.................................... 179
Sommet.................................. 107
Hauteur du côté ouest.................... 5
——du côté sud........................... 11
——du côté est........................... 15 ou 20

N° 12. Presque carré, un peu au nord-ouest du n° 7, et distant de ce dernier tertre de................................. 30
Base.................................... 129
Sommet.................................. 50
Hauteur................................. 10

N° 13. Parallélogramme, placé transversalement à l'égard du groupe.
Distance................................ 30
Distance du n° 5, à l'ouest du n° 10........ 350
Base longitudinale...................... 214
Sommet.................................. 134
Base transversale....................... 188
Sommet.................................. 97
Hauteur................................. 12

N° 14. Tertre de forme convexe.
Distance à l'ouest....................... 55
Base.................................... 95
Hauteur................................. 5 ou 6

N° 15. Ainsi que les trois suivants, plus ou moins carré.
Distance nord-ouest...................... 117
Base.................................... 70
Hauteur................................. 4

N° 16.——Distance nord-est................ 103
Base.................................... 124

N° 17.——Distance nord................... 78
Base.................................... 82

N° 18.——Distance nord-nord-est........... 118
Base.................................... 77

Ces tertres, depuis le n° 14 jusqu'au n° 18 inclusivement, décrivent une espèce de courbe, à l'extrémité de laquelle sont deux tertres plus étendus, nos 13 et 19.

N° 19. Grand tertre de forme quadrangulaire, placé transversalement,

et formant avec le n° 13, un alignement presque parallèle à la principale série (n°s 2 à 11).

Distance nord-nord-est du n° 13	484 pieds.
——— est-nord-est du n° 18	70
Base	187
Sommet	68
Hauteur	23

N° 20. Petit *burrow* ou *tumulus*, d'à-peu-près deux pieds de haut, et dont la base a de quinze à vingt pieds.

N° 21. Semblable au précédent, même hauteur, ouest du n° 16.

Base	25

N° 22. De forme quadrangulaire.

Distance ouest du n° 18	319
Base	73

N° 23. Tertre d'une régularité remarquable; mais attendu l'épaisseur des taillis, on n'a pu se convaincre s'il était artificiel, quoique sa correspondance avec le n° 25 le fasse supposer.

N° 24. Paraît irrégulier; de dix à douze pieds de haut, et de cent quarante-cinq à sa base.

N° 25. Distance nord-est, cent quatorze pieds. En suivant, à cent trente-deux pieds, on arrive à une élévation (cotée n° 26), sur son alignement.

N° 26.——— Base	89 pieds.
Hauteur	10 à 12

N° 27. Ce tertre est le plus grand. Il est de forme elliptique, et a un grand degré pratiqué du côté de l'est.

Distance nord du n° 26	1,463
Base longitudinale	319
Sommet	136
Base transversale	158
Au sommet	11
Degré transversal	79
Hauteur	34

A la distance d'un mille, à l'ouest, on prétend qu'il existe un autre grand tertre.

Les tombeaux indiens sont extrêmement nombreux aux environs de Saint-Louis; mais il n'en existe aucun dans le voisinage immédiat de la ville. Ils sont en plus grande quantité sur les collines avoisinant le Merameg, et au nord du Missouri. Le 12 juin 1820, M. Say, M. Peale et une autre personne descendirent le Mississipi dans une petite barque, jusqu'à l'embouchure du Merameg, et remontèrent cette dernière rivière l'espace d'environ quinze milles, jusqu'à un endroit qui renferme une foule de tombeaux qui avaient déja été explorés. On a prétendu qu'ils renfermaient les ossements d'une race d'hommes au-dessous de la taille ordinaire. Ils ne s'élèvent pas hors du niveau du sol; mais on les découvre par des pierres verticales qui les entourent et qui ressortent un peu, à l'une des extrémités. Après qu'on a enlevé la terre et les pierres plates et horizontales de recouvrement, on voit que les côtés sont bien construits, au moyen de pierres longues et unies qui sont verticalement adaptées les unes aux autres, par chaque extrémité, comme pour former un mur. Ces tombeaux ont ordinairement de trois à quatre pieds de long et quelquefois six; les os qu'ils renferment paraissent avoir été disséqués, comme c'est encore la coutume chez quelques nations indiennes.

Dans la première tombe ouverte par M. Say, il trouva un pot de terre et le squelette d'un enfant; la seconde contenait les restes d'un homme d'un âge mûr, d'une taille ordinaire, laissé dans sa grandeur naturelle, mais dont les os étaient confondus et la plupart brisés. Un habitant dit aux voyageurs qu'il avait été découvert plusieurs monuments semblables, sur le sommet des montagnes voisines. On a extrait de l'un de ces tombeaux deux pièces de poterie, dont l'une avait presque la forme d'une bouteille de rhum; mais on n'y vit aucun ossement.

Après une nuit passée en cet endroit, M. Say et ses compagnons remontèrent la rivière jusqu'à la ville de Lilliput, qui a reçu ce nom depuis qu'on y a trouvé des tombes renfermant une race de prétendus pygmées. Elles ont la même apparence que celles déja décrites. Le hasard ayant fait découvrir la tête d'un vieillard sans dents, on en inféra aussi qu'il avait dû exister, dans le voisinage, une race d'hommes sans dents et ayant les mâchoires comme celles des tortues. Nos voyageurs s'étant convaincus par eux-mêmes que tous les ossements trouvés étaient de grandeur ordinaire, revinrent à Saint-Louis.

Ces tombeaux contiennent évidemment les restes d'un peuple plus moderne que celui qui a élevé ces tertres.

« Nous ouvrîmes, dit le major Long, cinq tombeaux, sur le sommet d'un de ces grands tertres, situés près de Saint-Louis, et nous n'y trouvâmes qu'une seule dent d'une espèce de rat, et les côtes et les vertèbres d'un serpent de moyenne grandeur, assez bien conservées; mais nous ne pûmes nous assurer si ce reptile y avait été enseveli par les naturels, ou s'il y était accidentellement mort, après s'être introduit par quelque trou. Dans le premier cas, ce devrait être une espèce de *crotalus;* car on sait que beaucoup d'Indiens ont encore de la vénération pour ce genre de serpent. Cette découverte rendrait probable l'opinion que les Américains offraient un culte aux serpents à sonnettes et qu'ils les enterraient religieusement après leur mort, comme les Égyptiens enterraient leurs ibis [1]. »

Les capitaines Lewis et Clarke, lors de leur expédition dans l'Océan Pacifique, en 1804, 1805 et 1806, remarquèrent, en remontant le Missouri, plusieurs tertres et fortifications dont l'une, dans l'île de la Bonne-Femme, à neuf cent soixante-seize milles du Mississipi.

[1] *Account of an expedition from Pittsburg to the Rocky Mountains, performed in the years* 1819-1820, *under the command of Major Stephen H. Long* (pag. 59 et suivantes), 2 vol. *in*-8°, *Philadelphia*, 1823.

Dans un rapport géologique et minéralogique sur les districts de mines situés dans l'Etat de Géorgie, dans la partie occidentale de la Caroline du nord et l'est du Tennessee, par le juge Peek, il est question d'anciens ouvrages, dont on voit encore les restes dans la vallée appelée *River Valley* (Caroline du nord). Plusieurs excavations y ont été pratiquées et, à en juger par les masses qui ont été extraites à de très grandes profondeurs, une d'elles avait été faite dans le quartz vif, à environ trente pieds de bas. On remarque également une tranchée très profonde et très difficile, exécutée dans une veine de quartz, mais presque entièrement comblée, ayant servi de cimetière indien; la masse est tellement dure qu'un ciseau d'acier peut seul l'entamer. Près de là, on a trouvé les débris d'un fourneau dont les murailles, qui sont de stéatite, portent encore l'empreinte du feu, à l'intérieur.

« En outre des restes d'antiquité que je viens de citer, ajoute M. Peek, j'ai aussi connaissance de divers objets découverts dans le district d'Hubersham. On a retiré d'un dépôt, près de la montagne Yeona, plusieurs centaines de grandes pierres à fusil, parfaitement bien confectionnées, et que le docteur Troost croit être de manufacture française; et on a trouvé récemment, dans un autre dépôt, un petit vase enfoui à quinze pieds de profondeur; il était formé d'un alliage d'étain et de cuivre avec un léger mélange de fer, ce qui a confirmé M. Troost dans l'idée de son ancienneté. Une muraille de pierre, située sur le haut de la montagne Yeona, offre des angles tracés suivant les règles de fortification, et défend les seuls points par lesquels on puisse atteindre au sommet. Enfin, dans le territoire des Cherokees, on a retiré des bois gisant à dix pieds au-dessous de la surface du sol, et qui portaient l'empreinte visible de coups de hache. On n'a pu recueillir aucune tradition indienne, touchant ces découvertes [1]. »

CHAPITRE TROISIÈME.

DESCRIPTION DE DIVERS AUTRES MONUMENTS D'ANTIQUITÉ

OBSERVÉS AUX ÉTATS-UNIS.

OUVERTURES SOUTERRAINES APPELÉES PUITS,

DANS LA CAROLINE DU NORD.

Sur les bords du Licking, à quelques milles au-dessous de Newark, il existe plus d'un millier de ces ouvertures, dont quelques unes ont encore de vingt à trente pieds de profondeur sur trois de largeur. Un particulier s'est presque ruiné en faisant faire des fouilles dans ces cavités et aux environs, pour y chercher des métaux précieux : il n'y trouva que du cristal de roche, du quartz agate grossier (*hornstone*) pour armer les flèches et les lances, et un peu de fer, de plomb et de soufre. M. Atwater, qui les a fait connaître dans *l'Archæologia Americana* (p. 131) pense que les Indiens ont creusé ces trous pour en tirer ces objets d'utilité ou de parure; d'autres croient qu'ils ont pu servir de lieux d'habitation.

Il ne faut pas confondre ces puits avec de grandes cavités appelées *sink holes*, qui se rencontrent dans toute cette contrée; ces dernières, de la forme d'un cône creux, ont de quatre-vingt-dix à six cents pieds de diamètre, à la surface du sol. Elles sont si profondes, que la cime des grands arbres qui y croissent est à peine visible. On entend généralement le bruit d'un ruisseau qui coule au fond, et dans quelques unes on l'aperçoit même à découvert.

[1] *American Journal of Sciences*; vol. 23, art. 1.

MURAILLES PARALLÈLES EN PIERRES, DANS DIVERS LIEUX.

(Planche VIII, 2e Partie, Figures 1 et 2.)

Il existe beaucoup d'ouvrages de ce genre dans différentes parties du pays, particulièrement le long de l'Ohio, du Scioto, du Kenhawa et du Big-Sandy. Ils sont toujours de forme oblongue ou circulaire, et placés à une certaine distance des tertres, avec lesquels ils n'ont aucune communication. Les murailles circulaires, qui se trouvent généralement dans le voisinage immédiat de ces derniers, ont de quinze à trente pieds de largeur et quelques pieds seulement d'élévation au-dessus de la surface du sol. Le centre en est la partie la plus haute, et, des deux côtés, elles s'abaissent par une pente insensible. On suppose que ces ouvrages étaient destinés à la célébration de jeux.

Il y a près de Piketon, sur le Scioto, à neuf milles au-dessus de Chillicothe, deux murailles parallèles, qui peuvent avoir vingt pieds de haut. Le chemin qui conduit de la rivière à Portsmouth passe au travers de ces murailles; elles conduisaient à trois tertres assez élevés, situés sur une colline.

MONUMENT CURIEUX, QUI A FAIT CROIRE A QUELQUES AUTEURS QUE LES PHÉNICIENS ONT VISITÉ L'AMÉRIQUE.

(Planche IX, 2e Partie, Fig. 1.)

Ce monument hiéroglyphique, appelé *Writing rock* ou *Dighton rock*, est un bloc de *gneiss*, ou de granit secondaire, situé à l'est de l'embouchure de la rivière Taunton, dans l'état de Massachusetts. Sa largeur, à la surface du sol, est de dix à douze pieds environ, à la marée basse; mais lorsqu'elle est haute, son sommet se trouve recouvert de deux à trois pieds d'eau. On a mesuré la base du côté principal, qui présente une surface de onze pieds sept pouces, sur cinq pieds un pouce de hauteur; et son plan a une inclinaison d'environ soixante degrés. Les deux autres côtés correspondent avec le principal et forment une espèce de pyramide. La surface en est polie, d'une couleur pourpre au sommet, moins foncée au milieu, et verdâtre à sa base; l'intérieur est d'un gris clair. La peinture à l'huile qui en a été faite par M. Kendall, donne une idée plus exacte des caractères qui y sont tracés qu'aucune description ne le pourrait faire. Ces caractères ne sont que des traits et paraissent, pour la plupart, avoir été sculptés avec un instrument de la forme d'un segment de cylindre. La profondeur des lignes, dans la partie basse, n'excède nulle part un tiers de pouce, et leur largeur varie d'un demi-pouce à un pouce. La figure placée au sommet, et presque au centre de l'inscription, semble avoir un caractère particulier et est plus fortement tracée; mais il est difficile de découvrir, dans ces étranges figures triangulaires, des têtes humaines, des caractères phéniciens, ou des preuves de l'origine des peuples de l'Amérique.

M. Mathieu, écrivain français, avance, mais sans aucune preuve, que les caractères hiéroglyphiques empreints sur le rocher de Dighton furent exécutés par les Atlantides, vers l'an du monde 1902. Il dit que *In*, fils d'*Indios*, roi de l'Atlantide, est nommé dans l'inscription, comme chef de l'expédition qui alla en Amérique, pour former un traité de commerce; que ce même *In* devint le père d'une famille distinguée, en Chine, laquelle vivait au temps de Yao, en l'année 2296, c'est-à-dire 48 ans après la submersion de l'île Atlantis, ou 1800 ans avant l'ère chrétienne. M. Mathieu ajoute que ces caractères sont les mêmes que ceux qui sont employés dans le système numérique des Chinois, ressemblant à celui qui était en usage chez les Romains, qui prétendaient l'avoir reçu des Pélasgiens, lesquels eux-mêmes en étaient redevables à Atlantis.

Ce rocher fut examiné, il y a peu d'années, par les auteurs d'un ouvrage récent [1], qui pensent que l'inscription est d'origine phénicienne. Quelques unes des lettres sont très frappantes, notamment celles qui ressemblent aux lettres et figures P, W, X, 7 9, à un triangle et à un trident. Il y en a aussi d'autres qui ont quelque analogie avec les lettres A, M, O, et plusieurs autres images figurées. Au bas de l'inscription est un oiseau, ancien symbole de la navigation, ayant la tête tournée en haut. Cette partie ne fut point observée par les auteurs, parcequ'elle était alors couverte de limon; mais elle l'a été par l'honorable M. Francis Bay-

[1] *History of the state of New-York, by MM. Yates and Moulton* (pag. 86).

lies, qui les accompagnait, et par le docteur Baylies, qui l'a indiquée dans le dessin qu'il a fait de l'inscription [1].

AUTRES INSCRIPTIONS GRAVÉES SUR DES ROCHERS.

M. Kendall cite [2], d'après les manuscrits du docteur Stiles et d'autres écrivains, plusieurs rochers également couverts de caractères :

1° Dans les communes de Tiverton et de Ratford, état de Massachusetts;

2° A New-Port, état de Rhode Island;

3° A Scaticook, sur le Housatonic, état de Connecticut;

4° A Brattleborough, sur le Connecticut, état de Vermont;

5° Dans une grande chaîne de rochers située au sud-est de l'Ohio, à environ deux milles au-dessous de l'embouchure de la rivière appelée *Indian* ou *King's Creek*, à cinquante milles au-dessous de Pittsburg [3];

6° Sur l'Alatamaha, en Géorgie;

7° Sur l'Alleghany, à quinze milles au-dessous de Chenango, cent dix au-dessous du fort Pitt, et soixante-dix au-dessus du lac Erié ;

8° Sur la rivière Cumberland, près de l'endroit appelé *Rock Castle Neck.*

Au bord de la rivière nommée *French broad river,* affluent du Tennessee, se trouvent des rochers perpendiculaires, sur lesquels, à la hauteur de cent pieds au-dessus du niveau de l'eau, on voit des figures sculptées d'animaux, d'oiseaux, etc.

Sur le flanc d'une montagne, dans l'état de Tennessee, on a remarqué dans la pierre calcaire beaucoup d'empreintes de pieds d'hommes et de chevaux, dont la trace est encore parfaitement visible.

Au confluent des rivières d'Elk et Kenhawa, vers le 38° 2' de latitude, on voit un objet qui peut donner une idée du travail des Indiens et de leurs connaissances en sculpture. C'est un rocher de grès très dur, situé à quatre milles du lieu dont la latitude vient d'être énoncée, et à deux milles de celui improprement appelé *Source brûlante.* La pente de ce rocher se prolonge jusqu'au bord de la rivière, et présente une surface unie de plus de douze pieds de long sur neuf de large; le côté de l'est a huit ou neuf pieds d'épaisseur.

Sur le plan supérieur de ce rocher, ainsi que sur le côté, on voit les contours de plusieurs figures, dont quelques unes sont plus grandes que nature. La profondeur des traits peut être d'un demi-pouce, et leur largeur de trois quarts de pouce en quelques endroits. Ces figures représentent :

1° Du côté de la rivière, une tortue;

2° Un aigle, avec les ailes déployées, exécuté avec beaucoup d'expression, particulièrement la tête;

3° Un enfant, dont les traits sont très bien tracés ;

4° Plusieurs figures sur une seule ligne parallèle, mais parmi lesquelles on ne peut distinguer que celle d'une femme; le reste est très embrouillé.

5° Sur le côté, sont deux figures remarquables : la première est celle d'un homme, avec les bras étendus, dans l'attitude d'une personne qui prie; sa tête se termine en pointe, ou plutôt il semble avoir sur la tête quelque chose de forme triangulaire ou conique; l'autre représente aussi une figure d'homme, suspendue avec une corde par les talons. Cette sculpture rappelle l'histoire d'un missionnaire au Canada, qui fut traité de cette manière [4]; mais il est douteux qu'elle fasse allusion à cet événement. On voit aussi une espèce de dindon mal exécuté, et quelques autres figures.

Il a fallu beaucoup de travail et de patience pour tailler un roc si dur, que l'acier peut à peine l'entamer [5].

[1] Dans le deuxième volume, première partie des Mémoires de l'Académie des arts et des sciences de Cambridge, publiés en 1793, il y a une description de ce rocher, avec une copie de l'inscription, par James Winthrop; et le troisième volume, publié en 1809, contient un mémoire de seize pages sur cette pierre, par M. Kendall, ainsi que le dessin dont on a parlé plus haut. Avant la première époque, on en avait rendu un compte imparfait dans les Transactions philosophiques de Londres; et M. Serval, professeur de langues orientales à Cambridge, état de Massachusetts, avait envoyé à M. de Gebelin le dessin de ce monument, où ce dernier crut voir des caractères phéniciens.

[2] Voyez vol. III, chap. 79; *Travels through the northen parts of the United States. New York,* 1809.

[3] Voyez *Dr. Barton's Observations concerning some remains of antiquity.* — Suivant M. Barton, ces inscriptions, qui offrent tous les caractères de la plus haute ancienneté, ne peuvent avoir été faites qu'à l'aide d'instruments de fer ou d'autre métal dur.

[4] Elle est rapportée par le père Hennepin.

[5] *American philosophical Transactions;* vol VI, n° 26.

ROCHER PORTANT L'EMPREINTE DE PIEDS HUMAINS.

(Planche X, 2e Partie, Figure 1.)

Le rocher sur lequel se trouvent ces empreintes de pieds humains, est une pierre calcaire, d'une couleur bleue grisâtre, qui a été détachée de la masse qui borde le Missisipi à Saint-Louis, et qui fait partie de cette masse de rochers calcaires sur laquelle la ville est bâtie [1]. Elle renferme les restes bien conservés d'encrinites, d'échinites et d'autres fossiles. Ces mêmes rochers ont fourni les pierres qui ont servi à construire la ville de Saint-Louis et les ouvrages militaires élevés aux environs, par les Français et les Espagnols, il y a plus de soixante ans.

Le bloc dont il est question, qui a sept à huit pieds de long sur trois ou quatre de large, a été séparé du rocher par John Jones, maçon à Saint-Louis, et vendu par lui à M. Rappe, de l'état d'Indiana, qui l'a fait transporter dans sa propriété de l'*Harmony*, sur la rive gauche de la Wabash.

On se demande à quelle époque ces empreintes ont été faites; elles ont été vues par les premiers colons, sans qu'on puisse pour cela trouver des renseignements sur leur origine. On prétend qu'elles datent de la formation du rocher, vu qu'elles ont la même apparence, c'est-à-dire le même poli; mais M. H. Benton, membre du congrès des Etats-Unis, prétend que cette pierre est un ouvrage de l'art, dont l'origine remonte à celle des tertres et des fortifications de la vallée de l'Ohio. Il fonde son opinion: 1° sur la dureté du rocher; 2° sur ce qu'il n'existe point de sentiers qui y conduisent; 3° sur la difficulté de supposer un changement de consistance subit dans le rocher, après avoir reçu ces empreintes. On oppose encore l'exécution soignée et très naturelle des empreintes de pieds, et l'impossibilité de les former sans employer le fer ou l'acier.

Une autre empreinte remarquée sur cette pierre ressemble à celle d'un morceau de papier; elle a deux pieds sept pouces de longueur sur douze pouces et demi dans sa plus grande largeur [2].

AUTRES PIERRES SUPPOSÉES HIÉROGLYPHIQUES.

On a aussi découvert, sur divers points des Etats-Unis, des pierres plus ou moins remarquables; l'une, entre autres, gisant dans un champ, près des tertres de Marietta, laquelle est plate, unie et percée de sept trous. Une autre, trouvée en 1791, sur le bord oriental de la Seneca, auprès des anciennes fortifications, avait cinq pieds de long sur trois pieds de large et six pouces d'épaisseur. Cette pierre, très unie, était couverte de figures qui semblaient y avoir été sculptées au ciseau, et qu'on a supposées avoir un caractère hiéroglyphique [3].

Il a déja été question d'une pierre couverte d'inscriptions, qui a été trouvée à neuf cents milles ouest de Montréal, par une expédition que le chevalier de Beauharnais, gouverneur du Canada, avait fait partir pour l'Océan Pacifique [4].

Les pères Allouez et Dablon, en remontant, en 1672, la rivière des Renards, aperçurent au bord d'un de ses *rapides*, une espèce d'idole grossièrement exécutée, et qui paraissait plutôt un de ces caprices de la nature auxquels on croit trouver quelque ressemblance avec les ouvrages de l'art. C'était un rocher, dont le sommet, vu de loin, ressemblait à une tête d'homme; les sauvages en avaient fait le dieu tutélaire du pays: ils le barbouillaient souvent de toutes sortes de couleurs et ne passaient jamais auprès sans lui offrir du *petun* (tabac), des flèches, ou autres choses semblables. Les missionnaires, pour convaincre ces infidèles de l'impuissance de leur divinité, la précipitèrent dans le fleuve [5].

[1] Des empreintes tout-à-fait semblables ont été copiées sur les terrasses des temples de Thèbes, en Égypte, principalement du vieux temple de Karnak. On en voit aussi de pareilles dans les temples de l'Inde, notamment à *Nakhaur* dans le *South Bihar*. Ces rapprochements nous paraissent dignes de fixer l'attention.

[2] *Travels in the Middle portions of the Missisipi Valley, by M. Schoolcraft*; chap. VIII, New-York, 1825.

[3] *New-York Magasine*; tom. IV, 1792.

[4] Voyez plus haut, page 6.

[5] Charlevoix; *Nouvelle France*, tom. I, liv. 10. Paris, 1744.

OBJETS DÉCOUVERTS AU-DESSOUS DE LA SURFACE DU SOL.

On doit encore placer au rang des antiquités américaines, les murailles en pierres, les puits dont les côtés sont revêtus en briques, ainsi que des briques parfaitement fabriquées, les charbons, les cendres, les tisons, le bois fendu, et divers ustensiles et instruments qu'on a trouvés sous terre, à la profondeur de vingt, trente et même cinquante pieds.

Les premiers Suédois qui arrivèrent sur les bords de la Delaware trouvèrent, à vingt pieds sous terre, à l'endroit où ils fondèrent l'établissement de Helsingburg, un peu au-dessous de l'emplacement actuel de Salem, plusieurs puits revêtus de murs. En creusant de nouveaux puits à quelque distance des premiers, ils recueillirent des débris de poterie et des briques entières. Selon la tradition indienne, ces puits ont été creusés bien long-temps avant l'expédition de Colomb. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que les briques qu'on rencontre quelquefois à la surface du sol, en labourant, étaient entièrement inconnues aux indigènes de l'Amérique, vers la fin du quinzième siècle [1].

Feu le docteur Barton rapporte qu'en 1751 quelques laboureurs découvrirent, aux environs de la ville de New-York, à environ huit pieds sous terre, une muraille de pierre de quatre à cinq pieds d'épaisseur.

En 1748, des ouvriers qui travaillaient près de Wilmington, sur la Christina-Kill, affluent de la Delaware, à élever une redoute, rencontrèrent à trois pieds sous terre, de vieux outils en fer, des haches, des pelles etc. qu'on aurait pu croire d'origine indienne, si on n'y eût trouvé en même temps une pièce de monnaie suédoise, de l'année 1663; elle portait, d'un côté, les armes de la maison de Wasa, avec cette inscription : *Christina, D. G. De. Re. SVE.* ou, Christine, par la grace de Dieu, élue reine de Suède, et de l'autre : *Moneta nova regni Suec.* ou, nouvelle monnaie du royaume de Suède [2].

En creusant un puits sur une éminence voisine d'un ruisseau, à huit milles de la Delaware, on a trouvé une quantité assez considérable de coquilles d'huîtres et de moules, de joncs et de branches d'arbres rompues, à une profondeur de quarante pieds.

Le bois brûlé qu'on retire parfois de la terre pourrait avoir été noirci par une vapeur minérale souterraine.

L'argile, couleur de brique, qui est un mélange de terre et de sable dont le sol se compose en cet endroit, pourrait, lorsqu'elle est durcie, présenter l'apparence de briques. « J'ai vu, dit Kalm, de l'argile dure, que j'ai prise au premier coup d'œil pour des briques [3].

« Pendant le séjour que je fis à Marietta, dit M. Harris, j'examinai avec soin la nature du sol, par-tout où des ouvriers étaient employés à creuser des caves; et j'eus plusieurs fois occasion de remarquer, à la profondeur de quatre ou cinq pieds, des indices d'anciens habitants. J'observai particulièrement un âtre en pierres plates bien posées, avec des cendres de houille, du charbon etc.

« A Waterford, dans un endroit où la rivière avait miné ses bords, je découvris un autre âtre sous les racines d'un sycomore qui avait plus de quatre pieds de diamètre. Le feu avait rougi la terre qui recouvrait ces pierres; j'y trouvai du charbon et des os. L'accumulation du sol et la crue d'un arbre de cette grosseur devaient être l'ouvrage de plusieurs siècles [4]. »

En fouillant le canal de Louisville et Portland, on a rencontré, à la profondeur de dix-neuf à vingt pieds, des âtres construits en briques qui renfermaient des morceaux de charbon. Les briques étaient dures, d'une forme régulière, mais plus longues en proportion de leur épaisseur et largeur que celles dont on fait usage aujourd'hui. On y a trouvé des débris d'animaux et une grande quantité d'ossements humains, parmi lesquels était le squelette d'un homme debout, et dont le bras, élevé à l'angle de cent quinze degrés, tenait à la main une pierre d'une forme elliptique de la grosseur d'une orange, d'un poli exquis et marquée de différentes couleurs. On a extrait aussi un petit fer à cheval enfoui à une grande profondeur; des morceaux de bois au-dessous de couches de tourbe, qui portaient les marques d'un instrument contondant; enfin une hache de cuivre qui pesait deux livres, dont le tranchant était bien travaillé, et dont l'autre partie était repliée sur elle-même pour embrasser le manche [5].

En 1726, en creusant sur l'Oyapoc, dans la Guyane, pour établir les fondements d'une église, on rencontra,

[1] *Kalm*; tom. I, pag. 335. — [2] *Idem*; tom. I, pag. 124. — [3] *Idem*; tom. I, pag. 277. — [4] *Harris*; tom. I, pag. 161.
[5] *Indian Wars of the West, by Timothy Flint*; chap. 12; *Cincinnati*, 1833.

à la profondeur de cinq pieds, une petite médaille fort rouillée, portant l'image de saint Pierre, et qui avait été exécutée dans les premiers temps du christianisme.

Au mois de juin 1820, en fouillant un aqueduc dans une des habitations du canal Torcy, on trouva, à la profondeur de huit pieds, une pièce de bois dont la forme, les dimensions et sur-tout la qualité prouvaient que c'était un mât de navire; malheureusement elle ne fut pas mise en sûreté, et les nègres la brûlèrent. Cette pièce de bois, placée obliquement à la direction du canal que l'on creusait, le traversait entièrement, et était coupée de chaque côté, suivant la pente du talus. Les deux bouts sont restés en terre [1].

M. Todd assure qu'en 1809, en creusant un puits sur le Todd's Fork, affluent du petit Miami, on trouva, une profondeur de dix-neuf à vingt pieds, les restes d'un arbre et d'une vigne, et plus bas, une muraille de pierre régulièrement construite. A quelques pieds plus loin, les travailleurs furent arrêtés par une espèce de dallage en même pierre. On ne put aller plus loin, à cause du courant. En examinant l'une des pierres de cette muraille, on a reconnu que c'était un fragment de roche calcaire et siliceuse, d'une figure oblongue, régulière et évidemment travaillée avec un instrument en fer.

CROMLECHS ET PIERRES BRANLANTES.

« Il existe une curiosité très remarquable sur le territoire habité par les Indiens Creeks[2], à environ deux milles de la ligne qui sépare cette nation du comté de Groinett (Géorgie). Elle mérite de fixer l'attention par sa grandeur, et parcequ'elle semblerait prouver l'existence de connaissances stratégiques parmi les ancêtres de ceux qui peuplent actuellement ces lieux sauvages. La *montagne de pierre* (ainsi nommée par les indigènes) est un roc solide d'à-peu-près deux milles de circonférence à sa base [3], et de plus de quinze cents pieds de hauteur. Sa forme est généralement celle d'un pain de sucre. Le sommet forme une saillie de soixante à quatre-vingts pieds sur l'un des côtés, et, sur les autres, la pente est graduelle jusqu'aux trois quarts de la hauteur. A ce point, il règne une surface horizontale, large de cinquante pieds, tout autour de la montagne. La circonférence extérieure de cette espèce de galerie peut avoir un mille de développement, et est garnie de parapets ayant six pieds d'épaisseur et douze pieds de haut. Ces fortifications ne s'étendent pas du côté formant avant-corps, où elles seraient inutiles; elles ont été démolies en plusieurs endroits par les curieux, qui s'amusent à en précipiter des fragments du haut en bas. J'ai vainement questionné les naturels pour en tirer quelque tradition qui ait rapport à ce monument extraordinaire du courage et de l'intelligence des Indiens.

« Lorsqu'on passe cette plate-forme fortifiée, et qu'on est arrivé au sommet, on oublie la fatigue et le danger de la montée en contemplant la magnificence d'un spectacle que j'essaierais en vain de décrire. Je me bornerai à dire que l'œil découvre distinctement les chaînes de l'Alleghany et du Cumberland, ces dernières étant à une distance de deux cents milles. Je remarquerai aussi que l'accès des fortifications est facilité d'un côté par des cavités pratiquées dans le roc, probablement pour le transport de l'eau, qui doit se trouver dans cette direction. Il est certain, comme je l'ai avancé, que cette montagne est un rocher solide, car les masses qui en ont été détachées sont le résultat visible des ravages occasionnés par les tempêtes et le feu du ciel[4]. »

Un *cromlech* est situé dans l'état de New-Yorck, à deux milles à l'est de l'Académie de North-Salem, à environ trente pieds du chemin public qui mène à Danbury (état de Connecticut), sur la pente d'une petite colline d'environ trente pieds de hauteur. Cette pierre granitique, du poids de plusieurs tonneaux, d'une forme irrégulière, et d'une surface inégale, a quinze pieds de longueur, dix de largeur, et quarante dans sa plus grande circonférence. Elle pose sur sept petites colonnes coniques, de pierre calcaire primitive, qui s'élèvent de deux à cinq pieds au-dessus de la surface du sol. L'une des extrémités de la pierre est soutenue par six de ces colonnes, dont les bases sont unies ou contiguës; l'autre par la septième colonne, qui est la plus grande, et se trouve à la distance de six pieds des autres. On a vainement essayé, en employant une force considérable, de faire mouvoir cette énorme pierre.

La colline sur laquelle elle se trouve est calcaire, et il n'y a point de granit dans le voisinage. Sa formation

[1] *Almanach Guyan*, pour 1821; pag. 65.

[2] Ce territoire ayant été acheté par l'état de Géorgie, et divisé en comtés, le monument dont il est question existe maintenant dans le comté de Hall.

[3] Il serait plus exact de dire à la surface du sol, car les véritables dimensions de sa base sont inconnues.

[4] Article communiqué par le docteur Dugas, de Géorgie, à M. Warden. (*Bulletin de la Société de géographie*, Tom. XVI, pag. 273-274.)

géologique fut d'abord décrite par le chev. Elias Cornelius à cause de la singularité de cette pierre [1], laquelle fut ensuite reconnue comme un véritable *cromlech* par M. Finch, professeur de géologie et de minéralogie, qui fait observer qu'elle ne peut être considérée comme une production de la nature, ou comme résultant de la décomposition de rochers de granit, parceque les rochers de cette espèce ne se rencontrent pas dans cette situation relative. On ne peut non plus supposer qu'elle a été déposée par les torrents diluvials, car la pierre calcaire primitive paraît toujours au-dessus de la surface du sol en blocs massifs, et jamais sous la forme de petites colonnes coniques. On peut encore moins supposer qu'elle a été établie dans la position qu'elle occupe pour l'amusement de quelque amateur d'antiquités, en raison de son énorme pesanteur [2].

Une pierre branlante, couverte de mousse et de lichens, est située près du village de Savoy, état des Massachusetts, dans un terrain appartenant à M. Enos Dean. Elle est de granit, et on a estimé son poids à dix ou douze tonneaux; elle repose sur le sommet d'un rocher du même genre qu'elle semble toucher en trois points presque en ligne droite. On la met facilement en mouvement par un léger effort de la main ou de l'épaule, ou en se mettant sur son sommet et s'inclinant alternativement d'un côté et de l'autre. Par ces moyens elle décrit un arc d'environ cinq pouces [3].

Deux autres pierres branlantes se trouvent dans le voisinage de la Providence, Rhode-Island. L'une, calcaire, est située dans un champ appartenant à S. Brown, à trois milles et demi de la Providence. On a estimé son poids à huit ou dix tonneaux. Elle est posée sur un rocher; on peut la faire mouvoir avec la main, et lui faire décrire un arc de quatre ou cinq pouces, ce qui même a lieu par les forts vents du sud-est.

L'autre pierre se voit dans un champ appartenant à M. Paine de Smithfield, à douze milles au nord de la Providence. Sa forme est une sorte de pyramide irrégulière de quinze pieds de hauteur, et douze de diamètre à sa base, et on estime son poids de quatre-vingts à quatre-vingt-dix tonneaux. Malgré son énorme grosseur, on lui donne un mouvement oscillatoire par la force du bras ou au moyen d'un levier de huit à dix pieds de long. Il y a quelques années, plusieurs hommes munis de leviers, de cordes, et aidés même par des bœufs, ont employé de grands efforts pour la renverser, sans pouvoir y réussir [4].

Une autre pierre branlante se voit dans l'état de New-Yorck, dans un champ appartenant à madame M. Cabbe, à Philipps Town, comté de Putnam, près du sommet d'une colline escarpée. Cette pierre granitique a trente-un pieds de circonférence et cinq dans sa plus grande épaisseur Le rocher sur lequel elle repose, qui est aussi de granit, a environ un pied et demi de hauteur, et sa surface supérieure est presque plate. On imprime à la première un mouvement par une légère impulsion donnée avec la main, ou par un petit levier, quoique six hommes munis de leviers en fer n'aient pu parvenir à la renverser [5].

Le docteur Morse, dans sa géographie (article New-Hampshire), en parlant des curiosités de cet état, décrit une pierre énorme, du poids de soixante à soixante-dix tonneaux, qu'on peut faire mouvoir par une légère pression d'un doigt. Elle est également située sur le sommet d'une colline.

On trouve, dans le septième volume du Journal américain des sciences et des arts, un article sur les antiquités celtiques de l'Amérique, dans lequel l'auteur, M. Finch, professeur de géologie et de minéralogie, cherche à prouver qu'il existe aux Etats-Unis cinq espèces de monuments : savoir, *cromlechs*, *pierres de mémoire et de sacrifice*, *cercles de mémoire*, *pierres branlantes*, et *tumuli* (en anglais *barrows*); que ce sont les ouvrages des aborigènes, qui montrent leur origine celtique et qui prouvent qu'une nation de cette famille habitait autrefois sur ce continent.

IDOLES, VASES.

(Planche X, 2e Partie, Figures 2 à 5.)

On a découvert dans un *tumulus*, près Nashville, dans le Tennessee, une idole représentant un homme nu, dont les bras avaient été enlevés, et le nez et le menton mutilés; elle portait une espèce de tresse et de

[1] *American Journal of Sciences*; vol. II, pag. 200. — [2] *Ibidem*; vol. VII, pag. 152.

[3] La description de cette pierre par le docteur Portes, se trouve dans le neuvième volume du Journal américain des sciences et arts.

[4] M. O. Mason a premièrement décrit cette pierre dans le dixième volume du Journal américain des sciences (article 2).

[5] Le professeur Green a le premier décrit cette pierre dans le cinquième volume, pages 251-252, du Journal américain des sciences et arts.

gâteau sur la tête, Fig. 2. On a prétendu que cette figure ressemblait à celle que le professeur Pallas avait recueillie dans le midi de la Russie [1].

On a aussi trouvé, il y a quelques années, à Natchez, état de Mississipi, une autre idole en pierre de dix-neuf pouces de hauteur, et de neuf pouces de largeur sur sept aux extrémités, Fig. 3. Elle a été offerte à la Société des antiquaires, par le propriétaire, M. J. Thompson [2].

En fouillant près de la rivière de Sandusky, on a trouvé, à six pieds de profondeur, une pipe travaillée avec beaucoup de goût. On croit que la matière est le véritable talc graphique dont se font les idoles de la Chine. Comme il n'en existe point dans le pays, on suppose que cet objet a été apporté d'Asie.

Dans un ancien ouvrage sur le Cany, affluent de la rivière Cumberland, on a recueilli une espèce de vase qui était enfoui à environ quatre pieds de profondeur. Ce vase, Fig. 4, est composé de trois têtes jointes ensemble par derrière, auprès de leur sommet, au moyen d'un col qui s'élève au-dessus de ces têtes d'environ trois pouces. Ce col est creux, a six pouces de circonférence à son ouverture et augmente en descendant. Les têtes ont toutes la même dimension, c'est-à-dire environ quatre pouces depuis leur sommet jusqu'au menton. L'expression des traits, qui sont très bien conservés, est absolument celle des figures tatares; elles ont chacune un caractère distinct: l'une représentant une personne âgée, et les deux autres des figures jeunes.

La figure la plus vieille, peinte en jaune autour des yeux, est marquée par une ligne semi-circulaire, de même couleur, qui va d'une oreille à l'autre; une autre ligne commence à la partie inférieure de l'œil et s'étend du côté de l'oreille, à environ un pouce.

La seconde représente une physionomie grave, mais plus jeune que la précédente; elle est peinte irrégulièrement et de diverses couleurs. Une raie d'un rouge brun entoure chaque œil; une autre, de même couleur, commence au haut d'une oreille, passe sous le menton et va rejoindre la partie supérieure de l'autre. Les oreilles sont aussi légèrement peintes du même ton.

La troisième figure offre, comme les autres, tous les caractères des visages tatares. La face entière est légèrement empreinte d'une couche de vermillon. Il y a sur chaque joue une marque de la même couleur, mais plus brillante, et de la grandeur d'un quart de dollar. Le menton porte une marque semblable. Une circonstance digne d'attention, c'est que, malgré l'humidité à laquelle ces couleurs ont été exposées depuis plusieurs siècles, elles ont conservé tout leur éclat.

Chacune de ces têtes est creuse, et est portée sur un col d'environ un pouce et demi en longueur. La matière du vase est une belle argile, d'une couleur un peu foncée et durcie par l'action du feu; il peut contenir une pinte[3].

Un autre vase a été découvert près Memphis, état de Tennessee, à plusieurs pieds au-dessous du sol, sur le bord du Mississipi. Ce vase, de la contenance d'environ trois bouteilles et demie, est formé d'une argile bleue mélangée avec des parties d'une substance blanche, douce et friable, ressemblant à des coquilles calcinées et pulvérisées, sans vernis ni enduit. Le bord est légèrement fracturé, et la partie extérieure de la base est écornée, excepté sur un des côtés. Vers la partie supérieure, sont quatre dépressions d'un pouce cinq lignes de diamètre, dont trois d'une couleur plus foncée que le reste. Le diamètre du corps de cet objet est de six pouces six lignes sur trois pouces cinq lignes de hauteur; le col a trois pouces sept lignes de diamètre et deux pouces six lignes de haut. Lorsque ce vase est mouillé il s'en exhale une odeur terreuse, assez semblable à celle produite par un orage qui éclate vers la fin d'une journée chaude.

On voit au muséum de Philadelphie deux jarres ou bouteilles d'une pareille matière, trouvées aussi dans l'état de Tennessee, à quinze ou vingt pieds au-dessous de la surface du sol. La Société philosophique de la même ville possède plusieurs objets à-peu-près semblables, dont quelques uns ont la figure d'un œuf, un peu alongé à l'extrémité, pour former le col et l'embouchure, Fig. 5. Cette forme est celle des ustensiles les plus grossiers de cette collection.

Le marquis de Fortia d'Urban m'a certifié la réalité de la découverte faite par M. de Sacqui, à douze lieues de la Havane, et à une profondeur de cent pieds, d'un vase parfaitement conservé, couvert d'hiéroglyphes et portant quelques figures, dont une entr'autres ressemble au sagittaire de notre zodiaque, tirant sa flèche sur deux individus qui paraissent être enchaînés ou se tenir par la main. Ce vase, dont la ville d'Orléans a fait l'acquisition, a disparu et l'on ignore ce qu'il est devenu[4]. Il est fort à regretter qu'on n'ait pas de renseignements plus précis à ce sujet.

[1] *Archæologia Americana;* pag. 211 et suiv. — [2] *Ibid.* pag. 238.

[3] *American Journal of Sciences;* vol. XXIII, article 2. — [4] Bulletin de la Société de géographie, tom. XI, pag. 141.

On a trouvé dans un tertre, à quelques milles de Chillicothe, une urne presque semblable à celle qui a été décrite par Pennant, dans son voyage en Écosse. Cette première urne avait huit pouces de haut, et contenait des pointes de flèches, des cendres et des ossements.

COQUILLES MARINES.

Il a été découvert dans une ancienne fortification, à vingt milles de Lexington, dans le Kentucky, neuf coquilles du genre *murex*.

Les naturalistes de l'expédition du major Long ont fourni les renseignements suivants sur ces testacées: «Pendant notre séjour à Cincinnati, le docteur Drake nous montra, dans son beau cabinet d'histoire naturelle, deux grandes coquilles marines qui avaient été trouvées dans des *tumuli* indiens situés dans le voisinage. Ces coquilles étaient coupées en long, et il ne restait de chacune que la moitié. On peut conclure de cette circonstance que les naturels s'en servaient comme de coupes, ou qu'ils les réservaient pour des pratiques superstitieuses, soit qu'ils en fissent usage pour des sacrifices, soit qu'ils voulussent faire des libations à quelque divinité. Ces objets peuvent aussi, comme le *cymbium* des habitants de l'Archipel, avoir été employés à un autre usage, tel que celui de se laver.

« Une de ces coquilles ressemble au *cassis cornutus*, ou conque; elle a environ neuf pouces un quart de long, et sept pouces de large. L'autre est une coquille du genre *fulgur* de Montfort, et, autant que nous en pûmes juger, pareille en tout à celles qu'on rencontre à présent sur les côtes de la Géorgie et de la Floride orientale, et que les naturalistes connaissent sous le nom de *fulgur perversum*, quoique certainement cet échantillon soit plus grand que ceux que nous avons vus récemment, ayant neuf pouces de long et six et demi de large.

« Les auteurs ne sont pas d'accord sur le pays où se trouve le *cornutus*. Suivant Rumphius, c'est à Amboine, dans la presqu'île de Malacca et sur les côtes de l'île. Humphreys prétend qu'il est particulier aux Indes et à la Chine. Linnée croyait qu'il se trouvait sur les côtes de l'Amérique; mais Bruguière, auteur plus moderne, nous apprend que Linnée a dû être induit en erreur et que ce coquillage est originaire de l'Océan Asiatique.

« Le *cornutus* devient de quelque importance dans la question de l'origine des Américains, qu'on fait descendre des peuples de l'Asie. Toutes les autorités auxquelles nous avons eu recours s'accordent, à l'exception de Linnée, à regarder cette grande espèce de coquille comme appartenant aux côtes de ce continent, ou à celles des îles qui l'avoisinent; mais comme aucun voyageur n'en a découvert sur les côtes de l'Amérique, nous devons croire, avec Bruguière, qu'on n'en trouve que dans l'Océan Asiatique.

« La découverte de ce coquillage dans d'anciens *tumuli* indiens semble prouver qu'il y a eu des rapports entre les habitants du nord de l'Amérique et ceux de l'Asie, et elle nous porte à croire qu'il a dû même exister un certain commerce entre eux, particulièrement avec les îles de l'Atlantique, d'où le *fulgur* a été apporté. Mais quoiqu'on ne puisse déduire de ce fait isolé la preuve que les ancêtres des Américains actuels sont originaires de l'Asie, cependant étant joint aux autres preuves recueillies par divers auteurs, il peut corroborer beaucoup cette opinion populaire [1]. »

MOMIES.

Plusieurs momies ont été découvertes dans les cavernes calcaires du Kentucky, et particulièrement dans celle du *Mammoth*, qui a été ainsi nommée à cause de sa grande étendue, laquelle est de dix milles, et de vingt-cinq milles si l'on y comprend ses branches. Ces cavernes renferment une quantité prodigieuse de nitre et l'on y a trouvé des momies, à des profondeurs plus ou moins considérables, dans des couches de terre saturées de cette substance [2]. Une de ces momies, qu'on voit dans le cabinet de la Société des antiquaires, a été découverte à dix pieds au-dessous du sol; elle était placée entre de larges pierres et recouverte d'une pierre plate. Elle était accroupie, les genoux repliés sur la poitrine, les bras croisés et les mains passées

[1] Expédition du major *Long*; vol. I, chap. 3. *Philadelphia*, 1823.

[2] Si le nitre ou salpêtre ne se forme que dans les endroits habités par les hommes et les animaux, les amas prodigieux de cette substance qui se trouvent dans les cavernes de la vallée de l'Ohio, prouveraient qu'il a dû y exister autrefois une grande population.

l'une sur l'autre, à la hauteur du menton. Ces dernières, ainsi que les doigts, les ongles, les oreilles, les dents, les cheveux, et généralement tous les traits, étaient parfaitement conservés. La peau est d'une couleur un peu jaunâtre : on n'y distingue ni suture, ni incision qui indique que les viscères en aient été retirés. Elle peut avoir près de six pieds de hauteur; mais elle est tellement desséchée, qu'elle ne pèse guère plus de douze à quatorze livres. On ne remarque sur le corps ni bandage, ni substance aromatique ou bitumineuse quelconque. L'enveloppe intérieure se compose d'une sorte d'étoffe faite de ficelle double, tordue d'une manière toute particulière, et de grandes plumes brunes entrelacées avec beaucoup d'art. La seconde enveloppe est de la même étoffe, mais sans plumes; la troisième est d'une peau de daim ras, et la quatrième et dernière, d'une autre peau de daim avec le poil.

Le savant docteur Mitchill, qui a donné la description ci-dessus d'une momie trouvée aux environs de Glascow, dans le Kentucky, s'est emparé de cette découverte pour conclure que les peuples qui ont habité l'Amérique avant la race actuelle étaient originaires de Malay et ressemblaient aux naturels des îles de l'Océan Pacifique et de l'Asie Australe. Il fonde son opinion : 1° sur la ressemblance qui existe entre la toile qui servit à envelopper ces momies et celle qu'on a rapportée des îles Sandwich et Figi[1]; 2° sur celle des manteaux de plumes, affectés au même usage que ceux des insulaires de la Mer du sud; 3° sur celle des filets, qu'on a également remarqués, lesquels sont travaillés avec art et solidité; 4° sur la ressemblance des *mocassins* (chaussures), qui sont artistement confectionnés avec des écorces d'arbres ou des fibres de plantes; 5° sur l'analogie des morceaux de sculpture antique, sur-tout des figures humaines, qu'on trouve également à Otahiti, à la Nouvelle Zélande et en divers autres endroits; 6° enfin sur celle des fortifications ou ouvrages de défense, élevés par ces peuples, et qui sont moins étendus que les constructions du même genre des habitants des îles des Amis[2].

MURAILLES SOUTERRAINES BASALTIQUES.

Les murailles souterraines nommées murs naturels (*natural walls*) remarquées, il y a quelques années, dans la Caroline du nord, ont été attribuées aux Indiens Tuscaroras, qui habitèrent cette partie du pays jusqu'à la fin du dernier siècle, qu'ils furent incorporés aux Oneidas.

Ces deux murs se trouvent dans le comté de Rowan, à douze milles au nord de Salisbury. L'un a plusieurs centaines de pieds de long, sur douze à quatorze pieds de haut et vingt-deux pouces d'épaisseur, et est composé de pierres de forme irrégulière d'un à deux pouces de longueur, toutes parallèles entre elles et dans une direction horizontale. Ces pierres paraissent contenir du fer.

L'autre, placé à six ou huit milles de distance, a quarante pieds de long sur cinq de haut et sept d'épaisseur. On les regarde tous deux comme des productions de la nature, car les pierres qui les composent ont tous les caractères du basalte[3].

OBJETS D'ORIGINE MODERNE. — MÉDAILLES.

Feu M. Jehiel Gregory trouva, il y a quelques années, à l'embouchure de la rivière de Muskingum, une médaille en plomb, circulaire et ayant plusieurs pouces de diamètre. D'un côté était écrit le nom français de la rivière, c'est-à-dire : « *belle petite rivière;* » et de l'autre, le nom de Louis XIV.

Une autre médaille fut retirée d'un terrain d'alluvion, près de Portsmouth, ville située à l'embouchure du Scioto. Sur une face, elle représentait un cœur, avec une branche de casse qui en sortait; et sur l'autre un temple avec une coupole. Au sommet, était un croissant, avec une étoile au milieu du fronton.

On a extrait aussi, il y a quelques années, dans le comté de Trumbull, plusieurs pièces anglaises, représentant d'un côté Georges II, et de l'autre Caroline.

A-peu-près vers le même temps, on trouva une médaille espagnole, près de l'embouchure du *Darby-*

[1] Cette toile ou étoffe est faite en ficelle double et tordue, sans le secours de la roue; la chaîne et la trame n'en paraissent pas avoir été faites au métier.

[2] Voir à ce sujet les observations du docteur Mitchill, dans le dix-huitième volume du *Medical Repository* de New-York, et dans l'*Archæologia Americana*, pages 318-321; et les lettres de *J. Farnham* et de *Charles Wilkins*, esq., dans le même ouvrage, page 363-364.

[3] Voir ma *Description des États-Unis*; tom. I, chap. 2, et tom. III, pag. 255.

Creek, non loin de Circleville; cette médaille, d'après son inscription, paraît avoir été donnée par un amiral espagnol, à quelque personne qui fit partie de l'expédition de Soto, en Floride, l'an 1538[1].

En creusant dernièrement une cave à *Fayette-Ville*, sur l'Elk, à une petite distance d'une ancienne fortification, on a trouvé une pièce de monnaie romaine, qui a dû être frappée, comme l'indique l'inscription, vers l'an 150 de l'ère chrétienne. Elle porte d'un coté: *Antoninus Aug. Pius. P. P. III Coss.* et de l'autre: *Aurelius Cæsar Avg. P. III. Coss.*; c'est-à-dire : *Antoninus Augustus Pius*, *Princeps*, *Pontifex*, *tertiùm Consul.*; et *Aurelius Cæsar Augustus*, *Pontifex*, *tertiùm Consul.*

L'abbé Anduze a entretenu la Société de géographie, d'une pièce de monnaie en bronze, trouvée dans la vallée des ossements, au sud-ouest du Missouri, laquelle fut présentée à M. Clarke, et que M. Anduze a reconnue pour être une médaille romaine, frappée sous le règne de Nerva[2].

CHAPITRE QUATRIÈME.

RECHERCHES ET OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LES ANTIQUITÉS AMÉRICAINES.

PREUVES DE L'ANTIQUITÉ DES TUMULI, DÉDUITES DES ARBRES QUI CROISSENT SUR LEURS SOMMETS ET DANS LEURS FOSSÉS.

Dans les platanes[3], les peupliers et autres gros arbres trouvés sur les *tumuli*, les cercles annuels de végétation sont très distincts et indiquent à-peu-près l'âge de ces arbres[4].

Lorsqu'on commença l'établissement de Marietta, sur le Muskingum, les ouvrages qui s'étendaient le long de cette rivière, sur un développement considérable, étaient couverts d'arbres de dimensions prodigieuses. Il en restait même encore de très grands sur les murs et tertres, en 1787, lors de l'examen qu'en fit le docteur Cutler. On en abattit plusieurs en présence du gouverneur Saint-Clair et d'autres personnes. Ceux du plus grand diamètre étaient creux; mais un d'entre eux, qui ne faisait que commencer à se décomposer, comptait quatre cent soixante-trois cercles concentriques, et devait avoir au-delà de ce nombre d'années. Plusieurs portaient de trois cents à quatre cents cercles; et on remarquait sur la surface du sol de vieux troncs pourris, de six à huit pieds de diamètre. Tout portait à croire qu'il y avait eu, antérieurement à la crue d'arbres existant alors, une autre crue à-peu-près du même âge. Un bouleau (*Betula L.*) qui comptait cent trente-six cercles, paraissait avoir pris la place d'un autre arbre d'une espèce différente. « Si donc « nous admettons, dit le docteur Cutler, que les arbres actuels aient quatre cent cinquante ans, et que les « anciens en aient eu autant, il en résulterait que ces ouvrages ont été abandonnés, il y a neuf cents ans; et « en supposant qu'ils aient été occupés l'espace de cent ans, leur origine remonterait au moins à mille ans. »

Près du *Grave-Creek*, sur l'Ohio, est un tertre indien, dont la base a environ trois cents pas de circonférence, et qui s'élève en forme de cône à une très grande hauteur. Il est entièrement couvert d'arbres. Le

[1] *Archæologia Americana*, pages 116 et 117.

[2] *Bulletin de la Société de géographie*, vol. VIII, pag. 85.

[3] *Platanus occidentalis*, ou platane d'occident.

[4] Cette manière de déterminer l'âge des arbres est reçue en justice; néanmoins, elle n'est pas fort exacte, car les semences peuvent être restées quelques années sous terre, sans se développer. Durant la décadence des arbres, les couches concentriques ne se forment plus; et quelques années auparavant, elles sont si minces, qu'il est difficile de les distinguer.

général Butler mesura un chêne blanc de onze pieds de circonférence, qui croissait près du sommet, et qu'il supposa avoir au-delà de trois cents ans[1].

M. Michaud dit que lorsqu'on découvrit les fortifications de Marietta, elles étaient surmontées d'arbres de la même espèce que ceux des forêts voisines, dont quelques uns avaient plus de trois pieds de diamètre. Ces arbres ont tous été abattus, et le terrain est actuellement presque entièrement cultivé en maïs[2].

Il y a eu sur le sommet d'un tertre de quarante pieds de hauteur, situé dans les terres basses, voisines de la Kenhawa, un grand chêne de deux pieds et demi de diamètre, qui fut abattu en 1790.

Selon les observations de M. Kirkland, relativement aux ouvrages situés sur le *Tanawande-Creek*, et sur un affluent de la rivière Delaware, dans l'état de New-York, ces ouvrages pouvaient avoir un millier d'années, à en juger par la grosseur et la vieillesse des arbres qui croissaient sur les parapets et dans les fossés.

A Piqua, état de l'Ohio, on a vu le tronc d'un arbre qui avait deux cent cinquante couches concentriques, d'où l'on peut conclure qu'il avait deux cent cinquante ans.

On voit, dans beaucoup d'endroits de ces monuments, des arbres aussi grands que ceux des forêts voisines.

AUTRES PREUVES DE L'ANTIQUITÉ DES TUMULI.

La retraite des eaux des lacs et les changements qui ont eu lieu dans le cours de plusieurs rivières, depuis que ces ouvrages ont été construits, fournissent une autre preuve de leur grande ancienneté. Voici ce que pense à ce sujet M. de Witt Clinton, gouverneur de l'état de New-York. « Je crois, dit-il, qu'on peut assurer que toutes les hypothèses qui attribuent ces ouvrages aux Européens sont fausses : 1° à cause de la quantité actuelle de ces ouvrages; 2° en raison de leur ancienneté, plusieurs ayant été évidemment construits long-temps avant la découverte de l'Amérique; 3° enfin par leur forme, qui diffère entièrement des fortifications européennes, soit anciennes, soit modernes.

« Il y a aussi une autre considération qui n'a point encore été avancée, mais qui me paraît digne d'attention, et établie sur une base qu'on ne peut aisément renverser.

« Depuis la rivière de Genessée jusqu'à Lewiston, sur le Niagara, on voit une chaîne ou élévation de terre remarquable, occupant presque tout cet espace, qui est de 78 milles, dans la direction de l'est à l'ouest.

« Sa hauteur moyenne au-dessus du sol environnant est en général de trente pieds; sa largeur varie considérablement, et dans quelques endroits elle n'a pas plus de cent vingt pieds. Son élévation au-dessus du niveau du lac Ontario peut être de cent soixante pieds; et elle descend graduellement vers ce lac, dont elle est éloignée d'environ six à dix milles.

« Cette chaussée semble avoir été créée par la nature pour servir de communication. C'est en effet une sorte de grande route naturelle, ayant une pente douce de chaque côté, et couverte de gravier. Avec des travaux peu considérables, on en ferait la meilleure route des Etats-Unis.

« Il y a quelque raison de croire que cette élévation remarquable fut autrefois la limite du grand lac Ontario. Le gravier dont elle est couverte y a été déposé par les eaux, et les pierres indiquent par-tout, par leur forme, le frottement et le mouvement produits par cet élément. Le long des bords de tous les lacs et rivières de l'ouest, on rencontre de petits monticules ou amas de gravier de forme conique, élevés par les poissons pour défendre leurs œufs. Or, on en a trouvé de semblables, à ne pas s'y méprendre, au pied de la hauteur en question, du côté du lac; mais on n'en a découvert aucun du côté opposé.

« Les rivières et courants d'eau qui se déchargent dans le lac au midi, ont leurs embouchures obstruées par du sable, en différents endroits, à cause de la violence des vents du nord-ouest. Les sources des criques, qui passent à travers cette chaussée, correspondent exactement avec leurs embouchures dans les lacs.

« On peut conclure de ces faits qu'il y a peut-être un ou deux mille ans que le lac Ontario s'est éloigné de ce terrain élevé. La cause de la retraite des eaux de ce lac peut être attribuée à l'élargissement de sa première embouchure, ou au rétrécissement de ses eaux (aidé peut-être par un tremblement de terre), lesquelles se seraient frayé un passage jusqu'au Saint-Laurent, comme l'Hudson aux hautes terres (*High lands*) et la Mohawk aux petites chutes (*Little falls*).

[1] Extrait du journal manuscrit d'une personne attachée à l'armée du général Saint-Clair, en 1791, publié dans les *Historical Collections*, etc., tome III, page 24. Boston, 1810.

[2] *Voyage à l'ouest des monts Alleghany*, page 97. Paris, 1804.

« Au midi de cette grande élévation, et dans toutes les directions de ce côté, on a trouvé des restes nombreux de fortifications. Mais au nord, c'est-à-dire du côté du lac, on n'en a pas découvert une seule trace, quoique le sol ait été exploré avec soin.

« Prenant maintenant en considération la distance, qu'on a dit être de soixante-dix-huit milles; ajoutant que le bord du lac devait être naturellement la place qu'on aurait choisie pour former des habitations et conséquemment des ouvrages de défense, à cause des avantages que présentait cette position, sous les rapports domestiques et militaires; remarquant aussi que sur le bord méridional du lac Erié, ces anciennes fortifications sont très nombreuses, on peut affirmer sans aucun doute que ces ouvrages ont été construits quand cette élévation formait la limite méridionale du lac Ontario; et, en conséquence, leur origine doit remonter à une très haute antiquité [1]. »

LES INDIENS MODERNES NE CONNAISSENT PAS L'USAGE DES TERTRES, OU TUMULI.

Les tombes des Américains de nos jours sont généralement des trous étroits, creusés avec des pieux pointus et qu'ils garnissent d'écorce et de nattes. Ils y déposent les corps dans une position accroupie, et les recouvrent d'abord de bois et d'écorce, puis de terre et de pierres. Ils entourent ensuite la fosse de planches, d'écorce et de charpentes, qui se joignent au sommet, et présentent la forme d'un cône.

Hériot dit que les Virginiens ne creusaient jamais la terre que pour faire des fosses qui avaient environ trois pieds de profondeur.

Le capitaine Smith dit que, pour les enterrements ordinaires, les Virginiens creusent un trou profond dans la terre avec des pieux pointus; qu'ils enveloppent le corps de pelleteries et de nattes, le placent entre des morceaux de bois, déposent à côté de lui ses bijoux, et le recouvrent ensuite de terre.

Champlain, en décrivant les cérémonies funéraires des Canadiens, dit qu'à la mort de l'un d'eux, ils creusaient un trou dans lequel ils jetaient tout ce que le défunt possédait, ses chaudières, ses pelleteries, ses armes et vêtements, etc.; qu'ils y descendaient ensuite le corps, qui était recouvert de terre et de gros morceaux de bois; après quoi, on plantait à l'endroit de la sépulture un pieu dont le bout était peint en rouge.

Laudonnière, dans sa description de la Floride, s'exprime ainsi: « Lorsqu'un roi meurt, on l'enterre avec la plus grande pompe; on dépose dans sa tombe la coupe dans laquelle il avait coutume de boire; on fiche autour de la fosse une grande quantité de flèches, et ses sujets pleurent et jeûnent pendant trois jours. Tous les rois ses amis en font autant, et coupent la moitié de leur chevelure, en signe de l'amitié qu'ils lui portaient. Pendant six lunes, des femmes, choisies à cet effet, déplorent la perte du roi et l'appellent à haute voix, trois fois par jour, le matin, au milieu de la journée et le soir. On renferme dans sa maison tout ce qu'il possédait et on y met le feu, pour que rien de ce qu'il avait ne serve après sa mort. Les mêmes cérémonies se pratiquent à l'enterrement des prêtres. L'intention de ces Indiens, en ensevelissant avec les morts les objets de prix qui leur appartenaient, est de leur procurer une bonne réception au village des ames ou des esprits. »

« Il me paraît, dit le père Charlevoix, que les Indiens portent sans aucune cérémonie le corps au lieu de sa sépulture; du moins n'ai-je trouvé rien sur cela, dans aucune relation; mais quand il est dans la fosse, on a soin de le couvrir de telle manière que la terre ne le touche point. Il y est comme dans une cellule, toute tapissée de peaux, beaucoup plus riche et mieux ornée qu'une cabane. On dresse ensuite un poteau sur la tombe, et on y attache tout ce qui peut marquer l'estime qu'on faisait du mort: On y suspend quelquefois son *portrait* et tout ce qui peut servir à faire connaître aux passants qui il était et les plus belles actions de sa vie. On y porte le matin de nouvelles provisions; et comme les chiens et autres animaux ne manquent pas d'en faire leur profit, on veut bien se persuader que c'est l'ame du défunt qui est venue y prendre son repas.

« Quand quelqu'un meurt pendant le temps de la chasse, on expose son corps sur une espèce d'échafaud fort élevé, et il y demeure jusqu'au départ de la troupe, qui l'emporte avec elle au village. Il y a même des nations qui en usent ainsi à l'égard de tous les morts, ainsi que je l'ai vu pratiquer aux Missisaguez du Détroit. Les corps de ceux qui meurent en guerre sont brûlés et leurs cendres rapportées pour être mises dans la sépulture de leurs pères. Ces sépultures sont, parmi les nations les plus sédentaires, des espèces de

[1] *Memoir on the Antiquities of the state of New-York*, par *de Witt Clinton*.

cimetières près du village. D'autres enterrent leurs morts dans les bois, au pied d'un arbre, ou les font sécher et les gardent dans des caisses jusqu'à la fête des morts[1]. »

Les Indiens modernes croient que l'ame, séparée du corps, conserve les mêmes inclinations que lorsqu'elle y était renfermée; c'est pourquoi ils enterrent avec les morts tout ce qui était à leur usage. « Au lieu que parmi nous, continue Charlevoix, la dépouille des morts enrichit les vivants; chez eux, on emporte au tombeau non seulement tout ce qu'on possédait, mais on y reçoit encore des présents de ses parents et de ses amis. Aussi ont-ils été extrêmement scandalisés quand ils ont vu les Français ouvrir les sépulcres pour en tirer les robes de castor dont on avait vêtu les défunts. Les tombeaux sont tellement sacrés dans ce pays, que les profaner, c'est la plus grande hostilité qu'on puisse commettre envers une nation et la marque qu'on ne veut plus rien ménager avec elle[2]. »

Smith, dans son histoire des Jerseys, dit que c'était une coutume chez les Indiens du Jersey occidental, lorsqu'ils enterraient leurs morts, de placer dans la tombe les objets dont l'usage était familier au défunt, des arcs, des flèches et quelquefois le *wampum*, comme des gages de leur affection. Quand une personne de marque mourait loin du lieu de sa résidence, on y portait ses restes pour les y ensevelir. Ces Indiens purifiaient et embaumaient le corps, lui peignaient la face, l'accompagnaient en procession, le plaçaient dans une posture assise et le recouvraient d'une sorte de pyramide.

Ils avaient soin de conserver les tombeaux en bon état, et allaient souvent les visiter avec un très grand recueillement[3]. Le révérend M. Heckewelder, dans son histoire des nations Indiennes, raconte qu'il assista un jour aux funérailles d'une personne du plus haut rang, la femme du vaillant chef Delaware Lhingask; qu'on plaça dans la fosse un pieu surmonté de figures emblématiques et tournées vers le soleil levant; que des femmes la comblèrent ensuite et la couvrirent d'écorce et de feuilles sèches; et que, s'étant ensuite retirées, les hommes l'entourèrent de morceaux de bois, à hauteur d'appui, pour la garantir des bêtes féroces.

Ce missionnaire ajoute que lorsqu'un Indien meurt à quelque distance de chez lui, on a grand soin de recouvrir sa tombe de gros morceaux de bois, de crainte que les loups ne déterrent le corps pour le dévorer. Lorsque le temps et les circonstances ne permettent pas de prendre cette précaution, quand ils sont en voyage, par exemple, ils enveloppent le corps d'écorce d'arbre, et le déposent ainsi dans la fosse. S'il meurt quelqu'un dans le temps de la chasse, ils lui font une espèce de bière, ou recouvrent le corps de manière que la terre ne le touche point; après quoi, ils entourent la tombe d'un treillage.

Les guerriers tués dans le combat sont enlevés du champ de bataille et enterrés, toutes les fois que cela est possible, pour que l'ennemi ne leur enlève pas le crâne et ignore le nombre des morts. Ils déracinent à cet effet un vieux tronc d'arbre, et creusent au-dessous un trou assez profond, pour que l'arbre, remis à sa place, n'atteigne pas les corps. Afin qu'on ne soupçonne point le lieu de leur sépulture, ils recouvrent la terre nouvellement remuée de bois mort, de feuilles, ou de broussailles; mais s'ils n'ont pas le temps de les enterrer, ils entassent les cadavres les uns sur les autres, entre de gros morceaux de bois, et recouvrent le tout de branches mortes et de broussailles. Il ne leur arrive jamais, à moins de force majeure, d'abandonner leurs morts sans sépulture[4].

LES INDIENS MODERNES NE SE SERVENT JAMAIS DE RETRANCHEMENTS, OU FOSSÉS.

Nous allons tâcher de prouver, par le témoignage d'auteurs dignes de foi, que les Indiens d'aujourd'hui n'ont jamais recours à des retranchements pour se défendre, mais seulement à des palissades. Nous regrettons d'avoir à émettre sur ce point une opinion différente de celle de M. de Volney.

Lorsque Jacques Cartier arriva à Hochelaga (Montréal) en 1535, cette bourgade, composée d'Iroquois et de Hurons, comprenait environ cinquante grandes cabanes, entourées de trois clôtures de palissades. On y entrait par une seule porte; et, le long de la première enceinte, il y avait des amas de pierres et de cailloux pour lancer sur l'ennemi.

[1] Charlevoix, *Journal Historique*, lettre XVI, tome III. Paris, 1744.

[2] *Idem*, lettre XXIV.

[3] *Smith's Jersey*, page 137.

[4] *Transactions of the Historical and literary Comitee of the American Philosophical Society*, pages 268-277. Philadelphie, 1819.

Samuel Champlain raconte que se trouvant, le dernier jour de juin 1606, à l'embouchure de la rivière des Iroquois, où des Indiens, venus pour déclarer la guerre à la tribu de ce nom, étaient retranchés, il remarqua que leurs fortifications consistaient en un grand nombre de pieux fort rapprochés les uns des autres, garnis d'écorce de chêne et aboutissant d'un côté à la grande rivière du Canada et de l'autre à celle des Illinois. Ces ouvrages toutefois ne servirent qu'à leur donner le temps de monter dans leurs canots, qui les attendaient sur le rivage.

Lescarbot rapporte, dans son histoire du Canada, que quatre cents sauvages partirent d'une ville entourée de palissades, pour aller faire la guerre aux Armouchiquois.

Le père Sagard Théodat, en parlant des Hurons, s'exprime ainsi : « Quand la guerre est déclarée, on détruit les bourgs, hameaux, villes et villages frontières incapables d'arrêter l'ennemi; sinon, on les fortifie et chacun se retire dans les lieux fortifiés de sa juridiction. Ils font porter sur les guérites des pierres et de l'eau pour s'en servir dans l'occasion. Plusieurs font des trous dans lesquels ils enfouissent ce qu'ils ont de meilleur[1]. »

Penn, qui a décrit d'une manière si particulière[2] les mœurs et les coutumes des Indiens de la Pensylvanie, alors très belliqueux, ne fait aucune mention de fortifications. Il dit que leurs cabanes étaient faites de nattes et d'écorce d'arbres placées sur des perches, à la manière des granges d'Angleterre, et à peu près de la hauteur d'un homme, et que ces naturels se couchaient sur des lits de roseaux et d'herbes desséchées.

En 1674, les Indiens *Narragansett* ayant résolu de chasser les Anglais, se fortifièrent tout près de l'étang de *Point Judith,* dans un terrain sec, entouré de cèdres de marais. Leur fort était palissadé et protégé par une plantation d'arbres de seize pieds de largeur, dans laquelle la seule entrée le long de l'eau avait lieu sur une simple planche. Le général Winslow, qui commandait l'assaut, avait sous ses ordres quinze cents hommes, dont trois cents du Connecticut et cent cinquante Indiens. Les forces ennemies, d'environ quatre mille hommes, opposèrent une si vigoureuse résistance, qu'avant de faire brèche, les Anglais perdirent six officiers et quatre-vingts soldats[3].

M. de La Salle rencontra, lors de son débarquement, sur la route du Mexique, en février 1685, en allant à la découverte du Mississipi, un camp indien construit sur une hauteur, et qui consistait en une cinquantaine de cabanes formées de perches ployées en deux et couvertes de nattes de joncs et de peaux sèches.

Le 17 janvier 1687, il arriva à un autre côteau, sur lequel il y avait deux cents à trois cents cabanes bâties de la même manière. Au mois de mars suivant, ayant pénétré dans le pays des Cenis, il remarqua que leurs cabanes étaient bâties à des distances plus ou moins rapprochées, suivant que le terrain adjacent était propre à la culture; elles étaient rondes, construites de même que les premières et surmontées d'une espèces de dôme en forme de ruche ou de meule de foin; quelques unes avaient soixante pieds de diamètre. Ces maisons renfermaient de quinze à vingt ménages, ou servaient pour les assemblées publiques. Lorsque ces Indiens changeaient de demeure, ils avaient coutume de mettre le feu à leurs cabanes. Les gens de M. de Lasalle n'aperçurent dans tout ce pays aucun vestige de retranchement[4].

« Les palissades, dit le père Lafiteau, n'étant que de bois et les cabanes n'étant que d'écorce, les assiégés ont beau garnir leurs remparts de pierres, de poutres et d'eau; ils ont beau être attentifs à repousser les assaillants par une grêle de traits, ceux-ci portent chez eux la destruction par des flèches enflammées, dont un petit nombre suffit, si le vent les favorise, pour réduire tout le village en cendres. Ils font leur approche sans crainte, avec des mantelets faits de planches, qu'ils portent devant eux, et à la faveur desquels ils vont jusqu'au pied de la palissade, qu'ils sapent avec la hache ou renversent avec le feu; ou bien encore, ils font une contre-palissade, laquelle leur servant de bouclier et d'échelle, leur donne le moyen de franchir les retranchements ennemis et de s'en rendre maîtres. C'est ainsi que j'ai vu dans une de nos relations, que sept cents Iroquois avaient forcé un village de la nation appelée *du Chat,* où il y avait près de deux mille hommes pour le défendre, nonobstant une grêle continuelle de balles qui pleuvaient sur eux de tous côtés[5]. »

[1] *Le Grand Voyage du pays des Hurons*, par F. Gabriel Sagard Théodat, page 208. Paris, 1732.

[2] Dans sa *Notice sur la Pensylvanie*; lettre du 16 août 1683.

[3] *Mather's magnalia Christi Americana;* liv. VII, pag. 491, 2 vol. New-Haven, 1820. Imprimé sur l'édition de Londres de 1702.

[4] Joutel. *Journal historique du dernier voyage de De Lasalle,* pages 76, 166 et 216. Paris, 1713.

[5] *Mœurs des sauvages américains,* par le père Lafiteau, tome II, page 252. Paris, 1724.

Carver dit : « que les Indiens *Winnebagoes*, qui comptaient deux cents guerriers, habitaient une petite île d'environ cinquante acres d'étendue, près de l'extrémité orientale du lac qui porte leur nom, et que leur ville contenait cinquante maisons toutes solidement construites, et environnées de palissades[1]. »

Le capitaine Smith rapporte que, lorsqu'il relevait la côte de la baie de Potomac, les sauvages des environs de la rivière de Tockwogh le menèrent voir une de leurs villes palissadées. Les murailles en étaient revêtues d'écorce ; et il y avait derrière des espèces d'échafaudages, où les combattants étaient protégés par des parapets, à hauteur d'appui, également garnis d'écorce.

Les Canadiens ont des forts semblables à ceux des Virginiens. Ils consistent en de vastes enceintes, qui sont entourées d'arbres disposés en forme de palissades, et où s'élèvent des maisons à deux et trois étages. Les parties inférieures et supérieures de ces dernières sont occupées par les hommes, lorsqu'ils sont attaqués par un ennemi; et au rez-de-chaussée, il y a d'énormes arcs qui exigent six hommes pour les tendre, et des flèches en proportion. Pour assommer les assaillants, au haut des maisons sont pratiqués des meurtrières ou des créneaux, par lesquels ils lancent des pierres et des traits sur l'ennemi. Dans la partie du milieu, on renferme les femmes et enfants, le blé et les provisions.

Beverley, un des premiers historiens de la Virginie, dit que les fortifications des naturels ne consistent qu'en une seule palissade de dix à douze pieds de hauteur, dont ils triplent les pieux quand ils veulent se mettre tout-à-fait en sûreté. Souvent ils enferment ainsi toute une ville; mais d'ordinaire ce ne sont que les maisons de leurs rois, et un certain nombre d'autres qu'ils jugent suffisantes pour contenir tous les habitants de la bourgade, lorsqu'un ennemi vient les attaquer. Ils ne manquent jamais de placer dans ces lieux de sûreté les objets de leur culte superstitieux et les restes de leurs princes[2].

En parlant des mœurs et usages des peuples de l'Amérique septentrionale, Dupratz donne la description suivante de leurs forts en temps de guerre :

« Lorsqu'une nation est trop faible pour soutenir la guerre, elle tâche de se faire un fort pour se défendre. L'extérieur est composé de gros pieux, qui sont des corps d'arbres d'une brasse de tour, de cinq à six pieds en terre et de dix en dehors, appointés par le haut. Les joints de ces pieux, quoique ronds, sont couverts en dedans d'autres pieux d'un pied de diamètre. Cette muraille est garnie en dehors, de demi-tours, à quarante pas de distance les unes des autres. Ils les font sans doute pour empêcher l'escalade. Le pied des pieux est appuyé en dedans par une banquette de trois pieds de large et d'autant de haut, laquelle est elle-même appuyée de piquets avec leurs branchages verts, pour retenir la terre qui est dans cette banquette. La porte de ces forts est toujours du côté de l'eau. Au milieu est placé un arbre, dont les branches sont coupées à huit ou neuf pouces du corps de l'arbre, pour servir d'échelle. Cet arbre sert aussi de guérite[3]. »

Le major Robert Rogers qui parcourut, vers l'an 1765, l'intérieur du pays compris entre les grands lacs et le Mississipi, et qui connaissait plusieurs nations et tribus indiennes pour avoir eu des relations avec elles, en paix comme en guerre, n'y remarqua aucun vestige de fortifications. « Les Indiens, dit-il, particulièrement ceux du sud, ont plusieurs de leurs villes bien palissadées et en état de résister à l'attaque d'un ennemi étranger à l'art de la guerre. On regardait anciennement les peuples des Cinq nations comme les meilleurs architectes du continent, et aujourd'hui ils ne le cèdent, sous ce rapport, qu'aux nations voisines du lac supérieur et à quelques autres qui résident plus à l'ouest. Les cabanes des chasseurs indiens ne sont généralement que l'ouvrage d'une demi-heure au plus, à construire; quelquefois ils errent dans des forêts pendant des mois entiers, sans songer à se dresser un abri, étant seulement couverts d'une peau de bête fauve, ou d'une couverture de laine[4]. »

« Les villes des Virginiens, dit Hériot, sont peu étendues; il ne s'en trouve qu'un très petit nombre le long des côtes; elles contiennent rarement plus de dix, douze ou vingt maisons; la plus considérable que nous ayons visitée en contenait trente. Il en est qui sont closes de murs, si l'on peut donner ce nom à des pieux garnis d'écorce, ou à de longues perches fichées perpendiculairement en terre et fort serrées les unes contre les autres. »

Laudonnière décrit l'attaque dirigée par Utina, allié des Français, contre Potanou, *village clos d'arbres*.

[1] *Carver's travels through the interior part of North America*; page 36. Londres, 1778.

[2] *The History of Virginia* (*Beverley*); lib. III, cap. 3, sect. 13. Londres, 1722.

[3] Dupratz, *Histoire de la Louisiane*; tome II, chap. 28. Paris, 1758.

[4] *A concise account of North America, by major Robert Rogers*; pages 246 et 247. Londres, 1765.

Les cabanes ou habitations des *Sioux*, des *Sacs*, des *Renards*, des *Kansas* et des *Ricaras* ne sont défendues par aucune espèce de retranchements. Celles des *Ricaras* sont environnées d'une palissade en bois de cèdre; mais leurs anciens villages étaient clos de murs d'environ quatre pieds de hauteur. On en voit encore les vestiges en plusieurs endroits, particulièrement dans une île du Missouri, sous le quarante-quatrième degré de latitude.

CONNAISSANCES DES INDIENS DANS LES ARTS MÉCANIQUES.

A l'arrivée des Européens, les indigènes de l'Amérique n'avaient presque aucune connaissance des arts mécaniques. Ils ignoraient l'usage du *fer*, bien que ce métal abondât partout dans le pays, et que plusieurs villes et villages s'élevassent dans des endroits où l'on en exploite maintenant des mines. Ils ne connaissaient non plus ni la *hache*, ni la *scie*; mais ils possédaient beaucoup de morceaux de *cuivre* et d'*argent*, comme on le verra ci-après.

« Les naturels de la Virginie, dit Hériot, n'avaient ni *instruments tranchants*, ni *armes en fer* ou en *acier*, pour nous combattre, et ne savaient pas même l'art de les fabriquer. Les seules armes qu'ils eussent étaient des *arcs* en noisetier, des *flèches* en roseaux et des *massues* en bois, plates et tranchantes, d'environ trois pieds de long; leurs armes défensives consistaient en *boucliers d'écorce* et en une espèce d'*armure* faite avec des bâtons enlacés et liés ensemble avec du fil. — Tous les objets, continue le même auteur, qu'ils virent entre nos mains, tels que nos instruments de mathématiques, la boussole, l'aiguille aimantée, les lunettes d'approche, les verres ardents, les horloges sonnantes, les fusils, les crochets, les livres, l'écriture, leur parurent si étranges et étaient tellement au-dessus de leur conception, qu'ils les croyaient des ouvrages des dieux et non des hommes. »

Les Indiens de la Virginie qui firent prisonnier le capitaine Smith, ayant trouvé un peu de poudre à tirer, la conservèrent soigneusement jusqu'au printemps pour la semer (comme ils auraient fait du blé), la prenant pour une graine.

Rien ne peut égaler l'étonnement des Canadiens à la vue des moulins à vent et à eau, construits par les Français; ils passaient des journées entières à les considérer; et on eut toutes les peines du monde à leur persuader que ce n'était pas des esprits qui les faisaient tourner.

Les Indiens étaient généralement dans l'habitude de frotter un morceau de bois sec contre un autre de bois dur, pour en tirer du *feu*.

Les instruments suivants étaient à peu près les seuls qu'ils connussent avant de recevoir les outils en fer des Européens. Leurs *haches* en pierre avaient la forme d'un coin et un demi-pied de longueur; ils les employaient à divers usages, mais sur-tout à enlever l'écorce des arbres, dans la saison où ils perdent leur séve, afin de les faire périr lorsqu'ils voulaient former une plantation de maïs. Ils se servaient, en guise de *couteaux*, de morceaux de cailloux, ou de quartz, de coquilles ou d'os aiguisés. C'était avec ces instruments qu'ils creusaient leurs canots; ces derniers avaient de trente à quarante pieds de longueur et se composaient d'un tronc d'arbre, creusé d'abord à l'aide du feu et égalisé ensuite avec la hache et le couteau. Les Indiens avaient aussi des *pilons en pierre*, d'environ un pied de longueur, dont ils faisaient usage pour broyer le blé et le maïs dans des troncs d'arbre creux. Ils fabriquaient des *cuillers* et des *écuelles* avec le bois dur et uni du kalmia à larges feuilles (*Kalmia latifolia* L.); ce qui a fait donner à cet arbre, par un Anglais, le nom de *spoon-tree*, arbre à cuiller. On n'a encore découvert jusqu'ici aucun instrument qui ait pu servir de *pelle*.

Leurs *flèches* étaient très artistement travaillées; ils les armaient de pointes angulaires de cailloux ou de quartz, de jaspe, ou de toute autre pierre pointue, et quelquefois même de griffes d'oiseaux et de bêtes fauves. Ces dernières leur servaient aussi à faire des *hameçons;* mais leur manière la plus habituelle de prendre du poisson était au moyen de longues perches pointues d'un bout.

Les *pots* dans lesquels ils faisaient bouillir la viande étaient en *pot-stone* (talc) de couleur verte et grise. Ils leur donnaient une assez jolie forme, et le fond et les côtés avaient souvent plus d'un pouce d'épaisseur. Ils en fabriquaient aussi d'une terre noire, à laquelle ils mêlaient des grains de sable blanc et de quartz. Deux trous pratiqués dans la partie supérieure servaient à recevoir un bâton à l'aide duquel deux hommes tenaient le pot suspendu au-dessus du feu jusqu'à ce que la viande fût cuite [1].

[1] Kalm; tome I, page 345.

Thomas Hériot dit que les vases de terre de différentes formes que les femmes indigènes de la Virginie y confectionnent, sont si minces et si bien travaillés, que les plus habiles potiers, avec leur tour et leurs autres outils, ne les feraient pas mieux.

On a extrait quelques uns de ces pots, en creusant à une grande profondeur. Celui qui est conservé à Shawneetown a été retiré de quatre-vingts pieds au-dessous du sol; il peut contenir environ trente à quarante bouteilles [1].

Kalm rapporte que le naturaliste Bartram lui montra un pot de terre de fabrique indienne, parfaitement exécuté et bien conservé. Il n'y remarqua ni vernis, ni couleur quelconque, mais l'extérieur en était chargé d'ornements. M. Bartram lui fit voir aussi d'autres débris de vases dont les Indiens se servaient autrefois. Ces derniers étaient faits de terre et de divers autres matériaux. Ceux qui avaient appartenu à des indigènes de la côte contenaient des coquillages de limaçons et de moules broyés, tandis que ceux qui avaient été trouvés plus au nord se composaient d'un mélange de terre et de cristal réduit en poudre. On ignore la manière dont ces objets étaient confectionnés; mais il est évident qu'ils ne les faisaient pas beaucoup cuire, car ils étaient si mous, qu'on pouvait les couper avec un couteau; toutefois, la main d'œuvre en paraissait bonne. Depuis l'arrivée des Européens, les Indiens leur ont toujours acheté les pots, les chaudières et autres articles de vaisselle dont ils ont besoin, de sorte que cet art s'est entièrement perdu chez eux [2].

Ils n'avaient aucune connaissance du *verre*. On dit que le chef à qui le Rhode-Island appartenait, vendit cette propriété aux Anglais, pour une paire de lunettes.

Ils se servaient de coquillages et particulièrement de ceux du *clam* (*Venus mercenaria* L.) en guise de *monnaie*, qu'ils appelaient *wampum*. Ce fut même la monnaie courante du pays pendant quelques années, après l'arrivée des Suédois et des Hollandais sur les bords de la Delaware. Six grains de ces coquilles valaient un *stiver*.

Leurs *maisons* étaient généralement de forme circulaire et avaient dix à douze pas de circuit. Elles étaient composées de charpentes disposées en demi-cercle, sans symétrie, séparées les unes des autres et recouvertes de nattes de paille assez bien travaillées [3].

Les Indiens ne connaissaient pas l'art de dompter les animaux sauvages, et de les faire servir à leurs besoins. Le *chien* était leur seul animal domestique.

Leurs *connaissances agricoles* se bornaient à cultiver du maïs, des fèves, des citrouilles, des melons d'eau et du tabac. Ils faisaient périr les arbres, en enlevant l'écorce près de la racine; lorsqu'ils étaient desséchés, ils y mettaient le feu, ainsi qu'aux mauvaises herbes et aux broussailles qui se trouvaient à la surface du sol; après quoi, ils grattaient la terre avec une espèce de herse en bois, et en formaient de petites couches, dans lesquelles ils semaient du grain. Le maïs était recueilli à la main, ensuite séché au soleil; on creusait des trous dans un endroit très sec, sur le penchant d'une colline; on les garnissait de nattes et on y déposait les récoltes. Lorsque les Indiens voulaient s'en servir, ils broyaient le grain avec des pierres ou des pilons en bois, et en tiraient une farine assez grossière; ils la faisaient ensuite bouillir, à l'aide de pierres rougies au feu, qu'ils jetaient dans de l'eau jusqu'à ce que l'ébullition eût lieu.

Quoique la *vigne* se trouvât partout, dans un état sauvage, aux Etats-Unis, les naturels ignoraient l'art de faire le vin.

Les Iroquois avaient évidemment adopté les instruments des Européens avant l'expédition dirigée contre eux, par le général Sullivan, en 1779. La propreté de leurs villages, la culture de leurs champs et de leurs vergers firent l'admiration des troupes. Plusieurs maisons étaient construites en charpente, et leurs champs de blé avaient une étendue considérable. Dans cette expédition, on réduisit en cendre quarante de leurs villes, dont Genessee, la plus grande, contenait cent vingt-huit maisons; on détruisit cent soixante mille boisseaux de leurs grains; et dans un seul de leurs vergers, on abattit, dit-on, quinze cents arbres fruitiers [4].

Les Indiens faisaient une espèce de gâteau avec la graine du soleil, et grillaient la viande et le poisson sur la braise ardente.

Ils fabriquaient leurs *vêtements* et leurs couvertures avec des peaux de bison, d'ours, de castor, de raton

[1] *M. Schoolcraft's travels in the central portion of the Mississipi Valley*. New-York, 1825.

[2] Kalm, tome I, page 257.

[3] Hakluyt. *The Relation of the Voyage of Verazano*, etc. Dieppe, 1524.

[4] *Heriot's Travels through the Canada*; pag. 316. London, 1707.

laveur et de daim, artistement cousues. Ils avaient soin que le poil, ou la fourrure, fût tourné dans le même sens, afin de les rendre imperméables. Ils se servaient, pour raser la peau de ces animaux, d'une des grandes côtes du daim ou du bison.

Laudonnière rapporte qu'il a vu sur le lit du roi Ouade, qui habitait sur les bords de la Belle Rivière, des couvertures brodées, surchargées de devises très artistement travaillées, et garnies de franges de couleur écarlate. Ce roi fit remplir la pinasse de millet et de fèves, et donna pour présent à Laudonnière cinq couvertures en tapisserie.

Smith dit que plusieurs Virginiens portaient des manteaux en plumes de dindon, si artistement travaillés et si bien cousus, qu'on n'apercevait absolument que les plumes; ils étaient très chauds et très jolis.

Les Indiens faisaient également des vêtements et des couvertures avec des plumes d'oiseaux, qu'ils tissaient avec des fils ou une espèce de ficelle faite de l'écorce du chanvre sauvage ou de la ronce. Ils préféraient, pour cet usage, les plumes de l'oie ou du dindon sauvage (*Meleagris sylvestris*).

Ils se servaient des mêmes matières pour faire leurs *happis,* ou bandes, à l'aide desquelles ils portaient leurs sacs ou tout autre fardeau.

Laudonnière parle d'une fête appelée *Toya,* à laquelle les Français qui étaient restés au fort Charles furent invités par le roi Audusta, et dans laquelle les Indiens qui devaient y jouer un rôle avaient le corps peint et orné d'un riche plumage de différentes couleurs.

Dupratz, dans son histoire de la Louisiane, raconte que les femmes de ce pays se font des mantelets de plumes ou d'écorce de mûrier tissue; que les *mantes de plumes* se font sur une espèce de métier assez semblable à celui sur lequel les perruquiers travaillent les cheveux; elles tressent les plumes de la même manière, et les attachent sur de vieux filets à pêcher ou sur de vieilles mantes d'écorce de mûrier; elles les mettent de la sorte, tressées l'une sur l'autre et des deux côtés.

Pour faire des *mantes d'écorce de mûrier,* elles coupent les jets ou pousses de cet arbre, qui sortent après qu'on les a abattus, et qui ont quatre ou cinq pieds de haut; elles en ôtent l'écorce et la font sécher au soleil; ensuite elles la battent pour en séparer la graisse et la mettent blanchir à la rosée; enfin elles la filent et en font un tissu croisé. Ces mantes sont très blanches et très propres [1].

« Les Indiens Chactaws font des couvertures, dit Adair, avec des plumes de dindons sauvages, et particulièrement avec celles du cou et de la poitrine. Ils attachent les plumes par le tuyau, avec des fils de chanvre ou avec de l'écorce de mûrier, dont ils forment des ficelles suffisamment fines pour en faire une espèce de filet. Comme les plumes sont longues et luisantes, ces couvertures sont non seulement très chaudes, mais encore fort agréables à l'œil [2]. »

Lorsque les indigènes de l'île de Roanoke, sur la côte de Virginie, furent visités pour la première fois, en 1584, par les capitaines Philip Amadas et Arthur Barlowe, qui y avaient été envoyés par sir Walter Raleigh, ils faisaient bouillir leurs viandes dans de grands *pots de terre* blanche, proprement travaillés.

Leurs *canots* étaient faits d'un tronc d'arbre de pin ou de sapin. Ils ne se servaient d'aucun instrument tranchant pour les construire; ceux qu'ils possédaient étaient en petit nombre et provenaient, ainsi que les capitaines de Raleigh l'apprirent des chefs, d'un vaisseau qui avait fait naufrage sur leur côte, vingt ans auparavant, et dont l'équipage avait péri [3].

OBJETS DE CUIVRE, OU D'AUTRE MÉTAL, SUPPOSÉS D'ORIGINE AMÉRICAINE.

« Sous le quarante-unième degré deux tiers de latitude, dit Verrazano, environ cinquante lieues à l'est d'une île triangulaire aussi étendue que celle de Rodes, et à dix lieues de la terre ferme, qu'on appela *Claudia,* en l'honneur de la mère du roi François, je remarquai, entre les mains des habitants de la côte, des *plaques de cuivre œuvré*, métal, disent-ils, qu'ils estiment plus que l'or. Ils parurent se soucier fort peu des objets en fer et en acier que nous leur montrâmes; ils s'informèrent seulement de la manière de les faire. Ils nous adressèrent les mêmes questions à l'égard de nos verreries, qu'ils nous rendirent, après les avoir examinées en riant. »

[1] *Histoire de la Louisiane;* 3 vol. in-8°. Paris, 1758.

[2] *History of the American Indians;* page 423, in-4°. London, 1775.

[3] *The first Voyage made to the coasts of America*, etc., en 1535. *Hakluyt;* vol. II, pag. 246. London, 1600.

A cent cinquante lieues au nord de Verrajan, vingt-cinq de ses gens étant descendus à terre, furent assaillis à coups de flèches par les naturels, qui s'enfuirent dans les bois. Ils avaient, pour la plupart, des *grains de cuivre* pendus aux oreilles [1].

La belle-sœur du roi Granganimeo se rendit à bord du navire des capitaines Amadas et Barlowe, avec sa fille et deux ou trois enfants. Elle portait aux oreilles des ornements en *perles,* qui lui descendaient jusqu'à la ceinture. Les autres femmes, d'un rang tant soit peu élevé, avaient des pendants d'oreilles en *cuivre;* et quelques uns des neveux du roi, et d'autres nobles, en portaient jusqu'à cinq ou six à chaque oreille. Le roi avait sur la tête une large plaque en or ou en cuivre; car, comme ces métaux étaient bruts, on ne pouvait en distinguer la différence. Lorsque Granganimeo venait pour trafiquer avec les Anglais, ceux de ses sujets qui ne portaient point de plaques de cuivre n'osaient faire aucun échange. C'était là ce qui distinguait les nobles et les gouverneurs de provinces du reste du peuple [2].

Il paraît certain que les Hollandais, à leur arrivée à New-York, remarquèrent des pipes de *cuivre* entre les mains des Indiens, qui leur dirent avoir tiré ce métal du voisinage. En fouillant la mine de cuivre de Jersey, on remarqua plusieurs trous pratiqués dans la montagne, et qui avaient probablement servi à en extraire le minérai. On y découvrit même des outils, dont les Indiens avaient dû faire usage pour cet objet.

« Peut-être, dit Kalm, les Espagnols, après la découverte du Mexique, ont-ils visité cette côte. Peut-être encore que les anciens Normands s'y sont rendus, avant l'expédition de Colomb [3]. »

On rencontre aussi des excavations semblables dans les montagnes de Pensylvanie et au-dessous de New-Castle, sur le bord de la mer. L'on est toujours sûr de trouver, dans leur voisinage, des morceaux de minérai de cuivre.

« Je trouvai, dit Laudonnière, entre les mains des sauvages de la Floride, une grande quantité d'*or*[4] et d'*argent* qu'ils me dirent provenir de bâtiments qui s'étaient perdus sur leurs côtes. Ils trafiquaient entre eux de ces métaux; et ce qui me fait croire que je n'ai pas été induit en erreur à cet égard, c'est que les habitants des côtes voisines du Cap, où les navires échouent le plus communément, possèdent une quantité d'argent plus considérable que ceux du nord. Néanmoins, ils prétendent qu'il existe dans les monts Appalachy, des mines de cuivre, que je crois plutôt être d'or. »

Ce voyageur rapporte, dans un autre endroit, qu'à son second voyage, le fils du *Paracouin Satourioua* lui fit présent d'un coin en argent. Dans un autre lieu, il se procura encore cinq à six livres de ce métal.

Le capitaine Gourgue reçut du même *Satourioua,* en gage de sa fidélité, deux chaînes en grains d'argent qu'il portait au cou.

Le roi Moulloua dit au capitaine Vasseur, que les sujets du grand roi Olata portaient à la poitrine, aux bras, aux cuisses, aux jambes et sur le front, de grandes plaques d'or et d'argent.

Le capitaine Smith, dans sa description de la Virginie, dit avoir vu dans les mains des Tockwoghs des haches, des couteaux et des morceaux de *fer*[5] et de *cuivre,* qu'ils s'étaient sans doute procurés des Européens.

Selon le même, les Virginiens se parent de grains de cuivre; ils ont des morceaux de ce métal suspendus à leurs oreilles, et ils enterrent avec leurs rois, les bracelets et les chaînes de cuivre que ces derniers avaient coutume de porter.

Lorsque Donnacona était sur le point de s'embarquer pour la France avec le capitaine Cartier, quelques uns de ses sujets qui arrivaient de la rivière Saguenay apportèrent à cet Indien trois paquets de peaux de castor et de loup marin, et un *grand couteau de cuivre rouge.* Ils offrirent en même temps à Cartier une chaîne d'*esurgny*, pour laquelle il leur donna en retour dix ou douze haches.

Lescarbot rapporte, dans l'histoire de l'expédition de Dumont au Canada, qu'il fit voile de Port-Royal

[1] *The relation of John of Verrazano, of the land discovered by him, in the name of His Majesty, Written in Dieppe, the 8th of July* 1524. *Hakluyt.*

[2] *The first Voyage,* etc. *Hakluyt;* vol. II, pag. 246.

[3] Champlain rapporte qu'il trouva dans un port de la baie Française, située à trois ou quatre lieues au nord du cap de Poitrincourt, une croix qui était fort vieille, toute couverte de mousse et presque pourrie, « signe évident, dit-il, qu'autrefois il y avait là des chrétiens. » *Voyage du sieur de Champlain;* liv. I, chap. XVI, édition de Paris, 1613.

[4] On a trouvé, dans les comtés de Cabarrus et d'Anson, dans la Caroline du nord, des morceaux d'or dont plusieurs pesaient plus d'une livre. On en a déposé, en 1810, à la Monnaie des États-Unis, treize cent quarante-une onces, estimées 24,689 dollars.

[5] On a découvert, il y a quelques années, sur les bords de la rivière Rouge, dans la Louisiane, une masse de fer natif, qui est maintenant déposée dans la collection de la Société historique de New-York.

pour la mine de cuivre qui se trouve dans un rocher élevé situé entre deux baies. Le métal tient à la pierre; il est pâle et aussi pur que celui qu'on appelle cuivre de *Rosette*.

Cartier, lors de son second voyage, montra aux Indiens de Hochelaga ou de Montréal, du *cuivre rouge*, qu'ils appelaient dans leur langue *caignetadze*, et qu'ils lui dirent venir de Saguenay.

Lorsqu'il fut de retour à ses vaisseaux, qui se trouvaient à Sainte-Croix, Donnacona et d'autres Indiens affirmèrent à Cartier qu'il y avait dans le pays de Saguenay une grande quantité d'or et de cuivre rouge, et plusieurs villes peuplées, dont les habitants étaient vêtus comme les Français. Cartier jugea, par la route et la distance qu'on lui indiqua, que ce pays devait être la Floride.

Le capitaine Gosnold, dans son voyage à la Virginie, en 1602, remarqua chez les Indiens qui résidaient près de l'île Elisabeth, une grande quantité de cuivre rouge très foncé, et d'une autre espèce de cuivre plus pâle. Tous ont des chaînes, des pendants d'oreilles, ou des colliers de ce métal; ils s'en servent aussi pour armer des flèches. Leurs chaînes se composent de plusieurs morceaux, chacun de la grosseur d'un de nos roseaux et de la longueur d'un doigt; ils en portent dix ou douze passés dans une ficelle autour du cou. Leurs colliers, qu'ils mettent en bandoulière, consistent en morceaux de même métal, mais moins longs, plus fins et plus soigneusement travaillés; il faut quatre cents morceaux pour faire un de ces colliers, qui sont ordinairement de la largeur de la main. Outre ces objets, ils ont encore des vases à boire en cuivre, de la forme d'un crâne, et des plaques minces de ce métal [1].

Dans son tableau des îles et territoires de S. M. B. en Amérique, publié à Londres, en 1687, Blome dit, en parlant des naturels de la Virginie, que le trésor de l'empereur Powhaton se composait de pelleteries, de *cuivre*, de perles etc.; que la reine d'Apometica portait un ornement en forme de diadème, monté avec une infinité de petits os blancs; qu'elle avait des grains de cuivre aux oreilles, et une chaîne de même métal qui lui faisait six fois le tour du cou.

Samuel Champlain, dans son voyage au Canada, en 1603, remarqua des bracelets de cuivre chez les Algonquins, qui lui dirent les tenir des Iroquois; ils lui apprirent aussi qu'il existait une mine de cuivre très riche vers le nord. Prévost de Saint-Malo, que les Indiens conduisirent à cette mine, dit qu'elle se trouve dans une haute montagne qui s'élève au-dessus de la mer, et qu'à sa base, à la marée descendante, on rencontre du métal en assez grande quantité. Cette montagne est située un peu au-dessus du quarante-quatrième degré, à cinq ou six lieues de la côte méridionale, au fond d'une vaste baie dans laquelle débouchent trois rivières, près de l'île Saint-Jean.

Les Indiens lui donnèrent aussi connaissance d'une mine de cuivre qui se trouvait dans un lac d'environ vingt milles de circuit, à l'extrémité de la grande baie d'Hété.

A l'arrivée de quelques colons Anglais dans la Virginie, le 5 mai 1806, le Werowan [2] ou Werowance de Rappahanna, qui se présenta sur le rivage pour les recevoir, avait une grande plaque de cuivre sur le côté de la tête [3].

Sir Richard Grenvil, dans son histoire des curiosités du pays de Virginie, rapporte, sur l'autorité des naturels de Roanoke, qu'il existe dans la contrée de *Chaunis Temoatan*, avec laquelle les Mangoaks trafiquaient par le canal de la rivière Moratoc, un minéral appelé *Wassador* (c'est le nom qu'ils donnent à tous les métaux) de la couleur du cuivre anglais, mais moins dur et plus pâle; qu'ils tiraient ce métal du lit de la rivière, en un endroit où elle était bordée de collines et de rochers, au moyen d'une peau adaptée autour d'un vase creux; que lorsqu'ils le faisaient ensuite fondre au feu, il produisait deux tiers du minérai; et que les Mangoaks, qui habitaient à vingt journées de l'endroit où il se trouvait, en avaient des plaques dans leurs maisons. Ce fait fut confirmé à Grenvil par plusieurs Indiens, et surtout par Skiko, fils du roi Chavanook, qui avait été prisonnier chez les Mangoaks [4].

Hériot place au nombre des marchandises de la Virginie les plaques de cuivre qu'il avait trouvées chez les habitants de deux villes situées à cent cinquante milles de la mer. Ceux-ci lui dirent les tenir d'un peuple qui habitait plus au nord et où l'on recueillait des grains de métal qu'il prit pour de l'argent. « Ce qui me confirma dans cette opinion, dit Hériot, c'est qu'à ma première arrivée dans le pays, je vis deux mor-

[1] *Purchas' Pilgrims*; vol. IV, liv. VIII, chap. 2.

[2] C'est-à-dire, seigneur.

[3] *Purchas' Pilgrims*; vol. IV, liv. IX, chap. 2.

[4] *An account of the particularities of the employements of the Englishmen left in Virginia, by sir Richard Grenvil. Hakluyt's Voyages*; vol. III, pag. 258.

ceaux d'argent assez grossièrement travaillés, aux oreilles d'un Wiroan qui résidait à plus de quatre-vingts milles de l'endroit où nous étions[1]. »

Sur la côte méridionale du lac supérieur et sur les bords de quelques uns de ses affluents, on a trouvé des masses de cuivre si pur et si ductile, qu'il prenait aisément toutes les formes; on en a séparé, au moyen d'un ciseau, des morceaux pesant plusieurs livres. Long-temps avant la découverte de ce métal par les Anglais et les Américains, les Indiens avaient coutume d'en faire des cuillers et des bracelets. Charlevoix raconte que les grosses pièces de ce métal, presque tout pur, qui se présentèrent à leur vue à la retraite des eaux, étaient pour les naturels l'objet d'un culte superstitieux.

En 1766, le voyageur anglais Henry trouva, vers l'endroit où l'Ontonago se jette dans le lac supérieur (lat. 46° 52'), un bloc de cuivre qu'il estima du poids de cent tonneaux, et dont il sépara avec une hache un morceau d'environ cent livres. Je possède une cuiller de ce métal, façonnée seulement avec un marteau et que je dois à l'amitié du docteur Eustis, autrefois ministre des Etats-Unis à la Haye.

Il est bien démontré que le cuivre natif se trouve dans toute l'étendue du pays, depuis le lac supérieur jusqu'à l'embouchure de la rivière appelée *Mine de cuivre*, dans l'Océan glacé. Le voyageur Hearne a remarqué que les Esquimaux et les autres Indiens qui habitent les bords de cette rivière, possèdent beaucoup de couteaux, de haches et d'ornements de ce métal. Avec du feu et deux pierres, ils lui donnent la forme qu'ils veulent[2].

CHAPITRE CINQUIÈME.

AUTRES ANTIQUITÉS DANS LES ÉTATS-UNIS.

DÉCOUVERTE D'UN VILLAGE INDIEN SOUTERRAIN.

Les ouvriers d'une mine d'or de la Géorgie, en creusant un canal pour le lavage de l'or, viennent de découvrir dans Nacooche-Valley, un village indien sous terre, à une profondeur qui varie de sept à neuf pieds. Quelques unes des maisons sont engagées dans un *stratum* de gravier aurifère; on en compte trente-quatre construites avec des pièces de bois de six à onze pouces de diamètre, et de dix à douze pieds de long; les murailles ont de trois à dix pieds de haut, et forment une ligne continue ou rue de trois cents pieds; le système de charpente est le même que celui d'aujourd'hui. Ces bâtiments paraissent fort anciens. On a trouvé dans les chambres des paniers de roseaux et des fragments de vases de terre. On y a aussi trouvé beaucoup d'autres meubles et ustensiles, dont l'excellent travail atteste qu'ils sont l'ouvrage d'un peuple plus civilisé que ne le sont les Indiens d'aujourd'hui. (*Baltimore American.*)

Le docteur Dugas, de la Géorgie, a démenti d'une manière formelle ce qui a été dit récemment dans les papiers publics, relativement à une *moderne Pompéi* qu'on prétendait avoir été découverte dans l'état de Géorgie. « Il est vrai, dit-il, dans une lettre sur ce sujet, que des mineurs ont trouvé dans la région d'or une hutte indienne; mais elle était évidemment d'une construction très-récente, et avait été simplement recouverte par des terres détachées des montagnes entre lesquelles elle était située. D'ailleurs, aucun objet ne fut trouvé dans cette cabane. »

MÉDAILLE INCONNUE.

Un des derniers numéros du *Norfolk Herald* (Etats-Unis) rapporte le fait suivant :

« Un habitant de Portsmouth a apporté hier à notre bureau une médaille d'argent, qui a été retirée d'une profondeur de terre de vingt-six pieds, en creusant un terrain dans la grande rue de cette ville. Cette

[1] *A brief and true report of the new found land of Virginia, of the commodities there found*, etc., *by Thomas Heriot, servant to sir Walter Raleigh and member of the Colony. Hakluyt's Voyages;* vol. III, pag. 269.

[2] *A Journey from Prince of Walles'fort, in Hudson's bay, to the Northern Ocean, by Samuel Hearne;* page 175. *London*, 1795.

pièce est de la grandeur d'un schilling anglais, mais elle est de forme ovale. Nos connaissances en antiquités étant très bornées, nous ne pouvons vérifier ni l'âge ni le pays où cette pièce a été frappée. L'effigie est saillante et distincte, et représente, d'un côté, une tête ayant un prolongement extraordinaire de l'occiput, qui supporte un enchâssement sur lequel on remarque cinq points prédominants destinés, nous supposons, à soutenir une couronne.

Le profil de la face offre quelque ressemblance avec celui de *Blouk-Hawk* (chef indien fort connu aux Etats-Unis). Le menton est dépourvu de barbe, ainsi que la tête de cheveux. L'inscription qui entoure la médaille est indéchiffrable; cependant les lettres sont romaines, et le seul mot que nous ayons cru reconnaître est celui-ci : *Meleppys*.

Sur le revers de la médaille se trouve le portrait en pied d'un guerrier ou d'un chasseur, la tête aussi dépourvue de cheveux, et revêtu d'une espèce de tunique. Cette figure porte dans sa main droite une lance que le guerrier tient en arrêt, comme s'il voulait exécuter une charge. Ce relief est également entouré d'une inscription tout-à-fait illisible.

Comment cette relique des temps anciens s'est-elle trouvée à cette place ? C'est ce que nous ne pouvons dire; mais il n'est pas probable qu'elle y ait été apportée par la race actuelle des habitants; car, depuis la fondation de cette ville, aucune excavation n'avait été pratiquée dans le terrain où elle a été trouvée.

Nous devons supposer que c'est un des monuments d'un peuple qui habitait ces contrées, et dont le monde n'a jamais entendu parler; ou bien peut-être cette pièce est-elle venue, des trésors enfouis dans l'Océan, s'ensevelir dans ces terrains d'alluvion. Nous laissons ce problème à résoudre aux géologistes et aux numismates. »

INSCRIPTION TUMULAIRE.

Il paraît certain que les indigènes de l'Amérique ne plaçaient point d'inscriptions sur leurs pierres tumulaires : on n'en a du moins trouvé aucune sur les pierres découvertes jusqu'à ce jour. Des ouvriers qui creusaient une cave dans le New-Jersey, au mois d'avril 1744, découvrirent une grande pierre qu'ils parvinrent à enlever avec beaucoup de peine. A quatre pieds au-dessous on trouva une grande quantité d'ossements humains, et un gâteau de maïs. Ce dernier était intact, et plusieurs personnes y goûtèrent par curiosité. On en conclut que ce devait être le tombeau d'un individu de distinction, attendu que les Indiens ont coutume d'enterrer, avec leurs principaux morts, les mets et autres choses que ceux-ci aimaient de leur vivant. La pierre avait huit pieds de long sur quatre pieds et quelques pouces dans sa plus grande largeur, quinze pouces d'épaisseur à une extrémité, et douze seulement à l'autre. Cette pierre, qui ressemblait à celle qu'on voit dans le voisinage, ne portait ni lettres ni caractères quelconques [1].

DESCRIPTION D'UNE AGRÉGATION DE PIERRES OBSERVÉE DANS LA CAROLINE DU NORD, ET CONNUE DANS LE PAYS SOUS LA DÉNOMINATION DE MUR NATUREL (NATURAL-WALL),

PAR M. DE BEAUVOIS.

« Quoique les Etats-Unis aient déja offert aux naturalistes et aux géologues une multitude de faits curieux, tous ceux que peut offrir ce vaste pays n'ont pas encore été découverts; plusieurs même déja connus ont été trop peu observés et étudiés. On ne saurait donc trop les signaler aux voyageurs et aux savants, afin d'obtenir des renseignements plus circonstanciés, plus exacts, et propres à fixer l'opinion en levant tous les doutes qu'un premier aperçu a pu faire naître. Telle est, entre autres, une agrégation régulière et symétrique de roches uniformes dans un lien isolé de la Caroline du Nord, et dont l'origine ainsi que la nature ont donné lieu à des opinions très diverses.

« En l'année 1796, au retour d'un voyage parmi deux nations indiennes (les *Creeks* et les *Cherokees*), après avoir passé les Apalaches, je suivis dans sa longueur une partie du haut pays de la Caroline du Nord, pour me rendre en Virginie, et de là dans la Pensylvanie.

« Arrivé à Salisbury, chef-lieu du comté de Rowan, district de Salisbury, à quelque distance de la rivière Catacoba, je m'arrêtai chez Guillaume Sharp, ancien avocat, homme fort instruit, qui me fit l'énumération

[1] Loskiel.

des diverses curiosités du pays qu'il avait choisi pour sa retraite; il me cita, entre autres, celle que les habitants du pays nomment *mur naturel,* et située à vingt-cinq ou trente milles de son habitation.

« La description qu'il m'en fit m'inspira le plus vif desir de visiter ce phénomène. Ayant reçu de lui les renseignements nécessaires, et muni de lettres de recommandation qu'il voulut bien me donner, je pris congé de M. Sharp, et m'acheminai vers le *mur naturel.* Mais, soit que mon itinéraire eût été mal tracé, soit plutôt que je me sois écarté de la vraie route, je m'égarai parmi des chemins mal percés, au milieu de bois tortueux et de difficile accès, et je n'arrivai que le lendemain chez M. Parson, auquel j'étais adressé, et chez qui je me procurai un guide pour me conduire directement au lieu de ma destination.

« Avant de décrire la curiosité qui fait l'objet de ce mémoire, il me paraît convenable de donner un aperçu de la localité, et de faire remarquer que les pierres de ce prétendu mur ont tout-à-fait l'apparence de basaltes, si elles n'en sont de véritables, et qu'aucun des nombreux voyageurs qui ont parcouru à différentes époques le territoire des Etats-Unis d'Amérique, n'a rencontré le plus léger indice, la plus petite trace d'un volcan.

« Le terrain, entre la mer et les montagnes des Apalaches, est dans une assez grande profondeur, très bas, uni, extrêmement marécageux et malsain. On conçoit aisément que, dans un pareil sol, on ne doit rencontrer que très peu ou point de pierres. Mais, à mesure qu'on approche des montagnes, le terrain prend un autre aspect. Jedidiah Morse et Joseph Scott font mention d'un banc de pierre à chaux (je me sers de leur expression) à la distance de cinquante ou soixante milles de la mer. Ce banc court parallèlement à la mer, et se prolonge jusque dans la Caroline du Sud dans la même direction. Ensuite, le pays abonde en mines de fer, dont plusieurs sont exploitées. Enfin, le district de Salisbury, et principalement le comté de Rowan, où gît l'amas de pierres en question, devient plus inégal, montueux et entièrement sablonneux.

« L'amas de pierres, ou *mur naturel*, est placé dans un petit monticule, au pied duquel coule un petit ruisseau entretenu constamment par les eaux qui suintent de ce monticule et des terres avoisinantes, où dans les temps ordinaires il n'y a pas plus de deux à trois pouces d'eau. Il ne devient très gros que dans le temps des pluies abondantes. Le *mur naturel* a une direction nord et sud; il avait une de ses extrémités déja dégradée, à l'époque où je le visitai, sur le revers du monticule. Les pierres dont il est formé ne sont point égales en longueur ni en épaisseur. On en trouve qui ont depuis quatre jusqu'à douze pouces de long, mais la forme est à-peu-près égale dans toutes. Cette forme est alongée, à quatre angles ou arêtes, amincie à l'une des extrémités, avec une petite entaille au-dessus du sommet. Ces pierres sont rangées horizontalement. La masse a une épaisseur de quatre à quatre décimètres et demi (dix-huit à vingt pouces anglais). A l'endroit dégradé, elle se trouvait découverte à la hauteur d'environ deux mètres (six pieds), et recouverte par la terre superficielle d'environ moitié.

« Cette terre superficielle, ainsi que le sol de chaque côté du *mur,* est un sable très fin, entremêlé de petites pierres de quartz, et de nombreuses parcelles de mica argenté. D'après les renseignements que j'ai pris sur les lieux, il paraît que le sol est le même à plusieurs milles de distance. Chacune de ces pierres est revêtue d'une couche de terre sablonneuse, jaune, céracée et adhérente. L'intervalle qui les sépare est occupé par une substance grasse assez semblable, quand elle est fraîche, au mastic des vitriers; mais ce mastic est mélangé de taches irrégulières, noires et ferrugineuses. La même substance recouvre les deux côtés du mur, comme si on les en avait enduits; mais, ce qu'il y a de remarquable, ce mastic, du côté ouest, est comme marbré, et chargé de taches noires qui manquent entièrement au côté opposé. On ne peut se le dissimuler, toutes les circonstances donnent à cet amas de pierres l'apparence d'un mur construit par les mains et l'industrie des hommes. Mais, d'autres motifs qui me paraissent plus puissants, et que les bornes de ce mémoire ne me permettent pas de discuter, me semblent suffisants pour faire rejeter cette opinion. »

Tel était l'état et la situation de ce phénomène curieux à l'époque de 1796. Depuis ce temps il a été visité par plusieurs curieux, entre autres par MM. Zechariah Lewis, Mac Korkle, Hall et Newman. Les travaux qu'ils ont faits, leurs recherches et leurs observations, se trouvent consignés dans le quatrième volume du Recueil Médical de New-York, pour l'année 1801, et rédigés par MM. Samuel Mitchell et Edward Miller. Le dernier y a joint ses propres réflexions, dont nous ferons mention.

D'après ces travaux et ces recherches, le mur, que l'on ne désigne plus sous le nom de *mur naturel,* mais sous celui de *mur souterrain,* a été sondé; on l'a suivi dans une longueur d'environ cent mètres (trois cents pieds anglais). Le sol a été creusé à la profondeur de quatre mètres (douze ou quatorze pieds même me-

sure), sans pouvoir aller plus avant à cause des eaux. Les autres détails sont à-peu-près les mêmes que ceux dont il a été fait mention plus haut. Mais les observations de MM. Mac Korkle, Hall et Newman ne sont pas d'accord avec les miennes. Suivant eux, par exemple, ces roches ne sont point uniformes; les unes sont carrées, d'autres approchent de la forme d'un parallélogramme, d'un triangle, ou sont rhomboïdales. Celles-ci ont la même figure et la même dimension dans toute leur longueur; celles-là sont plus étroites et amincies à une extrémité. Parmi ces pierres, au nombre de plus de cent que j'ai examinées, j'en ai effectivement rencontré de plus petites que les autres. Mais toutes m'ont paru égales, quant à la forme, c'est-à-dire quadrangulaires, à surfaces inégales, toujours amincies plus ou moins à l'une des extrémités; et, ce qu'il y a de remarquable, et paraît avoir échappé à MM. Mac Korkle, Hall et Newman, on voit constamment dans cette dernière partie une entaille plus ou moins profonde. Cet amas de pierres symétriquement arrangées, d'une grosseur et d'une longueur à-peu-près égales, ayant comme une espèce de ciment interposé, est sans contredit un phénomène curieux qu'il est difficile d'expliquer. On ne doit donc pas s'étonner qu'il ait donné matière à réflexion et fait naître des opinions diverses, tant sur son origine et sur sa formation, que sur la nature des pierres dont il est composé [1]. Quelques uns veulent que ce mur soit de formation très ancienne, et produit par la main et l'industrie des hommes; ils pensent que s'il se trouve aujourd'hui comblé et recouvert par le sol, c'est que depuis l'époque de sa construction la surface du terrain a éprouvé de grands changements occasionnés par les pluies répétées et abondantes, et même, ce qui serait possible suivant eux, par le déluge général.

On n'est pas plus d'accord sur la nature des pierres qui composent ce mur que sur sa formation. Elles ont été examinées par des chimistes dans les Etats-Unis. Ils leur ont reconnu tous les caractères du basalte. Les personnes qui veulent que ce mur soit artificiel contredisent cette opinion, qui contrarierait entièrement leur système.

Dans cet état de choses, et cette partie de l'histoire naturelle étant étrangère à mes occupations ordinaires, j'ai cru devoir les faire examiner de nouveau. Elles ont été soumises à l'examen de MM. Sage, Brongniart, Brochant de Villiers et Gilet de Laumont. Ces savants sont d'accord pour trouver dans ces pierres, comme les chimistes des Etats-Unis, tous les caractères du basalte. Mais comment de tels amas de pierres ont-ils été formés? car on voit, dans le Recueil Médical cité ci-dessus, qu'à la distance de six ou huit milles du premier mur, il en a été découvert un autre pareil, de quatre pieds de long sur quatre ou cinq de hauteur, mais dont l'épaisseur, également uniforme, est beaucoup moindre, et seulement de sept pouces. Mais comment, dis-je, des amas de basaltes peuvent-ils se rencontrer sur des points isolés, dans une contrée où l'on ne trouve aucun vestige de volcans?

Ce fait, très curieux en lui-même, et qui, comme le dit M. Miller, doit donner lieu à de grandes recherches et à de profondes discussions dans les siècles à venir, offre, dans les circonstances qui l'accompagnent, de nouvelles raisons de douter, tant sur les causes de son origine que sur la nature des roches. Il peut également servir d'autorité aux diverses opinions déja mentionnées, et qui ont été si savamment présentées par M. Cuvier, dans ses éloges comparatifs de MM. Werne et Desmarest. Il ne m'appartient pas de prendre part à la diversité des opinions des volcanistes et des neptuniens, quelque favorable que puisse paraître au système de ces derniers le fait en question; mais je crois pouvoir émettre mon opinion sur l'origine de cette agrégation de roches. Il me paraît improbable et impossible, quelle que soit la régularité dans leur symétrie, que les pierres ainsi amoncelées soient le produit des mains et de l'industrie des hommes; je dirai même que je crois ce mur évidemment naturel. Il n'en est pas de même de la nature de ces mêmes roches, sur laquelle il ne m'appartient pas de prononcer. Je me bornerai donc à rester dans le doute avec M. Brochant de Villiers, qui partage mon incertitude à cet égard [2].

En résumant ce qui vient d'être dit sur ces anciens monuments, on peut conclure que toute la vallée de l'Ohio, depuis le pays des Illinois jusqu'au Mexique, a été habitée par un peuple très différent de tous ceux

[1] Voyez le quatrième volume du *Recueil médical* de New-York, pages 227 et suivantes.

[2] *Description des États-Unis de l'Amérique septentrionale*, par D. B. Warden, pages 80 et suivantes, tome I.

qui l'occupaient à l'époque de sa découverte par les colons français du Canada et de la Louisiane. Il n'existe pas le moindre vestige de ces travaux sur la côte située à l'est de la grande chaîne des monts Alleghany.

Plusieurs de ces ouvrages ont été évidemment construits pour servir de défense; mais il en est d'autres d'une dimension considérable, qui n'ont pu être destinés à cet usage, puisque les terrasses sont en dehors et le fossé en dedans. Ces constructions se trouvent placées près de rivières sujettes à se déborder; les fossés ont dû être creusés pour réunir les eaux et empêcher que l'intérieur de l'enclos n'en fût inondé. Il est probable que ces enclos étaient des lieux de sûreté où l'on retirait les femmes, les enfants et les provisions de tout genre, lorsqu'on craignait d'être attaqué par l'ennemi [1].

Tout ce qui concerne l'origine, la durée et l'extinction des anciens habitants de l'Ohio et du Mississipi, est enveloppé du plus impénétrable mystère. Les seules preuves qui restent de leur existence et de leurs progrès dans les arts, sont les tertres, les fortifications et quelques objets qu'on y a trouvés. On voit que si leur civilisation était peu avancée, si on la compare à celle des anciens habitants de *Palenque,* ils étaient cependant plus policés qu'aucun des peuples indiens qui existaient lors de la découverte de ce pays par les Européens.

Comme la ligne des fortifications et des tertres se trouve tracée depuis le Mexique jusqu'aux grands lacs des États-Unis, on pourrait supposer que les anciens peuples de l'Ohio étaient une colonie de *Pvlenque*, placée dans cet espace pour la facilité des conquêtes et du commerce. Cette question pourrait peut-être se résoudre si un naturaliste habile prenait la peine d'examiner les crânes des squelettes trouvés dans les tertres de la vallée de l'Ohio, et de les comparer aux figures palenquiennes, dont la tête pointue et la physionomie diffèrent de celles de tous les peuples connus.

Nous avons déja hasardé l'opinion que ces contrées furent peuplées par des hommes venus du Nord-Ouest, qui, trouvant la vallée du Mexique déja occupée par d'autres nations, se rendirent dans celle de l'Ohio par un des grands affluents du Mississipi, en prirent possession et adoptèrent le système de défense en usage dans leur pays natal. Mais leurs retranchements durent être de faibles obstacles pour les guerriers iroquois, hurons et autres, qui leur opposèrent des forts construits de troncs d'arbres, au milieu de marais, ou sur des hauteurs presque inaccessibles [2].

Il n'est guère probable que ces peuples aient abandonné leur patrie, comme le firent autrefois les Goths et les Vandales, faute de moyens de subsistance, attendu que la vallée de l'Ohio est la plus petite des États-Unis. Leurs habitations ont dû être généralement en bois, ou peut-être habitaient-ils sous des tentes; car autrement on aurait trouvé quelques débris de leurs demeures, épars çà et là dans le pays.

Les restes d'antiquité qui existent encore prouvent l'existence de deux races d'hommes antérieures à celle des Indiens actuels; l'une versée dans l'art de fabriquer des briques et de bâtir avec des pierres de taille; l'autre, moins avancée, mais plus civilisée cependant que les Indiens d'aujourd'hui, et qui a laissé les *tumuli,* etc. On pourrait fournir un grand nombre de preuves pour appuyer ces faits [3].

[1] Cette idée m'a été suggérée par M. Robinson, habile ingénieur de la Virginie, qui a lui-même examiné ces ruines.

[2] *Bulletin de la Société de géographie;* volume I, page 282, Paris, 1823. Voir, à ce sujet, l'intéressant Mémoire de M. Bresson, secrétaire de l'ambassade française aux États-Unis.

[3] Lettre de M. Timothy Flint; New-York, 23 aug. 1834.

CHAPITRE SIXIÈME.

ANTIQUITÉS DANS DIFFÉRENTES PARTIES DES DEUX AMÉRIQUES.

DESCRIPTION DES PRINCIPAUX TEMPLES DE MEXICO, TELS QU'ILS EXISTAIENT A L'ÉPOQUE DE LA CONQUÊTE.

Les Mexicains et autres peuples d'Anahuac avaient, comme toutes les nations civilisées, des temples et des places consacrés au culte de leurs dieux. Ils appelaient les temples *teocalli* (maison de Dieu), et les places *teopan* (place de Dieu).

Le plus grand de ces édifices occupait le centre de la ville, et, en y comprenant d'autres temples et bâtiments en dépendant, couvrait tout l'espace occupé aujourd'hui par la cathédrale, une partie de la place du grand marché, ainsi que des maisons et rues adjacentes. Le conquérant Cortez affirme qu'une ville de cinq cents maisons aurait pu être contenue dans l'intérieur du mur d'enceinte. Cette muraille, de forme carrée, était construite en pierre et chaux; elle était très épaisse, haute d'environ huit pieds, couronnée de créneaux en forme de niches, et ornée d'un grand nombre de figures en pierre représentant des serpents, ce qui lui avait fait donner le nom de *Coatepantli,* ou Muraille des Serpents. Dans cette enceinte, étaient pratiquées quatre portes, répondant aux quatre points cardinaux; celle à l'est donnait sur une grande rue qui conduisait au lac de Tezcuco; les trois autres étaient situées vis-à-vis des trois principales rues de la ville. Au-dessus de chacune de ces quatre portes était un arsenal rempli d'une immense quantité d'armes de tout genre, qu'on distribuait aux guerriers en cas de nécessité. Le sol intérieur était pavé avec des sortes de dalles si tendres et en même temps si polies, que les chevaux des Espagnols ne pouvaient s'y maintenir sans glisser ou enfoncer.

Le centre était occupé par un immense édifice solide, en forme de carré long, et dont le sommet était couvert d'un pavage semblable à celui du sol. Cet édifice consistait en cinq corps superposés l'un sur l'autre, ayant chacun une hauteur à-peu-près égale, mais différant en longueur et largeur, celui du haut étant le plus étroit. Celui inférieur ou de base avait plus de cinquante perches[1] de long, de l'est à l'ouest, sur quarante-trois de large, du nord au sud; le second avait une perche de moins en longueur et en largeur; le troisième de même, une perche de moins que le second, et ainsi de suite; de manière que trois ou quatre personnes de front pouvaient circuler autour de chaque étage.

Les escaliers placés au midi étaient faits en larges pierres bien taillées, et comprenaient cent quatorze marches, ayant chacune un pied de haut. Ils ne formaient point une montée continue, mais étaient divisés en autant de montées que d'étages, et placés parallèlement sur la même face, d'un angle à l'autre, de manière qu'après avoir atteint le sommet du premier étage, il fallait faire le tour pour gagner le second escalier, et ainsi de suite pour les quatre autres.

Le sommet était formé par une surface plane, d'environ quarante-trois perches de long sur trente-quatre de large. A l'extrémité est de ce plan étaient deux tours de cinquante-six pieds de haut, ou environ neuf perches. Chacune de ces tours était divisée en trois parties, dont celle inférieure était bâtie en pierre et chaux, et les deux autres en bois bien travaillé et peint. Dans la partie inférieure de ces tours étaient les sanctuaires proprement dits, où, sur un autel de pierre de cinq pieds de haut, étaient placées les idoles. L'un de ces deux sanctuaires était consacré à *Huitzilopochtli* et aux dieux de la guerre; l'autre à *Tezcatlipuca.* Les autres parties étaient destinées à la garde de différents objets appartenant au culte, ainsi que des cendres de certains rois et seigneurs qui, par quelque acte de dévotion particulière, avaient obtenu le privilège d'y faire déposer leurs restes. Les portes de ces deux tours étaient tournées vers le couchant, et le couronnement de chaque édifice

[1] La perche répond à-peu-près à une toise de Paris.

était terminé par une coupole en bois de forme élégante. On n'a point de données sur les dimensions de ces sanctuaires, sur leurs ornements et leurs dispositions intérieures.

A l'extrémité opposée était l'autel des sacrifices, et au-devant des sanctuaires étaient deux réchauds en forme de coupes, ayant plus de cinq pieds de haut, dans lesquels on entretenait jour et nuit un feu continuel, avec le plus grand soin; car, si l'un de ces feux était venu à s'éteindre, il devait en résulter des maux incalculables. Dans les autres temples et édifices religieux compris dans la grande enceinte, on comptait jusqu'à six cents de ces feux sacrés, dans des réchauds semblables.

Dans l'espace réservé entre le mur d'enceinte et le grand temple, il y avait, outre une grande place pour les danses religieuses, plus de quarante temples de moindres dimensions que le précédent, plusieurs colléges de prêtres, des séminaires pour les enfants des deux sexes, et un grand nombre de bâtiments servant à différents usages.

Les plus remarquables de ces édifices étaient les temples de *Tezcatlipuca, Tlaloc,* et *Quetzalcoatl;* ce dernier était seul de forme circulaire, les autres étaient quadrangulaires. La porte du temple de Quetzalcoatl, formée d'un bloc de pierre, représentait la bouche d'un énorme serpent avec ses dents. On distinguait aussi un autre temple appelé *Ilhuicatitlan,* dédié à la constellation de Vénus, où la figure de cet astre était peinte ou gravée sur un pilier en pierre; c'est au pied de ce pilier qu'on sacrifiait les prisonniers, à l'apparition de cette planète.

On remarquait encore plusieurs maisons de retraite, où l'empereur du Mexique, le grand-prêtre, et d'autres personnages de distinction se renfermaient à certaines époques, pour jeûner et prier; un grand édifice, où l'on recevait et traitait les étrangers de distinction, que la dévotion ou la curiosité attirait; des étangs où les prêtres se baignaient, et des fontaines où ils se désaltéraient. L'étang appelé *Tezcapan* était réservé pour des ablutions faites en vertu de vœux; la fontaine *Toxpalatl* était considérée comme sacrée : on ne pouvait boire de son eau que dans les fêtes les plus solennelles. Il y avait aussi des endroits pour enfermer les oiseaux destinés aux sacrifices, et des jardins remplis de fleurs et de plantes aromatiques pour la décoration des autels. Il existait même un petit bois artificiel où l'on avait figuré des collines, des rochers et des précipices.

Des appartements particuliers étaient réservés pour la garde des idoles, des ornements et de tout le mobilier des temples; il y avait entre autres trois salles, dont la grandeur frappa d'admiration les Espagnols. Parmi tous ces édifices, de l'aspect le plus singulier, on ne peut omettre une grande prison ressemblant à une cage, et dans laquelle les Mexicains conservaient captives les idoles des nations vaincues. Dans d'autres édifices semblables, étaient entassées les têtes des victimes sacrifiées; dans quelques uns les têtes étaient rangées avec symétrie sur des perches, ou fixées aux parois, de manière à fournir, par la variété de leur disposition, un spectacle non moins curieux qu'horrible. Le plus grand de ces édifices, appelé *Huitzompan,* était un énorme môle de terre, figurant une pyramide tronquée, dont la base avait cent cinquante-quatre pieds de long; on montait au sommet par un escalier de trente degrés. Sur la surface supérieure on avait planté, de quatre pieds en quatre pieds de distance, soixante-dix poteaux d'une très grande longueur, percés de trous, à travers lesquels on passait des bâtons allant d'un poteau à l'autre, et qui portaient un certain nombre de têtes; il y avait aussi une tête au droit de chaque pierre des marches de l'escalier; et à chaque extrémité de ce môle, une tour qui paraissait n'avoir été construite que de chaux et d'ossements. Aussitôt qu'une tête se détachait par le temps ou quelque autre cause, les prêtres avaient soin de la remplacer, afin de conserver le nombre et la régularité voulus. Le nombre de ces effrayants trophées de barbarie était tel, qu'on prétend avoir compté cent trente-six mille têtes dans ce seul édifice!

Beaucoup d'autres temples étaient épars dans divers quartiers de la ville. Quelques auteurs ont fait monter leur nombre total jusqu'à deux mille, et celui des tours à trois cent soixante.

En dehors de la capitale, les temples les plus célèbres étaient ceux de *Tezcuco, Cholula* et *Teotihuacan.* Bernal Diaz, qui eut la curiosité de compter le nombre des marches de leurs escaliers, dit que le temple de Tezcuco en avait cent dix-sept, et celui de Cholula cent vingt. Tous les anciens historiens parlent avec étonnement de la grande quantité de monuments religieux qui existaient à Cholula. Cortez écrivait à Charles-Quint (dans sa lettre du 30 octobre 1520) que du sommet d'un temple il avait compté plus de quatre cents tours appartenant à des édifices du même genre, dans la seule ville de Cholula. On voit encore, dit Clavigero, les restes de la pyramide colossale élevée par les *Toltecas;* mais, par suite de son antiquité, elle

est tellement couverte de terre et d'arbustes, qu'elle ressemble plutôt à une éminence naturelle qu'à un monument. On ne peut en déterminer les dimensions exactes, mais la circonférence de sa base ne doit pas être moindre d'un demi-mille[1]. On parvenait au sommet par un sentier tournant en spirale, et par lequel Clavigero monta à cheval, en 1744. Cette pyramide a été l'objet d'une grande quantité de récits fabuleux, et c'est la même que Boturini croyait avoir été érigée par les Toltecas, comme lieu de refuge, en cas d'un nouveau déluge.

Les fameux édifices de Teotihuacan, à trois milles au sud de la ville du même nom, et à plus de vingt milles de Mexico, subsistent encore également. Ces immenses constructions consistaient en deux temples, consacrés l'un au soleil et l'autre à la lune, lesquels y étaient représentés par deux idoles d'une dimension prodigieuse, construites en pierre et recouvertes d'or. Celle qui figurait le soleil avait une grande concavité dans la poitrine, et dans cette concavité était incrustée l'image de cet astre faite de l'or le plus pur. Les Espagnols s'emparèrent de l'or, et les idoles furent brisées par ordre du premier évêque du Mexique. La base ou l'étage inférieur du temple du soleil avait cent vingt-huit perches de long, quatre-vingt-six de large et une hauteur proportionnée; le temple de la lune mesurait quatre-vingt-six perches de long à sa base sur soixante-trois de large. Chacun de ces monuments était divisé en quatre parties ou étages, avec autant d'escaliers disposés de la même manière que ceux du grand temple de Mexico. Ils étaient entourés d'un grand nombre de bâtiments, qu'on suppose avoir été des temples inférieurs consacrés aux autres planètes et aux étoiles. La multiplicité des monuments religieux renfermés dans cette place lui fit donner le nom de *Teotihuacan*.

La quantité de temples répandus dans tout l'empire mexicain était prodigieuse; Torquemada estimait leur nombre à plus de quarante mille. Mais ce chiffre serait encore surpassé de beaucoup, si l'on comprenait, dans les édifices destinés au culte, tous ceux de petites dimensions; car il n'y avait point un seul endroit habité qui n'eût son temple; et pas un lieu de quelque étendue qui n'en eût plusieurs.

L'architecture des principaux temples était généralement la même que celle du grand temple de Mexico; mais il y en avait beaucoup d'autres de construction différente. Quelques uns étaient d'une seule pièce en forme de pyramide, avec un seul escalier sur la face principale; d'autres avaient plusieurs étages, avec des escaliers semblables.

La superstition de ces peuples ne se contentait pas des monuments dédiés au culte et répandus avec tant de profusion jusque dans le plus humble village; elle leur avait fait ériger en outre des autels sur le sommet des montagnes, au milieu des forêts et jusque dans les rues, dans le but d'entretenir l'esprit religieux parmi les voyageurs et de célébrer certains sacrifices aux dieux des montagnes et autres divinités rustiques[2].

FORTIFICATIONS ET OUVRAGES DE DÉFENSE, AU MEXIQUE.

Les Mexicains et autres peuples voisins faisaient usage, pour la défense de leurs places, de diverses fortifications, telles que murailles, remparts, avec parapets, fossés et retranchements.

Les historiens de la conquête ont donné la description de plusieurs de ces ouvrages, parmi lesquels est la fameuse muraille élevée par les Tlascalans à l'extrémité orientale de leur territoire, pour arrêter l'invasion des troupes mexicaines. Cette muraille, construite entre deux montagnes, avait six milles en longueur, huit pieds de hauteur, non compris le parapet, et dix-huit pieds d'épaisseur; elle était bâtie en pierre et en mortier très dur et très fin. Le seul passage réservé n'avait que huit pieds de large sur environ quarante pas de longueur; il était formé par deux murs semi-circulaires et parallèles, attenant aux deux extrémités de la muraille, et dont l'un entourait l'autre.

On voit encore les restes d'une ancienne forteresse construite sur le sommet d'une montagne voisine du village de Molcaxac, environnée de quatre murailles placées à quelque distance l'une de l'autre. Dans le voisinage, on voit encore des vestiges de remparts bâtis de pierre et de chaux, et sur une éminence, éloignée de deux milles, les restes de quelque ancienne et populeuse cité dont on ne trouve cependant aucune trace dans l'histoire. A vingt-cinq milles au nord de Cordova, on voit aussi l'ancienne forteresse

[1] Suivant Betancourt, la hauteur de la pyramide de Cholula était de plus de deux cent cinq pieds de Paris; mais cette évaluation est trop modeste, cette hauteur ayant été indubitablement au-dessus de cinq cents pieds.

[2] Clavigero; livre VI.

de *Quauctocho* (aujourd'hui *Guatusco*) environnée de hautes murailles de pierres extrêmement dures, et où l'on ne pénètre qu'en montant un grand nombre de degrés hauts et étroits, ce qui était l'entrée ordinaire des forts qu'élevaient ces peuples. Un gentilhomme Cordouan a trouvé, au milieu des décombres de cet ancien édifice, plusieurs statues de pierres bien travaillées.

La capitale du Mexique, quoique suffisamment fortifiée par la nature, avait été rendue inexpugnable par l'industrie de ses habitants. On n'arrivait à cette ville que par des chaussées formées sur le lac, et, pour en rendre l'accès plus difficile en temps de guerre, ils y construisaient des remparts, séparés l'un de l'autre par des fossés profonds, défendus par de bons retranchements, et communiquant par des ponts mobiles.

Mais les plus singulières fortifications de Mexico étaient les temples eux-mêmes, et sur-tout le grand temple dont nous avons donné la description. La muraille qui l'entourait, les cinq arsenaux qui se trouvaient dans l'intérieur, enfin la structure de l'édifice qui en rendait la montée si difficile; tout sert à prouver que le but politique n'était pas moins considéré que celui religieux dans l'érection de ces temples [1].

On trouve, dans le détail de l'expédition de Cortez, une description de la ville fortifiée de *Quauhquecollan*. Cette ville, distante d'environ quatre milles au sud de *Tepeyacac*, était peuplée de cinq à six mille familles, et non moins défendue par l'art que par la nature. Elle était protégée d'un côté par une montagne escarpée, et d'un autre, par deux rivières courant parallèlement; elle était en outre entourée d'une forte muraille de pierre et de chaux, de vingt pieds de haut sur douze d'épaisseur, avec un parapet circulaire d'environ trois pieds de haut. On avait ménagé quatre passages renfermés entre deux hémicycles parallèles, ainsi que nous en avons décrit pour la muraille des Tlascalans. La difficulté était encore augmentée par la situation de la ville, dont l'élévation était presque égale à la hauteur de la muraille elle-même, et où l'on ne pouvait atteindre qu'en montant plusieurs degrés très rapides [2].

ANTIQUITÉS DE LA PROVINCE DE YUCATAN.

A leur arrivée dans le *Yucatan*, les Espagnols furent étonnés de trouver d'anciens édifices en pierre, d'une construction très singulière. Un, entre autres, situé à la *Punta de las Mugeres*, était flanqué de plusieurs tours carrées, avec des degrés et des espèces de chapelles couvertes de bois et de jonc, et renfermant des idoles symétriquement rangées; ces idoles paraissaient être des figures de femmes [3].

L'historien du Yucatan, Diego Lopez Cogolludo, affirme que les monuments découverts pendant la conquête de cette province excitèrent l'admiration générale. Ils se trouvaient en grand nombre, dans les plaines, comme dans les régions élevées; plusieurs étaient d'une étendue considérable, entre autres ceux d'*Uxmàl*, de *Chichen*, *Ytzà* et autres situés à l'est de la route de *Bolonchen de Ticùl*.

Divers temples étaient desservis par des Vierges consacrées, comme autrefois les Vestales chez les Romains. La supérieure ou abbesse portait le nom mystérieux de *Ixnacan-Katun*. La mort à coups de flèches était le châtiment réservé à celle qui violait son vœu de chasteté; toutefois ces prêtresses ou religieuses pouvaient quitter le temple pour se marier, avec la permission du grand-prêtre. La peine de mort était également infligée à quiconque éteignait le feu sacré dans le temple.

Uxmàl renfermait une cour spacieuse, entourée d'un grand nombre de cellules, semblables à celles d'un couvent et occupées par des Vierges. Les murailles extérieures de cet édifice étaient en pierres de taille, sur lesquelles étaient sculptées des figures de guerriers, de quadrupèdes, d'oiseaux et autres; sur les quatre faces de la grande cour, dans un pourtour de quatre cents pieds, on avait sculpté un serpent [4].

Au sud de cet édifice, il y en avait un autre de moindres dimensions, qu'on suppose avoir été la demeure du seigneur de ce district : il était construit en mêmes pierres, également surchargées de figures. On remarquait à l'intérieur, et placée à hauteur d'homme, une corniche, dont les angles étaient d'un travail

[1] Clavigero; livre VII. — [2] *Idem*; livre IX.

[3] Torquemada; lib. XV, cap. 49.

[4] Voir au sujet des antiquités de l'*Uxmal* ou *Ushmal*, une pièce fournie par M. Lorenzo de Zavala, ministre du Mexique en France. (*Documents divers.*)

exquis. Plusieurs autres habitations plus petites, probablement celles des principaux chefs, étaient voisines de la précédente.

« Quelques personnes pensent, dit Cogolludo, que ces ouvrages ont été érigés par les Phéniciens ou les Carthaginois, quoique aucune notion historique n'atteste qu'ils aient visité ces contrées. »

L'évêque Bartholome de Las Casas dit, dans son « *Historia apologetica,* » que le pays d'Yucatan renferme des monuments remarquables par leur haute antiquité, leur grande étendue, leur bizarre structure, et par certains caractères ou inscriptions qui ne se retrouvent nulle part, etc.

Le docteur don Pedro Sanchez de Aguilar pense que ces édifices ont été élevés par les Mexicains [1]; mais s'il en était ainsi, on en devrait trouver, à plus forte raison, dans la Nouvelle-Espagne.

Francisco Hernandez de Cordova, qui conquit une partie du Yucatan, en 1517, trouva près du cap ou de la *punta de Catoch,* une petite place occupée par trois maisons en pierre, contenant beaucoup d'idoles d'argile, quelques unes avec des têtes de démons, d'autres avec des têtes de femmes, et d'autres qui étaient en position de commettre le péché de Sodôme. Plusieurs étaient renfermées dans des boîtes en bois; on y vit aussi des images dorées, représentant des poissons et des oiseaux [2].

Gomara raconte que le même Cordova découvrit, à Campêche, une tour carrée en pierre, avec un escalier intérieur. Au sommet de cette tour était placée une idole ayant à ses côtés deux monstres horribles, semblant prêts à la dévorer. Cette idole dégouttait de sang humain, provenant des sacrifices qui lui étaient faits, selon l'affreuse coutume du pays. On y voyait aussi un énorme serpent, de quarante-sept pieds de long et de la grosseur d'un bœuf, qui dévorait un lion [3].

Herrera rapporte que, dans l'île de Cozumel, il y avait des oratoires et des temples; il cite particulièrement un de ces édifices percé de quatre grandes croisées, et une espèce de chapelle décorée d'idoles, ayant une chambre faisant l'office de sacristie, pour y déposer les objets nécessaires au service du culte. Dans un petit enclos entouré d'une muraille de pierre et de chaux, et dont le sol était carrelé et poli, on conservait, en 1518, une croix en terre cuite, de neuf à dix pieds de haut, que les naturels adoraient comme la divinité de la pluie; ils étaient persuadés qu'en lui adressant des prières ferventes, dans un temps de sècheresse, l'eau ne manquerait pas de tomber [4].

Au reste, il paraît certain que des croix ont été trouvées dans différents endroits du Yucatan. Un prêtre, nommé Chilam Cambal, ou Chilan Galcatl, qui avait prophétisé l'invasion d'étrangers venant des pays où le soleil se lève, montra aux Espagnols une croix de pierre, dans la cour du temple qu'il desservait [5].

Le docteur Sanchez de Aguilar (fol. 86., col. 2.), dans son rapport sur les Indiens idolâtres du Yucatan, établit qu'on rencontra chez eux beaucoup de croix. Une, entre autres, en bois bien travaillé, qui avait été trouvée dans l'île de Cozumel, fut envoyée, en 1614, en Espagne, par le gouverneur Diego Fernandez de Velasco. Le même auteur cite la croix en terre cuite dont il a été question ci-dessus, et une autre en pierre, existant dans le couvent de la ville de Merida [6].

La même province renferme aussi des tombeaux qui attestent une grande ancienneté. Un de ces monuments, taillé dans le roc vif, contenait un corps d'une grandeur démesurée, de la mâchoire duquel on retira une dent pesant, dit-on, une livre et demie. Quelques uns en ont inféré que cette province fut autrefois peuplée par une race de géants.

Un fait remarquable est que l'année, chez les habitants du Yucatan, était comme la nôtre, de trois cent soixante-cinq jours, divisés en douze mois cinq jours et six heures.

DESCRIPTION DE QUELQUES ANTIQUITÉS MEXICAINES, PAR M. BEAUFOY.

Au nombre des monuments les plus intéressants du Mexique sont les pyramides d'Otumba ou Téotihuacan; elles sont situées au trente-cinquième degré nord-est de la capitale, à la distance d'environ vingt-

[1] *Historia de Yucatan,* por Diego Lopez Cogolludo; lib. IV, cap. 2. Madrid, 1688.— [2] *Idem;* lib. I, cap. 1.

[3] Gomara; *Historia de las Indias;* Medina del Campo, 1553; livre III, chapitre 2.

[4] Herrera; Decade II, livre I, chapitre 1.

[5] Remesal; *Hist. Gener. de las Indias,* etc., Madrid, 1620; livre V, chapitre 7.—Torquemada; *Monarquia Indiana;* Séville, 1614; livre XV, chap. dernier.

[6] Voir Cogolludo; livre IV, chapitre 9.

quatre milles en droite ligne, sur une branche de la grande vallée qui, après avoir serpenté autour de plusieurs montagnes, joint les immenses plaines d'Apan, Tlaxcala, Puebla et Perote.

Les deux pyramides d'Otumba sont encore parfaitement reconnaissables par leurs formes. Leurs côtés font face aux quatre points cardinaux, avec une inclinaison au sommet de quarante-cinq degrés. A une certaine distance, elles paraissent se terminer en pointe. Elles sont placées à un demi-mille l'une de l'autre, dans la direction du nord au sud; leurs bases sont parallèles.

Chaque pyramide a deux étages en retraite, laissant un chemin de trois pieds de large qui tourne tout autour de l'édifice (outre un troisième étage surmonté d'une plate-forme). Ces chemins paraissent avoir été recouverts d'un ciment bleu-clair, marqueté de rouge, qu'on reconnaît encore en divers endroits, et dont j'ai emporté quelques morceaux. On peut croire que ces étages ont été joints autrefois par une pente douce qui communiquait de l'un à l'autre, à l'angle nord-ouest; mais il n'en reste pas assez de traces pour qu'on puisse l'assurer.

Sur la plate-forme, qui était aussi couverte du même ciment, il y avait probablement un temple; on n'y trouve plus que quelques débris de chapelles que les conquérants Espagnols y avaient construites.

D'après ce que j'ai pu juger, il me semble que la pyramide du Soleil, située au sud, a deux cents pieds de haut. Ses bases nord et sud ont six cents pieds de long; ses bases est et ouest, quatre cent quatre-vingts. La plate-forme a quatre-vingt-dix pieds sur soixante. Je pense que la pyramide de la Lune peut avoir cent soixante pieds de haut, trois cent quatre-vingt-dix de long sur les côtés nord et sud; trois cents pieds sur les côtés est et ouest, avec une plate-forme de soixante pieds sur trente-six.

A la base orientale du grand volcan de Popocatepelt, à sept milles ouest de la grande ville de Puebla, et environ soixante milles sud-est des pyramides d'Otumba, sont les trois pyramides de Cholula.

La première est un tertre conique de deux cents pieds de haut, couvert d'arbustes, de décombres; elle est surmontée d'une église. Elle ressemble plus à un mont artificiel qu'à un édifice pyramidal. Mais, d'après l'inspection faite dans plusieurs endroits qui ont été coupés pour percer des routes, ou à d'autres desseins, elle paraît avoir été formée de couches de briques non cuites, cimentées avec de la terre et du mortier, et recouvertes de petites pierres minces, plates, et taillées de manière à compléter l'édifice.

La seconde est infiniment plus basse. Ses quatre côtés ont été coupés perpendiculairement de manière à laisser voir la composition intérieure. Les briques crues qui ont servi à la construire sont de neuf pouces en carré, sur un pouce seulement d'épaisseur. Je n'ai pu trouver aucune apparence de passage ou de cavité dans cette pyramide, qui semble être une masse compacte.

La troisième est beaucoup moins remarquable que les autres. Lorsque je l'ai visitée on cultivait un peu de blé sur son sommet.

Quelques milles à l'est de Tescuco, et au pied de la Cordillière, est une colline isolée et conique, d'environ sept cents pieds de haut, maintenant couverte de ronces et d'arbustes, mais qui évidemment fut autrefois formée par une suite de terrasses l'une au-dessus de l'autre, et qui devait avoir un temple à son sommet. Aux deux tiers de son côté sud, est une masse de porphyre rouge, qui paraît avoir été incrustée par la nature dans une couche de grès. On y a taillé, avec adresse, une cavité appelée les Bains de Montezuma. Un carré de six pieds a été coupé dans le roc; des marches, prises dans la même masse, descendent à trois pieds de profondeur. Dans le centre se trouve un bassin circulaire de quatre pieds et demi de diamètre, sur cinq de profondeur, avec des marches au fond. L'eau était amenée des montagnes voisines par un petit canal de pierres taillées et cimentées, de plusieurs milles de longueur, dont quelques parties sont encore en assez bon état.

Sur le sommet de la montagne se trouve une autre masse de porphyre, également travaillée de main d'homme, avec un escalier qui conduit au sommet. Je pense que c'était le piédestal de quelque idole. Sur les différentes parties de cette colline on retrouve les débris de murs et de terrasses, recouverts d'un ciment coloré; des morceaux d'obsidienne, des têtes de flèches de la même substance, des fragments de poterie rouge, noire, et d'autres couleurs, s'y trouvent en abondance.

La forme de l'une de ces flèches prouve que les Indiens du nord du Canada se servent d'armes semblables à celles des anciens Mexicains, avec cette différence qu'elles sont en caillou, au lieu d'être en obsidienne.

A cinq milles sud-ouest de là se trouvent les ruines de Huisotla. Je suis porté à croire que son église a été bâtie sur l'emplacement d'un temple aztèque. On y voit aujourd'hui un fragment de mur de sept

cent cinquante pieds de long et vingt-cinq de haut, sur cinq d'épaisseur. Il est décoré, vers le sommet, de deux rangées de petites pierres arrondies incrustées à dessein dans le mortier. L'espace qu'il renfermait devait être d'une étendue considérable; il y existe encore plusieurs masses de ruines et de décombres. Ce site était naturellement fortifié, ayant de profonds ravins du nord au sud. Sur le premier ravin est une haute arche ovale, que l'on prétend exister avant la conquête des Espagnols. Cela peut être une idée erronée.

Près du côté septentrional de l'église moderne, la tête d'un immense serpent en pierre sort de la terre; et à trois cents pieds à l'ouest, on voit une colonne de pierre de sept pieds de haut, avec un pyramidion de hornblend, bien sculpté à son sommet.

Les ruines découvertes par M. Bullock à Tiscosingo, les échantillons de sculpture qu'il a rapportés en Angleterre, et le grand calendrier de pierre, appelé la montre de Montezuma, prouvent, en architecture, en sculpture, et en astronomie, un art qui n'a pu exister chez une nation nouvellement civilisée. Si cet art est d'origine étrangère, il a dû venir d'un peuple chez lequel l'étude des arts et des sciences était déja familière depuis long-temps. Ce peut donc être un objet de grand intérêt d'examiner avec quelles nations de l'ancien monde, les arts, les usages, les costumes, le style des édifices, et la religion des Mexicains ont le plus d'analogie; et il paraîtra peut-être que l'Assyrie, l'Égypte et la Phénicie, qui ont eu ensemble des relations soit par alliance, soit par conquête, ont sous ce rapport, avec le Mexique, une ressemblance qu'il serait difficile d'expliquer par d'autres suppositions que celle d'un commerce antérieur à Colomb, entre le nouveau et l'ancien monde [1].

CIRQUE DE COPAN, PROVINCE DE HONDURAS.

La vallée de *Copan,* renommée aujourd'hui pour l'excellence de son tabac, l'était jadis à cause d'une opulente cité, siége de la cour du cacique Copan-Calel, dont la conquête coûta tant de peines à Hernando de Chaves. Francisco de Fuentes, qui a écrit les chroniques du royaume de Guatemala, assure que de son temps, en 1700, le grand cirque de Copan existait encore en entier. L'enceinte, de forme circulaire, était formée de pyramides de pierre, de dix-huit pieds de hauteur et d'une belle construction; à la base de chacune de ces pyramides étaient des figures des deux sexes, très bien sculptées, conservant encore les couleurs qui étaient entrées dans leur composition, et, ce qui n'est pas le moins remarquable, tout-à-fait dans le style castillan. Au centre de la surface était l'autel des sacrifices, auquel on montait par une suite de degrés. Le même auteur rapporte qu'à quelque distance de ce cirque, il y avait un portique construit en pierre, sur les colonnes duquel étaient des figures d'hommes dans le costume espagnol. A l'entrée de l'arcade, sont deux belles pyramides de pierre, auxquelles est suspendu un hamac contenant deux figures humaines, une de chaque sexe, sculptées dans le style indien. Cette construction excite l'admiration, en ce que, malgré sa grandeur, on n'aperçoit aucun point de réunion des parties qui la composent, et que, bien qu'entièrement en pierre et d'un poids énorme, on peut mettre le hamac en mouvement par la plus légère impulsion. Non loin de là est la caverne de Tibulca, qui ressemble à un vaste temple, creusée dans le pied d'une colline et ornée de colonnes ayant bases, piédestaux, chapiteaux et couronnements, dans les proportions architecturales; sur les côtés sont des ouvertures fermées par des fenêtres en pierre d'un travail exquis.

Ces diverses circonstances font croire à des rapports qui ont eu lieu entre les habitants de l'ancien monde et ceux du nouveau, à une époque très éloignée.

STATUES DE GUERRIERS, A ZENDALES.

A *Zendales,* dans la province de Chiapa, à vingt-deux ou vingt-trois lieues de la ville du même nom, auprès d'*Ocotzingo,* il y avait d'anciens monuments, avec des figures en pierre représentant des guerriers d'une haute stature. Suivant la tradition des Indiens du pays, ces figures étaient celles d'hommes très différents des naturels, et supérieurs à eux pour la force et l'intelligence.

[1] *Mexican Illustrations,* par M. Beaufoy; chapitre XII. Londres, 1828.

RECHERCHES

SUR

LES ANTIQUITÉS

DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

CHAPITRE SEPTIEME.

PÉROU.

FORTERESSE DE CUSCO.

Cet édifice, monument de la grandeur des Incas et de l'habileté de leurs ouvriers, s'élevait au nord de la ville, sur une haute colline appelée *Sacsahuana*. L'Inca Yupanqui, dixième roi, en fut le premier fondateur; mais il ne fut terminé que cinquante ans après, sous le règne de Huayna-Capac, douzième roi.

Pour protéger la ville du côté d'une plaine par où l'on monte au sommet de la colline, il y avait un triple enclos de murailles, en forme de demi-lune, et de deux cents brasses de longueur. Ces murailles étaient séparées l'une de l'autre, par un espace de vingt-cinq à trente pieds, avec un terre-plein jusqu'à la hauteur de chaque muraille, et il y avait une grande porte à chacune, qu'on fermait avec une pierre de la même grandeur.

Le chef-d'œuvre du Pérou, dit Garcillasso de la Vega, est sans contredit la forteresse de Cusco : on dirait que la magie s'en est mêlée, et que les démons y ont plutôt travaillé que les hommes. L'on y voit des pierres d'une grosseur si prodigieuse qu'on ne saurait deviner comment on les y a transportées, d'une distance de dix à quinze lieues, par des chemins presque impraticables. On y trouve sur-tout une espèce de roc que les Indiens appellent *Saycusca*, et qu'ils n'ont pu tirer que de Muyna, à cinq lieues de Cusco, ou d'un autre endroit qui en est éloigné de quinze lieues, et où il leur fallait passer la rivière de Yucay. Je me souviens, dit Acosta, d'avoir mesuré, à Tiaquanaco, une pierre qui avait trente-huit pieds de long, dix-huit de large et deux d'épaisseur; mais on voit dans la muraille de la forteresse de Cusco quantité de pierres qui surpassent en grandeur toutes celles des autres bâtiments; et, quoiqu'elles ne soient pas taillées à la règle, qu'il y ait même beaucoup d'inégalités entre elles, néanmoins elles sont si bien ajustées, sans aucun mortier, qu'elles paraissent enchâssées les unes dans les autres[1].

Don Ulloa se demande aussi comment des hommes ont pu tirer et amener des carrières, sans le secours d'aucune machine, des pierres d'une telle grosseur. Il dit qu'on a introduit dans les creux que forment les irrégularités de ces pierres, d'autres pierres plus petites et si bien arrangées qu'on ne saurait les apercevoir qu'avec une attention particulière[2].

FORTERESSES DE TUMBEZ.

Ces forteresses qui étaient construites en pierre, et dont il ne reste aujourd'hui aucun vestige, firent l'étonnement des Espagnols à leur première arrivée au Pérou, en 1526.

Les don Ulloa ont découvert les débris d'anciennes murailles d'une de ces forteresses, sur une colline baignée par un ruisseau, à deux ou trois lieues nord du bourg de Pativilca. Ils parlent d'une autre qui se trouve dans le *corregimiento* de Vilcasguaman, et d'une troisième dans le bourg même, qui a été détruite pour faire place à une église.

[1] Acosta; *Hist. Nat.*, lib. VI, cap. 14. — G. de la Vega; *Commentarios Reales;* Lisbonne, 1609 et 1616; lib. VII, cap. 27.

[2] *Relacion historica del Viago a la America Meridional*, etc., *por* don George Juan y don Antonio de Ulloa; Madrid, 1748; partie II, liv. 1, chap. 11.

CHATEAU DE CANNAR.

Ce château, construit par les Incas pour contenir le peuple de ce nom, fut visité, plus de deux cent trente ans après la conquête des Espagnols, par les mathématiciens français qui en ont donné un plan et une vue. Il était bâti en pierres dures; les côtés avaient plus de cent pieds de longueur; le mur d'enceinte avait plus de six pieds de hauteur sur trois d'épaisseur, et était formé de couches de pierres parallèles, d'une uniformité parfaite, et un peu convexes en dehors. On a reconnu dans de grosses masses de pierres, des jambages, des portes et des cannelures courbes régulièrement creusées. Du côté du nord, où la forteresse est escarpée, on remarquait une terrasse qui soutenait le terre-plein, lequel avait pour base une seconde terrasse de six pieds de largeur sur quinze à seize de hauteur [1].

TEMPLE DU SOLEIL A CUSCO.

Les murs de ce temple, construits en terre cuite, étaient lambrissés de plaques d'or. Le grand autel était surmonté d'une figure du soleil, exécutée sur une plaque d'or massif, si grande qu'elle prenait presque d'un mur à l'autre. Aux deux côtés de cette image se trouvaient les corps des rois décédés, rangés par ordre d'ancienneté, et si bien embaumés et conservés qu'ils paraissaient être en vie. Ils étaient placés sur des trônes d'or qui reposaient sur des plaques du même métal. Les portes étaient couvertes de lames d'or, et les murailles étaient garnies, tout autour, de plaques d'or en forme de guirlandes ou de couronnes, et qui avaient plus d'une aune de large.

Auprès du temple s'élevait un cloître où l'on remarquait cinq grands pavillons consacrés à la lune, aux étoiles, au tonnerre et à l'éclair, à l'arc-en-ciel, et au service du temple. L'enclos et les portes du premier étaient couverts de plaques d'argent, sur lesquelles était représentée la figure de la lune; le pavillon des étoiles était orné du même métal, et le plafond en était parsemé d'étoiles. Celui du tonnerre, de la foudre et de l'éclair, car les Péruviens comprenaient ces trois choses ensemble sous le nom d'*Yllapa*, était tout lambrissé d'or. Le quatrième renfermait une figure de l'arc-en-ciel; et le cinquième, qui était aussi enrichi d'or, était destiné au service du temple.

Il y avait dans le temple du Soleil cinq fontaines de pierres d'or ou d'argent, et des conduits d'or où on lavait les choses sacrifiées; le jardin était aussi orné de figures de toute espèce en or et en argent [2].

TEMPLE DE CALLO.

Ce temple, qu'on voit à Cayambe, ville de la province des Canches, dans une plaine qui s'étend au nord de Latacunga, est entièrement construit de pierres dures, presque noires, et si bien jointes ensemble qu'on ne saurait introduire entre elles la pointe d'un couteau. A l'extérieur elles sont toutes convexes, si ce n'est aux portes où elles sont plates. On remarque de l'inégalité, non seulement dans l'arrangement des pierres, mais dans les pierres même, qu'aucun ciment ni mortier ne retient. Les murs de cet édifice ont deux toises et demie de hauteur, sur trois à quatre pieds d'épaisseur; les portes ont deux toises de hauteur sur trois à quatre pieds de largeur par en bas; mais elles se rétrécissent par en haut où elles n'ont plus que deux pieds et demi. De la porte part une ruelle de cinq à six toises de longueur qui conduit à une cour. Autour de celle-ci se trouvent trois grandes salles dans chacune desquelles il y a des séparations, et dont l'une servait de ménagerie.

Les principaux bâtiments de ce palais, qui sert aujourd'hui, disent les don Ulloa, de maison de campagne aux RR. PP. Augustins de Quito, subsistent encore dans l'état où ils étaient autrefois. On n'y remarque ni la beauté, ni le grandiose des édifices des Égyptiens, des Romains et d'autres peuples; mais on ne laisse pas d'y apercevoir de la grandeur et de la somptuosité, quelque chose enfin qui annonce la majesté des monarques qui y firent leur résidence [3].

[1] M. De la Condamine; *Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1746.

[2] G. De la Vega; *Comentarios*, etc., lib. III, cap. 20, 23 et 24.— *Chronica del Peru; por* Pedro Cieça de Leon; Anvers, 1554, cap. 89. *De los grandes aposentos que ovo en la provincia de Bilcas*, etc.

[3] *Relacion*, etc., *por* Juan y Antonio de Ulloa; lib. VI, cap. 11.

TEMPLE ÉLEVÉ EN L'HONNEUR DU FANTOME VIRACOCHA.

Ce temple construit par l'Inca du même nom, à Cacha, ville située à seize lieues sud de Cusco, est en pierres artistement taillées. Il avait cent vingt pieds de long sur quatre-vingts de large. Pour soutenir le deuxième étage, les Indiens, qui ignoraient probablement le secret de faire des voûtes, bâtirent des murailles au-dedans, pour servir de solives, de trois pieds d'épaisseur, et distantes l'une de l'autre de sept pieds, de manière à former douze petites galeries. Celles-ci étaient pavées de grandes dalles de dix pieds de longueur, et le plancher de l'étage l'était de carreaux de pierres noires et luisantes. Il y avait une chapelle, de douze pieds carrés, qui était couverte de la même pierre, en façon d'écailles enchâssées les unes dans les autres. Elle renfermait un tabernacle où se conservait une statue en pierre de Viracocha, qui représentait un grand homme avec une longue barbe, couvert d'une robe en forme de soutane, et qui menait en lesse, avec une chaîne, un animal inconnu. Lorsque les Espagnols découvrirent ce temple et cette statue qui ressemblait à celle de saint Barthélemi, ils imaginèrent que cet apôtre avait prêché l'Évangile au Pérou [1].

AUTRES TEMPLES ET MONUMENTS, AU PÉROU.

Le temple de *Tacunga,* situé à quinze lieues de Cusco, se distinguait également par sa magnificence.

Celui de *Tumi-Pampa* était construit en pierres noires et vertes, et l'intérieur des murs était revêtu de lames d'or, sur lesquelles il y avait des figures en bas-relief. Suivant Cieça, les pierres énormes dont ce temple était bâti avaient été transportées de Cusco.

Les ruines voisines de *Camac* ont été examinées par M. de la Condamine. Ce voyageur dit que la description qu'il en a publiée peut donner une idée de la nature, de la forme et peut-être de la solidité des palais et des temples bâtis par les Incas, mais non de leur étendue ni de leur magnificence [2].

Le palais que les Espagnols ont appelé *las Piedras*, se trouve dans la province de Pultas. A dix lieues de là s'élève celui de *Tangro-Blanco*, et un peu plus loin on rencontre les ruines de ceux de *Cuxas* et de *Guanabamba.* La vallée de *Parmanga* offre aussi les débris d'un beau palais, et l'on voit, dans celle de *Pachacoma,* les ruines de ce temple célèbre d'où Pizarre enleva pour plus de neuf cent mille ducats d'objets précieux.

L'on remarque encore, dans la province de *Caxamalca,* le superbe palais où le dernier prince péruvien fut retenu prisonnier.

L'on voit les ruines d'un autre palais dans le territoire de *Guamanga*, sur les bords de la rivière de Vinaque. L'architecture en diffère beaucoup de celle des Incas, et l'on prétend que ce palais est plus ancien que ces princes mêmes.

Les superbes édifices de *Mohina* étaient sur-tout remarquables par la magnificence des tombeaux qui s'y trouvaient. Les Espagnols en avaient, pour cette raison, changé le nom indien en celui de *las Sepulturas.*

Il y avait encore les monuments de *Tagumaca*, où l'on voyait des statues colossales en pierres, si bien exécutées qu'on eût dit qu'elles sortaient de la main des plus habiles artistes [3].

On remarque plusieurs restes fort curieux d'antiquités dans la grande ville de *Tiahuanacu,* ou *Tiagnanaco,* province de Collao.

Le plus admirable, dit l'historien De la Vega, est un tertre fait de main d'homme, et dont les fondements se composent d'énormes pierres bien cimentées entre elles. Les Indiens ont voulu imiter la nature dans la structure de ce mont prodigieux; mais on ignore dans quel but ils l'ont élevé. On y remarque aussi deux géants en pierre; une fort longue muraille dont les pierres étaient si grosses qu'on ne pouvait comprendre comment elles y avaient été transportées, car il n'existait ni carrières, ni rochers à une distance considérable; nombre de bâtiments extraordinaires, dans lesquels on entrait par de larges portes formées de grandes pierres, qui reposaient sur d'autres, de trente pieds de long, de quinze de large et six

[1] Don Ulloa; lib. VI, cap. 11.

[2] *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, etc. de Prusse,* 1746.

[3] Pedro Cieça de Leon; cap. 106. *Chronica del Peru.* —De la Vega; lib. III, cap. 1.

de haut : on ignore avec quels outils ces pierres ont pu être taillées. Les Péruviens disent que ces bâtiments, et plusieurs autres semblables, sont antérieurs au règne des Incas [1].

On voyait près du lac de Chuquivitu, que les Espagnols appellent *Chucuytu*, plusieurs grands ouvrages anciens dont les principaux étaient : 1° une cour de quinze brasses carrées, entourée d'un bâtiment à deux étages; 2° une salle de quarante-cinq pieds de long sur vingt-deux de large, taillée dans le roc; 3° des figures d'hommes et de femmes en pierre, imitant si bien la nature qu'on aurait été tenté de les croire en vie : les unes tenaient des vases à la main comme si elles voulaient boire; plusieurs étaient assises et d'autres debout. Il y en avait qui semblaient vouloir franchir le ruisseau qui coulait à travers le bâtiment; d'autres enfin représentaient des femmes allaitant leurs enfants ou les conduisant par la main.

Les Indiens croient que ces bâtiments sont dédiés au créateur de l'univers, et que les statues sont celles d'hommes méchants, ainsi transformés à cause de l'énormité de leurs péchés : ils les accusent sur-tout d'avoir lapidé un voyageur qui passait par cette province [2].

Dans plusieurs palais des Incas il y avait des salles de deux cents pas de long sur cinquante à soixante de large, où se faisaient les fêtes pendant le mauvais temps. Celle du palais de *Cassana* pouvait tenir commodément trois mille personnes [3].

Près de la ville de *Guamanga*, fondée par Francisco Pizarro, le 9 janvier 1539, sur le *rio Vinaque*, on voyait les ruines de vastes édifices carrés, qui doivent avoir été construits il y a bien des siècles. Les Indiens du voisinage, consultés par les Espagnols sur l'ancienneté de ces monuments, répondirent qu'ils étaient l'ouvrage d'un peuple blanc et barbu comme les Européens, qui régnait sur ces contrées bien long-temps avant les Incas [4].

A *Tiaguanaco* on a trouvé des ruines semblables d'une haute antiquité. Une muraille d'une grande étendue, dont nous avons parlé précédemment, était formée par des pierres pour la plupart d'une telle dimension, qu'il semblait impossible qu'elles eussent été élevées à force d'hommes. Plusieurs de ces pierres étaient travaillées d'une manière particulière; quelques unes ayant forme humaine, avaient été sans doute des idoles. Près de cette muraille étaient beaucoup de tombes et d'excavations dans le sol. Dans un autre endroit, à l'ouest de cette muraille, il y avait encore des débris d'édifices plus importants avec des portes très grandes.

Le père Garcia est d'avis que ces monuments ont été élevés par les Carthaginois [5].

MUR DE PIERRE.

Près de *Hachacache*, à cinquante-quatre milles nord-ouest de la Paz, se trouve le fameux mur de pierre qui s'étend du sommet de la Cordillière jusqu'au lac de Titicaca, l'espace d'environ trente milles. Il a quatre pieds de haut, et a été fort peu endommagé par le temps.

GRANDES ROUTES.

On construisit deux grands chemins sous le règne de Huayna-Capac, l'un le long du rivage de la mer, et l'autre dans les montagnes, jusqu'à la province de Quito, sur une étendue de cinq cents lieues. Après que cet Inca eut soumis cette province, les Indiens, dit Zarate, crurent que ce serait faire honneur à sa victoire que de lui préparer une route plus commode pour son retour : ils se mirent donc à l'ouvrage et construisirent à travers les montagnes un chemin large et uni; pour cela il leur fallut souvent briser des rochers et combler des vallées et des précipices de quinze à vingt toises de profondeur.

Huayna-Capac, ayant parcouru toute la province, prit sa route par la plaine; ses sujets se mirent alors à travailler à un autre chemin qui avait aussi cinq cents lieues de longueur sur quarante pieds de largeur; pour le rendre égal, ils firent des levées de terre dans toutes les vallées, qui ont ordinairement une lieue

[1] De la Vega; libro III, capit. 1. *De los Comentarios Reales*. Lisboa, 1609.

[2] Pedro Cieça de Leon; cap. 105. — Garcillasso de la Vega; lib. III, cap. 1.

[3] Garcillasso de la Vega; lib. VI, cap. 4.

[4] Pedro Cieça de Leon; *Chronica del Peru*, cap. 87. — Herrera; *Decad. VI*, lib. VI, cap. 9.

[5] Garcia; *Origen de los Indios;* lib. II, cap. 3, § 415, etc.

d'étendue; et lorsqu'ils arrivaient à un désert, ils marquaient la route à travers les sables par des pieux et des barrières plantés au cordeau, pour empêcher les voyageurs de s'égarer [1].

Ces deux chemins étaient revêtus de murailles en maçonnerie, bordés de fossés où l'eau coulait sans cesse, et plantés d'une espèce d'arbre nommé *molle* [2].

Ces ouvrages, dit Gomara, surpassent les pyramides d'Égypte, les grands chemins pavés des Romains, et tous les édifices de l'antiquité. Pendant le siège de Cusco, les Indiens coupèrent ces chemins, et les Espagnols en firent autant, dans la suite, pendant leurs guerres civiles.

CANAUX.

Le *grand canal*, exécuté par ordre de l'Inca Viracocha, pour l'irrigation des pâturages, commençait aux célèbres sources des montagnes situées entre Parca et Picuy, et s'étendait jusqu'à la frontière de Rucana. Il avait environ cent vingt lieues de longueur sur douze de profondeur, et servait à arroser les pâturages des déserts, qui n'ont que dix-huit lieues de largeur, mais qui parcourent le Pérou dans presque toute sa longueur.

Un autre canal traversait le pays de Cuntisuyu, dans une étendue de plus de cent cinquante lieues du nord au sud; il passait entre les plus hautes montagnes, et aboutissait aux Quechuas. Ce canal servait à arroser, en automne, les prairies voisines lorsque le manque d'eau se faisait sentir.

Il y avait de ces canaux dans tout l'empire des Incas; on les couvrait de grandes pierres de taille, d'environ deux aunes (vingt-quatre décimètres) de longueur, que l'on cimentait ensemble, en entassant dessus de grosses mottes de terre, pour empêcher le bétail de les endommager.

L'Inca Pachacutec construisit un aqueduc dans la vallée d'Yca, pour y conduire l'eau qui provenait de la cime des montagnes voisines. La rivière qui arrosait cette vallée avait fort peu d'eau au printemps, et comme il pleuvait rarement dans les montagnes, on manquait souvent d'eau pour les besoins de l'agriculture [3].

Il est presque incroyable, dit G. de la Vega, que les Indiens, sans le secours d'aucun instrument de fer, mais seulement avec leurs bras et de grosses pierres, aient pu construire ces aqueducs à travers de hautes montagnes, sans même faire usage d'arcs-boutants [4].

PONT DE HUACACHA SUR L'APURIMAC.

Mayta-Capac, quatrième Inca, voulant conduire son armée dans le pays de Cuntisuyu, fit jeter, à cet effet, un pont sur le grand fleuve d'Apurimac. Il était construit d'une espèce d'osier dont on faisait une claie de la longueur du pont; on en attachait vingt-sept les unes aux autres. Pour en former une seule de l'épaisseur du corps d'un homme, l'on en faisait cinq autres pareilles. Pour les passer de l'autre côté de la rivière on faisait un câble, gros comme le bras, d'un chanvre appelé *chahuar*, et auquel on attachait plusieurs petites cordes assez déliées, que prenaient plusieurs Indiens qui passaient à la nage ou sur des radeaux. Arrivés sur l'autre bord, ils tiraient à eux les claies à force de bras, et ensuite, pour les suspendre en l'air, ils les élevaient sur deux hauts étançons de rochers ou d'ouvrages de maçonnerie. Les pilotis du côté de la terre étaient profonds et soutenus sur les côtés par de fortes murailles. Pour empêcher cette masse de s'écrouler par son propre poids, on plaçait dans les creux qui se trouvaient entre les deux murailles, à travers chaque étançon, cinq ou six planches épaisses, auxquelles aboutissaient les grosses claies d'osier, pour qu'à l'aide de ces arcs-boutants, le pont fût mieux soutenu. Le plancher du pont était formé de trois grosses claies couvertes de morceaux de bois d'environ la grosseur du bras, et qui y étaient attachés. On mettait ensuite sur ce plancher des branches d'arbres entrelacées, afin d'empêcher les bêtes de charge de glisser, et l'on élevait des deux côtés du pont une espèce de garde-fou pour la commodité des passants. De la Vega dit avoir vu plusieurs Espagnols galopant dessus à-la-fois. Du temps des Incas, ce pont était renouvelé tous les ans, et les habitants des provinces voisine sétaient

[1] Pedro Cieça de Leon; cap. 37. — Zarate; lib. I, cap. 13.

[2] Poivrier d'Amérique; *schinus molle*, ou *lentiscus peruana*.

[3] Garcillasso de la Vega; lib. VI, cap. 17. — [4] *Idem;* lib. V, cap. 24.

chargés d'en faire les réparations. C'était le plus grand du Pérou : il avait environ deux cents pas de long sur deux aunes de large [1].

PONT SUR LE CANAL DE TITICACA.

Ce pont construit par Capac-Yupanqui, cinquième Inca, et qui flottait à la surface de l'eau, avait cent cinquante pieds de long sur treize à quatorze de large. Il était fait de quatre câbles gros comme la cuisse. On commençait par en placer deux en travers de la rivière, dont on enfonçait les deux bouts dans la terre, et on mettait dessus de grands faisceaux de jonc et de chaume; on jetait sur ceux-ci les deux autres câbles qu'on liait fortement, et on les recouvrait également de jonc et de paille. On était obligé de le refaire à neuf de six mois en six mois [2].

MAISONS PÉRUVIENNES.

A l'arrivée des Espagnols on comptait trente villes de Caxamalca à Cusco. Suivant Xeres, secrétaire de Pizarre, la ville de Caxamalca renfermait deux mille maisons. Le palais d'Atahualpa, construit en pierres de taille, était partagé en quatre appartements; il y avait dans l'intérieur un bain d'eau chaude, et un autre d'eau froide qu'y amenait un aqueduc. L'appartement du jeu avait un balcon sur un jardin, et près de là une chambre à coucher dont la fenêtre donnait sur une cour. Dans un autre appartement placé sur le devant, on remarquait quatre voûtes rondes qui se réunissaient en une seule. Cette voûte était enduite d'un crépi aussi blanc que la neige; les murs du premier appartement et sa charpente étaient couverts d'une espèce de bitume rouge très brillant.

A Chinsa il y avait des maisons à deux étages, et les ruines d'anciens édifices qu'on y voyait indiquaient que ce pays était habité depuis long-temps.

Les don Ulloa croient que les Péruviens ignoraient l'usage des cintres en architecture. En décrivant le palais de Callo, ils disent que la raison pour laquelle les Péruviens rétrécissaient leurs portes par en haut était qu'ils n'avaient aucune connaissance de l'art de construire les cintres, et qu'ils étaient obligés de faire les linteaux de leurs portes d'une seule pierre; et que, comme ils n'avaient aucune idée ni de voûtes ni de la coupe des pierres destinées à leur servir de clef, on ne trouve dans leurs ouvrages rien qui soit voûté ou fait en arc.

Le comte Carli pense néanmoins que les Péruviens savaient cintrer, et il cite à l'appui de son opinion les quatre voûtes rondes qui existaient dans un appartement du palais d'Atahualpa, à Caxamalca.

GUACAS OU MAUSOLÉES PÉRUVIENS.

Les Péruviens aimaient, comme les anciens Égyptiens, à être enterrés dans des lieux remarquables. Après avoir choisi une situation où le corps devait reposer, on l'entourait de pierres et de briques pour faire une espèce de mausolée. On y jetait ensuite une si grande quantité de terre, qu'il était changé en monticule d'une forme pyramidale connue sous le nom de *guaca* ou *huaca*.

On rencontre ces *guacas* par-tout dans le pays; ils ont ordinairement de vingt à vingt-six toises de longueur sur un peu moins de largeur, et huit à dix de hauteur; mais quelques uns sont beaucoup plus grands. On croit que leur grandeur était proportionnée au rang de la personne qu'ils renfermaient. On enterrait, avec le défunt, tous les effets qui lui avaient appartenu. Les Espagnols, qui ont fouillé la plupart de ces monuments, ont trouvé de l'or dans quelques uns; mais, en général, il n'y avait qu'un squelette, des vases de terre, des haches de cuivre et des miroirs de pierre.

QUELQUES AUTRES ANTIQUITÉS PÉRUVIENNES.

On trouve la description suivante de quelques figures antiques du Pérou, dans un journal de Lima, de janvier 1828:

Trois de ces figures sont en or, et paraissent avoir été façonnées au marteau; elles sont creuses et n'offrent aucune trace de soudure.

[1] Garcillasso de la Vega; *Comentarios*, etc., lib. III. — [2] *Ibidem*.

Deux représentent des femmes nues, ayant les cheveux tressés. Elles ont deux pouces deux lignes de longueur, sept lignes de largeur et pèsent un castillan. L'autre figure est aussi en or; elle représente un Indien assis, la tête couverte d'une étoffe qui descend sur les épaules, et qui est attachée par un bandeau; elle a cinq pouces huit lignes de longueur, trois pouces six lignes de largeur et pèse une once. Elle appartient au senor D. Pio Tristan, qui l'a trouvée à Cusco, dans un *huaca* ou tombeau.

Deux autres figures sont en argent massif et moulées; elles représentent deux Indiens nus, coiffés de leur bonnet de chasse, les mains appliquées sur la poitrine, mâchant la plante nommée *coca*. Elles ont deux pouces sept lignes de longueur, sept lignes de largeur, et pèsent environ deux dollars chaque. Ces figures et les précédentes ont été trouvées dans un *huaca* du département de Junin.

On dit que ces figures représentent une tribu d'Indiens, peuple laid et stupide, nommé *Opas*, et qui était consulté comme oracle; mais nous sommes plus porté à croire que ce sont des images de divinités qu'ils adoraient, et qu'ils offraient dans leurs grandes fêtes à leur divinité principale qui était le soleil.

Enfin, une dernière figure représente une femme assise, les mains posées sur les genoux, portant d'énormes boucles d'oreilles et ayant la tête surmontée d'une espèce de calotte, au-dessus de laquelle s'élève un tuyau qui s'évase au sommet, qui descend le long du dos et qui paraissait destiné à recevoir de l'eau. Cette figure, en argile noire, ressemble beaucoup aux statues égyptiennes [1].

M. Proctor, dans son voyage à travers les Cordillières des Andes, exécuté en 1823 et 1824, remarque (p. 187) que la route de Nepêna à Santa est pratiquée dans un pays sablonneux et parsemé de collines. Nous y rencontrâmes, dit-il, les ruines de plusieurs villes indiennes, dont quelques unes avaient deux rues parallèles qui s'étendaient en ligne droite l'espace d'une lieue. Ces dernières avaient environ vingt pieds de largeur, étaient pavées avec des briques en terre, et, de chaque côté, s'élevait un mur de trois pieds de hauteur. L'on voit, de distance en distance, les débris des maisons tant soit peu ensevelis sous le sable. La plaine où sont situées ces villes a dû être autrefois cultivée, et l'on y découvre encore les troncs pourris d'arbres jadis majestueux. Il existe aussi, près de Santa, d'autres ruines très étendues, et dont les maisons étaient construites en briques de terre.

La province de *Truxillo* est remplie de ruines indiennes. Les plus curieuses sont celles d'une grande ville située à moitié chemin entre Truxillo et Huanchaco. Une partie des maisons subsiste encore, et l'on reconnaît facilement la direction des rues. Quelques unes ont dû être très étroites, et les huttes qui les bordaient ne pouvaient guère avoir plus de huit pieds carrés. L'on y découvre néanmoins les restes de plusieurs vastes édifices dont les murs en terre avaient plus de trois pieds d'épaisseur. Les anciennes fortifications de la ville ne présentent, en plusieurs endroits, qu'un monceau de boue [2].

A l'arrivée des Espagnols dans la vallée de Cusco, elle renfermait au-delà de cent mille maisons, dont quelques unes étaient les habitations de plaisance du souverain, des seigneurs et des caciques; d'autres, des magasins remplis de laine, d'armes, de métaux, de vêtements et de productions du pays; et d'autres enfin, des bâtiments où se déposaient les tributs [3].

ARTS INDUSTRIELS, AU PÉROU.

Les Péruviens employaient, pour la coupe des pierres, d'autres pierres dures et noires appelées *hihuana*, dont ils parvenaient à faire des outils à force de les frotter ensemble. Ils fabriquaient des miroirs avec de la pierre d'Inca (*gallonace*), lesquels, dit don Ulloa, avaient des surfaces aussi polies que celles que pourraient leur donner nos plus habiles ouvriers. Les vases de terre, nommés *guaqueres*, dans lesquels ils buvaient la *chicha*, étaient faits d'une argile fine et noire, et avaient la forme d'une cruche sans pieds avec une anse au milieu, ayant d'un côté une ouverture pour boire, et de l'autre la tête d'un Indien « dont les traits étaient si artistement dessinés, dit don Ulloa, que je défie nos potiers de faire quelque chose qui en approche. » Il y avait de ces cruches en argile rouge. On a aussi trouvé les vases dans lesquels ils préparaient et conservaient la *chicha*; mais on ignore d'où provient la matière de leur composition. Ils se servaient, pour cuire leurs aliments, de

[1] *Memorial de Ciencias naturales y de Industria nacional y extranjera, redastado por* M. de Rivero y N. de Pierola; Num. 1, diecembre, 1827. Tom. I, Lima.

[2] Proctor, page 195.

[3] *Relation des évènements arrivés pendant la conquête du Pérou*, par Pédro Sancho, notaire-général du royaume de la Nouvelle-Castille, et secrétaire de Fr. Pizarro, signée de ce gouverneur, et adressée au roi d'Espagne, le 15 juillet 1534. Voyez vol. X *de l'Art de vérifier les dates*; art. *Pérou*.

fourneaux tout aussi économiques que ceux de nos jours : le feu, entretenu latéralement, frappait les parois du vaisseau qui était placé à l'ouverture.

Ils faisaient fondre les métaux à l'aide de tuyaux en cuivre d'une demi-aune de longueur, rétrécis à l'une de leurs extrémités, par où ils soufflaient avec la bouche; ils retiraient ensuite le métal du brasier avec une baguette de cuivre. Ils connaissaient l'art de travailler l'or et l'argent; la chaîne d'or fabriquée pour la fête du fils de Huayna-Capac avait, dit-on, trois cent cinquante pas de long, et était de la grosseur du poignet.

Ils fabriquaient avec le cuivre tous les objets auxquels nous employons le fer, tels que haches, outils, couteaux, marteaux, hoyaux, armes, épingles, etc. Il paraît que les Péruviens possédaient le secret de donner à ce métal une trempe égale à celle de l'acier. La dureté de l'espèce de cuivre, nommée *anta*, qu'ils estimaient plus que l'or ou l'argent, provenait sans doute de la quantité de parties arsenicales mêlées au métal. M. Godin envoya au comte de Maurepas une vieille hache de cuivre péruvien qui, au rapport du comte de Caylus, égalait, pour la dureté, les anciennes armes de ce métal dont se servaient les Grecs et les Romains. Zarate rapporte [1] qu'Atahualpa ayant été pris par Huascar et renfermé dans le palais de Tumibamba, trouva le moyen de se sauver en perçant une muraille fort épaisse avec une barre de cuivre qu'une femme lui avait fournie.

NOUVEAU MEXIQUE.

On voit dans le *Nouveau Mexique*, sur la rivière Saint-François, des ruines d'édifices et de vieilles murailles qui paraissent être les restes d'une ancienne ville mexicaine ou aztèque, qui occupait une surface de plus d'une lieue carrée. Ces ruines furent découvertes, en 1773, par deux missionnaires. Une des maisons, qui était presque entièrement conservée, avait trois étages de cinq chambres; sa longueur était de quatre cent quarante-cinq pieds sur deux cent soixante-dix-sept de large. Les murailles avaient près de quatre pieds d'épaisseur. Les eaux de la rivière avaient été amenées dans la ville au moyen d'un canal dont la forme était encore visible.

Il est à remarquer que les Indiens de ce pays, les Apaches-Tontos et d'autres tribus, sont plus civilisés que la plupart des naturels de cette contrée.

Lors de la première découverte de ce pays, en 1580 et 1582, par Augustin Ruiz, religieux, et Antonio de Espéjo, les hommes et les femmes portaient des robes de coton élégamment peintes, des peaux d'animaux bien préparées dont ils faisaient aussi des chaussures comme les Mexicains. Les femmes avaient les cheveux arrangés avec soin, sans aucun ornement.

A quelques jours de marche de la province de *Jumanes*, Antonio de Espéjo rencontra les Indiens d'une bourgade qui vinrent au-devant de lui, avec des ornements de plumes de différentes couleurs et des casaques de coton bigarrées de bleu et de blanc, à la façon des Chinois. Le chef de la bourgade de Zaguato fit présent à Espéjo de quatre mille manteaux de coton. Les hommes et les femmes *Jumanes* se traçaient diverses lignes sur le visage, les bras et les jambes.

Les armes de ces peuples étaient des arcs très forts et des flèches garnies de cailloux aigus, de longues épées de bois, armées de deux côtés de cailloux tellement tranchants qu'elles pouvaient, dit-on, d'un coup appliqué avec force, couper un homme en deux; enfin des boucliers couverts de peaux de bœuf crues.

Leurs maisons avaient quatre étages, et les murailles en étaient épaisses pour les garantir du froid de l'hiver. Celles des *Jumanes* étaient construites de pierre, et le toit était artistement travaillé. Celles des *Piros* étaient construites de gazon et de mortier. Les *Conchos* avaient des cases peu élevées, et vivaient dans des villages. Pour s'abriter des grandes chaleurs d'été, ces diverses peuplades avaient des tentes où elles prenaient leurs repas et se reposaient à midi.

Les tribus qui habitaient les bords du *Rio del Norte* cultivaient soigneusement leur champ; chaque bourgade avait son roi ou cacique qui annonçait ses ordres par des crieurs publics. Ces peuples avaient beaucoup d'idoles, et dans presque toutes les cabanes il y avait une chapelle dédiée au diable.

On trouva chez les Guires des *Tirasoles* dont les Chinois font usage, représentant en peinture le soleil, la lune et les étoiles, qui sont les principaux objets du culte des *Apaches*. Cette dernière nation, nom-

[1] Tome I, chapitre 15.

breuse et belliqueuse, campe sous des tentes mobiles. Les hommes ont plusieurs femmes, quoique l'adultère y soit puni par l'amputation du nez et des oreilles.

L'habillement des *Cumanches* consiste en peaux d'animaux ornées de peintures grossières; les hommes portent une espèce de chemise très étroite et des pantalons. Les femmes ont une longue robe attachée avec une ceinture. La chair du bison est leur principale nourriture [1].

NOUVELLE-GRENADE.

Il paraît que les habitants de la *Nouvelle-Grenade* avaient fait des progrès assez considérables dans les connaissances utiles, avant la découverte de ce pays par les Espagnols. Ceux de Bogota et de Tunja avaient partagé le temps en mois et en années, le jour et la nuit en quatre parties, la semaine en trois jours, l'année ordinaire en vingt lunes, celles des astres en trente-sept, et chaque laps de vingt ans formait un cycle. Les Moscas se servaient de colonnes pour connaître les heures, et avaient un calendrier gravé sur pierre. Les Tayrosas, qui habitaient la vallée du même nom, étaient la seule nation de la Nouvelle-Grenade qui possédât une fonderie de métaux

Les Moscas, qui défilèrent devant Gonzalo de Quesada et son armée, portaient des ornements en or de différentes espèces, tels que masques, une espèce de mitre, des médailles, ornements et bracelets.

Les Espagnols trouvèrent à Santa-Marta deux petits lions en or, et deux colonnes de marbre blanc, aussi bien travaillées que si elles sortaient des mains d'un artiste européen [2].

BRÉSIL

ET AUTRES PARTIES DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

Elias Herkman, qui avait été envoyé par le comte de Nassau dans l'intérieur de Pernambuco, pour chercher des mines, y trouva deux pierres rondes; la plus grande, placée sur l'autre, avait seize pieds de diamètre, et son élévation était telle qu'un homme debout pouvait à peine atteindre son milieu. Il rencontra aussi une quantité de pierres arrangées comme des autels, qu'il compare à quelques monuments de Drenthe en Belgique [3]. Herkman fut accompagné de plusieurs Potyguaras, natifs de ce district, qui avaient été enlevés par les Portugais. Les Brésiliens modernes n'ont aucun monument de ce genre.

M. Koster, voyageant dans la Parahiba, rencontra un prêtre qui s'occupait à dessiner une grosse pierre située dans le lit d'une rivière, et qui portait des figures et des inscriptions inconnues. Les habitants parlaient d'autres pierres semblables dans les environs [4].

Dans les ruines de la ville d'Insuacome ou Juassêma, situées dans la province de Porto-Seguro, et sur les bords de la rivière du même nom, à sept lieues au sud de la ville de S. Amaro, qui fut détruite par les Abatyras, on a trouvé des monuments en briques, des métaux et divers objets. Ce sont, dit le prince Maximilien, les plus anciens monuments de l'histoire du Brésil, car on ne rencontre rien sur cette côte qui suppose des temps antérieurs à l'établissement des empereurs dans ce pays [5].

Dans les plaines de l'Amérique méridionale on trouve à peine quelque tertres (*cerros hechos a mano*), nulle part des ouvrages de fortification analogues à ceux de l'Ohio; cependant, sur une vaste étendue de terrain, au Bas-Orénoque, comme sur les rives du Cassiquiare et entre les sources de l'Essequebo et du *Rio-Bruno*, des rochers de granit sont couverts de figures symboliques. Ces sculptures annoncent que

[1] Voyez le volume IX de l'*Art de vérifier les dates*, article *Nouveau Mexique*.

[2] Voyez Piedrahita; *Hist. general.*, liv. II, cap. 4. — Don Antonio Julian, *Hist. de Santa Marta*, X, § 2.

[3] *Itaque devitatis montium acclivibus, incessêre per planiora, ubi duo lapides molares exactæ rotunditatis et stupendæ magnitudinis visi; quorum diameter sedecim erat pedum, crassities vero tanta, ut è terræ superficie vix media lapidis pars attingi extremis digitis ab erecto posset. Alter alteri superincumbebat, major minori. E centro, miro spectaculo, frutex se attollebat* Karawata. *Quo fini hos congesserint Barbari, in tantâ harum rerum ignorantiâ, non facilè dixerim.*

Visi iterum magnæ molis lapides humano labore congesios, quales etiam in Belgiâ Drentia regio habet, quos nulla vectatione, nullâ hominum vi illùc deportari potuisse ob magnitudinem credas : ea forma, ut aras referre videantur.— Barlœus, Res gestæ in Brazilia, pag. 217 et 218. *Amstelodami*, 1647.

[4] *Travels in Brasil*, chap. XV.

[5] *Voyages*, etc., par M. de Humboldt, chapitre IX.

les générations éteintes appartenaient à des peuples différents de ceux qui habitent aujourd'hui ces mêmes contrées. A l'ouest, sur le dos de la Cordillière des Andes, rien ne semble lier l'histoire du Mexique à celle de Condinamarca et du Pérou; mais dans les plaines de l'est, une nation belliqueuse, long-temps dominante, offre dans ses traits et dans sa constitution physique les traces d'une origine étrangère. Les Caribes conservent des traditions qui semblent indiquer des communications anciennes entre les deux continents. Un tel phénomène mérite une attention particulière : il le mérite, quel que soit le degré d'abrutissement et de barbarie que les Européens ont trouvé, à la fin du quinzième siècle, chez tous les peuples non montagnards du Nouveau Continent. S'il est vrai que la plupart des sauvages, comme paraissent le prouver leurs langues, leurs mythes cosmogoniques et une foule d'autres indices, ne sont que des races dégradées, des débris échappés à un naufrage commun, il est doublement important d'examiner les routes par lesquelles ces débris ont été poussés d'un hémisphère à l'autre [1]. »

ROCHES PEINTES ET SCULPTÉES.

« Dans les savanes bordées par le Cassiquiare, l'Atabapo, l'Orénoque et le Rio-Negro, il n'y a aujourd'hui presque aucune trace d'habitation humaine. Je dis aujourd'hui; car, ici comme dans d'autres parties de la Guiane, des figures grossières représentant le soleil, la lune, et des animaux, sont tracées sur les rochers de granit les plus durs, et attestent l'existence antérieure d'un peuple très différent de ceux que nous avons appris à connaître sur les bords de l'Orénoque.

« Quels que soient le sens de ces figures et le but dans lequel elles ont été tracées sur le granit, elles n'en méritent pas moins l'intérêt de ceux qui s'occupent de l'histoire philosophique de notre espèce.

« La région des roches sculptées ou des pierres peintes s'étend bien au-delà du Bas-Orénoque, au-delà de la contrée (latitude 7° 5' à 7° 40'; longitude 68° 50' à 69° 45'), à laquelle appartient ce que l'on peut appeler le *mythe local* des Tamanaques. On retrouve ces mêmes roches sculptées, entre le Cassiquiare et l'Atabapo (latitude 2° 5' à 3° 20'; longitude 69° à 70°), entre les sources de l'Essequebo et du Rio-Branco (latitude 3° 50'; longitude 62° 32').

« Je ne pretends pas que ces figures prouvent la connaissance de l'usage du fer, ni qu'elles annoncent une culture singulièrement avancée; mais, en supposant même que, loin d'être symboliques, elles sont le produit de l'oisiveté des peuples chasseurs, il faut toujours admettre l'antériorité d'une race d'hommes très différents de ceux qui habitent aujourd'hui les rives de l'Orénoque et du Rupunuri [2]. »

M. Auguste de Saint-Hilaire, membre de l'Académie royale des sciences de l'Institut de France, parle de quelques inscriptions qu'il a vues en traversant la vallée qui s'étend au pied de Tijuco. « Au bord du chemin, dit-il, M. Da Camara me fit remarquer, sur un rocher incliné et dont la surface est assez lisse, des traits grossiers faits avec une couleur rouge. Ces traits représentent des figures d'oiseaux, les uns isolés et les autres groupés d'une manière bizarre. Les plus anciens habitants de Tijuco se souviennent d'avoir vu ces dessins, et tout le monde les attribue aux Indiens qui occupaient le pays avant que les Portuguais vinssent s'y établir. Ce sont là les seuls restes d'antiquités américaines que j'aie aperçus pendant le cours de mes longs voyages [3]. »

ROCHERS DU GRAND MANITOU.

C'est une chaîne de rochers escarpés, où se trouvent de nombreuses cavités qui sont connues par les bateliers français sous le nom de *Roche percée*. Ces rochers sont remplis de débris organiques, particulièrement d'*encrinites*. Environ huit ou dix milles au-dessus de cette pointe, le Missouri baigne le pied des *Rocky Mountains* qui bordent la vallée voisine. Les rochers s'avancent hardiment jusqu'aux bords de la rivière, présentant une face perpendiculaire marquée de larges bandes de différentes couleurs. Une source d'eau douce s'échappe du fond du précipice; au-dessus se trouvent plusieurs peintures grossières, exécutées par les Indiens. Ces rochers, connus sous le nom de *rochers du grand Manitou*, paraissent avoir été l'objet d'un culte particulier de la part des aborigènes, et ont reçu, par conséquent, le nom de *Grand-Esprit* [4].

[1] M. de Humboldt; *Voyage aux Régions équinoxiales*, livre IX, chapitre 25. — [2] *Idem*; livre VII, chapitre 24.

[3] *Second Voyage au Brésil*; tome I, page 73. Paris, 1833.

[4] *Expedition to the Rocky Mountains*; volume I, page 87. Philadelphia, 1823.

FOSSILES

DE

L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

CHAPITRE HUITIÈME.

Parmi les objets d'antiquité qui attestent la vieillesse du sol américain, on doit classer les nombreux fossiles appartenant au règne animal, qu'on trouve dans différents territoires des États de l'Union, tantôt à la surface du sol, tantôt à de grandes profondeurs. De riches collections de ces fossiles ont été formées par des sociétés scientifiques et par des amateurs; et des découvertes journalières tendent à les augmenter sans cesse.

Nous appellerons d'abord l'attention sur les restes gigantesques reconnus pour appartenir au *Mammoth* ou *Mastodonte,* si admirablement décrit par Cuvier.

Le naturaliste Kalm rapporte (en 1749) que des Indiens Illinois trouvèrent dans un marais le squelette d'un animal monstrueux, et que ce squelette fut examiné par un officier du fort Saint-Frédéric, qui assura que les dents molaires avaient environ dix pouces de long. Ces Indiens disaient que cet animal était le *chef* ou le *père des castors* [1].

En 1765, on découvrit dans une saline (*salt lick*) sur les bords de l'Ohio, des os gigantesques appartenant à plusieurs squelettes d'animaux inconnus, et surpassant en grandeur les ossements des plus énormes quadrupèdes.

Des dents monstrueuses furent aussi recueillies près du Muskingum et envoyées au musée du collège de Yale par le général Parsons [2].

En 1767, M. George Croghan ayant descendu l'Ohio, entra dans le Miami, l'un de ses affluents, et à environ quatre milles sud-est du fleuve, il découvrit une place remplie d'ossements d'une grandeur colossale; le lieu se trouve à six cents milles au-dessous de Pittsburg, et sept cents milles du point de la côte le plus rapproché. On y arrive par un large sentier frayé par les buffles et les daims qui, à une certaine époque de l'année, viennent se désaltérer dans les sources salées, appelées par les Indiens, *great Buffalo's lick* (grande saline des Buffles). M. Croghan ramassa une certaine quantité des ces ossements, et il envoya, à lord Shelburne, deux défenses de la grosseur de celles d'éléphant, dont l'une avait six pieds de long, deux dents très fortes, et un os maxillaire ayant encore conservé deux dents. Il adressa aussi au docteur Franklin quatre défenses de diverses grandeurs, dont l'une avait presque six pieds de longueur, plusieurs vertèbres et trois dents à racine très prolongée [3].

En 1768, le célèbre docteur Hunter communiqua à la société royale de Londres [4] ses observations sur des ossements trouvés près de l'Ohio, et qu'il regardait comme des os appartenant à *l'éléphant* appelé *de Sibérie,* qui diffère de l'éléphant ordinaire d'Asie et d'Afrique [5]. Les fragments de ces os furent envoyés à Buffon, Daubenton, et autres académiciens français qui, après les avoir comparés à des os d'éléphants ordinaires et de Sibérie, déclarèrent qu'ils appartenaient bien à ce dernier quadrupède [6].

Dans l'année 1783, un laboureur de Little Britain, comté d'Ulster, État de New-York, trouva un amas de grands ossements fossiles dans un parfait état de conservation, très durs et d'une couleur noirâtre. Un de ces os

[1] *Kalm's Travels in North America;* vol. II, pag. 189. London, 1772.

[2] *American Musæum;* vol. VIII. Philadelphia, 1790.

[3] *American Musæum;* vol. V. Philadelphia, 1789.

[4] *Philosoph. Transact.;* vol. LVIII.

[5] Les ossements trouvés dans la vallée de l'Ohio, et plusieurs autres découvertes, ont servi au docteur Hunter à prouver que ces pays, dont la température est froide, ont été jadis habités par des animaux qu'on ne voit plus actuellement que dans les climats chauds.

[6] *Histoire naturelle,* tome XI. *Mémoires de l'Académie des sciences,* 1762.

avait trente-cinq pouces de circonférence. Ces fragments furent achetés par un médecin allemand, alors attaché au service de l'armée anglaise à New-York [1].

Dans les comtés d'Orange et d'Ulster (État de New-York), on a déterré des ossements reconnus appartenir au *Mammoth*, en assez grande quantité pour pouvoir en former plusieurs squelettes presque complets. On en voit un, entre autres, dans le musée de M. Peale de Philadelphie; le poids en est d'environ mille livres; il mesure dix-sept pieds de l'extrémité des défenses jusqu'à celle de la queue; la hauteur, aux épaules, est de onze pieds; une dent molaire pèse environ quatre livres. La première découverte de ces ossements fut faite, vers l'année 1784, par M. Armin, ministre protestant.

Le général Parsons, qui visita *Big bone lick* en 1786, ramassa plus de quatre cents livres pesant d'Os de *Mammoth*, quelques uns épars sur la surface du sol, d'autres à une profondeur de quatre pieds, dans une couche d'argile tendre qui sert de lit à un ruisseau d'eau saumâtre.

« Ce lieu, dit-il, est fréquenté par tous les animaux qui habitent le district. Environ vingt acres sont dépourvus de tout ombrage, et sont environnés par des terrains plus élevés [2]. »

M. Jefferson, dans ses *Observations sur la Virginie*, traduites de l'anglais par l'abbé Morellet et publiées à Paris en 1786, a fourni beaucoup de renseignements sur les ossements de grands quadrupèdes d'Amérique.

« Depuis l'Ohio, dit-il, et dans quelques parties les plus septentrionales de l'Amérique, on trouve des défenses, des dents mâchelières et des squelettes d'une dimension énorme, quelquefois à la surface de la terre, et d'autres fois à quelques pieds de profondeur. »

Un M. Stanley, fait prisonnier par les Indiens qui habitent vers l'embouchure de la Tenessee, a rapporté qu'après avoir été conduit dans différentes tribus, il fut mené au-delà des montagnes situées à l'ouest du Missouri, sur les bords d'une rivière qui coule vers l'ouest, et qu'il y vit une grande quantité de ces os. Les naturels lui décrivirent l'animal auquel ils appartenaient, prétendant qu'il existait encore au nord de leur pays, et cette description ressemblait à celle d'un éléphant.

On a trouvé nouvellement des os de la même espèce, quelques pieds au-dessous de la superficie du terrain, dans les salines ouvertes sur la branche de la Tenessee appelée *Nord-Holston*, vers le 36e degré de latitude nord. D'après les recherches publiées en Europe sur ce sujet, il paraît convenu que ces ossements sont de la même espèce que ceux que l'on trouve en Sibérie.

La tradition des Indiens concernant le *Mammoth* ou *big buffalo*, est qu'il est carnivore, et qu'il existe encore dans le nord de l'Amérique. Une députation de Delawares ayant été envoyée au gouverneur de la Virginie pendant la guerre, après la discussion du sujet en litige le gouverneur fit aux députés quelques questions sur leur pays, et leur demanda ce qu'ils savaient sur l'animal dont on trouve des os dans l'endroit appelé *Salt-lick*, snr l'Ohio; à cette question, leur principal orateur prit aussitôt l'attitude que prend chez eux celui qui harangue, et dit « que c'était une tradition conservée par leurs pères, que, dans les temps anciens, une troupe nombreuse de ces animaux était venue à l'endroit appelé *Big bone lick*, et avait fait un grand carnage de daims, d'élans, de buffles ou bisons, et d'autres animaux créés pour l'usage des Indiens; que le grand Lama d'en haut, voyant cette dévastation, en avait été si courroucé, qu'il avait pris son tonnerre, était descendu, et que, s'étant placé sur une montagne voisine, ou sur un roc où l'on voit encore l'empreinte de ses pieds, il les avait foudroyés jusqu'à ce qu'il les eût tous tués, excepté le *big bull*, le grand taureau, qui, présentant sa tête aux foudres, les secouait à mesure qu'elles tombaient; mais enfin, ne pouvant parer tous les coups, il fut blessé au côté. Alors, sautant et courant çà et là, il parcourut les bords de l'Ohio, de la Wabash, de la rivière des Illinois, et arriva aux environs des grands lacs où il habite encore aujourd'hui. »

Des dents de *Mammoth* ont été extraites, en 1795, d'une profondeur de huit à neuf pieds, dans le marais de Biggin (Caroline du Sud), non loin de la source de l'affluent occidental de la rivière Cooper, par le 33° 10' de latitude. On y découvrit également une défense de trois ou quatre pieds de long.

Des dents d'une grosseur prodigieuse ont été retirées du marais de Steno par des noirs d'Afrique, qui les prirent pour des dents d'éléphant [3].

En 1796, le général Collot, ex-gouverneur de la Guadeloupe, chargé par le ministre Adet d'explorer la

[1] *American Musæum*; vol. VIII. Philadelphia, 1791.

[2] *Memoirs of the American Academy of arts and sciences*; vol. II, part. I, n° 11. Boston, 1793.

[3] *Drayton's view of South Carolina*; chap. I.— Charlestown, 1802.

partie ouest du continent américain, visita le *Big bone creek*, ou *Crique des gros os*. Voici la description qu'il donne à ce sujet:

« La crique *Big bone* est célèbre par la grosseur énorme des os trouvés sur ses bords. Ils sont nécessairement issus d'un animal infiniment plus gros qu'aucun de ceux connus dans l'Amérique septentrionale. Il ne peut pas être douteux qu'il y a existé; mais c'est tout ce qu'on sait encore de l'origine et de l'espèce de cet animal, sur lequel l'ignorance, d'ailleurs, a forgé un grand nombre de suppositions et même d'histoires.

« Résolus de tout voir par nous-mêmes, nous nous rendîmes sur le lieu où ces os se trouvent en plus grande quantité, et nous nous fîmes accompagner de trois hommes munis d'outils propres aux fouilles.

« Après avoir fait six milles à travers les bois, nous arrivâmes à un grand marais salé, près duquel on a formé un petit établissement où l'on fait du sel. Mais nous voulions voir de ces os; il ne s'en trouvait pas sur terre. M. Carnel, propriétaire de la saline, nous conduisit au marais salé, où il nous assura que nous n'en manquerions pas. Pendant trois jours consécutifs que dura la fouille que nous y fîmes faire, nous obtînmes vingt-quatre pièces d'os de toute grandeur. En voici l'état:

« 1° Un morceau de la mâchoire inférieure, contenant deux dents encore bien enchâssées. Cette pièce est une des plus curieuses que nous ayons rapportées. Ce morceau de mâchoire et ses dents pesaient ensemble soixante-quatre livres, poids de marc. Une de ces dents était remarquable par six grandes pointes extrêmement aiguës placées à son sommet; l'autre, qui lui était accolée, était au contraire extrêmement plate, et semblable à celles d'animaux ruminants.

« 2° L'extrémité d'une dent canine qui, par sa forme et ses proportions, ne paraît pas devoir être la sixième partie de la totalité de la dent; elle semble n'avoir pu appartenir qu'à un animal carnivore.

« 3° Une défense ayant quatre pieds trois pouces, d'une forme plate et courbe, un peu arrondie à son extrémité.

» 4° Trois os faisant partie d'une jambe de devant: 1° le canon de la jambe; 2° le bras, depuis le genou jusqu'à la jointure de l'épaule; 3° l'omoplate jusqu'au jarret; lesquelles trois pièces réunies avaient *vingt-un pieds trois pouces*. En supposant cette longueur augmentée du pied et des chairs qui couvrent ordinairement le garrot des quadrupèdes, on peut se faire une idée de la grandeur de l'animal. Ces trois dernières pièces, par leur volume, n'ont pu être emportées; les autres ont été remises au ministre Adet.

« On a observé qu'il ne reste aucune trace, aucun vestige de la nature du pied de cet animal, ce qui ne laisse point de doute qu'il ne fût de l'espèce grasse.

« On ne trouve de ces ossements que dans les marais, et jamais à une profondeur qui excède quatre à cinq pieds.

« Je ne répèterai point ici tous les contes absurdes qui m'ont été faits sur les causes de la destruction de cet animal; ce qui m'a paru le mieux démontré, c'est que ni les blancs ni les naturels ne peuvent donner, sur son ancienne existence et sur les lieux où se trouvent ces os, aucun renseignement satisfaisant.

« La seule conjecture probable est que ces animaux, quand ils existaient, étaient attirés vers l'eau salée; c'est là que les Indiens en embuscade les tuaient, et qu'après avoir pris de leur chair ce qu'ils en voulaient, ils laissaient pourrir leur corps à l'air. La boue, le sable ont successivement recouvert ce reste d'animal dont les eaux salées ont conservé les os. Le peu de profondeur où ils se trouvent ne permet pas d'en juger autrement [1]. »

Cette place de *Big bone lick* a attiré, dès long-temps, la curiosité des naturalistes et des amateurs d'antiquités, en raison des restes d'animaux inconnus qui s'y trouvaient enfouis. M. Longueil, officier français, paraît avoir été le premier, en 1739, qui ait exploré cet endroit.

En 1767, eut lieu la visite du colonel George Croghan, dont on a parlé ci-dessus. En 1795, le général William H. Harrison emporta une nombreuse collection de fossiles, et il fut immédiatement suivi par le général français Collot [2]. Le docteur Goforth de Cincinnati fit faire de grandes fouilles vers l'année 1804; et deux ans après, son exemple fut imité par le général Clarke, sur l'invitation du président Jefferson.

Pendant les années qui suivirent, la société du musée de Cincinnati fit aussi des recherches, qui servirent à augmenter sa collection.

Les explorations les plus récentes ont été faites à *Big bone lick* en, 1828, par MM. William Cooper et

[1] *Voyage dans l'Amérique septentrionale*; tom. I. chap. 11. Paris, 1826.

[2] Voir la description qui précède.

J. Cozzens; en septembre 1830, par M. Benjamin Finnell, qui obtint les plus brillants résultats; et enfin par M. William Bullock, qui recueillit une collection non moins riche. Aujourd'hui, les propriétaires ne permettent plus aucune fouille [1].

Un squelette de *Mastodonte* a été découvert dans l'État de New-Jersey, comté de Monmouth, à quarante milles sud de New-York, et à deux milles environ de la côte. Ces restes gisaient à huit pieds de profondeur dans une terre noirâtre, immédiatement au-dessus d'une couche plus épaisse, formée de gravier et de coquillages; et le sol au-dessous de cette dernière couche, d'une épaisseur variant de six à trente pieds, était d'une nature marneuse et presque entièrement composé de débris de testacées [2].

Dans une lettre datée de Washington, le seize juillet 1808, et adressée à M. Warden, secrétaire de la légation américaine à Paris, M. Jefferson, alors président des États-Unis, lui annonçait l'envoi d'une collection d'os de *Mammoth*, destinés à être présentés à l'Institut de France. Ces ossements ont été déposés au cabinet du Jardin des plantes, et ont servi au célèbre Cuvier pour faire sa belle démonstration sur le *Mammoth*.

Suivant M. Bradbury, on a extrait des ossements fossiles de différentes fouilles faites dans la Haute-Louisiane. Il cite, entre autres, des débris de *Mastodonte* recueillis dans une saline, à trois milles environ de la rivière Merrimack, et à douze milles de Saint-Louis [3].

Dans le pays des Apelousas, situé à l'ouest du fleuve Mississipi, on a découvert une grande quantité d'os de fortes dimensions, et particulièrement sur les bords d'une petite baie nommée *Carancro*. On en a découvert également en creusant des puits à la profondeur de vingt-cinq à vingt-sept pieds [4].

En 1817, des ossements de *Mammoth* ont également été recueillis dans l'État d'Indiana, sur le bras oriental de la rivière Blanche, affluent de la Wabash, à quarante-quatre milles de son embouchure.

Cette même année 1817, le docteur Mitchill assista à l'extraction d'un squelette de *Mammoth* près de la petite rivière de Wallkill, dans l'État de New-York; ces débris étaient enfouis dans la tourbe, et dans un état de désorganisation beaucoup plus grand que celui de fossiles semblables trouvés dans la marne, auprès du même lieu, par M. Peale de Philadelphie [5].

On lit, dans l'*Indépendant* de Cincinnati, du neuf septembre 1826, qu'en creusant un canal près du pont appelé *Mill-Creek*, on a découvert deux dents d'éléphant, qui devaient être enterrées dans ce lieu depuis des siècles; car elles se trouvaient à huit pieds au-dessous du sol; un arbre de trois pieds de diamètre était poussé immédiatement au-dessus; une de ces dents mesurait cinq pouces de diamètre [6].

Un os vertébral de *Mastodonte*, très bien conservé, a été trouvé par des ouvriers, en creusant un canal pour une manufacture dans la ville de Berlin, État de Connecticut, à douze milles sud-ouest d'Hartford. Ce fossile est sur-tout remarquable par son état de parfaite conservation.

FOSSILES MARINS.

Le savant naturaliste Kalm cite dans son ouvrage [7] une conversation qu'il eut avec M. Bartram, résidant à quatre milles de Philadelphie, et très versé dans les sciences naturelles et philosophiques. M. Bartram était convaincu que, dans un grand nombre d'endroits, le sol actuel avait été autrefois couvert par les eaux; il s'appuyait, à cet égard, sur les observations suivantes :

1° En creusant en différentes places sur les Montagnes Bleues, qui sont à une distance de trois cents milles anglais de l'Océan, on a rencontré des écailles d'huîtres détachées, et d'autres coquillages, qui se retrouvent également dans les vallées entre ces montagnes.

[1] Voir la notice sur *Big bone lick*, par M. W. Cooper, qui donne les détails des différentes expéditions, la description des restes organiques qui ont été trouvés, leur nombre, etc. (*Monthly American Journal of Geology*, etc., 1831.)

[2] *Account of the discovery of a skeleton of Mastodon; extracted from a report made to the Lycæum of natural History*, par MM. Dekay, Van Rensselaër, et Cooper. (*Annals of the Lycæum of New-York*, tom. I.)

[3] *Travels in the interior of America*, etc., par J. Bradbury. Liverpool, 1817.

[4] *American Philosophical Transactions;* vol. VI, n° 10. Philadelphia, 1809.

[5] *Observations on the Geology of North-America*, etc., par le docteur Mitchill, faisant suite à l'*Essai sur la Théorie de la Terre*, de Cuvier. New-York, 1818.

[6] *Nile's Weekly Register, de* 1826 à 1827; vol. XXXI, pag. 68.

[7] *Travels in North-America*, etc., *by Peter Kalm; english translation*, vol. I, pag. 103 et 104. Édition de 1772.

2° Une immense quantité de coquillages pétrifiés existe dans les couches calcaire, caillouteuse ou sablonneuse, dont se composent ces montagnes.

3° On a trouvé des coquilles semblables en grande quantité, et encore presque entières, dans la Virginie, le Maryland, à Philadelphie, et jusqu'à New-York.

4° En creusant des puits à Philadelphie et dans d'autres lieux, on a découvert, à une profondeur de dix-huit pieds, des arbres, des racines et jusqu'à des feuilles de chêne.

5° Les vallées qui environnent Philadelphie sont remarquables par leur fertilité; elles sont ordinairement traversées par un ruisseau ou petite rivière, coulant souvent à travers une montagne qui semble avoir été coupée pour lui livrer passage. M. Bartram était d'avis que toutes ces vallées ont dû autrefois être des lacs et que l'eau avait, par degrés, fini par creuser la montagne et s'y frayer un chemin; que la masse de limon qui formait le fond de ces lacs, et qui s'était ensuite solidifiée, expliquait la fertilité de ces riches vallées.

6° Quand on parle aux Sauvages des amas de coquilles trouvés sur ces hautes montagnes, et de la probabilité qu'elles ont été jadis couvertes par la mer, ils n'en paraissent pas surpris, et disent qu'une tradition de leurs ancêtres leur a transmis ce fait.

Le professeur Kalm s'appuie également sur l'autorité du célèbre Franklin, qui lui cita les faits suivants, qui sont de nature à fortifier l'opinion de la préexistence des eaux dans ces parages:

En quittant Philadelphie et se dirigeant au midi, la route haute s'abaisse et se trouve resserrée, dans un certain espace, entre deux montagnes; des deux cotés, on n'aperçoit plus qu'un immense amas d'huîtres et autres coquillages superposés les uns sur les autres; et cependant cet endroit est à plusieurs milles de la mer.

Dans les fouilles faites dans la ville, pour creuser des puits ou fonder des maisons, on remarque que le sol est composé d'un grand nombre de couches. A une profondeur de quatorze pieds ou plus, on trouve des pierres globulaires, aussi unies que celles qui couvrent la plage de la mer et qui reçoivent leur forme et leur poli de l'action des vagues. Quand on atteint le sable, à dix-huit pieds environ de profondeur, on découvre dans beaucoup d'endroits un limon semblable à celui que la mer jette sur son rivage, et qui se trouve ordinairement dans son lit et dans celui des rivières. Ce limon est rempli de troncs, de branches et de feuilles d'arbres, de charbon et d'autres matières [1].

Il existe dans l'intérieur de l'État de Géorgie, à cent milles environ de la mer, une couche considérable de coquillages de mer, tels que des coquilles d'huîtres, des *vénus* et d'autres espèces. On les trouve en différentes parties d'un terrain élevé, lequel a près de quarante milles de longueur, et s'étend dans une direction sud-ouest, depuis le bord méridional de la Savannah, à l'endroit nommé *White Bluff*, et passe, en ligne droite, à cent milles environ de la mer. Le terrain qui renferme ces coquilles a de six à huit milles de largeur; elles se trouvent près de la surface, et aussi à une certaine profondeur; quelques unes sont si larges, qu'elles peuvent contenir le pied d'un homme. On s'en sert pour faire de la chaux [2].

Dans le comté de Kayuga, à trois milles et demi environ du lac du même nom (État de New-York), une chaîne de rochers longe le lac dans une direction parallèle. Pendant un mille le *stratum* supérieur est calcaire; celui qui vient ensuite est de gravier, de deux à trois pieds d'épaisseur, et rempli de divers coquillages marins d'une espèce particulière, que M. Clinton considère comme océaniques [3].

Des coquilles fossiles existent dans beaucoup d'autres endroits des États-Unis, soit à la surface du sol, soit à l'intérieur, à une profondeur plus ou moins grande.

On en rencontre en diverses parties de l'État de New-York; les masses de pierre calcaire et de marbre noir du comté d'Ulster en contiennent de toute espèce. Des écailles d'huîtres parfaitement bien conservées ont été déterrées sur les bords du lac Ontario [4].

Des huîtres, des moules et des *clams* (*mya*), ont été rencontrés à une profondeur de dix-sept à vingt pieds, dans l'État de New-Hampshire, près de la rivière de Lamprey, dans le district de New-Market, et dans le voisinage du collège de Dartmouth.

Dans le New-Jersey, on a trouvé des coquillages de l'espèce des *vénus*, à une profondeur considérable;

[1] *Kalm's Travels*, etc.; vol. I, pag. 156.

[2] *Observations on the Geology of North-America, by doctor Mitchill.*

[3] *Transactions of the New-York literary and philosophical Society*; vol. I. Discours d'Introduction, note II, par M. Clinton.

[4] Voir les observations de M. Mitchill; le discours prononcé par M. de Witt Clinton, président de la Société philosophique de New-York; et la classification des débris marins, par John G. Bogert.

entre autres à Racoon, à huit ou neuf milles de la Delaware, et à soixante milles environ de la côte de la mer. Par-tout où on a creusé des puits, on a rencontré des écailles d'huîtres [1].

Près du fort Saint-Frédéric, M. Kalm recueillit, en 1734, des *pectines*, ou *ostreæ pectines*, en grande quantité, ayant environ un pouce et demi de longueur, et des *cornua ammonis* de deux pieds de diamètre [2].

Les bords de la rivière d'York, près *York-Town* (Virginie), sont couverts d'un immense amas de coquilles d'huîtres, de six pieds environ d'épaisseur, et tellement unies par une espèce de ciment solide, que quelquefois elles se détachent en masses qui pèsent d'un à vingt tonneaux [3].

Près des affluents supérieurs de la Mobile, à environ trois cents milles de la mer, on voit une quantité énorme d'écailles d'huîtres et d'autres coquillages parfaitement conservés, et dont les Chickasaws font usage dans la fabrication de leur poterie. Ces huîtres se trouvaient dans cette partie du pays lorsque les Indiens actuels y arrivèrent pour la première fois [4].

En creusant un puits dans le terrain de M. Martin Duralde d'Apelousas, situé à l'ouest du Mississipi, on a rencontré, à une profondeur de vingt-deux pieds, beaucoup d'écailles d'huîtres en couches horizontales [5].

Les coquilles abondent encore dans plusieurs parties de la Caroline du Sud. On remarque entre autres, près de la Santee, des coquilles d'huîtres très épaisses, de forme circulaire, de sept à huit pouces de diamètre, et différentes de toutes celles qu'on a vues jusqu'ici.

Des coquilles bivalves et autres débris de corps organisés se trouvent dans le sol alluvionaire au sud-est des montagnes primitives. Les coquilles, au nord-ouest de cette chaîne, consistent en diverses espèces de *madrépores*, *encrinites*, *ammonites*, *caryophillites*, *nummulites*, *retipores*, etc. Elles abondent aussi sur le bord méridional du lac Érié.

Dans les terrains alluvionaires du New-Jersey, on rencontre, à une profondeur de dix à vingt pieds, un lit de marne d'un gris bleuâtre, ou mieux, d'argile ferrugineuse, contenant une immense quantité de coquillages de diverses espèces : *ostrea terebratula*, *ammonite*, *belemnite*, *cama*, etc. [6].

Cette marne est employée par les habitants comme un excellent engrais. Dans les fouilles qu'on a faites pour s'en procurer, on a recueilli un grand nombre de *gryphites*, dont une paire seulement pesait six à sept livres, ainsi que des vertèbres de baleines et autres cétacées, des dents de requins, des pattes de crabes, et des pipes de terre pour fumer.

Un morceau d'ambre a été trouvé attaché à un coquillage. Cette terre, analysée par M. H. Seybert, a donné :

Silex	49.83	Potasse	10.10
Alun	6.	Eau	9.80
Magnésie	1.83	Fer	21.53

« Je considère, dit le docteur Barton, les pétrifications et impressions de fossiles qui se trouvent au milieu de la plupart de nos montagnes, comme les médailles les plus intéressantes pour attester les révolutions que notre contrée a subies. »

« Il paraît, dit le docteur Mitchill, que dans tout le territoire de Long-Iland on trouve, à une profondeur de trente à cinquante pieds au-dessous du sol actuel, une couche de sable marin et de gravier. Dans beaucoup d'endroits fouillés pour des puits, on a rencontré des débris d'huîtres, de *clams (mya)*, et d'autres coquillages [6]. Le *murex* s'est trouvé à soixante-sept pieds de profondeur. On a vu aussi dans ces mêmes couches des fragments et des troncs d'arbres [7] »

AUTRES DÉBRIS ORGANIQUES.

Il existe des dépôts considérables de coquilles marines dans la Caroline du Nord sur la rivière Tar, à quelques milles de Tarborough; sur la rivière Neuse, dans les comtés de Wayne, Lenoir et Craven; sur

[1] *Kalm's Travels;* tome II, pages 2 et 3 de la traduction de Forster.

[2] *Kalm's Travels;* tome II, pages 197 et 198.

[3] *American Academy of arts and sciences;* volume I, n° 16. Boston, 1785.

[4] *Transactions of the American Philosophical Society;* volume III, n° XXV. — *Letter from Major Jonathan Heart.* 5 janvier 1791.

[5] *Transactions*, etc.; volume VI, n° 10.

[6] *Doctor Mitchill's Lecture on some parts of natural history of New-Jersey and New-York*, 1828. — *Transactions*, etc.; volume I, nouvelle série, n° 1.

[7] *American Mineralogical Journal*, 1811 et 1813, pages 129, 133, 261, 263.

celle du cap Fear, dans le comté de Bladen; sur la Savannah, à quelques milles au-dessus d'Augusta; sur l'Okmulgee, à Hartford; et enfin sur l'Appalachicola, dans la Floride. Ce dernier dépôt se trouvait au sommet d'une chaîne de montagnes, à plus de cent cinquante pieds au-dessus du lit de la rivière. En les examinant sommairement, on a vu que les coquilles qui y prédominent sont celles d'huîtres, de *pectens* et d'*arcas,* mêlées avec des dents de requins, et quantité d'autres coquillages univalves et bivalves.

Un de ces dépôts, situé dans l'établissement de M. Benners, sur le bord septentrional de la rivière Neuse, à seize milles au-dessous de New-Bern, a été particulièrement exploré. Depuis plusieurs années, le propriétaire de ce sol y a fait creuser pour extraire la marne provenant du mélange de ces matières décomposées avec la terre adjacente; ce qui fournit un excellent engrais. Dans ces diverses excavations, la plupart à vingt-cinq pieds au-dessous du sol et dix au-dessous du lit actuel de la rivière, on a rencontré des débris organiques très curieux, consistant en coquilles marines, os et dents de poisson et ossements de quadrupèdes d'une énorme grandeur, à-peu-près dans l'ordre suivant :

1° Des dents de requin et des débris osseux de poissons, mêlés avec des coquilles marines;

2° Des dents, des cornes, des sabots, côtes, vertèbres, etc., de quadrupèdes qui ont habité le pays, au milieu d'une variété immense de coquillages marins.

Ces restes d'animaux terrestres sont trouvés à une profondeur de vingt à vingt-cinq pieds. On a reconnu dans le nombre, avec certitude, les dents du grand *Mastodonte* (*Mast. giganteum* de Cuvier); le sabot, les cornes et les vertèbres d'un daim de grande taille, et les dents d'un animal assez semblable à la hyène [1].

Dans l'État de la Caroline du Nord, à Fishing Creek, quatre milles de Tarborough, et cent cinquante milles de la côte de la mer, on a trouvé le squelette d'une baleine, au milieu d'un grand amas de coquilles marines.

D'après les observations faites sur la nature du sol d'une partie de l'État de Maryland, désignée ordinairement sous le nom de côte orientale, on a trouvé que les couches secondaires étaient composées, dans une grande étendue, d'une argile enveloppant d'innombrables débris de diverses espèces de testacées.

Les couches de cette matière, à laquelle on a donné le nom de marne coquillière (*shell marl*), se rencontrent à diverses profondeurs. Elles sont souvent couvertes d'une couche épaisse de sable ou de gravier, mesurant dix et jusqu'à treize pieds d'épaisseur. D'autres fois elles touchent presque à la surface du sol, et dans cette dernière circonstance, leurs limites sont marquées distinctement par une ligne fortement ondulée, tandis que, par-tout ailleurs, la ligne de séparation du sol supérieur est horizontale, ou légèrement inclinée. Dans quelques endroits, les fossiles contenus dans cette marne en forment le principal élément; c'est-à-dire que, consistant en une masse de diverses espèces de coquilles, ils sont liés ensemble par un ciment de leur propre nature, mêlé de corps étrangers, argileux ou siliceux, mais dans une proportion qui n'excède pas quinze à vingt pour cent. Ces dernières couches sont caractérisées par la grande prédominance de l'espèce de coquille connue vulgairement sous le nom de *clam shells* (*venus mercenaria*); d'autres contiennent principalement des *pectens* (*scallop shells*); quelques unes, un mélange de ces dernières et de coquilles d'huîtres; d'autres enfin, des coquilles d'huîtres seulement. On a remarqué que, dans certains endroits, les fossiles étaient entièrement enveloppés par la matière argileuse; tandis que dans d'autres les coquilles, principalement de l'espèce des *pectens,* sont fortement agglomérées par un ciment argileux et ferrugineux. Une partie de ces couches de coquilles marneuses fournit, en inépuisable quantité, le meilleur engrais qu'on puisse desirer, pour tout le pays environnant.

Au gué de Frédéric, sur la rivière Sassafras, est une formation partielle de grès ferrugineux, avec des impressions de coquilles; le tout recouvert d'un dépôt de sable et de gravier, de trente pieds d'épaisseur.

A trois milles au-dessous de Charles-Town, sur la rivière Chester, on voit un banc semblable au précédent, élevé d'environ vingt pieds au-dessus des hautes eaux, composé de terre et de grès ferrugineux plus dur que celui du gué de Sassafras, sur lequel sont de nombreuses empreintes de coquilles.

Ces deux endroits peuvent être indiqués comme le commencement des dépôts fossilifères de la côte orientale du Maryland.

A Centreville, on désigna à l'auteur de ces observations l'existence de marne coquilleuse sur le *Corsica-Creek,* qu'il ne put explorer; mais des fragments provenant de cette localité prouvent qu'il y existe deux variétés de

[1] *The American Journal of sciences and arts;* volume XXVII, n° I, pages 168 et 169.

coquilles marneuses, l'une composée principalement de *venus mercenariæ* (*clam shells*) enveloppées dans l'argile; l'autre de *pectens*, adhérant à une argile ferrugineuse solidifiée.

Easton est fondée sur un sol de cette nature; des expériences faites sur trois échantillons d'eau employée aux besoins des habitants, ont indiqué une proportion notable de chaux tenue en solution par de l'acide carbonique.

A cinq milles d'Easton, sur la rivière Choptank et à trente milles de son embouchure, il y a un vaste dépôt de coquillages fossiles. Ce dépôt, qui couvre probablement presque toute la surperficie du comté de Talbot, se voit en plusieurs lieux à quelques pouces de la surface; dans certains autres, à plusieurs pieds. Dans la région la plus remarquable, qui se trouve sur le bord de la rivière, à vingt pieds au-dessus des hautes eaux, les coquilles se présentent dans l'ordre suivant:

1° Sol consistant en sable ordinaire, sable ferrugineux et gravier, sept pieds de profondeur.
2° *Pectens* (*scallop shells*), un pied de profondeur.
3° Mélange de *pectens* et de *venus mercenariæ* (*clams*), trois pieds de profondeur.
4° *Pectens*, un pied de profondeur.
5° *Venus mercenariæ*, trois pieds de profondeur.
6° *Huîtres*, profondeur non déterminée.

Outre ces coquilles, qui prédominent dans le sol dont il est question, il y existe encore beaucoup d'autres variétés de coquilles marines [1].

FOSSILES DU RÈGNE VÉGÉTAL.

Une grande quantité de bois fossiles ont été extraits de la vallée de l'Ohio, où ils étaient enfouis à une profondeur qui varie de dix jusqu'à quatre-vingt-dix pieds. Ils ne sont point entièrement pétrifiés et paraissent avoir appartenu à des arbres de même espèce que quelques uns de ceux qui croissent aujourd'hui dans les forêts des États-Unis [2].

Des débris semblables, en état de pétrification, se trouvent en abondance dans diverses parties du New-Jersey [3].

En creusant des puits, on a trouvé des arbres et des morceaux de bois fossiles, en bon état de conservation, dans diverses parties de l'État de l'Ohio; ils étaient enterrés jusqu'à vingt et quarante pieds de profondeur [4].

Le docteur Mease, dans son ouvrage intitulé *Picture of Philadelphia*, affirme qu'à une profondeur de vingt à quarante pieds, au-dessous du sol sur lequel la ville est construite, on a rencontré des débris de végétaux. Il cite, entre autres, le tronc d'un platane enfoui à quarante pieds dans la vase, ayant encore des branches et des feuilles.

En travaillant à une mine de fer du Maryland, à Bush-Creek, près la pointe de la Baie de Chesapeake, on découvrit à trente pieds de profondeur le tronc d'un chêne, encore dans sa position naturelle, ou verticale. Le bois portait l'empreinte de la hache [5].

En 1817, un planteur faisant percer un puits près d'Elkton, également dans le voisinage de la Baie de Chesapeake, on trouva, à cinquante pieds de profondeur, un amas de cendres de bois contenant du charbon et des morceaux de bois calciné, qui paraissaient avoir été coupés au moyen d'une hache. Le sol supérieur était couvert de chênes et de noyers de grande dimension.

Le docteur Hayden, dans sa description géographique des environs de Baltimore, cite la découverte, faite en creusant un puits, du tronc et d'une noix d'un noyer, qui étaient bien conservés, quoique enfouis à vingt-un pieds sous le sol actuel.

Dans le district de Columbia, siége du gouvernement des États-Unis (latitude nord 36° 53′), des branches

[1] Extrait du rapport intitulé *Report of a projected geological and topographical survey of the state of Maryland*, par Julius T. Ducatel, professeur de chimie, et J. H. Alexander, esq.; adressé à son excellence James Thomas, gouverneur du Maryland, daté d'Annapolis, 27 décembre 1833.

[2] *Philosophical Transactions of Philadelphia*; nouvelle série, volume II, n° 4, 1825. — *Geological account of the Ohio*, par le docteur Drake.

[3] *Kalm's Travels*, etc., tome II, pages 2 et 3.

[4] *American Journal of Sciences*; volume XXV, article 13.

[5] *Columbian Magazine*; volume I, page 268.

et des troncs d'arbres existaient à cinquante-quatre pieds de profondeur, dans un *stratum* d'argile bourbeuse, au-dessous d'un sol d'alluvion.

Près de Tarborough, dans la Caroline du Nord, le tronc d'un cyprès (*cupressus disticha*) s'est trouvé à trente-cinq pieds, entouré des branches qui en avaient été élaguées; une petite hache, ou espèce de coin en fer, était encore fixée dans l'intérieur de ce tronc[1].

Un fait géologique très remarquable, en ce qu'il semble se rattacher à l'histoire des Aborigènes, est la présence reconnue de pointes de flèches et d'autres instruments particuliers aux Indiens de l'Amérique, dans la couche supérieure des mines d'or qu'on rencontre en diverses parties des deux Carolines et de la Géorgie.

Ces objets ont été trouvés à différentes profondeurs au-dessus du gravier, mais jamais au-dessous; la plus grande distance du sol était de douze pieds, à la rencontre de la seconde couche de gravier. Dans la principale mine de la Géorgie, il existe trois couches de gravier bien distinctes: la première est à six pieds du sol; vient ensuite une couche d'argile bleue, de cinq pieds d'épaisseur, contenant des restes de végétaux; puis la seconde couche de gravier, de deux pieds de hauteur, renfermant des pointes de pieux et de flèches, faites avec un minéral siliceux; ensuite six pieds d'argile semblable à la précédente; et enfin le gravier aurifère.

Chez les Creeks et sur les confins du pays habité par les Cherokees, on a fait des remarques indiquant positivement que des mines d'or ont été connues et exploitées en partie, dans ces contrées, avant l'époque actuelle. Toutefois les traditions des Indiens, ou leurs vieillards les plus âgés, ne peuvent fournir aucun renseignement à ce sujet. Ce commencement d'exploitation peut être attribué à un parti d'Espagnols, qui s'avança de Pensacola dans l'intérieur et finit malheureusement, ainsi que le constatent des documents renfermés dans les archives publiques de Pensacola[2].

Les musées ou cabinets d'histoire naturelle des États-Unis les plus riches en fossiles de tous genres, sont le musée de la Société philosophique de Philadelphie et celui de la Société des sciences naturelles de la même ville; le cabinet du Lycée d'histoire naturelle de New-York; le cabinet de la Société géologique de Pensylvanie, le muséum de Cincinnati (*Western museum of Cincinnati Ohio*). Ce dernier établissement possède une centaine d'os du *Mammoth* ou de l'Éléphant arctique, cinquante ossements du *Mégalonyx*, mille fossiles de différentes espèces, et deux cent quinze articles d'antiquité américaine[3].

On cite aussi le musée de Saint-Louis, situé sur la rive occidentale du Mississipi, à douze cents milles de la Nouvelle-Orléans. Ce cabinet, qui appartient au général Clarke, contient une grande quantité de fossiles des trois règnes, et d'autres curiosités[4].

CLASSEMENT GÉNÉRAL DES DÉBRIS ORGANIQUES FOSSILES,

TROUVÉS DANS L'AMÉRIQUE DU NORD.

Nous ne pouvons mieux terminer cette notice qu'en faisant connaître le travail fait par le docteur Harlan, médecin naturaliste de Philadelphie, sur les débris organiques découverts jusqu'à ce jour dans l'Amérique du Nord. Cette savante dissertation a été insérée dans le premier volume des *Mémoires de la Société Géologique de Pensylvanie;* nous y avons joint quelques notes et observations se rattachant aux divers faits qui y sont mentionnés.

CLASSE MAMMALIA — ORDRE PACHYDERMATA.

Genre Mastodonte. M. maximus (CUVIER)[5].

Les restes de cet énorme animal ont été découverts dans différentes parties du territoire de l'Union, particulièrement dans l'État de New-York et la vallée de l'Ohio. Un squelette presque complet existe dans

[1] *Observations on the Geology of North-America*, etc., par le docteur Mitchill.

[2] *Transactions of the Geological Society of Pensylvania;* août 1834, volume I, première partie. Article communiqué par M. Richard C. Taylor.

[3] *Cincinnati in* 1826, par MM. Drake et Mansfield.

[4] *View of the Lead mines of Missouri*, etc., par H. B. Schoolcraft, pages 240 et 241. New-York, 1819.

[5] C'est le *Mammoth* des Américains et des Anglais, ou l'*animal de l'Ohio* des Français, ou le *père du buffle* des Indiens.

le musée de Philadelphie, ainsi que dans celui de Baltimore, et presque tous les cabinets d'histoire naturelle des États-Unis renferment des os et des dents de cet animal.

On a trouvé près de la grande rivière des Osages, et dans d'autres endroits, des squelettes du *Mammoth* encore debout, et dont les ossements ne paraissaient nullement avoir été usés par l'action des eaux courantes; dans le comté de With (Virginie) on a même recueilli l'estomac d'un de ces colosses, dans un parfait état de conservation, à la profondeur de cinq pieds et demi en contre-bas du sol, sur un banc de pierre calcaire.

Dans beaucoup d'endroits, dit le docteur Harlan, on a obtenu la preuve convaincante que des *Mastodontes* sont morts et ont laissé leurs ossements exactement dans la position où ils étaient lors de leur découverte; des restes fossiles de daim et de bison d'origine récente se trouvaient à coté de ceux du *Mammoth;* d'où il suit que ces derniers ont été détruits postérieurement à l'action des causes qui ont formé les lits de gravier et de *detritus* diluvien sur lesquels ils reposaient, et qu'ils sont par conséquent d'une origine moins ancienne qu'on ne le croit généralement. Ils n'ont peut-être entièrement disparu, ainsi que le daim d'Irlande, qu'après la création de l'homme, mais long-temps avant qu'il existât de traditions historiques [1].

Elephas primogenius (Blumenbach et Cuvier).

Des dents fossiles de l'Éléphant primitif ont été ramassées sur divers points des États-Unis, et on en voit dans les musées publics et particuliers, notamment dans celui de la Société philosophique de Philadelphie, celui des Sciences naturelles de la même ville; et celui de la Société géologique de Pensylvanie; ce dernier contient un fémur de cet animal trouvé près Moor's Town, État de New-Jersey [2]

Genus Tapirus. T. Mastodontoides (Harlan).

Une dent molaire fossile de Tapir a été découverte à *Big-bone-lick*, État de Kentucky [3].

Genus Equus. E. Caballus.

On a ramassé des dents fossiles et des vertèbres de cheval, aux lieux ci-après; savoir:

1° Aux environs des hauteurs de Neversink, État de New-Jersey;

2° Dans la vallée de l'Ohio sur le Missisipi;

3° Près de George-Town, dans le district de Columbia, en faisant les fouilles du canal de Chesapeake et de l'Ohio, non loin de la Potomac. Ces derniers débris fossiles sont en la possession du docteur Harlan [4].

Ordre edentata. — *Genus Megatherium* (Cuvier).

Quelques restes fossiles de cet animal extraordinaire, trouvés dans l'île Skidaway, État de Géorgie, ont été placés dans le cabinet du Lycée de New-York [5]. On en a également découvert dans un lieu appelé *White-Bluff,* sur la côte de la mer, dans le même État de Géorgie, et sur les bords de la Savannah, à quelque distance de son embouchure. Les os sont durs, pesants et d'un noir extrêmement foncé; quelques parties sont incrustées de zoophytes, et des coquillages récents, du genre *alanus* et *bostrea,* y sont adhérents.

Cet animal, qu'on prétend plus gros que l'éléphant, a été classé par Cuvier entre le paresseux, *Bradypus L.* et le fourmilier, *Myrmecophaga L.* Les dents, au nombre de seize, ont chacune deux pouces carrés et pèsent, les quatre premières vingt onces, et les autres jusqu'à vingt-six onces [6].

Les cabinets d'histoire naturelle de Madrid et d'une autre ville d'Espagne contiennent trois squelettes du *Megatherium,* apportés de l'Amérique du Sud; savoir, l'un, en 1789, des bords du Luxam, à trois lieues de Buénos-Ayres; un autre de Lenia, en 1795, et un troisième du Paraguay. Ce dernier a été décrit par *Bru;* la tête du fémur est dite avoir vingt-trois pouces de circonférence. [8]

[1] Voyez Cuvier; *Animaux fossiles,* volume I, page 219.

[2] *Recherches sur les ossements fossiles;* tome I, troisième édition.—*S. L. Mitchill's edition of Cuviers' Theory of the earth.—Harlan's Fauna Americana. Coopers' W. Notice of Big-bone-lick* (dans le Journal américain de géologie). — *Peales' account of the skeleton of the Mammoth,* in-4°. — *Description of the inferior maxillary bones of mastodons, etc., by Isaac Hays. M. D. in the Transactions of the american philosophical Societly;* vol. 4, 1833.

[3] Cuvier; *Ossements fossiles,* tome I.—*Fauna Americana,* par le docteur Harlan. — *Cuvier's Theory of the earth, by doctor Mitchill.*

[4] *Fauna Americana;* page 224.

[5] *Mitchills' edition of Cuvier's Theory of the earth.—Observations on the teeth of the Megatherium, recently discovered in the United States.* Voy. *Annals of the Lyceum of Natural History;* vol. I. New-York, 1825.

[6] Cuvier; *Recherches sur les ossements fossiles;* volume XV.

[7] *On the remains of the Megatherium recently discovered in Georgia,* par W. Cooper. (Voir le premier vol. des Annales du Lycée de New-York, 1825.)

Genus Megalonyx (Jefferson).

Des ossements fossiles de Megalonyx ont été recueillis en trois différentes places :

1° A Green-briar County (Virginie);

2° A Big-bone-lick ;

3° A White-Cave, dans le Kentucky.

Ces derniers, présentés par M. Jefferson à la Société philosophique américaine de Philadelphie, consistaient en un petit fragment de fémur ou d'humérus, un radius et un cubitus complets, trois griffes, et une demi-douzaine d'autres petits os appartenant aux mains ou aux pieds. Ils sont denses et pesants, d'une couleur blanchâtre et bien conservés [1].

Megalonyx Laqueatus (Harlan).

Plusieurs débris de squelette de cette espèce de quadrupède ont été découverts à White-Cave, dans le Kentucky, sur le bord méridional de la Rivière Verte, à un demi-mille environ de l'ouverture de la caverne de Mammoth, et à cinquante milles au nord, en ligne directe, de l'Ohio.

Ces fossiles, qui ont été placés au muséum de Philadelphie, consistent en deux griffes des pieds de devant, un radius, un humérus, une clavicule, une côte entière, et plusieurs fragments de côte, un os calcis, un tibia, un fragment de fémur, quatre vertèbres dorsales, et une vertèbre lombaire, un fragment de dent molaire, etc. [2].

Ordre ruminantia. — *Genus Cervus. C. Americanus* (Harlan). — *Daim fossile des États-Unis de l'Amérique Septentrionale.*

On a trouvé des ossements fossiles de cet animal dans le grand ravin de Big-bone-lick, près de l'Ohio, confondus avec des ossements de *Mastodonte.* Un crâne mutilé, qui a servi à reconnaître cette espèce, a été offert par M. Jefferson à la Société philosophique américaine, et déposé dans le cabinet de cette Société. Ce crâne était plus grand que celui du daim ordinaire [3].

Genus Bos. B. Bombifrons (Harlan).

Ce genre, dont les fragments osseux ont été vus, dans l'état fossile, à Big-bone-lick et dans d'autres marais, diffère du buffle et du bison des États-Unis, dans la forme du crâne et la disposition particulière des cornes chez ce fossile [4].

Bos Latifrons (Harlan). — *Bœuf fossile à grosse tête.*

Un crâne mutilé, d'une grosseur extraordinaire, dont chaque corne avait vingt-huit pouces de circonférence à la base, a été trouvé dans le Kentucky, et déposé au musée de la Société philosophique de Philadelphie.

Ce crâne ressemble à celui de l'*Auroch* (*Bos Urus* Cuvier), ramassé sur les bords du Rhin [5].

Bos Pallasii (Dekay).

Un crâne, trouvé à New-Madrid (lat. 36° 15' n.), sur les bords du Mississipi, où il avait été jeté par le tremblement de terre de 1812, fut présenté par feu le docteur Mitchill au Lycée d'histoire naturelle de New-York [6]. Il y a une similitude avec le crâne du *Bos Moschatus* [7].

« D'après les faits et observations recueillis, dit le docteur Dekay, nous sommes fondés à conclure qu'il a existé autrefois, dans les limites actuelles des États-Unis, quatre et même cinq espèces du genre *Bos,* dont une seule a survécu, le *Bos americanus* ou Bison. »

[1] *M. Jeffersonii Fauna Americana*, page 201.— *M. Jeffersonii, Desmarets' Mammalogia*, page 336.—*Transactions of the American Philosoph. Society*, volume IV. — Cuvier; *Ossements fossiles*, tome V, première partie.

[2] *Journal of the Academy of Natural Sciences of Philadelphia*, volume VI, page 269.—*American Monthly Journal of Geology and Natural Sciences*, 1831 et 1832.

[3] *Fauna Americana*, page 245. — *Wistar. Transactions of the American Philosophical Society*, vol. I, nouvelle série.

[4] *Fauna Americana*, page 271. —*Transactions*, etc. volume I, nouvelle série.

[5] *Fauna Americana*, page 273. — Cuvier; *Ossements Fossiles*, volume IV.

[6] Décrit par le docteur Dekay, dans les *Annales du Lycée d'Histoire naturelle* de New-York; volume II, page 280.

[7] Cuvier; *Animaux fossiles*, volume III.

ORDRE CARNASSIER (CUVIER). — *Genus Trichecus*, LIN. *Lewalrus. T. Rosmarus*, LIN.

Un crâne fossile brisé, venant du comté d'Accomac (Virginie), est vu dans le cabinet du Lycée de New-York; ce crâne est dur et lourd; les défenses sont extrêmement pétrifiées et presque agatisées[1].

ORDRE CETACEA. — *Genus manatus.*

Des côtes et des vertèbres fossiles d'une grande espèce de *manati* et de baleines (*cétacées*) ont été déterrées sur la côte du New-Jersey, le bord occidental du Maryland et la côte de la Géorgie. Plusieurs de ces fragments sont déposés dans le cabinet de l'Académie des sciences naturelles de Philadelphie[2], et dans celui du Lycée d'histoire naturelle de New-York.

CLASSE REPTILIA. — ORDRE CHELONIA.

Des débris d'os fossiles et des écailles de tortue, trouvés dans les marais du New-Jersey, sont conservés à l'Académie de Philadelphie et au Lycée de New-York.

ORDRE SAURIA. — *Genus Crocodilus* (CUVIER). — *C. Macrorhyncus* (HARLAN).

On conserve dans les mêmes cabinets, les dents et les vertèbres fossiles d'animaux de cette espèce, qu'on a recueillies dans l'État de New-Jersey. Les dents ont deux pouces de long, et un pouce d'épaisseur à leur base[3].

Genus Plesiosaurus de CONYBEARE.

Les vertèbres fossiles d'un de ces reptiles, venant également de la marne du New-Jersey, sont actuellement dans le cabinet de l'Académie des sciences naturelles de Philadelphie, et ont été décrites par le docteur Harlan, qui fait observer que la grande longueur comparative de l'axe des os prouve qu'ils appartiennent à une espèce distincte du genre ci-dessus[4].

Genus Basilosaurus (HARLAN).

Cet immense fossile, de l'ordre *sauria*, a été récemment découvert sur les bords de la rivière Ouachita ou Washita (État de la Louisiane), dans un sol tertiaire. Une seule vertèbre pesait quarante-quatre livres; si l'on suppose que cette espèce possède autant de vertèbres que le *plesiosaurus*, c'est-à-dire soixante-six, la pesanteur totale du squelette excède deux tonneaux. La longueur de l'axe de l'os est le double de son diamètre; chez le *plesiosaurus*, il est plus large que long. Une masse de petits coquillages marins, principalement de l'espèce éteinte *corbula*, adhérait au fragment. On suppose que la longueur totale de ce reptile n'a pas dû être moindre de quatre-vingts à cent pieds.

Suivant le rapport du juge Bry, qui a fourni le fossile en question, le sol d'où il a été extrait était sillonné par une courbe de près de quatre cents pieds de développement[5].

Genus Ichthyosaurus (CONYBEARE). — *I. Missouriensis* (HARLAN).

Des fragments fossiles de ce dernier genre, formés de la portion antérieure des mâchoires inférieure et supérieure, ont été extraits, près des rivières de Yellow-Stone et du Missouri (territoire du Missouri), d'un sol calcaire secondaire, par un marchand de fourrures; il les céda au major N. A. Ware, qui les offrit ensuite au docteur Harlan. Dans sa description, ce dernier donne au squelette entier soixante-dix pieds de longueur, et il fait remarquer qu'il diffère de toutes les autres espèces du même genre, « dans l'extrême longueur et l'extrême largeur de l'os inter-maxillaire, qui saillit au-delà des extrémités des maxillaires supérieures. »

Le baron Braunsberg Maximilien, prince de Wred, a acquis le squelette fossile d'un animal *saurien*, de quinze pieds de long, venant des bords du Missouri.

Genus Mosasaurus (CONYBEARE.) — *Maëstricht Monitor* (CUVIER).

On a ramassé des dents de cet animal dans une fondrière près Woodbury, comté de Monmouth (New-Jersey);

[1] Décrit par M. Cooper, *Annales du Lycée d'Histoire naturelle de New-York*; volume II, page 271. — Cuvier, *Recherches sur les ossements fossiles*.

[2] *Journal of the Academy of natural sciences of Philadelphia*; volume IV.

[3] *Idem.*

[4] *Idem.*

[5] Dénommé et décrit par le docteur Harlan, dans le quatrième volume, nouvelle série, des *Transactions of the American Phil. Society*. Philadelphia, 1834.

elles sont complètement pétrifiées et imprégnées de substances ferrugineuses. Elles sont conservées dans l'Académie des sciences naturelles et dans le cabinet du Lycée d'histoire naturelle de New-York[1].

Genus Geosaurus (Cuvier).—*Lacerta Gigantea.* (Soemerring).— *Genus Mitchelli* (Dekay).

Une dent fossile avec une petite portion de mâchoire qui y était adhérente, trouvée dans le même comté de Monmouth, a permis au docteur Dekay de fixer le genre auquel ces restes appartenaient[2].

Genus Saurocephalus— S. Lanciformis (Harlan).

Ce nouveau fossile, consistant en un os dental et des dents y adhérant, fut découvert en 1804, dans le territoire du Missouri, par Lewis et Clarke, dans leur expédition au fleuve de la Colombie, et offert par eux à la Société philosophique d'Amérique. Le genre a été déterminé par le docteur Harlan[3].

Saurocephalus Leanus.

Cette espèce, décrite par le docteur Hays, fut découverte dans une marnière, près Moorestown (New-Jersey)[4].

CLASSE PISCES.—*Ichthyolites.* Poissons. *Chondropterygia* ou Cartilagineux.

Le squelette fossile d'un requin d'une espèce colossale a été trouvé sur une éminence, au bord de la rivière Meherrin, près Murfreesborough, dans la Caroline du Nord, à soixante milles de l'Océan. Les vertèbres écartées formaient une ligne de trente-six pieds de long; une seule vertèbre pesait douze livres et demie; une dent pesait seize onces. Ces fragments ont été déposés dans le cabinet du Lycée d'histoire naturelle de New-York[5].

Le docteur Harlan pense que les poissons fossiles découverts, jusqu'à présent, aux États-Unis, appartiennent principalement à la seconde division de Cuvier, ou genre *malacopterygia,* qui renferme, entre autres, la carpe.

Dans un Essai sur les poissons fossiles des États-Unis, lu en séance au Lycée de New-York, le docteur Dekay prouve que tous les restes fossiles de poissons qu'il a examinés sont modelés sur l'*esox osseus,* ou brochet à larges écailles du Mississipi. Ce fait a depuis été confirmé par les observations du baron Cuvier dans son ouvrage sur les *Ossements fossiles.*

ORDRE ACANTHOPTERYGIA.— *Genus Sphyræna* (Blainville).

Une immense quantité d'ichthyolites de cette espèce a été trouvée, sous une couche de sol bitumineux et marneux, à Middletown (État de Connecticut), et à Sunderland, West-Springfield et Deerfield (Etat de Massachusetts); on a remarqué que ce sol correspondait au niveau des basses eaux[6].

CLASSE CRUSTACEA.— *Genus Cancer* (Linnée).

Divers restes du genre *Cancer*, se rapprochant beaucoup du genre *Pagurus,* ont été extraits d'un sol secondaire, dans l'État de New-Jersey, et déposés dans le cabinet du Lycée de New-York. Le docteur Van Rensslaer en a donné une description figurée et écrite[7].

Genus Astacus.

Un débris de fossile de ce genre a été retiré d'une grande profondeur, en creusant le canal de Chesapeake et de la Delaware. On a découvert aussi, incrusté dans une masse calcaire et carbonique, un grand nombre de traces d'un animal crustacée qu'on suppose du genre *Cancer*, et dont on a retrouvé également des vestiges aux *Petites Chutes* (*Little-Falls*), État de New-York[8].

[1] *Journal of the Academy of natural sciences of Philadelphia;* volume IV. — *Silliman's Journal;* volume XVIII. — *Dekay; Annals of the Lycæum of New-York;* volume III, page 134.

[2] *Dekay; Ibidem;* volume III, page 138.

[3] *Journal of the Academy of natural sciences of Philadelphia;* volume III, 1824.

[4] *Transactions of the American philosophical Society;* nouvelle série, volume III.

[5] *Cuvier's Theory of the earth, by doctor Mitchill,* page 400. Le professeur Hitchkock, dans son rapport sur la géologie du Massachusetts, page 193, planches XI et XII, a donné la figure de dents et vertèbres fossiles découvertes dans une terre argileuse, à Gay-Head, vignoble de Marthen. « Les dents, dit le docteur Harlan, appartiennent évidemment à des espèces de requins semblables à ceux qui gisaient sur des sables du New-Jersey. »

[6] *Professor Hitchkock's Report on the Geology of Massachusett's.*

[7] *Annals of the Lycæum of natural history of New-York;* volume I.

[8] *Doctor Harlan; Transactions of the Geological Society of Philadelphia;* volume I.

ORDRE BRANCHIOPODA. — *Genus Eurypterus* (DEKAY).

Les restes d'après lesquels le docteur Dekay a déterminé ce genre, sont originaires de Westmoreland, du comté d'Oneïda (Etat de New-York), dans une espèce de banc d'ardoise argileuse, d'une couleur bleuâtre *.

Eurypterus Lacustris (HARLAN).

Cette espèce de fossile a été trouvée à Williamsville, à sept milles au-dessus de Buffalo, et déposée dans le musée de cette ville. Elle a été classée et décrite par le docteur Harlan, qui a donné les dimensions comparatives des deux espèces d'Eurypterus, ainsi qu'il suit:

E. LACUSTRIS.	pouces.
Longueur totale	5
Longueur de la tête	1 1/4
Largeur de la tête	2 1/4
Largeur du corps	2 5/8
Distance entre les yeux	1 »

E. REMIPES.	pouces.
Longueur totale	3 3/4
Longueur de la tête	1 »
Largeur de la tête	1 1/2
Largeur du corps	1 5/8
Distance entre les yeux	» 3/8

D'autres différences sont aussi signalées.

LISTE DES GENRES ET ESPÈCES DE TRILOBITES DE L'AMÉRIQUE DU NORD, PAR LE DOCTEUR GREEN.

Genus Calymene. BRONGNIART.

C. Blumenbachii. AD. BRONGNIART. Trouvé dans plusieurs places, notamment à Lebanon (Ohio), à Trentonfalls (New-York), près de Reading (Pensylvanie), etc. [1].

C. Callicephala. GREEN. Près Cincinnati, État de l'Ohio [2].

C. Selene Cephala. GREEN. État de New-York [3].

C. Platys. GREEN. Dans les montagnes d'Hilderberg, près Albany (New-York) [4].

C. Microps. GREEN. Près Ripley, Ohio [5].

C. Anchiops. GREEN.

C. Macrophthalma. BRONGNIART. Comté d'Ulster, New-York [6].

Calymene Diops. GREEN. État de l'Ohio [7].

C. Macrophthalma. BRONGNIART. Comté de Berkley, Virginie [8].

C. Bufo. GREEN.

C. Rana. GREEN. Variété du g. Bufo. Patterson, New-Jersey; se trouve dans un grand nombre de lieux des États-Unis, dans des couches d'ardoise ou de pierres calcaires [9].

C. Odontocephala, GREEN. Comté d'Ulster, New-York [10].

Genus asaphus. BRONGNIART.

A. Laticostatus. Comté d'Ulster [11].

A. Selenurus. Eaton *Glen's falls* et montagne de *Buroft*, New-York [12].

A. Limulurus. GREEN. Lockport, New-York [13].

Asaphus Caudatus. BREINNICH. Ripley, Ohio, sur les bords du lac supérieur [14].

A. Hansmanni. BRONGNIART. Hilderberg, New-York, sur les bords du lac Érié [15].

A. Pleuroptyx. GREEN. Sur les bords de l'Hilderberg et du Genessée, New-York [16].

A. Micrurus. GREEN. Trenton-falls, New-York [17].

A. Wetherilli. GREEN. Près Rochester, New-York [18].

A. Myrmicoides. GREEN. Comté de Genessée, New-York [19].

A. Astrogalotes. GREEN. Canal de Grenville, Haut-Canada [20].

A. Tetragonocephalus. GREEN. Newport, New-York [21].

A. Crypturus. GREEN. Nouvelle-Écosse [22].

Genus Paradoxides. BRONGNIART.

P. Boltoni. BIGSBY. Lockport, New-York [23].

P. Harlani. GREEN. Trenton-falls, New-York [24].

Genus Isotelus. DEKAY.

I. Gigas. DEKAY. Trenton-falls, New-York, aux environs de Cincinnati, Ohio, etc.; Saint-Joseph, Canada [25].

I. Planus. DEKAY. Trenton-falls, New-York; Newport, Kentucky [26].

I. Cyclops. GREEN. New-York [27].

I. Megalops. GREEN. Trenton-falls, New-York [28].

I. Stegops. GREEN. Newport, Kentucky [29].

Genus Cryptolithus. GREEN.

C. Tesselatus. GREEN. Glen's falls, Trenton-falls, New-York [30].

C. Bigsbii. GREEN.

Nuttainia Concentrica. EATON. Montreal, Trenton-falls, canal Champlain, New-York [31].

Genus Dipleura. GREEN.

D. Dekayi. GREEN. Lockport, New-York [32].

Genus Trimerus. GREEN.

* *Annals of the Lycæum of natural history of New-York;* volume I, page 375. — Caractère du genre. *Caput a thorace non distinctum; os ignotum; oculi duo, sessiles, distantes, lunati; abdomen elongatum, posticam versus extremitatem sensim gracilius, segmentis transversis subimbricatis divisum; pedes octo; duo utrinque antici branchiferi, duo utrinque postici maximi, omnes lamellosi.*

[1] *Green's Monography. Eaton's Geology*, page 31. *Monthly American Journal of Geology*, page 558. — [2] *Green's Monography;* page 30. *Monthly*, etc.; vol. I, page 558. — [3] *Green's Monogr.;* page 32. *Monthly*, etc.; page 558. — [4] *Green's Monogr.;* page 32. *Monthly*, etc.; page 558. — [5] *Green's Monogr.;* page 34. *Monthly*, etc.; page 558. — [6] *Green's Monogr.;* pages 35, 36 et 37. — [7] *Idem;* pages 37 et 38. *Monthly*, etc.; page 559. — [8] *Green's Monogr.;* pages 39, 40 et 41. *Monthly*, etc.; page 559. — [9] *Green's Monogr.;* page 41. *Monthly*, etc.; page 559. — [10] *Silliman's Journal;* volume XXV, page 334. — [11] *Green's Monogr.;* page 45. *Monthly*, etc.; page 559. — [12] *Green's Monogr.;* page 46. *Geological Text book;* page 31. — [13] *Green's Monogr.;* page 48. *Monthly*, etc.; page 559. — [14] *Green's Monogr.;* page 50. *Geological Text book;* page 31. *Monthly*, etc.; page 559. — [15] *Green's Monogr.;* page 52. *Geological Text book;* page 11. — [16] *Green's Monogr.;* page 55. *Monthly*, etc.; page 559. — [17] *Green's Monogr.;* page 56. *Monthly*, etc.; page 559, planche 14, figure 3. — [18] *Green's Monogr.;* page 58. *Monthly*, etc.; page 559. — [19] *Silliman's Journal;* vol. XXIII, page 397. — [20] *Silliman's Journal;* volume XXV, page 325. — [21] *Silliman's Journal;* volume XXV, page 336. — [22] *Transactions of the Geological Society of Pensylvania*, volume I, page 37, planche 16. — [23] *Journal of the Academy of natural sciences;* volume IV, page 365, planche 23. *Green's Monogr.;* page 60. *Monthly*, etc.; page 560. — [24] *Silliman's Journal;* volume XXV, page 336. — [25] *Annals of New-York Lycæum;* volume I, page 185. *Green's Monogr.;* page 57. *Monthly*, etc.; page 560. — [26] *Annals of New-York Lycæum;* volume I, page 186. *Green's Monogr.;* page 68. *Monthly*, etc.; page 560. — [27] *Green's Monogr.;* page 69, figure 7. — [28] *Green's Monogr.;* page 70. — [29] *Green's Monogr.;* page 71. — [30] *Green's Monogr.;* page 73, figure 4. *Monthly*, etc.; page 560. — [31] *Green's Monogr.;* page 76. *Monthly*, etc.; page 560. — [32] *Green's Monogr.;* page 79, figures 7 et 8. *Monthly*, etc.; page 560.

T. Delphinocephalus. Green. Comté de Niagara, New-York [1].
Genus Ceraurus. Green.
C. Pleurexanthemus. Green. Newport, New-York [2].
Genus Triarthrus. Green.
T. Beckii. Green. Cahoes-falls, New-York et autres lieux [3].
Genus Nuttaina. Eaton.
N. Sparsa. Eaton. Près Albany, New-York [4].
Genus Brongniartia. Eaton.
B. Platycephala. Eaton. Lockport, New-York [5].

PHYTOLITHITES (FORET PÉTRIFIÉE).

En 1830, on découvrit une *forêt pétrifiée,* de vingt ou trente milles d'étendue, dans une prairie vaste et élevée, sur le bord occidental du Missouri, à quelques milles au-dessous de sa jonction avec la *Yellow-Stone,* vers le quarante-huitième degré de latitude.

G. H. Crossman, officier au service de l'Union, a donné la description suivante de cette forêt:

«La contrée où elle se trouve est montagneuse et coupée par des ravins et des excavations profondes. Sur les flancs et le sommet des collines, à plusieurs centaines de pieds au-dessous du niveau actuel de la rivière, et à plusieurs milliers de pieds du niveau de l'Océan, le sol est littéralement jonché de troncs, de racines et de branches d'arbres pétrifiés, qui paraissent avoir été renversés et brisés par quelque puissante convulsion de la nature, et éparpillés dans toutes les directions, en innombrables fragments. Quelques uns de ces arbustes semblent avoir été rompus près de leurs racines, tandis que d'autres s'élèvent encore à quelques pieds de terre. La plupart des troncs sont de forte dimension; j'en ai mesuré un de concert avec le docteur Gale, chirurgien militaire, et nous trouvâmes qu'il avait quinze pieds de circonférence.»

Dans le lit de la rivière *des Plaines,* environ quarante perches au-dessus de sa jonction avec le Theakiki, affluent de celle des Illinois, se trouve, dans une couche de pierre sablonneuse, un arbre fossile placé horizontalement; sa partie visible est de cinquante et un pieds et demi de longueur, et dix-huit pouces de diamètre à son sommet, deux pieds six pouces dans la partie qui sort du rocher et de la terre formant le bord occidental de la rivière. On suppose que cet arbre est un *Juglans nigra,* arbre très commun dans la forêt des Illinois [6].

Des morceaux de bois *opalisés* se trouvent en grande quantité sur les bords du Mississipi, entre Sainte-Geneviève et Saint-Louis, territoire du Missouri. Ce bois qui est dur, et demi-transparent, a la couleur de l'opale [7].

VÉGÉTAUX FOSSILES TROUVÉS DANS LES MINES DE CHARBON.

Ceux particuliers à l'Amérique sont :
Neuropteris Cistii.
N. Macrophylla, de Wilkesbarre en Pensylvanie.
N. Grangeri, de Zanesville, Ohio.
Sigillaria Cistii, *— Rugosa*, *— Sillimani*, *— Obliqua*, *— Dubia* : de Wilkesbarre en Pensylvanie.
Lycopodites sillimani. South-Hadley, Massachusetts.
Lepidodendron mamillare, *— Cistii* : de Wilkesbarre en Pensylvanie.
Poacites Lanceolata. Zanesville, Ohio.
Pecopteris Punctulata. Wilkesbarre.

Les végétaux fossiles, communs à l'Amérique et à l'Europe sont :
Calamites, trois espèces.
Neuropteris, trois espèces.
Pecopteris, quatre espèces.
Sigillaria, une espèce.
Sphenophyllum, une espèce.
Lepidodendron, trois espèces.
Stigmaria, deux.
Andularia, deux.
Asterophyllites, une espèce [8].

[1] *Green's Monogr.*; page 82. *Monthly American Journal of Geology*; page 560. — [2] *Green's Monogr.* page 84, figure 10. *Monthly*, etc.; page 560. — [3] *Green's Monogr.*; page 37, figure 6. *Monthly*, etc.; page 560. — [4] *Eaton's Geology Text book*; page 33. *Green's Monogr.*, page 81. — [5] *Eaton's Geology*, page 32. *Green's Monogr.*, page 31.

[6] *Gazetteer of Illinois and Missouri, by T. C. Beck*; pages 151 et 152. Albany, 1823.

[7] *View of the lead mines of Missouri, by H. R. Schoolcraft*; page 200. New-York, 1819.

[8] *Histoire des Végétaux fossiles*, par Ad. Brongniart. — *Critical Notices of various organic remains hitherto discovered in North America*; par le docteur Harlan, *in the Geological Society of Pensylvania*; volume I. 1835

RECHERCHES
SUR
LES POPULATIONS PRIMITIVES
DE L'AMÉRIQUE
ET
APERÇU COMPARATIF DES LANGUES AMÉRICAINES AVEC CELLES DE L'ANCIEN CONTINENT.

CHAPITRE PREMIER.
CONNAISSANCE PRÉTENDUE DE L'AMÉRIQUE PAR LES ANCIENS.

Les écrits des anciens contiennent des passages remarquables qui semblent indiquer la connaissance d'un grand continent au-delà de l'océan Atlantique.

Le philosophe Platon, né quatre cent vingt-six ans avant Jésus-Christ, nous a transmis une tradition communiquée à Solon par un prêtre égyptien, et où il était dit qu'il y avait dans l'océan Occidental, au-delà des Colonnes d'Hercule, une grande île nommée Atlantide, de la forme d'un quarré long, de trois mille stades de longueur, sur deux mille de largeur [1]. Cette île, plus grande que la Lybie (Afrique) [2] et l'Asie ensemble, était bordée au nord par de hautes montagnes, et habitée par un peuple dont les usages, les lois et le commerce étaient connus. On passait, ajoute-t-on, de cette île dans d'autres, et de celles-ci au *continent opposé*.

Les rois de cette île Atlantide jouissaient, est-il dit, d'un grand pouvoir, qui s'étendait sur beaucoup de petites îles contiguës et sur une partie du continent. Leurs sujets, ayant fait une irruption dans nos contrées, conquirent la Lybie, et l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie (Italie). Cette grande île fut submergée en vingt-quatre heures par un tremblement de terre, et la mer où elle était située n'est plus navigable à cause du limon qui s'y est formé [3].

Selon la tradition des prêtres de Saïs, leurs livres sacrés faisaient remonter leur gouvernement à huit mille années, et ils racontèrent à Solon ce qui était arrivé depuis neuf mille ans [4]. Platon dit que, depuis le temps de l'expédition des Atlantides jusqu'à celui de Solon, il s'écoula le même laps de temps. Avant tout, dit-il, *in Critiâ,* il faut vous rappeler qu'il y a neuf mille ans il s'alluma une guerre entre tous ceux qui demeuraient en-deçà et au-delà des Colonnes d'Hercule. « Nos écrits, ajoute-t-il, *in Timæo,* font mention de la grande résistance que votre république a opposée autrefois à la puissance de ces hommes qui, sortant de la mer Atlantique, ont envahi toute l'Europe et l'Asie Mineure. »

Critias tenait ce qu'il raconte de son grand-père, qui s'appelait aussi Critias. Platon dit, au commencement du *Timée,* avoir été instruit de tous ces détails par son oncle Solon, qui avait voyagé en Égypte, où les prêtres de Saïs lui avaient raconté l'histoire de l'Atlantide; et Crantor, académicien célèbre, et le premier commentateur de Platon, assure que cette histoire est véritable, quoique aucun auteur antérieur à Platon n'ait parlé de ce grand événement, excepté l'historien éthiopien Marcellus, cité par Proclus.

L'existence, dans les temps anciens, d'une île aussi importante, dit cet auteur, est prouvée par ceux qui

[1] C'est-à-dire une étendue d'environ cent cinquante lieues sur cent. Ptolomée assigna cinq cents stades à chaque degré de l'Équateur. Selon Bailly, *Histoire de l'Astronomie moderne,* le stade correspond à cinquante-une toises un pied quatre-vingt-douze centièmes de pouce.

[2] On n'en connaissait alors que la côte septentrionale.

[3] Platon, *in Timæo et in Critiâ.* Dialogue intitulé *Critias*, dont une partie est perdue.

[4] Les anciens Égyptiens comptaient leurs années par révolutions de lune, ou trente jours. Ensuite elles ont été composées de quatre mois. Diodore de Sicile; liv. I, chap. 14.

ont écrit sur les choses d'au-delà des mers; car ils rapportent, qu'à l'époque où ils écrivaient, on comptait, dans l'océan Atlantique, sept îles consacrées à Proserpine, et trois autres d'une immense étendue. L'une d'elles était consacrée à Pluton; une autre à Ammon; et la troisième, qui occupait le milieu entre les deux précédentes et avait mille stades d'étendue, à Neptune. Les habitants de cette dernière île conservaient encore la mémoire de la prodigieuse grandeur de l'Atlantide[1], et de l'autorité qu'elle exerça, pendant de longues périodes, sur toutes les îles de l'océan Atlantique.

Strabon[2], ainsi que Pline[3], répète tout ce que dit Platon de cette île. La même tradition est rapportée par Ælien[4], et par Tertullien au commencement de son Traité de *Pollio,* où il fait allusion à l'Atlantide sous le nom de *Acon*[5], qu'il dit être plus grande que l'Asie et l'Afrique.

Pline[6], parlant des terres qui ont été englouties par la mer, cite l'exemple de l'île Atlantique où, dit-il, se trouve la mer du même nom; laquelle, selon Platon, avait une étendue immense. « S'il est vrai, comme le croyaient les anciens habitants des Colonnes d'Hercule, que l'Océan s'était autrefois ouvert un passage au travers des montagnes, et se jetait par ce passage dans la Méditerranée, peut-être cette ancienne Atlantide était-elle comprise dans l'étendue de terrain que couvre aujourd'hui la Méditerranée; en sorte que dans la suite, les Egyptiens mal informés, en auraient fait une île, quoique ce fût un continent joint à l'Europe et à l'Afrique, dont les rois de l'Atlantide possédaient une partie. »

Ptolomée, le plus célèbre géographe de l'Antiquité, à qui les écrits de Platon ont dû être familiers, ne fait pas mention de l'île qui porte le nom de ce philosophe, et elle a été considérée comme imaginaire et allégorique par plusieurs des principaux écrivains qui ont traité ce sujet: entre autres, par Ampelius, Numenius, Jamblicus, Syrianus, Proclus, Origène et Porphyre. Les trois derniers étaient pourtant disciples de Platon.

On a considéré ce récit comme fabuleux, par les raisons suivantes: 1° Platon certifie que ce qu'il raconte est véritable, quoiqu'il fasse dire à Critias qu'il est possible que sa mémoire l'ait induit en erreur sur des faits qu'il avait entendu rapporter dans sa jeunesse; 2° Ni Solon, ni Platon, ne donnent aucun document positif à l'appui du récit des prêtres égyptiens; 3° L'île de Platon était, dit-on, située devant les Colonnes d'Hercule (Σηλας Ηρακλεους), ou détroit de Gibraltar; mais l'Amérique en est éloignée de près de trois mille milles; 4° Cette île était, dit-il, plus grande que la Lybie (Afrique) et l'Asie ensemble: par conséquent, elle devait comprendre presque tout l'océan Atlantique; mais l'empire des Atlantides n'occupait pas quatre degrés, et on sait que la Lybie africaine comprend seule plus de trente degrés; 5° L'histoire des conquêtes des Atlantides paraît incroyable; ils subjuguèrent, dit-on, non-seulement cette grande île, mais encore l'Europe, jusqu'à la Tyrrhénie (Italie) et la Lybie, et leurs guerres avec les Athéniens auraient duré pendant sept cent cinquante ans; 6° Enfin, qui pourrait croire, avec Marcilius Ficinus, que les murailles extérieures de l'île Atlantide étaient de cuivre; celles intérieures, d'étain, et que les murs de la citadelle étaient d'or[7].

L'Atlantide de Platon a exercé l'imagination d'une multitude d'écrivains. Suivant son récit emprunté, comme il est dit, aux annales égyptiennes, il y avait au-delà de cette île d'autres îles plus grandes, *auprès d'un continent* qui, du côté opposé, était baigné par une grande mer. Cette description, quoique vague, a conduit plusieurs auteurs à croire que ces îles sont celles des Indes Occidentales; que le continent est l'Amérique, et la mer, l'océan Pacifique. Pourquoi, dit Kircher, les Canaries[8] et les Açores, îles de l'océan Atlantique, ne seraient-elles pas les restes de la terre connue sous le nom d'Atlantide? Elles nous offrent les montagnes les plus solides dans les parties qui furent les plus élevées; et les vallées intermédiaires restèrent submergées, lorsque, par effet du tremblement de terre et du déluge, ce continent disparut dans les eaux de la mer[9].

[1] Platon ne lui donne pourtant que trois mille stades.

[2] Strabo; lib. II, cap. III.

[3] Plinius; lib. II, cap. 90.

[4] Ælien; lib. III, cap. 18.

[5] « Acon in Atlantico nunc queritur. »

[6] Plin.; lib. II, cap. 90.

[7] « Muri qui exteriorem orbem claudebat, superficiem omnem ære tenui vestierunt; ejus vero qui interiorem, stanno; ejus denique qui circumda- « bat arcem, aurichalco, igneo fulgore corrusco. Regio vero ipsa intra arcem, ita constructa: in medio sacrum et inaccessibile Clitonis Neptunique « templum, aureo ambitu circumdatum. »

[8] On prétend que les îles Canaries, tant célébrées par les premiers poëtes et historiens, sous le nom des îles Fortunées, sont les Champs-Élysées d'Homere. *Odyssée;* chant IV.

[9] Kircherus; *Mundus subterraneus;* lib. II, cap. 12. « Sunt nonnulli qui hanc terræ continentis partem velint ab occasu Americæ connexam; sed « hoc omni fide caret. »

Plusieurs auteurs semblent croire que l'Atlantide de Platon est l'Amérique, ou un promontoire de ce continent qui s'avançait vers le détroit de Gibraltar; et ils supposent que les îles et le continent dont parle Aristote dans plusieurs endroits de ses ouvrages, sont les îles Açores, quoique ces dernières ne renferment ni grands fleuves, ni bêtes féroces. Hornius croit que le grand déluge dont les Américains ont conservé la tradition, fut le même que celui qui ruina l'Atlantide, comme l'affirmèrent les prêtres de l'Égypte[1].

Buffon pense que l'Atlantide unissait jadis l'Europe à l'Amérique. L'histoire de l'île Atlantide, dit-il, rapportée par Diodore et Platon, ne peut s'appliquer qu'à une très grande terre qui s'étendait fort au loin à l'occident de l'Espagne; cette terre Atlantide était très peuplée, gouvernée par des rois puissants qui commandaient à plusieurs milliers de combattants; et cela nous indique assez positivement le voisinage de l'Amérique avec ces terres atlantiques situées entre les deux continents[2].

« Si nous nous prêtons un instant à supposer, dit le même auteur, que l'ancien et le nouveau monde ne faisaient autrefois qu'un seul continent, et que, par un violent tremblement de terre, le terrain de l'ancienne Atlantide de Platon se soit affaissé, la mer aura nécessairement coulé de tous côtés pour former l'océan Atlantique, et par conséquent aura laissé à découvert de vastes continents, qui sont peut-être ceux que nous habitons. Ce changement a donc pu se faire tout-à-coup par l'affaissement de quelque vaste caverne dans l'intérieur du globe, et produire par conséquent un déluge universel; ou bien ce changement ne s'est pas fait tout-à-coup, et il a fallu peut-être beaucoup de temps; mais enfin il s'est fait, et je crois même qu'il s'est fait naturellement[3]. »

Adoptant l'opinion de Buffon, que l'Atlantide unissait jadis l'Europe à l'Amérique, le baron d'Engel croit que cette île était très voisine de l'Europe; que ses rois ont dominé la Lybie et l'Espagne; qu'ils ont pu faire la guerre aux Grecs, et même aux Egyptiens; que, par conséquent, elle était fort peu éloignée des deux continents de l'Europe et de l'Afrique, et fort peu encore des îles et du continent de l'Amérique, jusqu'où ils ont étendu leur domination[4].

M. de Tournefort, dans son Voyage du Levant, s'appuyant sur le témoignage de Diodore de Sicile et autres auteurs, suppose « que le Pont Euxin, ou la mer Noire, était primitivement un lac sans communication avec la mer de Grèce, et qu'ayant reçu, dans le cours de beaucoup d'années, les eaux des plus grands fleuves d'Europe et d'Asie, il fut tellement augmenté qu'il s'ouvrit un passage par le Bosphore, et se jeta avec impétuosité dans la Méditerranée (qui n'était aussi autrefois qu'un lac). Devenu une grande mer, cet amas d'eau rompit avec violence le détroit d'Hercule, et submergea l'infortunée île *Atlantica*, qui se trouvait plus bas, y laissant, comme monument de cette disruption, quelques parties les plus élevées de ses montagnes[5]. »

Don Joseph de Viera y Clavijo, auteur de l'*Histoire des Canaries*, croit que ces îles étaient autrefois une péninsule d'Afrique; que, par l'effet du déluge de Noé, il se forma de cette péninsule la fameuse Atlantide de Platon, qui fut ensuite détruite, excepté les sommets des montagnes les plus élevées, qui sont les îles Canaries; que la renommée de l'Atlantide, ou île de Platon, et de celles Atlantiques (les Fortunées), ainsi que de toute cette partie de la mer océanique, était dérivée du mont Atlante de la Mauritanie[6].

Si un grand tremblement de terre, dit Clavigero[7], faisait disparaître sous les eaux l'isthme de Suez, et qu'il y eût en même temps une grande disette d'historiens, comme cela arriva dans les premiers siècles qui suivirent le déluge, il serait douteux que, trois cents ou quatre cents ans après, on sût que l'Asie et l'Afrique étaient unies en cet endroit.

[1] *De Origin. Gent. Americ.*; lib. II, cap. 6.

[2] *Époques de la Nature.*

[3] *Théorie de la Terre.*

[4] *Essai sur cette question :* Quand et comment l'Amérique a-t-elle été peuplée d'hommes et d'animaux; liv. I, chap. 37. Amsterdam, 1767.

[5] *Voyage du Levant;* lettre XIV. Amsterdam, 1718.

[6] *Noticias de la Historia general de las Islas de Canaria;* quatre tomes. Madrid, 1772. — Selon cet auteur, les sept îles Canaries occupent un espace de quatre-vingt-dix lieues espagnoles, de l'océan Atlantique à la distance de vingt à quatre-vingts lieues de l'Afrique, et de cent quatre-vingt-quinze à deux cent soixante-quinze de Cadix. Jusque vers le quinzième siècle, ces îles étaient connues sous l'ancienne dénomination de *Fortunées*, qui fut alors changé en celui de *Canaries*. Concernant l'étymologie de ce mot, il y a beaucoup de conjectures : quelques auteurs le font dériver des oiseaux chanteurs *canarios;* d'autres de *canna*, à cause des cannes à sucre qu'on supposait y croître; d'autres encore, d'une espèce de canne à quatre faces, nommée *canaria* par les habitants, et qui se trouve en abondance dans ces îles. Dom Calmet était d'avis que quelques Cananéens errants avaient donné leur nom à l'île. Enfin, l'auteur que nous avons cité le tire du cap ou promontoire *Caunaria* (*Chaunaria extrema*), de Bojador, qui n'est éloigné que de trente lieues de l'île de Canarie.

[7] *Storia antica del Messico; Disertacion* I; *Cesene*, 1780—1781.

Cet auteur pense que la partie la plus occidentale de l'Afrique, tout cet espace de terre d'une longueur de plus de quinze cents milles, disparut par de violents tremblements de terre, qui ont laissé des traces dans les îles du Cap Vert, de Fernando de Noroña, de l'Ascension, de Saint-Mathieu et d'autres. Un grand nombre de bancs de sable, ajoute-t-il, ont été découverts par différents navigateurs, et notamment par M. Buache [1], qui a exploré cette mer avec une exactitude et un soin particuliers. Ces îles et ces bancs de sable peuvent avoir été la partie la plus élevée du continent submergé.

Pauw soutient que l'Amérique n'est autre chose que l'Atlantide autrefois submergée, mais laissée de nouveau à découvert par l'Océan [2].

Rudbeck paraît croire que Platon ne parlait que de l'Asie mineure, ou de la Natolie, ou de la Lybie proprement dite, telle que Ptolomée l'a décrite au quatrième livre de sa Géographie. Rudbeck a placé l'Atlantide en Suède, sa patrie, et a cherché à prouver qu'il en était resté quelques vestiges dans les environs d'Upsal [3].

L'abbé Banier fait sortir les Atlantes de Scythie [4].

Le célèbre astronome F. Bailly, adoptant l'opinion de Rudbeck, que le Nord a peuplé l'Europe et l'Asie, croit que l'Ogygie de Plutarque est l'Atlantide de Platon, ou l'île des Hyperboréens, située au nord de l'Europe. Sa position, relativement à l'angle de la terre, est déterminée par l'expression *couchant d'été*, c'est-à-dire le Nord. Les quatre îles dont parle Plutarque sont peut-être l'Islande, le Groenland, le Spitzberg et la nouvelle Zemble, ou quelques îles inconnues plus au nord, et aujourd'hui inaccessibles à cause des glaces. Elles sont éloignées de cinq mille stades, qui valent dix degrés, et on peut dire que telle est à peu près la distance du Spitzberg au continent d'Asie. La baie, qui n'est pas moindre que le Palus Méotides, et dont l'embouchure est vis-à-vis la mer Caspienne, est évidemment le golfe ou l'embouchure de l'Oby. On ne peut mieux désigner les climats du Nord que par l'observation d'un phénomène astronomique qui n'appartient qu'à la Laponie suédoise ou à l'Islande. Selon M. Bailly, les habitants s'étendirent de là au Sud et à l'Est, et donnèrent naissance aux nations les plus civilisées de l'Europe et de l'Asie [5].

Selon Bailly, les Mahométans et les Orientaux modernes disent encore que la terre est environnée d'une haute montagne, derrière laquelle les astres vont se cacher : ils ajoutent qu'au-delà de cette montagne est un autre continent. Toutes ces traditions sont les mêmes que celle de l'île Atlantide : « Je voudrais savoir, dit cet auteur, pourquoi depuis Athènes jusqu'à Pékin, pendant une durée de plus de trente siècles, on trouve l'idée conservée d'une île engloutie dans la mer, d'un continent séparé par des mers, dont les hommes ont passé dans celui-ci. Je n'examine point si cette croyance tient à une vérité historique, mais, en la retrouvant chez tous les peuples et dans tous les temps, je la regarde encore comme un titre de famille [6]. »

Le célèbre géographe Danville est bien loin d'embrasser le système de Bailly : « Pourquoi ne pas voir, dit-il, dans le récit de Platon, un Athénien qui veut illustrer sa patrie, et dans ce qu'il débite sur la police des Athéniens, un philosophe occupé de spéculations plus sublimes que vraisemblables [7].

Le docteur Mac Culloh, auteur américain, dans un ouvrage intéressant, appuie l'opinion de l'identité de l'Atlantide de Platon avec les Antilles et les Hespérides, dont parlent Oviédo et d'autres écrivains, et la probabilité que les petites îles situées entre l'Amérique et l'ancien continent, sont les restes de celles qui existaient autrefois [8].

M. Martin a fait observer que la formation géologique des Indes occidentales fournit une preuve remarquable de l'existence de l'Atlantide de Platon, et particulièrement les îles Bermudes, dont les sommets ne s'élèvent pas à plus de deux cents pieds au-dessus de la mer. Elles forment entre elles de grands bassins; et n'ayant ni montagnes, ni plaines, ni rivières, ni forêts, elles semblent être le reste d'une grande île qui a été submergée par quelque convulsion de la nature [9].

[1] M. Buache présenta, en 1737, à l'Académie royale des sciences de Paris, la carte hydrographique de cette mer, dressée d'après ses observations, et qui fut examinée et approuvée par cette assemblée.

[2] *Recherches philosophiques sur les Américains*, etc.

[3] *Rudbeckius*, trois volumes in-4°; Upsal, 1675, 1689, 1698. Voyez tome II, chap. I : « Atlanticam Insulam neque à Platone conjectam, neque Ame-« ricam, neque Africam, neque Insulas Canarias, neque mari demersam, sed ipsam esse Suconiam. »

[4] *La Mythologie et les Fables expliquées*, etc., tome II, pages 21 et 62.

[5] *Lettres sur l'Atlantide;* vingt-troisième lettre. Paris, 1779.

[6] Bailly, *Lettres sur l'origine des Sciences;* lettre troisième. Paris, 1772. Voyez aussi Herbelot, *Bibliothèque orientale*, page 239.

[7] *Géographie ancienne;* article Lybie.

[8] Voyez *Researches philosophical and antiquarian*, by J. H. Mac Culloh, M. D. Baltimore, 1829.

[9] *History of the British Colonies;* volume II, article Bermudes. London, 1834.

« Il me paraît évident, dit M. Bory de Saint-Vincent [1], que l'île dont parle Diodore de Sicile, est la même que celle de Platon, mais prise à une époque postérieure; c'était un grand débris de la véritable Atlantique, dont les Canaries sont les derniers fragments. N'avons-nous pas remarqué que l'intérieur de l'Afrique n'était que le lit d'un ancien lac desséché, peut-être de ce vaste lac *Trytonide,* que les anciens même ne connaissaient plus, et sur les bords duquel demeuraient les Amazones et les Gorgones, voisines des *Atlantes?* Diodore de Sicile donne le plus grand poids à notre conjecture, quand il dit que le lac *Trytonide* avait entièrement disparu, par la rupture de tous les terrains qui le séparaient de l'Océan. »

Pour bien comprendre Platon, dit Joannes Serranus, son traducteur, il fallait en chercher l'explication dans les livres de Moïse [2].

Baer, s'emparant de cette observation, a fait voir la conformité qui existe entre les Atlantiques et les Hébreux [3].

Pour appuyer leur système, les auteurs qui ont prétendu que l'Atlantide et les îles qui l'avoisinaient étaient jointes au continent, font valoir les révolutions et les changements opérés sur divers points du globe. Nous citerons quelques uns de ces exemples :

Selon Pline, les treize îles de la mer Égéenne, partie de la Méditerranée ou Archipel, s'élevèrent à-la-fois au-dessus de l'eau. Celle de *Hierra* fut lancée, par une éruption volcanique, du fond de la mer; celle de *Therasia* (*Santorin*) [4] se présenta subitement aux navigateurs; une autre île, située entre celle de *San-Miguel* et *Terceira,* fut produite par un tremblement de terre, le 7 décembre 1720.

L'île de *Sabrina* s'est élevée tout-à-coup, près de celle de *San-Miguel,* à une hauteur considérable au-dessus de la mer, et, quelque temps après, a disparu. Il y a peu d'années, l'île *Julia* présenta le même phénomène.

Hérodote était persuadé que la mer couvrait autrefois la Basse-Égypte, jusqu'à Memphis, ainsi que les campagnes d'Ilion, de Theutrane et d'Éphèse, et les plaines qu'arrose le Méandre [5].

Dans ses *Métamorphoses,* le poëte Ovide fait ainsi parler Pythagore : « J'ai vu ce qui était précédemment une terre très ferme, devenue tout d'un coup une mer : j'ai vu, au contraire, des terres sorties du sein de l'Océan, et leur surface couverte de coquillages nés dans le sein des eaux [6].

Nous savons, dit Apuleius, que des continents ont été changés en îles, et que, par la retraite de la mer, des îles ont été jointes à des continents [7].

Selon Varenius, les golfes d'Arabie, de Cambaya et du Bengale, la Méditerranée, les détroits entre la Sicile et l'Italie, entre la Grèce et l'Eubée, de Magellan, etc., se formèrent par le choc répété des eaux [8].

La province du Fleuve jaune, en Chine, a été formée du limon ou de l'alluvion de ce fleuve; de même, la partie la plus basse de la Louisiane, en Amérique, a été formée des terres déposées par le Mississipi.

Une chaîne de montagnes de grès, en Canada, de plus de trois cents milles de longueur, fut changée en plaines par un tremblement de terre.

Selon une tradition des habitants de Ceylan, cette île fut séparée de la côte de Coromandel, ou presqu'île de l'Inde, par une irruption de la mer [9].

Les habitants du Malabar pensent la même chose à l'égard des îles Maldives, qui autrefois faisaient partie du même continent de l'Asie.

[1] *Essai sur les Iles Fortunées,* par M. Bory de Saint-Vincent, membre de l'Académie royale des Sciences. Paris, an XI (1803).

[2] « In argumento Critiæ, ex Mosaicæ historiæ regulâ omnis hæc narratio expendenda est. »

[3] *Essai historique et critique sur les Atlantiques,* dans lequel on se propose de démontrer la conformité qu'il y a entre l'histoire de ce peuple et celle des Hébreux; par Frédérick-Charles Baer, aumônier de la chapelle royale de Suède à Paris, etc. Paris, 1762.

D'autres auteurs, avant Baer, avaient soutenu les mêmes opinions concernant les Atlantiques. « Joannes quidem Euzenius, pastor et præpositus « Suecanus, insulam Atlantidem pro Palæstinâ habuit, gentemque Atlanticam pro Israeliticâ. » Post auctoris mortem, latinè verso, cujus inscriptio hæc est : ATLANTICA ORIENTALIS, sive νῆσος Ατλαντις. Voyez *Fritsch, Demonstratio Historico-Geographica,* 1788.

[4] Seneca ; lib. VI, cap. 21. Strabo ; lib. I.

[5] Hérodote ; lib. II, 5, 13. Dans la partie septentrionale de l'Égypte, les inondations du Nil ont formé, en quelques endroits, un sol de plus de vingt-cinq coudées, de dix-sept pouces quatre lignes de profondeur.

[6] Ovide, *Métam.,* liv. XV. « Vidi ego quod fuerat quondàm solidissima tellus
« Esse fretum : vidi factas ex æquore terras,
« Et procul a pelago conchæ jacuere marinæ. »

[7] « Illas etiam quæ priùs fuerint continentes, hospitibus atque advenis fluctibus insulatas, alias desidiâ maris pedestri accessu pervias factas. » Apul. *de Mundo.*

[8] Varenius ; cap. XVIII.

[9] Selon Thomas Herbert, la terre a perdu dans cet endroit trente ou quarante lieues qui sont occupées par la mer. Au contraire, Tongres, ville des Pays-Bas, a gagné trente lieues de terrain sur la mer.

Les Malayes ont la même croyance à l'égard de Sumatra[1].

Il paraît très probable que la Grande-Bretagne a été autrefois unie à la France, et l'île de Sicile à l'Italie.

L'île de Wight, en Angleterre, a été séparée de la côte voisine de Hamsphire, par une irruption de la mer[2].

L'Asie et l'Amérique furent aussi probablement jointes ensemble. Les îles du détroit étaient, dans l'origine, des montagnes de cette étendue de terre qui fut détruite. Le grand nombre de volcans dans la péninsule de Kamschatka rend cette opinion probable.

Des parties du globe ont été détruites par des tremblements de terre; d'autres par des volcans; les fleuves ont fourni de nouveaux terrains en déposant leur limon. La mer se resserrant dans un endroit et débordant dans un autre, a augmenté ou diminué les terres, séparé des pays originairement unis, et formé des détroits et des golfes nouveaux. Il y a des îles, dit Buffon, qui ne sont précisément que des pointes de montagnes, comme l'île de Sainte-Hélène, l'île de l'Ascension, la plupart des Canaries et des Açores.

M. Buache, de l'Académie des sciences de Paris, a fait connaître une chaîne de terres élevées, qu'il a observée sous l'eau, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au Brésil, et qui lui paraissaient avoir dû unir autrefois le continent d'Afrique à celui d'Amérique.

Pline, dans son *Histoire Naturelle*[3], fait une longue énumération des terres que la mer a abandonnées, de celles qu'elle a couvertes, des îles qui ont paru de nouveau, et de celles qui ont été jointes au continent. Il suppose que la mer Baltique était jointe à la mer Caspienne; que la Méditerranée était autrefois un pays habité; qu'un violent débordement de l'Océan, entre les monts Abyla et Calpe, rompit cette communication et forma cette mer. Cette subversion est affirmée par Diodore, Strabon et autres anciens auteurs. Strabon a très bien remarqué que la mer se trouve en beaucoup de lieux qui étaient autrefois un terrain sec, *et vice versa*[4].

CHAPITRE DEUXIÈME.

AUTEURS DE L'ANTIQUITÉ QU'ON A PRÉTENDU AVOIR FAIT ALLUSION A LA DÉCOUVERTE D'UN NOUVEAU MONDE.

Quelques auteurs ont inféré du passage de l'Odyssée[5], où Ulysse, dans sa colère contre Neptune, parle des *Éthiopiens de l'Ouest*, que l'Amérique était connue d'Homère; mais il est clair que le poëte fait allusion aux Éthiopiens d'Afrique, divisés en deux tribus: celle de l'Est et celle de l'Ouest[6].

Sénèque dit, dans sa tragédie de Médée : « Un jour viendra où l'on découvrira de nouvelles terres au-delà de l'Océan, et alors Thulé ne sera plus regardée comme l'extrémité du monde[7]. »

Virgile prédisant la grandeur future des Césars, fait allusion à un pays au-delà des régions de l'Inde[8].

Ælien, qui écrivait vers l'an 136 de l'ère chrétienne, dit, d'après Théopompe, dans un entretien entre

[1] *History of Sumatra*, page 3; by Marsden.

[2] « Illam Guyth (Wight) nominârunt antiqui Britanni, quod divortium significat, quia ex maris eruptione a continente divulsa sit. « Sherringham *de Ang. gentis origine*; pag. 42; edit. Cant., 1670.»

[3] Lib. II, cap. 89, 90 et 91.

[4] *Géographie*; liv. I, chap. 3. Sur ce sujet on peut lire avec fruit le beau discours sur les *Révolutions de la surface du globe*, par feu le baron Cuvier.

[5] *Odyss.* I, vers. 22 et seq.

Ἀλλ' ὁ μὲν Αἰθιοπας μετεκιαθε τηλοθ έοντας,
Αἰθιοπας τοὶ διχθὰ δεδαίαται, ἔχατοι ανδρῶν,
Οἱ μὲν δυσομένου υπερίονος, οἱ δ' ανἰοντος.

[6] Plin.; lib. V, cap. 1 et 8. — Idem VI, 30 et 31. — Hérod.; lib. III, cap. 114.

[7] *Medea*, act. II, in fine.

. . . . Venient annis
« Sæcula seris, quibus Oceanus
« Vincula rerum laxet, et ingens
« Pateat tellus, Thetysqu'* novos
« Detegat orbes; nec sit terris
« Ultima Thule. »

D'apres ce poëte, la découverte d'un nouveau monde devait se faire par le nord et non par l'ouest.

[8] *Énéide*, VI, vers. 795 et seq.:

. . . . Super et Garamantas et Indos. . . . . .
. . . . Jacet extra sidera tellus, etc.

* *Pro* Tiphysqu'. Gronovius.

Midas de Phrygie et Silenus, que l'Europe, l'Asie et la Libye étaient des îles, et qu'un vaste continent existait au-delà de l'Océan (εξω τουτου τοῦ κόσμου). Les hommes de ce continent, ajoute-t-il, sont plus grands et vivent plus long-temps que nous. Ils ont des lois et des coutumes différentes de celles des autres peuples. On y trouve une telle quantité d'or et d'argent, que ces métaux y sont moins estimés que le fer l'est parmi nous. Il cite même le nom de deux grandes villes Μαχιμου, *Machimus* et Ευσεϐῃ, *Eusebes.* Puis il dit qu'un million d'hommes de ce pays se répandit autrefois sur ce continent jusqu'aux monts Hyperborées; mais que voyant les peuples voisins de ces montagnes trop misérables et superstitieux, ils les méprisèrent et ne voulurent point passer outre [1].

Quelques uns ont supposé, d'après un passage du Troisième Climat de la géographie de Nubien Edrisius, que les Arabes avaient quelque idée des îles des Indes occidentales, ou du continent américain. En parlant de l'océan Atlantique, il est dit que dans cette mer on trouve l'île *Saale,* peuplée par une race d'hommes ressemblant à des femmes, mais ayant une dent saillante de chaque côté de la bouche, des yeux comme des charbons ardents, une haleine aussi épaisse que la fumée du bois brûlé, et parlant un langage inintelligible. Ils combattent les animaux de la mer. Les hommes ne se distinguent que par les organes de la génération; ils n'ont point de barbe et portent des vêtements faits d'écorces d'arbres.

Cette description peut convenir aux Indiens, sous le rapport qu'ils n'ont point de barbe, qu'ils fument du tabac, et qu'ils harponnent le poisson; mais on ne peut leur appliquer les dents sortant comme des défenses, les yeux flamboyants et les habits d'écorces d'arbres; ce qui paraît d'ailleurs offrir un caractère fabuleux.

Lucien, dans une de ses satires, parle d'une navigation de Gibraltar, ou Cadix, aux Indes; mais il est à présumer qu'il est question des Indes proprement dites, et non des Indes occidentales [2].

Saint Clément, Romain et disciple des apôtres, qui mourut la dernière année du premier siècle de l'Église, assure, dans sa célèbre lettre adressée aux Corinthiens, *qu'au-delà de l'Océan il y a d'autres mondes* [3].

Festus Avienus, qui vivait vers l'année 306 de l'ère chrétienne, parle des îles *OEstrymnides,* que plusieurs auteurs ont supposé être quelques unes des îles occidentales; mais il est clair qu'il est question des *Cassiterides* ou de celles de la Grande-Bretagne, d'où les Phéniciens tiraient beaucoup d'étain et de plomb [4].

CHAPITRE TROISIÈME.

CONNAISSANCES GÉOGRAPHIQUES DES ANCIENS.

Les Égyptiens divisaient la terre en quatre parties, savoir : l'Égypte, l'Afrique, l'Asie et l'Europe. Cette division est rapportée dans les meilleurs auteurs de l'antiquité.

Les anciens Grecs, à l'exemple des Égyptiens, partageaient le monde en quatre parties : la Grèce, l'Asie, l'Afrique et l'Europe.

Ensuite, toute la terre connue par les anciens fut divisée en trois parties : l'Europe, l'Asie, et la Libye ou Afrique [5].

Il est clair, dit Hérodote, que les Grecs et les Ioniens ne raisonnent pas bien en disant que toute la terre se divise en trois parties : l'Europe, l'Asie et la Libye; ils devraient y ajouter une quatrième, le Delta d'Égypte, qui n'appartient ni à l'Asie ni à la Libye [6].

Plusieurs des anciens partagèrent le monde en deux parties; savoir : l'Asie, et l'Europe dont l'Afrique faisait

[1] Ælianus, *Variæ Historiæ;* lib. III, cap. 18.

[2] Lucianus, *in Hermotim.*

[3] Origen.; lib. II, cap. 3.

[4] « In quâ insulâ sese exerunt OEstrymnides latè jacentes, et metallo divites stanni atque plumbi, etc. — Tartesiisque in terminos OEstrymnidum « negotiandi mos erat; Carthaginis etiam coloni et vulgus inter Herculis agitans columnas hæc adibant æquora, quæ Himilco Pœnus mensibus vix « quatuor ut ipse semet rem probasse retulit, enavigantem posse transmitti asserit. » Rufus Festus; *Oræ maritimæ,* etc.

[5] Διαιρεῖται δε ἡ, καθ' υμᾶς οικουμενη εις μερη τρία, Ασιαν, Ευρωπην, Λιϐυην. Geminus; cap. 13.

[6] Hérodote; lib. II, cap. 16.

partie [1]. D'autres auteurs joignent l'Afrique à l'Asie [2]. Toute la terre, dit Isocrate, se partage en deux parties : l'Asie et l'Europe [3].

L'ouvrage de Pomponius Mela, intitulé : *De Situ orbis,* publié vers le milieu du premier siècle chrétien, contient une description de la terre, qu'il divise en deux continents, l'un renfermant l'Europe, l'Asie et l'Afrique, et l'autre qu'il supposait être situé au-dessous de l'Afrique [4].

Aristote, dans son *Livre du Monde,* qu'il dédia à Alexandre, donne une description des parties de la terre alors connues; savoir : l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Il ne parle nullement de l'Amérique, quoiqu'il pensât qu'il pouvait exister d'autres terres ou continents sur la grande surface inconnue du globe.

Pline donne, dans son *Histoire naturelle,* une description de toutes les contrées connues de son temps, et il y ajoute le nom des auteurs qu'il a consultés, sans faire la moindre allusion à la découverte d'un nouveau monde, bien qu'il crût, comme Aristote, qu'il y avait dans l'Océan d'autres terres que le continent d'Europe, d'Asie et d'Afrique [5].

Ptolomée publia, vers l'an 150 de notre ère, une description du globe terrestre; et, quoique muni des cartes des anciens [6], et versé dans toutes leurs connaissances géographiques, il ne parle pas d'un autre hémisphère; au contraire il avait placé son premier méridien aux Iles Fortunées, qu'il regardait comme les plus occidentales du monde.

Personne ne sait, dit Hérodote, si l'Europe est environnée de la mer. Après avoir décrit les extrémités de l'Asie et de la Libye, cet auteur avoue que, quant à celles de l'Europe à l'Occident, il n'en connaît rien de certain [7].

L'île de Cerné, probablement l'île de Fer, était, disait-on, la dernière terre habitable [8].

On a reçu comme proverbe le passage de Pindare, où il dit « qu'il est défendu aux sages et aux fous de savoir ce qui existe outre le détroit de Gibraltar [9]. »

Tacite dit qu'au-delà des *Sueones* est une autre mer, dormante et presque immobile, que l'on croit environner et terminer notre globe [10]. Ce même auteur nous apprend que ce fut par les ordres d'Agricola que la flotte romaine s'assura que la Bretagne était une île; qu'elle était la plus grande des îles connues des Romains; qu'elle était baignée au nord par une mer si vaste que l'on ne trouva point de continent au-delà [11].

Strabon rapporte que les navires qui commerçaient dans les ports de la Gaule, ne s'aventurèrent jamais plus avant que l'Islande, les autres endroits plus au nord étant regardés comme inaccessibles, à cause de la rigueur du froid.

Les anciens croyaient que la mer était impraticable pendant l'hiver, c'est-à-dire depuis le 11 octobre jusqu'au 10 mars; de là l'épithète de *mare clausum,* et dans l'été, celle de *apertum* [12].

Pline croyait que les régions vers le nord étaient toujours couvertes de vapeurs épaisses [13].

Anderson remarque que les anciens ne connaissaient aucun pays au-delà du soixante-troisième degré de

[1] Lucan., *Pharsal.;* lib. IX, vers. 411. « Tertia pars rerum, Libye, si credere fama
« Cuncta velis; at, si ventos cælumque sequaris,
« Pars erit Europa. »

[2] Silius Ital.; lib. I, vers. 195. « Æoliis candens austris et lampade Phœbi
« Æstifero Libye torquetur subdita Cancro,
« Aut *ingens Asiæ latus, aut pars tertia terris.* »

[3] Isocrate, *in Panegyricâ.*

[4] « Theopompus *apud Ælianum var.;* lib. III, cap. 18 : « Silenus Midæ dixit Europam et Asiam et Libyam esse insulas quas circumfluit Oceanus. »

[5] Lib. II, cap. 67.

[6] De celles d'Anaximandre, disciple de Thalès, qui avait fait une carte générale de la terre; de celles des anciens, où se trouvaient tracés tous les pays alors connus.

[7] Hérodote; lib. IV, § 45.

[8] « Cerne Phœnicibus erat Cherna, postremum habitationis, id est ultima habitatio. » Boch., *Phaleg.;* c. 37. — Au-delà de Cerné, dit Scylax, la mer n'est plus navigable, étant remplie de joncs et de plantes marines. — « Æthiopum populos alit ultima Cerne, » dit Rufus Festus. — « Li-« byes ubi finit littora Cerne Oceanum... » Priscianus.

[9] Pindare; *ad Timasarch.* Ode IV.

[10] Tacitus, *Descriptio Germaniæ;* vol. I, § 45. « Trans Sueones aliud mare, pigrum ac propè immotum ejus cingi cludique terrarum orbem hinc « fides. »

[11] « Britannia insularum quas romana notitia complectitur septentrionalia ejus nullis contra terris vasto atque asserto mari pulsantur. »

[12] Cicero, *ad Quintum patrem;* lib. II, epist. 5, « Adhuc clausum mare scio fuisse. — Vegetius, *de Re militari;* » lib. IV, cap. 39.

[13] Plinius; lib. IV, cap. 12.

latitude nord; que Ptolomée lui-même n'a donné le nom d'aucune mer ou contrée, passé ce parallèle, et que leurs découvertes ne commencèrent à s'étendre que sous le règne de l'empereur Auguste, durant lequel une flotte romaine pénétra dans la mer Baltique, en longeant les côtes de la Norwège jusqu'au port de Bergen, mentionné par Pline sous le nom de *Bergos*[1].

On félicitait les premiers empereurs chrétiens de ce que leurs pilotes avaient osé naviguer sur l'Océan pendant l'hiver. On attribuait cet événement sans exemple à la protection divine[2].

Les anciens n'avaient aucune connaissance positive des pays situés au-delà de la ligne. Geminus, auteur contemporain de Cicéron, dans ses Éléments d'astronomie[3], dit que lorsqu'on parle des habitants de la terre australe, on n'affirme pas pour cela qu'elle soit habitée; on suppose seulement qu'elle peut l'être, car on n'a jamais rien appris concernant cette zone.

Cicéron fait dire à Scipion: « Considérez la terre entourée de cinq zones, dont deux seulement sont habitées: les hommes de la zone méridionale sont-ils d'une espèce qui n'ait rien de commun avec la nôtre[4]? »

Il paraît certain que Ptolomée et les autres géographes les plus célèbres de l'antiquité n'avaient aucune connaissance des pays méridionaux de l'Afrique, depuis le cap des Courants, l'Éthiopie intérieure et les Montagnes de la lune; ils croyaient que la mer agitée du mont Atlas[5] était une barrière apposée par les dieux, et que ceux qui passaient outre ne revenaient jamais[6].

Les anciens les plus éclairés croyaient que la zone torride n'était pas habitable, à cause de la grande chaleur, et les zones glaciales, à cause du froid excessif qui y règne[7].

Aristote croyait que la zone torride était une terre sèche, déserte et inhabitée, à cause de la chaleur excessive du soleil[8].

Pline disait que les zones tempérées n'avaient aucune communication entre elles, à cause de la chaleur de celle qui les divise. Ce grand naturaliste avait une idée exacte de la sphéricité du globe, et il semble croire, ainsi que Cicéron, Geminus et Macrobe, qu'il y avait un autre continent au-delà de l'Océan, mais tellement séparé par la mer, qu'il était impossible d'y arriver[9].

Les anciens connaissaient environ les deux tiers de l'Europe, le tiers de l'Afrique et le quart de l'Asie.

En Europe, ils connaissaient l'Espagne, les Gaules, l'Italie, l'Allemagne jusqu'à l'Elbe, la Hongrie, quelques parties de la Pologne et de la Lithuanie, la Macédoine, la Grèce ou Turquie d'Europe, et les îles Britanniques.

Ils n'avaient reconnu de l'Afrique que la côte septentrionale, qui comprenait la Numidie, les deux Mauritanies, la Libye, la Cyrénaïque et l'Égypte, en suivant la côte, depuis Maroc jusqu'à la mer Rouge. Polybe affirme qu'on ignorait, de son temps, si l'Afrique s'étendait en continent vers le sud, ou si elle était entourée de la mer[10].

Quant à l'Asie, les anciens connaissaient tous les petits royaumes compris dans l'Asie-Mineure, aujourd'hui la Turquie d'Asie, la Colchide, située entre le pont Euxin et la mer Caspienne, l'Arabie, la Perse et une partie de l'Inde.

Selon Edrisius, géographe de Nubie, il y avait dans chaque île de *Khaledat*, ou île des Canaries, une idole nommée *Cades*, qui étendait les bras en arrière, et, regardant vers Cadix, faisait comprendre qu'il n'y avait plus de terres de l'autre côté de la mer[11].

[1] Anderson; *Origin of Commerce* (*Introduction*). London, 1801.

[2] Jul. Firmicus; *De error. profess. relig.*

[3] Chapitre I.

[4] « Duo sunt habitabiles quorum australis iste in quo qui insistunt. Adversa vobis urgent vestigia, nihil ad vestrum genus. Cicero, *in Somn. Scip.*

[5] Nommé autrefois *Extremæ Chaunariæ*, ou *Chaunar*, et depuis le *cap Nun*.

[6] P. Maffei; *Historiarum Indicorum;* lib. I, part. I. Cadomi, 1614.

[7] Virgilius; *Géorgiques;* lib. I, vers. 233. « Quinque tenent cœlum zonæ, quarum una corusco
« Semper sole rubens et torrida semper ab igne. »

Claudianus; lib. II, *in Ruff.* « Instar anhelantis Libyæ quæ torrida semper
« Solibus, humano nescit manescere cultu. »

[8] *Des Météores;* liv. II, chap. 5.

[9] Plin. *Hist.;* II, 68: « Media vero terrarum qua solis orbita est, exusta flammis et cremata, cominus vapore torritur. »

[10] Polybe; *Hist.*, lib. III, chap. 7.

[11] *Climat;* I, part. 2. — Peña, dans son *Histoire des Canaries*, liv. I, chap. 3, nie l'existence de cette idole. — Herbelot croit qu'on a confondu cette île avec celle de Cadix. *Bib. orient.;* fol. 226. — Les Romains connaissaient les îles situées sur les côtes d'Afrique et diverses parties de l'Inde, et en-

Saint Grégoire de Nazianze assure, et comme une chose indubitable, qu'au-delà de Cadix la mer n'est plus navigable[1].

Jornandus, archevêque de Ravenne, qui vivait vers le sixième siècle, dit, dans l'histoire de sa nation, qu'on ne connaît pas les limites de l'Océan.

B. Virgilius, évêque de Saltzbourg, qui vivait environ vers l'an 645, avait adopté, en s'appuyant de l'autorité de Plutarque, de Diogène Laerce[2], et de Proclus, le système sphérique de la terre démontré par Pythagore. Ayant annoncé en chaire qu'il y avait des antipodes et un nouveau monde, quelques docteurs furent scandalisés de cette proposition, et déférèrent Virgilius à saint Boniface, archevêque de Mayence, qui le fit condamner comme hérétique, par le pape Zacharie dont il était légat. Saint Boniface écrivit même à Utilon, roi de Bohême, afin de l'obliger à lui prêter main-forte pour l'exécution de la sentence, en lui représentant que Virgilius, *asserendo novum mundum, induceret novum Christum.* Ce fait est rapporté par Aventin, dans ses Annales de Bohême[3].

Cependant l'opinion des savants théologiens que nous avons cités, n'a pas été partagée par les principaux Pères de l'Eglise. Saint Augustin était persuadé que les deux zones tempérées étaient sans communication entre elles; que la zone torride n'était point habitée, parceque, s'il y existait des hommes, ils ne pouvaient être des descendants d'Adam. Il est absurde de croire, ajoute-t-il, qu'on ait pu traverser l'immensité de l'Océan[4].

Lactance regarde comme extravagante l'idée des stoïciens que la terre est ronde; qu'il y a des antipodes, c'est-à-dire des hommes au-delà du tropique du cancer[5].

CHAPITRE QUATRIÈME.

VOYAGES DES ANCIENS JUSQU'AUX PREMIERS TEMPS DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

PHÉNICIENS.

Les Phéniciens furent employés, plus de mille ans avant l'ère chrétienne, par Salomon, roi des Israélites, et Hiram, roi des Tyriens, pour conduire leurs flottes d'Airath et d'Asiongaber au fond de la mer Rouge, ou pays d'Édom, afin d'aller jusqu'à Ophir et Tharsis; elles revinrent, par la Méditerranée, au port de Joppé, après trois ans de voyage, chargées des plus riches productions de la terre, d'or, d'argent, de pierres précieuses, d'ivoire, de cèdre, de singes et de paons.

Plusieurs auteurs soutiennent qu'il y avait deux différentes flottes, dont l'une allait dans le pays connu depuis sous le nom d'Amérique, et l'autre aux Indes.

Huet, évêque d'Avranche[6], et autres écrivains, se sont persuadés qu'Ophir était le nom d'une contrée nommée Sophala, située vers le vingt-unième degré de latitude sud, et que Tharsis comprenait toute la côte

tretenaient commerce aver leurs habitants. — Macrobe faisant parler Eustathe au médecin Disarius, dit : « Sed nec monstruosis carnibus abstinetis « inserentes poculis testiculos castorum et venenata corpora viperarum, quibus admiscetis quidquid India nutrit. » Macrob.; lib. VII, cap. 5. Cet auteur mourut vers l'an 415 de l'ère chrétienne.

Virgile dit : *Æneid.;* lib. IV, vers. 480, etc. « Oceani finem juxta solemque cadentem
« Ultimus Æthiopum locus est ubi maximus Atlas. »

[1] Nazian.; epist. 17, *ad Portumianum.* « Oceani intransmeabilis ulteriores fines non solum non describere quis agressus est, verùm etiam nec cui- « quam licuit transmeare.... » « Quia resistente alvâ, ventorum spiramine quiescente, impermeabiles esse sentiuntur. »

[2] Diog. Laert.; lib. III, cap. 24. — *Ibid.;* lib. VIII, cap. 26.

[3] Aventinus. *Annal. Boi.;* lib. III.

[4] « Quod vero et antipodes fabulantur..... nulla ratione credendum est..... nimisque absurdum est, ut dicatur aliquos homines ex hac in illam « partem Oceani immensitate trajecta navigare ac pervenire potuisse, etc. » Aug. *de Civit. Dei;* lib. XVI, cap. 9.

[5] Lact. *Div. Instit.;* lib. III, cap. 24. — *Ibid.;* lib. VII, cap. 23.

[6] *Histoire du commerce et de la navigation des Anciens.* Chap. VIII. *Commerce des Phéniciens et des Hébreux.*

occidentale d'Afrique et d'Espagne, mais particulièrement l'endroit le plus voisin de l'embouchure du Bœtis ou Guadalquivir.

Selon Arius Montanus, Genebrardus, Vatable et autres auteurs, Ophir [1] est l'île Hispaniola. On se rappelle que Christophe Colomb avait adopté cette idée à cause d'immenses cavernes qu'il y rencontra, et d'où il supposait que Salomon avait tiré son or.

Postel et autres ont cru que le pays d'Ophir est le Pérou [2]; et Hornius prétend [3] que les Phéniciens ont fait, en Amérique, trois voyages remarquables; le premier, sous la conduite d'Atlas, fils de Neptune; le second, lorsqu'ayant été chassés par une tempête de la côte d'Afrique jusqu'aux parties les plus éloignées de l'océan Atlantique, ils arrivèrent à une grande île à l'ouest de la Libye; et le troisième, au temps de Salomon, lorsque les Tyrrhéniens, descendants des Phéniciens, allèrent chercher de l'or à Ophir [4].

D'après le système de deux flottes, celle de Salomon et celle de Hiram, la première partant d'Asiongaber, sur la mer Rouge, passa le golfe Arabique, doubla le cap Comorin, et alla à Taproban (Ceylan) ou autre port des Indes; ce voyage était d'un an. L'autre flotte, celle de Tharsis [5], faisant voile de la Méditerranée, longea les côtes de l'Asie et de l'Europe, où elle s'arrêta pour trafiquer, et ensuite, passant le détroit de Gadès, elle continua sa route jusque dans l'Amérique, et revint, après un voyage de trois ans [6], avec de l'or.

On a fait beaucoup de savants commentaires sur ces voyages, qui sont encore bien obscurs. Nous savons seulement d'une manière positive, que les Phéniciens, les plus habiles marins de l'antiquité, naviguaient dans la mer Atlantique jusqu'aux îles Canaries (*Purpurariæ et Fortunatæ*); mais alors ces îles étaient réputées être les dernières terres habitables [7].

VOYAGE D'HANNON.

D'après les ordres du sénat de Carthage, ce navigateur s'embarqua avec une flotte de soixante navires, ayant à bord trente mille personnes pour faire un voyage de découverte et bâtir de nouvelles villes, Λιβυφοινικων. Partant de Gadès (Cadix), ce navigateur fit voile vers le midi, et, après deux jours de voyage, il aborda à la côte pour jeter les fondements de la ville de Thymiaterium (Θυμιατηριον) [8], qui domine sur une grande plaine. Continuant son voyage vers l'ouest, il rencontra un promontoire très boisé, nommé Soloé [9], où il éleva un autel à Neptune; de là il navigua un jour et demi, et relâcha au fond d'une baie [10] pour fonder cinq autres villes [11]. Il remit à la mer, et passant l'embouchure du Lixus [12], où il prit des interprètes, il longea, pendant deux jours, une côte déserte, et, après un troisième jour de navigation, il rencontra un golfe dans lequel était située une petite île de cinq stades de tour, qu'il nomma Cerné [13], et y plaça une colonie. Continuant sa route, il passa l'embouchure d'un grand fleuve nommé Chretes [14]; il arriva à un étang dans lequel étaient

[1] Une montagne de Sumatra porte encore le nom d'*Ophir;* mais, selon M. Marsden, il a été imposé par les Européens modernes. Une autre montagne, près de Malacca, porte aussi le nom d'*Ophir. Marsden's history of Sumatra.* London, 1784.— Selon M. Gosselin, c'est dans la partie septentrionale de l'Yémen, qui existe encore, qu'il faut chercher l'*Ophir* des Hébreux.

[2] On fait dériver ce nom du mot hébreu *Pheroaim.*

[3] *De origine gentium americanarum;* lib. II, cap. 6, 7 et 8. « Triplex Phœnicum in Americam adventus. »

[4] On prétend que *Ophir,* fils de Jectan, avait établi une colonie dans les Indes.

[5] Ce mot indique la Méditerranée, d'où partit cette flotte.

[6] Thévenard observe que cette navigation serait encore de même durée pour des bâtiments indiens actuels, qui ne sauraient pas louvoyer. Cette manœuvre ne fut inventée et exécutée que vers l'année 1520. Voyez *Mémoires relatifs à la marine;* tome I, page 6. Paris, an VIII.

[7] Selon le géographe Scylax Cariondenus, ils naviguaient jusqu'à l'île de Cerné, qui, en langue phénicienne, signifie la même chose que *Chernaa,* c'est-à-dire dernière habitation. Voyez Strabo; lib. I. — Ptolom.; lib. I, cap. 12. — Plin.; lib. II, *De navigatione maris et fluminum.* — Bochart, *De Phœnicum Coloniis;* lib. I, cap. 36. *Phœnices in Oceano occidentali.*

Les Maures possédaient autrefois quelques connaissances des îles Canaries, sous le nom de *al Jazir al Khaledat,* c'est-à-dire Iles Fortunées. Ils avaient une traduction de l'*Almageste* de *Ptolomy,* où il est question de ces îles. Pour défendre les côtes occidentales d'Espagne contre les incursions des Normands, les Maures tenaient dans ces mers des escadres considérables qui croisaient sur les côtes d'Afrique, jusqu'au-delà du mont Atlas. Les brises ou vents de l'est, et le mouvement des eaux, les auraient conduits aux Iles Fortunées, sans le secours de l'aiguille aimantée.

[8] Sur le cap Mollabat, au pied duquel on a bâti ensuite le vieux Tanger. GOSSELIN.

[9] Le cap Spartel, qui forme l'extrémité occidentale du détroit.

[10] Baie de Jérémie. GOSSELIN.

[11] Caricus Murus, Gytte, Acra, Melitta et Arambyn. Selon M. Gosselin, ces cinq villes ou comptoirs ont été fondées dans une étendue de dix lieues de côtes, entre la baie de Jérémie et le fleuve Lixus, où se trouve la ville de Larais ou Larache.

[12] Λιξα de *Ptolomy.* Le fleuve Lucos.

[13] L'île Fédal.

[14] « Muto Χρετης in Χρεμετης quia Chretis vel Chretes amnis planè est ignotus, » dit Bochart, d'après Aristote, *Meteorologicon;* lib. II, cap. 13, et autres auteurs. — Selon Gosselin, le Chretes est le Buragrag ou Rebeta, sur les bords duquel est bâtie Salé ou Sala.

trois îles plus grandes que celle de Cerné, et près duquel se trouvaient des habitants vêtus de peaux de bêtes, qui attaquèrent les Phéniciens à coups de pierres. Il passa ensuite à l'embouchure d'un autre fleuve, fréquenté par beaucoup de crocodiles et d'hippopotames. Retournant à Cerné, il continua sa route au midi, le long de la côte, pendant douze jours; les habitants s'enfuirent à son approche. Il employa deux jours de plus pour doubler un cap [1] formé par de hautes montagnes, et vogua pendant cinq jours autour d'un grand golfe [2]. Continuant sa route, il arriva à un autre, dont le cap à son entrée était nommé la Corne du couchant; il descendit dans une île de ce golfe. Des rivières de feu se jetaient dans l'Océan; la terre était embrasée; des éclairs et des tonnerres épouvantables troublaient la vue. Les naturels du pays, pour éviter les grandes chaleurs de l'été, habitaient des cavernes dont ils sortaient la nuit, avec des torches, pour faire la récolte. Après quatre jours de navigation, Hannon se retira de ces lieux où il avait distingué, de jour, une haute montagne nommée (θέων οχημα) ou Char des Dieux. Il navigua ensuite trois jours, et arriva à un autre cap nommé la Corne du midi, formant l'entrée d'un golfe, du fleuve Bambotum, ou rivière de Nun, où se trouvait une île habitée par des sauvages, nommés par les interprètes Gorilles, et qui avaient le corps couvert de poils. Les mâles, qui étaient plus nombreux que les femelles, s'enfuirent, se défendant à coups de pierres. On s'empara de trois de ces dernières [3], qui mordaient et déchiraient avec fureur ceux qui les tenaient; on les tua et on ôta leur peau, qui furent ensuite suspendues comme un trophée dans le temple de Junon, à Carthage. Hannon, manquant de provisions, fut obligé de revenir à Carthage [4].

VOYAGE D'HIMILCON.

Le sénat de Carthage desirant connaître les côtes extérieures ou occidentales de l'Europe, envoya, pour cet objet, une expédition sous le commandement d'Himilcon, qui, se dirigeant vers le Nord, arriva aux îles Cassiterides [5] ou Œstrymnides, et à la côte d'Irlande, où, dit-on, il introduisit l'agriculture et les arts utiles. A son retour, il fut emporté par un fort vent d'est (απηλιωτη ανεμω) dans des mers couvertes de plantes marines, et où le ciel était obscurci de brumes épaisses. Profitant ensuite des vents de l'ouest, il revint à Gadès après un voyage de quatre mois [6].

VOYAGE DE NÉCHOS.

Hérodote raconte que Néchos, roi d'Égypte, rebuté de l'entreprise qu'il avait tentée, d'unir le Nil au golfe Arabique, fit partir, six cent dix ans avant l'ère chrétienne, une flotte phénicienne de la mer Rouge, avec ordre de faire une reconnaissance de toute la côte d'Afrique. Cette expédition longea la côte orientale et occidentale jusqu'aux Colonnes d'Hercule, qu'elle doubla, et revint la troisième année en Égypte.

Pendant ce voyage, les Phéniciens abordèrent à la côte pour semer du blé, dont ils attendirent la récolte

[1] Le cap Ger.

[2] Le golfe de Sainte-Croix.

[3] Probablement des singes femelles d'orangs-outangs.

[4] Strabo, *Geog.*; lib. I. — Pline; lib. II, cap. 67, et lib. VI, cap. 31. Cet auteur dit: « Hanno Carthaginis potentia florente circumvectus, a Gadi- « bus, ad finem Arabiæ navigationem eam prodidit scripto. » — Pomponius Mela, *De Situ orbis;* lib. III, cap. 10. « Hanno Carthaginensis cum per « Oceani ostium exiisset, magnam partem ejus circumvectus non se mari sed commeatu defecisse, etc. » — Gosselin, *Recherches sur la Géographie des anciens;* tom. I. *Périple d'Hannon.* Cet auteur, après un examen critique de ce périple, est d'avis que Hannon n'a pas dépassé la rivière de Nun, et que par conséquent son voyage n'a été que de deux cent quatorze lieues, de vingt au degré. — Bochart pense que Hannon avait navigué jusqu'à l'embouchure du fleuve Gambia, qui est fréquenté de beaucoup de crocodiles et d'hippopotames. — M. Bougainville prétend qu'il s'était avancé jusqu'au golfe de Guinée. *Académ. des Inscript.;* tom. XXVI. — Gosselin fixe la date de cette expédition vers mille ans avant l'ère chrétienne; Bougainville et Falconet à l'an 570; Mariana à 448, et Dodwell à 340.

[5] Du mot grec Κασσιτερος, étain. On croit que ces îles étaient celles nommées *Sorlingues* ou *Scilly*, dans lesquelles les Cornouailles sont comprises. Les Phéniciens en cachaient si bien la découverte, qu'Hérodote lui-même a mis en doute leur existence. Voyez Hérodote; lib. III, 115.

L'expédition d'Himilcon est citée par Mela; lib. III, cap. 10, et par Pline; lib. II, cap. 67, qui après avoir parlé du voyage de Hannon, dit: « Sicut « ad extera Europæ noscenda missus eodem tempore Himilco. »

[6] Le poëte Festus Avienus donne quelques détails de l'expédition:

« . . . . Plurimum inter gurgites,
« Extare fucum et sæpe virgulti vice
« Retinere puppim. » (vers. 122-124.)

« . . . . Cætero ad stagni vicem
« Pelago silente. » (vers. 170-171.)

« Quæ Himilco Pœnus mensibus vix quatuor,
« Ut ipse semet rem probasse retulit
« Enavigantem posse transmitti asserit. (vers. 117-119.)

avant de se remettre en mer. Ils racontèrent, à leur retour, qu'ils avaient eu le soleil à leur droite [1]; mais cette particularité ne paraissait nullement croyable à Hérodote. Cet auteur ajoute que Néchos est le premier qui ait prouvé que la Lybie est environnée de la mer, excepté du côté où elle confine à l'Asie, ουτωμεν αυτη (Λιбυη) εγνωσθη τοπρωτον [2].

VOYAGE DE SCYLAX DE CARYANDE [3].

On lit encore dans Hérodote que Darius, après avoir découvert la plus grande partie de l'Asie, voulant reconnaître l'embouchure de l'Indus, envoya une expédition à cet effet, sous le commandement de Scylax. Ce capitaine s'embarquant sur ce fleuve, au port de Caspatyre [4], descendit dans une direction orientale [5] jusqu'à la mer. De là, il se dirigea vers l'ouest, et après trente mois de navigation, il arriva au même port où les Phéniciens s'étaient embarqués d'après l'ordre du roi d'Égypte.

VOYAGE DE SATASPES, VERS L'AN 475, AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Les Carthaginois racontent, dit Hérodote, qu'un nommé Sataspes, fils de Téaspis, de la race des Acheménides, ayant été condamné à mort par les ordres de Xerxès [6], pour avoir fait violence à la jeune fille de Zopyre, fils de Mégabyre, ce roi lui pardonna à condition qu'il reconnaîtrait la côte de la Lybie jusqu'au golfe Arabique. Sataspes se rendit en Égypte, où il s'embarqua à bord d'un navire, et passant par les Colonnes d'Hercule, il doubla le promontoire *Soloé* et se dirigea vers le sud. Après avoir navigué plusieurs mois sur une grande mer, dont il ne voyait pas l'étendue, son navire ne pouvait plus avancer [7], et il revint au port de départ. Delà, il se rendit à la cour de Xerxès et lui raconta qu'il avait vu de petits hommes vêtus d'habits de palmiers [8], qui, à l'approche de son navire, s'enfuirent dans les montagnes, quoiqu'il ne leur eût fait aucun tort, dit-il, excepté de leur enlever des vivres (βρωτα). Xerxès ne croyant pas à son récit, mit à exécution sa première sentence, pour n'avoir pas achevé le voyage [9].

GRANDE ILE DÉCOUVERTE PAR LES PHÉNICIENS.

Diodore de Sicile parle de la découverte, par les Phéniciens, d'une grande île de l'Océan Atlantique, par delà les Colonnes d'Hercule. Suivant cet auteur, cette île se trouvait à plusieurs journées de navigation des côtes d'Afrique. La nature s'était plu à la combler de toutes ses richesses; le sol, d'une fertilité inépuisable, était entrecoupé de montagnes et de rivières navigables; partout de riants vallons, des sources d'eau vive et des forêts d'arbres fruitiers de toute espèce; de magnifiques maisons de plaisance s'élevaient au milieu de beaux jardins, où les habitants venaient se retirer pendant l'été. La chasse fournissait les mets les plus variés, et la mer qui environnait l'île abondait en toutes sortes de poissons. L'air y était si doux que les arbres conservaient pendant presque toute l'année leurs fruits et leur parure. Cette île fortunée, restée ignorée par suite de son éloignement, fut connue pour la première fois par les Phéniciens, de tout temps grands navigateurs, et qui fondèrent des colonies en Afrique et dans les pays à l'ouest de l'Europe. En longeant la côte africaine, ils en furent éloignés par les vents fort loin dans l'Océan, et jetés sur l'île dont nous parlons. Ils firent connaître aux autres nations sa beauté et sa fertilité, et les Tyrrhéniens, également habiles marins, voulurent y envoyer une colonie; mais le sénat de Carthage s'y opposa, et décida que cette île serait conservée, comme lieu de refuge, en cas de malheur [10].

Plusieurs auteurs ont cru que cette île était l'Amérique, et le célèbre Huet, évêque d'Avranches, est de

[1] Se trouvant au sud de la Ligne, et naviguant vers l'ouest, le soleil devait être, en effet, à la droite ou vers le nord.

[2] Hérodote; liv. IV, 42. Le règne de Nechos, qui commença six cent seize ans avant l'ère chrétienne, dura seize ans, ce qui établit à-peu-près la date de cette expédition. Il est question de Nechos dans le *Vieux-Testament;* II, *Paral.* 35, et IV, *Reg.* 23.

[3] Selon M. de Sainte-Croix, c'est le même Scylax qui est l'auteur du Periple de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique.

[4] Dans la Pactyice, dont le port Caspatyre est celui de Pehkely, selon M. Marsden.

[5] Le cours de l'Indus étant du nord au sud, ce navigateur ne put le descendre à l'est. Hérodote, qui n'avait pas lu le récit de son voyage, avait adopté l'opinion générale que cette mer était à l'est.

[6] Voyez Hérodote; liv. IV, 44. Xerxès mourut quatre cent soixante-quatre ans avant l'ère chrétienne, après un règne de douze ans.

[7] Le vent de l'est l'empêcha probablement de continuer sa route plus loin que le cap Nun ou celui de Bojador.

[8] Le mot Φοινικηιη signifie Phénicien ou Palmier. (Larcher.)

[9] Hérodote; liv. IV, 43.

[10] Diodore; liv. VI.

ce nombre. « Il faut faire attention, dit-il, à ce que dit Diodore, que ceux qui découvrirent cette île y furent jetés par la tempête, et comme le vent d'Orient règne presque continuellement dans la zone torride, il peut bien arriver que quelques vaisseaux carthaginois, surpris par ce vent, aient été portés malgré eux vers ces îles occidentales, comme je le ferai voir dans ma Démonstration évangélique [1]. »

VOYAGE DE JAMBOLUS.

Diodore raconte que Jambolus, négociant grec, fit un long voyage sur mer, vers l'an onze cent quatre-vingt-trois avant l'ère chrétienne; qu'étant parti de l'Arabie avec un de ses camarades, il fut jeté, après quatre mois de navigation dans l'Océan Méridional, sur une île ronde, de cinq mille stades de circuit [2], et située près de sept autres îles; que les jours y étaient égaux aux nuits; que les habitants étaient d'un naturel très doux, versés dans l'astronomie, et vivaient un siècle et demi. La description suivante d'une certaine plante offre une grande ressemblance avec le maïs, ou bled indien. « Il croît, dit-il, dans ce pays, une grande quantité de roseaux, portant une abondance de fruits ressemblant à de la vesce blanche: on les fait tremper dans l'eau jusqu'à ce qu'ils deviennent de la grosseur d'un œuf de pigeon; après quoi, ils sont pétris et cuits de manière à faire un pain d'une saveur délicieuse. »

Jambolus et son compagnon, étant obligés de quitter l'île, se remirent en mer sept ans après; et, ayant encore navigué quatre mois, ils échouèrent sur la côte basse de l'Inde, où le compagnon de Jambolus périt; mais, lui, s'étant sauvé, arriva à un village nommé *Polibothre* [3], dont le roi lui donna une escorte qui le conduisit, au travers de la Perse, jusque dans la Grèce, sa patrie [4].

ILES DÉCRITES PAR PLUTARQUE.

On trouve dans l'opuscule intitulé *Symposiacon*, de Plutarque [5], le passage suivant sur deux îles situées dans l'Océan Atlantique : « L'île d'Ogygie, dont parle Homère, est éloignée de l'Angleterre ou de la Bretagne, vers le couchant d'été, de cinq journées de navigation. Près de cette île, il en existe trois autres, dans l'une desquelles les habitants prétendent que Saturne est retenu prisonnier par Jupiter. Le Maître des Dieux y a placé, pour garder son père et pour veiller sur ces îles, ainsi que sur la mer adjacente que l'on nomme *Saturnienne*, le géant *Ogygie* ou *Briarée*. La Terre-Ferme, dont la grande mer semble de toutes parts environnée, est distante de ces îles et de celle d'Ogygie d'environ cinq mille stades [6]. Une multitude de rivières descendent de la Terre-Ferme et y versent leurs eaux. Les parties maritimes du continent qui avoisinent une baie aussi grande que le *Palus Mœotides*, et dont l'embouchure est précisément vis-à-vis la mer Caspienne, sont habitées. Les peuples de es îles se regardent comme habitans de la Terre-Ferme [7], et nous autres comme des insulaires, parceque notre terre est de toutes parties baignée par la mer. Dans ce pays, les principaux honneurs sont déférés à Hercule, et, après lui, à Saturne. Lorsque la planète de ce nom se montre au signe du Taureau, ce qui arrive tous les trente ans, on se prépare à un sacrifice solennel et à un voyage de long cours. Ceux qui doivent partir sont désignés par le sort. Ils visitent premièrement des îles habitées par des peuples grecs, et où le soleil, pendant un mois d'été, est à peine une heure par jour sous l'horizon; et cette courte nuit est encore éclairée par un crépuscule. »

Des auteurs ont supposé que les deux îles de l'Océan Atlantique, séparées l'une de l'autre par un petit détroit, dont parle Plutarque, sont celles de Cuba et d'Hispaniola; mais ils n'ont pas réfléchi que la distance donnée jusqu'à Ogygie n'est que de cinq mille stades.

D'autres ont pensé qu'Ogygie pouvait être l'Irlande [8]; que les trois autres îles étaient l'Islande, le Fries-

[1] *Histoire du Commerce;* chap. XV.

[2] Quelques auteurs croient que c'était l'île de Sumatra.

[3] Πολιβοθρα, ou ville dans un fond.

[4] Diodore de Sicile; liv. II, chap. 3. Cet auteur finit son récit du voyage de Jambolus, en avertissant le lecteur qu'il apprendra bien des particularités de l'Inde qu'il ne trouverait pas ailleurs; mais il y en a qui sont incroyables. « Les hommes sont tous de la même taille, et ont plus de six pieds de haut; leurs os sont flexibles comme les parties nerveuses; leur langue est fendue dans sa longueur, ce qui leur donne la faculté d'articuler tous les mots dans toutes les langues, et d'imiter le cri et le chant de tous les animaux et de tous les oiseaux, et même d'entretenir deux personnes à-la-fois. »

[5] Plutarque mourut l'an 119 de l'ère chrétienne.

[6] Un peu plus de cent cinquante lieues espagnoles.

[7] Ce qui suppose des îles d'une vaste étendue.

[8] Garcia; *Origen de los Indios;* lib. I, cap. 3 et 4.

land et le Groenland, et la terre ferme de Labrador située sur la côte nord-est de l'Amérique. D'autres, enfin, croient voir, dans les îles décrites par Plutarque, les Fortunées ou les Canaries; mais cette opinion ne peut être conciliée avec la distance d'Ogygie, qui correspond davantage avec celle des îles San-Miguel et Santa-Maria des Açores[1].

« Sertorius, pour éviter les armes de Sylla[2], passa avec sa flotte le détroit de Gades, et arriva à l'embouchure du Bœtis ou *Guadi-Alkibir*, en Espagne. Il y rencontra des navires nouvellement arrivés de deux îles de l'Atlantique, qui ne sont séparées que par un étroit canal, et qui ne sont éloignées de l'Afrique que de dix mille stades[3]; elles s'appellent les *îles Fortunées*. Il y pleut rarement et toujours en petite quantité; mais il y règne constamment une brise rafraîchissante, portant avec elle une douce rosée qui fertilise le sol et le rend très facile à cultiver. Il produit de lui-même des plantes et des fruits très délicats, et en assez grande quantité pour nourrir les habitants, qui peuvent jouir de tout dans cet heureux climat, sans peine ni travail. Les saisons y sont tempérées, et les altérations si peu sensibles que le temps est généralement serein et agréable. Les vents violents du nord et de l'est qui soufflent vers ces îles, des côtes de l'Europe et de l'Afrique, sont modérés et amortis à cause de la distance; les brises fraîches de l'ouest et du sud amènent quelquefois une pluie fine, mais le plus souvent elles ne produisent qu'un air humide, ou une rosée bienfaisante. On croit même, parmi ces peuples barbares, que ces îles sont le séjour des Bienheureux, ou l'Élysée tant célébré par Homère[4]. »

D'après la direction des vents du nord et de l'est, il paraîtrait que les îles dont on vient de parler étaient situées au sud-ouest des Colonnes d'Hercule ou du détroit de Gibraltar; par conséquent elles ne pouvaient dépendre des Indes Occidentales, ni être les Açores, ni les Canaries; car, de l'une de ces dernières, on peut apercevoir trois ou quatre autres îles. D'ailleurs, les arbres ne croissent pas aux Canaries, à cause de la violence des vents du nord-est; on y voit seulement des figuiers et des arbrisseaux. Les sources d'eau y manquent aussi, et les habitants sont obligés de boire de l'eau des citernes. Il est donc probable que les îles décrites par Plutarque sont celles de Madère et de Porto-Santo[5].

VOYAGE D'EUTHYMENES.

Suivant le témoignage de Plutarque[6], de Senèque[7], Euthymènes, natif de Marseille (colonie phocéenne), exécuta, cent quarante-quatre ans avant l'ère chrétienne, un voyage de long cours sur la grande mer Océanique, et raconta beaucoup de particularités qu'on traita de fables, parce qu'on n'avait rien remarqué de semblable dans la Méditerranée, la seule mer alors bien connue. Le pilote disait qu'il avait trouvé de l'eau douce dans l'Océan[8]; que cette mer avait une communication avec le Nil, et qu'à leur jonction il y avait des crocodiles et des chevaux marins (hippopotames). On croit qu'il chercha à découvrir l'Afrique par la mer Océanique et la côte d'Éthiopie; qu'il passa la ligne jusqu'à dix ou douze degrés, vers les embouchures des fleuves du royaume de Congo et d'Angola, le Zaire, la Loanda et la Coanza, vers le neuvième degré de latitude sud, où il existe des crocodiles, des hippopotames et de l'eau douce, dans des endroits où il a pu se croire en pleine mer[9].

AUTRE ILE DÉCOUVERTE PAR LES CARTHAGINOIS.

Aristote raconte que des Carthaginois, naviguant par delà les Colonnes d'Hercule (Gibraltar ou Cadix), dans l'Océan atlantique, leur navire prit le large et fut porté par un fort vent d'est vers une île éloignée de toute terre ferme, et dont le sol était fertile, couvert d'arbres de toute espèce et arrosé par de grandes rivières navigables; que quelques hommes de l'équipage y restèrent; mais qu'ils furent bientôt mis à mort, ainsi

[1] Garcia; *Origen de los Indios*; lib. I. cap. 3 et 4.

[2] Quatre-vingt-deux ans avant l'ère chrétienne.

[3] Deux cent quatre-vingt-six lieues.

[4] Plutarch., *in Sertorio*; tom. II. — Sertorius mourut avant de pouvoir exécuter son projet de se retirer dans ces îles.

[5] *Introduction to the History of the Canary Islands by* George Glas. London, 1764.—M. Gosselin fait observer que la description de ces îles appartient incontestablement à celles de Fortaventure et Lancerote; mais qu'il faut lire dans Plutarque, l'Ibérie et non la Libye. Voyez *Recherches sur la géographie des Anciens*, etc., page 147.

[6] *Opinion des Philosophes*; liv. IV, chap. 42.

[7] *Quæst. Nat.*

[8] Selon Dampière, et autres voyageurs, les eaux douces du Zaire, lors de ses débordements, sont poussées jusqu'à quinze lieues de son embouchure.

[9] On prétend que les voyages par Euthymènes, et autres navigateurs de Marseille, ont été décrits dans deux livres composés sur la navigation, par Castor ou Philo Romé, de Marseille, qui vivait du temps de Jules César.

que ceux qui retournèrent à Carthage, afin que cette découverte ne fût pas connue, le gouvernement craignant que la possession de cette île ne parvînt à troubler la tranquillité de la mère-patrie [1].

Le même auteur raconte que certains Phéniciens ayant voyagé, pendant quatre jours, vers l'ouest, favorisés du vent *apeliotes* ou de sud-est, rencontrèrent une terre inculte, baignée par une mer orageuse, qui en la couvrant et se retirant, laissait à sec une quantité de thons, et que ces poissons étaient beaucoup plus grands que ceux de la mer d'Espagne.

VOYAGE DE PYTHÉAS, UN PEU AVANT LE TEMPS D'ALEXANDRE.

Ce géographe de Marseille, ville alors phocéenne, fort versé dans l'astronomie, voulant connaître l'Europe à fond, visita, deux cent quatorze ans avant l'ère chrétienne, le Pont-Euxin, côtoya la France, l'Espagne et une partie de la Grande-Bretagne; ensuite il se dirigea droit au Nord, et après six jours de navigation, il arriva à l'île de Thulé (l'Islande), qu'il fit connaître le premier aux Grecs et aux Romains, en leur annonçant que la mer voisine de cette île n'était qu'un amas de glaces et de frimats, et qu'il y avait vu le soleil achever son cours au-dessus de l'horizon visuel [2].

VOYAGE D'EUDOXE DE CYZIQUE, ENVIRON 144 ANS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Pline, sur l'autorité de Cornelius Nepos, et Strabon, sur celle de l'astronome Possidonius, racontent qu'un certain Eudoxus, de Cyzique, fuyant la persécution de Ptolémée Lathyrus, roi d'Egypte, s'embarqua dans le Golfe Arabique, et naviguant dans l'océan Atlantique, fit le tour de l'Afrique et revint par les Gades [3].

INDIENS JETÉS SUR LES COTES DE LA GERMANIE.

Pomponius Mela, qui vivait sous l'empereur Claude, vers l'an 93 de l'ère chrétienne, rapporte que Quintus Metellus Celer, proconsul en Gaule, avait reçu, comme présent du roi des Suèves ou Saxons, certains Indiens qui avaient été jetés par une tempête sur les côtes de la Germanie [4].

DÉCOUVERTE DES CARAÏBES PAR EUPHEMAS.

Pausanias, qui écrivit vers l'an 154 de notre ère, dit qu'après avoir cherché inutilement des renseignements sur l'existence des satyres, un Carien de nation, nommé Euphemas, lui raconta qu'en allant en Italie, il avait été poussé par une tempête à l'extrémité de l'Océan, où il avait découvert des îles nommeés *Satyrides*, habitées par des sauvages dont la peau était d'une couleur rougeâtre, et qui portaient des queues aussi longues que celles des chevaux; qu'en approchant de la côte, l'équipage en fut attaqué, et ne put s'en débarrasser qu'en leur abandonnant une femme qui en fesait partie [5].

[1] Aristote; *de Mund.;* cap. III; et dans son livre: Πρὶε θαυμασιων ακουσματων (*De mirabilibus auditis*).—Ce voyage eut lieu vers la quatre-vingt-dix-neuvième olympiade : car selon Denys d'Halicarnasse, Aristote naquit l'an du monde 3670, trois cent quatre-vingt-quatre ans avant Jésus-Christ, et vécut soixante-trois ans.

Quelques auteurs ont supposé que ce navire carthaginois fut poussé jusqu'à Hispaniola ou Cuba; mais ce fait est d'autant plus douteux, qu'on regarde comme apocryphe le livre des Merveilles qui contient ce récit, et que d'ailleurs ce philosophe a fini par adopter l'opinion que la zone torride est inhabitable, à cause de l'extrême chaleur. Bochart parlant de cette île, dit (*Géograph.* Pars II, cap. 1 et 35.) « vel nusquam est hæc insula, vel una « est ex Insulis novi orbis, aut pars aliqua Brasiliæ, quam littoribus nondùm satis peragratis Phœnices acceperunt pro insula. »

[2] C'était le jour du solstice d'été, qui n'a point de nuit en Islande. Strabon, liv. II, ainsi que Polybe, contredit Pythéas, au sujet des glaces, et de qu'il disait du cours du soleil, qui après avoir touché l'horizon, recommence à s'élever aussitôt. Mais, en racontant ce phénoméne, dit Bailly (*Histoire de l'Astronomie*), il a prouvé qu'il y a pénétré.

Possidonius, astronome d'Alexandrie, a fait mention de trois ou quatre voyages de ce même Pythéas, dans l'océan Atlantique, sous le régne de Ptolémée Evergetes, et de ses successeurs; mais Strabon les a traités comme fabuleux.

[3] On raconte qu'Eudoxe revenant de l'Inde par la mer Rouge, avait été jeté par les vents sur la côte d'Éthiopie. Il y rencontra la proue d'un navire naufragé, qui avait la figure d'une tête de cheval. Les négocians de Cadix reconnurent que c'était une barque de pêcheur qui avait appartenu à quelques Phéniciens, ce qui lui avait donné l'idée de pouvoir faire le tour de l'Afrique.

Voyez Pline; liv. II, chap. 67. « Arabico sinu egressum Gades usque pervectum. » — Strabon; liv. II, chap. 3. « Pomponius Mela, *De situ orbis;* liv. III, chap. 9 et 10.

M. Gosselin, après un examen critique des itinéraires et des traditions des anciens, est d'avis « qu'il n'existe aucune preuve que le tour de l'Afrique ait été exécuté ni par les Phéniciens ni par les Grecs. »

[4] Pomponius Mela; lib. III, cap. 5. « C'étaient probablement des naturels de l'Inde orientale. » — Vadianus, qui a écrit des commentaires sur cet historien, ajoute que ce fait prouve l'existence d'une grande mer navigable. On a supposé, depuis, que ces Indiens venaient de l'Amérique, et qu'ils avaient été chassés par une tempête de la côte de Labrador ou de Terre-Neuve.

[5] Παυσανιου Αττικα. Le père Lafiteau pense que la description de ces Insulaires convient parfaitement aux Caraïbes, qui étaient maitres des An-

VOYAGE DE JUBA, ROI DE LA MAURITANIE.

Lorsque Juba était prisonnier de César, il avait étudié la cosmographie et l'histoire naturelle, et ayant entendu parler des merveilles des Iles Fortunées, voisines de son royaume, il y envoya une expédition, vers l'an 776 de Rome, qui lui fit connaître ces îles sous tous les rapports. Le récit de cette expédition, qu'il avait dédié à Auguste, fut perdu, excepté quelques fragments qui ont été conservés par Pline le naturaliste [1].

Selon les Annales de Gênes, par le père Augustin Justiniani, les Génois équipèrent dans ce port, l'année 1291, deux galères dont le commandement fut confié à Théodosio Doria et Hugolino de Vivaldo, qui furent accompagnés dans leur voyage par deux religieux de Saint-François.

Cet auteur ne parle pas du résultat de cette expédition; mais Francisco Petrarca assure, d'après la tradition de ses aïeux, que ces navires allèrent aux Canaries; et Papirus Masson fait connaître, dans ses *Annales,* que les Génois avaient découvert les premiers ces îles [2].

ILE ANTILLA, OU DES SEPT CITÉS.

On a beaucoup parlé d'une île de ce nom, qui figure sur la carte de Martin Behaim, de 1492, et qui fut publiée par De Murr en 1778. Elle y est placée un peu au nord du tropique du cancer, non loin des Açores. On prétend que dans l'année 711, lorsque l'Espagne fut envahie par les Maures d'Afrique, la dite île Antilla fut habitée par un archevêque de Porto en Portugal, et six autres évêques, avec un nombre considérable de chrétiens, hommes et femmes, qui y avaient passé avec leurs bestiaux et leurs biens.

ILE DE SAINT-BRANDAN.

Sur la même carte, au nord de l'Équateur et à l'ouest des îles de Cabo-Verde, se trouve l'île de Saint-Brandan, ainsi nommée d'après un moine irlandais qui y prêcha, dit-on, vers le milieu du sixième siècle, et qui y était resté pendant sept années.

En 1494 on imprima, à Bâle, l'*Histoire du Voyage de saint Brandan* (avec planches), traduit d'un poëme allemand, par Jacob Locher, sous le titre suivant : « Narratio profectionis nunquam satis laudatæ navis à « s. Brandano, vernaculo rithmo nuper fabricata, etc., per Jacobum Locher, Philomusum, Suevum in « latinum traducta. Edita Basileæ cum figuris, anno 1494, à Sebastiano Brau seu Titio Argentinensi. »

M. Gautier, dans ses *Observations sur l'Histoire naturelle, la Physique et la Peinture,* a ajouté une carte géographique des parages exposés aux tremblements de terre sur la côte occidentale d'Afrique, où il a tracé l'île de Saint-Brandan sous la latitude de vingt-neuf degrés, et à cinq degrés plus à l'ouest que celle d'Hierra.

Le Père Garcia donne beaucoup de détails sur la navigation de saint Machutes ou Maclovius, Anglais, évêque de Aleta et disciple de saint Brandan, qui fleurit vers l'an 560 de l'ère chrétienne [3].

Les habitants des Canaries s'imaginaient voir, de temps à autre, une grande île située vers l'ouest, et qui se trouvait entrecoupée de montagnes élevées et de vallées profondes. Ils étaient tellement persuadés de son existence, qu'ils s'adressèrent au roi de Portugal pour avoir la permission de la reconnaître et en prendre possession ; plusieurs expéditions eurent lieu à cet effet sans pouvoir la découvrir [4].

Lucio Marineo, natif de Sicile et historiographe des rois catholiques, parle d'une région qu'on supposait être unie au continent, où l'évêque Juan Quevedo, de l'ordre de Saint-François, résidait. Une médaille, portant le nom et l'effigie de César Auguste, y fut trouvée par un individu qui travaillait aux mines d'or, ce qui fit croire que l'Amérique avait été connue des Romains. Cet historiographe avoue que lui seul a rapporté cette circonstance, et il n'indique pas où l'on a trouvé cette médaille [5].

tilles. Le teint de ces peuples est en effet rougeâtre, dit-il, et ils portaient des queues postiches lorsqu'ils allaient en guerre. *Mœurs des sauvages américains;* tome I, pages 31 et 32. Paris, 1724.

[1] Pline; liv. VI, 32. — Juba mourut quarante-deux ans avant Jésus-Christ.

[2] Par une bulle du pape Clément VI, du 15 novembre 1344, le royaume des Canaries fut donné à don Louis de la Cerda, infant d'Espagne.

[3] *Origen de los Indios;* (lib. I, cap. 3, § 9.) *De la Navegacion que cuentan de S. Machutes, ò Maclovio,* etc.

[4] C'était probablement une île volcanique qui disparut ensuite comme celle de Julia, de la Méditerranée.

[5] *De Rebus Hispaniæ memorabilibus,* etc., cité par Caldera, page 34. « In unâ itaque regione quæ continentis esse dicitur, cujus erat episcopus

CHAPITRE CINQUIÈME.

DE LA BOUSSOLE.

Plusieurs auteurs prétendent que la *Boussole, ou aiguille aimantée,* était connue des anciens; mais on voit clairement, par les citations suivantes[1] d'auteurs dignes de foi, qu'ils n'avaient aucune connaissance de cet instrument, et que dans leurs navigations maritimes ils se guidaient le jour par le soleil, et la nuit par la lune et les étoiles, principalement par les constellations suivantes : le *Canope,* l'*Hélice,* ou grande ourse, et la *Cynosure,* ou petite ourse.

Les Grecs n'avaient évidemment aucune notion de l'aiguille aimantée. Le patron ou pilote, Κυβερνήτης, qui tenait le gouvernail, était supposé connaître parfaitement le maniement de la barre et des voiles, le cours des vents et des corps célestes, ainsi que les rochers, les bas-fonds et les rades. Acates[2] nous apprend qu'avec ces éléments de l'art de la navigation, il passait pour un habile pilote. L'usage de ce peuple était de naviguer pendant le jour en se dirigeant sur la marche du soleil, et à l'approche de la nuit, de se retirer dans quelque ancrage sûr[3]; quelquefois cependant le navire continuait le voyage en gouvernant sur la grande-ourse[4].

Pline, en parlant des auteurs de différentes inventions, attribue aux Phéniciens l'art de naviguer par l'observation des astres[5].

Le même auteur raconte que les insulaires de la Taprobane (Ceylan), qui ne voient pas le nord, se servent, pour naviguer, de certains petits oiseaux qu'ils laissent aller souvent et qui volent par instinct naturel vers les terres[6].

Les anciens connaissaient pourtant la propriété de l'aimant, ou fer magnétique. Il fut connu par les Grecs sous le nom de ἡρακλειος λιθος, d'après le nom de la ville de Heraclea où se trouvait cette pierre, et sous celui de *Magnetis,* ou *Magnesia* (μαγνῆτις λιθος), pays de Grecia Magnesia qui abondait en aimants[7].

« Joannes Quevetus, ordinis Minorum, ab hominibus qui auri quærendi gratia terras effodiebant numisma repertum est nomine Cæsaris Augusti et « imagine signatum. » « Quæ res mirum nostri temporis navigantibus qui se priusquam alios illuc navigasse jactabant gloriam eripuit, quandoqui- « dem numismatis hujus argumento jam constat ad Indos olim pervenisse Romanos. »

[1] Sidonius. « Ad hæc optimi circa astronomiam et arithmeticam philosophi, ab arte calculatoriâ et nocturnâ navigatione initio facto. »

Silius Italicus; lib. III : « Sidoniis Cynosura regit fidissima nautis. »

Virgilius; lib. V :
« . . . . Clavumque affixus et hærens
« Nusquam amittebat, oculosque sub astra tenebat. »

Virgil., *Æn.;* lib. III, vers. 200, etc. :
« Excutimur cursu, et cæcis erramus in undis.
« Ipse diem noctemque negat discernere cœlo,
« Nec meminisse viæ media Palinurus in undâ.
« Tres adeo incertos cæcâ caligine soles
« Erramus pelago, totidem sine sidere noctes. »

[2] Ovid. *Metam.;* lib. III, in fab. Bacchi :
« Mox ego, ne scopulis hærerem semper in iisdem,
« Addidici regimen, dextra moderante carinam
« Flectere; et *Oleniæ* sidus pluviale capellæ
« *Taygetemque, Hyadasque* oculis, *arctumque* notavi,
« Ventorumque domos et portus puppibus aptos. »

[3] Virgil.; *Æneid.;* lib. III, vers. 508, etc. :
« Sol ruit interea, et montes umbrantur opaci.
« Sternimur optatæ gremio telluris, ad undam,
« Sortiti remos, passimque in littore sicco
« Corpora curamus : fessos sopor irrigat artus. »

[4] Aratus :
« . . . . Ελίκη γε μὲν ἄνδρες Αχαιοι
« Ειν' αλι κτεκμαιρονται ινα χρη νῆας αγινειν. »

[5] Plin.; lib. VII : « Quæritis et cœlo Phœnicum inventa sereno, quæ sit stella homini commoda, quæque mala. »

[6] Voyez l'article *Norwégiens*, où Flokius employa le même moyen pour connaître la terre.

[7] Lucretius; lib. VI :
« Quem magneta vocant patrio de nomine Graii
« Magnetum quia sit patriis de finibus ortus. »

Silius Italicus; lib. III, vers. 265 :
« Venêre Æthiopes, gens haud incognita Nilo,
« Qui magneta secant : solis honor ille metalli
« Intactum chalybem vicino ducere saxo. »

Claudien; epigram. XIV, *de Magnete :* « Lapis est cognomine magnes, etc. »

Plin.; lib. XXXVI, cap. 16, et lib. XXXVII, cap. 3.

Les anciens auteurs parlent avec admiration de la vertu attractive de l'aimant, sans faire la moindre allusion à sa force directive vers le pôle[1].

On a cherché à trouver la signification de *boussole* dans le mot de *versoria*, qu'on trouve dans Plaute[2]; mais il est évident que par ce mot le poëte entend le cordage qui fait manœuvrer la voile, et non la boussole.

Malgré ces témoignages, Fuller[3] prétend que la boussole fut connue de Salomon, qui la communiqua aux Phéniciens et aux Tyriens, sous le nom de ηγεμονικην, *dux viæ;* mais si ces peuples commerçants avaient fait usage de cet instrument, ils n'auraient pu en dérober la connaissance aux Grecs et aux Romains quand ceux-ci devinrent leurs maîtres[4].

Néanmoins Albertus Maximus dit : « Adhuc autem Aristoteles, in lib. *de Lapidibus*, dicit : Angulus magnetis « cujusdam est, cujus virtus apprehendendi ferrum est ad zoron, hoc est septentrionalem; *et hoc utuntur « nautæ*. Angulus vero alius magnetis illi oppositus trahit ad aphron, id est polum meridionalem; et si « approximes ferrum versus angulum zoron, convertit se ferrum ad zoron; et si ad oppositum angulum « approximes, convertit se directè ad aphron[5]. »

M. Bailly, dans son *Histoire de l'Astronomie ancienne*, dit que Hoang-ti, empereur de la Chine, qui régnait deux mille six cent quatre-vingt-dix-sept ans avant l'ère chrétienne, avait inventé plusieurs instruments pour observer les astres, et dont l'un servait à connaître les quatre points cardinaux. Cet instrument ne peut être que la boussole; et elle a, par conséquent, chez les Chinois, plus de quatre mille quatre cents ans d'antiquité. Cet astronome ajoute qu'on retrouve encore des traces de la boussole, mille quatre cents ans après, sous le règne de Chingu. Ce prince reçut des ambassadeurs de la Cochinchine, et lorsqu'ils prirent congé, il leur fit présent d'une machine très ingénieusement composée, qui, par un mouvement continuel, se tournait toujours vers le midi. Elle s'appelait *chinan*, nom que les Chinois donnent encore à la boussole[6]. Cette connaissance de l'aiguille aimantée, enfouie en Perse ou en Arabie, serait donc encore au nombre de celles dont les anciens auraient hérité sans en connaître presque l'usage[7].

D'après l'extrait des *Annales de la Chine*, par MM. Le Roux et de Guignes, cette invention eut lieu mille cent quinze ans avant l'ère chrétienne.

M. Barrow, attaché à l'ambassade anglaise, en Chine, en 1792 et 1794, rapporte que selon les annales de la Chine les plus authentiques, un ambassadeur de la Cochinchine, qui s'était égaré en se rendant par mer auprès de l'empereur Chungko, reçut de ce prince un *ting nan tchin*, ou une aiguille qui montre le midi. Le Chinois considère le pôle sud comme ayant seul le pouvoir attractif.

M. Klaproth, dans une savante dissertation[8] sur la boussole, dit « qu'il est extrêmement probable que les Arabes ont connu l'aiguille aimantée avant les Francs, et que ceux-ci ne l'ont reçue que par leur entremise; que l'usage de l'aimant dans la navigation, à cause de sa polarité, se trouve mentionné pour la première fois, vers l'an 1242, dans l'ouvrage de Bailak, natif du Kibdjah, qui rédigea, en 681 de l'Hégire (1282 de Jésus-Christ), son traité intitulé : *Trésor des marchands, pour la Connaissance des Pierres,* manuscrit arabe de la Bibliothèque du roi. » Selon M. Klaproth, la boussole était usitée en Chine au moins quatre-vingts ans avant la composition de la Satire de Guyot de Provins. La force attractive et la polarité de l'aimant ont été connues aux Chinois dès la plus haute antiquité. Mais la première mention de la propriété qu'il possède, de communiquer le fluide magnétique au fer, se trouve dans le dictionnaire *Choue wen*, de *Hin Tchin*, qui le termina

[1] Platon; *in Timæo*. — Gassendi, opera; II, pag. 108. — Galen; *De Nat. Facult.*; lib. I, cap. 14.

[2] *In Mercatore;* act. V, scen. 2, vers. 34 : « Huc secundus ventus nunc est, cape modo versoriam. »
Ibid. Act. IV, scen. 4, vers. 19 : « Cape versoriam, recipe te ad herum. »

[3] *Miscell.;* lib. IV, cap. 19.

[4] Voyez Bochart, *Geographia sacra; Chanaan;* lib. I, cap. 38. « An Phœnices navigaverint in novum orbem et habuerint usum magnetis. »

[5] Albert. Max. *de Metallis;* lib. I, tract. 3, cap. 6. Cet auteur mourut en 1280.

[6] Bailly cite le *Recueil d'observations* du P. Souciet, tom. III, page 44, et le P. Martini, *Hist. Sinic.*; lib. IV, page 106, qui dit : « Auditus benignè « legatus adornansque jam reditum, donatus est a Cheveungo machina summo artificio facta, quæ sua sponte respiciens austrum, irrequietâ lege « certum monstrabat iter, sive terra illud, sive mari facientibus. Ea duabus syllabis Chinan appellabatur iisdem omninò quibus nunc Sinæ magne-« siam acum significant. »

Bailly croit que Martini se trompe en disant que ces ambassadeurs étaient ceux de la Cochinchine; ils venaient sans doute d'un pays plus éloigné, car Martini ajoute qu'avec le secours de cet instrument, ils ne furent qu'un an à s'en retourner chez eux.

[7] *Histoire de l'Astronomie ancienne*, seconde édition, pages 122-123. Paris, 1782.

[8] *Lettre à M. le baron de Humboldt sur l'invention de la boussole*, par M. J. Klaproth. Paris, 1834.

dans la quinzième année du règne de l'empereur *Ngan ti des Han*, l'année 121 de Jésus-Christ. On y lit sous l'article *Aimant: Nom d'une pierre avec laquelle on peut donner la direction à l'aiguille.*

Edrisius, géographe de Nubie, parle vaguement de l'usage de l'aimant[1].

Selon Bergeron, les Sarrasins avaient connu l'usage de l'astrolabe long-temps avant les Portugais, et en avaient usé sur l'Océan Indien. « Et comment, dit-il, leurs empire, religion et langue se seraient-ils, depuis si long-temps, étendus si avant jusqu'aux îles et terres orientales les plus éloignées, sans le moyen de la navigation et quelque usage de la boussole même en de si vastes et si périlleuses mers[2]. »

Osorius, dans son *Histoire de Portugal,* dit qu'avant le voyage de Vasco de Gama autour du cap de Bonne-Espérance, en 1497, la vertu de l'aimant était connue dans l'Inde par les pilotes de ces mers, que ce navigateur avait rencontrés dans les parages de Mozambique, et qui étaient pour la plupart Arabes[3]. Un auteur anglais, qui a fait des recherches très savantes sur les Druides celtiques, a adopté la même opinion. D'après un examen réfléchi, dit-il, je suis d'avis que la boussole était connue aux anciens, et que son usage n'a jamais été entièrement perdu, soit en Europe, soit en Asie, quoique à-peu-près ignoré. Les Chinois et les nations de l'Orient l'ont toujours pratiqué, et c'est de là qu'il a été apporté en Europe par Marco-Polo[4], tandis que, vers le même temps, Vasco de Gama le découvrit dans l'Océan Indien[5].

Mais l'auteur de l'*Éclaircissement touchant l'entrée des Mahométans dans la Chine,* assure qu'on ne trouve dans les livres des Arabes aucune preuve de cet ancien usage de la boussole; qu'il est impossible qu'une découverte si utile et si merveilleuse soit demeurée cachée dans quelques livres rares et peu connus, si elle a été depuis plusieurs siècles entre les mains des pilotes; qu'il n'y a pas même de mot original, arabe, turc, ni persan, qui soit propre à signifier l'astrolabe, ni la boussole. Les Arabes et les Turcs l'appellent communément *bossola,* se servant du mot italien[6].

Le voyageur Chardin confirme cette opinion[7]: « Je ne sais, dit-il, si les Chinois ont trouvé chez eux-mêmes l'art de naviguer et la boussole, comme l'imprimerie et l'artillerie: il faudrait consulter leurs savants pour s'en assurer. Quant à tous les autres peuples de l'Asie, je tiens fermement qu'ils nous doivent la connaissance de cet instrument, et qu'ils l'ont tiré de l'Europe, par le canal des Arabes, long-temps avant la conquête des Portugais. »

Selon plusieurs auteurs, nous devons l'heureuse découverte de la boussole à Flavius Gioja d'Amalfi, au commencement du quatorzième siècle.

Ferande, dans son *Traité de navigation,* composé vers l'an 1300, cherche à faire voir par des observations sur l'art de naviguer, que la boussole n'a pas été usitée à cette époque.

Boucher remarque que le *Consulat de la mer* ne fait pas mention explicitement de la boussole, et qu'on voit clairement que les marins, pour qui fut faite cette compilation, ne s'en servaient pas; et l'édition originale de Barcelonne, qu'il a traduite du catalan en français, est de l'an 1494.

Sur le planisphère de *Fra-Mauro,* qu'on dit avoir été exécuté en 1459, et déposé au monastère de San Michael di Murano, il est relaté qu'un navire venu des Indes en 1420, avait doublé la pointe méridionale de l'Afrique, et s'était avancé à deux mille milles vers l'ouest et le sud-ouest, et que les navires venant des Indes n'avaient point de compas, mais étaient dirigés par un astronome qui se trouvait à bord.

Mais il est prouvé que, vers le commencement du douzième siècle, on connaissait en France une espèce de boussole, sous le nom de *marinette* ou *calamite*, dont parle Jehan Mehun, dans le *Roman de la Rose.*

Guyot de Provins, qui vécut vers l'an 1180, fait mention très expresse de l'usage de la boussole, appliquée à la navigation maritime.

> « Mais celle estoile ne se muet;
> Un art font qui mentir ne puet;
> Par vertu de la *marinière,*
> Une pierre laide et bruniere,

[1] Climat; IV.

[2] P. Bergeron; *Traité de la navigation et des voyages de découverte*, etc., pag. 173.

[3] Osorius; *de Rebus gestis Emman.;* lib. I, pag. 34.

[4] *The Celtic Druids, by* Godfrey Higgins.

[5] Vers l'année 1260.

[6] *Anciennes Relations des Indes et de la Chine,* par deux voyageurs mahométans, qui y allèrent dans le neuvième siècle; traduites de l'arabe par Renaudot. Paris, 1718.

[7] Deuxième partie, chapitres XX, XXI et XXII.

Ou li fers volontiers se joint
Ont, si esgardent le droit point,
Puisqu'une aguille ont touchié,
Et en un festu l'ont couchié.
En l'iau le mettent sans plus
Et li festus la tient dessus.
Puis se tourne la pointe toute
Contre l'estoile, si sans doute
Que ja nul hom n'en doutera,
Ne ja por rien ne faussera.
Quand la mer est obscure et brune,
Quand ne voit estoile ne lune,
Donc font à l'aiguille allumer,
Puis n'ont-ils garde d'esgarer,
Contre l'estoile va la pointe. »

Voici la traduction :

« Mais cette étoile [1] est fixe. Ils font une expérience qui ne peut les tromper. Ils ont une pierre brute et brune à laquelle, par la vertu de l'instrument appelé *marinière*, le fer s'unit volontiers; et, par ce moyen, ils s'aperçoivent de la droiture du point. Lorsqu'une aiguille l'a touché, ceux qui l'ont mise sur un petit morceau de bois, la posent sur l'eau, et le bois la tient sur la surface. C'est alors que la pointe de l'aiguille se tourne entièrement vers l'étoile, et avec une telle exactitude, que personne n'en saurait douter; et il n'y a pas à craindre que rien au monde puisse la détourner de cette situation. Lorsqu'il ne paraît point d'étoiles, ni la lune, ils regardent l'aiguille avec une lumière et ne peuvent pas s'égarer, car la pointe se dirige vers l'étoile. »

Hugues de Bercy, autre poète français, contemporain de Saint-Louis, parle d'une manière positive de l'aiguille aimantée dont les marins de son temps se servaient. Il vivait vers l'année 1260. Il répète en partie Guyot de Provins.

De nostre Pere l'apostoile
Voussisse qu'il semblast l'Estoile
Qui ne se muet, moult bien le voyent
Les mariniers qui s'y avoient,
Par celle Estoile vont et viennent,
Et lor sens et lor voye tiennent.
Celle est attachée et certaine,
Ils l'appelent la Tramontaine.
Toutes les autres se remuent
Et lor lieure rechangent et muent.
« Mais ceste Estoile ne se muet;
Un art font qui mentir ne puet;
Par vertu de la *mariniere*,
Une pierre laide et noirière
Ou li fers volontiers se joinct,
Et si regardent le droit poinct,
Puis que l'aiguille l'a touchée
Et en un festu l'ont fichée,
En l'iau le mettent sans plus,
Et li festus li tient dessus,
Puis se tourne la pointe toute
Contre l'Estoile, si sans doute
Que ja per riens n'y faul sera
Ne mariniers n'en doutera.
Quand la nuict est obscure et brune,
Qu'on ne voit estoile ne lune,
Lors font à l'aiguille alumer,
Puis ne peuvent ils s'égarer,
Contre l'Estoile va la poincte. »
Des ce font li mariniers cointe

[1] Étoile polaire.

De la droite voye tenir.
C'est un arts qui ne puet mentir;
La prennent la forme et le molle
Que ceste estoile ne se crolle;
Mout est l'estoile belle et claire,
Tel devroit être le Sainct-Père, etc [1].

D'après la Chronique du cardinal Jacques de Vitry, composée vers le commencement du treizième siècle, l'usage de la boussole, appliquée à la navigation, fut très connu en France, et conséquemment dans la Méditerrannée [2] :

Brunet Latini, florentin, dans son ouvrage français, intitulé *Trésor du poète divin Dante,* et imprimé à Venise en 1535, parle clairement de l'usage de la boussole, de son temps, c'est-à-dire avant l'année 1294, époque de sa mort [3].

Il est donc incontestablement prouvé, dit Azuni, que l'application de la boussole à la navigation doit être attribuée à la France. Une fleur de lis, qui a toujours été mise au bout de l'aiguille qui marque le nord, est encore une preuve que les français ont eu l'honneur de cette invention [4].

CHAPITRE SIXIÈME.

COLONIE TARTARE, MONGOLE, OU CHINOISE.

« Les nations de l'Amérique, dit M. de Humboldt, à l'exception de celles qui avoisinent le cercle polaire, forment une seule race caractérisée par la conformation du crâne, par la couleur de la peau, par l'extrême rareté de la barbe, et par des cheveux plats et lisses. La race américaine a des rapports très sensibles avec celle des peuples mongols, qui renferme les descendants des *Hiong-nu,* connus jadis sous le nom de *Huns:* les Kalkas, les Kalmucks et les Burattes. Des observations récentes ont même prouvé que non seulement les habitants d'Unalaska, mais aussi plusieurs peuplades de l'Amérique méridionale, indiquent, par des caractères ostéologiques de la tête, un passage de la race américaine à la race mongole [5]. »

« Si des tribus de race tatare, dit le même auteur, ont passé sur la côte nord-ouest de l'Amérique, et de là au sud et à l'est, vers les rives de Gila et vers celles du Missouri [6], comme des recherches étymologiques paraissent l'indiquer, il faut être moins surpris de trouver parmi les peuples à demi-barbares du nouveau continent des idoles et des monuments d'architecture d'une couleur hiéroglyphique, une connaissance exacte de la durée de l'année, des traditions sur le premier état du monde, qui toutes rappellent les connaissances, les arts et les opinions religieuses des peuples asiatiques. »

« Une circonstance très remarquable, dit encore M. de Humboldt, est l'arrivée, dans les montagnes d'Anahuac, des Toltèques chassés d'un pays situé au nord-ouest de Rio-Gila, et appelé *Huehuetlapallan,* patrie qu'ils ont quittée l'année 544, à la même époque à laquelle la ruine de la dynastie de Tsin avait occasionné de grands mouvements parmi les peuples de l'Asie orientale [7]. »

Brerewood, savant mathématicien et antiquaire anglais, professeur d'anatomie au collége de Gresham, à

[1] Hugues de Bercy, en sa *Bible Guiot.* Voyez Pasquier, *Recherches;* lib. II, cap. 3.

[2] « Ferrum occulta quodam natura ad se trahit acus ferrea, postquam adamantem contigent; ad stellam septentrionalem, velut axis firmamenti, « aliis vergentibus, non movetur, semper convertitur; unde valdè necessarius est navigantibus in mari. Jacob de Vitriaco, *Historia Hierosolim.* « cap. 49. »

[3] « C'est ainsi que les mariniers naviguent. Et que cela soit vrai, prenez une pierre d'aimant, vous trouverez qu'elle a deux faces (*pôles*), dont une vers une tramontane (étoile), et l'autre vers une autre; cependant les mariniers seraient bien trompés s'ils ne prenaient pas garde, car ces deux étoiles ne remuent point, et que les autres étoiles qui sont dans le firmament tournent dans des cercles plus petits, et les autres dans de plus grands, selon qu'elles sont plus près ou plus éloignées de ces tramontanes : or, à ces deux tramontanes s'attache, ou pour mieux dire, se dirige la pointe de l'aiguille qui montre la pointe au pôle. »

[4] Voyez *Dissertation sur l'origine de la Boussole,* par M. Azuni. Paris, an XIII (1805).

[5] *Vues des Cordillières,* etc.; I, 21, par M. le baron de Humboldt.

[6] Vater, *uber Amerikas' Bevolkerung,* pag. 153-169.

[7] *Vues des Cordillières,* etc.; I, 174, 201.

Londres, prétend que l'Amérique a été originairement peuplée par les Tartares. Il fonde son opinion sur les considérations suivantes : 1° l'Amérique a toujours été plus peuplée du côté de l'Asie que du côté de l'Europe ; 2° la conformation physique et la couleur des deux peuples sont à-peu-près les mêmes ; s'il existe une différence dans la couleur, elle peut être l'effet du climat, ou des drogues dont les Américains ont coutume de se frotter ; 3° le rapport frappant qui existe entre les Américains et les Tartares, qui en général ne se sont jamais appliqués à aucun art ; 4° les animaux féroces qui peuplent l'Amérique n'ont pu y passer que par la Tartarie.

L'objection tirée de la circoncision [1] tombe d'elle-même, puisqu'on sait qu'elle n'a été pratiquée par les Tartares qu'après qu'ils eurent embrassé le Mahométisme.

« Toutes les nations de l'Asie, dit cet auteur, depuis le grand fleuve de Wolga et de l'Oby, du côté de l'Orient, et depuis la mer Caspienne, l'Oxus et les contrées des Indes et de la Chine, vers le septentrion, sont comprises sous le nom de Tartarie, et en outre il y a beaucoup de Tartares tant vers l'Occident que vers le Midi. Et que serait-ce si cette innombrable quantité de nations qui couvre l'immense continent de l'Amérique est aussi de cette race ? Certes, si je ne me trompe étrangement, ils ne peuvent appartenir à une autre. Pour première preuve de leur origine asiatique, il est constant (comme on le voit en lisant les relations et les historiens de ce pays de l'Amérique) qu'ils n'ont aucune connaissance des arts ou des sciences de l'Europe. D'un autre côté, leur couleur témoigne qu'ils ne descendent point des Africains, puisqu'il ne se trouve dans tout ce grand continent aucun homme noir, excepté quelques uns aux environs du fleuve Sainte-Marthe (*Santa Marta*), en un petit pays appelé *Quaregua* [2], où l'on suppose qu'ils ont été jetés par quelque tempête en venant de la Guinée ou de l'Éthiopie. D'après cela, on peut croire que les Américains tirent leur origine d'Asie : ce qui paraîtra d'autant plus croyable si l'on observe les résultats des découvertes des Espagnols, c'est-à-dire que le côté occidental de l'Amérique qui regarde l'Asie, est beaucoup moins peuplé que le côté oriental qui regarde l'Europe. Et comme, d'après ces raisons, il est vraisemblable que l'Amérique a reçu ses premiers habitants de la côte orientale de l'Asie, ce ne peut être que de la Tartarie, attendu qu'on n'a remarqué en Amérique aucun vestige de la civilisation qui existe en Chine, dans les Indes, au Cathay, et dans d'autres pays civilisés le long de la frontière de l'Asie. Les naturels de l'Amérique ressemblent, par leur ignorance et leur superstition, aux anciens Tartares plus qu'à aucune autre nation de la terre. La raison qui me semble la plus propre à établir cette opinion, c'est qu'il est certain que cette partie du nord-est de l'Asie, habitée par les Tartares, si elle ne tient pas au côté occidental de l'Amérique (ce qui est encore douteux), en est au moins bien certainement la partie de l'Asie la plus rapprochée ; car que ces deux continents soient joints l'un à l'autre, ou séparés seulement par quelque petit détroit, les bêtes féroces dont l'Amérique abonde, telles que les lions, les tigres, les ours, les loups, etc. (que vraisemblablement les hommes n'y ont pas transportés avec eux), peuvent faire foi de ce que j'avance. Il faut nécessairement que tous ces animaux aient tiré leur origine de l'Arche de Noé qui s'arrêta en Asie. S'ils la tirent de la putréfaction, ou de la terre, par quelque autre nouvelle sorte de génération, sans procréation spéciale de leur propre espèce, je ne vois point par quelle nécessité un ordre de Dieu les aurait si soigneusement conservés dans l'Arche comme ils le furent au temps du Déluge. Ainsi, comme il est certain que les animaux féroces de l'Amérique sont de même espèce que ceux de l'Asie, et qu'ils n'ont pu être transportés par les hommes d'un continent à l'autre, on peut conclure que si ces parties ne se joignent pas ensemble, au moins sont-elles fort rapprochées l'une de l'autre ; car jusqu'aujourd'hui, dans les îles de Cuba, de la Jamaïque, d'Hispaniola, de Bunchena, et dans toutes les autres qui sont si éloignées de la terre ferme que les bêtes ne peuvent nager jusque-là, les Espagnols racontent qu'il ne s'en trouve pas une seule [3].

M. de Guignes prétend que les Chinois faisaient un commerce fort étendu avec l'Amérique, vers l'an 458 de l'ère chrétienne. Il assure qu'ils conservent dans leurs annales manuscrites l'histoire d'un voyage fait à-peu-près vers l'an 458 de notre ère, jusqu'à un pays situé à l'est, à la distance de plus de quarante mille lys (quatre mille lieues) ; et ce savant prétend que c'était la partie nord-ouest de l'Amérique située vis-à-vis du Kamtschatka que les Chinois visitaient à cette époque. Il croit que le *Ven-chin* est la terre de Jesso, le *Tahan*, la pointe méridionale de Kamtschatka, et le *Fou-sang*, la partie de l'Amérique sise au nord-est. M. de Guignes

[1] Voyez le chapitre *Colonie israélite*.

[2] Voyez le chapitre *Nations noires primitives supposées*.

[3] *Inquiries touching the diversities of Language and Religion through the chief parts of the world*. Cet ouvrage fut publié après la mort de l'auteur, en 1613.

explique ainsi cette distance de quarante mille lys : du golfe de Leaotung au Japon, douze mille lys, ou douze cents lieues ; de là au Ven-chin, sept mille, ou sept cents lieues ; du Ven-chin au Tahan, cinq mille, ou cinq cents lieues ; enfin, de ce dernier endroit au Fou-sang, vingt mille lys, ou deux mille lieues [1].

Carver et d'autres ont fait les objections suivantes : 1° que cette distance est beaucoup moindre que celle qui sépare la Chine ou le Japon des parties même les plus méridionales de la Californie. En effet, en prenant la première partie du voyage, savoir, du golfe de Leaotung, et probablement de Nankin au Japon, estimée douze mille lys, il fallait, ou que ces lys fussent bien courts, ou que le chemin fait par les Chinois fût étrangement tortueux ; car de Nankin au Japon il n'y a pas plus de deux cent cinquante lieues. Les douze mille lys ne valent donc guère que ce nombre de lieues ; les sept mille lys d'ensuite en vaudront donc au plus cent cinquante ; les cinq mille suivant, environ cent lieues ; et enfin les vingt mille derniers n'en faisaient guère que quatre cent vingt : en tout, neuf cent quarante, ou si l'on veut mille lieues ; 2° que les frêles jonques des Chinois n'auraient pu résister à la navigation sur ces mers ; 3° que les Chinois, en 1430, n'avaient aucune connaissance de l'île Formosa, située à dix-huit lieues de la côte ; 4° qu'il n'y a point d'analogie entre les langues chinoise ou japonaise, et la mexicaine qui est hérissée de terminaisons en *itl*, *otl*, etc. [2].

Si l'on s'en rapporte à l'histoire des Chinois, ils ont eu anciennement des flottes avec lesquelles ils auraient pu passer au Mexique par les Philippines. Ils étaient très puissants sur mer, et possédaient plusieurs îles. Ils ajoutent que les Japonais, naviguant d'une île à une autre, ont pu arriver aux Indes Occidentales.

On raconte que les gens de l'expédition de Francisco Vasquez de Coronado, en 1539 et 1540, avaient vu dans la mer du nouveau Mexique quatre navires dont la proue était ornée de figures d'or et d'argent, et dont les capitaines donnaient à entendre, par des signes, qu'ils avaient été trente jours sur mer ; ce qui fit croire qu'ils venaient de la Chine.

Selon Pedro Menendez de Avilez, on avait vu sur les bords de la mer du Nord les carcasses de navires chinois ; et le bruit courut qu'il était venu dans le port de Guatusco des négociants vêtus en soie [3].

Les Hurons ont une tradition que très loin à l'ouest du Canada on a eu connaissance de l'arrivée de gros navires [4].

Cette opinion est appuyée, 1° par l'analogie qu'on trouve entre des mots chinois et américains [5] ; 2° par les choses communes aux deux nations qui se trouvent dans les relations, histoires et mémoires de la Chine ; 3° par la ressemblance des traits et la similitude de certains usages, tels que le culte du soleil et les cérémonies religieuses, la vénération que l'on portait aux souverains, la magnificence des édifices, le nombre des femmes des rois du Mexique, les figures et peintures représentant divers sujets, etc. [6].

Parmi les divers traits de ressemblance qu'on croit exister entre certaines peuplades de l'Amérique et les anciens habitants du nord de l'Asie, on distingue les suivants : 1° la coutume d'enlever le crâne des vaincus, de faire périr leurs prisonniers dans des tortures lentes et cruelles, et de manger leur chair ; 2° celle de marcher sur une même ligne ou en se suivant à la file, comme le font les Kamtschadales ; 3° celle de se marquer ou tatouer le visage et le corps de petits points ou signes, au moyen d'une aiguille et de charbon de bois, lesquelles marques sont ineffaçables. On a trouvé cet usage chez les Tunguses, nation nombreuse de Sibérie. Les Virginiens et autres Indiens avaient la même habitude lors de l'arrivée des Anglais. On remarque aussi cette coutume parmi les naturels de la Nouvelle-Zélande et les anciens Britons, qui, à cet effet, se servaient de pastel (*Isatis tinctoria*) ; 4° la ressemblance qui existe entre les canots des Tunguses des peuplades voisines de la rivière de Cook et de celle d'Oonalascka, avec ceux des Canadiens et d'autres Indiens de l'Amérique. Les canots sont faits d'écorce de bouleau étendue sur des morceaux de bois liés ensemble. 5° La similitude des cérémonies funèbres. Les Tartares élèvent de grands tertres en terre ; les Tunguses sus-

[1] *Journal des Savants*, pag. 612. — *Mémoires de l'Académie des Inscriptions* ; tom. XXVIII, pag. 503, 1761. Le Père Gaubil, versé dans la langue et l'histoire de la Chine, a traité de fable ce commerce chinois avec l'Amérique. Voyez Muller, *Découvertes faites par les Russes* ; I, 377-378.

[2] *Carver's Travels*, part. II.

[3] Torquemada ; *Monar. Ind.* ; lib. III, cap. 7. — Acosta ; *Hist. Nat. Amer.* ; lib. III, cap. 12. — De Avilez avait cité ce fait pour prouver au roi qu'il existait une communication ou passage entre les deux mers. — Garcia ; *Origen de los Indios* ; lib. XIV, cap. 23. Cet auteur croit que c'étaient des Chinois. « Mercaderes vestidos todos de seda, que no es indicio debil de que fuesen Chinos. »

[4] Hornius ; lib. III, cap. 12.

[5] Voyez le chapitre *Analogie entre des mots américains, et des mots chinois et tartares.*

[6] Voyez Garcia ; *Origen de los Indios*, cap. 23. « Que los Indios proceden de Chinos y de Tartaros. »

pendent leurs morts aux arbres, comme on le pratique chez quelques peuplades de la Californie et de la côte nord-ouest.

« Il est singulier, dit Pennant, que le bonnet conique des Chinois se retrouve parmi les habitants du détroit de Nootka. Je ne peux pas cependant me prêter à l'idée que les Chinois aient contribué à peupler le Nouveau-Monde; mais j'admettrai sans difficulté qu'un naufrage ait pu fournir à ces Indiens un modèle pour cette partie de leur habillement. »

Lors de la première découverte du Nouveau-Mexique, le religieux Augustin Ruiz, et Antonio de Espepo, y rencontrèrent, en 1580, des Indiens à quelques journées de distance de la province des Yumanes, qui portaient des ornements de plumes de diverses couleurs et des casaques de coton bigarrées de bleu et de blanc, à la façon des Chinois. Ils remarquèrent que les peuplades qui habitaient les bords du Rio del Norte, cultivaient soigneusement leurs champs; que chez les Quires il y avait des *tirasoles*, dont se servent les Chinois, et sur lesquelles on avait peint le soleil, la lune et les étoiles[1].

On a trouvé quelques rapports, dit Bossu, capitaine dans la marine française, entre les Natchez de la Louisiane et les Chinois. On a remarqué, dans les idiômes des premiers, des termes chinois. Ils portent une touffe de cheveux taillée comme une couronne de moine, qui leur sert à attacher des plumes de différentes couleurs. Ils ne coupent jamais leurs ongles, et l'on sait qu'à la Chine les ongles fort longs de la main droite sont une marque de noblesse[2].

Le même auteur croyait que le mammoth, dont on a trouvé les squelettes dans la vallée de l'Ohio, y venait de l'Inde. « En 1735, les Canadiens, dit-il, qui venaient faire la guerre aux Tchicachas, trouvèrent aux environs de la Belle Rivière ou Oyo (Ohio), les squelettes de sept éléphants (*mastodonte*); ce qui me fait présumer que la Louisiane tient à l'Inde, et que ces éléphants y sont venus de l'Asie, par la partie de l'ouest que nous ne connaissons pas encore. Une troupe de ces animaux, s'étant égarée, sera entrée dans ce nouveau continent, et ayant toujours marché en terre ferme et dans les forêts, les sauvages d'alors, qui n'avaient point encore l'usage des armes à feu, n'auront pu la détruire entièrement. Il en aura pu arriver sept à l'endroit où j'ai dit, et qu'on a marqué d'une croix sur la carte de la Louisiane. Ces éléphants se trouvèrent apparemment dans une terre marécageuse, où la masse énorme de leur corps les ayant fait enfoncer jusqu'au ventre, les aura forcés de rester[3]».

« Selon Pennant, la fameuse carte japonnaise donnée par Kampfer au chevalier Hans Sloane, et conservée dans le Muséum britannique, désigne quelques îles qu'elle paraît placer dans le détroit de Behring, auxquelles elle donne le nom de *Royaume des Nains*. Cette particularité donne de l'authenticité à cette carte, et autorise à supposer que l'Amérique n'était pas inconnue aux Japonais, et que comme l'ont dit Kampfer[4] et Charlevoix[5], ils ont fait des voyages de découvertes, et, suivant ce dernier auteur, réellement hiverné dans le nouveau continent. Qu'ils aient rencontré des Esquimaux, c'est une chose très probable, et en les comparant à eux-mêmes, ils auront pu, avec raison, les qualifier du nom de *nains*. »

« Il y a selon moi, dit Carver, une ressemblance très remarquable entre les Indiens et les Chinois, celle de se raser la tête, en n'y laissant au sommet qu'une longue touffe de cheveux. Cet usage a, dit-on, été apporté aux Chinois par les empereurs tartares, lorsqu'ils montèrent sur le trône de la Chine; et on doit en conclure que cette coutume était usitée chez les Tartares, dont les Américains l'ont peut-être reçue, comme les Chinois. »

Le même auteur remarque que plusieurs mots de la langue chinoise et de celle indienne se ressemblent, non seulement par le son, mais encore par la signification[6].

Il existe beaucoup de rapport entre les habitants du nord-est de l'Asie, principalement les Tartares et les Kamtschadales et certains peuples de l'Amérique, dans leurs usages civils et religieux. Les Algonquins et d'autres tribus, comme les Arabes et les Tartares, sont nomades.

[1] Voyez l'article *Antiquités du Nouveau Mexique.*

[2] Bossu; *Nouveaux Voyages aux Indes occidentales;* volume I, lettre XVIII.

[3] *Id., id.* Lettre IX, édition de Paris, 1778. Voyez l'article *Fossiles.*

[4] *Histoire Japonaise*, pag. 1-67.

[5] Charlevoix; *Nouvelle France*, tome II; *Fastes Chronologiques*, année 1684.

[6] Voyez chapitre VI, page 125, et suivantes.

Une autre circonstance qui vient à l'appui de l'existence d'une colonie asiatique est celle rapportée par Acosta et autres qui ont écrit sur l'Amérique. Quand les Espagnols découvrirent cette partie du monde, ils y rencontrèrent beaucoup d'animaux féroces qui ne s'étaient pas trouvés dans les îles qui sont à une certaine distance de ce continent, telles que Cuba, Saint-Domingue, la Marguerite, la Dominique, la Jamaïque, etc.[1]. On ne vit, dans ces îles, que des oiseaux qui ne pouvaient voler au loin, comme des perdrix, etc. On conclut de là que l'Amérique a reçu non seulement ses habitants, mais encore ses animaux, de quelque partie du monde plus rapprochée d'elle que les îles dont on vient de parler, par exemple, certaine partie du nord-ouest de l'Asie.

Il est bon de remarquer que d'après différents auteurs, Solinus, Ammien Marcellin, Marco Polo et Pline, la Scythie ou Tartarie, et l'Hyrcanie, abondaient autrefois en tigres, lions, ours et daims.

Une autre remarque est qu'il n'y avait pas de chevaux à l'extrémité nord-est de l'Asie, le climat étant trop froid pour cet animal, et que lors de la découverte, les Espagnols n'en trouvèrent pas non plus en Amérique.

On lit dans Pline et Ammien Marcellin, que les cannibales scythes dépeuplèrent tout leur voisinage, et forcèrent les habitants à chercher une nouvelle patrie[2].

Volney remarque que les traits de la *Petite Tortue* (*Michikmakoua*), célèbre chef de guerre des Miamis, le frappèrent par leur ressemblance avec ceux de cinq Tartares chinois qui étaient venus à Philadelphie à la suite de l'ex-ambassadeur hollandais Van Braam. Cette ressemblance des Tartares avec les sauvages de l'Amérique du Nord, a également frappé tous ceux qui ont vu les uns et les autres. « Mais peut-être, ajoute-t-il, s'est-on trop pressé d'en induire que ceux-ci sont originaires d'Asie. » Pour que cette assertion ait toute sa précision, ajoute Volney, il est nécessaire d'y faire une exception, car les Esquimaux qui habitent le nord, vers la Mer Glaciale, ne sont point tartares; et la race d'hommes aux yeux gris, qui peuplent l'archipel de Nootka Sund et tous les rivages adjacents, sont également une race distincte. C'est à celle qui habite le reste du continent, et qui forme l'immense majorité, qu'appartient le caractère tartare. Ici je mets encore les Kalmoucks à part, car les sauvages n'ont pas, comme eux, le nez écrasé, ni toute la face aplatie. En général, leurs traits sont: un visage triangulaire par le bas et presque carré par le haut; le front bien pris, les yeux très noirs, enfoncés, vifs, plutôt petits que grands; les pommes des joues un peu saillantes, le nez droit, les lèvres plutôt fines qu'épaisses; les cheveux noirs-jais, lisses, sans aucun exemple d'un blond; le regard soupçonneux et décelant un fond de férocité. Telle est en général leur physionomie, qui se modifie ensuite selon les peuplades et les individus. Au Poste-Vincennes et au Détroit, je remarquai beaucoup de leurs figures qui me rappelaient celles des Fellahs d'Égypte, et même de plusieurs Bedouins. Outre la couleur de la peau, la qualité des cheveux et plusieurs autres traits, ils ont cela de commun avec les uns et les autres, que la bouche est taillée en requin, c'est-à-dire, les côtés plus abaissés que le devant, et que les dents petites, blanches et très bien rangées, sont aiguës et tranchantes comme celles des chats et des tigres. La raison naturelle de ces formes ne serait-elle pas leur habitude de mordre à plein morceau sans jamais se servir de couteau[3]. »

Feu le docteur Mitchill pense que les peuples septentrionaux de l'Amérique ont la même origine que ceux de la partie septentrionale de l'Asie, et que leur race est celle des Tartares. Il fonde son opinion sur quatre considérations : 1° la ressemblance de physionomie entre les Indiens et les Tartares de l'Asie; 2° la similitude de langage; 3° l'existence de coutumes et d'usages communs aux deux peuples, entre autres celui de se raser la tête et de ne laisser qu'une touffe de cheveux au sommet; celui de fumer en tournant la pipe vers les quatre points cardinaux, vers le ciel et vers la terre; 4° la ressemblance des chiens indiens de l'Amérique et de ceux sibériens de l'Asie.

M. Smibert, peintre en miniature, qui accompagna le docteur Berkeley, doyen de Derry, et depuis évêque de Cloyne, dans son voyage d'Italie en Amérique, en 1728, fut chargé à Florence, par le grand duc de Toscane, de peindre deux ou trois Tartares de Sibérie offerts au duc par le czar. M. Smibert ayant ensuite débarqué à Narragansetts'-Bay, avec M. Berkeley, fut frappé de la ressemblance des Indiens de ce pays avec les Sibériens dont il avait fait le portrait.

[1] Acosta; lib. I, cap. 21, *Historia natural y moral de las Indias*. Barcelona, 1591.

[2] Hornius, *De Originibus Gentium Americanarum*; lib. III, cap. 3, 4 et 5. *Origo Americanorum Scythica.*

[3] *Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique*; tome II, article 5. — *Observations générales sur les Indiens*. Paris, in-4°, 1803.

Les Indiens de la côte occidentale de l'Amérique ont divers traits frappants de ressemblance avec les habitants du Kamtchatka; ils ont comme eux la figure large, les pommettes saillantes, les yeux et le nez petits. On trouve la même similitude dans les coutumes de ces Indiens. Ils émigrent par tribus, enlèvent le crâne de leurs ennemis; dans leur marche, ils se suivent en file. Ils se tatouent avec du charbon; fabriquent des canots d'écorce de bouleau, et des pagaies (rames) larges et à deux bouts. Ils ensevelissent avec leurs morts les objets les plus précieux qui leur ont appartenu. Enfin ils placent leurs corps sous de grands tertres en terre ou sous des amas de pierre.

MM. Spix et Martius ont remarqué la ressemblance extraordinaire qui existe entre la physionomie des colons chinois et celle des Indiens. La figure des Chinois est, il est vrai, plus petite. Ils ont le front plus large, les lèvres plus fines, et en général les traits plus délicats et plus doux que ceux des sauvages de l'Amérique. Cependant, en considérant la conformation de leur tête, qui n'est pas oblongue, mais angulaire, et plutôt pointue, leur crâne large; les sinus frontaux proéminents, le front bas, les os des joues très saillants, leurs yeux petits et obliques, le nez proportionnellement petit et épaté, le peu de poils garnissant leur menton et les autres parties du corps, leur chevelure moins longue et plate, la couleur jaunâtre ou cuivrée de leur peau, on retrouve les traits physiques communs aux deux races. On reconnaît la même similitude au moral, dans le caractère méfiant, dissimulé et enclin au vol, dans la manière basse de s'exprimer et dans les dispositions mécaniques. En comparant la physionomie mongole avec celle américaine, l'observateur peut arriver à découvrir les traces des révolutions que l'Asiatique oriental à dû subir, suivant l'influence des climats, pour devenir, à la fin, habitant de l'Amérique. Dans ces recherches anthropologiques on arrive à un résultat remarquable; c'est que certains signes caractéristiques établissant la principale différence des races, ne passent pas aisément de l'une à l'autre; tandis que ceux qui ne dépendent que du plus ou du moins disparaissent en dégénérant graduellement. Sous ce rapport la différence des nègres est particulièrement frappante en ce qu'ils s'éloignent plus de toutes les races qu'aucune autre. Les noirs de la mer du Sud et de l'Archipel indien, qui, pour la plupart, tirent leur origine d'un mélange de différentes races, et doivent, à une si grande distance de leur pays natal, éprouver une modification considérable du caractère éthiopien, offrent cependant tous les signes de l'origine africaine, plutôt qu'une affinité sensible avec les autres races. D'un autre côté, la physionomie des Mongols, Caucasiens, Malais et Américains, présente tant de similitude, qu'on est tenté d'attribuer à tous ces peuples un type commun, en opposition avec le type éthiopien, caractère fondamental qui est plus frappant chez les Mongols et auquel on doit peut-être rapporter les diverses conformations dont on vient de parler, en ayant égard à l'influence des climats, ainsi que l'assure un des écrivains les plus distingués qui aient écrit sur l'histoire universelle [1].

Quelques auteurs ont supposé que les Scythes ou Tartares arrivèrent pour la première fois en Amérique vers le commencement du troisième siècle, lorsque leur patrie était livrée à l'anarchie et aux guerres civiles. Les Chichimechas, qu'on prétend être leurs descendants, pénétrèrent au Mexique à peu près au commencement du huitième siècle [2].

Burton, d'après la relation faite par un Anglais, en 1673, sur l'état des Indiens dans la Nouvelle-Angleterre, dit que les peuples qui habitent ce pays sont regardés comme descendant des Tartares appelés Samoïèdes qui bordent les confins de la Moscovie. « Les Mohawks sont au nombre de cinq cents environ; leur langage est un dialecte tartare; ils sont grands et bien faits, ont le visage pâle et maigre, les yeux noirs, les cheveux de la même couleur, longs et bouclés, et qu'ils ne coupent jamais. Ils laissent rarement croître leur barbe; leurs dents sont blanches, courtes et minces, et ils regardent cette partie du corps comme la plus essentielle [3]. » Quelques passages trouvés dans Marco Polo et Gonzalo Mendoza, et faisant allusion à une colonie chinoise, ont conduit Hornius, Forster et d'autres écrivains à avancer que les Chinois, chassés de leur pays par les Tartares vers l'année 1270, s'embarquèrent au nombre de cent mille sur une flotte de mille vaisseaux, et étant arrivés sur les côtes d'Amérique y fondèrent l'empire du Mexique. Mais un événement aussi important n'aurait pu être passé sous silence par les historiens chinois qui rendent un compte circonstancié de la destruction de leur flotte par celle des Tartares, environ vers l'an 1278 de notre ère, ainsi que de la réduc-

[1] *Travels in Brasil;* vol. I, pag. 276-277. *Engl. translation.*

[2] Hornius; lib. III, cap. 3, 4 et 5. — *Origo Americanorum Scythica*, etc.

[3] *The English Empire in America;* R. Burton, cinquième édition, chap. IV. London, 1711.

tion de leur patrie par ce même peuple. D'ailleurs, ils font mention d'une colonie envoyée au Japon, sans parler d'aucune terre ni d'aucune mer existant à l'est de ces îles.

Les Tschutschi, habitant le pays situé entre Kolyma et le détroit de Behring, au nord des Kosiaks, sont regardés comme ayant une origine américaine, en raison de leurs formes physiques, de leurs mœurs et de leur langue, semblables à celles des Indiens du nord de l'Amérique; tandis qu'ils ont peu de rapports avec les tribus asiatiques qui les avoisinent. Suivant le capitaine Cochrane, « les Tschutschi sont d'assez grande taille, bien pris et vifs; leurs traits sont fortement prononcés et la couleur de leur peau est peu foncée. Ils se rasent la tête, tatouent diverses parties de leur corps, portent de larges pendants d'oreilles et s'habillent comme les Indiens. Ce peuple est sauvage et grossier; il n'a aucune notion sur son origine, sur le temps de son établissement dans le pays, ou sur les diverses nations tartares sujettes de la Russie, desquelles il n'entend point le langage. Sa manière de s'exprimer, quoique comprise des Kosiaks, n'a point d'affinité avec les idiomes de l'Asie. » L'auteur ajoute que les Esquimaux et autres tribus du nord de l'Amérique descendent probablement des Tschutschi, avec lesquels les Kosiaks paraissent aussi être communs d'origine. Le capitaine Cochrane raconte que dans une fête où il assista, il rencontra deux individus nommés Kargaules, appartenant à une nation américaine et ressemblant parfaitement aux Tschutschi. Parmi ces derniers, les uns sont nomades, les autres sédentaires; ceux-ci habitent Tschukotskoi Noss et l'embouchure de l'Anadyr; les nomades sont dispersés plus avant à l'ouest. En comparant les vocabulaires des tribus sédentaires, avec ceux des peuples du Groënland et de Kadiak, Vater a prouvé que ces tribus sont de la race des Esquimaux[1].

Le même auteur a démontré que le langage des Tschutschi nomades diffère de celui des Tschutschi stationnaires; le premier ayant une telle affinité avec la langue des Kosiaks, que deux tiers des mots sont les mêmes.[2]

« Les côtes et les îles de la nouvelle Californie, ainsi que celles plus au nord, depuis le quarante-troisième degré de latitude nord jusqu'à l'entrée du Prince Guillaume, soixantième de latitude, où commencent les bourgades des Esquimaux, sont peuplées de deux différentes races d'hommes dont le langage et le caractère diffèrent essentiellement. L'une est appelée *Yucuatl*, nom du port improprement nommé Nootka, l'autre *Koluschi* par les Russes. Les deux peuples se trouvent en différents endroits le long des côtes de la Mer Pacifique, au nord, mais sans être mêlés ensemble. A l'ouest du port des Français (latitude cinquante-huit degrés trente-sept minutes), la côte est occupée par les Esquimaux à l'exception de quelques parties où se trouvent deux nations nommées *Ugaliachmutzi* et *Kinaitzi* dont la première est fixée au nord de la Baie de Behring; l'autre à celle qui porte son nom; et elles sont séparées l'une de l'autre par une peuplade d'Esquimaux nommée *Tschugazzi*. Les langages de ces quatre nations, savoir, *Yucuatl, Koluschi, Ugaliachmutzi* et *Kinaitzi* se ressemblent et indiquent une grande affinité avec la langue astèque ou mexicaine, dans la terminaison des mots et la fréquente répétition de mêmes consonnes; ce fait a été premièrement signalé par M. de Humboldt et ensuite par M. Vater. »

Cette terminaison des mots est si commune aux langues des *Koluschi* et des *Ugaliachmutzi* que de deux cents mots de toute espèce présentés par M. Resanoff, un douzième finit en *tl* ou quelquefois en *tli* ou *tle*[3].

M. Vater, en comparant les vocabulaires de ces deux langues avec celle des Mexicains, a trouvé, en deux cents mots désignant les mêmes objets, vingt-six polysyllabes de la langue mexicaine, qui ont une si grande affinité qu'ils paraissent être dérivés des mêmes racines[4].

On a remarqué aussi que les naturels de la côte au nord de Nootka montrent une certaine aptitude pour la sculpture, et qu'ils font usage des hiéroglyphes.

M. de Humboldt a fait voir que, comme les Mexicains, ces peuples mesurent le temps par des mois de vingt jours[5].

[1] *Captain Cochrane's Pedestrian Journey;* vol. I, pag. 328; II, pag. 17.

[2] Voyez Vater; *Mithridates;* III, lib. 3. — *Asia Polyglotta,* par M. Klaproth. — *Prichard's Physical History,* etc.; vol. II, pag. 308.

[3] Vater; *Mithridates;* III.

[4] Voyez ces mots dans le *Mithridates;* ainsi que dans *l'Histoire Physique du genre humain,* par le docteur Prichard; vol. II, pag. 381.

[5] *Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique,* tom. II, pag. 96. Paris.

ANALOGIE ENTRE DES MOTS AMÉRICAINS ET DES MOTS CHINOIS ET TARTARES, SELON DIVERS AUTEURS.

Apaleos ou *Apeleos;* peuple qui demeurait en Asie au temps de Pline, fait rappeler les *Apalaches* de la Floride et les *Apaches*, anciens habitants du Nouveau Mexique, dont les coutumes, selon Torquemada, ne différaient nullement de celles des Scythes [1].

Apachicolos; Indiens détruits par les blancs, et qui peuvent être considérés comme les descendants des *Apaleos;* d'où le nom *Apalito*, divinité des Parabueyes du Nouveau Mexique [2].

Aratoagotos; Indiens de la province de Cumana, qui paraissent avoir emprunté leur nom au chinois.

Aarinchel; province de Yucatan, dont le nom ressemble beaucoup à celui des *Aarinchos*, nation dont parle Ammien Marcellin [3].

Alcimbeg ou *Alquimbec;* Gomara trouve dans ces mots celui de *Beg* ou *Bek* [4] qui, en langue turque, veut dire prince ou seigneur.

Aztlàn, qui en langue mexicaine signifie région des *Hérons*, est un mot turc. *Atzlambeg* [5], prince turc, régnait sur la Natolie en 1300. Il est constant que les Mexicains sont sortis d'*Aztlan*, et les Chinois appellent *Azalàn*, le fils de *Lotzitzam*, troisième homme qui fut créé, selon la version de Mendoza [6].

Campao; mot chinois qui désigne une ville de la Nouvelle-Espagne. *Campa* est une cité chinoise.

Chine est le nom d'un village de Canada.

Chines et *Chinamitas* désignent des Indiens de Yucatan.

Chinampanecas; Indiens qui se liguèrent avec Cortez.

Chinantlà est une province de Mexico et une cité de l'Orient.

Chim est un nom propre dans la Nouvelle-Espagne. Les Chinois appellent ainsi leurs châteaux; *Chim* était le nom du maître insolent de ceux de la Vera Paz [7], et *Chin* celui du *Démon* de la même province [8].

Cibola; province qui, selon Gonzales, est *Zuni*, et paraît dériver de celui de *Ciala* ou *Cambalù*, qui est Pékin, métropole de Cathay ou Cataye, province septentrionale de la Chine. C'est pourquoi les Indiens de Cibola s'appelaient *Cempoales* et *Zunis*. Le même nom de *Catay* ou *Kitaya* se retrouve en Amérique. Voyez le mot *Quito*.

Cunchi et *Cialui* sont des villes près de Cathay, et près de Cibola étaient celles de *Cicui*, *Cinaloa* et *Cunchin*.

Chiapanesas. Ces peuples, ayant traversé les deux Mexiques, passèrent par Guatimala à Nicaragua [9], où ils paraissent avoir donné leur nom à la province, à la rivière, à la vallée et à la ville de *Chiapa*, à la lagune *Chiapala*, au cacique *Chiapes*, à la vallée de *Chiapànchica*, province de Popayan, à *Totomachiapa*, dans la Mixteca, et à Karjapan, dans l'île de Trinidad [10].

Cames est une idole japonaise : celle de l'île espagnole était nommée *Cemes*.

Çacatecas; Indiens qui paraissent avoir pris leur nom des Sacas errants (Persans), voisins des Sogdianos [11].

Cingis, mot tatare, est le nom d'un Inca.

Chinchos, *Calchinos* ou *Galchinos*, sont des Indiens del Rio de la Plata. Ammianus Marcellinus [12] fait mention des nations *scythas* et *sinchos*.

Chapultepec ou *Chapultepeque;* nom mexicain qui signifie montagne des *Canejos* ou Lièvres. *Tepeque*, qui veut dire montagne, a la même signification en langue turque. *Bunegtepe* et *Maltepe*, montagne de richesses. *Sierra de Tepec* de Mexico [13].

Capa, *Capac* paraissent dériver des mots turcs *capi* ou *capit*.

Capafi est le nom de dignité des caciques des Apalaches.

Cotàn est le nom d'une ville asiatique, et *Coto* est le nom d'une vallée et d'un *pueblo* ou village, dans la province de Santa-Martha. *Coton* est le nom d'un lieu au Chili.

Cingui, *Chinchui*, *Carigi*, *Chinchitalo*, *Camiel*, *Ciamfur*, *Cunchi*, *Cascian*, *Cascar*, sont des cités et villes de la Tartarie [14].

Cicuique et *Conchi* se trouvent dans le Nouveau-Mexique.

Cigua, *Chincha*, *Chiuchama*, *Chincha Suyo*, *Canchuco*, *Chuque*, *Chuquiabo*, *Chuchiçaca*, *Chacuinga*, au Pérou, au nord de Cuzco.

Chuquimayo, province et rivière.

Cumana est le nom d'un fleuve, d'une province et d'une ville de Caracas; et *Cumania* forme une partie de la Colchide.

Can ou *Cagan* était un roi parmi les Tartares, et les deux mots sont employés par les Indiens.

Errie, nom de *shelatskoi noss*, signifie, comme dans le langage américain, grande mer ou grand lac [15].

Guamagozin est une ville près de Macao; dans le Pérou se trouve celle de *Guamanga*.

Huyrones, nation de Scythes, sont considérés comme les ancêtres des *Hurons*, tribu de cinq nations du Canada, dont le principal établissement était celui de Carragouha.

Inca ou *Inga* est le nom tartare de la grande famille qui donna son nom au royaume de *Fingo*, en Japon, et à *Fuenga*. En changeant le *c* en *g*, on trouve *Coringa* en Xalisco, *Quillacinga* en Popayan, et *Incayan* au Pérou.

Manchao, ville de la Nouvelle-Espagne, est presque le même nom que celui de *Macao*, cité chinoise.

Maçatecas, ancienne nation de la Nouvelle-Espagne, dont le nom ressemble aussi à celui de *Massagetas*, nommés communément Alanos et Huns; il ressemble aussi à celui de *Machacasenos* et de *Machetegas*, que Ptolémée place en Scythie dans le mont Imaus [16].

[1] Torquemada, *Monarquia Indiana;* lib. V, cap. 40.

[2] Gonzalez de Mendoza, *Hist. Sinens. in Itinerario;* lib. III, cap. 8.

[3] Lib. XXII, cap. 7.

[4] Bey, Beïg, Bek, Beg, بيك ou بك.

[5] Exactement Arslan-Beg ou Beïg (vulg. Bey) ارسلان بيك, mot à mot *Prince-Lion*. (Note donnée par M. Jouannin, administrateur et professeur à l'École des langues orientales, etc.)

[6] *Historia de la China;* lib. II, cap. 5, et lib. III, cap. 9.

[7] *Monarquia Indiana;* lib. IV, cap. 93; et Garcia, *Origen de los Indios*; lib. IV, cap. 23.

[8] Torquemada; lib. XII, cap. 11.

[9] Herrera; *Decad.* IV; lib. X, cap. 11.

[10] *Ibid.; descript.;* cap. VIII; et *Decad.* I; lib. 10, cap. 1 et 2; et *Decad.* V; lib. 10, cap. 13; et *Decad.* III; lib. 3, cap. 12.

[11] Plin.; lib. VI, cap. 17.

[12] Lib. XXII, cap. 7.

[13] Torquemada; lib. I, cap. 17; lib. III, cap. 28; et lib. XIV, cap. 26.

[14] *De Originibus Gentium Americanarum;* lib. III, cap. 13.

[15] *Voyage du capitaine Cochrane*, pages 325 et 326. Londres, 1824.

[16] *Ptolem.;* lib. VI, cap. 14.

Massachusetts (État des États-Unis); ce mot peut venir de celui de *Masagetas* (*Scythes* du nord de Catay) ou *Musagetes*, dérivé de μουσα et de αγω.

Mogosnaes et *Mogoles* sont des nations qui se trouvent sur le Rio de la Plata.

Motezuma est un nom japonais, quoiqu'on écrive *Motecuhçuma* et *Motenzuma*. D'autres noms finissent en *suma* et *zuma*.

Napas ou *Napeos*. On prétend que cette nation ancienne a donné un nom aux Indiens, *Nepoos*, de l'île de Trinidad.

Parthos ou *Parsos*, mot scythien qui se retrouve, avec peu de changement, pour désigner les *Parios* des provinces de Paria, de Terre-Ferme et du Pérou.

Parcos est un affluent de la Xauxa.—*Pargos*, une île; et *Pariaca*, la *sierra* ou montagne du *Pérou*.

Palos. Cette ancienne nation scythienne a donné son nom à la province de *Palace* en Popayàn [1].

Quito est une cité du Catay, et le royaume se nomme *Kita*. Près de la grande muraille de la Chine il y a une province qui porte le même nom de *Kita*; et *Quito* est le nom d'une grande cité et d'une grande province américaine où régnait Atahualpa.

Il y a aussi la ville d'*Anaquito*, *Chiquito* et autres. Les Indiens du cap de Santa Helena, dans la Virginie, appellent la mer *Kitan*; les navires *Kitomoc*.

Sagomobar, selon Thivet, était l'ancien prophète des Tartares; et, dans la Virginie, on donna le nom de *sagamos* aux caciques [2].

Sacos. Les nobles de la Terre-Ferme portaient ce nom; et *sacas* ou *sayas* est un nom perse [3].

Suriquois, *Suruquis* ou *Souroquis*; Indiens du Canada.

Suruchusos; Indiens du Rio de la Plata. Selon Leunclavius, les Turcs se nomment *Tzurukios*, qui est presque le même mot que celui Suriquois. Les Turcs, unis aux Tartares et aux autres nations, dit Hornius, sont les ancêtres des Suriquois et des Iroquois.

Tamaculaga, mot chinois, est employé dans la Nouvelle-Espagne. (*P. Martir.*)

Tzinzonza, cité de Mechoacan, paraît avoir conservé le nom de son fondateur; car, selon Mendoza, *Tzinzon* était le roi qui fit construire la grande muraille. Les syllabes *zon* et *çin* sont des noms de familles illustres.

Tutrach était le nom d'un chef mexicain: les Chinois disent *Tutor*.

Teutl est le nom mexicain de Dieu, dont l'analogue chinois est *Teu*.

Tamba est une ville près de Macao, et *Tumba* et *Tumbez* sont des villes dans le Mexique et le Pérou.

Tonos est le nom japonais qui correspond avec celui de roi, prince et gouverneur, et qui désigne le soleil, la lune et les étoiles. Les Mexicains appellent le soleil *Tonatiah*, la lune *Tonah*. Dans l'île espagnole, les chefs étaient nommés *Tainos*.

Tento, idole japonaise, était aussi celle reconnue par les Virginiens.

Tabin (cap), et *Tampus* empruntaient leurs noms, selon Ptolémée [4], des *Tabianes*, qu'on a changé en *Tambos*, nom des auberges établies sur le chemin royal du Pérou.

Turcoman en Perse, en perdant le *r*, diffère peu de *Tucuman*, *Tucuyo*, *Tucapan*, *Tucapache*, *Tucapel* (provinces), et *Tecoman*, pueblo de Colima.

Teu, selon Nicéphore, est le dieu des Turcs : c'est le *Theos* des Grecs. Les Indiens du Mexique donnent le nom de *Teut* ou *Teutl* à leur divinité, et *Tehuacan* en est le lieu de plusieurs.

Tangur est le nom d'une ville asiatique, et *Tangara*, et *Tangarala* sont des villes du Pérou.

Taingin, *Tingu*, *Tangut*, *Tooma*, *Tolomàn*, et *Tuluphan* sont des cités et villes de la Tartarie; et dans la Nouvelle-Espagne se trouvent les pueblos de *Tanculabo*, *Tenguacet*, *Tenguadit*, *Tulantzingo*, *Quitzotzingo*, *Acazingo* et *Inpitzingo*, *Tomepampa*, près de Cibola, *Tolm* et *Tolma*. Dans la Floride, *Tolomato* ou *Tolometo*. *Toions* ou chefs, mot du pays de Tchutchi, a la même acception en Amérique.

Les anciens Turcs et les Tatares ajoutaient souvent la particule *ax* aux noms propres de leurs princes. Parmi les Mogols et les Tatares, est un nom propre, comme *Tatar Kham* [5]; *Tatarax*, nom d'un cacique de Quivira, est un mot purement tatare. En Paria on trouve les noms des *Estalderax*, *Almorax* et *Merchax*; dans la Floride, *Naguatax*.

La terminaison en *an* de beaucoup de mots de la Nouvelle-Espagne indique une origine tatare et turque, comme *Mexhoacan*, *Coatlan*, *Teutitlan*, *Hazatlan*, *Quezatlan*. Une quantité des mots turcs et tartares ont la même terminaison, comme *Merglan*, *Tascan*, *Agrian*, etc.

Plusieurs tribus indiennes paraissent avoir emprunté leur nom aux Chinois, telles que les *Casiapagotos*, *Managotos* et *Cumanagotos*, dans la province de Cumana, etc.

La fameuse plante appelée *ginseng* (*panax quinquefolium*. Lin.), qui fut découverte au Canada, en 1709, depuis long-temps connue des naturels sous le nom de *garentoguen*, ou cuisse d'hommes, ce qui est la signification précise du mot tatare ou chinois *ginseng* [6].

Les Chinois appellent un esclave *shungo*, et les Nodoessies, dont le langage a été le moins altéré par le commerce des Européens, appellent un chien *shunguish* [7].

M. Du Ponceau, président de la Société philosophique de Philadelphie, vient d'adresser tout récemment à M. Warden, une dissertation latine, par un Mexicain, sur les langues indiennes d'Anahuac, particulièrement celle d'Otomie, qu'il prouve avoir une grande analogie avec le chinois. Dans une lettre antérieure, du 11 avril 1835, M. Du Ponceau disait « que cet ouvrage exciterait, sans nul doute, un vif intérêt parmi les philologistes d'Europe. »

Ce mémoire est intitulé, *De lingua Othomitorum dissertatio auctore* Emmanuele Naxera, *Mexicano*, *Academiæ litterariæ Zocatecarum socio* [1]. L'auteur cherche à prouver, par quarante-trois exemples tirés

[1] Herrera; *Dec.* V, lib. 10, cap. 13.

[2] Garcillaso; *Hist. Florid.*; libi V, cap. 1.

[3] Garcia; *Origen de los Indios*; lib. IV, cap. 23, § 12.

[4] Ptolem.; lib. VI, cap. 14.

[5] L'on dit à tort *Kham* pour *kan* خان nom de dignité, titre tartaro-chinois en usage dans l'Asie, et qui dans l'empire ottoman actuel appartient aux princes qui ont régné ou à celui qui règne. La terminaison *an* est persanne et non pas turque. (Note donnée par M. Jouannin.)

[6] Lafiteau; *Mémoire sur la précieuse plante de Ginseng*.

[7] Carvers' *Travels*, part. II. Cet auteur fait remarquer que les Chinois appellent leur thé *shousong*, et les Indiens leur tabac *shousahah*; mais ces mots ne désignent pas la même chose.

[8] *Ex quinto tomo novæ seriei actorum Societatis Philosophiæ Americanæ decerpta*. Philadelphia, 1835. — M. Naxera est un Mexicain, âgé de trente

des éléments de la *grammaire chinoise* de M. Remusat, que la construction grammaticale des deux langues est absolument la même sous bien des rapports. On peut présumer d'après cela, et de ce que nous avons déjà fait connaître, qu'il existait autrefois une communication entre ces deux pays, car l'affinité entre la langue otomite et celle des Chinois est très remarquable.

D'après Torquemada [1] les Otomies descendent du dernier fils de *Iztac Mixcuatl*. Ce fils, le cinquième, fut nommé *Otomitl*, et c'est de lui que descend cette nation qui était la plus considérable de toutes celles de la nouvelle Espagne. Son royaume renfermait *Xilotepec*, le chef-lieu, *Tepexic*, *Tula*, *Chiapa*, *Xiquipilco*, *Atocpan* et *Queretaro*.

La langue des Otomies diffère de toutes les langues de cette contrée, la Mixtica, la Tenucha et autres, et particulièrement de la Mexicaine avec laquelle elle n'a pas la moindre affinité [2].

CONSTRUCTION GRAMMATICALE DES LANGUES CHINOISE ET OTOMITE.

1° Les mots chinois, pris séparément, sont tous invariables dans leur forme : ils n'admettent aucune inflexion, aucun changement, ni dans la prononciation, ni dans l'écriture [3].

De même les mots de la langue otomite ne subissent aucune inflexion. Exemple : *ma*, aimer, *nmā*, amour.

2° Les rapports des noms chinois, les modifications de temps et de personnes des verbes, les relations de temps et de lieux, la nature des propositions positives, optatives, conditionnelles, ou bien se déduisent de la position des mots, ou se marquent par des mots séparés [4].

On remarque la même construction dans la langue otomite.

3° Beaucoup de mots chinois peuvent être pris successivement comme substantifs, comme adjectifs, comme verbes, quelquefois même comme particules [5].

La même chose a lieu dans la langue otomite. Les noms n'ont aucune inflexion ni genre. Le substantif est indiqué par *na*, qui signifie un. Le même mot est employé comme adjectif ou substantif. Lorsque l'adjectif est mis pour le substantif, *na* se change en *sa*. Exemple : *na nheau*, bonté; *sa nheau*, bon; *na nheau yeh*, bon homme. *Sa*, par lui-même n'a aucune signification, il sert à désigner l'adjectif. On distingue le pluriel du singulier par les mots *ya*, *yē* ou *ē*. Les deux derniers signifient *pluie*.

4° Il y a des mots chinois qui sont toujours adjectifs ou substantifs, d'autres qui sont tantôt noms et tantôt verbes [6].

Ceci se voit particulièrement dans la langue otomite.

5° Il n'y a pas de signes pour les genres. Beaucoup de noms spéciaux marquent le sexe dans les animaux. On détermine le sens de ceux qui sont communs, quand cela est nécessaire, par l'addition de certains mots [7].

De même la langue otomite n'a aucun signe pour distinguer les genres qui sont connus par le nom même, ou par le mot *ta* pour le masulin, et *niou* pour le féminin. Exemple : *ta yo*, chien; *niou yo*, chienne.

6° Le substantif, sujet d'un verbe quelconque, ou complément d'un verbe actif, ne prend aucune marque particulière. Le premier se place avant, et le second après le verbe [8].

On remarque la même chose dans la langue otomite. Exemple : *na da i mà na*, *nhò*, le roi aime la bonté.

7° Le terme d'une action se marque par des proportions différentes, suivant les idées d'ablation, d'addition, de séparation ou de réunion qu'elle exprime [9].

Comme dans la langue otomite. Exemple : *ga*, hors; *bi*, dessous; *se*, à; *wi*, ensemble; *se*, au-dessus.

Ngu ga do, maison de pierre.

Ngu bi ngu, maison sous maison.

Ngu se he, notre maison.

Nga he ni, *wi*, moi et toi ensemble.

Ngu se ngu, maison au-dessus de la maison.

Kha ngu, chez soi.

8° Il y a des mots chinois qui par eux-mêmes ont la signification adjective, tels que *tá*, grand; *siaò*, petit; *haò*, bon; *ngo*, mauvais [10]. Comme dans la langue otomite, *da*, grand; *tsi*, petit; *nhò*, bon; *tsò*, mauvais.

9° D'autres sont des substantifs qui, joints à d'autres substantifs, expriment un attribut, comme *thiân ming*, ordre de Dieu [11].

Cela arrive aussi dans la construction otomite. Exemple : *si thà*, aïeul.

10° Les adjectifs sont soumis à la règle des noms attributifs, et se placent presque toujours avant le substantif auquel ils se rapportent, comme *ching jin*, saint homme.

Dans la langue otomite, l'adjectif se place toujours avant le substantif. Exemple : *ka ye*, saint homme [12].

11° Quelques adjectifs peuvent être pris comme verbes, et alors il arrive souvent que l'accent change pour marquer cette nouvelle acception, comme *hào*, bon; *haò*, aimer [13]; comme en langue otomite, *hía*, il éclaire; *hià*, un dicton.

12° Tous les verbes prennent des adjectifs par l'addition de *tchè*, comme *ssé*, servir; *tchè ssé*, servant [14].

Les Otomies se servent du mot *tè*. Exemple : *pe*, servir; *pe tè*, servant.

13° Les adjectifs peuvent être employés comme noms abstraits : *tá*, grand; *thiân tá*, grandeur du ciel [15].

En langue otomite, *da*, grand; *na da hetsi*, grandeur du ciel.

14° Le comparatif s'exprime, par l'adjectif, au positif, avec *iù*, *hian iù*, plus sage.

En langue otomite on emploie le mot *nra*; *nhò*, bon; *nra nhò*, meilleur.

15° Le superlatif se forme en plaçant avant l'adjectif un des mots suivants : *ki*, suprême; *chín*, extrêmement; *tchí*, supérieurement; *tsoùi*, beaucoup [16].

De même, chez les Otomies, on forme le superlatif en faisant

ans, qui possède plus de connaissances que l'on n'en accorde généralement aux habitants de ce pays. (Lettre de M. Du Ponceau, adressée à M. Warden, avec un exemplaire de la Dissertation, de la part de l'auteur.)

[1] *Monarquia Indiana*; tom. I, lib. I, cap. 12; et lib. III, cap. 21.

[2] « La otomi y mexicana, es tanta la diferencia que en ninguna manera concierta un vocablo, con otro. »

[3] *Éléments de la Grammaire chinoise*, par M. Remusat. Paris, 1822. Voyez pag. 35, § 60. — [4] *Idem*, § 61. — [5] *Idem*, § 63. — [6] *Idem*, § 63. — [7] *Idem*, § 71. — [8] *Idem*, § 83. — [9] *Idem*, § 84. — [10] *Idem*, § 93. — [11] *Idem*, 94. — [12] *Idem*, 95. — [13] *Idem*, § 96. — [14] *Idem*, § 98. — [15] *Idem*, § 97. — [16] *Idem*, § 103.

précéder l'adjectif de *tza, tse,* beaucoup, supérieur. Exemple : *nhò,* bon ; *tza nhò,* le meilleur.

16° Les trois pronoms de la première personne les plus usités anciennement, sont *ngò, ngoù, ìù.*

Dans la langue des Otomies, le pronom de la première personne est aussi triple. Exemple : *nga, nga-nga, ngui.* On trouve aussi ce triple pronom dans la langue mexicaine, savoir, *nehuatl, nehua, ne.*

17° Pour éviter le pronom de la première personne, on se sert quelquefois de son petit nom [1].

De la même manière les Otomies, au lieu de pronom, emploient un nom de respect quand ils s'adressent à un supérieur ; d'autorité, si on parle à un inférieur ; et d'amitié et de bienveillance, s'ils s'adressent à des égaux. Exemple : *ni betè bi ye wi,* c'est-à-dire *ni,* ton ; *betè,* serviteur ; *bi,* il ; *ye,* qu'il obéisse ; *wi,* à toi, c'est-à-dire je t'obéirai ; *ni tha i e wi,* ton père t'ordonne ; *ni be i mā, wi,* ton ami t'aime, c'est-à-dire je t'aime. Les Mexicains et autres Indiens du même pays emploient les locutions qui étaient en usage chez les Hébreux.

18° Les pronoms de la seconde personne ne sont guère plus fréquemment usités que ceux de la première. Ceux qu'on trouve ordinairement dans les livres sont *eùl, joù, jo, tseù;* dans la langue moderne, *ni* [2].

Les Otomies expriment le pronom de la seconde personne par *hu* ou *wi, toi, n-wi, nui, wi,* toi.

19° Le pronom de la troisième personne s'exprime par *khi, i,* ou *kiouei* et *tchi,* dans l'ancienne langue chinoise ; dans la moderne, le pronom de la troisième personne est *thâ* [3].

La troisième personne otomi est *nu, ni, wi* vel *i. Bi* et *wi,* il, à lui et lui.

20° Le pluriel se marque en ajoutant après le pronom personnel en l'appellatif, qui en tient lieu, l'un de ces mots, *mên, meì,* quelconque ; *péi,* ordre ; *ngò,* moi ; *ngò mên,* nous, dans la langue chinoise moderne [4].

Le pluriel des pronoms se forme de la même manière dans la langue otomite. On ajoute *he* à la première personne, comme *nga,* moi ; *nga he,* nous ; et on forme les pronoms pluriels par l'addition du pronom aux seconde et troisième personne : *n-we,* toi ; *n-wewe,* vous ; *nu,* il ; *ni,* il ; *nuni,* eux ; *wi,* il ; *nuwi,* eux.

21° Les verbes que les Chinois nomment *ho tseú* sont, comme les substantifs, de deux sortes ; les uns toujours verbes par eux-mêmes, et les autres alternativement verbes, noms abstraits, adjectifs, ou même particules, suivant la place qu'ils occupent dans la phrase et les marques de rapports qui peuvent s'y trouver attachées [5].

Dans la langue otomite, il y a aussi quelques verbes naturels. Exemple : *te,* vieillir ; *mā,* aimer ; d'autres sont des noms substantifs et adjectifs, verbes et adverbes. Exemple : *nhò,* bon ; *nhò,* bonté ; *nhò,* bien ; *nhò,* être bon. Ce n'est pas par position, mais au moyen des particules qu'on les distingue. Exemple : *na nhò,* bonté ; *sa nhò,* bon ; *di nhò,* je suis bon ; *nhò,* bien. Quelquefois aussi on les connaît par la signification ou par la position. Exemple : *ma nhò,* ma bonté ; *nu nhò ye,* il est bon homme ; *di, buỳ nhò* je vis bien.

22° Les adjectifs, dans le chinois moderne, sont souvent accompagnés de la particule *ti* [6].

Dans la langue otomite, la particule *sa* et autres sont conjointes.

23° En langue chinoise, l'adjectif verbal actif se forme par l'addition de *tchè ;* chez les Otomies, par celle de *tè.*

24° Il y a des mots chinois qui ont par eux-mêmes le sens adverbial, soit qu'ils marquent des circonstances de temps ou de lieu. Ce qu'on voit aussi dans la langue otomite. Exemple : *Buỳ,* ainsi ; *nkha,* comme ; *nkha buỳ,* ainsi ; *nu,* celui-ci, ici.

25° On forme à volonté des adverbes en ajoutant aux adjectifs ou aux verbes la particule *jân,* qui signifie ainsi [6].

Dans la langue otomite, tous les adjectifs sont adverbes à volonté en conversation. En composition, ils sont désignés ou par leur position, ou par l'addition du mot *thò,* tout.

26° Comme les adjectifs et les autres noms attributifs se placent ordinairement avant le sujet auquel ils tiennent lieu de qualificatifs, de même les verbes et les expressions simples ou composées modificatives ou circonstancielles ont coutume de prendre le verbe dont ils spécifient l'action. Cette observation fait voir comment des substantifs ou des verbes peuvent être pris adverbialement d'après la place qu'ils occupent dans une phrase, et sans qu'il soit besoin d'aucun signe particulier [7].

Dans la langue otomite, on trouve la même espèce de construction : *ye hia nhò,* l'homme parle bien ; c'est-à-dire *ye,* l'homme ; *hia,* parle ; *nhò,* bien ; ou *ye nhò hia,* c'est-à-dire *ye,* l'homme, *nhò,* bon ; *hia,* parle ; l'homme est bon quand il parle. Mais plus fréquemment l'adverbe modifie le verbe qui le suit comme dans le premier exemple.

27° Les propositions proprement dites veulent en général être placées immédiatement avant leur complément [8], de même que dans la langue otomite.

28. Dans les deux langues, on fait le même usage de conjonctifs.

29. Les interjections les plus usitées sont au commencement de la phrase, dans la langue chinoise moderne ; ce qui a aussi lieu dans la langue otomite.

30° Pour obvier aux inconvénients qui résulteraient, dans la langue parlée, de la multiplicité des termes homophones et des mots qui peuvent être pris comme verbes ou comme substantifs, on y fait fréquemment usage de mots composés, lesquels sont formés d'après divers procédés. Les plus communs sont formés de la réunion de deux termes synonymes, dont l'un n'ajoute rien au sens de l'autre, mais sert seulement à le déterminer, parceque l'équivoque, possible à l'égard de chacun d'eux en particulier, ne sert pas à l'égard du mot dissyllabique, qui résulte de leur groupement [9].

La même construction artificielle se trouve dans la langue otomite. Exemple : si on dit, *di ne de,* il est impossible d'en comprendre le sens ; car *de* signifie également l'eau, un œuf, ou vêtements. Par cette raison, on dit *dehe, he* signifie froid ; *he,* long ; *deye,* vêtements. Il en est de même de presque tous les noms.

31° On réunit fréquemment ensemble deux verbes synonymes ou très analogues dans leur signification, comme cela a lieu par les substantifs et par le même motif [10].

On voit souvent la même réunion dans la langue otomite.

33° L'impératif, quand on parle à des inférieurs, s'exprime en mettant le pronom de la deuxième personne avant le verbe [11].

En langue otomite, on met le pronom avant ou après.

34. Par urbanité, on fait ordinairement précéder l'impératif du mot *thsring,* qui signifie prier, inviter [12]. Les Otomies le font précéder du mot *sa,* qu'il plaise, ou *da,* accorder.

35. On fait fréquemment usage dans la langue chinoise moderne d'adverbes composés, soit de la répétition d'un même mot, soit du groupement de deux verbes synonymes [13].

La même chose se trouve particulièment dans la langue otomite, comme on voit dans l'article 24.

L'auteur fait voir que les deux langues chinoise et otomite diffèrent seulement dans huit différentes formes de construction, dont

[1] *Éléments de la Grammaire chinoise,* par M. Rémusat, § 120. — [2] *Idem,* § 126-129. — [3] *Idem,* § 131 et 321. — [4] *Idem,* § 321. — [5] *Idem,* § 151. — [6] *Idem,* § 302. — *Idem,* § 176. — [7] *Idem,* § 177. — [8] *Idem,* § 179. — [9] *Idem,* § 284. — [10] *Idem,* § 343. — [11] *Idem,* § 358. — [12] *Iden,* § 359. — [13] *Idem,* § 367.

il donne des exemples. Il fait voir aussi qu'il n'existe aucune affinité entre leurs nombres cardinaux.

COMPARAISON DE MOTS DE LA LANGUE CHINOISE AVEC DES MOTS DE LA LANGUE DES OTOMIES.

SINICÈ.	OTHOMITICÈ.	LATINÈ.
Cho	To	Qui.
Y	N-y	Plaga.
Teou	Gou, mou	Caput.
Siao	Soui	Nox.
Tien	Tsi	Dens.
Ye	Yo	Lucidum.
Ky	Hy	Felicitas.
Kou	Dou	Mors.
Po	Yo	Non ne.
Na	Ta	Masculus.
Niu	Nsou	Femina.
Tseu	Tsi, ti	Filius.
Tso	Tsa	Perficere.
Touan	Khouani	Verus, vere.
Siao	Sa	Irridere.
Pa	Da	Dare.
Tsoun	Nsou	Honor.
Hou	Hmou	Dominus.
Na	Na	Ille.
Hu	He	Frigidus, frigus.
Mian	Hmi	Vultus.
Kouei	Ekhoua, koua	Diabolus.
Kou	Ko	Vetus.
Si	I	Dolere.
Y. medicus	I	Medicina.
	Tei, medecinæ factor	Medicus.
Kian	Hia	Videre.
Kou	Mou	Dominus.
Ye	He	Et.
Hoa	Hia	Sermo.
Man	Ma	Plenus.
Kho	Nho	Dignus.
Khi	Stsi	Comedere.
Tsoui	Tsi	Ebrietas.
Jin	Ye	Homo.
Ka	Rsa	Audere.
Ngo	Nga	Ego.
Ni	Ni	Tu.
Tha	Na	Ille.
Ti	Te	Quod, quid.
Ti	Toa	Qui, quæ.
Te	Tsa	Posse.
Lou	You	Iter.
Sie	Tsi	Paucus.
Khiu, Lai	Ehe, yehe	Venire.
Hao	Nho	Bonus.
I	Moui	Animus.
Ta	Da	Magnus.
Li	Ti	Lucrum.
Pa	Da, ma, na	Dimidius.
Ho	To	Quis.
Mai	Ma	Emere.
Pa	Pa	Desinere.
Mou, mo	Me	Mater [1].

COMPOSITION DE MOTS.

Dàmē	*Dà*, maturus	*Mē*, mater	Vir, maritus.
Dànsū	*Dà*, maturus	*Nsū*, fœmina.	Mulier, uxor.
Tinsū ou *Tzinsū*	*Ti* vel *Tzi*, surculus	*Nsū*, fœmina.	Filia.
Bàtzi	*Bà*, genitus	*Tzi*, surculus.	Filius.
Sithà	*Si*, cortex	*Thà*, pater	Avus.
Mêti	*Mê*, dominus	*Ti*, divitia	Dives.
Tasi	*Ta*, alba	*Si*, superficies.	Argentum.
Kasti	*Ka*, flava	*Sti*, superficies	Aurum.
Sikei	*Si*, pellis	*Kei*, corpus	Cutis.
Mohe	*Mo*, terræ præruptum	*He*, aqua	Lacus.
Dahe	*Da*, multa	*He*, aqua	Flumen.

ORATIO DOMINICA OTOMITE VERSA [2].

1. Ma thà he ni buỳ mahētsi	1. Noster pater habitas cœlum,
2. Da ne ansū ni hūhū	2. Vocabunt sanctum tuum nomen,
3. Da ēhē ga he ni buỳ	3. Veniet ergà nos tua habitatio,
4. Da kha ni hnee	4. Facient tua voluntas.
5. Ngù wa na haỳ	5. Et ita hic terra
6. Te ngù mahētsi	6. Sicut cœlum.
7. Ma hmē he ta nà pa	7. Noster panis quæque dies (cujusque diei)
8. Rà he na ra pa ya	8. Da nos unus dies nova (hodie),
9. Ha puni he	9. Et parce nos,
10. Ma dupatè he	10. Nostra debita,
11. Tēngù di puni he	11. Sicut nos parcimus
12. U ma ndupatè he	12. Nunc debitores nostri.
13. Ha yo ni hē he	13. Et cave ne permittere nos
14. Ga he kha na tzò cadi	14. Labemur in turpis actio,
15. Ma na pehe he hin nhô	15. Sed salva nos non bonum (a non bono)
16. Da kha	16. Facient (hoc est *amen.*)

MODÈLE DE CONJUGAISON.

Mexicanus	Ni	Chihua	
Huastecus	V	Tahjal	Ego facio.
Othomitus	Di	Tè	
Mexicanus	Nite	Chihua ya	
Huastecus	In	Thjal itz	Ego faciebam.
Othomitus	Di	Tè hmā	
Mexicanus	Onitla	Chiuh	
Huastecus	V	Tahjamal	Ego feci.
Othomitus	Xta	Tè	
Mexicanus	Onical	Chiuh ca	
Huastecus	V	Tahjal ac	Feceram.
Othomitus	Xta	Tè hmā	
Mexicanus	Ni	Chihuaz	
Huastecus	Quia	Tahja	Faciam.
Othomitus	Ga	Tè	
Mexicanus	Onitla	Chiuh	
Huastecus	V	Tahjamal	Fecero.
Othomitus	Ga xta	Tè	

[1] *De Linguâ Othomitorum Dissertatio; auctore Emmanuele Naxera, Mexicano, Academiæ litterariæ Zacatecarum socio.* Communicated to the American Philosophical Society, 6 *march*, 1835.

[2] *Oraciones y doctrina cristiana en Othomi, aprobadas por el tercio Concilio mexicano, à Ramirezio; Mexico* 16.

CONQUÊTES DES MONGOLS EN AMÉRIQUE, SELON M. RANKING.

Un auteur de nos jours, M. Ranking, a soutenu l'opinion qu'il y avait une colonie chinoise en Amérique, dans un ouvrage intéressant qui nous a paru mériter d'être analysé [1].

L'auteur commence par rappeler à ses lecteurs que, bien que la création du monde remonte à plus de cinqante-huit siècles, trente-cinq, comprenant l'évènement du Déluge, se sont écoulés sans qu'aucune histoire profane européenne ait paru; la plus ancienne, celle d'Hérodote, n'ayant été écrite que cinq cents ans avant Jésus-Christ. Les Grecs et les Romains ne connaissaient point de terre de quelque importance à l'ouest des côtes d'Afrique, et n'en avaient découvert aucune à l'est, au-delà du cent vingtième degré dc longitude (de Greenwich). Dans le treizième siècle, Marco-Polo fit connaître la terre du Japon et, à l'exception des Açores, aucune autre découverte n'avait eu lieu jusqu'alors. Ainsi, pendant quatre mille cinq cents ans, près de cent quatre-vingts degrés de longitude restèrent ignorés; et au sud, on n'avait aucune notion sur ce qui pouvait exister au-delà du tropique du Capricorne. Aujourd'hui l'Afrique, entre le dixième et le trentième degré de latitude méridionale, est encore inconnue; une immense région entre le Thibet et la Sibérie n'a été que très imparfaitement décrite; de vastes solitudes sont encore ensevelies au milieu des deux Amériques; et si, à ces contrées, nous ajoutons la Nouvelle-Hollande, Bornéo et beaucoup d'autres pays non encore explorés, près de la moitié de la surface du globe n'a point encore été visitée par quelque voyageur capable de fournir des notions sur sa géographie et son histoire, à l'autre portion du monde civilisé.

Venant à l'invasion du Japon par les Mongols, M. Ranking dit, que dans l'année 1257 de notre ère, Kublai, petit fils de Gengis-Khan, fut proclamé, par suite de la mort de son frère Mangu, Grand Khan des Mongols et Tartares. Ayant fait la conquête du Bengale oriental, et des provinces situées à l'est du Burampooter, il prit ou reçut en tribut jusqu'à cinq mille éléphants. En 1280, il devint maître de la Chine [2]. En possession de ce vaste empire, Kublai résolut de s'emparer du Japon, et dans ce but, il fit construire six cents navires et rassembler une armée de cent mille hommes. Cette immense expédition périt entièrement par la tempête; et il n'échappa que trois ou quatre individus, qui revinrent dans leur pays rapporter la nouvelle de ce grand désastre [3].

Vers l'année 1264, le grand Khan réunit encore une formidable expédition, mais qui manqua également, par suite de la jalousie des deux commandants.

En 1275, neuvième année du règne de Gouda empereur du Japon, le général tartare Mooko parut sur la côte de cet empire, avec une flotte de quatre mille voiles et deux cent quarante mille hommes de troupes envoyées par le souverain de la Chine et de la Tartarie, pour conquérir le Japon; mais des tempêtes si violentes survinrent, qu'elles anéantirent presque entièrement cette expédition [4].

A l'appui de ces armements considérables, on doit citer Marco-Polo qui rapporte [5] qu'il fit voile de la Chine avec quatorze navires, ayant chacun quatre mâts, et dont la cale était divisée en chambres séparées. « Nous avons vu plusieurs centaines de bâtiments (dit M. Barrow) [6], d'une très grande dimension, destinés à des voyages de long cours, tous munis de quatre mâts. » Quatorze vaisseaux à quatre mâts, dont quelques uns avaient deux cent cinquante hommes d'équipage, furent équipés et approvisionnés pour deux ans, pour un voyage en Perse. Ils partirent de la rivière Peho, ou peut-être de Laitun, et ayant passé par l'île de Hai-nan, ils longèrent la côte de Cochinchine jusqu'à Tsiampa, que Marco-Polo avait déjà

[1] *Recherches historiques sur la conquête du Pérou, du Mexique, de Bogota, des Natchez et de Talomeco, dans le treizième siècle, par les Mongols, accomgnés d'éléphants;* par John Ranking, auteur de *Recherches sur les guerres et émigrations des Mongols et des Romains*, un volume grand in-8°, 479 pages (Londres, 1827), avec deux cartes et les portraits de tous les Incas et de Montézuma. — *Sommaire de cet ouvrage :* Rapports existant entre les traditions locales et les restes d'éléphants et mastodontes trouvés dans le Nouveau-Monde; expédition partie de la Chine pour envahir le Japon; violente tempête; les Mongols avec leurs éléphants débarquent au Pérou et en Californie; affinités nombreuses et remarquables; histoire du Pérou et du Mexique jusqu'à l'arrivée des Espagnols; grandeur des Incas et de Montézuma; de plusieurs espèces de quadrupèdes supposées éteintes; éléphants sauvages en Amérique; tapirs en Asie; description de deux espèces d'unicornes vivant en Afrique.

[2] Du Halde; vol. I, pag. 213. — Marco-Polo; pag. 329-444.

[3] Du Halde; vol. I, pag. 215.

[4] Kampfer's *History of Japon*, pag. 187.

[5] Marco-Polo; liv. III chap. II. — *Idem*, note 60.

[6] Barrow's *Travels in China*, pag. 45.

visitée en 1280 [1]. En février 1826, une jonque chinoise, ayant à bord huit cent soixante-dix émigrants, arriva à Singapore, de la province de Quang-tong. Le 2 mars suivant, il en parut une autre, qui débarqua mille cinquante individus venant du même lieu [2].

Garcilasso de la Vega rapporte la tradition suivante qu'il a recueillie au Pérou: Certains géants arrivèrent au cap maintenant appelé Sainte-Hélène, dans de grandes barques; ces géants à qui la frayeur a fait attribuer toutes choses merveilleuses, étaient d'une taille si démesurée que les hommes ordinaires ne leur venaient qu'aux genoux; ils portaient de longs cheveux pendants sur leurs épaules; leurs yeux étaient grands comme des plats et les autres parties du corps proportionnées; ils ne portaient point de barbe; quelques uns étaient nus, d'autres revêtus de peaux de bêtes; enfin, ils n'avaient point de femmes avec eux. Après avoir débarqué, ces étrangers s'établirent dans un lieu désert et creusèrent dans le roc des puits profonds qui, depuis cette époque, fournissent une eau exellente. Ces géants vivaient de rapines et portaient la désolation dans le pays; leur appétit était tellement glouton qu'un seul d'entreux consommait autant que cinquante habitants natifs, et que, pour augmenter leur nourriture, ils mangeaient du poisson qu'ils pêchaient en abondance. Les hommes du voisinage étaient massacrés journellement par eux, et les femmes périssaient victimes de leur brutalité. Enfin, après avoir long-temps tyrannisé le pays, ces géants furent détruits par le feu du ciel et par un ange armé d'une épée flamboyante. Afin d'attester éternellement cet acte de la vengeance céleste, leurs ossements et leurs crânes ne furent point consumés par le feu et sont restés épars. Plusieurs Espagnols ont prétendu avoir vu des morceaux de leurs dents qui pesaient près d'une demi-livre [3]. On n'a jamais pu savoir de quel lieu étaient venus ces étrangers, ni quelle route ils avaient prise.

« Cette tradition, dit l'auteur que nous analysons, a été regardée assez naturellement, par Robertson et autres auteurs, comme une fable ridicule, et le lecteur sera porté a la considérer comme telle, à moins de se reporter (à part le merveilleux) à l'invasion du Japon et aux preuves nombreuses et convaincantes de l'identité des Mongols et des Incas. » Voici plusieurs de ces preuves:

Mango, nom du premier Inca du Pérou, est un nom Mongol. Mango était petit fils de Gengis-Khan, frère de Kublai, et fut lui-même grand Khan, jusqu'en 1257, où il fut tué au siége de Ho-Cheu, en Chine [4]. Il eut pour successeur son frère Kublai, et il paraît très probable que le premier Inca du Pérou était fils de ce dernier. Ce prince eut vingt-cinq fils de ses concubines, qui tous étaient nobles de droit et élevés dans l'art de la guerre. Garcillasso de la Vega remarque que le mot *Mango,* n'a aucun équivalent dans la langue Péruvienne, tandis que les noms des Incas ont toujours eu une signification particulière. La femme légitime de Mango, était sa sœur; on l'appelait *Coya*, c'est-a-dire reine ou impératrice, et *Mamanchik*, comme étant la mère de ses proches et de ses sujets [5]. *Manchika* était le nom de la reine qui, en 1619, régnait avec son fils, sur toutes les villes du Mogol, jusqu'au royaume du Cathay. Dans les pays soumis à l'autorité du grand Khan, les hommes épousent leur sœur utérine, c'est-a-dire, d'une même mère, et non du même père [6].

Les Indiens de l'Amérique du sud ont peu ou point de barbe; les Mongols en ont aussi très peu. Les Koreiki n'ont que quelques longs poils épars autour du menton. [7] Les classes supérieures, par les mariages qu'elles contractent avec les Persans et d'autres peuples, ne doivent point être confondues avec celles inférieures, ou le vrai peuple.

Au Pérou, la personne royale était distinguée par un costume particulier. Les cheveux étaient coupés courts, spécialement autour du visage, contrairement à la mode indienne qui est de les laisser longs; aux oreilles, était suspendue une espéce de plaque ornée de pierreries; la tête était couronnée d'une tresse appelée *llatu*, de diverses couleurs, et formant, sur le front, une touffe ou aigrette couleur de chair. Le bandeau du prince héréditaire était jaune. Les deux plumes portées par les Incas figuraient la queue de l'oiseau appelé *coraquenque*, à-peu-près de la grandeur d'un faucon. Lorsque les Tartares conquirent la Chine, il existait chez eux des réglements sur la coupe de la chevelure [8]. A l'égard des ornements de la tête, il suffit de

[1] Marsden's *Introduction*, pag. 13.

[2] *Observer-Newspaper*, 10 septembre 1826.

[3] Peut-être des dents de *mammoth*, ou autre grand quadrupède.

[4] Sir William Jones, vol. I, pag. 101. — Marco-Polo, note 381. — Delacroix, pag. 399.

[5] De la Vega, vol. I, pag. 104.

[6] Purchas, vol. III, pag. 797-798-799.

[7] Strahlemberg, pag. 458.

[8] Grosier, vol. II, pag. 294.

renvoyer le lecteur aux portraits des Incas et à ceux de Tamerlan et de Jehanghir [1], tous deux descendants de Gengis-Khan. La ressemblance est frappante, si on a égard à la difficulté où étaient les Incas de se procurer un tissu convenable pour former un turban.

Une autre preuve de l'opinion que Mango était un des fils de Kublai, c'est que le jaune était la couleur adoptée par cet empereur, quoiqu'elle n'ait pas toujours été celle de la famille impériale à la Chine [2].

Le soleil était l'objet particulier de l'adoration des Péruviens, et il a été aussi le Dieu des Mongols dans les temps les plus reculés [3].

Les Péruviens appelaient *Pachacamac* le souverain créateur et le maître de toutes choses. *Pacha* signifie le monde et *cama*, l'âme, du verbe *camar*, animer. Il y a une très grande probabilité que ces mots sont mongols ou asiatiques. *Camac-Hya* est une déesse de l'Inde [4]. *Chincha-Camac* signifie créateur et protecteur des Chinchas [5]. On peut donc affirmer que *Pacha* veut dire, comme en Asie, souverain, et *Camac*, créateur ou Dieu.

Les Péruviens adoraient *Pachacamac* comme le Dieu invisible et inconnu, mais ne lui bâtissaient point de temples et ne lui offraient point de sacrifices. Les Yakutes de la Lena adressent des offrandes à une divinité invisible placée dans le ciel [6]. Gengis-Khan était déiste; mais il laissait chacun suivre la religion qui lui convenait.

Les chants à la louange du soleil et des Incas étaient tous composés sur le mot *Haylli*, qui veut dire triomphe, en langue péruvienne. « Ogus, ancêtre de Gengis, à peine âgé d'un an, prononçait miraculeusement le mot *Allah!* qu'il répétait sans cesse, sans doute par un effet immédiat de la volonté de Dieu, qui se plaisait à entendre glorifier son nom par une bouche aussi tendre [7] ». L'analogie entre ce mot et celui si connu de *hallelujah* (alleluia) paraît évidente.

Le *Raymi*, ou fête solennelle du soleil, était célébré par les nobles, gouverneurs et chefs militaires du Pérou. Cette solennité, la plus importante des quatre fêtes annuelles, avait lieu après le solstice de juin. Les gouverneurs revêtaient des habits magnifiques; quelques-uns se couvraient de la peau d'un lion, dont la tête leur servait comme de casque, pour montrer qu'ils imitaient ce généreux animal, dont ils prétendaient être issus. Ceux appelés *Yuncas* portaient des masques horribles, et au bruit discordant de fifres et de tambours, ils s'agitaient comme des maniaques et prenaient des poses grotesques.

Une brebis noire consacrée était offerte en holocauste au soleil, et le cœur et les poumons de cet animal étaient réservés, afin de pouvoir reconnaître si l'offrande était agréable ou non.

« Il est assez curieux, dit notre auteur, de remarquer que *Rama*, le dieu Indou, est un des fils du soleil [8], et que les Péruviens, dont les Incas se vantaient d'avoir la même origine, appellent leur grande fête *Ramasitoa.* » Les femmes égyptiennes faisaient des gâteaux sacrés qu'elles offraient à la reine du ciel, aux principales époques solaires, appelées *Raymi* ou *Citua*; les femmes péruviennes faisaient de même, et on trouve encore cette coutume établie dans l'Indoustan [9].

Le grand Khan observe les fêtes solennelles, principalement quatre fois l'année [10]. A la fête *blanche*, au commencement de l'année, le grand Khan et tous ses sujets se revêtissent de vêtements blancs [11], et l'on amène un lion apprivoisé, qui vient se prosterner aux pieds de l'empereur Kublai. Les Yuncas offrent de la ressemblance avec les Shamans de Sibérie. Ils font des conjurations par lesquelles ils prétendent correspondre avec le démon [12]. Quand l'époque des fêtes de leurs idoles approche, les Baskirs se rendent au palais du grand Khan Kublai et le supplient de leur accorder un certain nombre de brebis à tête *noire*, afin d'accomplir

[1] Voir planche IV, dans l'ouvrage de M. Ranking.

[2] Marsden's, Marco-Polo; note 610.

[3] Strahlemberg, page 4.

[4] Ouvrages de sir William Jones: *Supplement*, vol. II, pag. 1057; *Du Budhirad Hyaya, ou chapitre de sang*, traduit du *Calica-Puran.*

[5] De la Vega, vol. II, pag. 65.

[6] Strahlemberg, pag. 380.

[7] Abul ghazi Bahaduc, vol. I, pag. 11.

[8] Sir William Jones, tom. I, pag. 298.

[9] Rees' Cyclopedia, mot *Rama.*

[10] Sir John Maundeville, pag. 278.

[11] Marco-Polo, pag. 328. — *Idem*, pag. 330.

[12] *Bell of Antermony*, pag. 152-192.

leurs rites suivant les usages consacrés [1]. La onzième loi de Gengis défend de couper la gorge des animaux qu'on immole; on doit leur fendre le ventre du bas en haut et en arracher les entrailles.

La manière de chasser les animaux, en les resserrant dans un cercle étroit au moyen d'un grand nombre d'hommes, était usitée au Pérou, comme sur le territoire du grand Khan [2]. L'armée, les armes et la musique des deux peuples offrent la similitude la plus complète [3].

Non loin de la colline sur laquelle était assise la citadelle de Cuzco, il y avait une portion de terre appelée *colcampata,* que personne ne pouvait cultiver à moins d'être issu du sang royal. Le défrichement s'en faisait avec de grandes cérémonies et réjouissances [4]. On sait que dans toutes les villes de l'empire de la Chine, la même coutume a lieu chaque année, le jour où le soleil entre dans le quinzième degré de *Aquarius.* L'empereur se rend lui-même, en grande pompe, dans le champ consacré, pour tracer quelques sillons, et il est aidé dans cette œuvre par douze seigneurs des plus illustres.

Dans l'architecture chinoise, comme dans celle péruvienne, on remarque le même soin pour rendre les joints unissant les pierres presque imperceptibles [5].

Il existe aussi une grande similitude entre les décorations des palais royaux des Incas, et ceux du grand Khan [6]. Postes placés dans chaque quartier d'une lieue de rayon, etc [7].

On remarque encore la crainte causée chez les deux peuples par les éclipses [8]. Au Pérou, aussitôt qu'une éclipse apparaît, on fait un bruit horrible de trompettes, tambours et instruments de corne appelés *atabales* [9]. A la Chine, lorsque le soleil ou la lune commencent à s'éclipser, tout le monde se jette à genoux et prosterne son front contre la terre; et aussitôt, un bruit épouvantable de tambours et de cymbales se fait entendre par toute la ville [10].

On lit dans La Vega [11] que les épouses des nobles étaient offertes par les Incas à leurs *curacas* ou officiers militaires. Le grand Khan Kublai, dit Marco-Polo [12], envoya ses officiers de Pékin dans la province de Ungut, pour lui en ramener les plus belles femmes; il en choisit trente ou quarante pour ses concubines et pour le service du palais, et le reste fut donné en mariage à des personnages de la noblesse avec une belle dot.

Le nombre 9 offre aussi un trait de ressemblance. Au Pérou, le *Raymi,* principale fête du Soleil, durait neuf jours; et les ordonnances des Incas et de leur conseil étaient communiquées au peuple, sur les places publiques, tous les neuf jours [13]. Le nombre 9 était de même considéré comme sacré par le grand Khan Kublai et par tous les autres Mongols [14].

Identité d'usage dans les présents considérables offerts aux Incas, aux principales fêtes de l'année, consistant en toutes sortes d'objets de luxe [15], et dans ceux présentés de même par les sujets du grand Khan [16].

Coutume des palanquins. — L'Inca régnant était assis dans une chaise d'or massif, portée à dos d'homme [17]. Le vice-roi d'une province de Chine est porté de la même manière [18]. Lorsque le grand Khan se montre en public, sa tête est ombragée d'un parasol et il est toujours assis dans une chaise d'argent [19].

[1] Marco-Polo; pag. 253.
[2] De la Vega; lib. VI, cap. 6.
[3] Petit de la Croix; pag. 82-260.
[4] De la Vega; lib. V, cap. 2.
[5] Duhalde; vol. I, pag. 275.
[6] Comte Carli; vol. I, p. 297.
[7] De la Vega; lib. VI, cap. VII. — Marco-Polo; lib. II, cap. 20.
[8] De la Vega; lib. II, cap. 23. — Grosiers' *China*, vol. II, pag. 438.
[9] *Idem*; lib. II, cap. 23.
[10] Grosiers' *China*, vol. II, pag. 438.
[11] De la Vega; vol. I, pag. 347.
[12] Marco-Polo; lib. II, cap. 4.
[13] De la Vega; vol. II, pag. 39 et 139.
[14] Marco-Polo; lib. II, cap. 12.
[15] De la Vega; lib. V, cap. 7.
[16] Marco-Polo; cap. VII. — Maundeville; chap. XV.
[17] De la Vega; lib. VI, cap. 3.
[18] Voir le dessin annexé au deuxième volume de l'*Histoire de la Chine*, par Duhalde, pag. 252.
[19] Marco-Polo; lib. II, cap. 3.

Même ressemblance dans les caractères tracés sur les rochers et les caravanserails établis sur les routes[1], dans les représentations dramatiques[2], dans l'usage des excréments humains comme engrais, etc [3].

Les Incas avaient une croix d'un très beau marbre, ou du jaspe le plus pur, parfaitement polie et faite d'une seule pièce; elle avait trois quarts d'aune de long et trois doigts de large, et était placée dans un lieu sacré du palais, comme un objet de grande vénération. Les Espagnols l'enrichirent d'or et de pierreries, et la placèrent dans la cathédrale de Cuzco[4]. M. Ranking pense qu'il est très probable que cette croix fut apportée par Mango Capac; car, au treizième siècle, il se trouvait plusieurs chrétiens (de la secte des Nestoriens) au service des Mongols[5]. Le conquérant du royaume du Bengale oriental fut un chrétien, (l'année 1272.)

Funérailles. — A la mort de Huayna Capac, le plus puissant des monarques péruviens, on sacrifia un millier de victimes, pour accompagner son ombre chez les morts[6]. Lorsque les dépouilles mortelles du grand Khan Mangu furent transportées à la montagne Altaï, les cavaliers qui les accompagnaient immolèrent plus de dix-mille individus de ceux qu'ils rencontrèrent sur leur route[7]. Richesses trouvées dans les tombes péruviennes, comme dans celles des Mongols[8].

Le cycle de soixante années est en usage parmi la plupart des nations de l'Asie orientale et parmi les Muyscas des plaines élevées de Bogota[9]. La prédilection pour la série périodique et l'existence du cycle de soixante années, qui égale sept cent quarante *sunas*, contenus dans le cycle de vingt années des prêtres, semble révéler une origine tartaréenne applicable aux nations du Nouveau-Monde[10].

Quelques découvertes, dit M. Ranking, permettent heureusement de fixer, sans aucun doute, l'origine des mystérieux Toltèques et Guatemaliens. La dynastie tartare *occidentale* commença vingt-trois siècles avant Jésus-Christ et finit l'an du Seigneur 557. Pendant les dernières vingt-trois années, il y eut quatre empereurs, dont un fut empoisonné et deux assassinés[11]. La dynastie tartare *orientale* ne compte qu'un seul monarque qui régna de l'an de grâce 534 à 550, c'est-à-dire dix-sept ans, sous quatre titres différents dont le dernier fut *Voutim* ou *Voutin*, et qui fut empoisonné par *Kaoyam*[12]. Ces diverses révolutions expliquent bien les émigrations qui eurent lieu à cette époque, et le chef des Toltèques fut probablement un fils ou un parent de ce *Votan* oriental.

Quant à la forme de la tête chez les Guatemaliens, on peut l'expliquer en consultant l'histoire d'Asie. La fameuse Hélène, en allusion à la fable de l'œuf, a été représentée par Canova avec la tête de forme alongée; cette fable peut avoir donné naissance à une mode chez les Turcs. A Constantinople, on demande à la mère, aussitôt après l'accouchement, quelle forme elle desire donner à la tête de son enfant[13]. Le Turc Oguz conquit l'Arménie et l'Inde au-delà du Gange. Quelques Indiens, près d'Ava, sont décrits dans le Périple[14] « avec la tête alongée depuis le front jusqu'au menton et se projetant en avant comme celle des chevaux : » ce qui s'applique exactement à la figure guatemalienne. La capitale d'Oguz était entre les sources de Tobol et d'Iskim (cinquante-deuxième degré de latitude) où l'on voit encore les ruines de plusieurs cités, et des images d'hommes et d'animaux sculptées jadis sur la pierre[15]. Au temps d'Oguz, les Turcs chassèrent les Cimmériens du territoire que ces derniers occupaient sur les bords des Palus-Méotides dans l'Asie supérieure[16].

[1] De la Vega; lib. V, cap. 10. — Marco-Polo; lib. II, cap. 20.
[2] *Idem;* lib. II, cap. 27. — Duhalde; vol. II, pag. 343.
[3] *Idem;* lib. V, cap. 3. — Kampfer, pag. 119-122.
[4] *Idem;* lib. II, cap. 3. — On peut voir aussi ce qui est dit au sujet des croix du *Yucatan;* DEUXIÈME PARTIE, SECONDE DIVISION, pag. 69.
[5] Marco-Polo; vol. I, pag. 501.
[6] De la Vega; lib. VI, cap. 4 et 5.
[7] Marco-Polo; lib. I, cap. 44.
[8] Ulloa; vol. I, pag. 368 et 369. — Humboldt; vol. I, pag. 92. — Tooke; vol. II, pag. 48. — Coxes' *Travels;* vol. III, pag. 179.
[9] Humboldt; vol. I, pag. 296.
[10] *Idem;* vol. II, pag. 128.
[11] D'Herbelot; vol. IV, 71.
[12] *Idem;* D'Herbelot écrit Moumgols et Pekim, pour Mongols et Pékin.
[13] Rees' *Cyclopedia,* mot *Cranium.*
[14] Translation by *Vincent,* pag. 115.
[15] Strahlemberg, pag. 4.
[16] Rees' *Cyclopedia,* mot *Turk.*

Hippocrate dit qu'aucun peuple n'avait la tête de forme plus alongée (*macrocephale*) qu'une nation établie près du Pont-Euxin. Les habitants mettaient leur gloire à avoir la figure la plus longue que possible, et, à cet effet, ils pétrissaient dans leurs mains le crâne des enfants, dès qu'ils étaient nés, et le comprimaient ensuite avec des liens et bandelettes, de manière à le contraindre à se développer dans la forme voulue. Les Cappadociens, voisins de l'Arménie, étaient aussi *macrocephales*. Les Turcs conquirent la Sibérie au sixième siècle, et y dominèrent jusqu'en 1202, où ils furent vaincus par Gengis-Khan. Toute cette période comprend exactement le temps où les Toltèques émigrèrent en Amérique, c'est-à-dire de cinq cent quarante-quatre au commencement du treizième siècle. Ainsi, en résumé, Oguz a subjugué des nations des Palus-Méotides, de la Cappadoce et de l'Inde au-delà du Gange, où le type macrocéphale se retrouvait également. Les Turcs ont possédé la Sibérie, du sixième au treizième siècle, et ont fini par y former la race tartare *Heou-Ouei*. Or, les Toltèques rapportaient que le pays d'où ils étaient sortis était *Hue-Huet-Lapallan;* et il est probable qu'ils n'étaient autres que les decendants des Turcs oguziens ou des macrocéphales d'Asie [1]. »

OBSERVATIONS DE M. LE CHEVALIER PARAVEY, SUR L'ORIGINE ASIATIQUE ET JAPONAISE DES PEUPLES DU PLATEAU DE BOGOTA.

« M. de Humboldt, dit M. de Paravey, avait déjà, avec sa sagacité ordinaire, observé que les peuples à demi-civilisés, trouvés en 1537 par le conquérant Quésada, sur le riche et haut plateau de Bogota, devaient avoir les rapports les plus intimes avec les peuples du Japon. Comme ces derniers, ils étaient vêtus de toile tressée avec le coton qu'ils récoltent; comme eux ils étaient réunis en commun, et recueillaient de riches moissons de céréales; comme eux ils étaient soumis à deux souverains à la fois : l'un, pontife suprême et rappelant le *dairi* du Japon, et l'autre roi analogue au *djogoun* ou roi actuel du Japon. Comme les Japonais encore, les peuples de la Nouvelle-Grenade employaient dans leur calendrier hiéroglyphique, et d'une composition assez compliquée, des cycles ou séries de jours et de nombres, combinés deux à deux, et notamment ils avaient la période de soixante ans, qui seule suffirait pour dénoter une origine asiatique. Enfin, dans la langue *chib-cha,* parlée par les peuples de Bogota, manquait le son de la lettre *l,* comme il manque aussi dans la langue du Japon.

Tels avaient été les premiers rapports découverts par M. le baron de Humboldt, et exposés dans son bel ouvrage, *Vues des Cordilières;* et, à ces premiers aperçus, M. le chevalier de Paravey, dans son ouvrage publié en 1826, sur l'*Origine unique des chiffres et des lettres de tous les peuples,* avait ajouté de nouveaux rapprochements non moins puissants. Comparant le cycle de jours des Muyscas avec celui des Japonais, M. de Paravey avait trouvé des deux côtés les mêmes significations (évidemment astronomiques) pour les mêmes nombres. Ainsi au Japon, comme à la Nouvelle-Grenade, chez les Muyscas, le cinquième jour était exprimé par l'idée, fort complexe, ou l'hiéroglyphe de la conjonction du soleil et de la lune.

Le quatrième jour offrait, des deux côtés, des idées de *portes,* qui sont précisément la signification du *daleth* des Hébreux, sans cesse employé pour le nombre *quatre,* dont il a même eu la figure; le second jour offrait des idées d'*enclos* et d'*entourage*, comme les présentent aussi le *beth* des Hébreux et le symbole du deuxième caractère du cycle du Japon. Enfin le nombre *un,* à la Nouvelle-Grenade, comme au Japon, offrait également des idées d'*eau* et de *têtard de grenouille*, ou de *fils, enfant,* qui chez les anciens Égyptiens, nous dit Horapollon, se rendait également par une *grenouille naissante.*

Sans pousser plus loin la comparaison de ces nombres du même rang, faite chez des peuples séparés par des distances aussi immenses, il devenait donc évident que ce cycle des Muyscas, exposé dans M. de Humboldt, d'après un savant mémoire de M. le chanoine Duquesne, de Santa-Fé de Bogota (long-temps curé parmi ces peuplades à demi-civilisées), et retrouvé par ce docte ecclésiastique sur un calendrier en pierre dont M. de Humboldt donne le dessin, avait été importé en Amérique, du Japon même ou de la Chine; et sans doute, comme le soupçonnait M. de Humboldt, par le nord-est de l'Asie, où l'on trouve des vents qui conduisent facilement en Amérique; tandis que toutes les tribus de l'Amérique espagnole avouent être venues du nord, et à une époque assez peu reculée, en suivant la chaîne élevée des Andes et des Cordilières, qui se prolongent, comme on le sait, dans toute la longueur du nouveau continent.

[1] *Supplement to the Conquest of Peru and Mexico, by the Moguls, in the* 13 *th. Century* (28 pages); par M. *Ranking.*

M. de Paravey, dès 1827, compara les noms mêmes *ata*, *bosat*, *mica*, *hisca*, *cuhupgua*, des nombres 1, 2, 3, 5 et 7 du cycle des Muyscas, aux sons *a*, *b*, *c*, *l*, et *z*, ou 9, qui répondent aux mêmes nombres dans l'alphabet phénicien ou hébreu; et il trouvait en outre, comme on vient de l'exposer, les mêmes sons hiéroglyphiques pour plusieurs d'entre eux; mais il ne pensa point alors à comparer ces mêmes nombres des Muyscas aux noms du cycle de dix jours des Japonais; et c'est ce que M. de Siebold, savant qui marche sur les traces de M. de Humboldt, vient de faire au Japon même, et à Nangasacki où il se trouve. Envoyé dans ces lieux par le baron Van Der Capellen, lorsqu'il était gouverneur de Batavia, M. de Siebold, outre les envois précieux de graines faits au Jardin du Roi, à Paris, a adressé à la Société Asiatique de France un savant mémoire sur la langue et l'histoire des Japonais; mémoire où il discute leur origine et qu'on doit desirer vivement de voir traduit en français et imprimé. Il remarque que les noms des jours japonais se terminaient, sauf le premier, tous en *ka*, ainsi que cela a lieu pour sept des nombres muyscas sur dix, remarquant en outre que *fito*, qui signifie *un* en japonais, est très voisin de *ata*, nombre *un* en muysca; que *foutsca* ou *boutsca*, *deux* en japonais, est évidemment *bosca* ou *bousca* qui vaut *deux* chez les Muyscas; que des deux côtés *mica* signifie également *trois*, et que *etsca* et *hisca* pour *cinq* étaient encore, avec évidence, le même mot, tandis que *aca*, *neuf* en muyscas, est la simple abréviation de *conoca*, c'est-à-dire *neuf jours* en japonais.

On pourrait ici citer tous les mots muyscas retrouvés dans le Japonais même par M. de Paravey; mais nous renvoyons au mémoire qu'il publiera sur ce sujet aussi bien que sur les monuments si curieux, récemment découverts dans le Guatemala et dans la riche et antique ville de Palenque, si longtemps ignorée et qu'on pourrait appeler la Thèbes de l'Amérique, monuments que M. Warden a, le premier (d'après Antonio del Rio), fait connaître en France et à la Société de Géographie de Paris [1]. »

CHAPITRE SEPTIÈME.

DÉCOUVERTE PRÉTENDUE DE L'AMÉRIQUE, PAR MARTIN BEHAIM, ET D'AUTRES INDIVIDUS, AVANT CHRISTOPHE COLOMB.

M. Otto, dans son mémoire sur la découverte de l'Amérique [2] cherche à prouver que Martin Behaim [3] ou *Behem*, de Nuremberg en Franconie, découvrit le continent Américain en 1484, huit années avant la première expédition de Christophe Colomb. S'appuyant sur certaines chroniques de Nuremberg et sur l'autorité de quelques historiens, M. Otto dit que Behaim, qui se livrait à l'étude de la géographie, de l'astronomie et de la navigation, avait beaucoup réfléchi sur la possibilité de l'existence des Antipodes et d'un continent occidental; et que, plein de cette idée, il demanda et obtint en 1459, d'Isabelle, fille de Jean Ier, roi de Portugal et régente du duché de Bourgogne et de Flandres, un navire avec lequel il fit, l'année suivante, la découverte de l'île de Fayal (l'une des Açores) où il établit une colonie flamande.

La régente Isabelle lui donna la propriété de cette île, et il continua ses travaux géographiques pendant environ vingt années. Il se confirma dans l'opinion de l'existence d'un continent occidental, par la circonstance des fruits et des plantes exotiques jetés sur la côte des Açores par les courants et les vents de l'ouest; et plus encore par une barque contenant les restes d'individus d'une race inconnue qui devait venir d'un pays habité vers l'est. Behaim croyait qu'en naviguant à l'ouest, on arriverait enfin au Cathay ou à la Chine septentrionale et de là à Chipango, ou au Japon. Il s'adressa, en 1484, à Jean II, roi de Portugal, afin d'avoir quelques navires pour entreprendre une expédition au sud-ouest. Sa demande lui ayant été accordée, il mit à la voile et

[1] *Bulletin de la Société de Géographie;* tom. XII, pag. 328-334.

[2] Inséré dans le deuxième tome des *Transactions Philosophiques de Philadelphie*, 1786.

[3] Gomara, Herrera, Telles da Silva, et autres auteurs, appellent ce navigateur *Martin de Bohemia* (*Martinus Bohæmus* ou *de Bohæmiâ*). Il est de même désigné par Hartman Schedl, dans sa *Chronique*, où il est dit, page 290 : « Præfecit autem his (Joannes secundus) patronos duos, Jacobum « Canum, Portugalensem et *Martinum Bohemum*, hominem Germanum ex Nurembergâ superioris Germaniæ, ex bonâ Bohemorum familiâ natum. » M. Otto a traduit cette dernière phrase : « descendant de la famille de *Bona*, qui fut décorée par Clément IX, en 1669. » Cladera fait remarquer, page 101, que dans l'autre sens les Romains n'employèrent pas le mot *bona*, mais celui *illustrissima*.

découvrit cette partie de l'Amérique connue sous le nom de Brésil, et étendit même sa navigation jusqu'au détroit de Magellan.

En reconnaissance de grands services rendus par Behaim, il fut créé chevalier et gouverneur de l'île de Fayal par le roi Jean de Portugal, le 18 février 1485. Etant retourné au lieu de sa naissance, en 1492[1] il y traça, sur un globe[2] qu'il fit lui-même, une terre occidentale, ainsi que toutes les régions et contrées alors connues, d'après les relations des voyages de Marco-Polo, venitien, et de Jean Maundeville, anglais. Behaim mourut à Lisbonne en 1506, sans laisser d'autre ouvrage.

Il paraît que Behaim était un des plus grands géographes de son temps, et l'un des premiers qui aient passé la Ligne avec le fameux navigateur Diego Caño, en 1484; mais son globe terrestre, qui comprend la partie occidentale de l'Europe et de l'Afrique, et la partie orientale de l'Asie, n'indique aucune trace de l'Amérique. M. de Mur, qui l'a publié, s'est assuré qu'il y a eu des paroles intercalées dans son manuscrit par une autre main [3]. On a remarqué aussi que la phrase même *in alterum orbem accepti sunt,* peut signifier qu'ils avaient dépassé la Ligne[4]. Le président, comte Carli, est aussi d'avis que la chronique de Nuremberg n'était pas contemporaine [5].

Le seul auteur portugais qui fasse mention de Behaim, est Manuel Telles da Sylva. Herrera affirme que Behaim était Portugais, né dans l'île de Fayal, une des Açores; et que ce fut lui qui confirma Colomb dans son projet de voyage[6]. Selon Riccioli, ce grand navigateur n'aurait jamais songé à un voyage aux îles occidentales s'il n'avait vu, à l'île de Madère, des cartes dressées par ce même Behaim, ou comme prétendent les Espagnols, par le pilote Huelva qui, par hasard, avaient visité l'île nommée depuis Santo Domingo[7].

OBJECTIONS CONTRE LA PRÉTENDUE DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE, PAR MARTIN BEHAIM.

1°. Philippe duc de Bourgogne ne vécut que jusqu'en 1467, et eut pour successeur immédiat son fils Charles, alors âgé de trente quatre-ans. Conséquemment il n'y eut point de régence, ni d'interrègne après la mort du duc Philippe. Cependant on fait venir Martin Behaim à la cour de la régente Isabelle, en 1459, c'est-à-dire, huit ans avant le décès du prince.

2°. On avance que Behaim découvrit Fayal, l'une des Açores, en 1460; mais cette île, ainsi que toutes celles qui composent ce groupe, furent connues avant l'année 1449.

Forster, dans son *Histoire de voyages et découvertes*[8] rend compte, d'une manière très véridique, de l'établissement de Behaim à Fayal. Après la mort de l'infant dom Henri, 1463, cette île fut donnée en présent par sa sœur Isabelle, duchesse de Bourgogne, à Jobst van Hurter, natif de Nuremberg, qui y introduisit plus de deux mille colons flamands, vers l'année 1486. Behaim épousa une fille du même Hurter et devint ainsi seigneur de Fayal et de Pico.

3°. On prétend que Behaim a découvert l'Amérique en 1484, c'est-à-dire, huit ans avant le voyage de Colomb, mais il est prouvé par la correspondance de ce dernier navigateur avec Paulo, savant médecin de Florence, que dès l'année 1474, lui Colomb avait déja conçu le plan de son voyage, et qu'il ne quitta le Portugal pour l'Espagne, à la fin de 1484, qu'après le refus que fit le roi de ce premier pays de l'aider dans son entreprise.

4°. Les lettres allemandes citées par M. Otto comme ayant été écrites par Behaim en 1486, et déposées dans les archives de Nuremberg, ne sont point relatives à la découverte de l'Amérique, mais à celle du Congo et du royaume de Benin en Afrique, faite en 1483, par Diego Caño, avec lequel Behaim fit voile de concert, ainsi qu'on le voit par la chronique de Hartman Schedl. Ce document établit que tous deux, favorisés par

[1] L'année où Christophe Colomb commença son expédition.

[2] «Pars globi terrestris, anno 1492, à Martin Behaim, Equite Lusitano, Norimbergæ confecti delineavit Christ Theoph. de Murr, 1778.» Cette carte se trouve à la fin de l'ouvrage de Cladera.

[3] *Notice sur le chevalier Behaim,* traduite de l'allemand par H. J. Janson.

[4] Préface du traducteur du premier voyage de Pigafetta.

[5] *Opuscoli scelti di Milano ;* tome XV, page 72. XIX - p. 241

[6] *Decad. I;* lib. I, cap. 2. — *Idem;* lib. II, cap. 19.

[7] *Geographiæ et Hydrog. Reform.;* lib. III, cap. 22, pag. 93.

[8] *History of the Voyages and Discoveries made in the North; from the German of John Reinhold Forster. London,* 1786.

la protection du ciel, ayant côtoyé l'océan méridional et franchi l'Équateur, ils passèrent dans un autre hémisphère, ayant la *face tournée vers l'est et leur ombre se projetant vers le sud et à leur droite;* qu'après une traversée de vingt-six mois, ils revinrent en Portugal, après avoir perdu la majeure partie de leur équipage, par suite de l'insalubrité du climat. Ce voyage est sans doute celui de Portugal au Congo, ainsi que le démontre la position indiquée. En outre la chronique de Hartman ne fait aucune mention de l'Amérique, et M. Otto reconnaît lui-même qu'en récompense des découvertes d'Afrique, Behaim fut créé chevalier, le 18 février 1485, par le roi Jean II [1].

Behaim mourut à Lisbonne, en 1506, et on doit croire que s'il avait réellement découvert le Nouveau-Monde, il n'aurait pas manqué d'en donner des notions positives; car, la rivalité qui existait alors entre les cours d'Espagne et de Portugal n'aurait pas fait laisser tomber dans l'oubli un événement si important.

Hernando Colomb dit, dans la vie de son père, que celui-ci apprit de *Martin Vincent,* pilote Portugais, qu'ayant navigué à quatre cent cinquante lieues vers l'ouest, du côté du cap Saint-Vincent, il avait trouvé une pièce de bois parfaitement travaillée, qui venait de l'occident; qu'à l'île de Porto-Santo, le gouverneur Pedro Corréa, beau-frère de Colomb, avait trouvé sur une plage de cette île des morceaux de bambous d'une grosseur énorme, qui ne se trouvaient dans aucune terre connue, et que Ptolomée décrit comme production particulière des Indes orientales; que de grands pins avaient été jetés sur les côtes des Açores où ils ne croissent pas [2]; qu'à l'île de *Flores* ou des Fleurs, on avait trouvé les cadavres d'individus dont les traits ne ressemblaient à ceux d'aucun peuple connu. Hernando Colomb ajoute que son père apprit aussi des habitants du cap de Virga, qu'ils avaient vu des *almadies* ou barques couvertes, pleines d'une espèce d'hommes dont ils n'avaient jamais entendu parler.

Antonio Lerme, établi à l'île de Madère, lui raconta qu'ayant navigué vers le couchant, il avait découvert trois îles; qu'en 1484, un capitaine vint de l'île de Madère en Portugal, pour demander une caravelle, afin d'aller à la recherche d'un pays qu'il avait vu, et où règnait toujours la même saison.

Pedro Velasco, habitant de Palos, étant parti de l'île de Fayal, découvrit à plus de cent cinquante lieues vers l'ouest, l'île de *Flores* ou des Fleurs, au moyen d'un certain nombre d'oiseaux qui volaient de ce côté. Se dirigeant ensuite au nord-est, il toucha au cap de Chiera en Islande. Ce fait est antérieur de plus de quarante ans à la découverte des Indes.

Colomb apprit encore d'un autre pilote, au port Sainte-Marie, que dans un voyage en Islande, ce dernier vit une terre qu'il prit pour une partie de la Tartarie (et qui était *Terra de Bacaleos* ou Terre-Neuve), où il ne put aborder à cause du mauvais temps; que le même Pedro Velasco lui assura de même, qu'il avait aperçu, du côté du couchant, une terre qu'il croyait être celle qu'un certain Temadolmos avait tâché de découvrir [3].

L'inca Garcilasso, Acosta et Gomara racontent qu'une caravelle naviguant (1484) d'Espagne aux Canaries, fut assaillie par un vent d'ouest si fort et si impétueux qu'elle fut emportée très loin, et se trouva, après vingt-neuf jours de navigation, dans un pays où île inconnue [4]. Ce navire retourna à Tercère, avec un pilote et trois ou quatre matelots, de dix-sept qui formaient son équipage, et qui eux-mêmes moururent peu de jours après leur arrivée dans le port. Quelques-uns disent que ce pilote, nommé don Alonso Sanchez, pilote d'Huelva du comté de Niebla, mourut dans la maison de Christophe-Colomb, après l'avoir prié de dresser une carte du pays qu'il avait découvert. Les uns prétendent que ce pilote était d'Andalousie ou de Biscaye; d'autres, qu'il était Portugais; et une autre personne, qu'il était de l'île de Madère ou du Cap-Vert [5]. Mais Oviédo, dont l'histoire fut écrite en 1525, et revue par le conseil des Indes, répète ce récit comme un bruit qui courut parmi le vulgaire, et il le tient pour faux [6].

[1] Voyez *An Examination of the Pretentions of Martin Behaim, etc.; by J. Belknap, DD. Boston*, 1792.

[2] Le fruit de l'arbre *anacardium*, des Indes occidentales, connu sous le nom de noix d'acajou, en anglais *cachew nut*, fut jeté sur les côtes de Cornwall, en Angleterre, ainsi que des coquillages étrangers, long-temps avant la découverte du Nouveau-Monde.

[3] Hern. Colon; *Vida del Amirante.*

[4] On l'a supposé être celle de Saint-Domingue. Gomara et Acosta racontent la découverte sans nommer l'auteur. Garcilasso; lib. I, cap. 3. Acosta; lib. I, cap. 4. Alderete, *Ant. de Esp. y Afric.;* lib. IV, cap. 17. « *Siendo,* dit-il, *cierto que el primero que diò noticia à Christoval Colomb del Nuevo Mundo fue Alonso Sanchez Huelva, marinero, vecino de la villa de Huelva, que con gran tormenta pasò el Oceano; que esto tan notorio en toda Andalucia que mas debiera haverse dejado de escrivir por nuestros Historiadores.* »

[5] Gomara; *Hist. gen.;* lib. I, cap. 13. — De la Vega; *Florida del Inca;* lib. I, cap. 3. Madrid, 1723. — Acosta; *Hist. nat. et mor. de las Indias;* lib. I, cap. 19.

[6] *Cronica de las Indias;* lib. II, cap. 2.

Benzoni est du même avis, et remarque que Gomara en parle aussi hardiment que s'il y avait été, sans citer néanmoins ni le nom du pilote, ni son pays, ni les autres circonstances, comme s'il y avait deux mille ans que ce fait fût arrivé [1].

L'historien Mariana croit aussi que le continent de l'Amérique fut connu avant la navigation de Christophe Colomb. Voici son récit à ce sujet, qui est à peu près le même que celui de Gomara. « Un navire étant allé pour commercer sur la côte d'Afrique, fut porté par les vents sur des terres inconnues où il aborda. La plupart des passagers et des matelots ayant péri de faim, le capitaine et trois ou quatre de ses compagnons de voyage abordèrent plus morts que vifs dans l'île de Madère qui appartenait alors aux Portugais. Christophe Colomb qui avait épousé une Portugaise [2], se trouvait alors dans cette île. C'était un homme d'un génie rare, entreprenant, et très versé dans la science nautique. Il reçut chez lui ce capitaine, qui succomba bientôt à ses fatigues, et laissa à Colomb le journal de ses voyages [3].

Dans son second voyage, en 1496, Christophe Colomb fut fort étonné de trouver sur la côte de la Guadeloupe une pièce de navire qu'il jugea avoir été travaillée en Europe, ainsi que quelques objets en fer.

Hervas fait mention, tome 1 page 109, d'une carte existant dans la Bibliothèque de Saint-Marc à Venise, faite par Andres Bianco, ou Andreas Biancho, en 1436, sur laquelle est tracée, à l'extrémité de l'Atlantique, une île nommée *Is de Brazil;* une autre porte le nom de *Is de Antilla ;* une troisième, placée dans la situation du cap Saint Augustin, dans la Floride, est appellée *Is de la man de Satanaxio.* Hervas suppose que cette île du Brésil est une des Terceires [4].

Si cette carte fut vraiment dessinée en 1436, il est clair que les Antilles furent connues avant Colomb; car on ne peut pas supposer que Biancho les eût marquées d'après une ancienne tradition sur une carte qu'on dit être exécutée avec beaucoup d'exactitude [5]. Don Christoval Cladéra dans ses observations sur le mémoire de M. Otto, concernant la découverte de l'Amérique, fait mention de cinq cartes dessinées par Juan Ortiz, à Valencia, entre les années 1496 et 1509. Sur la quatrième se trouve une île située au cinquante deuxième degré de latitude nord, nommée Brazil, et traversée par un grand fleuve. Cladéra écrit, à cause de la fausse position de cette île, que cette carte a été faite peu après la découverte du Brazil par Cabral, en 1500, mais pas antérieurement [6].

Il est bon de faire mention de la *dissertation* d'un savant allemand, Sigismond Hadelick, tome II des mémoires de l'académie d'Erfurt, qui y cite des passages, qu'il croit incontestables, de David Kimchi et d'autres Rabbins contemporains qui, quatre cents ans avant Colomb, ont parlé de *la terre et du bois du Brésil* [7].

Les Portugais desirant trouver une autre route, pour aller aux îles Moluques, que celle par l'extrémité de l'Afrique, le roi Alphonse V fit partir une expédition sous les ordres de Jean Var Corta Real, qui accompagné d'Alvar Martens Hornen, exploita les mers du nord et découvrit la *terra de Bacaleos*, ou *terre de morue*, ensuite nommée *Terre-Neuve.* A leur retour ils abordèrent à l'île de Terceire dont la capitainerie était vacante par la mort de Jacome Bruges ; ils sollicitèrent et obtinrent cette place en récompense de leurs services. La commission est datée d'Évora, le 2 avril 1464 [8]. Plusieurs exemples prouvent que des navires peuvent avoir été emportés par la violence du vent et des orages à des distances qui d'abord paraissent exagérées.

[1] Benzoni; lib. I, cap. 5. C'est une fable, dit Don de Navarette, que l'Inca avait entendu conter à son père, alors au service de Ferdinand et Isabelle, et qu'il avait répétée à plusieurs auteurs, savoir à Bernardo Alderete (*Varias Antigued. de España ;* lib. IV, cap. 17); à Rodrigo Caro (*Antigued. ;* lib. III); à Don Juan de Solorzano (*Indiarum jure;* tome I, lib. 2, cap. 5.); à Don Fernando Pizarro (*Varones ilustres del Nuevo Mundo*, cap. II). Voyez *Colleccion de los Viages y Descubrimientos*, etc.; *Introduccion*, 30.

[2] La fille de Bartolomeo Monis de Palestrello.

[3] Mariana; *De Rebus Hispanicis;* lib. XVI, cap. 3; lib. XXVI.

[4] Southeys' *Hist. of Bresil;* vol. I, cap. 1.

[5] Cette carte est faite en dix feuilles. Sur la première se trouvent le nom de l'auteur et la date de l'année où elle a été faite : *Andreas Biancho de Venetiis me fecit M. CCCC. XXXVI.* Cette carte fut calquée par M. d'Anse de Villoison, de l'Académie des Inscriptions, à Paris, et envoyée, en 1781, à M. le comte de Vergennes, qui la présenta au roi. Voyez *Lettre adressée au traducteur français des lettres de Carli* (M. Lefevre de Villebrune), par de Villoison. Voyez *quarante-neuvième et dernière lettre.*

[6] *Discurso preliminar.*

[7] Voyez la même lettre de Villoison, qui en réfère à deux autres dissertations remarquables de Jean-Philippe Cassel, professeur à Brême. Elles sont intitulées, l'une : *De Frisonum navigatione fortuitâ in Americam*, *sæculo XI* (factâ Magdeburgi, 1741); l'autre : *De Navigationibus fortuitis in Americam ante Columbum.* Ibid., 1742.

[8] Cordeiro, *Historia Insulana ; Tratado das Ilhas Novas*, etc., par Francisco de Sousa, en 1570. Cet auteur parle non seulement de la découverte de ces nouvelles îles, mais aussi des voyages des Portugais qui allèrent de Vianna et des îles Açores peupler la *Terra Nova di Baccalhao.* — *Voyage into the Arctic Region,* by M. Barrow, pag. 38.

En 1344, Robert Makin, faisant route d'Angleterre en France, fut chassé par les vents contraires jusqu'à l'île de Madère, soixante-quinze ans avant la découverte de cette île par les Portugais.

En 1500, Peralvarez Cabral fut jeté par une tempête sur la côte d'Amérique, en venant de celle de Guinée.

L'an 1508, un navire français cotoyant l'Angleterre trouva en mer une chaloupe faite d'osier et d'écorce d'arbres, dans laquelle étaient sept hommes *noirs* de médiocre stature, qui avaient le visage large, marqué d'une cicatrice bleue. Ils étaient couverts d'une peau de poisson de diverses couleurs, et portaient sur la tête une couronne de paille. Ils se nourrissaient de viandes crues, buvaient du sang comme on boit du vin, et parlaient un langage qu'on ne put comprendre. Sur ces sept individus, six moururent avant que le navire abordât en Normandie. Le septième, qui était encore jeune, fut présenté, à Rouen, au roi Louis XII[1].

En 1616, sous le gouvernement de Daniel Tucker aux îles Bermudes, cinq hommes parvinrent à s'échapper. Ils construisirent une petite barque de deux ou trois tonneaux avec un pont. S'étant mis en mer, un corsaire Français leur enleva en route leur boussole. Cependant ils arrivèrent en Irlande où il furent très bien reçus par le comte de Tomund, qui conserva la barque comme une espèce de monument. Ils avaient fait trois mille trois cents milles à travers l'océan sans voir la terre[2].

En 1626, le chevalier anglais Dodmore Cotton, nommé ambassadeur à la cour de Perse, fut chassé, dans son voyage vers ce pays, par les vents et les courants, à la distance de plus de cent lieues jusqu'à la côte du Brésil.

En 1682 et 1684, quelques Esquimaux, ayant été surpris par une tempête, furent chassés dans leur canots de cuir jusqu'aux Orcades.

Il y a quelques années, une barque des îles Canaries chargée de passagers et de blé, partit de Lancerota pour aller à Ténérife; ayant éprouvé quelque accident, elle ne put gagner les îles Canaries et fut emportée par le vent près de la côte de Caraccas, de l'Amérique méridionale, où elle rencontra un navire anglais qui fournit de l'eau aux passagers qui survivaient. Elle réussit ensuite à toucher au port de la Guiane située sur cette côte[3].

Coxe, dans ses découvertes en Russie, fait mention de plusieurs navires du Kamtschatka qui, en 1746, furent poussés par une tempête jusqu'aux îles Aleutiennes, à une distance de plusieurs centaines de milles.

Le capitaine Cook, dans son dernier voyage, trouva, dans l'île de Walevo, à deux cents lieues des îles de la Société, quelques natifs de ces dernières qui y avaient été amenés par une tempête. Tupaya, natif d'Otaheite, avait navigué jusqu'à quatre cents lieues de son pays.

Le même capitaine rencontra des habitants d'une des îles de l'océan Pacifique voguant sur la mer dans leurs canots, à plus de six cents milles de chez eux.

Le 28 avril 1788, l'équipage d'un bâtiment commandé par le lieutenant Bligh s'étant révolté, l'abandonna lui et dix-huit de ses marins dans une chaloupe, et, le 29 mai suivant, ceux-ci arrivèrent à la nouvelle Hollande distante de près de quatre mille milles de l'endroit où ils avaient été laissés.

Don Ulloa rapporte qu'en 1738 ou 1739, un navigateur espagnol, nommé Pedro Le Gu, s'était rendu pour la pêche aux îles de Juan-Fernandez. Il avait réparti tous les gens de son équipage dans des canots et avait placé trois Indiens dans chacun. Un jour un de ces canots disparut et ne revint pas. Le Gu le crut perdu; mais quelle fut sa surprise lorsqu'il le retrouva peu après à Valparaiso, à cent lieues de Juan-Fernandez, avec les Indiens qui le montaient. Fatigués de la pêche sur les côtes d'une île déserte, ils s'étaient décidés à gagner le Chili avec leurs rames, et n'ayant de l'eau et des provisions que pour un seul jour, par une mer orageuse et toujours agitée. « On pourrait citer, dit Don Ulloa, une foule d'autres exemples de ce genre pour prouver combien les Indiens, et les autres nations non civilisées s'exposent facilement à des entreprises aussi hardies. » Il est donc vraisemblable que c'est ainsi que les trajets de mer, plus ou moins longs, ont été exécutés lorsque l'Amérique a été peuplée la première fois. Il est moins difficile et moins dangereux de passer des îles Canaries à celles de Barlovento, que de Juan-Fernandez à Valparaiso. La distance de l'île de Fer à la Martinique est de huit cents lieues, mais les canots peuvent aller de l'une à l'autre en toute

[1] *Hydrographie de Fournier*; liv. VI, chap. 12.

[2] Purchase's Pilgrims; tom. IV, lib. 9, cap. 18.

[3] Glas' *History of the Canary Islands*, *Introduction*.

sûreté, car la mer qui les sépare est si tranquille qu'on lui a donné le nom de *golfo de las Damas* ou golfe des Dames [1].

Malgré tous ces faits, il est clairement prouvé qu'on ne possédait aucune connaissance positive du Nouveau-Monde avant sa découverte par Christophe Colomb. Une junte de savants cosmographes, nommée par le roi d'Espagne afin d'examiner son projet, le trouva *vain* et *imaginaire*.

La bulle d'Alexandre VI, de l'année 1493, qui donna les Indes aux rois catholiques, reconnait la découverte des îles par Christophe Colomb, en ajoutant que personne avant lui n'avait navigué dans ces mers [2].

La carte présentée aux rois catholiques, lorsque Colomb leur soumit son projet, et dont parle Andrès Bernaldes, faite par Christophe Colomb et présentée par son frère à Henri VII, roi d'Angleterre, ne mentionne ni les îles occidentales ni le continent américain.

La carte nautique et géographique dressée en 1438, par Gabriel de Valseca, natif de Mallorca, n'indique aucune terre de l'Amérique, pas même la *Antilla* qui figure sur d'autres cartes plus récentes [3].

Le même fait est établi par Andrès Bernaldes [4], curé de los Palacios, historien contemporain et impartial; par P. Martyr de Anghiera [5], historien des rois catholiques; par Damian Goes [6], et Gonzalo Fernando de Oviédo [7], naturaliste et historiographe, dans son Précis adressé à Charles V au commencement de son régne.

Le témoignage le plus imposant en faveur de Colomb est celui de Ferdinand et d'Isabelle qui lui disaient, le 8 août 1494, au sujet de son premier voyage : « la principale raison pour laquelle votre découverte nous a causé tant de plaisir, c'est parcequ'elle fut trouvée, commencée et achevée par vos mains, votre travail et votre industrie. » La même chose est répétée dans d'autres lettres de ces souverains et confirmée dans celle de Paulo Toscanelli, écrite dix-huit ans avant le premier voyage de l'amiral [8].

Dans un mémoire que Colomb présenta au roi, il s'exprime ainsi : « Sérénissime prince, j'ai navigué dès ma jeunesse; depuis quarante ans que je parcours les mers, je les ai toutes explorées avec soin, et j'ai conversé avec un grand nombre de sages de tous les états, de toutes les nations et de toutes les religions. J'ai étudié la navigation, l'astronomie et la géométrie. Je puis rendre compte de toutes villes, rivières, montagnes, etc. et leur assigner à chacune leur place sur les cartes. J'ai lu tous les ouvrages qui ont été publiés sur la cosmographie, l'histoire et la philosophie. Je me sens maintenant disposé à *entreprendre la découverte des Indes* et je viens supplier votre altesse de favoriser mon entreprise. »

Dans un autre mémoire, février 1477, Colomb dit : « J'ai navigué à cent lieues au-de là de l'île de Thulé, dont la partie méridionale est située par le soixante-treizième degré de latitude. Cette île est aussi grande que l'Angleterre, et les Anglais y vont trafiquer : ce n'est pas toutefois la Thulé dont parle Ptolomée, qui se trouve immédiatement sous la Ligne, mais celle que nous appelons actuellement Frislande (Islande.) »

Colomb, né à Gênes vers l'année 1445, avait acquis des connaissances cosmographiques et astronomiques à l'université de Pavie; il savait toutes les navigations des Portugais d'après les cartes et journaux de son beau-père Bartolomeo Monis de Palestrello. En passant lui-même le détroit de Gibraltar, il avait observé

[1] Ulloa; *Noticias Americanas; Entretenimiento vigesimo segundo.*

[2] « Dilectum virum Christophorum Columbum, virum utique dignum et plurimùm commendandum, ac tanto negotio aptum destinastis non sine « maximis laboribus et periculis in terras firmas et insulas remotas et incognitas, per mare *ubi hactenùs navigatum non fuerat*, diligenter inquireret. » *Bulla data Romæ, quarto idiis maii* 1493.

[3] Cladera a montré que l'ancienne carte nautique publiée à Florence, en 1789, et décrite par le curé Bartholomé Borghi, a dû être exécutée avant l'année 1430. *Discurso preliminar*, XVI, pag. 22 et 23.

[4] *El tomo su via por el mar adelante á las islas de Cabo Verde é donde siempre al Occidente, siempre en popa acia donde nos vemos poner el sol en el mes de marzo, por donde todos los marineros escian ser imposible hallar tierra, y muchas veces los Reyes de Portugal enviaron por aquella via á descubrir tierras, porque la opinion de muchos era que por aquella via se hallaran tierras muy ricas de oro, y nunca pudieron fallar y descubrir tierra alguna, siempre le volieron con el trabajo perdido.* Cladera, page 28, qui cite la *Cronica de los Reyes Catolícos;* manuscrit de la Bibliothèque de Madrid.

[5] *Opimum Oceanum* hactenùs *latitantem à Christophoro Colono, Præfecto marino, nostrorum regum auspiciis repertum tanquam aureum torquem*, etc. *Dec.* I, lib. 8. *Post paucos indè dies rediit ab antipodibus occiduis Christophorus quidam Colonus, vir Ligur qui à meis Regibus ad hanc provinciam tria vix impetraverat navigia, quia fabulosa quæ dicebat arbitrabantur;* lib. II, epit. 13.

[6] *Quo rege vivente Columbus genuensis vir nauticæ artis peritus, ab ipso rege cui occidentalium Indiarum navigaciones ostendere pollicebatur, repulsus ac inauditus dimissusque, auxilio auspicioque Ferdinandi et Elisabeth regum Castillæ, illud iter feliciter tentavit, ac provincias illas amplissimas et magni emolumenti* primus *reperit, et quò navibus adire poterat commostravit*.*

[7] *Porque de muchos animales que hay en aquellas partes y entre ellos aquestos que yo aqui porne, ó los mas de ellos*, ningun escritor supo de los antiguos; *como quiera que estan en parte y tierra que* hasta nuestros tiempos era incognita, *hasta que el almirante Don Cristobal Colon nos la enséno* **.

[8] *Coleccion de los Viages, por* Don Navarette. *Introduccion*, 30. Madrid, 1825.

* Barros; *Dec. I, de Asia;* lib. III, cap. 11.

** *Sumario dirigido al Emperador Carlos V*, cap. 11.

qu'à une certaine époque de l'année les vents soufflaient toujours dans une même direction; ce qui lui fit croire qu'ils venaient de quelque terre lointaine.

La moitié du globe n'étant pas connue, Colomb ne pouvait croire qu'elle fût composée d'eau. Il croyait qu'une partie de cet espace devait être occupée par les régions orientales de l'Inde (Asie); et qu'en partant des Canaries et naviguant à l'ouest, à travers la mer Atlantique, on trouverait des pays nouveaux. Cette opinion lui fut confirmée, comme il l'a dit plus haut, par le récit des pilotes et navigateurs, par Martin de Bohême et par le célèbre mathématicien et cosmographe Paulo Toscanelli qui lui adressa deux lettres à ce sujet, le 25 juillet 1474, qui contenaient une description détaillée du voyage projeté par Christophe Colomb. Ce grand navigateur avait même deviné l'étendue de la mer Atlantique; car dans ses instructions à ses officiers, il leur dit que si on ne trouvait pas de terre après avoir fait sept cents lieues au delà des îles, on devait cesser de naviguer depuis minuit jusqu'à la pointe du jour.

COLONIE ISRAÉLITE EN AMÉRIQUE, SELON DIVERS AUTEURS.

D'après l'opinion de la plupart des théologiens, l'universalité du déluge est clairement établie dans la narration de Moïse[1], qui dit que les eaux couvrirent toute la terre jusqu'à la hauteur de quinze coudées au dessus du sommet des plus hautes montagnes, et que les hommes, les animaux et tout ce qui avait vie périt, excepté Noé et ceux qui étaient renfermés avec lui dans l'arche. Toute la terre fut peuplée par les fils de Noé et divisée par eux en différentes nations. En conséquence les Américains doivent être descendus des fils de Noé.

D'après le principe que les Américains, comme tous les autres habitants de la terre, tirent leur origine de Noé, il y a eu un grand nombre d'opinions et de conjectures sur la manière dont les premiers habitants du Nouveau-Monde y ont pénétré[2].

Les Pères de l'Église en cherchant l'explication de la prophétie « que l'Évangile sera connu dans tous les pays[3] », ont cru qu'il a aussi été prêché en Amérique. Ils appuyent leur opinion sur divers passages des Ecritures tels que ceux-ci : « que tous peuples, que toutes nations et que toutes langues adoreront Dieu et le serviront[4]; que Dieu versera de son esprit sur tous les hommes de la terre[5]; que tous connaitront Dieu, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. »

Le père Duran rapporte que, dans l'Amérique méridionale, les Indiens lui dirent que *saint Sumé* qui signifie Thomas dans leur langue, avait prédit à leurs ancêtres, qu'un jour il viendrait des prêtres du grand Dieu qui leur renouvelleraient sa doctrine, leur prêcheraient l'amour mutuel, leur enseigneraient à n'avoir qu'une femme : ce qui prouve, dit-il, que saint Thomas a été dans l'Inde occidentale, ou bien que ceux de l'orient ont passé en Amérique par le détroit d'Anian, par le Groenland, ou par quelque autre partie de l'Amérique peu éloignée de l'Asie.

Les principaux chefs des Guaranis du Paraguay assuraient aux Pères *Cataldino* et *Maceta* qu'ils avaient appris de leurs ancêtres qu'un saint homme, nommé Pay Zuma ou Pay Tuma, avait prêché dans leur pays la foi du ciel; que plusieurs s'étaient rangés sous sa conduite; et qu'il leur avait prédit, en les quittant, qu'eux et leurs descendants abandonneraient le culte du vrai Dieu qu'il leur avait fait connaître, etc[6].

Parlant de la prédication de l'Évangile, S. de Vasconcellos demande[7] comment condamner l'Indien d'Amérique si l'Évangile ne lui a pas été prêché? Celui qui a parlé pour tout le monde n'a pu omettre l'Amérique qui en forme la moitié.

Plusieurs auteurs ont prétendu que la flotte de Salomon, dans le voyage qu'elle fit à Ophir et à Tharsis, était allée aux Indes pour y chercher de l'or, sans réfléchir que pour prendre cette direction il fallait

[1] *Genèse;* cap. VII.

[2] Voyez l'article *Opinions de différents auteurs*, etc.

[3] *In fines orbis terræ verba eorum*, etc. Le déluge de Noé peut, en interprétant l'Écriture, être circonscrit aux terres alors connues des habitants du nord de l'Asie. En effet, le mot hébreu הארץ peut signifier également la *terre* en général, ou les *terres*, ainsi qu'on l'entend pour désigner des portions circonscrites de pays. (Voyez *Gen.* X, 5, 20, 31; II, 11 et 12; *Deut.* VI, 1, 3, 10; *Psal.* X, 16; CV, 44; CVI, 27.) La première acception implique un miracle; la seconde permet d'assigner au fait des causes secondaires agissant d'après des lois connues et suffisantes pour expliquer toutes les circonstances détaillées dans cette partie de l'Écriture-Sainte. (Voyez *The Southern Review*, n° V. Charleston, 1829, article *Celtic Druids.*)

[4] Daniel; VII, 14.

[5] Jérémie; XXXI, 34.

[6] Le père Charlevoix (vol. I, pag. 313), qui dit qu'il ne paraît pas plus aisé de réfuter que de prouver.

[7] D'après Marc, cap. XVI, vers 15 et 16.

tourner vers l'ouest en sortant de la mer Rouge, et non vers l'est comme le firent les Hébreux. En outre, ils rapportèrent de cette navigation des licornes, des éléphants et divers objets qui ne se trouvent pas en Amérique [1].

Cette idée avait tellement gagné que Christophe Colomb lui-même, après avoir découvert Hispaniola (Saint-Domingue), crut que c'était l'Ophir de Salomon, et qu'il avait aperçu les traces des fourneaux des Israélites dans les mines d'or de Cibao [2].

Oviédo [3] paraît croire que l'Évangile a été prêché aux Indes par les apôtres saint Jacques et saint Paul, comme écrit saint Grégoire [4].

Plusieurs auteurs, en s'appuyant de l'autorité du quatrième livre d'Esdras [5], se sont persuadés que les dix tribus d'Israël devenues captives de Salmanazar, roi des Assyriens, et transportées dans la Médie, ont passé ensuite par le nord de l'Asie dans le Nouveau-Monde, 1724 années avant l'ère chrétienne.

Cette opinion a été fortifiée par la ressemblance qui existe entre les coutumes de quelques Indiens et celles des anciens Juifs. On a remarqué, entre beaucoup d'autres choses, que les Otomies observent une coutume judaïque : chaque père de famille se retire, tous les jours, avant ou après le coucher du soleil, accompagné de sa famille et muni d'un outil avec lequel il creuse autant de trous qu'il y a d'individus [6].

Le père Leclerc, dans sa *Relation de la Gaspésie*, dit que les Indiens de cette partie orientale du Canada avaient connaissance de la *croix* chrétienne, qui fut dans leur pays, ajoute-t-il, comme l'arc-en-ciel que Dieu fit paraître autrefois à la face de tout l'univers, avec promesse de ne plus le punir d'un second déluge [7].

On a trouvé la croix, comme objet du culte chez les anciens Mexicains et Péruviens, ainsi qu'on l'a dit ailleurs.

Gomara dit que les Espagnols avaient trouvé, dans la même province, des croix de bois et de laiton sur les tombeaux des gens du pays.

Le même auteur raconte que, dans l'île de Acuzamil, ou Cozumel [8], il y avait une croix haute de dix palmes sur un petit temple bâti en pierre, et que les naturels adoraient [9].

Le père Antonio Ruiz raconte qu'on trouva dans le Paraguay, (à l'endroit depuis appelé Saint-Eseriz,) une croix, laquelle, d'après la tradition du pays, y fut apportée par un homme blanc ayant une grande barbe, et qui était venu d'au-delà la mer [10].

Gomara, en décrivant les danses et idoles des habitants de la Cumana dit que, parmi les idoles et figures qu'ils adoraient pour Dieux, ils avaient une croix comme celle de saint André, au moyen de la quelle ils se protégeaient contre les visions nocturnes, et ils la mettaient sur les enfants nouvellement nés [11].

P. Martyr dit que les Espagnols trouvèrent des croix en Yucatan lorsqu'ils découvrirent ce pays, et que les naturels ayant été interrogés sur ce sujet, quelques uns répondirent que ces croix avaient été érigées

[1] Il est présumable qu'Ophir est cette partie de l'Inde nommée par Ptolomée Χρυσῆν χερσόνησον, ou Malacca. Mela; lib. III, cap. 7. Plin.; lib. VI, cap. 21.

[2] On prétend que ces pays d'Ophir et de Tharsis comprenaient le Pérou, le Mexique et le Brésil; et que ce voyage de découverte eut lieu vers l'année 2933 après la création du monde, et 1028 avant l'ère chrétienne. Voyez le Père João de Pineda (lib. IV, cap. 16), *De Rebus Salomonis;* et le Père Gregorio Garcia (lib. IV), *De el Origen de los Indios.* Madrid, 1729.

Au temps de Josephus, Ophir passait pour une terre abondante en or, et était nommée, d'après cela, *Terra aurea.* Voyez Josephus, *De Antiq.;* lib. VIII, cap. 6, 1.

Le Père Acosta pense que les mots *Tharsis* et *Ophir* avaient, pour les Juifs, une signification générale, comme le mot *Inde,* qui désignait des régions éloignées. (Acosta I, cap. 14.)

[3] *Hist. Gen.;* lib. II, cap. 7.

[4] Lib. XXXI, cap. 37 de ses *Mémoires d'après le Psalmiste,* psaume XVIII, et le *Livre de Job,* cap. 16.

[5] Esdras; lib. IV, cap. 13, vers 4 à 49.

[6] Arias Montanus, en son livre intitulé *Phaleg.* Genebrand, en son premier livre de sa *Cosmographie :* « In remotissimis illis Paraguariæ provinciis « tantam ubique inter Barbaros memoriam vestigiaque sancti Thomæ apostoli invenere socii, ut dubitare non possit apostolum istic olim fuisse. Hornius; *De Orig. Amer.;* lib. I, cap. 2. Spizelius; *In Dissert. de Israël,* etc. James Adair, *History of the American Indians.* London, 1775. Cet auteur avait trafiqué pendant quarante ans avec les nations indiennes voisines de la Louisiane et du Mexique.

[7] Chapitres IX et X.

[8] *Hist. Gener.;* lib. III, cap. 2.

[9] *Idem;* lib. II, cap. 17.

[10] *Conquista Espiritual del Paraguay,* etc., § 23 et 25. Oviédo (lib. XVII, cap. 3), traite de fable l'histoire de ces croix; ainsi que Joan. de Laet. *Notæ ad Dissertationem Hugonis Grotii,* pag. 43. Amstelodami, 1643.

[11] Gomara; lib. III, cap. 32.

par un bel homme, comme signe de sa visite chez eux; d'autres, qu'un homme plus brillant que le soleil était mort chez eux lorsqu'il travaillait pour en établir [1].

Guillaume Penn, dans sa *Description de la Pensylvanie*, datée de Philadelphie, le 16 août 1683, pense que les naturels de ce pays sont de race juive et de la souche des dix tribus, « car, dit-il, 1° les Hébreux devaient aller dans une terre inculte et inconnue; ce ne pouvait donc être l'Asie, ni l'Afrique, ni l'Europe. Et celui qui leur a donné un ordre si extraordinaire a pu fort bien leur indiquer un passage de la partie orientale de l'Asie à celle occidentale de l'Amérique; 2° je trouvai dans ces Indiens une telle ressemblance avec des Juifs, qu'on aurait pu se croire dans *Dukes'place* ou *Berry-street* à Londres; 3° ils avaient les mêmes rites : ils comptaient par lunes, offraient les prémices de leurs fruits, avaient une espèce de fête des tabernacles, leur autel placé sur deux pierres, le deuil pour un an, les mêmes costumes pour les femmes, et d'autres usages semblables que je ne me rappelle pas dans ce moment. »

On pourrait douter, dit le Père Hennequin, si les Indiens ne sont pas originairement Juifs, parcequ'ils ont du rapport avec eux en plusieurs choses: ils font leurs cabanes en forme de pavillon comme les Juifs; ils s'oignent d'huile; ils s'attachent superstitieusement aux songes; ils enterrent leurs morts avec des lamentations et des hurlements horribles; les femmes prennent le deuil de leur proches parents un an entier, s'abstenant des danses et des festins et ayant une sorte de chaperon sur la tête; d'ordinaire le père du défunt a soin de la veuve; il semble que la malédiction de Dieu est tombée sur eux, comme sur les Juifs, car ils sont brutaux et extrêmement opiniâtres; ils n'ont point de demeure fixe [2].

Le Père Garcia a fouillé dans beaucoup d'ouvrages pour faire voir les rapports qui peuvent exister entre les Hébreux et les Américains, en examinant les mœurs, les coutumes et les langues des deux peuples. Il prétend que les Indiens, descendant des dix tribus dispersées des Israélites, sont, comme les Juifs, timides et craintifs, et il cite comme exemple la conquête de la Nouvelle-Espagne par Cortez avec seulement cinq cent cinquante Espagnols. Comme les Juifs, dit Garcia, ils sont incrédules, ingrats, sans charité envers les pauvres et infirmes, idolâtres; ils portent la même espèce de vêtement; ils ressemblent aux Hébreux dans beaucoup de leur coutumes; ils enterrent leurs morts dans des endroits élevés; ils sacrifient des enfants; les lois des Indiens ressemblent à celles des Hébreux; plusieurs mots de la langue de ces derniers se retrouvent dans celle des Indiens [3].

Adair, dans son histoire des Indiens d'Amérique, cherche à prouver 1° que leurs langues et leurs dialectes possèdent le véritable génie et idiome de la langue des Hébreux; que les mots et les phrases des premiers sont expressifs, concis et sonores, et que souvent les mots sont écrits comme en hébreu et ont la même signification; 2° que les Indiens calculent le temps d'après la manière des Israélites; 3° comme ces derniers ils ont leurs prophètes, leur Grands Prêtres et leur *Sanctum Sanctorum*; 4° les femmes Indiennes jettent au feu un petit morceau du gras de la viande, pendant le repas, et souvent même avant de le commencer, et par cette pratique prétendent connaître l'avenir, comme les Hébreux le font dans leur sacrifice, nommé par Daniel *tamid* ou de tous les jours; 4° les Indiens, comme les Israélites, se baignent fréquemment dans les rivières, même dans le temps le plus froid; 5° Les femmes, à l'époque de leur indisposition mensuelle, se retirent dans de petites cabanes placées à une distance considérable de celle de la famille, conformément à la loi de Moïse; 6° comme les Juifs, la plupart des Indiens du midi refusent de manger la chair des animaux carnivores, de ceux qui se nourrissent de choses immondes, ou qui sont morts de maladies, des quadrupèdes amphibies, des oiseaux de proie et de nuit; 7° les mariages, les divorces, les châtiments de l'adultère ressemblent beaucoup à ce qui se pratique parmi les Juifs; 8° avant de commencer la guerre, les Indiens, comme les Israélites, observent des cérémonies de purification et de jeûne; 9° les premiers manifestent le même goût pour des ornements semblables; 10° leur manière de traiter leurs malades ressemble à celle usitée par les Juifs; les Indiens montrent aussi les mêmes soins pour l'enterrement des morts, et pour conserver les os de leurs pères; 11° conformément à la coutume judaïque, les femmes indiennes pleurent la perte du mari défunt. Adair ajoute que les traditions des Indiens indiquent une origine hébraïque [4]. L'opinion d'Adair

[1] P. Martyr; *Ocean. Dec.*; lib. IV, cap. 1. Cet auteur avoue néanmoins que ces faits ne sont pas bien établis.

[2] Hennequin; *Description de la Louisiane*, article *Mœurs des Sauvages*. Paris, 1688.

[3] *Origen de los Indios*; lib. III. Madrid, 1729.

[4] *The History of American Indians*, etc. *by* James Adair, esq. London, 1775.

et d'autres écrivains qui ont prétendu que l'Amérique avait été peuplée par des Israélites, a été ressuscitée par un auteur Américain, le docteur Boudinot[1].

En réponse, le docteur Jarvis cherche à démontrer que les langues américaines n'ont aucun rapport avec l'hébreu.

Il existe, en effet, une particularité dans la construction des langues américaines, qui ne se trouve pas dans l'hébreu. Au lieu de la division ordinaire des genres, ils distinguent les choses animées et celles inanimées. On ne peut concevoir qu'une nation, quelque révolution qu'elle ait éprouvée, ait pu déroger d'une manière si remarquable à son idiome primitif. D'ailleurs, lors même qu'on reconnaîtrait une certaine affinité entre quelqu'une des langues de l'Amérique du nord et celle hébraïque, il n'en faudrait pas conclure que ceux qui parlent cette langue descendent des Israélites. L'arabe et l'amharic ont une forte similitude avec l'hébreu : est-ce une preuve que les Arabes et les Abyssiniens sont de race juive [2]?

Aucun monument historique n'indique ni l'émigration ni l'existence des Israélites, comme fondateurs dans le Nouveau-Monde. On n'y a pas trouvé de caractères écrits, et aucune langue américaine n'a de rapports sensibles avec celle hébraïque, quoiqu'il y ait quelque analogie entre des mots américains et hébreux[3].

Les *Mormonites,* nouvelle secte des États-Unis, croient que les Aborigènes des deux Amériques descendent des Hébreux; et pour soutenir cette croyance, ils prétendent avoir trouvé une bible sous le titre de *Mormon,* (nom de leur chef) écrite en lettres d'or, il y a plus de deux mille ans. Cette secte, qui s'est premièrement formée dans l'état de New-York, a passé dans celui de Missouri, où elle a trouvé dans un site pittoresque, la *Nouvelle Jérusalem.*

Lord Kingsborough est d'avis que les Mexicains et autres nations américaines descendent des Juifs.

Clavigero assure qu'on ne trouve aucune trace de cette coutume de circoncision chez les Mexicains, ni chez les nations soumises par eux, excepté chez les *Totonacas*, et qu'il n'a jamais entendu se plaindre de défaut de conformation dans ces pays, quoique tous situés sous la zone torride, et quoiqu'il ait fréquenté, pendant plus de treize ans, toutes les personnes les plus considérables[4].

Mais il paraît certain que les peuplades des deux sexes, nommées *Cashibos, Sitebos, Piros,* et *Shipios* du Rio Ucayali (qui arrose les parties intérieures du Pérou), pratiquent la circoncision [5] ainsi que les Mayans de Yucatan et les Calchaquis de Chaco.

Les Salivas et autres nations qui habitaient le pays arrosé par les affluents de l'Apure, circoncisaient les enfants des deux sexes le huitième jour, et d'une manière si cruelle que, selon Gumilla, il en mourait plusieurs.

Selon Gomara, les habitants du Yucatan pratiquaient la circoncision [6].

Non seulement les Juifs, mais les Égyptiens, les Colchiens, Phéniciens, Syriens, Arabes et Éthiopiens ont pratiqué la circoncision. Dans quelques parties de l'Afrique et de l'Asie, on circoncit des femelles à cause de la difformité du clitoris.

Selon Hérodote, les Égyptiens se font circoncire par principe de propreté, parce qu'ils en font plus de cas que de la beauté [7].

Larcher, traducteur de cet historien, dit que les peuples de l'Abyssinie, quoique chrétiens, et les Coptes, qui sont les chrétiens d'Égypte, ont consacré cette coutume parceque la même raison subsiste encore aujourd'hui. Le même motif qui engagea les Égyptiens à adopter cet usage, détermina probablement les Hébreux à le recevoir, mais ceux-ci en firent une partie essentielle de leur culte religieux.

[1] *Star in the West, or a humble attempt to discover the long lost twelve tribes of Israel, preparatory to their return to their beloved city Jerusalem.* Trenton, New-Jersey, in-8°, 1816.

[2] *Discourse on the Religion of the Indian tribes of North-America, etc.; by* docteur Jarvis. New-York, 1820, pag. 13.

[3] Voyez ces mots à la fin de cet article.

[4] Clavigero; lib. VI.

[5] *El Peruano,* n° 8, 13, 14, 16 de l'année 1826. Lima, *Imprenta del Estado.*

[6] Lib. III, cap. 4.

[7] Herodotus; *Euterpe,* lib. II, § 37 et 104, et note 124, 366, 367, 368, par Larcher.

ANALOGIE ENTRE DES MOTS AMÉRICAINS ET HÉBRAÏQUES.

Perù est un mot hébreu, qui signifie *terre fertile;* il vient du mot *parà,* fructifier, [1].

Anna est un mot également hébreu, qui signifie *honnête, charitable.* La femme de Lloque Yupanqui et celle de Pachacuti Inga, rois du Pérou, se nommaient *Annahuarqui.* Dans le Yucatan, il existait aussi une reine appelée *Anna Caona.*

Racha ou *Raka* est un terme hébreu, qui signifie *vacuum* en Latin; en langue quichua, du Pérou, il veut dire le *sein* d'une femme.

Mesico, en langue juive (Psalm. II), était le nom par lequel les Israélites désignaient leurs rois et leurs prêtres. *Mesi* était le nom du chef qui établit la ville de Mexico [2].

Cuba, nom du premier cacique, d'où l'île ainsi appelée a tiré sa dénomination, est un mot hébreu.

Cactintateacuth, nom du premier cacique qui peupla l'île de Fernandina, est également hébreu.

Haynon, rivière de l'île Española, vient de *hain* qui, en langue hébraïque, signifie *source.*

Cinato, triste et *malfaisant,* est dérivé de *cinolt* qui, en hébreu, a la même signification.

Macana, la *massue* des Indiens, est supposé venir de *macha,* terme hébraïque signifiant un instrument propre à tuer.

Caribes, dénomination appliquée aux Indiens antropophages, est supposée dérivée du mot hébreu *carith,* qui se traduit par *occursus ignis,* flamme dévorante.

Canoa, ou canot, vient de *canon*, signifiant en hébreu, *statio in aquâ.*

Axi, piment des Indes, répond au mot hébreu *axa,* traduit par *furor,* en raison de la force et de la qualité échauffante de cette substance, etc., etc.

COLONIES NORWÉGIENNES.

DÉCOUVERTE DU GROENLAND ET DU VINLAND OU PAYS DE VIN, QU'ON SUPPOSE ÊTRE CELUI DE TERRE-NEUVE OU DE LABRADOR.

Pendant les huitième, neuvième et dixième siècles, les Normands ou Scandinaves couvrirent les mers de leurs vaisseaux et portèrent la dévastation d'une extrémité de l'Europe à l'autre. Quelquefois cependant, animés d'un esprit plus pacifique, ils envoyèrent des colonies dans les pays inconnus ou inhabités, comme pour réparer les ravages qu'ils commettaient dans d'autres[3].

Arngrimus Jonas, historien islandais[4], raconte qu'un de ces pirates scandinaves, nommé Naddocus, allant de Norwège aux îles Féroe, en 861, fut jeté par la tempête sur la côte orientale de l'Islande, qu'il nomma *Snelande* à cause de la grande quantité de neige qui la couvrait. Il ne s'y arrêta pas, mais ayant parlé de sa découverte à un Suédois, nommé Gardarus Svafarson, celui-ci partit, en 864, pour cette île, qu'il nomma Gardarsholm, et où il passa l'hiver. Après lui, elle fut visitée par un certain Flocco, pirate norwégien, qui y resta deux ans. Toutes les baies sur la côte septentrionale étant couvertes de glace, il donna à cette île le nom *d'Iceland,* ou *pays des glaces.*

La Peyrère, auteur véridique, parlant de l'expédition de ce Flocco, dit qu'il se servit d'une invention très belle pour trouver cette île, sur le rapport qui lui en avait été fait. On ne savait encore, en ce temps-là, quoi que ce soit de l'aiguille aimantée, ni de l'usage du compas; et comme Flocco allait d'une île à l'autre sans découvrir celle qu'il cherchait, il prit trois corbeaux, en partant de l'île de Hetland, une des Orcades, et en lâcha un lorsqu'il se crut bien avant en mer; mais il reconnut qu'il n'était pas aussi éloigné qu'il le pensait, car le corbeau reprit la route de Hetland et s'y envola. Après avoir continué sa navigation, il lâcha le second corbeau qui, après avoir rôdé de tous les côtés sans apercevoir de terre, regagna le vaisseau; il ne fut pas trompé au troisième, qui découvrit l'île et fondit dessus. Flocco l'ayant suivi des yeux et des voiles, car le vent lui était favorable, aborda heureusement à la partie orientale de Gardarsholm[5].

[1] Garcillaso; *Comm. Reg.;* lib. I, cap. 4, 5 et 6.

[2] Torquemada; lib. II, cap. I. Mexitli. — Lib. X, cap. 34. Idolus Mexitli. — Lib. VIII, cap. 2. Sacerdos Mexitli teohuatzin. — Lib. IX, cap. 6.

[3] Mallet; *Introduction à l'Histoire du Danemarck.* Copenhague, 1755.

[4] Dans son ouvrage intitulé : *Specimen Islandicum.*

[5] *Relation d'Islande;* ect. 32, in-8°. Paris, 1663. — Pline parle (*Hist. Nat.*, lib. VI, cap. 22), du même emploi des oiseaux dans la navigation, par

Ce fait est plus présumable que l'assertion d'un auteur suédois, qui prétend que les anciens de son pays ont eu connaissance de la boussole [1].

Un certain nombre de familles nobles, mécontentes de ce que le roi Harald prétendait gouverner arbitrairement, prirent le parti d'abandonner le pays (870). Parmi eux se trouvaient Ingolphe [2] et son beau père Lief ou Hiorlief qui avaient tué deux des principaux seigneurs de la cour. Le premier, étant nommé chef des exilés volontaires, les conduisit (874) en Islande, où plusieurs familles les suivirent et s'établirent avec eux. Le golfe situé au midi, où ils abordèrent, porte encore le nom d'*Ingolphe.* On trouva l'île inculte et inhabitée, et couverte d'épaisses forêts de bouleaux. Cependant elle a dû être habitée ou visitée avant l'arrivée des colons norwégiens, qui y trouvèrent des croix en bois, des petites cloches, et d'autres objets [3]. D'après la distance peu considérable qui sépare l'Islande de l'Irlande on a supposé que ces insignes du Christianisme ont pu venir de pêcheurs irlandais dont les barques auraient été poussées par les vents sur la côte d'Islande.

Cependant on croit que les Anciens n'ignoraient pas l'existence de l'Islande. Bede, mort en 735, parle de cette grande île sous le nom de *Thule Boreale.* Suivant les *sagas* ou chroniques d'Islande, elle était peuplée par une nation indigène lors de l'arrivée des Norwégiens, en 861. On prétend même que des marins irlandais y avaient pénétré auparavant, et étaient connus sous le nom de *Papas* par les naturels, qui appellaient aussi *Papey* la partie occidentale de l'île ou ces marins avaient débarqué.

Il est certain, dit Lapeyrère (article 46), qu'Ingolphe seul n'a pas peuplé l'Islande; car les annales même assurent que diverses nations voisines et méridionales en ont peuplé diverses parties. Arngrimus dit expressément qu'un habitant des Hébrides, nommé *Kalmannus,* fut le premier qui aborda à la partie méridionale de l'île; mais il ne donne point la date de son arrivée, non plus que de celle des habitants de l'Irlande, de l'Écosse et des Orcades, qui en ont peuplé d'autres parties. Il faut donc distinguer les annales de l'Islande, selon qu'elle a été payenne ou chrétienne. Les dernières doivent commencer à l'arrivée d'Ingolphe, en 874; les payennes qui nont pas de date, remontent à une origine inconnue.

DECOUVERTE DU GROENLAND, OU TERRE-VERTE, EN L'ANNÉE 982,

D'APRÈS LA CHRONIQUE ISLANDAISE DE SNORRO STURLESON [4].

Un seigneur norwégien, nommé Torwald, ayant, comme Ingolphe, tué en duel un seigneur de la cour, fut forcé de s'expatrier et se réfugia en Islande où il mourut bientôt après son arrivée. Son fils Éric Raude, c'est-à-dire *le Roux* ou *Tête Rouge,* qui l'avait suivi en exil, ayant eu également à se venger d'un affront, tua son adversaire et fut banni d'Islande pour trois ans. Ayant appris qu'un marinier norwégien, nommé Gunbivern, avait découvert à l'ouest de l'Islande une côte d'une grande étendue, il s'embarqua avec deux ou trois Islandais et y aborda après une courte navigation. Trouvant cette terre couverte d'une agréable verdure, il lui donna le nom de *Groenland* ou *Terre-Verte* [5]. Elle était située entre l'Islande et le détroit de Davis et de Frobisher. Il débarqua dans la partie orientale, qu'il appela de son nom, Éric Sund, ou Sonde d'Éric, par le soixante-cinquième degré de latitude. Bientôt un grand nombre de Norwégiens et de Normands arrivèrent en Islande, y formèrent des établissements et entretinrent des relations commerciales avec la mère patrie.

quelques nations de l'Inde orientale. « Siderum in navigando, nulla observatio septentrio cernitur, sed volucres secum vehunt, emittentes sæpiùs, « meatumque earum terras petentium comittantur. »

[1] *De Pixide magnificâ, seu, ut vocant, compasso nautico.* Upsal, 1699.

[2] Surnommé *Harpagin,* c'est-à-dire, aux beaux cheveux.

[3] On parle même de manuscrits.

[4] Snorro Sturleson, grand juge d'Islande et historien du nord, vivait en 1215. Sa chronique a été adoptée par Torfœus, Egede, Crantz, etc.; mais Pontanus, dans son *Histoire du Danemarck,* place cette découverte en 770, d'après une bulle du pape Grégoire IV, datée de 835, adressée à l'évêque Anscher, et dans laquelle la propagation de la foi chrétienne lui est recommandée en qualité d'archevêque du nord, et notamment de l'Islande et du Groenland (Egede, cap. II, *Note*). Lapeyrère partage cette opinion et cite deux chroniques en langue danoise, l'une en prose, l'autre en vers, d'après lesquelles il prétend que le Groenland fut découvert en 770, et que celui qui partit de Norwége pour se rendre dans ce pays, passa par l'Islande. Il s'appuie aussi de l'autorité de l'évêque Anscher, qu'il appelle *Ansgarius,* qui fut créé archevêque de Hambourg, par Louis-le-Débonnaire, en 834, et confirmé par le pape Grégoire IV, l'année d'après. Il en conclut que l'Islande et le Groenland étaient habités par des chrétiens avant l'année 834 (sect. 42-45).

[5] Torfœus; *Gron Antiq. Haln,* 1708. Les Chroniqueurs qui ont fourni des renseignements sur le premier établissement au Groenland, sont: 1° Yvaar Baar, grand bailli de l'évêque de Groenland, qui écrivit au quatorzième siècle; 2° Thorlar, évêque d'Islande au seizième siècle.

DÉCOUVERTE DU VINLAND.

Un Norwégien, nommé Herjulf Bardarson, qui avait l'habitude de faire de fréquents et lointains voyages pour son commerce, avec son fils Bjorn ou Biorn, fut séparé de celui-ci par une tempête, vers l'année 1001. Biorn, à son arrivée en Norwège, apprit que son père s'était établi au Groenland, à Herjulfsnas, ou pointe d'Herjulf, au sud-est. Il repassa en Islande et s'y embarqua pour aller le rejoindre. Après trois jours de navigation, le vent prit une direction nord; et un brouillard épais lui ayant fait perdre sa route, il découvrit une terre qui lui parut plate, bien boisée et parsemée de petites collines. Laissant cette côte à sa gauche, il vogua encore deux jours et aperçut une autre terre qui était aussi unie et boisée. Il cingla alors nord-d'ouest pendant trois jours, et découvrit une île bordée de rochers nuds et escarpés et de montagnes de glace. Continuant sa route avec le même vent, Biorn arriva, après quatre jours de navigation, au lieu où était son père.

Cette découverte fut bientôt connue. Leif, fils d'Éric Raude, ayant, comme son père, la passion des voyages et le desir de fonder des colonies, arma un navire de trente-cinq hommes d'équipage, et emmenant Biorn avec lui, fit voile pour ce nouveau pays. Il y aborda et y rencontra d'abord une terre plate, aride et sablonneuse qu'il nomma *Helleland* ou *pays plat*, et ensuite une plaine également sablonneuse, mais boisée qu'il appela *Markland* ou *terre de bois*. Deux jours après, il aperçut encore la terre et une île située au nord, près de laquelle était une rivière qu'il remonta jusqu'à un lac où elle avait sa source. Il s'arrêta et y passa l'hiver. Cette rivière abondait en poissons, principalement en saumons. Ses bords étaient garnis d'arbrisseaux chargés de fruits très savoureux; le sol en était fertile et la température douce. Dans les jours les plus courts de l'été le soleil restait huit heures sur l'horizon, ce qui suppose un jour de seize heures [1].

Un Allemand, nommé *Tyrker*, qui faisait partie de l'expédition, ayant trouvé dans les bois une espèce de raisin, avec lequel, disait-il, on faisait du vin dans son pays, Leif, d'après cette circonstance, nomma cette nouvelle contrée *Winland* ou *pays de vin* [2]

On a prétendu que la vigne *sauvage* ne s'y trouve pas. Cependant elle croît dans l'île de Carter et d'Orléans, du fleuve St.-Laurent, sous le même parallèle. Il y en a cinq espèces, *vitis æstivalis, labrusca, cordifolia, riparia* et *rotundifolia* [3], qui se trouvent aussi dans beaucoup d'autres parties de l'Amérique septentrionale, même jusqu'à la baie d'Hudson.

Le printemps suivant, Leif retourna au Groenland. Il en repartit avec sa mère Thornwald, pour visiter de nouveau le pays qu'il venait de découvrir, et en examiner les côtes occidentales et orientales qu'ils trouvèrent couvertes de bois, et entourées d'îles, sans y rencontrer ni hommes ni animaux.

Pendant le troisième été, ils explorèrent les îles, et dans cette reconnaissance, leur navire ayant touché une langue de terre, fut tellement endommagé qu'ils furent obligés d'en construire un autre. L'ancien navire fut placé sur une pointe à laquelle cette circonstance fit donner le nom de *Kiœlerniss*. On découvrit enfin sur la côte orientale quatre barques de cuir dans chacune desquelles étaient trois individus, dont deux furent massacrés par les Normands; l'autre parvint à s'échapper. Les naturels ne tardèrent pas à arriver en foule et, pendant une heure entière, ils lancèrent des flèches contre les gens de l'équipage qui s'en garantirent au moyen de planches. Thornwald seul fut mortellement blessé.

Leif passa l'hiver dans le pays de Winland, et revint au Groenland au commencement du printemps. Il rapporta avec lui quelques productions naturelles du pays qu'il venait de quitter, entre autres du *maïs* ou blé sauvage, et un bois appelé *masur* qu'on suppose être une espèce de hêtre.

La même année, Thornstein, troisième fils d'Éric Raude, partit pour le Winland, avec sa femme Gudrid fille de Thornbern, ses enfants et ses domestiques, au nombre de vingt-cinq personnes. Mais une tempête ayant jeté le navire sur la côte occidentale du Groenland, ils furent obligés d'y séjourner l'hiver, et Thornstein y mourut avec plusieurs personnes de son équipage.

Thornfin, un des principaux habitants de la Zélande, et descendant du roi Regner Lodbrock, ayant épousé la veuve de Thornstein, crut que cette alliance lui donnait des droits sur le nouveau pays. Il s'embarqua avec

[1] D'après ces indications on suppose que cet endroit, situé sous le quarante-neuvième degré de latitude nord, au sud-ouest de l'ancien Groenland, doit être la rivière *Gander*, ou la baie des exploits de *Terre-Neuve*, ou quelque partie de la côte septentrionale du golfe de Saint-Laurent.

[2] Mallet; *Introduction à l'Histoire du Danemarck*. — Forsters' *History of Voyages and Discoveries*, pag. 82 et 83. London, 1786.

[3] Voyez *The genera of North-American plants; by* L. Nuttall, tom. I, pag. 143.

soixante-cinq hommes et cinq femmes, transportant avec lui des bestiaux et des meubles pour y fonder une colonie.

Les naturels, nommés *Skrœlingues* ou *nains*, à cause de leur petite stature[1], vinrent trafiquer avec ces nouveaux venus en leur apportant des fourrures précieuses. La taille de ces peuples et leurs pirogues en cuir ont fait croire qu'ils étaient les ancêtres des Esquimaux actuels, qui ont la même origine que les Groenlandais, et qui, dans la langue des Abenaki, sont nommés Eskimontsik à cause de l'usage qu'ils ont de manger de la viande crue.

Pendant trois ans les Normands continuèrent ce commerce, et se procurèrent une grande quantité de fourrures et d'autres articles de prix. Au retour de Thornfin au Groenland, plusieurs de ses compatriotes, encouragés par son exemple, voulurent aller chercher fortune à Vinland.

Deux Islandais, Helge et Finnboye[2], armèrent chacun un navire de trente hommes d'équipage, et partirent pour Vinland.

Freydisa Ericksdotter, fille d'Eric Raude, qui les avait accompagnés, excita, par son caractère turbulent, des divisions et des querelles parmi les colons. Dans l'une de ces disputes, Helge et Finnboye furent tués avec une trentaine d'hommes. Freydisa revint au Groenland, où elle devint l'objet de l'animadversion générale. Le reste se dispersa.

Après cette expédition, et vers le règne de Olof-le-Pieux (suivant les annales d'Islande), un certain Gunleif Gunlaugsen fut poussé par une violente tempête accompagnée d'un vent nord et nord-est, sur une côte inconnue et très éloignée, où lui et ses compagnons évitèrent avec beaucoup de peine d'être tués par les naturels, chez lesquels était un Islandais en grande réputation.

On dit que vers l'année 1121, l'évêque Éric passa du Groenland au Vinland, pour y convertir ceux de ses compatriotes qui étaient encore payens.

Passé cette époque[3], il paraît qu'on n'a plus de renseignements positifs sur le Vinland. Il existe encore dans la partie intérieure de Terre-Neuve une tribu qui diffère d'une manière si frappante des autres Indiens de l'Amérique, par la taille, la manière de vivre, et sa haine contre les Esquimaux de la côte septentrionale opposée, qu'on peut la croire descendue des anciens Normands.

Les colonies norwégiennes du Groenland continuèrent à fleurir jusqu'en 1406, époque à laquelle le dernier évêque de Norwège (le dix-septième) y fut envoyé. Bientôt après elles furent abandonnées, ce qu'on attribue, partie aux guerres continuelles entre le Danemarck et la Suède, et partie à la défense faite par Marguerite, reine de Danemarck et de Norwège, de naviguer dans ces parages dont les colons lui refusaient le tribut ordinaire.

La colonie orientale, nommée Oster Bygd, qui renfermait quatre églises paroissiales et une centaine de villages, fut détruite par les Skrœlingues, avant l'arrivée du secours envoyé par la colonie occidentale. Cette dernière qui comprenait douze églises paroissiales, deux couvents, cent quatre-vingt-dix villages et le siége épiscopal, subsista jusque vers l'année 1540, qu'elle fut probablement détruite par suite d'une révolution physique qui a accumulé les glaces dans ces parages entre le soixantième degré et le cercle polaire.

Des auteurs ont supposé que les habitants du Groenland furent détruits par une maladie appelée *mort noire* qui ravagea le nord de l'Europe en 1348; mais Égede fait observer que cette opinion est sans fondement, attendu que la navigation et le commerce continuaient dans le Groenland en 1406.

D'autres ont pensé que tous les établissements danois et norwégiens se trouvaient à l'ouest du cap Farewell.

Plusieurs tentatives ont été faites par les rois de Danemarck, pour retrouver sur la côte orientale du vieux Groenland la colonie norwégienne, qu'on prétend avoir été située entre les soixante et soixante-unième degrés de latitude septentrionale.

Les vestiges de la colonie occidentale ont été retrouvés par Égede, ministre de Voyen en Norwège, qui avait encouragé une compagnie formée à Bergen, à établir une colonie au Groenland sous le soixante-quatrième degré de latitude nord.

[1] D'autres prétendent qu'ils ont été ainsi appelés à cause des misérables armes dont ils se servaient.

[2] Mallet écrit *Helgue* et *Finbog*. Voyez *Introduction à l'Histoire du Danemarck*, chap. XI.

[3] La Chronique de Sturleson ne s'étend pas au-delà du onzième siècle; mais Ordericus Vitalis, *Hist. Eccles.*, lib. XIII, fait mention du Vinland, en parlant des possessions d'outre-mer des Norwégiens, vers la fin du onzième siècle.

Il s'y transporta en 1721, avec quarante-six personnes y compris sa famille, et resta quinze ans dans cette terre de désolation, sans pouvoir découvrir la colonie orientale qui, suivant les anciennes relations, n'était éloignée de l'occidentale que de douze milles norwégiens à travers des terres inhabitées, ou d'un trajet de six lieues pour un bateau [1].

Les Norwégiens, dit Égede, ne furent pas les premiers habitants du Groenland; car, peu de temps après leur arrivée, ils trouvèrent, dans la partie occidentale de ce pays, un peuple sauvage qui, sans doute, avait la même origine que les Américains, comme on peut le supposer d'après le caractère, les mœurs et les vêtements. Des peuplades qui vivent au nord de la baie d'Hudson, et qui ne diffèrent en rien des Groenlandais, y auront passé, du nord du détroit de Davis au sud du Groenland. On rapporte qu'ils eurent de fréquentes guerres avec les Norwégiens [2].

Malte-Brun remarque que l'ancien Groenland répond à la partie de ce pays actuellement connue, et qui est occupée par les Danois et par une peuplade d'Esquimaux. Le poste le plus avancé vers le nord est Upernavick, situé sous le soixante-douzième degré et demie de latitude septentrionale. A une distance considérable, au nord de ce lieu, il existe des Groenlandais nomades; mais ni les Danois, ni les Groenlandais n'ont dépassé la chaîne de montagnes qui défend l'accès dans l'intérieur. (Vieux-Groenland, dans le *Précis de la Géographie Universelle.*)

Cette opinion que les Scandinaves ont peuplé le nord de l'Amérique est encore confirmée, dit M. Schroder, par une tradition islandaise, qui sépare le Groenland du Vinland par un grand bras de mer qui est sans doute le détroit de Davis ou la baie de Baffin. Vinland doit avoir été situé entre le quarantième et le cinquantième degré de latitude. C'était la plus méridionale des découvertes des Scandinaves, et l'Helleland la plus septentrionale.

M. Schroder pense que les *tumuli* décrits par le naturaliste suédois Kalm, ont une ressemblance frappante avec ceux des anciens Scandinaves, et il cherche à démontrer l'identité du Vinland et de l'Amérique septentrionale, en se fondant principalement sur l'ouvrage de Adamus Bremensis, intitulé: *De situ Danæ.* Il critique l'opinion de Mallet et de Pontoppidan, qui ont avancé que les Esquimaux sont les restes des colons Scandinaves. La ressemblance du physique et du langage des premiers avec les *Tschuder* et les *Samojedes*, prouve qu'il a existé des relations directes entre les tribus du nord-est de l'Asie, et celles du nord-ouest de l'Amérique.

Johannes Henry Schroder, de l'université d'Upsal, a voulu démontrer, dans une savante dissertation [3], que dans le même siècle, les Scandinaves étendirent leurs découvertes jusques aux côtes de l'Amérique septentrionale, entre le quarantième et le quarante-neuvième ou cinquantième degré de latitude nord.

D'après la relation du voyage de Bjorn Herjulfsen ci-dessus citée, M. Schroder est d'avis que la côte inconnue dont il question, est celle de l'Amérique. Ce qui le confirme dans cette opinion, c'est que le navire fut chassé par un vent du nord très violent, vers un pays extrêmement éloigné, qu'il laissa à sa gauche, pour revenir au Groenland avec un vent sud-ouest. Il adopte l'opinion du savant Vidalin concernant ce voyage. Comme durant le jour le plus court, le soleil se levait, dit-il, à sept heures et demie, et se couchait à quatre et demie; la journée était de neuf heures. Le pays où cette observation fut faite devait être sous le quarante unième degré de latitude nord.

Nous terminerons cet article par quelques observations sur les Esquimaux, et par le récit de certains faits qui semblent prouver qu'il a existé une communication entre la partie nord-ouest de l'ancien continent et la partie nord-est du nouveau.

Les Esquimaux de la race tartare se trouvent depuis Kolyma, à l'ouest de l'Asie, sur la côte et dans les îles du continent jusqu'au golfe d'Anady, dans les îles du détroit de Behring, les îles Aleutiennes, depuis le promontoire d'Aliaska, sur celle septentrionale le long de la mer Polaire, sur les côtes et dans les îles des baies d'Hudson et de Baffin, dans le détroit de Davis. On parle la même langue depuis le cap nord-est de l'Asie jusqu'à la pointe méridionale de l'ancien Groenland. L'interprète esquimaux du capitaine Franklin qui venait des bords de l'entrée du Chesterfield, comprenait les vocabulaires composés par les missionnaires du Labrador.

Le docteur Erchscholts, chirurgien de Rurich était parfaitement convaincu de l'affinité qui existait entre la

[1] Égede retourna en Danemarck, y fonda un séminaire, où des missionnaires étaient instruits dans la langue groenlandaise, et mourut en 1754.

[2] Égede, cap. II.

[3] *Om Skandinavernes Forma upptackls' resor till Nord Amerika.* Upsala, 1818.

langue Aleutienne et celle des Esquimaux[1]. Forbisher, dans son troisième voyage exécuté en 1576, trouva chez les naturels de la partie occidentale de Friesland, du fer en barre, des lances armées de fer et des boutons de cuivre, ce qui supposait une communication avec une autre nation; car ils ne savaient allumer le feu qu'au moyen de deux morceaux de bois frottés l'un contre l'autre. Mais ces articles pouvaient venir d'une colonie norwégienne ou d'un navire jeté sur la côte, ou encore ils avaient pu se procurer du cuivre par les indiens de la baie d'Hudson.

On croit, dit M. Ellis (dans la relation de son voyage à la baie d'Hudson), que les Esquimaux ne sont qu'un même peuple avec les groenlandais; et cette opinion paraît d'autant plus probable qu'on fait plus d'attention au peu de largeur du détroit de Davis et à la vie vagabonde que toute cette nation a coutume de mener partout où elle se trouve.

Le père Charlevoix rapporte dans son *histoire générale de la Nouvelle-France* « que les Esquimaux de Terre-Neuve ont les yeux petits, les cheveux blonds, la peau blanche et beaucoup de barbe. Toutes ces marques les distinguent de tous leurs voisins et pourraient faire croire qu'ils sont d'une colonie d'Européens qui ont dégénéré par la misère et par le manque d'instruction. »

Dans sa dissertation sur l'origine des Américains, page 30, il dit : « Rien n'empêche de croire que les Esquimaux et d'autres nations voisines de la baie d'Hudson tirent leur origine des Norwégiens Groenlandais *s'il y en a jamais eu.* Ce qui est certain, c'est que les Esquimaux n'ont rien de commun ni pour le langage, ni pour les mœurs, ni pour la manière de vivre, ni pour la couleur du corps et des cheveux, avec les peuples du Canada, même leurs plus proches voisins. »

« La découverte d'un pays éloigné, dit Mallet, qu'on nomma Vinland, et l'existence d'une colonie de Norwégiens dans ce pays, me paraissent des faits trop bien confirmés par tous les témoignages qu'on vient de voir, et racontés avec trop de circonstances probables pour qu'on puisse raisonnablement en douter. Mais, il n'est pas aussi facile de savoir quel est le pays que ces Norwégiens de Groenlande découvrirent. Cependant nous pouvons du moins supposer que cette colonie peut être fixée sur les côtes du Labrador ou dans l'île de Terre-Neuve qui en est voisine. Le détroit de Davis qui sépare la Groenlande occidentale du continent de l'Amérique n'a que très peu de largeur en plusieurs endroits. La distance du cap Farewell, ou pointe méridionale de la Groenlande, à la partie la plus voisine du Labrador, ne peut être de plus de deux cents lieues de France, ce qui ne fait guère qu'un trajet de sept à huit jours, quand même on supposerait que les anciens naviguaient plus lentement qu'aujourd'hui. On sait que les Norwégiens entreprenaient des voyages de trois cents et de quatre cents lieues. Ils avaient découvert l'Islande, les îles de Féro, et de Schetland et la Groenlande. Ils avaient ravagé les côtes d'Angleterre, de France, d'Espagne et d'Italie. » « Il résulte, ce me semble, de tout ce qu'on vient de dire, qu'on ne saurait douter que les Norwégiens de Groenlande n'aient découvert le continent de l'Amérique; que le pays où il se sont établis ne soit ou la terre de Labrador, ou Terre-Neuve, et que leur colonie n'y ait subsisté long-temps[2]. »

C'est un fait bien constaté, dit le docteur Holland, quoiqu'il ne soit pas généralement connu, que la partie nord-est de la côte américaine fut découverte, à cette époque, par des voyageurs du pays du nord, et que pendant deux siècles elle fut fréquemment visitée par les Islandais et les Norwégiens par curiosité ou pour faire le commerce[3].

Faisant allusion au voyage de deux Vénitiens, Nicolo et Antonio Zeni[4], vers la fin du quatorzième siècle, le même auteur fait remarquer que la description d'un grand pays nommé *Estotiland,* situé au sud-ouest du Groenland, qui avait été déjà visité par les Islandais pour y faire le commerce, prouve au moins que la découverte faite par les navigateurs du nord n'était pas entièrement inconnue aux peuples du midi de l'Europe. Il existe tant de témoignages directs ou indirects concernant l'ancien Vinland, qu'il est impossible de ne pas y ajouter foi. On peut cependant douter de la situation exacte de ce pays : quelques uns ont supposé que ce pouvait être la Virginie; d'autres, avec plus de raison, que c'était quelque partie de la côte de Labrador, probablement près de l'île de Terre-Neuve.

[1] Voyez, à la fin de l'article, la preuve de cette grande affinité.

[2] *Introduction à l'Histoire de Danemarck*, chap. XI. Genève, 1787.

[3] Voyez *Dissertation on the History and Literature of Iceland; by Dr. Holland, in sir Georges Makenzies' Travels in the island of Iceland in* 1810. *Edinburgh*, 1812.

[4] Les frères Zeni trouvèrent, en 1380, à Terre-Neuve (Vinland), des livres latins qui y avaient été portés par un évêque groenlandais, au commencement du douzième siècle. Voyez *Viaggio dei fratelli Zeni.* Venezia, 1808, pag. 67.

Kalm, disciple de Linnée dit : « Notre compatriote, George Westman, a clairement prouvé que les Scandinaves, particulièrement ceux du nord, long-temps avant Colomb, avaient fait des voyages au continent de l'Amérique septentrionale, et il cite la dissertation de cet auteur sur ce sujet, qu'il avait lue à Abo, en 1747, pour obtenir son diplôme[1].

Le révérend M. Anspach pense que la Terre-Neuve était le pays découvert par les Norwégiens; et il fait remarquer que la quantité extraordinaire d'ours, de daims, d'oiseaux et autres animaux que les *Northmen* y trouvèrent, et qui étaient semblables aux animaux les plus estimés de leur pays, peut faire supposer qu'ils conçurent une haute opinion de la richesse de cette île, et qu'ils desiraient s'établir dans un pays supérieur, à tous égards, à *Northmanna land* et au Groenland[2].

Les habitants de Teochiapan, dit M. de Humboldt, conservent des traditions qui remontent jusqu'à l'époque du grand déluge, après lequel leurs ancêtres, sous la conduite d'un chef appelé Votan, étaient venus d'un pays situé vers le nord. Dans le village de Teopixca il existait encore au seizième siècle, des descendants de la famille de Votan ou Vodan. Ceux qui ont étudié l'histoire des peuples scandinaves, dans les temps héroïques, doivent être frappés de trouver au Mexique un nom qui rappelle celui de Vodan ou Odin qui régna parmi les Sycthes et dont la race, d'après l'assertion remarquable de Beda, « a donné des rois à un grand nombre de peuples. »

D'après l'exposé et les faits qui précèdent, il paraît certain que les Norwégiens ont reconnu l'île de Terre-Neuve ou celle de Labrador, peuplée par des Esquimaux, (qu'ils ont nommés *Skrælingues*), bien avant la découverte de Christophe Colomb. Mais, qu'une partie du continent américain ou quelqu'une de ses îles ait été découverte par Herjulf ou Biorn, en 1001, cet événement était généralement inconnu en Europe au quinzième siècle, et ne peut nuire par conséquent à la gloire de Colomb[2].

En 1824, on trouva dans l'île de Kingiktorsoak, sur la côte occidentale du Groenland, et par la latitude de soixante-treize degrés, une pierre gravée en caractères runiques; elle portait l'inscription suivante : *Elligr. Sigvaps : son : r. ok. Bjanne. Tortarson : ok : Enripi. osson : laugardag. in : fyrir gagndag Holpu. varda te. ok rydu : M. C. XXXI.* Autrement : *Erlingr Sighvatssonr ok Bjarne Pordarson ok Endridi oddsson laugardaginn fyrir gagndag hlodu varda pessa ok ruddu* 1135; c'est-à-dire : Erling Sigvatson, Bjarne Thordarson, et Endride Oddson érigèrent ces monceaux de pierres le samedi avant le jour nommé Gagndag (le 25 avril), et ils nettoyèrent la place en 1135.

Cette explication est de M. Rafn, secrétaire de la Société royale des Antiquaires du Nord, qui fait observer que cette pierre est d'une grande importance pour l'histoire, puisqu'elle prouve que nos ancêtres ont déja, au douzième siècle, poussé leur navigation sur la côte occidentale du Groenland, jusqu'à cette haute latitude.

M. Kragh, missionnaire au Groenland et correspondant de la Société royale des Antiquaires du nord, a vu sur le lieu où cette inscription fut découverte les trois monceaux de pierres, dont apparemment chacun de ces individus avait érigé le sien[3].

Il est maintenant reconnu que le trajet de la partie occidentale du Groenland à la côte de Labrador ou à l'île de Terre-Neuve a été fait en quatre jours, temps employé par les premiers explorateurs qui visitèrent Vinland. Toutes les circonstances relatives aux naturels s'appliquent aux habitants du Labrador, qui sont représentés comme étant de petite taille, allant dans des canots de peaux à la pêche de la baleine, se servant avec adresse de l'arc et des flèches, vivant de chasse dans l'intérieur et très avides d'instruments de fer.

Les chroniques de l'Islande ne laissent aucun doute sur l'existence d'un commerce régulier entre Groenland et Vinland, jusqu'au quatorzième siècle, où la colonie de cette dernière contrée fut détruite par une maladie pestilentielle, et toute communication avec Groenland interdite, par suite de l'accumulation des glaces.

Ordericus Vitalis, dans son histoire ecclésiastique datée de 1098, comprend Vinland, avec Groenland l'Islande et les Orcades, comme étant sous la domination des rois de Norwége.

[1] Voyez de Kalm, trad. angl., vol. II, pag. 282. Selon Kalm, la colonie de Vinland était dans l'île de Terre-Neuve, qui est séparée du continent de Labrador, par le détroit de Belle-Ile, qui n'a que quelques lieues de largeur. Kalm promet d'en donner la preuve dans une partie de son ouvrage qui n'a point encore paru. (Mallet.)

[2] *History of the island of Newfoundland.* London, 1819. Voyez chap. I, et note 1.

[3] *Bulletin de la Société de Géographie*; vol. X, pag. 129.

Ci-après quelques versets de l'Écriture-Sainte, pour servir de comparaison entre la langue des Esquimaux du Labrador et celle du Groenland.

LANGUE DES ESQUIMAUX DU LABRADOR.

PREMIER CHAPITRE DE SAINT MATHIEU [1].

1. Aglait Jesusib Kristusib sivorlinginnik, tamna Davidib erngninga, tamna Abrahab erngninga.

23. Ahak! uigasuk singaijomârpok, erngnermik erngiomârlune, Imanuelemik atserazomârpœt, attinget tukkinga imaipok gudim illagivâtigut.

24. Josefe siñingminit tuppakame, taimailivok, nalekam Engelinget okautimaga, nullicksane aivlugo.

25. Aktungilale, erngniliaminik erngnerkârtinago, atserarlugolo piva Jesusemik.

SAINT LUC.

2. Imak unipkanting mattigut tammakkoninga, nangminck kiglinganit tautulaugktut, kinggornganelo okautsinnik kivgartolertut.

3. Tamanna uvangatauk ajungitsugivara, tamaita kiglinganit kiglissitigilual aurapkit, illingnut nœgliktara Teofiluse aglaluarlugit [1].

LANGUE GROENLANDAISE.

PREMIER CHAPITRE DE SAINT MATHIEU [2].

1. Terssa agleket Jesusib Kristusib innungorsusianik, Davib ernerœtta, Abrahab ernerœtta.

23. Areiná! niviarsiak nartussavok ernetáromárlunelo, Imanuelemiglo aitsissauœt akkœtta issuma imaipok : gude illagarput.

24. Josefele sinnikame itteráme, nálekab Engeliœtta okaumane, nálekpa, nulliakselo ailugo.

25. Aktungilale ernertártinnago perngautigœllugo; Jesus emiglo aitserpa.

SAINT LUC.

2. Ima unnibkaumattigut, tammakkoninga nangminck issoanit tekkunniktut, kivgartortungortullo okautsinnut.

3. Tava nangatôg tammana ajungitsugara, tamasa issoanit siunersintige kihsaradlaraukit, illingnut aglekikvaruklugit, assaersara Teofilusueá [2].

« M. Graah, capitaine de la marine et membre de la Société royale des antiquaires du Nord à Copenhague, vient de faire, par ordre du gouvernement, un voyage de découverte sur la côte orientale de Groenland. Le but scientifique de ce voyage a été de déterminer l'exacte situation de la colonie européenne, connue sous le nom d'*Eystribygò*, en danois *Oestbygden*, et du diocèse de *Garoar*, qui pendant plusieurs siècles a joui d'un état florissant. Pour aider à répandre du jour sur cette question, la Société a résolu de mettre à profit tous les moyens dont elle peut disposer. On tâchera d'abord de se procurer un aperçu exact de toutes les ruines du Groenland qui nous rappellent le temps des anciens colons européens. C'est le district de Julianehaab et l'autre partie de la côte du détroit de Davis qui nous offrent le plus grand nombre de telles ruines. Ensuite on fera faire des fouilles autour des ruines les plus importantes. Pour guider les recherches à cet effet, M. Graah a offert de construire et de dessiner une nouvelle carte de cette partie du pays, sur une échelle d'une juste grandeur. Les plans qu'il a nouvellement levés sur les lieux mêmes, et tous les autres matériaux qu'on possède, ont été soigneusement consultés afin de donner à cette carte toute l'exactitude desirable. La Société a fait parvenir aux employés du pays des renseignements sur les méthodes à suivre dans l'examen des ruines, et on leur a fourni les instruments nécessaires et de l'argent, pour subvenir aux frais des voyages que pourrait occasioner cette exploration. M. Graah a présenté un rapport sur l'examen qu'il a fait des ruines de l'église de Kakortok (soixantième degré cinquante minutes de latitude septentrionale), et M. Pingel, qui vient de parcourir le pays, lui a fait part de ses observations sur des ruines peu connues, découvertes sur la côte occidentale. M. Graah avait déjà envoyé au musée des antiquités une pierre chargée de runes qui semblent dater du douzième siècle. Cette pierre a été trouvée, (comme on l'a vu), dans l'île de Kingiktorsoak, au soixante-douzième degré cinquante-cinq minutes, quatre milles au nord-ouest de l'établissement le plus septentrional, nommé Upernivik. Deux autres pierres avec des inscriptions, dont l'une est en runes et l'autre en caractères latins, ont été trouvées, la première à Igalikko (soixantième degré cinquante-et-une minutes de latitude), la dernière à Ikigeit (soixante-neuvième degré de latitude), le plus loin au midi sur la côte occidentale. Selon l'invitation faite par la Société aux fonctionnaires du pays, plusieurs rapports lui ont été faits sur des recherches commencées pendant l'année 1832. M. Esman missionnaire à Julianehaab, a fait faire des fouilles autour des ruines de l'église d'Igalikko, où la pierre mentionnée avait été trouvée. Par suite de ces fouilles M. Esman trouva plusieurs ornements d'architecture, des fragments de poterie et d'autres antiquités qui, avec le plan des ruines, ont été envoyés à la Société.

« Des observations faites sur plusieurs monuments autrefois inconnus, qui nous rappellent les anciens

[1] *The gospels of St. Mathew, etc., translated into the language of the Esquimaux Indians on the coast of Labrador, by the missionaries of the unitas fratrum, or united Brethren, residing at Nain, Okkak and Hopedale; printed for the use of the mission by the British and foreign Bible Society.* London, 1813.

[2] *Testamentitâk; Terssa : nalegauta annaur sirvta Jesusib Kristusib, ajokœrsu geisalo, sullirseit okauscello. Translated into the Greenland language by the missionaries of the unitas fratrum, or united Brethren; printed for the use of the mission by the British and foreign Bible Society.* London, 1822.

habitants européens, ont été adressées à la Société par M. Wahl, qui parcourt le pays pour des recherches botaniques. M. Fasting, directeur de la partie septentrionale du pays, a trouvé plusieurs antiquités des Esquimaux dans l'île de Disko. De pareilles antiquités ont été trouvées par M. Graah bien haut vers le nord, sur la côte orientale qu'il a nouvellement visitée [1]. »

COLONIE GALLOISE OU WELCHE.

Les anciens historiens ou bardes welches parlent d'une manière positive d'une colonie galloise, qui partit en 1170, c'est-à-dire, trois cent trente-deux ans avant le voyage de Colomb, sous la conduite de Madawc [2], fils d'Owen Gwynedh, prince de Galles, et découvrit une contrée qu'on suppose être la Floride.

L'histoire de Galles, écrite par Caradoc dans la langue du pays, traduite en anglais par Humphry Llwyd, et publiée par le docteur David Powel, en 1584, nous apprend que les enfants d'Owen Gwynedh, prince de Cambria ou North Wales, se disputant la succession de leur père, l'un deux nommé Madawc préféra abandonner ses droits [3], et aller tenter la fortune sur des mers éloignées. Il partit du port d'Abergwilly, avec une petite flotte, en l'année 1170, et laissant l'Irlande au nord, il se dirigea à l'ouest dans l'océan Atlantique, et arriva sur la côte d'une belle et vaste contrée où il laissa cent vingt personnes. De retour dans son pays, il réprimanda la folie de ses frères [4] et de ses neveux, qui se disputaient une terre pauvre et aride, tandis qu'il y avait une région si vaste et si fertile sans habitants.

Etant parvenu à réunir un certain nombre d'hommes et de femmes, pour établir une colonie permanente, il partit de nouveau avec dix navires, sans que depuis on en ait entendu parler.

Il est donc raisonnable, dit l'auteur gallois, de croire que ce pays est la Nouvelle-Espagne ou la Floride, dont les Espagnols se sont depuis attribués la découverte. On a mêlé sans doute des fables à l'histoire de ce voyage, qui néanmoins paraît certain. On peut encore supposer avec raison que la colonie galloise occupa une partie des contrées du Nouveau-Monde [5].

L'historien ajoute, que le pays où Madoc s'établit était sans doute le Mexique. Il se fonde sur trois raisons à cet égard : 1°. Les Mexicains tiennent de leurs ancêtres qu'ils descendent d'une belle contrée lointaine habitée par des blancs, comme Hernando Cortez l'apprit du roi Motezuma; 2°. Ces mêmes peuples adoraient la Croix; 3°. Plusieurs noms usités dans le pays sont gallois [6].

A l'appui de ces présomptions quelques personnes ont remarqué que la langue cimiaique du pays de Galles, qui est un dialecte celtique, entre pour beaucoup dans la composition de divers idiomes de l'Amérique [7].

Ceux qui ont traité ce voyage de fable, ont demandé de qui les colonies galloises ont emprunté ce lan-

[1] *Rapport de la Société royale des Antiquaires du Nord à Copenhague.* Séance annuelle tenue le 30 janvier 1834.

[2] Nommé *Madoc* par beaucoup d'auteurs.

[3] D'autres prétendent qu'ayant tué son grand'père par mégarde, ce fut pour ce sujet qu'il s'expatria.

[4] Hakluyt, qui emprunta son récit de Gutton Owen, dit que le fils aîné Iorwerth Drwyndwn ne fut pas jugé digne de régner, à cause d'une cicatrice qui était sur son visage; que Howel, qui voulait gouverner à sa place, était un fils illégitime d'une Irlandaise, et qu'il fut tué par un autre fils, nommé *David.*

[5] *The History of Wales written originally in British, by Caradoc of Lhancarvan, englished by Dr. Powel, etc.* London, 1774. Voyez pag. 394-397, article *David ap Owen.* Le premier voyage de long cours dont les historiens anglais font mention, est celui qui eut lieu sous le règne d'Alfred, par un prêtre nommé *Sigelmus*, qui pénétra jusqu'à la péninsule de l'Inde. A son retour, il fut créé évêque de Sherburn. On parle d'un autre voyage exécuté, vers le même temps, pour la découverte d'un passage par le nord-ouest de l'Europe. Voyez *De Gestis Pontif. Ang.;* lib. II, 257, par Guillaume de Malmbury, et Spelmans' *Life of Alfred*, pag. 151; et *Annals of Jamaica, by M. Bridges*, vol. I, pag. 61. Alfred naquit l'année 849 et mourut en 900.

[6] *Gw'rando* qui signifie écouter; *pengwyn,* oiseau à tête blanche; l'île de *Chorrhoeso*, le cap de *Brittain; gwyndowr,* eau blanche; *bara*, pain; *mam*, mère; *tate*, père; *dowr,* eau; *pryd*, temps; *buch*, vache; *clugar*, coq de bruyère; *llynog*, renard; *wy*, œuf; *calaf*, plume; *trwyn*, nez; *nef*, ciel. D'après l'opinion de plusieurs auteurs, Lloyd, Powell, Pris, Hackluyt, Purchas, Herbert, etc., ces mots, tous gallois, semblent prouver que Madoc et ses compatriotes ont habité ce pays. Voyez *Herberts' Travels*, etc. pag. 416-418. *America discovered.* London, 1664.

Il paraît que l'oiseau nageur de la famille des *manchots*, connu sous le nom de *tête blanche*, n'existe plus dans ces parages, quoiqu'ils aient été si nombreux autrefois, que plusieurs îles voisines de la côte en avaient tiré leur nom. Le capitaine Cook en a rencontré beaucoup auprès de la Terre de Feu.

Pennant prétend que toute la famille des penguins a la tête noire, et n'habite pas l'hémisphère septentrionale; que leur nom vient de *pinguitudo*, et leur a été donné à cause de leur graisse.

[7] Meredith Ap. Reece, Barde Cambrin, qui mourut en 1477, c'est-à-dire quinze ans avant la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, a célébré l'expédition de Madoc de la manière suivante : *Madoc Wyf, mwyedic. Weedd Jawn genou, owyn-guyedd ni frinnum dir, fy enaid sedd na da mawr, nid y morsedd.*

gage usité dans un pays qu'ils ont peuplé les premiers. Ce n'est que plus de quatre siècles après, que Caradoc et Hakluyt ont parlé de l'expédition de Madoc, pour prouver que les Américains ont eu pour ancêtres des Gallois. Ils font sur-tout remarquer que, dans son premier voyage, Madoc découvrit une terre inconnue, riche, fertile, et sans habitants, et que depuis son départ pour une seconde expédition on n'en entendit plus parler.

Il est étrange que le chronologiste Geraldus Cambrensis, qui vivait à l'époque de cette prétendue navigation, n'en dise pas un mot. Les premiers renseignements [1] se trouvent dans l'histoire du pays de Galles écrite en breton par Caradoc, traduite en Anglais par Llwyd et publiée, comme on l'a dit, par le docteur Powell, en 1584. Cet ouvrage fut réimprimé en 1697, et une autre édition a paru depuis. On a remarqué néanmoins que le récit de l'émigration de Madoc n'est pas de Caradoc dont l'histoire finit en 1157, un peu avant sa mort. Llwyd prétend que cette partie a été rédigée d'après les registres des abbayes de Conway, de Caernarvenshire, North-Wales, Strat-Flus ou Strato Florida, Cardignanshire, South-Wales; et ce traducteur, qui vivait sous le règne de Henry VIII, c'est-à-dire cinquante ou soixante ans après Gutten Owen, a continué l'histoire de Caradoc jusqu'à Llewlyn, le dernier prince de Galles en 1270. Les registres furent copiés par plusieurs bardes ou historiens.

Une autre objection faite contre l'expédition de Madoc est que les anciens Bretons n'ont pu faire aucun voyage de long cours; car, selon César [2], ils n'avaient d'autres navires que des barques légères dont la quille et les flancs étaient d'un bois très mince recouvert en cuir.

P. Martyr prétend que les naturels de la Virginie, ainsi que ceux de Guatemala, qui sont bien éloignés les uns des autres, célèbrent la mémoire d'un ancien et illustre héros nommé Madoc [3].

Gomara rapporte qu'on a trouvé des cantons, en Amérique, où la Croix était en vénération; que les premiers habitants en étaient chrétiens, mais qu'étant en petit nombre ils prirent les mœurs barbares et le langage du pays, ce qui les rend aujourd'hui méconnaissables [4].

Harcourt, dans la préface de l'histoire de son voyage à la Guyane, dédiée au prince Charles et publiée en 1613, dit que cette partie du monde actuellement connue sous le nom d'Amérique, fut découverte, conquise et possédée par Madoc, un des fils d'Owen Guyneth, prince de North-Wales. Herbert prétend [5] que la terre découverte par Madoc est la Floride ou la Virginie.

A l'appui de ces autorités on raconte que l'équipage d'un navire anglais entendit sur la côte de la Virginie le salut des Welches, *haa-houiiach,* «comment vous portez-vous?» qui est celui des Celtes de la Basse-Bretagne. D'après cette circonstance, la reine Élisabeth, dans ses instructions au chevalier Raleigh, lui enjoignit de chercher ces émigrés, mais il ne put les découvrir.

Le témoignage le plus remarquable en faveur de l'existence d'une colonie galloise en Amérique est celui de Morgan Jones, ministre de l'église anglaise, et résidant de New-York, qui déclare et certifie que, dans l'année 1660, lorsqu'il résidait en Virginie en qualité de chapelain du major général Bennet, il accompagna deux navires en Caroline et débarqua à Oyster point où il resta huit mois. Le manque de provisions l'obligea, avec cinq autres individus, de retourner par terre en Virginie. Etant arrivés sur la rivière Pentigo ou Pantijo, proche du cap Atros, ils tombèrent entre les mains des Tuscaroras, qui se préparaient à les mettre à mort, lorsque Jones, natif du pays de Galles, s'écria dans la langue de son pays: « ai-je échappé à tant de dangers pour être écrasé comme un chien!» A ces mots un guerrier s'avança vers lui, le serra dans ses bras et lui dit, dans la même langue, qu'il ne périrait pas. Ce chef conduisit ensuite Jones et ses compagnons dans la ville qu'il habitait. Jones y demeura quatre mois, pendant lesquels il leur prêcha l'Évangile trois fois par semaine, et s'entretint avec eux sur les sujets les plus difficiles.

Le même Jones déclara, entre autres choses, qu'il était prêt à conduire un natif du pays de Galles ou d'autres personnes dans ce pays. Son récit écrit par lui-même, et adressé au docteur Thomas Lloyd de Pensylvanie, a été déposé dans le musée *Ashmoléon* où il est encore [6].

[1] L'évêque Nicholson paraît croire qu'il est facile de reconnaître des traces du langage gallois dans plusieurs dialectes américains. Voyez Gul. Nicholsonii, *Epist. in Dissert. philolog. à Joan. Chamberlayn*, pag. 19. Amstelodami, 1715.

[2] *De Bello Civili*, § 259.

[3] *Decad.*; lib. I, cap. 3. — *Idem*, lib. VIII, cap. 5.

[4] *Idem*, lib. II, cap. 16.

[5] *Idem*, lib. III.

[6] *Gentleman's Magazine, for* 1740, vol. X, pag. 103. — *Owen's British Remains.* Cet auteur suppose que cette émigration eut lieu sous le règne de

En 1766, un missionnaire, nommé Charles Beatty, ayant pénétré dans l'intérieur de l'Amérique, à l'ouest, y trouva des personnes qui avaient vécu avec les Indiens depuis leur jeunesse, dont l'un s'appelait Benjamin Sutton, et l'autre Levi Hicks. Le premier lui donna des renseignements sur une peuplade galloise qui vivait alors sur le bord occidental du Mississipi, à une grande distance au-dessus de la Nouvelle-Orléans, et qui observait les lois et les cérémonies prescrites par Moïse. Il dit y avoir vu un livre qu'il supposait être la Bible dans la même langue.

Hicks déclara au même missionnaire qu'il avait été envoyé en ambassade à une ville indienne située sur le bord du même fleuve, et dont les habitants parlaient aussi ce langage [1].

Une autre preuve qu'une colonie galloise habitait autrefois la Floride, ainsi que les bords du Missouri, a été fournie par Jean Fevier, gouverneur du Tennessee. Il raconte que, dans l'année 1782, étant en campagne contre les Cherokees, il découvrit des vestiges d'anciennes fortifications; qu'après l'expédition, étant entré en négociation avec les chefs pour l'échange des prisonniers, il en prit occasion pour demander à l'un des plus âgés, nommé Oconostoto, des renseignements sur ces ouvrages, et particulièrement sur celui situé sur les bords de la rivière *Highwassee*. Le guerrier répondit que, d'après les traditions de leurs ancêtres, ces fortifications étaient l'ouvrage d'un peuple blanc qui habitait autrefois le pays, quand les Cherokees occupèrent les parties basses nommées actuellement Caroline Méridionale; et qu'une guerre exista entre les deux nations pendant plusieurs années.

Les Cherokees ayant appris que les blancs préparaient de grandes chaloupes destinées probablement à descendre la rivière Tennessee, se rendirent aux *bas fonds de Muscle* pour intercepter leur passage. Il s'y engagea un combat sanglant qui fut renouvelé plusieurs jours et se termina sans succès décisif. Les blancs, ajouta-t-il, proposèrent enfin de quitter le pays pour toujours si les Indiens cessaient les hostilités et consentaient à échanger les prisonniers, ce qui fut accepté. Les blancs descendirent alors le Tennessée jusqu'à sa jonction avec l'Ohio, et suivant le cours de cette rivière jusqu'à son confluent avec la Grande Rivière (Mississipi), ils remontèrent cette dernière jusqu'à la *rivière Bourbeuse* (Missouri), et ensuite ses affluents à une grande distance où ils s'établirent. Les blancs, toutefois, ont disparu et ont été remplacés par des Indiens qui leur ressemblent parfaitement.

Oconostoto, ayant été questionné sur l'origine de ces blancs, répondit qu'il avait entendu dire par son grand père et d'autres personnes très âgées qu'ils venaient du pays de Galles; qu'ils avaient traversé *la grande eau* et débarqué près de la rivière Alabama; qu'ils furent ensuite chassés vers les sources de cette rivière, et même jusqu'à celle de Highwassee par les Indiens mexicains, qui le furent à leur tour par les Espagnols [2].

Vers 1764, le capitaine Isaac Stewart fut fait prisonnier par les Indiens et conduit, avec quelques autres individus, vers la Wabash, affluent de l'Ohio. Après deux ans de captivité, il fut mis en liberté avec un nommé Jean David, par un Espagnol qui venait faire des découvertes. Ils partirent ensemble et se dirigeant vers l'ouest, ils traversèrent le Mississipi, près de la rivière Rouge et remontèrent cette dernière à la distance de sept cents milles, où ils rencontrèrent une peuplade d'Indiens blancs ayant les cheveux rouges et qui vivaient sur les bords d'une petite rivière nommée *River-post*. David, qui était du pays de Galles, comprit leur langue qui ressemblait beaucoup à la sienne, ce qui le décida à rester parmi eux. Curieux de connaître l'histoire de ce pays, Stewart consulta les chefs qui dirent que leurs ancêtres étaient venus d'un pays éloigné; qu'ils avaient débarqué dans la Floride, d'où ils s'étaient retirés dans leur résidence actuelle, après la prise de possession du Mexique par les Espagnols. Pour prouver leur origine, ils montrèrent des feuilles de parchemin soigneusement conservées dans des peaux de loutre, et sur lesquelles se trouvèrent de gros caractères tracés en encre bleue qu'il ne comprit pas et que son compagnon qui ne savait pas lire ne put expliquer. Le peuple était entreprenant et fort guerrier. Les femmes étaient jolies, en comparaison des autres Indiennes [3].

Guillaume Rufus ou de Henri Ier. En 1741, une brochure parut à Londres, intitulée : *The Right of the Crown of Great Britain more ancient than that of Spain*, dans laquelle l'auteur cherche à prouver qu'il y avait des Anglais dans le Nouveau-Monde, trois siècles avant sa découverte par Christophe Colomb.

[1] *Journal of a Two Months' tour, etc.; by Charles Beatty, A. M.* London, 1768.

[2] Lettre adressée à M. Stoddard, le 9 octobre 1810. Voyez son ouvrage intitulé : *Scketches of Louisiana*, pag. 483-484. Philadelphia, 1812.

[3] Stewart publia ces renseignements, après son retour en Angleterre, dans le *Public Advertiser*, 8 octobre 1785. Filson a donné l'extrait de cette

Ce peuple est probablement celui appelé *Ietans* ou *Alitans,* composé d'Indiens dont le physique correspond le plus avec ce qu'on dit de celui qu'on suppose originaire du pays de Galles. Soixante individus environ de cette peuplade parurent pour la première et seule fois, à Natchitochès, et on a remarqué que les femmes étaient comparativement plus agréables que les autres Indiennes, et que plusieurs des hommes avaient également des cheveux rouges.

Plusieurs voyageurs ont parlé de l'existence d'une colonie galloise près de la source du Missouri. On raconte à cet égard qu'un natif du pays de Galles, appelé Griffith, fut fait prisonnier par les Indiens Shawnée, vers l'année 1764, et conduit dans leurs villes; que deux ans après il accompagna cinq Indiens de cette tribu vers la source du Missouri, où ils en rencontrèrent une autre de race blanche qui voulut les massacrer. Griffith leur parla en gallois et leur expliqua les motifs de son voyage; il fut compris de ces Indiens et fut sauvé ainsi que ses compagnons. Il n'apprit rien de l'histoire de cette nation, si ce n'est que ses ancêtres étaient venus par le Missouri d'un pays très éloigné. Griffith retourna chez les Indiens Shawnée, s'en échappa ensuite et parvint à regagner la Virginie [1].

Le père Charlevoix raconte qu'un Français employé par la compagnie anglaise dans les parties nord-ouest de l'Amérique, fut envoyé pour reconnaître le Missouri dont il suivit le cours jusqu'à sa source dans un lac au sommet de hautes montagnes (*montagnes rocheuses*), autour duquel demeurait un peuple d'un *teint jaunâtre* qui avait de la *barbe* et les cheveux généralement *rouges.*

En 1788, le 1er octobre, lettre adressée à MM. Owen et Guillaume Owen Jones, éditeurs des poëmes de *David ap Gwilyns,* par un de leurs amis, originaire du pays de Galles, établi sur les bords de l'Ohio, dans laquelle il assure « qu'il a été plusieurs fois chez des Indiens qui parlaient la langue galloise, dont le teint était plus clair que celui des autres naturels; que cette peuplade était établie sur les bords du Missouri à environ quatre cents milles de sa jonction avec le Mississipi, entre les quarantième et cinquantième degrés de latitude. »

En 1792, deux chefs des Indiens cherokées qui étaient alors à Londres, confirmèrent l'existence d'Indiens gallois. « C'étaient, dirent-ils, les Padoucas : ils conservaient, dans des peaux, les livres qui contenaient des renseignements sur leur origine.

John Filson, dans son ouvrage sur la découverte et l'établissement de l'Etat de Kentucky, publié en 1784, tâche de prouver que les anciennes fortifications trouvées dans ce pays, furent élevées par une colonie galloise qui fut ensuite chassée par les naturels du pays, et forcée de se réfugier vers les sources du Missouri. Il ajoute que les habitants de l'Ouest ont reçu différents renseignements sur l'existence des débris de cette colonie; que le capitaine Chaplain, de Kentucky, l'assura que lors de la dernière guerre, étant en garnison à Kaskaskia, il y vint des Indiens parlant la langue galloise qui s'entretinrent avec des hommes de sa compagnie qui étaient du pays de Galles, et leur parlèrent de leurs compatriotes établis près des sources du Missouri.

Plus récemment, et en 1792, M. Ranking, ecclésiastique du Kentucky, transmit à son correspondant en Angleterre l'assurance positive de l'existence de cette tribu qu'il prétendait demeurer à quelques cents milles de sa résidence.

Le capitaine Vancouver rencontra, près du fleuve Columbia, un peuple dont les traits ressemblaient à ceux des habitants du nord de l'Europe, et qui parlait une langue différente de celle de ses voisins.

Les capitaines Lewis et Clarke découvrirent, près de l'embouchure du même fleuve, des Indiens dont les cheveux étaient rouges.

Selon sir John Caldwell, les Indiens gallois sont les *Panis* ou *Pawnees* qui habitaient près des sources de l'Osage, affluent méridional du Mississipi. D'après le récit de voyageurs, les Indiens *Pania Pique* de l'Arkansas étaient autrefois connus sous le nom de *Panias blancs,* et ils sont de la même race que les Panias de la rivière Plate [2].

La Revue encyclopédique de Paris, de 1817, contient l'article suivant : « Les Indiens gallois sont aussi peu

relation à la fin de son *Histoire du Kentucky,* pour servir à en confirmer certains passages. Voyez *Beakys' missionary tour from New-York,* West ward, 1766.

[1] Griffith raconta ses aventures à un habitant de Kentucky, et elles furent publiées, en 1804, par Henry Toulmin, Esquire, un des juges du territoire de Mississipi. Voyez *Stoddards' Sketches of Louisiana,* etc., pag. 475. *Philadelphia Medical and Physical Journal,* vol. I, 1805; by Dr Barton.

[2] Voyez le message du président Jefferson au Congrès, en 1806, pour communiquer les découvertes faites par Lewis et Clarke, le docteur Sibley, et le docteur Dunbar.

connus des habitants du continent de l'ouest que le peuple gallois l'est du monde européen. En 1817, je visitai leur établissement sur la Maduga (dit M. Owen Williams de Baltimore); ils forment deux tribus, celle des Indiens *Brydones* et celle des Indiens *Chadaghie;* ils ont leur établissement sur deux promontoires appelés *Kernau,* et situés vers le quarantième degré de latitude septentrionale et le quatre-vingtième degré de longitude occidentale. Ces Indiens sont en général grands et forts; ils ont un beau teint et des manières aimables; ils connaissent l'usage des lettres et possèdent un grand nombre de manuscrits touchant leurs ancêtres, habitants d'une île qu'ils nomment *Brydon.* Leur langage est le gallois qu'ils parlent avec plus de pureté qu'on ne le fait au pays de Galles, attendu qu'il est exempt d'*anglicismes.* Leur religion est le christianisme fortement mélangé de druidisme [1]. »

M. le comte de Lacépède a inséré ces faux renseignements dans son article *Homme* [2] ainsi qu'il suit: « Nous ne pouvons nous empêcher de nous occuper un moment d'observations très remarquables faites dans l'Amérique du Nord par M. Owen Williams, des environs de Baltimore, publiées dans les États-Unis, rapportées dans la quatrième livraison de la Revue Encyclopédique française, et d'après lesquelles on devrait croire qu'à une époque plus ou moins reculée et bien antérieure aux voyages d'Améric Vespuce et de Christophe Colomb, des Bretons, des habitants du pays de Galles ont cherché un asile sur l'océan Atlantique contre la domination des Saxons; qu'ils ont osé se hasarder sur une mer qui leur était bien connue, dans des barques qu'ils savaient bien diriger au milieu des vagues agitées; qu'ils auront chargé leurs embarcations de la plus grande quantité de produits de leurs pêches ou d'autres substances nutritives salées ou fumées qu'ils auront pu y entasser; et que les tempêtes, les courants, ou d'autres causes plus ou moins fortuites, les auront poussés vers les rivages du Nouveau-Monde les moins éloignés de la Grande-Bretagne. [2] »

Le docteur Morse dans « son *Rapport sur les Indiens* » fait mention d'un avis qu'il a reçu du père Reichard, résident du Détroit, qui l'informe que les vieillards du fort Charles racontent que vers l'année 1781, des Indiens mandans qui visitèrent ce poste, conversèrent très intelligiblement avec quelques soldats gallois de l'armée anglaise. M. Morse a communiqué ce document afin de faire des recherches pour s'assurer s'il existe quelque analogie entre la langue des Mandans et celle des Gallois. La population de ces Indiens peut être estimée à environ mille deux cent cinquante individus [3].

Les journaux des Etats-Unis de l'année 1824 ont parlé d'une nation d'Indiens civilisés appelés *Nabijos* qu'on prétend demeurer entre les établissements espagnols du Nouveau-Mexique et l'océan Pacifique. Ils habitent dans des maisons en pierre, pratiquent l'agriculture et manufacturent des articles de coton, de laine et de cuir [4].

Malgré les renseignements fournis par tant d'écrivains et voyageurs sur cette colonie galloise, il ne reste aucune trace certaine d'une telle peuplade qu'on a supposé avoir été chassée vers les sources du Missouri.

COLONIE FRANÇAISE SUPPOSÉE.

Selon Odoric Raynaldi, continuateur des *Annales de Baronius,* l'Amérique fut découverte par des Français de la Basse-Bretagne, qui furent jetés par les tempêtes sur les côtes du Nouveau-Monde; à leur retour en Europe ils se rendirent à Lisbonne où ils communiquèrent leurs aventures à Jean Ier, Roi de Portugal [5].

Le compilateur de l'ouvrage intitulé *Us et Coutumes de la mer,* qui fut long-temps estimé par toutes les nations commerçantes, prétend que Terre-Neuve, Baccalaos, le Canada ou la Nouvelle-France furent découverts un siècle avant la navigation de Colomb. Il s'exprime ainsi (art. 44, n° 30 et suivants), en parlant des jugements d'Oleron. « Les grands profits et la facilité que les habitants du cap Breton, près Bayonne, et les Basques de la Guienne ont trouvé à la pêcherie de la baleine, ont servi de leurre et d'amorce à les rendre si hasardeuses à ce point que d'en faire la quête sur l'Océan par les plus hautes longitudes et latitudes du monde. A cet effet, ils ont ci-devant équipé des navires pour chercher le

[1] Malheureusement le fait qui a donné lieu à cet article est ce qu'on appelle une mystification scientifique.

[2] *Dictionnaire des Sciences Naturelles,* par plusieurs professeurs du Jardin du Roi; tom. XXI. Paris, 1821.

[3] *Doct. Morses' Report on Indian affairs.* New-Haven, 1820.

[4] Cet article, qui a besoin de confirmation, a d'abord paru dans le *Franklin Intelligencer* de Missouri, et fut publié de nouveau dans le *New-York Observer* du 26 juin 1824.

[5] Lusit. *Conquêtes des Portugais;* liv. I.

repaire ordinaire de ces monstres, de sorte que suivant cette route ils ont découvert, cent ans avant la navigation de Christophe Colomb, le grand et le petit banc des morues, les terres de Terre-Neuve, du cap Breton et de Baccalaos,[1] (c'est-à-dire morue dans leur langue) le Canada ou la Nouvelle-France. Si les Castillans n'avaient pas à tâche de dérober la gloire aux Français, ils avoueraient, comme ont fait Christophe Witfliet et Antoine Magin, cosmographes flamands, ensemble Fr. Ant. de St.-Roman, religieux bénédictin [2] que le pilote qui porta la première nouvelle à Christophe Colomb et lui donna connaissance de l'adresse de ce nouveau monde fut un de nos Basques Terre-Neuviens. »

Marc Lescarbot, dans son histoire de la Nouvelle-France, dit que la nation galloise se rendit maîtresse de la mer dès les premiers siècles après le déluge; que les Rhodiens avaient emprunté des Marsellais les lois marines; que la pointe d'Angleterre qui s'appelle *Cornu Galliæ*, ou Cornouailles, ne peut provenir que des navigations des Gaulois; que Gallois et Français, dès plusieurs siècles, ont fait le voyage des Terres-Neuves [3].

Le Père Fournier [4], dans ses Mémoires de la Marine française, dit que les Normands et les Bretons soutiennent avoir trouvé le Brésil avant Americo Vespucci et Cabral; et que, depuis fort long-temps, ils y ont trafiqué sur la rivière de San Francisco d'où ils apportaient le bois qu'ils appelaient le *Bresil* propre pour les teintures.

Guillaume Postel prétend que les anciens Gaulois fréquentèrent une partie des côtes de l'Amérique septentrionale, même avant l'ère chrétienne, à cause de la pêche qui y abondait, et qu'ensuite ils abandonnèrent ce pays parcequ'ils n'y trouvaient que de vastes terres incultes [5].

De Champlain trouva dans un port de la baie française de la Canada [6] une croix qui était fort vieille, toute couverte de mousse et presque toute pourrie, qui montrait un signe évident qu'autrefois il y avait eu des chrétiens.

M. Murtrie, auteur américain, s'exprime ainsi, relativement à l'existence d'une colonie française en Amérique:

« L'Europe retentit long-temps du bruit de la découverte de Terre-Neuve; et quoique la première expédition française qui fut envoyée par le gouvernement en Amérique date de 1524 [7], l'enthousiasme de cette nation pour tout ce qui est nouveau et extraordinaire est tel, que je ne crois pas déraisonnable de supposer que quelques individus, excités par l'appat du gain et le desir de se distinguer, ou peut-être dégoûtés de leur gouvernement, aient quitté sans éclat, et long-temps avant l'expédition de 1524, le sol de la France; et que, se confiant à leur fortune, ils peuvent avoir été conduits jusque dans les forêts de l'Amérique. Là, trouvant un pays agréable, fertile, et où ils pouvaient goûter une liberté sans bornes, ils s'y seraient fixés, en se mêlant avec quelque tribu indienne, à qui ils auraient communiqué quelques uns des arts les plus nécessaires à leur bonheur.

« Quelque soit le temps où ces aventuriers auraient peuplé ces forêts, et la manière qu'ils auraient employée pour y parvenir, il existe un fait positif qui ferait croire qu'ils étaient français; ce sont les briques dont étaient composées les murailles de la ville récemment découvertes sur le Mississipi.

« A la fin du neuvième siècle, ou au commencement du dixième, les habitants de l'Anjou bâtissaient leurs maisons avec de l'argile bien trempée et mêlée avec de la paille hachée, et on appelait cette préparation *pizé;* ensuite, après l'avoir divisée en morceaux d'une forme regulière et déterminée, on les faisait sécher au soleil ou au feu, et on leur donnait le nom de briques. Cette coutume s'étendit à la Picardie et à d'autres provinces de France, où je crois qu'elle est encore suivie.

« L'analogie de cette matière avec celle dont les anciennes briques (si on peut les appeler ainsi) étaient faites, est frappante. Si en outre, on considère la facilité avec laquelle les Français s'entendent avec les Indiens de ce pays, en adoptant leurs habillements, leurs manières, leur façon de vivre, etc.; l'existence de

[1] Mot espagnol qui désigne ce poisson, lequel est connu aussi sous celui de *Apodejos*.

[2] *Hist. gen. de la India;* lib. I, cap. 2, pag. 8.

[3] Marc Lescarbot; lib. I, cap. 2 et 3 de son *Histoire de la Nouvelle-France*. Paris, 1609.

[4] *Hydrographie* contenant la théorie et la pratique de toutes les parties de la navigation; liv. VI, chap. 12, deuxième édition in-folio. Paris, 1679.

[5] « Terra illa ob lucratissimam piscationis utilitatem summâ litterarum memoriâ à Gallis adiri solita, et ante mille sexcentos annos frequentari « cæpta est, sed eo quod urbibus inculta et vasta, spreta est. »

[6] *Voyages, etc.;* lib. I cap. 16. Paris, 1613.

[7] *Voyage de Verazani.*

murailles maintenant ensevelies dans la terre, et dont les pierres ont été évidemment travaillées par un instrument tranchant; si on trouve sur-tout un de ces instruments enterré précisément sous le centre d'un arbre immense dont les racines sont de plus de quarante pieds de diamètre, on se persuadera que les auteurs de ces ouvrages ne peuvent avoir été que des gens connaissant l'art de travailler les métaux, leur usage, ayant une idée des commodités de la vie et sachant se mettre à couvert de l'intempérie des saisons et de la fureur de leurs ennemis; on sera convaincu que les Aborigènes n'ayant aucune notion de ces objets avant leur commerce avec les Européens, n'ont pu les avoir inventés; et qu'enfin les faits parlent pour les Français plus que pour aucune autre nation de l'Europe. Si donc on parvient à démontrer une fois, comme l'attestent les objets trouvés, qu'il a existé dans ce pays un peuple civilisé, la question naturelle qui se présente est celle-ci: Qu'est-il devenu? La réponse n'est pas aisée; on peut croire qu'il a été detruit en totalité ou en partie par les guerres, la peste, la famine. etc. Cependant, si on admet l'opinion de l'introduction des Européens, on aura bientôt le mot de l'énigme et on pourra rendre compte de la disparition de ce peuple et de l'origine des *Indiens blancs*.

« Incorporés, comme je l'ai dit plus haut, dans une ou plusieurs tribus indiennes, à qui ils auraient appris à se fortifier dans une campagne, à connaître une tactique supérieure, l'usage du fer et d'autres choses qui leur auraient donné l'avantage sur leurs voisins, en paix comme en guerre, il est probable qu'en reconnaissance de tels services, ces tribus ont donné le pouvoir et le commandement à ces Européens.

« De là une race d'hommes distincte, non seulement par la couleur, mais encore par une intelligence plus grande. La supériorité est toujours en butte à l'envie. Des discordes éclatèrent entre ces tribus et celles qui étaient restées dans leur état sauvage. Il s'ensuivit des guerres, où nécessairement les Indiens blancs et leurs alliés durent joindre à la force et à l'adresse qu'ils avaient comme leurs ennemis, la connaissance de l'art de la guerre, qui leur fit sentir la nécessité d'élever ces espèces de fortifications, dont la découverte vient d'exercer la plume de tant d'ingénieux écrivains.

« Reconnaissant la grande supériorité qui résultait de la manière dont leurs ennemis faisaient la guerre, les Indiens noirs, ayant acquis une malheureuse expérience, s'efforcèrent de les imiter, en élevant des retranchements en terre, d'où ils pouvaient combattre, où ils trouvaient un refuge, quand ils étaient trop pressés, et un abri contre les attaques nocturnes; ils contruisirent donc plusieurs ouvrages semblables aux premiers, mais d'une exécution plus imparfaite. Alors, supérieurs en nombre, servis par le hasard, la victoire put leur être favorable, et peu à peu, les anciens vainqueurs auraient tombé au pouvoir de leurs ennemis mortels, qui les exterminèrent; et c'est ainsi que les Indiens blancs et les arts qu'ils cultivaient ont pu disparaître pour toujours.

« Dans la première visite que le général Clarke fit dans ce pays (en 1778), accompagné d'un détachement de trois cents hommes, un vieil indien l'assura qu'une tradition portait qu'il avait existé une race d'Indiens d'une complexion plus délicate que celle des autres indigènes, ce qui les fit appeller Indiens *blancs;* que des guerres sanglantes s'en suivirent; mais qu'enfin les Indiens noirs défirent les autres dans une grande bataille à Clarksville; que les débris des vaincus se réfugièrent dans l'île de Sandy, où leurs implacables ennemis les poursuivirent et les tuèrent tous jusqu'au dernier. Je ne sais jusqu'à quel point cela est vrai; mais les apparences sont en faveur de ce fait.

« Près de Clarksville, il y a un champ très étendu, rempli d'une immense quantité d'ossements humains, dont l'état de décomposition, la manière irrégulière avec laquelle ils sont entassés, et le sol d'alluvion qui les couvre de six à sept pieds, semblent prouver que ce ne fut pas un cimetière ordinaire, mais un champ de bataille, à une époque très reculée. On prétend avoir vu de semblables restes en grande quantité dans l'île de Sandy en 1778; cependant on n'en voit plus aucune trace aujourd'hui, au moins sur la surface, ce qu'on peut attribuer à l'amas continuel du sable sur le rivage, et à l'action de la marée[1]. »

On fait observer que si une colonie Française avait occupé la vallée de l'Ohio vers l'époque indiquée ci-dessus, il est difficile de supposer qu'elle ait élevé des ouvrages si étendus et qu'elle soit disparue sans laisser de traces positives de son existence. Les auteurs Français ou Espagnols, qui ont écrit sur ce pays, ne font aucune allusion à un fait de cette nature. Connaissant l'art de construire des vaisseaux et possédant les matériaux nécessaires, les Français ne seraient pas restés long-temps sur les bords d'une grande rivière communiquant avec l'Océan, sans trouver un chemin pour retourner dans leur chère patrie.

[1] *Sketches of Louisville*, article *Antiquities*, 1819.

La circonstance de la brique et du *pizé* semblables à ceux de France, ne suffit pas pour prouver l'existence d'une colonie de cette nation.

COLONIE ESPAGNOLE SUPPOSÉE.

Les Espagnols racontent que l'infortuné roi Don Rodrigo, fuyant les Maures, se retira dans une île de l'Océan où ils ne pouvaient l'atteindre; que dans cette île se trouvaient un archevêque et six évêques; qu'elle possédait sept opulentes cités, et que par cette raison on l'appelait *Isla de las siete Ciudades;* qu'elle avait des ports et de belles rivières, et était habitée par des chrétiens qui jouissaient de tous les biens de la fortune.

Pedro de Medina, auteur espagnol, dit que l'île nommée *Antilia,* n'était pas loin de l'île de Madère, qu'elle était figurée sur une carte marine la plus ancienne connue, qu'elle est relatée dans un exemplaire de Ptolomée adressé au pape Urbano, avec une description qui annonce que cette île découverte par les Lusitaniens n'est plus connue.

D'après là dite carte cette île, située sous la latitude de trente six degrés et demi, avait une étendue de quatre-vingt-sept lieues de longueur du nord au sud et vingt-huit en largeur. On y avait tracé plusieurs ports et rivières.

Gonzales Oviédo, célèbre auteur espagnol, se fondant sur l'autorité de Stace[1], de Tebosa et de Berosus, prétend que, l'année 1658 avant Jésus-Christ[2], le douzième roi d'Espagne nommé *Hesperus,* père d'Atlante, explora le Cap-Vert et l'île de Saint-Thomas dont il fut souverain; que les Indes occidentales furent découvertes de son temps et nommées *Hespérides*, et que le trajet du Cap-Vert à ces îles était de quarante jours. Cet auteur ajoute que, si ces provinces de l'ancien empire espagnol lui ont été enlevées par le malheur du temps, lorsque la providence les a remises sous sa domination au seizième siècle, elle n'a fait que lui restituer ce qui lui avait appartenu 150 ans auparavant[3].

Feu le docteur Ezra-Stiles, président du collége de Yale dans l'état de Connecticut, demanda en 1786 au docteur Franklin quelle était son opinion concernant les fortifications qu'on venait de découvrir dans le Kentucky et près du Muskingum, et qui ont été décrites par le général Parsons et autres. Le docteur Franklin, sans oser décider positivement quels furent l'époque et les auteurs de ces ouvrages, pensait qu'ils avaient pu être construits par Ferdinand de Soto dans son expédition en Floride. Deux de ces forts avaient l'un quarante et l'autre vingt acres. On supposait que le plus grand avait été destiné à servir de retraite à l'armée espagnole, et le plus petit à défendre les ports contre les attaques des Indiens.

Cette opinion a été adoptée par M. Noah-Webster[4], d'après l'abrégé de l'expédition de Soto, dans l'histoire des Florides par Roberts. Il paraît certain que Soto, dans sa marche remplie de détours et de circuits, ne pénétra au nord-est que jusqu'à la chaîne de montagnes de la Caroline du sud, et on trouve des traces de ces anciennes fortifications jusqu'au lac Erie et aux parties occidentales de l'état de New-York. Dailleurs Soto ne resta pas assez long-temps dans le pays pour élever de tels ouvrages. A l'aide d'un millier d'hommes seulement et manquant des choses nécessaires, poursuivi sans relâche par les Indiens, il n'a pu avoir le temps de construire un retranchement solide.

En 1565, le capitaine Laudonnier trouva dans l'intérieur de la Caroline deux Espagnols qui vivaient dans la maison d'un *Paraousti*, nommé Onathaqua, et qui étaient nus comme les sauvages. Il y avait aussi plusieurs femmes. Le navire espagnol à bord duquel ils se trouvaient, avait été jeté depuis des années sur les *martyres* ou récifs de la Floride[6].

[1] Cité par Pline, lib. VI, cap. 31. Cet auteur raconte que Caïus César, fils d'Auguste, naviguant dans la mer d'Arabie, y rencontra les débris de navires espagnols qui y avaient péri. Plin., lib. II, cap. 69.

[2] C'est-à-dire, suivant Berosus, cent soixante-onze ans avant la fondation de Troie, et six cent trois ans avant celle de Rome.

[3] Oviedo; *Hist. Ind.;* lib. II, cap. 3. Le géographe allemand, A. Ortelius, qui vivait vers la fin du seizième siècle, paraît regarder comme une chose probable que ces îles soient celles d'Hispaniola et de Cuba.

[4] Voir deux lettres de M. Noah Webster au docteur Ezra Stiles, datées de Philadelphie le 22 octobre, et le 15 décembre 1787, dans *l'Américan Museum*, vol. VI. Philadelphie, 1789. A cette époque ces monuments étaient peu connus.

[5] Belleforest, *Histoire Universelle;* lib. IV, cap. 2, in-4°. Paris, 1679.

[6] Lescarbot, *Nouvelle-France;* liv. I, chap. 13.

DÉCOUVERTE SUPPOSÉE DE L'AMÉRIQUE PAR UN POLONAIS.

On lit dans l'histoire des Indes occidentales de Corneille Wytfliet et d'Antoine Magin, imprimée à Douai en 1611, le passage suivant concernant les terres de Labrador et d'Estolilande : « Cette dernière partie de la terre indienne fut la première découverte, car les pêcheurs de Friesland y abordèrent, presque deux cents ans avant que les Portugais et les Castillans y naviguassent; et depuis, Nicolas et Antoine Zeni s'y rendirent l'an 1395, aux frais de Zichmni, roi de Friesland. C'est donc à ces frères industrieux que l'on doit le premier honneur de la découverte et de la description, tant d'Estolilande et de la mer septentrionale, que d'autres îles circonvoisines; et ensuite à *Jean Scalve*, Polonais, qui, naviguant entre la Norwége, le Groenland et l'Islande, en 1476, entra dans la mer septentrionale située directement sous le cercle arctique, et vint aborder à ces terres d'Estolilande. Après lui on passa quelques années sans y naviguer à cause de l'extrême rigueur du froid et des tempêtes continuelles qui en détournaient les marins; mais les Portugais ayant découvert les rivages à l'orient de l'Afrique, Colomb fit de même à l'occident au nom de sa majesté catholique. »

Un autre auteur [1] dit : « Il faut voir brièvement à qui la gloire de la découverte de ce pays boréal est due, qui ne doit être rapportée ni à l'Espagnol, Portugais ou Français, vu que *Jean Scolave* (Scalve) Polonais y passa dès l'an de notre salut 1476, long-temps auparavant que jamais les rois catholiques ni Portugais eussent envoyé Colomb ou Vespuce à visiter les terres étrangères. »

DÉCOUVERTE SUPPOSÉE DE L'AMÉRIQUE PAR LES VÉNITIENS.

Les Vénitiens étaient grands navigateurs, et certains auteurs prétendent que la partie nord-est de l'Amérique fut découverte par les frères Nicolo et Antonio Zeni, vénitiens, vers l'an 1390, c'est-à-dire plus d'un siécle avant le premier voyage de Christophe Colomb.

Desirant visiter les pays étrangers, ils équipèrent un navire à leurs frais pour aller en Angleterre et dans les Pays-Bas. Ayant quitté la côte d'Irlande, en 1390, ils furent jetés par une tempête sur une grande île nommée *Friesland*, où ils furent protégés contre les attaques des indigènes par un chef nommé Zichmni, qui était seigneur de plusieurs petites îles du midi, nommées *Porlandes*, de *Sorano*, vis-à-vis de l'Écosse. Ce chef engagea Nicolo Zeni à entreprendre un voyage vers l'ouest. Celui-ci partit avec treize navires et prit possession de *Ledovo* et *Ilofe*, ainsi que d'autres petites îles. A son retour à Friesland, il fut créé commandant de la flotte de Zichmni, et fit une autre expédition contre Estland, qui est situé entre Friesland et la Norwége. Il saccagea ensuite sept autres îles nommées Talas, Broas, Iscante, Traus, Mimant, Dambou et Bres, et bâtit un fort dans cette dernière.

Il mit de nouveau à la voile au mois de juillet de l'année suivante, et se dirigeant vers le nord, il arriva en *Engroneland* (Groenland) où il trouva un monastère dédié à saint Thomas, auprès d'une montagne qui lançait des flammes. Les moines commerçaient encore avec la Norwége et les îles voisines. Nicolo retourna de là à Friesland, où il mourut bientôt après.

Son frère Antonio se disposait à retourner dans son pays, lorsqu'un pêcheur, sujet de Zichmni, revint après une absence de vingt-six ans, et raconta qu'il avait été jeté sur une île nommée *Estoliland*, qu'il prétendit être située à plus de mille milles à l'ouest de Friesland. Les habitants en étaient civilisés, connaissaient les arts et les métiers, faisaient le commerce des fourrures avec le Groenland, d'où ils importaient en échange du soufre et du goudron. Il ajouta qu'ils possédaient des livres latins qu'ils ne comprenaient plus, mais qu'ils avaient un langage particulier et écrit; que vers le midi il y avait un pays nommé *Drogio*, habité par des cannibales, et où l'on trouvait de l'or en abondance; que les habitants construisaient des navires, s'appliquaient à l'agriculture et faisaient de la bière.

Zichmni, accompagné d'Antonio Zeni, partit avec plusieurs navires pour chercher ce pays. Il prit sa direction vers l'ouest. La première terre qu'il rencontra fut nommée *Icaria*. Il aborda ensuite à une autre, et jeta l'ancre dans une rade nommée *Trin*. Trouvant le sol fertile et coupé de rivières et la tempéra-

[1] Belleforest; *Histoire Universelle du Monde*, lib. IV, cap. 2, in-4°. Paris, 1570.

ture douce, Zichmni résolut d'en prendre possession et d'y établir une ville. Antonio retourna à Friesland avec tous ceux qui ne voulurent pas s'y fixer [1].

Quoique ce voyage tienne un peu du roman, il y a néanmoins beaucoup de particularités qui empêchent d'en disputer l'authenticité. On dit qu'Antonio Zeni erra pendant treize ans dans le pays de Drogio, et d'autres vers le sud, où il trouva le climat tempéré et des peuples possédant des villes et des temples, des objets d'or et d'argent, qui offraient en sacrifice des victimes humaines, et qui mangeaient leur chair. D'après cette description, on croyait que ce pays était la Floride, et que celui d'Estoliland était Terre-Neuve ou le Labrador.

Il y a diverses opinions concernant le Friesland. Frobisher, navigateur anglais, a cru que ce pays formait l'extrémité méridionale du Groenland [2]; Ortélius, qu'il faisait partie de la côte de l'Amérique du nord [3]; Delile et autres géographes prétendent que l'île de Buss, au sud de l'Islande, était ce qui restait de Friesland, qui aurait disparu par un tremblement de terre [4]. M. Buache fait voir que la position géographique du Friesland correspond avec celle des îles Feroë [5]; MM. Eggers, Danois, et Fontes démontrent que les noms donnés par Zeni correspondent aux noms modernes de ces îles [6].

« Quant au pays d'Estoliland, tout porte à croire qu'il n'est autre que le Vinland. La langue des Normands, qui vinrent s'y établir, se sera confondue avec celle des indigènes; et les livres latins ont pu y avoir été laissés par l'évêque Eric, lorsqu'il visita cette contrée, en 1121, dans le but d'en convertir les habitants. »

NATIONS NOIRES PRIMITIVES SUPPOSÉES EN AMÉRIQUE.

Les anciens géographes et historiens Strabon, Hérodote, Pline et Tibulle ont attribué la complexion noire des Éthiopiens et des Indiens, et les cheveux crépus de quelques nations africaines, à la chaleur intense de la zone torride.

Le révérend docteur Smith soutient la même opinion, dans son Essai sur la complexion et la figure de l'espèce humaine. En parcourant le globe, dit-il, depuis les pôles jusqu'à l'Équateur, nous observons une gradation dans la complexion humaine presque en proportion à la latitude du pays. Immédiatement au-dessous du cercle arctique, on voit une race d'un teint très sanguin; plus bas, c'est un mélange de rouge et blanc; ensuite on trouve le brun, l'olive tirant sur le noir, et enfin le noir en approchant de l'Équateur. Mais le principe de la cause de cette couleur n'est pas entièrement dû à l'action du soleil; le relâchement du corps occasioné par la chaleur, augmente la bile qui se répand dans toutes ses parties en leur donnant une couleur jaune qui noircit avec le temps.

D'après le professeur Blumenbach, la couleur noire du nègre est occasionée par une abondance du carbone sécrété avec l'hydrogène par la peau, et précipité et fixé dans le *rete mucosum*, à l'aide de l'oxigène de l'atmosphère. Cette sécrétion du carbone s'augmente par l'action des vaisseaux hépatiques, produite par la chaleur.

L'opinion d'un savant si illustre par ses recherches sur l'homme mérite notre respect; mais c'est un fait bien constaté que les races noires, dans tous les climats, sont beaucoup moins sujettes aux maladies bilieuses que les blancs, et qu'elles sont plus disposées au travail pendant la grande chaleur du jour qu'au matin où la fraîcheur se fait sentir [7]. De plus, on sait par une longue expérience qu'aucun changement d'un climat à un autre ne peut changer la couleur blanche de la peau en noir. Les Africains ainsi que leurs descendants, conservent le même teint noir dans les îles occidentales comme sur le continent américain, dans les régions élevées comme dans les plaines et les régions maritimes. Les Brésiliens et autres races qui demeurent sous les mêmes parallèles que ceux des Africains, ne sont pas devenus noirs.

[1] Les voyages des deux Zeni furent publiés en 1535, par Francisco Marcolino. — Hakluyt, vol. III, pag. 121-128. *Gathered out of their letters, by* Francisco Marcolino. — *Theatrum orbis*, fol. I. — *Mémoire de M. Buache*, dans le volume de l'Académie des sciences de 1784.

[2] Hakluyt; tom. II, part. 2.

[3] *Theatr. Mundi*; fol. 97.

[4] *Hemisph. occid.*, 1720.

[5] *Mémoire sur l'île de Friesland*, Académie des sciences, 1784.

[6] *Mémoires de la Société de Copenhague*, tom. IV. — Tiraboschi, *Storia*, *lettre V*, considère le voyage de Zeni comme une fable.

[7] *Longs' Jamaica*; vol. II, pag. 412.

Le teint clair des habitants de Sumatra, dit Marsden, exposés toute l'année aux rayons d'un soleil brûlant sans aucune transition au froid, fournit une preuve irréfragable que la différence de couleur des habitants des différentes parties de la terre n'est pas l'effet immédiat du climat. Les enfants des Européens nés dans cette île sont aussi blancs, et peut-être en général plus blancs que ceux nés dans le pays de leurs parents. D'un autre côté, les enfants des enfants africains introduits dans cette île, ainsi que leurs descendants, sont aussi noirs que la souche primitive[1].

L'historien Herrera raconte que les Indiens d'Hispaniola (1498) avaient donné à Colomb des renseignements sur des gens noirs qui se trouvaient du côté du sud et du sud-est, et dont les javelines étaient armées d'un métal nommé *guanim*; qu'il en avait envoyé un morceau au roi; et qu'il donna, par l'analyse de trente-deux parties, dix-huit d'or, six d'argent et huit de cuivre[2].

Les *hommes noirs*, dont Christophe Colomb avait des renseignements, s'ils existaient réellement, avaient été probablement poussés sur cette côte par une tempête, en venant des Canaries ou de la côte septentrionale de l'Afrique. Colomb, dans son troisième voyage, navigua vers le cinquième degré de latitude nord afin de découvrir ces noirs, mais sans réussir.

P. Martyr, en rendant compte de l'expédition de Balboa à travers l'isthme de Darien, en 1511, dit que dans un pays situé à environ deux journées de marche de *Quarequa*, il y avait des *noirs* sauvages et cruels, et il suppose qu'ils étaient des Éthiopiens qui y étaient venus pour piller les naturels; et qu'ayant fait naufrage, ils ont été forcés de se réfugier dans les montagnes. Il ajoute que ces noirs faisaient la guerre à outrance contre les Quarecas[3].

Torquemada, dans son récit de l'expédition de Viscaino, en 1602, dit que les Californiens de la baie de Saint-Barnabé ne furent pas surpris de voir un *noir* qui fut envoyé pour distribuer un cabas de biscuit parmi eux, et qu'ils lui firent entendre que, non loin de là, il y avait un village habité par des *noirs* avec lesquels ils entretenaient des relations amicales. Torquemada écrit qu'ils y avaient été laissés par un navire venant des îles Philippines[4].

Il y a quelques années, dit le même auteur, le navire espagnol, *Santa Anna*, fut pris par les Anglais en revenant des Philippines. On débarqua l'équipage, et après avoir enlevé les effets les plus précieux du navire, on y mit le feu qui le consuma jusqu'à fleur d'eau. Mais le corps de ce navire ayant été jeté à la côte par le mouvement des vagues, les marins espagnols le relevèrent, jetèrent le lest dans la mer, rétablirent le grand mât, et se confiant à l'Océan, arrivèrent à Acapulco.

Le Père Charlevoix raconte qu'une jeune esclave de la nation des Eskimaux, qui fut prise, en 1717, et menée chez M. de Courtemanche à la côte de Labrador, fournit des renseignements « d'un peuple *tout noir* à l'extrémité septentrionale de Labrador, qui avait de grosses lèvres, un nez large, des *cheveux droits blancs;* qu'il était méchant, mais mal armé, n'ayant que des couteaux et des haches de pierre, quoiqu'il se fût rendu redoutable aux Eskimaux[5]. »

« L'auteur de la *Relation du Groenland,* parlant des naturels de ce pays, assure qu'on voit parmi eux des hommes noirs comme les Éthiopiens. »

« Après tout, ajoute le Père Charlevoix, il n'y a rien là d'impossible; des nègres peuvent avoir été transportés par hasard ou autrement dans le Groenland, s'y être multipliés, et leurs cheveux blancs être un effet du froid qui en produit de semblables sur la plupart des animaux du Canada. »

[1] *History of Sumatra*, pag. 40.

[2] Herrera, *Dec. I,* lib. III, cap. 9. « *Gente negra, que traia los hierros de las azagayas de un metal que llamaban guanim.* »

[3] « Mancipia ibi nigra repererunt, ex regione distante à *Quarequa* dierum spacio tantum duorum, quæ solos gignit Nigritas, et eos feroces atque « admodum truces. Ex Æthiopiâ putant trajecisse quondam latrocinii causa Nigritas, inq' illis montibus naufragatos fixisse pedem. Cum his nigris « odia exercent intestina Quarequani, et sese servitio addicunt vicissim aut trucidant*. »

[4] *Monarquia Indiana;* lib. V, cap. 48. *El Padre Frai Antonio de la Ascension lo hiço asi y llamo à un negro que traia en una Espuerta ò Tanate, un poco de Vizcocho, para repartirlo entre ellos; y el negro se llegò, y ellos se holgaron mucho con ver el negro; y le diéron à entender tenian ellos amistad y trato con algunos negros; y que por alli cerca debia de aver alguna poblacion de negros.*

[5] *Histoire Générale de la Nouvelle-France;* liv. I. On peut bien regarder le récit de cette esclave eskimause comme un véritable conte, car elle déclarait encore que parmi ses compatriotes il y avait une espèce d'homme d'une taille et d'une force musculaire prodigieuses qui rendaient leurs excréments par la bouche et urinaient par dessus l'épaule.

Charlevoix lui-même, en parlant de De Hornn, qui exclut de l'Amérique les Éthiopiens et tous les noirs, ajoute que le peu de nègres qu'on a trouvés dans la province de *Careta*, (Quarequa) y ont sans doute été conduits par quelque accident ou par quelque hasard, peu de temps auparavant. *Journal d'un Voyage*, etc.; tom. III, pag. 25.

* P. Martyr, *De Orbe Novo, Decad. III*, lib. I. *Basileæ*, 1531. Les Indiens de Quareca disent que quelques uns des naturels de la côte de Guinée avaient été poussés jusque sur leurs rivages. (Rogers *in suo Itinere*, tom. I.)

Herrera, dans sa description géographique de la province et du gouvernement de Quito, dit : «La rade de Sardinas devant la baie de Santiago, qui est à environ quinze lieues de la Punta de Manglares au sud, puis celle de San-Matéo, après le cabo de San-Francisco, ensuite los Quiximiòs, qui sont quatre fleuves devant le Portète, où des *noirs qui s'étaient sauvés* d'un naufrage, bâtirent une bourgade.[1] »

Pedro de Cieça de Léon, l'un des conquérants et historiens du Pérou, rapporte que l'expédition dont il faisait partie ayant laissé le port de Panama, fut reconnaître les îles appelées *las Perlas*, qu'on trouva abandonnées par les naturels et occupées par des seigneurs (*señores*), qui avaient des *nègres* et des indiens de Nicaragua et Cubagua, pour garder leur bétail et améliorer le sol qui était très productif[2].

En 1526, les Péruviens de Tumbez furent bien étonnés de voir un *nègre*, qui y débarqua avec Alonzo de Molina, d'après les ordres de Francisco Pizarro; ils ne pouvaient se rassasier de le voir; ils lavaient sa peau pour lui enlever sa noirceur. Enfin, la foule était si grande autour de lui, qu'elle ne lui donnait pas le temps de manger[3].

L'expédition de Cortez en Californie (1535), était composée de quatre cents espagnols et de trois cents nègres esclaves. Quelques uns de ces derniers ont pu s'échapper des navires, et se réfugier parmi les indigènes, ou d'autres ont pu être abandonnés à cause de quelque délit, ou bien encore envoyés pour gagner l'amitié des naturels. Le fait est qu'il n'existe aucune preuve de l'existence d'une nation noire primitive en Amérique avant sa découverte par Christophe Colomb; et les individus de cette couleur, mentionnés par les auteurs ci-desssus, peuvent avoir été jetés sur cette côte par quelque naufrage dont l'histoire n'aura pas recueilli les faits. Peut-être encore (et cette dernière version est plus probable) aura-t-on rencontré des Indiens ayant le corps peint en noir pour se garantir des piqûres des insectes. On retrouve encore cet usage parmi des tribus du Brésil et de la Guiane : on frotte la peau avec du suc de *jagua*, dont la couleur noire ne s'efface jamais.

Les Indiens de la tribu *Mundrucus*, qui habitent le district de *Mundrucania*, dans la province de Para, nombreux et vaillants, ont la coutume de se peindre le corps en noir avec une teinture provenant du *jenipapo*[4].

Un des arguments négatifs de beaucoup d'écrivains, concernant l'origine des Américains, est qu'elle n'est point africaine, attendu qu'il n'existe point de *noirs* chez eux, sauf un petit nombre d'individus de cette couleur, répandus sur le bord de la mer, vis-à-vis des côtes de Guinée, d'où on suppose qu'ils ont été séparés par quelque tempête, ou par tout autre accident[5].

Pendant l'expédition de Francisco Vasquez de Coronado (1539-40) dans le pays de Quivira, il laissa dans ce pays les Pères Franciscains, Juan de Padilla et Luis de Escalona, avec *trois noirs* et un esclave, pour travailler à la conversion des Indiens. Les deux religieux voulant, peu après, se rendre à Quivira, furent massacrés en route. Les Portugais, après dix mois de captivité, parvinrent à s'échapper. On ne sait rien du sort des noirs, qui probablement trouvèrent asile parmi les naturels de ce pays[6]. S'ils avaient été reconnus ensuite, ils auraient fourni une preuve de l'existence d'une race noire primitive.

Avant l'année 1812 les Indiens de la Floride orientale, les Seminoles, les Creeks, etc., possédaient des esclaves noirs qu'ils chargeaient de la garde de leurs troupeaux et de leurs chevaux. Le nombre de ces esclaves pouvait s'élever de cinq à six cents.

M. Featherstonhaugh, chargé par le gouvernement des États-Unis d'explorer le pays arrosé par les affluents supérieurs du Mississipi, avait rencontré des Indiens du *Lac qui parle*, dont le visage et le corps étaient tout-à-fait enduits de *noir de fumée*[7].

Vers l'année 1556, plus de six cents nègres, commandés par un guerrier nommé Bayano, s'étaient retirés chez les Palenques, habitant les montagnes qui s'étendent depuis Playon jusqu'à Pacora, et de là faisaient des excursions depuis Panama jusqu'à Nombre-de-Dios, pillant les grandes routes et les maisons isolées, et

[1] « *Adonde los negros que se salvaron de un navio que diò al travès, se juntaron con los Indios*, y han hecho un pueblo. » — Herrera; *Descripcion de las islas y tierra firme*, etc.; cap. XVII.

[2] *Chronica del Peru;* cap. III.

[3] Herrera; *Decad. III;* lib. X, cap. 5. « *No se cansaban de mirarle, hacianle labar para vèr sise le quitaba la* tinta negra. »

[4] *Corografia Brazilica*, art. *Para.*

[5] Heylins' *Cosmography;* art. *America.* London, 1665, troisième édition.

[6] Gomara; lib. VI, cap. 17, 18 et 19.

[7] *National Intelligencer.* Washington, 5 decemb. 1835; contenant une lettre de ce géologue, datée de Coteau de Prairie, 7 octob. 1835.

inspirant une terreur si grande, qu'on ne pouvait trouver les moyens d'arrêter leurs brigandages. Enfin, sur la proposition du vice-roi, Pedro de Ursua fut envoyé contre eux avec deux cents hommes bien armés et bien équipés. Ce vaillant capitaine partit de Nombre-de-Dios, pénétra dans les montagnes où les Noirs s'étaient réfugiés, et leur livra plusieurs combats dans lesquels ils perdirent beaucoup de monde. Après une guerre d'escarmouche d'environ deux années, Bayano étant tombé dans une embuscade, le reste fut forcé de se soumettre au vainqueur. Les deux partis firent une convention par laquelle Bayano devait être envoyé à Panama, et de là embarqué pour l'Espagne; la rivière sur les bords de laquelle il s'était établi, devait prendre son nom, et les enfants des Noirs, nés pendant la guerre, devaient être libres; enfin, les Palenques s'engageaient à ne plus se servir d'esclaves. La paix conclue à ces conditions dura plusieurs années[1].

1660. — A l'arrivée des Européens, l'île Saint-Vincent contenait un nombre considérable de Caraïbes descendants des vaillants guerriers qui désolèrent si long-temps les colonies anglaises et françaises. Ces deux nations convinrent de laisser en toute propriété aux Caraïbes les îles de Saint-Dominique et de Saint-Vincent pour se délivrer des inquiétudes que ces insulaires causaient dans les autres Antilles. Les Caraïbes se réunirent alors en grand nombre dans cette dernière île. Un navire anglais, chargé d'*esclaves africains* qui venaient d'égorger l'équipage, échoua sur la côte; les esclaves sauvés du naufrage y furent accueillis par les habitants, et de ces mélanges résulta la race des Caraïbes noirs, qui surpassant les Caraïbes rouges en force et en courage, excita des haines irréconciliables entre ces deux races d'hommes[2].

Il existe à Taruma, district de San-Paulo du Brésil, dans une plaine isolée entourée de bois, quelques familles de *Cafusos*, qui sont un mélange d'Indiens et de *Noirs*. Ils sont petits et nerveux; les muscles du cou et des bras sont sur-tout très forts, tandis que les pieds sont en proportion plus faibles; leur couleur est un cuivre foncé ou café brûlé, et leurs traits ont plus de rapports avec le caractère éthiopien qu'avec celui américain. Ils ont la figure ovale, les os des joues élevés, mais non aussi prononcés que chez les Indiens; le nez gros et aplati; la bouche grande avec des lèvres fortes, mais égales; les yeux noirs, plus ouverts que chez les Indiens, et très peu obliques; mais ce qui donne à ces métis une apparence tout-à-fait extraordinaire, c'est l'excessive longueur de leur chevelure, qui, particulièrement à l'extrémité, est demi-ronde, et s'élève perpendiculairement à la hauteur d'un pied ou d'un pied et demi, ce qui présente l'aspect d'une vaste perruque. La conformation de leur tête donne aux *Cafusos* un air de ressemblance avec les Papuas de la Nouvelle-Guinée[3].

M. Rafinesque est fortement d'avis qu'il y a des *nations noires primitives en Amérique*. « La Société de Géographie de Paris ayant offert, dit-il, une récompense pour le meilleur Mémoire sur l'origine des Nègres d'Asie, je lui fis parvenir, l'année dernière, deux Mémoires, l'un sur les Nègres d'Asie, où je démontrais les affinités de leurs langues avec celles des noirs Africains et Polynésiens, aussi bien qu'avec celles des Hindous et des Chinois; l'autre relatif aux nations noires établies en Amérique avant la découverte de Colomb, dans lequel je m'attachai à prouver leur existence et les rapports de langage avec les Nègres d'Afrique et de Polynésie.

« La Société de Géographie m'ayant accordé une médaille d'or pour cette communication, j'ai puisé dans cette distinction un nouvel encouragement pour continuer mes recherches concernant l'origine de toutes les tribus et nations indigènes de l'Amérique.

« Pour beaucoup de gens, l'existence de peuplades noires américaines est un fait nouveau; mais pour en donner une idée, je vais énumérer brièvement celles de ces tribus qui ont laissé des traces évidentes dans les deux Amériques:

1° Les anciens *Caracols* de Haïti, représentés comme une nation de bêtes, par les chants historiques. Voir Roman et Martyr.

2° Les *Califurnams* des îles Caraïbes, appelés aussi Caraïbes noirs ou Guaninis, sont une branche noire de la famille des Caraïbes. Voir Rochefort, Herrera.

3° Les *Arguahos* de Cutara, mentionnés par Garcias, dans son ouvrage sur les Indes occidentales, comme étant presque noirs.

[1] Piedrahita; lib. VII, cap. 4.

[2] Leblond; *Voyage*, chap. IX, qui donne une explication de ce fait curieux.

[3] *Voyage au Brésil*, par MM. Spix et Martius; ed. ang. vol. II, pag. 325.

4° Les *Aroras* noirs de Raleigh, ou *Yaruras* des Espagnols, de couleur noirâtre ou brun foncé, existent encore sur les bords de l'Orénoque; leurs voisins les appellent singes.

5° *Chaymas* de la Guyane, noirs bruns comme les Hottentots. Voir M. de Humboldt.

6° Les *Mangipas* et *Porcigis* de Nienhoff; les *Motayas* de Knivet, etc., tous originaires du Brésil, nègres bruns, avec cheveux crépus. Voir aussi Vespuce et Pigafetta.

7° Les *Nigritas* de P. Martyr, dans l'isthme de Darien, existant encore dans la province de Chou, sous le nom de *Chuanas*, ou *Gaunas*, ou *Chinos*. Voir Mollien. Noirs d'une teinte désagréable, ou nègres cuivrés.

8° Ceux du Popayan, appelés *Manabis*, ayant la peau noirâtre, avec les traits et la chevelure des nègres. Voir Stevenson.

9° Les *Guabas* et *Jaras* de Taguzgalpa, près les Honduras, maintenant nommés *Zambos*. Voir Juaros, etc.

10° Les *Enslen* ou *Esteros* de la Nouvelle-Californie, nègres d'un noir désagréable. Voir Vanegas, Langsdorf, etc.

11° Les Indiens noirs rencontrés par les Espagnols dans la Louisiane, en 1543. Voir l'invasion de Soto.

12° Les noirs à *œil comme la lune* (*moon-eyed*) et *Albinos*, découverts à Panama, et détruits par les Cherokees. Voir Barton, etc.

« Parmi ces nations, la langue Yarura a cinquante pour cent d'affinité avec celle Gauna, quarante pour cent avec l'Ashanty ou le Fanty de Guinée, et à peu près trente-trois pour cent avec les langues de Fulah, Bornou et Congo en Afrique. En Asie, elle a un rapport numérique de trente-neuf pour cent avec les nègres Samang, et quarante pour cent avec ceux d'Andaman, aussi bien qu'avec ceux de l'Australie et de la Nouvelle-Hollande[1]. »

Le colonel Don Juan Galindo a fourni (1833) la notice suivante concernant les Caribes de l'Amérique centrale. « La *race Caribe*, quoique trouvée dans les îles Caribéenes à la première arrivée des Européens en Amérique, est identiquement la même que celle des *nègres*. Les Caribes conquis et dispersés étaient réduits à un très petit nombre qui occupaient autrefois une partie de l'île de Saint-Vincent. Ils furent transportés par les Anglais, en 1796, au port royal de Roatan; et quelques mois après, par les Espagnols, à Trujillo où ils se fixèrent. Leur population s'étant bientôt augmentée ils se répandirent dans la baie de Honduras et particulièrement dans la ville de Stan-Creek au sud de la Balize. Ceux de Trujillo, séduits par les royalistes, se prêtèrent, en 1832, au projet de ces derniers de renverser le gouvernement de l'Amérique centrale; mais ayant été défaits et dispersés, ils se retirèrent à la dite ville, et vers l'est sur les bords du Mosquito.

« Ces peuples pratiquent les cérémonies de l'église catholique, mais ils conservent beaucoup de leurs anciennes superstitions. Chez eux la polygamie est en usage. Ils ont un langage particulier quoique la plupart sachent bien parler les langues anglaise et espagnole. Ils sont assez intelligents

« Ci-joint se trouve un vocabulaire de la langue Caraïbe qu'on doit supposer avoir de l'affinité avec quelques uns de celles de l'Afrique occidentale, à cause de la ressemblance physique qui existe entre les Caribes et les nègres de ce continent. On sait que les autres indigènes Américains ont le teint cuivré et les cheveux plats et lisses, à l'exception des Guagiros, gens noirs avec les cheveux plats, qui habitent les bords septentrionaux de la Colombie depuis le Riohacha, jusqu'à la baie de Maracaibo[2]. »

Les variétés les plus basanées, selon les observations de M. de Humboldt (on peut presque dire les plus noires) de la race américaine sont les Otomaques et les Guamos; ce sont elles peut-être qui ont donné lieu à ces notions confuses de *nègres américains*, répandues en Europe dans les premiers temps de la conquête. Qu'est-ce que les nègres de *Quareca* placés par Gomara, p. 277, dans ce même isthme de Panama d'où nous avons reçu les premiers contes absurdes d'un peuple américain d'Albinos. En lisant avec attention les auteurs du commencement du seizième siècle, on voit que la découverte de l'Amérique qui était celle d'une nouvelle race d'hommes, avait singulièrement fixé l'intérêt des voyageurs sur les variétés de notre espèce; or, si une race d'homme noire avait été mêlée aux hommes cuivrés comme dans les îles de la mer du Sud, les *Conquistadores* n'auraient pas manqué d'en parler d'une manière plus précise. D'ailleurs, les traditions religieuses des américains nous montrent bien, dans les temps héroïques, des hommes blancs et barbus

[1] *Atlantic Journal*, septembre 1832, n° 3.

[2] *The Journal of the Royal geographical Society of London*; vol. III, part. 2, pag. 290.

[3] Herrera, *Decad. I*; lib. III, cap. 9. Garcia, 259.

[4] M. de Humboldt; *Voyages aux Régions Équin.*, etc.; lib. VIII, cap. 24.

qui paraissent comme prêtres et législateurs; mais aucune de ces traditions ne fait mention d'une race noire.

POLYNÉSIENS CONSIDÉRÉS COMME LES ANCÊTRES DE LA RACE AMÉRICAINE.

Un écrivain anglais, M. Lang, vient de publier une dissertation fort remarquable sur l'origine et les migrations des peuples polynésiens, qu'il regarde comme les ancêtres de la race américaine[1]. L'auteur s'attache d'abord à prouver leur descendance asiatique, et pour cela, il s'appuie sur l'existence dans les îles de la mer du sud, des mêmes distinctions de castes et sur la coincidence d'une foule de coutumes et d'usages absolument semblables. La circoncision, par exemple, dont l'origine asiatique ne saurait être révoquée en doute, se pratique dans plusieurs groupes d'îles de la Polynésie, particulièrement dans celles de Fidgi, des Amis et de la Société. Les idoles, en honneur dans quelques unes de ces îles, ont aussi une analogie incontestable avec celles de l'Asie orientale et de l'empire Birman. A Otahiti, comme au Bengale, il est défendu aux femmes de manger avec leurs maris, ou de toucher à certains aliments dont ceux-ci peuvent user à discrétion. Les Polynésiens se tiennent presque continuellement assis les jambes croisées, c'est aussi la posture habituelle des Asiatiques. Aux îles des Amis, comme au royaume de Siam et dans d'autres contrées de l'Orient, on fait preuve de respect pour le souverain en s'asseyant en sa présence. Les naturels de la Nouvelle-Zélande et de l'archipel des Amis se saluent en s'approchant le nez l'un contre l'autre, coutume qui existe aussi dans l'Asie orientale. A Tonga, on rencontre des jongleurs qui exécutent les mêmes tours d'adresse que ceux de l'Inde et de la Chine. Les Zélandais s'imaginent, quand ils ressentent des souffrances intérieures, que c'est un méchant esprit, nommé *Atua*, qui leur ronge les entrailles. Aussi n'est-ce pas à l'aide de médicaments qu'ils espèrent guérir ces sortes de maladies; ils s'adressent au prêtre ou au devin, qui, après avoir inutilement exorcisé le patient, le déclare le plus souvent possédé ou en proie à la colère de Dieu, et prononce le fatal *tabou* ou anathème contre lui. Le malheureux est alors relégué dans une maison isolée du voisinage, où on le laisse mourir (ainsi que cela se pratique, sur les bords du Gange, à l'égard des vieillards et des malades), et il n'est plus permis à personne de l'approcher ou de lui porter secours. Aux îles Fidgi, la femme principale est étranglée à la mort de son mari, et enterrée à ses côtés. La même chose a lieu aux îles des Amis, à l'égard de la femme du *toui tonga*, ou grand prêtre, coutume qui a été évidemment empruntée aux *Suttees* de l'Indoustan.

Les naturels des îles de l'océan Pacifique méridional, se fondant sur une tradition fort ancienne, prétendent que leurs ancêtres sont venus du nord-ouest. *Bolotou*, le paradis des îles des Amis, est censé situé dans cette direction. Tonga, nom de l'île principale de ce groupe, qui signifie *Orient*, en Chinois et en Polynésien, lui a été évidemment donné par les premiers explorateurs qui y abordèrent du nord-ouest. L'étoffe dont se couvrent les Sumatrans est la même que celle remarquée par les navigateurs dans les îles de la mer du Sud, et qui est connue en Europe sous le nom de draps d'Otahiti. L'habitude de mâcher le *betel*, qui existe aux îles du duc d'York et de Pelew, est aussi en usage dans l'Inde. Enfin, la conformation physique et le caractère des Polynésiens suffiraient pour dénoter, suivant M. Lang, et à défaut d'autres preuves, l'origine malaie de ces peuples.

Toutefois, ce qui achève sur-tout de le convaincre à cet égard, c'est l'identité, reconnue par le capitaine Cook et d'autres navigateurs, entre les différents idiomes qui se parlent dans ces îles, et l'analogie frappante qu'ils offrent avec ceux des îles de l'archipel Indien. La Peyrouse n'avait d'abord remarqué aucune différence entre le langage des naturels du groupe des Navigateurs et celui des habitants des îles de la Société et des Amis; mais un examen plus approfondi lui apprit qu'ils parlaient un idiome de la même langue. Un jeune mousse, originaire de Manille, qui l'accompagnait, comprenait et interprétait pour lui la plupart de leurs mots. Le Tagayan, le Talgal et autres dialectes des îles Philippines, étant dérivés du Malai, La Peyrouse en conclut que les Polynésiens descendaient de colonies malaies, qui auraient conquis et peuplé les îles de l'océan Pacifique, à des époques tellement reculées que les Chinois et les Égyptiens, dont on vante tant la haute antiquité, pourraient bien n'être que des peuples modernes auprès d'eux.

[1] *View of the origin and migrations of the Polynesian nation*, etc. Coup d'œil sur l'origine et les migrations des nations polynésiennes, pour prouver qu'elles ont découvert et peuplé le continent de l'Amérique; par John Dunmore Lang, D. D. principal du college australien de Sydney, et auteur d'une *Description historique et statistique de la Nouvelle-Galles du Sud*, in-12. Londres, 1834.

Voici du reste un tableau qui mettra en évidence l'affinité existant entre les dialectes de la Polynésie et ceux de l'archipel Indien.

FRANÇAIS.	POLYNÉSIEN.	MALAI.
OEil	Mata (par-tout)	Mata (par-tout).
Manger	Maa (prononciation très gutturale)	Macan (en javanais, *Mangan*).
Tuer	Matté	Matte.
Oiseau	Manu	Manu (à l'île du Prince, *Manuck*).
Poisson	Ika	Ika (en javanais, *Iwa*).
Pou	Outou	Coutou.
Pluie	Euwa	Udian.
Eau	Wai, ou Vai	Vai (à Amboine).
Pied	Tapao	Tapaan.
Mousquite	Nammou	Gnammuck.
Gratter	Hearu	Garu.
Racines de coccos	Taro, ou Talo	Talas.
Porc	Buaa	Buai (en achinois).
Intérieur	Uta	Utan.
Nom	Ingoa	Ingoa.
Cheveux	Huru	Ru (à l'île de Savu).
Feu	Auai inusité *Avuai*, à Otahiti	Apuai (en achinois).
Homme	Ora (guttural à Otahiti)	Orang.
Monsieur, *Gentleman*	Rangatira (à la Nouvelle-Zélande)	
Deux	Rua (*Dua*, à la Nouvelle-Zélande)	Dua.
Trois	Toru (Tolu)	Tolu.
Cinq	Dima (*Rima* à Otahiti)	Sima.
Six	Ono (à la Nouvelle-Zélande)	Annam.
Sept	Hitu (*Witu*, à la Nouvelle-Zélande)	Pitu (en javanais).
Huit	Waru (*Wadu*, à la Nouvelle-Zélande)	Wolo (*Idem*).
Neuf	Iva	Siwah (à Lampong).

M. Lang tire de ce rapprochement la conclusion que les naturels de la mer du Sud et les tribus malaies, qui habitent l'archipel Indien, ont une origine commune, et que les langues de tous ces insulaires ne sont que des dialectes d'une même langue primitive. Les idiomes polynésiens peuvent avoir entre eux une plus étroite affinité qu'avec les dialectes de l'archipel Indien, et ceci se conçoit quand on songe à l'isolement comparatif des îles de l'océan Pacifique, d'une part, et à la proximité de l'archipel Indien du vaste continent asiatique, de l'autre.

Le même auteur combat tour-à-tour l'opinion de M. Ellis, qui nie l'identité des langues malaie et polynésienne, parcequ'il existe une grande dissemblance dans certains mots[1], et celle du célèbre orientaliste sir William Jones, qui prétend que le sanscrit de l'Inde occidentale est la mère commune de ces deux langues. Le docteur Leyden a reconnu des milliers de mots sanscrits dans le malai moderne, mais il n'en reste pas moins convaincu que la grande majorité des mots dont se compose cette langue n'en est pas dérivée.

M. Lang démontre ensuite que les Polynésiens ne proviennent point de la Tartarie Chinoise, comme l'avait d'abord prétendu M. Marsden (opinion qu'il base sur la dissemblance du langage et des mœurs de ces peuples), et soutient qu'ils ne forment qu'une seule et même race avec les insulaires de l'archipel Indien dont ils parlent la langue, qui pour avoir été modifiée dans la succession des temps, par des causes auxquelles les langues humaines sont par-tout sujettes, n'en est pas moins la même. L'auteur se livre alors à une savante dissertation sur l'affinité que le Chinois et le Polynésien ont entre eux, sous une foule de rapports, et en conclut qu'il y a des raisons de croire que ces deux nations, ainsi que leurs langues, émanent d'une même source fort ancienne, et que la ligne de démarcation que le professeur Blumenbach a essayé de tracer entre les races mongole et malaie est purement imaginaire.

Après avoir établi la ressemblance qu'il a cru remarquer entre les insulaires de la mer du Sud et les Malais de l'archipel Indien, et montré que ces deux races intéressantes de la grande famille humaine ont pris naissance en Asie, M. Lang se demande comment des îles, séparées les unes des autres par de si vastes distances,

[1] M. Marsden dit qu'en analysant trente-cinq mots malais, les plus simples et les plus usuels, il en a trouvé vingt qui correspondaient généralement avec le polynésien proprement dit; sept qui avaient une certaine affinité avec ses dialectes; et sept, autant que ses connaissances lui permettaient d'en juger, qui étaient particuliers au malai. (*Miscellaneous Works*, pag. 8.)

ont pu être peuplées par une nation placée à un rang aussi bas dans l'échelle de la civilisation que le sont les tribus modernes de la Polynésie. Pour tacher de résoudre ce problème, il jette un coup d'œil sur l'histoire de l'empire malai, non point à l'apogée de sa splendeur, car l'histoire est muette à cet égard, mais bien à l'époque de la première arrivée des Européens, c'est-à-dire, au temps de sa décadence. Les îles de Java et de Sumatra furent les premières colonisées par les Malais, et peuvent être regardées comme le berceau de leur race. Là, ils fondèrent, à une époque très reculée, les riches et puissants royaumes de Menangkabau, d'Achin, de Majapahit et de Japara. Le second et le dernier de ceux-ci étaient naguères si formidables, comme puissances maritimes, qu'ils faillirent anéantir complètement l'empire Potugais en Orient. Quelques faits suffiront pour donner une idée de ce qu'a dû être l'état de l'art de la navigation chez les Malais. En 1511, peu après l'établissement des Portugais à Malacca, le roi d'Achin leur déclara la guerre, et, en 1527, les hostilités se poursuivaient encore avec des chances égales, et n'avaient rien perdu de leur intensité. Cette année, Don Francisco de Mello se rendant de Malacca à Goa, à bord d'un vaisseau de guerre, rencontra, à la hauteur du cap d'Achin, un navire de cette nation, qui revenait de la Mecque avec une riche cargaison. Toutefois, comme il était monté de trois cents achinois et de quarante arabes, il n'osa tenter l'abordage, et se contenta de le canonner de loin. Le navire, criblé de boulets, coula à fond, au grand regret des Portugais qui, furieux de voir leur proie leur échapper, se donnèrent le barbare dédommagement de tuer tous les malheureux Achinois qui cherchèrent à se sauver à la nage. En 1573, le roi d'Achin se présenta devant Malacca, avec quatre-vingt dix navires, dont trente cinq grandes galères, montés de sept mille hommes et pourvus d'une nombreuse artillerie. L'année suivante, cette même ville fut bloquée par une armada de trois cents voiles, dont quatre-vingts étaient des jonques du port de quatre cents tonneaux, que la reine de Japara envoyait au secours de son allié le roi d'Achin. En 1582, le même monarque s'y rendit de nouveau avec une flotte de cent cinquante voiles, et, quelques années après, avec une autre de trois cents. Enfin, en 1615, il attaqua encore cet établissement avec une force navale de cinq cents navires, portant une armée de soixante mille hommes.

Il résulte de ces faits qu'à l'arrivée des Européens dans ces parages, l'archipel Indien comptait de puissants états maritimes, dont la population belliqueuse et entreprenante avait fait des progrès considérables dans les arts de la civilisation. Les mers voisines avaient été de temps immémorial parcourues par les Malais et les Chinois. Ces derniers, au rapport de la Billardière, tiraient des épices des Molucques plusieurs siècles avant la prise de possession de ces îles par les Européens. Les Malais ont aussi, depuis des siècles, fréquenté la côte septentrionale de la Nouvelle-Hollande. Tous les ans ils y envoient une flotte de deux cents *proues*, pour pêcher une espèce de limas appelée *trepang* ou *biche de mer* [1], qu'ils portent de là à Timor, où les Chinois viennent l'acheter. M. Lang pense que cet esprit aventureux, particulier aux peuples insulaires, et dont les Malais paraissent avoir été doués au suprême degré, a dû les inciter à s'embarquer dans de lointaines entreprises, qui ont eu pour résultat de peupler les innombrables îles de la mer du Sud. Les indigènes de ces dernières poussent cet esprit d'aventure à un degré qui tient du vertige. Naguères, un naturel de Fidgi, occupé à pêcher sur la côte, dans son canot, fut surpris par la tempête, et entraîné par les vents jusqu'aux îles des Amis, à trois cent soixante milles de son point de départ. Toui-Hata-Falai, chef d'une de ces îles, émerveillé du récit que lui fit l'étranger, mit à la voile pour l'archipel de Fidgi, avec deux cent cinquante de ses sujets, qu'il embarqua dans trois grandes pirogues abondamment pourvues de vivres pour le voyage.

Dans ces expéditions, l'inhabileté des pilotes, ou un changement de vent conduit fréquemment ces intrépides nautoniers loin du but qu'ils se proposent d'atteindre. Dans ce cas, ils périssent de faim, sont engloutis sous les flots, ou sont jetés sur la côte de quelque île inconnue. Heureux d'avoir échappé à la mort, ils se décident à se fixer dans cette terre nouvelle, plutôt que d'affronter encore la fureur de l'Océan, ne sachant d'ailleurs dans quelle direction il leur faudrait voguer pour regagner leur patrie. Cette manière d'envisager la colonisation progressive des îles de la mer du Sud repose sur des faits avérés. On pourrait citer mille exemples d'expéditions aussi aventureuses que celle dont nous venons de parler. Les insulaires, en se rendant d'une île à l'autre, sont continuellement assaillis de coups de vent ou d'autres accidents qui les détournent de leur route. Les baleiniers de la Nouvelle-Galles du sud rencontrent continuellement des pirogues chassées accidentellement en pleine mer, et qui ne reverraient jamais la terre sans leur secours [2].

[1] Des Vers radiaires (*holothura*).

[2] M. Ellis rapporte plusieurs exemples de voyages de long cours, exécutés dans de frêles embarcations, par les insulaires de l'océan Pacifique sep-

Le grand argument que l'on a toujours reproduit pour contester aux Polynésiens leur origine asiatique, repose sur la supposition erronée que les vents alisés de nord-est et du sud-est, règnent continuellement entre les tropiques. La Peyrouse fait justice de cette objection. « Les vents d'ouest, dit ce célèbre navigateur, sont au moins aussi fréquents que ceux de l'est, dans le voisinage de l'Équateur, dans une zone de sept à huit degrés nord et sud, et les vents sont si variables dans les régions équatoriales, qu'il est à-peu-près aussi facile de faire un voyage à l'est qu'à l'ouest. » M. Lang invoque aussi le témoignage de Hunter et de plusieurs autres navigateurs, ainsi que sa propre expérience, à l'appui de cette opinion. Zuniga, auteur espagnol, qui a écrit une histoire des îles Philippines, confiant dans l'opinion généralement accréditée que les vents d'est dominent entre les tropiques, refuse de croire à l'origine asiatique de la nation polynésienne, et avance une singulière hypothèse, laquelle consisterait à la faire descendre des indigènes de l'Amérique, qui auraient d'abord gagné les îles les plus voisines du continent américain entre les tropiques, et seraient successivement passés d'une île à l'autre jusqu'à Java, Sumatra et Madagascar. Zuniga cherche d'ailleurs à étayer cette étrange supposition sur l'affinité qu'il a cru remarquer entre les dialectes des Indiens du Chili et des habitants des îles Philippines.

M. Lang répond à cela que les Américains ne sont point et n'ont jamais été un peuple maritime, et qu'en supposant qu'ils le fussent, il n'était pas à présumer qu'il leur fût jamais venu à l'idée d'entreprendre des voyages de découverte, et de s'éloigner des côtes d'un continent dans l'espoir incertain de trouver terre au mileu des flots d'un océan sans bornes. Du reste, le rivage occidental de l'Amérique est extrêmement aride, et la côte est battue incessamment par un ressac qui en rend l'approche extrêmement dangereuse. La terre et la mer, dans ces parages de l'Amérique, n'ont donc aucun attrait pour l'Indien; aussi a-t-il fui cette région inhospitalière pour s'établir sur les plateaux élevés, ou dans les vallées profondes des Indes.

L'affinité que Zuniga a observée entre les langues du Chili et de Tagala, a décidé M. Lang à pousser plus loin son investigation.

L'île de Pâques, habitée par une branche de la nation polynésienne, est située à dix-huit cents milles du continent américain, et à huit mille milles au moins des Philippines. « Si la race malaie, qui a évidemment peuplé toutes les îles du grand Océan, a pénétré jusque là, n'est-il pas présumable, se demande M. Lang, que les mêmes causes qui, dans le cours des siècles, ont opéré pour produire ce résultat, ont pu également agir pour porter des individus de cette nation *amphibie* à travers la partie de l'Océan qui sépare cette île de l'Amérique? Et en effet, combien de pirogues ont dû être englouties, que de repas de sang il a dû être fait au milieu des flots de l'océan Pacifique, avant que l'île solitaire de Pâques ait été découverte et peuplée! Une bataille livrée dans cette île ou un des nombreux accidents qui assaillent ces imprévoyants insulaires, peut avoir donné les premiers habitants à l'Amérique. Enfin, ajoute M. Lang, il y a tout lieu de croire que l'Amérique a été peuplée dans l'origine par les Asiatiques, non pas, comme on le suppose généralement, par la voie des îles Aleutiennes, à l'entrée du détroit de Behring, mais par celle des îles de la mer du Sud et à travers la partie la plus large du grand Océan. Quand l'Amérique fut découverte et colonisée par les Européens, la région équatoriale de l'ouest de ce continent était le siége de vastes et puissants empires, dont les habitants étaient versés dans la science du gouvernement et avaient fait des progrès considérables dans les arts de la civilisation. A l'époque où l'établissement des postes était inconnu en Europe, on le rencontre dans l'empire du Mexique. Quand il n'y avait en Angleterre d'autres routes que celles qu'y avaient construites les Romains, le Pérou était traversé par des routes de quinze-cents milles de long. Le système féodal était aussi solidement établi dans ces monarchies trans-atlantiques qu'il l'était en France, et les lois de l'étiquette, qui réglaient les rapports entre les divers rangs de la société, étaient aussi complètes et aussi respectées que celles en usage à la cour de Philippe II. Les Péruviens ignoraient l'art de construire une arche, mais ils avaient jeté des ponts suspendus sur d'affreux

tentrional et méridional. En 1696, deux pirogues poussées par des vents contraires, d'Ancarso vers une des îles Philippines, l'espace de huit cents milles, étaient restées soixante-dix jours en mer. Sur les trente-cinq individus qui les montaient, au moment du départ, cinq étaient morts de privations et de fatigue pendant la traversée, et un autre succomba après leur arrivée. Le capitaine Cook trouva, à Wateo Atiu, des indigènes d'Otahiti qui y avaient abordé dans un canot venant d'une île inconnue aux naturels de la première. Dans ces dernières années, plusieurs expéditions de ce genre ont relâché à Otahiti, venant d'îles situées à l'est, et dont on n'avait jamais entendu parler dans l'archipel de la Société. En 1820, une pirogue de Rurutu, une des îles australes, prit terre à Maurua, à trente milles ouest de Boraburu, après être restée quinze jours ou trois semaines en mer, et avoir navigué de sept à huit cents milles. En 1824, un bateau de Raiatea fit voile de cette île pour Otahiti, avec un vent d'ouest; mais à peine fut-il hors de vue des côtes, que le vent changea tout-à-coup, et le poussa dans une direction sud-ouest, vers Atiu, à huit cents milles de là, où l'équipage fut retrouvé plusieurs mois après. Le capitaine Dillon cite aussi différents exemples de voyages non moins remarquables, exécutés par les Polynésiens, dans de chétives pirogues.

ravins; ils ne possédaient aucun instrument en fer, mais leurs ancêtres pouvaient mouvoir des blocs de pierre aussi gros que les Sphinx et les Memnons d'Egypte. Les Mexicains ignoraient l'art de fabriquer des tuyaux de fonte, mais ils avaient construit des digues et des chaussées aussi solides que celles de la Hollande, et leur capitale, située au milieu d'un lac salé, était abondamment approvisionnée d'une eau excellente qu'y conduisait, d'au-delà du lac, un aqueduc en terre cuite. S'il ne surgit pas chez eux un Cadmus qui les ait dotés d'un alphabet, ils n'en étaient pas moins en état, à l'aide de leur écriture symbolique, de conserver le souvenir d'événements passés et de les transmettre à la postérité. »

« Un phénomène aussi intéressant ne saurait, suivant moi, s'expliquer par la supposition du docteur Robertson, qui pense que les premiers habitants de l'Amérique y arrivèrent de l'Asie par les îles Aleutiennes. La partie du continent asiatique qui avoisine le plus l'Amérique, est habitée par une race d'hommes plongée dans la plus complète barbarie, et il est contraire à l'expérience uniforme du genre humain de supposer que l'état avancé de civilisation que je viens de décrire, ait pu prendre naissance dans une contrée aussi inhospitalière, ou chez un peuple aussi barbare. Les Sauvages esquimaux des régions arctiques du Nouveau-Monde peuvent avoir tiré leur origine des hordes non moins sauvages du Kamtschatka et d'Ounalaska; mais d'autre sang a dû circuler dans les veines des indigènes comparativement civilisés du Mexique et du Pérou. »

M. Lang, poursuivant son hypothèse, suppose que les premiers habitants de l'Amérique ont pris terre non loin de l'Équateur. Ce qui le confirme dans cette idée, c'est que les établissements les plus anciens et les plus policés de ces peuples, se trouvent dans la région équatoriale de l'ouest de ce continent, et qu'à mesure qu'on avance le long des côtes orientales et occidentales des deux continents, d'un côté vers le Lac Supérieur, et de l'autre vers la Terre de Feu, on rencontre une population plus claire et plus abâtardie.

Il fait ensuite une foule de rapprochements entre les mœurs et usages des Péruviens et des Mexicains, et ceux des insulaires de la mer du Sud. Lors de la découverte de l'Amérique, la société y était partagée en rois, nobles et peuple. Le roi était absolu, mais ne pouvait faire la guerre ni rien entreprendre d'important sans le consentement du conseil des chefs; ceux-ci commandaient en maîtres dans leurs juridictions respectives. Le peuple était esclave, et son bien et sa personne étaient la propriété des gouvernants. On trouve la même division sociale aux îles des Amis et de la Société, où le roi n'a d'autre volonté que celle des chefs. Les Incas du Pérou cumulaient le pouvoir royal et sacerdotal, et étaient réputés descendre des Dieux. Il en est de même du *toui tonga* ou prêtre royal de l'archipel des Amis. Les anciens Mexicains avaient un langage de cérémonie, dont l'inférieur était tenu de faire usage en parlant à son supérieur. La même coutume existe chez les Polynésiens, les Malais de l'Archipel et les peuples de l'Indo-Chine. Le droit de propriété était reconnu et établi chez les Américains; mais la classe populaire cultivait une vaste étendue de terre commune, dont le produit était serré par les chefs dans des magasins, pour être ensuite distribué à chacun en raison de ses besoins. Des magasins semblables se voient à la Nouvelle-Zélande, où la patate douce se cultive toujours *pro bono publico* [1]. Le gouvernement Mexicain prélevait des impôts en nature; la même chose a lieu dans les îles de la mer du Sud. Les Mexicains fabriquaient une foule d'objets d'un travail et d'une perfection qui surprirent les Espagnols. Les insulaires de l'Océanie confectionnent aussi certains objets avec un art singulier. Les Mexicains aimaient passionnément les ornements, et faisaient des figures d'oiseaux avec des plumes de différentes couleurs, disposées avec un goût exquis. Les Polynésiens aiment aussi beaucoup les ornements, et ils en font qui imitent parfaitement les oiseaux des Mexicains. Les Péruviens se servaient, pour remuer la terre, d'une bêche en bois très dur; les Zélandais emploient pour cet objet un instrument pareil. M. de Humboldt nous apprend que les Mexicains fabriquaient une espèce de papier absolument semblable, quant à la contexture, au drap-papier d'Otahiti. Les Indo-Américains n'avaient point, à proprement parler, de temples; ils élevaient des tertres en terre, et plaçaient au sommet une espèce d'autel où l'on montait par des degrés en pierre. De pareilles élévations se rencontrent aussi dans les îles de la mer du Sud. Le capitaine Cook fut conduit sur l'une d'elles, aux îles Sandwich, et y reçut les honneurs divins. Les divinités, en honneur chez les Mexicains exigeaient, suivant eux, le sacrifice de victimes humaines, et on en immolait sur leurs autels des milliers tous les ans; les Otahitiens offraient aussi leurs semblables en holocaustes aux Dieux. Les maisons des Mexicains n'avaient point de fenêtres, et les portes en étaient extrêmement basses; celles des Zélandais sont construites sur le même plan. On rencontre, sur différents points de l'Amérique, au nord comme au sud de l'Équateur, les ruines d'anciens monuments d'une architecture extrêmement mas-

[1] Les Mexicains appelaient ces magasins *tambos*, et les Zélandais *tabou*. M. Lang pense que c'est le même mot.

sive, tels que des pyramides, des *tumuli,* des fortifications, etc. Des vestiges de constructions semblables, d'une haute antiquité, et qui attestent une civilisation fort avancée, se voient aussi dans les îles de la Polynésie.

M. Lang fait ensuite ressortir l'analogie de l'écriture symbolique ou pittoresque des Mexicains avec celle des Polynésiens, des Malais et des Chinois. D'autres nations de l'Amérique, les Iroquois et les Delawares, par exemple, étaient aussi dans l'habitude de retracer, à l'aide de caractères hyéroglyphiques, les exploits de leurs tribus. De nos jours, le même usage a été remarqué par M. West chez les indigènes des possessions de la compagnie de la baie d'Hudson[1].

Chez les Indo-Américains, les affaires d'un intérêt général se discutaient publiquement dans un grand conseil de la nation, comme cela avait lieu chez les insulaires de la Polynésie. Les Zélandais et plusieurs tribus de l'Amérique disposent leurs morts à-peu-près de la même manière. Ils les placent dans une espèce de bierre ouverte qu'ils suspendent à cinq ou six pieds du sol sur des morceaux de bois croisés, construisent une espèce de hutte au dessus, et les laissent putréfier en plein air. Dans quelques parties de l'Amérique centrale, on célèbre tous les sept ans ce qu'on appelle la *Fête des âmes.* Les restes des personnes décédées dans l'intervalle, sont alors réunis et déposés dans le cimetière commun de la tribu. Cette pratique funèbre paraît avoir été empruntée à l'Égypte. Les jésuites de la propagande nous apprennent qu'il était autrefois d'usage en Chine de conserver au dessus du sol les corps des personnes marquantes, plusieurs années après leur trépas.

Les Indo-Américains et les Polynésiens partagent les mêmes idées relativement à la nécessité de venger un affront. La vengeance est, suivant eux, la plus noble passion, le plus saint des devoirs; le pardon des injures leur est inconnu.

Les insulaires de la mer du Sud, préparent un breuvage enivrant avec la racine d'une espèce de poivrier sauvage, appelée *cava*[2]. Les Indiens du Brésil et de la Guiane apprêtent une boisson absolument semblable; avec cette différence que, chez les Polynésiens, ce sont des jeunes gens qui mâchent la plante, tandisqu'en Amérique, ce soin est confié à de vieilles femmes.

Les Indiens et les Polynésiens fabriquent des arcs, des flèches, des hamacs, des paniers, des instruments de pêche, etc. absolument de la même manière.

M. Lang tire ensuite des inductions favorables à son système de l'identité du langage des Polynésiens et des Indo-Américains. L'indifférence des savants pour un sujet si digne d'exercer leurs recherches, est gourmandée par lui en termes amers. « Treize millions d'Anglais, dit-il, se sont emparés de tout un continent, dont ils ont égorgé, banni ou vendu les aborigènes, sans qu'il leur soit jamais venu à l'idée, si ce n'est dans quelques cas fort rares, de leur adresser cette simple question. « Quel langage parlez-vous »? Les Portugais ont montré la même insouciance pour les nombreux idiomes des tribus sauvages de leur vaste empire du Brésil. Nous avons, il est vrai, une grammaire mexicaine, publiée depuis nombre d'années par l'espagnol Don Jose Augustino Aldama y Guevara; mais tout ce que nous savons de la langue des Indiens du Chili se borne à quelques mots recueillis par un autre espagnol, Ercilla, et rapportés dans son poëme de l'Araucanie. » « La Grande-Bretagne, ajoute-t-il, s'est maintenue en cela, comme en toutes choses, à la hauteur de sa réputation; car depuis qu'elle possède la Guiane, et il y a de cela quatre-vingts ans, elle a doté le monde savant d'au moins quatre-vingts mots de la langue de ses indigènes! »

« A en juger par le vocabulaire guianais, il existerait entre cette langue et celle des Polynésiens une analogie frappante. Comme cette dernière, la langue de la Guiane est composée de voyelles et renferme peu de mots qui se terminent par une consonne. Ce sont les mêmes aspirations gutturales que dans le dialecte d'Otahiti, les mêmes sons nasaux que dans celui de la Nouvelle-Zélande, et, pour former les mots composés, comme pour rendre les idées complexes, c'est le même mécanisme mental qui caractérise les langues de l'archipel Indien et de la Chine. L'analogie est si évidente que le savant, dont l'œil et l'oreille sont habitués à chercher l'affinité ou à découvrir la dissimilitude radicale des langues, n'hésiterait point à reconnaître que les mots du vocabulaire *Warow* de la Guiane anglaise, dont j'ai parlé, sont autant de mots de la langue polynésienne. »

[1] *Journal during a residence at the Red River Colony; by* John West. London, 1824.

[2] M. Lang signale comme très frappante l'analogie entre le mot polynésien *cava* et l'expression *cassava*, que les Américains emploient pour désigner le même breuvage.

M. Lang cite ensuite une foule de noms de lieux et d'objets d'histoire naturelle dans la colonie de Démerara, qui lui paraissent avoir la même analogie. Presque tous les affluents de la rivière de Démerara, entre autres, commencent par la syllabe *wa, wai* ou *vai,* qui, en Polynésien, signifie *eau.* Une multitude d'autres noms de localités, dans les régions équatoriales de l'Amérique, lui semblent aussi incontestablement d'origine polynésienne. La formule respectueuse *tzin* ou *azin,* que les Mexicains ajoutaient aux noms de leurs princes, est probablement le *rukheng,* ou le titre indo-chinois *asyang,* qui veut dire *seigneur,* ou peut-être bien le mot chinois *tsin* lui-même.

Zuniga déclare qu'après avoir examiné la construction des langues du Chili et de Tagala, province des îles Philippines, il s'est convaincu « qu'elles découlaient d'une seule et même source. » M. Marsden, toutefois, émet une opinion diamétralement contraire, et prétend que cette analogie signalée par Zuniga n'existe que dans son imagination, « attendu, dit-il, qu'il n'y a identité ni de son, ni de signification, entre les mots qu'il a comparés » M. Lang pense avec raison que ce n'est pas là le seul caractère auquel on puisse reconnaître la ressemblance entre deux langues.

Enfin, ajoute M. Lang: « Si l'on considère le caractère particulier de leur ancienne civilisation, les mœurs et coutumes de leurs tribus incivilisées, la construction générale et l'analogie de leur langage, on sera nécessairement amené à conclure que les Indo-Américains sont le même peuple que les insulaires de la mer du Sud, les Malais de l'archipel Indien, et les Indo-Chinois de l'Asie orientale; et que le continent américain a reçu ses premiers habitants des îles éparses de l'océan Pacifique. »

L'auteur combat ensuite l'opinion de Zuniga, qui, se fondant sur la conformité des langues indo-américaine et polynésienne, et sur la supposition erronée que les vents d'est dominent dans l'océan Pacifique, a cru que les Américains avaient donné naissance aux Polynésiens. « L'hypothèse de l'auteur espagnol, dit-il, n'explique nullement l'arrivée des premiers habitants en Amérique; il en résulterait qu'il y aurait deux difficultés à résoudre au lieu d'une; car si l'on prétend qu'ils y sont passés d'Asie à travers le détroit de Behring, je répondrai qu'il ne se trouve aucune trace quelconque, autant du moins que j'ai pu m'en assurer, de l'existence passée ou présente d'aucun peuple ressemblant aux Polynésiens ou aux Américains, depuis les frontières de la Chine jusqu'au détroit de Behring; et cependant, si la supposition de Zuniga était fondée, ces peuples ont dû parcourir ces régions inhospitalières avant d'aborder aux rivages lointains et inhabités de l'Amérique, d'où leurs descendants devaient un jour remettre à la mer pour aller peupler les myriades d'îles de l'Océan. »

Il est bien démontré que la civilisation ancienne de l'Amérique porte un cachet distinct qu'on ne retrouve nulle part en Europe et en Asie. « Par exemple, demande M. Lang, si ce continent a été peuplé par les îles Aleutiennes, comment se fait-il que le cannibalisme y soit porté à un degré sans exemple dans aucune autre partie du monde habité? Cette horrible coutume, inconnue en Europe, n'a jamais été pratiquée non plus, ni en Asie, ni en Afrique. Comment les premiers Américains auraient-ils pu la contracter dans la courte traversée du détroit de Behring, de manière à ce qu'elle se soit si fortement naturalisée parmi eux? L'existence du cannibalisme chez les Indo-Américains, doit être la conséquence naturelle et nécessaire de la manière dont j'ai expliqué la découverte et la colonisation de ce continent. Il a fallu, pour l'existence même des premiers explorateurs, dans leur longue navigation de l'île la plus voisine à la côte d'Amérique, qu'ils bussent le sang tiéde, dévorassent les chairs palpitantes, et rongeassent, comme des hiènes affamées, les ossements de leurs semblables. »

Le docteur Von Martius, voyageur bavarois, ne pouvant expliquer la présence de l'homme dans les forêts de l'Amérique, émet l'opinion que les Indo-Américains sont aborigènes du pays. Il les regarde comme race particulière au continent qu'ils habitent, et signale entre eux et les autres nations du globe des différences physiques, morales et intellectuelles qui les distinguent essentiellement. Le Brésil, par exemple, renferme une population indigène clair-semée, formée de plus de deux cent cinquante tribus indiennes distinctes, qui se ressemblent par la conformation physique, le tempérament, le caractère, les mœurs, les usages et la manière de vivre, et qui parlent cent cinquante langages et dialectes différents. « Il n'y a pas le moindre vestige d'histoire, ajoute le savant bavarois, pour guider le philosophe dans le dédale de ce labyrinthe, pas le plus petit rayon de tradition, pas un chant de guerre ou une hymne de mort pour dissiper la nuit profonde qui enveloppe l'origine du peuple américain ».

M. Lang n'admet pas la dissemblance physique des Indo-Américains avec les autres nations du monde.

La différence entre les naturels de l'Amérique et de la Polynésie n'est pas, suivant lui, plus grande que celle qu'on doit s'attendre à voir entre deux races humaines issues de la même souche, mais qui se sont trouvé placées, durant des siècles, dans des circonstances différentes, habitant des climats différents et menant un genre de vie différent. Le capitaine Basil Hall, dit-il, a remarqué les traits des Malais ou Polynésiens chez les Indiens d'Acapulco, et il soutient, lui, contre le dire du philosophe bavarois, que la ressemblance entre les naturels du Brésil et ceux de la Nouvelle-Zélande est on ne peut plus frappante. Du reste, ajoute-t-il, c'est un fait bien connu que la race des animaux domestiques, loin de s'améliorer, dégénère en Amérique. La même cause de détérioration ne pouvait-elle pas agir aussi défavorablement sur la race humaine?

M. Lang combat ensuite le jugement porté par M. Von Martius, sur l'infériorité intellectuelle de la population américaine. Le spectacle qu'offraient le Mexique et le Pérou, lors de leur conquête par les Espagnols, lui semble la réfutation la plus complète d'une pareille assertion.

L'auteur arrive ensuite à la question de la colonisation du continent américain. Il lui paraît aussi absurde de supposer que ses habitants descendent de naufragés bretons, qui auraient été jetés sur ses côtes au dixième ou onzième siècle, que de croire qu'ils émanent d'une tribu tartare, fuyant la tyrannie de Genghis-Khan, qui aurait abordé dans le Nouveau-Monde par le détroit de Behring. La condition des Américains, et les langues qu'ils parlaient, à l'époque de leur découverte par les Européens, ne justifient nullement la supposition d'une origine aussi récente. L'Amérique, suivant M. Lang, a dû être peuplée plusieurs siècles avant l'arrivée de Jules-César en Bretagne, et les « constructions colossales de leurs ancêtres, qui excitent encore l'étonnemant des Indiens nomades du Pérou, étaient probablement en ruines bien avant la naissance du bisaïeul du conquérant tartare. »

M. Lang convient de l'impossibilité de préciser la date de la première découverte de l'Amérique. Il croit néanmoins qu'on peut parvenir à en fixer assez approximativement l'époque; et, raisonnant toujours dans l'hypothèse que ce continent a été peuplé par les îles de la mer du Sud, il commence par établir deux époques distinctes dans l'histoire de la langue malaise, savoir, l'époque sanscrite et l'époque arabe. De ce que le polynésien ne présente aucune affinité quelconque avec l'arabe, il conclut que l'écoulement de l'émigration de l'archipel Indien vers le continent américain s'était arrêté long-temps avant Mahomet ou l'établissement de la puissance des Sarrasins. D'un autre côté, comme la langue polynésienne n'offre point non plus la moindre trace d'aucun mélange de sanscrit, qui, comme on sait, a complétement changé l'aspect et le caractère de l'ancien malai, il infère de ce fait que l'émigration qui a donné des habitants aux îles de la mer du Sud et au continent américain, avait cessé bien avant que l'ancien sanscrit fût parlé dans l'archipel Indien. Or, il y a des siècles que ce dernier est une langue morte en Asie; et comme, à l'époque de sa fusion avec le malai, ce devait être une langue vivante, « on peut, dit M. Lang, hardiment faire remonter la date de cet évènement bien au-delà de l'ère chrétienne. Or antérieurement à cette période, les ancêtres des Polynésiens actuels avaient dû quitter l'archipel Indien, et des individus de cette nation ont pu aborder aux rivages lointains de l'Amérique. »

L'investigation de M. Lang porte ensuite sur les pratiques religieuses des Polynésiens et des Indo-Américains, qui indiquent aussi une haute antiquité. Tous deux croient que Dieu est un esprit invisible aux hommes, et, « cette idée, demande-t-il, inconnue aux idolâtres métaphysiciens de l'Inde, et aux idolâtres philosophes de la Grèce, où le cannibale de la Nouvelle-Zélande et l'indien nomade de l'Amérique l'ont-ils puisée, si ce n'est dans cette religion ancienne, primitive et patriarchale que Noé et ses fils ont dû enseigner à leur postérité immédiate, mais qui n'a point tardé à être méconnue ou pervertie par la grande majorité du genre humain? » La forme des temples en usage chez ces peuples est aussi, selon l'auteur, un indice certain de leur antiquité.[1] Les sacrifices de victimes humaines pratiqués en Europe à une époque très reculée, le tatouage, qui a dû exister de bonne heure chez les Égyptiens, s'il faut s'en rapporter à un passage du Lévitique qui en prohibe l'usage, le style des monuments d'architecture rencontrés dans la Polynésie et l'Amérique qui, par leur analogie avec ceux de l'ancienne Égypte, feraient présumer que leurs auteurs ont puisé leurs connaissances dans les arts et les sciences à une source commune; tout concourt à établir l'antiquité de l'origine des Indo-Américains. « Il y a même tout lieu de croire, ajoute M. Lang, que les ancêtres de la grande nation malaie sont arrivés et se sont fixés dans

[1] C'étaient de grands carrés, clos de murs épais et sans toiture.

l'Asie orientale et dans les îles adjacentes, à une époque contemporaine de la fondation de l'empire égyptien, à l'ouest, et que l'archipel Indien et l'océan Pacifique occidental étaient sillonnés en tous sens par les élégantes galères de ce peuple maritime, long-temps avant qu'Agamemnon et les autres chefs eussent conduit leurs hordes de Grecs semi-barbares au siège et au sac de Troie » ce qui, ferait remonter la colonisation première de l'Amérique de mille à quinze-cents ans avant l'ère chrétienne.

Dans un extrait de la partie philologique du *Voyage de l'Astrolabe*, page 298, deuxième partie. M. le commandant d'Urville dit; « En attendant les développements plus complets que nous comptons présenter à une époque plus favorable, dans la troisième partie de cet ouvrage, nous nous bornerons à déclarer ici que nous n'avons pu trouver aucuns rapports satisfaisants entre le polynésien et aucune des langues connues des deux continents voisins. Pas une de celles de l'Amérique n'offre le moindre point de contact avec le polynésien. Il en est de même des langues des peuples riverains du continent asiatique vers l'orient. etc. »

CHAPITRE HUITIÈME.

DU LANGAGE PAR SIGNES, USITÉ PARMI CERTAINES NATIONS INDIENNES DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

Une communication adressée par M. William Dunbar, à la Société philosophique de Philadelphie, appelle l'attention sur l'analogie qu'il croit avoir reconnue entre la langue écrite des Chinois et le langage par signes de plusieurs tribus indiennes de l'ouest. A l'appui de son opinion, M. Dunbar cite le passage suivant de la relation par sir George Staunton, de l'ambassade anglaise à la Chine : « Presque toutes les nations qui confinent à la mer de Chine ou à l'est de l'Asie, comprennent et emploient le chinois écrit, mais non le chinois parlé. Deux cents caractères environ servent à désigner les principaux objets naturels; ces caractères génériques peuvent être considérés comme les racines du langage, auxquelles viennent se rapporter les diverses espèces de mots, suivant leur sens et leur signification. Le cœur, par exemple, est un *genre* représenté par une ligne courbe, quelquefois de la forme de l'objet, et l'espèce qui s'y rapporte comprend tous les sentiments, passions et affections qui agitent l'ame humaine, chacun de ces dérivés étant accompagné d'un signe indiquant le cœur, comme le genre auquel il appartient. » Si à la place de la première phrase de cet article l'on mettait celle-ci : « Presque toutes les nations indiennes établies entre le Mississipi et l'océan Occidental de l'Amérique comprennent et emploient le langage par signes, quoique le plus souvent elles n'entendent point leur langue orale respective, » le reste, dit M. Dunbar, ne s'appliquerait-il point parfaitement au langage pantomimique usité chez les Indiens, et ne donnerait-il pas une idée exacte de l'ordre systématique qui a présidé à sa formation?

Les Chinois sont encore dans l'usage de tracer quelquefois des caractères dans l'air; ce qui semblerait prouver que le langage par signes a été anciennement employé chez eux comme chez toutes les nations de la côte orientale de l'Asie; peut-être même que des recherches à ce sujet démontreraient que l'usage de cette langue universelle n'y est pas encore totalement oublié. Dans la relation de sir G. Staunton, citée ci-dessus, il est question de trois caractères chinois : le soleil, représenté par un cercle, la lune par un croissant, et l'homme par deux lignes réunies, formant un angle qui dénote la partie inférieure du corps. Ces trois signes sont précisément les mêmes que ceux dont se servent les Indiens de l'ouest pour désigner les mêmes objets. Le pouce et l'index de la main droite figurent un cercle ou un croissant, pour indiquer le soleil ou la lune; et pour signifier l'homme, l'index de la main droite est étendu et tenu un instant entre les parties inférieures.

M. Dunbar a joint à cette communication une série de quelques signes, afin de donner une idée du langage descriptif des Indiens. Ainsi l'eau étant représentée par un signe générique, la pluie, la neige, la glace, la gelée, sont des espèces figurées par des signes plus ou moins complexes, mais qui tous retiennent le trait caractéristique de la racine ou du genre dont ils dérivent. Nous allons en rapporter ici quelques exemples. pris parmi les signes employés par les indiens de l'ouest du Mississipi:

Blanc. — Avec le dos des doigts de la main droite, on frotte légèrement la partie de la main gauche correspondant aux articulations du pouce et de l'index.

Œuf. — La main droite élevée, ayant le pouce étendu et les doigts rapprochés, comme lorsqu'on tient un œuf.

Pierre. — La main droite fermée donne plusieurs petits chocs contre la gauche.

Le même objet ou la même chose que ce qui vient de se passer. — On place parallèlement les deux index, et on les fait avancer ensemble un peu en avant.

Eau.— La main, formant une espèce de tasse, est portée un peu au-dessus de la bouche, mais sans y toucher.

Pluie. — On commence par le signe de l'eau; on élève ensuite les mains au-dessus de sa tête, en tenant les doigts étendus et en les agitant comme pour représenter l'eau tombant.

Neige. — D'abord le signe de l'eau, ensuite le signe de l'air et du froid, et on finit par celui du blanc.

Glace. — Le signe de l'eau, celui du froid, celui de la terre; et, en dernier lieu, figurer une pierre et le signe de même chose ou similitude.

Grêle.—D'abord l'eau, puis le froid, à-peu-près le signe de la pierre, puis la même chose, ensuite le signe du blanc, et enfin de l'œuf; tous ces signes combinés donnant bien une idée de la grêle.

Nuage. —Commencer par le signe de l'eau, ensuite élever les deux mains à la hauteur du front, et en leur donnant une inclinaison de quinze degrés, les laisser se croiser doucement l'une sur l'autre.

Gelée. —D'abord le signe de l'eau, puis le signe de la nuit et de l'obscurité, celui du froid, du blanc et en dernier lieu de la terre.

Feu. —Les deux mains sont approchées de la poitrine, se touchant presque et à demi fermées; elles sont ensuite doucement écartées, en alongeant les doigts, comme jouir de la chaleur de la flamme.

Apportez-moi ou *donnez-moi.*—La main à demi-fermée, avec le pouce pressé contre l'index, est d'abord étendue assez lentement à droite ou à gauche, puis reportée au côté opposé, par un mouvement modéré, comme si quelque chose venait à la suite de la main. Conséquemment, ce signe précédé de celui de l'eau, voudrait dire : « Apportez-moi de l'eau. »

Terre. —Les mains ouvertes et étendues sont placées horizontalement au droit de chaque genou, ensuite élevées sur les côtés dans la même position et ramenées en rond au-devant de la figure, par un mouvement courbe.

Air.—La main droite élevée perpendiculairement et redescendue, avec un mouvement d'agitation ou de tremblement, jusqu'au dessous de la face.

Gros, grand ou large.— Les deux mains ouvertes sont placées de chaque côté du corps, à une grande distance et écartées en dehors

Craindre, être effrayé, faire peur.—Les deux mains, avec les doigts tournés en dedans, sont appliquées contre les côtes inférieures et ensuite élevées avec une sorte de tremblement, comme pour figurer le gonflement de la poitrine. Ce signe et les deux précédents, placés dans l'ordre indiqué, donneraient l'idée d'un violent orage.

Soleil. —Le pouce et l'index, formant un cercle, et élevés vis-à-vis la figure.

Lune. —Les mêmes doigts écartés sont élevés auprès de l'oreille droite. Ce signe est ordinairement précédé de celui de la nuit, qui est figuré comme il suit.

Nuit. — Les deux mains ouvertes et étendues se croisant l'une sur l'autre horizontalement.

Chaleur. —Les mains sont élevées au niveau de la tête et en sont écartées horizontalement en courbant un peu l'extrémité des doigts.

Froid. — Même signe que celui de l'air : mais s'il s'agit d'une personne, la main droite fermée est élevée presque vis-à-vis l'épaule et est tremblotante.

Je ou *moi.* —Les doigts de la main droite placés sur le cœur. Par ce dernier signe placé au-devant de celui qui précède, on veut dire : « J'ai froid. »

Fumée.— Commencer par le signe du feu et ensuite élever la main avec les doigts écartés.

Clair.— Les mains sont élevées en l'air et écartées de chaque côté de la tête.

Arc. — La main gauche étant un peu étendue, la main droite la touche et fait le mouvement de tendre la corde de l'arc.

Tonnerre.— Le signe de la pluie, accompagné du son de la voix, imitant le roulement du tonnerre.

Éclair.— D'abord, le signe du tonnerre; puis ouvrir ou séparer les mains, et ramener la main droite vers la terre, au centre du vide qu'on a décrit.

Vache.—Les deux index placés de chaque côté de la tête, comme pour figurer les cornes de cet animal.

Mâle et femelle.—Pour distinguer le sexe, dans toutes les occasions, on ajoute, pour le mâle, un léger coup donné sur la joue avec l'index de la main droite; et pour la femelle, les mains ouvertes sont approchées de la poitrine, en serrant puis écartant les doigts.

Châtrer. — Tenir la main gauche comme si elle renfermait quelque objet, en approcher la main droite, et faire le mouvement de trancher l'objet supposé dans la main gauche, qui est ensuite ouverte comme pour jeter ce qui a été coupé.

Poule.— Avec les doigts et le pouce de la main droite, élevés modérément, imiter le mouvement de tête d'un coq qui marche.

Dindon.— Au signe précédent, on ajoute celui-ci. Les mains sont placées vis-à-vis les épaules, imitant lourdement le battement des ailes d'un oiseau.

Canard.—Le signe précédent, ensuite celui de l'eau et celui de nager, qui est indiqué par le premier doigt de la main droite étendu et se mouvant de côté et d'autre.

Cheval.—La main droite tenue dans une position verticale, les doigts joints entre eux et le pouce renversé.

Daim.— La main droite portée en haut de l'oreille du même côté, avec un vif mouvement de la bouche

Homme.— Avec le doigt indicateur de la droite étendu et le surplus de la main fermé, décrire une ligne commençant au creux de l'estomac et descendant jusqu'aux parties inférieures, entre lesquelles on laisse un moment la main.

D'autres désignent aussi un homme par un doigt tenu verticalement.

Femme.— Le doigt et le pouce rapprochés et à demi ouverts[1].

Le récit de l'expédition du major Long contient également une série de signes, dont quelques-uns différent de ceux que nous venons de citer, quoique représentant la même chose, et d'autres sont identiquement semblables. Nous en choisissons quelques nouveaux, désignant des termes habituels.

Combat.—Les mains fermées sont élevées à la hauteur du col, dont elles sont écartées de cinq à six pouces; ensuite on les fait mouvoir de côté, deux ou trois fois, pour figurer l'attaque et la retraite, et enfin, les doigts de chaque main sont séparés du pouce et dirigés les uns vers les autres.

Mort.—L'index est chassé de la perpendiculaire dans une position horizontale à la terre, le dos du doigt étant renversé.

Apercevoir.— L'indicateur est dirigé des yeux sur l'objet aperçu ou qu'on veut apercevoir.

Manger.—Les doigts et le pouce réunis de chaque main sont rapprochés vis-à-vis les uns des autres, ensuite approchés et éloignés de la bouche quatre à cinq fois.

Chasser.— L'avant-doigt est tenu près de l'œil, dans l'attitude de l'indication; puis écarté de côté et d'autre, pendant que l'œil suit tous ses mouvements et semble se fixer sur le point indiqué.

Un coup de fusil.—La main droite à demi fermée frappe, du dos, dans la paume de la main gauche.

Parler.— On fait le mouvement de chasser de l'eau de la bouche, et en écartant l'indicateur du pouce, on le rapproche trois ou quatre fois de la bouche, pour montrer la direction de la parole, ou à qui l'on veut s'adresser.

Échange.—Les deux index sont étendus perpendiculairement, puis les mains sont passées l'une sur l'autre, en face la poitrine.

Courir.—Le bras replié sur lui-même, puis le coude mû devant et derrière, comme dans l'action de courir.

Bon—La main tenue horizontalement, le dos en l'air, décrit avec le bras une ligne courbe extérieure.

Poisson.—Tenir l'extrémité supérieure de la main horizontalement, et l'agiter de droite et de gauche, radement, pour imiter la queue du poisson.

Maison ou *Logis.*—Les deux mains, avec les extrémités des doigts tournées l'une vers l'autre, sont placées en forme de toît.

Mari ou *Compagnon.*—Les deux premiers doigts sont étendus placés l'un à côté de l'autre, le dessus en haut.

Amour ou affection. — La main fermée pressée vivement contre le cœur.

La négation. — S'exprime en écartant la main en dehors, avec le pouce en haut.

Mauvais. — Faire le signe du bon, et ensuite celui de la négation.

[1] *Transactions of the American philosophical Society*; vol. VI.

Chef. — Etendre l'index de la main droite, le descendre perpendiculairement, ensuite le retourner en sens contraire et l'élever aussi haut que la tête.

Miroir. — Tenir la paume de la main vis-à-vis la figure, les doigts étant tournés en l'air.

La manière de *compter* est simple, et permet d'énumérer tous les nombres. Les deux mains entièrement étendues expriment le nombre dix; ainsi, si l'on compte par dixaines, les mains étant refermées et ouvertes de nouveau, valent vingt, et ainsi de suite. Quand on compte par unités, on commence par étendre le petit doigt de la main gauche pour un, l'annulaire pour deux, etc. De cette manière on peut calculer quelque somme que ce soit, en ayant soin de tenir toujours le dos de chaque main tourné en haut. Lorsque les Indiens ont une courte énumération à faire, mais qui exige un grand effort de mémoire, ils étendent la main gauche, la paume en dehors, et avec l'index de la droite, ils abaissent successivement les doigts de la gauche, en commençant, comme ci-dessus, par le petit doigt[1].

« M. Dunbar démontre, dit le docteur Mitchill, par des faits soigneusement recueillis, que parmi les nations occidentales dont les diverses langues furent très nombreuses, et plusieurs d'entre elles radicalemnet distinctes, il se trouve un petit nombre de personnes qui sont pantomimes parfaits, et peuvent, par des signes manuels, par les expressions de la figure et autres mouvements, converser l'un avec l'autre, sans le secours de leurs langages ou d'aucuns autres sons de la voix. Ces signes et gestes sont formés sur un plan régulier et calculés avec tant de méthode et de logique, qu'ils paraissent être applicables presque à toute espèce de sujet ou d'intention.

« Quelques uns ont considéré la dissertation de M. Dunbar, comme l'opinion purement spéculative d'un écrivain ingénieux; mais je suis disposé à penser que de tels critiques jugent sans avoir les connaissances nécessaires. J'ai eu occasion, pendant l'hiver dernier, de voir plusieurs fois un de ces Indiens qui parlent par gestes, c'était un Ricard, peuplade qui vit au-dessus du village Mandane, par-delà les vastes contrées qui sont au nord du Missouri. Nous l'appelions le *sauvage savant;* il parlait neuf ou dix langues indiennes, ainsi que leurs dialectes. Nonobstant cette grande connaissance de mots, il possédait l'art extraordinaire de communiquer ses idées par des signes manuels et physionomiques. Il s'en servait avec une facilité et une variété singulière, et leur signification était si bien adaptée, qu'après quinze à vingt minutes d'observation, je pus en comprendre un grand nombre moi-même. Lorsque ces hommes voyagent d'une nation à une autre, ils peuvent converser sans le secours du langage; on les regarde comme des interprètes universels; leur silence, dans ces occasions, ne provient d'aucuns défauts dans les organes de la voix, mais de la préférence qu'ils donnent aux signes pour communiquer leurs idées à des personnes avec les quelles ils deviennent inutiles. Ce Ricard est, par son talent pantomimique, l'homme le plus extraordinaire que j'aie jamais rencontré. Il m'a confirmé tout ce qui est rapporté dans l'histoire romaine sur Roscius et le Scythe qui pouvaient tout exprimer par les gestes[2]. »

Presque tous les Indiens qui habitent entre le Mississipi et l'Océan occidental, s'entendent par signes quoique souvent le langage des uns soit inconnu aux autres. Les Hietans ou Cumanches qui occupent une immense étendue de pays, ont un idiome inconnu aux autres tribus, et un langage par signes qui est entendu de tous les Indiens.

Conventions symboliques. Ledrever rapporte qu'il avait vu dans le village de Pommacomek une grande roue divisée en soixante rayons ou parties égales, où l'époque de l'arrivée des blancs sur les côtes de la Virginie était marquée par la figure d'un cygne vomissant du feu, pour indiquer à la fois la couleur des Européens, leur arrivée par eau, et le mal que leurs armes à feu avaient fait aux hommes rouges[3].

HIÉROGLYPHES.

Un membre de notre Compagnie de Jésus, dit Acosta, homme plein d'esprit et d'expérience, assembla, dans la province du Mexique, les anciens de Tescuco, de Tulla et de Mexico; et dans cette conférence ils lui montrèrent leurs livres, histoires et calendriers, choses fort dignes d'attention; c'étaient des figures et des caractères hiéroglyphiques qui représentaient les choses de la manière suivante : celles qui avaient forme

[1] *Account of an Expedition from Pittsburg to the Rocky mountains, etc.*; vol. I, pag. 379 et suivantes. Philadelphia, 1823.

[2] Lettre du docteur Mitchill, sénateur, etc. adressée à M. Warden, de New-York, le 22 septembre 1806, et insérée dans le Journal de l'Amérique du nord, n° 3.

[3] *Journal des Savants*, 1681, pag. 75.

et figure étaient représentées par leurs propres images, et celles qui n'en avaient pas, étaient représentées par des caractères qui les signifiaient. Par ce moyen ils figuraient et écrivaient ce qu'ils voulaient. Pour indiquer l'époque des événements, ils avaient des roues peintes, dont chacune comprenait un siècle qui était de cinquante-deux ans; et au côté de ces roues ils peignaient, avec ces figures et caractères, les choses les plus mémorables, comme ils remarquèrent l'année que les Espagnols entrèrent dans leur pays, en peignant un homme avec un chapeau et une jupe rouge, au signe du roseau[1].

HIÉROGLYPHURES.

Les *Hiéroglyphures*, dit Loskiel, employées par les Indiens, se composent de figures caractéristiques qu'on trouve plus souvent peintes sur les arbres que taillées dans la pierre. Elles sont destinées à prémunir contre les dangers, à indiquer les lieux de sûreté, à empêcher le voyageur de s'égarer, à retracer quelque monument mémorable, ou à perpétuer le souvenir des actions et des hauts-faits des guerriers; et elles sont aussi intelligibles pour les Indiens que l'histoire l'est pour nous. Ils choisissent généralement pour cet objet un grand arbre dans toute sa croissance qui s'élève au sommet d'une éminence; ils en ôtent l'écorce d'un côté, grattent le bois jusqu'à ce qu'il soit devenu blanc et uni, et y dessinent alors, avec du charbon, les figures qu'ils desirent représenter, et qui peuvent s'y conserver environ une cinquantaine d'années[2].

LANGUES.

L'alphabet Chérokée se compose de quatre-vingt-cinq lettres classées, sans système ni méthode, dans l'ordre qu'elles se sont présentées à l'esprit de M. Guess qui en est l'inventeur. Chaque caractère exprime une syllabe, à l'exception d'un seul qui a le son de notre S, et qui se combine de tant de manières différentes, que si on le supprimait, il faudrait y substituer dix-sept nouveaux caractères; ce qui porterait à cent deux le nombre des lettres de l'alphabet, et le rendrait entièrement syllabique. Il résulte de là et du peu de syllabes que renferme la langue, que l'étude en est beaucoup plus facile que celle de l'anglais. Aussi, un élève anglais, qui se rappelle les longs mois qu'il a passés avant de pouvoir épeler son abécédaire, est-il étonné de voir un jeune Chérokée intelligent apprendre à lire sa langue en un jour et n'y en mettre jamais plus de deux ou trois[3].

CHAPITRE NEUVIÈME.

RESSEMBLANCE ENTRE LES MONTS TUMULAIRES AMÉRICAINS, ET CEUX DE DIFFÉRENTS PAYS DE L'EUROPE.

L'abbé Banier observe qu'avant que l'art de faire des statues fût inventé, on rendait un culte religieux à des pierres informes, ou à d'autres choses de même nature. Sanchoniaton dit que les plus anciennes statues n'étaient que des pierres brutes qu'il appelle *boctilia,* mot qui dérive assurément de *bethel,* nom que Jacob donna à la pierre qu'il éleva comme un autel après son combat avec l'ange.

M. Lechevalier observe que les monuments connus sous le nom de *tumuli*[4], qu'on trouve également dans tous les pays, sont de la plus haute antiquité. Ils ont différents noms et sont construits de différentes manières, suivant les lieux où ils sont situés. Les Grecs les appelaient γηλοφοι, monceaux de terre. Dans certains lieux de la Basse-Égypte, on les appelaient *taph, taphitis, tape,* et ce dernier nom s'est conservé parmi les Turcs pour désigner les mêmes monuments[5]. Ils renferment des personnages d'une plus ou moins grande importance; mais leur destination primitive a toujours été de couvrir et de protéger les cendres des morts,

[1] Acosta, liv. VI, cap. 7.

[2] *History of the Mission of the United Brethren among the Indians of North-America, by* J. H. Loskiel; cap. II. London, 1794.

[3] Voyez *Bulletin de la Société de Géographie;* tom. X, pag. 144, où cet alphabet cherokée se trouve extrait du *Phénix Cherokée,* n° 1, du 21 février 1828, journal publié à New-Echota, en cherokée et en anglais.

[4] Le mot latin *tumulus* signifie également un tombeau et une éminence.

[5] *Voyage de la Troade,* fait dans les années 1785 et 1786, par J. B. Lechevalier; deuxième partie, chap. X du troisième volume. Paris, 1802.

quoiqu'on les ait quelquefois employés à d'autres usages. Le plus ancien est celui de Ninus, fondateur de l'empire des Assyriens, qui fut élevé sur les bords du Tigre à sa mémoire par Sémiramis son épouse. Sa hauteur était si prodigieuse qu'on le prenait pour la citadelle de Ninive.

Chez les Grecs et les Romains, on observait le même usage. Les pyramides d'Égypte ne sont elles-mêmes que des tombeaux de cette espèce perfectionnés, dans lesquels on a pratiqué des galeries pour introduire les cadavres des princes, ou des chambres pour les conserver.

En Russie, en Danemarck et en Suède, ils portent souvent le nom des rois ou des généraux en l'honneur desquels ils ont été élevés. J'en ai compté jusqu'à trente entre Copenhague et Rockshild.

Chez les anciens Hébreux, des colonnes de pierres furent l'objet d'un culte superstitieux; et on parle, dans plusieurs passages de l'Écriture, d'amas de pierres et de colonnes de même matière qui servirent pour marquer des limites d'après des conventions.

Rachel étant accouchée de Benjamin dans une terre étrangère, y mourut. Jacob éleva sur son tombeau une colonne qu'on nomma la colonne de Rachel[1].

Simon, général hébreu, qui combattit contre Antiochus au temps des Machabées, érigea un monument funèbre en l'honneur de sa famille, dont voici la description: Jonathan ayant été enterré à Bascama, Simon, son père, alla chercher ses restes pour les transporter à Modin, ville de ses pères, et tout Israël fut dans l'affliction et les pleurs pendant plusieurs jours. Simon construisit aussi sur le tombeau de son père et de ses frères un monument d'une grande hauteur et garni de pierres taillées par-devant et par-derrière. Il éleva en outre sept pyramides, l'une contre l'autre, pour son père, sa mère et ses quatre frères, qu'il orna de hiéroglyphes, et autour desquelles il plaça de grandes colonnes. Afin de perpétuer le souvenir de ses parents, il suspendit au-dessus de ces colonnes leurs armures complètes dans lesquelles étaient sculptés des vaisseaux, et qui étaient vus de loin par tous ceux qui naviguaient sur cette côte. Ce tombeau, élevé à Modin, est encore debout aujourd'hui[2]. Cependant ces monuments ne furent pas toujours des marques d'honneur, et on couvrit quelquefois de la même manière les corps des méchants. On éleva un monceau de pierres sur le corps d'Achem, qui avait été lapidé pour avoir volé le trésor maudit de Dieu[3], ainsi que sur celui du roi Aï qui fut pendu d'après l'ordre de Josué[4]. Enfin Jacob ayant tué Absalon, il jeta son cadavre dans un fossé et le recouvrit d'un amas considérable de pierres[5]. David

Homère fait entendre que les Grecs et les Phéniciens enterraient les morts sous de semblables monuments, particulièrement leurs héros ou leurs principaux personnages. Les funérailles d'Hector et celles de Patrocle en offrent des exemples: « Ils marquent ensuite l'enceinte du tombeau (de Patrocle). Ils en jettent les fondements autour du bûcher et y élèvent un monceau de terre. »

Et pour Hector, « on descend cette urne dans une fosse profonde qu'on remplit ensuite d'une quantité prodigieuse de grosses pierres sur lesquelles on construit un monument. »

Le même auteur fait voir, par la description que fait Andromaque du monument élevé à son père Actéon par Achille, que les anciens avaient coutume d'orner les tombes des héros de différents arbres, particulièrement de ceux qui ne portaient pas de fruits, tels que les ormes et les aunes, comme plus en harmonie avec l'idée de la mort[6].

Dans le cinquième acte de l'Antigone de Sophocle, on avertit Eurydice que les restes du corps de son infortuné mari Polynice, déchiré par des chiens, ont été lavés, brûlés sur un bûcher de branches vertes, et recouverts par une tombe élevée en terre.

Hérodote remarque que les anciens enterraient leurs morts tous ensemble sous des tertres en terre, en mémoire de quelque victoire signalée, ainsi que cela fut pratiqué après la fameuse bataille de Platée où l'armée de Xerxès, commandée par Mardonius, fut complètement battue. Cet historien décrit un de ces monuments élevés en Lydie en l'honneur d'Alyates, père de Crésus. Sa base était formée de pierres d'une dimension extraordinaire. Elle avait plus de six stades de largeur. Dans la partie supérieure étaient cinq monuments placés comme limites avec des inscriptions indiquant les dimensions de l'ouvrage et les travaux des

[1] *Genèse*, chap. XXXV, vers. 20.

[2] Mach., cap. XIII, lib. 1, vers. 27.

[3] Josué, cap. VII, vers. 26.

[4] — *Idem*, cap. VIII, vers. 29 et 31.

[5] Samuel, II, cap. XVIII, vers. 17.

[6] Voyez l'*Iliade*, lib. 23 et 24, et l'*Odyssée*, XII. Monument érigé sur le tombeau d'Elpenor. — Euripides dit: ορθὸν χῶμ' Αχιλλείου τάφου. *Hecuba.*

ouvriers [1]. Le tombeau de Laïus, père d'Œdipe, existait encore au temps de Pausanias, ainsi que celui de Lycus qu'on voyait près de Sicyone [2].

Plutarque, dans sa vie d'Alexandre, raconte que Damaratus de Corinthe, étant allé visiter ce conquérant en Asie, y mourut, et qu'on lui éleva un monument en terre, haut de quatre-vingts coudées, auquel toute l'armée travailla.

Hérodote, parlant des coutumes des Thraces dit que parmi les gens riches on exposait le mort pendant trois jours; et, après avoir immolé toutes sortes d'animaux et pleuré, on le brûlait ou le mettait en terre. Ensuite on élevait un tertre sur le lieu de la sépulture [3]. Le tombeau de Cyrus était composé d'une plateforme de pierre sur laquelle était construit un autre bâtiment aussi de pierre et dont le pavé était couvert de tapis, d'ouvrage babylonien, sur lequel se trouvait un lit dont les pieds étaient d'or massif et les couvertures de pourpre. Sur ce lit reposait le cercueil d'or qui renfermait le corps de Cyrus [4].

On trouve dans les auteurs latins plusieurs passages qui font allusion à cette manière d'enterrer les morts. Virgile parle ainsi d'un monument élevé à la mémoire de Dercennus, ancien roi des Laurentins :

> . . . . . Fuit ingens monte sub alto
> Regis Dercenni terreno ex aggere bustum
> Antiqui Laurentis, opacâque ilice tectum [5].

Dans un autre endroit relatif au monument élevé par Énée à Déiphobus, il dit :

> Tunc egomet tumulum Rhœteo in littore inanem
> Constitui, et magnâ Manes ter voce vocavi.
> Nomen et arma locum servant. Te, amice, nequivi
> Conspicere, et patriâ decedens ponere terrâ [6].

Le même poëte plaça, sur le tombeau de Misenus, ses armes, etc.

> Monte sub aërio, qui nunc Misenus ab illo
> Dicitur [7].

Parlant des funérailles de Polydore, il dit :

> Ergo instauramus Polydoro funus, et ingens
> Aggeritur tumulo tellus [8]. . . . .

Lucain dans sa *Pharsale*, parlant des Égyptiens, dit:

> Et regum cineres extructo monte quiescunt [9].

Tite-Live nous apprend que Claude Néron fit ainsi ensevelir ses soldats pendant la deuxième guerre Punique. Germanicus jeta lui-même les premiers fondements du monticule qui fut élevé après la défaite de l'infortuné Varus, sur les cadavres de ses soldats [10].

Sur les bords du Danube, dans les plaines de la Mœsie et de la Thrace, il y a de ces éminences ou monuments funéraires qui ont trente pieds de hauteur. Depuis Gegende jusqu'au passage de Trojan, ces monticules sont à trois cents, quatre cents ou cinq cents pas l'un de l'autre. Dans quelques uns qu'on a fait creuser ou abattre, on a trouvé des armes, des tuiles cuites et des médailles [11].

L'abbé Lebeuf, dans son traité sur les anciennes sépultures (p. 219-203) faisant partie de son ouvrage intitulé *Dissertations sur l'histoire Ecclésiastique et Civile de Paris* (in-8° 1739), s'exprime ainsi : « Ces amas de terre transportée se trouvent dans plusieurs provinces de la France où ils sont connus sous le nom de *tombes* ou *tombels, éminences, monticules, aiguilles*. Ceux que j'ai vus avaient vingt ou trente toises de hauteur, et quelquefois davantage, avec un circuit proportionné. Ces élévations extraordinaires sont isolées et se terminent en pointes couvertes de gazon, à-peu-près comme certaines couvertures de glacières [12].

[1] Voyez *Clio* d'Hérodote.
[2] Pausanias, *in Pocicis*.
[3] Hérodote; lib. V, sect. 8.
[4] *Idem, Clio*; lib. I, § 214, note par Larcher, pag. 634.
[5] *Æneid.*; lib. XI, v. 850-1.
[6] *Idem*; lib. VI, v. 505-8.
[7] *Idem*; lib. VI, v. 234.
[8] *Idem*; lib. III, v. 62 et 63.
[9] *Pharsale*; lib. VIII.
[10] Tit. Liv.; lib. XXVII, cap. 13.
[11] *Wormius*, pag. 34. Voyez aussi *Denys d'Halicarnasse*; lib. I. *Antiq. Rom.*, et John Georg. Keysler, *Antiquitates Selectæ*, etc. Hanoveræ, 1720, sect. II, cap. 1, *De Collibus sepulchralibus*.
[12] Voyez *Cursus Danubii*, vol. II, pag. 89, 1726. L'auteur de cet ouvrage les appelle *tumuli telluris*.

L'abbé Lebeuf ajoute qu'il est mention de quelques uns de ces monticules dans un fragment de cartulaire de l'abbaye de Saint-Éloi de Noyon, qu'il a découvert dans la bibliothèque de Sainte-Geneviève, et qui doit avoir été écrit au plus tard dans le treizième siècle.

En creusant dans la plaine de Nogent, au douzième siècle, on trouva des sépulcres rangés en rond autour d'un tombeau principal. On fouilla dans ces tombes, et on en retira des vases dont l'usage était inconnu dans le christianisme. Guibert, abbé de Nogent, qui écrivit alors sur les événements de son temps, parle de cette découverte comme d'une chose extraordinaire [1]. Si l'on passe ensuite aux nations du Nord, on retrouve chez elles cette même coutume d'élever des monticules comme monuments funèbres.

Joannes Cypræus, auteur danois, nous apprend que ses compatriotes, avant d'élever des pyramides ou des obélisques à la mémoire de leurs grands hommes, les enterraient sous de vastes amas de terre aussi élevés que des montagnes.

Olaus Wormius, autre écrivain de la même nation, remarque aussi que ceux qui périssaient dans les combats étaient tous réunis ensemble en un monceau qu'on appelait *Valcaster*, et qu'on couvrait de terre jusqu'à une hauteur prodigieuse. Nos ancêtres, ajoute-t-il, n'enterraient pas seulement dans les tombeaux les restes des morts; ils y joignaient des lances et des armes, de l'or et de l'argent ou d'autres objets précieux [2].

« Ils brûlaient les corps et recueillaient leurs cendres dans des urnes qu'ils plaçaient au milieu d'un cercle entouré de grandes pierres, recouvertes au sommet par une plus large. Ils mettaient ensuite sur le tout de la terre et du sable, jusqu'à ce qu'ils eussent élevé une sorte d'éminence qu'ils couvraient de gazon, ce qui formait un point de vue très agréable [3]. »

Parlant de la matière dont sont composés ces tertres, il dit qu'ils sont de deux sortes, les uns en terre, les autres en pierre. Les plus grossiers et les plus communs sont en terre et d'une forme ronde et conique; mais ceux qui sont entourés à leur base par une rangée de pierres ont sans doute été élevés à la mémoire des généraux ou des principaux personnages, tandis que ceux qui sont simples et faits seulement de terre l'ont été pour de braves soldats qui avaient bien mérité de la patrie [4].

Les monts tumulaires qu'on trouve en Irlande ressemblent exactement à ceux ci-dessus décrits; et il n'y a pas à douter, dit M. Wright, qu'ils n'aient été construits par les *Ostmanians* ou Danois qui occuperènt l'Irlande depuis 770 jusqu'au moment où les Anglais s'en rendirent maîtres, sous le règne de Henri II [5].

D'autres ont supposé que les *Kerns* ou *Carnedde* (de l'hébreu *Keren nedh*), qui sont des amas de pierres terminés en pointe, et qu'on trouve sur presque toutes les montagnes de l'Irlande, ont été élevés par les Druides long-temps avant l'ère chrétienne, quoiqu'on puisse aussi les attribuer aux catholiques d'Irlande, qui portent souvent par pénitence des pierres au haut de quelque montagne très élevée. Sur le sommet du *Slave donate*, une des plus hautes élévations du Moarn, sont deux de ces Kerns remarquables par leur grandeur. Dans l'un d'eux, il y a des appartements qui paraissent avoir été destinés aux prêtres pour y dire la messe.

On en voit un autre de trois cents pieds de circonférence au sommet de Slavgullion. On y a pratiqué une cave ou chapelle au milieu, comme dans les endroits dédiés aux divinités danoises, et ce fut très probablement un temple élevé au dieu Thor.

On voit une pierre d'une énorme grosseur reposant sur trois autres, près de Ballymarcandlan, à environ deux milles de Dundalk en Irlande. Cette pierre appelée par les habitants, *giants' load* (la charge du géant) a douze pieds sur six, et pèse de six cents à huit cents quintaux. Rowland, dans son *Mona antiqua restaurata*, fait dériver le mot *cromlech* de l'hébreu *cœramlech* ou *cœremluach*, pierre consacrée ou autel; mais Wright, dans sa *Louthiana*, est d'avis que ces pierres étaient toutes sur des tombeaux, et n'étaient autres que des monuments funéraires élevés à la mémoire de grands personnages; car elles ne pouvaient avoir servi d'autel en raison de leur hauteur et de l'inégalité de leur sommet; et si elles avaient été élevées à cet effet, elles auraient eu quatre pierres au lieu de trois pour support, afin de les rendre plus solides. On peut donc supposer qu'elles étaient placées sur une base si peu stable, afin d'empêcher qu'on ne creusât auprès, et pour conserver ainsi les ossements et les cendres des morts.

[1] Guibert; lib. II, cap. 1, *De Vita sua.*

[2] *Olai Wormii Monum. Danic*; lib. I, pag. 41.

[3] *Idem*; lib. I, pag. 41.

[4] *Idem*; lib. I, cap. 6.

[5] *Wrights' Louthiana*; lib. I. London, 1758.

Cette opinion a été justifiée par la découverte de squelettes humains trouvés sous plusieurs de ces *cromlechs* qui avaient été renversés[1].

Spencer, dans son dialogue entre Eudoxus et Ireneus, fait dire que les Danois étant moins nombreux que les Saxons, en Angleterre, se retranchaient sur ces élévations circulaires. Il pense que les forts carrés furent bâtis par les Saxons.

Il y avait en outre des espèces de montagnes qui étaient des monuments élevés en mémoire d'une bataille gagnée, ou en l'honneur de quelque grand capitaine.

Le voyageur Pallas, qui a exploré toute la Russie, a rencontré beaucoup de ces monuments. « Ils commencent à être très communs, dit-il, près de Novo-Serguiefsk. On les rencontre dabord dispersés par tas, l'un près de l'autre; mais, plus avant, toute la lande qui avoisine Solfafskoi, est remplie d'amoncellements de terre plus ou moins considérables. J'ai observé que ces tombes sont en plus grand nombre dans les lieux élevés qui sont au-delà de la Samara. Les habitants de ces landes choisissaient sans doute ces collines pour les tombeaux de leurs ancêtres, afin d'avoir toujours sous les yeux les monuments où reposaient leurs cendres[2].

« En creusant, on y trouva du charbon, de mauvais ustensiles de fer, tels que la pointe d'une flèche, des tenailles, un briquet, etc. Celles de ces tombes construites en briques doivent leur origine à une nation phénicienne qui habitait cette contrée. »

« On découvre, dit plus loin Pallas, sur la rive élevée de l'Énisée, beaucoup d'anciennes tombes de pierre. Une étendue de terrain d'environ quatre cents toises en est si couverte que les tombes qui sont communément doubles, ont à peine deux toises d'intervalle entre elles. Elles forment un carré construit en dalles. Les unes sont revêtues d'un amoncellement de terre, les autres sont tout unies. Il y a eu probablement ici un cimetière renommé, ou bien il s'est donné une bataille dans le voisinage. »

« On y voit sur-tout des plateaux de pierres abritées par la saillie des rochers: elles sont couvertes d'inscriptions fort bien moulées avec de l'encre de la Chine ou autre couleur noire. Les lettres sont de la grandeur de nos grosses capitales, et la plupart sont très bien conservées. Elles sont presque toutes en langage mongol. Je n'en ai vu que deux en langue tatare; elles paraissaient plus anciennes que la conquête de cette partie de la Sibérie[3]. »

Le même auteur parle aussi d'inscriptions trouvées sur des rochers, chez les Tartares de Katchingi. « Je traversai, dit-il, le 18 septembre 1772, le Koksa, qui est très marécageux. Je côtoyai ensuite l'Énisée, en passant par des montagnes unies et abondamment garnies de pierres sépulcrales. Je conservai cette même route jusqu'à l'endroit où l'on passe communément l'Abakansk; j'y tirai le dessin de plusieurs de ces inscriptions gravées sur des rochers dont j'ai parlé précédemment dans le journal de mes voyages. Je fis choix de celles dont je pus approcher, et qui me parurent le mieux conservées. J'en communiquai trois à M. Vlassof, officier de l'état-major des limites de Selenginsk, homme d'un rare mérite. Il les donna à l'interprète du lieu; mais il ne put les traduire parcequ'elles n'étaient faites ni en langage mongol, ni en langage mandshoux, mais écrites en un ancien idiome qui a beaucoup d'affinité avec le mandshoux, et qui est connu des Chinois[4]. »

Le docteur Clarke, dans son voyage de Saint-Pétersbourg en Crimée, dit avoir vu un grand nombre de ces tertres ou *tumuli;* et, parlant du pays entre Saint-Pétersbourg et Moscou, il s'exprime ainsi: « On rencontre souvent beaucoup de ces monticules en terre ou *tumuli*, de forme conique. Les plus remarquables sont entre Yrzolbinski et Valdai, des deux côtés de la route, et on en trouve jusqu'à Jedrova. Le professeur Pallas a dessiné quatre de ces *tumuli* dans son dernier ouvrage. Ils sont très communs dans toute l'étendue de l'empire russe. » Le même auteur ajoute encore: « Il y a peu de vues aussi belles que celle de Wormetz, à quelques *werstes* de la ville, sur la route de Paulowski. Dans des plaines immenses, on découvre ces tertres couverts de terre végétale, et qu'on peut considérer comme les lieux de sépulture communs à tous les peuples de l'antiquité. S'il peut exister quelque monument qui remonte au déluge, ce ne peut être que ceux qui ont servi aux enterrements. Soit qu'ils aient la forme d'un tertre, en Scandinavie et en Russie, soit

[1] *Wrights' Louthiana;* lib. III.
[2] *Voyage de Pallas;* tom. I, pag. 340, 341, 342 et 343.
[3] *Idem;* tom. III, pag. 442.
[4] *Idem;* tom. IV, pag. 589.

qu'on les appelle *Barrow* en Angleterre, *Cairn* en Irlande, en Écosse, et dans le pays de Galles, *Tepe* dans la Grèce moderne et en Turquie, enfin *Pyramides* en Égypte, ils ont tous la même origine, etc. [1].

Dans plusieurs des *tumuli* situés en Russie, on trouve des ossements de chevaux mêlés avec ceux humains.

Les *Tschutski,* habitant la partie la plus près de l'Asie, enterrent leurs morts sous des monuments de pierre ou *carnedds.* On en a vu plusieurs dont le sommet était surmonté d'un os de baleine au lieu de colonne. Ceci est encore une preuve de l'universalité de ces monuments [2].

Olof Torcen, dans son Voyage à Surate, observe que les magnifiques tombeaux de ce pays, qui sont surmontés de dômes, ornement d'architecture très goûté des Mahométans, ne doivent pas sembler extraordinaires, quand on songe que l'orgueil subsiste encore chez les hommes, même au-delà de cette vie [3].

CHAPITRE DIXIÈME.

TRADITIONS DES INDIENS D'AMÉRIQUE CONCERNANT LEUR ORIGINE.

Feu le docteur Barton a fait remarquer que, sans les traditions de plusieurs nations américaines, on pourrait toujours rester en doute concernant la véritable origine de ces peuples. Les traditions des nations et des tribus américaines, dit-il, méritent beaucoup d'attention lorsqu'il est question de leur origine; car, malgré l'état sauvage de la plupart de ces peuples, ils conservent bien leurs traditions, comme je l'ai appris en étudiant avec soin leur histoire. Dailleurs des nations sans connaissance des arts peuvent facilement, pendant plusieurs siècles, se souvenir des grands traits de leur histoire. Quelle circonstance pourrait empêcher les descendants actuels des Chikkasahs de se rappeler que leurs ancêtres ont traversé le Missisipi? Les Saw-Wannoos peuvent-ils oublier qu'ils occupèrent autrefois les bords de la rivière Savannah[4]?

Les Toltecas, peuple septentrional, arrivèrent dans le pays d'Anahuac, l'année 648 de l'ère vulgaire; les Chichimecas vers l'année 1170; les premiers Nahuatlacas vers l'année 1178; les Aculhuas vers la fin du douzième siècle; les Aztecas ou Mexicains, l'année 1196, à Tulla; à Tzumpanco, en 1216, à Chapultepec, en 1245; les Otomies entrèrent dans la vallée de Mexico en 1220.

Selon Torquemada, les seigneurs *Tlatoques* d'Azcaputzalca, qui occupaient les bords occidentaux du lac de Tezcuco, n'étaient pas de race aztèque ou mexicaine, mais les descendants des rois *Aculhuas* qui étaient maîtres du pays d'Anahuac avant l'arrivée des Aztecas, depuis le premier siècle de notre ère [5].

«Ne nous étonnons pas, dit M. de Humboldt, que l'histoire d'aucun peuple américain ne commence avant le septième siècle, et que celle des Toltecas soit aussi incertaine que l'histoire des Pélasges et des Américains. Un savant profond, M. Schlœzer, a prouvé jusqu'à l'évidence que l'histoire du nord de l'Europe ne remonte pas au-delà du dixième siècle, époque à laquelle le plateau mexicain offrait déja une civilisation bien plus avancée que le Danemarck, la Suède et la Prusse [6]. »

Il est établi, par Torquemada et par Betancourt, que dans une marche faite par les Espagnols, en 1606, du Nouveau-Mexique à la rivière qu'on appelle *Tizon,* à six cents milles au nord-ouest de cette province, ils trouvèrent de grands édifices, et des Indiens qui parlaient la langue mexicaine, et qui leur dirent qu'à quelques jours de marche au nord de cette rivière, étaient le royaume de Tulla et d'autres provinces peuplées, d'où étaient sortis les premiers habitants de l'empire du Mexique [7].

[1] Clarks' *Travels in Russia, Tartary and Turkey*; vol. I, deuxième édition, pag. 21, 138. New-York.

[2] Ellis' *Narrative,* pag. 332.

[3] Voyez pag. 172 du second volume du *Voyage de Pierre Osbeck à la Chine et aux Indes occidentales;* traduction anglaise. Londres, 1771.

[4] *New Views of the origins of the tribes and nations of America,* pag. 91. Philadelphia, 1797.

[5] Clavigero; *Dissert.* II. Storia antiqua, etc. Torquemada; *Monarquia indiana,* lib. I, cap. 15-18; lib. III, cap. 10; lib. II, cap. 1 et 2; lib. I, cap. 14; lib. II, cap. 4; lib. I, cap. 2; lib. III, cap. 6.

[6] *Vue des Cordillières;* I, 98.

[7] Clavigero; *Dissert.* I.

TRADITION MEXICAINE.

Il est remarquable que les Espagnols trouvèrent au Mexique une tradition concernant une *ancienne émigration transatlantique.* Cortez en parle dans sa première lettre adressée à Charles-Quint. Motezuma, ayant invité le conquérant à s'asseoir auprès de lui, raconta que les habitants du Mexique n'en étaient point originaires; qu'ils étaient des étrangers venus de fort loin sous l'étendard d'un chef qui, après avoir conquis le pays, retourna dans le sien, où il séjourna si long-temps, qu'à son retour, ses sujets, devenus nombreux, ne voulaient plus lui obéir; il chercha à les ramener avec lui, mais ils s'y refusèrent. Alors il repartit seul, leur ayant annoncé qu'un de ses descendants viendrait pour les subjuguer. « Suivant le pays de l'Orient, d'où vous êtes parti, ajouta Motezuma, et tout ce que vous racontez concernant votre roi, nous croyons fortement qu'il est le nôtre; et nous vous reconnaissons comme son représentant [1]. »

L'historien Herrera rapporte le discours de Motezuma ainsi qu'il suit: « Que son père lui avait toujours dit ce qu'il tenait du Grand Père, que les rois ses prédécesseurs n'étaient pas originaires de cette terre, mais des étrangers qui étaient arrivés sous les ordres d'un grand seigneur. Ce seigneur retourna bientôt après dans son pays; et ceux-ci, qui étaient des Otomies, étant devenus puissants, refusèrent, à son retour, de le reconnaître pour leur chef. Il chercha à les emmener avec lui, mais ils ne voulurent pas, parcequ'ils s'étaient mariés, et avaient des enfants et des possessions. Ce chef, très mécontent, leur dit en partant qu'il enverrait ses enfants pour les gouverner et maintenir la religion et les lois de leurs pères; et que s'ils refusaient de leur obéir, ils y seraient contraints par la force [2]. »

Les Mexicains ont aussi une tradition concernant un grand déluge: ils prétendent que *Tezpi,* en voulant se sauver, s'embarqua dans un vaisseau en forme d'arche, avec sa femme, ses enfants, des animaux et toute sorte de fruits; et qu'aussitôt que l'eau commença à s'abaisser, il lâcha le vautour qui resta pour manger les cadavres, et ensuite les autres oiseaux, dont aucun ne revint, excepté l'oiseau mouche qui rapporta une petite branche [3].

TRADITION CHIAPANÉSIENNE.

Suivant cette tradition, les Chiapanésiens descendaient de Votan, chef de ces vingt hommes célèbres dont les noms sont donnés aux vingt jours du mois chiapanésien; ce grand personnage construisit, par ordre de son oncle, un immense édifice qui devait aller jusqu'au ciel; et Votan fut chargé par Dieu même de faire la division des terres d'Anahuac [4].

TRADITION DES NAHUATLACAS DE LA NOUVELLE-ESPAGNE.

Les anciens et premiers habitants de la nouvelle Espagne, les Chichimecas, étaient sauvages et barbares; ils allaient complètement nus, menaient une vie errante, ne subsistaient que de chasse, et ne cultivaient point la terre. Les *Nahuatlacas* (gens qui s'expriment clairement), peuple beaucoup plus civilisé, arrivèrent du nord [5], et s'établirent dans le pays. Dans la région que ces derniers venaient de quitter, il y avait deux provinces, dont l'une était appelée *Aztlan,* ou *lieu des hérons;* l'autre, *Teocolhuacan,* ou *terre de ceux qui ont des ancêtres divins.* Les habitants industrieux et civilisés se trouvaient divisés en sept nations, dont chacune avait son territoire séparé. Les Nahuatlacas disent qu'ils sortirent de sept cavernes, vers l'an 820 de l'ère chrétienne, et que leur voyage jusqu'au Mexique dura quatre-vingts ans, n'ayant pas rencontré les signes de terres que leurs idoles leur avaient prédits. Dans ce trajet, ils cultivèrent le sol, et élevèrent des cabanes dans beaucoup d'endroits, y laissant du monde, principalement des vieillards et des malades [6].

Les habitants du Yucatan, dans la Nouvelle-Espagne, conservent une tradition qui établit qu'ils sont venus, par mer, des régions de l'est, ou *Cenial,* comme ils l'appellent [7].

[1] *Cartas*, etc.

[2] Herrera; *Decad. II,* lib. VII, cap. 6

[3] Clavigero; *Dissert. I.*

[4] E. Nunez de la Vega, évêque de Chiapa, dans ses *Constitutions synodales.* Clavigero dit (*Dissert. I*): Cette relation ajoute qu'il y avait dans le temps, à Teopixca, principal siége de ce diocèse, une famille du nom de *Votan*, qui passait pour être sa postérité.

[5] Où l'on a depuis découvert le royaume du Nouveau-Mexique.

[6] Acosta; lib. VII, cap. 2. — Herrera; lib. II, *Decad. II,* cap. 10. — Torquemada; lib. II, cap. 1 et 2; lib. III, cap. 8.

[7] *Historia de Yucathan,* par Diego Lopez Cogolludo; lib. IV, cap. 3.

TRADITION DES HABITANTS DE LA NOUVELLE-GRENADE.

Deux cents ans avant l'arrivée des Espagnols, une femme nommée *Comiçahual,* ou tigre volant, à cause de sa profonde sagesse, visita la province de Cerquin. Elle était blanche comme une Espagnole et versée dans l'art magique. Elle fixa sa résidence à Cealcoquin où l'on adorait la grande pierre à trois figures hideuses; et, grace à cette idole, elle remporta des victoires et étendit considérablement ses états. Comiçahual avait trois fils (quelques uns disent des frères), quoiqu'elle n'eût jamais connu d'hommes, parmi lesquels elle partagea son royaume, et leur donna d'excellents conseils pour le gouvernement de ses sujets. Sentant alors sa fin approcher, elle fit porter son lit devant sa demeure; aussitôt après, le tonnerre gronda, et les éclairs brillèrent, et elle prit son essor vers le ciel sous la forme d'un bel oiseau. Comiçahual introduisit parmi les Indiens le culte des idoles, dont l'une se nommait le Grand Père et l'autre la Grande Mère. Ils demandaient à celles-ci la santé et s'adressaient à d'autres pour en obtenir des richesses, du soulagement dans le malheur, une bonne récolte, une abondance de toutes les choses nécessaires à la vie, et enfin la conservation de leurs enfants. Chaque individu contractait une alliance avec quelque animal ou oiseau qui s'appelait *Nagual* ou gardien, et quand l'un mourait, l'autre ne lui survivait pas[1].

Suivant les *Musos* de la Nouvelle-Grenade, la création eut lieu de l'autre côté de la Magdalena, où un homme nommé *Are* tailla quelques figures d'hommes et de femmes en bois, qui, jetées dans la rivière, s'y animèrent. Les ayant ensuite mariés ensemble, il leur enseigna l'agriculture et disparut après en avoir fait le premier peuple des Indes.

D'après la tradition des *Moscas,* leur grand législateur *Bochica,* fils du soleil, homme blanc et barbu et portant de longs vêtements, parut au milieu d'eux un jour qu'ils se disputaient concernant le choix d'un roi, et leur proposa *Huncahua* qu'ils reconnurent aussitôt en cette qualité. Celui-ci conquit tout le pays, depuis les plaines de San-Juan jusqu'aux montagnes d'Opon, et donna à son royaume le nom de *Cundinamarca.* Ce fut lui qui inventa le calendrier et régla leurs fêtes, et après avoir vécu parmi eux l'espace de deux mille ans, il disparut tout-à-coup près de la ville de Hunca (Tunja). Le grand-prêtre qui lui succéda prit le titre de *zague,* et les chefs, ses subordonnés, reçurent celui de *zippas*[2].

TRADITION DES INCAS DU PÉROU.

Suivant les traditions indiennes rapportées par l'inca Garcillaso de la Vega[3], le premier roi de la race des Incas, *Manco Capac*[4], homme doué d'un grand génie et de manières insinuantes, commença à établir son empire quatre cents ans environ avant l'arrivée des Espagnols. Ce prince épousa sa sœur *Coya Mama Oello Huaco.* Étant partis de Titicaca et se dirigeant vers le nord, ils avaient soin d'essayer d'enfoncer une verge d'or dans la terre par-tout où ils s'arrêtaient, suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu du soleil leur père; car là où elle s'enfoncerait d'un seul coup, ils devaient s'y établir et y tenir leur cour. Après avoir marché long-temps, ils arrivèrent dans la vallée de *Huanacauti* où, leur verge d'or s'étant enfoncée en terre, l'inca dit à la reine: « C'est dans ce vallon que le soleil notre père veut que nous fixions notre demeure; » puis, réunissant les sauvages des environs, il jeta les fondements de la ville impériale de *Cozco*[5]. Ils dirent à leurs nouveaux sujets qu'ils venaient enseigner aux humains le culte de leur père, à cultiver la terre et à se nourrir de ses fruits. Ils apprirent aux hommes à labourer, aux femmes à filer la laine, et les accoutumèrent à vivre en société. Manco Capac nomma des *curacas* ou caciques pour gouverner les communautés; ce qui ne devait être guère facile, car, au rapport des historiens les plus dignes de foi, ces peuples étaient alors si ignorants et si barbares qu'ils différaient peu des bêtes sauvages par leur manière de vivre. Il y avait, dit de la Vega, parmi les anciens Gentils, des Indiens un peu meilleurs que des bêtes apprivoisées, et d'autres qui étaient pires que les animaux les plus sauvages. Ils n'avaient point de divinités imaginaires comme les Grecs et les Romains; ils n'adoraient que les choses qui tombaient sous leurs sens, comme les herbes, les plantes, les fleurs, les arbres, les grosses pierres, les cailloux, l'émeraude, les cavernes, les précipices et les hautes montagnes. Ils adoraient

[1] Torquemada; *Monarquia Indiana,* lib. III, cap. 41. *De la Provincia de Honduras.*

[2] Voyez tom. XII (article Traditions) de *l'Art de vérifier les dates, etc.,* par M. Warden, et les auteurs qui y sont cités.

[3] *Comentarios reales de los Incas.* Lisboa, 1609.

[4] *Manco* était un nom propre dont on ignore la signification; *capac* veut dire riche en vertus et puissant en armes.

[5] De la Vega écrit toujours ainsi le nom de la ville de *Cusco.*

dans le singe et le renard la ruse; dans le chien, la fidélité; dans le loup-cervier, la vitesse; et dans un oiseau qu'ils nommaient *cuntur*[1], la grandeur. Quelques nations sacrifiaient à l'aigle, d'autres offraient un culte au faucon à cause de son adresse à voler: il y en avait aussi pour qui le chat-huant était l'objet d'une vénération particulière à cause de la beauté de ses yeux et de sa tête, ainsi que la chouette parcequ'elle voyait dans les ténèbres. Ils regardaient comme des divinités les couleuvres appelées *amaru*. L'air, la terre, l'eau des sources vives, le maïs ou le *carra* recevaient aussi leurs hommages. Les naturels des côtes plaçaient la mer, qu'ils appelaient *mamacocha* ou mère-mer, au premier rang des divinités, et révéraient la baleine à cause de sa grandeur monstrueuse. Ils immolaient les prisonniers qu'ils faisaient à la guerre, mangeaient leur chair et buvaient leur sang, et offraient même leur propres enfants en sacrifice à leurs idoles. Les Indiens des plaines allaient tout nus et n'avaient pas de cabanes. On comptait parmi eux un grand nombre de sorciers et de sorcières, et des individus qui faisaient le métier d'empoisonneurs[2].

Après avoir fondé la ville de Cuzco, Manco Capac la divisa en deux parties, dont l'une fut appelée *Hanan Cozco* ou la Haute-Cozco, et *Hurin Cozco*, Cozco-la-Basse. Il établit dans la première les personnes qu'il avait amenées lui-même, et dans la seconde, celles qui étaient venues avec la reine. Ayant gagné la nation des *Poques* qui occupait le pays arrosé par la rivière *Paucartampu*, il en envoya des colonies sur le chemin royal d'*Antisuyu*, où elles s'établirent dans treize endroits remarquables. A l'ouest de la ville, et à la distance de neuf ou dix lieues à la ronde, il bâtit trente bourgs qu'il peupla de trois nations différentes, appelées *Masca*, *Chillqui* et *Papri*. Il jeta les fondements de vingt autres, au nord de la ville, dans la vallée de *Sacsahuana*, le long du chemin royal de *Chinchasuyu*, et y transporta les quatre nations de *Mayu*, *Cancu*, *Chinchapucuyu*, et *Rimactampu*. Les trente ou quarante autres bourgs qu'il construisit au sud de la ville, à trois lieues à la ronde, et sur le chemin royal de *Collasuyu*, furent habités; savoir, dix-huit par la nation *Ayamarca*, et le reste par les *Quespicancha*, les *Muyna*, les *Urcos*, les *Quehuar*, les *Huaruc* et les *Cauiña*.

Manco Capac enseigna à ses sujets l'agriculture et la manière d'employer la laine à faire des habits et des chaussures. Il défendit la polygamie et voulut que chaque homme se contentât d'une femme qu'il devait choisir dans sa famille pour éviter d'y amener la confusion en y introduisant une étrangère. Vingt ans étaient l'âge nubile pour les hommes, parcequ'alors ils étaient en état de pourvoir aux besoins du ménage. Cet inca donna à tous les peuples qu'il soumit un *curaca* ou gouverneur pour les instruire et leur apprendre qu'ils lui devaient obéissance comme à leurs propres pères. Il leur recommanda d'être honnêtes et de ne pas faire à autrui ce qu'ils ne voudraient pas qu'on leur fît. Il leur indiquait les lieux où il fallait élever des temples au soleil, à cet astre qui fertilisait leurs champs, mûrissait leurs fruits et multipliait leurs troupeaux. Il fit aussi bâtir des maisons dans lesquelles des femmes du sang royal lui rendaient le culte qui lui était dû. Manco Capac réserva, pour lui et ses descendants, une frange de couleur, qu'ils devaient porter au front comme une marque distinctive de leur rang. Pour conserver le sang royal et la légitimité du trône, il prescrivit les mariages entre frères et sœurs; c'était le fils aîné par la femme légitime qui succédait à la couronne de son père, et il lui était expressément défendu d'épouser d'autre femme que sa sœur. Outre les enfants de la reine, sa femme, l'inca en avait de maîtresses qu'il entretenait, parceque, disait-il, il importait au bien de l'état qu'il y eût plusieurs enfants du soleil pour en accroître et en perpétuer la race. A la mort de l'inca on portait le deuil pendant plusieurs mois; on embaumait son corps et on faisait des sacrifices d'animaux et de plantes.

L'empire de Manco Capac s'étendait du côté de l'orient jusqu'au fleuve Paucartampu; de celui de l'occident, l'espace de huit lieues, jusqu'à la grande rivière d'Apurimac; et au midi, sur une longueur de neuf lieues jusqu'à Quequisana. Il y bâtit environ cent bourgs dont les plus grands comptaient une centaine de maisons et les moindres de vingt-cinq à trente. Dans la suite, le nombre des maisons que renfermaient ces bourgs, s'accrut de trois cents à mille. Ce prince employa, pour gagner les Indiens, la voie de la douceur et jamais celle des armes. Avant de mourir, il fit un long discours, en forme de testament, dans lequel il leur recommandait la stricte observation de ses lois. Il leur dit ensuite un éternel adieu et leur promit d'avoir soin d'eux lorsqu'il reposerait dans le ciel auprès du soleil son père. Son trépas fut vivement senti par ses sujets; ils portèrent le deuil durant plusieurs mois, embaumèrent son corps, et firent de nombreux sacrifices de plantes et d'animaux. La durée du règne de Manco Capac est incertaine. On croit qu'elle a été de trente à quarante ans[3].

[1] Le grand vautour des Indes.

[2] Garcillaso de la Vega; *Comentarios reales*, lib. I, cap. 9-14.

[3] *Comentarios reales*, lib. I, cap. 17-25. Voyez tom. X de *l'Art de vérifier les dates*, par M. Warden, article *Pérou; dynastie des Incas, etc.*

Les historiens péruviens et espagnols rapportent, d'après d'anciennes traditions, qu'avant l'arrivée des Européens, des *hommes d'une stature gigantesque*, abordèrent au cap Sainte-Hélène, près de la ville de Puerto Viejo, dans de grandes barques de jonc; que les naturels, d'une taille ordinaire, ne leur venaient que jusqu'aux genoux; qu'ils avaient des yeux de la grandeur d'une assiette, et les autres parties du corps en proportion; qu'ils portaient les cheveux fort longs et n'avaient point de barbe; que les uns allaient nus, et que les autres se couvraient de peaux de bêtes fauves. Pour se procurer de l'eau, ils creusèrent dans le roc des puits profonds qui existent encore. Un de ces hommes mangeait à lui seul plus de viande que cinquante Indiens. Ils vivaient de rapines, et désolaient le pays dont ils massacraient les habitants qu'ils rencontraient. Dieu enfin les frappa de la foudre, et envoya des anges armés d'épées flamboyantes pour les exterminer.

Ces historiens ajoutent que les îles du grand lac de Titicaca, dans la province de Callao, étaient autrefois habitées par des *hommes blancs et barbus* (*con barbas y blancos*) qui furent détruits par un capitaine *Cara*, lequel avait marché contre eux de la vallée de Coquimbo[1].

Herrera rapporte que les Espagnols découvrirent à l'endroit où Francisco Pizarro fonda, en 1539, la ville de San Juan de la Victoria, dans le territoire de Guamanga, province de Vinaque, non loin de la rivière du même nom, des constructions fort étendues, et qui paraissaient remonter à une haute antiquité. Les Indiens leur dirent qu'elles étaient l'ouvrage d'hommes blancs et barbus (*gentes blancas y barbadas*), différant des Incas par leurs formes, et qui avaient habité le pays avant eux[2].

TRADITIONS DES BRASILIENS ET DES CHILIENS.

Parmi quelques *peuplades brasiliennes* il y a une tradition vague d'un déluge. On dit que la famille de *Tamandouare de Toupa*, avertie par le Grand Être d'une inondation générale, se sauva sur des palmiers, et qu'après l'abaissement des eaux, elle descendit pour repeupler la terre, étant la seule famille qui n'avait pas péri[3].

Suivant une tradition populaire de Rio-Janeiro, un vieillard, nommé *Paye-Tome* ou *Tzomé,* vêtu de blanc, et portant un bâton à la main, aborda sur la côte, près San Vicente, venant du pays des Guaranis, ou *peuples de l'est.* Ce vieillard s'avança le long du rivage en instruisant les habitants à se vêtir, à se construire des maisons, et à cultiver la manioca. Il s'arrêta quelque temps au cap Frio; mais ayant eu à souffrir quelques mauvais traitements de la part des naturels, il les quitta, en se dirigeant vers le nord, et depuis on n'en a plus entendu parler. Ces peuples, repentants de leur conduite envers leur bienfaiteur, prirent le nom de *Tzomeos,* qui fut depuis changé en celui de *Tomoyos* par les Français, et en celui de *Thome* par les jésuites, qui prétendirent que ce personnage pouvait être saint Thomas, l'apôtre, venant des Indes orientales. Après l'expulsion des jésuites, les *Tzomeos* changèrent leur dénomination en celle de *Tupinambas,* ou famille des *Tupis.* La *restinga* ou chaussée appelée *mairape,* ou *route de l'homme blanc,* aurait été, suivant la même tradition, élevée par miracle pour aider saint Thomas à sortir des mains de ces ingrats habitants[4].

L'auteur du poëme de *Caramuru* rapporte, d'après la même tradition, qu'une loi fut autrefois promulguée par le grand *Sumé.* Ce personnage était blanc, portait une barbe épaisse, et était venu à travers l'Océan, des contrées où le soleil se lève. Il commandait aux éléments et aux tempêtes. A sa voix, les forêts les plus épaisses s'ouvraient pour lui faire un passage, et les animaux les plus féroces venaient ramper à ses pieds. La surface des lacs et des fleuves devenait solide sous ses pas. Il enseignait aux hommes l'agriculture et l'usage du manioc.

Les *Caboclos,* peuples brésiliens, refusant d'écouter ses paroles divines, voulurent le tuer à coups de flèches, mais il détournait ces armes contre eux-mêmes. Il les abandonna alors, se retira sur le bord d'un fleuve, et finit par quitter tout-à-fait le pays. On voit encore, dit l'auteur, les traces de ses pas imprimés dans le roc et sur le sable du rivage[5].

[1] Herrera, *Decad. V;* lib. III, cap. 6.

[2] Herrera, *Decad. VI;* lib. VI, cap. 9. Suivant la tradition indienne, rapportée par l'inca Garcillaso de la Vega, le premier roi de la race des Incas, *Manco Capac,* commença à établir son empire quatre cents ans environ avant l'arrivée des Espagnols.

[3] Vasconcellos; *Noticias, etc.*

[4] *Notes on Rio-Janeiro, by J. Luccock,* cap. X. London, 1820.

[5] *Caramuru, poema epico do descubrimento da Bahia, etc.* C'est le missionnaire Nobrega qui, le premier, a fait connaître cette tradition de la nation tupinambac. Voyez vol. XIII de *l'Art de vérifier les dates,* par M. Warden, pag. 200 et suivantes.

Molina[1] observe que l'origine des premiers habitants du *Chili,* comme celle des autres peuples de l'Amérique, est enveloppée d'une profonde obscurité, et qu'ils n'ont ni traditions, ni monuments d'antiquité qui facilitent la solution d'une question si intéressante. Les Chiliens prétendent que leur pays a été peuplé par des nations venues de l'ouest; et il est très probable, ajoute cet historien, que tandis que l'Amérique septentrionale recevait des habitants du nord-ouest, les pays méridionaux de l'Asie en envoyaient à cette partie du Nouveau-Monde, dont les indigènes sont d'un caractère doux comme les Asiatiques du sud, et peu empreints de la férocité des Tartares. Leur langue, aussi-bien que celle des Indous, est harmonieuse et abondante en voyelles[2].

TRADITIONS DES INDIENS DE LA LOUISIANE, DE LA CALIFORNIE, DE LA CAROLINE, ETC.

Le Père Hennepin raconte une histoire assez curieuse sur l'origine des Indiens de la *Louisiane.* Ils disent qu'une femme descendit du ciel, et demeura quelque temps à voltiger en l'air, sans pouvoir trouver où mettre le pied. Les poissons de la mer en ayant compassion, tinrent conseil pour délibérer lequel d'entre eux la recevrait. La tortue se présenta et offrit son dos au-dessus de l'eau; cette femme vint s'y reposer et y fit sa demeure. Les immondices de la mer s'étant ramassées autour de cette tortue, il s'y forma dans la suite une grande étendue de terre qui fait présentement l'Amérique. Mais, comme la solitude ne plaisait nullement à cette femme, il descendit d'en haut un esprit qui, la trouvant endormie de chagrin, s'approcha d'elle imperceptiblement, et lui fit deux fils qui lui sortirent par le côté. Ces deux enfants ne purent jamais s'accorder ensemble: l'un étant d'une humeur extrêmement farouche, portait une envie mortelle à son frère, qui avait au contraire le naturel fort doux, et qui, ne pouvant supporter le mauvais traitement qu'il en recevait continuellement, fut obligé de se séparer de lui, et de se retirer au ciel, d'où, pour marque de son juste ressentiment, il fait, de temps en temps, gronder le tonnerre sur la tête de son malheureux frère. Quelque temps après, l'esprit s'offrit encore à cette femme, et lui fit une fille, de laquelle est venu un grand peuple.

Au milieu de toutes ces fables on ne laisse pas que d'entrevoir quelques vérités. Le sommeil de cette femme a quelque rapport à celui d'Adam; la désunion des deux frères, à la haine irréconciliable de Caïn pour Abel; et ce tonnerre qui gronde au ciel semble marquer la malédiction que Dieu prononça contre ce fratricide. On pourrait même douter si ces sauvages ne sont pas originairement juifs, car ils ont des rapports avec eux en plusieurs choses[3].

Les *Chipeweyans* ont une tradition parmi eux, qu'ils viennent d'un autre pays habité par un peuple très méchant, qu'ils ont franchi un grand lac étroit, profond et rempli d'îles où ils ont souffert une grande misère, étant toujours couvert de glaces et de neiges à cause de l'hiver qui y règne continuellement. A la rivière *Mine de cuivre,* où ils se sont premièrement arrêtés, le terrain est couvert de cuivre sur lequel une couche de terre de la hauteur d'un homme a été portée depuis. Ils croient que, dans les anciens temps, leurs ancêtres vivaient jusqu'à ce que leurs pieds fussent usés à force de marcher, et leurs gorges à force de manger. Ils font la description d'un déluge pendant lequel l'eau se répandit sur toute la terre, excepté sur le sommet des plus hautes montagnes où ils se réfugièrent[4].

Venegas, historien de la *Californie,* fait les observations suivantes concernant l'origine des habitants : Si les Californiens eussent connu l'écriture, on saurait si les fondateurs des nations américaines ont passé d'Asie dans ce pays qui en est plus voisin que toute autre partie de l'Amérique. Si les Californiens ont possédé jadis quelque moyen pour perpétuer le souvenir des évènements, ils l'ont entièrement perdu. Selon leur tradition, leurs ancêtres venaient du nord, mais ils ignorent àquel temps; et il paraît qu'ils ne possèdent pas même le moyen de marquer les années comme le faisaient les Mexicains[5].

« Comme les sauvages, dit Volney, ont des idées de géographie, je communiquai au chef *Petite Tortue* nos systèmes sur cette question; et, pour les lui faire mieux entendre, je lui portai une mappemonde comprenant la partie orientale d'Asie et le nord-ouest d'Amérique. Il reconnut fort bien les lacs du Canada, Michigan,

[1] *Saggio sulla storia naturale del Chili.* Bologna, 1810.

[2] Voyez l'article *Vocabulaires, langue chilienne.*

[3] *Description de la Louisiane, etc.*, par le Père Louis Hennepin. Paris, 1688.

[4] Mackensies' *Voyages, etc.* (CXVIII.) London, 1801.

[5] Venegas (§ V), *Noticia de la California, etc.* Madrid, 1757.

Supérieur, et les fleuves Ohio, Ouabache (Wabash), Mississipi, etc. Il examina le reste avec une curiosité qui me prouva la nouveauté du sujet pour lui; mais l'astuce d'un sauvage est de ne jamais marquer de surprise. Quand je lui eus expliqué les moyens de communication par le détroit de Behring et par les îles Aleutiennes: Pourquoi, me dit-il, ces Tartares qui nous ressemblent ne seraient-ils pas venus d'Amérique? y a-t-il des preuves du contraire? ou bien, pourquoi ne serions-nous pas nés chacun chez nous? et en effet, ils se donnent une épithète qui signifie *né du sol* (*metoktheniake*[1]).»

Un Anglais, qui visita les parties occidentales de la *Caroline*, a donné une relation curieuse de ses découvertes. Il dit que les habitants de ce pays ne sont point ceux qui ont été chassés de la Virginie par les Anglais, mais un *peuple qui fut expulsé des pays du nord-ouest* par un ennemi qui vint s'établir dans ces contrées sur la foi d'un oracle, il y a environ quatre cents ans, comme ils le prétendent. Car les anciens habitants de la Virginie et de la Caroline restèrent dans un état complet de barbarie, se nourrissant de viande et de poisson crus jusqu'à ce qu'on leur eût enseigné la culture du blé et son usage. Ces Indiens n'ont point de lettres, mais ils y suppléent par des jetons, des emblèmes, des hiéroglyphes et des traditions transmises sur de longues tables, de père en fils, et qu'on fait apprendre par cœur aux enfants. Dans l'endroit où s'est donnée une bataille, ils élèvent une petite pyramide en pierres suivant le nombre des ennemis tués ou prisonniers. Par l'emblème d'un cerf, ils expriment la vitesse; par un serpent, la colère; par un lion, le courage; par un chien, la fidélité; par un cygne, ils désignent les Anglais, faisant allusion à la blancheur de leur teint et à leur vol à travers les mers. Ils adorent un dieu, créateur de toutes choses, qu'ils appellent *Okée*, et à qui les prêtres offrent des sacrifices. Cependant ils croient qu'il ne s'occupe point des affaires d'ici-bas, et qu'il en commet le gouvernement à de bons et de mauvais esprits à qui les prêtres inférieurs offrent des prières et des sacrifices. Ils observent religieusement les lois du mariage, et se divisent en quatre tribus distinctes d'après l'idée qu'ils ont que le genre humain descend de quatre femmes. Ils séparent aussi leurs cimetières en quatre quartiers, en assignant un par chaque tribu et regardant comme ignominieux tout mélange, même après leur mort. Ils enveloppent le corps dans des peaux de bêtes, et enterrent avec le défunt des provisions et des effets pour son usage dans l'autre monde. Quand leurs grands personnages meurent, ils tuent quelques prisonniers pour leur servir de suite. Ils croient à la métempsycose et disent que l'ame d'une personne vindicative passe dans le corps d'un serpent; celle sanguinaire dans un loup; celle craintive dans un daim, etc. Ils placent la résidence de leurs dieux inférieurs derrière les montagnes et l'océan Indien; et, quoiqu'ils manquent des premiers éléments de notre éducation, cependant, dans les occasions solennelles, ils s'expriment avec beaucoup de soin et d'éloquence[2].

Les *Konsas* qui habitent un village du même nom, situé sur un affluent du Missouri, croient que le maître de la vie créa un homme et le mit sur la terre; celui-ci, s'ennuyant de sa solitude, demanda un compagnon, et le maître de la vie lui envoya une femme. De leur union naquirent un fils et une fille, qui se marièrent ensuite et se construisirent une habitation distincte de celle de leurs parents. Tous les peuples en sont descendus à l'exception des blancs, dont les Konsas prétendent ne pas connaître l'origine[3].

TRADITIONS DES IROQUOIS ET AUTRES PEUPLADES.

Au commencement, lorsque la terre n'était point encore créée, il existait six hommes qui erraient dans le vague, portés par les vents. Ils n'avaient point de femmes et voyaient à regret leur race destinée à périr avec eux. Mais, ayant appris qu'il y avait une femme dans le ciel, ils tinrent conseil et convinrent que l'un d'eux, nommé *Hogouaho*, ou le loup, tenterait de l'approcher. L'entreprise paraissait impossible; cependant, à l'aide des oiseaux qui consentirent à le transporter au ciel, Hogouaho y parvint et rencontra la femme qui revenait de puiser de l'eau à une fontaine; ils entrèrent en conversation et il lui fit un présent de graisse d'ours. A la vue de cette séduction, le maître du ciel entra dans une grande colère contre la femme, qu'il précipita en bas. Dans sa chute, elle fut recueillie par la tortue, qui la reçut sur son dos; bientôt, la loutre et les poissons formèrent à l'entour une petite île d'argile, qui, s'augmentant peu à peu, finit par devenir la terre actuelle. Cette femme eut deux enfants, dont l'un tua l'autre dans une dispute; toutes les générations

[1] *Tableau du sol et du climat d'Amérique*, tom. II, chap. 5, article *Éclaircissement sur les Indiens*, in-4°. Paris, an XII, 1803.

[2] *The English Empire in America, etc.*, cap. X, pag. 139, cinquième édition. London, 1711.

[3] *Expedition from Pittsburg to the Rocky Mountains*; vol. I, pag. 125. Philadelphia, 1823.

qui se sont succédé en descendent. C'est par allusion à cet événement que les Iroquois et les Hurons sont divisés en trois principales familles, du loup, de l'ours et de la tortue [1].

Roger Williams, qui a vécu long-temps parmi les Indiens de la Nouvelle-Angleterre, et qui a publié sur eux beaucoup de particularités, observe qu'avant l'arrivée des Anglais, Français ou Hollandais dans leur pays, ils n'avaient pas de termes pour se distinguer des étrangers. Les naturels étaient généralement appelés *ninnuock, ninnimissinuwock, eniskentompauwog*, ce qui signifie *hommes, peuple, monde*, et les différentes nations ou tribus étaient connues par des noms particuliers tels que *Nanhigganeuck, Massachuseuck, Camasumseuck, Cowweseuck, Quintikoock, Quunnipieuck, Pequuttoog, etc.*

Quand on les questionne sur leur origine, ils répondent qu'ils croissent et s'élèvent dans ce lieu comme les arbres des forêts. Ils n'ont point de vêtements, de livres, ni de lettres, et pensent que leurs pères n'en ont jamais eu. Leur grand dieu s'appelle *Cawtantowit.* Ils racontent des choses extraordinaires d'un certain *Wetucks*, qui fit de grands miracles parmi eux, marchant sur la mer, etc.; mais le grand sujet de leurs discours est le Sud-Ouest, et c'est de là que partent leurs traditions. « Là, disent-ils, est la cour de leur grand dieu Cawtantowit. Là sont les ames de leurs aïeux qu'ils iront rejoindre. Enfin c'est du Sud-Ouest que leur viennent leur blé et leurs fèves, du champ de leur dieu Cawtantowit. »

Les Indiens ne tuent pas le corbeau, quoiqu'il fasse des dégâts dans les champs de maïs, parceque, d'après la tradition de leurs aïeux, cet oiseau leur apporta autrefois les premières semences de cette graine, ainsi que celles des haricots, lesquels provenaient du champ du grand dieu Cawtantowit, situé vers le Sud-Ouest.

A l'égard de l'origine de ces Indiens, R. Williams remarque que les hommes sensés avec lesquels il s'entretint sur cet objet pensent qu'ils viennent du nord, c'est-à-dire de la Tartarie; que dans une conversation qu'il eut avec le gouverneur hollandais sur le même sujet, celui-ci lui fit entendre qu'ils venaient d'Islande, observant qu'il y avait eu dans ce dernier pays un prince appelé *Sackmakan*, ce qui est aussi le nom d'un prince indien, voisin des établissements hollandais.

Le même auteur observe, 1° que beaucoup de leurs mots approchent de l'hébreu; 2° qu'ils se frottent toujours la tête à la manière des Juifs; 3° que, comme eux, ils donnent des douaires à leurs femmes; 4° qu'enfin ils ont aussi la coutume de mettre leurs femmes, pendant le temps de leur indisposition mensuelle, seules entre elles dans une petite maison, pendant quatre à cinq jours, et qu'ils regarderaient comme un acte irréligieux qu'un homme, soit même le père ou le mari, vînt les trouver durant cet intervalle. De plus, ajoute R. Williams, j'ai trouvé une plus grande affinité encore entre la langue de ces Indiens et la langue grecque. Les Grecs, ainsi que d'autres nations et nous-mêmes, donnent à sept étoiles le nom de grande Ourse; les naturels appellent aussi cette constellation *mosk* ou *paukunnawaw*, qui signifie *ours* [2].

Les Chickasaws disent que leurs ancêtres venaient d'une région où le soleil se couche dans l'eau; qu'il fallait sept ans pour faire le voyage en comptant seulement une lune par année; le reste du temps, on était occupé des préparatifs pour régler la marche de l'année suivante.

L'affinité qui existe entre leur langue et celle des Chactas prouve leur origine commune [3].

Le révérend George-Henry Loskiel, que sa longue résidence parmi les Indiens et sa mission religieuse mirent à même de les bien connaître, s'exprime ainsi sur leur compte: « Qu'on ne s'attende pas à trouver les arts et les sciences chez ces sauvages, ni même aucune disposition à les étudier. Non seulement ils ne savent ni lire ni écrire, mais encore il est très difficile de leur en donner une idée. Comme leur histoire repose entièrement sur la tradition, il s'ensuit naturellement qu'au lieu d'une nomenclature exacte des faits, on ne recueille que des fables sur leurs ancêtres et leur origine. Par exemple, les Iroquois prétendent que les Indiens vécurent autrefois sous terre; mais qu'ayant appris qu'il existait un beau pays au-dessus d'eux, ils quittèrent leurs habitations souterraines pour s'établir à la surface du sol. Les Delawares croient au contraire que les Américains descendent d'hommes qui habitent le ciel; qu'une femme grosse ayant été répudiée par son mari fut précipitée sur la terre, où elle mit au monde deux jumeaux, et que c'est ainsi que le monde a été peuplé. Les Nanticokes racontent que sept Indiens se trouvèrent tout-à-coup assis sur le bord de la mer, sans

[1] Cette fable a quelque ressemblance avec celle d'Ati, fille de Jupiter, que ce dieu précipita des célestes demeures, à cause de ses vices. (Voyez Homère, *Iliade*, *XIX*.)

[2] *A key into the language of America, or a help to the language of the natives in that part of America called New England, by Roger Williams, of Providence in New England*, in-18. London, 1643. *Republished in the third vol. of the Massachusets' Historical Society.* Boston, 1810.

[3] *Letter from major Heart to Dr Barton. Phil. Trans. of Philadelphia;* vol. III, n° 25.

savoir d'où ils venaient, s'ils avaient été créés en cet endroit, ou s'ils arrivaient de quelques pays situés par-delà les mers; et que ce fut eux qui peuplèrent ces contrées. D'autres affirment que les Indiens tirent leur origine de la mer. — Quelque ridicules que soient ces traditions, ajoute Loskiel, elles tendent du moins à faire croire que ces peuples sont venus d'un autre pays [1]. »

TRADITION DES INDIENS LENI LENAPES, PLUS CONNUS SOUS LE NOM DE DELAWARES [2].

Selon les traditions historiques de ces Indiens, leurs ancêtres venaient d'un pays très éloigné dans la partie occidentale du continent américain. Après un long voyage et plusieurs campements de nuit, ou haltes d'un an au même endroit, ils arrivèrent aux bords du *Namæsi-Sipu* [3], où ils rencontrèrent les *Mingoues* [4], qui venaient aussi d'un pays très éloigné. Ayant le même but, ils partirent ensemble pour trouver un pays qui leur convînt. Celui situé à l'est du Mississipi était habité par les *Tallegavis* ou *Allegavis* [5], nation puissante qui y avait bâti des villes et construit des fortifications régulières pour leur protection.

Les Lenapes demandent aux Allegavis, par des messagers, la permission de s'établir dans leur voisinage; ils refusent d'accéder à cette demande, mais ils leur donnent la permission de traverser leur pays pour chercher un établissement plus à l'orient. Les Allegavis, voyant qu'ils étaient au nombre de plusieurs mille, attaquèrent ceux qui avaient déja passé le fleuve, en tuèrent beaucoup, car ils n'étaient pas préparés au combat. Les Mingoues, témoins de cette perfidie, se joignirent aux Lenapes pour conquérir et partager le pays, et prirent la résolution de vaincre ou de mourir. Il se livra des combats acharnés. Les retranchements de l'ennemi sur les bords des grandes rivières et lacs furent enlevés successivement. Enfin une bataille eut lieu, où le carnage des Allegavis fut si grand qu'ils n'avaient plus d'espoir de s'opposer aux vainqueurs. Abandonnant le pays après plusieurs années de guerre, ils descendirent le Mississipi, et n'y sont plus revenus depuis.

Les conquérants prirent possession du pays par droit de conquête. Les Lenapes s'établirent dans la partie méridionale; les Mingoues sur les bords des grands lacs et les rivières qui y déchargent. Ces deux nations vécurent en paix pendant long-temps, on dit même plusieurs siècles. Lorsque quelques uns de leurs chasseurs guerriers traversèrent la grande chaîne des montagnes, et voyant des rivières qui coulaient vers l'est, ils les suivirent jusqu'à la grande rivière de la baie, affluent occidental de la Susquehannah, et à la baie elle-même de Chesapeak. Poursuivant leurs découvertes le long de la côte du grand lac d'eau salée (la mer), ils découvrirent le fleuve connu depuis sous le nom de Delaware; continuant leur route, ils traversèrent le pays de Scheyachbi (le Nouveau-Jersey), et arrivèrent au fleuve que nous appelons Hudson, ou rivière du Nord. Ces chasseurs étant retournés vers leur nation lui firent part de la découverte de ce beau pays. Les Lenapes croyant que c'était celui qui leur était destiné par le Grand Esprit, la plupart s'y rendirent, et s'établirent sur les quatre grands fleuves, la Delaware, l'Hudson, la Susquehannah et le Potomack. Le premier fut choisi comme le centre de leurs nouvelles possessions, et par cette raison ils lui donnèrent le nom de *Lenapé wihittuck* [6], ou rivière des Lenapes. Une partie de la nation restait derrière pour secourir ceux qui, n'ayant pas passé le Namæsi-Sipu à l'attaque contre les autres, s'étaient retirés dans l'intérieur.

La nation des Lenapes se trouva finalement séparée en trois corps distincts. La moitié s'établit sur les bords de l'Atlantique; la plus forte portion de l'autre resta au-delà du Mississipi, et le reste en-deçà du fleuve, où ils restaient à l'époque de l'émigration. Ceux qui s'étaient établis sur les bords de la mer se divisèrent en trois tribus: l'une, distinguée par le nom de la *Tortue*, se donnait celui d'*Unamis*; une autre, qui portait le nom du *Dindon*, prit celui d'*Unalachtgo*. Ces deux peuplades choisirent le pays situé entre la mer et les hautes montagnes, et par la suite du temps elles étendirent leurs établissements du Mohicanhittuck, ou rivière des Mohingans (l'Hudson), jusqu'au-delà du Potomack. La troisième tribu, les *Loups* [7], plus guerrière que les

[1] *History of the Mission of the United Brethren among the Indians of North America, by H. Loskiel*, cap. II. London, 1794.

[2] Nom de lord Delaware donné à cette nation, ainsi qu'à leur rivière. Leni Lenapes signifie *peuples originaux*. Ils sont aussi nommés *Wapanachis* par toutes les nations du nord et de l'ouest, et par quelques unes de celles du sud. Ce mot a été changé par les Européens en celui de *Apenahis*, *Openagis*, *Abenaquis* et *Abenahis*.

[3] Le Mississipi ou *rivière aux poissons*, de *namæs*, poisson, et *sipu*, rivière.

[4] Connus sous le nom d'Iroquois et de Cinq ou Six nations. Leur première confédération était composée de cinq nations seulement : ils furent ensuite joints par les *Tuscaroras*.

[5] D'où le nom *Alleghany*, affluent de l'Ohio, que les Delawares appellent encore aujourd'hui *Allegavi-Sipu*, la rivière des Allegavis. Ohio est iroquois et signifie *la belle rivière*.

[6] Le mot *hittuck*, combiné avec un autre mot, veut dire un *courant rapide*: seul, il veut dire un *arbre*.

[7] Appelés communément les *Minsis*, et, par corruption, les *Manseye*.

deux autres, s'étendait à l'est, depuis le Minisinhi ou partie nord-est de la Pensylvanie jusqu'au haut de l'Hudson, et vers les sources de la Delaware et la Susquehannah. De ces trois tribus, il sortit des peuplades qui s'établirent dans des endroits éloignés pour vivre plus à l'aise. Elles se donnèrent de nouveaux noms, pris d'après les plus simples objets, conservant néanmoins beaucoup d'affection pour la tribu-mère. Les Mohicannis ou Mohingans, qui avaient traversé le fleuve auquel ils donnèrent leur nom, se répandirent dans le pays qui forme aujourd'hui les États de l'est. Les *Nanticokes,* un autre corps, s'étaient retirés vers le sud dans le Maryland et la Virginie.

Les Mingoues, avec le temps, s'étaient étendus au-dessous des lacs sur les bords du fleuve Saint-Laurent, près des établissements des Lenapes. Les Mingoues, jaloux de leurs voisins, excitent par fourberie [1] une guerre entre eux et les Cherokees. Pour se venger, les Lenapes prirent la résolution d'attaquer et de détruire les Cinq nations ou Iroquois anthropophages [2]. La guerre étant commencée, les Mingoues, afin d'attaquer un ennemi si puissant, résolurent de le combattre avec leurs forces réunies, et formèrent une confédération entre les quinzième et seizième siècles, avant l'arrivée des Hollandais. La guerre se poursuivait avec vigueur, lorsque les Français débarquèrent en Canada. Les Iroquois s'opposèrent à leur établissement, et se trouvèrent placés entre deux feux. Pour neutraliser la force des Delawares et des étrangers, ils eurent recours à une politique rusée; ils prièrent les Lenapes de cesser la guerre et de se placer comme médiateurs entre leurs belliqueux voisins. Les Lenapes, croyant qu'ils étaient de bonne foi, et afin de préserver la race indienne, consentirent à cette proposition de remplir le *rôle de la femme.* Une fête eut lieu à Normans-Hill, à laquelle, selon les Lenapes, les Hollandais assistèrent [3]. La ceinture de paix fut placée sur les épaules des malheureux Delawares, un bout soutenu par les Cinq nations, et l'autre par les Européens.

Les Iroquois, qui avaient si bien formé ces machinations, nièrent ensuite leur existence, disant qu'ils avaient conquis les Delawares les armes à la main.

Selon les relations fournies par les Lenapes, ils étaient reconnus par près de quarante tribus indiennes pour être leurs grands-pères (aïeux). Leur territoire et leur grande maison du conseil national, selon leurs expressions figurées, s'étendaient autrefois de l'embouchure du fleuve Hudson à celle du Potomack. Les habitations de leurs ennemis ne s'étendirent guère au-delà des grands lacs. Les Delawares poursuivirent leurs succès contre les Iroquois jusqu'à l'apparition sur leurs rivages d'immenses canots remplis d'êtres qu'ils conduisaient comme des messagers de paix venus du séjour du Grand Esprit. Frappés de ce spectacle mystérieux, ils offrirent des sacrifices à ce grand être, et accueillirent les premiers ces nouveaux hôtes dans l'île de New-York [4]. Après l'arrivée des blancs, les Six nations trouvèrent les moyens de les subjuguer, ou, selon leurs expressions, de remplir le *rôle de la femme* [5].

ANCIENNE CHRONOLOGIE DES ONGUYS, OU IROQUOIS, PAR DAVID CUSICK.

Bien que les dates citées par cet auteur soient vagues et douteuses, elles n'en sont pas moins remarquables et méritent d'être conservées.

Antérieurement à aucune époque connue, les *Eagwehoewe* (qu'on prononce *Yaguyhohuy*), qui paraissent avoir réellement existé, habitaient au nord des lacs, et formaient un seul corps de nation. Au bout de plusieurs années, une partie d'entre eux fut s'établir sur le fleuve Kanawag, aujourd'hui le Saint-Laurent, et, après un long espace de temps, un peuple étranger vint par mer et se fixa au sud des lacs.

Première date. — Environ deux mille cinq cents hivers avant l'arrivée de Colomb en Amérique, ou mille huit ans avant notre ère, destruction totale des *Towancas,* nation de géants, amenée du nord par le roi des Onguys, Donhtonha, et le héros Yatatan.

Deuxième date. — Trois cents hivers après, ou sept cent huit ans avant notre ère, les nations du nord forment une confédération, et se choisissent un roi qui va visiter le Grand Empereur de la cité d'Or, au sud des lacs; mais bientôt des querelles s'élèvent; il s'engage une guerre de cent années avec l'empire du

[1] En laissant une massue, avec la marque de la nation Lenapes, auprès du corps d'une personne qu'ils avaient assassinée.

[2] Ils mangèrent la chair de ceux qu'ils avaient tué en bataille. Ils disent *eto niockt ochquari,* la chair humaine a le goût de celle des ours, excepté les mains, qui sont *yoz garat,* c'est-à-dire *amères.*

[3] Loskiel; première partie, chap. 10.

[4] *Idem. id. id.*

[5] Voyez *Histoire, Mœurs et Coutumes des Nations indiennes,* par le révérend Jean Heckewelder, missionnaire morave, dont il y a une traduction française, par le chevalier du Ponceau.

Midi; de longues dissensions civiles éclatent au nord, etc., etc. Un certain nombre d'habitants vont se réfugier dans les montagnes d'Oswego.

Troisième date. — Quinze cents années avant Colomb, c'est-à-dire huit années avant notre ère, Tarenyawagon Ier, législateur, conduit ces réfugiés hors des montagnes, jusqu'à la rivière Yenonatateh, maintenant la Mohawk, où six tribus forment une alliance appelée *Maison-Longue* (*Agoneaseah*), qui n'en comprit bientôt plus que cinq, la sixième s'étant enfoncée vers le sud-ouest. Les Kautanoh, depuis Tuscaroras, viennent de cette dernière; quelques uns de ces nomades s'avancèrent jusqu'à l'Onauweyoka, actuellement le Missisipi.

Quatrième date. — En l'année 108, les *Konearawyeneh,* ou têtes volantes (*Flying heads*), envahissent les Cinq nations.

Cinquième date. — En 242, les Shakanahih, ou *Géants de pierre,* branche de la tribu de l'Ouest, deviennent cannibales, ravagent et désolent le pays; mais ils sont détruits et refoulés vers le nord par Tarenyawagon II.

Sixième date. — Vers 350, Tarenyawagon III défait d'autres ennemis appelés Serpents.

Septième date. — En 492, Atotarho Ier, roi des Onondagas, apaise les guerres civiles, et commence une dynastie, qui régna sur les Cinq nations, jusqu'à Atotarho IX, qui gouvernait encore en 1142. Les événements sont alors rapportés aux époques de leur règne.

Huitième date. — Sous Atotarho II, Tarenyawagon IV vient s'offrir pour l'aider à détruire Oyalk-Guhoer, ou la Grande Ourse.

Neuvième date. — Sous Atotarho III, un tyran Sohnanrowah établit sa domination sur les bords de la Kaunasch, actuellement Susquehannah.

Dixième date. — En 602, sous Atotarho IV, les Towancas, aujourd'hui Missisaugers, cèdent les terres à l'est du Niagara, aux Senecas qui s'y établissent.

Onzième date. — Sous Atotarho V, guerre entre les Senecas et les Ottawahs de Sandusky.

Douzième date. — Vers 852, sous Atotarho VI, les Senecas s'avancent jusqu'à l'Ohio, et forcent les Ottawahs à recevoir la paix.

Treizième date. — Atotarho VII envoie des ambassades dans l'ouest. La nation Kentakeh vivait au sud de l'Ohio, les Chipewas sur le Missisipi.

Quatorzième date. — Vers 1042, sous Atotarho VIII, guerre avec les Towancas; un étranger inconnu visite les Tuscaroras de la rivière Neuse, divisés en trois tribus, et en hostilité avec les Nanticokes et les Totalis.

Quinzième date. — En 1142, sous Atotarho IX, première guerre civile entre les Ériens du lac Érie sortis des Senecas et des Cinq nations [1].

Là finissent ces traditions. Nous ferons remarquer seulement que, d'après les dates correspondant aux règnes de la dynastie Atotarho, chacun de ces rois paraîtrait avoir gouverné environ cent ans, ce qui n'est pas admissible.

CHAPITRE ONZIÈME.

OPINIONS DE DIVERS AUTEURS CONCERNANT LA MANIÈRE DONT L'AMÉRIQUE A PU SE PEUPLER.

Les antiquités mexicaines nouvellement découvertes prouvent l'existence de différents peuples plus ou moins civilisés qui ont occupé différentes parties de ce vaste continent à une époque antérieure aux faits historiques. La découverte des monuments de Palenque fait connaître une nation, laquelle, dans les temps les plus reculés, avait fait de grands progrès dans les arts. Les sentiments sont bien partagés sur l'origine de ces peuples. Sans vouloir rien décider, nous avons cherché à éclaircir cette question par un examen soi-

[1] *Atlantic Journal,* par M. Rafinesque, n° 3, pour 1832, pag. 117-18.

gneux, mais rapide, de tous les auteurs les plus remarquables qui ont écrit sur cette matière; et nous y avons ajouté une certaine quantité de vocabulaires qui pourront servir à prouver les affinités qui peuvent exister entre quelques langues de l'Ancien et du Nouveau-Monde. En quelques cas, ces analogies sont frappantes; en beaucoup d'autres elles sont forcées et ne prouvent rien. On trouve les mêmes monosyllables dans beaucoup de langues. Il y a une quantité de mots hébreux, grecs et latins dans celles de l'Amérique; mais, pour prouver des affinités avec celles-ci, il faut des mots de deux ou trois syllabes, et dont la signification soit la même dans les deux langues.

Il y a grande apparence que les Scandinaves et aussi les Chinois ont connu une partie du continent américain.

M. de Humboldt, qui a jeté une si grande lumière sur l'histoire de l'Amérique, a fait voir les analogies puissantes qui existent entre des nations, les plus éloignées les unes des autres, les Étrusques, les Égyptiens, les Thibétains et les Aztèques, dans leurs édifices, leurs institutions religieuses, leur division du temps, leurs cycles de génération, et leurs idées mystiques [1].

« L'usage des séries périodiques et des hiéroglyphes des jours nous a offert, dit cet auteur, des traits frappants d'analogie entre les peuples de l'Asie et ceux de l'Amérique. Le Thibet et le Mexique présentent des rapports assez remarquables dans leur hiérarchie ecclésiastique, dans le nombre des congrégations religieuses, dans l'austérité extrême des pénitences, et dans l'ordre des processions.

« Le buste d'une prêtresse aztèque a une espèce de coiffe qui a quelque ressemblance avec le voile ou *calantica* des têtes d'Isis, des sphinx, des Antinoüs, et d'un grand nombre d'autres statues égyptiennes. »

Parlant de la pyramide de *Cholula*, M. de Humboldt dit « qu'il est impossible de lire les descriptions qu'Hérodote et Diodore de Sicile nous ont laissées de Jupiter Bélus, sans être frappé des traits de ressemblance qu'offrait ce monument babylonien avec les Teocallis d'Anahuac. »

Les faces des pyramides d'Égypte sont exécutées d'après les quatre points cardinaux, et, comme le temple de Bélus, elles servaient d'observatoires. « On ne voit pas sans étonnement, dit M. de Humboldt, que des édifices américains, dont la forme est presque identique avec celle d'un des plus anciens monuments des rives de l'Euphrate, appartiennent à des temps si voisins de nous. »

A l'égard de la chronologie, il paraît exister une similitude évidente entre les Mexicains et les Égyptiens modernes; car on est peu éclairé sur la méthode qu'employaient les anciens. L'année solaire des Égyptiens, comme celle des Mexicains, était composée de trois cent soixante-cinq jours. Les premiers ajoutaient cinq jours à leur dernier mois *Mesori*: les Mexicains faisaient de même à leur mois *Izcalli*, et dans cette particularité ils se rapprochent aussi des Perses.

Mais l'année égyptienne comprenait douze mois, chacun de trente jours, tandis que les Mexicains comptaient dix-huit mois, chacun de vingt jours, dans leur année religieuse. On n'a aucun renseignement sur leur année civile ou astronomique [2].

D'après le système des *Préadamites*, le déluge n'a pas été universel [3].

Betancourt est persuadé que le Nouveau-Monde était peuplé avant le déluge, parcequ'il a existé en Amérique des *géants* dont la race est antérieure au déluge [4].

Joao de Pineda et plusieurs autres auteurs ont émis l'avis que l'Amérique n'est autre que l'*Ophir* dont il est question dans la Bible (*Genèse, chap.* 10); que le fils de Jactan y arriva de la côte de l'Inde orientale, et que ce premier pays commença à se peupler dans l'année du monde 1745 après le déluge, ou deux mille quatre-vingt-huit avant l'ère chrétienne [5].

Certains écrivains [6] ont prétendu que des Troyens qui accompagnèrent Énée après la destruction de Troie allèrent peupler le Nouveau-Monde. Cette opinion est fondée sur le passage suivant du troisième livre de l'Énéide de Virgile [7]. D'après cette opinion, ces Troyens seraient passés en Amérique vers l'an 2806 de la création, et onze cent cinquante-six ans avant Jésus-Christ.

[1] *Vues des Cordillières*, etc. — *Introd.*, pag. 17; vol. I, pag. 51 et 90; — et vol. II, pag. 96.

[2] *Vues des Cordillières;* vol. I, pag. 119, etc.

[3] La Peyrère; *Præadamitarum systema,* lib. IV, cap. 7, et 89.

[4] Voyez, au sujet des géants, Torquemada; *Monar. Ind.*, lib. I, cap. 13 et 14. — Garcill. *Com. real.*, lib. IX, cap. 9. — Herrera; *Decad.* IV, lib. II, cap. 6; et *in Descript.*, cap. 17.

[5] *De Rebus Salomonis.*

[6] Vasconcell. *Notic. del Brasil.*, lib. IV, num. 90; *Origen de los Indios*, lib. IV, cap. 24, § 8; *De los Troianos i su Navegacien à Indias.*

[7] *Postquam res Asiæ, Priamique evertere gentem*, etc.

Kircher[1] et d'autres écrivains, s'appuyant des témoignages d'anciens historiens[2], se sont persuadés que les Égyptiens avaient envoyé de nombreuses colonies pour peupler la Chine, le Japon et les Indes occidentales.

Grotius a cherché à prouver que l'Amérique septentrionale a été peuplée par les Norwégiens, qui y passèrent par l'Islande, le Groenland, l'Estoliland et la Norumbègue.

Cet auteur prétend que les Incas du Pérou étaient originaires de la Chine, parceque les chefs de ces deux empires se qualifiaient du titre de Fils du soleil[3].

L'évêque *Huet* croit que les Amazones ont passé d'Afrique en Amérique, et que les Péruviens sont les descendants des nègres des royaumes de Guinée et d'Angola[4].

Le père *Lafiteau* dit: « Mon sentiment est donc que la plus grande partie des peuples de l'Amérique viennent originairement de ces barbares qui occupèrent le continent de la Grèce et ses îles, d'où ayant envoyé plusieurs colonies de tous côtés pendant plusieurs siècles, ils furent obligés d'en sortir enfin tous, ou presque tous, pour se répandre en divers pays, ayant été chassés en dernier lieu par les Cadmoniens ou Azénorides qu'on croit être le peuple d'Og, roi de Bazan, dont il est parlé dans l'Écriture; ce qui arriva à-peu-près dans les temps que les Chananéens fuyant devant les Hébreux, et contraints de leur céder la place, allaient inonder eux-mêmes, comme un torrent, d'autres contrées où ils trouvaient des ennemis moins redoutables.

« Ceux qui connaîtront suffisamment les peuples barbares de l'Amérique septentrionale, y trouveront le caractère de ces Helléniens et de ces Pélasgiens; les uns, compris sous la langue huronne, cultivent des champs, bâtissent des cabanes, et sont assez stables dans un même lieu. Au contraire, la plupart des Algonquins et des sauvages du nord mènent une vie vagabonde, et ne vivent que du bénéfice du hasard. C'est à-peu-près la même destination des peuples de l'Amérique méridionale[5]. »

Whiston, célèbre auteur anglais, pense que les Américains descendent de Lamech, de la race de Caïn, dont la postérité devait être d'une couleur d'olive ou de cuivre, pendant soixante-dix-sept générations, ou jusqu'à la naissance du Christ, comme châtiment du double meurtre commis par leurs ancêtres. Cette opinion est basée sur le discours de Lamech à ses femmes Ada et Zilla. « Écoutez-moi, femmes de Lamech, écoutez-moi, car j'ai tué un homme dans ma blessure et un jeune homme à mon préjudice. Si Caïn doit être vengé sept fois, Lamech le sera soixante-dix-sept fois[6]. » Notre auteur en conclut que la postérité de Lamech fut conservée lors du déluge, et par conséquent il ne croit pas que ce châtiment ait été universel[7].

Selon Whiston, l'Amérique fut peuplée après le déluge par la navigation, aucune communication n'existant entre ce continent et le nôtre: ses anciens habitants auraient entièrement péri dans le déluge, et par conséquent elle n'a pu être habitée que par ceux qui y sont venus d'un autre continent par mer[8].

Suivant le système chronologique de cet écrivain, fondé sur la durée de toutes les nations jusqu'à Moïse, on ne doit point admettre plus de vingt générations entre le déluge et l'existence d'Hercule, ni plus de cinquante entre ce dernier et la venue du Christ. En ajoutant à ce comput onze qui manquent, à ce que prétend Whiston, dans la chronologie hébraïque, et quatre antérieures au déluge, on aura environ soixante-cinq générations. Suivant ce calcul, les soixante dix-sept générations de la postérité de Lamech n'ont commencé qu'environ cinq cents ans avant l'ère chrétienne; mais il a pu être égaré par la version anglaise ainsi conçue, 70 *and* 7 *fold* (soixante-dix et sept fois), laquelle phrase est rendue dans l'hébreu, suivant la version des Septante, par soixante-dix fois sept. D'ailleurs ce nombre sept est souvent pris en hébreu dans un sens figuré.

D'après l'opinion du cosmographe *Henricus Martinez*[9], les Indiens de la Nouvelle-Espagne descendent des Courlandais dont la province faisait autrefois partie de la Livonie. Cette opinion repose sur la simili-

[1] Kircher; *suo Copto et OEdipo Ægyptiac.*

[2] Pausanias dépeint les Égyptiens comme très habiles dans tout ce qui avait rapport à la navigation. Pausanias *in Laconicis;* lib. III, cap. 6. — Bochart, *in Chanaan;* lib. I, cap. 40. — Lucain dit que Sésostris pénétra jusqu'à l'extrémité du monde : *Venit ad occasum mundique extrema Sesostris.* Lucan.; *Pharsal.;* lib. 10.

[3] *De Origine gentium Americanarum;* in-4°, publié en 1642.

[4] Huet; *Demonst. Evang.;* Prop. IV, cap. 7, sub finem.

[5] Lafiteau; *Mœurs des Sauvages américains;* tom. I, pag. 90 et 91. Paris, in-4°, 1724.

[6] *Genèse;* IV, vers. 23 et 24.

[7] Whiston; *Exposition*, etc.

[8] Whiston; lib. IV, cap. 4.

[9] Hen. Mart.; *in Repertorio Mex.;* cité par Torquemada; *Monarq. Ind.;* lib. I, cap. 10.

tude des formes, de la couleur ou des habitudes des naturels de ces deux pays, et sur la ressemblance des *vacas de Quivira*, ou *buffles américains*, avec ceux de *Samogicia*.

Le docteur *Darwin* prétend que l'Amérique est sortie de l'Océan après les autres parties du monde. Il apporte comme preuve qu'en Amérique les montagnes sont plus élevées, les climats plus froids sous la même latitude, les animaux moins grands et moins forts, l'intelligence et les connaissances bien plus faibles, et les facultés intellectuelles plus bornées[1].

En examinant attentivement, dit M. *de Humboldt*, la constitution géologique de l'Amérique, en réfléchissant sur l'équilibre des fluides qui sont répandus sur la surface de la terre, on ne saurait admettre que le nouveau continent soit sorti des eaux plus tard que l'ancien. On y observe la même succession de couches pierreuses que dans notre hémisphère, et il est probable que dans les montagnes du Pérou, les granits, les schistes micacés ou les différentes formations de gypse et de grès ont pris naissance aux mêmes époques que les roches analogues des Alpes de la Suisse[2].

Lescarbot croit que Noé n'ignorait point ces terres occidentales, où par aventure il avait pris naissance, que du moins il en avait connaissance par renommée; qu'ayant vécu trois cent cinquante ans après le déluge, il avait lui-même pris le soin de peupler ou de repeupler ce pays-là; qu'étant grand ouvrier et grand pilote, chargé d'ailleurs de réparer la désolation de la terre, il avait pu y conduire ses enfants, et qu'il ne lui avait pas été plus difficile d'aller par le détroit de Gibraltar dans la Nouvelle-France, ou du Cap-Vert au Brésil, qu'il ne l'avait été à ses enfants d'aller s'établir au Japon, ou à lui-même de venir des montagnes d'Arménie dans l'Italie, où il fonda le Janicule sur le Tibre, si les histoires des auteurs profanes sont véritables[3].

Clavigero soutient que les Américains descendent de différentes nations ou de différentes familles dispersées après la confusion des langues. Personne, dit-il, ne doutera de cette vérité, s'il connaît la grande diversité des langages en Amérique. Au Mexique, on en a déja compté trente-cinq, et on en trouve encore davantage dans l'Amérique du Sud. Au commencement du dernier siècle, les Portugais en comptaient jusqu'à cinquante dans la seule province de Maranham. Il est vrai qu'on rencontre une grande affinité entre quelques unes de ces langues, qui fait croire qu'elles ont une même origine, comme *l'eudeve, opata* et *tanahumara* dans l'Amérique septentrionale, et *mocobi, toba* et *abipona* dans l'Amérique méridionale. Mais il y en a aussi qui diffèrent entre elles, autant que l'illyrien diffère de l'hébreu. On peut affirmer qu'il n'y a aucunes langues mortes ou vivantes qui aient moins de ressemblance entre elles que celles des Mexicains, des Otomies, des Tarascas, des Mayas, des Miztecas, cinq dialectes principaux du Mexique. Il serait absurde de prétendre que des langues si différentes ont toutes une même origine.

Comment est-il possible qu'une nation ait pu oublier son langage primitif et multiplier ses dialectes à un tel point, qu'au bout de quelques siècles on ne trouve plus aucun mot commun à tous, ni aucune trace de leur origine primitive? Si les Américains descendaient de quelque peuple de l'ancien monde, on en aurait trouvé quelque trace, malgré l'ancienneté de leur séparation; mais il n'en est pas ainsi. On a cherché à comparer les langages des Mexicains et des autres peuples de l'Amérique avec les langues mortes ou actuellement existantes, et on n'a pu trouver la moindre affinité entre elles. La ressemblance du *Teotl* des Mexicains et du Θεὸς des Grecs a fait comparer les deux langues, mais il n'y avait aucune concordance. Un grand argument à l'égard des Américains, c'est la constante mémoire qu'ils gardent de leur langage. Les Mexicains le parlent encore au milieu des Espagnols, et les Otomies au milieu des Espagnols et des Mexicains, après deux siècles et demi de rapport et de communication[4].

On ne doute pas, dit encore Clavigero, que l'origine des peuples de l'Amérique ne soit très ancienne et même plus que ne l'ont cru les auteurs européens: 1° parceque les Américains n'ont aucune idée des arts et des inventions les plus utiles et les plus communes, tels, par exemple que l'usage de la cire et de l'huile pour se procurer de la lumière, chose qui, une fois découverte, ne s'oublie jamais; 2° parceque les nations policées du Nouveau-Monde, et particulièrement les Mexicains, présentent dans leurs traditions et leurs peintures des idées de la création du monde, de l'édification de la tour de Babel, de la confusion des langues, de la dis-

[1] *Zoonomia*, etc.; vol. I, pag. 512; *London*, 1796.

[2] *Vues des Cordillières*, etc.; Introd., pag. 18.

[3] Marc Lescarbot; *Hist. de la Nouv. France;* lib. I, cap. 3.

[4] Clavigero; *Diss.* I.

persion des peuples, quoique ces vérités soient mêlées de fables et qu'ils n'aient aucune connaissance des événements arrivés ensuite en Asie, en Afrique et en Europe, et qui sont tellement remarquables qu'ils n'auraient pu sortir aisément de leur mémoire; 3° parceque les Américains n'avaient aucune connaissance des peuples de l'ancien continent, et que ceux-ci n'avaient non plus aucune idée du Nouveau-Monde.

Clavigero, adoptant le récit de Moïse sur la création, et partageant l'opinion d'Acosta, Grotius, Buffon et autres, croit que les deux continents ont été originairement unis; qu'il y avait une communication entre les contrées équinoxiales de l'Amérique et celles de l'Afrique, et entre celles de l'Europe et de l'Asie; qu'une grande étendue de terre unissait autrefois la partie la plus orientale du Brésil à la partie la plus occidentale de l'Afrique; que la partie la plus occidentale de l'Amérique touchait par un petit continent à la partie la plus orientale de la Tartarie, et que peut-être le nouveau continent communiquait par le Groenland avec d'autres nations du nord de l'Europe. Il croit aussi que les quadrupèdes et les reptiles y sont venus par terre. « Car il n'est pas probable, dit-il, que les animaux qui ont peuplé le Nouveau-Monde, aient fait ce trajet par mer en nageant ou en passant sur la glace, ou qu'ils y aient été transportés par des hommes ou par des anges[1], ou, enfin, que Dieu les y ait créés de nouveau. Qui aurait pu conduire tant d'animaux à abandonner la terre pour s'exposer aux dangers de la mer? Qui pourrait croire que les innombrables singes d'Amérique, si peu capables de nager, aient tenté un pareil trajet? Il n'est pas plus raisonnable de penser que les animaux aient été transportés par des hommes dans les navires; car on ne peut supposer des peuples assez insensés pour transporter dans de nouveaux pays des animaux féroces et des reptiles pour le plaisir de leur faire ensuite la guerre et de les détruire.

« Ces quadrupèdes et ces reptiles auraient passé par différents lieux d'un continent à un autre. Ceux qui sont dans les climats chauds, tels que les singes, les tapirs, les crocodiles, etc., qui ne peuvent supporter le froid, ont passé par les contrées méridionales de l'Asie dans l'Amérique du Sud, et se sont fixés dans la Nouvelle-Espagne. Ceux qui vivent dans les pays froids, tels que les rennes, les martres et les gloutons, ont fait route par le nord. Clavigero avoue qu'il n'est pas facile de déterminer la cause par laquelle des animaux ont quitté l'ancien continent sans y laisser un seul individu de leur espèce, tandis qu'au contraire il y existe des races entières d'animaux dont pas un ne se trouve dans le nouveau continent.

« Comment ces *paresseux*[2], qui sont des animaux si lents et si sédentaires, ont-ils pu passer en Amérique? S'ils sont venus de l'Arménie, ils ont dû nécessairement faire un trajet de plus de six mille milles à travers la Mésopotamie et la Syrie jusqu'en Égypte; et de là en traversant l'Afrique pour arriver à l'endroit qu'on prétend avoir uni les deux continents, probablement au Brésil. Or, d'après Buffon, le paresseux ne peut marcher plus de six pieds par heure; ainsi, pour faire ce trajet de six mille milles, il lui aurait fallu six cent quatre-vingts ans; et s'il avait pris le passage du nord qui a quinze mille milles, il aurait dû mettre dix-sept cent quarante ans. Mais quand même il lui aurait fallu mille ans, en supposant l'union des deux continents, il aurait pu y arriver à la fin par suite de la reproduction de l'espèce; d'ailleurs c'est un animal doux qui a pu y être transporté par les hommes.

« Quant aux autres animaux, il n'y a pas la même difficulté : ils ont pu faire le voyage en dix, vingt ou quarante ans. A l'égard des animaux qui ne sont pas originaires d'Amérique, comme les chameaux, les éléphants et les chevaux, on peut donner plusieurs raisons de ce qu'ils n'y existaient pas. Ils ont pu être détruits par les bêtes féroces ou par les maladies, ou peut-être même n'y sont-ils jamais venus. Les éléphants et les rhinocéros qui se multiplient si peu, peuvent être restés dans les parties septentrionales de l'Afrique et de l'Asie.

« C'est une opinion constante et établie parmi les peuples d'Anahuac (Nouvelle-Espagne), que leurs ancêtres passèrent du nord de l'Europe au nord de l'Amérique, ou plutôt, de la partie la plus orientale de l'Asie dans la plus occidentale du nouveau continent; et cette idée est confirmée par les restes de beaucoup d'anciens édifices bâtis par ces peuples dans leur émigration, et par la croyance générale des nations du nord. »

A l'égard des autres peuples de l'Amérique, où on ne trouve pas les mêmes traditions, il est possible qu'ils aient tous pris la même route, ou peut-être des chemins tout opposés. Clavigero pense que les ancêtres des

[1] Le célèbre père de l'Église, saint Augustin, était d'avis que les animaux féroces et nuisibles avaient été transportés par des anges.

[2] Les *Bradypes*, *Unau* et *Aï*.

nations de l'Amérique du Sud prirent la même route que les animaux des climats chauds; tandis que ceux qui ont peuplé le pays entre les Florides et la partie septentrionale de l'Amérique sont sortis du nord de l'Europe[1].

Le docteur *Barton* s'est attaché à démontrer : 1° que plusieurs tribus américaines du nord descendent de nations plus populeuses et plus policées que les autres; 2° que ces tribus sont beaucoup moins civilisées qu'elles ne l'étaient il y a deux cents ans, lors de l'arrivée des Européens parmi elles; 3° la mythologie de plusieurs peuplades américaines semble avoir été empruntée à celle de certaines nations asiatiques beaucoup plus éclairées que les tribus actuelles de l'Amérique du nord; 4° on sait que les Américains avaient quelques connaissances astronomiques; 5° la formation des langues de la plupart des tribus américaines prouve qu'elles étaient autrefois dans un état de civilisation plus avancé : les faussetés et les erreurs de Paw sur ce sujet sont nombreuses; 6° chez les Mexicains, le respect qui était dû aux hommes privilégiés était formellement prescrit, et se trouvait incorporé dans leur langue : les Natchez avaient deux langages, celui des nobles et celui du peuple : les Chippawas et les Christianaws ont aussi deux langues; celle qu'on parle dans les conseils de la nation est fort différente de l'autre; 7° les dialectes des langues américaines sont en grand nombre; 8° on est porté à croire que les ancêtres des peuplades indiennes d'aujourd'hui employaient une espèce d'écriture hiéroglyphique bien différente des rudes tableaux dont ils font usage actuellement. Par toutes ces raisons, le docteur Barton croit que les monuments d'antiquité découverts dans diverses parties de l'Amérique sont l'ouvrage d'un peuple non moins civilisé que l'étaient les Mexicains[2].

Le même auteur croit que les Natchez faisaient partie autrefois de l'empire mexicain et qu'ils se transportèrent dans une direction nord-est, à l'ouest et à l'est du Mississipi, après l'invasion du Mexique par Cortez.

Boturini pense que quand les Toltecas furent chassés de leur pays, ils vinrent peupler les Antilles, les îles des Caraïbes en l'Amérique du Sud; et il assure que d'anciennes peintures des Toltecas représentent le passage de leurs ancêtres à travers l'Asie et le nord de l'Amérique jusqu'à leur établissement dans le pays de Totlan.

Le docteur *Siguenza* croit que l'Amérique commença à être peuplée quelque temps après la dispersion des nations; que les premiers habitants de l'empire du Mexique étaient des descendants de *Naphtuhïm,* fils de *Mezraïm* et neveu de *Cham,* qui abandonnèrent l'Égypte un peu après la confusion des langues, et voyagèrent jusqu'en Amérique. Cette opinion, adoptée par le célèbre évêque *Huet,* est basée sur divers points de conformité qui existent entre les Américains et les Égyptiens : 1° la forme pyramidale des édifices; 2° l'usage des hiéroglyphes pour la chronologie; 3° la ressemblance de certains usages et coutumes; 4° la coïncidence du *Teotl* des Mexicains avec le *Theuth* des Égyptiens.

Pour montrer l'insuffisance de ces preuves, *Clavigero* remarque que les pyramides d'Égypte n'ont pu donner aux Américains l'idée de ces sortes de monuments. Ceux du Mexique diffèrent entièrement de ceux d'Égypte, étant composés de trois, quatre ou cinq corps solides carrés ou oblongs, moins larges en haut qu'en bas, et qui servaient d'autels. Ceux d'Égypte étaient véritablement de forme pyramidale, en général creux en dedans, et servaient pour la sépulture des rois. Les temples des peuples d'Anahuac étaient d'une construction singulière, et on peut les considérer comme l'ouvrage des Toltecas, ou de quelque autre ancien peuple.

A l'égard des hiéroglyphes, si les Mexicains ont pris cet art des Égyptiens, on demande pourquoi ils n'ont pas pris leurs lettres[3] ?

Siguenza est d'avis que toutes les nations d'Anahuac sont venues du nord, excepté les Olmécas qu'il croit être venus du côté de l'est et être arrivés des îles Atlantiques au Mexique, avant ou en même temps que les Toltecas.

Opinion de l'historien Robertson. — Comment l'Amérique a été peuplée; par quelle route les hommes ont passé d'un continent à l'autre, et dans quelle partie du globe il est le plus probable que s'est établie une communication entre les deux hémisphères? Cet auteur répond à cette question de la manière suivante, sans prétendre l'avoir décidée.

[1] Clavigero; *Diss.* I.

[2] *Philos. Trans.;* vol. IV, n° 23; Philadelphie, 1799.

[3] Clavigero; *Diss.* I.

« Nous savons avec une certitude infaillible que toute la race humaine est sortie de la même source, et que les descendants d'un seul homme, sous la protection divine, et obéissant aux ordres du ciel, se sont multipliés et ont peuplé la terre; mais, ni les annales, ni les traditions des peuples ne remontent jusqu'à ces temps éloignés où ils ont pris possession des diverses contrées où ils sont à présent établis. Nous pouvons, dit-il, établir, comme un principe certain dans cette discussion, que l'Amérique n'a été peuplée par aucune nation de l'ancien continent qui eût fait des progrès considérables dans la civilisation. Les habitants du Nouveau-Monde étaient dans un état de société si peu avancé, qu'ils ignoraient les arts qui sont les premiers essais de l'industrie humaine. Les nations même les plus civilisées de l'Amérique n'avaient aucune connaissance de plusieurs inventions simples, presque aussi anciennes que la société dans les autres parties du monde, et qu'on retrouve dans les premières époques de la vie civile. Il ne paraît pas moins évident que l'Amérique n'a été peuplée par aucune colonie des nations plus méridionales de l'ancien continent. Elles n'avaient ni l'audace, ni l'industrie, ni la force, qui pouvaient leur inspirer le desir et leur fournir les moyens d'un si long voyage.

« Les Américains ne peuvent pas non plus être descendus des nations plus civilisées d'Asie et d'Afrique; car, lorsqu'un peuple a éprouvé une fois les avantages que procurent aux hommes en société les animaux domestiques, il ne peut plus subister sans la nourriture qu'il en tire, ni continuer ses travaux sans leurs secours.

« Quoiqu'il soit possible que l'Amérique ait reçu de notre hémisphère ses premiers habitants, soit par le nord-ouest de l'Europe, soit par le nord-est de l'Asie, il y a de bonnes raisons pour supposer que les ancêtres de toutes les nations américaines, depuis le cap Horn jusqu'aux extrémités méridionales du Labrador, sont venus d'Asie plutôt que d'Europe. Les Esquimaux sont les seuls peuples d'Amérique qui, par la figure et par le caractère, aient quelque ressemblance avec les Européens. C'est évidemment une espèce d'hommes particulière, distinguée de toutes les nations de ce continent par le langage, les mœurs et les habitudes. C'est une chose remarquable que dans toutes les particularités, soit physiques soit morales, qui caractérisent les Américains, on leur trouve de la ressemblance avec les tribus barbares dispersées au nord-est de l'Asie, mais presque aucune avec les nations établies au nord de l'Europe. On peut donc remonter à leur première origine, et conclure que leurs ancêtres asiatiques s'étant établis dans les parties de l'Amérique où les Russes ont découvert le voisinage des deux continents, se sont ensuite répandus par degrés dans ces différentes régions. Cette idée du progrès de la population en Amérique s'accorde avec les traditions que les Mexicains avaient sur leur propre origine. La description que les Mexicains faisaient de la figure, des mœurs, de la manière de vivre de leurs ancêtres, à cette époque, est une peinture fidèle des tribus sauvages de Tartares, dont je suppose qu'ils sont descendus[1]. »

Dupratz, historien de la Louisiane, d'après les discours des gardiens du temple des Natchez, concernant l'origine de ce peuple, leur style figuré et les termes syriaques, fortement exprimés, dont ils se servent, prétend qu'ils descendent des plus anciens peuples du vieux continent, mais principalement des Phéniciens. Cet auteur ajoute qu'en 1752 un savant lui apprit qu'on conservait dans la Bibliothèque du roi un manuscrit chinois où il est écrit positivement que l'Amérique a été peuplée par les habitants de la Corée.

Dupratz rencontra, à quarante lieues des Natchez, chez les Yazous, un sage vieillard indien nommé *Moncacht-apé,* qui avait beaucoup voyagé, et qui lui fournit des renseignements concernant l'origine des peuples de ce pays. Il en donne le récit, et ajoute que les traditions constantes et uniformes de toutes les nations par où cet Indien avait passé, quoique récentes, s'accordaient parfaitement avec celles des naturels de la Louisiane et même du Canada, et qu'elles ne permettaient pas de douter que les peuples de l'Amérique septentrionale qu'on appelle *hommes rouges,* ne soient venus des extrémités de l'Asie, et que ces deux continents n'aient été liés ensemble par un isthme. Il paraît vraisemblable, ajoute-t-il, que les Chatkas de la Louisiane ne sont autres que ce peuple qui est à l'extrémité de l'Asie, près de l'isthme dont j'ai parlé et qu'on appelait *Kamchat-kas,* ce qui signifie royaume de Chatkas.

« Plus on acquiert de connaissance touchant les peuples de l'Amérique septentrionale, dit plus loin Dupratz, plus on est confirmé dans la pensée qu'ils viennent de la Scythie, dont les habitants ont encore à-peu-près les mêmes usages; et, si l'on remonte à deux ou trois mille ans, on trouve la ressemblance encore plus parfaite

[1] *Histoire de l'Amérique;* lib. VI.

entre les mœurs des Padoucas et autres nations du nord de l'Amérique, et les Scythes, auxquels on a donné depuis long-temps le nom de Tartares[1].

Le naturaliste anglais *Pennant* observe que la mer, depuis le midi du détroit de Behring jusqu'au croissant d'îles entre l'Asie et l'Amérique, est très peu profonde, et que, d'après la disposition volcanique qui se fait remarquer, il est porté à croire non seulement qu'il se fit une séparation des continents au détroit de Behring, mais que l'espace entier, depuis les îles jusqu'à cette petite ouverture, a été jadis occupé par la terre, et que la furie de l'élément aqueux mis en action par celui du feu, dans les siècles les plus reculés, a bouleversé et abymé cette étendue, et laissé ces fragments d'îles en monument de cette grande catastrophe.

Si ce grand évènement a précédé ou suivi la population de l'Amérique, c'est ce qu'il est aussi inutile qu'impossible de décider. Nous devons à nos navigateurs d'avoir enfin terminé la longue contestation sur le point du globe d'où a dû partir et d'où s'est faite cette population. Leurs découvertes prouvent qu'il est un lieu où la distance entre l'un et l'autre continent n'est que de trente-neuf milles, et non pas, comme l'a prétendu un puissant raisonneur, M. *Paw*, de huit cents lieues. Ce détroit a encore, dans son milieu, deux îles qui ont dû grandement faciliter la migration des Asiatiques dans le Nouveau-Monde, en supposant qu'elle se soit opérée dans des canots, après la secousse qui sépara les deux continents. On peut encore ajouter que ce détroit, même en été, est souvent rempli de glace, que dans l'hiver il est souvent glacé en entier; et, dans l'un et l'autre cas, il offrit au genre humain un passage facile. Dans le dernier cas, c'était une courte et prompte traversée pour les quadrupèdes, et un moyen facile d'en approvisionner le continent d'Amérique. Un moyen de passage est incontestablement établi; mais où fixer, dans la vaste étendue du monde septentrional, les premières tribus qui ont contribué à peupler le nouveau continent, maintenant habité presque d'un bout à l'autre? C'est une question qui confond la raison humaine. Les savants peuvent faire de hardies et ingénieuses conjectures, mais le bon sens ne peut pas toujours y souscrire. Je ne vois pas pourquoi le nord de l'Asie ne pourrait pas être *officina virorum*, une fabrique d'hommes comme le nord de l'Europe. La contrée, surchargée d'hommes jusqu'à l'est des monts Riphées, a dû nécessairement se décharger de ses habitants. Les habitants du Nouveau-Monde ne consistent pas dans les descendants d'une seule nation : différents peuples, à différentes périodes, y sont arrivés, et il est impossible d'assurer qu'on en trouve aujourd'hui un seul sur le lieu primitif de son premier établissement. Il est impossible aussi, d'après les lumières si récentes que nous venons d'acquérir, d'admettre que l'Amérique ait pu recevoir ses habitants, au moins leur masse principale, d'aucun autre endroit que de l'Asie orientale. On peut ajouter des preuves tirées des coutumes et des vêtements communs aux habitants de ces deux mondes.

Depuis les dernières découvertes des Russes, on voit combien est facile le passage entre l'Asie et l'Amérique, sans les secours ni de la boussole ni de l'astrolabe. *Steller* remarque que le trajet entre les deux continents, au cap Tschutscki, n'est que de sept à huit lieues, et que, selon toutes les apparences, ces continents ont été anciennement joints. Les tremblements de terre et la force de la marée brisent les côtes escarpées qui s'écroulent dans la mer. Les îles de l'archipel diminuent visiblement, et le détroit s'élargit peu à peu; mais, en supposant que les deux continents ont toujours été séparés par la mer, le court trajet qu'il y a entre eux fournit une communication facile; et il est probable que l'Amérique a été peuplée par le nord de l'Asie. On voit une grande ressemblance entre les Esquimaux et les Hurons, et les Kamtschadales, les Groenlandais, les Korakes, les Tschutcki et les Japonais, dans leurs manières extérieures, leurs mœurs et leurs habillements[2].

La distance du cap d'Est au cap du Prince de Galles est de cinquante milles, et on trouve, comme on l'a dit, plusieurs îles dans le détroit de Behring. En été, les naturels traversent la mer dans leurs canots; en hiver, le passage est fermé par les glaces.

Opinion de lord Kames.—Lord Kames a émis l'opinion qu'il existe différentes races d'hommes appropriées par la nature aux différents climats. Il se trouve ainsi en opposition avec le système adopté par Buffon relativement à la couleur de la peau, d'après lequel « l'homme blanc en Europe, noir en Afrique, jaune en Asie et rouge en Amérique, n'est toujours que le même animal, recevant seulement la teinte du climat où il se trouve. » Lord Kames fait observer à ce sujet que, dans le vaste continent d'Amérique où l'on ressent toutes les variétés de la température, les naturels indiens sont tous cuivrés. Les habitants de la Chine méridionale, voisins de la zone torride, sont blancs, ainsi que les femmes de distinction d'Otaïti, qui se garantissent du

[1] Dupratz; *Hist. de la Louisiane*; tom. III, chap. 5, 6 et 11. Paris, 1758.

[2] *Histoire du Kamtschatka.*

soleil. Les habitants du désert de Zaara ou de la Basse-Éthiopie, exposés aux rayons verticaux du soleil, ne sont pas noirs, mais d'une couleur basanée. Les naturels des parties méridionales du Monomotapa dont la zone est tempérée, sont totalement noirs, avec la laine prise pour chevelure, ainsi que les Cafres, même ceux qui vivent auprès du cap de Bonne-Espérance. En Abyssinie où le climat est presque semblable à celui de la Guinée, les habitants ne sont point noirs. Les nègres de Pensylvanie, après quatre générations complètes, conservent un teint noir de jais.

Le même auteur ajoute que la froideur des Américains du nord, hommes ou femmes, si différents, sous ce rapport, des autres nations sauvages, est une preuve qu'ils forment une race à part.

La doctrine de lord Kames se résume ainsi : « Dieu a créé plusieurs couples d'êtres humains différant les uns des autres intérieurement et extérieurement; chacun de ces couples a été placé dans le climat approprié à son organisation. Le caractère originel s'est conservé intact chez leurs descendants qui, n'ayant d'autre assistance que leurs moyens naturels, durent acquérir progressivement des connaissances par expérience, et se former un langage particulier pour chaque tribu. Aux temps primitifs, la langue par signes était suffisante, et l'on ne connaissait que les sons que la nature suggère; mais les dialectes durent se former graduellement à mesure que les tribus augmentaient en nombre, en connaissance et en occupations. Il faudrait admettre l'idée du miracle pour croire que toutes les races d'hommes, telles qu'elles existent aujourd'hui, descendent d'une souche unique[1]. »

Feu le docteur *Mitchill* croit que les peuples de l'Amérique qui ont été détruits ou exterminés sont de la race des Malais. Il fonde l'opinion d'une même origine entre ces peuples et les habitants actuels des îles Pacifiques et de l'Asie australe, sur les circonstances suivantes : 1° la ressemblance qui existe entre la toile qui servait à envelopper les momies qu'on a décrites, et celles qu'on a rapportées des îles Sandwich et des Fegees; 2° celle entre les manteaux de plume servant au même usage et ceux trouvés dans les îles de la mer du Sud; 3° les siles, également trouvés travaillés avec art et solidité; 4° les mocassins (chaussures) faits avec une adresse remarquable avec l'écorce ou l'enveloppe des plantes; 5° des pièces de sculpture antique représentant surtout des figures humaines, telles qu'on en a découvert à Otaïti, dans la Nouvelle-Zélande et autres lieux; 6° les fortifications ou ouvrages de défense construits par ces peuples, et qui sont moins considérables que ceux des îles des Amis; 7° enfin, l'observation déja faite que les traits et l'angle de la figure des momies sont semblables à ceux des Malais.

Il tire d'autres arguments de la similitude de divers animaux : il croit que la brebis sauvage de la Louisiane[2] et de la Californie est la même que l'animal de ce nom dans la Tartarie; c'est-à-dire que le *taye taye* du nord-ouest de l'Amérique est l'*argali* du nord-est de l'Asie; que le loup de prairie est le chacal de l'autre hémisphère; et que l'antilope du nouveau continent est la gazelle de l'Asie.

La théorie du docteur Mitchill est appuyée par feu le docteur *Hugh Williannon*, dans son histoire de la Caroline du nord et ses observations sur le climat et les aborigènes de l'Amérique.

Selon *Foster*, les Groenlandais et les Esquimaux ont paru sur le continent plus tard qu'aucune autre nation américaine, les Mexicains et les Péruviens exceptés ; car ils sont regardés comme des tribus étrangères ; leur langage, leurs traits, leur taille, leur tempérament, leurs costumes et leurs mœurs annoncent qu'ils sont d'une race différente; ils viennent probablement d'une des îles nombreuses qui forment la chaîne entre l'Amérique et l'Asie. Ces deux nations avaient des réglements et des principes plus sages que leurs voisins, et la nature était moins dégradée parmi eux que chez les autres sauvages du Nouveau-Monde. S'ils ont eu directement des liaisons avec des peuples de l'Asie, ou s'ils descendent de ces peuples, il est aisé d'expliquer comment ils conservent des idées des arts et des principes de la vie sociale, et comment il se fait qu'ils ont des lois, des réglements et une forme de gouvernement. La condition des *Pesherais* est absolument différente. Comme ils descendent de quelques peuplades errantes qui étaient elles-mêmes fort dégénérées, ils n'en ont tiré aucune idée des principes et des mœurs des peuples civilisés.

« Si on jette les yeux, dit Foster, sur la carte de la mer du Sud, on voit qu'elle est bornée à l'est par l'Amérique; à l'ouest, par l'Asie; par les îles de l'Inde au nord, et par la Nouvelle-Hollande au sud; on est d'abord porté à croire que les habitants des îles du tropique viennent originairement de l'Amérique, parceque les vents de l'est sont ceux qui dominent le plus dans ces parages, et que les misérables petites embar-

[1] *Sketches of the History of man; preliminary discourse*, vol. I; *and Sketch XII*, vol. III; *Origin and progress of American nations*. Edinburgh, 1788.

[2] *Ovis montana* de M. Geoffroy.

cations des naturels peuvent à peine naviguer contre le vent. Mais, après un peu de réflexion, on voit que l'Amérique n'a pas été peuplée bien des siècles avant l'époque où elle fut découverte par les Espagnols. On ne trouva sur cet immense continent que deux états ou royaumes qui fussent un peu peuplés, et qui eussent fait des progrès un peu considérables dans la civilisation. L'origine de ces gouvernements ne remontait qu'à trois ou quatre cents ans avant l'arrivée de Christophe Colomb.

Quand les Espagnols découvrirent quelques unes des îles de la mer du Sud, peu d'années après la connaissance acquise du nouveau continent, ils les trouvèrent aussi peuplées qu'elles le sont aujourd'hui; il n'est donc pas probable que leur population vienne d'Amérique. Si on consulte d'ailleurs les vocabulaires du Mexique, du Pérou, du Chili, et ceux des autres langues américaines, on n'aperçoit aucune ressemblance, même éloignée, avec les langues des îles de la mer du Sud. La couleur, les traits, les formes, le tempérament et les usages des peuples d'Amérique et de ces insulaires sont absolument différents. J'ajouterai que les distances de cinq cents, six cents, sept cents, ou même mille lieues qui sont entre le nouveau continent et les plus orientales de ces îles, rapprochées de la petitesse de leurs chétives pirogues, prouvent évidemment, selon moi, que ces insulaires ne sont point venus d'Amérique.

Convaincu que les peuples des îles de la mer du Sud ne tiennent pas leur origine des contrées occidentales, Foster remarque que, sur l'immense continent de la Nouvelle-Hollande, le capitaine Cook, en 1770, trouva très peu de monde. La taille rapetissée de ces habitants, la singularité de leurs usages, la privation totale de cocos, de bananes cultivées et de porcs, l'état misérable de leurs huttes et de leurs pirogues, annoncent assez que les insulaires de la mer du Sud ne descendent pas de la Nouvelle-Hollande; mais ce qu'il y a de plus convaincant, leur langue est entièrement différente, ainsi qu'on le voit dans le vocabulaire du capitaine Cook.

Foster ajoute encore que les mots de l'idiome de la mer du Sud, qui sont semblables à des mots de la langue malaise, démontrent clairement que les îles orientales de cette mer ont été peuplées par les îles de l'Inde, ou les îles septentrionales de l'Asie; et que celles qui sont plus à l'ouest ont tiré leurs habitants de la Nouvelle-Guinée. Pour confirmer son opinion, il a donné une table comparative des langues des îles de la mer du Sud avec celles des différentes nations situées à l'est ou à l'ouest de ces îles [1].

La plupart des îles des Indes orientales qui sont presque liées du côté du nord à celles de la mer du Sud, sont habitées par deux différentes races d'hommes. Les *Alfoories,* d'une taille haute et mince, d'une couleur noire, ayant les cheveux laineux, et parlant une langue particulière, habitent les collines de l'intérieur du pays de quelques îles des Moluques. Une autre race ayant le teint brun, des formes plus agréables, des cheveux longs et bouclés, parlant un langage différent, qui est un dialecte malais, occupe les côtes de ces îles.

Les montagnes de l'intérieur de toutes les Philippines sont habitées par un peuple noir, qui est de grande stature et porte des cheveux frisés. Cette nation très guerrière a un idiome différent de celui de ses voisins.

Sur les bords de la mer, on trouve une race plus blanche, dont les cheveux sont longs, et qui parle divers idiomes. On donne à ces peuplades plusieurs noms; mais les *Tagales*, les *Pampangoes* et les *Bissayas* sont les plus fameuses. Les premières sont les plus inconnues; les dernières sont certainement alliées à différentes tribus malaises qui avaient rempli toutes les îles des Indes orientales avant l'arrivée des Européens dans ces mers. Leur langage a également plusieurs rapports avec celui des Malais.

Dans l'intérieur des montagnes de l'île de Formosa ou de *Tai-ovan,* se trouve une race d'hommes bruns, qui ont les cheveux frisés et la face large; mais les côtes du pays, sur-tout les cantons septentrionaux, sont occupés par les Chinois.

Les habitants des îles de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Bretagne et de la Nouvelle-Islande, ont un teint noir; et, par les mœurs, les costumes, le tempérament et les formes, ils ressemblent beaucoup aux insulaires de la Nouvelle-Calédonie, de Tanna et de Mallicollo, c'est-à-dire de la seconde race des habitants de la mer du Sud.

Suivant quelques écrivains, ils ont aussi une grande affinité avec les Tagales de Luçon ou de Manille, de sorte qu'on peut suivre la ligne de migrations par une suite continuelle d'îles, dont la plupart ne sont pas éloignées de plus de cent lieues l'une de l'autre [2].

[1] *Observations made during a voyage round the world*, etc.; by John Reinhold Foster, L. L. D.; *London*. Édition in-4°, 1778. — Voyez § 3. *Causes of varieties in the races of men.*

[2] Voyez, sur ce sujet, Hernando los Rios; *Relacion de las Islas Malucas.* — Navarette; *Tratados historicos de la Monarquia de China.* — Gemelli

Les seuls monuments curieux d'antiquité qu'on ait encore trouvés sont les statues de l'île de Pasqua [1], dont quelques unes sont de la stature humaine, et d'autres ont de quinze à seize pieds de hauteur. A la vue et au toucher, elles paraissent faites de quelque substance volcanique; mais, comme elles sont toutes d'une seule pièce, et qu'il n'y a pas, dans l'île, de carrière d'où l'on puisse extraire des pierres d'une telle dimension, on croit qu'elles ont été formées avec quelque espèce de plâtre ou de ciment inconnu. L'amiral hollandais Roggewein, qui visita le premier cette île en 1722, dit que ces statues étaient travaillées avec beaucoup d'art. Le capitaine Felipe Gonzales, qui y toucha en 1770, le capitaine Cook, qui y aborda en 1774, et La Peyrouse en 1786, s'accordent parfaitement avec le navigateur hollandais, quant au nombre et à la grandeur de ces statues. « Le plus grand des bustes grossiers qui sont sur ces plates-formes, et que nous avons mesurés, n'a que quatorze pieds six pouces de hauteur, sept pieds six pouces de largeur aux épaules, trois pieds d'épaisseur au ventre, six pieds de largeur et cinq pieds d'épaisseur à la base. Ces bustes pourraient être l'ouvrage de la génération actuelle dont je crois pouvoir, sans aucune exagération, porter la population à deux mille personnes. » Tous les monuments qui existent aujourd'hui, et dont M. Duché a donné un dessin fort exact (Atlas, n° 11) paraissent très anciens; ils sont placés dans des marais, autant qu'on en peut juger par la grande quantité d'ossements qu'on trouve à côté. « Ces bustes sont d'une production volcanique connue sous le nom de *lapilla*. » On ne peut douter, comme l'observe le capitaine Cook, de l'identité de ce peuple avec celui des autres îles de la mer du Sud; même langage, même physionomie. Leurs étoffes sont aussi fabriquées avec l'écorce du mûrier [2].

Bernard Romans, dans son histoire naturelle des Florides, dit qu'il ne croit nullement que les hommes rouges de l'Amérique descendent de peuples des parties orientales ou occidentales de l'Asie. Il croit fermement que Dieu a créé une race d'hommes originaires de ce pays, différente des autres peuples, et que si on en trouve quelques uns en Russie, il serait tout aussi raisonnable de croire qu'ils ont pu venir de l'Amérique, que de penser que quelques Russes ont peuplé ces immenses pays [3].

Voltaire dit, d'après l'opinion de lord Kames [4]: « Qu'il n'est permis qu'à un aveugle de douter que les Blancs, les Nègres, les Albinos, les Hottentots, les Lapons, les Chinois, les Américains, soient des races entièrement différentes. » — « Au reste, si l'on demande d'où sont venus les Américains, il faut aussi demander d'où sont venus les habitants des Terres Australes; et l'on a déja répondu que la Providence qui a mis des hommes dans la Norwège, en a planté aussi en Amérique, et sous le cercle polaire méridional, comme elle y a planté des arbres et fait croître de l'herbe. » — « Se peut-il, en effet, qu'on demande encore d'où sont venus les hommes qui ont peuplé l'Amérique? On doit assurément faire la même question sur les nations des Terres Australes. Elles sont beaucoup plus éloignées du port d'où partit Christophe Colomb que ne le sont les îles Antilles. On a trouvé des hommes et des animaux par-tout où la terre est habitable. Qui les y a mis? On l'a déja dit, c'est celui qui fait croître l'herbe des champs; et on ne devait pas être plus surpris de trouver en Amérique des hommes que des mouches. »

Plusieurs écrivains ont tâché de déterminer l'origine des Américains en comparant les mœurs et les coutumes de ces peuples avec celles de diverses nations europénnes; mais ces ressemblances, qui sont quelquefois frappantes, tiennent sans doute à des causes physiques et morales. Chez les peuples les plus éloignés l'un de l'autre, entre lesquels aucune communication n'a pu avoir lieu, on a remarqué que la superstition y a enfanté des usages semblables. Le même individu est doux ou cruel suivant la position où il se trouve. Les *flibustiers* qui ont désolé les Indes occidentales, quoique élevés dans la civilisation, ont poussé la cruauté jusqu'à se désaltérer dans le sang de leurs ennemis. Il y a quelques années, les pirates du golfe du Mexique ont montré, dans diverses rencontres, la même férocité.

Il y avait au Pérou et dans la Nouvelle-Espagne des couvents de vierges comme ceux des vestales à Rome.

Les temples et les ponts des Incas ressemblent à ceux construits par les Romains en Espagne.

Motezuma portant une barbe à la chinoise, on en a conclu qu'il était natif de la Chine.

On trouve souvent les usages les plus bizarres établis chez des nations qui n'ont jamais pu avoir la moindre communication. Chez les Galibis et les Caraïbes, le mari se place dans son hamac quand sa femme est accou-

Careri; *Il giro del mundo.* — Diego Bergano; *Vocabulario de Pampango en Romance*, in-fol.; *Manila*, 1732. — Juan de Noceda y el P. Pedro de san Lucar; *Vocabulario de la lingua Tagala;* in-fol.; *Manila*, 1754. — Le Père Gobien; *Hist. des îles Marianes;* Paris, 1700.

[1] Appelée *Paaschen, Oster Eilandt*, ou île de Pâques, par Jacob Roggewein, qui la découvrit en 1722.

[2] *Voyage de La Peyrouse*, tom. II, chap. 4, in-4°. Paris, 1797.

[3] *A concise natural History of east and west Florida*, etc.; pag. 38, 39.

[4] Voltaire; *OEuvres.*

chée. La même coutume a été observée chez les Ibériens, les anciens Corsicans, les Tartares et divers peuples de l'Orient. On l'a même retrouvée en Béarn où elle est appelée faire la *couvade*. On a supposé que le but d'un usage aussi singulier est de donner une chaleur naturelle à l'enfant pendant le rétablissement de la mère.

Parlant de l'île de Cyrni (Corse), Diodore de Sicile dit « que ces peuples, à la naissance de leurs enfants, observent une cérémonie bien bizarre. Le mari n'a aucun soin de sa femme pendant son accouchement; mais il se met au lit, et s'y tient comme une accouchée pendant un certain nombre de jours[1]. »

CHAPITRE DOUZIÈME.

ÉTABLISSEMENT DE LA MONARCHIE DE GUATEMALA, SELON D. DOMINGO JUARROS[2].

Lorsque les Indiens Tultecan, ou Tultecas, ou Toltecas, dont sont descendus les rois de Quiché et Kachiquel, pénétrèrent pour la première fois dans cette région, ils la trouvèrent peuplée par différentes nations; et quand ces mêmes Toltecas entrèrent dans le royaume du Mexique, ils reconnurent que les Chichimecas les y avaient déja précédés. Cette opinion s'appuie sur ce que tous les habitants de cette partie de l'Amérique auraient parlé la même langue, s'ils avaient eu pour souche commune la nation des Toltecas; tandis qu'au contraire la diversité considérable des langages ne permet pas d'admettre une similitude d'origine. Quoi qu'il en soit, s'il faut en croire les manuscrits de don Juan Torres et don Juan Macario, l'un fils et l'autre petit-fils du roi Chignaviucelut, ainsi que de don Francisco Gomez, Ahzib Kiche Premier[3], les Toltecas sortaient de la maison d'Israël, et leurs ancêtres furent arrachés par Moïse à la captivité où les retenait Pharaon. Après le passage de la mer Rouge, ils s'adonnèrent à l'idolâtrie, et y persévérèrent malgré les avertissements de Moïse; mais, pour éviter ses reproches, ou plutôt par crainte du châtiment, ils se séparèrent de lui et de leurs frères, et se retirèrent dans un lieu qu'ils appelèrent les *Sept Cavernes;* c'est-à-dire que des bords de la mer Rouge ils émigrèrent dans le pays qui forme maintenant une partie du Mexique, où ils fondèrent la fameuse ville de Tula.

Le chef qui commandait cette multitude, lors de son passage d'un continent à l'autre, s'appelait *Tanub,* d'où sont sortis les familles des rois de Tula et Quiché, et le premier souverain des Toltecas. Le second fut *Capichoch;* le troisième *Calel Ahus;* le quatrième *Ahpop;* et le cinquième *Nimaquiché.* Ce dernier, le plus aimé de tous, fut engagé, par un oracle, à quitter Tula, avec son peuple qui avait grandement multiplié, et à passer du Mexique au royaume de Guatemala. Ce voyage coûta plusieurs années; les émigrants souffrirent des fatigues inouïes; ils errèrent au milieu de vastes solitudes, jusqu'à ce qu'ils aperçurent un grand lac (le lac d'Atitan), à peu de distance duquel ils fondèrent un état qui fut nommé Quiché, en l'honneur du roi *Nimaquiché*[4], mort dans le cours de l'expédition.

Ce prince avait trois frères avec lesquels il avait partagé ses états: l'un eut la province de Quelenes et de Chapanecos; l'autre Tezulutlan ou Verapaz; le troisième devint chef des Mames et des Pocomanes; enfin Nimaquiché resta roi des Quichés, Kachiquels et Zutugiles. Après la mort de ce dernier, son fils et successeur *Acxopil* se trouva à la tête de ses sujets, quand ils fondèrent Quiché, et il fut le premier souverain d'Utatlan. En peu de temps, la nouvelle monarchie acquit un tel degré d'importance, que, pour se soulager du poids des affaires, Acxopil nomma treize capitaines ou gouverneurs. Les manuscrits cités plus haut ajoutent que ce prince, parvenu à un age avancé, divisa son empire en trois royaumes; savoir, *Quiché, Kachiquel et Zutugil;* il se réserva le premier, donna le second à son fils aîné *Jiutemal,* et le troisième à son plus jeune fils *Acxiqual.* Ce partage eut lieu dans un jour marqué par la circonstance extraordinaire de trois soleils visibles à-la-fois; mais, comme une parélie est un météore qui a souvent été observé, on ne peut se

[1] Diodore; lib. V, 12.

[2] *Compendio de la Historia de la ciudad de Guatemala.*

[3] Ce manuscrit était en la possession des descendants de Juan de Leon Cordova, nommé, par Pedro de Alvarado, lieutenant du capitaine général du pays des Quichés. Fuentes nous assure qu'il lui fut communiqué par l'entremise du Père Francisco Vasquez, historien, de l'ordre de Saint-François.

[4] Dans la langue Quiché, *nima* signifie *grand;* ainsi *Nimaquiché* répond à *Grand Quiché.*

rapporter à un pareil fait, pour préciser la date de ce partage. Voici les noms des empereurs Tultecans, qui ont régné à Utatlan, capitale du Quiché, et dont l'histoire a gardé le souvenir; ils sont au nombre de dix-sept :

1. *Acxopil.*
2. *Jiutemal.*
3. *Hunahpu.*
4. *Balam Kiché.*
5. *Balam Acan.*
6. *Maucotah.*
7. *Iquibalam.*
8. *Kicab Ier.*
9. *Cacubraxechein.*
10. *Kicab II.*
11. *Iximche.*
12. *Kicab III.*
13. *Kicab IV.*
14. *Kicab Tanub.*
15. *Tecum Umam.*
16. *Chignaviucelut.*
17. *Sequechul*, ou *Sequechil.*

Tecum Umam occupait le trône lors de l'arrivée des Espagnols, contre lesquels il se défendit bravement, avant de tomber au pouvoir de Pedro de Alvarado, qui laissa la couronne à son fils aîné Chignaviucelut; mais, ayant sujet de soupçonner la fidélité de ce dernier, Alvarado le fit étrangler peu de temps après. Sequechul lui succéda et régna deux ans; mais, ne pouvant se résoudre à la condition de simple vassal des Espagnols, il se révolta en 1526, et, bientôt vaincu, finit ses jours dans les fers.

Un autre manuscrit de *Francisco Garcia Kalel Tzumpan Xavila,* descendant des rois de Quiché, écrit en 1544, rapporte que treize armées quittèrent ensemble le vieux continent, sous la conduite d'autant de familles distinguées toutes alliées entre elles, mais dont les cinq pricipales étaient celles de *Capichoch, Cochohlam, Mahquinalo, Ahcanail,* et *Belehebcam.* Capichoch est la souche de la généalogie de Nimaquiché, d'où sont sortis tous les princes qui ont régné sur ce pays. Les empereurs du Mexique descendants de Belehebcam, parent de Capichoch, étaient aussi de la même race. Au reste, ces princes reconnaissaient cette consanguinité et maintenaient en conséquence entre eux des relations amicales. On en trouve la preuve dans le fait suivant, consigné dans un manuscrit de seize pages in-folio, conservé par les Indiens du village de Saint-Andres Xecul; on y lit (page quatre) que, lorsque Motezuma fut fait prisonnier par les Espagnols, il fit prévenir secrètement Kicab Tanub, roi de Quiché, de l'arrivée de quelques hommes blancs, dont la puissance était telle, que toutes les forces de son empire n'avaient pu les vaincre; qu'ayant découvert que l'intention de ces conquérants était d'envahir de même le Quiché, il en avertissait Kicab, pour que celui-ci prît les mesures nécessaires à sa défense. A la nouvelle de ce danger, Kicab (ajoute le manuscrit, pages cinq et six) fit venir quatre jeunes devins, auxquels il demanda quel serait le résultat de cette invasion; ayant pris quelque temps pour répondre, ils armèrent leurs arcs et tirèrent quelques flèches contre un rocher, sur lequel elles ne laissèrent aucune empreinte; ils en conclurent que l'empire était perdu et qu'il n'y avait pas moyen d'éviter ce désastre. Mécontent de cet oracle, le roi consulta de même les prêtres qui rapportèrent une réponse aussi fâcheuse, basée sur ce qu'une certaine pierre, qui avait été rapportée par leurs ancêtres de la terre d'Égypte et qu'on adorait comme une divinité, s'était tout-à-coup fendue en deux. Malgré ces funestes présages, Kicab, toujours incrédule, prit toutes les mesures militaires à sa disposition, afin de braver l'orage; mais la mort vint le surprendre au milieu de ses préparatifs, et ce fut son successeur, Tucum Umam, qui eut à lutter contre les Espagnols.

Géants.—L'historien Juarros paraît croire que le Guatemala était autrefois habité par des géants. Un auteur véridique, dit-il, affirme que, vers la fin du dix-septième siècle, on trouva des squelettes à la *Hacienda del Penol,* dans la province de Chiquimula, dont les os des jambes avaient jusqu'à quarante-six pouces de longueur: ceux des autres membres étaient de la même proportion. Il ajoute que, vers l'année 1695, don *Thomas Delgado* et don *Christoval de Salazar* essayèrent d'en transporter à Guatemala, mais qu'ils tombèrent en pièces.

Il a été aussi découvert des ossements humains de dimension gigantesque dans la vallée de Petapa, et Fuentes rapporte que don *Payo de Rivera* en emporta une dent de la grosseur de deux poings d'homme[1].

Depuis le temps des premiers historiens grecs et romains, on trouve des traditions sur l'existence des os de prétendus géants, qui étaient probablement des os d'animaux.

RECHERCHES DU DOCTEUR PAUL-FÉLIX CABRERA, SUR L'HISTOIRE DES AMÉRICAINS.

Malgré les nombreuses recherches qui ont été faites sur les premiers habitants de l'Amérique, on n'a pu encore donner une explication satisfaisante de leur origine.

Après avoir approfondi ce sujet, *Feyjoo*[2] s'exprime ainsi : « Une longue étude et un examen suivi de tant

[1] Juarros, part. II, cap. 25 et 47; et Fuentes, tom. I, lib. IV, cap. 11; et lib. IX, cap. 1.

[2] Frère Benito Geronymo Feyjoo, *Teatro critico;* vol. II, disc. 25.

d'opinions diverses, m'ont convaincu qu'aucune d'elles n'apporte les preuves nécessaires à tout esprit sage, et que plusieurs n'ont même pas le mérite de la probabilité. »

On trouve la même conclusion dans l'ouvrage de *Giuseppe Antonio Constantini*[1].

Le célèbre écrivain *Francisco Xavier Clavigero* observe, dans le même sens, que l'histoire des peuples primitifs d'Anahuac est tellement obscure et environnée de fables, que non seulement cette matière est très difficile à traiter, mais encore qu'il est impossible d'arriver à la vérité[2].

Le docteur *Paul-Félix Cabrera,* de la ville de Guatemala, a publié un examen critique de l'histoire de l'Amérique, ou « Solution du grand problème historique de l'origine de sa population[3]. » Il remarque d'abord que tous ceux qui ont écrit depuis le commencement du siècle actuel sur l'origine des Américains, peuvent être accusés de négligence, pour avoir passé sous silence des mémoires dont on ne peut contester la véracité: ceux de l'évêque de Chiapa, *don Francisco de la Vega,* compris dans sa Constitution diocésaine, imprimée à Rome en 1702.

Parmi les petits ouvrages historiques qui tombèrent entre les mains de cet illustre prélat, il en est un, écrit par *Votan,* dont il parle dans les termes suivants, nº 34, section 30, de la Préface de sa Constitution.

Votan est le troisième païen placé dans le calendrier. Il a composé un Traité historique en langue indienne, dans lequel il fait mention nominativement des peuples et des lieux qu'il a vus.

Antérieurement à notre époque, il a existé une famille de Votan à Teopizca. On trouve dans la relation de ce Votan, « qu'il est seigneur de Tapanahuasec[4]; qu'il a vu la grande maison (probablement la tour de Babel), qui fut bâtie par ordre de son grand-père Noé, et qui allait de la terre jusqu'au ciel; que ce fut lui que Dieu envoya le premier pour faire le partage des terres indiennes; enfin, qu'à l'endroit où il vit la grande maison, chacun reçut son langage particulier. »

Il paraît, d'après le nº 36, section 32 de la même Préface, qu'afin de détruire la superstition (*Nagualisme*) des naturels, l'évêque de Chiapa a anéanti plusieurs ouvrages historiques concernant les habitants primitifs. « Il y a, dit-il, dans ces documents, beaucoup d'autres choses touchant le paganisme de ces anciens habitants, dont je ne ferai pas mention, si ce n'est quelquefois en note; car elles serviraient à les enfoncer encore plus avant dans leur idolâtrie. »

Dans plusieurs endroits de son ouvrage, et plus particulièrement dans sa quinzième lettre pastorale, ce prélat donne des détails curieux sur la secte des *Nagualistes,* dont la superstition avait pris de profondes racines dans son diocèse, et était étendue dans tout le Mexique.

Les Nagualistes propagent leur doctrine par des almanachs où sont insérés les noms propres de tous les Naguals, des étoiles, des éléments, d'oiseaux, de bêtes, de poissons et de reptiles, avec des observations applicables aux mois et aux jours; afin que, dès qu'un enfant est né, il soit dédié à ce qui, dans le calendrier, correspond au jour de sa naissance; cette espèce de consécration, précédée d'une cérémonie où les parents donnent leur consentement exprès, est un pacte implicite entre l'enfant et les Naguals, par lequel le premier doit se donner à ceux-ci. Ils désignent ensuite le *Milpa,* ou le lieu dans lequel il devra se rendre à l'âge de sept ans, pour ratifier son engagement en présence des Naguals. Alors ils lui font renier Dieu et la Vierge, en l'avertissant de ne point s'effrayer, ou de faire le signe de la croix; l'enfant va ensuite embrasser affectueusement le Nagual, qui, par quelque artifice diabolique ou autre, prend tout-à-coup un aspect effroyable et semble enchaîné à lui. Quoiqu'il présente souvent la figure d'une bête féroce, telle que celle d'un lion, d'un tigre, etc., l'enfant est persuadé, par une infernale malice, que ce Nagual est un ange envoyé par Dieu pour veiller sur son sort, le protéger, et qu'il doit l'invoquer dans toutes les circonstances où il peut avoir besoin de secours.

Suivant une tradition des Indiens, les documents précieux de leur histoire furent placés par Votan lui-même, comme une preuve de leur origine, pour la postérité, dans la *Casa-Lobrega,* ou maison des ténèbres, qu'il avait construite d'un souffle[5]. Il confia la garde de ce dépôt à une femme distinguée et à un certain nombre de plébéiens indiens qui devaient être désignés annuellement à cet effet. Ses ordres furent respectueusement observés, pendant plusieurs siècles, par les habitants de Tacoaloya, dans la province de Soconusco, et jusqu'à

[1] *Cartas criticas;* tom. II.
[2] Clavigero; tom. I, lib. II.
[3] London, in-4º, 1822. Plusieurs des rapprochements qui suivent sont de nature à être contestés; en publiant aujourd'hui les idées du docteur Cabrera, sans modifications et sans remarques critiques, l'auteur de cet extrait se réserve de présenter plus tard quelques observations sur cet intéressant sujet.
[4] Mot qui signifie une sorte de tambour.
[5] Expression métaphorique pour signifier le court espace de temps qu'il mit à la bâtir.

l'époque où ces documents furent anéantis par l'évêque, qui en parle en ces termes: Ce trésor consistait en quelques grands vases de terre d'une seule pièce, et fermés avec des couvercles de même matière, sur lesquels étaient représentées, en pierre, les figures des anciens Indiens dont les noms sont dans le calendrier, avec des *chalchihuites*[1] et d'autres figures superstitieuses. Ils furent tirés d'un souterrain, par la dame indienne elle-même et par les *Tapianes* ou gardes, et réunis pour être brûlés sur la place publique de Hueguetan, lors de la visite qu'il fit dans la province de ce nom, en 1691.

Le capitaine Antonio del Rio, qui a visité les ruines trouvées près de Palenque, et dont nous avons donné la description, conclut de la position de cette ville, et des figures en stuc qu'il y a découvertes, qu'il a existé autrefois des rapports entre les naturels de ce pays et les Romains. Il est confirmé dans son opinion par la lecture de la copie de la narration hiéroglyphique de Votan, qu'il croit avoir été faite aussitôt après la conquête du Nouveau-Monde par les Espagnols. Suivant l'interprétation du docteur Cabrera, Votan amena sept familles de *Valum-Votan*, en Amérique, où il fonda une colonie. S'étant déterminé à voyager jusqu'au ciel, pour découvrir ses parents les *Culebras*, il fit quatre voyages à *Chivim*, alla en Espagne, et ensuite à Rome; il vit la grande maison bâtie et habitée par Dieu.

Le docteur Cabrera pense que les figures et idoles, et particulièrement les hiéroglyphes trouvés dans le temple de Palenque, sont égyptiens. Suivant lui, une des idoles trouvées dans le temple de cette ville, ayant une espèce de mitre sur la tête et des cornes de taureau, doit être l'Osiris des Égyptiens; une autre ressemble à leur Isis.

Le docteur pense aussi que, dans les temps très reculés, il a existé une communication maritime entre l'Amérique et l'Afrique; que le grand-père de Votan était *Hivite*, originairement de Tripoli en Syrie, et le premier qui peupla le Nouveau-Monde; que son petit-fils Votan fit quatre voyages dans l'ancien continent; qu'en conséquence, les premiers habitants de l'Amérique arrivèrent de l'est, s'avancèrent ensuite vers le nord, et vinrent peupler les contrées bornées par le golfe de Mexique et les îles environnantes; mais que cependant, lorsque l'art de la navigation se fut répandu, plusieurs familles ont pu émigrer en Amérique, et y former des colonies. Enfin, pour appuyer son opinion, il fait observer que les discours de Motezuma à Cortez, et les adresses de ce prince aux caciques, faisaient allusion à l'arrivée et au départ de Votan; et, se prévalant des remarques de Calmet[2], de Bochart[3] et de Hornius[4], il conclut que Hercule Tyrien fut un des ancêtres de Votan; que la Septamanie était l'île d'Atlantis, ou Hispaniola, et Valum-Votan la ville d'Alecta, capitale de cette île, où Votan embarqua sa première colonie pour le Nouveau-Monde; que le descendant d'Hercule, auteur de la narration, était le troisième de sa race, et florissait environ trois ou quatre cents ans avant Jésus-Christ; enfin, qu'à son retour sur le vieux continent, il donna aux Romains et aux Carthaginois les premières notions de l'Amérique, où ceux-ci envoyèrent une colonie avant la première guerre punique.

Parmi les figures dont le capitaine del Rio a tiré copie, il y en a deux qui, suivant Cabrera, représentent Votan, sur les deux continents; évènement historique qu'il desirait transmettre à la postérité. Dans la première, ce personnage a une figure symbolique qui entoure son bras droit, et qui signifie ses voyages dans l'ancien continent. Le carré avec un oiseau peint au centre indique Valum-Votan, d'où il commença ses courses. L'oiseau figuré dans une direction opposée au premier, dénote son retour à Valum-Votan; il tient dans sa main gauche un sceptre, du haut duquel sort le symbole du vent, semblable à celui qui, d'après Clavigero[5], était représenté par les Américains; sa main droite tient une double bande; à ses pieds est une divinité, qui semble le supplier de la conduire en Amérique pour y être connue et adorée.

La seconde figure montre Votan de retour en Amérique. La divinité, qui était d'abord représentée à ses pieds, est maintenant sur un siége couvert d'hiéroglyphes; Votan lui présente de la main droite un sceptre armé d'un couteau de *ytzli*[6]; et par-là il montre que cette divinité est celle à qui le principal culte doit être rendu. Votan a, dans son turban, l'emblème de l'air, et un oiseau ayant le bec tourné dans la direction

[1] Pierres très dures, et d'une couleur verte.

[2] Calmet, cap. 10, v. 17: *in Gen. verb. Evæum Chivim; et in Diction. Bibliot. verb. Cadmondi, Hevæi Josue, et multis aliis in locis passim.* Voyez la note de la page 187.

[3] *Phaleg in Canaan.*

[4] *De Originibus Americanis;* lib. II, cap. 3 et 4.

[5] Vol. II.

[6] Espèce de caillou noir, dont les Indiens font leurs couteaux, leurs lances et leurs flèches.

opposée à la figure, pour signifier son départ d'un hémisphère pour l'autre; de sa main gauche s'échappent deux bandes semblables à celles dont il est question dans la première figure; la bande inférieure désigne ses descendants sur le vieux continent, et la bande supérieure ses ancêtres américains. Les trois cœurs humains montrent que celui qui tient les bandes est Votan et le troisième de sa race, comme il le dit lui-même dans sa narration. Pour comprendre ceci plus clairement, on doit remarquer que, dans la langue Tzendale, Votan signifie *cœur*. Nunez de la Vega, parlant de ce héros de l'antiquité, dit, n° 34, sect. 30: « Ce Votan est très vénéré par tous les Indiens, qui le considèrent comme le *cœur* du peuple. »

Pour confirmer la vérité des voyages de Votan, Cabrera cite les différents objets trouvés; savoir,

1° Les deux effigies dont on vient de parler, que le capitaine del Rio trouva, sculptées sur pierre, dans l'un des temples de la ville inconnue;

2° Plusieurs figures de bacchantes, sculptées sur les murailles;

3° Une autre, représentant la purification d'une victime placée sur la tombe d'Osiris, sur laquelle sont sculptés plusieurs *phalli* joints ensemble;

4° La figure d'Isis, ayant sur la tête une coiffure semblable à celle d'Osiris, et tenant à deux mains un bâton tordu orné de fleurs, et au bout duquel est une tête humaine; ce qui est le symbole de l'autorité royale dans l'administration de la justice;

5° La figure de Mercure, tenant un sceptre à la main;

6° Trois têtes humaines couronnées, taillées dans la pierre, et trouvées dans le corridor de la grande *Casa;*

7° La tour située dans la cour du grand temple, qui était sans doute le tombeau des trois rois Chichemecas, qui ont gouverné Amaguemecan.

Pour expliquer ces mots de Votan: « Je suis *Culebra,* parceque je suis *Chivim*, etc., » Cabrera s'appuie des observations de Calmet, dans ses commentaires de l'Ancien-Testament. Je suppose, dit-il, avec ce savant auteur, que quelques Hivites, ou Hevites, descendants de Helth, fils de Canaan, établis sur les bords de la Méditerranée, et connus, dans les temps les plus reculés, sous le nom de *Hivim* ou *Givim,* furent expulsés de leurs demeures, quelques années avant que les Hébreux sortissent de l'Égypte, par les Caphtoréens ou Philistins, venus probablement de l'île de Crète, aujourd'hui Candie; que ceux-ci, pour défendre l'Égypte, leur pays natal, et se protéger eux-mêmes, bâtirent quatre villes fortes; savoir, Accaron, Azotus, Ascalon et Gaza, d'où ils firent de fréquentes sorties sur les terres canaanites et celles de leurs voisins, excepté les Égyptiens, qu'ils respectèrent toujours, et qui, dans la suite, portèrent souvent la guerre chez les Hébreux[1].

Les Hivites (Givims), qui habitaient le pays depuis Azzat jusqu'à Gaza, en furent donc chassés par les Caphtoréens. D'autres s'établirent sur les confins des montagnes d'Éval; et parmi eux étaient les Sichemites et les Gabaonites, qui se soumirent à Josué ou firent alliance avec lui. D'autres, plus éloignés, habitaient les environs du mont Hermon, au-delà du Jourdain et à l'est de Canaan[2].

Il résulte de cette digression, ajoute Cabrera, que, lorsque Votan dit: « Je suis Culebra, parceque je suis Chivim, etc., » c'est comme s'il disait: « Je suis Hivite, natif de Tripoli en Syrie; » c'est-à-dire Valum-Chivim, port où je me suis embarqué pour aller parcourir l'ancien monde, et appartenant à une nation rendue célèbre pour avoir donné naissance au fameux Cadmus, qui, par son courage et ses grandes actions, mérita d'être changé en culebra ou serpent, et placé au rang des dieux. Et pour la gloire de ma race, j'enseigne son culte aux sept familles de Tzequiles, qu'au retour d'un de mes voyages je trouvai unies avec les sept familles habitant l'Amérique, que j'avais amenées de Valum-Votan, et à qui j'avais distribué des terres.

Si un lecteur difficile, continue le docteur Cabrera, n'était pas satisfait de cette interprétation, il devrait bannir toute espèce de doute en examinant la médaille de cuivre dont on a trouvé deux modèles, l'un aujourd'hui en la possession de don Ramon Ordonez, et l'autre qui m'appartenait et que j'ai fait présenter au roi, le deux juin 1794, avec deux exemplaires de cet ouvrage. Cette médaille est une preuve authentique de la véracité du reste de la narration de Votan, et démontre pleinement que c'est à lui qu'a rapport la tradition américaine, sur son origine et son expulsion du royaume d'Amaguemecan, premier revers qu'il éprouva sur le nouveau continent.

[1] Calmet; cap. 10, v. 17, *in Gen. verb. Evœum Chivim; et in Dict. Biblioth. verb. Cadmondi, Hevæi Josue, et in Dissert. de Hebræor. Hist. peæt. et de regione in quam Cananæi pulsi à Josue sese recesserunt;* tom. II.

[2] *Deuteron.;* cap. 2, v. 3. — *Josué;* cap. 3, v. 4, et cap. 11, v. 3. — Suit, dans l'auteur original, une longue digression sur la fable de Cadmus, et l'opinion de Calmet relative au géant *Og*, vaincu par Moïse, dit-il, vers l'an 1447 avant Jésus-Christ.

Si on y ajoute ensuite quelques parties du rapport du capitaine del Rio, on pourra expliquer quelques fragments historiques rapportés par des écrivains du plus grand poids, mais qui sont cependant considérés comme apocryphes par des auteurs modernes estimés.

La médaille peut être considérée comme une histoire abrégée de la population primitive de cette partie de l'Amérique septentrionale, et de l'expulsion des Chichimecas du pays d'Amaguemecan, dont la capitale était indubitablement la ville Palencienne, cherchée en vain jusqu'ici, soit au nord du Mexique, soit au nord de l'Asie. Un des côtés représente sept arbres, qui sont le symbole des sept premières familles à qui Votan distribua des terres. L'un d'eux est flétri, ce qui indique clairement l'extinction de la famille qu'il représentait. De la racine de cet arbre, sort une tige d'une espèce différente, marquant une nouvelle famille, qui vient prendre sa place. Le plus grand de ces arbres est un *cieba,* cotonnier sauvage, placé au milieu des autres, et les ombrageant de ses rameaux. Son trône est entouré par un serpent, *culebra,* qui désigne l'Hivite, souche de ces sept familles, et dans l'une d'elles, la postérité la plus directe de Cadmus. Cet emblème prouve aussi l'erreur de Nunez de la Vega, qui a appliqué le symbole du *cieba* à Ninus; il constate de plus en plus l'origine de Votan et des sept familles qu'il conduisit en Amérique, ainsi que la signification de l'arbre mort, de l'arbuste sorti de ses racines, et de l'oiseau au sommet.

L'autre face de la médaille représente quatre arbres, et un Indien agenouillé, les mains jointes, les yeux baissés et dans une attitude suppliante. Cette situation est expliquée par la présence de deux crocodiles qui sont à ses côtés, bouche béante, et semblent vouloir le dévorer. Cet emblème, à n'en pas douter, fait allusion aux sept familles de Tzequiles, que Votan dit qu'il trouva à son retour de Valum-Chivim. Il n'est peut-être pas facile d'expliquer comment chaque arbre représente une famille particulière; cependant il est indubitable que la nation mexicaine avait pris pour devise l'*opuntia* ou *nopal,* et les autres symboles peuvent aussi avoir été appliqués à d'autres tribus maintenant inconnues. Un aigle perché sur le nopal, et tenant en son bec un serpent, est une preuve que Votan avait reconnu dans les Tzequiles la même origine que la sienne, et confirme la tradition mexicaine de son expulsion d'Amaguemecan.

Clavigero parle de ce royaume et de l'arrivée des Chichimecas à Amaguemecan, qu'il appelle Anahuac, c'est-à-dire pays des eaux, et dans lequel, suivant ce que racontaient ces Chichimecas, plusieurs rois de leur nation avaient régné.

Torquemada a trouvé, dans des histoires mexicaines, qu'il avait existé trois rois d'Amaguemecan; et que ce royaume était situé dans la province actuelle de Chiapa.

La coïncidence des relations des écrivains de l'ancien continent, dont je viens de parler, avec les deux discours de Motezuma, où il fait entendre que les Mexicains sont venus de l'Orient, et avec la narration de Votan, les événements rappelés par la médaille, le rapport du capitaine del Rio, les figures d'Isis et d'Osiris trouvées par lui dans le temple de la ville Palencienne; tout enfin forme une masse de preuves dont il est impossible de nier l'évidence.

Salluste, dans son commentaire sur la guerre de Jugurtha, fait mention d'une tradition africaine qui rapporte l'arrivée en Numidie d'Hercule Tyrius ou Libyus, avec une armée de Mèdes, de Perses et d'Arméniens, qui épousèrent des femmes libyennes; leur langage ayant dégénéré, ils furent appelés par corruption *Mauruici* ou *Maures.*

Diodore affirme qu'un Hercule navigua tout autour de la terre, et bâtit la ville d'Alecta dans la Septamanie. Cet Hercule Tyrien fut peut-être un des ancêtres de Votan; la Septamanie est l'île d'Atlantis, ou Hispaniola, et la ville d'Alecta, Valum-Votan, capitale de cette île, d'où Votan fit partir sa première colonie pour l'Amérique, et où il s'embarqua lors des voyages qu'il fit sur l'ancien hémisphère.

Pour découvrir l'époque où vivait Hercule Tyrien, et où il aurait pu fonder la première ville en Amérique, on suppose trente ans par génération. En admettant que Votan soit le troisième de sa race, Hercule aura vécu quatre-vingt-dix ans avant lui, ce qui correspond à-peu-près à l'année 381 avant l'ère chrétienne.

Votan dit qu'il alla à Rome, et qu'il vit la grande maison bâtie par Dieu. On peut alors fixer avec précision l'époque de ses voyages sur le vieux continent.

Suivant les annales de la république romaine, l'an 464 de la fondation de Rome, et 291 avant Jésus-Christ, la paix fut faite avec les Samnites, après une guerre sanglante qui avait duré huit ans, et une alliance fut jurée entre les deux nations.

En mémoire de cet événement on construisit un temple magnifique, dédié à Romulus et à Rémus, fon-

dateurs de la république. Vers ce temps, Rome et Carthage étaient en paix pour la seconde fois; la première guerre entre ces deux rivales avait commencé quarante-deux ans après cette alliance, et vingt-six ans après l'arrivée de Votan. En conséquence, cette seconde alliance eut lieu l'an 448 de la fondation de la république, ou trois cent sept ans avant Jésus-Christ; la première guerre punique éclata l'an de Rome 490, ou deux cent soixante-cinq ans avant l'ère chrétienne. Il y a peu de doute que les premiers renseignements sur l'Amérique, donnés aux Romains et aux Carthaginois, le furent par Votan lui-même; et il est probable que ces derniers ne tardèrent pas à recevoir la confirmation de ce rapport, par les marins qui montaient le vaisseau dont parle Diodore, ou bien encore que les sept Tzequiles trouvés par Votan, à son retour, étaient de cette nation. Il n'est pas moins probable que la première colonie envoyée en Amérique par les Carthaginois, le fut antérieurement à la première guerre punique. Cette colonie, jointe aux Tzequiles, et renforcée par les matelots carthaginois qui fuyaient les malheurs de la guerre, resta en Amérique; elle se rendit presque aussitôt maîtresse du pays, en soumettant les premiers habitants, et elle changea l'usage qu'avait jusqu'alors suivi le peuple primitif, d'être gouverné par deux capitaines choisis par les prêtres, l'un dans la famille de Votan, l'autre parmi les Tzequiles, comme le rapporte Clavigero[1]. Afin de conserver l'harmonie générale, le royaume d'Amaguemecan fut fondé; et les émigrations qu'y firent les Carthaginois déterminèrent le décret du sénat, qui leur ordonnait de revenir, ainsi que le rapporte Diodore, et que cela est confirmé par les discours de Motezuma à Cortez. On peut croire que la désobéissance à ce décret, et la consternation qu'il fit éprouver, furent la cause de la ruine d'Amaguemecan, les anciens habitants ayant profité du premier mouvement de stupeur encore augmenté par la mort du dernier roi Hamacatzin, et par les dissensions qui s'élevèrent entre ses deux fils pour la succession. Ce fait, auquel Clavigero et Torquemada font allusion, est appuyé par les traditions des Mexicains et des Toltecas sur Amaguemecan, et confirmé par la posture suppliante de l'Indien entre les deux crocodiles, tel qu'il est représenté sur la médaille; document suffisant en lui-même pour transmettre à la postérité un événement si mémorable.

On peut donc fixer l'époque de la destruction d'Amaguemecan, et conséquemment du voyage des Toltecas ou Chichimecas, d'après les dates suivantes qui peuvent être considérées comme certaines[2]:

Votan arriva à Rome, l'an 291 avant Jésus-Christ. Les guerres puniques eurent lieu en 265, 219 et 150 aussi avant Jésus-Christ. Enfin la destruction de Carthage date de l'an 147 avant notre ère.

Il en résulte que l'époque de la chute d'Amaguemecan est celle où l'année mexicaine, appelée *Caillou*, correspondit à l'année 181 avant Jésus-Christ; car, si on y ajoute les quatre-vingt-dix ans, temps fixé pour la durée d'Amaguemecan, on aura deux cent soixante-onze ans. La conclusion est donc que la date de la colonie est de vingt ans après l'arrivée de Votan, ou de six ans avant la première guerre punique. Le décret rendu par le sénat carthaginois paraît avoir été promulgué trente-huit ans après le commencement de la deuxième guerre punique, trente et un avant la fin de la troisième, et trente-quatre avant la destruction de Carthage. Les guerres continuelles soutenues par elle, contre les Romains et les Numides, ne lui permirent pas de châtier la désobéissance de ses sujets d'Amérique.

Revenant à l'histoire de Votan et des sept familles Tzequiles, qu'il trouva unies aux sept autres qu'il avait amenées d'Hispaniola, et dans lesquelles il reconnut l'origine Culebra, je suis porté à croire, dit le docteur, que ces premières familles étaient carthaginoises. Cette opinion est appuyée par l'autorité de Huet, évêque d'Avranches, dans ses *Démonstrations évangéliques*, par Alexis Vangas, dans son ouvrage sur *la Variation des livres*, et par plusieurs autres écrivains qui supposent que cette colonie était tyrienne, conséquemment Hivite.

Je crois donc, conclut enfin le docteur Cabrera, avoir établi l'origine, sinon de tous les Américains, au moins de tous ceux qui habitaient les pays bornés par le golfe du Mexique et les îles environnantes. D'autres familles ont pu avoir été conduites sur d'autres points de l'Amérique, et y avoir formé des établissements; les nombreux dialectes connus dans le Nouveau Monde, les religions, les coutumes superstitieuses, qui attestent une origine étrangère, semblent appuyer cette supposition.

Cabrera dit, dans un supplément, qu'après avoir terminé son ouvrage, le hasard lui fit tomber entre les mains un savant écrit intitulé : *Tardes americanas* ou les Soirées américaines, composé par D. Francisco Jose Granados y Galvez, évêque de Sonora, et publié à Mexico en 1778, et dans lequel se trouve le passage

[1] Liv. I.

[2] Voyez la note 2, pag. 181.

suivant: « Outre les sept cavernes d'où les Chichimecas sont sortis pour peupler le nord ou la terre d'Amaguemecan, il y a des îles qu'ils placent à l'est sur leurs cartes, les confondant avec celles des Toltecas, qui sont situées à l'ouest; toutefois les cartes de ces derniers ne représentent pas des pays, mais des familles. » Ces renseignements précieux et concluants, dit Cabrera, que je n'ai obtenus qu'après avoir terminé mes recherches, m'ont décidé à amender le titre de cet essai, que je voulais d'abord appeler *Nouvelle tentative pour résoudre le grand problème historique de la population américaine,* et que je nomme maintenant: *Solution du grand problème,* etc., en invitant le lecteur à ne pas attribuer ce changement à une confiance outrée dans mon habileté.

Le docteur Cabrera prétend que dans les temps les plus reculés il a existé une communication entre l'Afrique et l'Amérique, dont les premiers habitants vinrent de Tripoli, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, avancèrent ensuite vers le nord, et peuplèrent successivement le pays borné par le golfe du Mexique et les îles environnantes. Il ajoute que les Carthaginois y envoyèrent une colonie avant la première guerre punique.

Gemelli Careri raconte que, selon les traditions des Ulmecas, leurs ancêtres étaient venus par mer de l'orient; et on a attribué la construction des pyramides mexicaines à une seconde colonie d'habitants de l'île *Atlantide* dont parle Platon. Selon cet auteur, les habitants de cette île tirèrent leur origine des Égyptiens, chez qui cette manière d'élever des pyramides était en usage [1].

EXTRAIT D'UNE BROCHURE DE M. C. S. RAFINESQUE,

INTITULÉE : *ANCIENT HISTORY OR ANNALS OF KENTUCKY,* etc. [2].

Les principales nations de l'ancien continent qui ont contribué à peupler l'Amérique du nord et le Kentucky en particulier, furent:

Les Atalans ou Atlantes, et les Cutans, qui vinrent de l'est, à travers l'océan Atlantique;

Les Iztacans et Oghuziens, qui vinrent de l'ouest, à travers l'océan Pacifique.

I. HISTOIRE DES ATALANS ET CUTANS.

L'histoire de ces deux nations et de leurs établissements en Amérique peut être divisée en cinq périodes, ainsi qu'il suit:

1° De la dispersion du genre humain à la première découverte de l'Amérique, comprenant un espace de plusieurs siècles;

2° De cette première découverte de l'Amérique à la fondation des empires d'Occident, période de quelques siècles;

3° De la fondation de ces empires jusqu'à la révolution naturelle de Peleg, comprenant également plusieurs siècles;

4° De l'époque précédente à l'invasion des nations Iztacans, environ douze siècles;

5° De l'invasion des Iztacans à la chute des Atalans et Cutans dans l'Amérique du nord, embrassant environ trente siècles, jusqu'à l'époque actuelle.

PREMIÈRE PÉRIODE. — DE LA DISPERSION DU GENRE HUMAIN A LA PREMIÈRE DÉCOUVERTE DE L'AMERIQUE.

Après le déluge de Noé, le genre humain se répandit sur la terre, en descendant d'Iran, Aran, Meru, Shinar, ou Cashmir, noms divers donnés aux hautes régions de l'Asie.

Les premières colonies des nations primitives se fixèrent de préférence sur les montagnes, telles que les monts Shingar, Hima, Liban, Ghaut, Shensi, Laos, Altay, Caf, Arat, Cush, Ourals, etc., en Asie; les monts Carpaths, Hémus, Arcadiens, les Apennins, les Alpes, les Pyrénées, etc., en Europe; les monts Atlas, Samen, du Tigre, etc., en Afrique. De là ces peuples descendirent peu à peu dans les plaines.

Plusieurs empires se fondèrent successivement dans l'Hindoustan, la Chine, la Perse, l'Égypte, l'Abyssinie, etc., qui subirent des révolutions fréquentes, et arrivèrent quelquefois à une domination presque universelle.

Les nations qui habitaient les côtes occidentales de l'ancien continent étaient les Gomériens en Europe,

[1] Gemelli Careri; tom. II, cap. 8.

[2] In-8°, 39 pages; Francfort, dans le Kentucky; 1824.

et les Atlantes en Afrique. Ces derniers formaient un peuple puissant, qui donnait des lois à beaucoup d'autres, tels que les Lehabim ou Libyens, les Phuts, Naphtahim ou Numides, les Warhars, Barbars ou Bérébères, les Dariens, les Garamiens, les Coréens ou Guanches, etc.

En Europe, les Gomériens se divisaient en plusieurs branches. Celles qui occupaient les bords de la mer étaient: 1° les *Pélasgiens,* répandus de la Grèce à l'Irlande, sous le nom de Tirésiens en Thrace, d'Arcadiens en Grèce, de Lestrigons en Sicile, d'Ænotriens, etc., en Italie, de Tubalans en Espagne, de Cunetans ou Henetans dans la Gaule, de Termuriens en Irlande, etc.;

2° Les *Celtes* ou *Pallis,* appelés Hellènes ou Yavanas en Grèce, Nesbekiens, Ausoniens et Ombriens en Italie, Siciliens en Sicile, Gaulois en France, Hespériens et Gadesiens en Espagne, Direcotiens en Irlande, Cumrics en Écosse, Feans ou Feines en Angleterre, etc.;

3° Les *Sacas,* qui devinrent les Macas de la Grande-Bretagne, les Saxons d'Allemagne, les Étrusques ou Toscans d'Italie, les Sicaniens de la Sicile, etc.;

4° Enfin les *Garbes,* nommés Cyclopes en Grèce et en Sicile, Liguriens en Italie, Cantabriens en Espagne, Basques en France, etc.

Toutes ces nations avaient une analogie intime de mœurs et de langage. Les Pélasgiens, hardis navigateurs, s'aventurèrent sur les mers, qu'ils parcoururent de l'Islande aux Açores et au Sénégal. Les îles des Açores, de Madère, des Canaries et du Cap-Vert formaient alors un seul ou plusieurs archipels, nommés îles Atlantiques (d'où l'océan ainsi appelé a tiré sa désignation), et qui furent d'abord peuplés par les Dariens et Coréens, ou Atlantes occidentaux. L'Islande était alors nommée Pushcara, et sans habitants, en raison de l'âpreté de son climat et de ses nombreux volcans.

Des guerres et des révolutions nombreuses divisèrent tous ces peuples, jusqu'à ce qu'enfin les Atlantes d'Afrique les réunirent par la conquête en un vaste et unique empire, qui s'étendait du nord de l'Afrique à l'Espagne, la France, l'Italie, partie de la Grèce, de l'Asie, etc., et qui dura plusieurs siècles, soumis à différentes dynasties.

Ce fut à l'époque de la splendeur de cet empire, que l'Amérique fut découverte pour la première fois par d'intrépides navigateurs, qui furent poussés par les vents dans quelques unes des îles des Indes occidentales, à peu de journées de distance des Atlantides. On les nomma îles d'*Antilia,* qui signifie *avant la terre,* et l'Amérique fut appelée *Atala,* ou Grande Atlantide. En revenant aux Açores par le nord-est, ils firent connaître le nouveau pays, et de grands établissements ne tardèrent pas à se former à Ayati ou Ayacuta (Haïti), ainsi que sur la côte du continent voisin.

DEUXIÈME PÉRIODE. — JUSQU'A LA FONDATION DES EMPIRES D'OCCIDENT.

Les Atalans ou Atlantes d'Amérique se répandirent dans les contrées les plus fertiles du nord et du sud; mais ils ne purent s'établir dans les plaines marécageuses de l'Orénoque, du Maragnon, du Paraguay et du Mississipi, non plus que sur les terrains volcaniques du Pérou, du Chili, de Guatemala et d'Anahuac. Une foule de sujets de l'empire Atlantique, tels que les Tubaliens, les Cantabriens, les Cyclopes et les Cunetans, suivirent les Atalans en Amérique, et formèrent la nation Cutan.

Les monts Alleghanys furent appelés *Localoca.* Au-delà, le pays nommé *Grande Terre des Blancs* (Mahaswetabhumi) devint le siége d'un grand empire, qui prit le titre d'empire Atlantique occidental. Il comprenait le Kentucky, et s'étendait du nord du lac Ontario jusqu'aux bords du Mississipi.

TROISIÈME PÉRIODE. — JUSQU'A LA RÉVOLUTION NATURELLE DE PELEG.

Le pays arrosé par l'Ohio et ses affluents devint le centre de l'empire Atalan. Cet empire se divisait en plusieurs provinces, reconnaissant pour monarque suprême un prince de la famille d'Atlas. Les souverains de cette dynastie qui régnaient en Afrique, en Europe, Atlantia ou Atala, se disputaient la préséance, que les empereurs Atalans obtinrent autrefois. Leur suprématie s'étendait d'Atala en Syrie; mais ils furent repoussés en Grèce et en Égypte. Les empereurs africains étaient généralement reconnus comme suzerains, mais ils résidaient en Europe aussi souvent qu'en Afrique, et avaient à combattre contre les Titans, branche de leur famille qui régnait dans les Alpes.

Un grand nombre de monarques atlantides se succédèrent sous les noms de Jan, Atlas, Acmon, Ouran, Ilan, Silvan, Sanu ou Satur, Japet ou Yudish, Titan, Neptune ou Naphtur, Plut, Evenor, Oanes, Derceto,

Tritan, Muth, Lucip, Rahu, etc., dans les deux continents, et ils furent souvent en guerre avec les rois d'Égypte, d'Éthiopie, d'Iran, de Bharata ou de l'Hindoustan.

Des rapports plus ou moins réguliers entre tous ces empires primitifs furent entretenus des bords du Gange à ceux du Missisipi. Chrisna ou Hercules et Ramachandra, deux héros de l'Inde, visitèrent Atala et la cour de ses empereurs, appelée *un des cieux sur la terre* par les livres saints de l'Orient.

Les Atalans étaient aussi civilisés que les Atlantes; ils habitaient des villes, construisaient des maisons en bois, argile et pierres grossières. Ils adoraient le soleil et la lune, comme emblèmes de la divinité, et leur élevaient des temples circulaires. Ils connaissaient la géométrie, l'architecture, l'astronomie, les caractères glyphiques, l'usage des métaux, de l'agriculture, etc. Ils avaient des fêtes et des festins publics. Ils se nourrissaient de viande, poisson, fruits, racines et grains, qu'ils tiraient de l'Orient.

A l'apogée de la prospérité de ces états, une convulsion terrible eut lieu dans l'océan Atlantique et dans diverses parties du monde, ainsi que le constatent les annales des anciens peuples, Hébreux, Hindous, Chinois, Mexicains, Grecs, Égyptiens. Cette révolution naturelle paraît avoir été occasionée par l'éruption simultanée de plusieurs volcans et des tremblements de terre qui bouleversèrent et anéantirent un grand nombre d'îles et de contrées, entre autres l'Atlantide, dont les îles volcaniques des Açores, de Madère, des Canaries et du Cap-Vert sont les restes.

En Amérique, les îles d'Antilia furent renversées; les îles Caraïbes se formèrent; les côtes de l'Atlantique furent submergées par des marées extraordinaires, et beaucoup de pays détruits ou changés de face. Ce cataclysme n'est autre que la division de la terre sous Peleg, le déluge d'Ogygès et d'Ogug; le bouleversement sanscrit de la mer Blanche ou de l'océan Atlantique. La terreur occasionée par ce phénomène interrompit les rapports entre l'Europe et l'Amérique. Les Atlantes orientaux pensèrent que tout le continent américain avait disparu comme l'Atlantide et les Antilles; et les Atlantes de l'intérieur de l'Amérique se trouvèrent ainsi isolés et séparés du reste de l'empire Atlantique.

QUATRIÈME PÉRIODE. — JUSQU'A L'INVASION DES IZTACANS.

Les Atalans de l'Amérique du nord se divisèrent alors en beaucoup d'états et de nations; savoir,

Les Apalans ou Tlapalans, épars de la Floride à la Virginie;

Les Timalans, du Texas à Guatemala;

Les Pocons ou Locans, des monts Alleghanys à Panama;

Ces derniers se subdivisèrent encore en Golocas, Conoys, Nanticoes, Zolucans, Lomachas, Popolocas, Wocons et Poconchians;

Les Coréens ou Corans, établis entre le Missouri et le Mexique;

Les Talegans, dans le Kentucky, l'Illinois, l'Ohio, la Virginie.

De leur côté, les Cutans devinrent indépendants et formèrent plusieurs tribus, telles que:

Les Ayacutans de Haïti, etc.;

Les Lachacutans de Cuba et les Alachuans des Florides;

Les Yucutans du Mexique et les Yucuyans des Bahamas;

Les Arohuans des îles de la mer du Sud;

Les Tunicas de la Louisiane, les Tepenacas et Tononacas d'Anahuac;

Les Panucans du Texas et les Tanutans du Tennessée;

Les Catabans des Carolines et des Florides;

Les Cuzans, Cuzadans ou Quezedans du Tennesée et d'Alabama.

Toutes ces nations se disputèrent la suprématie dans des guerres fréquentes, excepté les insulaires qui restèrent paisibles et heureux dans leurs îles, qui furent appelées en conséquence *îles Fortunées*, quand les Européens les découvrirent.

Il paraît que les Talegans de l'Ohio, et les Apalans, leurs voisins au sud, étaient les deux plus puissants empires de cette époque. Les Apalans commandaient à plusieurs provinces tributaires et étaient souvent en guerre avec les Talegans.

Ces Talegans, que nous trouvons ensuite nommés Talegawes ou Alleghanys, possédaient un vaste territoire. Leurs nombreuses provinces occupaient les lieux les plus fertiles, tels que le Kentucky, l'Ohio, la vallée de Kenhaway, l'Illinois, les bords des lacs Érié et Ontario.

Au bout de quelques siècles, l'Amérique fut de nouveau visitée par des peuples de l'ouest de l'Europe et de l'Afrique, mais peu fréquemment et jamais en grand nombre. Des relations accidentelles se rétablirent entre les deux continents : on toucha aux Açores, comme à Madère, mais sans s'y fixer, à cause de leur nature volcanique, tandis que les Canaries ou Hespérides se peuplèrent rapidement. De là les navigateurs gagnaient Cerne ou Saint-Jago, et en dix-huit jours les îles Caraïbes. Vers cette époque, apparaît dans l'Amérique du Sud, la race Caraïbe ou Galibis, qu'on suppose d'origine Cantabrienne. La grande famille Guarani, qui couvrit toute la Guiane, le Brésil et le Paraguay, était d'origine Darienne, et antérieurement établie.

Quand les Arcutans ou Fermuriens d'Irlande furent expulsés par les Dannans, tribu des Pallis ou Gaels, ils se réfugièrent dans l'île d'Ayacuta ou d'Haïti, et devinrent probablement la nation Arohuac.

Jusqu'alors tous les habitants d'Amérique étaient venus de l'Orient; mais, à cette époque, une grande invasion eut lieu par l'ouest de l'Asie. Peut-être ces aborigènes avaient-ils traversé l'Océan, avant la catastrophe de Peleg ou d'Ogug. De la côte nord-ouest de l'Amérique, ils s'avancèrent graduellement, et finirent par se mettre en contact avec les Atalans et les Cutans, dans les pays d'Anahuac et du Missouri. On appela ces peuples Iztacans, du nom de leur ancêtre *Iztac.*

CINQUIÈME PÉRIODE. — CHUTE DE L'EMPIRE ATALAN ET CUTAN.

Les guerres qui eurent lieu par suite de l'invasion dont on vient de parler, eurent pour effet de faire disparaître plusieurs nations, d'en disperser d'autres et d'en incorporer et soumettre d'autres au joug des conquérants. Le Kentucky devint la proie des Ulmecas, Huasiotos et Taensas, trois nations Iztacans. Après la marche successive de ces nouveaux venus du côté de l'Ohio, les peuplades sibériennes ou tribus d'Oguz, commencent à apparaître et à chasser les Atalans et Iztacans, vers le sud. Les derniers descendants des Atalans et Cutans, qui paraissent avoir échappé à la destruction, et qui existaient encore vers l'an 1500, étaient: Les Wocons de la Caroline, les Homoloas, Malicas, Apalaches et autres de la Géorgie et des Florides, les Conoys de la Virginie, les Nanticoes du Maryland, les Catabas de la Caroline, les Tunicas de la Louisiane, les Coréens, Corans, Coroas ou Ecoros du Missouri, de l'Arkansas, de la Caroline, de la Californie et du Mexique, etc.

Avant l'ère chrétienne, des communications avaient continué à avoir lieu par intervalles entre les deux continents. Les Phéniciens et Gadesiens commerçaient avec l'Amérique; les nations maritimes de l'ouest de l'Europe et du nord-ouest de l'Afrique n'en ignoraient pas l'existence. Les Numides et les Celtes y abordèrent il y a environ deux mille ans, et fréquentèrent principalement Paria et Haïti. Les Étrusques, puissants en Italie où ils vinrent s'établir des Alpes Rhétiennes, douze cents ans environ avant l'ère chrétienne, connaissaient l'Amérique et voulurent y envoyer des colonies, mais ils en furent empêchés par les Carthaginois. Ces communications devinrent de plus en plus rares, tant à cause des nombreux naufrages qui avaient lieu dans ces navigations lointaines, que par le caractère guerrier et les mœurs peu hospitalières des Caraïbes, Iztacans et Oghuziens; jusqu'à ce qu'enfin l'existence du continent américain fut presque entièrement oubliée ou reléguée dans les traditions et les légendes.

Pendant le déclin de la puissance des Atalans, un certain nombre d'entre eux se retira dans le pays d'Anahuac et l'Amérique du Sud, où ces émigrés fondèrent de nouveaux empires; plusieurs nations civilisées, telles que les Cholulans d'Anahuac, les Muyscas, Puruays, Collaos, Cojas, etc., de l'Amérique méridionale, rapportent leur ancienne civilisation à des étrangers blancs et ayant de la barbe.

Ainsi les arts et sciences primitifs du nord de l'Amérique furent transportés dans le sud. A l'apogée de leur prospérité, les Atalans et Cutans avaient élevé plus de mille villes sur les bords de l'Ohio, dont plus de deux cents, dans le seul Kentucky, où on en voit encore aujourd'hui des vestiges. La population doit avoir été aussi nombreuse que celle existant aujourd'hui dans cet état, c'est-à-dire d'un million d'habitants. Les monuments de ces peuples étrangers se distinguent facilement de ceux élevés postérieurement par les Iztacans, par une plus grande antiquité, et par leur forme circulaire, elliptique ou conique.

II. HISTOIRE DES IZTACANS.

L'histoire des nombreuses nations qui réclament cette origine peut être divisée en cinq périodes:

La première date de l'empire Iztacan en Asie jusqu'à l'établissement de ses colonies en Amérique, et dans le Kentucky en particulier, période embrassant plusieurs siècles;

La deuxième, de l'invasion du Kentucky à la fondation de l'empire des Natchez, renfermant dix siécles;
La troisième, de la fondation de ces empires à l'invasion oghuzienne, c'est-à-dire à-peu-près cinq siécles;
La quatrième, de cette invasion à l'expulsion des Natchez hors du Kentucky, environ cinq siécles;
Et la cinquième, de la dispersion des Natchez à l'époque actuelle, en comprenant la domination des Chicasaws et des Cherokées dans le Kentucky, période d'environ dix siècles.

PREMIÈRE PÉRIODE. — JUSQU'A L'INVASION DU KENTUCKY.

Peu après la formation des grands empires asiatiques d'Iran, d'Ayodhia, de la Chine, etc., un autre fut fondé près de la mer Caspienne, sur le mont Caf ou Caucase, et sur les montagnes de Vipula ou de la Bactriane, sous le titre d'Aztula (*forte terre*), qui changea successivement en *Aztlan, Tula, Tecla, Tollan, Turan,* etc. Le premier monarque de ce pays fut Iztac Mixcoatl (*forte tête de serpent*). Il eut six fils, qui devinrent les pères de plusieurs nations, savoir:

Xelhua ou *Colhua,* père des Colhuans, etc.;
Tenoch ou *Tenuch,* ancêtre des Tenuchs, etc.;
Olmecatl ou *Ulmecatl,* des Olmecans, etc.;
Xicalancatl ou *Xicalhan,* des Ziculans, etc.;
Mixtecatl ou *Miztecatl,* des Tecas, etc.;
Otomitl, ancêtre des Otomies.

C'est de là que sont sorties toutes les nations Iztacans, qui se sont ensuite répandues sur la surface de l'Amérique du Nord, et une partie de l'Amérique du Sud.

D'autres empires s'étant élevés dans le voisinage de celui d'Aztlan, tels que ceux de Bali, de Scythie, du Thibet, d'Oghuz, les Iztacans furent chassés à l'est sur les frontières septentrionales de la Chine; cependant quelques descendants de cette nation sont encore trouvés dans les peuplades du Caucase, comme les Abians ou Abassans, Alticezecs, Cushazebs, Chunsags, Modjors, etc.

Les Six nations d'Iztacan, pressées par leurs voisins les Oghuziens, Moguls, etc., reculèrent graduellement, ou envoyèrent des colonies au Japon et dans les îles de l'océan Pacifique. Ayant découvert l'Amérique à la péninsule d'Alasca, dans le cours de leurs navigations, ils y vinrent en foule, et d'Alasca gagnèrent le pays d'Anahuac, semant des états dans l'ouest de l'Amérique, tels que Tula, Amaguemecan, Tehuajo, Nabajoa, Teopantla, et beaucoup d'autres.

Après avoir franchi les montagnes, ils découvrirent et suivirent le Missouri et la rivière Arkansas, et atteignirent ainsi le Mississipi et le Kentucky.

DEUXIÈME PÉRIODE. — JUSQU'A LA FONDATION DE L'EMPIRE NATCHEZ.

Les Olmecas ou Hulmées furent les premiers d'entre les Iztacans qui s'aventurèrent dans le Kentucky, où ils ne firent point cependant de séjour permanent; ils eurent à répondre aux Talegans, et, trop faibles pour soumettre ces derniers, ils quittèrent le pays, et envahirent le Tennessée. Les Winginas et Westoes de la Caroline, ainsi que les Yamassées de la Géorgie, peuvent être les restes de ces Olmecas; mais le gros de cette nation se fixa dans Anahuac, en faisant alliance avec les Xicalans, qui y étaient venus en descendant d'Arkansas.

Ceux qui étaient établis partiellement dans l'Alabama, le Tennessée, la Géorgie et la Floride finirent par en être chassés et par se concentrer dans Anahuac, qui devint alors un état puissant.

Les Otomies étaient les plus barbares d'entre les Iztacans, et plutôt chasseurs que cultivateurs. Ils s'étaient successivement répandus entre le Missouri et le pays d'Anahuac, sur les derrières des Xicallans, sous les noms de *Mazahuas* ou *Mahas, Huashashas* ou *Osages, Capahas* ou *Arkansas, Otos* ou *Huatoctas, Minowas* ou *Missouris* ou *Ayowas, Darcotas* ou *Nadowessis, Huatanis* ou *Mandans,* etc. Ils ne tardèrent pas à faire la guerre aux Talegans de l'Illinois, de l'Ohio et du Kentucky; et les Otos paraissent être devenus les Sciotos de l'Ohio, les Huasiotos de l'est du Kentucky, et les Utinas de la Floride.

Les Colhuans et Tenuchans découvrirent les derniers l'Arkansas, et fondèrent les royaumes de Tollan, Tula, Huehue, Copatta, etc. Les Atalans et les Iztacans furent tantôt en guerre, tantôt en paix; mais ces derniers finirent par rester maîtres du Kentucky occidental, tandis que tous les peuples Iztacans à l'est du Mississipi formèrent une ligue contre les Atalans, de laquelle date la domination Natchez.

Pendant tous ces troubles, un grand nombre d'Atalans paisibles quittèrent le pays pour se réfugier à Anahuac, Ayati, Onohualco, et dans l'Amérique du Sud, où ils devinrent chefs et législateurs.

TROISIÈME PÉRIODE. — JUSQU'A L'INVASION OGHUZIENNE.

L'empire Natchez ou confédération Iztacan s'étendait de l'Ohio à la Floride, et des Alleghanys au Mississipi. A l'ouest étaient les royaumes de Capaha, Pacaha et Copatta (peut-être ces trois royaumes désignent-ils un seul état), aussi de la même origine. Cette confédération comprenait cinq cents villes et de nombreuses tribus, parmi lesquelles on distinguait les Natchez, Taensas, Chitimachas, Movilas, Yasoos, etc. A l'est étaient les nations confédérées d'Apalache et de Cataba; et au nord, les Talegans, qui s'étaient retirés vers les parties septentrionales de l'Ohio.

Les peuples formant la ligue ou confédération Natchez étaient civilisés et laboureurs; ils se polirent encore par leur contact avec les Atalans, dont ils prirent plusieurs usages. Ils adoraient le soleil et le feu, mais construisaient, au lieu de temples circulaires, des pyramides ou autels élevés, généralement de forme carrée ou angulaire. Chaque tribu avait un roi, chaque ville un gouverneur; mais les monarques Natchez, qui se faisaient appeler soleils, avaient le pas sur tous les autres. Il y eut beaucoup de divisions et de révolutions parmi ces peuples, pour lesquels l'invasion oghuzienne fut le coup le plus fatal.

Les nations sibériennes, qui avaient inondé le nord de l'Asie lors de la dissolution de l'empire d'Oghuz, pénétrèrent en Amérique par le détroit de Behring, et, en cherchant des climats plus doux vers le sud, rencontrèrent les nations, plus civilisées que guerrières, d'origine antérieure, et les refoulèrent peu à peu vers la Floride et Anahuac.

QUATRIÈME PÉRIODE. — JUSQU'A L'EXPULSION DES NATCHEZ HORS DU KENTUCKY.

A l'époque de l'arrivée des Oghuziens, les Taencas, tribu Natchez, occupaient le Kentucky occidental; les Huasiotos, l'est de cet état, et quelques Talegans restaient encore sur les bords de l'Ohio.

Les Cherokées ou Zulocans, d'origine Atalan, habitant à l'ouest du Mississipi, chassés par les Oghuziens, gagnèrent le Kentucky et le Tennessée, finirent, après maints combats, par s'établir dans les montagnes de la Caroline, et devinrent un peuple de chasseurs montagnards. La tribu des Huasiotos fut exterminée par eux.

Les Shawanées, descendants d'Oghuz, expulsèrent les Natchez du Kentucky, où ils demeurèrent longtemps.

Enfin les Talegans du nord de l'Ohio furent, en partie détruits par les guerres, et en partie dispersés vers le sud, où quelques uns se mêlèrent aux Apalaches, et d'autres descendirent le Mississipi, vers la Louisiane et le Mexique.

CINQUIÈME PÉRIODE. — JUSQU'A NOTRE SIÈCLE.

La confédération Natchez se sépara successivement en nations indépendantes, sous le nom de Taensas, Chitimachas, Alabamas, Coosas, Cahuctas, Winginas, etc., qui se dispersèrent de la Caroline à la Louisiane; mais, bien que leur ligue fût dissoute, elles se réunirent souvent pour faire tête aux Cherokées, Catawbas et Oghuziens.

Quand les Toltecas du Mexique eurent chassé les Xicallans, ceux-ci prirent généralement la route de Mississipi et s'établirent sur les deux rives de ce fleuve, au-dessus des Natchez. Par suite de ce changement, un grand nombre de tribus, toutes liées entre elles par les usages et le langage, les Chicasaws, Chactaws, Yazoos ou Tapousas, Muscolgées, Cofachis, etc., se répandirent autour des Natchez et formèrent ainsi un boulevart entre eux et les conquérants du nord. Les Chicasaws poussèrent leurs excursions jusqu'aux bords de l'Ohio dans le Kentucky.

La grande famille Otomie était divisée en nombreuses tribus qu'on retrouvait du Missouri jusqu'à Anahuac, telles que les Osages où Wahashas, les Missouris, Ottos, Omahuas, Capahas ou Arkansas, Mandans, etc. Quelques unes d'elles pénétrèrent jusque dans le Kentuky à l'ouest, sur les bords de la Wabash et ailleurs.

Une suite de guerres et de luttes désastreuses se continua entre toutes ces nations, d'origine différente; ce qui eut pour effet de détruire ou d'arrêter leur civilisation, et de les empêcher de se réunir pour résister aux envahissements des Européens.

Les Espagnols, Français et Anglais, après la découverte de l'Amérique par Colomb, s'établirent dans le nord de ce continent, et, après trois cents ans, se rendirent maîtres de tout le pays entre le Canada et le Mexique (excepté quelques petits territoires), soit par la conquête, soit par le commerce, soit par des achats.

III. HISTOIRE DES OGHUSIENS.

Quelque chose ressemblant à un ordre chronologique peut être ici invoqué. Les traditions des Mexicains et de beaucoup de nations d'origine oghuzienne, ainsi que les annales des Européens, fournissent des matériaux historiques assez complets.

PREMIÈRE ÉPOQUE. — DE L'INVASION DE L'AMÉRIQUE DU NORD PAR LES OGHUSIENS, VERS L'AN Ier DE NOTRE ÈRE, JUSQU'A L'EXPULSION DES TALEGANS, VERS L'AN 500.

Il y a bientôt deux mille ans, de grandes révolutions changèrent la face de l'Asie septentrionale : l'empire d'Oghuz fut renversé, et un essaim de barbares, émigrant de la Tartarie et de la Sibérie, porta la désolation en Europe et en Amérique. Dans cette première partie du monde, ils détruisirent presque de fond en comble le vaste empire romain; et dans l'Amérique du Nord, ils anéantirent beaucoup d'états civilisés.

Plusieurs de ces nations oghuziennes, forcées par la nécessité ou par des ennemis plus forts de se retirer jusqu'à l'extrémité nord-est de l'Asie, arrivèrent en vue de l'Amérique, et traversant le détroit de Behring sur les glaces, à différentes époques, atteignirent le continent opposé. Deux d'entre elles, les Lenapes et les Menguys, se dirigèrent vers le sud, pour trouver un ciel moins sévère, tandis que les Karitits s'établirent le long de la côte, d'Alasea au Groenland, et que d'autres émigrants se fixèrent sur la côte nord-ouest de l'Amérique.

Après avoir séjourné quelque temps vers les rivières Oregon et Multnomah, les Lenapes franchirent les montagnes d'Oregon, et, suivant le cours du Missouri, s'ouvrirent un passage à travers les Otomies et autres, et atteignirent le Mississipi presque en même temps que les Menguys, qui étaient venus du nord du Missouri. Ils trouvèrent les redoutables Talegans en possession des vallées de l'Ohio et du Kentucky, qui s'opposèrent à leurs progrès et coupèrent le premier parti qui osa traverser le Mississipi. Une guerre longue et acharnée s'ensuivit, dans laquelle les nations oghuziennes, s'étant confédérées contre les Talegans, réussirent à chasser ceux-ci bien avant vers le sud.

DEUXIÈME ÉPOQUE. — DE LA DÉFAITE DES TALEGANS, VERS L'AN 500, JUSQU'A LA DISPERSION DES LENAPES, VERS L'AN 800.

Après que les Lenapes eurent vaincu les Talegans, ils eurent à combattre avec les Natchez du Kentucky occidental, les Huasiotos de l'est de cet état, les Sciotos de l'Ohio et les descendants des Atalans, Cutans, etc., épars dans cette partie de l'Amérique. Les Lenapes soumirent, détruisirent ou dispersèrent tous ces ennemis, et occupèrent tout le pays entre le Missouri et la chaîne des Alleghanys, tandis que les Menguys vinrent se fixer au nord sur le bord des lacs.

Les Lenapes étaient chasseurs, mais cependant demeuraient dans des villes; ils se civilisèrent un peu par le contact de leurs prisonniers dont ils avaient fait des esclaves, et se mirent à cultiver le maïs, les fèves, le tabac, etc. Quelques chasseurs, s'étant aventurés au-delà des montagnes, découvrirent une belle contrée inhabitée (actuellement le Maryland et la Pensylvanie). Un grand nombre vint s'y établir, autant pour la beauté du pays, que pour s'éloigner davantage de leurs ennemis du sud.

Un nouvel état fut fondé à l'est des montagnes; et la grande nation lenapienne se divisa ainsi en tribus éloignées et indépendantes l'une de l'autre, mais liées ensemble par une similitude d'origine, de langue, de religion et d'usages.

Les principales de ces tribus, furent : les Chinucs sur l'Oregon, les Anilcos et Quiguas sur le Missouri, les Utawas et Miamis au nord de l'Ohio, les Shawanées ou Massawomées du Kentucky, les Mohigans et Abenakis dans la Nouvelle-Angleterre, les Sankikans dans le New-Jersey, les Unamis et Minsis dans la Pensylvanie, les Powhatans de la Virginie, les Nanticoes du Maryland, les Chipeways et Clistenos dans le haut Mississipi, etc.

Une scission semblable s'opéra parmi les Menguys, d'où sont issus les Hurons ou Wyandots sur le lac Huron; les Eries ou Erigas sur le lac Erié, les Tuscaroras sur le Kentucky, les Senekas, Mohawks, Cayugas,

Oneidas sur le Saint-Laurent, etc. La portion de la nation qui resta à l'ouest du Mississipi se mêla avec des Otomies, formant ensemble le grand peuple Darcota, qui se subdivisa dans la suite en diverses tribus, telles que les Sioux, les Assiniboils, les Tintons, Yanctons et autres.

TROISIÈME ÉPOQUE. — DE LA DISPERSION DES LENAPES, VERS 800, JUSQU'A LA CONFÉDÉRATION SHAVANÉE, VERS 1100.

Les nations oghuziennes firent long-temps cause commune contre leurs ennemis du sud; mais les Menguys devinrent jaloux des Lenapes, quand ils les virent posséder de meilleures terres et augmenter leur puissance. Cette rivalité se manifesta par des divisions partielles; les Senekas et les Mohawks entrèrent en querelle avec les Lenapes et les Mostregans, et s'efforcèrent d'entraîner avec eux les Cherokées.

Pendant que les Shawanées du Kentucky faisaient la guerre avec leurs voisins, ils chassaient les Tuscaroras dans la Caroline et des tribus d'Erigas vers la Floride. Leurs guerriers combattaient les Natchez, Tapoussas, Cherokées et Apalaches au sud; les Catabas, Wocons et Westos à l'est; les Capahes, Osages, etc., à l'ouest. Non contents de la possession du Kentucky, ils poussaient leurs conquêtes et leurs établissements jusqu'au lac Ontario au nord, et jusqu'à la Caroline et la Géorgie au midi. La rivière Cumberland devint le centre des possessions des Shawanées. Hostiles à tous leurs voisins, excepté à ceux d'origine lenape, avec lesquels ils avaient le plus de rapport, ils en étaient considérés comme le véritable boulevart.

Pour mieux résister à leurs nombreux ennemis, ils se formèrent en confédération, depuis les lacs jusqu'à la Floride, et devinrent bientôt formidables, même à leurs anciens alliés, sous le nom de Massawomées ou Wassawomées. Les branches de cette grande alliance étaient connues sous les noms de Sakis et Kicapoos à l'ouest, Vehées et Chowans à l'est, Satanas au nord, et Savanas dans le sud.

QUATRIÈME ÉPOQUE. — DE LA CONFÉDÉRATION SHAWANÉE, VERS 1100, A LA DOMINATION UTAWA, VERS 1400.

Les Utawas, de la famille des Lenapes, habitaient au nord des lacs, et étaient les plus puissants dans cette contrée. Chassés au sud de ces lacs par les Menguys, ils soumirent les Miamis de l'Ohio par la force des armes, mais eurent plus de difficultés pour dompter les Shawanées. Dans la guerre qu'ils firent à ces derniers, les Utawas conquirent une partie de l'intérieur du Kentucky, et finirent par forcer les Shawanées à reconnaître leur supériorité.

Pendant que ces événements se passaient, d'autres changements s'opéraient autour du Kentucky; les Conoys devenus redoutables dans la vallée de Kenhaway, sur l'Illinois et la Wabash, faisaient alliance avec les Shawanées, tandis que les Chicasaws, qui acquéraient de l'importance au sud-ouest, se déclaraient ennemis des Shawanées et de leurs alliés.

La suprématie des Utawas fut généralement reconnue par toutes les tribus d'origine lenape, à l'ouest des montagnes, et leur chef prit le titre de très grand. Ils formèrent des établissements sur beaucoup de points du lac Huron et du Michigan, abandonnant le Kentucky aux Shawanées.

CINQUIÈME ÉPOQUE. — DE LA SUPRÉMATIE DES UTAWAS, VERS 1400, JUSQU'A L'INVASION DE SOTO, VERS 1540.

Lors de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, en 1492, la situation des nations habitant le Kentucky ou son voisinage immédiat était à-peu-près ainsi :

Les Massawomées ou Shawanées possédaient la plus grande partie du Kentucky, la vallée de Cumberland dans le Tennessée, presque toute la rive de l'Ohio, et avaient des colonies dans l'Illinois, la Géorgie, la Caroline, etc. Ils avaient une centaine de villes, la plupart bien peuplées.

Les Chicasaws prétendaient par droit de conquête à la possession de l'ouest du Tennessée et du Kentucky, et résidaient principalement au sud de l'Ohio.

A l'ouest du Mississipi, près du Kentucky, les principales nations étaient les Capahas, Osages, Anilcos, Quiguas, etc. Ces deux dernières, d'origine lenape, s'étendaient à l'est jusque vers la Wabash.

Les Miamis, Erigas, Tongorias, etc., vivaient dans l'état de l'Ohio;

Les Conoys, Monacans, Powhatans, etc., dans la Virginie;

Les Cherokées, Chugées ou Ichias, etc., dans le Tennessée.

Sur le Saint-Laurent, cinq tribus de Menguys, les Senecas, Mohawks, Oneidas, Cayugas et Onondagos, s'étaient réunies en une ligue qui devint bientôt redoutable, sous le nom d'Iroquois ou des Cinq-Nations, à toutes les tribus d'origine oghuzienne.

Le long des côtes de l'Atlantique, les Lenapes, divisés en un grand nombre de peuplades, se faisaient souvent la guerre entre eux, afin d'acquérir la suprématie.

M. Rafinesque termine ainsi cet article :

« Différents peuples, autres que les Atalans, Cutans, Iztacans et Oghuziens, ont visité diverses parties de l'Amérique, avant les Européens modernes, tels que les Mayans ou Malays, les Scandinaves, les Chinois, les Aïnus, peuples de l'Asie orientale, les Nigritiens ou Nègres d'Afrique, etc. Mais, comme ils n'ont point paru dans le Kentucky ou ses environs, ils n'entrent point dans le cadre que je me suis prescrit. »

OBSERVATIONS DE M. KLAPROTH SUR LES SYSTÈMES DE M. BLUMENBACH, DE M. LINCK, ET DE MALTE-BRUN[1].

D'après le système de M. Blumenbach, on compte cinq races principales dans le genre humain :

1° La race *caucasienne*, d'une couleur plus ou moins blanche, avec les joues colorées, les cheveux longs, plats et bruns, le menton et le front plus saillants que la bouche;

2° La race *mongole*, de couleur d'épi de blé, avec les cheveux peu épais, noirs et raides; les paupières fendues et comme gonflées, la figure plate, et les pommettes des joues relevées;

3° La race *éthiopienne* ou race *nègre*, de couleur plus ou moins noire, ayant la chevelure noire et laineuse, les joues proéminentes, les lèvres épaisses, le nez aplati;

4° La race *américaine*, de couleur cannelle, avec les cheveux noirs, plats et raides, la figure large, mais non aplatie;

5° La race *malaise*, d'un brun plus ou moins foncé, avec la chevelure abondante, noire et frisée, le nez fort, la bouche grande, etc.

M. Klaproth s'élève fortement contre la dénomination de race *américaine*, attendu qu'il n'est rien moins que prouvé que tous les Américains soient d'une même race [1].

M. Linck[2] n'admet que trois races primitives, comprenant sous la dénomination de *Mongols*, les Malais et les Américains. Si l'on s'en rapporte à la description des Malais, telle que l'a faite M. T. S. Rafles, dans son Histoire de Java, le nez diffère essentiellement, chez eux, de celui des Mongols; la figure n'est point si aplatie; les cheveux noirs sont plutôt lisses que raides, et plus touffus que ceux des prétendus Mongols. M. Klaproth est d'avis que la conformité de signes caractéristiques entre les Américains et les Mongols est loin d'être prouvée. Pour bien résoudre cette question, il faudrait pouvoir comparer au moins une vingtaine d'individus des principales tribus d'Amérique, d'abord entre eux, et ensuite avec des Mongols et des Tongusiens. M. Klaproth reconnaît bien une ressemblance de conformation entre les natifs de la côte nord-ouest d'Amérique et ceux de la partie orientale de l'Asie; mais il nie que la conformation physique des premiers puisse se comparer avec celle des anciens habitants du Mexique, du Pérou et autres de l'Amérique du Sud, que toutes les relations des anciens auteurs espagnols et portugais s'accordent à représenter comme étant bien faits de taille. En outre, la couleur cuivrée des Américains est un autre motif pour ne pas les confondre avec les Mongols; les femmes, chez ce dernier peuple comme chez les Kalmucks, ne s'exposant point à l'action de l'air et du soleil, sont aussi blanches que les Européennes; il en est de même des femmes chinoises.

M. Linck suppose que l'Amérique a été peuplée par des nations du nord de l'Asie, qui passèrent au nouveau continent, en traversant le détroit de Behring. Le peu de distance qui sépare les deux côtes rend, suivant lui, cette probabilité admissible. Les Russes eux-mêmes occupèrent pendant long-temps le continent américain, sans le savoir. Le nord-est de l'Asie était d'ailleurs habité jadis par des nations plus nombreuses et plus policées que celles qui l'occupent actuellement, ainsi que l'attestent des monuments funéraires et d'autres vestiges d'antiquité. D'un autre côté, on a trouvé des ruines dans le nord de l'Amérique, qui portent à croire que cette contrée fut autrefois plus peuplée qu'aujourd'hui.

M. Klaproth prétend que les monuments funèbres de la Sibérie méridionale ne datent que de quelques

[1] *Mémoires relatifs à l'Asie*, etc., par M. Klaproth; tom. II. Paris, 1626.

[2] *Die Urwelt*, etc., ou *le Monde primitif et l'Antiquité, expliqués par l'histoire naturelle*. Berlin, 1821; 2 vol. in-8°.

siècles, et ont été élevés par les *Kirghiz* et autres tribus d'origine turque; et que les autres ruines, telles que celles de temples dans la Mongolie et la Sibérie, appartiennent à des édifices élevés par des Mongols, sectateurs de *Bouddha,* et sont conséquemment moins anciens.

M. Malte-Brun a émis les hypothèses suivantes, relativement à la question de la population de l'Amérique:

1° Des tribus asiatiques, unies par consanguinité aux nations Finoises, Ostiaques, Permiennes et Caucasiennes, émigrèrent en Amérique, en longeant les bords de la mer Glaciale et traversant le détroit de Behring. Cette émigration s'étendit au Groenland et au Chili;

2° D'autres tribus asiatiques, alliées également des Chinois, Japonais, Aïnus et Kouraliens, passèrent en Amérique, en suivant les bords du grand Océan, et finirent par pénétrer jusqu'au Mexique;

3° D'autres peuplades aussi originaires d'Asie, et tenant par les alliances et les idiomes aux Tongusiens, Mantchoux, Mongols et Tartares, traversant les parties les plus élevées des deux continents, arrivèrent jusqu'au Mexique et aux monts Apalaches;

4° Aucune de ces migrations ne fut assez nombreuse pour effacer le caractère originel des nations indigènes de l'Amérique. Le langage y conserva donc sa construction grammaticale et son développement, indépendamment de toute influence étrangère;

5° Ces translations eurent lieu à une époque où les nations d'Asie ne comptaient que jusqu'à 2 ou 3.

« M. Malte-Brun, dit M. Klaproth, a cherché à établir une espèce de système basé sur les ressemblances de soixante-quatorze mots américains, qui ont quelque identité avec ceux des autres langues du monde. »

M. Klaproth a donné une liste d'environ quatre-vingts mots français, avec les mots correspondants dans différentes langues, dans le but de démontrer l'analogie existant entre les racines de mots américains, et celles de mots appartenant à l'ancien continent et particulièrement à l'Asie; mais il fait observer qu'une conformité de ce genre est très insuffisante pour prouver l'origine américaine [1].

RACE D'HOMMES AMÉRICAINS.

Pedro Cieça de Leon [2], un des conquérants du Pérou, observe que tous les peuples de l'Amérique se ressemblent tellement par la figure et par le teint, qu'ils paraissent tous être les enfants de mêmes père et mère.

Les deux voyageurs *Ulloa* [3], qui ont parcouru une grande partie de l'Amérique, ont adopté la même opinion; mais une connaissance plus exacte de différentes nations prouve qu'il existe parmi eux une différence essentielle de figure, qui ne dépend pas de la température du pays qu'ils habitent. Celle des mœurs résulte principalement de la nature du sol, des aliments, des transmigrations, et du commerce qu'ils entretiennent, et c'est avec raison que La Condamine dit que, pour donner une idée exacte des habitudes américaines, il faudrait presque autant de descriptions qu'il y a de nations parmi eux [4].

M. de Humboldt a fait remarquer que, quoique les peuples indigènes du nouveau continent soient unis par des rapports intimes, ils offrent dans leurs traits mobiles, dans leur teint plus ou moins basané, et dans la hauteur de leur taille, des différences aussi marquantes que les Arabes, les Persans et les Slaves [5].

Les *Guaiacas* ou Indiens nains, qui habitent à l'est de l'Esmeralda, ont la taille moyenne de quatre pieds sept pouces à quatre pieds huit pouces, ancienne mesure de France. M. de Humboldt, qui en mesura plusieurs, dit que toute la tribu était d'une extrême petitesse; et ces peuples se trouvent à côté des Caribes, qui sont d'une taille fort élancée et presque gigantesque, de cinq pieds six pouces à six pieds dix pouces. Leurs traits sont plus réguliers que ceux des autres Indiens; leur nez est moins large et moins épaté, les pommettes sont moins saillantes et la physionomie moins mongole.

Les *Guainares* et les *Poignaves,* qui sont à-peu-près de la taille des Guaiacas, et les plus petits de l'Amérique méridionale, se trouvent aussi à côté des Caribes.

Les *Guahibos* ont une taille assez svelte, les yeux grands et noirs, et quelques uns ont de la barbe [6].

[1] Voyez *Comparaison des langues américaines avec les idiomes de l'ancien continent.*

[2] Auteur de la *Chronica del Peru.* Anvers, 1554.

[3] *Relacion historica del Viage à la America meridional.* Madrid, 1748.

[4] *Relation abrégée d'un Voyage, etc.* Paris, 1745.

[5] *Vues des Cordillières,* etc.; vol. I, pag. 21.

[6] *Voyage aux Rég. Équinox.*, par M. de Humboldt; lib. IV, ch. 25.

L'Indien du Missouri est bien proportionné, agile, et égal en stature, s'il n'est pas supérieur, à l'Européen de moyenne taille.

Le docteur Harlan de Philadelphie a mesuré divers crânes indiens, et a trouvé les dimensions suivantes: Un crâne recueilli sur les bords de la rivière plate donnait un angle de soixante-dix-huit degrés; celui d'un Wabash mâle, soixante dix-huit degrés, et femelle quatre-vingts degrés; un Cherokée ne donnait qu'un angle de soixante-quinze degrés [1].

Selon P. Martyr, les aborigènes de Paria, qui ne s'exposaient point aux rayons du soleil, étaient presque blancs et avaient une longue chevelure blonde et flottante [2].

Gumilla assure que les habitants de l'ancienne Guiane Espagnole, qui habitent dans les forêts, sont presque blancs; que ceux qui demeurent dans les champs sont basanés; et que ceux qui fréquentent les plages des fleuves et des rivières, comme les Otomacos, sont d'une couleur brune très foncée qui tire sur le noir.

Le P. Venegas, historien de la Californie, assure que les habitants ressemblent à toutes les autres nations physiquement, mais que leur teint est beaucoup plus basané que celui des Indiens de la Nouvelle-Espagne. Leur visage est agréable, mais ils le défigurent par les couleurs qu'ils y mettent [3].

Les quatre nations les plus blanches du Haut-Orénoque m'ont paru, dit M. de Humboldt, les Guaharibos du Rio Gehette, les Guainares de l'Ocamo, les Guaiacas du Caño Chiguire et les Mariquitares des sources du Padama, du Jao et du Ventuari. Ces tribus blanchâtres ont les traits, la stature, et les cheveux plats, droits et noirs qui caractérisent les autres Indiens. Il serait impossible de les prendre pour une race mixte semblable aux descendants des indigènes et des Européens.

M. Stevenson dans son voyage dans l'Amérique méridionale dit que les naturels d'Esmeraldas, Rio Verde et Atacames (*Columbia*) sont tous *Zambos* ou un mélange de nègres et d'Indiens. D'après leur tradition, un navire vint à cette côte ayant à bord des nègres et des Indiens qui, ayant débarqué, massacrèrent un grand nombre d'habitants mâles dont ils prirent les veuves et les filles, qui donnèrent naissance à la race actuelle. Si ce fait est exact, et il n'est pas improbable, il fournit une preuve de la facilité de produire une race d'hommes apparemment différente de celle des Indiens voisins; car les *Esmeraldos* diffèrent beaucoup des *Chinos* ou race produite d'un nègre ou d'un Indien, dans la taille, les traits, la couleur et les cheveux. Les derniers sont généralement d'une petite taille mais robuste, d'une couleur cuivrée très foncée, cheveux épais ni plats ni frisés, yeux petits, nez pointu et bouche bien faite; tandis que les Esmeraldos sont d'une haute stature, d'une couleur tirant sur la noire, les cheveux fins et frisés, les yeux grands, le nez épaté, grosses lèvres et ressemblant plus au nègre qu'à l'Indien. Le même auteur ajoute que le langage des Esmeraldos est aussi entièrement différent de celui de Quichuos, langue générale des Indiens, étant moins riche et plus nasale [4].

Après avoir conclu la paix avec les Osages, en 1806, les Konsas contractèrent des unions nombreuses avec eux, de sorte que, pour la taille, les traits et les manières, les deux peuples se confondent chaque jour de plus en plus. Les hommes sont généralement grands et bien faits, ayant les pommettes des joues très saillantes, le nez plus ou moins aquilin, la couleur de cuivre rouge, les cheveux noirs et plats. Les femmes sont petites et ont un visage long et désagréable [5].

Le Père Hennepin assure que les Iroquois avaient été en guerre jusqu'aux terres des Espagnols qui sont au Nouveau-Mexique, parcequ'ils racontent qu'ils ont été dans un pays où les habitants ramassaient de la terre rouge, qu'ils portaient vendre à une nation, laquelle leur vendait des haches, des chaudières et autres choses semblables; apparemment, ajoute-t-il, cette terre était de l'or [6].

Nous regrettons de ne pouvoir faire ici mention de plusieurs ouvrages fort intéressants sur les caractères physiques et les langues des races humaines, par M. Bory de Saint-Vincent, membre de l'Académie royale des Sciences; par MM. Balbi, Virey, Desmoulins, Edwards et Duponceau, président de la Société

[1] *Expedition from Pittsburg to the Rocky Mountains;* vol. I, pag. 283. *Philadelphia*, 1823.

[2] *Pariæ incolæ albi, capillis oblongis, protensis, flavis, utriusque sexus indigenæ albi velut nostrates, præter eos qui sub sole versantur.* P. Martyr.

[3] Venegas; lib. VIII, cap. 24; *Noticia de la California*, etc. Madrid, 1757.

[4] Vol. II, pag. 387.

[5] *Expedition from Pittsburg to the Rocky Mountains;* vol. I, p. 126. *Philadelphia*, 1823.

[6] *Description de la Louisiane* (article *Mœurs des Sauvages*). Paris, 1688.

philosophique de Philadelphie. Le dernier ouvrage de ce savant sur les langues américaines a été couronné par l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres. Nous y renvoyons nos lecteurs.

Il est aussi un ouvrage fort utile à consulter, sous d'autres rapports, c'est l'*Itinéraire pittoresque du fleuve Hudson et des parties latérales de l'Amérique du Nord*, publié en 1828 par M. Milbert.

Au moment de clore cette partie de notre travail, nous recevons l'avis qu'une publication importante a lieu, à Copenhague, par les soins de la Société royale des Antiquaires du Nord. Cette publication, faite avec des versions en latin et en danois, sous le titre d'*Antiquitates Americanæ*, viendra confirmer la vérité de ce que nous avons avancé (pages 146 à 153) au sujet des relations des anciens Scandinaves, des Islandais, Norwégiens, etc., avec l'Amérique du Nord. Elle a pour titre: *Recueil des mémoires contenus dans les anciens manuscrits de l'Islande, sur les voyages de découvertes entrepris par les habitants du Nord de l'Europe, dans l'Amérique septentrionale, pendant le* 10e *siècle et depuis ce temps.* Cet ouvrage, basé principalement sur des documents originaux, antérieurs à la découverte par Christophe Colomb, qui se rapportent aux 10e, 11e, 12e, 13e et 14e siècles, et qui avaient été ignorés ou oubliés depuis, ne peut manquer d'offrir un grand intérêt.

D. B. WARDEN.

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND.

DEUXIÈME DIVISION.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.